

UNIVERSITÉ DES ANTILLES ET DE LA GUYANE

Faculté de Lettres et Sciences humaines

École doctorale pluridisciplinaire

Thèse pour le Doctorat en Langues et Cultures Régionales

Daniel Georges BARDURY

***PRÉPOSITION ET COGNITION
EN CRÉOLE MARTINQUAIS***

Sous la direction du Professeur émérite des universités,

Jean BERNABÉ

Soutenue le 04 Juin 2014 à L'Université des Antilles et de La Guyane.

N : [0000AGUY0000]

Jury :

M. le Professeur Jean-Rémi LAPAIRE, Université de Bordeaux III, Président

Mme le Professeur émérite Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX

M. le Professeur Dennis PHILPS

M. le Professeur émérite Jean BERNABÉ

M. le Professeur émérite Robert DAMOISEAU

REMERCIEMENTS

J'adresse mes plus sincères remerciements au Professeur Jean BERNABÉ qui a dirigé mon travail de recherche. Son inestimable expérience scientifique et pédagogique et son soutien ont très largement contribué à l'aboutissement de mon travail. C'est avec beaucoup de plaisir et d'honneur que j'ai réalisé cette thèse sous sa direction.

Remerciements chaleureux aussi aux membres du jury qui ont accepté d'évaluer mes travaux.

Remerciements à Micheline LEPIMPEC qui m'a permis d'avoir accès à des documents par la voie du PEB. Ainsi qu'à Frédéric VIGOUROUX pour son aide précieuse à la mise en page de cette thèse.

Remerciements à ma petite sœur Micheline et à ma nièce Yolie pour leur aide inconditionnelle et déterminante.

Remerciements à Mirella PÉLAGE pour le travail de dactylographie et de mise en forme de ma thèse et pour sa disponibilité.

Remerciements à Madame la Présidente du CIRECCA pour l'octroi exceptionnel de bourse doctorale.

Remerciements à Jhalley ZAÏRE pour la mise en page de mon travail.

Remerciements à Christelle MURAT pour son aide à propos de la mise en forme de ma bibliographie. Remerciements à Vaïty, Étienne, David et Fathia pour leur soutien.

Remerciements à mes parents pour leur grand amour et soutien, eux qui ont entre autres choses, partagé avec moi leur inestimable connaissance de la langue et culture martiniquaises.

Remerciements à tous les Anciens de la Martinique, référents ethnoculturels qui m'ont enseigné la culture de mon Pays.

Remerciements à Léone, mon épouse, à mes fils Xavier, Joël, Gaël, Hervé pour leur amour et soutien. Je vous aime très fort et vous dédie mon travail.

Une pensée à papa Abè, mon grand-père maternel.

Une pensée à M. Ernest MÉPHANE, mon grand patron en tradition orale.

Merci beaucoup Manman !

Merci beaucoup Papa !

RÉSUMÉ

L'étude des prépositions représente un des thèmes fondamentaux de la linguistique cognitive. L'objectif de cette étude est de montrer en quoi la préposition contribue à l'émergence de la signification de l'énoncé en langue créole martiniquaise spécifiquement. La préposition est au centre de la relation "Figure-Ground." C'est à partir de cette relation fonctionnelle que nous pourrions définir les liens conceptuels que la préposition établit entre les unités linguistiques qu'elle unit. Aussi voulons-nous mettre en évidence la subtilité de la substance notionnelle de ces morphèmes. Cette substance notionnelle se nourrit des effets de sens que ces morphèmes polysémiques peuvent avoir grâce à leur déformabilité. Décrire les usages d'une préposition demande d'en décrire la distribution. C'est donc à partir de données relevant de la distribution des prépositions que nous proposerons une analyse cognitive de ces dernières. Notre approche n'est pas comparative. Toutefois, nous ne pourrions pas ignorer la relation de diglossie entre le créole martiniquais et le français. Nous montrerons, par endroits, en quoi une langue dite minorée et une langue dite haute sur le plan sociolinguistique peuvent s'affecter mutuellement par des emprunts de conceptualisation. Les prépositions sont des morphèmes qui témoignent de la dynamique de la langue créole martiniquaise. Il nous suffit d'observer les usages des doublets asou-anlè (sur), ba-pou (pour), épi-ek (avec), et des allomorphes an, nan, adan, anndan, andidan, dan (dans) pour le comprendre. « C'est (donc) en relation avec notre connaissance du monde » (VANDELOISE 1986 :241), que nous procéderons à l'analyse cognitive des prépositions du créole martiniquais. Les prépositions nous invitent à considérer des phénomènes tels que l'aphérèse, la déflexivité, la sérialisation verbale, la préfixation, l'iconicité diagrammatique, l'indexicalité. Nous montrerons en quoi épi (avec), morphème encodant le concept d'association, est porteur d'un trait archisémiologique, le comitatif.

ABSTRACT

The study of prepositions represents one of the fundamental topics of cognitive linguistics. The aim of this dissertation is to show to what extent a preposition can contribute to the emergence of the significance of utterances in the Martinican creole language, the language under study. The preposition is central to the relation « Figure-Ground ». It is from this functional relation that we can define the conceptual links that the preposition establishes between the linguistic units that it binds together. We thus want to highlight the subtlety of the notional substance of these morphemes. This notional substance feeds on the pragmatic meanings that these polysemous morphemes can have owing to their deformability. In order to describe the uses of a preposition, we must first establish its distribution. We will, therefore, use data containing tokens of prepositions in order to propose a cognitive analysis of these latter. We will not use a comparative approach. However, we cannot ignore the diglossic relation between Martinican Creole and French. We will have occasion to show how, from a sociolinguistic point of view, a language considered as the « low » variety (basilect), and a language considered as the « high » variety (acrolect), can affect each other conceptually. Prepositions are morphemes which illustrate the dynamics of Martinican Creole. It suffices to observe the uses of the doublets asou-anlè (on), ba-pou (for), épi-ek (with), and the allomorphs an, ann, nan, adan, andidan, anndan, dan (in) in order to understand this. It is, then, « in relation to our knowledge of the world » (VANDELOISE 1986:241) that we will propose a cognitive analysis of prepositions in Martinican Creole. Prepositions invite us to consider such phenomena as apheresis, deflexivity, stranded preposition, verbal serialisation, prefixation, diagrammatic iconicity and indexicality. We will show how épi (with), a morpheme encoding the concept of association, includes an archisemic feature, the comitative.

AVANT-PROPOS

Alors que SAUSSURE (1916:104-108) considère que « le signe linguistique est arbitraire », « immotivé », BENVENISTE (1966: 49-55) nous enseigne que « le signe linguistique est nécessaire ». La grammaire cognitive va plus loin et pose que le signe linguistique peut être motivé. « Form is meaning ». Le principe d'autonomie de la syntaxe est remis en cause. Ainsi, le discours ne permet pas seulement de transmettre des informations. Le locuteur transmet par son discours un contenu conceptuel. Notre discours véhicule notre subjectivité et notre rapport au Monde Référentiel. Le « Monde Référentiel » comme le définit POTTIER (1992:61) « désigne aussi bien ce que je vois réellement par mes yeux, ce que j'entends réellement par mes oreilles, que ce à quoi je me réfère dans ma mémoire ou dans mon imagination ». Le langage fait donc partie d'un système cognitif qui englobe la perception, la mémoire, l'émotion, notre capacité à établir des comparaisons et des relations. La perception est un acte cognitif qui nous permet de localiser les objets du Monde Référentiel les uns par rapport aux autres en mobilisant nos canaux visuel, auditif, olfactif et kinesthésique. Percevoir nous permet d'établir des rapports entre les objets. À ce niveau, les prépositions sont des unités linguistiques pertinentes. Dire, c'est aussi mettre en connexion Espace et Temps dans un rapport à la pragmatique. En effet, interpréter un énoncé ne se limite pas à la simple compréhension des mots qui le constituent, mais c'est aussi interpréter les éléments extra-linguistiques qui enveloppent cet acte d'énonciation. La pragmatique nous révèle le sens de l'explicite et de l'implicite. Elle nous permet aussi de lever les ambiguïtés qui, selon CHOMSKY (1971:35-45), font partie intégrante de la langue. La pragmatique se conçoit en connaissance encyclopédique partagée. Il nous plaît de citer à ce moment de notre réflexion CUENCA et HILFERTY (2011:94) : « Dicho de un modo más gráfico, la semántica no cabe en un diccionario: necesita, como mínimo, toda una enciclopedia ». La pragmatique est l'enveloppe corporelle des énoncés. Les énoncés prennent corps et sens dans la pragmatique.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	2
RÉSUMÉ.....	3
ABSTRACT	4
AVANT-PROPOS.....	5
SOMMAIRE	6
SIGNES CONVENTIONNELS.....	7
INTRODUCTION.....	8
PREMIÈRE PARTIE ÉTAT DES LIEUX	30
DEUXIÈME PARTIE ANALYSE COGNITIVE DES PREPOSITIONS SPATIO-TEMPORELLES CREOLES	132
TROISIÈME PARTIE ANALYSE DES PREPOSITIONS NOTIONNELLES ET AUTRES CONCEPTS	359
CONCLUSION GÉNÉRALE	537
ANNEXE	550
BIBLIOGRAPHIE	Erreur ! Signet non défini.
INDEX	582
TABLE DES MATIÈRES	610

SIGNES CONVENTIONNELS

- Italique : Les énoncés et les mots en langue créole seront en italique.
- « ... » Certaines citations seront écrites en style standard et placées entre guillemets, détachées du texte.
- "..." Les concepts en langue anglaise seront en italique et placés entre guillemets.
- [...] Les crochets contiendront les phonèmes.
- Ø zéro (ex: la préposition *ø*).

Les énoncés, les phrases et les expressions en langue créole seront traduits littéralement, puis en français standard. Pour des raisons pédagogiques, certains énoncés en créole ne seront traduits que littéralement. Quand la traduction en français standard des énoncés en créole sera proche de leur traduction littérale, ces énoncés en créole ne seront traduits qu'en français standard.

Le trait d'union n'apparaîtra pas en créole entre le substantif et le déterminant postposé, conformément aux innovations élaborées par BERNABÉ (2013: 104-106).

Les notes seront placées en bas de page.

INTRODUCTION

1 Motivations

La préposition en langue créole n'a pas fait l'objet d'analyse spécifique selon une approche cognitive. La langue étant un moyen tangible pour observer les processus mentaux, nous nous attacherons à montrer, à travers l'étude des prépositions, comment la langue créole martiniquaise découpe le réel, attendu que les prépositions permettent de mettre en évidence les aspects fonctionnels des entités qu'elles relient. La polysémie, les effets de sens que présentent ces morphèmes ont toujours suscité chez nous un vif étonnement. Notre travail nous permettra d'en savoir davantage.

2 Pourquoi l'approche cognitive ?

Notre intérêt primordial pour la démarche cognitive tient à sa manière de positionner le JE énonciateur (JE) dont POTTIER (1992: 204-223) a élaboré le concept. Elle met en effet en relief une notion centrale, à savoir la relation partie-tout. KLEIBER, SCHNEDECKER et THEISSEN (2006:VI) la considèrent comme essentielle dans la construction de nos perceptions. Selon eux,

« la relation partie-tout s'avère être [...] pour le linguiste indubitablement une des relations conceptuelles les plus importantes, dont la manifestation et la saillance se font jour aussi bien dans le lexique que dans les constructions et configurations des langues et participe à différents niveaux à la construction du sens ».

Elle témoigne donc de la place que le locuteur occupe dans le Monde Référentiel au moment où il produit son énoncé. Notre propos est affiné par DELBECQUE (2006: 24) selon qui « en tant qu'êtres humains nous occupons toujours une place privilégiée dans la description des faits de langue ». Contrairement au point de vue selon lequel la parole est considérée comme l'encodage des idées, et les langues comme des formalismes fournissant des schémas conceptuels et représentationnels participant audit encodage en vue des échanges

communicationnels, l'analyse cognitive nous indique que la « parlance » (linguaging) doit être définie comme une coordination d'actions incarnées, donc menées sous le signe de la corporéité (BOTTINEAU 2012:1). Ce même auteur poursuit et affirme que

« la coordination de comportements moteurs est utilisée pour susciter des événements perceptuels qui doivent être sémiotisés à la fois par l'interprétant à qui s'adresse le message et par le penseur réflexif, qui peut ainsi « se faire penser lui-même » en ayant recours à ces ressources procédurales : chaque langue fonctionne comme une technique cognitive, une discipline incarnée dont la fonction est de produire des actes de conscience en utilisant les procédures corpo-cognitives disponibles dans un lexique et une grammaire donnés ».

Le corps humain se trouve donc à l'origine d'un processus important dans les énoncés de la vie quotidienne, celui de métaphorisation, tel qu'il est décrit par LAKOFF et JOHNSON (1985:13-23). L'approche cognitive nous permet de comprendre l'organisation, l'ordre des mots dans les énoncés, et d'établir l'équivalence entre structures sémantiques et conceptualisation. S'agissant précisément de la préposition, elle nous renseigne sur le mode de conceptualisation que cet élément impose à son environnement linguistique, et sur la variabilité des conditions d'application des diverses expressions de la localisation. En effet, la recevabilité et la compréhension d'une expression sont subordonnées à la connaissance partagée que nous avons du monde et de la fonction des objets. S'agissant toujours des prépositions, l'approche cognitive nous fournit des indications sur les limites des analyses géométriques et topologiques, lesquelles relèvent des courants de grammaire antérieurs. Ce faisant, elle nous révèle la pertinence des analyses fonctionnelles. Nous sommes en effet invités à concevoir les objets comme des entités qui interagissent fonctionnellement. Nous pensons à cet égard aux rapports contenant-contenu, porteur-porté tels que VANDELOISE (1986:224-232) les décrit. La prégnance de la gravité dans la relation porteur-porté est révélée par l'analyse fonctionnelle. Les aspects pragmatiques et fonctionnels ainsi révélés nous fournissent les clés permettant de concevoir la nature des entités repérées et des entités repères dans la relation établie par la préposition.

L'approche cognitive nous renseigne sur les intersections de conceptualisation entre les diverses expressions encodant le concept de localisation. Elle nous éclaire, par exemple, sur la nuance existant entre simple localisation et zone d'influence, concepts décrits par VANDELOISE (1995:138; 1999 :154). Ainsi, tout en nous indiquant que les objets et entités

humaines sont en interaction, elle nous donne aussi à qualifier cette interaction, laquelle peut se révéler conflictuelle. Grâce à elle, nous pouvons comprendre la polysémie des expressions locatives. Cela dit, l'approche cognitive nous enseigne que la façon de conceptualiser n'est pas forcément objective. En effet, comme nous le signale VAGUER (2004 : 42),

« le fait de localiser une entité petite et mobile par rapport à un repère plus gros et stable et non l'inverse, ne relève pas de la situation objective des objets les uns par rapport aux autres, mais de notre façon de percevoir ces rapports ».

Il en ressort que la langue n'est pas simplement un outil de communication, mais qu'elle est aussi le reflet de la perception du monde ayant cours dans une communauté linguistique et culturelle donnée. Il en va de « l'installation de la subjectivité dans le langage » qui selon BENVENISTE (1966: 263) « a des effets très variés dans la structure même des langues, que ce soit dans l'agencement des formes ou dans les relations de la signification ».

3 Pourquoi les prépositions ?

Notre perception du monde permet la conceptualisation de l'espace, domaine linguistique qui sollicite directement le corps du locuteur. L'espace, comme le rappelle BERTHONNEAU (1993:43-44) est « un domaine privilégié des approches cognitives et les prépositions en sont un lieu d'élection. La thèse générale de VANDELOISE est que les prépositions organisent l'espace à partir des stratégies perceptuelles et cognitives du locuteur ». Les prépositions sont des morphèmes qui, saisis par l'analyse fonctionnelle, mettent en relief la saillance de la relation cible-site. Les prépositions nous permettent aussi de voir à quel point le concept de « partie-tout » est présent dans nos énoncés. Il en va de la conceptualisation des entités qui composent le Monde Référentiel. Quand nous disons a) *Liv la anlè tab la* (Le livre est sur la table), nous signifions en fait b) *Liv la anlè plato tab la* (Le livre est sur le plateau de la table). La préposition *anlè*, en a), a pour régime *tab la* qui représente *plato tab la*. L'holonyme est convoqué à la place du méronyme.

4 Le corpus: méthodologie d'élaboration

TEUBEURT (2005) traduit par LEBAUD (2009) nous indique que « La linguistique de corpus considère le langage dans une perspective sociale. C'est la linguistique, non pas du système de la langue, mais de la parole, du discours ».

La signification se situe dans le discours, dans l'interaction entre les gens plutôt que dans l'esprit des locuteurs. Les mots prennent sens dans leur contexte. Ce même auteur précise que « La signification est sociale. Donc nous devons l'étudier donc dans le discours et non dans l'esprit du locuteur » (LEBAUD 2009). Enfin, TEUBEURT (2005) soutient que « Jusqu'à maintenant, la linguistique de corpus est la seule approche qui peut prétendre à être une linguistique de la parole ». Ces citations nous indiquent que l'énoncé constitue le matériau de base de la linguistique de corpus. Nous entendons ce concept d'énoncé tel que le définit CULIOLI (2002:27) à savoir

« un agencement de marqueurs, qui sont eux-mêmes la trace d'opérations, c'est-à-dire que c'est la matérialisation de phénomènes mentaux auxquels nous n'avons pas accès, et dont nous ne pouvons, nous linguistes, que donner une représentation métalinguistique, c'est-à-dire abstraite ».

Dans la terminologie de LANGACKER (1987:426), le concept de "*usage event*" est le correspondant du concept d'énoncé. Il le définit comme suit:

« A usage event is the pairing established on a particular occasion between an actual conceptualization and an actual vocalization ».

VICTORRI et FUCHS (1996:12) les qualifient d'« énoncé-occurrence ». Les auteurs que nous venons de citer nous rappellent l'impérieuse nécessité d'un corpus pour notre travail.

Méthodologie d'élaboration

Les sources de notre corpus sont diverses. Notre corpus est constitué d'énoncés les plus basilectaux et d'énoncés acrolectaux afin de rendre compte de l'effet de la diglossie français-créole sur le « profil de standardisation de la langue créole », selon la terminologie de BERNABÉ (2003:11). Nous pourrions ainsi revisiter le concept de décréolisation élaborée par le même BERNABÉ (*Ibid.*:11-12) qui distingue entre normation, normalisation et

standardisation.

Ouvrages consultés

L'ouvrage de HAZAËL-MASSIEUX (2008) concernant les textes créoles anciens nous a permis d'apprécier la valeur sémantique, la morphologie des prépositions dans les créoles anciens à base lexicale française. *Ti Anglé -a*, roman de BARTHÉLÉRY (2008) qui met en énoncés un vécu porté par la langue créole, nous a paru très fécond quant à la diversité des emplois des prépositions. Nous y puiserons des énoncés. Par ailleurs, des énoncés d'introspection validés par des locuteurs référents et lors de séminaires doctoraux viendront compléter notre corpus. L'approche générative sera mise en œuvre quant à l'analyse d'énoncés douteux ou agrammaticaux. Quelques énoncés en d'autres langues (espagnol, anglais) permettront, çà et là, d'élargir notre champ d'analyse. Les prépositions créoles *asou*, *anlè*, *an* - et ses allomorphes- feront l'objet d'enquêtes ciblées. *Asou* et *anlè*, deux prépositions à première vue synonymes, se révéleront avoir des sens spécifiques grâce aux enquêtes ciblées reposant sur des questionnaires auprès d'un public assez large et diversifié. Cette différenciation entre ces deux prépositions, faussement considérées comme synonymes, sera d'un grand apport pour nous quant aux exigences de la démarche cognitive. *Épi*, *asou/anlè*, *an* (*adan*, *andidan*, *dan*) *douvan*, *dèyè*, *pa* sont des prépositions de grande saillance. Il s'agit là de prépositions qui contribuent à l'expression d'énoncés dont les concepts évoqués touchent à notre quotidien de Sujet épistémique dont POTTIER (1992:204-208) a élaboré la modalité. En raison de son statut archilexémique, *épi* sera la préposition que nous sélectionnerons pour illustrer la problématique des prépositions créoles. Le statut de cette préposition lui permet de couvrir l'ensemble de l'éventail des prépositions. Ce morphème encode le concept d'association, concept hypéronyme pour le comitatif et l'instrumental.

5 Inventaire des prépositions

Asou, *anlè*, *douvan*, *dèyè*, *adwet*, *agoch*, *bò*, *apochon*, *oliwon*, *ant*, *anpami*, *pa*, *jik*, *avan*, *apré*, *dépi*, *atè*, *otan*, *an*, *andidan*, *adan*, *dan*, *nan*, *abò*, *pou*, *ba*, *san*, *fot*, *épi*, *ek*, *dapré*, *silon*, *di*, *d*, *t*, *,*, *a*, *o*, *la préposition* \emptyset .

Nous ne prétendons pas à l'exhaustivité. Nous avons opéré un tri, car certaines locutions

prépositionnelles sont des calques du français. Une préposition comme *poulapéti* (à cause de) sera étudiée en relation avec le rapport cause-conséquence. Ce rapport implique le concept de la zone d'influence, concept qui sera présenté dans le chapitre consacré aux concepts-clés. Nous tenterons de construire des paires prépositionnelles et des regroupements de prépositions. Dans la construction des paires prépositionnelles, l'ordre répondra à des raisons cognitives. Dans la paire *douvan-dèyè* (devant-derrrière), nous accorderons l'antériorité à *douvan* (devant), préposition qui conceptualise le profil de la personne canonique, concept développé par LAKOFF et JOHNSON (1985 :132).

6 Quelques concepts-clés

Iconicité et indexicalité

DELEDALLE (1978:138-178) nous présente « les trois trichotomies du signe », concept développé par PEIRCE: « Une icône est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non ». « Un indice est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet » (DELEDALLE 1978:140). L'icône est le signe « qui est mis pour quelque chose simplement parce qu'il lui ressemble (Ibid., p : 144) ». « Psychologiquement, l'action des indices dépend de l'association par contiguïté et non de l'association par ressemblance ou d'opérations intellectuelles » (Ibid., p: 160). « Un symbole est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales, qui détermine l'interprétation du symbole par référence à cet objet » (Ibid., p.140).

Nous notons les concepts de ressemblance et de contiguïté dans les présentations respectives de l'icône et de l'indice.

Le principe d'iconicité

Le principe d'iconicité, nous fait remarquer DELBECQUE (2006:26), « tel qu'il se fait ressentir dans la langue, nous amène à établir une certaine ressemblance entre la forme de l'énoncé et ce qu'il représente ». Ce principe d'iconicité n'est pas limité au lexique, mais se manifeste également dans l'ordre linéaire des éléments des énoncés, dans la distance qui les sépare, et dans le nombre de formes qui composent les énoncés. Le principe linéaire de l'ordre ou séquentialité est un phénomène qui concerne à la fois la suite des énoncés et l'agencement

linéaire des composants à l'intérieur de l'énoncé. Cet ordre détermine l'organisation temporelle dans les énoncés. DELBECQUE (Ibid., p: 27) ajoute que ce principe est à l'œuvre dans les expressions figées dont l'ordre est irréversible : « tôt ou tard », « maintenant ou jamais ». LAPAIRE (2006:475), en prenant l'exemple d'expressions figées en anglais comme « Here and there », « Now and then », « This and that », en arrive à la même conclusion. Il synthétise son propos comme suit : « On mentionne en premier ce qui est plus proche de soi ». C'est le principe de « l'ordonnement déictique ». Nous ajoutons que le temps se conceptualise comme se déroulant vers l'avant dans « Now and then », « tôt ou tard », « maintenant ou jamais ». Le principe iconique de la distance, autre principe d'iconicité, veut que l'existence de lien conceptuel entre les formes donne lieu à des regroupements ou au phénomène d'accord. Pour HIRAGA (1994:9), des éléments qui fonctionnent en proximité sont sémantiquement proches. C'est le concept de *Local proximity*" qui est à l'œuvre :

« Not only linearity but also proximity of words order suggests iconic interpretation, i.e., elements that occur closer together tend to be semantically closer ».

Les énoncés qui suivent illustrent bien ce principe iconique de la distance :

a) « Un groupe s'est détaché du peloton ».

b) « Un groupe de coureurs (s'est) (se sont) détaché(s) du peloton » (DELBECQUE 2006:29). En b), nous posons que c'est la subjectivité syntaxique et sémantique du locuteur qui va primer. GRÉVISSE (1975 :821) soulignait déjà que « Le verbe qui a pour sujet un collectif suivi de son complément s'accorde avec celui des deux mots sur lequel on arrête sa pensée ». Il y a donc proximité entre pensée, subjectivité et expression. Selon DELBECQUE (2006 :30-32), le principe iconique de quantité rend explicite la tendance à associer une grande quantité de forme à une grande quantité de signification et, inversement, une moindre quantité de forme à une moindre quantité de signification. HIRAGA (1994:11) affirme qu'il y a association entre la quantité de formes et la qualité (degré, force) de la signification dans la relation iconique:

« It is widely recognized that there is an iconic relation between the quantity of form and the quantity of meaning. Namely, the more form, the more meaning ».

C'est le principe de "*Quantity Iconicity*!"

En langue créole, les verbes sériels- à l'image de *tonbé lèvé* (*tomber relever*), *alé viré* (*aller retourner*) - illustrent bien le concept de séquentialité. Ces tournures figées relèvent de la grammaire des événements. La forme *tonbé lèvé* est éloquente, car *tonbé* suppose l'antériorité de *lèvé*. *Lèvé*, c'est la posture de la personne canonique. Nous nous concevons debout sur la terre et non couchés par terre. *Alé* se conçoit à partir de la place que nous occupons dans l'espace-temps. *Alé* rend explicite notre borne initiale de déplacement dans le Monde Référentiel. *Alé* est un événement plus proche de nous que *viré*. Ainsi, la sérialisation verbale va accorder l'antériorité à *alé*. En langue créole aussi, des éléments qui fonctionnent en proximité peuvent être sémantiquement non congruents comme dans *Sòti an lapli a*. Dans *Sòti an lapli a !* (*Sors dans la pluie !*), signifiant en français standard « Sors de la pluie ! », verbe et préposition n'ont pas la même polarité aspectuelle. De par sa télicité, *sòti* suppose un changement de lieu de référence, alors que *an* est une préposition positionnelle interne. *Sòti* implique une notion d'exclusion. *An* implique une notion d'inclusion et de contact. Cette structure de surface renvoie à une structure profonde à prédication seconde : *Ou an lapli a, sòti !* (*Tu es dans la pluie, sors !*). Il nous plaît de faire observer par ailleurs qu'une moindre quantité de formes, jusqu'au silence (+ geste ou pas), peut donner plus de caractère à une injonction. Comparons :

a) *Sòti déwò an kay mwen an souplé !* (*Sors dehors dans ma maison, s'il te plaît !*) (Sors de chez moi, je t'en prie !)

b) *Sòti déwò an kay mwen an!* (*Sors dehors dans ma maison !*) (Sors de chez moi !)

c) *Sòti déwò !* (*Sors dehors !*) (Sors !)

d) *Déwò !* (Dehors !)

e) (Silence + geste ou pas). La forme « nombre \emptyset » correspond pragmatiquement à un haut degré de signification. Cette forme \emptyset est un acte perlocutoire tel qu'AUSTIN (1970:119) le décrit. C'est l'interprétation pragmatique de l'implicite qui est saillante. En français standard, l'énoncé « Sors dans la pluie ! » renvoie aussi à « Va dans la pluie ! ». Dans cet énoncé, la préposition « dans » illustre le principe d'anticipation tel qu'il est défini par VANDELOISE (1987:104). En effet, « dans » nous permet de nous représenter l'interlocuteur dans le site annoncé avant que ce dernier ne l'ait atteint.

Évoquant le concept "*Sameness of form* ",HIRAGA (1994:14) signale que la ressemblance de formes renvoie à une ressemblance de signification. Nous pouvons illustrer ce concept par les travaux entrepris par BERNABÉ(2012) et BOTTINEAU (2012) sur la submorphémique.

Ces auteurs montrent que des matrices consonantiques ont une valeur submorphémique sémantique. Pour BOTTINEAU (Ibid., p: 10), le fait que tordre une éponge -sponge- la fasse projeter de l'eau permet de construire le champ sémantique en [sp] : « spill », « spit », « spout », « spray », « sprinkle ». BERNABÉ (2012) soutient qu'

« En créole martiniquais, les onomatopées *blip*, *blo*, *blogodo*, ect., indiquant la notion de rapidité, voire de brutalité, sont des lexèmes comportant un item commun [bl] lequel, quoique renvoyant à la même notion de « rapidité », « brutalité », n'a pas un fonctionnement morphémique (ce n'est pas un préfixe) et ne peut dès lors être considéré que comme un submorphème, c'est à dire un élément de rang inférieur au morphème, tout le paradoxe étant précisément qu'il est porteur de sens ».

Nous posons par ailleurs que la matrice consonantique [dj] suggérant la pénétration comme dans *djouk*, *djak*, *djakak*, *djagalak*, *djoukouk*, *djoukak*, *djouboum*, *djoubouloum* est un submorphème. Ces matrices sont des opérateurs incorporés iconiques, bien enregistrés par la communauté linguistique qui les pratique. L'iconicité se retrouve donc au niveau submorphémique. Avec KLEIBER (1993:109), nous concluons en disant qu' « érigée en principe, l'iconicité d'isomorphisme a donc condamné l'autonomie de la syntaxe ». "*Form is meaning*." La grammaire cognitive nous enseigne que le signe peut être motivé. Elle prend donc le contrepied de SAUSSURE (1916 :100-101)- pour qui le signe est « arbitraire »- et de BENVENISTE (1966 : 49-55)- pour qui le signe est « nécessaire ».

Le principe d'indexicalité

Selon DELBECQUE (2006: 22-25), ce principe renvoie au fait que nous pouvons pointer des choses qui sont dans notre champ visuel. Selon ce principe, deux choses qui sont dans le prolongement l'une de l'autre, donc contiguës, peuvent se substituer l'une à l'autre. Il y a contiguïté entre forme et signification. Quand nous disons « J'ai entendu qu'on expose des Magritte au Louvre », le nom de l'artiste remplace ses tableaux, son œuvre. Adossé à la pensée de l'auteure, nous dirons qu'il y a contiguïté entre l'agent- producteur et l'objet effectué. Il n'y a pas de création sans créateur. Nous sommes dans la métonymie. DELBECQUE (2006) soutient l'idée que notre vision égocentrique du monde apparaît dans notre langage. Ainsi, quand nous situons des objets dans l'espace, nous le faisons selon notre position par rapport à ces objets. C'est donc l'égo du locuteur qui sert de repère ou de « centre déictique » pour localiser les choses dans l'espace environnant comme dans « La maison que

nous cherchons est en face de nous ». Le point de vue du locuteur sert aussi de centre déictique pour situer des choses les unes par rapport aux autres comme dans « Le vélo est derrière l'arbre ». À l'inverse de « arbre », « vélo », « maison » ont une orientation intrinsèque. Le locuteur construit ses énoncés en fonction de sa position par rapport aux objets à localiser. L'orientation intrinsèque associée à des artefacts comme des voitures ou des immeubles constitue également une sorte de projection du corps humain. C'est notre perception anthropocentrique des objets du monde qui se manifeste de la sorte. Par ailleurs, en tant qu'être humain, nous occupons une position privilégiée dans la description des faits. La pensée de DELBECQUE (2006) nous révèle que le langage est une partie intégrante de la cognition humaine.

Cadre conceptuel de l'indexicalité

Selon nous, l'indice, c'est ce signe apparent qui renvoie à l'existence ou à la probabilité d'existence d'une autre chose. L'indexicalité est donc liée à la pragmatique, à la perception. C'est le mode pragmatique extralinguistique qui nous permet de concevoir, lire, comprendre les événements et la phénoménologie dans le Monde Référentiel. Nous prélevons des indices. Les rapports canoniques que nous pouvons établir entre les objets sont des rapports logiques, fonctionnels et indexicaux. Nous sommes en mesure de citer les rapports suivants :

Le rapport contenant-contenu : il n'y a pas de contenu sans contenant.

Le rapport porteur-porté : il n'y a pas de porté sans porteur. La chute libre des objets est indice de l'effet de la force de gravité.

Le rapport cause-effet : il n'y a pas d'effet sans cause.

Le rapport de comitativité : il n'y a pas de comitativité sans co-présence, sans co-spatialité.

Le rapport de comparaison : il n'y a pas de comparaison sans comparé et comparant.

Le rapport cible-site : il n'y a pas de cible sans site.

Dans le Monde Référentiel, l'apparence, le visible sont des indices. Nous pouvons juger de la santé de quelqu'un à partir de l'évaluation subjective que nous faisons de son état physique. L'expression du visage, la façon de parler, sont des indices de l'état émotionnel de quelqu'un. La couleur des fruits est un indice de leur degré de maturité. Les prépositions spatio-temporelles et notionnelles sont des morphèmes qui nous permettent d'exprimer l'indexicalité. Selon nous, l'indexicalité est un concept de la causalité, causalité qui, selon

LAKOFF et JOHNSON (1985:78), est « un concept humain fondamental ».

Cible et site

La préposition met en relation deux entités. Dans « Le chat est sous la table », ces entités sont représentées par « Le chat » et « la table ». Selon les auteurs, ces entités, « Le chat » et « la table », renvoient à une terminologie particulière.

TALMY (2003:311) les nomme *Figure*"(Le chat) et *Ground*"(la table).

VANDELOISE (1986:33) les appelle « cible » et « site ».

HERSKOVITS (1986:7) utilise les notions de *located entity*"et de *reference entity*."

LANGACKER (1987a:217), les qualifie de *trajector*"et *landmark*."

HERSKOVITS (1986:35) précise: « Following TALMY (1987a), I will sometimes call the first object « the Figure » and the second « the ground ». Pour HERSKOVITS, dans « The spider on the wall », « the spider is the subject of the preposition and the wall is the object ». Cette façon de concevoir la fonction de *located entity*"nous renvoie à CERVONI (1991:160) qui nous rappelle la donnée suivante :

« La conception suivant laquelle la préposition est un verbe condensé, c.-à-d., est homologue du verbe en position a-prédicative, a été formulée par l'école de Genève, mais n'a pas été exploitée ».

Ces deux entités mises en relation par la préposition ont chacune leurs caractéristiques spécifiques. Pour VANDELOISE (1986 :34), « la cible est une information nouvelle cependant que le site est une information ancienne. De plus, alors que la cible est petite ou difficile à repérer, le site est généralement massif et moins facile à distinguer. Enfin, la cible est souvent mobile ou susceptible de bouger, cependant que le site est immobile et stable ». Nous retrouvons ces mêmes caractéristiques chez HERSKOVITS (1986 : 35-36), LANGACKER (1987a:217), TALMY (2003:183). Notons tout de même chez TALMY (2003:183) les précisions suivantes :

a)"*Primary object* : " has unknown spatial (or temporal) properties to be determined.

«*Secondary object*»: Acts as a reference entity, having known properties that can characterize the primary object's unknowns.

b) "*Primary object*»: geometrically simpler (often pointlike) in its treatment.

"*Secondary object*:" geometrically complex in its treatment.

c)"*Primary object*:" less immediately perceivable.

"*Secondary object*:" more immediately perceivable.

d)"*Primary object*:" more dependent; more salient, once perceived.

"*Secondary object*:" more independent; more backgrounded once primary object is perceived.

LANGACKER (1987a :217) insiste sur l'asymétrie entre ces deux entités :

« In virtually every relational predication, an asymmetry can be observed between the profiled participants. One of them, called the trajectory (tr) has special status and is characterized as the figure within a relational profil ».

Il ajoute que "*trajector*" suggère le mouvement, et que "*trajector*" se déplace généralement à travers une trajectoire spatiale, mais que la relation "*trajector-landmark*" est applicable pour les relations statiques et dynamiques. Pour lui, l'appellation "*landmark*" tient au fait que cette entité désignée ainsi est naturellement considérée comme représentant des points de référence pour localiser le "*trajector*." La préposition permet de localiser le "*trajector*" par rapport au "*landmark*."

Les notions de cible/site semblent de prime abord surprenantes. Elles ne le sont pas si nous les envisageons dans une optique cognitiviste, c'est-à-dire à travers la perspective tracée par la représentation cognitive du sujet épistémique. Dans la phrase « Le livre est sur la table », « Le livre » est l'objet ciblé par le locuteur et « la table » le site. « Le livre » est "*focus of attention*" selon la terminologie de LANGACKER (1987a : 115). Tout comme « site », "*ground*" et "*landmark*" se conceptualisent en termes de localisation spatiale. La référence à la Terre est explicite, entité qui définit un rapport porteur-porté canonique entre l'Homme et les objets.

"*Figure*," dans son sémantisme, confère à l'entité repérée le trait [animé + humain]. La relation "*Figure - Ground*" vient alors signifier le rapport spatial porteur-porté canonique, Terre - Sujet épistémique. "*Trajector*" suggère le mouvement alors que "*landmark*" suggère une fixité d'empreinte sur la Terre. Nous avons ici le contraste entre mobilité et immobilité, deux caractéristiques fondamentales respectives de l'entité repérée et de l'entité repère.

Retour sur la pensée de VANDELOISE (1986:35).

L'auteur souligne que, de par l'asymétrie cible-site, le fait d'inverser l'ordre de la relation

cible-site compromet l'acceptabilité de la phrase. Il illustre ses propos par les phrases suivantes :

« Regarde l'étoile filante ! Près du clocher ! »

« Regarde le clocher ! Près de l'étoile filante ! »

« L'étoile filante », c'est la cible idéale, car fugitive et ponctuelle. Le clocher, c'est le site idéal, car massif et immobile. Nous notons que « l'étoile filante » jouit d'une saillance visuelle éphémère.

L'auteur continue par les exemples suivants :

a « Le poteau est près de la maison ».

b « La maison est près du poteau ».

c « L'arrêt du bus est près de la maison ».

d) « La maison est près de l'arrêt du bus ».

Il souligne le contraste entre b) et d). La phrase b) est étrange. Les phrases a) et c) sont acceptables. C'est un mouvement qui justifie l'acceptabilité de d). Ce mouvement nous invite à nous représenter le chemin potentiel d'un passager entre la maison et l'arrêt du bus.

« Le poteau » et « l'arrêt du bus » sont deux poteaux, certes. Toutefois, « l'arrêt du bus » est un poteau porteur de circonstances particulières. C'est un repère spatial et fonctionnel dans la mémoire des personnes. Il est ancré dans la mémoire collective. Ces circonstances font qu'il peut être site pour « la maison », même s'il est plus petit que « la maison ». Si, dans la phrase inacceptable, « le poteau » était porteur d'une détermination (rouge, par exemple), il pourrait être site pour « la maison ». Dans le Monde Référentiel, la saillance visuelle des objets peut leur conférer un statut particulier. Cette analyse nous amène à affirmer que nous pouvons produire des énoncés dans lesquels le site est plus petit que la cible. Ce n'est donc pas la grandeur des entités qui importe, mais leur saillance et fonctionnalité dans le rapport cible-site qu'elles définissent.

Cas où la cible est plus petite que le site.

Dans la phrase « Quand j'ai levé la tête, j'ai vu la montagne devant moi », « La montagne » représente un site idéal. Pourtant dans cette phrase, « La montagne » est cible. C'est sa saillance qui lui confère ce statut de cible. « La montagne » se manifeste à la perception visuelle du locuteur et, de par sa localisation « devant », impose à « je » une expérience visuelle. Il en va aussi de la valeur sémantique du verbe de perception « ai vu ». Selon

ENGHELS (2005:23),

« ver/voir », « entendre /oir » sont des verbes de perception involontaire. Le percepteur involontaire est un expérimentateur qui subit un processus de perception qui survient à son insu: les phénomènes visuels et auditifs s'offrent à ses yeux ou à ses oreilles sans qu'il fasse d'effort pour les percevoir ».

Notons aussi que la phrase garderait sa signification et sa grammaticalité sans le syntagme prépositionnel. En effet, « Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu la montagne » est une phrase correcte grammaticalement. Ce que nous voyons est canoniquement devant nous. Cette inversion cible-site s'en trouve justifiée. Ce n'est donc pas la taille de la montagne qui est pertinente, mais bien sa position « devant » qui lui permet de mettre « je » sous contrôle, en lui imposant une expérience visuelle.

Retour sur la pensée de TALMY (2003:345-404).

Nous posons que, par l'analyse qu'il fait des entités *Figure* et *Ground*, TALMY (2003 : 345-404) nous donne à voir en quoi ces concepts participent de la grammaire des événements. Les notions de *Figure event* et *Ground event* en sont le témoignage. TALMY (Ibid., p:345) précise le fait suivant: « The relation that the Figure event bears to the Ground event can be temporal, causal, concessive, or additive, among a range of further possibilities ». La règle *Cause-result principle* est une illustration concrète de la relation entre *Figure event* et *Ground event*. L'auteur (Ibid. p: 379) la conçoit comme suit :

« The unmarked (or only possible) linguistic expression for a causal relation between two events treats the causing event as Ground and the resulting event as Figure. Where the complete syntactic form is a full complex sentence, the two events are in the subordinate and the main clause, respectively ».

TALMY (Ibid., p : 335) nous décrit aussi le concept de *Complex Ground*, concept qu'il illustre par la phrase suivante : « The pen rolled off the table onto the floor ». L'auteur considère que dans cette phrase il n'y a pas deux mouvements- trajets et deux *Grounds*. Selon lui, cette phrase s'analyse en un seul événement dans lequel *Figure* décrit un seul mouvement-trajet par rapport à un seul *Ground*. Toutefois, dans cet événement, le mouvement-trajet et *Ground* sont complexes.

L'analyse de cette phrase nous révèle une séquentialité assortie d'une valeur causale. Le contact entre « the pen » et « the floor » est postérieur au contact entre « the pen » et « the table ». En outre, c'est parce que le stylo roula de la table que le stylo tomba sur le sol. Cette phrase est aussi l'illustration du concept de dynamique de force dans la mesure où seul un événement extérieur à « the pen » peut lui imposer un mouvement. Il y a donc indexicalité entre dynamique de force et cause. Nous sommes dans la causalité directe. Ce concept de *Complex Ground* nous semble plus évident dans une phrase comme « Je passe entre les deux voitures », signifiant que je ne vais pas d'une voiture à l'autre. Nous pouvons en effet considérer que la zone intermédiaire introduite par la préposition « entre » illustre ce concept de *Complex Ground*.

La notion de *Embedding of Figure/Ground Relations* (TALMY – 2003:336).

« The lion chased the gazelle through the forest ».

Selon l'auteur, une phrase simple peut témoigner d'une sémantique complexe dans la relation *Figure-Ground*. En effet, dans un premier temps, « The lion » fonctionne en *Figure* pour « the gazelle », *Ground*. S'ils courent à la même vitesse, cette relation *Figure-Ground* est inchangée. Dans un deuxième temps, les deux animaux fonctionnent en *Composite Figure* pour « the forest », *Ground*. Cette analyse de l'auteur nous renvoie à la problématique développée par DÖPKE et SCHWARZE (1981) et CADIOT (1999:57), à savoir le rôle des prépositions locales dans la constitution sémantique de la phrase.

The Earth as a Ground with Asymmetric Geometry (TALMY 2003:201-203).

La Terre est souvent conçue en *Ground* dans les systèmes langagiers pour structurer l'espace. L'Homme construit ses directions et orientations en relation à la Terre à partir de son propre corps, corps qui possède une orientation intrinsèque. L'Homme n'échappe pas au rapport à la Terre. En langue créole, quand nous disons de quelqu'un *Latè pa ka pòté'y* (La terre ne le porte pas) (Il n'a pas les pieds sur terre), nous signifions que y se considère comme étant au-dessus de tous et de tout, échappant symboliquement ainsi au rapport porteur-porté canonique entre la Terre et les Humains. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. BARTHÉLÉRY (2008 : 49) a utilisé cette expression afin de traduire la joie de Viktorin quand elle a revu

Chal. L'auteur poursuit en écrivant : *I té an siel* (Elle était aux anges).

Ces témoignages d'auteurs nous révèlent la saillance de la relation cible-site dans le langage.

La citation qui suit nous le confirme:

« Figure/ground organization is pervasive in human cognition, so we expect it to be operative in language; the trajector/landmark asymmetry-virtually universal for relational predications-seems a natural place to look » (LANGACKER 1987a: 233).

La zone d'influence

Ce concept se définit par la règle suivante : Règle D3 : « a est dans une entité spatiale b » si « a » subit les conséquences de la zone d'influence associée à « b » (VANDELOISE 1999:154). Cette règle ne permet pas de localiser la cible. Elle permet de décrire les conséquences possibles du rapport entre la cible et le site. Dans « L'enfant est dans le désert », « L'enfant est dans la forêt », les sites « le désert », « la forêt » ont des conséquences péjoratives sur la cible, « l'enfant ». « L'enfant » peut avoir soit « dans le désert », ou avoir peur « dans la forêt ». Les sites se caractérisent par leur détractivité.

Quand VANDELOISE (1995:138), (1999:154), (2008:15) nous présente le concept de zone d'influence, il nous présente le site comme détractif pour la cible. Nous pouvons produire des énoncés dans lesquels la cible définit une zone d'influence pour le site. Dans « Il y a du feu dans la maison », c'est la cible, « du feu », qui est détractif pour « la maison ». L'absence de lieu conceptuel entre « feu » et « maison » est un indice de zone d'influence dans laquelle la cible est détractif pour le site. Quand nous disons, par exemple, *Ni trop soley an chanm lan. Mwen cho !* (Il y a trop de soleil dans la chambre. J'ai chaud !), nous voyons bien que la cible *soley la* (le soleil) met sous influence *chanm lan* (la chambre). À son tour, *chanm lan*, en contenant *soley*, met sous influence *mwen*. Il y a donc zone d'interinfluence cible-site et site-cible. La zone d'influence a une valeur causale comme le montre la valeur de « dans » dans l'exemple emprunté à VAGUER (2008 : 170) : « Le château fut détruit dans la bataille ». Ici, « dans », comme le dit l'auteure, « attribue donc la conséquence de l'action au déroulement même de l'action ».

La zone d'influence a une valeur aspectuelle. « La bataille » désigne bien un processus en cours. La préposition « dans » peut commuter avec « pendant », « lors de », deux expressions dont la valeur aspectuelle est télique. La caractéristique « détractif » est indice de zone d'influence. C'est l'analyse fonctionnelle de la préposition spatiale qui permet de mettre en

évidence le concept de zone d'influence ou d'interinfluence. Des énoncés peuvent présenter une ambiguïté. C'est la pragmatique qui permettra de lever cette ambiguïté, comme le montre l'analyse qui suit. Considérons l'énoncé suivant : *Ni dlo an kay la* (Il y a de l'eau dans la maison).

Nous pouvons accorder deux interprétations à cette phrase : a) *Kay la* (La maison) est relié au réseau de distribution d'eau. Ainsi, *dlo* n'est pas détrimental pour *kay la*. Au contraire, *kay la* est équipé d'un produit de consommation indispensable à la vie ; b) il y a inondation. Dans ce cas, il y a zone d'influence. C'est donc le contexte qui permet de mettre en évidence le concept de zone d'influence. La zone d'influence nous invite à concevoir le mode de relation que les hommes entretiennent avec les objets du Monde Référentiel, et le mode de relation que les objets entretiennent entre eux. Le mode de relation « objet-objet » se définit par les qualités intrinsèques des objets mis en relation. Nous pouvons concevoir les exemples suivants : Le soleil est détrimental pour la glace, car la glace fond au soleil. Le feu est détrimental pour le bois dans la mesure où le feu détruit le bois. La zone d'influence s'opère dans la comitativité. Il y a donc comitativité méliorative et comitativité péjorative. La comitativité est un concept fonctionnel.

La télélicité

NEVEU (2004 : 285) nous rappelle les quatre classes de la typologie aspectuelle des verbes. On peut distinguer entre les classes de verbes suivantes :

les verbes statifs, dénotant un état (aimer).

les verbes dénotant une activité (nager, danser).

les verbes dénotant un accomplissement (tuer, lire).

les verbes dénotant un achèvement (mourir, arriver).

NEVEU (2004 :285) précise que

« Ces trois dernières classes sont fréquemment regroupées dans une catégorie de verbes dits dynamiques, par opposition aux verbes statifs. Les verbes dynamiques se distinguent selon leur télélicité. Les verbes téléliques expriment un événement borné par une limite terminale, généralement fixée par l'accession à un état résultant de l'action. Cette télélicité (but à atteindre) est représentée dans les verbes dénotant un accomplissement (télélicité durative, marquant le développement d'un processus) et dans les verbes dénotant un achèvement (télélicité ponctuelle, incompatible avec les circonstants du type *pendant une heure*).

Les verbes statifs et les verbes d'activité sont atéliques, ils ne comportent pas cette limite terminale, et sont donc incompatibles avec les circonstants du type *en une heure* ».

Pour LE PESANT (2012:7), « la plupart des classes de verbes téliques sont des verbes de changement d'états. Ce sont des verbes qui acceptent l'auxiliaire progressif « être en train de », sauf évidemment en diathèse de passivation ». Ce concept de « télicité » nous permettra d'analyser la relation de « congruence » entre verbe recteur et préposition régie. Nous empruntons ce concept de congruence à BORILLO (1998:140-141). L'analyse de BORILLO (Ibid., p : 131-148) à propos de la polarité aspectuelle des verbes nous amène à distinguer entre « verbes à polarité initiale », « verbes à polarité finale » et « verbes à polarité médiane ». Selon l'auteure, lorsque verbe et préposition ont la même polarité aspectuelle, on dit qu'il y a « congruence entre verbe et préposition » comme dans a), « s'éloigner de », b), « passer par ». En a), verbe et préposition sont de « polarité initiale » ; en b), verbe et préposition sont de « polarité médiane ».

Le sens prototypique

HUMMEL (1994:159) nous rappelle que « la sémantique du prototype part de l'hypothèse selon laquelle toute activité linguistique repose, avant tout, sur un processus de catégorisation d'objets ». Le prototype constitue un point de référence cognitif. Il possède donc un caractère saillant du point de vue social, mémoriel, perceptif. L'intérêt du concept de prototype pour la sémantique réside principalement dans la mise en avant d'une gradualité de l'appartenance d'unités à une classe. Le sens prototypique d'une unité linguistique se conçoit en point de référence cognitif et de signification. À partir de ce sens central, nous pouvons organiser ce que DELBECQUE (2006:55-59) appelle « les réseaux radiaux ». C'est le sens central prototypique qui est à même d'expliquer les interprétations liées aux autres sens. Une entité doit donc présenter un certain degré de similarité avec le prototype de la catégorie pour en faire partie. La théorie du prototype fait que le sens lexical a d'abord été fondé « sur la ressemblance » avec l'exemple typique, le prototype. Nous posons que le sens prototypique est la clé de la compréhension de la polysémie. En effet, le sens prototypique est "Ground" de signification.

Le prototype selon LANGACKER (1987a :49)

Pour LANGACKER (1987a:492), le prototype est cette unité qui dans un réseau lexical a le

plus de saillance, qui vient le plus spontanément à l'esprit et qui est plus aisément choisi comme représentant de la catégorie. Selon l'auteur, le prototype est *βredictive*. Plus les entités se rapprocheront du prototype, meilleure sera leur intégration dans la catégorie (Ibid., 49). LANGACKER (Ibid.: 371) pose que « there are degrees of membership based on degrees of similarity ». Ce propos de LANGACKER nous renvoie à la pensée de FUCHS (2004 :82-83) qui stipule qu'on aboutit « à une représentation géométrique du sens ».

En langue française, l'expression du prototype peut s'opérer par la comparaison en « comme ». Nous disons, par exemple, « noir comme jais », « noir comme l'ébène ». Les comparants « jais » et « ébène » se conçoivent en prototypes de la couleur « noir ». En langue créole, les constructions correspondantes sont *nwè kon iè o swè* (noir comme hier soir) (noir comme la dernière nuit), *nwè kon kaka kochon* (noir comme les excréments du cochon). Nous notons que chaque langue réfère à un comparant dont la saillance est liée aux représentations des communautés linguistiques respectives. Toutefois, l'expression du prototype en milieu diglossique français-créole n'échappe pas à l'emprunt et à l'interférence. Nous sommes témoin de la production *blan kon lanej* (blanc comme neige). Ce locuteur créolophone réfère à un comparant qui n'a pas d'existence dans son environnement physique. C'est la connaissance partagée qu'il a de la neige ou de la construction « blanc comme neige » qui a motivé sa production. En Martinique, l'expression attendue est *blan kon koko grajé* (blanc comme la noix de coco râpée) ou *blan kon diri* (blanc comme le riz). Ces exemples de prototype se construisent à partir de la perception visuelle et de la connaissance pragmatique des entités du Monde Référentiel des locuteurs créolophones. L'expression *nwè kon iè o swè* mérite un peu plus notre attention. *Iè o swè* (Hier soir) est toujours antérieur au moment de l'énonciation. Cette expression peut être convoquée à tout moment du jour et de la nuit. *Iè o swè* (Hier soir) est une donnée temporelle inscrite dans la mémoire épisodique des locuteurs et interlocuteurs, et peut donc représenter le prototype de la couleur « noir ». *Iè o swè* relève de l'expérience qui s'est transformée en abstraction. De par la valeur générique de *lanuit*, l'expression *I nwè kon lanuit* (Il est noir comme la nuit) n'a pas été produite. Cette expression est atemporelle. Par ailleurs, nous ne pouvons pas dire *I nwè kon dèmen o swè* (Il est noir comme demain soir), car *dèmen o swè* est postérieur au moment de l'énonciation. De ce fait, *dèmen o swè* n'est pas inscrit dans la mémoire épisodique des locuteurs et interlocuteurs, et ne peut donc pas représenter une valeur prototypique. *Dèmen o swè* ne s'inscrit pas dans l'ordre du vécu. Dans l'expression *I nwè kon iè o swè*, nous notons l'allitération en [è]. Ce côté poétique contribue à sa saillance de prototype. Ce côté poétique fonctionne en procédé mnémotechnique dans la mesure où il confère un rythme à

l'expression. Le rythme crée l'émotion. L'émotion favorise la mémorisation.

La relation partie-tout : méronyme-holonyme

MORLANE -HONDERE et FABRE (2012:170) définissent la relation de méronymie comme « la relation qui s'établit entre une partie et un tout ». Elle est asymétrique et sa réciproque, la relation entre le tout et ses parties, est l'holonymie. C'est une relation qui s'opère en général entre deux noms ». KLEIBER et al (2006:VI) insistent sur l'importance de ce concept pour le linguiste. Selon eux,

« la relation partie-tout s'avère être ainsi, pour le linguiste, indubitablement une des relations conceptuelles les plus importantes, dont la manifestation et la saillance se font jour aussi bien dans le lexique que dans les constructions et configurations linguistiques ».

AURNAGUE (2000:70) nous décline les 6 relations partie-tout. Il distingue :

la relation « composant-assemblage » : la roue de la voiture.

la relation « morceau-tout » : le haut de la montagne.

la relation « portion-tout » : une tranche de gâteau.

la relation « substance-tout » : le sable de ce ciment.

la relation « élément-collection » : une brebis du troupeau.

la relation « sous-collection-collection » : les brebis noires du troupeau.

WINSTON, CHAFFIN et HERRMANN (1987:426) viennent enrichir cette classification en proposant la relation *Feature-activity*." Cette relation méronymique indiquée par *part of*" désigne « the features or phases of activities or processes of activities », comme dans a), « Paying is part of shopping ». Ces auteurs mettent en évidence la relation méronymique entre « areas and special places and locations within them », comme dans b), « An oasis is part of a desert ». Nous posons qu'en a), « Paying » est méronyme événementiel final de l'activité « shopping ». Il ne peut y avoir « shopping » sans « paying ». Nous sommes dans la contiguïté. « Paying » est inclus dans « shopping ». En b), « An oasis » est spatialement inclus dans « a desert ».

Dans la formulation de ces relations « partie-tout », nous notons aisément que le tout est *Ground*" pour la partie. Cela signifie qu'il y a antériorité du tout par rapport à la partie. La préposition « de » établit le rapport génitif et partitif entre le tout et la partie.

Cette antériorité du tout n'efface pas la saillance fonctionnelle que peut avoir pragmatiquement la partie. Dans « Il tient le sac par l'anse », c'est « l'anse du sac » qui porte la saillance fonctionnelle. Le syntagme prépositionnel « par l'anse » permet de qualifier la façon de tenir « le sac ». Il y a interdépendance entre le tout et la partie. Toutefois, nous notons que, dans la pragmatique, la partie est conçue avant le tout, et que le tout naît de l'assemblage des parties. Nous en déduisons que l'antériorité du tout est conceptuelle, et non pragmatique.

VILLAR (2006 : 371) nous amène à différencier entre « méronyme propre » et « méronyme impropre », selon le principe de « l'équivalence ontologique » défini par KLEIBER (1999: 88-90). Ce principe fait intervenir les traits référentiels basiques qui caractérisent les entités. Un nom concret est un nom dont les référents possèdent une matière et une forme. Un nom d'animé possède une intentionnalité en plus de la forme et de la matière. Le type ontologique d'un nom animé constitue les traits basiques de ce dernier, à savoir matière, forme et intentionnalité. En ce qui concerne leurs parties, les objets concrets sont toujours du même type ontologique. Cela signifie que partie et tout ont la même formule ontologique. Un volant est du même type que la voiture, car tous deux possèdent une matière et une forme. En revanche, la couleur de la voiture ne possède ni matière et forme propres, mais exige le support de la voiture. Ainsi, une partie n'est pas dépendante du type ontologique du tout puisqu'elle répond au même type ontologique que le tout. De ce fait, seul un élément qui est du même type ontologique que l'objet est considéré comme une véritable partie. VILLAR (2006 : 370-371) considère que deux éléments partagent leur nature ontologique lorsque l'élément qui représente la partie peut être rattaché à l'élément représentant le tout à l'aide du verbe d'identification « être ». « Bras et corps » sont en relation ontologique, car « le bras est du corps ». Le lien qui met en rapport « cœur et corps » dépend indirectement de la notion de localisation : « le cœur est dans le corps ». Selon l'auteure (2006 :371),

« Les méronymes propres sont de véritables parties du point de vue logique, comme du point de vue linguistique ; les méronymes impropres, en revanche, ne peuvent être considérés comme des parties que d'un point de vue extralinguistique du monde : ils appartiennent ainsi à une hiérarchisation méréologique et non pas méronymique ».

LANGACKER (1987a :119) attire notre attention sur l'étrangeté de constructions comme « A body has two elbows » ; « an arm has five fingers ». Ces constructions sont

étranges, car entre « body » et « elbows », il y a « arm », et entre « fingers » et « arm », il y a « hand ». Ces relations étranges sont en fait des relations partie de partie- tout. La hiérarchisation conceptuelle n'est pas respectée dans la mesure où il y a une partie intermédiaire entre ces deux parties. Nous sommes dans des relations méréologiques et non méronymiques, la méréologie définissant une relation de sous-partie à partie. Comme nous l'indique VILLAR (2006 :368), il convient de distinguer « la hiérarchisation logique de la réalité et sa représentation linguistique ».

Dans *I ka manjé épi dwet li* (Il mange avec ses doigts), *dwet li* (ses doigts) est méronyme de *I* (Il), représentant le possesseur du corps. *Dwet li* (Ses doigts) est un méronyme non détachable du corps de *I* (Il). Dans *I ped tet li* (Il a perdu la tête), nous sommes dans le langage figuré. *Tet li* (Sa tête) est mis pour *lespri* (raison). Nous considérons que *tet li* est contenant pour *lespri*. Nous avons ici la synecdoque « le contenant mis pour le contenu ». Si la raison peut symboliquement se détacher de la tête, la tête n'est pas détachable du corps. Il y a des méronymes détachables du tout, et des méronymes non détachables du tout. La métaphore permet de concevoir des méronymies détachables là où le sens propre ne le permet pas.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTAT DES LIEUX

I.1 État de la recherche en créolistique sur les prépositions.

Quelques aspects fondamentaux de la préposition en créole martiniquais

La préfixation et la préverbaton en créole.

VALDMAN¹ (1978:142) soutient qu'

« en écartant les marqueurs préposés ainsi que les éléments « agglutinés » tels que la-, di-, n-, z- que nous considérons comme partie intégrante des mots qui les contiennent, il reste peu d'éléments morphologiques fonctionnant comme préfixes véritables ».

Nous, nous disons que la préverbaton et la préfixation ne constituent pas la fonction canonique de la préposition en créole. Nous ne considérons pas pour autant les prépositions créoles comme de « fausses prépositions », concept que nous empruntons à BRONDAL (1950:12-14) qui distingue entre « véritables » et « fausses » prépositions. Selon l'auteur, « les prépositions véritables peuvent très souvent se présenter en préfixes ou plus exactement comme préverbes ». Notons qu'en français toutes les prépositions ne fonctionnent pas en préfixe. En langue créole martiniquaise, *an* peut être préverbe et préfixe, *kont* peut être préfixe. *An* et *kont* sont des préfixes iconiques, car nous pouvons percevoir le rôle sémantique que jouent ces préfixes dans la signification du mot auquel ils sont agglutinés. Cet ajout de forme est un ajout de signification comme dans *anviolé* (violer). En effet, le créole martiniquais présente deux expressions pour « violer » français : *violé* et *anviolé*. *Violé*, c'est déjà l'expression de pénétration forcée. Dans *anviolé*, *an* apporte plus d'expressivité à la forme. L'approche cognitive nous dit que la forme supplémentaire renvoie à un ajout de signification. Nous sommes dans l'iconicité à valeur quantitative et subjective. C'est la

¹L'auteur (*Ibid.* :144-145) précise que le dynamisme des processus dérivationnels du créole paraît très faible surtout lorsqu'on le compare à celui de la préfixation et de la suffixation en français.

subjectivité du locuteur qui se manifeste quand il sélectionne *anviolé* plutôt que *violé*. Nous pouvons faire cette même analyse pour les formes *antrai* (trahir), *antéléfonné* (téléphoner), *andjézé* (se rendre plus élégant). Avec *antrai*, nous avons le sentiment que la trahison est plus incorporée dans le corps symbolique de l'esprit de la personne affectée par la trahison. *Antrai* est plus fort sémantiquement que *trai*. Le préfixe *an* correspond à une augmentation de forme à valeur iconique de quantité. Cette augmentation de quantité correspond à une augmentation de degré de trahison. Par sa forme, *antrai* nous fait penser à *anvai* (envahir). Ces deux verbes ont le sème de transfert d'affect en commun. Avec *antrai*, le sujet affecté est plus envahi par le transfert d'affect. *Andjézé* a pour radical *djez* (dièse). En musique, le dièse augmente la valeur de la note d'un demi-ton. Dans cette métaphore, le domaine musical prête son sémantisme à la modalité de l'être. Le préfixe *an* est iconique à une augmentation de degré. Le corps se conceptualise en note de musique augmentée dans sa modalité d'être. *Andjézé ków*, c'est une expression analytique pour *Mété an djez an ków* (*Mets un dièse dans ton corps*) (Fais-toi plus beau). Cette dernière expression montre bien le rapport entre la modalité de l'être et son augmentation de degré. *Ków* est contenant pour *djez*. Le préfixe *an* est un préfixe iconique à valeur subjective. Le créole a créé des formes qui n'existent pas en français. *Kont* (contre) est préfixe dans *kontrijes*. *Kontrijes* est une expression qui fait partie du lexique de la lutte martiniquaise. *Kontrijes* est une praxie de grande saillance dans le domaine de la lutte traditionnelle martiniquaise. La forme « contregeste » n'existe pas en français. *Kontrijes*, c'est la praxie qui garantit l'intégrité physique du lutteur. Le préfixe privatif « dé » français se maintient en créole, autrement la signification du mot serait inversée : « défaire » devient *défet* en créole. Le passage de certains mots français en créole s'accompagne souvent de la chute du préfixe : « enjamber » a pour correspondant créole *janbé*. L'aphérèse n'affecte pas la signification du mot dans son passage du français au créole.

Grammaire cognitive et binarité diachronie/synchronie.

Le verbe « attendre »

La grammaire cognitive nous permet de sortir de la binarité « diachronie/synchronie ». Cette approche met en évidence la préfixation « a » dans « attendre ». Dans le verbe « attendre » (ad + tendre), « a » - « ad » ne fonctionne pas en préfixe du point de vue synchronique. Si la grammaire traditionnelle ne met pas en évidence le préfixe « a », la grammaire cognitive, elle, le met en évidence. L'analyse cognitive que nous réalisons à partir

des réalités créoles dans le rapport créole-français est de nature à subvertir la sacro-sainte opposition de SAUSSURE entre « diachronie et synchronie ». C'est une analyse qui justifie le point de vue de la panchronie².

²Selon Saussure (1916 :140), « la linguistique synchronique s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistant et formant système, tels qu'ils sont perçus par la même conscience collective. La linguistique diachronique étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non perçus par une même conscience collective et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux ».

Rapport entre préposition et préfixe.

Dé est préfixe. *An* est à la fois préfixe et préposition. Le préfixe « en » de « enjamber » s’efface en créole (*janbé*), de même que le préfixe « en » de « entendre » (*tann*). Les préfixes qui sont des prépositions peuvent s’effacer du français au créole. Tous les préfixes ne sont pas des prépositions. En français, « contre », « sur », « sous », « en », « pour », « par », « contre », « à », « sans » (sans culotte) sont à la fois préfixes et prépositions. « Dé », « ex » (é) sont des préfixes qui ne sont pas des prépositions.

Prépositions et synthémisation

San dou ou *sandou* (sans sucré) (sans sucre)? *San trié* ou *santrié* (qui n’est pas trié), *san pliché* ou *sanpliché* (sans épluché) (qui n’est pas épluché) ?

Certains locuteurs conçoivent *sandou* et *santrié* en synthèmes. Ces mêmes locuteurs ne conçoivent pas *san pliché* en synthème³. Où est la différence entre *mango san pliché* et *mango sanpliché* (*mangue sans épluchée*) (mangue qui n’est pas épluchée) ? La grammaire cognitive, liée à la pensée et au subjectif, nous permet de concevoir la représentation personnelle que le locuteur peut avoir de la forme. L’approche cognitive nous permet de concevoir ce que la communauté a retenu comme canonique, et à l’intérieur de cette représentation de la communauté, ce que chaque individu a comme représentation singulière. La grammaire traditionnelle ne le permet pas. Il y a des praxies qui sont plus proches de chacun de nous dans la vie de tous les jours. Cela peut être un facteur pertinent dans la façon dont nous nous représentons les mots et les verbes d’action. Par métaphorisation, l’expression *sa sé an diri san trié* (*Ça, c’est du riz sans trier/ non trié*) (*Ça, c’est une affaire inextricable*) vient signifier une affaire à multiples facettes que nous n’arrivons pas à élucider. Il y a autant de facettes qu’il y a de grains de riz. Nous sommes dans la métaphore de la difficulté de discernement et de la complexité. Nous ne concevons pas *san trié* en synthème. La graphie détachée permet la saillance de *san*, préposition de la privation. Il en va de l’iconicité diagrammatique.

³ Selon Dubois *et ali* (1994 :468), le terme synthème, dans la terminologie de A. Martinet, désigne un segment d’énoncé formé de plusieurs monèmes lexicaux qui fonctionnent comme une unité syntaxique minimale.

L'aphérèse et la déflexivité du français au créole.

L'aphérèse est un phénomène assez fréquent en créole martiniquais. Pour GUILLAUME, la déflexivité, c'est

« le phénomène, constant dans l'histoire des langues indo-européennes, selon lequel, en raison de l'évolution des morphologies synthétiques en morphologies analytiques, certains morphèmes flexionnels (ou flexifs) originellement agglutinés, se sont désolidarisés de leur support lexical pour former un morphème libre chargé d'exprimer explicitement la relation grammaticale qu'ils entretiennent avec ce support. Les articles, les prépositions, les pronoms personnels sujets, par exemple, sont dans de nombreuses langues indo-européennes des morphèmes « déflexifs » (BOTTINEAU 2012:1).

L'analyse cognitive du phénomène d'aphérèse nous amène à distinguer entre vraie et fausse aphérèse du français au créole. De « enjamber » à *janbé*, il y a vraie aphérèse. Si nous considérons les formes françaises « emmener » et « amener », la conclusion est tout autre.

« Apporte- moi le livre » / *Mennen liv la vini ba mwen* ; « Emporte le livre » / *Mennen liv la alé* sont des expressions qui nous amènent à qualifier cette notion d'aphérèse. Il y a déflexivité du français au créole. En effet, les déictiques *vini* et *alé* créoles représentent les préfixes français « a » et « ex ». Les formes deviennent analytiques en créole alors qu'elles étaient synthétiques en français. Les formes *vini* et *alé* passent à droite du radical verbal. Il y a donc fausses aphérèses. Ce concept est de nous. Il y a donc du français au créole de vraies et de fausses aphérèses. La forme française « L'avion survole l'église » a pour correspondant créole *Avion an ka volé anlè légliz la*. Cette forme créole correspond à la forme analytique française « L'avion vole au-dessus de l'église ». Il n'y a donc pas de fausse aphérèse. La forme *Avion an ka sirvolé légliz la* est objectivement acrolectale. Il y a donc des calques basilectaux, et des calques acrolectaux. La grammaire cognitive nous indique que français et créole peuvent avoir des formes semblables et des formes dissemblables. La décréolisation qualitative ne se résume pas à la ressemblance entre les formes françaises et créoles. Elle vient qualifier le fait qu'une forme créole, originellement différente d'une forme correspondante française, se rapproche de cette dernière. La décréolisation qualitative est un concept spatial figuré de rapprochement.

Considérons le verbe français « envelopper » et son correspondant créole *vlopé* ou *voplé* - par métathèse- dans « Il l'a enveloppée dans ses bras » / *I vlopé'y an bra'y*. Il est pertinent de

noter que la forme « envelopper » correspond à « veloper en » en ancien français. Au niveau sémantique, le préfixe « en » renvoie à la préposition « dans ». Il y a redondance. L'aphérèse *vlopé* dans *I vlopé'y an bra'y* crée une économie linguistique en créole. L'aphérèse est un phénomène diachronique. *Vlopé* a le même sémantisme que « envelopper ». Le français utilise donc un préfixe iconique tout comme la forme créole *anviolé*. Ce qui a été ajouté par le français [en + veloper] a été enlevé par le créole, *vlopé*.

Préposition et diachronie.

Dans un mot comme « envelopper », diachroniquement, il y a un lexème de l'ancien français « veloper » qui donne en français « envelopper » par adjonction du préfixe iconique « en », sur le même modèle de *anviolé* et « violer ». D'autre part, nous avons le phénomène inverse qui se produit du français au créole, car « envelopper » donne *vlopé* (ou *voplé* par métathèse) par aphaérèse. Ce parcours diachronique est un phénomène de redondance dans le premier cas, et dans le deuxième cas, un phénomène d'économie linguistique.

L'effacement du syntagme prépositionnel dans la proposition relative.

Chez la ou asiz anlè'y la pouri. (La chaise tu es assis dessus est pourrie) (La chaise sur laquelle tu es assis est pourrie).

Chez la ou asiz la pouri (La chaise tu es assis est pourrie) (La chaise sur laquelle tu es assis est pourrie).

Créant une réduction de la quantité des formes, l'effacement du syntagme prépositionnel révèle l'étroitesse du lien conceptuel entre *chez* et *asiz*. Une chaise est conçue en siège. La relativation demeure, puisque la séquence se termine par le déterminant *la*, copie du déterminant de l'antécédent *chez la*. *La* a une valeur anaphorique. Cette valeur anaphorique nous pousse à concevoir en *la* une valeur adverbiale. Cette réduction de formes est un phénomène d'iconicité syntaxique. En revanche, s'il n'y a pas de lien conceptuel intrinsèque entre les formes dans la proposition relative, nous ne pourrions pas procéder à l'effacement du syntagme prépositionnel. Dans *Masonn lan ou asiz anlè'y la wo* (Le mur tu es assis dessus est haut) (Le mur sur lequel tu es assis est haut), *Masonn lan* n'est pas conçu en siège de façon intrinsèque. Ainsi, la phrase avec réduction du syntagme prépositionnel, *Masonn lan ou asiz la wo*, est une phrase douteuse.

Le cas du verbe *dòmi*.

Il y a un lien intrinsèque entre *li* (lit) et *dòmi* (dormir). Nous pourrions donc concevoir la réduction du nombre de formes par effacement du SP. *Li a ou ka dòmi a bel* (Le lit tu dors est beau) (Le lit sur lequel tu dors est beau) est une phrase correcte grammaticalement. *Dòmi* est polysémique en créole. Régissant *épi*, *dòmi* signifie « faire l'amour avec ». La phrase suivante est concevable : *Boug la ou ka dòmi épi'y la bel* (Le gars tu fais l'amour avec est beau) (Le gars avec lequel tu as des rapports sexuels est beau). Mais, l'effacement du syntagme prépositionnel *épi'y* (avec lui) va créer une perte de signification de la phrase. Cette perte de signification tient au fait que la préposition régie *épi* relève du mode de sélection lexical, concept défini par MÉLIS (2003:27-32) qui distingue entre « mode de sélection syntactico-sémantique », « mode de sélection lexical » et « mode de sélection structurelle ». « Le mode de sélection lexical est associé au phénomène des prépositions fixes accompagnant certains verbes, noms et adjectifs ou certaines combinaisons d'un verbe support et d'une séquence non verbale » MÉLIS ((2003:28). Dans le cas du mode sélection lexical, l'effacement du SP dans la subordonnée relative n'est pas possible. Nous posons que rien ne peut rompre la cohésion verbe et préposition régie selon le mode de sélection lexical. Par ailleurs, en langue créole martiniquaise, *épi* -encodant le comitatif- exige l'occurrence du régime.

Le cas de palé (parler).

Quand *palé* régite la préposition *di*, l'effacement du SP dans la subordonnée relative est possible. Nous pouvons concevoir *Boug la ou ka palé a bel* (*Le gars tu parles est beau*) à partir de *Boug la ou ka palé di'y la bel* (*Le gars tu parles de lui est beau*) (Le gars dont tu parles est beau). Il en va du lien conceptuel étroit qu'il y a entre *palé*, verbe du dire, et l'objet du verbe du dire. *Di* (de) exprime une relation origine support-apport entre *palé* et *Boug la*. Quand *palé* régite *épi* (avec) ou *ba* (pour)-(ba définissant un rapport comitatif non symétrique), l'effacement du SP dans la relative n'est pas possible. Prenons des exemples : *Moun lan ou té ka palé épi'y la sot* (*La personne tu parlais avec elle est sottte*) (La personne avec laquelle tu parlais est sottte). Avec l'effacement du SP dans la proposition relative, nous obtenons *Moun lan ou té ka palé a sot* (*La personne dont tu parlais est sottte*). La signification de la phrase a changé. Il en va de la saillance du comitatif dans l'émergence de la signification de la phrase. L'effacement du SP crée une ambiguïté. Ce n'est pas l'ambiguïté qui pose

problème, mais l'altération de la signification de la phrase elle-même. En effet, l'ambiguïté est une donnée constitutive des langues. C'est notamment sur la problématique de l'ambiguïté que CHOMSKY a pu créer le concept de la grammaire générative transformationnelle. Notons que *palé épi* (parler avec) qui définit un rapport de réciprocité est holonyme pour *palé ba* (parler à) qui ne définit pas un rapport de réciprocité. Dans l'acte social de la parole, locuteur et interlocuteur peuvent ne pas avoir le même statut cognitif.

Le cas de mayé.

La phrase *Fanm lan ou mayé a bel* (*La femme tu es marié est belle*) (*La femme que tu as épousée est belle*), quoique porteuse d'une ambiguïté, est concevable en créole martiniquais. Cette phrase peut être conçue comme découlant d'une réduction du nombre de formes à partir de *Fanm lan ou mayé épi'y la bel* (*La femme tu es marié avec elle est belle*) (*La femme que tu as épousée est belle*). *Mayé* permet l'effacement du syntagme prépositionnel introduit par *épi*. Il en va certainement du statut cognitif de la forme *mayé* au sein de la communauté martiniquaise et de la représentation sociale de *mayé* dans la société martiniquaise. *Mayé* véhicule du comitatif dans son sémantisme qui rend concevable l'effacement du SP. Nous nous rendons compte que, dans des cas particuliers référencés par la communauté, l'effacement du SP en *épi* n'est pas possible comme dans *Fanm lan ou ka rété/dòmi épi'y la bel* (*La femme tu fais l'amour avec elle est belle*) (*La femme avec laquelle tu as des rapports sexuels est belle*).

L'effacement du syntagme prépositionnel se conçoit aussi en créole saint-lucien pour des raisons supplémentaires. Ce créole est en contact avec l'anglais « to marry someone », et non « to marry with someone ». Le comitatif est intrinsèque à « to marry ». Le créole saint-lucien hérite de la structure anglaise.

Le cas de manjé.

Dans les exemples que nous avons considérés, l'effacement du SP dans la relative crée donc une réduction de formes qui provoque un rapprochement syntaxique qui renvoie à une amplification de la signification. Il y a rapport entre réduction de formes et accroissement de signification. L'effacement du SP dans la relative répond à des raisons cognitives et conceptuelles. Cet effacement est indice de lien de congruence conceptuelle entre les formes. La phrase *Zasiet la ou ka manjé a* est correcte. Elle s'obtient à partir de *Zasiet la ou ka manjé*

adan'lan félé (L'assiette dans laquelle tu manges est fêlée). Il en va du lien conceptuel étroit entre *zasiet la*, contenant, et *manjé* (repas), contenu.

Effacement du SP dans la relative et orientation du site.

L'effacement du SP se conçoit quand le syntagme prépositionnel confère au site son orientation canonique. En revanche, quand le syntagme ne confère pas au site son orientation canonique, l'effacement est inconcevable. Dans *Bol la ou mété let la [adan'y lan] bel* (*Le bol tu as mis le lait dedans est beau*), *let*, liquide, est contenu pour *bol*, contenant. *Bol la* est saisi dans son orientation canonique et fonctionnelle. L'effacement du SP est possible. Quand nous disons *Bol la ou mété fromaj la anba'y la bel* (*Le bol sous lequel tu as mis le fromage est beau*), *Bol la* n'est plus contenant dans la mesure où son orientation a été renversée. L'effacement du SP dans la relative crée une ambiguïté que la grammaire des présupposés ne nous permet pas de lever. C'est la caractérisation de *fromaj la* qui crée l'ambiguïté. *Fromaj la* est un solide inanimé. Le maintien du SP permet de lever l'ambiguïté.

À l'issue de cette analyse, nous pouvons concevoir l'ambiguïté comme une discontinuité entre plusieurs significations associées à une même forme. L'interlocuteur devra effectuer un effort cognitif d'interprétation afin de sélectionner la bonne signification de la forme de surface. L'ambiguïté est donc une alternative de signification possible entre énoncé de fond et énoncé de surface. Cet effort d'interprétation sera moins coûteux grâce à l'apport de signification du contexte.

L'autonomie de la préposition créole par rapport à la préposition française.

Contrairement à leur correspondant français respectif « avec » et « sans », *épi* (avec) et *san* (sans) ne sont pas des prépositions adverbialisables. Il en va de la saillance du comitatif et de la privation de comitatif qui conçoit l'entité manquante comme présente par mentalisation. En effet, quand nous disons *Mwen ké alé san Jojo* (J'irai sans Jojo), *Jojo* est mentalement présent dans l'esprit de *Mwen*. *Jojo* est site pour *Mwen*. *Épi* et *san* demandent que leur régime respectif soit explicite. *Fok fè épi'y*, construction créole empruntée au français « Il faut faire avec », ne permet pas l'effacement du régime de la préposition. La langue créole est en parfaite adéquation avec la façon dont la grammaire cognitive conceptualise NEG (la négation) dans la mesure où elle maintient dans l'explicite le comitatif de privation. LANGACKER (1991a:132) nous le dit bien:

« In the terminology of cognitive grammar, NEG is conceptually dependent, for it makes salient (though schematic) internal reference to the situation whose existence is denied ».

Dépi / « Depuis »

Dépi a un spectre distributionnel plus large que « depuis ». En effet, c'est « dès » qui va régir « maintenant » et « demain ». Nous pouvons concevoir la règle suivante : « Quand l'origine correspond au moment de l'énonciation (maintenant) ou a une visée prospective (demain), « dès » se substitue à « depuis ». En langue créole, *dépi* se maintient dans les deux cas. Ainsi, nous aurons les expressions correspondantes *dépi atjelman*, « dès maintenant » ; *dépi dèmen*, « dès demain ». Le locuteur créole conçoit le moment de l'énonciation et le futur en bornes initiales d'origine prospective. Ainsi, par iconicité de forme, *dépi* sera convoqué pour exprimer à la fois la visée rétrospective et la visée prospective sous ses deux aspects.

Dépi peut être aussi conjonction à valeur emphatique comme *I pran dépi sak, dépi rad épi i pati* (Il prit et sac, et vêtements, puis s'en alla). Cette construction est subjectivement plus forte que *I pran sak épi rad, épi i pati* (Il prit sac et vêtements, puis s'en alla). L'ajout de forme renvoie à un ajout de signification et de subjectivité. Dans cette valeur, *dépi* a pour synonymes cognitifs *ki* et *ni*. Nous pouvons concevoir a), *I pran ki sak, ki rad, épi i pati* ; b), [...] *épi yo volè adan an moman tou sa i té ni anlè'y, ki sak-li, ki bijou'y, ki lajan'y* [...] et, dans un moment, on lui vola tout, et sac, et bijoux, et argent) (BARTHÉLÉRY 2008 :75) ; c), *I vwéyé ni manman, ni papa alé ponnnen* (Il envoya et la mère, et le père sur les roses). *Ki, ni* et *dépi* fonctionnent en relateurs d'alternance à valeur distributive. *Ni* créole modifie l'axiologie de « ni » français. « Ni » français est d'axiologie négative. *Ni* créole- à valeur de *dépi*- est d'axiologie positive.

Le morphème « pour » français.

Ce morphème recouvre les valeurs des morphèmes *ba* et *pou* créoles. « Pour » français correspond donc en créole à une double distribution comme dans a), « Tu m'as pris pour mon frère » (*Ou pran mwen pou frè mwen*) ; b) « Fais cela pour moi » (*Fè sa ba mwen*). Cette alternance de formes est indexicale à une alternance de signification. En a), la préposition *pou* encode le concept d'échange-équivalence ; en b), la préposition *ba* encode le concept d'attribution de bénéfice. Nous avons, ici aussi, une preuve d'autonomie de la

préposition créole par rapport à la préposition française. Toutes les prépositions adverbialisables en français ne le sont pas en créole. Nous pouvons, à titre d'exemples, citer les cas suivants : « sans » et « avec » sont adverbialisables, mais leur correspondant créole *san* et *épi* ne le sont pas. Dans la paire créole *asou / anlè*, seule la forme *anlè* est adverbialisable. Cette forme correspond au français « au-dessus de », forme adverbialisable de « sur ». « Dedans », forme adverbialisable de « dans », renvoie en créole aux formes *adan*, *andidan*, *anndan*, formes adverbialisables de *an* et *nan*.

Préposition et passivation.

Épi et anba

BERNABÉ (1983: 386-405) a conclu que le passif agentif n'existe pas en créole. L'analyse cognitive des prépositions nous invite à revisiter cette affirmation. Le créole n'a pas de passif agentif en *pa* - « par », mais en *épi* (avec) et *anba* (sous). La forme *pa* (par) intervient de plus en plus dans le passif agentif en créole acrolectal. En créole basilectal, *pa*, c'est la préposition du trajet. Quand nous disons *Loto a maté anba van an* (*La voiture s'est renversée sous le vent*) (*La voiture a été renversée par le vent*), nous sommes dans la métaphore d'orientation telle que la définissent LAKOFF et JOHNSON (1985 : 24-31). Cette métaphore confère à *van* un statut agentif, via le sémantisme de *anba* (sous). L'agent a une position supérieure à celle du patient. L'agent domine le patient et le met sous contrôle. Le patient est *anba*, et l'agent est *anlè* (au-dessus). *Anba* rend *van an* agentif par la métaphore. La métaphore est un opérateur d'agentivité et de fluidité casuelle. C'est la métaphore qui nous autorise à concevoir *van* comme agent. En effet, *van an*, animé non humain, n'est pas pourvu d'intentionnalité intrinsèque. Nous sommes dans la relation spatiale agentive métaphorique *anba/anlè*. Cette analyse fonctionnelle métaphorique nous fait voir qu'il y a forcément du comitatif entre agent et patient. Ce comitatif explique l'intersection cognitive *anba-épi* (sous-avec) dans l'expression du passif agentif. *Épi* vient signifier le comitatif entre agent et patient. La passivation se conceptualise en comitatif d'influence. L'agent accompagne le patient dans la zone d'influence qu'il crée. L'agent est le compagnon du patient. Dans « La fenêtre a été écrasée par le vent », « le vent » se conceptualise en trajet agentif. Il y a le trajet en français, et le passif agentif de comitativité en créole exprimé par *épi* et *anba*. C'est le trajet agentif qui est bloqué en créole basilectal. Le créole acrolectal exprime le passif agentif en *pa*. *Pa*, c'est la préposition du trajet en créole basilectal. Dans le contexte diglossique français-créole, la grammaire des fautes relève d'une grammaire

d'emprunts de conceptualisation.

Mais, pourquoi disons-nous en créole *Liv tala fet anba plim Daniel* (Ce livre a été écrit sous la plume de Daniel) et non *Liv tala fet anba Daniel* (Ce livre a été écrit sous Daniel) afin d'exprimer l'idée d'agentivité ? *Anba plim Daniel*, c'est le passif agentif qui rend explicite l'instrument d'agentivité, *plim*. Dans *anba Daniel*, *anba* permet à *Daniel* de changer de type. D'agent, il devient époque dirigée par *Daniel*. C'est l'instrument qui permet à *Daniel* d'être agent. Il y a une agentivité qui est liée à la pragmatique (*anba Daniel*), et une agentivité plus directe qui implique l'instrument et l'agent (*anba plim Daniel*). L'instrument est indexical pour l'agentivité et l'intentionnalité de celui qui l'utilise. L'instrument se conçoit en corrélat d'intentionnalité métaphorique. Il y a des événements qui sont rendus possibles par des agents. Les circonstances encadrent les événements. Cette hiérarchisation nous indique la distinction entre Acteur et Agent, comme le conçoit CUSIN-BERCHE (1994: 89). Citons-la :

« Si agent et acteur sont sémantiquement tous deux liés au verbe « agir », morphologiquement « agent » a la même base que le verbe tandis que « acteur » a le radical de action. En termes contemporains, agent est formé sur un « thème de présent » (le verbe agir) alors que « acteur » ou « action » sont formés sur un « thème de supin ». Cette répartition formelle peut être corrélée à une répartition sémantique, le verbe indiquant un procès en cours et le « supin » un procès accompli : « l'agent » serait donc celui qui agit, et « acteur » désignerait l'état de celui qui a agi (qui a montré qu'il était capable d'agir), mais qui n'est plus nécessairement en train d'agir ».

En termes de grammaire des événements, l'action de l'acteur est antérieure à celle de l'agent. L'encadrement de l'action de l'agent est antérieur à l'action de l'agent. La passivation agentive nous amène donc à distinguer entre « agentivité » et « actorialité ». Ce dernier concept est de nous. L'acteur préside au plus haut niveau à l'action. Quand nous disons *Jak ékri liv tala anba dè Gol* (Jacques a écrit ce livre sous de Gaulle), *anba dè Gol* représente les circonstances qui encadrent l'action. Nous proposons le concept d'agentivité pragmatique pour qualifier *anba dè Gol*. *Jak* est agent. *Dè Gol* est acteur. Agent et acteur sont explicites dans cette phrase. Dans *Liv tala fet anba Dè Gol*, l'objet effectué est explicite, l'agent est implicite, l'acteur est explicite. L'agentif suppose l'agent et l'acteur. Il peut y avoir coïncidence entre l'agent et l'acteur, ou disjonction entre agent implicite et acteur explicite. Dans *Liv tala fet anba plim Malwo* (Ce livre a été fait sous la plume de Malraux), l'agent explicite se confond avec l'acteur. Cela suppose que le locuteur n'envisage pas un acteur extérieur au-dessus de l'agent. L'instrumental permet d'actualiser l'agent. L'instrument, c'est

le compagnon de l'agent. Le créole basilectal fait une différence entre trajet et agent. Nous ne pouvons pas dire *fet pa Daniel*. *Pa Daniel* est un calque acrolectal. Le créole acrolectal récupère l'intersection cognitive qu'il y a entre « par »-trajet et « par »-passivation agentive, entre trajet et agent. La hiérarchisation agentive « acteur/agent » se manifeste aussi dans des phrases comme *Sé gras a Érik mwen rivé fè sa* (C'est grâce à Éric que j'ai pu faire cela), ou *Sé poulapéti Érik mwen fè sa* (C'est à cause d'Éric j'ai fait cela). Le régime des locutions prépositives *gras a*, *poulapéti* se conçoivent en entités qui contrôlent l'action réalisée par *mwen*. *Érik*, c'est la force d'énergie extérieure à *mwen* qui anime l'énergie intérieure de l'agent, *mwen*. L'acteur se conceptualise en source d'énergie pour l'agent. Avec *gras a* (grâce à), l'action réalisée par l'agent est axiologiquement méliorative. En revanche, l'action réalisée par l'agent devient axiologiquement péjorative avec *poulapéti* (à cause de). La construction factitive met aussi en évidence la hiérarchisation agentive acteur/agent. Quand nous disons *Érik fè mwen fè an tanbou* (Éric m'a fait faire un tambour), la double occurrence de *fè* est indice d'une relation entre actorialité et agentivité. Cette construction jouit d'une forte cohésion. Par iconicité diagrammatique, cette cohésion place le contrôle de l'acteur, *Érik*, avant l'intervention de l'agent, *mwen*. La source d'énergie précède le récipiendaire de la force d'énergie et l'action de l'agent elle-même. Il y a agent parce qu'il y a acteur. Nous sommes dans l'indexicalité. La causalité est un concept qui témoigne de la hiérarchisation agentive. Elle se construit pragmatiquement par une double occurrence de la sémantique primitive de contrôle *fè* (faire) : *fè¹*, c'est l'actorialité, *fè²*, c'est l'agentivité. Il n'est pas dit que *Érik*, sujet de *fè¹* qui met sous contrôle *mwen*, agisse physiquement. La construction factitive nous amène à concevoir les événements comme des entités abstraites qui interagissent. Nous sommes dans la grammaire événementielle de dépendance. Cette grammaire événementielle de dépendance implique une grammaire actancielle.

Dans le cadre de la passivation agentive, nous avons voulu mettre en évidence le rôle de l'acteur dont le statut cognitif, c'est de contrôler le rôle et l'action de l'agent. Nous pouvons désormais concevoir une trilogie actancielle hiérarchisée du type « acteur, agent, patient ». L'acteur, c'est l'initiateur du procès. L'agent effectue l'action exprimée par le procès. Nous sommes dans la causalité directe.

Préposition, l'ordre, le rang.

I rivé an prèmié, an dènié, an twazièm (Il est arrivé en premier, en dernier, en troisième) (Il est arrivé le premier, le dernier, en troisième position).

Intervenant dans l'expression du numéral ordinal, *an*, préposition de l'inessif, nous indique que l'ordinal numéral est le contenant spatial du sujet du verbe. *I rivé an dènié* correspond en français standard à « Il est arrivé le dernier », « Il est arrivé en dernière position ». Le français régional dira « Il est arrivé en dernier ». Dans *I rivé an dènié*, le spatial régit du temporel. L'ordinal suppose à la fois du temporel et du spatial. L'ordinal permet la jonction indélébile du temps et de l'espace. Dans *I rivé dènié* (Il est arrivé dernier) (Il est arrivé le dernier), l'absence de *an* crée un rapprochement maximal entre les formes. Par iconicité diagrammatique, ce rapprochement nous rappelle le lien conceptuel étroit entre verbe d'arrivée et classement.

Préposition et transfert d'affect.

a) *I pran moto a anlè mwen* (Il a pris la moto sur moi) (Il s'est emparé de ma moto).

b) *I pran moto a anba mwen* (Il a pris la moto sous moi) (Il s'est emparé de ma moto).

Anlè (sur) et *anba* (sous), prépositions converses, interviennent dans l'expression du transfert d'affect. Attendu que la grammaire cognitive nous rappelle que la moindre variation de forme est indexicale pour une variation de signification, *anlè mwen* et *anba mwen* véhiculent une variation de signification. Toutefois, dans les deux cas, la possession et la dépossession s'expriment en termes de localisation, comme le signale JACKENDOFF (1983 : 209). *Anba* fait intervenir son schème de contrôle. Le possesseur a perdu le contrôle de l'objet dont il a été dépossédé. Par la dépossession, transfert d'affect, il perd l'objet possédé et le contrôle qu'il exerçait sur cet objet. *Anlè* fait valoir son schème téléique de non contact, de distanciation affective entre le possesseur et l'objet possédé. Avec *anlè*, le dépossédé semble moins affecté par la dépossession. Le sémantisme du verbe recteur *pran* est en congruence avec le sémantisme des prépositions régies. Nous pouvons concevoir une autre analyse de la phrase (b). L'objet possédé peut se concevoir en surface de recouvrement abstraite pour le possesseur. Avec *anlè*, l'objet possédé envahit l'esprit et le corps du possesseur. La possession est un état d'esprit qui affecte le possesseur. Nous pouvons dire qu'il y a deux patients dans la relation de possession, l'objet possédé et le possesseur. La dépossession libère le possesseur de l'objet qui l'affectait, créant par ainsi un nouvel état d'affect. La langue créole basilectale peut exprimer le transfert d'affect associé à la dépossession par le tour *I pran moto a an lanmen mwen* (Il a pris la moto dans mes mains) (Il m'a ravi la moto). Métaphoriquement, l'objet possédé est localisé dans les mains, membres dominants de la cognition selon la terminologie de LAPAIRE (2008 : 50). Nous posons que les mains sont les méronymes

corporels cognitifs de la possession. Les mains nous permettent d'avoir prise sur le monde.

***Prépositions spatiales et lieux dits*⁴.**

Les lieux dits peuvent être représentés par des constructions comme *an Diri*, *an Vétivè*, *an Pwadou*, *dèyè Mòn*, *anba So*. La liste est loin d'être exhaustive. Tous ces lieux dits sont inscrits dans la connaissance partagée des personnes. Dans ces constructions, la préposition spatiale a pour régime une forme nominale qui caractérise le lieu dit. Dans *an Diri* (en Riz), *Diri* (Riz) désigne la denrée dont la culture a donné lieu à une activité économique. La denrée exploitée donne son nom au lieu d'exploitation et de production. La préposition est un opérateur de synecdoque « le nom du contenu pour le nom du lieu contenant ». La préposition spatiale *an* prélève un espace-méronyme dans un espace plus grand, *Chelchè* (Schœlcher). *An Diri* est donc un méronyme spatial de *Chelchè* où l'on cultivait le riz. Dans *anba So* (sous Chute d'eau), la préposition spatiale nous permet de localiser le lieu dit par rapport à *So*, chute d'eau. C'est la saillance de *So* qui permet de localiser le lieu-dit. Nous sommes dans l'axe vertical qui nous indique que le lieu dit est spatialement en bas. Dans *dèyè Mòn* (derrière Morne), le lieu-dit est caractérisé par le non accès à la perception. Il en va du sémantisme de *Mòn* et de *dèyè*. Nous sommes sur l'axe horizontal. Dans la formation des noms de lieux dits, préposition et régime nominal concourent à la caractérisation du toponyme. La topologie est saisie dans la formation des noms des lieux dits. L'expression *bód* (bord de) intervient en langue créole martiniquaise dans la formation de noms de végétaux. Ainsi, nous avons *rézen bód lanmè* (raisins du bord de mer), *patat bód lanmè* (patates du bord de mer). La locution prépositionnelle *bód* présente son régime *lanmè* comme le lieu contigu à l'espace propice à la vie du végétal en question. La préposition spatiale qui intervient dans la formation des lieux dits est un opérateur de prélèvement méronymique spatial. Elle a valeur de localisation assortie du trait « caractérisation ». La préposition fonctionne aussi en opérateur de « site intégré », concept que nous empruntons à VANDELOISE (1988 :135) qui le définit comme suit : « J'appellerai un site intégré un site capable de suggérer une routine dans une communauté linguistique assez large ». L'auteur (*ibid.*: 138) ajoute que « La liste des sites intégrés reconnus par une

⁴ Nous concevons le concept de « lieu-dit » au sens où Augé (1992 :57) définit le concept de « lieu anthropologique », à savoir « celui qu'occupent les indigènes qui y vivent, y travaillent, le défendent, en marquant les points forts... ».

communauté est certes longue mais énumérable. La description des caractéristiques des routines associées relève de l'ethnologie plus que de la linguistique ».

Préposition et valeur quantitative.

Épi, dèyè, anlè (avec, derrière, sur).

Ces trois prépositions interviennent dans l'expression de la quantité dénombrable. Cette valeur quantitative s'organise autour du trait archisémiqique de comitatif porté par la préposition *épi* (avec). Il est donc cohérent que ces trois prépositions prêtent leur sémantisme à l'expression du quantitatif dénombrable. Quand nous disons *Té ni moun épi moun* (Il y avait des gens avec des gens) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens), *épi* est préposition, et non conjonction de coordination. En effet, elle peut commuter avec les prépositions *anlè* ou *dèyè*. Nous pouvons dire que la construction établit l'intersection cognitive entre *épi* conjonction (et) et *épi* préposition (avec). Dans cette intersection cognitive, c'est le schème supérieur de jonctif qui est convoqué. Dans *moun épi moun*, la quantité dénombrable s'exprime en termes de comitatif de co-spatialité. Nous nous représentons ce quantitatif comme distribué de façon aléatoire dans l'espace. Dans *Sé dèyè moun ki ni moun* (c'est derrière des gens qu'il y a gens) (Il y a beaucoup, beaucoup de gens), *dèyè* oriente la distribution du quantitatif sur le plan horizontal, vers l'arrière. Dans *Misié ka li liv anlè liv* (Il lit livre sur livre) (Il lit beaucoup, beaucoup de livres), le quantitatif dénombrable se conceptualise en accumulation par superposition. Si nous disons *Té ni moun anlè moun* (Il y avait des gens sur des gens) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens), la connaissance partagée que nous avons de la foule nous amène à nous représenter les personnes l'une contre l'autre, dans la même configuration que *épi*, mais dans une plus grande proximité spatiale. *Épi* conçoit le spatial en rhème. *Anlè* conçoit le spatial en thème. C'est la valeur de « contre » français que *anlè* saisit. La quantité dénombrable et l'ordre sont des concepts saillants dans l'organisation du Monde Référentiel. Les objets répondent à des critères d'organisation choisis par l'homme ou la nature.

Non congruence de polarité entre verbe et préposition.

En langue créole martiniquaise, nous pouvons observer parfois une non-congruence de polarité aspectuelle⁵ entre verbe et préposition. Ce phénomène linguistique est à l'œuvre dans

⁵ Ce concept de « polarité » est présenté par Borillo (1998 :42) qui précise que « très souvent, c'est la relation locative exprimée par la préposition et non celle exprimée par le verbe qui l'emporte pour caractériser la nature du déplacement exprimée par la phrase. L'auteur distingue entre polarités initiale, médiane et finale.

des constructions comme *sòti adan (an) (sortir dans) (sortir de)*, *sòti anba (sortir sous) (sortir de)*, *lévé an (se lever dans) (se lever de)*, *achté... an lanmen (acheter ...dans les mains) (acheter...des mains de)*, *raché... an (arracher...dans) (arracher ...de)*, *pran... an (prendre...dans) (prendre...de)*. Dans ces constructions, la préposition locative apporte une information autre que celle indiquée par le verbe. La préposition, au lieu d'apparaître comme un élément redondant sémantiquement par rapport au verbe recteur, apparaît comme un élément autonome sur le plan sémantique. Les verbes supposent la disjonction, et les prépositions ont un sémantisme de localisation interne de conjonction. Cette analyse s'oppose à un des principes de la grammaire cognitive. En effet, le principe iconique défini par HIRAGA (1994:9) est mis à l'épreuve ici. En effet, des formes sémantiquement dissemblables se regroupent. Ces constructions créoles précitées sont tout à fait autonomes par rapport aux structures françaises correspondantes. Dans *Sòti an lapli a!* (Sors de la pluie!), le verbe *sòti* est un verbe qui implique un déplacement par rapport au « lieu de référence verbal (LRV) », concept emprunté à LAUR (1993: 48). Il décrit donc un changement de lieu de référence. Cette expression renvoie à deux significations en français. Elle signifie a), « Sors dans la pluie »- qui est une forme correcte pour « Va dans la pluie! »- et b), « Sors de la pluie ! ». En a), la préposition « dans » illustre le principe d'anticipation. En créole, cette forme vient signifier la disjonction d'avec le lieu de référence verbale, à savoir « Sors de la pluie ! ». En créole, il y a non congruence entre verbe et préposition régie. Les verbes *achté*, *raché*, *pran*, *lévé* décrivent un changement de lieu de référence. Les prépositions *an* et *anba* sont des prépositions qui expriment une simple localisation statique. C'est à partir de la combinatoire sémantique du verbe et de la préposition que s'observe la non congruence. Sémantisme verbal et sémantisme prépositionnel sont conflictuels : *sòti* implique l'extraction, *an* et *anba* impliquent la localisation interne statique. En français, la combinatoire est congruente quand « sors » régit « de ». Le schème d'extraction caractérise verbe et préposition. Sur le plan cognitif, la combinatoire créole opère une double analyse que la transformation en prédication seconde met en évidence comme dans : *Sòti anba lapli a!*

a) *Ou anba lapli a* (Tu es sous la pluie) ; b) *Sòti !* (Sors-en!)

Cette combinatoire témoigne donc d'une structure profonde. Sous l'emprise de la diglossie français-créole, l'énoncé « Sors dans le jardin ! » est tout à fait réalisable. En français régional, cet énoncé est le calque de la forme basilectale *Sòti an jaden!* Cet énoncé en français régional a deux significations opposées : « Sors du jardin ! » et « Vas dans le jardin ! ».

Il est légitime de se demander quelle est la forme créole basilectale qui correspond à la forme française standard « Sors dans le jardin ! ». Afin de lever toute ambiguïté, le créole basilectal a recours à la forme *déwò* (dehors). Nous aurons donc *Sòti déwò an jaden an !* (*Sors dehors dans le jardin!*). L'opérateur *déwò* renforce le sémantisme de *sòti*. Ce sont deux formes congruentes. Cet ajout de forme crée une suppression de l'ambiguïté. *Déwò* est un opérateur de désambiguïsation. En créole basilectal, *Sòti déwò an jaden !* (*Sors dehors dans le jardin*) (Va dans le jardin !) s'oppose à *Sòti an jaden an !* (*Sors du jardin !*). Notons aussi que la pragmatique permet de lever toute ambiguïté. *Déwò* et la pragmatique recouvrent la même valeur de désambiguïsation.

Préposition et conjonction : le cas de épi et kon.

Épi a une double valeur en créole martiniquais. Dans *I té vini lafet a pié épi an ti sésé'y, Sizet* (Il était venu à la fête avec une petite sœur, Suzette (BARTHÉLÉRY 2008 :31), *épi* est préposition, alors que dans *Chal épi Sonson, kon pres tout sé moun-tala, té konnet la* (Charles et Sonson, comme presque toutes ces personnes, connaissaient les lieux (BARTHÉLÉRY 2008 :31), *épi* est conjonction. Cette double valeur de *épi* fait que des locuteurs créolophones produisent des énoncés en français régional dans lesquels « avec », correspondant français de *épi* préposition, revêt une valeur jonctive de coordination comme dans « *Moi avec ma sœur, on aime la mer* ». La forme attendue en français standard est « *Ma sœur et moi, nous aimons la mer* ». Au niveau cognitif, c'est la valeur sémantique de jonctif comitatif qui est convoquée dans « avec », conjonction en créole régional. « Avec » et *épi* sont tous des morphèmes du comitatif.

Kon (comme, pour) est à la fois préposition et conjonction. Il en va de même pour « comme ».

Dans *Man Emil té rivé fré kon an woz* (Madame Emile était arrivée fraîche comme une rose BARTHÉLÉRY 2008 :73), *kon* est conjonction exprimant la comparaison. Dans *Mwen pa lé'w pou konbos mwen, mwen pa lé'w kon rival mwen* (Je ne veux pas de toi comme concubine, je ne veux pas de toi comme rivale (chanson populaire de Lasotè), *kon* est préposition exprimant l'équivalence. Le schème unificateur de *kon* conjonction et de *kon* préposition, c'est l'équivalence. La préposition *kon* a pour synonyme cognitif pou (pour).

La préposition ø et les lieux hautement référencés.

Nous renvoyons à DAMOISEAU (1999: 21) qui dresse une liste non exhaustive de ces noms de lieux hautement référencés. Ces noms sont introduits par le morphème \emptyset . VENDRYÈS (1921 :91) nous indique qu'

« en matière de morphologie, le degré zéro joue un rôle considérable. La valeur qu'il possède est surtout une valeur d'opposition ; mais elle n'est pas moins grande pour cela ». BERNABÉ (1987:188) définit le morphème \emptyset comme « un morphème qui se présente sous la forme zéro dans certains cas alors que dans d'autres cas il revêt la forme pleine ».

Quand elle intervient dans l'expression des lieux hautement référencés, la préposition \emptyset fonctionne en opérateur de généralité. Dans a) *Mwen ka alé lékol* (Je vais à l'école), l'expression de la routine s'associe à la valeur de généralité de *lékol*. *Lékol* est un nom nu et ne porte pas de caractéristiques particulières. *Lékol* n'a pas une valeur de localisation spatiale. Au moment de l'énonciation, il n'est pas dit non plus que *Mwen* aille à l'école. La préposition spatiale intervient si *lékol* est caractérisé, comme dans b), *Mwen ka alé adan lékol blé a* (Je vais dans l'école bleue). *Adan* est un opérateur de spécificité. *Lékol* est porteur de caractéristiques précises. *Lékol* est accompagné de l'article défini *a* et de l'adjectif qualificatif *blé*. La variation de forme entre a) et b) est à l'image d'une variation de signification. Nous sommes dans l'opposition généralité-spécificité. Notons au passage la différence cognitive entre les deux phrases a) *I pati Pari* (il est parti à Paris)//b) *I pati pou Pari* (Il est parti pour Paris). En a), la préposition \emptyset crée un rapprochement maximal entre verbe et complément de lieu. Par iconicité diagrammatique, ce rapprochement maximal entre les formes indique que la destination *Pari* est atteinte par mentalisation. La préposition \emptyset fonctionne en opérateur d'anticipation. Nous empruntons ce concept à VANDELOISE (1987 :104). En b), il y a discontinuité. Nous ne savons pas si *Pari*, destination visée, est atteint. Par iconicité diagrammatique, *pou* crée la discontinuité entre les formes *pati* et *Pari*. *Pari* représente une intention de destination, mais pas une concrétisation de destination.

Préposition et verbe : le cas de ba (pour).

BERNABÉ (1983 : 1207) rappelle « la parenté sémantique de la préposition *ba* à valeur attributive et du verbe *ba* signifiant « donner ». HAZAËL-MASSIEUX M.C (2008 : 440) soutient cette même analyse. Pour Mc WHORTER et PARKVALL (2002 :199), cette préposition représente néanmoins la grammaticalisation d'un verbe.

Épi et *kon* nous montrent la non étanchéité des classes préposition et conjonction. *Ba* nous indique la non étanchéité entre verbe et préposition. Cette non étanchéité s'effectue à partir de critères cognitifs pour *ba* verbe et *ba* préposition. Ces deux formes partagent le même schème cognitif d'attribution-destination. Dans *I pòté mango ba Daniel* (Il a apporté des mangues pour Daniel), nous pouvons considérer que *pòté* et *ba* construisent une sérialisation verbale ouverte (*Il a porté des mangues donner à Daniel*) (Il a porté des mangues et il les a données à Daniel). Cette traduction littérale montre bien le lien conceptuel étroit entre le verbe *ba* (donner) et la préposition *ba* (pour). Par ailleurs, « Donner » et « pour » partagent le même schème cognitif de l'attribution-destination. Si *I* porte des mangues pour *Daniel*, *I* donnera forcément ces mangues à *Daniel*. La langue créole n'a pas retenu la construction *I pòté mango pou Daniel*, car la préposition *pou* viendrait créer une discontinuité dans l'intention de donner. Avec *ba*, *mango* arrive à destination.

Préposition et régimes adjectivaux.

En langue créole martiniquaise, certaines prépositions peuvent régir des adjectifs.

La préposition a

Nou ka wè Senklisi a klè jòdi a (Nous voyons Sainte-Lucie à clair aujourd'hui) (Nous voyons Sainte-Lucie avec clarté aujourd'hui).

Kaw la pati a vid (Le bus est parti à vide) (Le bus est parti vide).

Dans ces énoncés, la préposition *a* induit un effet de sens de limite atteinte. *A* extrait de son régime le maximum de degré d'intensité, et permet à son régime de transférer sur le verbe recteur cette caractérisation de degré et d'intensité. *A* est un opérateur d'intensité de caractérisation associée au schème de coïncidence abstraite. *A klè* équivaut à *an manière klè* (*une manière claire*) (avec clarté, clairement). *Wè* et *klè* partagent le même sème d'accès à la perception. *A* met ce sème en coïncidence. Dans *I pati a vid*, *a* permet à *vid* de caractériser le procès *pati*. L'effacement de la préposition entraîne une variation de signification. Dans *I pati vid*, *vid* caractérise *I*, et non le procès *pati*. Par iconicité, cet effacement de forme crée un changement de signification.

La préposition an

Yo ka fè zafè yo an gran (Ils font leurs affaires en grand) (Ils ne se cachent pas).

An permet de concevoir *gran* comme caractérisation pour le verbe recteur. La caractérisation est contenant d'intensité pour le verbe d'action recteur. L'apport de signification est contenant d'intensité et de degré pour le support. *Gran* est adjectif dimensionnel-spatial. Ces traits peuvent expliquer pourquoi *an* a été sélectionné et pas *a*. Dans *an gran*, le spatial contenant régit du spatial dimensionnel à polarité positive. Nous sommes dans l'accès à la perception, dans la non discrétion. La non discrétion, relevant du domaine psycho-intellectuel, est exprimée en termes spatiaux métaphoriques. *An gran* peut être glosé par *an manniè ouvè* (*une manière ouverte*) (ouvertement). Les prépositions *a* et *an* opèrent sur leur régime prépositionnel respectif un changement de type dans la mesure où les constructions *a*+adjectif et *an* + adjectif ont une valeur adverbiale de caractérisation.

La préposition o

Nous la retrouvons dans des expressions telles que *o blan*, *o vif*, *o sérié*. Dans *dépayé o blan* (*dépailler au blanc*) (dépouiller complètement la canne à sucre de sa feuille sèche), la préposition *o* fonctionne en opérateur de contiguïté. C'est la limite atteinte. L'apport de caractérisation est en contiguïté abstraite avec le support. Dans *I pran sa o sérié* (Il a pris cela au sérieux), la préposition *o* permet à *sérié* de caractériser la façon dont *I* est affecté par *sa*. *O* est un opérateur de transfert de caractérisation. *O* est un opérateur de la modalité de l'être. *O* indique l'effet que *pran sa*, événement à valeur psychologique, a sur les dispositions psychiques de *I*. Nous sommes dans la grammaire de la causalité. Il y a des événements qui nous affectent.

La préposition pou

Danmié pou bon (*Damié pour bon*) (Damié sérieux) (Expression traditionnelle martiniquaise).

Pou est un opérateur d'équivalence de caractérisation et permet à *bon*, axiologiquement mélioratif, de caractériser *damié*. Le qualificatif à polarité positive vient exprimer l'intention affichée dans le sémantisme du verbe recteur implicite *jwé* (jouer) de *jwé damié pou bon*. *Bon* revêt un sémantisme psychologique et forme avec *pou* un syntagme à valeur adverbiale. Dans *Sa 'w fè di bon ?* (Qu'as-tu fait de bon ?), la préposition *di* revêt une valeur partitive et prélève dans l'holonyme d'action *fè* les méronymes d'actions qui sont bons. *Di* est un opérateur de la relation partie-tout. *Di bon* équivaut la pro-proposition *ki bon* (qui est/soit bon). *Di* récupère la valeur de relateur de caractérisation de *ki*.

I.2 Les auteurs de la créolistique

L'appellation « créole à base lexicale française » (BLF) signifie que la langue française est la langue pourvoyeuse de lexique de ces créoles. VALDMAN (1978), PRUDENT (1980), HAZAËL-MASSIEUX G. (1989), HAZAËL-MASSIEUX M.C. et de ROBILLARD (1997), HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2002, 2008) et BERNABÉ (2003) nous le rappellent. L'analyse des corpus des prépositions établis par THOMAS (1869), BAISSAC (1880), SYLVAIN (1936), FAINE (1936 ; 1939), JOURDAIN (1956), FAUQUENOY (1972), BERNABÉ (1983), CARRINGTON (1984), CELLIER (1985), ALLEYNE(1996), FATTIER (1998), CHAUDENSON (2003), DAMOISEAU (2012) permettent d'établir la parenté génétique entre prépositions créoles et françaises. Nous nous proposons, dans les lignes qui suivent, de témoigner de l'apport de ces auteurs à la créolistique. Nous y ajouterons le témoignage de BICKERTON (1981).

THOMAS (1869) (créole de Trinidad et Tobago)

THOMAS (1869 :69-70) qualifie comme suit les prépositions :

« Prepositions are put before the words they govern to show the relation which these words bear to others, as: *bêf nans code cé pouù chouer* (ox in rope is to (be) killed), (*boeuf à la corde, c'est pour être tué*) ».

Dans *Live moèn endidans sac ous* (My book is (in) your bag), (Mon livre est dans ton sac) (THOMAS 1869 :69-70), nous notons l'alternance en *nans* et *endidans*. Ici *nans*, permet de convoquer la notion d'attachement-contiguïté, et non de rapport contenant-contenu. Nous sommes dans le concept de *'sense shifts'*, concept développé par HERSKOVITS (1986 : 40). Il y a métaphorisation du rapport contenant-contenu. Cette occurrence de *nans* nous indique que l'attachement, la contiguïté, l'inclusion sont des notions voisines sur le plan conceptuel. *Endidans* (dans, à l'intérieur de) convoque la notion d'inclusion contenant-contenu. Cette variation de forme des allomorphes de l'inessif est, par iconicité, témoin d'une variation de conceptualisation. Pragmatiquement, la contiguïté est exprimée par la forme la plus brève, forme qui crée moins de distance syntagmatique entre les formes concernées.

L'auteur nous présente la liste des prépositions *"commonly used in creole"*. Nous en présentons quelques-unes : *apouès* (after), *avant* (before), *conte* (against), *deier* (behind), *di* (of), *dici*, *dicite* (from), *en-bas* (under, beneath), *ente* (between), *envers* (towards), *épis* (with), *lacaïe* (at the house of), *la-sous* (upon, on), *pâ* (by), *sans* (without), *pendant*, *pennan* (while), *poû* (for), *poues* (near), *silon*, *soulon* (according to).

Les formes rappellent les formes des prépositions des créoles à base lexicale française (BLF).

L'auteur s'en explique:

« The creole prepositions, as may have been seen are, in general corruptions or compoundings of French prepositions or adverbs ».

L'auteur (*Ibid.*: 109) fait remarquer que *ba* et *pou* ne sont pas toujours interchangeables comme dans :

Ous vlé gañèn you chapeau ba moèn ? (Do you wish to buy a hat for me? i.e. to save me the trouble of going myself).

Tempouie gañèn you chapeau pou moèn (Pray buy me a hat for (my use)).

Ba correspond à la valeur vicariante de *ba*² du créole martiniquais. Ici, *pou* a la valeur de destination-bénéfice de *ba*¹ du créole martiniquais. L'auteur souligne un emploi particulier de *nans* –in. Il précise que « After such verbs as *sôti*, this preposition means « from » or « out of » in creole comme dans *Nou pas sôti nans bois*. « We are not come from the woods ». Cet emploi de *nans* est indice de construction à prédication seconde, car il y a non congruence entre polarité aspectuelle du verbe recteur et de la préposition. Nous pouvons concevoir la transformation suivante: *Nou pa nans bois; nous pa sôti*.

Selon THOMAS (*Ibid.*, p : 109-110), *épis* est plus fréquent que *evèc*. Les deux formes ont la valeur instrumentale. Il fait valoir la différence entre *la-sous* et *en l'air* (upon). Les deux prépositions traduisent la relation porteur-porté (avec contact donc) comme dans *la-sous/en l'air dos yon gouos chouval* (on the back of a big horse). Toutefois, « there seems to be some difference between them after all, as for example in *la-sous tête moèn* (on my head, on the crown, above); *en-l'air tête moèn* (on my head on the side back) ». Cette alternance de prépositions renvoie à une alternance de saisie de la relation partie-tout *La-sous*. régit le méronyme dont la saillance est en rapport avec la verticalité.

Nous sommes dans une nuance de conceptualisation par rapport au créole Martiniquais. Avec *tête* comme régime, c'est *la-sous* qui, selon ces deux exemples, exprime le rapport

porteur porté dans l'axe vertical. *En- l'air* évoque la signification de « contre » en français, à savoir une idée de contact qui ne suppose pas que la cible soit placée sur le point le plus élevé du site selon l'axe vertical. Avec *dos* comme régime, les deux formes expriment le même rapport porteur-porté. Appliqué à *chouval*, *do* suppose le contact et l'horizontalité. Ainsi, *la-sous* est holonyme pour *en- lair*.

BAISSAC (1880) (créole mauricien)

BAISSAC (1880 : 73-79) écrit ce qui suit à propos de la préposition :

« Le créole, en simplifiant le nombre des rapports des mots entre eux, devait nécessairement diminuer le nombre de prépositions ; mais il est curieux de constater la disparition des deux prépositions « à » et « de », celles précisément qu'emploie le plus souvent le français et dont, par conséquent, il pouvait sembler a priori que le créole dût le moins facilement se passer ».

Par ces lignes, l'auteur témoigne de l'autonomie de structure que le créole a vis-à-vis du français concernant la préposition « à ». Les exemples que donne l'auteur nous suggèrent des commentaires :

Fr. « J'ai donné une robe à Jeanne ».

Cr. Mo fine done Zane éne robe.

La construction créole fait apparaître deux C.O.D. L'ordre place le bénéficiaire avant l'objet de bénéfice. L'entité animée +humain a la priorité syntagmatique sur l'entité non-animée +non humain. La construction de surface renvoie à une construction profonde dans laquelle nous avons l'ordre suivant : C.O.I., puis, C.O.D.

Fr. « Cette robe est à Jeanne ».

Cr. Ça robe là pour Zanne.

« À » exprimant la possession en français est rendu par *pour* (destination) en créole mauricien. Cette correspondance révèle la valeur cognitive de destination de « à » à valeur de possession. Ce qui est destiné à une personne ne lui appartient pas encore. Cette correspondance témoigne d'une intersection cognitive entre possession et destination. La préposition *pour* indique que la destination n'est pas acquise. La possession est en perspective. L'auteur fait remarquer que « par » français exprimant le passif est remplacé par *av*. Le passif « par » français s'exprime donc en comitatif *-av-* en créole mauricien. Dans la tournure passive, patient et agent expriment bien un rapport de comitativité. L'auteur précise que *av* est la préposition la plus usitée des prépositions créoles. Outre les usages que connaît le français, elle en a plusieurs autres. *Av* peut exprimer le rapport de cause à effet comme dans *malade av çagrin*. *Av* peut signifier « à » comme dans *Mo fine don lètte av so Madame*. L'intersection cognitive qu'il y a entre « à » et *av*, c'est la coïncidence. Par ailleurs, *av* peut avoir la valeur de « contre ». Ces remarques de l'auteur mettent en évidence la saillance du comitatif dans la conceptualisation en créole mauricien. L'expression française

« Des souliers à talons » a pour correspondant en créole mauricien *souliers talons*. « À » à valeur de caractérisation dans un rapport partie-tout s'efface en créole. Par iconicité, cette absence de préposition en créole exprime le lien conceptuel étroit entre holonyme et méronyme de caractérisation. Il y a accroissement du rapprochement maximal entre les formes en créole dans la mesure où, en français, la préposition « à », brève dans sa morphologie, créait déjà un rapprochement entre les formes. Nous concluons ce témoignage par une citation qui apparaît dans le chapitre consacré à la conjonction (BAISSAC 1880 : 80):

« Dans le créole, la phrase, si phrase il y a, n'est qu'une série de propositions juxtaposées plutôt que coordonnées ou subordonnées les unes aux autres et les rapports qui les unissent entre elles sont assez évidents pour que l'esprit les perçoive sans le secours d'aucun lien extérieur ».

Ce commentaire de l'auteur nous indique que l'affinité casuelle est une stratégie syntagmatique dans la construction de la phrase en créole mauricien.

SYLVAIN (1936) (créole haïtien)

SYLVAIN (1936 : 154) insiste sur les valeurs suivantes de *pou*.

En échange : *li troké dé mab pou an toupî* (il a échangé deux billes contre une toupie).

Au lieu de : *Jan sot té pran razié pou zépina* (Jean-Sot avait pris des (vieilles) herbes pour des épinards).

Au nom de : *m'a di'l boujou pou'ou*.

Pou'ou : En ton nom.

L'auteur signale par ailleurs que *ak* (avec) traduit l'échange comme dans *M' troké pa'm ak pa'l* (J'ai échangé le mien contre le sien).

En créole haïtien, *pou* et *ak* traduisent donc l'échange. *Pou* fait valoir son schème d'équivalence afin d'encoder l'échange. *Ak* met en comitativité (co-présence) les objets qui permettent de construire pragmatiquement l'opération cognitive d'échange. Ainsi, l'échange est une opération cognitive qui permet de concevoir deux objets concrets co-présents -*ak* comme subjectivement équivalents- *pou*.

FAINE (1937) (créole haïtien)

Dans sa présentation de quelques prépositions du créole haïtien, FAINE (1937 :176) accorde une mention particulière à *pour*, du fait que cette préposition rappelle sémantiquement les prépositions espagnoles « para » et « por ». En effet, en créole haïtien, *pour* permet de marquer un temps à venir, une époque prochaine : *Man vini pour Noël = por/para Navidad* ». Après le verbe « *estar* », « para » marque un avenir très prochain, immédiat. « *Estoy por salir* » renvoie à *Mwen pou pati*. Selon nous, la préposition créole *pour* fait valoir une différence cognitive entre intention et action. L'intention relève du domaine de la futurité. Nous empruntons ce concept à BERNABÉ (2003 :141-142). *Pour* est ici un opérateur modal. L'action, quant à elle, s'inscrit dans la pragmatique. FAINE signale que dans les dialectes angevins et poitevins, « *pour* » permet de construire des énoncés du type : « J'étais *pour* partir quand elle est arrivée ». Dans cet énoncé, nous voyons bien le contraste entre intention-perspective et action, accomplissement. Avec « *estar* », « *por* » marque qu'une chose reste à faire : « *El cuarto està por barrer* », *Chambre la pour baller*. Cette préposition est employée presque comme un verbe en créole : seule, elle marque le temps futur : *ça pour n'faire ?* (Que devons-nous faire ?). En créole, *pour* a encore un sens qui se trouve identique dans le normand, celui de « du fait de », « de l'identique dans le normand, celui de « du fait de », « de l'œuvre de », comme dans « ... *est enceinte pour ten garçon* ».

L'auteur (1937 : 145) s'est aussi intéressé au créole mauricien. L'auteur fait remarquer que, dans ce créole, *av* (avec) intervient dans le tour passif, remplaçant « *par* » (français) : *Mo té bien trompé av ça pitit la* (J'ai été bien trompé par cet enfant). La tromperie suppose que deux actants au moins soient en comitativité péjorative d'opposition. Le passif créole est exprimé en termes de comitativité. Agent et patient sont en co-présence. La construction passive se conçoit en opération cognitive dans laquelle l'agent met le patient en zone d'influence.

JOURDAIN(1956) à propos du créole de la Réunion

JOURDAIN (1956 : 321) nous fait remarquer que

« dans l'emploi des prépositions, il est un fait qui peut sembler surprenant, c'est le rejet de deux prépositions les plus courantes en français, celles dont on ne saurait le moins se passer : « *à* » et « *de* ». Seul le créole de la Réunion les conserve, mais alors qu'il fait de

« de » un emploi mesuré, il se rattrape largement sur « à » qu'il met, semble-t-il à toutes les sauces ».

Moi viens voir à vous (Je viens vous voir).

Le diable chatouille à moi.

En a), la préposition *à* exprime une valeur de visée prospective. Elle assume le sémantisme de sa valeur en français, exprimant dans le déplacement, le but à atteindre. *Vous* se conceptualise en site visé à atteindre. La préposition, exprimant le changement de lieu de référence verbale, est en congruence avec la polarité du verbe *venir* à visée prospective. À la fin du procès représenté par *viens voir*, il y aura coïncidence entre les deux actants. En b), le verbe *chatouille* est un verbe d'attribution qui suppose un transfert. La préposition est un opérateur de transfert d'affect. Elle exprime donc un déplacement abstrait. Ces deux emplois de la préposition *a* nous rappellent les emplois de la préposition « a » de l'espagnol. Nous renvoyons à BOUZET (1946 : 316-317). Pour JOURDAIN (1956), les autres prépositions plus ou moins déformées, celles qui demeurent en créole, jouent le même rôle qu'en français.

FAUQUENOY (1972 :117-119) (créole guyanais)

Parmi « les monèmes fonctionnels en guyanais », nous avons relevé tout particulièrement la préposition *lasou* (sur). Cette forme est attestée dans les textes anciens en créole à base lexicale française. Le comitatif et l'instrumental sont rendus par *ké* (avec). La forme *bay* renvoie à *ba* du créole martiniquais (pour, à). La forme *bay* (préposition) est proche phonétiquement de « bailler » de l'ancien français signifiant « donner ». Selon Mc WHORTER et PARKVALL (2002 :198), *ba* est une « réduction phonétique de « bailler », qui avait en ancien français - et a toujours en acadien- le sens de « donner ».

CARRINGTON (1984:93-96) (créole Saint-Lucien)

Nous notons que l'inessif est exprimé par *nan*, *inan*, *anan*, *an*, *dan*. Le comitatif est exprimé par trois formes: *ek*, *èvèk*, *épi* (avec). Les formes *anpami* (parmi, entre), *nan*, *dan an*, *ek*, *épi* sont communes aux créoles saint-lucien et martiniquais. Cela n'est pas étonnant dans la mesure où, comme le rappelle HAZAËL-MASSIEUX (2002:64), le créole saint-lucien est à base lexicale française

CELLIER (1985:106) (créole de la Réunion)

Pour l'auteur, la préposition vide « de » du français n'existe pas en créole ; il est donc impossible de la faire figurer dans une structure créole. Cette préposition, poursuit l'auteur, appartient « à des structures figées qu'il n'y a pas lieu d'analyser: *piédmang* (manguier). Il fait la même observation pour la préposition *a* dans *sabrakan* (sabre à canne).

Les prépositions *d* et *a* apportent un trait de caractérisation spécifique dans chacune de ces structures. Dans *piédmang*, *d*, c'est l'indice d'un lien conceptuel étroit entre *pié* et *mang*. *D* révèle que *mang* a pour origine *pié*. Le schème de *d*, c'est l'origine, assorti du trait « produire ». C'est le rapport indexical producteur-produit. Le produit a pour origine l'activité conceptuelle du producteur. Dans *sabrakan*, la préposition *a* est aussi un opérateur de caractérisation. *A* établit un lien conceptuel étroit entre *sabr* et *kan*. La valeur sémantique de *a*, c'est « qui est conçu pour ». *Sabr*, c'est l'instrument qui est conçu pour couper *kan*. Il y a donc une intersection cognitive entre *a* et *épi* (avec). *A* et *d* sont des opérateurs de caractérisation intrinsèque. L'auteur poursuit en disant que « ne connaissant pas les emplois français de « à » et de « de », on verra que les créolophones font de nombreuses erreurs dans les structures où entrent ces prépositions. Il donne des exemples :

Dan mon tan, té i di sa (De mon temps, on disait cela).

Dan la ger, sa lété mizèr (Pendant la guerre, c'était la misère).

Ki sava anlèr la Roche Sainte (Il monte à la Roche Sainte).

Il ne s'agit pas d'erreurs, mais de façons différentes de conceptualiser en français et en créole. Les prépositions créoles (*dan*, *anlèr*) sont des indices de ces différences de conceptualisation. En a) et en b), *dan* fait valoir sa valeur sémantique de coïncidence temporelle. En b), cette valeur sémantique de coïncidence temporelle est assortie d'un trait causal. *Dan* spatial régit du temporel. *Dan* a une valeur aspectuelle. En effet, les régimes respectifs *tan* et *la ger* sont duratifs. Le créole est génétiquement lié au français, mais il assume une autonomie de conceptualisation par rapport au français. Dans *Li sava anlèr la Roche Écrite*, *sava* exprime le déplacement avec changement de lieu de référence verbale, et *anlèr* traduit l'orientation verticale du mouvement-déplacement. La forme est analytique. En revanche, le verbe français « monte » exprime à la fois le déplacement et l'orientation verticale. La forme est synthétique. Ainsi, à une forme synthétique française peut correspondre une forme analytique créole. La préposition *anlèr* illustre le principe d'anticipation défini par VANDELOISE (1987 :104). En effet, *anlèr* nous indique la position finale de la cible au moment de l'énonciation alors que le site n'est pas encore atteint.

ALLEYNE (1996 :72-83)

Dans ces pages, l'auteur nous entretient du passif agentif dans les créoles. Il reporte les faits suivants :

« Nous pouvons remarquer tout d'abord la préférence dans les créoles pour la voix active. L'agent vient en tête d'énoncé dans la position sujet [...]. Il y a lieu de croire que là où la forme prototypique du passif existe dans les parlers créoles, il s'agirait d'un emprunt à la langue de prestige qui coexiste dans la communauté. Les créoles utilisent parfois l'instrumentalité plutôt que l'agentivité ».

En créole martiniquais, il existe une tournure passive en *épi* (avec). C'est le comitatif d'agentivité comme dans *Mwen opéré épi Doktè X* (J'ai été opéré par le Docteur X) ; *I konfésé épi labé Y* (Il a été confessé par l'abbé Y). Dans ces énoncés, il est évident de noter la hiérarchisation casuelle agent-patient. La préposition *épi* n'établit pas une simple comitativité entre les cas, mais définit une comitativité fonctionnelle que le sémantisme des verbes recteurs permet de déceler. En effet, *opéré* et *konfésé* supposent pragmatiquement un agent et un patient de comitativité fonctionnelle. Les cas patients *Mwen* (Je), *I* (Il) figurent en position sujets syntaxiques dans les énoncés.

FATTIER (1998) (créole haïtien)

FATTIER (1998 : 899) pose que le relateur *ba* a pour source le verbe « bailler ». *Ba* co-existe avec *bay* qui a la même origine. L'auteur reconnaît des traces de la préposition française « de » dans *mwad mé* (mois de mai), *mwad mas* (mois de mars). Pour FATTIER, l'emploi d'une préposition ne semble pas obligatoire dans les énoncés gnominiques : *mwadmé gen anpil mango* (mois de mai, il y a beaucoup de mangues). À notre avis, cette construction sans marque accorde une saillance à la localisation temporelle, *mwad mé*. Cette saillance est iconiquement rendue par la thématization de la construction. L'absence de marque se conçoit en présence de marque. En français, nous pouvons avoir ces constructions : « l'hiver », « l'été ». Pour FATTIER (1998 : 902) *dèyè* (derrière) a une valeur prédicative dans *yo vin lavil dèyè lavi* (ils viennent en ville à la recherche d'un emploi). Nous posons que *dèyè* nous permet de conceptualiser *lavi* comme but-objectif à poursuivre. L'objectif que nous poursuivons est devant nous, et nous sommes derrière lui. Nous sommes dans une

métaphore d'orientation, concept que nous empruntons à LAKOFF et JOHNSON (1985 : 24-33).

CHAUDENSON (2003 :319-328)

L'auteur note que dans les créoles français, il y a disparition quasi-totale des prépositions les plus fréquentes du français « à » et « de », ainsi que celle de prépositions très fréquentes comme « sous », « sur » ou « chez ». Il poursuit en faisant observer « la modification sensible du sens de prépositions, également très utilisées comme « dans ». L'auteur stipule que les prépositions françaises « sur » et « sous », des plus courantes, posent problème dans la mesure où elles ont souvent presque disparu dans les créoles ou, en tout cas, y sont fortement concurrencées par des formes issues de « en bas (de) » pour « sous » et de « en haut » (de), « en l'air » pour « sur ». L'auteur offre une piste de réflexion selon laquelle si « sur » a ses emplois partiellement remplis par « en haut » et « en l'air », c'est que cette préposition française était sans doute moins présente dans la langue des colons que nous ne l'imaginons, et en tout cas qu'elle ne l'est dans le français actuel. Pour l'auteur, il est clair que « en haut » et « en bas » avaient plus de « corps » phonique et un contenu sémantique plus précis que les prépositions françaises « classiques » qui leur correspondent. L'auteur note lui aussi la quasi disparition des prépositions françaises « à » et « de » en créole. Il précise qu'on les retrouve sous des formes diverses dans des syntagmes figés. Selon l'environnement phonique, on peut trouver des réalisations en *t*, *koutpwen* (coup de poing) en *d*, *koudey* (coup d'œil). L'analyse cognitive des formes *t* et *d* révèle que ces dernières font valoir le schème d'origine. Nous posons aussi que l'environnement phonique peut être un opérateur de variation de formes sans variation de conceptualisation.

DAMOISEAU (2012 :12-58)

L'auteur nous présente une étude sur la syntaxe comparée de quatre créoles BLF en cours en Martinique, Guadeloupe, Guyane, Haïti. Dans ces quatre créoles, il y a un fonds commun de noms référant à des lieux hautement référencés dans la mémoire des locuteurs. Ces lieux se construisent sans préposition. Le même morphème *an* permet d'exprimer la matière. L'accompagnement est exprimé par des formes différentes telles que *épi* (Martinique), *èvè* (Guadeloupe), *ké* (Guyane); *ak* (Haïti). Ces exemples nous indiquent que des formes différentes peuvent renvoyer à une même conceptualisation. Dans l'expression du possessif, le créole guadeloupéen est le seul créole à avoir recours à la

préposition *a* entre l'entité représentant l'objet possédé et l'entité représentant le possesseur. La préposition *dèyè* est commune aux quatre créoles. L'auteur fait remarquer que si dans les créoles martiniquais et guadeloupéen l'emploi de la préposition *ba* connaît une très forte fréquence avec les verbes impliquant un destinataire, *pou* partage ce domaine d'emploi avec *ba* en guyanais et avec *ba/bay* en haïtien. Si *lanmè*, nom de lieu, se construit en martiniquais, en guadeloupéen, en guyanais sans préposition, en haïtien, en revanche, *lanmè* est introduit par *nan* comme dans *Yo alé nan lanmè* (Ils/Elles sont allé(e)s à la mer). Selon nous, le rapport contenant-contenu n'est pas pertinent ici. Nous pensons que *nan* exprime la relation de zone d'influence tout en nous invitant à concevoir *Yo* comme des points en coïncidence avec *lanmè*. Il en va de la différence de taille entre cible et site. C'est cette différence de taille qui nous invite à concevoir *Yo* en danger dans sa relation à *lanmè*. Il est évident que le rapport porteur-porté est pertinent. Il y a métaphorisation du rapport porteur-porté qui a aussi valeur d'attachement.

Apports particuliers : BICKERTON(1981), BERNABÉ (1983), HAZAËL-MASSIEUX G. (1989) HAZAËL-MASSIEUX.C. (2008).

Tous les auteurs que nous avons cités présentent la préposition créole selon une approche de grammaire structurale. BICKERTON (1981), BERNABÉ (1983) et HAZAËL-MASSIEUX G. (1989) ont fait des analyses dont l'orientation rappelle l'approche cognitive. BICKERTON (1981 :119) met en regard « sérialisation verbale » et préposition. L'auteur affirme que « Serial verbs form a more marked means of expressing case relations than do prepositions ». La pertinence de ce propos réside en ce que la sérialisation verbale se définit comme une « relation minimale », concept que nous empruntons à LEMARÉCHAL (1998 :216). Selon cet auteur, c'est l'absence de marque de coordination et de subordination qui fait la spécificité de ce phénomène linguistique. *Dans I pran kouto a koupé pen an (Il a pris le couteau couper le pain)*, (Il s'est saisi du couteau afin de couper le pain), nous notons bien cette absence de marque casuelle. Cette phrase en créole basilectal peut se développer comme suit : *I pran kouto a épi i koupé pen an épi'y (Il a pris le couteau et il a coupé le pain avec lui)* (Il s'est saisi d'un couteau et coupa le pain). La grammaire cognitive nous enseigne qu'« absence de marque » est forme de marque. L'effacement du coordonnant *épi* et du syntagme prépositionnel *épi'y*, encodant l'instrumental, crée une réduction de forme qui, par iconicité, rappelle le lien conceptuel étroit entre les formes restantes. L'affinité casuelle

apparaît dans l'ordre syntagmatique. Nous sommes bien ici dans un principe fondamental de l'iconicité qui veut que des formes congruentes sémantiquement se rapprochent.

BERNABÉ (1983 : 1211) nous fait voir la différence sémantiques entre les deux énoncés suivants : *Voyé on/an ti lajan anlè nou* et *Voyé on/an ti lajan ba nou* (*Envoie un petit argent sur nous/ envoie un petit argent pour nous*) (Envoie-nous un peu d'argent). L'auteur note l'alternance des prépositions. Pour lui, *ba* implique une distanciation plus grande de la part de l'énonciateur vis-à-vis de son énoncé. *Anlè* implique des connotations que *ba* n'implique pas. Avec *ba*, la demande est énoncée sur un mode « neutre », prototypique et objectif. *Anlè* laisse sous-entendre « Toi, tu es riche, nous, nous sommes pauvres, fais-nous un peu bénéficier de ta richesse ». Nous sommes dans l'iconicité qui veut que la variation de forme renvoie à une variation de signification. L'auteur introduit donc dans son analyse la grammaire de la présupposition. C'est sous l'angle de la comitativité et de l'instrumental que BERNABÉ (*Ibid.*, p : 1390) présente les prépositions *épi*, *ek* et *èvè* (avec). En présentant la préposition *adan* (dans), il fait référence à la valeur partitive de ce morphème. Nous savons que la relation partie-tout est un concept très saillant pour l'approche cognitive. Nous renvoyons aux travaux de KLEIBER, SCHNEDECKER, THEISSEN (2006). Dans *Yo krazé kaz a fanm-la*, BERNABÉ (*Ibid.*, p : 752) précise que « le trait d'union indique que ces deux constituants appartiennent au même nœud structural et que l'absence de trait d'union change la signification de la phrase ». L'approche cognitive dira que le retrait de forme est indexical à un changement de signification. L'auteur met en évidence le lien cognitif qu'il y a entre graphie, signification et conceptualisation. Si le mot qui précède l'article n'est pas lié de manière privilégiée à cet article, il n'y aura pas de trait d'union. *Kaz a fanm lan* a une valeur générique. Sans trait d'union, *fanm lan* représente la catégorie de *fanm*. C'est l'extension de la catégorie. Avec trait d'union, *fanm-lan* a une valeur spécifique. C'est l'intension de la catégorie. Nous employons les concepts « intension » et « extension » ici tels que VANDELOISE (2006 :137) les définit. Selon VANDELOISE (2006 :137), l'intension, c'est une liste de propriétés qui permet de reconnaître les membres de la catégorie. L'extension, c'est la liste des membres de la catégorie. Ainsi, dans les standards 1 et 2 de la graphie créole, le trait d'union est un opérateur d'opposition entre intension et extension. Il a donc une fonction cognitive iconique. Nous sommes dans la relation qu'il y a entre graphie et cognition. BERNABÉ (1983 :1110) présente la réduplication comme renvoyant « aux structures augmentatives de la langue ». Nous sommes dans l'iconicité de quantité. Le même auteur (*Ibid.*, p : 746) nous informe de l'effacement de la préposition *a* en relation avec *anman* et *papa* dans l'expression de la possession en créole guadeloupéen. Selon nous, il en

va d'un rapprochement de formes qui, par iconicité, rappelle le lien étroit d'appartenance entre les enfants et les parents. Nous avons une seule maman et un seul père, alors que nous pouvons avoir plusieurs frères et sœurs, par exemple.

HAZAËL-MASSIEUX G. (1989 :201-211) nous décrit le créole guadeloupéen sous l'angle de l'affinité casuelle. Pour lui, « on peut considérer, au vu des conditions de constitution des créoles que l'affinité casuelle a un poids particulièrement grand. Cette affinité casuelle s'ajoute à l'économie générale de la langue qui fait que certaines relations casuelles se réalisent sans marque. Ainsi, « un nom de lieu n'aura pas besoin de marques de locatif, une désignation temporelle n'aura pas besoin de marque de durée ou de coïncidence ». L'auteur précise que « la langue créole n'a pas de passif », car elle ne peut modifier dans une même proposition l'ordre d'apparition des actants. Le sujet est toujours devant le prédicat. En analysant le verbe trivalent *ba*, il fait remarquer que l'ordre fera apparaître le bénéficiaire, puis l'accusatif (objet direct). C'est ainsi que se manifeste la hiérarchie de puissance des actants dans la phrase créole de la Guadeloupe. Pour illustrer son propos, il prend l'exemple suivant : *Jan ba madanm la tout lajan la* (Jean a donné tout l'argent à cette femme). Parmi les termes marquant le cas instrumental, à un niveau acrolectal, on trouvera *mwayennan* (moyennant), à un niveau basilectal, une des formes du sociatif comitatif, *avè, é, èvè, épi, é*. L'emploi du verbe *pwan* permettra de focaliser l'instrument qui deviendra l'objet du verbe. L'interprétation sera fonction de l'affinité casuelle du substantif objet. HAZAËL-MASSIEUX G. (*Ibid.*, p : 205) illustre son propos par les énoncés suivants: *Sé épi machin anmwèn i koud rob a li.* (C'est avec ma machine elle a cousu sa robe) (C'est avec ma machine qu'elle a cousu sa robe) ; *I pwan kouto la koupé vyann la* (Il a pris le couteau couper la viande) (Il s'est saisi du couteau afin de couper la viande). Notons que ce dernier énoncé est un cas typique de sérialisation verbale. Des syntagmes locatifs peuvent être construits sans marques. Des syntagmes locatifs peuvent se retrouver en fonction sujet de certains prédicats : *I lékol, i Bastè* (Il est à l'école, il est à Basse-Terre). *I a tè, a tè pas pwop* (Il est à terre, à terre n'est pas propre). L'auteur met en évidence le rôle que joue le mode pragmatique dans l'interprétation des énoncés. Ce mode fait que dans la langue certains marqueurs sont implicites, car le créole n'a pas gardé les marqueurs grammaticaux atones et désémantisés du français. Disant cela, l'auteur soutient la thèse que la première communication fut lexicale, impliquant ainsi l'emploi quasiment exclusif des mots pleins. *Mwen ka alé Pari* (Je vais à Paris). Le mode pragmatique, poursuit l'auteur, demande que l'interprétation de l'information soit possible aussi grâce à « l'expérience humaine partagée » ou « à la pratique connue des groupes en

présence ». C'est ainsi que l'affinité casuelle est prééminente dans des énoncés archaïques. Le nom de lieu n'exige pas de préposition. Les termes temporels peuvent se passer de prépositions de location temporelle.

Nous notons à travers la pensée de l'auteur l'importance de l'ordre dans les énoncés créoles. L'absence de marque permet de conceptualiser l'ordre comme marque, ce qui implique une approche iconique de type séquentiel. Il y a iconicité entre ordre et signification. La pragmatique apparaît comme opérateur de signification. La pragmatique est un concept en lien avec la grammaire cognitive, dans la mesure où ce concept véhicule la connaissance partagée qu'ont les locuteurs de leur communauté linguistique. C'est la connaissance encyclopédique partagée. Nous avons repéré chez ces trois auteurs des analyses d'intuition cognitive.

L'ouvrage de HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008)

L'auteur met à notre disposition un corpus de textes anciens en créole français de la Caraïbe. De ce corpus, nous retiendrons les quelques points suivants.

L'expression de la possession

HAZAËL-MASSIEUX (2008 :38) fait remarquer que « le possessif est marqué soit par la construction directe, soit avec la préposition *à*, mais toujours postposé au nom dans la langue des tout premiers textes ou extraits : *maître nous*, *case à ly*, *lettre a moy*, *la case à moi*, *faute à moi*. Le possessif est donc attesté selon deux variantes apparemment réparties de façon purement aléatoire. L'analyse cognitive de la construction en « *à* » nous renseigne sur le statut de chacune des formes. Dans *lettre a moy*, *moy* est site pour *lettre*, cible. Le possesseur précède le possédé. Dans *maître nous*, l'absence de la préposition *à* crée un rapprochement maximal entre les formes qui, par iconicité diagrammatique, rappelle le lien conceptuel intrinsèque entre possesseur, *maître*, et possédé, *nous*. Il en va ainsi de la saillance de ce rapport dans la société esclavagiste et post-esclavagiste. Les esclaves étaient sous la domination d'un seul maître symbolique.

Le rapport porteur-porté (HAZAËL-MASSIEUX 2008:65)

Nous notons que les prépositions *la sous* et *lasou* ne sont pas en concurrence avec une forme ancienne correspondante de *anlè* contemporain. *La sous* recouvre sa valeur de recouvrement dans *couché la sous potence*. Cette forme est adverbialisable, et peut exprimer

le transfert d'affect comme dans *pésé lasous, lévé la sous Jési*. La forme *a sous* apparaît dans *tout chagrin a sous tête moi* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :119). Le chagrin se conceptualise comme poids qui pèse sur la tête. La tête est convoquée à la place de l'esprit. *A sous* est un opérateur de synecdoque « le contenant pour le contenu ».

Le comitatif

Épi est à la fois conjonction et préposition comme *li dire, pierre jaque épi jean, vini épi moe* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :64).

Les formes *aqué, avec, avè, acque, épi* traduisent le comitatif (HAZAËL-MASSIEUX 2008:64).

Les valeurs de la préposition dans.

Dans ... *pòté òne calebasse dio dans tête li, dans* a la valeur de *la sous* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :63). Le rapport contenant-contenu n'est donc pas pertinent. *Dans* permet de rendre fonctionnelle la télélicité de contact entre cible et site. Il y a incorporation du poids de la cible. Cette incorporation suggère la pénibilité dans le rapport cible –site. Le sujet de *pòté* semble affecté par la charge. Il y a métaphorisation du rapport porteur-porté. Cette métaphorisation est rendue possible par la contiguïté qu'il y a entre ces deux rapports. L'auteur fait remarquer le large spectre d'emplois de la préposition *nans* dans le créole haïtien (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :461-463).

Nous allons clore notre chapitre sur le témoignage des auteurs de la créolistique quant aux prépositions avec POMPILUS (1976 :153-154). L'auteur note l'emploi de la préposition *à* en langue créole haïtienne. Il nous en dit ceci : « L'omission ou l'emploi de *à* peut revêtir une valeur significative : *ioun tasse café* (une tasse de café) ; *ioun tasse à café* (une tasse contenant du café) ».

Cette observation de l'auteur est d'intuition cognitive. Nous posons que la variation de forme est indice de variation de signification. Dans *tasse à café*, *à* a une valeur de caractérisation intrinsèque. Il y a coïncidence entre essence et existence. Dans *tasse café*, le rapport contenant- contenu s'exprime par le rapprochement maximal entre les formes. Le contenu se rapproche du contenant. La conceptualisation est autre en créole martiniquais. Nous n'aurons qu'une forme pour ces deux conceptualisations. En effet, *an tas kafé*, c'est à la fois une tasse conçue pour prendre le café, et une tasse contenant du café. C'est la pragmatique qui

permettra de lever l'ambiguïté. POMPILUS (1976 :154) attire notre attention sur le fait suivant :

« De la classe enfantine à l'université et même dans la vie hors de l'école, on peut observer chez les Haïtiens des écarts, des ratés, des hésitations dans l'emploi des prépositions françaises, surtout des prépositions « à » et « de ».

Cette observation de POMPILUS (1976 :154) vaut aussi pour des locuteurs martiniquais évoluant dans le contexte de diglossie français-créole. Le milieu scolaire est un terrain privilégié de collectes d'énoncés porteurs d'interférences en ce qui concerne l'emploi des prépositions. Nous pouvons en citer deux à titre d'exemples : « *Il a donné Alain un coup de poing dans la tête* ». « *Enlève le bic dans ta bouche* ». En a), la forme attendue est : « *Il a donné à Alain un coup de poing à la tête* ». Dans l'énoncé produit, la structure créole est évidente : *I ba Alen an tjok an tet*. La phrase produite relève d'un emprunt de conceptualisation. Elle est le calque de la forme créole. En b), le verbe « enlève » régit « dans » au lieu de « de ». Le locuteur a produit un calque basilectal à partir de *Tiré bik la an bouch ou (Enlève le stylo dans ta bouche) (Ôte le stylo de ta bouche)*. C'est une meilleure connaissance des deux langues en présence qui permettra d'accompagner les locuteurs concernés vers de meilleures performances linguistiques.

Nous avons insisté par ailleurs sur le fait que la base lexicale du créole martiniquais est française. Nul ne peut le nier. Toutefois, une meilleure connaissance des langues africaines nous permettra de faire la lumière sur des étymologies douteuses ou inconnues. *Ba en* est un bel exemple. Des auteurs affilient cette forme au verbe français « bailler ». ANGLADE (1998 : 59) nous enseigne que *ba* signifie « donner un baiser », « embrasser » en Afrique de l'ouest, particulièrement au Bénin, au Niger, au Togo. Nous prenons le parti de penser que les Africains déportés en esclavage avaient des critères d'emprunts lexicaux divers. Ils pourraient bien avoir adopté de la langue française des mots qui leur rappelaient les mots de leurs langues africaines. Dans le cas de *ba*, il est à noter que le schème supérieur de *ba* (bailler) et de *ba* (donner un baiser), c'est bien l'attribution. Cette analogie de schème peut représenter une explication cognitive d'emprunt lexical.

I.3 La préposition dans des langues autres que les créoles

La préposition et les approches préstructuraliste et structuraliste

Dans l'approche préstructuraliste et structuraliste, la préposition est présentée dans sa valeur non fonctionnelle, topologique, géométrique et définitoire. Bravant la logique de la chronologie, nous allons présenter des apports d'auteurs.

Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal

Le chapitre XI de cet ouvrage est réservé aux prépositions. Cet ouvrage est assorti d'un commentaire de DUCLOS. Les grammairiens de Port-Royal présentent la parenté fonctionnelle entre cas et prépositions. Cette parenté fonctionnelle consiste à « marquer les rapports que les choses ont les unes aux autres ». À ce sujet, les auteurs font remarquer qu'un même rapport peut être signifié par plusieurs prépositions (dans, en, à), et qu'une même préposition peut marquer des rapports divers(en, à). DUCLOS (1660 :463) ajoute en commentaire que

« si chaque rapport d'une idée à une autre avait sa préposition, le nombre en serait infini, sans qu'il en résultât plus de précision ». « La préposition seule ne suffit pas pour déterminer les rapports ; elle ne sert alors qu'à unir les deux termes ; et le rapport entre eux est marqué par l'intelligence, par le sens de la phrase ».

La polysémie se conçoit ici comme une économie linguistique. C'est le sens global qui confère à la préposition sa valeur sémantique. L'interlocuteur fait valoir sa capacité à concevoir le rapport entre terme antécédent et terme conséquent. Les auteurs laissent émerger le concept de polysémie, concept caractéristique des prépositions, et saillant en grammaire cognitive.

Selon les grammairiens de Port- Royal, les prépositions « à » et « de » ne sont pas seulement des marques du génitif et du datif, mais des prépositions qui servent à marquer d'autres rapports. Ils distinguent entre « dans », « hors », « sur », « sous », « avant » qui sont des prépositions, et « dedans », « dehors », « dessus », « auparavant » qui ne sont pas des prépositions, même si ces unités linguistiques ont la même signification que les cinq précédentes . Port-Royal considère que la préposition est préposition si elle a un régime. En nous présentant le rapport entre prépositions et adverbes, les grammairiens de Port-Royal affirment que c'est « le désir que les hommes ont d'abrèger le discours qui a donné lieu aux

adverbes ». Ils posent que « la plupart de ces particules ne sont que pour signifier en un seul mot, ce qu'on ne pourrait marquer que par une préposition et un nom ». Ils donnent en exemple la forme « sapienter » qui renvoie à « cum sapientia » (*Ibid.* :330). Ils en déduisent qu'adverbe = préposition + nom (*Ibid.* :330).

BOUARD (2007)

BOUARD (2007 : 93-482) nous permet de nous représenter la manière dont les grammairiens de l'Antiquité conçoivent la préposition. Sous ses appellations diverses (modificatif, supplétif, outil de détermination, mot incomplet, mot déficient, terme qui introduit le complément indirect, mot qui introduit le complément éloigné, accessoire, relatif, ligatif, connectif), la préposition, selon ces grammairiens, suppose la présence du terme antécédent et du terme conséquent. L'adverbe de ce fait équivaut à préposition + terme conséquent. BOUARD (2008 :93) fait remarquer que le concept de modificatif apparaît pour la première fois chez BUFFIER (1709). Il nous a semblé judicieux de retenir la conception qu'a SCALIGER (1540) de la préposition, conception présentée par BOUARD (2007 :150). Selon ce grammairien, « la caractéristique de la préposition n'est pas sa place, son antéposition mais sa signification liée au mouvement. Elle se rattache toujours à un mouvement temporel, spatial ou spirituel ». Selon nous, SCALIGER accorde la priorité à l'apport sémantique de la préposition dans la construction de la signification de l'énoncé dans lequel elle intervient. Cette préoccupation de SCALIGER est centrale pour l'analyse cognitive des prépositions.

JESPERSEN (1924 et 1969)

JESPERSEN (1924 : 106) remet en cause le fait que « presque toutes les grammaires considèrent les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les interjections comme quatre parties de discours distinctes, comme s'il y avait entre elles une distance égale à celle qui sépare les substantifs, les adjectifs, les pronoms et les verbes ». L'auteur range ces quatre parties de discours dans la classe des particules, ce qui permet de mettre l'accent sur ce qu'elles ont de commun. Prenant les exemples de « on » et de « in » en anglais, il considère que dans « put your cap on » et « put your cap on your head » d'une part, et dans « he was in » et « he is in the house » d'autre part, il est plus naturel de réunir « on » et « in » dans une seule classe, et de dire que « on » et « in » sont complets dans certains cas, et que dans d'autres cas ils sont suivis d'un complément ou même d'un objet. Selon l'auteur, « il n'y a pas

non plus la moindre raison de considérer les conjonctions comme appartenant à une classe de mots distincte ». Dans « after his arrival » (après son arrivée), ce qui différencie les emplois d'un même mot, c'est la nature de leur complément. Tantôt nous avons un substantif, tantôt nous avons une proposition. L'auteur pose que, s'il est parfaitement inutile de réserver un terme particulier pour désigner les verbes dont le complément est une phrase ou une proposition au lieu d'un substantif, il est tout aussi superflu de disposer d'un terme particulier pour désigner les conjonctions. JESPERSEN (1969 : 66) note que la préposition ne précède pas toujours l'élément qu'elle régit comme dans « all the world over » (dans le monde entier), « hele verden over » (dans le monde entier), « das talentlang » (le long de la vallée). Les exemples de l'auteur sont successivement en anglais, danois et allemand. L'auteur distingue entre « of » partitif et « of » appositif. Dans « some of us » (quelques-uns d'entre nous), « of » est partitif. Dans « a friend of mine », (my friend), l'auteur considère que « of » est « of » d'apposition. Pour l'auteur, « of » est dans ce cas un instrument grammatical qui permet de réunir des mots qu'il est difficile ou même impossible de mettre côte à côte avec naturel. Il nous semble que cela dépend de la façon dont nous conceptualisons « mine ». Si « mine » représente « my friends », mis pour l'ensemble de mes amis, alors « of » est partitif. Ainsi, l'opposition entre « of » partitif et « of » apposition dépend de la façon dont nous conceptualisons le régime de « of ». Cette opposition est cognitive. Dans « the city of Rome », « of » est « of » d'apposition, car Rome caractérise « city » via « of ». Si « mine » caractérise « friend », dans « a friend of mine », « of » est « of » d'apposition. Nous faisons une différence entre « un ami à moi » et « un de mes amis ».

La remarque de JESPERSEN (1969 : 66) à propos de la place de la préposition nous renvoie à une citation de FAGARD (2010 : 23) qui stipule que « la place de la préposition n'est pas évidente, même dans les langues classiques qui ont servi de base pour la formation de cette dénomination ». FAGARD(Ibid) fait remarquer qu'en latin, les formes « mecum », « tecum » sont des cas de postposition de la préposition agglutinée. Prenant l'exemple des langues germaniques, FAGARD (2006) fait ressortir que nous pouvons y observer jusqu'à quatre possibilités de placement : la pré-position, la post-position, la circum-position et l'ambiposition.

- « Ich fahre jeden Morgen mit der U-bahn zur Schule (mit, zu: prépositions) ».
- « Neulich konnte er eingetretener Augenschwäche halber nicht arbeiten (halber: préposition) ».
- «Um welches Vorteils willen? (Um... willen: circomposition) ».

– «Doch schienen ungeachtet des geschäftigen klatsches und der widerstreitenden Meinungen alle Hindernisse beseitigt vs. Ungeachtet seines Vorsatzes schlief bald ein (ungeachtet: pré ou postposition ou encore ambiposition) ».

En langue française, la préposition « durant » peut présenter une ambiposition comme dans « Il a couru durant deux heures » et « Il a couru deux heures durant ». Dans le cas de la postposition, le régime échappe à sa rection. Dans « deux heures durant », le locuteur laisse apparaître la pénibilité d'effort qui n'a pas la même intensité que dans « durant deux heures ». Postposé, « durant » prolonge l'effort dans la pénibilité. Dans « Il a couru deux heures », l'effort est évalué de façon objective. La variation diagrammatique de « durant » renvoie à une variation de signification d'intensité subjective. Placé à droite, « durant » exprime un accroissement subjectif de signification.

CUYCKENS (1991)

L'auteur s'est intéressé aux prépositions en allemand. CUYCKENS (1991 :111-113) fait lui aussi remarquer que la préposition en allemand peut avoir plusieurs positions par rapport à son régime. Selon lui, prépositions et conjonctions partagent la même notion sémantique de relation. En répondant à la question « What are prepositions ? », il commence par dire que les prépositions sont reconnues comme partie de discours, et que cette partie de discours se retrouve dans un grand nombre de langues. Elles constituent une classe *“quasiclosed”*. Morphologiquement, les prépositions accusent peu de variation. Il les considère comme *“uninflected words”*. Pour lui, les formes « ins » et « im » ne sont pas des variations de « in », mais des formes contractées de « in » et de l'article défini. Les prépositions expriment une relation, fonction qui ne permet pas de la distinguer suffisamment de la conjonction qui est non fléchie. Il note, lui aussi, que c'est la nature de complément qui différencie préposition et conjonction. CUYCKENS (*Ibid.* : 119-120) met en évidence le fait que les prépositions expriment ou *“a secondary relation”* ou contribuent à rendre *“the primary relation”* plus explicite. *“The secondary relation”* a un statut autonome dans la phrase. Les prépositions qui contribuent à construire *“the primary relation”* sont intimement liées au verbe recteur. Leur signification se conçoit difficilement indépendamment du verbe recteur. Selon l'auteur, les relations prototypiques les plus courantes sont *“time,” “place,” “instrument,” “possession,” “contrast,” “accompaniment.”* CUYCKENS (*Ibid.* : 123) considère que les emplois métaphoriques sont dérivés des emplois spatiaux ou temporels. Enfin, il soutient qu'une

même préposition peut intervenir dans l'expression d'une variété de domaines conceptuels. Il cite la préposition « in » qui, en allemand, intervient dans l'expression de l'espace, du temps, de la condition.

Cette dernière affirmation nuance l'orientation de l'hypothèse localiste qui stipule que les emplois métaphoriques dérivent des emplois spatiaux, et que les emplois temporels sont des dérivés des emplois spatiaux.

LJUNGGREN (1951 :7-20)

L'auteur a considéré la pensée de JESPERSEN (1924 :106). Il reconnaît le caractère invariable de ces unités linguistiques que sont prépositions, conjonctions. En revanche, il signale que l'invariabilité se retrouve ailleurs dans les parties de discours et que ce phénomène ne peut constituer à lui seul un trait décisif pour la classification, en une même partie de discours, des prépositions, adverbes, conjonctions et interjections. Pour l'auteur, néanmoins, « prépositions » et « conjonctions » pourraient faire partie de la même partie de discours. Il traduit son propos comme suit:

« It seems obvious to me that from a formal point of view there are not sufficient reasons for a dispersal of prepositions and conjunctions into different parts of speech » (LJUNGGREN 1951: 10).

L'auteur pense que les adverbes doivent constituer une classe à part. Il précise par ailleurs que le concept de relation ne permet pas de distinguer préposition, conjonction et verbe. LJUNGGREN (1951: 18-19) propose les définitions suivantes du concept de préposition:

a) « Prepositions indicate circumstances (relations) without at the same time indicating a process, as do the verbs, but by expressing a subordination of one member to another. When prepositions are used in an absolute sense (predicatively or adverbially), one can, to the extent that expressions are to be understood as elliptical, still speak of a subordination- or else one must rank them in the same category as the uninflected predicative adjectives and adverbs ».

b) « Prepositions indicate circumstances (relations) without at the same time indicating a process, as do the verbs, but by expressing a subordination of a member to another. If, however, the subordinate member is a sentence possessing no further initiating word of its own (in the Scandinavian languages usually att, at), the word of relation is called a

conjunction. Certains conjunctions have only this function; others are adverbs and/or prepositions also ».

Pour LJUNGGREN (*Ibid.* : 19), la définition a) est la meilleure d'un point de vue logique. Elle présente deux avantages. Elle fait du sens le trait décisif, et en plus elle ne laisse pas de champ aux exceptions. Les prépositions subordonnent, les conjunctions coordonnent. Les prépositions subordonnent, mais certains éléments de subordination sont rangés parmi les conjunctions. « Conjunctions partly coordinate, partly subordinate (in the same way as prepositions ». En fait, ce qui est déterminant pour l'auteur c'est la nature du régime de la préposition. LJUNGGREN (*Ibid.* : 19) nous indique que « Prepositions subordinate, conjunctions coordinate ».

HJELMSLEV (1935)

L'auteur établit une comparaison entre cas et préposition. Selon lui, « est cas une catégorie qui exprime une relation entre deux objets ». HJELMSLEV (1935 :127-136) établit le système sublogique des cas et des prépositions. Afin d'établir ce système, il a établi pour chaque dimension un système simple d'oppositions. Au niveau conceptuel, cas et prépositions partagent le même système sublogique. Il part du principe que « la zone conceptuelle occupée par les cas et les prépositions est celle de la relation entre deux objets reposant sur une conception spatiale ». Ce système sublogique comporte trois dimensions : 1) direction (rapprochement-éloignement) ; 2) cohérence-incohérence, 3) subjectivité-objectivité. Selon l'auteur, ces trois dimensions suffisent pour expliquer les systèmes de cas et des prépositions observés dans les langues (*Ibid.* : 134). La dimension « direction » a pour terme positif le rapprochement, et pour terme négatif, l'éloignement. La deuxième dimension se définit comme spécifiant le degré d'intimité avec lequel les deux objets sont liés. Cette opposition est celle entre une relation spatiale où l'un des objets envisagés est contenu dans l'intérieur de l'autre, et une relation spatiale où l'un des objets envisagés est extérieur à l'autre. Dans le terme positif de la direction, poursuit l'auteur, la différence peut être comparée à celle entre les deux prépositions latines « in » et « ad ». Dans le terme négatif de la direction, on peut comparer « ex » et « ab ». Dans le terme neutre de la direction, l'inessif a le sens de « dans », alors que l'adessif pourrait être rendu par « près de », « à côté de ». On peut aussi avoir une différence entre une relation « à contact » (sur) et une relation « sans contact » (au-dessus). Le terme « cohérence » viendra signifier le contact, et celui d'incohérence, le non contact. Par

cohérence, il faut comprendre le fait général d'être lié par une connexion relativement intime à un autre objet. La cohérence renvoie à l'inhérence et à l'adhérence. Il y a inhérence quand la distinction est celle entre l'intériorité et l'extériorité ; il y a adhérence quand la distinction est celle entre contact et non contact. L'auteur poursuit en disant qu'une relation entre deux objets peut être pensée objectivement- c'est-à-dire sans égard à l'individu pensant-, ou subjectivement- c'est-à-dire par rapport à l'individu pensant. Dans le système sublogique, l'idée commune de « au-dessus » et de « au-dessous » est une relation entre deux objets pensée objectivement, alors que l'idée commune de « devant » et « derrière » est une relation entre deux objets pensée subjectivement. Quand on dit : « Il est sous l'arbre », « Je suis sous l'arbre », la relation est pensée objectivement. Dans « Je suis sous l'arbre », l'individu pensant est objectif et constitue l'un des deux objets de la relation prépositionnelle. Il est à la fois acteur et spectateur. La différence pour l'opposition « devant-dérrière », continue l'auteur, c'est que la relation est pensée du point de vue de la place occupée par le spectateur. S'il change de place par rapport aux objets considérés, ce qui était devant passe derrière et inversement. Le choix entre « dessus » et « dessous » n'est pas déterminé par la place occupée par le spectateur. En revanche, par le fait qu'un objet peut avoir un devant et un derrière, les relations décrites par « devant » et « derrière » peuvent être pensées objectivement comme dans « devant/dérrière la maison ».

HJELMSLEV (1935) présente une terminologie qui nous permet de compléter la grille essive décrite par DELBECQUE (2006 :110). Cet auteur présente dans son analyse une orientation cognitive par l'importance qu'il accorde au corps du locuteur dans la caractérisation des prépositions « devant » et « derrière ». C'est « la vision égocentrique du monde qui apparaît dans notre langage. » Nous empruntons cette citation à DELBECQUE (2006 :22).

BRONDAL (1950)

Contrairement à JESPERSEN et à LJUNGGREN, BRONDAL (1950 : 10) affirme que les prépositions peuvent être fléchies. Pour lui, des formes doubles comme (en danois) « over »/ « ovre » et « om »/ « omme » sont très fréquentes aussi dans les langues germaniques. En néerlandais, la variation de forme « met »// « mede » ne peut être expliquée que par la flexion. Il laisse entendre que la pré-position n'est pas la seule place de la préposition (*Ibid.* : 9). L'auteur considère que la préposition permet de conceptualiser la relation en général (*Ibid.*: 11). L'auteur insiste sur la nécessité de la connaissance des prépositions dans l'apprentissage d'une langue. Il rappelle la difficulté que rencontrent des

étrangers dans l'assimilation des nuances d'emplois des prépositions dans une langue qui leur est étrangère. Le fait que les prépositions se retrouvent en post-position et en pré-position fait qu'on ne peut les ramener à une seule définition. BRONDAL (*Ibid.* : 12-15) distingue entre « véritables » et « fausses » prépositions. Selon lui, « les prépositions véritables peuvent très souvent se présenter comme « préfixes » ou plus exactement comme préverbes ». De ce fait, toutes les formations de caractère composite sont considérées comme de « fausses prépositions ». Il considère comme mots composites des formes comme « into » (in + to), « without » (with + out). Dans « without », « out » a pour base « with ». C'est la preuve que l'exclusion-privation suppose au préalable l'inclusion-comitativité. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La forme « into » ne répond à cette même logique d'iconicité. En effet, si dans « into » la localisation finale, c'est « in », nous devrions avoir la forme « toin ». « To » viendrait indiquer le déplacement, et « in », le but atteint.

Selon l'auteur, les prépositions sont à intégrer dans la classe des relateurs, dont font partie aussi les conjonctions. En vertu de son caractère de terme de liaison ou de relateur, elle joue de préférence le rôle de mot de liaison. Le plus souvent, elle est employée avec un régime préposé ou post-posé. BRONDAL (*Ibid.* : 22-23) s'insurge contre le fait que les prépositions (ou certaines d'entre elles) soient considérées comme « sans valeur intellectuelle », ou que « plus que deux prépositions » puissent être définies identiquement ». L'auteur remet en cause le concept de synonymie. Il oppose à ces conceptions « le principe du caractère spécifique de la signification des mots ». Selon lui,

« pour les prépositions, même les plus abstraites, comme pour les mots de n'importe quelle espèce, on peut poser comme une loi qu'elles ont toujours une définition tout à fait précise (en partie en raison de leur classe, en partie en raison de leur contenu particulier), que deux unités à l'intérieur d'un même système ou d'une même norme ne peuvent donc jamais être identiquement définies, et qu'il y a toujours une différence si, dans une situation donnée, on emploie une préposition ou une autre ».

Cette affirmation de l'auteur est en étroite correspondance avec l'un des principes de l'iconicité qui indique que la variation de forme renvoie à une variation de signification. *Form is meaning."*

BRONDAL (*Ibid.* : 24-25) soutient que « tout emploi » concret d'une préposition (et d'une façon générale un mot) suppose ou contient une forme de représentation ou intuition ». Cette représentation peut être « réelle » quand il s'agit de phénomènes physiques, biologiques ou

psychologiques, dans l'espace ou dans le temps (« Je pars pour Paris »), (Ce sera pour demain). Elle peut être « idéale », quand il s'agit de valeurs morales, esthétiques ou religieuses (travailler pour la patrie), « logique », quand il s'agit de concept (pour de bonnes raisons), « mathématique », quand il s'agit de rapports entre des nombres ou des figures (cent pour cent). À propos de la signification centrale d'une préposition, l'auteur (*Ibid.* : 26-27) pose que le plus simple et le plus naturel peut sembler de partir de la forme intuitive réelle, en particulier de la forme spatiale. Il reconnaît que cette voie n'est pas toujours aisée et que, dans certains cas, elle s'avère impraticable, en particulier pour les prépositions négatives (sans-sine) qui ne sont pas accompagnées de représentation spatiale. Dans certains cas, il faut considérer des emplois centraux ou essentiels qui forment une série cohérente, et des emplois périphériques ou accessoires, isolés par rapport aux premiers. Enfin, BRONDAL (*Ibid.* : 23) est conscient de l'influence du contexte sur la signification des mots dans les énoncés. Selon lui, « l'emploi des prépositions est décrit comme variant en nuances ou en tons, d'individu à individu, selon le style et le but de l'énoncé, selon le niveau social, la province ou la mode ». Nous concluons par cette citation de l'auteur qui, à notre avis, montre l'importance de la subjectivité dans l'emploi des prépositions :

« L'usage des prépositions peut varier de manière multiple à l'intérieur de la communauté où vit une langue ou à l'intérieur des groupes qui la constituent. L'individu a même une certaine liberté de choix suivant la situation: il peut se produire, par exemple, comme écrivain ou comme orateur, dans la vie de tous les jours, professionnellement ou mondainement » (*Ibid.* : 96).

ZRIBI-HERTZ (1984 :46-91)

Selon ZRIBI-HERTZ (1984 :46), « le terme « préposition orpheline » décrit métaphoriquement le fait que l'élément italisé (avec), qui apparaît comme une préposition en (1) a « perdu » en (2) et (3) son régime lexical :

- 1) « Je voyage toujours avec cette valise » ;
- 2) « Cette valise, je voyage toujours avec ».
- 3) « Je connais bien cette valise, car je voyage toujours avec ».

BORILLO (2001 : 1), qui distingue entre « préposition orpheline » et « préposition régime », affirme que la préposition orpheline est utilisée dans une fonction de reprise anaphorique ou dans un emploi déictique. ZRIBI-HERTZ (1984 :46) fait remarquer que les prépositions orphelines du français ne gouvernent pas la trace d'un constituant déplacé. De ce fait, l'auteur

va établir la distinction franche entre « prépositions orphelines » et *stranded prepositions* de l'anglais. Dans la forme phonétique de l'énoncé « Who did you take pictures of? », la préposition est suivie d'une position nominale vide correspondant à la trace de son régime antéposé. La préposition « of » est une *stranded preposition*. ZRIBI-HERTZ (*Ibid.* : 49) pose que la grammaire du français, et plus généralement des langues romanes, n'est pas à même d'engendrer des prépositions épaves. Elle prend comme exemple la phrase « Qui as-tu pris des photos de ? », agrammaticale en français.

Cette affirmation de l'auteur nous invite à nous interroger sur les constructions suivantes qui n'apparaissent pas chez ZRIBI-HERTZ (1984) : a) « Elle lui est tombée dessus » ; b) « Beaucoup de filles lui tournent autour » ; c) « Elle lui a sauté dessus » ; d) « Elle lui a mis la main dessus » ; e) « Elle lui court après » ; f) « Elle lui crie dessus » ; g) « La voiture lui est passée dessus ». Dans ces phrases, « lui » représente le cas datif. Ce pronom personnel, co-référent de « il », est la forme régie par une préposition. Dans « sur lui », « autour de lui », « après lui », « lui » représente le corps-esprit du patient affecté par le sujet agent du verbe qui exprime le transfert d'affect. Nous pensons que le vide laissé à droite de la forme adverbialisée de la préposition correspond à la trace de son régime antéposé. Nous notons en b) l'effacement de la préposition « de » dans « [...] lui tourne autour », et le changement de forme de « dessus », quand nous plaçons, en a), le régime de la préposition en postposition. Nous pouvons en effet concevoir la paraphrase : « Elle lui est tombée dessus » → « Elle est tombée sur lui ».

Adan, abó et le phénomène de "stranded preposition".

Nous avons été témoin de l'énoncé *An portab i toujou adan ! Sé sa ki fè sa. (Un portable il est toujours dedans ! C'est cela qui a fait ça)* (C'est qu'il est toujours accroché à un portable ! Voilà pourquoi). Les deux propositions sont liées par un rapport de cause à effet. Dans la proposition causale (*An portab i toujou adan*), *adan* est suivi de la trace vide de son régime antéposé, *an portab*. Cette antéposition crée une thématization. Au niveau cognitif, cette thématization de *an portab* confère une saillance à *an portab*. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique, car la thématization fonctionne en opérateur d'iconicité.

Pragmatiquement, le phénomène linguistique de *'stranded preposition'*⁶ est un opérateur de saillance. Le régime antéposé porte la saillance. Il y a inversion, car ce n'est pas la cible *i* qui porte la saillance. Le phénomène de *'stranded preposition'* est donc un opérateur d'inversion de saillance. Dans *An pantalon mwen té ka antré adan ! (Un pantalon j'entrais dedans !)* (Ce pantalon, il était à ma taille !), nous repérons ce même phénomène de *'stranded preposition'*. La langue créole martiniquaise permet aussi la reprise anaphorique du site thématisé comme dans *An pantalon mwen té ka antré adan'y (Un pantalon j'entrais dans lui)* (Ce pantalon, il était à ma taille). La reprise anaphorique du site réalisée par le pronom personnel *y* crée une augmentation de formes qui, par iconicité, renforce la saillance du site. Le site encadre l'énoncé. La préposition *abó* illustre aussi ce phénomène de *'stranded preposition'*. L'énoncé *An loto mwen monté abó ! (Une voiture je suis monté à bord !)* (Cette voiture, j'y suis monté !) est tout à fait correct. *Adan* (dans) et *abó* (à l'intérieur, dans) sont des prépositions spatiales qui expriment le rapport contenant-contenu. Nous notons que les autres prépositions spatiales du créole martiniquais (adverbialisables ou pas) ne permettent pas la construction du phénomène de *'stranded preposition'*. Les prépositions notionnelles ne permettent pas non plus cette construction. *Adan* est le seul allomorphe de *an* qui intervient dans ce type de construction. C'est la preuve que les allomorphes ne sont pas toujours synonymes cognitifs. Le phénomène de *'stranded preposition'* confère à *adan* et *abó* un statut cognitif particulier au sein du système prépositionnel du créole martiniquais. Ces deux prépositions de l'inessif confèrent un statut cognitif particulier à la relation contenant-contenu en langue créole martiniquaise.

GOUGENHEIM (1939) et SPANG-HANSSSEN (1963)

GOUGENHEIM (1939 :277-325) nous présente les prépositions du français en construisant des groupes d'opposition. Il s'est attaché aux « oppositions grammaticales », aux « oppositions de sens », aux oppositions créées par des « variations stylistiques ». Notre propos ici, c'est de montrer que ces oppositions répondent aussi à des raisons cognitives.

⁶ Nous posons que le phénomène de *'stranded preposition'* est un marqueur de langue créole qui n'a pas subi la décréolisation qualitative. Ce phénomène peut faire l'objet d'une étude spécifique.

Analyse de choix de paires prépositionnelles

« Il vient à Lille » / « Il vient de Lille » (*Ibid.* : 290).

Le verbe « venir » est un verbe de mouvement qui implique un changement de lieu. Dans cette opposition « à »/ « de », l'auteur accorde l'antériorité au rapprochement plutôt qu'à l'éloignement. Nous sommes dans la conceptualisation de « L'aller et du retour ». L'Homme a plus tendance à se rapprocher qu'à s'éloigner. La visée prospective l'emporte sur la visée rétrospective.

« Je parle à Paul » / « Je parle de Paul ». (*Ibid.*)

La préposition « à » fait émerger une idée de comitativité entre « Paul » et le locuteur, « Je ». Quand « parle » régit « de », le régime « Paul » devient objet de conversation, à savoir une entité abstraite, présente par mentalisation. Avec « à », « Paul » représente une entité physique concrète. L'opposition « à/de » accorde l'antériorité à l'interlocuteur plutôt qu'à l'objet de conversation, au concret plutôt qu'à l'abstrait. Le comitatif sociatif concret l'emporte avec « à ». Le verbe « parler » nous indique que la préposition « à » est concurrente de la préposition « avec » en ce qui concerne le comitatif sociatif. « De », c'est le comitatif par mentalisation. Il y a antériorité du comitatif sociatif concret par rapport au comitatif par mentalisation.

c) « Être à table /être sur la table » (*Ibid.* : 301).

L'expression « Être à table » est dotée d'une cohésion forte. Contrairement à « sur », la préposition « à » régit un nom nu. « Être à table » ne peut que référer à des entités animées + trait humain. « Table » se conçoit en instrument de convivialité qui permet à l'Homme d'assouvir un besoin vital. Selon la connaissance partagée que nous avons de « table », « être sur la table » ne peut référer qu'à des objets, qu'à des entités non humaines, inanimées. L'opposition « à »/ « sur » accorde l'antériorité aux personnes plutôt qu'aux objets, à la contiguïté-conivialité plutôt qu'au rapport porteur-porté topologique.

d) « À »/ « sous » (*Ibid.* : 302).

« Napoléon resta plusieurs jours à Moscou » / « Napoléon resta plusieurs jours sous Moscou ». Avec « à », la zone territoriale « Moscou » se conçoit en lieu contenant et de coïncidence pour Napoléon. Avec « sous », c'est la position de proximité immédiate qui est saisie. Régie par « resta », la paire « à »/ « sous » accorde l'antériorité au rapport contenant-contenu -conçu en termes de localisation spatiale- plutôt qu'au rapport de proximité spatiale. Avec « sous », « Napoléon » semble affecté, sous contrôle de « Moscou ». Ce trait disparaît

avec « à ». L'ordre de la paire prépositionnelle accorde l'antériorité à la localisation objective de coïncidence plutôt qu'à la localisation subjective de contrôle.

e) « À » / « vers » (*Ibid*).

« Il va à Paris » / « Il marche vers Paris ».

Avec « à », Paris se conçoit en borne finale de destination précise. Le sujet épistémique s'est fixé une destination précise. « Paris » se conçoit en site anticipé. Dans « Il marche vers Paris », le sujet épistémique n'a pas de destination précise. Régie par un verbe de déplacement avec changement de lieu de référence verbale, la paire « à / vers » accorde l'antériorité au site anticipé précis plutôt qu'à la direction de mouvement sans terme précis. La précision l'emporte sur l'imprécision. La personne canonique se déplace davantage vers un site précis que vers un site imprécis.

f) « À » / « par » (*Ibid*).

« Aller à Strasbourg par Nancy ».

Le lieu où l'on va demande de concevoir le trajet, lieu instrumental qui permet d'atteindre le but. La personne canonique choisit sa destination, et définit ensuite le trajet afin d'atteindre cette destination. Dans la phrase, il y a proximité entre le verbe « aller » et le terme final de « aller ». Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. « Strasbourg » représente *the primary relation*," et « Nancy » représente *the secondary relation*," selon la terminologie de CUYCKENS (1991 :119-120). *The primary relation*"est plus lié au verbe que *the secondary relation*."Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La destination l'emporte sur le choix du trajet.

g) « À » / « par »

« Je suis passé à Paris » / « Je suis passé par Paris ». (*Ibid*. : 303).

« Passer », c'est le verbe canonique du trajet. « Par », c'est la préposition canonique du trajet. « Passer » et « par » sont en isotopie. Le trajet en « par » ne suppose pas que « Je » séjourne à « Paris ». « Paris », c'est le lieu instrumental de trajet. Avec « à », la conceptualisation est autre. Il n'y a pas d'isotopie sémantique entre verbe et préposition. Cette variation de forme prépositionnelle renvoie à une variation de signification. La préposition statique « à » va opérer un changement de type sur le verbe médian « passer ». Le lieu de trajet devient lieu de séjour. Il en va du sémantisme statique de « à ». La paraphrase qui suit est éloquente : « Il est à Paris ». « Il passe par Paris ». Il faut d'abord être à « Paris » pour passer par « Paris ». Dans les deux cas, « Paris » est site. Site de séjour, puis site de trajet. « Passer à Paris » est holonyme pour « passer par Paris », d'où l'antériorité de la première construction. Dans les deux cas, « passer » encode le trajet.

LE QUERLER (2001 :121-130) a noté l'opposition des compléments en « par » et en « de ». De son analyse, nous retenons deux énoncés, qui selon nous, font émerger la valeur cognitive de cette variation de formes « par/de ». Cette variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de conceptualisation. Citons-la : « Pierre a été saisi par un huissier » / « Pierre a été saisi de tremblements ».

« Par » accorde une autonomie référentielle d'agentivité à « un huissier ». C'est un actant animé + humain qui rend patient « Pierre ». « De » n'accorde pas d'autonomie référentielle à « tremblements ». Les tremblements sont incorporés à « Pierre ». Ce sont les éléments contextuels qui motivent l'alternance « de /par ». « Par », c'est l'agentivité extériorisée, référentiellement autonome, et « de », c'est l'agentivité incorporée. L'autonomie référentielle l'emporte sur l'absence d'autonomie référentielle. Avec « de », il y a une perte relative d'agentivité.

En analysant le concept de « préposition vide », GOUGENHEIM (1959 :1-25) a usé dans son analyse de considérations à intuition cognitive. Il considère qu'une préposition vide est une préposition « dont la valeur intrinsèque est tellement diluée qu'on peut dire qu'elle ne se laisse plus percevoir » (Ibid., p : 6). Il considère que la préposition « à » n'est pas une préposition vide, car dans tous ses sens, c'est l'idée de ponctualité statique ou dynamique qui apparaît, concept rappelé par VANDELOISE (1988 :119). Pour GOUGENHEIM (1956 : 6-10), le lieu régime de la préposition « à » n'est envisagé « que comme un point sans considération de surface ni de volume ». Dans « arrivé sans encombre à la ville », « à » marque que le lieu n'est envisagé que comme un point dans l'espace. En outre, les petites îles, introduites par « à » sont perçues comme des points, comme dans « à la Guadeloupe ». L'auteur (Ibid. : 26) pose que « de » est la seule préposition vide en français. Pour lui, c'est à partir de la valeur de prélèvement de « de » que l'on passe à la valeur de partie. Si GOUGENHEIM considère que « de » est la seule préposition vide en Français, RUWET (1969 :116-118) affirme lui que la préposition « à » est « plus neutre », « plus vide » que « sur », « sous », « dans », « contre », « devant », « derrière », et qu'on ne peut pas coordonner « à » à toute autre préposition.

SPANG-HANSEN (1963-1993)

L'auteur parle de « concurrence des prépositions » et « d'alternance de prépositions ». Il accorde une grande importance aux concepts de cohésion et de décomposition, car ces deux concepts gouvernent le choix des prépositions. SPANG-HANSEN (1963 : 20) s'en

explique : « Par cohésion du syntagme, nous comprenons le fait sémantique que le syntagme correspond à une unité de conception relativement poussée ». Selon lui, ces deux concepts offrent à la sémantique la possibilité de travailler sur des données précises, ouvrant ainsi une large perspective sur le fonctionnement du langage (*Ibid.* : 242). Pour lui, « les prépositions ne marquent pas la relation entre deux objets, mais entre deux mots, et encore ne suffit-il pas d'étudier l'emploi des prépositions à partir du mot virtuel (dans la langue), mais il faut considérer le mot actuel, employé dans le langage (le discours) (*Ibid.*). L'auteur considère que l'analyse syntaxique permet de donner une nouvelle orientation aux recherches sémantiques (*Ibid.* : 241). SPANG-HANSSSEN (1993 : 23) veut rappeler l'intérêt des descriptions géométriques. Selon lui, « à l'heure actuelle, il ne s'agit peut être plus tellement de réduire l'aspect géométrique, mais de mieux voir ses rapports avec la fonctionnalité. On oublie souvent l'existence des lois physiques –ou des lois de la physique naïve- qui spécifient qu'à telle propriété géométrique ou physique correspond telle fonction ». Pour lui, la gravité explique assez bien la relation entre les aspects géométrique et fonctionnel de « sur ». L'idée de support découle très naturellement de celle de superposition avec contact. Dans le cas de « derrière », poursuit-il, il suffit d'invoquer certaines propriétés physiques pour comprendre que cette préposition serve à marquer le non accès à la perception visuelle. Il conclut en disant qu'une tâche de recherches futures sera d'examiner comment les lois de la physique, naïve ou réelle, pourront expliquer l'interdépendance des propriétés fonctionnelles et géométriques des prépositions ». L'auteur ouvre des perspectives à caractère cognitif.

SPANG-HANSSSEN (1993 :23) stipule que « dans le cas de « à » marquant la caractéristique, il n'y a justement pas la relation cible-site entre N1 et N2. N2 est toujours la marque, l'entité qui permet de reconnaître le N1 dont il est question, mais il n'est pas un site ». Afin de mettre à l'épreuve la pensée de l'auteur, nous allons considérer l'expression *bwet a bonbon* (boîte à bonbons). *Bwet*, c'est le N¹, et *bonbon*, le N². La préposition *a* est un opérateur de caractérisation intrinsèque qui renvoie à l'effet de sens *fet pou* (conçue pour). Le N² porte la saillance, car il permet de distinguer *bwet a bonbon* des autres boîtes. Au moment de la conception de *bwet a bonbon*, *bonbon* est présent dans la mémoire encyclopédique de l'agent qui construit *bwet a bonbon*. La saillance est portée par *bonbon*, élément placé à droite de la préposition. Il y a inversion de saillance. Dans *bwet a bonbon*, l'essence précède l'existence. Par essence, nous entendons ce pourquoi *bwet* est conçu. Le N² est site mentalisé de conception. Ce site est porteur d'une caractérisation intrinsèque. Nous pensons que la préposition *a* est un opérateur d'inversion de saillance dans une relation cible-site mentalisée.

Un exemple d'alternance retenu par l'auteur

SPANG-HANSSSEN (1963 :161) retient l'alternance « se lier à quelqu'un »/ « se lier avec quelqu'un ». Selon l'auteur, la première expression paraît indiquer « une liaison plus intime » que la deuxième. Nous dirons que la préposition monosyllabique « à » crée une distance syntagmatique minimale entre le verbe et le régime prépositionnel. La préposition « avec » augmente cette distance. La préposition « à » accorde à son régime une moins grande autonomie référentielle que la préposition « avec ». Il en va de la saillance du comitatif encodé par la préposition « avec ». Ce comitatif rend saillantes les deux entités concernées par la liaison. Un plus grand rapprochement syntagmatique avec « à » renvoie à une plus grande intimité. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Nous serions tenté de dire qu'avec « à », la liaison est « essentielle », tandis qu'avec « avec », elle est « accidentelle ». Nous empruntons ces concepts à ANSCOMBRE (1991 :26) qui, dans l'analyse des prépositions « à » et « avec », distingue entre « caractéristique essentielle » et « caractéristique accidentelle ».

Par ces propositions d'analyse, nous avons voulu montrer que l'ordre dans les paires prépositionnelles répond à des données cognitives émanant de la façon dont l'Homme conçoit le Monde et s'y projette. Les alternances prépositionnelles sont iconiques à des alternances de signification.

Le concept de préposition vide

La notion de « mot vide », lorsqu'elle apparaît chez VENDRYÈS (1921 :98-99), s'applique à des mots qui ne pourraient pas être traduits par une seule expression dans une langue étrangère. Pour VENDRYÈS (1921 : 99), « le français a des mots vides dans ses prépositions ». HAGÈGE (1975 :23) nous explique que cette notion de « mot vide », héritée de l'histoire de la grammaire chinoise, regroupe tous les termes abstraits, puis les adverbes et les conjonctions, toutes les expressions qui se rapportent à des choses immatérielles. Pour Ma JIANZHONG (1898) cité par HAGÈGE (1975 : 21-36), « la préposition est un mot vide utilisé pour unir le sens de deux mots pleins ». VENDRYÈS (1921 :98) rappelle que dans certaines catégories de langues, les mots pleins sont les sémantèmes, et les mots vides, les morphèmes. En langue française, les prépositions « à » et « de » sont qualifiées de prépositions vides. Ce sont ces deux prépositions françaises auxquelles le créole accorde un sort particulier. Plusieurs auteurs se sont penchés sur cette notion de « mot vide », et sur les prépositions « à » et « de », en particulier. CADIOT (1991, 1993) insiste sur le fait que

l'opposition « à »/ « de » est donnée par le contexte : « de » correspond à la construction d'une image d'acquis, et « à » correspond à l'image à acquérir. Cela nous rappelle le point de vue guillaumien selon lequel « à » renvoie à une visée prospective, et « de », à une visée rétrospective. La préposition « à », c'est le rapprochement, et la préposition « de », l'éloignement. VANDELOISE (1993 :7) et MÉLIS (2003:84) rappellent que les prépositions sont jugées vides à cause de leur multiplicité de sens, ou parce que leur sens est abstrait. Nous, nous posons qu'une préposition vide n'est pas une préposition vide de sens. Dans le cadre de l'iconicité, toute forme renvoie à signification, toute variation de forme renvoie à une variation de signification. À ce propos, l'exemple de POTTIER (1961 : 1) est pertinent : « une tasse à thé » n'est pas toujours « une tasse de thé ». Cette variation de forme prépositionnelle renvoie à une variation de signification. Lorsqu'il s'agit de décrire la cohésion des syntagmes, les prépositions « à » et « de » s'opposent au vide lui-même, ce dernier exprimant la cohésion maximale comme dans « homme-femme » et « homme à femme ». Dans « homme à femme », « à » est un opérateur de cohésion de syntagme, tout comme le vide dans « homme-femme ». Enfin, LANGACKER (1991a: 37) stipule que « of designates an intrinsic relationship between its trajector and landmark ». Pour MARQUE-PUCHEU (2008 : 88), « à » indique le positionnement d'une entité par rapport à une autre ou par rapport à un procès (état, événement, activité, etc.). Par ces citations, nous avons voulu exposer brièvement la différence entre « mot vide » et « mot vide de sens ». Les prépositions « à » et « de » ne sont pas des prépositions vides de sens. En langue créole martiniquaise, ces deux prépositions sont rendues par une absence de marque soutenue par l'ordre. Ces deux phénomènes linguistiques ne sont pas vides de sens.

Contredisant un peu notre propos de départ, nous dirons que les auteurs des approches préstructuraliste et structuraliste évoquent des propos qui sous-tendent parfois une intuition cognitiviste.

I.4 La préposition et l'approche pré-cognitiviste

De par les concepts qui structurent leur analyse, certains auteurs peuvent être considérés comme formant un courant pré-cognitiviste d'analyse des prépositions. Nous allons présenter tour à tour les travaux des auteurs suivants : GUILLAUME (1939), POTTIER (1962), DÖPKE et SCHAWRZE (1981), CERVONI (1991), LAUR (1993), ANSCOMBRE (1993), LEEMAN (1999 *a, b*), BORILLO (2001), FRANCKEL et PAILLARD (2007), ADLER (2005).

GUILLAUME (1939-1940 :226-270)

La psychomécanique de GUILLAUME (1939), au plan des grands principes théoriques qui la sous-tendent, manifeste des préoccupations d'ordre pré-cognitif. FUCHS (2004) considère que la psychomécanique du langage est une théorie pré-cognitive. En effet, la théorie de la psychomécanique du langage a pour objet de mettre en évidence les « opérations de pensée » par lesquelles les sujets parlants construisent du sens, convertissant les unités de puissance en unité d'effet, la représentation en expression. La psychomécanique du langage s'intéresse à la diversité d'emplois d'un signifié de puissance, la polysémie, l'ambiguïté, à tout ce qui se rapporte aux effets de sens.

GUILLAUME et la préposition.

GUIMIER (2007 :346) considère qu'il y a une parenté entre la représentation de la préposition en linguistique cognitive et en psychomécanique du langage. « Pour la LC, la préposition détermine le profil du groupe prépositionnel dont elle constitue la tête syntaxique. En PML, la considérer comme un élément support, c'est lui accorder un rôle identique (*Ibid*). GUILLAUME (1939 :228-229) considère que le mécanisme de l'incidence permet d'avoir une idée exacte de la formation psychologique de la préposition. La préposition a une incidence diastématique, c'est-à-dire entre deux positions sémantiques différentes. Ce sont des mots exprimant une idée de relation et de rapport qui paraissent qualifiés pour acquérir cette incidence diastématique. La préposition suppose la possibilité d'un intervalle mental entre deux sémantèmes consécutifs. La préposition vient combler cet intervalle (*Ibid* : 240). En tant que morphème de relation, elle occupe l'intervalle développé par la pensée entre deux supports. La préposition résulte d'une opération de pensée. Le diastème se conçoit en intervalle psychique. Quand GUILLAUME décrit la préposition, il va à la recherche d'un mécanisme psychique à l'œuvre dans la langue. Cette recherche répond à des considérations d'ordre pré-cognitif. La psychomécanique est à la recherche de mécanismes mentaux. Confrontés à la question de la multitude de sens attachés à la préposition,- nous renvoyons ici à LAKOFF (1987) quant à la préposition « over » et à CADIOT (1991) pour le morphème « pour »-, linguistique cognitive et psychomécanique du langage se rejoignent sur le fait que c'est dans l'usage que le sens se construit. Selon VICTORRI et FUCHS (1996), « la polysémie » est « une construction dynamique du sens ». LAVIEU (2007 :331-332) rappelle que selon GUILLAUME, la langue a un fonctionnement dynamique, c'est-à-dire comme celui

de la pensée en train de se constituer. L'identité des mots se détermine selon un certain cinétisme, par un mouvement comme le fait la pensée. Ainsi, selon la psychomécanique de GUILLAUME, il n'y a pas de hiérarchie entre les emplois. Tous les emplois sont à égalité, car ils participent au même mouvement cinétique, dynamique de la pensée. Alors, le diastème, caractéristique de l'identité de la préposition, suppose une progression, un processus dans la construction du sens (LAVIEU 2007 :332). La définition sémantique des prépositions se conçoit comme une construction de la pensée qui suppose une progression. Nous notons que l'effet de sens ou signifié d'effet prend toute sa pertinence ici. Pour nous, le diastème, c'est l'intervalle d'opérativité de la préposition. Le diastème est un intervalle d'effectation.

Selon GUILLAUME, (1939 :230) la préposition est une sorte d'adverbe à incidence diastématique, c'est-à-dire à incidence trouvant son point d'aboutissement entre deux positions sémantiques différentes. Dans l'incidence diastématique française, du moment que le second terme du diastème est exprimé, le mot-outil qui occupe le diastème prend nettement valeur de préposition. Si on élude le second terme du diastème, la valeur d'adverbe croît au détriment de la valeur de préposition comme dans : « Vous passerez devant » (*Ibid.* : 234). Ce point de vue ne fait pas l'unanimité. GROSS (2007 : 14 ; 2012 : 135-151) insiste sur le fait que la préposition ne change pas de catégorie lorsque son régime n'est pas explicité. Grâce à la pragmatique, l'interlocuteur peut récupérer en mémoire ce régime implicite. Une préposition qui a son incidence entre un verbe et un nom penche plus ou moins vers le verbe. L'existence dans la langue de mots de l'ordre de la préposition montre que la langue a dû, pour la formation de la phrase, renoncer, tout le moins partiellement, au rapprochement direct, immédiat des sémantèmes. La pensée de GUILLAUME a inspiré des auteurs comme RAEMONDECK (2001) et CERVONI (1991). Selon RAEMDONCK (2001 :59-70), « la préposition, par l'incidence bilatérale qu'elle suppose (elle est le support d'un apport, qu'elle rapporte à un autre support-terme ou relation), joue le rôle de petit rapporteur, de passeur, de traducteur d'incidence. Elle est marqueur d'incidence et, de ce fait, elle est incidence. La préposition est un « ligateur ». Nous allons maintenant présenter la pensée de CERVONI (1991).

CERVONI (1991)

L'auteur (1991 : 94) rappelle que « flexions casuelles et prépositions ont un rôle commun », et que la préposition est un élément de la morphologie nominale. Ainsi, en tout emploi, selon un schéma ARB, la préposition (R) est plus liée à son régime (terme B) qu'à

l'élément auquel elle le rattache (terme A). CERVONI (1990 : 85-89) l'avait déjà démontré par le test de l'interposition. Il prend les exemples suivants : a) « Ce livre appartient, si je ne me trompe, au professeur » ; b) « Ce livre appartient à, si je ne me trompe, le professeur ». La phrase a) est grammaticale, alors que la phrase b) ne l'est pas. Le fait que la préposition appartienne à la morphologie nominale conduit, soutient l'auteur, (*Ibid.* : 94) à relativiser les conceptions qui en font l'équivalent d'un prédicat ou d'un verbe. « La préposition est un morphème si riche que soit sa substance notionnelle » (*Ibid.* p : 94). Selon lui, « la définition de la préposition par la relation présente un inconvénient : elle ne permet pas de dire nettement ce que sa nature a de spécifique. La notion de relation n'est pas distinctive » (*Ibid.* : 125). Selon CERVONI, la préposition se définit fondamentalement par sa « transprédicativité » et par sa « trans-incidence » (*Ibid.* : 96). La préposition se définit par son aptitude à intervenir dans la genèse du discours là où l'incidence se démet (*Ibid.* : 101). Tant qu'il existe un intervalle à argumenter entre deux termes prédicatifs que ne peut réunir une incidence, la préposition vient y prendre place et y « signifier » l'argument. L'argument se conçoit en apport de substance sémantique à un support. Comme GUILLAUME, il considère que la préposition échoit à un diastème. Cela suppose que le régime de la préposition soit explicite. CERVONI (*Ibid.* : 103) fait remarquer que cette exigence ne se traduit pas de la même façon pour les termes A et B. En effet, alors que le terme A peut être implicite, le terme B doit avoir une présence effective dans l'énoncé. Dans certaines formules expressives telles que « À l'assaut ! », « Au poteau ! », dans les titres d'ouvrages divers (« De l'amour »), le contexte ou la situation contiennent un élément auquel le locuteur et l'allocataire appliquent mentalement le groupe prépositionnel. C'est cet élément qui constitue le terme A. La pragmatique permet de conceptualiser le terme A. Ainsi, le diastème est créé. L'auteur (*Ibid.* : 74) pense que les prépositions se regroupent facilement par paires comme « à/de », « par/pour », « sur/sous », etc. Ces paires prépositionnelles permettent de trouver la valeur sémantique de chaque préposition. Selon CERVONI (*Ibid.* : 243), les connaissances qui mettent en jeu la production et la compréhension d'un rapport prépositionnel peuvent être relatives aux êtres, notions, objets, phénomènes et circonstances dont il est parlé. Ces connaissances viennent ou d'un fonds de savoirs et de croyances plus ou moins général ou d'un milieu socioculturel assez restreint ou des actants de la situation d'énonciation. CERVONI (*Ibid.* 247) définit ainsi ce qu'il nomme la pragmatique épistémique. C'est la

pragmatique épistémique qui permet d'interpréter les rapports prépositionnels ambigus. Selon l'auteur, la préposition est un champ intéressant de la grammaire des fautes⁷ (*Ibid.*: 249-254).

POTTIER (1962, 1974,1992)

POTTIER (1962) montre le rôle que joue le concept de relation dans le fonctionnement des langues. Les prépositions, les conjonctions, les désinences casuelles, les préfixes sont des éléments de relation. Selon POTTIER (1962 :128), la préposition est un élément de relation du type A-R-B, dans lequel le terme A est de nature verbale comme « Pierre dort » dans « Pierre dort dans le jardin ». Le terme « B », «le jardin», c'est le référé. « R », c'est l'élément de relation « dans ». L'auteur précise que la liaison R-B est plus intime syntaxiquement que la liaison « A-R ». Nous pouvons avoir : « Dans le jardin, Pierre dort », mais non, « Le jardin, Pierre dort dans ». Il en va de la cohésion du rapport cible-site. Cette affirmation de l'auteur nous renvoie à la pensée de ZRIBI-HERTZ(1984). La fonction essentielle de l'élément de relation, c'est de situer les termes « A » et « B ». Pour l'auteur (*Ibid.* : 116), le terme A est le référent, le terme B, le référé. La préposition est un élément de subordination entre référé et référent.

Remarque à propos de la relation intime R-B en langue créole basilectale

La phrase *Jaden an, Piè ka dòmi adan* (*Le jardin, Pierre dort dedans*) est grammaticale en créole basilectal. *Adan* n'est pas adverbe, mais, *"stranded preposition"*, du fait que son régime est thématiqué. Ce concept *"stranded preposition"*, par iconicité diagrammatique, révèle la saillance du régime. Il y a inversion. C'est le site qui est saillant.

POTTIER (1992 :61)) a établi le tryptique « latence-saillance-prégnance ». Afin de commenter la dialectique « latence-saillance-prégnance », l'auteur prend l'exemple suivant :

« Devant une carte postale représentant une vue aérienne de Paris, il y a des milliers de formes discrètes qui sont latentes. Une personne va m'en signaler un certain nombre d'entre

⁷Cervoni (1991 :249-254) nous propose une réflexion sur « préposition et grammaire des fautes ». Ce concept de grammaire des fautes est très fécond dans le concept diglossique créole-français et représente, selon nous, un guide pédagogique important pour l'étude de la « décréolisation » et de la « défrancisation » qualitatives.

elles, les plus marquées probablement, comme la Seine et certains monuments : elles sont saillantes, elles se détachent sur un fond non retenu.

Si je veux montrer à un étranger la gare Montparnasse, elle devient prégnante, car elle représente pour moi un intérêt de premier plan dans ma recherche ».

L'auteur met en évidence ici le rôle que joue la subjectivité dans le rapport que nous avons avec le Monde Référentiel. Ce Monde Référentiel « désigne aussi bien ce que je vois réellement par mes yeux, ce que j'entends par mes oreilles, que ce à quoi je me réfère dans ma mémoire ou dans mon imaginaire. À tout moment de mon fonctionnement linguistique (t_0), je suis en prise avec directe avec du référentiel (\mathcal{R}) vu, rappelé ou imaginé » (*Ibid.*). POTTIER (*Ibid.* : 67) considère que la métaphorisation fait partie intégrante de notre capacité à produire des énoncés, et que l'application spatiale est la plus simple à imaginer. C'est pourquoi, selon lui, elle a été souvent considérée comme primaire. « L'homme subit le temps, alors qu'il peut dominer l'espace » (*Ibid.* : 173). L'auteur affirme que « L'énonciateur n'est pas un simple descripteur du monde. Le disant, il l'interprète nécessairement, et généralement il manifeste linguistiquement sa réaction personnelle à travers la formulation de son propos » (*Ibid.* : 75). Selon nous, l'auteur met en évidence la saillance de la subjectivité dans l'énonciation. L'auteur nous définit les quatre grandes catégories modales universelles. Il distingue entre modalité aléthique (indépendance du je), modalité épistémique (la pensée du Je), modalité factuelle (le faire du Je), modalité axiologique (le jugement du Je) (*Ibid.* : 76).

POTTIER (1974 :128-134) nous présente le système casuel. Selon lui, certains lexèmes ont, par la nature de leur sémème, des affinités avec certains cas conceptuels. Il prend l'exemple de « clé ». « On pourrait dire qu'étant donné notre civilisation, « la clé » a une prédisposition à fonctionner comme instrumental. « Clé » est conçu comme instrumental (*Ibid.* : 128). Nous disons « Ouvrir quelque chose avec un clé ». Seul un transfert permet la construction « La clé a ouvert la porte ». Nous notons que « la clé » devient agentive par métaphorisation. Le transfert casuel est donc un opérateur de métaphorisation. Il permet de diminuer la rigidité de la dominance casuelle et du mode casuel, mode qui représente l'ensemble des éléments liés et mémorisés comme tels en compétence. « Clé » a pour dominance casuelle l'instrumental. Pour l'instrumental, la dominance casuelle se généralise par « être fait pour ». Nous posons que la dominance casuelle peut être assimilée à une primitive casuelle. Nous proposons de dire que le transfert casuel est un opérateur de fluidité casuelle. Les relations entre des entités peuvent être nuancées par les locuteurs au moyen des cas, comme dans « Un fusil caché

par/avec/dans des herbes » (cause, instruments, lieu). Cette déclinaison définit une instabilité casuelle. L'auteur nous renseigne sur la polysémie des relateurs et des cas en prenant l'exemple de « avec » (*Ibid.* : 134).

« Avec » locatif notionnel : Pierre est sorti avec ses chaussures neuves.

« Avec » sociatif : Pierre est sorti avec sa cousine.

« Avec » causal : Pierre est heureux avec des chaussures neuves. Le cas instrumental est représenté par la phrase « Pierre l'a tué avec un couteau ». Par métaphore casuelle, on peut dire : « Ce couteau a tué Jean ». Nous pensons que la polysémie est indice de pluri-casualité. La pensée de RAUH (1994 :75) est à noter ici :

« Selon les conceptions, les prépositions sont identifiées comme expressions de rôles, selon d'autres conceptions, comme transformateurs de rôles et selon d'autres encore comme attributeurs de rôles ».

L'instabilité casuelle cadre bien avec cette déclinaison de définitions de la préposition. Le système casuel établi par POTTIER (*Ibid.* : 126-129) a été élaboré selon une opposition « puissant/non puissant ». Selon l'axe d'actance, le causal, l'agentif, l'instrumental, constituent une zone de puissance, et datif, bénéfactif, final, une zone de non-puissance. L'ergatif⁸ (zone de puissance), c'est l'actant correspondant au support, et l'accusatif (zone de non-puissance), c'est le cas de l'actant contenu dans l'apport. L'axe de dépendance correspond aux entités n'ayant pas de rapport direct avec l'événement, tel le locatif. Le sociatif permet d'associer un actant à n'importe quel autre. Le nominatif se distingue de l'ergatif qui exprime l'agent du procès. La pensée de POTTIER (1974) est en accord avec celle de FILLMORE (1975). Elle constitue pour nous un système de références de travail.

Remarques de DESCLÉS (1994 : 116)

L'auteur fait toutefois remarquer que dans « La clé ouvre la porte », « clé » fait que la porte soit ouverte. L'instrumental effectue la transformation qui affecte une entité, mais ne la

⁸Nous pourrions utiliser le concept d' « ergativité » même si traditionnellement ce concept est réservé aux langues flexionnelles. Nous serons en accord avec Dubois *et ali* (1994 :185) qui indiquent que « l'ergatif, comme notion, et non plus comme cas de flexion a pu être étendu à l'analyse de langues non flexionnelles, comme le français ou l'anglais ».

contrôle pas. L'auteur note qu'on ne peut pas dire « La clé ouvre la porte avec Jean ». Cette pensée de l'auteur vient affaiblir la conceptualisation de clé en ergatif. Nous posons que même si « clé » ne peut pas avoir les statuts de Sujet intentionnel ni de Corrélat intentionnel, la métaphorisation lui transfère une ergativité. Il y a des prédications qui accordent une ergativité à des entités qui n'en ont pas intrinsèquement.

DÖPKE et SCHWARZE (1981 :19-28)

Ces auteurs se sont penchés sur le rôle des prépositions locales dans la construction sémantique de la phrase. Selon eux, il n'est pas toujours aisé « de préciser quels sont les termes qui se trouvent dans la relation exprimée par une préposition ». Les auteurs se limitent aux prépositions locales. Ils distinguent entre les syntagmes prépositionnels qui se laissent interpréter comme source, comme lieu de passage ou comme but. Dans « Paul travaille à la cave », le SP est indicateur de lieu. Dans « Paul vient de Zurich », le SP est indicateur de source. Dans le cas des indicateurs de lieu, le terme régi, c'est l'objet localisant, et l'autre terme, c'est l'objet localisé. Selon les auteurs, il n'est pas toujours aisé de repérer sémantiquement l'objet localisé. Pour le prouver, les auteurs considèrent les exemples suivants : a) « Paul entend les oiseaux dans le jardin » ; b) « Dans son lit, Paul entend les oiseaux ». En a), nous ne savons pas si « dans le jardin » localise le C.O.D. ou le sujet « Paul ». Il y a ambiguïté. En b), il n'y a pas d'ambiguïté.

La grammaire cognitive peut nous orienter vers une analyse d'interprétation. En a), il y a proximité syntagmatique entre le C.O.D. « les oiseaux » et le SP. La préposition « dans » fonctionne en opérateur de cohésion syntagmatique. Ainsi, le principe iconique de la distance nous invite à penser que « dans le jardin » localise « les oiseaux ». « Paul » peut être dans le jardin ou pas. La connaissance partagée que nous avons de « jardin » nous permet de dire que des oiseaux peuvent y être. En b), la thématization du terme localisant le rapproche du sujet « Paul ». Le principe iconique de la distance nous invite à penser que l'entité localisée, c'est « Paul ». La connaissance partagée que nous avons de « lit » nous permet de concevoir un lien conceptuel fort entre « Paul » (entité animée +humain) et « lit ».

Les auteurs poursuivent en nous faisant remarquer que l'objet localisant peut localiser deux objets à la fois, comme dans « Paul répare sa voiture dans la cour ». La grammaire cognitive nous indique que nous sommes dans la grille d'action. L'agent « Paul » déploie un flux d'énergie afin de manipuler le C.O.D., « voiture ». « Agent » et objet affecté sont forcément en co-spatialité, « dans la cour ». Nous sommes dans la causalité directe. « La cour », c'est le

lieu de référence de l'événement. Par ailleurs, cette phrase est conforme à l'ordre canonique de la phrase prototypique transitive à complément du français qui répond à l'ordre « SVOC » (DELBECQUE 2006 :123). L'analyse par le comitatif est pertinente. Dans ce cas précis, les auteurs parlent de localisation actancielle. Afin de pousser plus loin leur pensée, les auteurs prennent en exemple la phrase « Jean joue sur la table » (sans s'y trouver). Cet exemple nous rappelle ceux de CADIOT (1999 :57) « Pierre joue avec sa poupée sur la table » ; « Pierre a vu un chat sur le balcon ». Selon CADIOT (1999 :57), « rien n'indique que le référent de « Pierre » soit localisé par la « région Sur » (sur la table, sur le balcon).

Pour DÖPKE et SCHWARZE (1981 :19-28), une préposition locale remplit deux fonctions dans la phrase où elle apparaît. Elle exprime un cas locatif, à savoir une relation existant entre l'état de choses décrit par la phrase et l'objet localisant. Elle exprime par ailleurs une relation de localisation plus spécifique entre l'un des actants de l'état de choses et l'objet localisant. Dans le cadre casuel de « jouer », c'est « jouet » qui n'est pas désigné en surface. Nous pouvons poser alors « x sur y », « x » étant « jouet » et, « y », table.

« Jouet » est un objet inanimé. C'est le joueur qui transfère sa propre dynamique d'action sur « jouet », compagnon d'activité. L'action de « jouer » suppose que les mains du sujet soient en contact avec « jouet », sauf dans le cas des jouets télécommandés. Le méronyme corporel « mains » du joueur peut être localisé sur la table. La connaissance partagée que nous avons de « table » ne nous permet pas de concevoir le rapport « Jean est sur la table ». « Sur » localise le procès « joue ». Dans « Jean joue sous la table », il est aisé de comprendre que « sous la table » localise à la fois « Jean » et « jouets ». Il nous est plus facile d'accorder la localisation « sous une table » à une personne. La grammaire casuelle et la grammaire cognitive nous offrent des pistes d'interprétation des problèmes sémantiques pointés par les auteurs. La pragmatique est aussi un élément à prendre en compte. C'est pour des raisons cognitives que nous pensons que « les oiseaux » sont « dans le jardin », et que « Paul » est « dans son lit ». La pensée de DUCLOS (1660 : 463) vaut ici : « La préposition seule ne suffit pas pour déterminer les rapports ; elle ne sert alors qu'à unir les deux termes ; et le rapport entre eux est marqué par l'intelligence, par le sens total de la phrase ».

Application à la langue créole martiniquaise

Nou té ka manjé anlè menm tab la (Nous mangions sur la même table) (Nous mangions à la même table).

Dans cet énoncé, *anlè* ne permet pas de localiser *Nou*. Par sa télélicité, *anlè* prend en compte la dynamique de l'action *manjé* et la surface de recouvrement que *tab la* représente pour *manjé* (aliment). *Manjé* (aliment) est dans le cadre casuel de *manjé* (manger). Toutes ces considérations cognitives justifient l'occurrence de *anlè* plutôt que celle de *asou*. En somme, *anlè* caractérise le procès *manjé*. S'il s'agissait de localiser le sujet du procès, la langue aurait convoqué *alantou* (autour de).

I ka véyé mwen an tou lapot la (Il me surveille dans le trou de la porte) (Il m'épie par le trou de la serrure).

Dans cet énoncé, le sujet n'est pas localisé « dans le trou de la porte ». *Tou lapot la* représente le canal-trajet qu'opère la télélicité du regard du sujet. La langue créole conçoit ce trajet en contenant. Nous sommes dans la métaphore du conduit.

Ainsi, à l'instar de KOPECKA (2009 :54-75. 6.), nous sommes en mesure de poser que :

« la représentation des événements spatiaux ne repose pas sur le verbe seul ni sur une addition de la sémantique de la préposition et du verbe, mais qu'elle résulte d'une interaction complexe entre différents facteurs ».

Ces énoncés considérés en langue créole présentent un degré d'ambiguïté. C'est la pragmatique qui nous permet de lever les ambiguïtés, ambiguïtés qui, selon CHOMSKY, (1971 : 30-45), (1969 : 53-54) sont constitutives des énoncés que nous produisons. C'est sur l'ambiguïté que l'auteur a construit une partie de la grammaire générative.

LAUR (1993)

L'auteure s'est penchée sur « la relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique de l'espace ». Selon LAUR (1993 :64-65),

« sur le plan cognitif, l'étude des relations entre verbes de déplacement et prépositions locatives montre que la combinatoire des traits sémantiques ne se fait pas de manière aléatoire, mais obéit à des propriétés topologiques, géométriques ou fonctionnelles qu'il est nécessaire d'étudier en détail. Ces propriétés font que certains traits des verbes sont incompatibles avec certains traits des prépositions ». Nous pouvons dire « entrer dans », mais pas « entrer contre » ; « sortir de », mais pas « sortir autour ».

L'auteure insiste sur le fait que certaines combinaisons à interprétation finale comme « sortir dans » trouvent leur explication dans « le principe d'anticipation » élaboré par VANDELOISE(1987). Quelle que soit la combinaison, le verbe détermine toujours le changement de lieu ou orientation. La préposition détermine quant à elle la localisation interne ou externe de la cible par rapport au lieu de référence à l'issue du procès. Selon l'auteure, il y a incompatibilité entre les verbes téliques impliquant un changement de lieu (s'enfuir, arriver, passer) et des prépositions comme « autour », « le long de », qui décrivent un trajet médian externe. Il y a aussi incompatibilité entre ces mêmes verbes téliques et les prépositions qui décrivent l'aboutissement d'un parcours comme « jusque ». Ces mêmes verbes téliques n'acceptent pas facilement les prépositions qui décrivent l'orientation de ce parcours vers un lieu final (sur, vers, pour). Cette réflexion de l'auteure nous permet de rappeler un des principes de la grammaire cognitive qui veut que des formes congruentes sémantiquement s'attirent. Les sèmes se conçoivent en opérateurs d'iconicité.

BORILLO (1998)

BORILLO (1998 : 131-148) s'est intéressée à la polarité aspectuelle des verbes et des prépositions. Elle distingue entre verbes et prépositions à polarité initiale, médiane, finale. Pour l'auteure, lorsqu'une préposition dynamique introduit un SP comme complément d'un verbe qui a la même polarité, on dit qu'il y a « congruence » entre le verbe et la préposition. Alors, la préposition ne fait que préciser l'information déjà contenue dans le verbe comme dans « s'éloigner » (initial) + « de » (initial) ; « passer » (médian) + « par » (médian). Les prépositions positionnelles manifestent une congruence avec les verbes de polarité finale à l'image de : « arriver » (final) + « à » ; « entrer » (final) + « dans » ; « tomber » (final) + « sur ». Les prépositions positionnelles de localisation externe telles que « autour de », « le long de », « devant » se couplent naturellement avec des verbes médians comme « marcher » (médiane), +« le long de » ; « graviter » (médian) + « autour de ». Lorsque le verbe et la préposition ne sont pas dans une relation de congruence, c'est le plus souvent la préposition qui caractérise le déplacement par rapport au site. Ainsi, la combinaison « sortir dans » décrit un déplacement de polarité finale. Dans « Il est sorti dans le jardin », « le jardin », c'est la destination du déplacement. Cette notion de congruence de polarité est importante pour ce qui concerne la relation des combinaisons entre verbes et prépositions en langue créole, langue qui montre parfois une non congruence entre verbe et préposition, comme dans l'événement (se lever dans) (se lever de).

BORILLO (1999 : 57-58) nous indique que l'orientation frontale peut être un trait naturel, inhérent à l'objet. C'est la caractérisation fondamentale des êtres animés, des êtres humains et animaux, des objets naturels. Chez les être animés, l'orientation du corps ou de ses parties constitutives est donnée par la position des organes de la perception (vision, odorat), de la nutrition et de la communication, ainsi que la direction du déplacement. Beaucoup d'objets sont porteurs d'une orientation frontale intrinsèque sur la base d'une analogie de forme avec les êtres humains ou les animaux. Les objets qui ne possèdent pas d'orientation frontale intrinsèque recevront une orientation contextuelle. Ces remarques de l'auteure sont au cœur de l'indexicalité.

BORILLO (1993 :42) précise que c'est la disparition de lien anaphorique qui donne à la préposition l'apparence d'un adverbe, statut qui lui est souvent attribué par les grammaires traditionnelles. Pour illustrer son propos, elle prend l'exemple suivant : « Il n'y a pas de jardin devant la maison, mais il y en a un derrière ». Selon l'auteure, il est toujours possible de se rapporter implicitement au régime de la préposition « en se laissant guider par le lien sémantique qui existe entre la relation et son objet (*Ibid*) ». Nous posons que nous avons ici la représentation des locuteurs et interlocuteurs canoniques, dotés d'une capacité de mémorisation à terme immédiat qui leur permet de référer à de l'implicite.

LEEMAN (1999)

LEEMAN (1997 : 185-186) indique

« que l'on peut établir des corrélations entre catégorisations extra-linguistiques et langue, mais que les critères pertinents pour les unes ne le sont pas nécessairement pour les autres et qu'il est par conséquent dangereux de partir des unes pour prétendre rendre compte de celles de l'autre ».

Quand nous disons « Marie a été malade pendant sa grossesse », référentiellement, cela devrait pouvoir signifier que « Marie » a été malade pendant neuf mois. L'auteure en conclut que « se fonder sur le référent ne permet pas de prédire les emplois des mots, ni même leur interprétation ». « Pendant sa grossesse » ne répond pas à la question « combien de temps ? », mais à la question « quand ? », et dit que la maladie a eu lieu à un moment précis de la grossesse. L'analyse des mots que fait l'auteure ne se fonde pas sur le référent, mais sur l'observation des distributions. Selon LEEMAN (1999a : 74), c'est la distribution qui permet

d'observer le comportement des prépositions. « L'observation concerne surtout les possibilités et impossibilités distributionnelles de la préposition ». VAGUER (1993 :165) avait déjà pensé qu'il est plus cohérent de chercher à caractériser le sens d'une préposition à l'aide des relations syntaxiques et distributionnelles qu'elle tisse avec son cotexte. Nous posons que c'est cette analyse distributionnelle qui établit le corpus de l'analyse sémantique. Selon ce même auteur (*Ibid.* :173), la définition de la préposition ne peut être trouvée à partir de l'intuition de son rapport au réel, mais grâce au système linguistique qui va sécréter ses propres valeurs puisqu'à lui seul, par le biais des distributions et manipulations qu'il autorise, il permet la mise en évidence du fait que la préposition « dans » n'est pas spécifique à la localisation spatiale, n'est pas seulement un marqueur de l'intériorité, mais qu'elle permet aussi d'établir des relations dites de « contrôles » (de coïncidence, de concomitance, de consubstantialité, de coréférence) entre la préposition, ce qu'elle introduit et son cotexte.

LEEMAN (1997 : 189) admet « la pertinence de la forme observable » qui est l'actualisation d'un signifiant auquel correspond un signifié » et la diversité syntagmatique et sémantique concrète doit être expliquée comme des possibilités d'emploi réalisant tel ou tel aspect de la définition du signifié, le problème étant de maîtriser le cotexte, c'est à dire de déterminer les conditions auxquelles tel sème est activé ou au contraire virtualisé ou annulé ». C'est à partir de l'observation distributionnelle que LEEMAN (1999b :75-85) propose une analyse sur la différence de sens entre des prépositions commutables, lorsqu'elles le sont, et de la raison de leur non commutation, quand elles ne sont pas commutables. Elle prend le cas des prépositions « dans » et « pendant ». Prototypiquement associé à la notion d'intériorité – spécialement spatiale-, « dans » peut concurrencer « pendant », « au cours de », « lors » dans l'expression du temps. « Dans » peut aussi intervenir dans l'expression de la cause à la place de « à cause de », « du fait », « en raison de ». « Dans » peut traduire le temps, la cause concomitamment. Dans la phrase « Dans sa chute, il a rencontré des frênes et des charmes avant d'atterrir sur un pallier inaccessible », « dans » montre la chute en train de se dérouler, et peut commuter avec « lors de » ou « au cours de ». Dans « [...] mes réserves ont été broyées dans des torrents de boue », « dans » peut commuter avec « à cause de » et « par ». Dans la phrase « Dans le choc, la voiture perdait un feu arrière », « dans le choc » inclut la double idée que la perte du feu s'est produite lors et du fait du choc. Pourquoi avons-nous « dans » plutôt que « pendant » avec « chute », et pourquoi avec « choc », « pendant » est-il moins acceptable que « dans » ? Il en va de la valeur aspectuelle de ces régimes. « Chute », mais non « choc », est susceptible d'être duratif. L'idée en émerge que la préposition est en rapport avec l'aspect du nom. Selon l'auteure,

« la préposition institue ou active une certaine vision aspectuelle du nom, comme l'auxiliaire (tel que conçu dans la tradition grammaticale) a une incidence sur l'interprétation aspectuelle de l'idée verbale, en tant que le choix de l'auxiliaire à un temps composé est corrélable à une différence aspectuelle, et en tant que la double possibilité correspond à une double appréhension de l'idée verbale (Ils ont accouru / Ils sont accourus, Elle a accouché / Elle est accouchée » (LEEMAN1999b :77).

Nous comprenons pourquoi l'auteure a titré : « La préposition : un « auxiliaire » du nom ? » D'autres auteurs se sont penchés sur le rapport que la préposition entretient avec l'aspect. Pour ROSSI-GENSANE (2001 : 1), les prépositions « intrinsèquement dynamiques » (de, depuis, vers, jusqu'à) sont susceptibles d'exprimer l'aspect. ANSCOMBRE (1993 :111-147) a démontré que les prépositions « sur » et « sous » peuvent entrer dans la composition de syntagmes à valeur aspectuelle. Dans « Le malade a été opéré sous anesthésie » (*Ibid.* : 119), « sous anesthésie » définit les conditions de l'opération. « Sous anesthésie » est une caractéristique essentielle de l'opération. « Sous » établit un rapport indexical entre le procès et les conditions du procès. La connaissance partagée que nous avons des opérations nous autorise à dire que « sous anesthésie » dépasse la durée du procès « a été opéré ». La valeur aspectuelle de « sous anesthésie » coïncide avec l'opération, et les effets de l'anesthésie se prolongent au-delà de ce procès.

En langue créole martiniquaise, *anba* (sous) et *asou* (sur) peuvent avoir une valeur aspectuelle. Nous établissons toutefois une différence entre *anba lopsion* (sous l'emprise) et *asou lopsion* (sous la protection). Dans *I toujou anba lopsion moun* (*Il est toujours sous l'option de quelqu'un*) (*Il est toujours sous l'emprise de quelqu'un*), *anba* (sous) présente *moun* comme agent de passivation, définissant ainsi une zone d'influence durative. *Opsion* est péjoratif. Selon BERNABÉ (2003 : 137-138), *toujou* est une forme suraspectuelle omnitemporelle. Nous posons que *toujou* vient modaliser l'aspect de passivation. La passivation est renforcée par du fréquentatif. Nous sommes dans la suraspectualisation. L'influence que nous pouvons avoir sur les autres est un concept duratif. Dans *Bondié, mète mwen asou lopsion'w !* (*Bon Dieu, mets-moi sur ton option !*) (*Bon Dieu, garde-moi sous ta protection !*), l'alternance de la forme prépositionnelle renvoie à une alternance de signification. *Lopsion* est mélioratif. *Mwen* sollicite une faveur divine protectrice. Cette alternance de forme renvoie à une alternance axiologique. *Anba* renvoie au statut cognitif de

patient, *asou* renvoie au statut cognitif de bénéficiaire. L'aspect s'inscrit aussi dans le cadre des métaphores d'orientation.

ADLER (2005-2007)

ADLER (2007 : 215-235) fait remarquer que l'ellipse du régime n'est pas tolérée indifféremment par tous les emplois des prépositions. Elle présente les cas de « avec » et « sans ». L'ellipse est « bien réfléchie » et renvoie à des contraintes sémantiques et syntaxiques ». L'ellipse est possible seulement quand les prépositions font valoir leur sens prototypique : « Un / Ce stylo, j'écris avec ». L'ellipse est possible, car « stylo » est conçu pour écrire. En revanche, les phrases « Le soleil, je me couche avec », « Les poules, je me couche avec » sont inacceptables. Le complément temporel n'est pas prototypique de la préposition « avec ». En plus, avec l'ellipse, l'énoncé perd son sens temporel. « La préposition a du mal à restaurer un sens qui ne lui est pas pragmatiquement habituellement lié ». L'ellipse n'est pas possible quand « avec » introduit un complément de cause. L'auteure illustre son propos par la phrase « Avec le temps qu'il fait, je préfère ne pas sortir ». Cette phrase ne nous permet pas de produire « il fait un temps épouvantable, je préfère ne pas sortir avec ». Ainsi, il est établi, poursuit l'auteure « qu'une préposition qui admet le substitut zéro dans un certain environnement peut ne pas le faire dans un autre ». Au niveau sémantique, l'effacement ne couvre pas forcément toutes les valeurs d'emploi d'une préposition. ADLER (2005 :221-222) a montré qu'

« une préposition récusant en général l'anaphorisation nulle pourra l'accepter épisodiquement, dans un registre familier bien sûr, si elle profite d'une contiguïté avec une autre préposition qui admet ce procédé de substitution et qui, de ce fait, prépare la voie à cette sorte de pronominalisation nulle ».

L'auteure précise qu'il faut que cette préposition en emploi anaphorique dénote son sens prototypique. L'auteure prend l'exemple suivant : « Sur les feuilles, pas de stylo ; entre, non plus ». Dans cette phrase, « entre » expose son sens prototypique spatial. L'ellipse est donc possible.

FRANCKEL et PAILLARD (2007)

Pour FRANCKEL et PAILLARD (2007 :13), une préposition est un relateur qui met en rapport deux éléments X et Y en constituant une relation non symétrique. Dans cette relation non symétrique, Y prend la fonction de repère de X. Cette relation est notée : « X R Y ».

Pour ces auteurs, la préposition a une fonction prédicative. Dans cette hypothèse, le rapport entre verbe et préposition constitue une combinatoire entre deux prédicats : verbe et préposition. Pour eux, quand la préposition est liée à la rection du verbe, sa fonction ne se réduit pas à l'introduction d'un argument du verbe. Les auteurs posent que la préposition conserve sa sémantique dans tous ses emplois (*Ibid.* : 18). Dans la perspective de ces auteurs, le sens est déterminé par « le matériau qui lui donne corps » (*Ibid.* : 9). De ce fait, la préposition ne représente pas une configuration préétablie, spatiale, temporelle ou autre. Pour eux, les valeurs spatiales ne sont pas intrinsèques à la préposition. Ces valeurs spatiales apparaissent « en contexte dans des conditions spécifiques » (*Ibid.* : 10). Ainsi, pour les prépositions dites de division ou de zonage (entre, sur, sous, dans, avant, après), il s'agira « ni de privilégier ni de négliger les emplois spatiaux ». Les prépositions « pour, contre, par, en, avec, parmi » sont des prépositions dites de discernement. Le concept de « zonage » ne relève pas seulement de l'ordre spatial » (*Ibid.* : 8). Chaque préposition a une identité qui se manifeste dans tous ses emplois. Chaque préposition a une forme schématique fondée sur la description de ses emplois. Le concept de forme schématique est au cœur de la pensée de nos auteurs. FLAGUEL (1997 : 29) nous rappelle que

« la forme schématique se présente comme un dispositif de questionnement du contexte. Elle implique de déterminer ce qui dans le contexte est pertinent pour informer ce schéma abstrait ».

Pour CUILIOLI (1999), la forme schématique est une forme abstraite de base, une représentation formelle à partir de laquelle se constituent des formes supplémentaires qui sont en fait des déformations de la forme de base. L'auteur rappelle que les phénomènes linguistiques se caractérisent par leur complexité et hétérogénéité. Ces deux concepts permettent d'introduire ceux de stabilité et déformabilité en linguistique. La déformabilité est reliée à la construction d'une forme schématique qui permet le jeu de forces de transformation. « Le concept de déformabilité requiert que nous travaillions sur des formes »

(1999 :129). L'activité de langage n'est possible que grâce à la stabilité et la déformabilité des objets linguistiques pris dans des relations dynamiques. C'est la stabilité qui permet l'ajustement. La stabilité n'est donc pas « rigidité ou immuabilité », car « les phénomènes linguistiques forment des systèmes dynamiques qui sont réguliers, mais avec une marge de variation due à des facteurs d'une grande diversité : on a affaire à des phénomènes qui sont à la fois stables et plastiques » (CULIOLI 1999:129). Les prépositions sont une belle illustration du concept de déformabilité. La pensée de FRANCKEL et PAILLARD (2007) prennent le contrepied de l'hypothèse localiste. Cette hypothèse considère que les emplois spatiaux sont la base de formation des emplois temporels et figurés.

Tous les auteurs que nous venons de présenter se détachent du courant structuraliste. Ces auteurs intègrent dans l'approche qu'ils ont de la préposition une dimension à orientation fonctionnelle. Nous notons l'importance qu'ils accordent à la pragmatique. Mobilisant notre savoir encyclopédique, c'est cette pragmatique qui nous permet de lever l'ambiguïté inhérente à certains énoncés.

I.5 La préposition et le courant cognitiviste

Aux fondements théoriques de la grammaire cognitive

Selon BERTHONNEAU (1993:43), « l'espace est un domaine privilégié des approches cognitives, et les prépositions en sont un lieu d'élection ». Les cognitivistes ont fait de la motivation du sens un enjeu théorique contre le postulat d'autonomie de la syntaxe et, comme cette motivation est d'ordre perceptuel, ils ont fait de l'espace, y compris dans sa dimension de corporéité, domaine du concret, une source essentielle de la catégorisation du sens. Cela nous amène à concevoir la grammaire comme un outil de conceptualisation. Cette affirmation est au cœur de la pensée de LANGACKER (1987a). LANGACKER (1987a: 2) nous enseigne que

« Grammar (or syntax) does not constitute an autonomous formal level of representation. Instead, grammar is symbolic in nature, consisting in the conventional symbolization of semantic structure ».

Selon ce même auteur « Language is an integral part of human cognition » (*Ibid.*: 12). Afin de développer son propos, LANGACKER (1987a:110) prend les exemples suivants: a) « The

clock is on the table »; b) « The clock is lying on the table »; c) « The clock is resting on the table »; d) « The table is supporting the clock ». Selon l'auteur, la première phrase a) est *the most neutral*. Elle est *schematic* pour les trois autres. En b), le verbe « is lying » indique le plan horizontal de contact entre les deux entités « clock » et « table ». En c), le verbe « is resting » exprime le caractère statique de l'expression. En d), le concept de *support* met en évidence « the resistance of the table to the gravitational force exerted on the clock ». Nous avons ainsi quatre façons de conceptualiser la même scène objective. Les images diffèrent selon des paramètres précis. Il y a la sélection des aspects de la scène qui sont traités, la position à partir de laquelle la scène est observée. C'est ainsi que sera défini le rapport *Figure-Ground*. LANGACKER (1987a:233) précise que

« Figure /Ground organization is pervasive in human cognition, so we expect it to be operative in language; the trajector/landmark asymmetry-virtually universal for relational predications-seems a natural place to look ».

La préposition « on » saisit le rapport porteur-porté. C'est ce même rapport qui est conceptualisé de quatre façons différentes. Il en va de la subjectivité en langue. Ces différences sémantiques renvoient à des différences de conceptualisations. En effet, la grammaire cognitive établit un lien étroit entre le processus mental de conceptualisation et la structure syntaxique et sémantique. « Cognitive grammar therefore equates meaning with conceptualization (explicated as cognitive processing) (*Ibid.* : 5) ». Nous éprouvons ici la pertinence du concept *imagery* que LANGACKER (1987a:490) définit comme « ability to construe a situation in alternate ways for purposes of thought or expression, e.g. by effecting various types of focal adjustment ». LANGACKER (1987a:39) nous invite à considérer deux autres phrases: a) « He sent a letter to Susan »; b) « He sent Susan a letter ». L'auteur considère que ces deux phrases ont la même valeur de vérité et peuvent être interchangeables afin de décrire le même événement. En revanche, il souligne qu'elles sont différentes sémantiquement. En a), la préposition « to » rend explicite le trajet accompli par « the letter » ayant comme destination « Susan ». En b), c'est le concept de possession qui devient saillant. La possession est l'état résultant du fait que « the letter » a été envoyé. Cette relation de possession est symbolisée par la juxtaposition et l'ordre linéaire définis par « Susan » et « a letter ». Les deux phrases présentent la même scène à travers deux « images » différentes. Ces deux phrases se laissent aussi analyser par le principe iconique de la distance décrit par DELBECQUE (2006:29). En b), l'impact du sujet sur « Susan » est immédiat via le verbe

« sent ». Le datif précède l'accusatif. L'ordre casuel aligne l'agent, le datif, puis l'accusatif. Le lien entre l'agent et le destinataire est étroit. Le datif représenté par une personne (Susan) précède l'accusatif représenté par un objet (a letter). Cet ordre nous donne l'impression que « Susan » est possesseur de « a letter ». Il n'y a pas de morphème de liaison, ce qui révèle, par iconicité, le lien conceptuel étroit entre les formes. Nous pouvons dire que cette variation de formes entre a) et b) est iconique à une variation de conceptualisation. LANGACKER (1987a:231) nous décrit *the trajector/landmark asymetry*." Selon lui, « X ressemble Y » n'est pas équivalent à « Y ressemble X ». Nous, nous expliquons cela par la grammaire des événements, grammaire selon laquelle l'entité *Ground*"«Y», est antérieure à l'entité *Figure*"« X ». Le *Ground*" c'est le repère de comparaison. Le repère impose un ordre à la phrase. La grammaire cognitive nous indique que réciprocity n'est pas symétrie.

Après avoir posé de façon synthétique quelques traits théoriques de la grammaire cognitive, nous nous proposons de présenter les travaux d'auteurs du courant cognitiviste dans un ordre non chronologique. Dans ces travaux, c'est la nature du signe qui est pris en considération, signe dont nous rappelons quelques caractéristiques :

La nature du signe :

SAUSSURE⁹ (1916 :110-111) : le signe est arbitraire.

BENVENISTE (1966 :49-55) : le signe est nécessaire.

GRAMMAIRE COGNITIVE: le signe peut être motivé.

CULIOLI

Le but de la théorie de CULIOLI (théorie des opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE), c'est la modélisation de l'activité de langage. Cette modélisation se construit à partir de trois niveaux différents. Le niveau 1, qui nous est inaccessible, est celui des opérations mentales. Le niveau 2, qui nous est accessible, est celui du texte (oral ou écrit), c'est-à-dire des agencements de marqueurs qui sont des traces des opérations du niveau 1. Le niveau 3, métalinguistique, construit par le linguiste, est une représentation du niveau 2 : il s'agit de simuler, par la relation établie entre le niveau 3 et le niveau 2, la relation entre les niveaux 1

⁹ Saussure (1916 :101-102) signale toutefois « deux objections qui pourraient être faites à l'établissement du principe de l'arbitraire du signe et reconnaît que l'on pourrait s'appuyer sur les onomatopées pour dire que le choix du signifiant n'est pas toujours arbitraire ».

et 2. La théorie des repères, c'est la théorie choisie pour tenter la simulation de l'activité de langage. L'idée fondamentale est qu'un objet n'acquiert de valeur déterminée que grâce à un système de repérage. C'est dans la relation qu'un terme fait sens. CULIOLI (2002 :207-211) nous enseigne l'importance de ce concept dans sa théorie. Pour CULIOLI (*Ibid.* : 207), « il y a un repéré, un « localisé », et ce repéré est repéré par rapport à un repère ». Dans « Jean écrit une lettre », « la lettre », c'est le repéré, et « Jean », le repère. « Jean » est l'agent, et « une lettre », c'est l'agi. Il y a donc cette première relation entre « Jean » et « la lettre ». Cette relation entre dans une autre relation explicitée par « écrire ». Ainsi, « Jean » et « lettre » sont repérés l'un par rapport à l'autre, et tous deux sont repérés par rapport à « la relation qui s'articule autour de « écrire ». Les relations de repérage sont des « enchevêtrements » de relations. Dans la relation de localisation « Il y a un livre sur la table », « un livre » représente le « localisé », « la table » représente le localisateur, et « sur » représente le relateur. L'auteur a mis en évidence le concept de déformabilité. Ce concept requiert que nous travaillions sur des formes (abstraites en l'occurrence) que nous construisons à partir d'une forme empirique et de ses priorités distributionnelles. Cette forme abstraite, c'est la forme schématique, forme schématique à propos de laquelle que VICTORRI (1997 : 41-62) écrit :

« Il faut les concevoir comme relativement instables, sujettes à des déformations « précoces » dans le processus de construction de sens, qui modifient considérablement leur comportement dans la suite du processus ».

La déformabilité suppose à la fois modification et invariance, que l'on ait des facteurs de déformation, une marge de jeu et un espace d'ajustement. Pour CULIOLI (1999 :129), « les phénomènes linguistiques forment des systèmes dynamiques qui sont réguliers avec une marge de variation. Ce sont des systèmes stables et plastiques. Stabilité ne veut pas dire « rigidité », « immuabilité ». La déformabilité est une opération qui transforme une configuration en une autre. Tout terme entrant dans une relation doit être nécessairement situé par rapport à un autre, c'est-à-dire stabilisé dans un schéma par rapport à un autre. Tout terme a un « site ». « L'idée fondamentale, c'est que nous avons affaire à un système qui a des propriétés de stabilité, on pourrait même dire de rigidité d'un certain côté, mais qui a en même temps des propriétés de plasticité et de labilité, d'articulation » CULIOLI (2002 :57). Le « sens » n'est donc pas une chose donnée une fois pour toute, mais qui se négocie dans les tiraillements de l'ajustement intersubjectif.

L'apport de Culioli est de nous rappeler la saillance de la polysémie et de la pragmatique dans la production d'énoncés. Le sens est bien une « construction dynamique ».

TALMY (2003)

L'auteur a dégagé quatre *Imaging systems* afin de définir les types de relation que les entités entretiennent les unes par rapport aux autres dans l'espace et le temps. Le premier système concerne les caractéristiques géométriques abstraites des objets, et leur relation à l'intérieur de différents cadres de référence. Le deuxième spécifie un point qui permet de construire une perspective afin de décrire une scène. Le troisième indique l'importance de la distribution de l'attention à accorder à une scène à partir d'un certain point de perspective. Le quatrième est celui qui permet de concevoir la dynamique des forces, la façon dont les objets interagissent dans la dynamique des forces. À ce titre, les événements se conçoivent en objets abstraits construisant une dynamique de force. Les trois premiers systèmes mobilisent notre faculté de perception visuelle.

S'appuyant sur la distinction classique des unités linguistiques entre classes ouvertes (noms, verbes, etc.) et classes fermées (prépositions, déterminants, etc), TALMY, nous fait remarquer FUCHS (2004 :77-78), définit deux « sous-systèmes » au sein des langues : le sous-système grammatical et le sous-système lexical. Le sous-système grammatical contient les morphèmes grammaticaux (prépositions, conjonctions, flexions nominales et verbales. Ce sous-système comporte aussi les catégories grammaticales, les fonctions syntaxiques et les constructions syntaxiques. Le sous-système lexical comporte les lexèmes. Le rôle du sous-système grammatical, c'est d'organiser les différents éléments évoqués par un énoncé les uns par rapport aux autres en une scène complexe cohérente.

TALMY (2003 :312), qui distingue entre *Figure* et *Ground*, attribue à chacune de ces entités des caractéristiques spécifiques, et définit comme suit *The general conceptualization of Figure and Ground in language* :

« The Figure is a moving or conceptually movable entity whose path, site, or orientation is conceived as a variable, the particular value of which is the relevant issue. « The Ground is a reference entity, one that has a stationary setting relative to a reference frame, with respect to which the Figure's path, site, or orientation is characterized ».

Pour TALMY (*Ibid.* : 187-194), la préposition permet d'anticiper la nature des entités qu'elle met en relation. Ainsi, dans « The board lays across the railway bed », la préposition « across » indique que *Figure* est linéaire, et que le *Ground* est *fibbonal*, à savoir un plan borné par deux côtés parallèles. « In » suppose que le *Ground* est orienté en contenant pour *Figure*, contenu. « Between » et « among » supposent que le régime est pluriel comme dans « between the trees », « among the trees ». En nous présentant le concept de dynamique des forces dans le langage, TALMY (2003 :409-439) nous enseigne que ce concept concerne à la fois les interactions physiques et les interactions psychologiques et sociales (*Ibid.* : 409). C'est à partir de la dynamique des forces que TALMY (*Ibid.* : 431-432) a élaboré Le concept de *Self Divided*. Dans « I held myself back from responding » ou « I refrained from responding », il considère que le moi du sujet est partagé entre deux intentions qui s'opposent. Nous posons que le concept de *Self Divided* se définit en zone d'influence circulaire. Nous posons que nos idées et nos intentions sont des entités qui peuvent nous affectent. Enfin, l'auteur (*Ibid.* : 325-329) nous invite à la grammaire des événements par les concepts de *earlier event* et *later event*. Nous pouvons dire que les événements sont des entités qui s'organisent de façon linéaire, comme le Temps. Les concepts de *causing event* et *caused event* présentés par TALMY (2003 :481-494) illustrent bien cette idée que les événements s'inscrivent dans la linéarité du Temps. Citons- le:

« The caused event functions as the Figure and the causing event as the Ground of the whole situation (and they are represented, respectively, earlier and later in an underlying structure); the causal relation is result from » (TALMY *Ibid.*: 429).

L'auteur nous fait remarquer qu'il y a des situations dans lesquelles *caused event* se réalise dans la durée du *causing event*, comme dans « The carton slid across the grass from the wind blowing on it (steadily) (*Ibid.*) ». Nous notons que c'est l'interaction définie par « the wind » et « the carton » qui crée la relation de cause à effet, car « the wind », antérieur à « the carton », manifestait déjà son énergie en tant que phénomène avant d'affecter « the carton ». C'est le comitatif fonctionnel qui crée la relation de *causing event*.

MILLER et JOHNSON (1976)

MILLER et JOHNSON (1976 :375) rappellent la primarité de l'organisation spatiale dans la cognition humaine. L'homme dispose de systèmes cognitifs qui lui permettent d'être

assez précis dans sa façon d'encoder l'espace et les relations spatiales. Cette capacité de précision trouve sa pertinence dans le fait que, selon les auteurs, rien ne peut être en deux endroits à la fois (*Ibid.* : 376). Les prépositions spatiales participent de ce dispositif. La langue met à la disposition de l'homme des éléments qui lui permettent de préciser la localisation des objets dans l'espace. Pour MILLER et JOHNSON (1976:47), les objets peuvent être *discrete entity*, ou peuvent être *part of another thing*. La place d'un objet dans l'espace, c'est sa caractéristique fondamentale. Ces objets ont des surfaces, des bords, des couleurs, des formes, des dimensions et des masses (*Ibid.* : 39). Les choses conservent leur identité. Cela permet qu'il soit toujours possible de les reconnaître. Les choses sont isolées les unes par rapport aux autres. L'homme a la capacité de différencier un objet du site qui le supporte (*Ibid.* : 39). Dans la description qu'ils font du *perceptual word*, les auteurs nous indiquent que les objets bougent d'une région à une autre, d'un moment à un autre. Ainsi devons-nous avoir la capacité de décrire ces changements et mouvements qui se réalisent dans notre expérience du monde perçu. Un objet qui est *perceptual figure* à un moment donné, peut être, à un autre moment, *part of background*. Cela dépend de l'angle de perception du percepteur. Il ne peut y avoir de description du *perceptual world* sans réflexion sur les verbes de perception. MILLER et JOHNSON (1976 :583-590) nous présentent une analyse de verbes de perception. Ils considèrent que « see » is one of the more complex verbs in English », et que le sujet de « see » est expérimentateur. Selon MILLER et JOHNSON (*Ibid.* : 379), la préposition permet de mettre en relation une paire d'arguments « R (x, y) », dans laquelle le « référent x » est *the target*, représenté par le nom tête de phrase, et « y », le « relatum » ou *landmark*. « R » c'est la relation spatiale indiquée par la préposition. Psychologiquement, ces constructions supposent l'existence d'un *landmark* dont la localisation est connue ou facile à découvrir par les deux participants à la communication. Cette donnée permet de localiser *the target*. Pour les auteurs (*Ibid.* : 394-395), le système déictique est le système de localisation le plus primitif psychologiquement. « The first spatial relatum we learn to use is ego » (*Ibid.*: 394). Le sens primitif de « here », c'est « where I am ». « From » renvoie probablement à « from me », et « to », à « to me ». L'usage égocentrique de l'espace place l'égo au centre de l'univers (*Ibid.* : 376). « Here is the region x of interaction with ego » (*Ibid.*: 395). Nous posons que, par ces propos, les auteurs définissent le concept d'indexicalité. Les auteurs reconnaissent le fait que le Temps s'exprime en termes d'Espace. Pour eux, c'est l'expression du mouvement qui en constitue la preuve la plus évidente (*Ibid.* : 411). Les auteurs ont analysé quelques prépositions spatiales, et insistent sur leur polysémie et leur diversité cotextuelle.

Un exemple de préposition: « on »

Les auteurs (*Ibid.* : 386-388) nous amènent à concevoir les cotextes d'emploi de « on ». Pour eux, « on » suggère prototypiquement que le « the supported referent is on the top of the supporting relation », comme dans « The rug on the floor ». Cette signification se retrouve aussi dans « The table on the rug » et « The lamp on the table ». Nous pouvons dire « The table on the floor » (La table sur le sol), même s'il y a « the rug » (le tapis) entre « The table » et « the floor ». Cela s'explique par la transitivité de la relation support. Cette transitivité a ses limites, car de la phrase « La lampe est sur la table qui est sur un tapis sur le sol », nous ne pourrions pas déduire « La lampe est sur le sol ». De même, la phrase « Le toit est sur la maison qui est sur des fondations » ne nous permet pas d'inférer « Le toit est sur les fondations ». En revanche, nous pourrions dire « La table est sur le sol », même si quand nous cherchons dans la région du sol, nous y trouvons les pattes de cette table. S'il y a une lampe sur cette table, nous ne pourrions pas dire « La lampe est sur le sol », parce que quand nous la chercherons dans la région du sol, nous ne l'y trouverons pas. La transitivité a ses limites.

EVANS et TYLER (2005)

EVANS et TYLER (2005 :1-30) nous invitent à reconsidérer le rôle que joue la préposition dans la construction sémantique de l'énoncé. Pour ce faire, les auteurs prennent l'exemple des prépositions spatiales, et nous amènent à concevoir que la signification des énoncés se développe dans le sémantisme de tous les éléments du contexte linguistique de cet énoncé. L'interprétation sémantique assignée à une préposition est contrainte et délimitée par le contexte linguistique incluant *trajector noun-phrase*, *landmark noun-phrase* et le verbe recteur de l'énoncé. Ces mêmes auteurs font valoir l'apport de *Cognitive linguistics* à la pédagogie appliquée à la grammaire. Dans l'apprentissage de la grammaire d'une langue par des étrangers, l'approche cognitive est une médiation qui permet à ces apprenants étrangers d'appréhender la façon dont cette langue apprise conceptualise. C'est ainsi que l'apprentissage par cœur laisse la place à l'apprentissage de la conceptualisation. AMR HELMY (1999 : 89) nous rappelle bien que « les prépositions font partie de ces catégories d'éléments par lesquelles les langues se différencient très fortement même lorsqu'elles sont typologiquement très proches ». EVANS et TYLER (2005 :14-15) nous l'expriment en nous révélant que « The spatial relation described by the English preposition « in » corresponds to at least three distinct prepositions in French, namely « dans », « sous » and « sur ». Pour les

auteurs, il s'agira de concevoir comment la signification de la préposition change avec le contexte, et de comprendre que chaque préposition encode à *particular proto-scene*"dans chaque langue considérée (*Ibid.* : 16). Cette démarche cognitive nous enseigne bien que chaque langue découpe le réel à sa manière, et que le contraste entre les prépositions françaises et anglaises est intimement lié à la façon dont nous nous représentons les scènes spatiales. Grammaire, culture et conceptualisation forment un tout.

EVANS et TYLER (2005 :25-26) considèrent deux prépositions anglaises, « over » et « above », et nous enseignent en quoi la grammaire cognitive nous permet d'apprécier la pertinence de leur occurrence dans a) « Mary has a strange power over John », et b), « Mary has a strange power above John ». En a), « over » exprime l'idée de contrôle. Cette idée de contrôle est rendue par la métaphorisation du sens spatial de contact de « over ». Nous posons que nous pouvons avoir un contrôle sur les personnes avec lesquelles nous sommes en contact. Il en ressort que la phrase b) est inconcevable, dans la mesure où « above » exprime une métaphorisation de sa valeur de non contact. Nous en déduisons que nous ne pouvons pas avoir de pouvoir sur les personnes avec lesquelles nous ne sommes pas en contact. C'est l'approche cognitive de la grammaire qui nous le révèle. L'approche cognitive nous révèle que l'emploi des prépositions n'est pas arbitraire. L'approche cognitive donne sens à l'apprentissage par cœur.

HERSKOVITS (1986)

HERSKOVITS (1986 :27-29) nous présente le monde physique comme particulièrement bien défini et conceptualisable sans ambiguïté. Ce monde est meublé d'objets. Chaque objet a une forme bien précise et occupe une position dans l'espace. La gravité se répand dans l'espace et chaque objet, à moins qu'il soit en mouvement ou plus léger que l'air, doit avoir un support. La surface de la terre est un support naturel. Un objet, s'il a un support, peut être, à son tour, support pour un autre objet. L'eau peut être support pour certains objets bien définis. Les objets peuvent se déplacer dans l'espace. Ils sont constitués de plusieurs parties. L'auteur stipule que la description géométrique du Monde est importante, car le langage nous permet de référer à la géométrie des objets et de conceptualiser.

Locative expressions

Selon HERSKOVITS (1986 :7), le type le plus simple de *locative expression*"est composé de trois éléments : la préposition et deux noms, comme dans « The spider on the

wall ». Dans cette construction, « The spider », sujet de la préposition, représente *the reference entity*," et « the wall », objet de la préposition, représente *the located entity*." Les questions de l'encodage et du décodage, *decoding and encoding*," sont les préoccupations majeures de l'auteure. HERSKOVITS (*Ibid.* : 11) pose les questions suivantes à propos du décodage :

« given a locative expression used in a particular situation, can one predict what it conveys, how it will be interpreted-that is, provided it has been used appropriately? If not, can one explain the inappropriateness ? »

L'auteure conçoit comme suit la question à propos de l'encodage:

« Given a situation with two spatial objects, can one predict the locative expression that can be used truly and appropriately to describe their spatial relation? »

Dans cette problématique, l'auteure s'intéresse tout particulièrement aux *locative expressions*" dont la fonction est d'exprimer des relations. Pour HERSKOVITS (1985 :39-46), les prépositions sont assignées à des *Ideal meanings*." « La signification idéale » d'une préposition est une idée géométrique à partir de laquelle des significations nouvelles émergent en contexte. Le contexte impose à cette « signification idéale » des adaptations diverses et des changements de signification. Cette « signification idéale » se définit comme une sorte de signification prototypique qui se manifeste dans tous les usages de la préposition. Les transformations appliquées à « la signification idéale » de la préposition peuvent être de deux sortes. L'auteure distingue entre *sense shifts*" et *tolerance shifts*." Dans l'expression « the wrinkles on his forehead » (les plis sur son front), la « signification idéale » de « on » n'est pas pleinement convoquée. « On » n'encode pas le rapport porteur-porté, mais le rapport de contiguïté. Ces deux concepts partagent une intersection cognitive, et c'est cette ressemblance sémantique qui motive la convocation de « on ». Quand nous disons « the apple on the branch », « on » exprime *attachment*." Comme le plus souvent *attachment*" est en relation avec *contiguity*" et *support*," la préposition « on » est convoquée pour exprimer *attachment*." « On » subit un *sense shift*" (un changement de signification). La notion de *sense shift*" se conçoit en glissement de signification. Ce glissement de signification permet d'exprimer une relation sémantiquement proche. *Tolerance shifts*" fait intervenir d'autres paramètres. Quand nous disons « The book is on the table » (Le livre est sur la table) et qu'il y

a une nappe entre le plateau de la table et le livre, nous comprenons bien que la relation exprimée par « on » est *only approximately true* (*Ibid.* : 41). C'est par tolérance que l'usage de « on » se justifie ici. L'auteure qualifie cet emploi de *transformed ideal meaning*. Ces concepts ci-dessus décrits nous amènent à poser que la catégorie des prépositions peut être structurée par la ressemblance à une relation idéale prototypique. L'auteur décrit ensuite *pragmatic factors* (les facteurs pragmatiques) qui conditionnent l'interprétation des expressions locatives. Ainsi, les transformations de signification subies par la signification idéale sont motivées par des considérations extralinguistiques. L'auteure cite quatre facteurs pragmatiques fondamentaux : *Saliency, Relevance, tolerance and idealizations, typicality*. *Saliency* (saillance) met en évidence le concept « partie-tout ». HERSKOVITS (1986:73) énonce un principe de *Saliency* comme suit :

« One can use a noun which basically denotes a whole object to refer to the region occupied by a part of it that is typically salient ».

Quand nous disons « The cat under the table » (Le chat sous la table), le chat n'est pas sous les quatre pattes de la table, mais sous le plateau de la table. « Table » est mis pour « plateau de la table ». Le tout remplace la partie. « Saliency explains the direction of metonymic shifts » (*Ibid*). La saillance est liée à la perception et à l'interaction avec l'environnement. *Relevance* est lié aux choix des prépositions, choix qui permet au locuteur d'exprimer ce qu'il désire exprimer dans un contexte de communication bien précis. L'auteure prend l'exemple des deux prépositions « in » et « on ». Le locuteur convoquera la préposition « in » dans l'expression « the milk in the bowl », car dans cette relation « bol » est conçu en contenant. « In » aura la priorité même si « milk » (lait) est contigu et supporté par « bowl » (bol). Le rapport contenant-contenu l'emporte sur le rapport porteur-porté. En revanche, le locuteur convoquera la préposition « on » dans « the dust on the bowl » (la poussière sur le bol » pour signifier que la poussière est sur la paroi intérieure du bol. Dans ce cas, la notion de contact est pertinente. *Relevance* est en rapport avec ce que le locuteur désire rendre explicite. *Tolerance*, c'est notre capacité à interpréter la différence d'acceptabilité entre plusieurs emplois des prépositions en fonction du contexte. L'auteure prend le cas de la préposition « at » dans des phrases exprimant *relational tolerance* :

- a) « Mary is at the gate ».
- b) « The runners are at the starting line ».
- c) « Jim sat at the edge of the chiff ».

En a), selon l'auteure, « Mary » et « the gate » sont vus comme des points qui sont en coïncidence. En b) et c), *the reference objects* sont conceptualisés en ligne, et *the located objects*, comme des points sur une ligne. Ces exemples suggèrent plusieurs questions. À quelle distance la cible doit-elle être du site pour que ces trois phrases soient vraies ? À quel point cette distance varie-t-elle selon les objets considérés dans chaque contexte ? La tolérance va varier selon les contextes, selon la nature des objets, la perception, et de ce qui est pertinent (*Ibid.* : 81). Selon l'auteure, il est difficile d'énoncer des principes relevant de *typicality*. Ce concept permet de motiver des inférences pragmatiques. Un exemple d'inférence pragmatique est illustré par l'exemple suivant : « The fountain is behind the city hall » (*Ibid.* : 84). Cette phrase nous laisse supposer que « the fountain » est près de « the city hall » (hôtel de ville), qu'il n'y a pas d'objets architecturaux d'importance entre ces deux objets d'architecture saillante. « Behind » n'a pas pour autant vocation à exprimer la proximité, car le trait « proximité » n'est pas repérable dans tous les emplois de cette préposition. Mais, nous trouvons plus judicieux d'exprimer une relation entre deux objets par la préposition « behind » quand ils sont proches l'un de l'autre. Il en va de la connaissance partagée que nous avons du rapport cible-site exprimé par « behind ». Un certain nombre de principes pragmatiques permettent par ailleurs de définir les *use types* des prépositions spatiales. Pour HERSKOVITS (1987 :86 :95), le concept de *use types* (types d'usage) renvoie à des schémas de constructions correspondant à des prépositions. Ces schémas de construction sont spécifiques aux langues. Les tournures idiomatiques fournissent des exemples pertinents de types d'usage. Si nous modifions les *uses types* des prépositions dans les tournures idiomatiques, les constructions idiomatiques deviendront intuitivement étranges pour les locuteurs de la langue considérée. Chaque type d'usage correspond donc à une des significations de la préposition. « Person at artifact » est un *use type pattern* qui signifie que la personne utilise l'artefact comme dans « Jim is at his desk » (Jim est à son bureau).

La pensée de HERSKOVITS (1986) nous permet de prendre en considération des facteurs linguistiques et extralinguistiques qui motivent le choix des prépositions spatiales. Les concepts que l'auteure développe nous amènent à cerner nos angles d'approche et d'analyse.

JACKENDOFF et LANDAU (1992 :99-124)

Les auteurs s'interrogent sur la façon dont le langage témoigne de la conceptualisation des relations spatiales. Ils précisent que les informations que nous avons de l'espace nous viennent de la perception visuelle et auditive, et du sens haptique. Selon eux, le cerveau contient des zones dont la fonction, c'est d'identifier les objets et de les localiser. C'est la construction du *What and Where system* qui s'élabore à partir de ces fonctions cérébrales. Ils insistent sur le fait que les objets du Monde Référentiel sont nombreux. Ces objets sont identifiés par leur taille et leur forme. Ils sont dotés de « top », « bottom », « front », « back », « sides » et « ends ». Leur description morphologique rappelle celle du corps humain. À partir de ces descriptions, nous pouvons nous représenter les axes vertical et horizontal. D'autres objets se conçoivent en *containers*. Pour JACKENDOFF et LANDAU (1992 :106-107), les expressions anglaises canoniques pour décrire une relation spatiale entre deux objets ne les relie pas directement. Un des objets, *the reference object*, définit une « région » dans laquelle l'autre objet, *figural object*, est localisé. Dans « the cat is sitting on the mat », « on the mat » définit une région via « the mat », *reference object*, et « the cat », *figure*, est localisé dans cette région. « On » se conçoit en opérateur exprimant la relation spatiale. Les auteurs insistent sur la polysémie des prépositions. Ils font remarquer que la plupart des prépositions sont spatiales, et que très peu de prépositions sont non spatiales. Selon les auteurs, le nombre réduit des prépositions implique qu'elles entraînent des contraintes considérables dans la façon dont elles expriment les relations spatiales. Ces contraintes sont les suivantes : a) l'asymétrie entre *Figure* et *reference object*. Nous dirons « The book is on the table », et non, « The table is under the book » ; b) la géométrie de *reference object*. C'est la forme du *reference object* qui induit le choix de la préposition spatiale. « Along », par exemple, suppose que le *reference object* possède un axe principal d'élongation comme dans « along a road » ; c) *quantity of reference object*. « between » conçoit *the reference object* en paire ; d) *relative distance*. « in » décrit la relation de distance la plus proche (inclusion-intériorité), « on », « against » supposent le contact, « near » indique la proximité. Ces prépositions ont leur négative représentée par « out of », « off of », « far from ». Nous notons que ces formes négatives sont complexes. Ce nombre de formes de ces expressions renvoie à la valeur de distance qu'elles expriment : *the more distance, the more forms*. Nous sommes dans un principe d'iconicité. La contrainte e), direction, peut être exprimée par « over », « above », « under », « below », « beneath ». Ces prépositions prennent en compte la fonctionnalité de la gravitation, et supposent l'axe vertical. « By », « alongside », « beside », « next to »

définissent la direction horizontale. La contrainte f/ concerne la combinaison de la distance et de la direction, et la contrainte g) tient compte de l'accès à la perception. Il est à noter qu'aucune des relations ne spécifie la forme de *figural object*." Toutefois, les trois prépositions « along », « across » et « around » supposent des conditions spécifiques. Certaines prépositions exigent que *figural object* soit conçu en substance ou en ensemble comme dans « water all over the floor ». D'autres facteurs sont aussi à prendre en compte. En anglais, les grands véhicules -« buses, trains, large airplanes »- sont conçus en *container* ou/et *platforms*, mais les petits véhicules sont conçus seulement en *containers*." Nous disons « in a bus » ou « on a bus », mais nous ne disons que « in a car ».

Le rapport physique établi entre l'habitacle de « car » et la masse corporelle du/des passager(s) fait que « car » contraint les mouvements du passager. Par la position assise, il perd la position debout de la personne canonique. Le passager ne peut pas se déplacer dans « car ». Le contenant contrôle le contenu. Ainsi, « on a car » ne peut pas être synonyme cognitif de « in a car ». « Bus » est plus grand, plus haut en habitacle que « car », quoique fermé aussi. « On », dans « on a bus », permet les déplacements des passagers à l'intérieur de « bus ». « On » fonctionne en opérateur de synecdoque partie-tout, et permet de concevoir le bus comme *platform*." *Platform* est porteur pour les passagers-portés. L'emploi des prépositions « in » et « on » avec « car » et « bus » relève de l'idiomaticité. Ces emplois idiomatiques ne sont pas arbitraires, mais répondent à des raisons cognitives.

JACKENDOFF (1983:28) établit la différence entre *real world* et *projected world*." Ce dernier concept représente le monde tel que nous le concevons. Selon l'auteur (*Ibid.* : 42), "*the projected world*" est composé d'objets et d'entités dotés d'une intégrité spatiale et temporelle. Dans les cas les plus courants, les objets sont *figure*, dans une opposition *figure-ground*." Ces objets se conçoivent en contenus pour le champ visuel contenant. Ce champ visuel nous permet de décrire l'espace, espace que nous considérons comme premier parce qu'il est *common ground* pour nos facultés visuelles, tactiles et d'action (*Ibid.* : 210).

VANDELOISE (1986)

VANDELOISE (1985a : 207), (1985b :472-473), (1986 : 239), (1987 :11) (1992 :30-36) a exprimé les limites des descriptions géométrique et topologique des prépositions spatiales. L'approche fonctionnelle, c'est l'approche de prédilection de l'auteur. C'est par

cette approche que VANDELOISE (1993 :185) « a tenté d'établir que les relations spatiales étaient souvent motivées par des concepts complexes, fonctionnels et dynamiques plutôt que par des concepts simples, géométriques ou topologiques », et que, par exemple, « inclusion topologique » et « rapport contenant-contenu » sont deux concepts différents. (*Ibid.* : 183-184). En associant perception olfactive et approche fonctionnelle, VANDELOISE (1987 : 11) nous enseigne que les prépositions « devant-derrière » n'induisent pas forcément le non accès à la perception visuelle. En effet, dans « Je ne sens pas les violettes parce que les marguerites sont devant », c'est le domaine des sensations olfactives » qui est pertinent. L'approche fonctionnelle nous révèle que la perception olfactive permet d'appréhender l'espace. En saisissant l'approche dynamique d'analyse des prépositions, VANDELOISE (1995 : 138) établit une différence entre « localisation » et « zone d'influence ». Dans « L'enfant est dans le désert », l'approche fonctionnelle nous révèle que le site, « le désert », est détrimental pour l'enfant. Cette zone d'influence est révélée par l'approche fonctionnelle. VANDELOISE (1999 : 159) stipule que le concept de dépendance prévaut sur celui de contenant-contenu quand « dans » a une valeur temporelle. « La dépendance jouera un rôle important dans l'extension des usages de la préposition « dans » hors de l'espace ». VANDELOISE (2004 : 23) nous révèle que « les adjectifs de dimension peuvent également décrire la localisation dans l'espace aussi bien que l'extension de la matière ». Les prépositions n'ont donc pas le monopole dans l'expression de l'espace.

L'auteur énonce « une règle d'usage » pour chaque préposition. L'usage(ou les usages) le(les) plus représentatif(s) est (sont) appelé(s) prototype(s) VANDELOISE (1986 :63). Selon lui, le locuteur mémorise une liste d'usages pour chaque mot, et établit entre eux un certain nombre de généralisations. Ces usages sont nommés « caractéristiques » (*Ibid.* : 67). La règle qui suit est un exemple de caractéristique.

Caractéristique A : « a » est au-dessus de « b »/en dessous de « b » si la cible est plus haute/plus basse que le site sur un axe vertical.

L'auteur nomme « impulsion » l'existence d'un signifié originel simple.

VANDELOISE (1987 : 77-111) a élaboré le principe d'anticipation dont la formulation définitive est la suivante :

« Quand un verbe de déplacement ne met pas en évidence la position effective de la cible au moment d'énonciation, les prépositions qui décrivent la relation spatiale entre un site et une

cible statique décrivent similairement la relation entre un site et le terme anticipé du déplacement d'une cible mobile ».

VANDELOISE (2006 : 187) attire notre attention sur la définition des rôles sémantiques dans la description actancielle des énoncés. Selon l'auteur (2006 : 23), il n'y a pas conflit entre l'observation objective des distributions et l'interprétation cognitive. Nous, nous posons que l'analyse distributionnelle établit le corpus de l'analyse cognitive. Pour conclure la présentation de la pensée de VANDELOISE, nous allons emprunter à BERTHONNEAU (1992 :62) la citation suivante :

« Ce qui fait la force et la séduction de cette thèse, c'est la volonté de réduire l'altérité entre la langue, l'homme qui s'en sert, et le monde dont il parle ».

Nous voyons dans cette citation une façon de conceptualiser l'approche fonctionnelle d'analyse des énoncés.

LAKOFF et JOHNSON (1985)

LAKOFF et JOHNSON (1985 :24-31) montrent la saillance de l'orientation spatiale dans la construction des métaphores. L'orientation spatiale concourt à la conceptualisation des concepts qui nous font vivre : « Le bonheur est en haut » ; « La tristesse est en bas » ; « Le conscient est en haut » ; « L'inconscient est en bas » ; « Contraindre ou dominer est en haut » ; « Être contraint ou dominé est en bas ». Ces métaphores d'orientation se caractérisent par leur ancrage dans la culture des locuteurs qui les produisent. Selon LAKOFF et JOHNSON (1985 : 171), « notre orientation « dessus-dessous » provient de notre expérience directe du sol, des planches et autres surfaces horizontales. Si nous nous tenons debout, nous sommes sur le sol, sur le plancher etc. ». Nous projetons cette orientation sur les entités qui nous entourent, et c'est ainsi que nous concevons une mouche comme étant sur le plafond plutôt que sous le plafond, si ses pattes sont en contact avec ce même plafond. LAKOFF et JOHNSON (1980 : 142-143) nous présentent l'orientation « devant » comme caractéristique de la personne canonique. Cette façon de conceptualiser l'orientation « devant » n'est pas sans nous rappeler la pensée de HILL (1991 :172-173) qui soutient que « devant est plus saillant que « derrière » parce que nous marchons vers l'avant ». Les auteurs montrent à quel point les concepts qui règlent notre pensée « règlent aussi jusque dans le détail le plus banal notre

activité quotidienne ». Nous empruntons cette expression à LAKOFF et JOHNSON (1985 :13). CUENCA et HILFERTY (1999 :98) ont noté eux aussi ce phénomène qu'est la métaphore, et affirment que « La metáfora es un fenómeno tan ubicuo y tan usual que muchas veces ni siquiera nos damos cuenta de su presencia en nuestro propio discurso ».

LAKOFF (1987 :272) nous indique que le champ visuel se conceptualise en contenant pour les choses. L'auteur (*Ibid.* : 273) nous entretient de la relation partie-tout, relation dont il explicite quelques aspects. Selon lui, il y a une asymétrie au sein de cette relation. En effet, si A est une partie de B, alors B ne sera pas une partie de A. Cette relation n'est pas réflexive, car une partie ne peut pas être partie d'elle-même. L'auteur précise qu'il ne peut y avoir de tout sans parties, et que parties et tout occupent la même place. Si les parties sont détruites, le tout est détruit. Les parties forment un tout à condition qu'elles soient configurées en tant que tout. LAKOFF (*Ibid.* : 416-460) a analysé le mot « over », et a montré que ce mot appartient à différentes catégories grammaticales. Selon LAKOFF (1987:419), « the central sense of « over » combines elements of both « above » and « across ». Dans la description de « over », LAKOFF (*Ibid.* : 420-436) utilise la notion de *image schema*, et montre les liens entre ces schémas. L'auteur (*Ibid.* : 438) en arrive à la conclusion que les emplois de « over » sont motivés et que la signification doit être extraite du cotexte. LAKOFF (*Ibid.* : 416) reconnaît la polysémie des mots et affirme : « It is common for a single word to have more than one meaning ».

LAPAIRE (2006, 2008)

LAPAIRE (2008 :43) fait remarquer qu'en français et en anglais,

« de nombreux actes intellectuels sont traduits en termes sensori-moteurs, comme « voir » ou « saisir » un sens, « élaborer », « travailler », « construire » une représentation, « mettre le doigt » sur un problème », « prendre position » sur une question, « avancer » dans une discussion, « suivre » une logique, « parvenir » à une conclusion... ».

C'est le corps symbolique de la cognition qui se manifeste. Ce corps que la langue convoque pour animer et mettre en scène les actes de l'entendement, domaine de la cognition, des gestes métaphoriques de l'entendement. Ces gestes jouent un rôle capital dans la cognition langagière. LAPAIRE (*Ibid.* : 50) fait remarquer par ailleurs que les mots « main » et

« bras », « membres dominants de la cognition », se retrouvent dans beaucoup de scènes métaphoriques des interactions humaines. L'auteur cite des expressions dont celles-ci : « rester les bras croisés » ; « donner un coup de main » ; « rentrer les mains vides » ; « main de maître ». Le corps joue donc un rôle important dans les opérations de conceptualisation. Il décrit les gestes et les postures imaginaires de la pensée.

Il en va de même pour *lanmen* (main) en langue créole. Nous pouvons dire *Jojo soukwé lanmen Alen* (*Jojo a secoué la main d'Alain*) (Jojo a ravi à Alain sa femme), *I ni an bel lanmen tanbou* (*Il a une belle main de tambour*) (Il joue bien au tambour). La liste des constructions est loin d'être exhaustive. BARTHÉLÉRY (2008 :221) a produit l'énoncé *Mwen ! Man pa jen pran pies men kon sa épi misié-a asou sa* (Moi, je n'ai jamais eu l'occasion de parler avec lui de cette affaire). L'expression *pran an men épi an moun* vient signifier l'idée d'une conversation axiologiquement péjorative. C'est l'idée de conflit qui est encodée ici. Dans *I ni an bel lanmen tanbou*, *lanmen* se conceptualise en siège de la compétence *jwé tanbou* (jouer au tambour). Dans *Ti manmay la ka mandé lanmen* (*L'enfant demande la main*) (L'enfant demande de l'aide), *mandé lanmen* se conceptualise en demande d'aide dans la mesure où cette expression s'adresse à un enfant qui fait ses premiers pas, et dont l'équilibre n'est pas encore bien affirmé. *Lanmen* est indice de comitativité instrumentale assortie du trait aide. Dans *Jojo soukwé lanmen Alen*, *soukwé lanmen* se conceptualise en acte qui induit un lâcher prise, une rupture de relation entre deux conjoints. En somme, *Alen* a ravi à *Jojo* sa compagne de vie.

En titrant « réification, ception, cognition », LAPAIRE (2006 :43) pose que

« Les opérations fondamentales de connaissance sont représentées au travers de scènes gestuelles primaires jouées avec les membres imaginaires du corps symbolique de la cognition. La cognition est incarnée. C'est le corps qui « donne corps » à la connaissance, et « façonne » (shapes) nos systèmes de représentation. C'est le corps que l'imaginaire et la pensée mettent en scène pour lui faire accomplir les gestes de la pensée. C'est ce corps qui « offre ses mains » pour construire le sens, et ses jambes pour « avancer » dans la connaissance ».

C'est l'incarnation du sens. Le corps est donc inscrit dans la cognition humaine. L'auteur, en préfaçant l'ouvrage de DELBECQUE (2006 :6), insiste sur le fait qu' « on ne saurait donc dissocier le « phénomène langage » de la vie mentale et du reste de l'expérience humaine :

sensorielle, émotionnelle, culturelle, sociale. Car le langage est d'abord « fait humain », comme aimait à le rappeler Emile Benveniste (1902-1976) ».

LANGACKER

LANGACKER (1987a :101-105) considère que *l'comparison* est une capacité cognitive fondamentale de l'Homme. Cette capacité cognitive permet à l'Homme de déceler des contrastes et des différences entre *l'events*. Cette capacité cognitive suppose l'existence de trois éléments fonctionnels que sont *the standard of comparison*, *the target* et l'opération cognitive de *scanning*. Cette opération cognitive permet de mettre en regard *standard* et *target*, et d'effectuer l'opération de comparaison. Cette opération de *scanning* se définit comme un mouvement de *standard* vers *target*, et permet d'évaluer le degré de *departure* (écart) entre ces deux entités précitées. Cette opération se schématise comme suit : $S > T$. Comme la relation *trajector/landmark*, cette relation est asymétrique. LANGACKER (1987 b :63-65) considère *profiling* (la mise en profil) comme un aspect essentiel de la structure sémantique. C'est un phénomène qui contribue à la signification de toutes les expressions linguistiques. La base sur laquelle se profile la signification d'une expression est un aspect de son domaine qui est mis en évidence et auquel une attention spéciale est accordée. Le profil détermine le centre d'attention dans le domaine. Le domaine pour « orphelin », c'est la conceptualisation de la relation « parent-enfant » dans laquelle les deux parents sont morts. L'entité mise en profil, c'est « l'enfant ». La forme la plus simple d'expression relationnelle met en profil une seule configuration dans un domaine. Nous pouvons appeler ce type de relation *à state* (un état). Une relation consistant en un seul état est une relation simple. La préposition « près » qui met en profil une relation de proximité entre deux choses dans l'espace ou dans un domaine est un exemple de relation simple. Une relation est dite complexe si elle ne peut pas être réduite à une seule configuration, c'est-à-dire quand elle représente une série d'états. « À travers » est un exemple de relation complexe dans « Le voyageur disparut à travers les champs ». La locution prépositionnelle situe le voyageur par rapport à l'extension d'un chemin-trajet. Cela implique que « Le voyageur », élément mobile, occupe tous les points le long de ce chemin. Comme « Le voyageur » ne peut occuper tous les points à la fois, la relation de localisation ne peut pas se réduire à une seule configuration. La relation mise en profil implique une série d'états continue. Pour LANGACKER (1987b : 66), la différence entre un verbe et une préposition complexe (traverser; à travers), c'est que le premier est caractérisé par une observation en séquences *sequential scanning* (une observation en séquences), et la seconde,

par *à summary scanning* (une observation globale), définissant ainsi une relation atemporelle. Pour LANGACKER (1987a : 243), la préposition se définit comme une expression symbolique, catégorisée sémantiquement comme *àtemporal relation* "dont le *landmark*" (site) est généralement instancié par *àn overt nominal*, un nom explicite qui la suit directement. LANGACKER (1992 :292) renforce cette conceptualisation et affirme que

« A preposition can thus be characterized as profiling an atemporal relation (either simple or complex) that incorporates a salient landmark ».

Pour bien comprendre cette distinction, l'auteur « suggère que le contenu des prédicats passe après la manière dont il est analysé cognitivement pendant la conceptualisation ». LANGACKER (1991b:129) utilise les concepts de « temps conçu » (t) et de « temps de conceptualisation » (T), « c'est à dire entre le temps comme OBJET de conceptualisation, et le temps comme MOYEN de conceptualisation ». Selon lui, « toute conceptualisation, quelle qu'elle soit, demande un certain laps de temps d'enregistrement pour les opérations cognitives qu'elle requiert. *À fortiori*, un temps d'enregistrement est nécessaire pour conceptualiser le passage du temps ou pour suivre mentalement l'évolution temporelle d'une situation ». L'auteur établit aussi une distinction entre deux modes d'opérations cognitive: enregistrement GLOBAL et SÉQUENTIEL. Dans le premier mode, une fois que la scène entière a été enregistrée, tous ses aspects sont disponibles en même temps, et leur résultat est une simple Gestalt. Le deuxième mode implique une transformation perpétuelle d'une scène à l'autre. L'enregistrement global « convient par nature à la conceptualisation de scènes statiques », alors que l'enregistrement séquentiel « se prête à la conceptualisation des changements et des événements ».

LANGACKER (1987a :225-231) nous définit des relations conceptuelles de base.

Inclusion"

[A IN B] [B IN A]

« The basic conceptual relation [AINB] holds (as does its inverse [B INCLUDES A] whenever A and B are transition chains and A is immanent to B ». (La relation conceptuelle de base [AINB] comme son inverse [B INCLUDES A] est concevable chaque fois que A et B sont des chaînes de transition et que A est immanent à B). Vu la généralisation de cette notion, de telles relations sont omniprésentes, l'inclusion étant concevable implicitement entre toute routine cognitive et leurs substructures. L'auteur illustre son propos en prenant l'exemple des lettres de l'alphabet : « C is in the alphabet ». En construisant ou interprétant l'expression « C is in the alphabet », le locuteur doit diriger son attention sur la chaîne de transition [A Z] › [C], et concevoir donc l'alphabet comme un tout. Le locuteur doit considérer l'immanence de ces deux composants de relation, l'un par rapport à l'autre, plutôt que de les considérer comme indépendants. Cette relation d'inclusion n'est pas une relation topologique, géométrique d'inclusion. Elle renvoie à la relation partie-tout, ce qui permet de concevoir l'intersection cognitive entre « IN » et « OF » : « C » is in the alphabet. « C » is part of the alphabet; « C » is a letter in/of the alphabet. Pour l'auteur, la préposition « of » donne plus de force à la notion d'inclusion. « OF » met en évidence avec plus de force le statut de *trajector*" en tant que partie intégrante du *landmark*." LANGACKER (1987a : 225) considère que la relation d'inclusion est primaire dans le sens où elle permet une caractérisation naturelle des autres relations conceptuelles de base.

Relation of separation [A OUT B]"

La relation de séparation se caractérise par l'absence d'inclusion. La relation de séparation permet de définir la relation [above/below].

Relation of identity (or coincidence)"

Cette relation est fondamentalement l'opposée de la relation de séparation. La relation de *Identity*" se définit comme une relation d'inclusion mutuelle. Elle peut se noter comme suit: [A ID B] holds (equivalently, [B ID A] when [A IN B] and [B IN A] both obtain ». Nous pouvons aussi dire que la distance entre tous les points de A et les points correspondants de B est nulle.

Relation of association"

« One entity is situated in the neighborhood of the other ». Nous pouvons la représenter par la formule [A ASSOC B]. Cette formule permet de concevoir la décomposition suivante: [A OUT B], [A IN C] and [B IN C], where [C] is a third entity, the neighborhood. La notion de proximité est fondamentale quand nous définissons le concept de *neighborhood*. Toutes ces relations définies par LANGACKER (1987a) se conçoivent en *mental experience* conduite par la capacité cognitive de *comparison*. En décrivant les *cognitive abilities*, LANGACKER (1987a:101) accorde à la capacité à comparer une place fondamentale et indique ce qui suit :

« Fundamental to cognitive processing and the structuring of experience is our ability to compare events and register any contrast or discrepancy between them ».

Cette capacité à comparer est généralisable, et s'étend à tous les domaines cognitifs. LANGACKER (1987b) en évoquant le concept de « mouvement abstrait », nous offre le concept idoine nous permettant d'analyser des constructions métaphoriques créoles du type *Chimen an ka monté anlè mon lan* (*Le chemin monte sur le morne*). Pour LANGACKER (1991b : 106), certains domaines sont primitifs dans la mesure où ils sont cognitivement irréductibles. Nous pouvons citer en exemple notre expérience du temps et de l'espace, ou des champs de possibilités perceptuelles comme l'ensemble potentiel des sensations de couleur. Les sens d'expressions décrivant une situation objective peuvent différer selon la manière dont la situation est conceptualisée. C'est ainsi qu'un locuteur qui observe la distribution spatiale de certaines étoiles peut correctement y voir une constellation, un agglomérat d'étoiles, des tâches de lumière dans le ciel. Il en va de la saillance de la subjectivité dans les énoncés. LANGACKER (1985: 124) pose le fait suivant:

« We can classify expressions in terms of deixis and subjectivity, i.e. with respect to what role (if any) the conceptualizer himself plays within the conceptualization that constitutes an expression's semantic value ».

Nous illustrons cette citation par des phrases de LANGACKER (1987a : 110) : « The clock is on the table ». « The clock is lying on the table »; « the clock is resting on the table »; « the table is supporting the clock ». Il s'agit de la même scène décrite de quatre façons différentes.

Cette citation de LANGACKER nous renvoie à la pensée de CULIOLI (2002:198) qui nous enseigne ce qui suit :

« Et il n'existe pas de langue où vous n'ayez pas des modulations paraphrastiques, c'est à dire différentes manières de renvoyer à la même situation. Et la manière de renvoyer à la situation fait que cette situation, elle n'est plus tout à fait la même ».

Remarque

MERLE (2008:53) nous rappelle l'intimité qu'il y a entre temps et aspect. Cette affirmation vient interroger le fait qu'« on affirme souvent que l'aspect est atemporel ». Quand nous disons *Mwen an danm* (*Je suis à la dame*) signifiant en français standard « Je suis au travail », le syntagme prépositionnel *an danm* se conceptualise en activité en cours. *An danm* représente une activité avec laquelle *Mwen* est en coïncidence. La copule \emptyset qui porte la valeur temporelle est thématique, alors que *an danm* est rhématique. *An danm* nous renseigne sur l'état de *Mwen* dans le temps indiqué par la copule \emptyset . L'intimité entre le temps et l'aspect est avérée. S'il y a intimité entre temps et aspect, comment pouvons-nous qualifier la préposition *an* dans *an danm* de «*atemporal relation*»?

DESCLÉS

DESCLÉS (1998a :13-30) conçoit la préposition spatiale comme un opérateur topologique. Il énonce quatre hypothèses :

- Hypothèse 1 : Une préposition spatiale correspond à un opérateur unaire qui associe à une entité « z » un lieu LOC(z) inscrit dans un référentiel structuré par une relation de repérage. Le syntagme « dans la boîte » est analysé et représenté par l'expression formelle IN (LOC (« la boîte »)). Cette notation signifie que l'objet « la boîte » peut être considéré comme un lieu, désigné par LOC (« la boîte ») ; ce lieu est défini ici comme le contenant déterminé par l'objet, « la boîte ». L'opérateur IN est un opérateur topologique qui détermine l'intériorité du lieu LOC (« la-boîte »). La préposition « dans » est alors analysée comme étant la trace linguistique de cet opérateur topologique IN. La copule « est » est la trace linguistique d'un relateur de repérage, désigné par REP, ce qui conduit finalement à analyser le prédicat verbal « est dans la boîte » par la formule : REP(IN(LOC la-boîte »)). Ainsi, l'énoncé (1) « la bille est dans la boîte » sera représenté comme suit : « la-bille » REP (IN (LOC (« la-boîte »))). La préposition « dans » peut se composer avec le relateur de repérage « est », et nous obtenons le

relateur « est dans ». Dans ce relateur, la préposition « dans » joue le rôle de spécificateur topologique de la relation de repérage. Selon DESCLÉS (1998 :15), « la préposition « dans » n'assume pas à elle seule la relation, mais c'est seulement lorsqu'elle se compose avec un relateur que s'établit une relation entre un objet et un lieu ».

- Hypothèse 2 : La description de la signification d'une préposition spatiale, même si elle est utilisée avec un verbe dont le schème de signification est statique, cinématique ou dynamique doit être invariante ; en revanche, le mode de composition de la préposition avec le schème du verbe varie, conduisant à des significations différentes. La signification invariante qui est attachée à une préposition spatiale correspond à un « signifié de puissance » (au sens de GUILLAUME) ayant un statut cognitif.

- Hypothèse 3 : La description de la signification des prépositions spatiales fait appel à des opérateurs topologiques qui déterminent des lieux et des orientations. Etant donné une entité, l'opérateur LOC associe un lieu à une entité, et l'opérateur topologique TOP opère sur ce lieu. Le résultat de l'application de l'opérateur LOC qui détermine un lieu à une partie d'une entité dépend de la représentation cognitive qu'une langue se fait de l'entité. Ainsi l'énoncé (2) n'a pas la même signification que l'énoncé (3) : 2 « Luc est dans l'arbre » ; 3/ « Luc est à l'intérieur de l'arbre ». En 2/, Luc se trouve dans les branches de l'arbre, en 3/ Luc est à l'intérieur du tronc de l'arbre.

- Hypothèse 4 : Le lieu qui est spécifié par une préposition spatiale joue toujours un rôle de repère dans une situation de repérage.

DESCLÉS (1998b : 34) en arrive à la conclusion qu'une préposition spatiale est un spécificateur de lieu qui assume un rôle de repère. Par ailleurs, l'auteur considère que les prépositions spatiales sont comme « les traces linguistiques d'opérateurs qui indiquent souvent un changement de type d'une entité qui n'est pas à priori spatiale. Dans « Il y a une abeille sur la tomate », « tomate » n'est plus considérée comme entité individuelle, mais on considère le lieu engendré par « la tomate ». Nous posons que la préposition « sur » est un opérateur de métaphorisation, dans la mesure où elle attribue à « tomate », entité individuelle, le trait porteur.

DESCLÉS (1998c : 65-66) distingue six groupes sémantiques de verbes. Il distingue entre les verbes exprimant le mouvement ou le transfert de possession ; les verbes exprimant, soit la construction d'une nouvelle entité par assemblage, soit la modification d'une propriété d'une entité ; les verbes exprimant une atteinte à l'intégrité physique d'une entité ; les verbes exprimant les activités de base du vivant ; les verbes exprimant les processus qui décrivent le cours de l'action.

DESCLÉS (1996 :94 ; 98) nous enseigne que les localisations qui sont des sortes de repérages ne sont pas toutes transitives. De « Versailles est assez près de Paris », « Paris est assez près de Bruxelles », nous ne pouvons pas déduire « Versailles est assez près de Paris ». Il fait aussi remarquer que les relations d'ingrédience non plus ne sont pas toutes transitives. De « Ce monument aux morts fait partie du village », « Ce village fait partie d'un programme de lutte contre le chômage », nous ne pouvons pas conclure « Ce monument fait partie d'un programme de lutte contre le chômage ».

DESCLÉS (1991) remet en cause la théorie localiste présentée par LYONS (1978). Selon cette théorie (localiste), les emplois spatiaux des prépositions ont la primauté sur les emplois temporels et notionnels. DESCLÉS (1991 :83-85) propose une reformulation cognitive qui « revient à ancrer certains schémas de prédications sur des schèmes construits par la perception visuelle ». Pour lui, « l'ancrage du langage sur la perception (non la réduction du langage à la seule perception de l'espace) peut être expliqué par une suite de changements référentiels ». Tout en reconnaissant que la perception des positions est « représentable dans un référentiel purement spatial », l'auteur ajoute que « les mouvements spatiaux nécessitent des référentiels spatio-temporels, puisque chaque mouvement consomme du temps ». Selon DESCLÉS (1991 :85),

« la réduction des significations générales des cas morphologiques et des prépositions n'a jamais été convaincante, bien qu'un certain nombre d'indices restent très suggestifs. En fait, la réduction du prédicatif au spatial (localisme absolu) est très certainement erronée ».

DESCLÉS (1993 :126) affirme que « Le localisme pur a eu le tort de vouloir réduire tous les schèmes prédicatifs aux seules combinaisons des relateurs de repérage ».

DESCLÉS (1994a : 22) distingue entre les « primitives » « CONTROL » (capacité d'exercer un contrôle sur un changement ou un mouvement qui affecte un terme), « FAIRE » (capacité d'effectuer un changement ou un mouvement) et « TÉLÉO » (capacité de viser un but). Ces primitives conduisent à différents schèmes de transitivité sémantique, et à proposer un continuum de transitivity, allant d'une absence de contrôle à un contrôle avec visée téléonomique, d'où les degrés de la volonté de l'agent et les degrés d'affectation du patient. DESCLÉS (1999b :115) fait référence aux primitives « ANTIC » (capacité de viser un but) et « STRAT » (capacité de choisir une action parmi d'autres possibles). DESCLÉS (1994b :113-114) précise que

« La représentation linguistique d'une entité n'est pas invariante dans tous ses emplois puisque chaque représentation verbalisée d'une entité se voit attribuer dans un schème prédicatif déterminé une certaine capacité plus ou moins intentionnelle et un type sémantico-cognitif ».

L'auteur fait ainsi remarquer « qu'une prédication peut attribuer un fort degré d'intentionnalité à une entité dont les capacités intentionnelles sont « ontologiquement » faibles. Il ajoute qu'une prédication pourra aussi abaisser le degré d'intentionnalité d'une entité normalement intentionnelle. L'auteur considère plusieurs énoncés dont a) « La voiture tourne à gauche » ; b) « La voiture s'apprête à déboîter de la file » ; c) « Cet homme a roulé et a glissé dans le ruisseau ». L'entité « voiture » est décrite comme n'ayant aucune capacité de contrôle et d'anticipation. Ainsi, selon l'auteur, cette propriété est bien reflétée en a), car l'actant-sujet n'a aucun degré d'agentivité. Par contre en b), toujours selon l'auteur, la même entité se voit attribuer un certain pouvoir de construire des représentations. Il en va du sémantisme de « s'apprête ». « Voiture » acquiert donc une capacité agentive qui lui est transmise par une entité intentionnelle, le conducteur de la voiture. Le conducteur de la voiture n'apparaît pas comme actant dans l'énoncé. Nous, nous posons que nous sommes dans une expression à base synecdochique « le véhicule pour le conducteur ». Pour nous, dans « La voiture tourne à gauche », nous avons le même procédé à l'œuvre. Nous posons que « tourne » suppose un choix de direction de la part du sujet du verbe. Nous déduisons que « tourne » accorde à « la voiture » un degré d'intentionnalité. Nous notons donc que la synecdoque peut être un opérateur d'attribution d'intentionnalité. En c), l'auteur conceptualise « Cet homme » comme n'ayant plus le contrôle de ses mouvements. « Cet homme » est affecté. La prédication enlève à « Cet homme » sa force d'intentionnalité. Nous posons que cet énoncé ne décrit pas « la grille d'action », mais « la grille d'expérience », selon la terminologie de DELBECQUE 2006 :113). Le sujet est patient.

CADIOT

CADIOT et VISETTI (2001 : 23) posent que les emplois des prépositions sont conditionnés par des valeurs ayant trait à « l'intériorité », à « l'expressivité », « au programme interne » des entités-procès qu'elles relient ; qu'ils sont aussi conditionnés par des valeurs renvoyant à la dépendance, au contrôle, à l'appropriation réciproque entre ces diverses

instances. C'est la saillance du cotexte et de la pragmatique qui apparaît ici. CADIOT (1989 :26-28) propose une double interprétation des prépositions : interprétation par codage et interprétation par inférence. Ainsi, la préposition joue deux rôles : a) celui de vectoriser un réseau relationnel fixe (une structure d'arguments), codé ailleurs que dans l'énoncé lui-même ; b) celui d'introduire dans l'interprétation de l'énoncé des éléments d'informations inférables, spécifiques au cotexte (souvent aux prédicats introducteurs) ou encore à la situation, et contribuent donc à l'interprétation de l'énoncé. Ainsi, la signification est, soit empruntée au contexte linguistique, soit héritée de la représentation sémantique du référent (interprétation par inférence), soit codée lexicalement par la préposition (interprétation par codage). La préposition « comme » est définie comme une préposition de codage qui traduit une relation d'identification complète entre deux arguments. Quand nous disons « c'est dur comme fauteuil », nous établissons une identification entre le pronom « cela-c' » et « fauteuil ». Le pronom « cela-c' » et le nom « fauteuil » réfèrent préférentiellement à un objet individualisé que le locuteur montre ou évoque en disant : « c'est ». En revanche, dans « C'est dur pour un fauteuil », « fauteuil » réfère à un rôle et représente une référence intensionnelle, distincte de la référence empirique avec « comme » (*Ibid.* : 41). La préposition « de » fonctionne sur le mode inférentiel. Dans « Il habite dans la rue de mon grand-père », le syntagme « de mon grand-père » s'interprète comme « dans la même rue que mon grand-père » (*Ibid.* : 35). La relation entre « rue » et « grand-père » est sous-déterminée. L'auteur soutient que, dans ce cas, l'interprétation est construite par une inférence activée par le prédicat « habiter ». Nous notons que la localisation est exprimée en termes de possession. CADIOT (1991a ; 2007) a mis en évidence « la diversité sémantique » de « pour », les effets de sens variés et la polycatégorialité de cette même unité linguistique. CADIOT (1993 :68-69) s'est intéressé à la préposition « de » en la confrontant à « deux de ses concurrents : « avec » et « à ». L'auteur en arrive à « un principe de base », celui du mode de configuration référentielle de l'objet désigné par le nom régime de la préposition. Si « avec » permet de thématiser l'autonomie référentielle du référent N², « de » va à l'encontre de cette autonomisation, et fait que son régime est saisi dans la continuité du prédicat introducteur. Dans « Guy pousse Max avec le coude », « coude » est saisi dans son autonomie référentielle. Nous posons que « coude » est présenté comme instrument, donc comme détachable du corps, symboliquement. En revanche dans « Guy pousse Max du coude », « coude » perd son autonomie référentielle, et appartient au prédicat complexe « pousse du coude ». Nous proposons de dire que « coude » est saisi en méronyme inaliénable du corps de « Guy ». L'auteur (*Ibid.* : 102) nous présente la paire « de nouveau »/ « à nouveau ». Selon lui, « de

nouveau » décrit un même événement (ou action) » sous l'angle de sa répétition. À l'inverse, « à nouveau » nous situe dans une phrase différente : plutôt celle des états/situations successifs qui résultent de cette répétition.

Remarque

Les constructions créoles *Viré fè'y ! (Retourne, fais-le!)* (Fais-le de nouveau !) et *Fè'y ankò (Fais-le encore !)* (Fais-le à nouveau !) présentent, selon nous, une subtilité d'interprétation similaire. *Viré fè'y*, de par le sémantisme de *viré* exprimant la répétition, implique que l'agent de *fè'y* opère un mouvement spatial figuré vers l'origine de l'action effectuée. Ce retour annule donc les traces de l'action effectuée, et l'agent de *fè* répète son action après annulation de l'action effectuée antérieurement. Avec *Fè'y ankò*, le sémantisme de *ankò* invite plus à concevoir l'idée d'accumulation, sans annulation. Ainsi, nous proposons les correspondances suivantes : *viré fè'y* renvoie à « fais-le de nouveau » et *fè'y ankò* à « fais-le à nouveau ». Il y a donc deux caractérisations de répétition : répétition après annulation, et répétition avec accumulation. La construction *Viré fè'y ankò* est une expression qui cumule les deux sens. La répétition avec annulation est cible pour la répétition par accumulation. C'est logique dans la mesure où il faut concevoir l'annulation avant la répétition. Le sémantisme de *viré* est proche de ceux de « volver (a) », et « tornar (a) », verbes qui, selon GERBOIN et LEROY (1991 – 1994 : 290), permettent de construire l'expression de la répétition en espagnol. En créole ancien, dans *tourné vini*, la forme *tourné* permet de construire la vision rétrospective : *reté dix ans san vou tourné vini* (HAZAËL-MASSIEUX M. C., 2008 : 115). CADIOT (1991b) nous présente l'alternance « à-avec » comme dans « À la hache » et « Avec la hache ». Selon lui (*Ibid.* : 20),

« C'est l'opposition entre deux procédures de donation du référent, la procédure analytique et la procédure synthétique, qui nous a permis d'atteindre le seul niveau de généralisation pertinent ».

Pour nous, « avec » est une préposition agentive, et « à », une préposition caractérisante. CADIOT (2000) met en évidence le fait que la préposition peut jouer le rôle de connecteur de prédication seconde. En prenant le cas de « avec », il distingue entre préposition comme opérateur de copredication, et préposition comme connecteur de bipredication. Dans « Paul se bat avec une épée », « les valeurs interprétatives sont calculables dans le cadre du scénario

ouvert par le verbe ». En revanche, dans « Moi, je renonce(,) forcément, avec ma jambe cassée », le groupe prépositionnel fait l'objet d'un calcul de sens externe au prédicat principal : il correspond donc à une prédication autonome, ce qui débouche souvent sur des inférences causales ou concessives, ou plus généralement argumentatives (*Ibid.* : 114). Pour comprendre la valeur du groupe prépositionnel, « il est en effet impossible de construire une relation d'instrumental ou de comitatif directement incidente au procès » CADIOT (1990: 157).

LYONS (1978 : 718-724) : Le localisme

Selon la théorie de ce linguiste, les relations spatiales jouent un rôle fondamental dans les langues. En linguistique, cette thèse s'appuie sur le fait que l'expression des relations non spatiales est dérivée des expressions spatiales. L'explication donnée à ce phénomène est d'ordre cognitif. Il en va de l'importance des relations spatiales dans la cognition humaine. Du point de vue cognitif, les relations spatiales sont un moyen privilégié d'appréhension de domaines plus « abstraits ». L'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme sont tissés dans la trame du langage. Le langage reflète la composition biologique de l'homme, son habitat naturel terrestre, son mode de locomotion, et même la forme et les caractéristiques de son corps.

LYONS (1978 : 718-724) nous indique que la position debout, c'est la position canonique de l'homme. La verticalité est la plus saillante des dimensions spatiales. Quand l'homme rencontre un semblable, il le fait dans la rencontre canonique « face à face ». La dimension droite-gauche dépend de la dimension « devant-derrrière ». L'auteur distingue entre entités et lieux, même si les entités peuvent servir à identifier les lieux qu'elles occupent. Dans « I'll meet you at the car », « car » est utilisé pour identifier un lieu, c'est-à-dire l'espace qui est occupé par « the car ». L'entité est une propriété d'un lieu. VAGUER (2004 : 70) et (2008 : 165) s'oppose aux fondements du localisme. Selon elle, « le point de départ « localiste » est lié à un présupposé qui n'est jamais clairement justifié :

« Considérer le sens concret comme premier relève d'un parti pris référentialiste selon lequel la langue décrirait le monde objectif ; et l'on peut se demander si considérer le sens spatial comme fondamental n'est pas le simple écho du fait, acquis dans les neurosciences, que le cerveau droit est plus développé que le gauche chez l'homme, le cerveau droit étant précisément celui de la perception et de l'orientation spatiale ».

Pour elle, il n'y a pas de primauté du sens spatial. GROUSSIÉ (1997 : 221) nous offre une autre approche conceptuelle. Pour elle, « primarité n'est pas primauté ». L'auteure (Ibid., p : 234) défend l'idée que les représentations spatiales ne sont pas les seules à avoir un statut d'archétype. Elle stipule ce qui suit :

« Il appartient à d'autres recherches de dégager d'autres archétypes, par exemple la relation d'ordre, seul élément purement temporel sans lequel la représentation métaphorique du temps comme un espace ne serait pas possible. Cependant, lorsqu'un schème relationnel non-spatial est représenté par identification à un modèle enfoui spatial, ce modèle ne peut jouer son rôle que parce que sa structuration est antérieure à celle du schème non-spatial dans l'histoire du Sujet en cause ».

L'auteure conclut en disant : « C'est là ce que j'entends par primarité du spatial ». CADIOT (2002a :9-24) et CADIOT (2002b :117-129) remettent en cause eux aussi les fondements de la théorie localiste. CADIOT (2002b :3.2) considère que

« Parler d'un sens hors contexte (confondu avec l'intuition naïve), c'est sortir de la langue en se pliant à l'ordre des référents. Mais si l'on s'intéresse à la construction du sens, le sens spatial n'a pas de spécificité : cela se passe toujours sur un mode holistique, c'est-à-dire dans le cadre d'une détermination réciproque des unités coprésentes (« en tir groupé » comme disait Quine). Les sens spatiaux de « dans », « sur », « chez », « vers », « par », « pour » sont émergents. Même celles des prépositions qu'on étiquette le plus naturellement comme spatiales ne prennent leur sens spatial que dans le cadre d'un repérage spécifiquement spatial. Il faut que le verbe et le nom aient une valeur locative intrinsèque, ou soient eux-mêmes configurés dans cette dimension ».

L'approche fonctionnelle est le trait commun des travaux des auteurs que nous avons présentés. Par ailleurs, ce qui ressort en synthèse de ces différentes approches de la préposition, c'est qu'il n'y a pas annulation réciproque entre ces approches. L'approche cognitive de la préposition que nous allons présenter dans le chapitre qui suit s'inspire des approches préstructuraliste et structuraliste. L'étude distributionnelle dresse le corpus de l'analyse cognitive.

DEUXIÈME PARTIE

ANALYSE COGNITIVE DES PREPOSITIONS SPATIO- TEMPORELLES CREOLES

II.1 La préposition *pa*

Introduction

La préposition *pa* nous conduit à évoquer le concept de décréolisation qualitative, concept que nous empruntons à BERNABÉ (2003 :9-19). Cela ne signifie pas pour autant que *pa* ne fasse pas partie du système prépositionnel du créole martiniquais. L'étude qui suit nous permettra de mettre en évidence la pertinence des usages de ce lexème mono-syllabique dans les énoncés en créole martiniquais.

Pa à valeur d'emploi trajet

- a) *Nou té ka fè pa lanmè lè nou té lé rivé Chelchè pi vit* (Nous faisons par la mer quand nous voulions arriver plus vite).
- b) *Lè ou ka antré andidan Lamanten pa laéwopó, ou pa ka djè ped tan* (Quand tu entres dans le Lamentin par l'aéroport, tu ne perds guère de temps) (Quand on entre dans la ville du Lamentin par l'aéroport, on ne perd guère de temps).
- c) *San koulè pa nen'y, pa zorèy li lè i sòti an lanmè a* (Du sang a coulé par son nez, par ses oreilles quand il est sorti dans la mer) (Quand il sortit de l'eau, du sang lui coula par le nez, par les oreilles).
- d) [...] *ek yo té ka ridésann pa lot tou-a.* [...] et ils redescendaient par l'autre trou BARTHÉLÉRY 2008:166).
- e) *Té ni échanj ant sé moun tala pa lakanpàn* (Il y avait des échanges entre ces gens par la campagne).
- f) *Mwen gadé, mwen kouté lézansien ek mwen éséyé rifè tou sa yo té ka fè. Sé paw la mwen rivé fè an tanbouyé* (J'ai regardé, j'ai écouté les anciens et j'ai essayé de refaire tout ce qu'ils faisaient. C'est ainsi que je me suis fait tambourinaire).
- g) *Zéklè a antré pa finet la épi i kléré tout andidan chanm lan* (L'éclair est passé par la fenêtre et a illuminé la chambre).

a) *Nou té ka fè pa lanmè lè nou té lé rivé Chelchè pi vit.*

Dans cet énoncé, la préposition *pa* a pour complément *lanmè*. *Pa* et *lanmè* forment un syntagme prépositionnel qui se caractérise par sa cohésion. L'absence de caractérisation, forme de caractérisation, nous amène à nous représenter *lanmè* comme une entité bien référencée dans l'environnement immédiat des locuteurs et interlocuteurs. *Lanmè* est un lieu tel que le définit BORILLO (1998 : 2-4) :

« Dans son acceptation la plus courante un lieu est une entité matérielle fixe possédant des traits suffisamment définis pour qu'on puisse les rattacher à une catégorie ».

Lanmè fait partie de la catégorie « étendues d'eau de taille et de forme très diverses ». *Lanmè*, étendue d'eau, épouse le plan horizontal, et est symbole d'horizontalité dans le Monde Référentiel. BORILLO (1998 :7) nous le précise bien :

« Et il ne faut pas oublier que l'horizontalité est également donnée par la surface des liquides où qu'ils soient, depuis les quelques centilitres contenus dans un verre jusqu'à la masse de l'eau des fleuves et des mers ».

Cette étendue d'eau constitue une voie de communication (STOSIC : 2002 :80). Les sémantiques primitives associées à *fè* dans *nou té ka fè* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Nous empruntons cette terminologie à DESCLÉS (1998 :36). Ces primitives permettent de construire une situation agentive. *Nou* est sujet-agent de *té ka fè*. Le synonyme cognitif de *fè*, c'est *pasé*. Cette substitution révèle la polarité aspectuelle médiane de *fè*, et confirme la polarité médiane de *pa*, préposition directionnelle et dynamique. Il y a donc isotopie entre la polarité aspectuelle du verbe recteur et de la préposition régie. Dans le contexte qui est le nôtre, le morphème aspectuel *ka* revêt sa valeur itérative-fréquentative. Nous renvoyons à BERNABÉ (2003 :151). Dans *nou té ka fè*, ce morphème aspectuel a un rôle structurant dans la signification de l'énoncé, car, renvoyant à des données pragmatiques, il permet de mettre en évidence la valeur causale et intentionnelle de *lè nou té lé rivé Chelchè pi vit*. *Ka* est un opérateur de causalité directe. *Ka* nous permet de nous représenter le cadre spatial comme fixe en rendant stables les repères spatio-temporels. Il fait émerger une idée de « choix » dans la valeur pragmatique de *pa lanmè*. Ce choix, exprimé par *nou té ka fè pa lanmè*, repose sur le « vrai épistémique », connaissance partagée entre le locuteur et ses interlocuteurs. Ce concept de « vrai épistémique » nous est présenté par POTTIER

(1992 :211). *Pa lanmè* est en tandem avec *lè nou té lé rivé pi vit Chelchè*, proposition qui exprime l'intentionnalité des actants. Ainsi, nous pouvons dire que les sémantiques primitives « ANTICIP » et « STRAT » sont associées au sémantisme de l'énoncé (DESCLÉS 1999b :115). *Pa* fonctionne ici en opérateur sélectif de trajet, et permet à *lanmè* d'être représenté comme une entité ayant subi une opération de sélection pragmatique, afin que l'intentionnalité du sujet du verbe soit réalisable. Notre propos, appliqué à cet énoncé, permet de revitaliser la pertinence de la notion de choix développée par KWON-PARK (1997 : 2000), notion remise en cause par STOSIC (2002). KWON-PARK (2006 :52-54) postule que « par »-correspondant français de notre préposition créole *pa* - véhicule l'idée de choix dans son emploi de lieu de passage. STOSIC (2002 :67), en contradicteur stipule ce qui suit :

« Pour revenir à la notion de choix qui, selon KWON-PARK (1997) définit le sens spatial de « par », le fait que les compléments de lieu en « par » permettent parfois d'intensifier un lieu de passage parmi d'autres possibles (ex. : descendre par les escaliers VS descendre les escaliers) ne relève pas des propriétés sémantiques de cette préposition mais plutôt de la pragmatique » (STOSIC 2002 :67).

Quoiqu'il en soit, la proposition temporo-causale *lè nou té lé rivé pi vit Chelchè* (quand nous voulions arriver plus vite à Schœlcher), signifiant l'intentionnalité du locuteur, renvoie à une solution pragmatique, *nou té ka fè pa lanmè* (nous faisons par la mer), dans laquelle *pa lanmè* apparaît comme l'élément pertinent de cette solution. En ce sens, *pa lanmè* établit un passage de choix pragmatique. Le syntagme prépositionnel cohérent *pa lanmè* ne se contente pas d'exprimer une notion de choix. Cette notion de choix est associée à celle de trajet. La notion de « choix » émerge pragmatiquement, et est renforcée par le sémantisme du morphème aspectuel, *ka*. Notre énoncé a), *Nou té ka fè pa lanmè lé nou té lé rivé Chelchè pi vit* exprime une intention de changement de lieu. Dans un changement de lieu de référence, tel qu'il est défini par LAUR (1993 :49)¹⁰ et AURNAGUE et STOSIC (2002 :6-8), la cible, en l'occurrence *Nou*, quitte un lieu (phase antérieure initiale) afin d'occuper un autre lieu (phase

¹⁰Laur (1993 :47) nous invite à distinguer entre Ns (Nom de site) et lieu de référence verbale (LRV), ces deux lieux ne coïncidant pas toujours dans la phrase comme dans « Paul est arrivé de l'aéroport ». Le LRV où se trouve Paul après le déplacement n'est pas l'aéroport qui est N site.

postérieure finale). Ce passage n'est possible que par l'intermédiaire d'une zone médiane de communication, de connexion ici représentée par *pa lanmè*. *Pa* nous permet de conceptualiser *lanmè* comme site médian de connexion entre site initial et site final. C'est bien la configuration spatiale du Monde Référentiel que nous convie à conceptualiser *pa*, dans sa valeur d'emploi de « passage- trajet ». *Pa* nous amène à conceptualiser l'holonyme Monde Référentiel comme une entité composée d'entités-méronymes connectées entre elles par des zones de communication. En ce sens, vu sous l'angle de la géométrie de l'espace, *pa* est un opérateur descriptif et constructeur du Monde Référentiel. *Pa* est un opérateur fonctionnel qui permet d'établir un rapport logique indexical entre trajet, choix et condition favorable à la réalisation de connexion entre les lieux du Monde Référentiel. *Pa* nous invite à nous représenter la zone médiane de parcours comme favorable à notre projection pragmatique dans le Monde Référentiel, en nous permettant d'assumer notre besoin vital de déplacement, de changement de lieux, tout en opérant des choix de trajet. Le trajet ne se conçoit pas simplement en lieu instrumental topologique. Il revêt une dimension fonctionnelle, dès lors que le « je » épistémique y projette son intention de sélection afin d'assumer un objectif pragmatique. Quand elle est saisie, la notion de choix révèle de façon subjective la fonctionnalité de *pa*- trajet.

Le schème cognitif associé à *pa* lorsque *pa* met en connexion site initial (implicite/explicite) et site final (implicite/explicite), c'est le trajet. Cette notion de trajet peut être pragmatiquement assortie du trait « choix ». Selon nous, ce trait de « choix » est assujéti à des paramètres bien stricts. Il faut que le sujet du verbe recteur de *pa* soit animé et porte le trait humain, que les sémantiques primitives associées au verbe recteur soient « FAIRE », « CONTROL », « REPRES », « ANTICIP » et « STRAT », que les sites initial, final, médian soient fixes et bien référencés dans le Monde Référentiel. Notre énoncé de base d'analyse satisfait à ces conditions.

Dans sa valeur de trajet, *pa* permet de définir un triptyque de localisation de la cible dans des zones dépendantes l'une de l'autre. Chacune de ces trois zones représente une temporalité différente. La zone initiale se conceptualise en zone antérieure-passée, la zone finale, en zone postérieure-future, et la zone médiane introduite par *pa*, en zone de connexion entre passé et futur. *Pa*, dans sa valeur d'emploi trajet est un opérateur de séquentialisation temporelle, établissant donc un rapport logique indexical entre passé-présent-futur. Dans l'énoncé a) d'analyse, l'idée de choix est renforcée par la valeur itérative-fréquentative de *ka*. En effet, *ka* morphème aspectuel itératif-fréquentatif nous permet de nous représenter le cadre comme fixe. *Ka* rend les repères spatio- temporels stables. L'idée de choix s'en trouve renforcée. De

même qu'il ne peut y avoir de zone médiane sans zones initiale et finale, il ne peut y avoir non plus de zone-présent sans zones-passé et futur. Associé au schème cognitif de trajet, *pa* permet aussi de conceptualiser son complément en véritable agent de connexion spatio-temporelle. *Pa* permet de conceptualiser son complément en lieu instrumental entre sites initial et final, en zone potentielle de communication dans le Monde Référentiel. Le Monde Référentiel se conceptualise en Holonyme dont les méronymes sont les différents lieux qui le composent. Ces différents lieux méronymiques se conceptualisent en zones initiale et finale par l'action de la zone médiane méronymique que construit *pa*. Cette entité linguistique établit un rapport logique indexical entre trajet, choix et condition. Elle favorise notre projection pragmatique dans le Monde Référentiel lors de nos déplacements et changements de lieux. Enfin, *pa* nous incite à nous représenter son complément en agent de connexion et de transition, concepts saillants pour la cognition humaine. Dans sa valeur d'emploi de trajet, *pa* fonctionne en opérateur de séquentialisation temporelle, et établit un rapport logique indexical de contiguïté entre présent-passé-futur. Ce faisant, c'est la notion de trajet qui se laisse conceptualiser. Cognitivement, le trajet suppose la notion de connexion et de transition. Ces notions sont portées par la télicité qui caractérise les prédicats sélectionnés par *pa*-trajet. Les notions de transition, de connexion et de trajet rendent incontournables les entités « zone initiale », « zone finale » et « zone médiane ». Ces zones représentent les différentes localisations de la cible quand elle parcourt une zone- trajet introduite avec télicité par *pa*.

Le contraste entre a) *Nou pasé Chelchè* (Nous sommes passés à Schœlcher) et b) *Nou pasé pa Chelchè* (Nous sommes passés par Schœlcher) montre bien l'apport sémantique de *pa* dans la construction sémantique de la zone-trajet. En a), *Chelchè* est zone de séjour. Cet énoncé ne construit pas une situation de déplacement avec changement de lieu de référence. La préposition \emptyset maintient la coïncidence spatio-temporelle entre *Nou* et *Chelchè*. Cette coïncidence spatiale est iconiquement exprimée par le rapprochement maximal entre les formes concernées. En b), le sémantisme de la préposition *pa* associé au sémantisme du verbe recteur permet de faire émerger le concept de trajet. C'est le passage de la localisation implicite initiale à la localisation finale implicite qui permet de concevoir la télicité de la zone médiane- trajet, *pa Chelchè*. L'énoncé a) nous indique que le sémantisme du verbe *pasé* doit être associé au sémantisme de la préposition *pa* afin qu'émerge l'idée de trajet. Le trajet est un lieu instrumental. Le sujet agent se met en comitativité de télicié avec cet instrument de connexion qu'est la zone médiane-trajet. Cette analyse rend explicite une intersection cognitive entre *pa* et *épi* (avec), morphème encodant le concept d'association. En a), le sujet intentionnel *nou* met en association son intention d'arriver plus vite et le lieu trajet

instrumental. Le mouvement d'une cible constitue un trajet si cette cible se déplace d'un site initial à un site final en parcourant une zone intermédiaire mettant en relation ces deux sites. C'est ainsi qu'émergera une intersection cognitive entre *pa*-trajet et *ant* (entre), morphème encodant le concept de zone intermédiaire. Le trajet est un opérateur fonctionnel de changement de relation, concept emprunté à AURNAGUE (2000 :6). Dans des énoncés, la zone trajet représente le site secondaire, et la destination, le site primaire, comme dans *Nou rivé Chelchè pa lanmè* (Nous sommes arrivés à Schœlcher par la mer). La hiérarchisation des sites relève de l'iconicité diagrammatique. Le site primaire est attaché au verbe recteur. Il est introduit par le morphème \emptyset qui crée un rapprochement maximal entre les formes. Le site secondaire est introduit par la préposition *pa*, et est détaché du verbe recteur. Dans la vie de tous les jours, nous déterminons d'abord notre destination, et ensuite nous envisageons le trajet pour l'atteindre. Seule la thématization va permettre la saillance du syntagme qui exprime le trajet, comme dans *Pa lanmè, nou rivé Chelchè* (*Par la mer, nous sommes arrivés à Schœlcher*) (C'est par la mer que nous sommes arrivés à Schœlcher). Cette thématization ne contrarie pas la cohésion de *nou rivé Chelchè*. Dans *Chelchè, pa lanmè nou rivé la !* (À Schœlcher, nous sommes y arrivés par la mer !), l'adverbe de lieu *la*, reprise anaphorique du site final, reconstruit la cohésion du syntagme constitué par le verbe recteur et son complément. Le sémantisme du site borne la construction phrastique. Sa saillance s'en trouve iconiquement renforcée. Nous dirons que sa saillance est saturée.

La notion de choix associée à pa dans sa valeur d'emploi de trajet

Considérons l'énoncé suivant :

g) *Zèklè a antré pa finet la épi i kléré tout andidan chanm lan* (L'éclair est entré par la fenêtre et a illuminé la chambre).

Le verbe *antré* (entrer) est un verbe de déplacement à localisation finale. *Antré* exprime un changement de lieu de référence, tel que le définit LAUR (1993 :49). *Pa* est la préposition locative qui désigne un site médian. *Antré pa* constitue un déplacement médian interne, avec changement de lieu de référence. *Antré*, verbe d'achèvement, désigne un procès ponctuel au passé. *Finet la* est un méronyme non détachable de *kay* (maison). STOSIC (2002 :78) considère *finet la* comme une ouverture fonctionnelle, distincte des ouvertures accidentelles. *Pa finet la* désigne un site médian qui met en connexion le site initial implicite représenté par l'environnement extérieur et le site final, *tout andidan chanm lan*, méronyme non détachable intérieur de *kay*. Nous sommes bien dans la valeur d'emploi de *pa*-trajet. Si nous nous

référons à la pensée de KWON-PAK (1997 :293), *finet la*, dans *Zéklè a antré pa finet la épi i kléré tout andidan chann lan*, ne peut pas être considéré comme un lieu instrumental, ne satisfaisant pas à toutes les conditions prérequisées à cet effet. *Zéklè a*, cible en déplacement, n'est pas un animé humain. Par ailleurs, nous pouvons considérer que, dans l'énoncé d'analyse, *finet la* ne constitue pas un obstacle au passage de *zéklè a*. *Zéklè a*, entité du Monde Référentiel assortie du trait non humain et dépourvue d'intentionnalité, ne permet pas de construire une structure à laquelle nous pouvons associer les sémantiques primitives « CONTROL », « REPRES », « ANTICIP », « STRAT ». *Zéklè a* ne nous permet pas de saisir le trait « choix », et de l'associer à la notion de trajet. En revanche, la métaphore et la prédication, accordant une ergativité à *zéklè a*, peuvent rendre pertinente la notion de choix. Notre propos était de dissocier la notion de « choix » de la notion de trajet, et de relever la pertinence de la valeur pragmatique de la notion de « choix ». C'est le sémantisme du verbe et du sujet agent qui va déterminer la pertinence de cette notion de choix. La métaphore opère sur *zéklè a* un changement de type. D'entité dépourvue du trait humain, par personnification, *zéklè a* devient ergatif, et peut être associé au verbe *antré*, verbe dont le sujet canonique est ergatif. La prédication confère à *Zéklè a* un degré d'agentivité. Nous entendons ergatif au sens où l'entend POTTIER (1974 :128-134).

Pa lanmè (Par la mer).

Après cette ouverture, revenons à notre énoncé a) *Nou té ka fè pa lanmè lè nou té lé rivé pi vit*. Deux interprétations de *pa lanmè* s'offrent à nous. C'est la pragmatique qui permettra de lever toute ambiguïté.

Pa lanmè peut signifier que *lanmè* constitue la zone médiane de déplacement. Dans ce cas, *pa*, dans sa valeur d'emploi de trajet, permet à *lanmè* de relier des zones initiale et finale. *Pa lanmè* suppose donc l'utilisation d'un moyen de déplacement approprié de type « embarcation », à moins que *nou* ne se déplace dans l'eau à pied. *Lanmè* se conçoit en lieu instrumental, concept développé par KWON-PARK (1997 :290). Dans le Monde Référentiel, *lanmè* peut se concevoir en voie, en zone médiane qui facilite les échanges, les connexions entre zone cible et zone site. Le rapport établi entre *nou* et *lanmè* est un rapport porteur-porté associé à la notion de trajet. *Pa* est mis pour *pa anlè*. La représentation que nous avons de *lanmè* ne rend pas pertinent l'emploi de l'expression *pa anlè lanmè* dans ce contexte. En revanche, *pa anlè lanmè* (par-dessus la mer) peut désigner un trajet aérien ayant comme repère *lanmè*. Dans ce cas précis, le trajet se concevra en zone de recouvrement. *Pa*

lanmè peut aussi présenter *lanmè* comme étant cette zone contiguë à la mer, qui se développe le long de *lanmè*, parallèlement à *lanmè*. Le déplacement s'y opère selon l'axe horizontal. Dans ce cas, *pa* nous invite à conceptualiser *lanmè* comme une ligne qui se développe selon l'axe horizontal. Ainsi, *lanmè* est mis pour *bó-d lanmè* (bord de mer). Nous sommes dans l'expression de la synecdoque « le tout pour la partie ». *Pa* est donc un opérateur de synecdoque « le tout pour la partie ». En opérateur indexical par contiguïté, *pa* permet à son complément de porter le nom de l'hononyme. Cette analyse nous renvoie à la pensée de DELBECQUE (2006 :21) qui stipule ce qui suit :

« Les signes indexicaux reflètent un principe plus général, à savoir que deux choses qui se trouvent dans le prolongement l'une de l'autre, donc contiguës, peuvent se substituer l'une à l'autre ».

Dans *Lamanten pa laéwopò* (le Lamentin par l'aéroport), extrait de l'énoncé b), *pa laéwopò* représente la zone contiguë à l'aéroport proprement dit. Nous avons à l'œuvre ici cette même représentation de contiguïté. Ajoutons que des expressions comme *pa lotowout* (par l'autoroute), *pa lariviè* (par la rivière), *pa senmitjè* (par le cimetière) sont des syntagmes prépositionnels-trajets qui se laissent conceptualiser aussi en *pa*-opérateur indexical par contiguïté. *Lanmè*, *lariviè*, *lotowout*, *senmitjè* sont des lieux bien référencés, selon la terminologie de DAMOISEAU (1999 :21) et (2012 :60). *Pa* les régit en tant que noms nus. Ces lieux ne se conçoivent pas comme des lieux de trajet pour l'Homme. C'est bien cela qui rend pertinente la conceptualisation en zone contiguë.

Conceptualisation

Quand *pa*, dans sa valeur d'emploi de trajet, a pour compléments des lieux bien référencés, *pa* permet d'établir un rapport indexical par contiguïté méronyme-holonyme, et permet à son complément de se substituer sémantiquement à l'holonyme. Notons que dans ce cas, *pa* et son complément forment un syntagme à forte cohésion. *Pa* fonctionne en opérateur de cohésion de syntagme. La perte de cohésion du syntagme compromet la conceptualisation en *pa* opérateur indexical par contiguïté comme le montrent les énoncés suivants : *Nou fè pa senmitjè* (Nous avons fait par le cimetière); *nou fè pa senmitjè a* (nous avons fait par le cimetière). *Nou fè pa senmitjè* se prête à une double interprétation. En revanche, dans *nou fè pa senmitjè a*, la caractérisation par le déterminant *a* indique que le sujet agent *nou* se situe

dans la zone médiane *senmitjè a* au cours de trajet de déplacement. La première construction est holonyme sémantique pour la deuxième. L'ajout de forme, par iconicité, renvoie à un changement de signification, sans ambivalence d'interprétation. Dans le cas de *senmitjè*, l'article défini *a* vient aussi désigner *senmitjè* comme membre d'une catégorie à un seul élément. Nous empruntons cette conceptualisation à VANDELOISE (2006 :144). La connaissance partagée que nous avons de la culture martiniquaise nous permet d'entendre comme non grammatical le syntagme prépositionnel *pa lanmè a*. La post-position de l'article défini *a* n'est pas acceptable. *Lanmè* jouit d'une caractéristique cognitive différente de *senmitjè*, *lotowout*, *laéwopò*. Ces derniers lieux sont sécables spatialement, et donc discontinus. Ils sont créés par l'Homme ; ils ne sont pas naturels. Ainsi, dans le cadre de notre démonstration, ils peuvent être définis par l'article *a*. *Lanmè* est une étendue continue, naturelle. C'est la représentation que nous en avons dans notre environnement proche et moins proche. Nous voulons parler de l'île de la Martinique et du Bassin de La Caraïbe, tout au moins. De par son statut cognitif différent des autres lieux bien référencés, nous ne pouvons pas accepter comme correct le syntagme prépositionnel *pa lanmè a*, dans *Nou fè pa lanmè a*. *Lanmè* se définit par lui-même ici. Nous posons que la détermination \emptyset indique qu'il n'y a qu'une seule mer.

Pa dans sa valeur d'emploi trajet et le cadrage discursif.

a) Mwen préféré fè pa litoral la. Pa litoral la, i ni plis bagay diféran pou wè. Ou ni lanmè a. Ou ka travèsé pliziè komin. Ou pé achte pwason fré, si'w lé. Mé, pa latras, yen ki bwa épi viraj. (Je préfère passer par le littoral. Par le littoral, il y a plus de choses différentes à voir. Tu as la mer. Tu traverses plusieurs communes. Tu peux acheter du poisson fraîchement pêché, si tu veux. Mais, par la trace, il n'y a que forêt et virages).

Vomié nou pran bato. Pa lanmè, sé timanmay la ké pé wè Matinik o lwen. Yo ké pé dékouvè prop péyi yo. Yo ké pé wè Sentlisi douvan yo. Voyaj la pa trop long ; si'y ni moun ki malad, nou ké rivé vit. (Il vaut mieux prendre le bateau. Par la mer, les enfants voient la Martinique au loin. Ils pourront découvrir leur propre pays. Ils pourront voir Sainte-Lucie devant eux. Le voyage n'est pas trop long. S'il y a un malade, nous arriverons vite).

Dans ces deux segments discursifs, deux syntagmes prépositionnels introduits par *pa*-trajet sont en position de thème. Dans le premier segment discursif, le cadre discursif, c'est *pa litoral la*. Dans le deuxième segment discursif, le cadre discursif, c'est *pa lanmè*. Ce concept

de cadre discursif est défini par CHAROLLES (1997 :3, 15,33) et SARDA et STOSIC (2006 :76). Selon eux, le cadrage discursif consiste en la capacité qu'a une entité linguistique ou un groupe d'entités linguistiques en position thème de développer sa portée sémantique sur le discours qui succède. Dans nos énoncés d'analyse, il s'agit bien des syntagmes prépositionnels *pa litoral la*, *pa lanmè*. Ces syntagmes prépositionnels étendent leur portée au-delà de l'énoncé qu'ils introduisent. Pour CHAROLLES M. (1997 :3), cette portée sémantique permet au segment de texte introduit d'accéder à une forte cohésion. Les propos de CHAROLLES (1997 :3) nous renvoient à la pensée de SARDA et STOSIC (2006 :44) qui posent ce qui suit :

« La portée d'un adverbial est classiquement définie sur une base sémantique au sens où l'adverbial fixe un critère d'interprétation sémantique pour chacune des propositions qui sont dans sa portée ».

Analyse des énoncés

a) Mwen préféré fè pa litoral la. Pa litoral la... Mé, pa latras, yen ki bwa épi viraj.

Les prédicats utilisés dans cet énoncé sont associés aux sémantiques primitives « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Le prédicat psychologique *préféréré fè* pose d'emblée la notion de choix, et l'associe au syntagme prépositionnel, *pa latras*. *Pa latras* désigne donc une zone médiane-trajet assortie du trait choix. Ce trait est important pour l'interprétation de l'énoncé. Ce trait permet d'établir la portée véridictionnelle de l'énoncé, et de concevoir le statut cognitif du locuteur, véritable « Je » épistémique, tel que le conçoit POTTIER (1992 :204-211). Le locuteur *Mwen* fait valoir sa capacité à prélever des arguments-indices de choix de trajet- dans la connaissance mémorisée qu'il a du Monde Référentiel. Le déclencheur de cette capacité, c'est la portée sémantique de *pa litoral la*. Le verbe *wè*, verbe de perception visuelle, permet au locuteur de libérer la mémoire épisodique qu'il a de *pa litoral la*, cadre à valeur spatiale. Le locuteur utilise le présent simple de l'indicatif dans sa valeur gnomique, et présente donc les faits qu'il énumère comme relevant de la vérité générale. Le « Je épistémique » tente de construire du « vrai épistémique », concept que nous empruntons à POTTIER (*Ibid*). *Pa* introducteur de cadre discursif est alors un opérateur épistémique, et transfère une valeur de vérité unifiée sur les événements qui lui succèdent. Dans cet emploi, *pa* est un opérateur de cohésion de segment discursif, de méronymie discursive, car il nous conduit à conceptualiser la séquence discursive qu'il initie comme une portion d'espace

linguistique thématiquement homogène au sein de l'holonyme-discours. Le locuteur énumère des événements- arguments qui se développent successivement, grâce à la perception abstraite qu'il peut opérer sur eux. Le cadre discursif *pa litoral la* est un opérateur descriptif cataphorique d'événements de trajet, axiologiquement mélioratifs. Dans *pa litoral la*, *pa* établit un rapport logique indexical entre cadre discursif et distribution, entre *pa* introducteur de cadre discursif et *pa* distributif. Les événements du cadre discursif sont en relation d'inférence. Cette relation d'inférence est amenée par la polarité aspectuelle dynamique de la préposition spatiale médiane *pa*, introductrice du cadre discursif. Le segment discursif est un opérateur de persuasion qui nous convie à nous représenter le choix de trajet comme bon. Les événements sont exprimés par des prédicats associés aux primitives sémantiques « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». À ces sémantiques primitives, nous pouvons associer les sémantiques primitives « ANTICIP » et « STRAT ». Nous empruntons ces concepts à DESCLÉS (1994b :115). Les verbes qui opèrent dans le segment discursif sont les suivants : *Wè* : verbe de perception involontaire, tel que le conçoit ENGHELS (2007 :36) qui établit une différence entre « percepteur volontaire » et « percepteur involontaire » :

« Le percepteur d'un acte de perception volontaire est un observateur qui s'oriente activement vers les stimuli : il aperçoit volontairement par ses oreilles ou par ses yeux des phénomènes visuels ou auditifs. Le percepteur involontaire par contre est un expérimenteur qui subit un processus de perception qui survient à son insu : les phénomènes visuels et auditifs s'offrent à ses oreilles sans qu'il ne fasse d'effort pour les percevoir ».

Ka travèsé : verbe médian à localisation interne. C'est un verbe de mouvement tel que le conçoit BOONS (1987 :5) :

« Les verbes dits de « mouvements » forment une des classes lexicales les plus curieuses et intéressantes de la langue. Mais cette expression est vague : elle peut désigner aussi bien le déplacement proprement dit d'un corps que les déplacements réciproques des parties de celui-ci. Seule la première interprétation sera retenue. Comme il apparaîtra en effet, c'est l'exigence de changement obligatoire du lieu d'un corps ne subissant par ailleurs aucune modification de forme ni de substance au cours du procès, qui donne le maximum de cohérence syntaxique, donc linguistique à cette classe de verbe. Ils seront appelés, pour cette raison, verbes de déplacement, et seront situés dans une classification générale des verbes locatifs du français ».

Achté : verbe à caractère intentionnel qui permet d'opérer un choix.

Fè : verbe psychologique d'intentionnalité et primitive sémantique.

Le pronom personnel *mwen* laisse la place au pronom personnel *ou*, pronom dont le statut cognitif permet de généraliser les événements exprimés par les prédicats. *Ou* interpelle l'interlocuteur, l'autre, et tente de transformer le fait subjectif en fait objectif. C'est un phénomène de décentration discursive à effets perlocutoires. La conjonction de coordination d'opposition *mé* annonce l'ouverture d'un nouveau cadre discursif *Mé, pa latras, yen ki bwa épi vira*. Ce nouveau cadre discursif clôture celui qui le précède. Nous appropriant la pensée de CHAROLLES (1997 :28), nous dirons qu'il ouvre un nouvel univers de discours en relation de contraste avec celui qui le précède. Ce nouvel univers de discours rend implicite le verbe de perception canonique *wè*, associé à *i ni*. Cette relation de contraste provoque, par effet rétroactif, la valorisation du discours antérieur, et définit la portée sémantique de *pa*, opérateur de cadrage discursif. Le cadre *pa litoral la* est un opérateur de cohésion et de congruence.

Dans l'énoncé b), la prédominance des verbes de perception visuelle est manifeste. En effet, les prédicats *wè* et *dékouvè* introduits par *ké pé* posent la valeur de vérité projetée sur les événements. Cette valeur de vérité est exprimée par *ké*, morphème du mode « futurité » en créole martiniquais. Nous renvoyons à BERNABÉ (2003 : 139-142)¹¹. Dans cet énoncé, *ké*, morphème de mode « futurité », modalise le degré de certitude des événements annoncés. Cet énoncé se conclut par une éventualité introduite par *si*. Cette éventualité est invalidée par des faits rassurants :

Voyaj la pa tro long.

(Le voyage n'est pas trop long),

Nou ké rivé vit.

(nous arriverons vite).

} Faits qui rassurent.

Si'y ni an malad

(S'il y a un malade)

} Éventualité invalidée.

¹¹ En créole, « l'expression de la futurité est confiée au mode et non pas au temps. La valeur modale de la futurité renvoie au fait que dans le système de représentation sémantique lié au créole, tant qu'une action n'a pas intégré la sphère du présent, elle est considérée comme relevant pas encore du mode réel ».

Tous les événements exprimés dans ces segments de discours sont le reflet des croyances que les locuteurs ont construites à partir des expériences qu'ils ont vécues dans le Monde Référentiel. Ainsi, le cadre discursif établit un rapport logique indexical entre événements présentés comme vrais et croyance. Les cadres discursifs *pa litoral la* et *pa lanmè* sont des opérateurs épistémiques qui établissent un rapport subjectif entre croyance, vérité et force de persuasion.

Conceptualisation

Le segment discursif se conceptualise en espace-méronyme de la connaissance générale que le locuteur a prélevée dynamiquement sur le Monde Référentiel, connaissance qu'il révèle par la perception, le jugement et l'axiologie. Le cadre discursif est le déclencheur du segment discursif. Le cadre est un marqueur. Nous entendons « marqueur » tel que le conçoit CULIOLI (2002 :171-176). C'est le cadre qui nous permet d'anticiper sur l'activité mentale que le locuteur mettra en œuvre afin de développer son segment discursif. Le cadre discursif est thème, et le segment discursif est rhème. C'est l'évocation du thème qui déclenche le rhème. Le thème est antérieur au rhème. Ainsi, par iconicité diagrammatique, le cadre discursif précède le segment discursif. Les effets perlocutoires du segment discursif et la force de persuasion du « Je » épistémique ont été soulignés. Ces notions sont les témoins d'un principe voulant que « les discours reflètent les convictions de ceux qui les produisent (CHAROLLES (1997 : 36). Le statut cognitif du locuteur qui partage ses connaissances avec son interlocuteur nous permet de nous représenter ce dernier comme récepteur d'informations, informations qui peuvent l'influencer dans son trajet de vie dans ce Monde Référentiel. Le locuteur devient narrateur, et l'interlocuteur, narrataire. La thématization du syntagme prépositionnel cadratif, forme d'intensité, exprime, par iconicité, la télélicité sémantique et syntagmatique de ce syntagme. Nous assistons ici à une forme d'économie linguistique qui se conceptualise en une mise en facteur sémantique. Le segment discursif se conceptualise en dynamique de forces dans le discours. TALMY (2003:452) nous rappelle bien que

« Force dynamics functions extensively in the domain of discourse, and preeminently in the process of argumentation ».

Remarque

La préposition *pa* n'a pas le monopole de l'encodage du concept de trajet en langue créole martiniquaise. Nous pouvons produire des énoncés spécifiant le trajet en langue créole martiniquaise sans avoir recours à cette préposition, comme dans *Nou pasé a goch pou rivé Chelchè* (Nous sommes passés à gauche pour arriver à Schœlcher).

Dans cette phrase, *pasé*, prédicat télique à polarité médiane, convoque le concept de trajet. Ainsi, *nou pasé a goch* représente une idée de zone médiane de trajet, et *pou rivé Chelchè* représente la zone finale de changement de lieu de référence. La zone initiale est implicite. *A goch*, syntagme prépositionnel-trajet n'est pas amené par *pa*. Comment donc expliquer que *pasé*, prédicat télique, puisse régir un lieu de passage qui ne soit pas régi par *pa* ? Nous posons que, dans cet énoncé, la zone médiane est implicite, et que *a goch* caractérise une localisation partitive dans cette zone implicite, zone qui serait amenée par *pa*. *A goch* établit une relation méronymique avec la zone médiane implicite. *A* est alors un méronyme de *pa*. *A goch*, c'est une localisation incluse dans la zone de trajet implicite. Dans *a goch*, la préposition *a* exprime un rapport de possession. Nous pouvons dire que *a goch* est une localisation qui appartient à la zone médiane implicite. C'est une caractérisation du trajet. *Nou* est en coïncidence avec la partie gauche de la zone de trajet implicite dans la réalisation du trajet. *A goch*, c'est la localisation de *nou* lors du trajet. Nous sommes en mesure maintenant de construire la suite de phrases suivantes : *Nou pasé a goch pou rivé Chelchè*. (Nous sommes passés à gauche pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé a goch senmitjè a pou rivé Chelchè. (Nous sommes passés à gauche du cimetière pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé pa senmitjè a, a goch, pou rivé Chelchè. (Nous sommes passés par le cimetière, à gauche, pour arriver à Schœlcher). Mais, nous ne pourrions pas dire : *Nou pasé pa a goch*. En effet, *pasé pa* exige que soit rendu explicite *senmitjè a*, zone médiane de trajet. La caractérisation du lieu de trajet ne peut pas être régie par *pa* à la place du lieu instrumental trajet lui-même.

Conceptualisation

Lorsque dans l'expression du trajet, le verbe télique de déplacement ne régir pas la préposition *pa*, mais la préposition *a*, la zone trajet médiane devient implicite, et la préposition *a* rend explicite une localisation mérologique de la zone médiane implicite. Ainsi, la préposition *a* établit un rapport logique indexical d'appartenance-inclusion avec la zone médiane implicite. En langue créole martiniquaise, nous pouvons citer deux localisations

explicitites introduites par la préposition *a* : *a dwet* (à droite), *a goch* (à gauche). Ces expressions directionnelles nous permettent de diviser notre champ visuel en deux. Elles nous permettent aussi de diviser notre corps en deux parties symétriques, selon l'axe vertical, dans une direction frontale. Dans le déplacement qui caractérise la zone trajet, ces deux expressions contribuent à définir notre positionnement latéral. Alors, *a goch*, *a dwet* établissent dans le cadre du déplacement médian une association entre direction frontale et positionnement latéral. Dans nos déplacements dans le Monde Référentiel, des consignes de sécurité obéissent souvent à ces paramètres. Ces caractérisations sont aussi incorporées. En effet, le cœur est à gauche. Nos habitudes et nos conventions font que nous portons l'alliance à la main gauche. La circulation routière s'organise à partir de la main gauche. L'expression *Sa a goch* (*C'est à gauche*) (*C'est risqué*) exprime une localisation peu convenable, peu recommandable. Le gaucher est parfois vécu comme un être a-normal. *A goch* et *a dwet* sont des expressions de grande indexicalité.

An versus pa

Passage intrinsèque versus passage extrinsèque

San koulé pa nen'y, pa zorey li. (Du sang s'écoula par son nez, par ses oreilles).

Let pòkò sòti an nen'w, ou ja lé i koulé an pié'w. (Le lait n'est pas encore sorti dans ton nez, tu veux déjà qu'il coule dans tes pieds) (La morve ne t'a pas encore coulée du nez que, voilà que tu veux qu'elle te coule aux pieds) (Chaque chose en son temps). (Maxime créole martiniquaise).

Kriyè kalenda té ka chanté an nen. Sé té kongo. Sé kongo ki pòté sa. (Les chanteurs de kalenda chantaient dans le nez. C'étaient des Congos. Ce sont les Congos qui ont porté cela) (Les chanteurs de Kalenda chantaient d'une voix nasillarde. Ils venaient du Congo. C'est un héritage du Congo).

Timanmay la voras pasé di ki sa. I ka jis manjé pa nen. (L'enfant est vraiment vorace. Il mange même par le nez).

Dans ces énoncés, des syntagmes prépositionnels ayant comme compléments des noms de parties du corps humain sont, tantôt introduits par *pa*, tantôt introduits par *an*. Cette variation de formes renvoie, par iconicité, à une variation de conceptualisation.

Pa nen'y, pa zorèy li, an nen'y, an nen, pa nen.

Tous ces syntagmes prépositionnels expriment la notion de passage-trajet, et construisent donc des zones médianes de trajet. *Nen*, (nez), *zorey*, (oreille), *bouch*, (bouche) sont des parties du corps humain. La notion de trajet est donc incorporée. Les prépositions spatiales opèrent sur ces entités un changement de type. De parties du corps, elles se conçoivent en lieu instrumental- trajet, et contribuent à l'émergence de la métaphore du Conduit, concept développé par LAKOFF et JOHNSON (1985 :158). Ces méronymes du corps humain ne sont pas détachables de leur holonyme-corps humain. *Nen*, *zorey*, *organes* de sens, font partie de la catégorie des entités qualifiées d'ouvertures. Ces ouvertures sont fonctionnelles et assurent une fonction de passage intrinsèque (AURNAGUE et STOSIC 2002 :16). Ils sont assimilables à des noms de localisation interne (NLI). Il en va de même pour *bouch* (bouche) qu'AURNAGUE et STOSIC (2002 :82) conçoivent en conduit. Pour BORILLO (1998 : 74), ce sont des Npart (noms de partie). L'auteure (*Ibid*) précise ce qui suit :

«Lorsqu'on les utilise en relation avec un nom dénotant un humain ou un animal, ils désignent effectivement une partie constitutive du corps, et fonctionnent comme Npart ».

Direction du trajet dénoté dans les énoncés

San koulé pa nen'y, pa zorey li.

Ces relations « cible-site » décrivent une trajectoire au cours de laquelle, *san*, entité-cible, est située dans la phase médiane-trajet. *San* n'exerce aucun contrôle sensori-moteur, et opère un contact par étalement, se prêtant ainsi à la perception hors de son siège canonique. Le prédicat télique *koulé* exprime le déplacement de cadre de référence, et la manière dont s'opère ce déplacement. C'est un prédicat pluripolaire qui, dans cet énoncé, fait valoir sa polarité médiane. Il y a donc congruence de polarité entre *koulé* et *pa*. La zone médiane de déplacement est assurée par le syntagme propositionnel *pa nen'y*. La même analyse vaut pour le syntagme prépositionnel *pa zorey li*. Du point de vue cognitif, *pa* est associé à la notion de trajet extrinsèque. Les oreilles et le nez ne sont pas conçus pour favoriser le trajet du sang hors du corps humain. Le sang n'est pas voué non plus à s'écouler hors du corps. Ainsi, *pa*, la préposition spatiale dynamique, a la capacité de faire les entités-ouvertures (Npart) de changer de type fonctionnel en les associant à la notion du trajet extrinsèque. Le schème cognitif associé à *pa* ici, c'est le trajet assorti du trait extrinsèque. La connaissance partagée que nous avons de la culture martiniquaise nous permet d'évoquer la citation suivante qui illustre bien notre analyse : *Yékrik ! Yékrak ! Mésiézédam, istwa la mwen ké rakonté zot la, ka pasé adan an péyi éti chien ka kaka pa djel ek rapé pa latjé*. (Et cric ! Et crac ! Mesdames et Messieurs, cette histoire que je vais vous raconter se passe dans un pays où les chiens font caca par la gueule et aboient par la queue). Cette citation nous enseigne que le merveilleux amène le conteur à concevoir *djel* comme conduit pour les excréments, et *latjé*, comme siège pour les aboiements. Dans *I ka jis manjé pa nen*, c'est le même phénomène qui est à l'œuvre. La préposition *pa* permet à *nen* de changer de type fonctionnel en l'associant au prédicat *manjé* qui, canoniquement, est associé au Npart *bouch*. *Pa* encode le concept de trajet extrinsèque. Il en va du côté magique et merveilleux du discours du conteur. Le conteur pratique l'art de l'inversion.

Dans *Let pòkò sòti an nen'w*, la conceptualisation est autre. Dans l'énoncé, cette entité-cible est associée à l'entité-site, *nen*, via la préposition spatiale statique et positionnelle, *an*. Dans *sòti an* (*sortir dans*) (*sortir de*), nous notons une relation de non congruence entre verbe et préposition. La préposition *an* construit une relation de polarité aspectuelle finale, alors que le prédicat *sòti* est de polarité aspectuelle d'extraction initiale. La polarité aspectuelle de *an* fera que *sòti an* va construire une relation de polarité finale. Dans *sòti an nen'w*, *nen'w* représente l'ouverture fonctionnelle canonique par laquelle *let* s'écoule. *An* est en

relation de non congruence avec sa fonction de trajet-passage. En effet, ce lexème apporte des informations autres que celles impliquées par le verbe. Cette formulation est empruntée à BORILLO (1993 : 57). Cette non congruence nous amène à proposer une lecture de l'énoncé par la transformation sous-jacente en double prédication. Nous obtenons alors la transformation suivante : *Let an nen 'w, let pòkò sòti*. La transformation en double prédication permet de bien faire ressortir l'information divergente que porte la préposition *an* par rapport au sémantisme du verbe qui la régit. *An* permet donc de conceptualiser la zone médiane introduite par *an* comme le siège intrinsèque de *let*. Ainsi, la préposition *an*, régie par *sòti* dans sa valeur de trajet intrinsèque, nous convie à conceptualiser la zone médiane de trajet comme contenant, en établissant un rapport logique indexical entre zone médiane de trajet et zone-contenant. Dans *Kriyè kalenda té ka chanté an nen* (Les chanteurs de *Kalenda* chantaient dans le nez), *an* se laisse aussi saisir dans une valeur de parcours intrinsèque. *An nen* conceptualise *nen* comme le siège intrinsèque de la performance de *chanté*. *An nen*, c'est une caractérisation intrinsèque de *chanté Kalenda*. La connaissance partagée que nous avons de la culture *Kalenda* en Martinique nous permet de confirmer cette assertion. L'allusion *Sé kongo ki pòté sa* (*Ce sont les Congos qui ont porté cela*) est une affirmation véhiculée par les Anciens de la tradition orale *Kalenda* de la Martinique. Nous pouvons donc proposer la paraphrase subséquente : *Kriyè kalenda té ka chanté épi an vwa an nen*. (Les chanteurs de *Kalenda* chantaient d'une voix nasillarde). Ainsi, *an* indexicalise un rapport logique indexical entre trajet intrinsèque, zone contenant et *épi*-manière -qualifiant le procès exprimé par le verbe *chanté*. La manière accompagne l'action exprimée par le verbe. La manière est un contenant pour l'action. La manière est en coïncidence avec l'action.

Conceptualisation

Quand, dans l'expression de trajet, *an* établit un rapport de non congruence avec son verbe recteur, *an* permet de conceptualiser son complément comme siège intrinsèque du procès exprimé par le verbe recteur. Ce faisant, *an* nous autorise à qualifier d'intrinsèque cette zone médiane de trajet établie par le syntagme prépositionnel-trajet. Ainsi, nous pouvons dire que *pa* n'a pas l'exclusivité de l'expression de trajet en langue créole martiniquaise. *Pa* est holonyme pour *an*, car *pa* exprime à la fois le trajet intrinsèque et le trajet extrinsèque. C'est ce que nous révèle l'analyse fonctionnelle des prépositions *pa* et *an*, appliquées à la notion de trajet.

Que dire de la relation entre *an* et *pié 'w* dans *koulé an pié 'w* (couler à tes pieds) ? *Koulé an pé i 'w* se laisse interpréter par le principe dit d'anticipation décrit par VANDELOISE (1987 :77-111)¹². Dans cet énoncé, il est question d'un déplacement de l'entité *let* selon l'axe corporel vertical. Les deux bornes de la trajectoire sont exprimées par *an nen 'w*, le haut, et *an pié 'w*, le bas. *An pié 'w*, c' est le terme de la trajectoire de *let*. Au moment de l'énonciation, *let* n'a pas encore initié sa trajectoire de déplacement. Cela n'empêche pas que le terme de cette trajectoire soit énoncé. Ce terme est donc énoncé par anticipation. *An pié 'w*, c'est la localisation anticipée finale de *let* quand le déplacement de cette entité aura abouti. Il y a donc anticipation de localisation spatiale.

Pasé pa versus pasé an

Zone médiane-trajet versus zone médiane contenant

Mwen asisté rat la. I pasé pa ti tou tala ; lè i rivé pasé, i kouri, i pasé adan tala flap (J'ai observé le rat. Il passa par ce petit trou ; après y être parvenu, il courut et passa par cet autre trou sans difficulté).

Selon AURNAGUE et STOSIC (2002 :13), *tou* (trou) se conçoit en zone médiane de trajet. Selon ces auteurs, les trous sont des portions d'espace et sont assimilés aux entités fonctionnelles de type conduit.

Analyse de tou (trou)

Selon nous, *tou* est en relation méronymique avec une entité holonyme. Ce rapport méronymique est assez particulier dans la mesure où le méronyme affecte son holonyme dans son intégrité matérielle et physique. C'est une relation d'incrustation qui se dégage dans ce rapport méronymique. En tant que zone médiane-trajet, *tou* peut imposer que l'holonyme soit affecté de part en part. La fonction de conduit tient à cela. Paradoxalement, *tou* jouit d'une saillance perceptuelle dans le Monde Référentiel. *Tou* obtient cette saillance par l'absence de matière qu'il opère sur l'holonyme. La substance de *tou*, c'est l'absence de matière. Nous sommes à l'opposé de la métaphore « L'objet sort de la substance », métaphore présentée par

¹²L'auteur considère que « quand un verbe de déplacement ne met pas en évidence la position effective de la cible au moment de l'énonciation, les prépositions qui décrivent la relation spatiale entre un site et une cible statique décrivent similairement la relation entre un site et le terme anticipé du déplacement d'une cible mobile ».

LAKOFF et JOHNSON (1985 :83). Cette saillance perceptuelle fait qu'en langue créole martiniquaise les deux phrases suivantes sont recevables :

a) *Ni an tou an masonn lan* (Il y a un trou dans le mur) ; b) *Masonn la ni an tou adan'y* (Il y a un trou dans le mur) ; (Le mur est percé d'un trou).

Cette différence de formulation renvoie, par iconicité, à une différence de conceptualisation. En a), *tou* est cible pour *masonn*, site. Ce rapport fait que *tou* jouit d'une autonomie référentielle, tout comme *masonn lan*. En a), *Ni* renvoie aux repères situationnels en général. *Ni* a une valeur prépositionnelle. En b), *ni* devient verbe de possession et d'actualisation. *Ni* établit un rapport de dépendance entre le possesseur affecté *masonn* et l'objet possédé, *tou*. Ces deux entités linguistiques n'occupent pas la même place dans la chaîne syntagmatique. Cette différence de place syntagmatique est iconique à une différence de fonction. L'ordre opère donc sur *ni* un changement de type. Ce rapport de dépendance affecte l'autonomie référentielle de *tou*. *Tou* devient partie intégrante de *masonn lan*. Cette analyse est confirmée par le syntagme prépositionnel *adan'y*. *Adan* (dans, en) nous indique que ce rapport de dépendance est associé au rapport contenant-contenu. *Masonn lan* est contenant pour *tou*. *Adan'y* est une paraphrase de *ni*. *Tou* crée de la discontinuité dans la matière de l'holonyme. *Tou* permet de construire des expressions métaphoriques à l'image de celles qui suivent.

I an djol tou a (Il est dans la gueule du trou) (Il est à l'article de la mort).

S'appliquant au parcours-trajet de vie de l'Homme, cette métaphore d'orientation vient signifier que l'Homme est sur le point de *pasé*, « mourir ». Dans *I an djol tou a*, *tou* se conçoit comme le conduit qui mène à la mort. *I pasé* (Il est passé) (Il est mort) nous permet de conceptualiser *I* comme ayant fait le trajet menant à la mort. *Tou* est bien une zone médiane-trajet. Certains noms de parties du corps humain nous le montrent bien. Nous pouvons citer *tou zorey* (conduit auditif), *tou nen* (narine), *tou manjé* (bouche) *tou koukoun* (vagin) *tou bonda* (anus) *tou zié* (orbite). Ces « trous » renvoient à une fonction vitale pour l'Homme. Notre objectif a été de proposer une analyse du statut cognitif de *tou* avant d'aborder l'analyse des énoncés. Nous concluons en disant que cette absence de matière est indexicale pour les métaphores du Contenant et du Conduit. Ces deux métaphores sont dialectiquement liées. Nous empruntons le concept de métaphore du Conduit à LAKOFF et JOHNSON (1985 :158).

Analyse d'énoncé

Mwen asisté rat la. I pasé pa ti tou tala. Lè i rivé pasé, i kouri, i pasé adan tala flap. (J'ai observé le rat. Il est passé par ce petit trou. Après y être parvenu, il courut et passa par cet autre trou sans difficulté).

La personnification de *rat* lui permet de construire des situations dynamiques dans lesquelles les primitives sémantiques associées à *pasé*, *rivé pasé*, *kouri*, *i pasé* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». *Rat la*, *I* sont agents sujets. C'est la prédication qui leur accorde ce degré d'agentivité. Les expressions *ti tou tala*, *adan tala* représentent des zones médianes de trajet. Les zones initiale et finale sont implicites. Ce qui nous interpelle dans cet énoncé, c'est l'alternance de formes prépositionnelles dans *pasé pa* et *pasé adan*. Cette alternance, par iconicité, renvoie à une variation de signification. Dans *pasé pa*, il y a congruence de polarité aspectuelle entre *pasé*, verbe télique, et *pa*, préposition médiane dynamique directionnelle. Dans *pasé adan*, il y a non congruence entre polarité aspectuelle de *pasé* et la polarité aspectuelle de *adan*, préposition statique, positionnelle. Cette non congruence nous invite à une interprétation en double prédication : *I té adan tala* (Il était dans celui-là). *I pasé flap* (Il passa sans difficulté). La conceptualisation des zones médianes-trajet est différente. Dans *pasé pa ti tou tala*, la zone-trajet est conceptualisée, canoniquement, en zone de connexion, passage. Dans *i pasé adan tala flap*, la zone médiane est conceptualisée en zone-contenant.

Conceptualisation

Dans l'expression du trajet-parcours, quand le verbe télique qui introduit l'entité connectrice de passage régit la préposition *adan*, *adan* permet de conceptualiser le complément prépositionnel en zone-contenant. La langue créole martiniquaise conçoit le trajet en zone médiane de télicité ou en zone contenant. Ainsi *pa* et *adan*, prépositions susceptibles d'être régies par le verbe télique *pasé*-exprimant l'événement de trajet-indexicalisent un rapport logique d'intersection cognitive entre zone médiane trajet-parcours et zone médiane-trajet contenant.

L'enveloppe pragmatique de cet énoncé nous permet d'évoquer des paramètres complémentaires. *Lè i rivé pasé* est un argument qui caractérise *i pasé pa ti tou tala*. *Ti tou* et *lè i rivé pasé* font ressortir que *rat la* a eu quelques difficultés à franchir la frontière de la zone médiane. Il en ressort une notion d'obstacle. En revanche, dans *i pasé adan tala flap*, c'est le confort de la zone médiane-contenant qui est saillant. Le passage se fait sans difficulté. Le modalisateur de mouvement *flap* placé en fin de phrase exprime bien cette

aisance de passage. *Flap* est porteur du groupe consonantique ou matrice consonantique [fl] qui, en langue créole, se conçoit en submorphème de la télicité. Nous empruntons ces concepts de groupe consonantique ou matrice consonantique respectivement à PHILPS (2002 :103), et à BOTTINEAU (2012 :10). C'est ce même submorphème que nous retrouvons dans *floup, flap, floup-flap, flip-flap, flouz, flaw, flang, flandjé*. Toutes ces unités linguistiques expriment une aisance de télicité. Adossé à l'expression de BERNABÉ (2012 :22), nous dirons que ce submorphème¹³ [fl] est un signe « dont la caractéristique relèverait non plus de l'arbitraire mais de l'iconicité et de l'indexicalité ». Dans notre énoncé d'analyse, *flap* renforce la notion d'aisance de passage et de rapidité. Nous sommes dans l'iconicité. Dans *I anni tounen tet-li flap...* (Il tourna la tête rapidement...) (BARTHÉLÉRY 2008 :31), *flap* caractérise le procès *tounen tet-li*. Ici, *flap*, c'est aussi l'expression de la rapidité. Ainsi, pragmatiquement, à partir de la conceptualisation que nous venons de formuler, nous pouvons ajouter la notion d'obstacle au concept de zone médiane trajet-parcours introduite par *pa*, et la notion d'aisance au concept de zone médiane trajet introduite par *adan*. C'est la notion de contenant qui fait émerger la notion d'aisance de trajet. Le contenant ne met pas sous influence *rat la*. Ces paramètres pragmatiques sont le reflet d'une connaissance empirique partagée que nous avons du concept de trajet. Il y a des trajets faciles à parcourir, et des trajets difficiles à parcourir.

Analyse contrastive créole-français

An lidé pasé an tet mwen / Une idée m'est passée par la tête.

Les constructions sont différentes même si elles conceptualisent la même signification. Il s'agit ici de la conceptualisation d' « idée » dans sa relation à « esprit », relation posée par le verbe télique *pasé*-passer. Rappelons que pour LAKOFF et JOHNSON (1985 : 158), l'idée est un aliment, une chose qui nous vient de l'extérieur. L'idée répond à la métaphore du Conduit. L'esprit est un contenant qui accueille l'idée, comme le corps est un contenant qui reçoit les aliments. Dans nos énoncés en créole et en français, les idées se conceptualisent en entités qui transitent *an/par* l'Esprit. «Tête » est zone de trajet, et *tet* est zone médiane-contenant. En français, les idées sont des entités abstraites qui passent par la zone médiane-

¹³ Le submorphème est un concept de la submorphémique qui désigne le champ d'étude qui s'intéresse aux segments récurrents d'une langue réputés doués de sens plus petits que le morphème.

trajet « la tête » vers un espace final. En créole, *tet mwen* est représenté comme une zone médiane contenant, et *lidé* comme une entité contenue. La préposition *an* nous rappelle que *tet* est le siège intrinsèque de *lidé*. Ce rapport contenant-contenu nous renvoie à la métaphore développée ci-dessus : « L'Esprit est un contenant ». Dans les deux cas, les verbes *pasé* et *passer* décrivent un mouvement abstrait. Ces différences de conceptualisation iconiquement exprimées par deux prépositions différentes nous démontrent la dialectique cognitive qu'il y a entre métaphore du Contenant et métaphore du Conduit. C'est un rapport indexical. C'est parce que la zone médiane est contenant qu'elle peut subir un changement de type, et devenir zone médiane de trajet. *Lidé* est d'abord contenu pour *tet mwen*, contenant, avant que la parole ne l'extériorise. Cette conceptualisation nous indique que le rapport contenant-contenu est antérieur au concept de trajet. Le créole martiniquais, langue à base lexicale française, est lié historiquement et génétiquement à la langue française. Cependant, à l'image de cette analyse contrastive, les structures de la langue créole présentent des formes de discontinuité par rapport aux structures de la langue française. Chaque langue a son autonomie de conceptualisation du réel. À ce sujet, il nous paraît judicieux de citer WHORF (1956 : 143) :

« Ces structures automatiques et involontaires du langage ne sont pas les mêmes pour tous les hommes ; chaque langue possède les siennes propres, qui constituent son aspect formel, sa « grammaire », terme qui inclut bien plus de choses que la grammaire que nous avons apprise à l'école ». On aboutit ainsi ce que j'ai appelé « principe de relativité linguistique », en vertu duquel les utilisateurs de grammaires notablement différentes sont amenés à des évaluations et des types d'observations différentes de faits extérieurement similaires et par conséquent ne sont pas équivalents en tant qu'observateurs, mais doivent arriver à des visions du monde quelque peu dissemblables ».

Ces deux façons de conceptualiser *pasé an* / « passer par » sont contrastées, mais complémentaires. En effet, ce contraste de conceptualisation met en regard les deux approches de représentation de la zone médiane-trajet. La pertinence des propos de WHORF est affectée par la situation de diglossie qui caractérise le contact entre la langue créole martiniquaise et la langue française. Nous sommes témoin d'énoncés du type : *I ka fè sa ki ka pasé pa tet li*. (Il fait ce qui passe par sa tête « Cette idée est passée dans ma tête, je l'ai suivie ». En zone de contact de langues de type diglossique, nous voyons bien à l'œuvre ce que nous proposons de qualifier d'« emprunt de conceptualisation ». Cet emprunt de conceptualisation est observable dans les performances en langue créole et en langue française. En situation de communication

d'urgence en milieu diglossique « créole-français », « français-créole », lorsque le phénomène d'emprunt de conceptualisation se manifeste, la langue de performance-énonciation, c'est la langue *Figure*, et la langue de conceptualisation-compétence, c'est la langue *Ground*. Ce contraste fait donc apparaître la langue *Figure* en langue pragmatique de performance, et la langue *Ground* en langue de compétence de conceptualisation. En disant les choses ainsi, nous faisons une adaptation de l'opposition théorique que CHOMSKY (1971 :13-14) établit entre « performance » et « compétence ». Selon nous, la situation de diglossie « français-créole » est aussi au phénomène de « défrancisation qualitative ». Elle vient aussi signifier que la langue minorée peut affecter les structures de la langue dite de prestige. Pour plus d'éléments à propos de la diglossie « français-créole », nous renvoyons aux travaux de BERNABÉ (2003 :9-19). Nous posons que la grammaire cognitive nous montre que les langues sont symboliquement égales, et que c'est le discours sociolinguistique qui établit une hiérarchisation entre elles.

Pa et l'expression de la zone médiane-trajet figuré

Mwen kouté, mwen gadé lézansien. Sé paw la mwen rivé fè an tanbouyè. (J'ai écouté, j'ai regardé les anciens. C'est ainsi que je me suis fait tambourinaire).

Pa, opérateur de zone médiane-trajet, fait émerger la notion de mouvement figuré ou abstrait. Conformément aux analyses antérieures, nous pouvons isoler trois zones à l'intérieur de cet énoncé :

a) Une zone initiale : c'est la zone dans laquelle le sujet-agent met en place une stratégie d'apprentissage. Cet apprentissage se situe en contexte de tradition orale, contexte dans lequel l'observation des aînés est le mode d'apprentissage. Les verbes de perception *kouté*, *gadé*, définissant des modes d'observation du modèle à reproduire, viennent signifier le comportement de l'apprenant : *Mwen kouté, mwen gadé lézansien*.

Les sémantiques primitives associées à ces prédicats sont : « FAIRE », « CONTROL », « REPRES », « STRAT ». Ces verbes psychologiques permettent à *mwen*, sujet-agent, de construire des situations stables- en termes de repère- dans lesquelles il est cognitivement actif. *Mwen* est expérimentateur. *Lézansien*, comparants, personnages incontournables en tradition orale, sont représentés comme des entités humaines porteuses du savoir-faire que veut acquérir l'apprenant. Le canal perceptif permet d'établir le trajet abstrait d'appropriation

de connaissances, et établit un rapport indexical logique entre comparé-apprenant et comparant-modèle.

b) *Sé paw la* représente la zone médiane de trajet abstrait.

La préposition *paw* est saisie ici dans sa valeur d'emploi trajet assortie du trait abstrait. *Sé*, de par sa valeur anaphorique, lie la zone trajet abstrait à la zone initiale antérieure.

c) *Mwen rivé fè an tanbouyè*, c'est la zone finale, d'accomplissement. Le verbe télique *rivé* - au passé composé- exprime bien l'état résultant. Le sémantisme spatio-temporel du verbe de mouvement *rivé* est convoqué pour exprimer l'état résultatif figuré. *Fè* a ici une valeur de copule, tout en exprimant l'agentivité de *mwen*. Le complément du verbe télique *rivé* n'est pas un complément de lieu spatialisé concret qui exprime un changement de lieu de référence. *Rivé* a pour complément le verbe *fè an tanbouyè*. *Fè an tanbouyè*, c'est l'état résultat du processus-trajet exprimé introduit par *paw*. Nous sommes dans la causalité directe. *Rivé* met en profil la position statique de l'entité *mwen*. Il met en profil la continuité à travers le temps d'une situation stable (LANGACKER 1986 : 69). *Mwen* ne change pas de lieu de référence. Toutefois, la notion de changement de lieu de référence est métaphorisée. C'est le complément du verbe télique qui a changé de lieu de référence. La connaissance qui, initialement était portée par *lézansien*, est maintenant portée aussi par *mwen*. Ainsi, *pa* permet au verbe télique *rivé* de transférer sa télicité sur son complément-prédicat *fè an tanbouyè* qui borne le procès-apprentissage de *mwen*. La compétence acquise se conceptualise en termes spatio-temporels. Ce qui a bougé, c'est la représentation que *mwen* a de lui-même. *Paw* fonctionne ici en opérateur de transfert de télicité, définissant ainsi un mouvement abstrait. Nous sommes dans l'expression de ce que TALMY (2003 :104-105) qualifie de "*fictive motion*." Le sujet *Mwen* n'assume pas de *physical occurrence*." Ce concept est de TALMY (2003 : 99). Dans l'expression du trajet abstrait, *paw* est un opérateur aspectuo-temporel. Dans sa valeur d'emploi trajet abstrait, *pa* permet à *rivé* de devenir modal. Cette conceptualisation s'appuie sur le constat que fait POTTIER (1992 : 106). L'auteur stipule que « Certains verbes de localisation deviennent également modaux ». Il illustre son propos par les exemples suivants : « Je suis arrivé à le comprendre ». (Je suis arrivé à Paris).

Conceptualisation

Quand, dans sa valeur d'emploi trajet, *pa* permet à un verbe télique de nous représenter son sujet comme statique, il permet par aussi à ce verbe de transférer sa télicité sur

la représentation que ce sujet a de lui-même. *Pa* fonctionne donc en opérateur de trajet abstrait.

De par le sémantisme final de *rivé*, la construction métaphorique *rivé fè an tanbouyé* confirme les propos de LAMIROY (1987 : 50-51) qui nous enseigne ce qui suit :

« Nos résultats suggèrent que quel que soit le domaine sémantique auquel la métaphore ressortit, le transfert consiste le plus souvent à concevoir les phénomènes abstraits comme l'objet lui-même du mouvement, comme un objet transportable dans l'espace ».

Analyse d'expressions en pa avec la valeur d'emploi de trajet abstrait

I kouyon pa méchansté (Il est couillon par méchanceté) (Il est vraiment couillon).

Té ni moun pa méchansté (Il y avait des gens par méchanceté) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens).

I ka pran fanm pa fent (Il prend les femmes par feinte) (Il utilise des moyens surnaturels pour abuser des femmes).

I fè sa pa espré (Il a fait cela par exprès) (Il l'a fait exprès).

Nou tjuiyi mango pa grap (Nous avons cueilli des mangues par grappes) (Nous avons cueilli beaucoup, beaucoup de mangues).

[...] *ou té ka wè yo ka rivé pa grap pou pran tach-yo* ([...] on les voyait arriver, aussi nombreuses qu'elles étaient, pour se mettre au travail) (BARTHÉLÉRY 2008:165).

I kouyon pa méchansté.

Cet énoncé est une illustration de la grille essive, grille qui a pour fonction essentielle d'attribuer une caractéristique (DELBECQUE 2006 :110). *Kouyon* est un attribut de *I*, et introduit le syntagme prépositionnel *pa méchansté*. Il y a une isotopie de sémantisme entre *kouyon* et *méchansté*, mais cette isotopie de sémantisme n'est pas déterminante, car nous pouvons concevoir comme grammaticale la phrase suivante : *I bel pa méchansté* (*Elle est belle par méchanceté*) (Elle est vraiment belle). La préposition spatiale *pa* permet au substantif psychologique *méchansté* de changer de type. De substantif psychologique axiologiquement péjoratif, la préposition *pa* amène *méchansté* à entrer dans l'expression de l'intensité avec la valeur de *anchay*, *anlo* (beaucoup), *toubannman* (tout bonnement). Dans cette phrase, *méchansté* accède au type adverbial d'intensité sous la pulsion de *pa*. Ainsi, nous pouvons affirmer que *pa* est un opérateur de changement de type (DESCLÉS 1998 :34).

Pourquoi le créole a-t-il convoqué *méchansté* ? Ce substantif psychologique est porteur dans son sémantisme de l'idée de degré de caractérisation, axiologiquement péjorative. C'est ce sème qui sera récupéré et appliqué à l'expression de l'intensité. Nous pourrions dire que l'intensité est exprimée en termes d'extraction sémantique opérée sur un substantif psychologique canoniquement péjoratif. *Méchansté*, c'est la vision subjective à travers laquelle le locuteur perçoit *i*. *Méchansté* est, via *pa*, trajet abstrait de perception et de caractérisation. Cognitivement, il existe un processus d'extraction de sèmes qui permet de les transférer dans des domaines autres. Enfin, le concept de méchanceté est assez saillant dans nos représentations pour qu'il soit appliqué au concept d'intensité, concept saillant, lui aussi, dans nos mêmes représentations. Dans *I bel pa méchansté* (*Elle est belle par méchanceté*), *Té ni moun pa méchansté*, (*Il y avait des gens par méchanceté*), *méchansté* est, via *pa*, mode de l'intensité. *Pa* permet aussi à *méchansté* de changer de type sémantique. De type sémantique péjoratif, il passe au type mélioratif. Ainsi, *pa* fonctionne en opérateur de double transformation de type. Il opère une double opération sur le sémantisme de *méchansté*. Il y a inversion de sémantisme. De péjoratif, ce sémantisme devient mélioratif. Il y a un changement de fonction. En association avec *pa*, de substantif, *méchansté* accède à la fonction de locution adverbiale d'intensité. *Pa* est un opérateur abstrait de trajet de perception subjective. Introduit par *pa*, *méchansté*, c'est le trajet abstrait par lequel le locuteur évalue l'intensité de bêtise *-kouyon-* de *i* dans *I kouyon pa méchansté*. *Pa méchansté* est un syntagme prépositionnel opérateur d'évaluation subjective. C'est le trajet par lequel le locuteur projette sa subjectivité de caractérisation sur *i*. Dans le cadre de la grille « essive », la propriété attribuée peut être d'ordre évaluatif-subjectif. Si *i* est perçu sous le mode de l'évaluation de la subjectivité, c'est que *i* se laisse concevoir en sujet syntaxique patient. Le locuteur accède donc au statut cognitif d'agent épistémique d'évaluation. C'est la perception, la vision qu'il a de *i*. En langue créole martiniquaise, l'adjectif *méchan* (méchant) peut, pragmatiquement, subir ce même changement de type sémantique. *I méchan* signifie, selon le contexte, « Il est méchant » ou « Il est fort ». Dans la société martiniquaise, société où s'exerce la domination de la colonisation, le procédé de l'inversion se manifeste dans différents domaines. Ici, ce phénomène se manifeste dans le domaine de la sémantique, de la signification. L'inversion peut se laisser conceptualiser en stratégie-trajet abstrait de recherche de contrôle, de pouvoir, sur les choses, sur les mots et la signification. Dans *I ni moun pa méchansté*, *moun* est perçu dans sa caractérisation concrète de quantité dénombrable. Le sémantisme de *moun* permet à *pa méchansté* d'être un opérateur d'évaluation concrète et subjectif de quantité dénombrable. Dans sa valeur d'emploi de trajet, *pa* fonctionne ici en

opérateur d'évaluation de quantité dénombrable. Le schème cognitif associé à *pa* dans ces deux phrases, c'est le trajet assorti du trait abstrait. *Pa* exprime le trajet abstrait par lequel le locuteur projette sa subjectivité d'évaluation sur les quantités dénombrables du Monde Référentiel. Dans ces deux énoncés, *pa* n'est pas glosable par *épi*. La signification de la phrase s'en trouverait fortement affectée. *Épi* permettrait à méchansté de conserver son type péjoratif de substantif. La grille essive renforce cette impossibilité de substitution. Nous aurions obtenu la phrase suivante : *I kouyon épi méchansté* (Il est couillon, et méchant avec cela).

I ka pran fanm pa fent.

Les sémantiques primitives associées à *pran* sont : « FAIRE », « CONTROL », «STRAT ». *Pran* permet à énoncé de construire une situation agentive, car ce verbe exprime le pouvoir de contrôle de domination que son sujet exerce sur le C.O.D., *fanm*. *Fanm* devient C.O.D. patient. Dans le Monde Référentiel, c'est bien cette caractérisation de relation qui peut s'établir entre les personnes. Cette relation de domination n'est pas intrinsèque. Elle est établie par *pa fent*. *Pa fent* exprime le trajet abstrait non intrinsèque par lequel *i* passe pour *pran fanm*. Via *pa, fent* met *fanm* sous influence. *Pa* est ici un opérateur de zone d'influence. *Pa fent* est un trajet abstrait de zone d'influence. CUENCA et HILFERTY (1999 :146) nous permettent de dire que « Los modos de acción son trayectos ».

I ka fè sa pa espré.

Les sémantiques primitives associées à *fè* sont « FAIRE », « CONTROL », «REPRES». *Fè* permet à la phrase de construire une situation agentive d'intentionnalité caractérisée par *espré*. Cet énoncé est une illustration de la grille d'action (DELBECQUE 2006 :112-113). L'entité sujet *i* est conçue comme la source d'énergie déployée en vue d'assumer son intentionnalité. *Pa* permet à *espré* d'être conçu comme le trajet abstrait par lequel le sujet-agent assume son intentionnalité. *Pa* fonctionne en opérateur abstrait d'évaluation d'intentionnalité. Le schème cognitif associé à *pa*, c'est le trajet assorti du trait « sujet d'intentionnalité ». Cette construction syntaxique *-pa espré-* est un bel exemple d'effet qualificatif que la situation de diglossie peut exercer sur les constructions et le mode de conceptualisation propre aux langues en contact. Nous pouvons témoigner des énoncés suivants: « *Il a fait cela par exprès* ». *I fè sa espré*. Dans a), « *Il a fait cela par*

exprès », « par » vient renforcer chez le locuteur la valeur trajet de *pa*. Dans b), *I fè sa espré*, l'omission de *pa* rapproche syntagmatiquement le C.O.D., *sa*, et le substantif-trajet, *espré*. Le lien conceptuel entre ces deux entités s'en trouve renforcé. Ainsi, l'intentionnalité du sujet *i* se manifeste avec plus de saillance. En a), les formes sont françaises, et la conceptualisation est créole. En b), les formes sont créoles, et la conceptualisation est française. En français, la caractérisation colle au verbe. En créole, la caractérisation passe par *pa*. Elle est trajet.

Conclusion et analyse

L'analyse cognitive de *pa*-trajet nous autorise à concevoir la zone médiane-trajet comme une zone de connexion de zones initiale et finale de changement de lieu de référence. L'activité cognitive d'interprétation des entités-zones du Monde Référentiel est construite par *pa*, introduisant la zone médiane-trajet. Cette activité cognitive fait émerger la notion pragmatique de « choix » évoquée par KWON-PAK (1997). Cette notion de « choix », à son tour, éveille dans nos consciences la notion de « lieu instrumental », notion mise en évidence par l'auteure. Nous retenons la caractérisation instrumentale, car elle révèle le côté fonctionnel de la zone trajet. Elle fait émerger à la fois du comitatif et de l'instrumental. La zone trajet se conçoit en compagnon de l'Homme dans ses intentions de déplacements. L'alternance *pa* - *an* nous amène à interpréter la zone trajet en zone contenant. Cette alternance met pragmatiquement en exergue la notion d'obstacle et de confort lors du trajet. Cette alternance de forme nous permet de nous projeter subjectivement dans l'univers émotionnel du sujet-agent de l'événement exprimé par le verbe télique recteur. *Pa* introducteur de cadrage discursif fait ressortir une idée de comitativité abstraite par le biais du thème de regroupement qui permet de construire la cohésion du cadrage discursif. La réversibilité qu'assure la zone trajet introduite par *pa* procure aux zones initiale et finale une symétrie fonctionnelle dans le Monde Référentiel. La notion de lieu instrumental assortie à celle de choix revêt une valeur conditionnelle. *Pa* est un opérateur qui met en évidence la capacité de l'Homme à dominer l'Espace. Cette affirmation nous renvoie à la pensée de POTTIER (1992 :73) qui déclare que « L'homme subit le temps, alors qu'il peut dominer l'espace ». La notion de cadrage discursif nous rappelle le statut cognitif du « Je épistémique » qui énonce du « vrai épistémique ». C'est la mise en relation de l'expérience, de la croyance, de la vérité. La grammaire cognitive nous invite à concevoir une zone d'intersection conceptuelle entre les prépositions *pa*, *an*, *épi*, *ant*.

C'est l'analyse fonctionnelle de *pa*-trajet qui nous le permet. Nous pouvons donc concevoir les intersections suivantes :

Épi (Avec)-*pa* (par) : l'instrumental et comitatif renvoient au concept de lieu instrumental introduit par *pa*.

An (dans) -*pa*: comitatif contenant-aisance de trajet et obstacle.

Ant (entre)- *pa*: la zone de trajet est une zone intermédiaire.

Nous avons établi ainsi un champ sémantico-cognitif, tel que le conçoit DESCLEÉS (1998 :42), à savoir « le résultat des ressemblances entre différentes unités linguistiques, « processus d'appariement d'unités linguistiques auxquelles on a associé des significations précises et proches ».

Pa versus an : Perception versus spatialisation

Mwen wè 'y an finet la (Je l'ai vu à la fenêtre).

Mwen wè 'y pa finet la (Je l'ai vu par la fenêtre).

Qui est vu ? Qui voit ? Il y a ambiguïté que la pragmatique va lever. Le rapprochement syntagmatique peut orienter notre interprétation, car, selon le principe iconique de la distance, il y a lien conceptuel entre des formes qui sont proches l'une de l'autre. Nous pourrions en déduire que c'est *y* qui est localisé par rapport à *finet*. Ces deux énoncés sont gouvernés par un verbe de perception visuelle, *wè*. *Wè* met en scène deux actants : *mwen* sujet animé + humain, *y* C.O.D. de *wè*. Comment lever l'ambiguïté ? Pour ce faire, la langue créole martiniquaise aura recours au déictique *otan* en position thème. *Otan* signifie le lieu où est le locuteur. C'est un opérateur de grande indexicalité et de désambiguïsation. Nous obtenons les phrases suivantes :a) *Otan an finet la, mwen wè 'y* (De la fenêtre, je l'ai vu) ; b) *Otan pa finet la, mwen wè 'y* (Par la fenêtre, je l'ai vu). La thématization de *otan* suivi des syntagmes prépositionnels va créer un rapprochement de ces formes avec *mwen*. Ce rapprochement, par iconicité, nous amène à concevoir que c'est *q mwen* qui est localisé par rapport à *finet*. Le rapprochement concerne la forme, et l'effet concerne la signification. Une fois situé, *mwen* pourra dire le Monde, c'est-à-dire situer d'autres entités dans le temps et dans l'espace par rapport à son propre égo. Il va sans dire que l'alternance de la forme prépositionnelle est, elle aussi, iconique à une alternance de signification. En a), la préposition *an* prend en compte la localisation du locuteur. Cette localisation spatiale statique opère par "tolérance" et "idealization," concepts que nous empruntons à HERSKOVITS (1986 :78-84). En effet, le locuteur n'est pas dans la fenêtre, mais dans l'embrasement de la fenêtre. Son corps occupe une

partie de cet espace. *An* a donc une valeur partitivo-spatiale. Avec *pa*, c'est la télicité du regard du locuteur qui est prise en compte. Le champ visuel du locuteur se développe à partir de la zone initiale de perception représentée par *finet la*, et atteint la zone finale de localisation de l'entité perçue, *y*. *Pa* prend ainsi en compte la zone médiane de trajet effectué par le champ visuel du locuteur. Le déplacement de *otan* à droite du verbe nous indique, par le principe iconique de la distance entre les formes, que c'est *y* qui est localisé. La variation de l'ordre est iconique à une variation de la signification. Nous obtenons alors avec déplacement de *otan* à droite du verbe les phrases suivantes :

c) *Mwen wè'y otan an finet la* (Je l'ai vu à la fenêtre).

d) *Mwen wè'y otan pa finet la* (Je l'ai vu par la fenêtre).

Cette analyse nous permet de saisir la pertinence de la notion de déictique dans l'énonciation. Ces expressions « sont nommées déictiques justement parce qu'elles renvoient à l'Ego du locuteur qui impose son point de vue au Monde » (DELBECQUE 2006 : 23). Ce sont les unités linguistiques

« dont le fonctionnement sémantico-référentiel (sélection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir :

«- le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé,

-a situation spatio-temporelle du locuteur et éventuellement de l'allocutaire » (KERBRAT-ORECCHIONI 2006 :39-63).

Otan est un opérateur indexical de désambiguïsation, et permet à *pa* de préciser sa portée sémantique dans sa fonction d'expression de la zone trajet.

Pa et la localisation imprécise

Si cette préposition peut définir, à l'image de la zone médiane-trajet, une localisation précise donc, elle peut aussi contribuer à l'expression de la localisation imprécise en se combinant avec d'autres prépositions spatiales. Quand nous disons *Mwen wè'y pa koté Chelchè* (Je l'ai vu du côté de Schœlcher), *Rat la pasé pa anba chez la* (Le rat est passé par-dessous la chaise), *Avion an ka volé pa anlè kay la* (L'avion vole par-dessus la maison), nous sommes dans la formulation de la localisation imprécise. Nous pouvons former les combinaisons suivantes : *pa anba*, *pa asou*, *pa anlè*, *pa douvan*, *pa dèyè*, *pa bò*, *pa*

koté, pa obò, pa adan. Dans ces constructions, *pa* exprime l'imprécision, et la préposition régie exprime la localisation de l'imprécision. Ces combinaisons, en construction avec des verbes de nature différente, permettent de produire des phrases du type :

a) Verbes téliques : *I ka volé pa anlè kay la* (Il vole par-dessus la maison).

I ka pasé pa anba chez la (Il passe par-dessous de la chaise).

b) Verbes atéliques :

I pa koté Chelchè (Il est du côté de Schœlcher).

I pa anlè kay la (Il est par-dessus la maison).

c) Verbes de perception :

Mwen wè'y pa anba kay la. (Je l'ai vu par-dessous la maison).

Nou pèsivwè'y pa bò téren foutbol la (Nous l'avons aperçu aux environs du terrain de foot-ball).

Quel est l'apport de pa dans les combinaisons prépositionnelles ?

Nous analyserons tour à tour différentes les phrases et expressions qui suivent.

I pasé anba chez la / I pasé pa anba chez la.

La différence entre ces deux phrases est amenée par *pa*. L'ajout de forme renvoie, par iconicité, à un ajout de signification. Dans *anba chez la*, le syntagme prépositionnel évoque une situation précise. Le locuteur conceptualise le complément prépositionnel *chez la* comme entité objet saisie dans sa globalité. *Chez la* est donc perçu en holonyme. Dans *pa anba chez la*, la manière de conceptualiser *chez la* change. *Chez la* est conçu dans une dimension d'espace ouvert. *Pa* permet d'introduire dans *chez la* une zone imprécise de *chez la*, holonyme. Dans sa combinaison avec *anba chez la*, *pa* fonctionne en opérateur méronymique de prélèvement de zone imprécise. Cette zone imprécise est située *anba chez la*. *Pa* fait émerger de l'imprécis sur l'entité *chez la*. *Pa* opère sur *anba chez la* un changement de type. De syntagme prépositionnel, *anba chez la* devient groupe nominal à valeur locative.

Pa koté

Mwen wè'y pa koté Chelchè. (Je l'ai vu du côté de Schœlcher).

Dans la combinaison prépositionnelle *pa koté*, *koté* permet de construire un rapport méronymique par contiguïté. Ce rapport méronymique par contiguïté nous amène à nous représenter cette zone à la frontière extérieure de *Chelchè*, ou l'intérieur de *Chelchè* même.

La combinaison *pa koté* nous installe dans un vécu d'imprécision. Dans *Mwen wè'y Chelchè*, *Chelchè* représente la zone précise intérieure de cette localisation. Cette localisation précise peut être, en langue créole martiniquaise, renforcée par la préposition *atè*. Dans ce cas, *atè* est un opérateur de renforcement de zone de précision. *Atè* est un opérateur de physicalisation. Dans la mesure où l'entité *Chelchè* n'est pas orientée de façon intrinsèque, *pa koté Chelchè* représente donc n'importe quel point situé sur le périmètre-frontière *Chelchè* de, et l'intérieur de la zone de précision, *Chelchè*. Ainsi, *pa* prive *koté* de sa valeur d'orientation originelle, naturelle-droite ou gauche. *Pa* fonctionne ici en opérateur de neutralisation sémantique. *Koté* va donc perdre sa valeur de latéralisation, étant donné qu'il a perdu sa valeur de latéralité. *Pa koté*, c'est la frontière et l'intérieur de l'entité complétement représentée ici par *Chelchè*. *Pa* est un opérateur d'imprécision.

Pa asou

Mwen wè'y pa asou Chelchè (Je l'ai vu du côté de Schœlcher).

Aló, sé pa menm an moun pa asou isi (Ainsi, ce n'est même pas quelqu'un des environs) BARTHÉLÉRY 2008 :139).

La préposition *asou* exprime le contact dans un rapport « porteur-porté ». Nous notons une contradiction entre le sémantisme de chacune des prépositions de la combinaison *pa asou*. *Pa* est une préposition dynamique, directionnelle, et *asou*, une préposition locative statique. Ainsi, *pa* permet d'installer un vécu d'imprécision dans le contact exprimé par *asou*. *Asou* va donc perdre sa valeur de contact originelle et sera désémantisé. *Pa asou* nous permet de nous représenter n'importe quel point sur la zone frontalière extérieure proche, limitrophe du complétement prépositionnel, et aussi n'importe quel point à l'intérieur de cette même zone. C'est à ce prix que devient pertinente la valeur d'imprécis amenée par *pa*. Elle révèle la télélicité de l'imprécision. Dans *pa koté* et *pa asou*, *pa* fonctionne en opérateur de synonymie cognitive par neutralisation sémantique

Avion ka volé pa anlè kay la. (L'avion vole par-dessus la maison).

Anlè exprime le contact et le non-contact. Dans cette phrase, le sémantisme du verbe télélique-*volé*- convoque le trait non-contact de la préposition *anlè*. L'apport de la préposition *pa* est significatif dans la combinaison prépositionnelle. Dans *anlè kay la*, *kay la* représente le toit de la maison. *Anlè* est un opérateur de synecdoque « le tout pour la partie ». Dans la combinaison *pa anlè kay la*, *pa* permet de faire émerger un espace plus

ouvert, et nous amène à nous représenter *kay* dans sa dimension spatiale d'étendue. Il en va de la représentation cognitive que nous avons de « toit » -remplacé par « maison » ici. Dans *pa anlè kay la*, *pa* nous oriente sur le plan horizontal dynamique, alors que *anlè* nous maintenait dans le plan vertical statique. *Pa* fonctionne en opérateur de modification de perception de plan. Il renforce le sémantisme de non contact de *anlè* en permettant à cette préposition de construire un espace de non contact plus ouvert. *Pa* est donc un opérateur qui permet de renforcer le non contact par le trait d'imprécision. C'est ainsi que *pa* fait ressortir sa valeur télique, et l'associe pragmatiquement aux valeurs téliques du verbe *ka volé* et de la préposition *anlè*. *Pa* est un opérateur de modification de type de plan. Ici, *pa* permet de convoquer dans le sémantisme de *anlè* sa valeur de recouvrement, associée au plan horizontal. C'est la télicité de la préposition *pa* qui, par métaphorisation, rend télique le sémantisme de la préposition *anlè*, en l'amenant à cette modification de perspective. *Pa* est un opérateur de construction d'isotopie, tel que le conçoit RASTIER (1987:87-108).

Pa opérateur de hiérarchisation prépositionnelle

La préposition *pa* peut se combiner avec des prépositions spatiales. La préposition spatiale qui vient se combiner avec *pa* est régie. C'est *pa* la tête du syntagme prépositionnel. Comme le prouve l'opération qui suit, le test de l'interposition proposé par CERVONI (1990 : 85-89) est révélateur :

Chat la pasé pa anba tab la. (Le chat est passé par-dessous la table) est une phrase concevable.

Chat la pasé pa, mwen di'w, anba tab la. (Le chat est passé par-, je vous dis, dessous la table) est une phrase inconcevable.

Chat la pasé, mwen di'w, pa anba tab la (Le chat est passé, je vous dis, par-dessous la table) est une phrase concevable).

Chat la pasé pa anba, mwen di'w, tab la. (Le chat est passé par- dessous, je vous dis, la table) est une phrase inconcevable).

Pa, tête du syntagme prépositionnel, impose une structuration très précise au syntagme prépositionnel global. Le segment introduit par la préposition combinée et son complément se conçoit désormais en substantif composé régi. Il en va aussi de la saillance de cohésion du syntagme prépositionnel qui construit la subjectivité d'imprécision. Dans *Pa asou Chelchè* (Du côté de Schœlcher), *pa*, c'est la tête du syntagme prépositionnel. *Asou Chelchè* se conçoit en segment prépositionnel régi substantivisé. Nous pouvons reconduire cette même analyse

pour une expression comme *pa anba kabann la* (par-dessous le lit), expression dans laquelle *pa* est tête du syntagme prépositionnel, et *anba kabann lan*, segment prépositionnel régi substantivisé. *Pa* fonctionne alors en opérateur de substantification en permettant à la préposition combinée de caractériser son complément nominal. En effet, nous pouvons dire *Anlè kay la plen fèy* (*Sur la maison est rempli de feuilles*) ; *Dèyè loto a plen labou* (*Derrière la voiture est rempli de boue*) ; *Anba kabann lan plen lapousiè* (*Sous le lit est rempli de poussière*). Privant la préposition combinée du rôle de recteur de syntagme prépositionnel, *pa* devient un opérateur de hiérarchie de rection de nature à produire une substantification. Dans ce rôle de hiérarchisation et de substantification, *pa* confère à la préposition combinée régie un rôle de prélèvement méronymique sur l'entité qu'elle précède. Nous pouvons concevoir alors la phrase *Anlè kay la plen fèy* (*Sur la maison est rempli de feuilles*). Cette analyse nous renvoie à la pensée de LANGACKER (1999 :66) qui fait le commentaire suivant :

« Many speakers tolerate expressions like the following, where an entire prepositional phrase is construed as a nominal employed as clausal subject: (10) (a) « By the fire is much warmer »; (b) « Behind the dresser is all dusty ».

It seems evident on intuitive grounds that what the subject phrase designates in (10) is a spatial location (not a locative relationship) ».

Il semble en effet incohérent de dire qu'une relation spatiale est plus chaude ou poussiéreuse. Ces caractéristiques s'appliquent aux objets et aux lieux. Cela nous permet de conclure que nos constructions *anlè kay la*, *dèyè loto a* et *anba kabann lan* font partie de la catégorie des noms. La présence de l'article défini postposé en est la preuve. Il nous plaît de faire remarquer que les prépositions *adan*, *andidan* ne se combinent pas avec la préposition *pa* dans l'expression de la zone imprécise. Nous allons analyser cette particularité à partir des énoncés

a) *Pwason an ka najé pa adan dlo a* (Le poisson nage dans l'eau) ; *An lidé pasé pa andidan tet mwen* (Une idée m'est passée par la tête).

a) *Pwason an ka najé pa adan dlo a*.

Ce n'est pas le rapport intrinsèque qu'il y a entre la cible *pwason* et le site *dlo* qui bloque *pa*-zone imprécise. C'est le sémantisme de *dlo* qui bloque *pa*. Ce lieu non anthropisé ne permet pas à l'homme de s'y projeter afin d'y prélever du méronyme d'imprécision. Par ailleurs, de par leur sémantisme, *dlo* et *lanmè* fabriquent de l'imprécision.

Pa adan serait redondant en termes d'imprécision. Nous ne pouvons pas concevoir la phrase a) comme nous ne pouvons pas non plus concevoir la phrase b) *An lidé pasé pa adan tet mwen* (Une idée est passée par dans ma tête). Le caractère non sécable de l'esprit bloque *pa*, tout comme le caractère non secable de *dlo* bloquait *pa*. De plus, la décomposition de la phrase en deux propositions bloque *pa* conceptuellement.

a) An lidé pasé pa adan tet mwen (Une idée est passée par dans ma tête).

b) An lidé an tet mwen ; c) An lidé pasé pa tet. (Une idée est dans ma tête/Une idée est passée par ma tête).

La phrase c) *An lidé pasé pa tet mwen* (Une idée est passée par ma tête) est bloquée conceptuellement en créole basilectal. C'est un calque acrolectal. Nous disons *An lidé pasé an tet mwen* (Une idée m'est passée par la tête). Ce blocage conceptuel constitue un renforcement du non recevabilité de la phrase *An lidé pasé pa adan tet mwen*.

Prépositions et expressions qui ne peuvent se combiner avec pa-zone imprécise.

An mitan (Au milieu de)

Cette locution prépositionnelle permet de définir une région précise. Elle nous permet d'opérer une activité cognitive de symétrie axiale sur les entités du Monde Référentiel. À l'image de l'axe corporel, elle nous invite à projeter une ligne unique, médiane, orientable de façon horizontale, verticale ou oblique sur les entités du Monde Référentiel. La caractérisation essentielle de *an mitan*, c'est de diviser en deux parties absolument égales l'entité sur laquelle elle opère. Son sémantisme ne lui permet donc pas de se combiner avec *pa* à valeur zone imprécise. *Loto a pasé pa an mitan chimen an* (La voiture est passée par au milieu du chemin) est une phrase inconcevable, cognitivement et pragmatiquement. *An mitan* signifie un point fixe, et *pa*, un mouvement. Fixité et mouvement sont deux concepts incompatibles.

Douvan jou (Devant le jour) (À l'aube)

Cette expression nous convie à nous représenter une zone temporelle évaluée approximativement. Son sémantisme l'amène naturellement à fabriquer de l'imprécis, car tous les hommes ne se lèvent pas à la même heure. La préposition *douvan* qui précède *jou* spatialise une idée de zone temporelle imprécise. Ainsi, l'expression *douvan*

jou nous permet de nous représenter une zone spatio-temporelle non bornée objectivement à gauche, et bornée subjectivement à droite. Nous proposons cette formulation nous fiant à la flèche du temps, temps qui obéit à l'axe horizontal orienté de la gauche vers la droite. L'axe que représente *douvan jou* est borné subjectivement à droite, car *jou* renvoie à des évaluations pragmatiques non référencées et variables. Ainsi, *douvan jou*, c'est une construction qui élabore une poétique de l'imprécis. La phrase *I ka lèvé douvan jou* (*Il se lève devant le jour*) (*Il se réveille de bonne heure*) élabore une poétique de l'imprécis dans son sémantisme. L'intervention de *pa* est inconcevable. La phrase *I ka lèvé pa douvan jou* l'est tout autant.

Avan mel (Avant les merles) (Tôt)

Cette construction présente une homologie avec *douvan jou*. En effet, nous pouvons concevoir que *douvan* a été glosé par *avan*, et *jou*, par *mel*. Cette substitution confirme la valeur temporelle de *douvan*. La connaissance que nous avons de la routine cosmogonique et de la vie animale en Martinique nous permet de concevoir le réveil de *mel* et la perception de son chant matinal comme indices de la levée du jour. Toutefois, tous les merles- *mel* - ne se réveillent ni ne chantent en même temps. Donc, comme pour *douvan jou*, cette construction nous invite à nous représenter une plage temporelle comprise de gauche à droite, entre une absence de borne objective et une borne subjective. Cette configuration temporo-spatiale fait naître de l'imprécis naturellement. Ainsi donc, l'intervention de *pa* ne se justifie pas dans la perspective de l'élaboration d'une zone imprécise à partir de l'expression *avan mel*. Vu le sémantisme de leurs composants, les expressions *douvan jou* et *avan mel* ne peuvent pas représenter des repères stables. Nous sommes dans des stéréotypes culturels subjectifs. Il y a des repères de tradition orale non stables, et des repères de tradition orale stables.

La zone imprécise appliquée au domaine temporel ou la métaphore spatio-temporelle.

Nous allons procéder à l'analyse d'expressions qui permettent d'exprimer métaphoriquement le concept de zone imprécise dans des énoncés comme a) *Lè i té pa koté dizè, ou anni wè moun rivé* (Quand il était dix heures environ, nous avons vu arriver des gens) ; b) *Bus la ké démaré pa bò sizè-d-maten*. (Le bus démarrera vers six heures du matin).

Ces énoncés témoignent de l'expression de la zone imprécise appliquée au domaine temporel. Ils mettent en évidence l'occurrence de deux combinaisons prépositionnelles sémantiquement spatiales : *pa koté*, *pa bò*. Il y a métaphorisation. Cette métaphorisation nous permet de concevoir les intersections qu'entretiennent les notions de temps et d'espace. Ne serait-ce pas là un argument favorable à la théorie du localisme selon laquelle « la cognition de l'espace précède celle du temps ? » Procédons à l'analyse de ces expressions :

Pa koté dizè

La combinaison de prépositions spatiales *pa koté* permet de prélever du méronyme sur *dizè*, holonyme relevant du domaine temporel. *Dizè*, c'est l'évaluation globale que se fait le locuteur de l'heure au moment de l'énonciation. C'est donc l'expression de sa capacité à se situer dans le cours du TEMPS de façon holonymique dans le Monde Référentiel. La zone temporelle imprécise est apportée par *pa koté*. *Pa koté* nous permet d'évaluer un espace-temps méronymique avant et après *dizè*. *Dizè* est site, donc, antérieur à *pa koté*. L'évaluation temporelle objective est antérieure à l'intervention de la subjectivité portée par *pa koté*. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Pragmatiquement, *pa koté* peut s'évaluer en zone proximale imprécise soustractive ou additive. Cette imprécision, représentant l'évaluation subjective de la zone-temps imprécise, va se formuler en langue de façon méronymique. Il va s'agir de minutes ou de secondes, valeurs temporelles qui sont des méronymes de l'holonyme-heure. L'imprécis représente une valeur d'ajout inférieure à la valeur du précis. L'imprécis est dans le voisinage du précis. L'imprécis se rapproche du précis. C'est ce que nous révèle la valeur sémantique de *pa koté*, expression de la distance relative. Le précis a une forme géométrique métaphorique de repère. C'est la représentation figurée que nous en avons. Dans *pa bò sizè-d-maten* en b), *pa bó* assume la même fonction que *pa koté* dans *pa koté dizè*. La zone-temps imprécise introduite par *pa koté* et *pa bò* permet donc aux locuteurs de prélever du méronyme d'imprécis dans du vécu. Ce sont deux combinaisons de prépositions spatiales qui permettent de prélever du méronyme d'imprécision appliqué au domaine temporel. La configuration de l'axe temporel, flèche chronologique, ne permet pas à *pa* de désémantiser *koté* et *bò*. Ces deux prépositions conservent leur sémantisme de latéralisation, sémantisme nécessaire au prélèvement méronymique sur l'axe horizontal gauche-droite. *Bò* et *koté* imposent donc à *pa* une orientation de prélèvement méronymique, et affaiblissent la puissance de hiérarchisation de *pa*. *Koté* va jusqu'à annuler *pa* comme dans *Mwen ké rivé (pa) koté névè* (*Je vais arriver côté neuf heures*) (*Je vais arriver vers neuf*

heures). Cet effacement de *pa* crée un rapprochement entre les formes. Cette variation de la forme appliquée à la syntaxe renvoie à une variation de signification qui s'applique à la conceptualisation. Par iconicité diagrammatique, *koté névè* est donc plus proche de *névè* que *pa koté névè*. Il y a gradation dans l'expression de l'évaluation subjective de la zone d'imprécision.

Conceptualisation

Quand *pa* fonctionne en opérateur méronymique appliqué au domaine temporel, *pa* peut se combiner avec *koté* et *bò*. Ces deux prépositions imposent à *pa* un trajet-orientation de prélèvement par le fait même que *pa* ne peut pas opérer sur elles sa capacité de désémantisation. Cette conservation du sémantisme des prépositions combinées *-koté* et *bò-* affecte donc la puissance de hiérarchisation prépositionnelle de *pa*. *Koté* peut aller jusqu'à effacer *pa*. Il en va de la valeur de localisation de voisinage de cette entité linguistique. Nous pouvons donc comprendre pourquoi *koté* peut effacer *pa*, et pourquoi *bó* ne peut pas en faire de même. Ces deux prépositions affectent de façon inégale la hiérarchisation prépositionnelle opérée par *pa* dans le cadre métaphorique temporel d'expression de la zone imprécise. Nous appropriant la pensée de PIOCHE et HONESTE (1993 :171), nous dirons que les emplois abstraits de ces prépositions, « d'origine métaphorique, montrent ce que l'expérience de l'espace peut servir à exprimer du non spatial ».

Dans *Nou fè sa an dézè-d-tan pa la* (Nous l'avons fait en deux heures à peu près), nous avons une autre façon d'encoder le concept de zone imprécise. Cet énoncé nous situe dans le domaine temporel. Le complément circonstanciel de durée de temps, *dézè-d-tan*, est encadré à gauche par la préposition *an*, et à droite par la préposition téléique *pa*, introductrice du syntagme prépositionnel *pa la*. Ces deux prépositions sont en relation d'allotopie. Nous entendons ce concept d'allotopie tel que le conçoit HEBERT (2001 :86), à savoir « une relation contextuelle de disjonction exclusive entre deux sémèmes (ou deux complexes sémiques) comprenant des sèmes incompatibles ». Le temps se conçoit en termes de spatialisation. À l'intérieur de cet énoncé, nous pouvons isoler le segment phrastique *Nou fè sa an dézè-d-tan* (Nous avons fait cela en deux heures). Ce segment phrastique ne fait pas émerger l'imprécision. Au contraire, la préposition statique *an* nous indique une relation de spatio-temporalité de coïncidence dans laquelle la réalisation de l'événement exprimé par le verbe *fè sa* se présente comme effective. Nous sommes dans la métaphore « le Temps est un

Contenant ». Les événements et les actions sont mis en corrélation avec des périodes de temps limitées, ce qui en fait des Objets-Contenants. C'est la représentation-holonyme du rapport contenant-contenu de réalisation de l'événement que se fait le locuteur. Ce rapport contenant-contenu fonctionnel de réalisation est métaphorique dans la mesure où le temps est conçu en termes de spatialisation. *Nou fê sa an dézè-d-tan* représente donc une zone précise temporelle de réalisation d'événement. La caractérisation de zone imprécise temporelle sera amenée par le syntagme prépositionnel *pa la*. C'est *pa la* qui vient donc prélever du méronyme d'imprécision sur *an dézè-d-tan*, holonyme précis. L'ajout de forme va provoquer une variation de la signification. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Le sémantisme statique de *an* sera affecté par le sémantisme télique de *pa*. Nous passons donc de la précision à l'imprécision. Ce passage de zone précise à zone imprécise nous amène à conceptualiser la zone imprécise comme une zone précise qui sera altérée aspectuellement par un prélèvement méronymique dynamique en *pa*. C'est le sémantisme ouvert de l'adverbe spatial *la*, associé à la télicité du sémantisme de *pa*, qui va permettre de construire l'idée de zone imprécise dans la représentation mentale du locuteur. *La*, c'est la zone éloignée par rapport à l'effort de mentalisation du locuteur. La mentalisation de l'imprécision est représentée par la métaphore spatiale d'éloignement *pa la*. Corps métaphorisé-mentalisation et Corps spatialisé se rejoignent dans l'expression de l'imprécision.

Conceptualisation

Appliqué au domaine temporel, le corolaire de construction *an...pa la* nous permet de concevoir l'événement exprimé par le verbe comme précis dans un premier temps, puis, imprécis dans un deuxième temps. L'imprécis sera donc conçu par l'apport du tandem de construction *pa la*. Le précis est thème, et l'imprécision est rhème. Le thème précède le rhème. Nous sommes dans l'iconicité. En effet, la précision exprimée par *an* précède l'imprécision apportée par *pa la*. Le rhème affecte le thème par sa caractérisation. *Pa la* fonctionne donc en opérateur modalisateur de prélèvement méronymique d'imprécision.

Cette analyse ne se conçoit pas pour les énoncés porteurs de la construction *dan... pa la* (dans ...par là), autre construction permettant l'expression de la zone imprécise, comme dans a) *Kochon an té ka pézé dan lé san tjilo pa la* (Le cochon pèse dans les cent kilos par là) (Le cochon pesait cent kilos à peu près); b) *Mwen té ni dan lé dizan lè granpapa mwen mó* (J'avais dans les dix ans quand mon grand-père est mort) (J'avais dix ans à peu près à la mort

de mon grand-père). Ces deux énoncés expriment respectivement l'évaluation subjective de mesure de masse et d'âge. Le nombre de formes a augmenté dans *dan lé ... pa la* par rapport à *an... pa la*. Cette observation constitue l'élément-clef de notre analyse.

a) Kochon an té ka pézé dan lé san tjilo pa la.

Dans le segment phrastique *Kochon an té ka pézé dan lé san tjilo*, *dan lé* majore la distance syntagmatique entre les formes concernées. Cette augmentation du nombre de formes, qui renvoie à la syntaxe, va créer un effet, qui renvoie à la signification. *Dan lé* modifie la signification avec subtilité. En effet, l'idée de localisation statique métaphorique que la préposition *an* avait dans *an... pa la* sera compromise par *dan lé* dans *dan lé...pa la*. *Dan lé* crée une majoration de distance qui se métaphorise en imprécision. Alors, l'imprécision est déjà acquise dans la signification du segment isolé, *Kochon an té ka pézé dan lé san tjilo*. *Lé* ouvre le champ de l'imprécision. Le sémantisme du pluralisateur *lé* est en isotopie avec le sémantisme du déictique *la*. L'isotopie est un opérateur d'iconicité.

Quel sera donc l'apport de pa la ?

Ce syntagme prépositionnel télique ne s'oppose pas aspectuellement au syntagme prépositionnel *dan lé*. La pluralisation de *tjilo* par *lé* ouvre le champ de l'imprécision qui devient télique, alors que *dan* tente de maintenir statique la précision. *Pa* permet à l'adverbe de lieu *la* d'élargir téliquement le champ de la zone imprécise. *La* est vague sur le plan référentiel. Alors, *pa la* fonctionne en opérateur cognitif de renforcement de l'imprécision. Pas surprenant que, vu son sémantisme, *la* soit convoqué dans l'expression de l'imprécision. L'évaluation de la zone d'imprécision va croissant au lieu de se stabiliser. Il en va parfois ainsi dans la vie de tous les jours.

Conceptualisation

Pa la fonctionne donc en opérateur cognitif de renforcement de zone imprécise, prélevant du méronyme d'imprécision chronologiquement croissant. Associé à *dan lé*, *pa la* nous permet de conceptualiser la zone imprécise comme un concept dont la télicité peut être pragmatiquement majorée. Ainsi, le statut cognitif de l'entité qui évalue subjectivement subit une majoration d'affect dans la mesure où sa déficience de perception-évaluation va en augmentant. L'imprécision s'exprime en termes de spatialisation. L'effacement de *pa la* renvoie à un degré d'imprécision moindre. Quand nous disons *I ka pésé dan lé san tjilo*, la

réduction de formes, par effacement de *pa la*, renvoie à une réduction de l'imprécision. Nous sommes dans le principe de l'iconicité de quantité.

La conceptualisation que nous venons d'appliquer au domaine de l'évaluation-mesure subjective de masse est concevable pour le domaine de l'âge comme dans b) *Mwen té ni dan lé dizan pa la lè granpapa mwen mò* (J'avais environ dix ans quand mon grand-père est mort). Dans *Nou té a tjenz pa la* (Nous étions quinze environ), *Nou té a tjenz* nous convie à nous représenter une zone précise de quantité dénombrable que *pa la* vient rendre imprécise. La précision se conçoit en trajet d'expression pour l'imprécision. L'esprit passe du précis à l'imprécis. Dans *a tjenz*, la préposition *a* exprime la caractérisation de *nou* par *tjenz*. *A* exprime la coïncidence numérique cardinale. Ce lien conceptuel de caractérisation entraîne parfois chez des locuteurs martiniquais un emprunt de conceptualisation, témoin de la structure de la langue créole dans leurs énoncés en français. *Nou té a tjenz pa la* renvoie au calque basilectal « *Nous étions à quinze par là* ». C'est aussi *a... pa la* qui sera convoqué dans l'expression de l'évaluation imprécise de l'heure comme dans *Nou rivé a sizè pa la* (Nous sommes arrivés à six heures à peu près). C'est *pa la* qui crée l'imprécision, car *a* permet de conceptualiser *sizè* comme un point fixe sur l'axe temporel. Le spatial prête son sémantisme au temporel.

Comment pouvons-nous conceptualiser la notion de zone imprécise à l'issue de ces analyses?

La localisation imprécise se laisse conceptualiser d'abord en localisation précise. Rappelons-nous le rôle sémantique de *an* dans la construction syntaxique *an... pa la*. L'incapacité cognitive du sujet évaluateur de la précision de zone l'amène à prélever du méronyme d'imprécision. De sujet-agent d'évaluation objective, il passe à sujet syntaxique patient d'évaluation de zone imprécise dans la mesure où il se laisse envahir par le caractère télique et imprécis de son évaluation subjective. Ce changement de statut cognitif d'évaluation l'amène à compenser ce déficit par un prélèvement télique de méronymie de zone imprécise. Cette évaluation subjective de zone imprécise touche à des domaines d'activités cognitives variées, et invite le sujet épistémique à tenter de se projeter dans le Monde Référentiel en faisant valoir, autant qu'il en est capable, son activité cognitive de percepteur objectif. Le Monde Référentiel se présente en entité stable de perception. C'est l'activité cognitive de perception qu'opère le sujet qui est instable et télique. Ce propos nous renvoie à la distinction qu'établit JACKENDOFF (1983 :28) entre "*real world*" et *projected*

world." L'activité cognitive d'évaluation subjective tendant vers la perception objective d'évaluation est représentée par l'opération cognitive de prélèvement méronymique de l'imprécision qui rend saillant un décalage de perception. C'est ce décalage qui se manifeste iconiquement en langue par des constructions ouvertes telles que *an...pa la*, *dan lé...pa la*. Cette construction ouverte agit par les prépositions *an* et *pa* dans *pa la* nous permet de concevoir deux bornes d'activité de perception. La borne de gauche *an* est stable. Cette stabilité est rompue à droite par *pa + la*. Cette rupture de borne syntaxique est l'indice de rupture de l'opération cognitive d'évaluation subjective du « Sujet épistémique ». Iconiquement, cette rupture est placée à droite de la construction, dans un deuxième temps donc. Elle est amenée par *pa+la*. La forme syntaxique de la structure est à l'image de l'évolution du statut cognitif du « Sujet épistémique ». De sujet sémantique à gauche, il devient patient à droite, dès lors qu'il se laisse téléquement envahir par l'imprécision, indice d'instabilité cognitive. Dans cette construction ouverte *an... pa la*, les prépositions présentent la même identité que le sujet du verbe. Ces prépositions caractérisent différemment l'entité sujet, projetant sur elle leur sémantisme. Placé à gauche, *an* projette sur l'entité sa caractérisation de fixité, stabilité, et *pa*, à droite, projette sur cette même entité sa caractérisation de télélicité d'imprécision. Ce jeu de caractérisations par les prépositions affecte le statut cognitif du « Sujet épistémique » de perception. Le statut cognitif est stable avec *an*. Le statut cognitif est affecté par *pa la*. Nous sommes dans l'opposition « continu-discontinu ». En effet, l'imprécision se caractérise comme une opération de discontinu dans du continu. Nous pouvons concevoir cette construction syntaxique comme une construction sérielle ouverte qui, dans son diastème, accueille l'objet sur lequel s'opère l'activité d'évaluation subjective. Cet objet d'évaluation est contraint par deux pôles allotropiques.

Dan lé ... pa la nous convie à une conceptualisation nuancée de la notion de zone imprécise. Nous avons posé que le terme de gauche- *dan lé-* de cette construction sérielle ouverte installe déjà une relative imprécision. Cette imprécision sera renforcée par la télélicité de *pa la*. Cette construction nous amène à conceptualiser la notion de zone imprécise comme une zone sur laquelle le Sujet épistémique a déjà prélevé du méronyme d'imprécision. Ce méronyme va croître avec l'intervention de *pa la*. Cette construction syntaxique ne nous présente aucune borne de stabilité. Cette absence de borne de stabilité va transférer sa caractérisation sur le statut cognitif du Sujet épistémique de perception. Il y a donc une hiérarchisation, une chronologie de l'information d'imprécision. C'est aussi de cette façon que, dans la vie, se manifeste notre déficit de perception-évaluation. Dans la construction *dan lé ... pa la*, *dan lé* est caractérisé par la télélicité, contrairement à *an* dans *an... pa la*. *Dan lé... pa la* est donc

une construction syntaxique sérielle ouverte et téléique dans sa globalité. Par iconcité, par indexicalité, le statut cognitif du Sujet épistémique sera affecté par l'imprécision dans les deux bornes de la construction syntaxique. Ces constructions syntaxiques nous présentent donc deux conceptualisations de la zone imprécise d'évaluation subjective :

An ... pa la (dans...par-là) : borné à gauche, pas à droite.

Dan lé... pa la (dans les ...par- là) : aucune borne.

En langue créole martiniquaise, *pa la*, opérateur de prélèvement méronymique de zone imprécise, peut être glosé par *kon sa* (*comme cela*), *apipré* (à peu près). Ce sont des opérateurs de modalisation de l'imprécision. De par le sémantisme de *kon* (comme), *kon sa* revêt une caractérisation prototypique de l'expression de la zone imprécise. *Kon sa* tente déictiquement d'interpeller notre champ de vécu de perception mentale. *Kon sa* nous paraît être d'un apport d'imprécision et de téléicité inférieur à *pa la*. *Sa* a une valeur déictique et anaphorique. En effet, dans *I ka pèzé dans lé san tjilo kon sa* (*Il pèse dans les cents kilos comme cel*)*a*, le sémantisme de comparatif d'égalité qui caractérise *kon* ne permet pas à *kon sa* d'accroître la valeur d'imprécision qui est déjà installée par *dan lé*. *Kon sa* confirme l'imprécision. Ainsi donc, la phrase *Nou fè sa an dézè-d-tan kon sa* (*Nous avons fait cela en deux heures comme cela*) est bizarre, sauf si elle permet de désémantiser *kon*. *Kon sa* exprime chez le locuteur la tentative de création de similitude. Mais cette similitude s'établit avec de l'imprécis. L'imprécision est Comparé pour *sa*, Comparant. Avec *apipré*, le locuteur d'évaluation subjective a la prétention de réduire l'écart d'imprécision. Si *kon sa* est modalisateur d'équivalence d'imprécision, *apipré* est modalisateur de réduction d'écart d'imprécision. Cette alternance de formes renvoie à une alternance de signification et de statut cognitif de l'évaluateur subjectif de l'imprécision.

Conceptualisation de pa la zone imprécise

Pa la se conceptualise comme un opérateur cognitif de prélèvement méronymique à sémantisme ouvert sur le cotexte dans la mesure où il fonctionne en opérateur pluricatégoriel. *Pa la* peut s'appliquer à diverses catégories de domaines : temps, espace, mesure de l'âge, du poids, de longueur. Cette neutralité nous amène à concevoir ces différents domaines comme formant un système sur lequel le sujet épistémique va opérer cognitivement. C'est *pa* qui va orienter le sémantisme de *la* en orientant sa téléicité vers le domaine de prélèvement de méronyme d'imprécision. Ainsi le rapport holonyme et méronyme de prélèvement d'imprécision est un rapport de caractérisation pour *la*. *Pa* est donc un opérateur de

prélèvement sémantique. Le schème cognitif associé à *pa* dans *pa la*, c'est le trajet assorti de la notion d'imprécision. L'imprécision est une caractérisation de trajet de perception mentale. Le déficit de perception est une incapacité cognitive de l'homme qui n'affecte pas intrinsèquement l'intégrité des entités perçues. Nous sommes à nouveau dans l'opposition *real world* // *projected world* exprimée par JACKENDOFF (1983:28-29).

Pa et la zone d'action, zone affectée

Yo tjenbé'y pa lapo fes an won an. (On l'a tenu par la peau des fesses dans le cercle).

[...] *tiré sésé'y pa bra, ek i chapé red kon an pitjet* ([...] tira sa sœur par le bras, et s'en alla droit comme un piquet) BARTHÉLÉRY 2008:31).

[...] *tiré'y pa manch, épi i di'y an zorèy* [...] ([...] le tira par la manche, et lui dit à l'oreille [...]) (BARTHÉLÉRY 2008:33).

Le verbe *tjenbé* (tenir) construit une situation agentive associée aux primitives sémantiques « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». *Yo tjenbé'y pa lapo fes* peut se concevoir comme un segment d'énoncé porteur d'une double relation partie-tout. *Yo tjenbé'y* suppose canoniquement les mains, et renvoie donc à une relation partie-tout que nous caractérisons de prédicative. *Yo tjenbé'y* représente les mains du sujet-agent. *Lapo fes*, autre méronyme, renvoie à l'holonyme *y*, C.O.D. patient. Dans cette configuration, *pa* fonctionne en relateur de méronymie, l'une prédicative agentive, et l'autre, patient. Cette double méronymie ne présente pas d'homologie dans la mesure où elle s'applique à deux parties différentes du corps humain représentées par *lanmen* (mains) et *lapo fes* (la peau des fesses). *Lapo* est en relation de méréologie avec *fes*. L'action *tjenbé* (tenir) oblige le sujet à déployer une source d'énergie qui va entrer en relation de contact physique avec le corps de *y*. Ce contact sera établi par le biais du méronyme *lapo fes*, via la préposition *pa*. *Pa* fonctionne donc en opérateur de transfert d'énergie sur une entité méronymique affectée. C'est sa valeur d'emploi de trajet qui lui assure cette capacité cognitive. *Pa* nous permet alors de nous représenter le corps de *y* comme affecté dans sa globalité par le flux d'énergie émanant de *yo*, via le transfert établi par *lapo fes* (la peau des fesses). Nous sommes dans le concept *Force Dynamics*, concept développé par TALMY (2003 :409-428). Cette relation physique met en relation deux actants. *Yo*, sujet agent se conçoit en *“affecting entity”*, *“Antagonist”* et *y* représente *“affected entity”*, *“Agonist”* (TALMY 2003 :430). *Pa lapo fes* (par la peau des fesses) s'interprète par le principe de *“tolerance shifts”* décrit par HERSKOVITS (1986 :41). Cette expression est *“approximately true”*. En effet, entre les mains et les fesses, il y a les vêtements. C'est la

proximité entre les vêtements, la peau et les fesses qui permet que le locuteur sélectionne *lapo fes* (la peau des fesses). Le locuteur saisit donc le trajet de la synecdoque pour exprimer ce qu'il a perçu. Nous sommes dans la modalisation de la relation partitive de type synecdochique, concept emprunté à DÉTRIE (2006 :785). Le sémantisme de l'énoncé est d'axiologie péjorative. Ainsi, pragmatiquement, *pa* fonctionne en opérateur stylistique de métonymie. *Pa* est un opérateur de trajet de zone d'influence dans la mesure où le sujet agent met le C.O.D. patient sous influence. *Pa* met en connexion grille d'action et grille d'expérience. Nous empruntons ces concepts à DELBECQUE (2006 :112-114). *Pa* est un opérateur d'indexicalité entre grille d'action et grille d'expérience. En b), c'est *bra* qui représente le méronyme corporel affecté. En c), c'est la résistance que manch assume qui permet le procès affectant *tiré'y*. *Manch*, affecté par *tiré* fait émerger le concept de causalité directe. Comme *tjenbé*, *tiré* est un verbe de mouvement du corps qui suppose un déploiement d'énergie qui va déplacer le corps de l'entité affectée C.O.D., y.

Pa versus an dans l'expression de la zone d'affectation.

Considérons les deux phrases :

Mwen *tjenbé'y an kou* (Je l'ai tenu dans le cou) (Je l'ai tenu par le cou).

Mwen tjenbé'y pa kou (Je l'ai tenu par le cou).

Gad kann-lan té doubout dèyè yo ka tjenbé yo pa kolé (Le gardien du champ de cannes était debout derrière eux, et les tenait par le collet (BARTHÉLÉRY 2008 :152).

La variation des formes prépositionnelles renvoie, par iconicité, à une variation de conceptualisation. Dans *Mwen tjenbé'y pa kou*, la préposition *pa* oriente le sémantisme du propos de façon agonique. *Kou*, segment corporel de saisie aisée de par sa saillance morphologique sur le corps humain, c'est la zone affectée par le contact agonique établi par *pa*. *Kou* se conceptualise comme trajet de contact assorti du trait péjoratif « saisie agonique ». Il en va du sémantisme de *pa* ici. Nous sommes ici dans l'expression du concept *Force Dynamics* développé par TALMY (2003 :409-428). Cette même analyse vaut pour *tjenbé yo pa kolé*. Dans *Mwen tjenbé'y an kou*, la préposition *an* nous amène à conceptualiser le contact-transfert de façon non agonique et affectueuse. *An* fait valoir une idée d'attachement métaphorique. Si *pa*, préposition dynamique spécifique du déplacement, dynamise le flux d'énergie en dynamique de force, *an* localise de façon statique-intérieure le flux d'énergie. Le corps-holonyme affecté par la zone d'action méronyme introduite par chacune des prépositions jouit d'un statut cognitif contrasté.

Avec *pa*, il est affecté de façon conflictuelle, tandis qu'avec *an*, il est affecté de façon méliorative et incarnée. L'affectation est profonde. Il y a corps-trajet de zone affectée négativement, et corps-contenant de zone affectée positivement. *Pa* est opérateur de zone d'influence. *Pa* et *an* sont des opérateurs de prélèvements méronymiques incorporés. La variation de formes renvoie, par iconicité, à une variation de signification. Il y a des contacts à axiologie méliorative, et des contacts à axiologie péjorative. Il faut préciser que c'est aussi la façon dont nous nous représentons *kou* qui nous permet de concevoir les choses de la sorte. Nous pouvons transférer cette analyse sur *ren* (*reins-taille*). L'opposition *tjenbé an ren/pa ren* s'analyse comme l'opposition *tjenbé an kou/pa kou*. Ce sont deux méronymes corporels circulaires qui se prêtent à la saisie agonique ou affectueuse. Ceindre est un geste affectueux. *Zorèy* (oreille) ne permet pas cette alternance de conceptualisation. Nous disons *Mwen tjenbè'y pa zorèy* (Je l'ai tenu par les oreilles). C'est le geste agonique. *Palé* permet de convoquer *an* comme dans *palé an zorèy an moun* (parler à l'oreille de quelqu'un). *An* exprime la contiguïté et la discrétion. Le message est incorporé. Nous sommes dans la métaphore du Conduit. L'oreille se conçoit comme un trou dans lequel on verse le message. Le message coule dans l'oreille. *Pié* (pied) permet la rection de *pann pa* (pendre par), comme dans [...] *A li tou sel, i depann an kok ki té pann pa pié* ([...] Sans aide aucune, il décrocha un coq qui était suspendu par les pieds (BARTHÉLÉRY 2008 :46).

Statut cognitif des parties du corps affectées par la zone d'action.

Le corps est constitué de zones dont les saillances morphologiques sont différentes. Les bras et les jambes jouissent d'une mobilité par rapport au tronc, et permettent l'allongement spatial du corps. En ce sens, ils peuvent être affectés par des verbes comme *ralé* (tirer), *tjenbé* (tenir). Le cou, segment corporel le plus élevé sur l'axe vertical, jouit d'un potentiel de saisie remarquable. Il peut être affecté par les verbes *ralé* (tirer), *tjenbé* (tenir). Le dos, les épaules, la hanche, les fesses occupent la partie-arrière du corps et conçoivent davantage la zone d'action affectée par *pousé* (pousser). Le nez et les oreilles, bénéficiant d'une saillance morphologique relativement faible par rapport au tronc, sont des zones affectables par des prédicats du type *ralé* (tirer), *tódé* (tordre), *krévé* (crever). Toutes ces zones corporelles se distinguent par l'autonomie référentielle qu'elles peuvent avoir pragmatiquement. Nous posons que le statut cognitif des parties du corps détermine la nature de la caractérisation d'affectation dont elles peuvent être le siège. Tous

les verbes désignés déterminent des procès dynamiques dont le sujet est Agent, et le C.O.D., patient.

Fort de ces considérations, nous allons présenter un énoncé dont le statut cognitif de l'entité C.O.D. affectée n'appartient pas à la même catégorie que le sujet agent affectant. Dans *Mwen pran kaswol la pa manch* (J'ai saisi la casserole par le manche), *manch*, c'est le méronyme trajet de préhension qui se conceptualise en instrument méronymique de préhension pour le sujet agent. Cette conceptualisation fait ressortir une intersection cognitive entre *pa* et *épi* (avec *Pa*). est un opérateur instrumental de trajet de connexion. Cet opérateur permet de mettre en comitativité le corps de *Mwen* et *kaswol la*. Régi par un verbe d'action de mouvement du corps explicitant la préhension, *pa* rend manifeste le pouvoir de manipulation que l'Homme peut opérer sur les objets du Monde Référentiel. *Pa* opère un changement de type sur le méronyme *manch*. De méronyme de l'entité individuelle *kaswol*, *manch* devient lieu instrumental de préhension pour *Mwen*. Si le méronyme est saisi, l'holonyme est saisi. Il en va de la contiguïté entre la partie et le tout. Notre propos vient compléter la pensée de LAKOFF (1987 :273) qui nous présente *The part-whole Schema*. "Pragmatiquement, *pa* n'est pas porteur d'une axiologie particulière. Toutefois, nous ne pourrions pas dire *Mwen tjenbé kaswol la an manch*, car *kaswol la* n'est pas doté de conscience et d'affectivité.

Pa la, pa isi (a) et l'expression de la zone affectée

Pa lévé tab la pa la ! Pran'y pa isi a pi to! (Ne soulève pas la table en la saisissant de ce côté! Saisis-la ici plutôt !)

Ces deux syntagmes prépositionnels qui permettent de construire des zones affectées déictiquement nuancées sont les témoins que *pa la* peut exprimer la précision. Cette idée de précision se situe au niveau du lieu de choix de saisie à opérer. Toutefois *pa la*, et son corolaire *pa isi a* véhiculent de l'imprécision sémantique. En effet, *pa* permet à *la* et *isi a* de représenter symboliquement les parties méronymiques de *tab la* qui sont affectées par *lévé* et *pran*. *Pa* se conçoit en opérateur de deixis par ostension-tel que le conçoit KERBRAT-ORECCHIONI (2006:51)- dans la mesure où l'énoncé d'analyse suppose une situation d'énonciation entre locuteur et interlocuteur. L'acte de perception soutenu par le mouvement corporel de démonstration est indéniable. De par son mode impératif, l'énoncé revêt une dimension incarnée illocutoire. Le locuteur fait valoir par le geste imitatif le choix de préhension qu'il exerce sur *tab la*. Ces choix de préhension sont représentés par *pa la* et *pa isi a*. *La* et *isi a* sont des trajets de saisie. Cette alternance de forme renvoie, par iconicité, à une

alternance de choix de lieu instrumental d'affectation de l'holonyme *tab la*. Le locuteur n'a pas évoqué l'holonyme par un sémantisme d'imprécision. Il en va de sa saillance pragmatique de désignation. Il y a deux événements de deixis par ostension qui sont représentés par les syntagmes prépositionnels *pa la* et *pa isi a*. Au niveau temporel, *pa la* représente le premier geste imitatif, donc antérieur au second, *pa isi a*. C'est aussi cette alternance de forme qui renvoie à cette alternance événementielle. Ainsi, *pa la* et *pa isi a* ont une double valeur d'iconicité, l'une étant désignative, et l'autre événementielle. *Pa* permet à ses compléments de s'alterner dans une distributivité de désignation événementielle. *Pa* est un opérateur de grammaire événementielle assortie du trait choix. Cette alternance fait valoir une méliorativité croissante de choix. Le meilleur choix est postérieur au premier. Déictiquement et subjectivement, le mauvais choix- *pa la* (par-là)- est métaphoriquement plus éloigné de la représentation de bon choix du locuteur. Cela correspond à la représentation que nous nous faisons de la personne canonique qui se conçoit en entité dont les actions de représentation vont croissantes. Cette alternance de forme renvoie, par iconicité, à des zones méronymiques différentes de l'holonyme *tab la*. Cette opposition fait ressortir la notion de choix assortie des critères « mauvais choix », « bon choix ». Ce qui est énoncé après-*pa isi a*- est conçu comme évaluation correctrice de ce qui est énoncé avant- *pa la*. Il en va de la dimension pragmatique du contexte d'énonciation. C'est le critère choix qui va opérer sur ces méronymes l'idée de rapprochement ou éloignement métaphorique et affectif. Nous sommes proches de ce que nous préférons. Nous nous éloignons de ce que nous n'aimons pas. L'Homme définit des modes de relation différents avec les méronymes des objets.

Pa et la: combinaison orientation et direction

Adan granson, ou ka désann pa do. Ou ka alé pa fes. (Lors le granson, on descend la pente de dos. On se déplace à reculons).

Pa est aussi un opérateur cognitif de distinction entre orientation et direction. Le schème unificateur de ces deux notions, c'est le trajet. Pour le même trajet, le corps peut avoir des orientations différentes dans l'espace. *Désann* indique la direction, et *pa do* indique l'orientation du corps dans l'espace au moment où s'effectue le mouvement *désann*. Il en va de même pour *ka alé* et *pa fes*. La caractérisation de l'orientation est incorporée. Dans la société traditionnelle Martiniquaise, et aussi de nos jours, il y a des circonstances qui nécessitent la décanonisation de certains comportements de routine, telle la marche. Le

domaine magico-religieux, qui procède aussi par inversion, en est un bon exemple. Le *maché tjilé* est propre au *Béliya* et au travail de la terre en Martinique. Les comportements *désann pa do*, *maché tjilé* demandent à l'Homme d'opérer dans le Monde Référentiel une opération cognitive de proprioception non routinière. Par le fait de *pa, do* et *fes* se transforment en zones-trajet de prélèvement d'indices. Le corps ne se positionne pas dans sa canonicité posturale. La face arrière du corps n'est pas porteuse des organes de sens d'orientation. *Pa* est un opérateur de décanonisation de routine qui demande à l'Homme de faire preuve de capacité d'accommodation. Il y a des routines qui imposent à l'Homme des capacités particulières au niveau praxique.

Conceptualisation de la zone d'affectation

Quand *pa* est saisi dans sa valeur d'emploi de zone d'affectation, *pa* nous permet de conceptualiser son complément en méronyme affecté. Ce méronyme affecté transfère sur l'holonyme C.O.D. du verbe qui exprime l'événement tout le flux d'énergie du sujet syntaxique. Dans cette valeur d'emploi, *pa* indexicalise un rapport logique entre zone affectée, choix –pragmatiquement pertinent- et zone trajet. Nous pouvons aussi concevoir la zone affectée comme la condition sine qua non de transfert-trajet d'affectation, comme lieu instrumental- passage de transfert d'affect. Nous empruntons le concept de lieu instrumental à KWON-PAK (1997). Le schème cognitif associé à *pa* - zone d'affectation, c'est le trajet. L'opposition sémantique entre *pa* et *an* dans l'expression de la zone affectée, dans *tjenbé pa kou* (tenir par le cou), *tjenbé an kou* (*tenir dans le cou*) n'est pas sans nous rappeler l'opposition entre ces deux mêmes prépositions dans l'expression du trajet- passage. Rappelons que l'expression *pasé an tou a* (passer par le trou) peut être pragmatiquement associée à une idée de confort de passage, et que l'expression *pasé pa tou a* (passer par le trou) peut, quant à elle, véhiculer une idée de « passage-obstacle ». Dans ces tours, *pa* et *an* fonctionnent en opérateurs d'inversion de caractérisation, et nous présentent leurs compléments comme dépendants de leur orientation de caractérisation. L'orientation de caractérisation n'est pas dans la localisation (passage-trajet ou zone affectée), mais dans la modalisation de la relation partitive. Cette orientation est donc de l'ordre de la subjectivité qui peut être méliorative avec *an*, et péjorative avec *pa*.

Pa et l'expression de l'inchoatif

Piébwa a ka pouri pa anba (L'arbre pourrit par le bas).

Mwen ja ka mi pa fes kon an mango zéfirin (Je mûris déjà par les fesses comme une mangue zéphyrine) (Les années se font sentir).

Dans ces deux énoncés, *pa* permet à ses compléments respectifs de désigner la zone méronyme d'une entité holonyme qui est le siège d'un processus de nature à affecter l'entité holonyme dans son intégrité et sa globalité. *Pa* a une valeur aspectuelle progressive héritée de son cotexte. Dans *Piébwa a ka pouri pa anba*, *piébwa a* est sujet syntaxique-patient, car il subit l'événement exprimé par le verbe *ka pouri*. L'événement qui affecte l'intégrité de ce sujet syntaxique, c'est *pouriti a*, la pourriture. Ainsi, *pouriti a*, obtenu à partir de *ka pouri*, c'est le sujet sémantique de l'événement. L'énoncé peut se concevoir de la façon suivante : *Pouriti a ka koumansé pa anba piébwa a* (La pourriture commença par le pied de l'arbre). Nous classons cet énoncé dans la grille processuelle. En effet, *piébwa a* ne participe pas de façon volontaire à l'événement *ka pouri*. *Piébwa a* est patient (DELBECQUE 2006 : 111-113). *Ka pouri*, c'est l'opération cognitive de perception que le locuteur exerce à partir de son concret de perception. La mentalisation du procès *ka pouri* se définit comme une opération cognitive qui s'opère sur du concret. *Pa* transfère sa télicité sur l'événement en cours, sur l'expérience visuelle que le locuteur peut faire de *piébwa a*. Sémantiquement, cette pourriture entre en action *pa anba piébwa a*. Le mouvement ingressif est réel, concret. *Pa* fonctionne ici en opérateur de trajet inchoatif en désignant *anba piébwa a* comme la zone méronymique de l'holonyme *piébwa a* affectée par l'entrée en action du processus affectant. De par la connaissance que nous en avons dans le Monde Référentiel, cette télicité peut atteindre le haut de l'arbre. *Pa anba piébwa a* ne désigne pas une zone imprécise, mais précise. Dans sa valeur d'emploi inchoatif, nous permet de conceptualiser l'inchoatif comme méronyme du trajet à télicité *pa* potentiellement aboutissable. *Pa* inchoatif jouit d'une saillance perceptive visuelle. Dans *Piébwa a ka pouri pa anba*, *pouriti a* confère à *piébwa a* un statut particulier. Il en va de l'aspect inchoatif qui caractérise cette affectation. Ce statut vient du fait que *pa* inchoatif fait émerger une saillance perceptive. Pragmatiquement, cette saillance perceptive est visuelle et télique. Selon l'orientation sémantique de l'énoncé, cette saillance perceptive peut être d'une autre nature. Cette saillance perceptive oriente la façon dont nous allons émotionnaliser l'opération cognitive de perception que nous allons opérer sur l'entité affectée. Ainsi, le méronyme d'affectation introduit par *pa* est un méronyme de caractérisation de saillance perceptive. *Anba pié bwa a* a une valeur de substantif. *Pa* inchoatif est donc un opérateur cognitif de saillance perceptive. De même que le méronyme d'affectation est de nature à affecter l'entité holonyme dans sa globalité, cette saillance perceptive du méronyme affecté est de nature à focaliser notre attention perceptive.

Cette focalisation de l'attention perceptive provient aussi du fait que *pa* inchoatif crée du discontinu sur la « matière » de l'entité holonyme. Nous empruntons cette notion de saillance perceptive à DÉTRIE (2006 : 642). C'est l'illustration de l'ancrage perceptif du langage.

Conceptualisation de pa inchoatif

Quand *pa* est saisi dans sa valeur d'emploi inchoatif, il nous permet de faire la différence entre sujet syntaxique et sujet sémantique. Il nous invite à conceptualiser le trajet inchoatif comme méronyme de *pa* trajet holonyme. Cet opérateur cognitif indexicalise un rapport logique d'appartenance-inclusion. L'holonyme est conceptualisé en contenant, et le méronyme en contenu de téléicité. L'inchoatif, c'est le méronyme événementiel qui enclenche l'événement holonymique. De par sa valeur aspectuelle, cet événement méronymique inchoatif est une caractérisation de l'événement holonyme. En créole basilectal, l'inchoatif peut convoquer *épi* comme dans *Lafet la ké koumansé épi an kous* (La fête va commencer par une course). Ainsi, l'inchoatif nous montre une intersection cognitive entre *pa* et *épi* (avec). Cette intersection nous révèle que l'inchoatif est dans la zone du comitatif. L'inchoatif revêt donc une valeur instrumentale de trajet. Nous sommes dans la grammaire des événements assortie du trait comitatif qui peut être pragmatiquement mélioratif ou péjoratif. Les événements se déclenchent, se développent et se terminent. *Pa* inchoatif, c'est la zone initiale de ce processus.

Pa et sa valeur d'emploi de distributif

- a) *Bef la ka manjé sé fig la pa dé* (Le bœuf mange les bananes deux par deux).
- b) *Mwen ka démonté 'w dwel pa dwel* (Je te démonte douville après douville).
- c) *Nou té ka monté sé mach la a dé pa dé* (Nous montions les marches à deux, par deux).

Dans ces énoncés, la préposition *pa* est saisi dans sa valeur d'emploi de distributif. Le distributif installe du discontinu sur un fond de continuité. Dans *Bef la ka manjé sé fig la pa dé*, *manjé* permet de construire une situation dynamique dans laquelle *bef la* agit en sujet personnifié. Les sémantiques primitives associées à *manjé* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». La prédication accorde à *bef la* un haut degré d'agentivité. *Sé fig la*, C.O.D. de *ka manjé*, est l'holonyme qui subit l'action exprimée par *ka manjé*. *Sé fig la* représente une quantité dénombrable plurielle sur laquelle la préposition *pa* permet de prélever du méronyme, *dé*. *Pa* fonctionne en opérateur cognitif de prélèvement méronymique. Ce méronyme bénéficie de la même caractérisation de son holonyme. C'est une quantité

dénombrable assortie du trait homogatégoriel. *Sé fig la*, c'est le C.O.D. thème de *ka manjé*, et *pa dé*, c'est le rhème, c'est la manière de *manjé sé fig la*. C'est l'incorporation. *Pa* est un opérateur de double caractérisation, car il permet à son complément de caractériser le C.O.D. du verbe qui exprime l'événement, et il permet de caractériser l'événement lui-même. *Pa* est un opérateur distributif de caractérisation. Sa valeur distributive se révèle aussi dans sa double caractérisation. Quand *pa* permet de caractériser le C.O.D. holonyme, *pa* permet à son complément de séquentialiser un prélèvement à partir de celui-ci. *Pa* fonctionne en opérateur de prélèvements successifs. Ce prélèvement est désigné par le site de caractérisation *dé*. Ainsi, la fonction *pa* de est de nous permettre de nous représenter *dé* comme stable, fixe. *Pa* est donc un opérateur cognitif de prélèvement méronymique fixe. Il y aura autant d'événements de *manjé* qu'il y aura *dé fig*. Quand *pa* caractérise *ka manjé* par la manière, il nous permet de concevoir qu'il opère sur l'action exprimée par ce verbe une séquentialisation fixe, stable. *Pa* fonctionne donc en opérateur de séquentialisation événementielle. Nous sommes dans la grammaire de la caractérisation événementielle. *Pa* est donc un opérateur de séquentialisation assorti du trait équivalence dans la mesure où chaque méronyme est stable. Cette séquentialisation téléique opère sur des entités différentes dénombrables : prélèvements méronymiques événementiels, prélèvements méronymiques de quantités dénombrables. Le schème cognitif associé à *pa* dans sa valeur de distributif, c'est le trajet. En effet, nous pouvons donc concevoir le complément *dé* de *pa* en trajet-condition de prélèvements méronymiques. *Pa* nous permet de concevoir la distribution comme un concept qui établit une équivalence entre nombre d'actions et nombre d'événements. *Pa* distributif établit un rapport logique indexical entre trajet et caractérisation.

Conceptualisation

Dans sa valeur d'emploi de distributif, *pa* permet de séquentialiser des prélèvements de façon équivalente et régulière en faisant intervenir des entités appartenant à des domaines différents, mais conceptuellement compatibles. Pragmatiquement, il s'agit de *fig* et *dé*. Le verbe recteur doit avoir dans son sémantisme une idée de téléicité, d'action ou de changement d'état. Par ailleurs, *pa* nous amène à nous représenter la distribution comme une opération cognitive de prélèvement téléique dont la borne finale est la capacité de prélèvements. *Pa* est un opérateur de discontinuité sur un fond de continuité représenté par l'idée du verbe qui exprime l'événement. Le prélèvement est un acte de disjonction qui s'opère sur l'holonyme,

entité affectée par le prélèvement. *Pa* distributif est conceptualisable en opérateur établissant un rapport logique indexical entre disjonction et répétition de méronymes événementiels. Il y aura autant de méronymes événementiels que de prélèvements méronymiques. *Pa* est un opérateur de répétition et de multiplication événementielle qui s'opère sur un procès duratif, représenté pragmatiquement par le sémantisme de l'action *ka manjé*.

Dans *Nou té ka monté sé mach la a dé pa dé* (Nous gravissions les marches à deux, par deux), *a dé* est méronyme de *nou*, et *pa dé* est méronyme de *sé mach la*. Il y a d'abord la caractérisation du sujet, puis la caractérisation du verbe. Nous sommes dans l'iconicité, car c'est le sujet qui fait l'action. Le verbe télique impose la rection de *pa*. Cette rection de *maché* ne peut pas concevoir le sujet *Nou* comme traject. Dans *Nou té ka monté sé mach la a dé pa dé*, il y a ressemblance entre l'ordre des méronymes sujets et l'ordre des méronymes régis. Toutefois, *a dé*, méronyme de *nou*, jouit d'une autonomie dont ne jouit pas *pa dé*, méronyme de *sé mach la*. La phrase qui suit *A dé, nou té ka monté sé mach la pa dé* (À deux, nous gravissions les marches par deux) est concevable. En revanche, *Pa dé, nou té ka monté sé mach la a dé* (*Par deux, nous gravissions les marches à deux*) n'est pas acceptable. Le phénomène d'attraction qu'opère l'action en est l'explication : *monté* attire *pa* à sa droite. Toutefois, avec l'effacement de la rection en *pa*, nous pouvons dire *Nou té ka monté sé mach la a dé* (Nous gravissions les marches à deux). La caractérisation du sujet agent prévaut sur la caractérisation verbale. C'est ce que nous révèle l'ordre des syntagmes prépositionnels. L'action est dépendante du sujet. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Dans notre énoncé de départ, *Nou té ka monté sé mach la pa dé*, la télicité de *pa* lui permet de prélever du méronyme aussi bien dans le sémantisme du verbe qui exprime l'action *monté* que dans le sémantisme du C.O.D. du verbe, *sé mach la*. *Pa* distributif prélèvera autant de méronymes événementiels que de méronymes-traject. *Pa* fonctionne donc en opérateur de prélèvements méronymiques d'équivalence. C'est un opérateur de discontinuité sur un fond de continuité représenté par *Nou té ka monté*. Quand nous disons *Mwen ka démonté'w dwel pa dwel*, nous sommes dans la métaphorisation. En effet, le corps de *Mwen* se conceptualise en *ka*. En langue créole martiniquaise, *ka* désigne le corps du *tambour bèlè*. *Dwel*, (douvelle) méronyme de *ka*, représente les parties du corps de *mwen*. *Mwen*, quant à lui, se conceptualise en *tondilié* (tonnelier). Un *ka démonté* n'est pas fonctionnel. C'est la représentation du corps de *w* qui s'offre à nous par métaphorisation. Cette métaphore est en cohérence avec *Mwen ka démonté'w pies pa pies* (*Je te démonte pièce par pièce*) dans laquelle le corps de l'entité affectée se conçoit en moteur, et celui de l'agent affectant en mécanicien. *Pies* représente les parties du corps de l'entité affectée. Le corps de *w*

ainsi représenté n'est pas fonctionnel. Le schème supérieur à ces deux métaphores, c'est la déconstruction, symbole de perte de fonctionnalité. Le locuteur qui utilise l'image du tambour met en évidence la saillance de cet instrument dans la société traditionnelle martiniquaise.

Pa distributif versus apré distributif et dèyè distributif

I koupé sé piébwa a yonn pa yonn (Il a coupé les arbres un à un).

Pa distributif peut être glosé par *apré* distributif. Nous obtenons *I koupé sé piébwa a yonn apré lot* (Il a coupé les arbres l'un après l'autre). La préposition temporelle *apré* permet de faire apparaître le rapport logique indexical entre temps et espace dans l'activité cognitive de distribution. *Apré* distributif change l'identité de l'entité de droite. En effet, *yonn* devient *lot*. Ce changement de forme, par iconicité, crée le rythme de distribution. L'entité est nouvelle comme la forme, mais ces deux entités ont la même valeur symbolique. Cet effet de transformation apparaît aussi avec la préposition spatiale *dèyè* dans *I té ka koupé sé piébwa a yonn dèyè lot* (Il coupait les arbres l'un après l'autre). La préposition *dèyè*, saisie dans sa valeur temporo-distributive, a le mérite de rendre saillante la notion d'ordre. Nous sommes en mesure de conclure en disant que *pa*, saisi dans sa valeur d'emploi de distributif, établit un rapport logique indexical entre temps, espace et ordre. *Apré* et *dèyè* sont synonymes cognitifs de *pa* distributif. *Apré* et *dèyè* changent l'identité des méronymes de prélèvement. C'est là la dialectique de la distribution : les méronymes de prélèvement sont à la fois mêmes et divers. Ils sont mêmes symboliquement, et divers par la séquentialité et l'ordre. C'est ainsi que nous pourrions dire que même si la langue les maintient similaires dans la forme, ils sont différents cognitivement comme dans *I koupé pié mango a branch² apré branch¹* (Il a coupé le manguier branche après branche). *Branch²* est cible pour *branch¹*, site. La non alternance de forme renvoie à une non alternance de catégorie, et l'alternance de valeur renvoie à une alternance de représentation dans la même catégorie. Ainsi, la catégorie à valeur pragmatique est antérieure à la représentation à valeur abstraite. *Pa* établit un rapport logique et dialectique entre conjonction et disjonction. La conjonction, c'est la représentation symbolique de l'holonyme de prélèvement, et la disjonction, c'est la représentation de l'opération cognitive de distribution-séquentialisation. C'est l'analyse fonctionnelle de *pa* distributif qui nous le révèle. L'énoncé de BARTHÉLÉRY (2008 :165), *Yo té kon fonmi asou pó'a, ka vansé épi chay-yo asou tet-yo, yon dèyè lot* (Elles étaient comme des fourmis sur le pont, avançant avec leur charge sur la tête, l'une après l'autre) peut être appliqué à notre analyse.

Une injonction bien martiniquaise : Pasé pa isi! (Passez par ici!)

Dans cette phrase injonctive, *pa* est saisi dans sa valeur d'emploi trajet, et permet à *isi* de désigner une zone trajet proche du locuteur. Pragmatiquement, cette injonction peut être accompagnée d'un geste corporel. L'index va indiquer la zone précise par laquelle le patient de l'injonction doit passer. Cette injonction est incorporée. Cette zone est précise, car cette injonction situe les actants dans un espace restreint. Ici, *pa* définit un trajet dans une zone précise. Cette injonction peut se formuler avec l'effacement de *pa*. Nous pouvons avoir donc *Pasé isi!* (Passez ici!). *Pasé isi* suppose aussi la deixis par ostension. Le mouvement corporel ponctué par l'index indique la direction de déplacement-*pa*. C'est le corps qui prend en charge le sémantisme de *pa* trajet en décrivant dans l'espace avec la main la direction et l'orientation du déplacement. La caractérisation du geste est indexicale pour la valeur pragmatique de la relation locuteur-interlocuteur. Il y a iconicité entre ponctuation du geste et intonation d'injonction. La deixis d'ostension se conceptualise en économie linguistique. L'absence de préposition, créant un rapprochement maximal entre les formes, indique le lien conceptuel étroit entre verbe médian et trajet, mouvement médiant. Toutefois, il peut y avoir aussi un effet de désémantisation. *Pasé* peut être synonyme cognitif *vini* de sous l'effacement de *pa*. Ainsi, *pasé isi!* peut signifier *vini isi!* (Viens ici!). Cet effacement de *pa*, désémantisant *pasé*, ne fait que mettre en évidence la portée télique de cette préposition et sa contribution à l'expression du trajet. L'alternance-opposition *pasé pa isi, pasé isi* fait ressortir que *isi* définit un lieu de référence plus précis que *pa isi*. Par ailleurs, si *pasé pa isi* oriente l'interlocuteur de façon latérale au locuteur, *pasé isi*, à valeur de *vini isi*, l'oriente de façon frontale au locuteur (*douvan*-devant). C'est la confrontation déjà contenue dans l'injonction. Dans ce cas, le corps du locuteur constitue la borne de son déplacement. Dans *Pasé pa isi*, le déplacement n'est pas borné. Dans *Pasé isi* à valeur de *Vini isi, isi*, c'est la zone *douvan*-devant proche du locuteur. L'espace est borné. Nous sommes dans la grammaire de l'indexicalité. C'est la grammaire de la Corporéité. Le geste est la métaphore de l'expression. Le corps s'engage dans la parole, parle en même temps que la parole et contribue à l'émergence de la signification de l'énoncé. Il en va de l'ancrage corporel du langage. Nous sommes dans une iconicité théâtrale. La zone *isi* aura la dimension qu'aura définie le locuteur.

Pa isi et l'expression des jurons

Cette expression permet de formuler un juron de façon euphémique en langue créole martiniquaise : *Pa isi manman 'w ! (Par ici de ta maman !)*. Dans cette forme, *pa* permet à *isi* d'opérer un prélèvement méronymique de deixis d'ostension sur le corps de la personne qui profère le juron. *Isi* est incorporé au locuteur. Le corps s'exprime en termes de spatialisation. *Pa* permet à *isi* de changer de type. D'adverbe de lieu, il devient méronyme corporel. Le locuteur prête son corps au juron attribué. L'effet perlocutoire du juron est moins marqué, car il y a un déplacement du méronyme-corps concerné par le juron. La partie du corps déictique se projette sur le corps de la maman de la personne à qui le juron est attribué. Il y a un effet de délocalisation. Le juron est incarné. Nous sommes à la croisée du corps et du code. C'est un juron dialogal dans la mesure où il impose une situation d'énonciation. Nous empruntons ce concept à ERNOTTE et ROSIER (2004 : 36). Cet acte de langage relève de la grammaire de l'insulte et de la grammaire de l'affect. Il en va de la représentation que nous avons de la maman et de son corps dans la société martiniquaise. L'axiologie de cette insulte est particulièrement péjorative. Nous sommes dans le sacrilège. Cette insulte dialogale est accompagnée d'un geste. La connaissance partagée que nous avons de cette insulte nous permet d'affirmer qu'il y a simultanément entre cette insulte et le geste qui l'accompagne. Le geste est sémantisé par le propos insultant. Il y a transfert de signification et métaphore. Ainsi, la métaphore ne ressortit pas à la linguistique seulement. Elle ressortit au geste aussi. Il y a des gestes métaphoriques. Le geste a une valeur coverbale.

Une expression originale: Palayi palaya (Par ici par là)

Cette construction est porteuse d'une alternance vocalique qui, par iconicité, appelle l'idée de changement. Nous sommes dans l'expression métaphorisée de la versatilité idéologique. L'espace prête son sémantisme à l'expression de la versatilité. *Palayi*, c'est la zone proche du locuteur, et *palaya*, la zone éloignée du locuteur. L'espace s'ouvre en deux zones imprécises. La versatilité est bornée par de l'imprécision croissante. *Pa* fait valoir son schème d'imprécision. La versatilité est un concept téléique qui ouvre une zone d'imprécision de mentalisation dans l'espace figuré de représentation que représente l'esprit. Le versatile ne sait pas où se localiser idéologiquement.

Conclusion

Notre analyse cognitive nous permet d'affirmer que le schème cognitif de *pa*, c'est le trajet dans toutes les valeurs d'emploi que nous avons présentées. Elle nous permet de dire

aussi que l'expression de zone précise apparaît dans toutes les valeurs d'emploi, sauf, bien sûr, dans la valeur d'emploi de la zone imprécise. Cette notion de zone imprécise affecte le statut cognitif du « Je épistémique ». Sa subjectivité l'emporte sur l'objectivité. Cet aspect des choses nous renvoie à LAKOFF et JOHNSON (1985 : 198) qui stipule ce qui suit :

« La réalité objective existe et nous pouvons formuler à son propos des propositions qui sont objectivement, absolument et inconditionnellement vraies ou fausses. Mais en tant qu'êtres humains, nous sommes sujets aux illusions, aux erreurs de perception et de jugement dues à nos émotions, à nos préjugés personnels et culturels. Nous ne pouvons nous fier aux jugements subjectifs des individus ».

L'étude cognitive de *pa* a eu le mérite de faire émerger la zone d'intersection cognitive que définissent les prépositions *an*, *pa*, *épi*. La préposition *pa*, comme son homologue français « par », est effectivement une « préposition complexe ». Nous empruntons ce concept à FLAGEUL (1997 :134) :

« Nous qualifions alors de prépositions complexes, les prépositions qui à la fois spécifient un lieu (grâce à un ou plusieurs opérateurs SPEL) et indiquent comment composer ce(s) lieu(x) avec le schème d'un verbe de mouvement (par un opérateur χ) pour former une représentation cognitive plus complexe. L'utilisation de ces prépositions peut modifier la structure de la représentation cognitive en introduisant éventuellement d'autres situations saillantes ».

Pa est une préposition télique, "route preposition," selon l'expression de ZWARTS et WINTER (2000 : 169-210). Nous nous disons que *pa* est un bel exemple de préposition de la partitivité. Elle nous amène à concevoir la zone trajet en zone de connexion dans le Monde Référentiel, Monde Référentiel qu'elle contribue à représenter en holonyme pour des lieux instrumentaux fonctionnels- méronymes instrumentaux. *Pa* est un bel exemple de la grammaire de la décréolisation qualitative. En effet, des locuteurs créolophones la font intervenir dans l'expression du passif en créole acrolectal. Nous sommes témoins d'énoncés du type *Sé an chanté enterprété pa X*. *Pa* n'est pas la préposition qui permet d'encoder le passif en créole basilectal. *Pa* permet d'encoder le trajet en créole basilectal. Mais, que nous révèle cette faute ? *X* est bien le trajet d'expression de *an chanté*. *An chanté* passe par le corps

de X. La performance artistique est un trajet d'expression pour l'artiste. Il y a des fautes qui sont mues par la cognition dans un cadre écolo-linguistique spécifique.

II.2 La préposition *oliwon* et l'expression de la zone imprécise

Chak chaj- la, plen chabon, té ka fè oliwon karant tjilo (Chaque charge, remplie de charbon, pesait environ quarante kilos) (BARTHÉLÉRY 2008 :165).

Za ni oliwon pasé sis lanné di sa (Il y a environ plus de six ans de cela) BARTHÉLÉRY (2008 :100).

Oliwon est une préposition projective ou préposition de localisation externe. De ce fait, *oliwon* ne fait intervenir ni relation de contact, ni relation de support, ni relation d'inclusion entre la cible sujet du verbe recteur et le site régi. Pragmatiquement, *oliwon* crée une relation de disjonction spatiale entre *chak chaj la* et *karant tjilo*. Cette relation de disjonction spatiale métaphorique nous permet de conceptualiser une zone spatiale d'imprécision métaphorique entre l'évaluation objective du poids de *chak sak la* et l'évaluation subjective imprécise du locuteur. *Oliwon* nous permet donc de conceptualiser la zone imprécise en zone de disjonction spatiale, de distance relative. Le sémantisme de *oliwon* nous amène à nous représenter l'évolution subjective d'imprécision comme une surface gravitationnelle qui décrit une aire d'imprécision circulaire autour de l'évaluation objective de précision conçue comme centre de gravitation. En langue créole, l'imprécision est présente aussi dans une phrase comme *Las tounen viré, ni an lè ou ké rivé* (Après maintes et maintes tentatives, tu finiras par réussir). Le prédicat sériel *tounen viré* décrit bien dans son sémantisme l'errance circulaire métaphorique de l'entité-sujet. *ou* Le prédicat à polarité finale-futur *ké rivé* nous permet de concevoir une zone objective précise, centre de gravitation d'errance métaphorique, but à atteindre. En langue française, l'expression « tourner autour du pot » nous décrit cette même image d'errance circulaire métaphorique. Le verbe sériel *tounen viré* permet de paraphraser *oliwon*. Cette paraphrase est syntaxico-sémantique. Elle est syntaxique dans la mesure où il y a échange dans la position syntagmatique. Elle est sémantique dans la mesure où le verbe sériel établit un lien de signification entre la paraphrase et la préposition. Le verbe sériel qui paraphrase *oliwon* établit une dynamique binaire entre deux pôles opposés : *tounen, viré*. *Oliwon* prélève de l'imprécision et situe son site au-delà de la cible. C'est une imprécision projective qui crée une distance par rapport à la cible-centre. *Oliwon* ne peut donc pas définir une zone imprécise intérieure, car la circularité nous propose la position

extérieure, périphérique. *Oliwon* localise l'imprécision dans la périphérie circulaire de la précision.

Oliwon versus apipré

I ka fè karant tjilo apipré (Il pèse à peu près quarante kilos).

I ka fè oliwon karant tjilo (Il pèse autour de quarante kilos).

I ni dé mwa apipré, man pa té rété let ankó pou ba'y tété (Il y a à peu près deux mois, je n'avais plus de lait pour l'allaiter (BARTHÉLÉRY 2008 :139).

Avec *apipré*, nous avons le sentiment d'une indication de proximité par rapport à *karant tjilo*. De ce fait, la zone d'imprécision est moins marquée avec *apipré*. De plus, la circularité entretenue par *oliwon* disparaît, et *apipré* établit un rapport frontal avec le site *karant tjilo*. Il y a moins d'amplitude d'imprécision. *Apipré*, c'est l'intérieur de l'espace de *oliwon*. *Oliwon*, c'est l'imprécision en soi, et *apipré* a la prétention de prélever de la précision dans l'imprécision. Ainsi, nous pouvons poser que *oliwon* est l'holonyme générique et *apipré*, méronyme. De même, la frontalité est un méronyme de la circularité. Nous ne pouvons pas passer sous silence *fè*, noyau verbal de *té ka fè*. *Fè* est une des quatre primitives sémantiques universelles comme « faire », son correspondant en langue française (DELBECQUE 2006 : 170). Dans l'énoncé, *fè* peut être glosé par *pézé*. Un verbe générique remplace un verbe précis. La force gravitationnelle d'imprécision de *oliwon* a induit de l'imprécision dans le sémantisme du SV. C'est le sémantisme du site qui caractérise le sémantisme du site de *fè*. Ainsi, *tjilo* remplace *pézé* par *fè*. Dans l'expression de l'âge *fè*, remplace *ni* (a). Alors, quand *oliwon* est régi par *fè*, il confie au site d'imprécision qu'il introduit la charge de préciser sémantiquement ce verbe recteur. *Oliwon* fonctionne en opérateur cognitif de définition de sémantisme via le site qu'il introduit. Le schème de *oliwon*, c'est l'imprécision. Quand *oliwon* est régi par *fè*, il permet au site qu'il introduit d'établir le lien conceptuel entre les différentes unités exprimées dans l'énoncé.

Oliwon versus apochan (apochon)

Le sémantisme de *apochan* nous invite à concevoir la zone imprécise dans une caractérisation de télicité vers la zone précise. La position spatiale de la cible est frontale par rapport à la localisation du site introduit par *apochan*. La position frontale génère moins d'imprécision que la position circulaire. Dans une phrase comme *I ni apochan dizan* (Il a dix

ans à peu près), la zone imprécise d'évaluation subjective- *apochan dizan*- se conçoit comme proche spatialement de l'évaluation-site objective, *dizan*. *Apochan* est un opérateur cognitif relevant de la modalisation spatiale qui permet ici de modaliser une donnée temporelle d'âge. Le spatial régit du temporel. Dans *I ni apochan karant tjilo* (Il pèse quarante kilos à peu près), *apochan* sera appliqué à une donnée d'évaluation de masse. C'est donc le sémantisme du site qui va colorer sémantiquement le modalisateur cognitif *apochan*. Tout comme *apipré*, *apochan* est un méronyme du générique holonyme *oliwon*.

Oliwon versus bata (bâtard)

Dans une phrase comme *Kochon an ka fè bata san tjilo* (*Le cochon fait bâtard cent kilos*), (*Le cochon pèse environ cent kilos*), la zone imprécise est conceptualisée en zone génétique inférieure à celle du site. Ainsi, *bata* permet de concevoir l'imprécision en termes d'hérédité génétique. Cette hérédité génétique place l'entité-cible dans une zone inférieure d'imprécision. Il n'est pas étonnant qu'un terme ayant trait à l'hérédité génétique marque l'imprécision car, dans la société martiniquaise, la question du métissage est un concept dynamique qui permet de classer hiérarchiquement les personnes. *Bata* est un méronyme génético-sémantique de *oliwon*. *Fó* (Fort) peut intervenir en langue créole martiniquaise dans l'expression de l'imprécision. L'énoncé suivant est concevable : *Kochon an ka fè san tjilo fó* (*Le cochon pèse plus de cent kilos*). *Fó*, à valeur adverbiale, traduit l'énergie. Ici, la zone d'imprécision se situe au-delà de la zone précise. En langue créole martiniquaise, cette entité linguistique peut s'appliquer à différents domaines conceptuels. Dans *I ka kouri fó* (*Il court fort*) (*Il court vite*), la rapidité est exprimée en termes d'énergie positive. La compétence artistique peut s'exprimer par une phrase comme *I ka jwé tanbou fó* (*Il joue au tambour fort*). Il y a ambiguïté dans la mesure où *fó* pourrait renvoyer au volume sonore. La compétence artistique est exprimée en termes d'énergie positive. Appliqué à l'expression de l'imprécision, *fó* est un opérateur d'évaluation subjective d'ajout de degré. L'imprécision s'exprime en termes d'énergie positive ajoutée. Nous sommes dans une expression cognitive symboliquement opposée à celle que *bata* permet de construire. L'expression de l'imprécision en termes d'énergie ajoutée s'oppose symboliquement à l'expression de l'imprécision en termes d'hérédité génétique inférieure.

II.3 La préposition *alantou* (aux alentours)

Nous sommes dans le comitatif assorti du trait de circularité. Cette préposition est sémantiquement proche de *oliwon*, et est holonyme pour *douvan-dèyè*, *agoch-adwet* et *bò*. Quand nous disons *Ni moun alantou kay la* (Il y a des gens autour de la maison), *moun* occupe toutes les régions méronymiques évoquées. *Alantou* opère sur le plan horizontal, selon des orientations diverses. Dans *Ni moun alantou mwen* (Il y a des gens autour de moi), *mwen* ne peut pas faire face à toutes les personnes à la fois. *Mwen* pourra voir les personnes qui sont devant- *douvan*. Son regard et son corps devront opérer un mouvement circulaire afin de faire face aux autres personnes. La perception visuelle n'est pas holonymique. *Alantou*, c'est la préposition de la gravitation. Dans *Ni moun alantou mwen*, (Il y a des gens autour de moi), *alantou* est opérateur de métaphorisation. *Mwen* se conçoit en centre d'intérêt d'attention. L'attention se conçoit ici en entité abstraite circulaire. L'énoncé *Ni moun oliwon mwen* semble douteux dans le cas de la métaphorisation. Dans *Nou ké palé alantou lajènes* (Nous parlerons autour de la jeunesse), *lajènes* est le thème. *Alantou* laisse entendre que des propos seront tenus aussi autour de thèmes proches de la jeunesse. *Alantou* crée de l'imprécision qui se conçoit en termes gravitationnels. *Lajènes*, c'est le thème central de la discussion. Dans *Kiles ou ka chwézi alantou yo* (Lequel d'entre eux choisis-tu ?), *alantou* nous invite à concevoir l'élément de sélection subjective comme gravitant autour de l'ensemble des éléments d'extraction. Cette gravitation est d'abord la marque de la téléicité de mentalisation de l'actant qui opère l'opération cognitive de sélection. L'entité de sélection subjective fait le tour de l'ensemble des éléments afin de procéder à un choix de prélèvement. Dans ce cadre, *oliwon* ne peut pas concurrencer *alantou*. Comme *oliwon*, *alantou* est un opérateur subjectif d'imprécision. Tous deux peuvent être modalisés par *tout*. *Alantou* est holonyme pour *oliwon*.

II.4 La préposition *a*

A et l'expression de la précision

Nous allons considérer les phrases suivantes afin de procéder à l'analyse de la préposition *a*.

- a) *Lafiev la monté a karant* (La fièvre est montée à quarante).
- b) *Lafiev la viré désann a trantuyit* (La fièvre est redescendue à trente huit).
- c) *Granpapa mwen mò a katrèvendizan* (Mon grand-père est mort à quatre- vingt- dix ans).
- d) *Fòk nou pati a dézè fann* (Il nous faut partir à deux heures pile).

e) *Nou fè sa a senk* (Nous avons fait cela à cinq).

f) *Nou rivé a katrè apipré* (Nous sommes arrivés à quatre heures à peu près).

En a), le sémantisme de *monté* nous indique que la préposition opère sur le plan vertical, dans le sens positif axiologiquement péjoratif. *A* bénéficie de la caractérisation télique du verbe *monté*. *Monté* confère à *lafiev* un statut cognitif d'entité personnifiée, et nous permet donc d'associer métaphoriquement à ce prédicat les sémantiques primitives « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Nous assistons à un phénomène de métaphorisation qui permet à *lafiev* de devenir agentif. La prédication confère à *lafiev* un haut degré d'agentivité. La préposition *a* permet de positionner l'entité *lafiev* par rapport à un repère d'évaluation objective numérique représenté par *karant*. C'est la limite dépassée pragmatiquement. *Karant* se conçoit en un point précis sur une graduation instrumentale. Cet énoncé est porteur d'effets perlocutoires dans la mesure où *a* met la cible *lafiev* à un degré de coïncidence invraisemblable. *Lafiev* met sous influence son siège. Nous appropriant la formulation de MARQUE-PUCHEU (2008 :88), nous dirons que *a* « établit le positionnement » de l'entité *lafiev* « par rapport à » *karant*. Le schème de *a*, c'est la coïncidence assortie du trait invraisemblance. *A* introduit la borne finale du procès exprimé par le verbe recteur *monté*. *A* fonctionne en opérateur cognitif qui marque une connexion de caractérisation entre un événement concret et son interprétation abstraite symbolisée par un degré chiffré. *Karant* est l'indice abstrait d'un état de santé exprimé par *lafiev*. *Lafiev* met le patient sous influence. La métaphore d'orientation se conçoit selon une axiologie péjorative. Dans la construction *désann a trantuyit* en b), nous pouvons reconduire la même analyse, tout en précisant que le sémantisme du verbe *désann* permet à la préposition *a* d'opérer sur le plan vertical dans le sens haut-bas, sens négatif. *A* laisse émerger sa capacité à s'adapter à son cotexte, au sémantisme du verbe recteur. Dans ces deux phrases, *a* fonctionne en opérateur de localisation ponctuelle.

En c), *a* marque une coïncidence temporelle entre *lanmò granpapa mwèn* et *katrèvendizan*. *Katrèvendizan* est un méronyme de l'holonyme temps. Ainsi, dans le domaine temporel, *a* est un opérateur de prélèvement méronymique. *Lanmò granpapa mwèn* est la marque d'un événement qui se conçoit en point précis sur la ligne du Temps. Ainsi, *a* opère sur le plan horizontal gauche-droite, à l'image de la course du Temps. Avec GOUGENHEIM (1959 : 8), nous dirons que *a* marque que le régime « n'est envisagé que comme un point », « sans considération de surface ni de volume ». *A* est de « caractère ponctuel » (GOUGENHEIM 1959 : 10).

Dans ces énoncés, nous avons pu noter que *a* exprime la zone précise de coïncidence. En langue créole martiniquaise, *a* peut être associé à l'expression de la zone imprécise. En f), *Nou rivé a katrè apipré*, le modalisateur spécifieur d'évaluation subjective *apipré* vient nous présenter la coïncidence comme presque vraie. Sur le plan syntagmatique, *a katrè* est antérieur à *apipré*. Cet ordre, par iconicité diagrammatique, nous rappelle que le subjectif vient modaliser un événement conçu d'abord comme objectif. En e), *Nou fè sa a senk*, *a* nous présente *senk* comme opérant une caractérisation objective numérique sur le sujet agent *nou*. Cette caractérisation est déterminante, car *a* nous amène à conceptualiser *senk* comme la condition nécessaire à la réalisation de l'événement *nou fè sa*. La réalisation de *sa* dans *nou fè sa* est conditionnée par la caractérisation *senk*. Ainsi, *a* permet d'établir un rapport indexical logique entre condition, coïncidence et réalisation. La condition est une caractérisation déterminante pour la coïncidence. La coïncidence est conditionnelle. Cette préposition développe une intersection cognitive avec *épi* (avec) instrumental comme dans *Yo blésé'y a kout kouto* (On l'a blessé à coups de couteau). Quand nous disons *Yo blésé'y épi an kouto* (On l'a blessé avec un couteau), l'événement est présenté de façon holistique. *Épi* régit l'instrument directement. Nous entendons instrument comme le conçoit LANGACKER (1991 :285) :

« An instrument is a physical object manipulated by an agent to affect a patient; it serves as an intermediary in the transmission of energy ».

Dans *Yo blésé'y a kout kouto*, la variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de signification. *A* régit *kout kouto* qui se conçoit en actions réitérées de l'événement *Yo blésé'y*. L'instrument devient fonctionnel. *A* est un opérateur de réitération d'actions à l'intérieur de l'événement *Yo blésé'y*. Nous ne pouvons pas dire *Yo blésé'y a kouto* (On l'a blessé à couteau). *A kout kouto* est une caractérisation de l'événement *Yo blésé'y*. Il y a autant de réitérations d'actions qu'il y a de *kout kouto*. *A* est un opérateur de pluralisation ouverte dans la mesure où rien n'indique le nombre de *kout kouto* qui a été porté sur le corps de *y*. L'analyse sera la même pour ... *yo asonmé'y a kout baton* (... on l'a assommé à coups de bâton (BARTHÉLÉRY 2008 :75). C'est *épi* qui sera convoqué si nous voulons indiquer avec précision le nombre de *kout kouto*. Nous dirons *Yo blésé'y épi senk kout kouto* (On l'a blessé à cinq coups de couteau). *Épi* instrumental associe son sémantisme à l'expression de la pluralisation précise. Cette variation de formes prépositionnelles renvoie à une variation de la

représentation de la pluralisation dénombrable. Dans ce cadre, *a* est holonyme pour *épi*. Nous retrouvons une opposition entre *a* et *épi* dans des phrases comme a) *I vini a chouval* (Il est venu à cheval) et b), *I vini épi chouval li* (Il est venu avec son cheval). La construction *a chouval* en a) présente *chouval* en nom nu. L'expression jouit d'une forte cohésion. Cette cohésion n'accorde pas d'autonomie référentielle à *chouval*. *A chouval* caractérise *i vini*. En b), *épi* régit *chouval* avec une caractérisation de relation de possession. *Chouval* jouit d'une autonomie référentielle. L'interprétation de la phrase est ouverte. *I* peut être à cheval, ou pas. *Chouval* est le compagnon de *I*. Ce compagnon se conceptualise aussi en instrument de locomotion pour *I*. Dans ce cadre, *épi* est holonyme pour *a*. Nous pouvons dire que les prédications sémantisent de façons diverses les mots qui les composent. Nous appropriant la pensée de FAUCONNIER (1991 :231), nous dirons qu'« Une expression de langue E n'a pas de sens en soi ; elle a plutôt un potentiel de sens et c'est dans un discours complet qu'il y aura production et actualisation de sens ». Dans *Yonn a lot, yonn épi lot* (L'un porte attention à l'autre, l'un est solidaire à l'autre), la préposition *a* entretient une intersection cognitive avec le comitatif. *A* met en coïncidence deux entités différentes qui, par iconicité diagrammatique, sont représentées par deux formes différentes : *Yonn* et *lot*. Nous sommes dans la conceptualisation de la solidarité réciproque dans la mesure où cette construction s'achève par *yonn épi lot* (l'un est solidaire à l'autre). Il y a gradation de comitativité de *a* à *épi*. *Épi* rend fonctionnelle la comitativité de coïncidence. *A* peut donc avoir comme antonyme cognitif *kont* (contre). La préposition *a* peut aussi exprimer le contact comme dans *I tonbé a jounou douvan mwen pou mandé mwen padon* (Il est tombé à genoux devant moi pour me demander pardon). Dans le rituel de la prière, de la demande d'excuse, l'orant se met à genoux. *A*, c'est la coïncidence spatiale incorporée. La posture est consentie, volontaire. *A* est un opérateur de métaphore d'orientation. *A jounou* caractérise *i tonbé*. En revanche, dans *I tonbé anlè jounou* (Il est tombé sur les genoux), *anlè* est indice de transfert d'affect. La posture et la chute ne sont pas volontaires. Cette variation de forme est iconique à une variation de signification. Quand la préposition *a* régit *dwet* et *goch* (à droite, à gauche), elle permet à l'Homme de diviser le Monde Référentiel en deux parties selon l'axe vertical. La droite et la gauche sont incorporées, et les zones spatiales gauche et droite sont contiguës au corps du locuteur. Il en va du schème de *a*.

Conclusion

Dans tous ces exemples d'énoncés et de phrases, *a* établit un lien conceptuel entre deux entités. De ce fait, cet opérateur cognitif est un joncteur établissant des liens conceptuels entre deux états de fait. C'est ainsi que *a* nous permet de conceptualiser la coïncidence comme une opération cognitive abstraite de jonction entre deux événements. La préposition *a* est un opérateur de type dynamique qui construit avec son argument interne un prédicat étendu (KUPFERMAN 2007 :151-174). C'est un joncteur, selon la formule consacrée de CHÉTRIT (1978*a* et 1978*b*). Pas étonnant que la préposition *a* fonctionne en joncteur de mots complexes (L'HOMME 1996 : 24-45). Nous insistons sur le concept de précision, car cette préposition nous invite à concevoir son régime comme un point sur la ligne du temps, ou sur la chaîne numérique. L'expression *Nou rivé a dézè* (Nous sommes arrivés à deux heures) nous indique que l'événement *Nou rivé* est en coïncidence avec un point de référence temporelle. *Nou rivé* est thème, et *dizè* est rhème. *A* introduit le rhème. Le rhème est en coïncidence avec le thème. Ce rapport est indexical dans la mesure où il n'y a pas de thème sans rhème. *A* s'oppose à *pou* tout comme la précision s'oppose à l'imprécision comme dans *Nou ké rivé a dézè* (Nous arriverons à deux heures), et *Nou ké rivé pou dézè* (Nous arriverons pour deux heures). La préposition *a* marque la coïncidence-comitativité entre intention et réalisation de l'intention. Intention et action sont en coïncidence ponctuellement. Il y a continuité. Avec *pou*, il y a discontinuité entre intention et réalisation de l'intention. Avec *a* et *pou*, nous sommes dans deux modalités différentes de l'être par rapport au temps à venir. *Pou* modalise le temps à venir, alors que *a* temporalise le temps à venir. Temporaliser signifie pour nous que l'événement s'inscrit dans la continuité normale du temps. Enfin, *a* est un révélateur d'effet de la diglossie français –créole qui se manifeste dans un énoncé comme « *Nous sommes à cinq* ». Cette construction est le calque de la construction créole *Nou a senk*. Il y a emprunt de conceptualisation en français. La forme française attendue dans ce cas est « Nous sommes cinq ». Dans « *Nous sommes à cinq* », les formes sont françaises, et la conceptualisation est créole¹⁴. Il nous plaît de faire un commentaire sur l'analyse que fait

¹⁴ Cette remarque devient pertinente si nous précisons que la langue française tolère la rection du nombre ou pas GREVISSE (1975 :986). En français, « la préposition « à » suivie d'un nom de nombre sert à marquer qu'il y a entre ces ces personnes dont il s'agit un lien de société, une communauté d'effort ou de situation etc... Sans « à », on exprime simplement l'aspect numéral ». Le créole ne marque pas cette différence.

REBOUL (1994 :211-220) des petites îles. Selon REBOUL (Ibid), les petites îles sont perçues comme des points comme dans « à la Guadeloupe ». La même île est perçue en territoire contenant comme dans « en Guadeloupe ». Il nous semble que l'expression prononcée par les Guadeloupéens est « en Guadeloupe ». Il en va de la représentation que l'autochtone a de son pays. Il ne le considère pas comme un point, mais comme un territoire contenant.

A et le principe d'anticipation

Dans *Nou ka pati a sizè* (Nous partons à six heures), *a* introduit *sizè* qui représente l'heure de départ de *Nou*. *Sizè*, ne coïncidant pas avec l'heure du moment de l'énonciation, nous pouvons affirmer que *a* illustre bien ici le principe d'anticipation défini par VANDELOISE (1987). Le temps du verbe d'événement *Nou ka pati* renforce notre analyse. Le présent du verbe de l'événement permet à *a* de porter une valeur modale de futurité qu'il projette sur *sizè*. Nous empruntons la notion de mode futurité à BERNABÉ (2003 : 141). Quand *a* illustre le principe d'anticipation, *a* nous invite à poser qu'il n'y a pas d'espace mesurable entre temps présent et mode futurité. Nous empruntons l'expression « il n'y a pas d'espace mesurable » à DUBOIS et DUBOIS-CHARLIER (1970 : 10). Ces auteurs, en parlant de « la relation de contiguïté », disent qu' « il n'y a pas d'espace mesurable entre les éléments constitutifs d'une suite ». Ici, la suite est représentée par la succession des événements 1 et 2 mis en coïncidence par *a*, préposition monosyllabique.

Le schème cognitif associé à la préposition *a*, c'est la coïncidence entre deux événements 1 et 2. Il n'est pas surprenant que *a* marque la coïncidence. Cette préposition monosyllabique est la plus courte des prépositions avec *o*, *d* et *t*, exception faite de la préposition \emptyset . Ce petit mot provoque une distance relativement courte entre les mots qu'il met en relation. Cette caractérisation permet bien à *a*, par iconicité, de représenter le schème de la coïncidence. C'est cette même préposition qui s'oppose sémantiquement à la préposition \emptyset , le vide lui-même, comme dans *boug fanm* (homme- femme) et *boug a fanm* (homme à femme). *A* est une préposition dont la contribution sémantique est bien réelle. *A* peut être modalisé par *jis* comme dans *Lafiev la monté jis a karant* (La fièvre est montée jusqu'à quarante). C'est la limite dépassée. L'ordre *jis a* est non réversible, car la subjectivité modalise ce qui est objectif. La coïncidence fait appel à la continuité, comme nous le révèle l'opposition *Fasil a fê* (Facile à faire) / *Difisil pou fê* (Difficile à faire). Dans *fasil a fê*, la préposition *a* crée une continuité entre *fasil* et *fê*. *A* est opérateur de caractérisation. Il y a donc isotopie entre les formes. Le sémantisme de l'expression est positif. Dans *Difisil pou fê*, *pou* fait valoir son

schème de discontinuité. Ce qui est difficile n'est pas forcément réalisable. La difficulté crée du discontinu dans la réalisation des actions. Il y a isotopie entre *difisil* et *pou*. Le sémantisme de l'expression est négatif. Nous pouvons donc dire que *a* et *pou* peuvent être antonymes cognitifs, tout comme le continu est antonyme cognitif du discontinu.

II.5 Les prépositions et la formation de termes complexes: Les cas de *a* (à), *anba* (sous), *an* (dans), *di* (de)

Dans ce sous-chapitre, nous nous proposons d'analyser un certain nombre d'expressions dont la forme correspond à la structure syntaxique $N \rightarrow n^1 + \text{préposition} + n^2$. Dans certains cas, le n^2 pourra être accompagné d'un déterminant. Le n^1 constitue la base de N , base de formation. Le n^2 représente un apport de caractérisation. La préposition établit le rapport de caractérisation. Pour les besoins de l'analyse, sans prétendre à l'exhaustivité, nous retenons les termes complexes suivants : *Bet a fé* (bête à feu) (luciole), *bet a kòn* (bête à cornes), *bet a mil pat* (bête à mille pattes) (scolopendre), *bwet a sik* (boîte à cirque) (individu agité), *bwet a bonbon* (boîte pour les bonbons), *djab an bwet* (diable en boîte) (personne agité), *tanbou anba bra* (tambour sous le bras) (tambour d'aisselle), *tanbou di bas* (tambour qui accompagne), *fè a chouval* (fer à cheval), *mouch an miel* (mouche à miel) (abeille).

En langue créole martiniquaise, les termes composés font intervenir deux prépositions qui ont une place très particulière dans le système prépositionnel de la langue évoquée. Ce sont les prépositions *a* et *di*. La préposition *a* présente de plus nombreuses occurrences que la préposition *di*. L'intervention de *a* et de *di* dans la composition des termes complexes nous amène à nuancer la pensée de CHAUDENSON (2003 : 319) qui stipule ce qui suit :

« Le fait le plus remarquable, pour ce qui concerne la formation des créoles français, est la disparition quasi-totale des prépositions les plus fréquentes du français à et de ... ».

Procédons à l'analyse de quelques constructions.

Bet a fé, bet a kòn, bet a mil pat et autres expressions

Bet, mot générique n^1 , situe l'entité représentée par N , mot composé, dans la catégorie animaux-animés. Le n^2 permet de classer l'entité dans une sous-catégorie de la catégorie annoncée. Dans ces trois cas de mots complexes, c'est le joncteur-préposition *a* qui établit le rapport entre n^1 et n^2

Bet a fé

L'expansion nominale sans déterminant n^2 se conçoit comme une caractérisation particulière de N. Le joncteur *a* permet d'identifier le rapport conceptuel qu'il y a entre n^1 , cible, et n^2 , site régi. *A* établit un rapport cible-site entre les deux mots qu'il relie conceptuellement. *Bet a fé*, c'est donc d'abord un bet caractérisé par *fé*. *Bet a fé* fait partie des coléoptères, catégorie d'insectes. *A fé*, car la nuit ce coléoptère produit *fé*, une luminescence. Le lien conceptuel que *a* établit, c'est « produit du feu ». Cette luminescence permet de distinguer *bet a fé* des autres coléoptères.

N^1 *bet* : générique, catégorie : animaux.

N^2 *Fé* : substance visuelle saillante générée par *bet*.

A établit le lien conceptuel qui permet de discriminer le N, *bet a fé* des autres coléoptères. *A* fonctionne en opérateur de hiérarchisation entre N et n^1 . N est un n^1 , et il a la capacité de générer n^2 . *Bet a fé* est une bête-coléoptère qui génère du feu. *Bet a fé* est hyponyme, et *bet* l'hyperonyme. Le joncteur-préposition *a* qui établit le lien conceptuel est un opérateur cognitif d'attribution de caractérisation différentielle. Cette caractérisation se manifeste à un moment précis du jour. Ainsi, générer du feu- de la luminescence-, c'est l'attribution essentielle de caractérisation qui permet de différencier N de n^1 . *A+n2* permet de différencier N de n^1 . *A* établit un rapport logique indexical entre N et n^1 . Il n'y a pas de N sans n^2 . De même, *a* établit un rapport logique indexical entre N et n^2 . Il n'y a pas de N sans n^2 . Le schème cognitif associé à *a*, c'est l'attribution essentielle de caractérisation différentielle. La langue créole martiniquaise n'a pas retenu *bet a difé*. L'effacement de *di* de *difé* derrière *a* peut laisser entendre que *di* a une valeur partitive, donc méronymique. *Difé* prélèverait du méronyme dans *fé*. La construction composée nominale ne peut pas véhiculer une double relation méronymique du type *a +difé*. Elle a retenu la relation méronymique la plus saillante et la plus discriminative pour la caractérisation référentielle de l'entité représentée par le mot composé, d'où, *bet a fé*. La langue créole n'a pas produit non plus *bet difé*.

Une occurrence orthographique relevée dans HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008 : 375) a retenu notre attention : *Quante vou voir barbé à camarade à vou prendre di fé, n'a pas jamais soufflé su li, metté diau à su li* (Quand vous voyez la barbe de votre camarade prendre feu, ne jamais souffler dessus, arroser-la d'eau).

Nous notons ici le détachement de *di* de *fě*. Ce détachement nous permet de conceptualiser *di* à la fois comme préposition et partitif-quantifieur. Le sémantisme du verbe recteur « prendre » est éloquent. « Prendre », c'est un verbe de mouvement du corps sans changement d'emplacement. « Prendre » permet de conceptualiser son sujet en agent. C'est un verbe qui implique un mouvement de préhension, d'extraction à partir d'un holonyme, comme la préposition régie *di*. Pragmatiquement, dans notre énoncé, *barbe à camarade à vou* est sujet syntaxique patient, méronyme de *camarade à vous*, expérimentateur, et *fě*, agent de passivation involontaire. Ce rapport patient-agent fait de *di* une préposition synonyme cognitif de *épi* (avec). *Di* peut être une préposition à valeur instrumentale de zone d'influence. Notre conclusion est que ce détachement syntagmatique *di - fě* ne relève pas simplement du fait que la graphie du créole n'était pas encore fixe et stable à cette époque. Cette façon d'orthographier *di fě* est adossée à une conceptualisation. Ces remarques nous permettent de revenir sur *bet a fě*. Nous disions que le schème cognitif associé à *a*, c'est l'attribution essentielle de caractérisation différentielle. C'est cette même valeur de *épi* que revêt *a* ici. En effet, la caractérisation essentielle est un attribut qui accompagne l'entité qui en bénéficie. En créole martiniquais, ce comitatif est rendu par *épi*. Cela nous renvoie à VANDELOISE (2006 : 71-76). En citant CADIOT, l'auteur rappelle que « les synopsis construites avec la préposition «à» peuvent se diviser en quatre catégories. Nous ne retiendrons que la catégorie B type avec :

« Le déterminant introduit une caractéristique du déterminé : une casquette avec des carreaux et un canard à l'orange est un canard cuit avec des oranges ».

Ainsi, dans *bet a fě*, *a* a pour synonyme cognitif *épi* à valeur de caractérisation. *Bet a fě*, c'est *bet épi (di) fě*, c'est *bet ki ni difé anlè'y* (c'est bête qui a du feu sur elle). *Di* a bien la valeur de *épi* et du partitif quantifieur *di*. Ainsi, le tour *bet a fě* a sélectionné la valeur comitative *épi* au détriment de la valeur partitive, *di*. Donc, *a* a effacé *di* de *difé*. Cette analyse trouve un fondement théorique dans la pensée de KUPFERMAN (2004 :53). Cet auteur pose que « de » peut fonctionner comme préposition et comme quantifieur. Dans *bet a kòn* (scarabée dont les antennes assez longues se présentent en cornes), *kòn* est un trait de saillance perceptive intrinsèque de la morphologie de *bet*. Ce trait est un méronyme inaliénable, fixé sur le corps de *bet a kòn*. *A* peut être glosé par *ki ni*, « pourvu de » et *ki ka sanm*, « qui ressemble à ». Le *n²*, c'est le trait qui permet de distinguer *bet a kòn* des autres scarabées. Le schème cognitif associé à *a*, c'est l'attribution essentielle d'une caractérisation

différentielle inaliénable. Dans *bet a mil pat*, la particularité de l'expansion n^2 est qu'elle porte une détermination numérale. Cette détermination numérale est fondamentale dans l'apport du n^2 . En effet, *bet a mil pat* n'a rien de particulier dans la mesure où beaucoup de catégories de *bet* ont des pattes. *Mil* évoque le grand nombre de pattes, et porte la saillance de caractérisation. Le lien conceptuel que *a* établit entre *bet* et *pat*, c'est la quantité extraordinaire de *pat*. Le schème cognitif de *a* ici, c'est l'attribution essentielle d'une caractérisation numérique différentielle saillante. La forme basilectale de *bet a mil pat* est *bet anni pié* (bête qui n'a que des pieds). La forme *bet a mil pat* s'impose dans la parole de tous les jours. Toutefois, si l'on veut qualifier une personne de désagréable, nous dirons *Moun tala sé an bet anni pié*, et non *moun tala sé an bet a mil pat*. Le nombre excessif de pattes, par métaphorisation, renvoie à combien cette personne est non grata. La forme basilectale intervient dans la métaphorisation. Le recours à la forme basilectale dans la métaphorisation nous indique que cette forme métaphorisable est antérieure à la forme *bet a mil pat*. La forme acrolectale va référer au trait intrinsèque visuo-morphologique. *Bet anni pié* est plus vague au niveau numérique que *bet a mil pat*. La forme basilectale est donc plus expressive au niveau caractérisation. Le subjectif basilectal a été remplacé par une évaluation qui se veut objective. L'expression *djab an bwet* (*diable en boîte*) réfère à une personne agitée. *Djab* représente la personne. Nous sommes dans la métaphorisation. Le sémantisme péjoratif de *djab* est important dans la construction métaphorique qui convoque une axiologie péjorative. *Bwet*-contenant met sous influence *djab*-contenu. La préposition spatiale *an* place *bwet* n^2 en site, et *djab*, n^1 , en cible. Le rapport contenant- contenu établi par *an* nous permet de concevoir que n^2 exerce une contrainte, un contrôle sur le n^1 . Nous sommes dans la zone d'influence. Ce rapport de contrainte-contrôle ne fait que majorer les manifestations d'agitation. La valeur axiologique de cette forme est marquée. C'est la perception métaphorisée que nous avons de la personne à qui nous pourrions attribuer cette appellation. Le lien conceptuel établi ici, c'est l'excès, la grande quantité. Le schème cognitif associé à *an*, c'est l'attribution d'une caractérisation intrinsèque majorée assortie du trait contrainte- zone d'influence. C'est le rapport contenant-contenu fonctionnel qui est évoqué ici. Le contenant ne permet pas d'accéder visuellement au contenu. Le contenant laisse percevoir les manifestations kinesthésiques du contenu. L'agitation est un contenu de caractérisation pour la personne-contenant. L'expression *tanbou anba bra* (tambour d'aisselle) nous indique que les instruments renvoient à des techniques incorporées précises. Les techniques instrumentales mettent l'instrument et le corps de l'instrumentiste en relation. Dans *tanbou anba bra*, le corps est le support-contrôle de l'instrument. Le méronyme

corporel *bra* exerce sur *tanbou* un contrôle afin de le soustraire à la loi de la pesanteur. *Anba* vient signifier la localisation spatio-corporelle de *tanbou* quand il est manipulé. *Anba* vient singulariser *tanbou anba bra* des autres tambours qui apparaissent dans son même champ d'orchestration, à savoir les *tanbou bèlè* et *tanbou di bas*. Ainsi, *anba* établit le lien conceptuel de localisation incorporée de l'instrument dans son utilisation concrète. Ici, *anba bra* est d'axiologie méliorative, alors que dans *I fè sa anba bra* (Il a fait cela sous cape), cette même expression est d'axiologie péjorative. Le schème cognitif associé à *anba*, c'est la localisation incorporée intrinsèque associée au concept de contrôle en vue d'une manipulation technique. *Anba* fait de l'instrumentiste un Agent, de l'instrument un compagnon-patient. L'instrument est manipulé par l'instrumentiste. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. Dans *tanbou di bas* (tambour d'accompagnement basse/tambour de basse), le lien conceptuel que *di* établit nous paraît difficile à préciser. *Di* peut révéler l'origine de l'instrument ou la fonction assumée par l'instrument. La valeur d'origine est exprimée par des musicologues qui affirment que c'est un tambour basque. Nous sommes en mesure de poser que, dans son champ d'orchestration, le *tanbou di bas ka fè labas* (joue la basse). *Fè labas*, c'est la fonction d'accompagnement de l'instrument. *Labas* provient de la fonction intrinsèque de l'instrument. Les deux liens conceptuels ne sont pas incompatibles. Un instrument a toujours une origine et une fonction. Le schème cognitif associé à *di*, c'est l'attribution d'une caractérisation fonctionnelle et/ou originelle. La langue créole a aussi retenu le mot composé *tanbou bas*. Dans ce cas, la fonction l'emporte sur l'origine. L'absence de *di*, créant un rapprochement maximal entre les formes, rappelle iconiquement la saillance de la fonction sur l'origine. Dans *fè a chouval, chouval*, *n²* apparaît comme l'entité d'attribution privilégiée de *fè*. En effet, nous ne disons pas *fè a milé (fer à mulet)*, *fè a bourik (fer à bourrique)*. *A* permet de conceptualiser *fè* comme accessoire-équipement pensé pour *chouval*. Le lien conceptuel signe la dialectique essence – existence. Le schème cognitif associé à ici *a*, c'est l'attribution d'un méronyme impropre spécifique. Dans *mouch an miel*, *an* n'a pas la même valeur que *an* dans *djab an bwet*. Nous avons affaire au phénomène phonétique de nasalisation progressive. *An* renvoie à *a*. La consonne [m] nasale initiale de miel va opérer une nasalisation progressive sur *a* qui devient *an*. Nous obtenons donc *mouch an miel*. Le lien conceptuel que *an* établit, c'est une relation indexicale entre le producteur et le produit. C'est ce trait qui distingue *mouch an miel* des autres *mouch*. Le schème cognitif associé à *an*, c'est l'attribution d'une caractérisation à valeur de fonction intrinsèque. Le cas de l'expression *met a manyok (maître du manioc)* (chef) est original. Cette expression du créole de la Guadeloupe est de plus en plus utilisée dans le discours

créole politique, culturel en Martinique. C'est la preuve que ces deux langues opèrent des façons de conceptualiser similaires à partir d'entités linguistiques et culturelles similaires. Ces entités linguistiques similaires sont *met*, *manyok*. Le lien conceptuel ici, c'est l'appartenance ou la reconnaissance d'une compétence. La compétence appartient à qui on la reconnaît. Le schème cognitif associé à *a* ici, c'est le rapport possédé-posseur. Le choix de la substance *manyok* vient signifier sa saillance dans les habitudes alimentaires des personnes dans la société traditionnelle des deux îles. Le créole martiniquais a produit *met a fè* (*maître à faire*) (chef). Cette expression accorde un haut degré de compétence à la personne qu'elle désigne. Il en va du sémantisme ouvert de *fè*.

L'effacement ou l'absence de la préposition a joncteur: quelle conséquence?

Nous avons donc noté que le joncteur-préposition *a* établit des liens conceptuels variés qui sont reliés à un archétype cognitif invariant qui est l'attribution de caractérisation ou de méronyme extrinsèque. L'attribution d'un méronyme extrinsèque constitue aussi une forme de caractérisation. C'est le rapport sémantique entre les formes concernées qui va déterminer le sémantisme de la préposition-joncteur. Nous pouvons poser que, quand *a* permet de former des mots composés, *a* permet d'établir des liens conceptuels variés entre n^1 et n^2 . Cette variabilité de liens conceptuels renvoie à un archétype cognitif invariant qui est l'attribution. « La recherche de l'invariant », selon DESCLÉS (1998 : 29), est comparable au « signifié de puissance » de GUILLAUME. Cet invariant serait donc à la source des autres significations situées dans un continuum. Nous avons donc affaire au même *a* qui contextuellement traduit des réalités variées. Ce même auteur définit un archétype cognitif comme « une représentation générique qui possède « en puissance » la capacité d'engendrer, au moyen de spécifications et de déterminations supplémentaires, les mêmes différents schèmes cognitifs qui sont associés, ici à un même joncteur-préposition et à ses différents emplois. (*Ibid.* : 39). Ainsi, *a* n'est pas seulement un relateur syntagmatique. *A* est aussi un opérateur relateur de conceptualisations variées. La langue créole martiniquaise a produit une gamme relativement importante de mots composés porteur du joncteur *a*. Nous pouvons citer les expressions : *kouch a bato*, *jandam a chouval*, *tanbou a klou*, *tanbou a ser*, *moun a kankan*, *kochon a grif*. Le schème supérieur de *a*, c'est le concept de caractérisation associé au concept de possession.

Par iconicité, l'effacement de la préposition *a* dans *bwet a bonbon* renvoie à un effacement de conceptualisation. *Bwet a bonbon* (boîte pour bonbons) n'est pas *bwet bonbon* (boîte de bonbons). *Bwet bonbon*, c'est *bwet plen bonbon* (boîte pleine de bonbons), *bwet épi bonbon adan'y* (boîte avec des bonbons dedans). Cette dernière transformation révèle la conceptualisation de *bwet bonbon*. Le comitatif *épi*-avec et le rapport contenant-contenu (*adan'y*-en elle) nous indique l'actualisation de *bonbon*-contenu. *Bwet a bonbon* peut être pleine ou vide de bonbons. *Bwet a bonbon* n'actualise pas forcément *épi* et *adan*. L'effacement de *a*, par iconicité, renvoie à une nouvelle conceptualisation. L'absence de forme n'est pas absence de conceptualisation. C'est l'affinité casuelle qui est saillante ici. La préposition *a* est une préposition active sémantiquement en créole martiniquais.

II.6 La préposition *jik* (jusque). (*Jous, hik, jis, jouk*: variantes libres)

Quelques éléments de corpus

- a) *Sé chouval-la té ka pati douvan lafet- la, yo té ka monté jik an kwazé la Trasé-Gwo-Mòn* (Les chevaux partaient devant la fête, ils montaient jusqu'à la croisée entre la Tracée et le Gros Morne) (BARTHÉLÉRY 2008 : 36)...
- b) *Apré lanmes, apré tout moun fê lantoun tou sa ki ni, tout moun té ka pati an défilé jik adan an ti kay ki pa té two lwen, tanbouyé an tet* (Après la messe, après que tout le monde a fait le tour de ce qu'il y a, tout le monde partait en défilé jusque dans une petite maison qui n'était pas trop loin, tambourinaire en tête) (BARTHÉLÉRY 2008 : 29- 30).
- c) *Yo té la pou jik jou* (Ils restaient là jusqu'au lever du jour) (BARTHÉLÉRY 2008: 30).
- d) *Avan i kité lakay- li, dépi lavèy, i té ka ba soulié'y siraj Boskafjik anba plat soulié-a* (Avant de quitter chez lui, depuis la veille, il lustrait ses chaussures jusqu'à la semelle) (BARTHÉLÉRY 2008 : 30).
- e) [...] *épi man pa janmen wè'y jik jòdi* ([...] puis, je ne l'ai jamais revu jusqu' à aujourd'hui) (BARTHÉLÉRY2008: 131).
- f) *Mwen pé atann ou jiska dèmen* (Je peux t'attendre jusqu'à demain).
- g) *Nou té ja rivé jik Senpiè ka alé* (Nous étions déjà arrivés jusqu'à Saint Pierre).
- h) *Dlo monté jik owa tété mwen an kay la. Mwen wè lanmò mwen* (L'eau est montée jusqu'au ras de mes seins dans la maison. J'ai vu ma mort).
- j) *Jik lanmes, yo té ka alé épi'y* (Ils allaient même à la messe avec elle) (BARTHÉLÉRY 2008: 246).

k) *Mwen jik konprann ou pé té ké vini ankò* (J'ai même cru que tu ne viendrais plus).

l) *Ki manniè ? Zot sòti jik Mòn Pwayé vini wè kous chouval* (Comment ? Vous sortez jusqu'à du Morne Poirier afin de venir voir une course de chevaux) (BARTHÉLÉRY 2008 : 33).

m) *An zorey li, té ni dé bel zanno klou ki té ka pann jik anlè zépol li* (À ses oreilles, il y avait deux beaux anneaux à clou qui lui pendaient jusqu'aux épaules) (BARTHÉLÉRY 2008 : 19).

Analyse de la préposition jik

Considérons les phrases suivantes :

I rivé Chelchè (Il est arrivé à Schœlcher).

I rivé jik Chelchè (Il est arrivé jusqu'à Schœlcher).

Ces deux phrases impliquent que *I* a conduit le procès *rivé* à son terme. La préposition \emptyset dans *I rivé Chelchè* en est le signe. Par iconicité diagrammatique de rapprochement maximal des formes, la préposition \emptyset nous invite à considérer la distance \emptyset entre *I* et *Chelchè*. Quel est donc l'apport de *jik* dans *I rivé jik Chelchè* ?

Avec *jik*, nous avons le sentiment que le procès s'étend dans le temps et dans l'espace. Cette extension spatio-temporelle du procès nous invite à percevoir le procès entre ses deux bornes initiale et finale. *Jik* fonctionne alors en opérateur modalisateur de balisage de parcours. Appliqué au verbe à polarité finale *rivé*, *jik* permet de poser l'attention sur l'extension spatio-temporelle du procès, vue dans son achèvement. Appliqué à un verbe à polarité initiale, *jik* permet de focaliser l'attention sur l'extension spatio-temporelle du procès, vue de son déclenchement à son achèvement, comme dans *I pati jik Chelchè* (Il est parti jusqu'à Schœlcher). *Jik* fonctionne alors en opérateur cognitif aspectuel. *Jik* est un opérateur de modalisation dans la mesure où il nous permet de repérer la marque de subjectivité du locuteur dans son acte d'énonciation. Cette subjectivité est explicitée ici par le sentiment d'extension spatio-temporelle du procès. La valeur axiologique de l'énoncé est condensée dans la valeur sémantique de la préposition *jik*. *Jik* est donc un opérateur cognitif aspectuel qui nous situe dans la grammaire des émotions. *Jik* permet au locuteur de rendre manifeste une opération cognitive d'évaluation subjective-jugement dans son acte d'énonciation. Cette affirmation nous renvoie aux travaux de KERBRAT-ORECCHIONI (1999 :39-79). L'apport de *jik* est donc de mettre du subjectif sur un fond d'objectif. La phrase *I rivé Chelchè* constitue un événement objectif exprimé de façon topologique. Dans *I rivé jik Chelchè*, *jik* vient rendre explicite une caractérisation. Il s'agit de la manifestation de la subjectivité. L'événement devient alors subjectif. Ainsi, *jik* permet d'établir un rapport

logique indexical par contiguïté entre événement objectif et événement subjectif d'énonciation. L'événement objectif est antérieur à l'événement subjectif, car la distance de parcours du point de départ au point d'arrivée existe dans le Monde Référentiel avant que le locuteur ne l'ait éprouvée. Cela explique la place d'antéposition de *jik*. Cette antéposition illustre bien, par iconicité diagrammatique, l'antériorité de l'événement objectif. C'est le locuteur-actant qui expérimente sur le Monde Référentiel des opérations cognitives de découpage du réel. Un autre aspect d'analyse émerge à notre conscience.

Dans *I rivé jik Chelchè*, nous avons le sentiment que le locuteur exprime une notion d'effort consenti qui amène *I* à dépasser une frontière-limite personnelle qu'il n'avait pas forcément envisagée de franchir. Nous n'avons pas ce sentiment dans *I rivé Chelchè*. Dans *I rivé jik Chelchè*, nous avons le sentiment aussi que *I* aurait bien pu arrêter le procès qui implique *rivé*. Dans le cas de *I pati jik Chelchè*, c'est cette même idée d'effort de dépassement de limite-frontière personnelle qui émerge, avec l'éventualité d'un arrêt de cet effort. Ainsi, tout en dénotant que la borne finale du procès est atteinte, *jik* exprime le fait que cette borne a été atteinte au prix d'un dépassement d'une limite-frontière personnelle.

Que nous révèle jik quant au statut cognitif du verbe rivé?

Yo rivé Chelchè (Ils sont arrivés à Schœlcher).

Yo rivé jik Chelchè (Ils sont arrivés jusqu'à Schœlcher).

Dans *Yo rivé Chelchè*, *Yo* est agent du verbe *rivé*. L'intentionnalité du sujet *Yo* est marquée. Dans *Yo rivé jik Chelchè*, l'apport de la préposition de modalisation fait émerger un aspect de sujet-patient dans le statut cognitif du sujet *Yo*, dans la mesure où il n'est pas évident que *rivé jik Chelchè* était programmé dans l'intentionnalité du sujet *Yo*. C'est bien cela qui nous fait penser que le procès *rivé* peut être interrompu avant son terme. Ainsi, *rivé*, dans sa valeur d'accompli, peut pragmatiquement rendre son sujet agent ou patient. C'est cette valeur de patient que nous saisissons dans la phrase *Jou a rivé anlè mwen* (*Le jour est arrivé sur moi*) (*Le lever du jour m'a surpris*). Dans cette phrase, la préposition *anlè* fait valoir sa valeur de transfert d'affect. *Jou*, de surcroît, n'est pas une entité chargée d'intentionnalité. C'est la métaphore qui rend *jou* agentif. La prédication accorde à *jou* un degré d'agentivité. Quand nous disons *Sé esklav la rivé Matnik* (*Les esclaves sont arrivés en Martinique*), nous pensons bien que *rivé Matnik* ne faisait pas partir de l'intentionnalité des esclaves. Leur condition d'esclave ne faisait pas partie de leur intentionnalité non plus. C'est en cela que *jik* nous permet de faire la différence entre *rivé* et *alé*. *Alé* suppose l'intentionnalité du sujet. La

télicité d'un verbe n'est pas toujours en iconicité avec une télicité d'intentionnalité de son sujet. Dans nos énoncés d'analyse qui constituent notre corpus d'étude de la préposition *jik*, nous retrouvons des effets d'apport sémantique similaires.

Dans *Yo té ka monté jik an kwazé la Trasé -Gwo- Mòn en a)*, *té ka monté* est un verbe de mouvement-déplacement impliquant un changement de lieu de référence. Les primitives associées à *monté* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Le sujet est agent. Dans cet énoncé, *jik* nous permet de nous représenter le site *kwazé - la Trasé -Gwo- Mòn* comme subjectivement éloigné du point repère d'énonciation du locuteur. Les différences aspectuelles de polarité qu'entretiennent *jik* préposition télique, dynamique, et *an*, préposition locative statique, nous permettent de dire que c'est la préposition *jik* -dans la combinaison *jik an-* qui accompagne la télicité du verbe *monté*. *Monté* est de télicité objective, et *jik*, de télicité subjective. Le rôle de *an* est donc de poser de façon objective la borne du procès que *monté* exprime. Cette combinaison de prépositions nous renvoie à notre analyse antérieure qui nous a permis de diagnostiquer le rapport indexical logique par contiguïté entre événement subjectif et événement objectif. Le subjectif évince l'objectif. Nous pouvons affirmer que *monté an kwazé la Trasé- Gwo- Mòn* représente un événement objectif, alors que *monté jik an kwazé la Trasé- Gwo-Mòn* renvoie à un événement subjectif. *Jik an* fonctionne en opérateur de double polarité de modélisation. *Jik* présente l'événement sous l'angle de la subjectivité, et *an* le présente sous l'angle de l'objectivité. Par iconicité diagrammatique, l'organisation de la combinaison nous permet de concevoir le subjectif en événement postérieur, et l'objectif en événement antérieur. Nous pourrions alors avoir la transformation suivante : Événement¹ : *Yo monté an kwazé la Trasé- Gwo -Mòn* (Événement antérieur).

Événement² : *Yo monté jik an kwazé la Trasé- Gwo- Mòn* (Événement postérieur).

Dans une phrase comme *Nou ka monté jik an món lan* (Nous montons jusqu' en haut du morne), *jik an* est l'illustration du principe d'anticipation, car *Yo*, entité agentive, n'est pas située *jik an món lan* au moment de l'énonciation. Ce complément prépositionnel introduit par *jik an* représente la fin de la trajectoire. Nous empruntons cette formulation à VANDELOISE (1987 : 104). C'est *an* qui assume cette valeur d'anticipation. *Jik* intervient en modalisateur.

Dans [...] *tout moun té ka pati an défilé jik adan an ti kay en b)*, les primitives associées à *té ka pati* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Nous avons deux événements :

Événement¹ : *patì adan an ti kay* (partir dans la petite maison).

Événement² : *patì jik adan an ti kay* (partir jusque dans la petite maison).

La valeur axiologique de *jik*, c'est la contribution à la subjectivité, en faisant émerger les notions d'extension temporelle et d'étendue spatiale. Associé à *té ka pati*, *jik adan* illustre le principe d'anticipation. Le temps du verbe nous indique que l'événement n'est pas encore accompli au moment de l'énonciation. Nous ne pouvons exprimer de la subjectivité qu'à partir de faits objectifs. La subjectivité, c'est la place qu'occupe le sujet épistémique expérimentateur dans les événements qui ont cours dans le Monde Référentiel.

En c), *Yo té la pou jik jou* (Ils restaient là jusqu'au lever du jour), *pou* marque la destination du procès exprimé par *té la* (restaient là). Les primitives associées à *té la* sont «REPRES » et « ANTIC » (DESCLÉS 1994 :115). Il en va du temps du verbe. En effet, associé à *jik*, l'imparfait permet d'allonger la valeur temporelle de l'énoncé. La combinaison *jik jou* dénote subjectivement l'extension temporo-spatiale. *Pou*, préposition de l'équivalence, mais aussi de la discontinuité, apporte sa part de subjectivité dans l'énoncé. *Pou* renforce par l'imprécis la notion d'extension du procès. Avec *pou*, nous ne savons pas si le procès sera effectif. Il y a isotopie entre *jik* et *pou*. La discontinuité régit la subjectivité. L'intérêt de l'énoncé d), *Jik anba plat soulié-a*, c'est de faire émerger la valeur subjective d'exagération, d'excès. Selon nous, il est invraisemblable que *i*, sujet-agent, *ka ba soulié'y boskaf jik anba plat soulié a* (cire ses chaussures jusqu'à la semelle). L'invraisemblance, c'est la télélicité de la subjectivité. L'invraisemblance dépasse les limites du vrai.

Par souci d'économie, nous arrêtons ici ce premier aspect d'analyse, en disant que dans ces énoncés, tout comme dans les autres énoncés de notre corpus, les compléments prépositionnels sont des syntagmes nominaux, noms, adverbes. Ceux-ci sont placés après le verbe.

Dans l'énoncé j), la thématization de *jik* introduisant le syntagme prépositionnel nous rappelle, par iconicité, l'introduction de la subjectivité et de l'invraisemblance du propos exprimé par la prédication. Cette thématization, c'est le marqueur qui rend compte de l'effet perlocutoire que cette prédication opère sur le locutoire. Dans *Jik lanmès, yo té ka alé épi'y* (Ils allaient même à la messe avec elle), *alé lanmes* est représenté comme un rituel invraisemblable dans la routine de vie de *yo*. Nous assistons donc ici à l'expression d'un dépassement de limite, de frontière, au sens figuré de la notion. La sémantique primitive associée à *alé lanmès épi'y*, c'est «FAIRE».

Dans l'énoncé k), *jik* est placé avant le verbe *konprann*. *Konprann* est un verbe psychologique qui exprime la subjectivité de façon intrinsèque. *Jik*, par effet de redondance, illustrant donc le principe iconique de quantité, vient présenter comme vraisemblable l'idée

exprimée dans la proposition complétive, *ou pé té ké vini ankò*. *Jik* est un opérateur cognitif de renforcement de croyance, de vérité personnelle subjective. Le sujet épistémique exprime sa modalité d'être de façon iconique. Ce qui est ressenti est à l'image de la manière de dire. Il y a transfert de traits, donc métaphorisation. La sémantique cognitive associée à *konprann*, c'est « REPRES ». Ici, *jik* permet de représenter l'événement exprimé par la complétive comme dépassant les limites de l'imagination du sujet du verbe d'évaluation subjective, *konprann*. La croyance, les préjugés du sujet locuteur de *konprann* ont été dépassés, invalidés par la vraisemblance de l'événement représenté dans la phrase. La venue de *ou* a dépassé les limites de l'imagination du locuteur.

Avant de considérer de plus près la flexibilité de positionnement de *jik* sur la chaîne syntagmatique, nous allons proposer une formulation de conceptualisation de la préposition *jik*. Associé ou pas à d'autres prépositions spatiales, *jik* fonctionne en opérateur cognitif d'expression de la subjectivité. *Jik* permet au locuteur de projeter ses croyances, sa subjectivité dans les énoncés d'événements qu'il prélève sur les entités du Monde Référentiel. *Jik* indexicalise un rapport logique par indexicalité entre objectivité et subjectivité. Dans ce rapport, *jik* nous présente l'événement porteur de la subjectivité en événement postérieur, et en événement antérieur, l'événement porteur d'objectivité. Ce rapport indexical est iconiquement représenté dans l'ordre de combinaison des prépositions respectives. *Jik* fonctionne donc en préposition investie de la fonction de modalisateur axiologique. *Jik* nous permet de nous représenter la réalité objective comme une entité-patient, affectée par l'opération cognitive de subjectivité du « Je », énonciateur épistémique. *Jik* fait apparaître dans la subjectivité du langage les concepts de vraisemblance, d'invraisemblance, d'exagération, de limite-frontière, de ténacité de procès abouti, d'effort et de dépassement de limites personnelles. *Jik* va jusqu'à laisser supposer que le procès peut être interrompu. Il construit avec l'autre préposition régie une double opération cognitive de modalisation. Cette combinaison prépositionnelle s'associe aux verbes téléiques, et régit des compléments SN, N. *Jik* peut introduire des verbes psychologiques de perception. *Jik*, c'est la préposition de la perception abstraite modalisée.

La flexibilité syntagmatique de jik

Nous entendons par flexibilité syntagmatique de *jik* le fait que ce morphème peut être antéposé à différentes catégories d'unités linguistiques de la chaîne syntagmatique. Nous allons illustrer notre propos par la série de phrases suivantes construites à partir de la

phrase *Daniel alé ahté mango ba Pol Chelchè* (Daniel est allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher). Dans cette phrase, *Daniel* est sujet-agent du syntagme verbal *alé ahté mango ba Pol Chelchè*. Les sémantiques primitives associées à ce syntagme verbal sont «FAIRE», «CONTROL», «REPRES». *Pol* a le statut cognitif de bénéficiaire. Régi par la télicité de *alé + ahté*, *Chelchè* est le site spatial qui représente la borne finale-achèvement du procès exprimé par *alé ahté*. *Mango* assume la fonction syntaxique de C.O.D. du verbe psychologique *alé ahté*. Cette phrase se présente de façon « neutre ». Nous disons neutre entre guillemets, car nous tenons compte des remarques de KERBRAT-ORECCHIONI (2006 : 242) qui nous rappelle que « tout énoncé est illocutoirement marqué ». C'est ce que nous enseigne aussi la grammaire cognitive. Présentons notre série de phrases :

a) *Daniel alé ahté mango ba Pol Chelchè* (Daniel est allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

b) *Jik Daniel alé ahté mango ba Pol Chelchè*. (Même Daniel est allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

c) *Daniel jik alé ahté mango ba Pol Chelchè* (Daniel est même allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

d) *Daniel alé ahté jik mango ba Pol Chelchè* (Daniel est allé acheter même des mangues pour Paul à Schœlcher).

e) *Daniel alé ahté mango jik ba Pol Chelchè* (Daniel est allé acheter des mangues même pour Paul à Schœlcher).

f) *Daniel alé ahté mango ba Pol jik Chelchè* (Daniel est allé acheter des mangues pour Paul jusqu'à Schœlcher).

En b), *jik* est topicalisé, antéposé au sujet *Daniel*. En position de figure au sens rhétorique du terme, *jik* permet de présenter comme invraisemblable le fait que *Daniel alé ahté mango ba Pol Chelchè*. Cet acte constitue un dépassement de la limite-frontière de la routine-rituel de vie de *Daniel*, d'où l'invraisemblance. *Jik* fonctionne comme opérateur cognitif de modélisation. Pragmatiquement, *jik* permet d'établir un rapport logique indexical entre invraisemblance et dépassement de limite-frontière. Ce rapport logique indexical, c'est aussi l'expression de la perception que le locuteur projette sur le sujet *Daniel*. Le locuteur ne perçoit pas *Daniel* comme agent susceptible d'assumer cette opération cognitive de *alé ahté mango... Chelchè*. En c), *jik* est antéposé au verbe, noyau du syntagme verbal. Si *jik* peut modaliser le sujet, il peut aussi modaliser le verbe que ce sujet régit. Il en va de la force du lien conceptuel qu'il y a entre sujet et verbe. Dans cette position, *jik* ouvre sa portée sur l'ensemble du syntagme verbal. Il en va de la cohésion de ce dernier. En d), il apparaît

que *jik* ne peut pas être antéposé aux C.O.D. Antéposé au noyau du syntagme verbal, il projette le caractère d'in vraisemblance sur l'entité C.O.D., et sur l'entité C.O.I. *Jik* fait donc apparaître une cohésion de caractérisation entre sujet -verbe noyau du SV- syntagme verbal. *Jik* fonctionne en opérateur cognitif de transfert de caractérisation subjective en indexalisant un rapport logique de caractérisation entre sujet et verbe – syntagme verbal et compléments. Le C.O.D. se définit comme le groupe nominal le plus important après le sujet dans la phrase transitive (DELBECQUE 2006 :122). *Jik* ne peut pas rompre cette cohésion. Ainsi, dans *Daniel alé achté jik mango ba Pol Chelchè* (*Daniel est allé acheter même des mangues pour Paul à Schælcher*), il y a blocage de l'antéposition de *jik* par rapport au C.O.D. *Jik* est un opérateur cognitif de modélisation qui nous rappelle le lien conceptuel qui unit sujet-verbe-C.O.D. *Jik* ne peut pas rompre la transitivité qui caractérise la relation syntagmatique verbe-C.O.D., et créer de l'intransitivité. *I alé achté mango* est une construction transitive correcte. *I alé achté jik mango* est une construction intransitive inconcevable. Cette analyse nous renvoie aussi à la pensée de GARDES-TAMINE (1988 : 105) qui définit le C.O.D. de la façon suivante : « Il se trouve après le verbe et n'est pas déplaçable. Il peut être pronominalisé par le, la, les ».

La topicalisation, stratégie de modalisation de jik.

Jik fait donc apparaître la cohésion du lien conceptuel qui unit les unités linguistiques du syntagme verbal. *Jik* va utiliser la stratégie de topicalisation pour rompre cette cohésion. Nous pouvons dès lors concevoir comme grammaticales les phrases suivantes : *Jik mango Daniel alé achté ba Pol Chelchè* (*Mêmes des mangues Daniel est allé acheter pour Paul à Schælcher*). En thématissant *mango*, *jik* focalise l'in vraisemblance sur cette unité C.O.D. du SV. Ainsi, *jik* est un opérateur cognitif qui attribue au C.O.D., *mango* une certaine autonomie référentielle au sein du SV. C'est ce même procédé que *jik* va opérer sur le syntagme prépositionnel *ba Pol*. Les effets sont les mêmes. *Jik* nous permet donc de conceptualiser le procédé syntaxique de topicalisation en stratégie de rupture de cohésion du SV. C'est ce procédé qui permet à *jik* de localiser la subjectivité sur ces entités. La topicalisation est un procédé iconique qui met en saillance l'in vraisemblance de l'idée que les formes véhiculent. *Jik* est un opérateur cognitif de modalisation de syntaxe affective. Nous empruntons ce concept à GRÉVISSE (1975 : 158-159) qui précise ce qui suit : « Mais en fait, l'usage, la syntaxe affective, le goût et l'harmonie, dérangent souvent l'ordre grammatical et logique ».

Que dire de la topicalisation du site spatial Chelchè ?

Chelchè, rappelons-le, fait partie intégrante du SV. De plus, la télicité du verbe *alé achte* impose la rection de *Chelchè* à sa droite. Toutefois, les formes interrogatives, exclamatives, l'emphase permettent de détacher le site à gauche comme dans :

- a) Jik Chelchè Daniel alé achte mango ba Pol ?
- b) Jik Chelchè Daniel alé achte mango ba Pol, i (wi)!
- c) Sé jik Chelchè Daniel alé achte mango ba Pol.

À la forme interrogative en a), la thématization du site par *jik* permet de renforcer la subjectivité. Rappelons que la forme interrogative n'a aucune valeur de vérité DELBECQUE (2006 : 127). *Jik* vient donc par redondance apporter de la subjectivité sur un fond de non valeur de vérité. À la forme exclamative en b), haut degré de subjectivité, l'étonnement du locuteur ajoute de l'intensité à l'invraisemblance. La courbe ascendante de la phrase exclamative est à l'image du degré d'étonnement du locuteur. En c), l'emphase provoque un ajout de formes qui, par iconicité, contribue à signifier l'invraisemblance de façon majorée.

Nous pouvons dire que la flexibilité syntagmatique de *jik* fait donc apparaître un *jik*¹ et un *jik*². Il y a donc homonymie. Le *jik*¹, c'est la préposition spatiale, le *jik*², c'est l'adverbe, marque d'intensité. Ce lexème fait donc apparaître la proximité des unités de discours que sont préposition et adverbe. *Jik* cadre bien avec le propos de MÉLIS (2003 :120-121) qui stipule que « jusque », - correspondant français de *jik*-, « c'est un modificateur de degré et une préposition ».

La série de phrases que nous avons développée nous permet de dire que *jik* est un opérateur cognitif inchoatif de subjectivité, dans la mesure où *jik* permet de faire émerger, d'initier la subjectivité à partir de diverses catégories d'unités de la chaîne syntagmatique. L'inchoatif de subjectivité qui affecte une unité de l'énoncé affecte l'énoncé dans sa globalité. La flexibilité de *jik*, c'est aussi l'illustration que dans chaque énoncé, chaque pôle catégoriel peut avoir sa propre saillance. La thématization de *jik* est d'une portée holonymique pour la marque de subjectivité que *jik* porte dans son sémantisme. La thématization de *jik* qui, par iconicité, porte la plus forte saillance de transfert de caractérisation de subjectivité, n'est pas sans nous rappeler le principe de cadrage discursif que peuvent opérer les prépositions. Dans le cas du cadrage discursif proprement dit, le segment cadratif opère sa portée sémantique sur des

segments discursifs phrastiques qui sont conceptuellement liés. Dans le cas de *jik*, le cadrage opère sur des mots de l'énoncé. *Jik* nous amène à un principe fondamental de la grammaire cognitive qui est que des éléments qui se regroupent sont liés conceptuellement. La phrase est un holonyme conceptuel. *Jik* nous le révèle. *Jik* est un opérateur de subjectivité explicite. Nous empruntons ce concept à KERBRAAT- ORECCHIONI (1999 :167) qui le définit comme suit :

« La subjectivité langagière peut s'énoncer sur le mode de l'explicite (formules subjectives qui s'avouent comme telles) ou sur le mode de l'implicite (formules subjectives qui tentent de se faire passer pour objectives) ».

Jik et la modélisation des pronoms personnels

Les pronoms personnels sujets peuvent être modalisés par *jik*.

Soit la phrase a) *Man alé wè rétjen an* (Je suis allé voir le requin). La modélisation en *jik* portant sur le personnel sujet va produire la phrase suivante :b) *Jik mwen ki alé wè rétjen an*. (Même moi, je suis allé voir le requin)¹⁵. Il y a augmentation de formes. Nous posons qu'il s'est produit le phénomène syntaxique d'enchâssement de proposition relative en *ki*. La transformation de la phrase a) en relative aura des effets sur la forme du pronom personnel sujet. Le sujet commun *man* s'efface, et se transforme en pronom relatif sujet *ki*. Nous obtenons donc *Jik man ki alé wè rétjen an*. Etant donné que toute préposition régit la forme tonique du pronom personnel, *jik* opère un changement de type sur *man*. Du type atone, *man* passe au type tonique, *mwen*. Nous obtenons *Jik mwen ki alé wè rétjen a*. Les formes atones et toniques sont les mêmes pour les 1^{er}, 2^e, 3^e personnes du pluriel BERNABÉ (2003 : 173-178). Ainsi, l'opérateur de modalisation *jik*, quand il permet de focaliser la subjectivité explicite (invraisemblance, dépassement de frontière-limite) sur le pronom personnel sujet, il transforme la phrase simple de base en phrase complexe. Dans cette phrase complexe, nous aurons une proposition principale et une proposition relative introduite par *ki*. Cette transformation crée une augmentation de formes qui, par le principe de l'iconicité de quantité, vient exprimer la force de l'invraisemblance de l'événement exprimé dans la phrase. Cette valeur iconique touche aussi la valeur symbolique du pronom personnel sujet qui adopte

¹⁵En créole acrolectal, nous aurons *Menm mwen, mwen alé wè rétjen an*. L'emploi de *menm* dans ce cas est une marque de décréolisation qualitative.

sa forme tonique. Le passage de la forme atone à la forme tonique représente une augmentation de forme. Dans cette opération de transformation de la phrase, *jik* nous permet de conceptualiser la proposition principale en événement antérieur pour la proposition relative. *Jik* permet alors d'établir un rapport logique indexical de coïncidence, de coréférence entre proposition principale et proposition subordonnée relative en *ki*. *Jik* nous permet de conceptualiser *jik mwèn* comme site-support de relativisation-enchâssement-inclusion. *Jik* nous permet de conceptualiser la proposition relative comme apport de caractérisation de limite dépassée.

La modalisation des pronoms personnels compléments fait apparaître un phénomène autrement intéressant. La modalisation en *jik* du pronom personnel complément *y* de *Boug la gadé'y* (Le gars l'a regardée) va créer la phrase *Jik li boug la gadé*. (Même elle, le gars l'a regardée). Nous avons ici à l'œuvre le même phénomène d'enchâssement de proposition relative. Il y a enchâssement en *k*, pronom personnel relatif complément. Nous en exposons le mécanisme : *Boug la gadé'y. Jik li k boug la gadé. K* va s'effacer au profit du relatif \emptyset C.O.D. Nous obtenons *Jik li boug la gadé*.

↓

↓

Événement antérieur : *Boug la gadé'y* // Événement postérieur : *Jik li boug la gadé*.

Conclusion

Nous sommes en mesure de dire que la modalisation en *jik* des pronoms personnels sujets et des C.O.D. provoque une transformation syntaxique de la phrase simple en phrase complexe. La préposition entraîne naturellement l'emploi de la forme tonique du pronom personnel. Cette transformation provoque une augmentation de l'affectivité. De la forme atone, nous passons à la forme tonique. Cette transformation provoque aussi une augmentation objective syntaxique de formes. De la phrase simple, nous passons à la phrase complexe. Ces deux augmentations des formes renvoient au principe iconique de quantité. Selon ce principe, « il y a tendance à associer une grande quantité de formes à une grande quantité de signification et inversement, une moindre quantité de formes à une moindre quantité de signification DELBECQUE (2006 : 30) ; LAKOFF, JOHNSON (1985 : 137-142). Il y a aussi une augmentation de la forme affective par la modification de la valeur symbolique des pronoms personnels. Ici, l'augmentation de signification s'applique à l'augmentation de l'in vraisemblance de l'événement exprimé par la phrase modalisée. *Jik* permet d'établir un rapport logique indexical par coïncidence syntagmatique

entre la proposition principale et la proposition subordonnée. *Jik* permet d'établir aussi un transfert de caractérisation de la proposition principale par la proposition relative, et un rapport logique indexical de co-référence entre proposition principale et proposition subordonnée. La subjectivité est envahissante.

Autres constructions syntaxiques

La dislocation à gauche

Ce phénomène syntaxique en langue créole martiniquaise a été présenté et défini par BERNABÉ (2003 :35-38, 102-106).

Forme affirmative

Mwen ki mwen, man jik pran pè (J'ai même eu peur, moi).

Dans cette phrase, la dislocation à gauche est porteuse du pronom relatif sujet *ki*. Ce pronom relatif est encadré à gauche et à droite par le pronom personnel *mwen*, forme tonique. Dans le segment phrastique à droite de la dislocation, nous retrouvons en position sujet le pronom personnel co-référent de *mwen* sous sa forme atone. L'analyse de *mwen ki mwen* nous fait observer que le pronom relatif sujet *ki* opère une fonction cognitive de création de similitude entre deux entités représentées par la même forme *mwen*¹, *mwen*². Dans cette dislocation, le pronom relatif *ki* nous amène à concevoir *mwen*¹ comme postérieure à *mwen*². *Mwen*¹, c'est la connaissance-identité pragmatique et concrète que nous avons de *mwen*², entité-identité conceptuelle d'abstraction. *Ki*, pronom relatif, établit donc un rapport logique indexical de co-référence entre ces deux représentations de la même entité : *mwen* concret, *mwen* abstrait. Ce faisant, cette dislocation établit un rapport logique entre forme tonique et forme atone du pronom personnel. Il y a une augmentation affective des valeurs des pronoms. Cette augmentation de formes subjective et objective, par iconicité, renvoie à une augmentation de signification. Une plus grande quantité d'in vraisemblance s'associe à une plus grande quantité de formes. *Mwen* a dépassé ses limites en matière de contrôle de ses émotions. Il s'agit aussi d'un dépassement de transfert d'affect.

Forme négative

À la forme négative, il va se créer un phénomène original. Nous aurons la forme *Mwen ki mwen, man pa menm pran pè* (Je n'ai même pas eu peur, moi). Nous assistons à l'effacement de *jik*² au profit de *menm*. *Jik*² ne peut pas faire valoir de la subjectivité explicite

sur un événement qui ne traduit pas de réalité. La subjectivité ne peut que s'installer sur un champ de vérité.

Dans la dislocation à gauche du pronom personnel C.O.D., nous avons la même stratégie syntaxique, comme le montre l'énoncé *Li ki li, yo jik² wè'y* (Lui, on l'a même vu, lui). C'est la fonction du pronom *y* qui change. Il assume la fonction C.O.D. À la forme négative, *jik²* s'efface au profit de *menm*. Nous aurons *Li ki li, yo pa menm wè'y*. Dans toutes ces constructions, le pronom relatif *ki* indexicalise un rapport logique de coïncidence, de co-référence et d'homologie de caractérisation entre les entités représentées par les formes tonique et atone du même pronom personnel. *Ki* établit la relation iconique dans laquelle l'abstrait est le modèle d'identification pour le concret. Nous empruntons le concept de « relation iconique » à VANDELOISE (2006 : 257). L'apport cognitif de *jik²* dans ces valeurs d'emploi, c'est d'installer dans l'atmosphère phrastique, en association avec le phénomène syntaxique de dislocation à gauche, la notion de dépassement de limite assortie du trait d'invraisemblance. L'augmentation de formes, par iconicité, renvoie à une augmentation de signification. *Jik²* est un opérateur de modélisation de subjectivité explicite.

Jik et la modélisation des autres prépositions

Les prépositions spatiales et jik

Atè

Mwen rivé Chelchè (Je suis arrivé à Schœlcher).

Mwen rivé atè Chelchè (Je suis vraiment arrivé à Schœlcher).

Mwen rivé jik atè Chelchè (Je suis arrivé jusqu'à vraiment Schœlcher).

Dans *atè Chelchè*, *atè* est un opérateur cognitif de modélisation et de téllurisation. Tout comme *jik*, *atè* nous permet de conceptualiser *Chelchè* comme borne finale du procès *rivé*. La borne est atteinte. Il permet au locuteur d'exprimer sa subjectivité en insistant sur l'étendue spatiale et l'extension temporelle du procès *rivé*. La notion d'effort dans l'atteinte de la borne finale se fait ressentir. Alors, *atè* est un synonyme cognitif méronyme de *jik*¹, dans la mesure où *atè* est spécialisé dans le domaine spatial. *Jik atè* est donc agrammatical. *Jik* n'apporte aucun complément de sens. Il y a excès de subjectivité qui ne se conçoit pas en langue. L'excès de formes, par iconicité, crée un excès de signification qui nuit à la signification.

Pa

La combinaison *pa jik* n'est pas concevable. Toutefois, la combinaison *jik pa*, l'est. Dans l'expression de la zone-trajet, *jik* vient, en modalisateur cognitif, nous présenter la zone-trajet comme éloignée spatialement et temporellement. Le sujet du verbe télique devra faire des efforts pour l'atteindre. Il devra donc dépasser ses propres limites. C'est ce sentiment que nous avons dans une phrase comme *Nou fè jik pa Anklo pou rivé Fonlayé* (Nous avons fait jusque par Enclos pour arriver Fonds-Lahaye). *Jik*² modalise donc *pa* qui introduit la zone-trajet. L'ordre est précis : modalisateur + préposition. Par iconicité diagrammatique, cet ordre nous rappelle que le site est une réalité objective pour l'opération cognitive d'évaluation subjective.

Jik et la zone imprécise

*Jik*² peut modaliser des combinaisons de prépositions spatiales en *pa*. Nous pouvons concevoir alors comme grammaticales les constructions suivantes :

Jik pa anlè (jusque par-dessus) ; *jik pa anba* (jusque par en bas).

Jik pa dèyè (jusque par-derrrière).

Dans l'énoncé *Sé larmé a monté jik pa anlè mòn lan* (Les militaires sont montés jusque par-dessus le morne), *jik*² permet de présenter la zone imprécise dans une télélicité majorée d'imprécision. *Jik*² nous ouvre la voie de l'infini de subjectivité. En spécificateur aspectuel, *jik*² insiste sur l'in vraisemblance de l'étendue spatiale qui sépare le locuteur de la zone *anlè mòn lan*. *Jik*² vient aussi majorer la quantité-densité d'effort déjà acquise dans *monté pa anlè mòn lan*. L'imprécision atteint le comble de l'in vraisemblance. C'est le dépassement des frontières de l'imprécis.

***Jik dèyè do Bondjé*¹⁶: expression créole martiniquaise**

Dèyè do Bondjé (*Derrière le dos du Bon Dieu*) (Dans une région très éloignée) représente une zone du Monde Référentiel très éloignée, spatialement et temporellement. *Dèyè do*, c'est aussi la partie du corps de l'interlocuteur la plus éloignée du locuteur. La zone de vie *Dèyè do Bondjé* est située dans les confins du Monde Référentiel. Les habitants de cette zone de vie représentée par *Dèyè do Bondjé* sont dans l'in vraisemblance de l'oubli. *Jik*² va, en opérateur-spécificateur aspectuel, porter une force d'exagération dans l'étendue spatiale d'éloignement de ce lieu. *Jik Dèyè do Bondjé* (*Jusque derrière le dos du Bon Dieu*), c'est l'in vraisemblance associée à l'exagération. L'oubli se conceptualise en termes de spatialisation-distance. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. *Bondjé* se conceptualise en entité humaine concrète physique orientée face au locuteur. *Jik* opère sur *Bondjé* un changement de type. De divinité non corporelle, *Bondjé* devient corporéité. De divinité non localisable, il devient repère physique d'in vraisemblance. L'in vraisemblance maintient *Bondié* inaccessible.

Caractérisation de jik

Dans les combinaisons avec les autres prépositions, *jik*² épouse la caractérisation de la préposition régie. *Jik*² est final interne combiné à *lakay* (chez), *adan*, *andidan*, *an* (dans), *anlè* (sur), \emptyset , et final externe, associé à *dèyè*. *Jik*² est médian avec *pa*. Dans ce dépassement de limite-frontière, *Jik*¹ et *jik*² nous présentent deux aspects du statut cognitif du sujet du verbe. Le sujet du verbe peut être agent ou patient. Dans *Man rivé Chelchè*, le sujet *Man*, pragmatiquement, peut être agent du dépassement de limite ou patient de ce dépassement de limite. Cette phrase dénote bien qu'un site final a été effectivement atteint,

¹⁶C'est aussi le titre d'un ouvrage de CONFIANT R. (1979).

mais que ce site final n'était pas forcément le site à atteindre au préalable dans l'intentionnalité du sujet. Autrement dit, *jik Chelchè* dénote bien un dépassement de limite non volontaire. Dans *Nou alé jik Chelchè* (Nous sommes allés jusqu'à Schœlcher), le sémantisme de *alé* implique que le sujet *Nou* a fait un choix de dépassement de limite volontaire. Cette nuance agent-patient nous paraît très subtile quand le sujet du verbe est un animé + trait humain. Dans le cas où le sujet est un objet, la caractérisation du patient est plus évidente comme dans *Boul la woulé jik anba mòn lan* (La boule a roulé jusqu' en bas du morne). *Boul la* est dépourvu d'intentionnalité. De par sa tendance au mouvement en site pentu, *Boul la* est agi par *mòn lan*. *Boul la* est un sujet patient syntaxique qui, dans l'action résultative *woulé* a dépassé une limite de mouvement non volontaire. *Jik* associe sa télicité à celle du verbe recteur. À cette notion de dépassement de limite-frontière spatio-temporelle est associée l'idée que le sujet agent-animé + humain dépasse ses propres limites. C'est bien ce rapport indexical logique de caractérisation que *jik* établit entre les différentes catégories linguistiques qui expriment l'événement. La notion d'invraisemblance-exagération permet d'accéder à ce concept de dépassement de limite. Ainsi, nous pouvons dire que *jik* établit aussi un rapport logique indexical entre invraisemblance, exagération et dépassement de limite-frontière. En somme, la flexibilité syntagmatique de *jik* (*jik¹ – jik²*) correspond bien au schème cognitif qui lui est associé : le dépassement de limite-frontière et la télicité. La subjectivité prélève de la télicité dans l'esprit de modalisation du locuteur. *Jik¹*, préposition, *jik²* permettent l'expression de la subjectivité explicite. *Jik*, c'est à la fois la préposition, le spécificateur aspectuel insistant sur l'étendue spatiale et temporelle, l'opérateur cognitif de modalisation, l'adverbe. *Jik* est aussi un opérateur d'actes perlocutoires dans la mesure où le locuteur obtient des effets sur son interlocuteur de par la subjectivité et l'invraisemblance des énoncés de ce même locuteur. Nous renvoyons à AUSTIN (1970:129) pour la définition de la notion d'actes illocutoires. *Jik*, c'est la préposition de la limite dépassée. Ce concept de limite dépassée renvoie à la subjectivité du sujet épistémique. Nous entendons subjectivité comme le conçoit BENVENISTE (1966 :) Citons-le :

« La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet ». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où l'on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette « subjectivité », qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être

d'une propriété fondamentale du langage. Est « ego » qui dit « ego ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ».

II.7 La préposition *anba* (sous)

Dans les textes créoles anciens, nous avons pu repérer la forme *enba* dans *Chinta petit moment enba pié jansmin* (Assis un petit moment sous un jasmin) HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008 :108). La préposition *anba* est de grande saillance en langue créole martiniquaise dans la mesure où elle nous permet d'exprimer le concept de domination, concept définitoire de la situation socio-administrative de la Martinique. Ce concept de domination nous invite à considérer d'emblée l'expression *Sóti anba soley la !* (Sors du le soleil !). Ce qui nous intéresse ici, c'est le rapport cible-site que la préposition permet de définir. *Soley la* ne représente pas l'astre lui-même, mais la chaleur que cet astre produit, chaleur qui met sous influence l'interlocuteur. *Anba* est un opérateur de synecdoque « l'astre pour son énergie ». Spatialement, *soley la* est toujours au-dessus de nous jusqu'à ce qu'il se couche. Toutefois, l'effet que produit *soley la* dépasse sa pure localisation, et se répand sur la terre. C'est la différence entre localisation et effet de localisation. Le concept de domination nous oriente tout droit vers les métaphores d'orientation.

***Anba et les métaphores d'orientation*¹⁷**

Dans ce chapitre, notre objectif est de montrer comment les métaphores d'orientation nous aident à conceptualiser la « région » du Monde Référentiel que *anba* définit. Nous empruntons le concept de « région » à CADIOT (2002).

Anba et les émotions-expériences négatives

I anba an gropwel tòsadé. (Il est sous un gros chagrin) (Il est en proie à un gros chagrin). Le sentiment de déprime nous présente généralement le sujet déprimé comme patient subissant une oppression. *Anba* saisit l'axe vertical. Le patient est en bas, et l'entité affectante est en haut. Nous sommes dans un comitatif de transfert de zone d'influence. *Anba* est un

¹⁷Nous empruntons ces concepts à LAKOFF et JHONSON (1985 : 24-25). Selon ces auteurs, « la plupart de ces métaphores d'orientation concernent l'orientation spatiale : haut-bas, dedans-dehors, devant-derrrière, dessus-dessous, profond-peu profond, central-périphérique. Ces métaphores d'orientation donnent aux concepts une orientation spatiale ».

opérateur d'agentivité qui présente son régime comme agent. Nous sommes dans la grille d'expérience, telle que la conçoit DELBECQUE (2006 :113). La langue créole conçoit comme correcte la phrase suivante : *I ni an gropwel anlè'y (Il a un chagrin sur lui)*. Nous voyons bien ici que le possesseur est patient sémantique, et que l'entité affectante occupe la position *anlè* (au-dessus). *Anlè* est un opérateur de transfert d'affect qui affiche sa valeur de recouvrement, ici métaphorique. *Anba* et *anlè* sont deux prépositions converses. Ces prépositions sont liées par l'indexicalité. Il n'est donc pas étonnant que ces deux prépositions puissent encoder le transfert d'affect.

Anba et l'inconscient

Pol anba lopsion madanm li. I pa adan ayen. (Paul est sous la domination de sa femme. Il n'assume aucune responsabilité).

Quand nous sommes sous le pouvoir de quelqu'un qui nous manipule, nous donnons l'impression d'être sous hypnose. *Anba* revêt une valeur aspectuelle, et définit *Pol* comme patient sémantique. Il est dominé par *madanm li*.

Anba la maladie et la mort

I pa chapé anba maladi a. (Il n'a pas échappé à la maladie).

I ka bay anba (Il dépérit). Cette expression s'applique à une personne dont l'état de santé se dégrade rapidement. *Bay anba* vient signifier l'idée de chute libre, sans obstacle, sans contrôle. Nous sommes dans le mouvement figuré dont le terme final est la mort. C'est la perception dynamique que nous avons de l'état de la personne affectée. Dans le rapport dominant-dominé, celui qui est contraint, le perdant, occupe la position inférieure. La maladie est un état qui nous domine. La maladie met le malade sous zone d'influence. Elle affecte notre état de santé en le dégradant. Cette entité de domination est incorporée.

Le moins est en bas

Dlo a désann. Dlo a fè anba (Le niveau de l'eau est descendu). Le niveau de l'eau a diminué. Le moins plein est en bas.

Le mauvais est en bas

Mété sa anba plat pié'w épi alé douvan (Foule cela du pied et va de l'avant !).

Ce qui ne constitue pas un danger de vie pour quelqu'un est situé en bas. Ce dont nous voudrions nous débarrasser sera placé sous notre corps, en bas. Ici, *anba* se définit par rapport à une région incorporée, *plat pié*, méronyme corporel qui supporte le poids du corps en contact avec la terre. Nous foulons du pied ce qui nous embarrasse. Le corps physique prête son corps au corps symbolique de l'esprit.

Le vice est en bas

Mwen pa janmen wè moun ki anba kon tifyet Man A. (Je n'ai jamais vu de personne aussi hypocrite que la fillette de Madame A).

Les qualités négatives d'une personne nous conduisent naturellement à avoir une vision négative de cette personne. Cette vision négative nous incite à classer cette personne dans un rang inférieur de considération.

Nous notons que tous ces concepts et leur illustration linguistique trouvent leur fondement dans l'expérience personnelle et collective, et définissent entre eux un système cohérent. En effet, la tristesse, la manipulation, la maladie, la mort, la contrainte, la domination, le moins, le mauvais, l'hypocrisie relèvent d'un même phénomène axiologiquement péjoratif. *Anba* nous permet d'encoder le concept de contrôle, et de zone d'influence.

Définition de la caractérisation intrinsèque du site anba

Pour élaborer la définition de la caractérisation du site *anba*, nous prendrons comme support de réflexion la construction *anba tab la*. Cette région *anba tab la* est intrinsèquement contrainte sur le plan spatial et géométrique. En effet, *anba tab la* désigne un espace compris entre le dessous du plateau de la table et la terre. Cet espace est contraint de façon intrinsèque, car la terre ne peut pas se déplacer et changer de niveau. C'est elle le support d'équilibre de *tab la* dans le Monde Référentiel, via les quatre pattes de la table. *Anba tab la* est donc le support de *anlè tab la*. Dans la relation porteur-porté, c'est *anba tab la* qui assume le statut cognitif de porteur. Ce statut cognitif fait de *anba tab la* un patient, et de *anlè tab la*, un bénéficiaire. Si le site *anba* est patient de façon intrinsèque, il peut transférer sa caractérisation de patient sur les entités qui vont l'occuper. Ainsi, nous proposons de concevoir la région *anba* comme entité-contenant susceptible de transférer sur son contenu sa caractérisation intrinsèque de site contraint, patient. *Anba* est donc une région contraignante, contrainte et fermée. *Anba* définit de façon intrinsèque un rapport logique indexical entre localisation spatiale-contenant et contrainte-contenu. *Anba* saisit l'axe vertical.

Nous pourrions affiner pragmatiquement le statut cognitif de l'entité-contenu, et voir si c'est le trait patient qui la caractérise systématiquement.

Anba et la causalité.

Le rapport de cause à effet est un concept très présent dans la vie de tous les jours. Ce concept nous permet de définir les effets des relations agent-bénéficiaire, agent-patient que la préposition *anba* contribue à exprimer. Nous ne voulons pas dire par là que *anba* a le monopole de l'expression de cause à effet. Dans ce rapport, l'agent a un statut bien défini. Ce statut conditionne le statut cognitif du bénéficiaire et du patient. L'expérience que nous avons des événements dans le Monde Référentiel nous permet de construire le protocole cognitif qui suit : la relation qui met en regard Agent, Bénéficiaire et Patient est une relation d'expérience de vie dans laquelle chaque entité assume une partie de cette relation d'expérience. C'est une expérience partagée sous un mode d'opposition de rôles d'actance. L'agent est un compagnon négatif pour le patient. L'agent est un compagnon positif pour le bénéficiaire. Cette relation suppose le comitatif sans réciprocité. Ce comitatif qui induit la co-présence et la co-spatialité entraîne qu'il y a interdépendance entre le statut cognitif de l'agent et le statut cognitif du bénéficiaire et du patient. La temporalité d'action de l'agent est corrélative à la capacité de passivité du patient, et au besoin de passivité du bénéficiaire. L'agent occupe une position spatiale plus élevée que celle du bénéficiaire et du patient. L'agent est la condition-instrument sine qua non des changements d'état du bénéficiaire et du patient. La force de contrôle que l'agent exerce sur le bénéficiaire et le patient fait donc apparaître chez ces derniers des changements d'état perceptibles. Ces changements d'état peuvent être d'ordre physique et/ou psychique. Ce contrôle s'exerce par le déclenchement d'une source d'énergie qui permet d'établir un rapport asymétrique, non réversible entre un plus fort et un plus faible. Ce rapport est logique et indexical. *Anba* permet de concevoir l'agent en site, le bénéficiaire et le patient, en cibles. *Anba*, c'est la grille d'expérience. Nous empruntons ce concept à DELBECQUE (2006 :113). Cette façon de concevoir le statut cognitif des actants nous renvoie au concept de *Extension of force dynamics to social reference* développé par TALMY (2003 :438 :440).

Anba, opérateur de conceptualisations variées.

Man swiv li anba kann lan san i wè mwen (Je l'ai suivie dans le champ de cannes sans qu'elle ne me voie) BARTHÉLÉRY (2008:133).

b) *I té ké sòti anba kann lan* (Elle sortirait de cette activité, la canne) BARTHÉLÉRY (2008:166).

c) [...] *pou sòti anba maframé a, té ni an patjé ki té ké fè nonm kouyonnen yo* ([...] pour sortir de cette activité, il y avait beaucoup de femmes qui se feraient couillonner par les hommes [...]) BARTHÉLÉRY (2008 : 167).

d) *Mon fi, an antré anba an bel nana* (Mon fils, tu t'es mis dans de beaux draps).

e) *Mwen pa ka wè ayen anba fènwè a* (Je ne vois rien dans la noirceur).

Ces énoncés nous permettront de mettre en évidence le fait que la préposition spatiale *anba* est un opérateur de conceptualisations variées. Cette capacité à opérer des conceptualisations variées vient aussi du fait que les prépositions spatiales, en l'occurrence *anba*, peuvent amener leur complément à changer de type (DESCLÉS 1998:34).

a) *Man swiv li anba kann lan san i wè mwen.* (Je l'ai suivie dans le champ de cannes sans qu'elle ne me voie).

Dans cet énoncé, *anba* est saisi dans sa valeur spatiale et introduit un site concret. *Swiv*, verbe télique de mouvement dénotant un changement d'emplacement, permet de construire une situation dynamique agentive. Les sémantiques primitives associées à ce verbe sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». *Li*, la cible, est C.O.D. patient en co-référence avec *i*, sujet syntaxique dans *san i wè mwen*. *Kann lan* est le site introduit par *anba* spatial. *Swiv* permet de poser que *li* est dans le champ visuel de *man*, sujet agent. *Anba kann lan* nous amène à penser que le champ visuel du sujet-agent est discontinu. C'est la connaissance partagée que nous avons de *anba kann lan* qui nous suggère cette interprétation. Le sémantisme de *anba* nous amène à poser que *kann lan* met sous influence la capacité de perception de *man*. *Li* est l'entité de focalisation de l'opération cognitive de perception de *man*. *Anba* est un opérateur qui nous permet de concevoir la différence de taille entre les cibles animées dotées du trait humain et *kann lan*. *Anba* nous invite à considérer son énoncé d'insertion comme "Embedding of Figure/Ground Relations." *Kann lan* est en effet "ground" pour *man* et *li*. Nous empruntons ce concept à TALMY (2003 :336). Ici, le champ visuel est conceptualisable en contenant pour *Man*, *li* et *i*. Pragmatiquement, nous pouvons poser que *li-i* est la frontière conscientisée du champ visuel de *Man*. *Kann lan* est conceptualisé comme la région de télicité non fermée du champ visuel de *Man*. *Anba* est donc un opérateur de localisation spatiale assortie du trait de couverture non fermée. Le sémantisme du verbe *swiv* qui introduit *anba* fait de cette préposition un opérateur cognitif de

localisation téléique. Bénéficiant de la téléicité du verbe qui l'introduit, *anba* définit un lieu-trajet discontinu. Il en va de la nature de l'entité *kann*, contenu de ce lieu-trajet. Ainsi, *pa* n'a pas le monopole de l'expression du trajet. Le concept de trajet se construit en langue par la conjonction de sémantisme. Dans notre énoncé, c'est le sémantisme du verbe qui construit la notion de trajet. *Anba* est une caractérisation de localisation dans le trajet. Ainsi, *anba* établit un rapport logique indexical entre lieu-parcours et lieu-contenant. *Anba* nous présente les actants dans une gestalt expérientielle dans laquelle *kann lan* est un élément important. En effet, *kann* constitue un lieu trajet qui met sous influence les actants de la gestalt expérientielle. Les deux actants de cette gestalt ne sont pas sur le même plan de contrainte. *Man* met *li-i* sous contrôle de sa perception. Il n'y a pas réciprocity de perception. Ce fait renforce l'idée de contrôle. Toutes les contraintes pragmatiques que fait émerger cette préposition nous amène à conclure que le schème cognitif qui lui est associé, c'est le contrôle associé au trait patient.

b) *I té lé sòti anba kann lan.* (Elle voulait sortir de cette activité, la canne).

c) [...] *pou sòti anba maframé* [...] pour sortir de cette activité).

Dans ces deux énoncés b) et c), *anba* spatial opère un changement de type sur ses régimes *kann lan* et *maframé a*. De plantes, ces régimes sont conceptualisés en activité professionnelle. Ainsi, *anba* nous convie à concevoir l'activité professionnelle comme contenant qui exerce sur les hommes qui l'accomplissent une contrainte-subordination. Ces hommes sont eux conceptualisés en contenu comme les produits qu'ils manipulent. L'énergie physique et mentale que les hommes utilisent dans l'activité professionnelle se conçoit aussi en contenu. Les activités professionnelles sont des contenant pour ceux qui les pratiquent, et pour l'énergie qui y est développée. Le schème cognitif est associé à *anba* spatial métaphorique, c'est le contrôle-subordination. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. *Maframé* est en relation d'intension avec *kann*, extension. *Maframé* est un type de *kann*. *Anba* a alors la capacité de créer une hiérarchisation synecdochique.

En d), *Mon fi, ou antré anba an bel nana* (Mon fils, tu t'es mis dans de beaux draps), *anba* introduit un complément qui nous situe dans le champ de l'affectivité et du domaine psychologique. Alors, *anba* nous indique que les états émotionnels et affectifs sont des contenant contraignants pour les personnes qui les subissent. Le schème cognitif associé à *anba* ici, c'est le contrôle-subordination. Nous sommes dans la causalité directe.

Conclusion

Les énoncés nous présentent la même préposition spatiale dans la rection d'un site spatial non métaphorique, et dans la rection de deux sites spatiaux métaphoriques. Ces trois sites représentent des expériences de vie non hiérarchisables, conceptualisées en contenants. C'est la preuve que les entités animées + humain peuvent être sous contrôle d'expériences diverses dans la vie, et assumer le statut cognitif de Patient.

En e), *Mwen pa ka wè ayen anba fènwè a*, la préposition spatiale *anba*, mobilisant le champ visuel de *Mwen*, nous amène à faire la distinction entre *real word* "et *projected word*." Nous empruntons ces concepts à JACKENDOFF (1983 : 28-48). Dans l'énoncé, *Mwen* fait l'expérience visuelle du Monde Référentiel *under degraded conditions such as dim light*." Nous empruntons cette expression à JACKENDOFF (1983 :42). *Fènwè a* (La nuit, la noirceur) met sous influence la perception visuelle de *Mwen* en lui imposant un degré inférieur de capacité de perception visuelle. Le champ visuel de *mwen* est contraint par le manque de luminosité. *Anba* nous présente son complément *fènwè a* comme exerçant une opération cognitive de contrôle-subordination sur la capacité de perception visuelle du sujet *Mwen*. *Mwen* ne peut rien voir, mais *real word* "reste toujours le même. C'est la capacité de perception du sujet qui a changé à cause de la contrainte-subordination du *fènwè*. La pragmatique opère un changement de type sur la capacité de perception du perceuteur. *Anba* permet à *fènwè* d'établir un rapport de capacité de perception axiologiquement péjorative sur le Monde Référentiel. *Anba fènwè a* nous indique que le mode pragmatique de perception est déterminant pour la qualité de notre capacité à percevoir. Le schème cognitif associé à *anba* ici, c'est le contrôle-subordination assorti du trait diminution de capacité de perception.

Anba, connecteur de prédication seconde

L'énoncé *I té lé sòti anba kann lan* (Elle voulait sortir de cette activité, la canne) peut subir la transformation suivante : *I lé sòti anba kann lan* (Elle veut sortir de cette activité, la canne) *I anba kann lan* (Elle est dans cette activité, la canne). *I lé sòti* (Elle veut en sortir).

C'est la relation de non congruence entre le sémantisme du verbe recteur et le sémantisme de la préposition régie qui permet de faire émerger la possibilité de transformation de l'énoncé en deux phrases indépendantes. *Sòti* est un verbe d'extraction à polarité initiale, et décrit un déplacement. *Anba* est une préposition projective simple statique. Verbe et préposition sont en relation d'allotopie, concept que nous définit HEBERT (2001 :81). La transformation nous

conduit à conceptualiser *I anba kann lan* comme *Ground event* pour *I lé sòti* *Figure event*." Nous empruntons ces concepts à TALMY (2003 :346-347). Il faut d'abord être sous l'influence d'une zone pour ressentir le besoin d'en sortir.

Conceptualisation

Quand la préposition spatiale *anba* établit une relation de non congruence avec son verbe recteur, elle nous permet de concevoir son énoncé d'insertion en structure mettant en relation *Ground event* et *Figure event*. *Anba* est donc un opérateur de la grammaire des événements. *Anba* est aussi un opérateur de prédication seconde. Ces deux événements définissent un rapport indexical de causalité. La cause est portée par *Ground event*, et l'effet est porté par *Figure event*. C'est l'ordre iconique des événements.

Cette combinaison est porteuse d'une ambiguïté que la pragmatique permet de lever. Prenons l'exemple *Sòti anba lapli a !* Cette expression peut être interprétée de deux façons. Nous pouvons comprendre : a) Sors de la pluie ! ; b) Sors sous la pluie ! En a), verbe et préposition sont de polarité initiale. La relation finale qui en découle est de polarité initiale. En b), la préposition ne peut induire qu'une relation de polarité médiane ou finale. Avec *sòti*, cette préposition ne peut induire qu'une relation de polarité finale. Nous sommes dans l'expression du principe d'anticipation développé par VANDELOISE (1987 :104). Comment lever cette ambiguïté ?

En langue créole martiniquaise, l'adverbe *déwò* permet de lever toute l'ambiguïté, comme dans *Sòti déwò anba lapli a !* (*Sors dehors dans la pluie !*) (*Sors, va sous la pluie !*). Renforçant le sémantisme d'extraction de *sòti*, l'adverbe *déwò* renvoie déictiquement à la localisation finale où le site *lapli a* est lui-même localisé. La localisation finale de l'interlocuteur n'étant pas effective au moment de l'énonciation, *anba* fonctionne en opérateur cognitif du principe d'anticipation. La relation de non congruence entre le sémantisme du verbe recteur et le sémantisme de la préposition régie est un facteur favorable à l'émergence du principe d'anticipation.

L'énoncé *Boug la fè'y pasé anba an tab* (*Le gars l'a fait passer sous une table*) (*Le gars l'a humilié*) nous invite à entrer dans des considérations particulières. Cet énoncé s'organise autour du noyau verbal *pasé anba an tab*. Nous sommes dans un rapport à la terre. Nous sommes donc dans le domaine de l'abstrait. Antéposé à *tab*, l'article indéfini *an* nous invite à conceptualiser le substantif *tab* dans sa valeur d'emploi générique. Cette valeur générique contribue à l'émergence de la métaphore. Dans cet énoncé, *boug la* est le sujet-agent du syntagme verbal *fè'y pasé anba an tab*. Les sémantiques primitives associées à ce syntagme verbal sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Cet énoncé construit donc une situation dynamique agentive dans laquelle *y* est l'entité-patient C.O.D. *Y* est la cible, et *an tab*, le site. Le sujet *boug la* est conceptualisé en agent-source d'énergie qui dirige son flux

d'énergie vers *y*, patient. *Boug la est the stronger force*" de la situation. TALMY (2003 :413) le nomme *the Agonist*." Selon TALMY (2003: 414), « the entity that is able to manifest its tendency at the expense of its opposer is the stronger ». Le syntagme verbal est causatif de déplacement pour la cible-patient. Le changement chez le Patient est donc dû à une source d'énergie externe. Nous empruntons le concept de verbe causatif de déplacement à BORILLO (1998 :142). *Y* est mis sous influence. Ce mouvement du Patient est donc involontaire. C'est l'Agent qui est responsable du changement de posture et d'état du Patient. Le verbe *fè'y* nous indique que l'Agent contrôle les mouvements-déplacements physiques de la cible. Ce changement de posture physique est un objectif programmé dans l'intentionnalité de l'Agent. Le déclenchement de l'expérience motrice du patient *y* est sous le contrôle de l'Agent. Dans cette mise en œuvre de l'expérience motrice imposée du Patient, l'Agent a un contact physique avec sa cible et, c'est précisément par ce contact physique que se transmet le flux d'énergie qui permet la manipulation physique et mentale du Patient au cours de cette situation antagonique. Ce rapport de force dynamique met en scène deux actants qui ont des statuts cognitifs différents. Empruntant la façon de conceptualiser à TALMY (2000 : 414-417), nous dirons que ce rapport de force se caractérise par le concept *à stronger force overcoming a weaker one*." Pour bien comprendre l'importance que revêt le site dans l'orientation de signification de cet énoncé, il faut que nous décrivions le statut cognitif de *anba an tab* dans le Monde Référentiel de la Martinique traditionnelle.

An tab bénéficie d'une identité référentielle bien particulière dans la société traditionnelle martiniquaise. C'est le premier meuble qui sera construit et introduit dans la maison lors d'un aménagement. C'est ce meuble que l'on emportera aussi en premier lors d'un déménagement. Il était fait interdiction aux enfants de *monté anlè tab* (monter sur la table). *Asiz anba an tab, pasé anba an tab ka rann ou kouyon* (s'asseoir sous une table, passer sous une table vous rendent couillon). *Anba tab sé plas bet* (Sous la table, c'est la place des bêtes). Ces croyances nous renseignent sur la façon dont *anba an tab* est conceptualisé dans la société traditionnelle martiniquaise. Nous comprenons aisément que *anba an tab* ne constitue pas une localisation ritualisée dans la vie de l'Homme dans la société martiniquaise. Quand nous parlons de rituel, nous l'entendons au sens où LAKOFF et JOHNSON (1985 : 246) le définissent :

« Chaque rituel est un aspect de notre expérience qui est répété, construit de manière cohérente et unifiée. [...] C'est une séquence cohérente d'actions qui est structurée selon des

dimensions naturelles de notre expérience. [...]. Les rituels personnels sont ainsi des types naturels d'activité pour les individus et pour les membres d'une subculture ».

Dans la société martiniquaise, l'expression *anba tab* est aussi associée à une expérience frauduleuse de vice. *Fè an bagay anba tab* (Faire quelque chose sous cape) est une expression du créole martiniquais qui dénote une activité louche, vicieuse, non ritualisable. L'action *fè* se développe dans un lieu non canonique pour l'homme. Cette métaphore créole est en cohérence avec l'expression française « des dessous de table ». Cette cohérence nous renvoie à ce que BOTTINEAU (2008 : 14) nomme « parallélismes et originalités ». Nous, nous pensons que ces expressions métaphoriques nous invitent à penser les métaphores dans le cadre de l'écosystème français-créole. Il y a des métaphores qui témoignent du contact entre langues. Nous les qualifions de métaphores de porosité.

Nous sommes en mesure de mieux comprendre la dimension cognitive de *fè'y pasé anba an tab*. L'expérience qu'a vécue le Patient n'est donc pas ritualisée et ritualisable dans la société traditionnelle martiniquaise. Cette expérience personnelle est une punition où l'humiliation, passant par le contact à l'Humus, décanonise l'Homme. Cette décanonisation de l'Homme le touche dans sa posture physique. Elle est incorporée. *Boug la fè'y pasé anba an tab* suppose que *y* renonce à sa position droite associée à un état affectif positif (LAKOFF et JOHNSON (1985 : 25). *Y* épousera le schème moteur de quadrupédie ou de reptation. Il épousera la place, la posture et le profil physique de l'animal, entité considérée comme inférieure à l'Homme. Cette décanonisation affecte moralement *y* et va désacraliser *an tab* en lui appliquant un événement non ritualisé, non ritualisable.

Anba fonctionne donc en opérateur cognitif de transfert de caractérisation. *Anba* est un opérateur de dépersonnification, de déritualisation. *Anba an tab* a le pouvoir de mettre sous influence une croyance de la société martiniquaise. Cette région méronymique de *tab* nous autorise à penser que *tab*, dans l'expression *pasé anba an tab*, est positionné dans l'espace de façon canonique, afin de garantir à *anba tab*, passage forcé de *y*, le pouvoir de contrôle sur le schème moteur de ce dernier. Ainsi, *anba* permet d'établir un rapport logique indexical entre la configuration intrinsèque du site-passage forcé de *y*-patient et la transformation contrainte du programme moteur de cette même entité-Patient. Ce faisant, la préposition établit un rapport logique indexical d'homologie de caractérisation entre Agent de contrainte et site contraignant. C'est la télicité de *pasé* qui permet ce transfert de caractérisation. L'expérience que vit l'entité-patient ne se réalise pas selon un rituel de représentation culturelle personnelle et collective.

La région *anba tab* fait abstraction des quatre pattes de la table, et nous permet de nous représenter cette zone, par "*idealization*," et "*tolerance*," comme exempte d'obstacles de trajet. Ces concepts sont empruntés à HERSKOVITS (1986:78-84). Le schème cognitif associé à la préposition *anba*, c'est le contrôle associé au trait « contrainte ». *Anba* fonctionne en opérateur de synecdoque partie-tout. La partie d'une entité peut constituer une zone d'influence. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. Il y a des trajets qui nous mettent sous contrôle.

Conceptualisation

Quand *anba* est régi par un verbe télique médian, *anba* bénéficie de la caractérisation de ce verbe, et nous amène à conceptualiser le site qu'il régit comme trajet qui met sous influence celui qui l'emprunte. *Anba* fonctionne en opérateur cognitif d'homologie de caractérisation, et permet d'établir un rapport logique indexical de caractérisation entre le sujet Agent du verbe télique et le site. Ainsi, l'entité cible subit le contrôle de l'Agent-sujet du verbe télique et du site lui-même.

Prolongement

La métaphore d'orientation *pasé anba an tab* est en compatibilité conceptuelle avec les métaphores *palé an tiwè tab* (parler sous cape, à bas mots) et *fè an bagay anba tab* (faire quelque chose sous cape), *fè an bagay anba bra* (faire quelque chose sous cape). Ces métaphores opèrent sur la spatialisation de méronymes de *tab*. Cette cohérence logique ou compatibilité vient de l'apport de caractérisation du méronyme lui-même. *Palé an tiwè tab* signifie « parler à bas mots », ne pas dire ouvertement ce que l'on pense. *Tiwè* a pour fonction de soustraire des choses de la vue. Dans la métaphore, *tiwè* soustrait les propos d'oreilles malveillantes. *Fè an bagay anba tab* signifie « faire quelque chose de louche, de vicieux, de condamnable. Le lien conceptuel s'établit autour du fait que les expériences établies par ces trois expressions affectent négativement le statut cognitif de l'Agent-sujet des événements, et les événements eux-mêmes. Le vice est en bas.

Anba et l'idée d'encastrement

Pou an ti klou wouyé ki té rantré anba plat pié'y (À cause d'un petit clou rouillé qui lui était entré sous la plante du pied.) BARTHÉLÉRY (2008 : 66).

Nous sommes dans la grille d'expérience. *Y* est patient. *An ti klou* n'est pas pourvu d'agentivité intrinsèque. *An ti klou* et *y* ne sont pas en relation d'isotopie intrinsèque. C'est la prédication qui confère à *an ti klou* un haut degré d'agentivité. Nous sommes dans l'expression de la zone d'affectation. *Pa* n'a donc pas le monopole de l'expression de la zone d'affectation. *Plat pié'y*, c'est la zone méronymique du corps de *y* qui est affectée par *an ti klou*. Cette affectation est de nature à affecter *y* dans sa globalité. Si la partie est affectée, le tout est affecté. Pour que *an ti klou* soit affectant, il faut que *an ti klou* ait une orientation fonctionnelle affectante. Il y a des méronymes d'objets qui sont affectants. C'est la fonctionnalité des objets qui leur confère une orientation fonctionnelle.

Dans notre énoncé, la préposition *anba* va plus loin que l'idée d'une chose contenue, et produit l'effet de sens de chose encastrée. Mais pourquoi la langue créole fait-elle intervenir *anba* (sous), et non *an* (dans)? À notre avis, il en va de l'orientation du site régi par la préposition *anba* dans l'énoncé. Intrinsèquement, *plat pié* est orienté vers le sol. Il en va de la position canonique « debout » de l'Homme. Ainsi, *plat pié* définit une cavité-contenant orientée vers le sol, comme un bol renversé sur une table. Dans cette position, les prépositions *adan*, *an*, *andidan* (dans) ne peuvent pas encoder le rapport contenant-contenu. C'est *anba* qui est convoqué par l'auteur de l'énoncé. *Anba* spatial ne laisse pas à *an*, *adan*, *andidan* (dans) le monopole de l'inclusion-encastrement. *Anba* indexicalise un rapport logique entre orientation intrinsèque et inclusion-contenant. Ce rapport indexical apparaît clairement dans *Moustik la ka antré anba moustiker la épi i ka volé tout andidan' y*. (Le moustique entre sous la moustiquaire et vole à l'intérieur de la moustiquaire *Anba*). *moustiker la* saisit *moustiker la* dans son orientation intrinsèque, fonctionnelle. *Adan moustiker la* évoque la surface-contenant de *moustiker la*. *Anba moustiker la* est antérieur à *adan moustiker la* dans la mesure où c'est la fermeture de *moustiker la* qui va permettre de définir sa surface-contenant. Ainsi, nous pensons que *anba moustiker la* permet à *moustiker la* de représenter géométriquement et spatialement l'entité *moustiker la*. *Adan moustiker la*, c'est le volume de représentation de cette entité. Ainsi, *anba* est contour, et *adan* est intérieur. Ces deux prépositions établissent un rapport logique indexical par connivence-contiguïté *Adan*. est une composante de *anba*. Cela peut expliquer pourquoi le locuteur a fait référence à *anba*-frontière-contour-orientation- avant *adan*-surface-contenant. Le volume de représentation que *adan* définit est contraint par *anba* qui lui impose une limite-frontière- fermeture. *Anba*, c'est le cadre-contenant, et *adan*, le cadre-contenu. Le profil étymologique de cette préposition est éloquent. *Anba* vient de « en bas ». Dans ce profil étymologique représenté par « en bas », « en »-*an* exprime le rapport contenant-

contenu, et « bas »- *ba* vient définir la localisation spatiale dans la relation contenant-contenu. *Ba* caractérise *an*. Cette analyse à partir du profil étymologique nous autorise à concevoir la préposition *anba* comme complexe.

Prolongement

Anba plat pié'y (Sous la plante du pied) versus *an pié'y* (dans le pied)

La connaissance que nous avons de la langue créole martiniquaise nous permet de concevoir comme correcte la phrase suivante *An klou antré an pié'y*. (Un clou lui est entré dans le pied). Comment concevoir cette alternance *anba plat pié / an pié*? Nous saisissons cette alternance sous le mode de la relation mérologique qu'il y a entre *plat pié* et *pié*. *Plat pié*, c'est la partie de *pié* qui est en contact avec le sol. C'est donc cette partie du *pié* qui confère à *pié* son orientation intrinsèque-contact avec la terre. Cette orientation, comme nous l'avons dit, impose *anba*. *Pié* établit avec *plat pié* un rapport mérologique « sous partie-partie » dans lequel *plat pié* est contenu dans *pié*. *Pié*, contenant de relation mérologique, va régir la préposition *an*, contenant-contenu. Ce rapport mérologique établi entre *pié* et *plat pié* nous permet de concevoir et de confirmer le rapport que le profil étymologique que *anba* établit entre *an* et *ba*. De même que *plat pié* est un méronyme de *pié*, *an* est un méronyme de *anba*. Cette analyse nous pousse à concevoir les mots comme des entités-objets qui ont des parties qui entretiennent entre elles des relations mérologiques. Les mots sont des objets qui ont des propriétés inhérentes.

Anba et l'expression de l'extériorité

Sé anba pié mwen pa ka éklò. (C'est sous mes pieds que les pas éclosent).

Lè dlo a ka sòti anba tè kon sa, i ka glasé dan'w (Quand l'eau sort de terre, elle vous glace les dents).

La préposition *anba* se conforme au sémantisme du verbe qui la régit. En effet, si cette préposition peut contribuer à l'expression de l'encastrement-incorporation, au mouvement d'une entité vers l'intérieur d'une autre entité, elle peut aussi traduire le mouvement inverse que nous qualifions d'extériorité. Il en va du sémantisme du verbe recteur. Dans *Sé anba pié mwen pa té ka éklò*, *pié mwen* est conceptualisé en espace méronyme du corps qui donne naissance à *pa*. Cette métaphore de la naissance est un prototype du mouvement dedans-dehors. *Anba pié mwen* se conçoit en œuf qui s'ouvre pour laisser passer une naissance, *pa*.

Éklò, c'est l'expérience essentielle que vit *pa*. *Anba* permet de conceptualiser *pié mwen* en espace de contrôle d'émergence. Ainsi, le schème cognitif associé à *anba* ici, c'est le contrôle de l'Émergence de la créativité. *Anba* nous permet de concevoir *pié* comme un contenant d'extraction, et le moment expérience de danse comme un événement-condition d'émergence de *pa*. Nous sommes dans la métaphore d'orientation qui encode la créativité artistique. Nous sommes dans la métaphore de la Naissance. *Anba* est un opérateur cognitif qui permet de faire émerger le lien dialectique entre *an* (dedans) et *déwò* (dehors). C'est donc un opérateur cognitif qui nous rappelle que l'inclusion est antérieure à l'exclusion. Dans la construction, *anba* est antérieur à *éklo*. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. L'origine de localisation *anba* précède la naissance -*ékló*.

Anba et le passif agentif créole V

La préposition *anba* nous amène à définir un passif agentif créole V. Faut-il s'étonner, vu l'implication de cette préposition dans l'expression de la causalité ? Nous allons considérer les expressions suivantes :

I koukou anba sé timanmay la (Il est épuisé par les enfants).

I étik anba sé timanmay la (Il est épuisé par les enfants).

I élijé anba sé timanmay la (Il est agacé par les enfants).

I pèkli anba travay (Il est perclus de travail).

Chacune de ces expressions exprime un événement résultatif, et accepte la transformation en événement actif.

Exemple :

I pèkli anba travay (Il est perclus de travail).

Travay pèkli 'y (Le travail l'a rendu perclus).

Mwen boulé anba wonm lan // Wonm lan boulé mwen (Je suis ivre de rhum // Le rhum m'a soûlé).

Cette transformation est le propre de la formulation du passif agentif. Ainsi, *anba* est un opérateur cognitif de passivation agentive V en créole basilectal martiniquais.

Comparaison entre le passif agentif créole IV en *épi* (avec) et le passif agentif V créole V en *anba* (sous)

Considérons deux phrases.

Passif agentif créole IV

I étik épi sé timanmay la. (Épi-Avec)

Passif agentif créole V

I étik anba sé timanmay la. (Sous)

C'est le sémantisme des prépositions régies- *épi*, *anba*- qui nous permettra de mettre en évidence la différence de conceptualisation entre ces deux passifs agentifs en créole basilectal martiniquais. Dans l'expression du passif agentif IV, la préposition *épi* délègue au verbe recteur la charge sémantique de l'événement de passivation –*étik*. De par son sémantisme, *épi* met en co-présence les actants de la relation de passif agentif. Agent et patient sont en co-présence de zone d'influence. La relation est horizontale. En revanche, *anba* renforce le statut cognitif de patient du sujet du verbe recteur, tout en mettant en situation de co-présence les actants de l'événement exprimé dans la phrase. *Anba* convoque le plan vertical. L'agent est en haut. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. *Anba* précise le rapport en le spatialisant *I anba sé timanmay la. I étik*.

La relation de cause à effet est établie par la métaphorisation de la spatialisation. Nous pouvons avoir : *I anba sé timanmay la. (Il est sous les enfants). Sé timanmay la anlè'y (Les enfants sont sur lui)*. Les plus forts sont en haut.

Le schème cognitif associé à la préposition - *anba* passivation est le contrôle associé au trait subordination. Dans ce contexte, *anba* établit un lien logique indexical entre comitatif et subordination. Ce comitatif non réciproque se conçoit comme l'instrument-condition sine qua non de passivation. Ainsi, dans l'expression du passif créole agentif V basilectal, *anba* indexicalise un rapport logique entre comitatif, condition, instrument. Le complément de la préposition *anba* (agentif) se conçoit en compagnon négatif-site pour la cible, sujet syntaxique. Dans le passif agentif IV en *épi*, les entités agents de passivation et patients affectés définissent un comitatif fonctionnel de co-présence. Le rapport à la spatialisation est moins saillant. Il en va du sémantisme de *épi* qui traite la localisation en rhème, et non en thème. Nous aborderons ce point dans le cadre d'analyse de la préposition *épi*. Nous avons accordé à *épi* une antériorité dans l'encodage du passif agentif créole basilectal martiniquais. Il en va du sémantisme de *épi*. *Anba* nous permet de conceptualiser la relation de passivation agentive comme une interaction entre deux entités -agent et patient- appartenant respectivement à la zone de puissance, et à la zone de non puissance. Nous empruntons ces concepts à POTTIER (1974). L'entité qui appartient à la zone de puissance est ergative et supérieure (*anlè-sur*) à l'entité qui appartient à la zone de non puissance (*anba-sous*). L'agent est doté d'une ergativité intrinsèque. La prédication peut faire apparaître en agent ergatif une

entité qui n'est pas dotée d'ergativité intrinsèque comme dans *I méгри anba wonm* (Sa consommation de rhum l'a fait maigrir). L'addiction acquiert une agentivité. Elle rend patient celui qui en souffre.

Anba versus an : La relation extrinsèque au milieu versus la relation intrinsèque au milieu

Deux phrases nous permettront de développer notre analyse.

a) *Moun ka najé anba dlo*. (Les gens nagent sous l'eau).

b) *Pwason ka najé an dlo*. (Les poissons nagent dans l'eau).

Dans les deux phrases, les prépositions spatiales *anba* et *an* introduisent le même site, *dlo*. *Ka najé* est un verbe de mouvement du corps avec déplacement. *Ka najé* suppose l'agentivité du sujet. Les prédications accordent une agentivité aux sujets-cibles, même si ces entités sont de catégories différentes. Elles appartiennent à deux sous-catégories différentes de la catégorie « vivant animé ». *Najé* définit un schème moteur intrinsèque des poissons. L'Homme acquiert la nage. Cette différence de sous-catégorie est déterminante pour la réaction du verbe *najé*. *An* exprime le rapport contenant-contenu, et vient signifier que la relation entre *pwason* et *dlo* est naturelle et essentielle pour les besoins vitaux de *pwason*. La relation entre *pwason* et *dlo* est intrinsèquement caractérisée par *najé*. Le schème moteur *najé* et la localisation *an dlo* sont intrinsèquement associés à *pwason*. Faisant ressortir son trait de subordination, *anba* rend manifeste le rapport non intrinsèque de la relation entre *dlo* et *moun* dans le cadre de l'événement exprimé par *najé*. Associé à *najé*, *dlo* est une menace pour l'homme, car physiologiquement, l'Homme n'est pas conçu pour vivre sous l'eau *Anba dlo*, expression routinière et ancrée dans le langage courant, vient nous rappeler que la préposition spatiale *anba* n'établit pas une simple relation entre cible et site, mais exprime de façon explicite la caractérisation de non adaptabilité fonctionnelle entre cible et site. L'Homme n'est pas conçu pour *najé anba dlo*. C'est une compétence qu'il acquiert. *Anba dlo* et *an dlo* représentent une variation de formes qui, par iconicité, nous signifie la variation de rapport au site *dlo*. Nous sommes dans l'opposition entre site extrinsèque, en a) et site intrinsèque, en b). Cette même opposition *anba* et *an* se retrouve avec *tè*. Quand nous disons *Mété grenn lan an tè* (Mets les grains en terre), nous concevons un lien conceptuel intrinsèque entre *grenn* et *tè*, car *grenn* sera productif dans sa relation à *tè*. *Grenn* va vivre *an tè*. C'est la vie. En revanche, quand nous disons *Yo mété kò a anba tè*, (On a mis le corps sous terre), nous ne concevons pas que *kò* va vivre dans sa localisation *anba tè*. *Anba tè* met *kò* sous influence

vers sa désagrégation. Cette opposition est axiologiquement très marquée : *an tè*, c'est la vie, l'avenir ; *anba tè*, c'est la mort. Cette alternance de formes prépositionnelles est iconique. L'expression ne *grif an tè* fait que confirmer notre analyse, car *grif an tè* suppose l'avenir, la vie. Nous sommes dans la métaphore de la mise au travail qui, dans la société traditionnelle martiniquaise, accorde une grande saillance au rapport à la terre. Par cette expression, nous sommes dans la métaphore « les personnes sont des animaux ». En effet, *grif* est un méronyme corporel emprunté à l'animal. La métaphore se conçoit sous le mode de l'incorporation. *Grif* se conçoit en instrument aratoire pour l'Homme qui travaille. *Grif* est le prolongement du corps de celui qui le possède. Ainsi, l'instrument est le prolongement du corps du travailleur. Dans *mété nas an dlo* (mettre les casiers à l'eau), l'expression signifie aussi le rapport intrinsèque entre *nas* et *dlo*. *Anba*, dans *Nas la krazé anba gwo lanmè a* (Le casier a été écrasé par la mer en furie), vient signifier que le rapport entre *dlo* et *nas* est conflictuel. *Anba* fait valoir son schème de passivation de zone d'influence. Cette alternance de formes prépositionnelles est iconique, et vient caractériser la variation de caractérisation de la localisation spatiale *dlo*. *Zone of research," an dlo* s'oppose à *Zone of influence," anba dlo*. Nous empruntons ces concepts à VANDELOISE (2008:15). Cette analyse nous renvoie à l'énoncé *Pa bliyé kan menm, lè'w mété nas an dlo, sé pou pran pwason* (N'oublie pas tout de même que lorsque l'on met des casiers à l'eau, c'est pour prendre des poissons (BARTHÉLÉRY 2008 :53).

Même si les primitives sémantiques associées à *najé* sont « FAIRE », « CONTROL », « REPRES », *anba* exprime sa capacité à prélever de la subordination dans le statut cognitif de *moun*. La coréférence spatiale ne signe pas systématiquement une même capacité d'adaptation fonctionnelle au milieu considéré. C'est ce que nous pouvons retenir *an de dlo* versus *anba dlo*. *Anba dlo* n'est pas sans nous évoquer *zwel anba dlo*, (poursuite sous l'eau), *lapech anba dlo*, (pêche sous-marine) *plonjé anba dlo* (plonger sous l'eau). Dans ces expériences physiologiques et motrices, les pratiquants les plus performants étaient ceux dont les capacités intrinsèques leur permettaient de réduire leur état de subordination-zone d'influence exercé par le milieu aquatique. L'expression *konba an dlo* (combat en milieu aquatique) renforce l'orientation cognitive de notre analyse. Dans l'expression *konba an dlo*, *an* vient rappeler que le visage des actants n'est pas *anba dlo* et que, par conséquent, dans cette expérience motrice et physiologique, les capacités vitales de l'Homme ne sont pas affectées. Dans *plonjé an dlo*, (plonger dans l'eau), *dlo* est le site final du verbe téléique *plonjé*, site atteint par anticipation. *An* est un opérateur du principe d'anticipation. Dans l'expression *koup anba mango* (coupe de cheveux clandestine), la préposition *anba*

convoque sa valeur de site non intrinsèque. En effet, les coupes de cheveux ne se font pas canoniquement sous un manguier, mais dans un salon de coiffure. Avec *anba mango*, il y a déritualisation de l'activité professionnelle. Il est à noter que *koup anba mango* est souvent exercé par un non professionnel de la coiffure. Ici, *anba* est opérateur synecdochique dans la mesure où cette préposition convoque le fruit à la place de l'arbre, arbre dont la fraîcheur agrmente l'activité clandestine. *Anba mango*, ce n'est pas non plus sous terre, mais dans la partie comprise entre le bas des feuillages et le sol. Dans *lékol anba mango*, nous avons le même effet de sens. *Lékol* se passe canoniquement dans un lieu fermé ritualisé. Dans *lékol anba mango*, le lieu d'activité est non intrinsèque. Le plus souvent l'enseignant n'est pas un professionnel de l'Éducation Nationale. Il y a décanonisation. *Anba* a pour schème la décanonisation des activités professionnelles. *Anba*, c'est le contraire pragmatique de *adan* canonique. Les constructions ont convoqué *mango* mis pour *pié mango*. Il en va de la saillance de cet arbre dans la nature en Martinique.

Prolongement

Ce contraste entre *an* et *anba* régissant *dlo* nous conduit à observer le contraste entre *anba* et *asou* régissant *lopsion*.

L'expression *anba lopsion an moun* signifie la dépendance à *an moun* (une personne.) En revanche, l'expression *asou lopsion*, appliquée culturellement à *Bondjé* (Dieu), signifie que nous nous en remettons à la Protection Divine. La préposition *asou* fait ressortir sa valeur d'emploi de contact, métaphoriquement de confiance accordée. La confiance est un concept du comitatif affectif, du contact affectif direct. La connaissance partagée que nous avons de la langue créole martiniquaise nous permet de témoigner de la maxime suivante : *Bondjé, mwen asou lopsion 'w ! Mété lanmen avan djab !* (Dieu, je suis sous ta protection ! Mets ta main avant celle du Diable).

Dans la lutte traditionnelle, la position *anba* peut être une position d'avantage comme dans *Fok antré anba moun lan pou jété'y* (Il faut entrer sous la personne pour la jeter). Avoir le dessus n'est pas seulement une donnée d'ordre spatial. C'est avant tout une manière d'être, de faire, un statut cognitif dans une expérience de spatialisation événementielle. C'est cet enseignement que nous tirons de l'énoncé suivant *Fok antré anba moun lan pou jété' y*. (Il faut entrer sous la personne pour la jeter). Dans la lutte traditionnelle, *anba an moun* (sous quelqu'un) est une position qui peut être favorable à celui qui l'occupe. C'est une position qui

peut accorder un avantage. Il en va des statuts cognitifs des entités cible et site mises en relation par la préposition spatiale *anba*. Le schème cognitif associé à *anba* reste le même. C'est le contrôle. Ce développement nous amène à décanoniser pragmatiquement la métaphore d'orientation « l'actif est en haut, le passif est en bas ».

Le concept d'orientation canonique se manifeste aussi dans l'énoncé *Ni an zandoli anlè plafon an* (Il y a un anoli au plafond). Le locuteur ne sélectionne pas *anba*, car *zandoli* est positionné canoniquement. Ces pattes sont en contact avec *plafon an*, comme elles le seraient avec *atè a* (à terre). Par ailleurs, le corps de *zandoli* représente une surface de recouvrement méronymique de plafond, surface holonyme de contact. Il en va donc de l'orientation canonique du site et de la cible. Dans ce cas précis, la préposition *an* peut être convoquée afin d'exprimer l'attachement de *zandoli* à *plafon an*. Il y a donc métaphorisation du rapport contenant-contenu.

Anba et l'orientation spatiale

VANDELOISE (1986 :185) pose le fait suivant :

« Pour les nombreux usages des prépositions sur/sous où toutes les caractéristiques coïncident, on notera qu'elles sont les traits de la relation porteur/porté ».

Cette affirmation impose de concevoir que ces deux prépositions spatiales opèrent sur l'axe vertical haut-bas. L'énoncé qui suit nous invite à concevoir les choses autrement : *Touché a ki anba bef la ka chanté ba bef la ; ta a ki anlè'y la ka anni réponn li*. (Le toucheur qui est à gauche du bœuf chante pour le bœuf, celui qui est à droite du bœuf ne fait que lui répondre). Cet énoncé nous situe dans le rite culturel *lavwa bef* (chant pour les bœufs) de la société traditionnelle martiniquaise. Ce rite veut que les hommes accompagnent par le chant les bœufs *anba jouk* (sous le joug). Les syntagmes prépositionnels *anba bef la*, *anlè'y la* ne peuvent pas s'interpréter selon l'axe vertical haut-bas. Nous imaginons mal un homme chanter sous un bœuf qui travaille attelé à une charrue. Les prépositions *anba* et *anlè* définissent l'orientation latérale, l'axe horizontal. *Anba bef la*, *anlè'y* ont pour synonymes cognitifs en langue française « à gauche des bœufs », « à droite des bœufs ». Notons que le singulier vaut ici pour le pluriel dans la mesure où la charrue est toujours tirée par plusieurs bœufs. Ces deux prépositions *anba* et *anlè* nous imposent de diviser notre champ visuel en deux parties. La partie *anba*, c'est la partie située à

gauche du locuteur, et la partie *anlè*, c'est la partie située à droite du locuteur. Il y a délocalisation. *Anba* est un opérateur de délocalisation. Ce faisant, les prépositions nous permettent de concevoir la ligne de direction de déplacement des bœufs. Ils avancent. Associé à *anlè*, *anba* permet de construire ici une situation dynamique selon l'axe horizontal. Cette situation dynamique est agrémentée d'une direction de mouvement frontale. Pragmatiquement, *anba* est un opérateur cognitif de découpage du champ visuel selon l'axe gauche/droite associé à une direction frontale de mouvement. De même que *anba* avait décanonisé la métaphore d'orientation haut-bas, *anba* nous invite à découper l'espace, non pas sur l'axe vertical, mais sur l'axe horizontal. Ainsi, *anba* et *anlè* peuvent définir l'orientation cruciforme dans laquelle *anba* représente les régions « à gauche » et « au-dessous ». Il y a transposition des représentations spatiales¹⁸.

Anba versus anlè

L'énoncé *Difé a tro fò anlè viann lan* (*Le feu est trop fort sur la viande*) (La chaleur du feu est trop intense pour la viande) nous permet de mettre en évidence un autre effet de sens de *anba*. La connaissance partagée que nous avons de la cuisson des aliments nous permet de dire que le feu est sous l'aliment qui cuit. Le locuteur qui a produit cet énoncé n'a pas utilisé *anba*, mais *anlè*. Pourquoi ? Il n'a pas voulu situer spatialement le feu par rapport à l'aliment ou vice-versa. Il a voulu insister sur l'effet-énergie du feu sur l'aliment. Il a sélectionné *anlè*, préposition spatiale téléique. Cette préposition vient exprimer un rapport figuré de contrôle du site sur la cible. Il y a transfert d'affect figuré. L'énergie du feu transforme la nature du produit qu'elle affecte. Nous sommes dans la métaphore d'orientation associée à la causalité directe. *Anba* viendra exprimer à la fois le sens concret de localisation, et le sens figuré de transfert d'affect. L'énoncé *Difé a tro fò anba viann lan* (*Le feu est trop fort sous la viande*) (Le feu est trop intense sous la viande) permet à la fois de localiser *difé* par rapport à *viann lan*, et de signifier un transfert d'affect métaphorique. Ainsi, *anba* et *anlè* peuvent être synonymes cognitifs dans l'expression du contrôle-transfert d'affect. Pragmatiquement, *anba* est holonyme pour *anlè*, attendu que *anba* peut exprimer à la fois la localisation spatiale concrète et la localisation métaphorique d'orientation. C'est le sémantisme de *tro fò* qui permet à *anba* de créer cet effet de sens.

¹⁸ Cet emploi de *anba* à valeur « à gauche » nous renvoie à l'expression française « bâbord ».

Anba dans une valeur d'emploi temporelle

L'énoncé *Nou pran fè anba S.* (*Nous avons pris du fer sous S.*) confère à *anba* une valeur temporelle. Le site de la préposition *anba* représente une personnalité politique influente. *S* représente son époque. Nous sommes dans la grille d'expérience exprimée par la métaphore d'orientation « les plus faibles sont en bas ». *Anba* est un opérateur de synecdoque « le dirigeant pour son époque ». Il y a indexicalité dans la mesure où il n'y a pas de dirigeant sans époque. L'influence de *S* lui a permis de mettre sous contrôle *Nou*. *Anba* est le marqueur de cette zone d'influence. *Anba* est un opérateur de dynamique de force appliquée au domaine socio-psychologique. En opérant un changement de type sur l'entité-site nom propre, *anba* nous invite à concevoir cette entité comme une période précise de l'histoire d'une commune. De ce fait, la préposition *anba* nous autorise à conceptualiser l'entité-cible *Nou* comme des entités-contenu de cette période. *Anba*, opérateur cognitif de synecdoque (la Personne Politique influente pour la Période Politique évoquée) revêt une valeur temporelle. *Anba* nous permet de comprendre aussi en quoi le temps peut être conceptualisé en termes de spatialisation. Nous rappelons la pensée de POTTIER (1992 : 95) qui soutient qu'« Une entité existe dans le Temps et dans l'espace ».

Anba et les parties du corps

Anba nen (*sous le nez*) (à portée de main) ; *anba lanmen* (à portée de main) ; *anba zié* (devant soi).

Dans *Sa anba nen'w* / *Sa anba lanmen'w* / (*Sa anba zié'w* (*C'est sous ton nez* / *C'est sous ta main* / *C'est sous tes yeux*), c'est le rapport au corps qui signifie la proximité spatiale. Ces tournures idiomatiques se construisent à partir des méronymes corporels. Ces méronymes sont sur le corps et proches du corps. Ainsi, ce qui est proche du méronyme est aussi proche de l'holonyme. Ces constructions expriment le contrôle que nous pouvons opérer sur *Sa*, objet du Monde Référentiel. L'objet est accessible perceptuellement et peut être appréhendé. *Anba* opère sur *nen* un changement de type. D'organe de perception olfactive, *nen* devient repère incorporé de perception visuelle. Notons aussi que la perception olfactive peut guider l'opération cognitive de localisation spatiale. Nous sommes dans l'indexicalité. Dans *Sa anba zié'w*, *anba* est associé au verbe de perception, *wè*. Il n'y a pas de détournement de la fonction de *zié* dans *anba zié*. *Anba* fonctionne en opérateur en modalisant la proximité spatiale entre l'objet à percevoir et les yeux du possesseur de *zié*. *Zié* nous permet d'appréhender le Monde Référentiel en nous conviant à concevoir le champ visuel comme un contenant. *Zié* a

la prétention de placer les objets-contenus du Monde Référentiel sous son contrôle. L'expression *Sa anba lanmen 'w* (*C'est sous tes mains*) nous indique que la proximité de *sa* s'exprime en possibilité de préhension. En tant que membre qui permet la préhension, *lanmen* nous indique que ce qui est à portée du corps est potentiellement perceptible. Au sein de tous ces énoncés, la proximité spatiale s'exprime par la perception. *Zié, nen*, sont des méronymes corporels de perception. *Lanmen*, c'est le méronyme corporel de la préhension. *Zié, nen, lanmen* sont donc des opérateurs de la cognition, opérateurs qui seront convoqués pour encoder la proximité spatiale entre le corps et un objet discret. Nous les qualifions de déictiques incorporés. Ces énoncés d'analyse sont porteurs d'humour. L'humour est un marqueur de la subjectivité dans l'énonciation.

Conclusion

Anba, opérateur cognitif de modalisation, introduit des syntagmes prépositionnels dont la partie nominale renvoie à des méronymes-organes de sens ou méronymes membres du corps. Dans ces constructions, *anba* fait valoir la même valeur d'emploi de contrôle. *Anba* nous indique que des méronymes corporels et le corps peuvent fonctionner en déictiques. *Anba* est opérateur d'indexicalité.

Deux expressions originales : *anba jouk* et *anba fèy*

Ici, *anba* introduit deux compléments à statut syntagmatique différent. Contrairement à *fèy*, *jouk* permet un développement syntagmatique. Nous pouvons dire *anba jouk an moun* (sous le joug de quelqu'un), mais pas *anba fèy an moun* (sous la feuille de quelqu'un). Cela est certainement dû au statut cognitif de chacun de ces termes. *Jouk*, dans la société coloniale martiniquaise est le symbole de la relation dominant-dominé. Cette relation dynamique transfère sa télélicité sur le concept de *jouk* lui-même. *Fèy*, c'est la non télélicité. Cette non télélicité se transfère sur le concept lui-même d'où le nom développement syntagmatique. *Anba fèy* a une valeur adjectivale ou adverbiale, comme dans ... *sé pa an ti madanm ou ni anba fèy* (...ce n'est pas une relation amoureuse que tu entretiens discrètement (BARTHÉLÉRY 2008 :91). *Anba jouk* a une valeur localisatrice. *Anba jouk* revêt une valeur aspectuelle. *Anba fèy* est le nom d'un personnage du roman de CHAMOISEAU (1988:137). Il en va de sa valeur adjectivale, et du fait que nous sommes enclins à donner des sobriquets aux autres. Le sobriquet est à l'image de la perception que nous avons de la personne à qui s'adresse ce

même sobriquet. Il y a iconicité entre sobriquet attribué et modalité d'être perçue subjectivement.

Anba et "ideal meaning"

Zot ka maché anba lapli a konsa ; ek lékol ka viré pran talè. (Vous marchez sous la pluie ; et l'école recommence bientôt).

[...] *anba an gwo lapli kip a ka fini pies* ([...] sous une pluie diluvienne qui ne cesse pas) BARTHÉLÉRY 2008 :66).

Nous empruntons la notion de *ideal meaning*" à HERSKOVITTS (1986 : 39-40). L'auteur définit ce concept comme suit:

« The meanings I propose for the prepositions, the ideal meanings, share properties with prototypes, but are better suited to the domain of spatial relations. The ideal meaning of a preposition is a geometrical ideal, from which all uses of that preposition derive by means of various adaptations and shifts. [...] In a particular use of a preposition, the ideal meaning may have been « transferred » to another relation, one that is in some way closely related; this new relation may in turn be only approximately true ».

Dans *anba lapli a*, *lapli a* se conceptualise comme une entité dont la représentation géométrique et spatiale définit, dans sa partie la plus basse vers la Terre, une ligne au-dessus de la tête de *zot*. Cette ligne établit un rapport de contiguïté avec le sommet du crâne des entités représentées par *zot*. L'Homme a deux orientations canoniques inverses. L'Homme, quand il marche, a le corps orienté vers le haut. La pluie décrit le mouvement inverse du haut vers le bas. Ainsi, ces deux orientations intrinsèques justifient bien l'emploi de *anba*. Dans sa chute verticale jusqu'à la Terre, *lapli a* décrit plusieurs sous-espaces. *Anlè*, donc *anba*, pour les entités humaines représentées par *zot* est l'un de ces sous-espaces. Nous pouvons bien dire *lapli ka tonbé anlè Matinik* ou *Matinik anba lapli*. Ainsi, *the ideal meaning*" de *anba* établit un rapport de contiguïté entre *anlè* et *anba*. Si *lapli ka tonbé anlè mwen* (*si la pluie tombe sur moi*), *mwen anba lapli a* (je suis sous la pluie). Avec *anba*, nous avons le sentiment de *lapli a* a arrêté sa chute. Alors, cette relation physico-spatiale entre *lapli a* et *zot* est *approximately true*." Nous empruntons cette expression à HERSKOVITTS (1986 : 40). La relation véritable entre *zot* (vous) et *lapli* (la pluie), c'est *an*. Alors, nous pouvons gloser *anba* par *an* ou *adan* (dedans). Avec *an*, *adan*, la relation que *lapli*

a et *zot* entretiennent, c'est une relation de « contenant-contenu ». *An* transforme la relation de contiguïté- *anba* en relation contenant-contenu/inclusion totale -*an*. C'est la connaissance partagée que nous avons de la relation entre la pluie et les hommes dans le Monde référentiel. Ainsi, *the ideal meaning*" nous permet aussi de déceler le rapport qui lie les prépositions spatiales *anba* et *an*. Si *an* est la « vraie » relation entre *lapli a* et *zot*, cela signifie que la relation *anba lapli a* est une relation de vérité méronymyque de *an lapli a*. *An* est alors un holonyme pour *anba*. Si nous dépassons la valeur spatiale concrète de *anba* et que nous considérons que *anba* convoque sa valeur métaphorique de contrôle, la relation devient vraie dans la mesure où *lapli* met *zot* sous contrôle. *Anba* définira ainsi une zone d'influence. *Ideal meaning* peut être défini par la valeur figurée d'une entité linguistique. *Ideal meaning*, c'est la valeur fonctionnelle des entités linguistiques. C'est l'approche fonctionnelle et cognitive qui nous le révèle. Somme toute, *Zot ka maché an lapli a konsa* est plus vrai que *Zot ka maché anba lapli a konsa*, seulement si nous saisissons *an* et *anba* dans leur sens concret-spatial.

Anba et la diglossie

Si la causalité est un concept fondamental dans l'expérience humaine, nous pouvons inférer que la passivation est un rapport saillant dans la vie en général. En langue, sous le faix de la diglossie qui caractérise les rapports Français-Créole/ Créole-Français, les locuteurs en situation de communication d'urgence font apparaître des emprunts de conceptualisation dans leurs énoncés. Dans le cadre de l'expression de la passivation agentive, nous sommes témoin d'énoncés du type *Lapawol ké pri pa M.B.* (La parole sera prise par B.H) ; *Sé an liv ki matjé pa B.H* (C'est un livre écrit par B.H) ; *Mòso tala chanté pa R.B.* (Ce morceau est chanté par R.B).

Ces emprunts de conceptualisation à la langue française amènent les locuteurs à produire un phénomène de calque dans leurs énoncés. Les locuteurs convoquent *pa* dans l'expression de la passivation agentive. Les cibles représentent les entités résultantes *lapawol*, *liv*, *mòso*. Le site, quant à lui, représente l'agent. Une connaissance et une mise en pratique de la capacité agentive de *anba* permettraient d'éviter ces emprunts de conceptualisation. Ainsi, les locuteurs auraient pu dire *Lapawol anba lang M. B.* ; *Sé an liv ki fet anba dwet B.* ; *Mòso tala sòti anba lavwa R.B.*

Conclusion

Anba nous révèle une intersection cognitive entre *anba*, *an*, *adan*, *épi*, par. Cette préposition nous permet donc d'établir un rapport dialectique entre localisation spatiale et manière d'être, entre agent, patient ou bénéficiaire dans un rapport dialectique. C'est ainsi que le profil étymologique de *anba* est très éloquent pour l'interprétation de cette préposition spatiale. « En bas » → *anba* « En » → contenant-contenu « Bas » → localisation dans le rapport contenant-contenu. Nous proposons de qualifier *anba* de préposition complexe.

Il nous paraît aussi important de faire le point sur le rapport que *anba* entretient avec l'axe vertical haut-bas. Dans le Monde Référentiel, il existe des entités qui ont la capacité motrice de lutter contre la pesanteur, et de rester accrocher à un plan horizontal. C'est le cas de la mouche, du moustique, de l'anoli, du mabouya, de la limace, du papillon, de la bête à mille pattes, etc... La liste n'est pas exhaustive. Ces bêtes définissent bien un rapport de localisation « dessous » par rapport au plan horizontal, mais, la langue créole, tout comme la langue française, ne convoque pas la préposition *anba*, « sous » pour expliciter ce rapport de localisation. Il en va de l'orientation intrinsèque de ces entités dans ce rapport de localisation. Nous ne dirons pas *Moustik la anba plafon an*, mais *Moustik la anlè plafon an*.

Ainsi, quand le contact est un trait déterminant dans le rapport de localisation entre une entité et un plan horizontal élevé, le plan vertical haut-bas n'est pas un critère suffisamment pertinent quant à l'emploi de la préposition spatiale de relation. L'orientation intrinsèque de l'entité localisée est déterminante.

Le schème cognitif de *anba*, c'est le contrôle associé à la notion de zone d'influence. *Anba*, c'est aussi la préposition de la passivation agentive. *Anba* est un opérateur de hiérarchisation entre zone de puissance et zone de non puissance. *Anba* est polycatégoriel. *Anba* peut être adjectif, substantif, adverbe et préposition. La zone de non puissance que définit *anba* opère dans la polycatégorialité.

II.8. Les prépositions *asou/anlè* (sur)

Ces deux prépositions spatiales du créole martiniquais forment un doublet à l'intérieur duquel chacune des prépositions obéit à des règles distributionnelles conditionnées par le contexte.

Quel est le profil étymologique de *asou* ? Selon nous, *asou* se compose de *a+sou*. *Sou* vient de l'ancien français « sor » qui signifie « sur ». *Sou* exprime le contact, et *a* vient renforcer

cette idée de contact par le trait coïncidence. Cette analyse nous semble nécessaire, vu que des non créolophones traduisent *asou* par « sous ». Il en va de la proximité phonétique entre les deux formes.

Anlè et les métaphores d'orientation

Les caractéristiques fondamentales de asou et de anlè.

En créole martiniquais basilectal contemporain, *asou* et *anlè* se distinguent par des traits que l'analyse qui suit mettra en évidence.

Analyse de asou.

Liv la asou tab la (Le livre est sur la table).

Asou vient signifier que la cible, *liv la*, est en contact avec le site, *tab la*. Le contact se conceptualise en conjonction spatiale dans un rapport « porteur-porté », selon l'axe vertical. Ce contact physique crée une relation de comitativité entre les deux entités cible et site. *Asou* permet de conceptualiser le site *tab la* en porteur, et la cible, en porté. *Asou* permet à *tab la* de représenter *plato tab* (plateau de la table). *Asou* est un opérateur synecdochique « le tout pour la partie ». Dans ce rapport porteur-porté, le site contrôle la position d'équilibre de la cible, et lui permet de résister à l'attraction gravitationnelle par blocage. *Asou* nous permet de conceptualiser le site et la cible comme proches du locuteur dans une co-spatialisation relative. *Asou* permet l'accès à la perception visuelle. Pragmatiquement, *asou* permet la préhension. Ainsi, accès à la perception visuelle et accès à la préhension vont de pair. Avec *asou*, l'homme développe une capacité d'emprise sur les entités du Monde Référentiel. Afin d'atteindre le porté, le « je » épistémique ne modifie pas de façon significative sa posture-corps. Il faut noter la différence de taille entre la cible et le site. PEETERS et BRUSSEL (2005 :81-101) insistent sur cette différence de taille entre site et cible.

Analyse de anlè.

Liv la anlè létajè a (Le livre est sur l'étagère).

Anlè maintient la relation porteur-porté. Comme *asou*, *anlè* opère sur l'axe vertical. Toutefois, *anlè* crée une distance spatiale entre le locuteur et la cible. Cette distance spatiale peut fermer l'accès à la perception visuelle. L'accès à la préhension peut être annulé ou peut nécessiter que le corps du « je » épistémique s'allonge selon l'axe vertical vers la cible.

L'utilisation d'un instrument d'allongement du corps du « je » sujet épistémique peut être nécessaire dans la quête de préhension de la cible.

Dans *Boul la anlè kay la* (La balle est sur la maison), l'accès à la perception et à la préhension sont compromis. La réversibilité n'est pas possible pour des raisons géométriques au moins (PETEERS et BRUSSEL (2005 :81-101). Ainsi, *anlè* et *asou* sont associés au schème cognitif de contact, de conjonction.

Dans *Avion an ka pasé anlè kay la* (L'avion passe au-dessus de la maison), la préposition *anlè* fait valoir un trait complémentaire de conceptualisation. Il est évident que *anlè* est associé au schème cognitif de disjonction spatiale, non contact. Le rapport porteur-porté est annulé. Avec *anlè* régi par *ka pasé*, le champ visuel s'ouvre selon l'axe horizontal. C'est aussi cette ouverture qui confère à *anlè* sa télicité. Cette télicité est transférée par le sémantisme du verbe recteur.

Anlè et le contexte.

La phrase *Mété lanmen'w anlè tet ou* (Mets tes main sur ta tête) est porteuse d'une ambiguïté que seul le contexte permettra de lever. En langue française, elle correspond à a) « Mets tes mains sur ta tête » ; b) « Mets tes mains par-dessus ta tête ». La traduction en français fait apparaître une différence de conceptualisation en créole pour une même forme de surface. En a), *anlè* traduit une télicité de contact. Les mains exercent une pression sur le sommet du crâne. En b), *anlè* exprime la disjonction spatiale entre le sommet du crâne et les mains. Dans les deux cas, la préposition *anlè* est un opérateur de synecdoque « le tout pour la partie ». Ainsi, la préposition *anlè* peut encoder les concepts de contact et de non contact.

Anlè et aphérèse.

La phrase française « Soulève le sac ! » peut correspondre aux deux phrases suivantes en langue créole basilectale martiniquaise : a) *Lévé sak la* ; b) *Lévé sak la anlè !* En a), il y a aphérèse du français au créole. En revanche en b), il y a fausse aphérèse dans la mesure où la forme *anlè* placée à droite de *sak la* correspond à la forme « *sou* » préfixée à « lever » en français. Cette fausse aphérèse fait apparaître *anlè*, et non *asou*. *Anlè* est adverbialisable, mais pas *asou*. Ce phénomène de fausse aphérèse associé au sémantisme de *anlè* et de son verbe recteur rend compte du trait de disjonction que revêt *anlè*. La télicité de *anlè* se traduit syntagmatiquement par sa capacité à transformer un préfixe originellement agglutiné à gauche à la forme verbale française en adverbe placé à droite du verbe recteur en langue créole. Cette

aphérèse nous rappelle la non étanchéité des classes préfixe, adverbe et préposition. Au niveau cognitif, la fausse aphérèse se conçoit en télicité syntagmatique de forme.

Asou, anlè et les verbes du « dire ».

Yo kritjitjé Alen asou sa i di ya (On a critiqué Alain sur ce qu'il a dit).

Nous pouvons décomposer cet énoncé en considérant les événements qui le constituent :

Év¹ *Alen (i) di sa.* (Alain a dit cela).

Év². *Yo kritjitjé Alen.* (On a critiqué Alain).

La critique est postérieure aux propos tenus. La relation saisie dans la visée de discours analysé en schème sémantico-logique, c'est la relation support-contact. C'est ce qui permet de concevoir notre énoncé de départ comme porteur d'une prédication seconde. L'événement¹ se conçoit en « support ou thème », et l'événement² se conceptualise en « apport ou rhème ». Selon KLEIBER et RIÉGEL (1997:420), « tout énoncé comporte en principe un support ou thème et un apport ou rhème. De l'un à l'autre s'instaure un rapport de prédication ». Le thème a la fonction d'apposé, et le rhème celle d'apposition. CADDÉO (2002 : 8) fait remarquer « qu'on parle de manière quasi systématique de la notion de prédication seconde dans les définitions de l'apposition ».

Asou fonctionne en opérateur cognitif de marqueur d'apposition entre événement cible et événement site. En effet, une critique ne peut se formuler qu'au sujet d'un propos antérieurement tenu. De ce fait, tout en marquant un rapport de contiguïté entre ces deux événements, *asou* séquentialise ces événements. *Asou* est donc un opérateur cognitif de séquentialisation événementielle. *Asou* est un opérateur de la grammaire des événements. Cette séquentialisation indexicalise un rapport logique de cause à effet entre événement cible et événement site. *Alen di sa* est antérieur à *yo kritjitjé'y*. *Asou* est un opérateur cognitif de cause à effet, car il permet de concevoir les propos tenus comme la cause de la critique. *Asou*, opérateur cognitif de mentalisation, nous permet de conceptualiser les idées-*sa i di ya-* comme support d'interactions langagières. Dans les interactions socio-langagières, les idées se développent dans un rapport de contiguïté les unes aux autres. Le schème cognitif associé à *asou*, c'est le contact-support. En convoquant *asou*, le locuteur insiste sur le lien-contact direct entre cause et effet. *Asou* est donc un opérateur cognitif de modalisation de contact. Dans l'énoncé *Yo kritjitjé Alen asou sa i di ya*, *di* est verbe du « dire » qui suppose un thème et un rhème. *Di* et *kritjiké* sont en isotopie conceptuelle. La forme de l'énoncé est iconique à sa conceptualisation. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La variation

de formes *asou/anlè* par iconicité renvoie à une variation de conceptualisation. *Anlè* viendrait renforcer la télicité fonctionnelle du rhème. En effet, la critique-rhème peut affecter le thème-dire.

Conceptualisation

Quand *asou* est régi par un verbe du dire, *asou* peut établir une hiérarchisation entre thème et rhème. *Asou* nous invite à conceptualiser le thème en événement "*ground*" pour le rhème, événement "*figure*." De ce fait, *asou* nous permet de concevoir cette opération cognitive du dire comme opération de mentalisation d'apposition. L'événement recteur est rhème. L'événement régi est thème. *Asou* est un opérateur cognitif de prédication seconde entre rhème et thème. Rhème et thème sont en contact direct de topologie syntagmatique.

Anlè et la prédication seconde

Ou ké las palé anlè bagay ou pa konnet. (Tu arrêteras de parler de choses que tu ne connais pas).

Nous pouvons concevoir la transformation suivante : a) *Ou pa konnet bagay.* (Tu ne connais pas des choses) ; b) *Ou ké las palé (anlè bagay).* (Tu arrêteras d'en parler). *Palé* (parler) est un verbe du dire (PORHIEL 2001:177).

La description événementielle de cet énoncé répond à la même logique ci-dessus décrite. L'intérêt est de mettre en évidence l'apport de *anlè*. *Anlè* fonctionne en opérateur cognitif de mentalisation, et est saisi dans sa valeur d'emploi de disjonction spatiale figurée. *Anlè* permet de concevoir les deux événements qu'il relie comme distants l'un de l'autre. En effet, *ou pa konnet*, signifiant l'ignorance, crée une distance entre *ou* et le savoir. La forme négative de la phrase contribue à maintenir la distance entre *ou* et le savoir. *Anlè* fonctionne donc en opérateur cognitif marqueur d'apposition entre thème et rhème, et nous invite à conceptualiser le rhème comme distant métaphoriquement du thème dans le savoir de l'interlocuteur. *Bagay ou pa konnet* (Choses que tu ne connais pas) est thème. *Ou ké las palé* (Tu arrêteras de parler) est rhème. *Anlè* crée la disjonction entre ces deux événements. *Anlè* est associé au schème cognitif de disjonction spatiale métaphorique.

Conceptualisation

Quand *anlè* est régi par un verbe du dire, *anlè* peut, comme *asou*, contribuer à une hiérarchisation entre l'événement "*ground*" et l'événement "*figure*." En outre, *anlè* peut

pragmatiquement nous demander de nous représenter l'événement cible comme métaphoriquement distant de l'événement site. La forme de la phrase, négative en l'occurrence, contribue aussi à cette conceptualisation. La négation crée la distance que renforce la télicité de *anlè*. Le schème cognitif de *anlè*, c'est la disjonction spatiale métaphorique.

Mise à l'épreuve de cette conceptualisation

Transformons cet énoncé en phrase affirmative :

Ou ka palé anlè bagay ou konnet. (Tu parles de choses que tu connais).

"Ground event" : *Ou konnet bagay.* (Tu connais des choses).

"Figure event" : *Ou ka palé.* (Tu en parles).

Contrairement à l'énoncé antérieur, cette phrase jouit d'une polarité méliorative. *Ka*, morphème aspectuel, transfère sur *anlè* sa télicité durative. *Anlè* est donc saisi ici dans sa valeur d'emploi de rapprochement, de contact, de conjonction. Il permet de concevoir un rapport de contiguïté entre rhème et thème. *Ou konnet bagay* est le support métaphorique de *ou ka palé*. C'est la connaissance générale que nous avons du propos-discours qui se présente en thème pour une performance oratoire, rhème. La forme affirmative de la phrase contribue à la caractérisation du schème cognitif contact-support contiguïté de la préposition *anlè*. *Anlè* est un opérateur cognitif de modalisation qui contribue à la caractérisation de la forme de la phrase. *Anlè* nous invite, par sa télicité, à concevoir la forme négative comme une forme qui crée la disjonction spatiale métaphorique entre *Figure event* et *Ground event*. Inversement, *anlè* nous convie à conceptualiser la forme affirmative comme une forme qui crée une conjonction entre les événements mis en relation. La conjonction est opérée par une télicité métaphorique aspectuelle. Ce propos nous rappelle la pensée de MERLE (2008 :1) qui stipule ce qui suit :

« L'hypothèse avancée ici sera que, en anglais ou en français, les prépositions susceptibles d'exprimer une relation temporelle ou spatiale « dont « sous » fait partie- ont systématiquement, elles aussi, une aptitude particulière à exprimer l'aspect ».

Nous pouvons appliquer cette conceptualisation à *anlè*. *Anlè*, nous l'avons vu, intervient dans la façon de modaliser l'interprétation du procès. L'expression de l'aspect n'est pas réservée au domaine verbal. La préposition spatiale, *anlè* en l'occurrence, peut y contribuer. Dans *I ka*

palé anlè bagay i pa konnet, *anlè* intervient dans la façon d'interpréter, de nous représenter le procès en créant la distance entre les deux événements mis en relation. La forme *ka*, elle aussi, contribue à l'expression de l'aspect.

Asou versus anlè dans l'expression des situations mathématiques d'addition et de soustraction

Situation mathématique additive

Nous allons montrer l'apport sémantique de l'alternance *asou / anlè* à partir des deux phrases suivantes : a) *Mété dé mango asou'y ba mwen !* (Mettez deux mangues sur cela moi!) ; b) *Mété dé mango anlè'y ba mwen !* (Mettez deux mangues sur cela pour moi !) pour (Ajoutez-moi deux mangues!)

Mété (Ajoutez) est associé aux sémantiques primitives « REPRES »; «FAIRE» ; «CONTROL ». BORILLO (1998 :142-143) range « mettre », correspondant français de *mété*, parmi les verbes causatifs de déplacement. *Mété* est donc un verbe de mouvement du corps. Pragmatiquement, *mété* permet de concevoir un déplacement potentiel de la cible *dé mango* vers un site constituant un tas, *y*, holonyme déjà constitué. Ainsi, *mété* permet donc de nous représenter le C.O.D., *dé mango*, comme méronyme additionnel potentiel de *y*. Dans *ba mwen* (pour moi), *mwen* représente alors l'entité bénéficiaire potentielle de la transaction décrite par la phrase.

Asou, saisi dans sa valeur de contact par conjonction, nous amène à conceptualiser le méronyme additionnel comme mentalement en contact avec l'holonyme *y*. Au moment de l'énonciation, *dé mango* n'est pas encore ajouté à l'holonyme déjà constitué, *y*. Ainsi, *asou* fonctionne en opérateur cognitif modalisateur d'ajout par anticipation. Illustrant par ailleurs le principe d'anticipation décrit par VANDELOISE(1987), *asou* nous convie à nous représenter le méronyme d'ajout, *dé mango*, comme acquis pour *mwen*. De ce fait, *asou* nous permet de nous représenter *mwen* comme bénéficiaire possible anticipé de *dé mango*. La demande d'ajout méronymique de *mwen* est alors possible. C'est ainsi que nous pouvons nous la représenter, de par le schème cognitif de conjonction-contact associé à *asou*. *Asou* est donc un opérateur cognitif modalisateur de subjectivité qui, axiologiquement, est de type mélioratif pour le bénéficiaire-demandeur. *Asou* intervient dans la force illocutoire de la phrase en nous renseignant sur la relation interpersonnelle existant entre les actants de l'énoncé-action : *ou*, l'interlocuteur, et *mwen* le locuteur. *Asou*, opérateur cognitif aspectuel, renforce la valeur axiologique de l'impératif *mété*.

Avec *anlè*, saisi dans sa valeur d'emploi de disjonction spatiale, le méronyme d'ajout n'est pas conceptualisé comme acquis. Il n'est que potentiel, et non possible. La transformation de la phrase est très éloquente :

a) *Mété dé mango anlè 'y ba mwen !* (Ajoutez-moi deux mangues !)

b) *Dé mango anlè 'y* (Deux mangues de plus).

c) *Mété dé mango ba mwen* (Ajoutez-moi deux mangues!)

Dans *dé mango anlè 'y*, la cible *dé mango* est spatialement en disjonction avec *y*, holonyme déjà constitué. Avec *anlè*, le statut cognitif du demandeur-bénéficiaire potentiel *mwen* est moins marqué dans la visée illocutoire de la phrase. *Anlè*, opérateur cognitif de modalisation, ne renforce pas la force axiologique de l'impératif *mété*. Il y a donc un rapport de non congruence entre la polarité aspectuelle de *mété* et le schème cognitif de disjonction associé à *anlè*. Les formes sont en relation d'allotopie.

Mais, l'interprétation cognitive de la phrase ne s'arrête pas là. Nous ne pouvons pas passer sous silence le fait que *anlè* est une préposition télélique, d'une part, et que *anlè* est holonyme cognitif pour *asou*, d'autre part. Ainsi, dans *Mété dé mango anlè 'y ba mwen*, *anlè*, préposition télélique, peut aussi nous amener à concevoir le trajet de conjonction du méronyme d'ajout vers *y*, holonyme, tas déjà constitué. C'est le sémantisme du verbe recteur qui marque la demande de conjonction. Avec *mété asou*, la cible a atteint le site par anticipation, alors qu'avec *mété anlè*, la cible est en voie d'annuler la disjonction spatiale entre elle et le site. La télélicité de *anlè* s'oppose à l'atélicité de *asou*.

Conceptualisation

Quand la préposition *asou* intervient dans l'expression des situations mathématiques additives, elle fonctionne en opérateur cognitif de modalisation, et nous permet de nous représenter le méronyme additionnel comme acquis, en contact avec le tas-holonyme déjà constitué. Ce tas déjà constitué se conceptualise en base-support d'addition, événement antérieur pour le méronyme additionnel, événement postérieur.

Quand la préposition *anlè* intervient dans l'expression des situations mathématiques additives, elle fonctionne en opérateur cognitif de modalisation, et nous permet de nous représenter le méronyme additionnel comme non acquis ou en voie d'acquisition, détaché spatialement du tas-holonyme déjà constitué. Cette différence de conceptualisation est due à

la caractérisation (statique) de *asou* et (télique) de *anlè*. La différence de formes renvoie, par iconicité, à une différence signification.

Anlè et la caractérisation cognitive du tas déjà constitué, support d'addition

Anlè nous permet de conceptualiser le tas-support d'addition comme constitué d'éléments accumulés, superposés selon l'axe vertical. De ce fait, cette préposition nous convie à nous représenter l'opération cognitive d'addition comme une opération cognitive d'accumulation par superposition d'éléments. Cette conceptualisation de l'addition est cohérente avec la métaphore orientationnelle « le plus est en haut ». Le schème cognitif associé à *anlè* ici, c'est le contact après télicité aboutie du méronyme de conjonction.

Situations mathématiques soustractives

Considérons les deux phrases suivantes :

a) Sé dé mango pouri'w la, tiré yo asou'y ba mwen ! (Vos deux mangues pourries, enlevez-les sur cela pour moi !) (Les deux mangues pourries, ôtez-les du lot, je vous prie !)

b) Sé dé mango pouri'w la, tiré yo anlè'y ba mwen ! (Vos deux mangues pourries, enlevez-les dessus pour moi !) (Les deux mangues pourries, ôtez-les du lot, je vous prie !)

Tiré, correspondant créole d'enlever, c'est un verbe causatif de déplacement. *Tiré* indique ici le déplacement-disjonction de la cible, *sé dé mango pouri'w la -yo*, par rapport au site, *y*. Ce déplacement désigne un prélèvement, une extraction. *Tiré* est de polarité aspectuelle initiale. De par son sémantisme, *tiré* nous permet de conceptualiser *sé dé mango pouri'w la-yo* en méronyme d'extraction, détachable de l'holonyme. *Asou* et *anlè* nous permettent de nous représenter *y* en site-holonyme de localisation préalable de la cible. Ainsi, l'opération cognitive de soustraction affecte le site dans sa globalité. Cette caractérisation du site est due à la télicité du verbe recteur *tiré* dans *tiré... asou*, à la télicité du verbe recteur et de la préposition dans *tiré... anlè*.

Voyons maintenant en quoi l'alternance en asou - anlè est pertinente

À partir de *Tiré yo asou'y*, nous pouvons concevoir la transformation suivante : *Yo asou'y. Tiré yo! Yo asou'y est "Ground event" pour tiré yo!, "Figure event". Yo asou'y* nous permet de nous représenter le méronyme détachable par soustraction en relation de contiguïté-contact avec l'holonyme *yo*. Cette relation initiale de contiguïté est donc l'événement

antérieur à l'opération cognitive de soustraction. *Y*, repère spatial-site de *yo*, se conceptualise, via *asou*, comme porteur de la cible -porté, *yo*. *Asou* fonctionne en opérateur de localisation spatiale initiale du méronyme de prélèvement. Le schème cognitif associé à *asou*, c'est le contact-contiguïté. *Asou* est un opérateur cognitif de relation topologique entre la cible et le site. Avec *asou*, la relation méronyme- holonyme inhérente à l'opération cognitive de soustraction n'est pas encore constituée. Toutefois, le sémantisme du verbe recteur *tiré* annonce l'intention de cette relation partie-tout. *Asou* nous rappelle que le méronyme soustractif est inclus dans l'holonyme. En effet, nous ne pouvons extraire d'un tout que ce qui appartient à ce tout, et est inclus dans ce tout. Avec *tiré* et *asou*, l'opération cognitive de soustraction se conceptualise en une opération de tension. Cette tension, nous le rappelons, naît du sémantisme de disjonction de *tiré* et de conjonction de *asou*. Verbe recteur et préposition régie sont de polarité de caractérisation opposée.

Dans *tiré yo anlè'y*, *anlè* nous amène, de par sa télélicité, à nous représenter le méronyme d'extraction, *yo*, comme potentiellement en disjonction spatiale d'avec l'holonyme, *y*. Il y a anticipation de détachement. L'opération cognitive de soustraction est considérée comme ayant atteint son terme. *Anlè* fonctionne en opérateur cognitif d'anticipation de disjonction dans le cadre des situations mathématiques soustractives. *Anlè* nous invite donc à nous représenter l'opération cognitive de soustraction comme une opération de disjonction spatiale par anticipation du méronyme de prélèvement d'avec le site, lieu de référence. Le schème cognitif de disjonction spatiale par anticipation associé à *anlè* est rendu évident par la relation de congruence entre le sémantisme du verbe recteur et le sémantisme de la préposition régie.

Conceptualisation de l'opération mathématique de soustraction

Cette opération permet de faire émerger à la conscience la conceptualisation de la relation partie-tout. Si *asou* nous oriente vers l'attachement du méronyme de prélèvement à son tout holonyme, *anlè*, en revanche, de par sa télélicité, nous invite à nous représenter l'événement de disjonction inhérente à l'opération cognitive de soustraction. Ces deux prépositions constituent une dialectique cognitive de l'opération de soustraction.

Anlè opérateur diminutif d'intensité, de volume.

a) Bésé anlè radio si'w plé ! (Baisse sur la radio, s'il te plaît !) (Diminue le volume de la radio, s'il te plaît !)

b) *Fèmen anlè dlo a!* (Ferme sur l'eau !) (Diminue le débit de l'eau !)

c) *Bésé anlè tanbou a, i ka kouvè chanté a !* (Baisse sur le tambour, il couvre le chant !) (Joue moins fort au tambour, le son du tambour couvre la voix du chanteur !)

Ces énoncés expriment la demande de diminuer le volume sonore d'un objet instrument. Ces énoncés placent le locuteur dans une évaluation subjective de perception d'un volume sonore caractérisé par *anlè*. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. En a), *bésé anlè radio a !*, *anlè* opère sur *radio a* un changement de type en saisissant *radio a* dans une construction de type métonymique « l'instrument pour le volume de l'instrument ». Notons que la construction intransitive peut être remplacée par la construction transitive, *bésé radio a !* Cette construction en rapprochement maximal des formes est une augmentation de la relation métonymique. C'est *bésé* seul qui porte le sémantisme de diminution et laisse supposer que le son de la radio est trop fort. Le lien conceptuel entre volume et instrument est plus étroit. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. C'est le sémantisme de *bésé* qui permet de concevoir ces deux énoncés comme synonymes cognitifs. En effet, *bésé*, verbe de mouvement, suppose un mouvement selon l'axe vertical, du haut vers le bas. La préposition téléique *anlè*, associée au sémantisme de *bésé*, est un opérateur cognitif partitif qui vient prélever dans l'holonyme implicite - niveau du son- un méronyme soustractif. *Anlè* est donc un opérateur cognitif de transmission d'affect métaphorique. *Radio a* est conceptualisé comme affecté par une demande diminution de volume de son qui la caractérise. La transformation qui suit rend explicite cette affectation : *Bésé anlè radio a/Radio a anlè / Bésé'y !* Nous sommes dans la métaphore d'orientation. En b), *Fèmen anlè dlo a ! (Ferme sur l'eau !)*, (Diminue le débit de l'eau !) la caractérisation d'opérateur cognitif partitif de *anlè* se manifeste différemment. Il en va du sémantisme de *fèmen*. Nous ne pouvons pas concevoir comme équivalentes les phrases suivantes : a) *Fèmen anlè dlo a ! (Ferme sur l'eau!)* (Diminue le débit de l'eau !); b) *Fèmen dlo a ! (Ferme l'eau !)*. La construction transitive b) signifie que l'eau ne coulera plus. *Fèmen* signe donc l'arrêt de l'événement *Dlo a ka koulè* (L'eau coule). La construction intransitive a) suppose que l'eau aura un débit moindre. *Anlè* fonctionne donc en opérateur cognitif partitif qui vient prélever un méronyme soustractif sur le débit de l'eau. C'est en cela que *dlo* sera affecté. Ici aussi, *anlè* fonctionne en opérateur de construction métonymique. Le rapprochement maximal des formes dans *fèmen dlo a* renvoie, par iconicité, à une baisse maximale du débit de l'eau. Le transfert d'affect est hiérarchisé. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique.

Ces constructions entraînent chez des locuteurs martiniquais un emprunt de conceptualisation. Nous sommes témoin d'énoncés du type « *Baisse sur la radio !* » ; « *Baisse la radio !* ». Il

s'agit de calques basilectaux. Les formes sont françaises et la conceptualisation est créole. Le schème cognitif associé à *anlè* dans ces constructions, c'est le contact métaphorique associé au trait prélèvement méronymique-transmission d'affect. Le cotexte s'avère déterminant.

Asou opérateur de multiplication des événements

C. té ka fimen sigaret asou sigaret. (C. fumait cigarette sur cigarette).

La préposition *asou* met en relation de cible et de site deux occurrences d'un même lexème, *sigaret*. Cette réduplication est indice de réitération qui, selon VAN de VELDE (2006 :97), est « un mode de multiplication des événements ». Le sujet de *fimen* est patient sémantique. *Sigaret* n'est pas accompagné de déterminant. *Té ka fimen* est aspectuellement duratif. Il en va du sémantisme du morphème aspectuel, *ka*. Nous renvoyons à BERNABÉ (2003 :145). De par sa valeur d'emploi de contact-contiguïté, *asou* nous indique que ces deux événements se succèdent dans une immédiateté de contact par superposition. Cette superposition crée une discontinuité dans le sémantisme aspectuel du verbe recteur. L'absence de déterminant devant la cible et le site ouvre la voie à la pluralité. Ainsi, *sigaret asou sigaret* n'est qu'une succession méronymique d'un holonyme événementielle continu, *té ka fimen*. Dans cette continuité événementielle, *asou* est un opérateur cognitif quantitatif (N + 1) de séquentialisation et de continuité. Le synonyme cognitif de *asou* dans ce contexte d'emploi, c'est *après*. *Asou* est un opérateur de discontinuité dans un sémantisme de continuité. *Asou* crée une similitude apparente entre cible et site. C'est cette similitude qui crée la réitération. Cette réitération est immédiate. Elle est aussi similitude. L'immédiateté s'exprime en termes de contact-coïncidence.

Conceptualisation

Quand *asou* crée une relation cible - site entre deux entités similaires représentées en langue par la même forme, *asou* permet d'encoder le concept de réitération événementielle dans une successivité immédiate. Cette successivité immédiate fait de *asou* un opérateur cognitif de réitération événementielle (N+1). *Asou* est un opérateur de grammaire événementielle. *Asou* fait donc apparaître le rapport entre quantité d'actions et quantités d'événements. *Asou* nous permet de concevoir qu'un événement peut être holonyme pour une réitération d'événements et d'actions méronymiques. *Asou* est opérateur de partitivité événementielle. *Asou* saisit le trait d'immédiateté dans la réitération. *Asou* est un opérateur du

concept de routine. La routine affecte l'Homme en le contraignant à la répétition événementielle et d'actions.

N + asou + N et la conceptualisation du temps

Saisi dans la construction syntaxique N + *asou* + N avec absence de déterminant, *asou* nous convie à nous représenter le Temps comme holonyme-contenant pour des méronymes-contenus présentés dans leur pluralité de répétitions et de successivité. Caractérisant ainsi les événements, *asou* fait émerger à notre conscience et à notre subjectivité le concept de routine associé au Temps qui passe. C'est par ailleurs la routine des événements qui fait du sujet syntaxique un Patient. L'absence de déterminant, créant une intuition de généralité, apporte du contenu sémantique à l'idée de routine. La relation cible-site est circulaire comme la routine.

L'énoncé *Mwen ka alé asou dènié enfòmasyon tala* (*Je pars sous cette dernière information*) (*Je vous quitte après cette dernière information*) nous invite à d'autres remarques. L'événement introduit par *asou* est déterminé par le déictique, *tala*. *Asou* et *tala* nous permettent de nous représenter la situation spatio-temporelle du locuteur et du l'interlocuteur au moment de l'énonciation. *Asou* et *tala* ont donc une valeur déictique. Dans *Mwen ka alé asou dènié enfòmasyon tala*, *asou* présente l'événement qu'il introduit comme antérieur à *mwen ka alé*. *Asou* est donc un opérateur cognitif de temporalité associé à un sémantisme de déictique. Pragmatiquement, *asou* introduit une rupture dans une succession d'événements. Cette idée est aussi portée par le sémantisme de *alé* et *dènié*. C'est la contiguïté temporelle que *asou* établit entre les deux événements de l'énoncé qui fait émerger cette rupture dans une suite d'événements antérieurs. *Asou* introduit le dernier événement de la série d'événements antérieurs qui annoncent une série d'événements futurs. *Asou* est donc un opérateur cognitif de fermeture et d'ouverture d'enchaînement événementiel. Le schème cognitif associé à *asou*, c'est la contiguïté temporelle entre la fin d'une série d'événements antérieurs et le début d'une série d'événements postérieurs-futurs.

Anlè peut aussi intervenir par la construction *anlè* + N (avec déterminant) dans l'expression de la temporalité, comme dans *Anlè menm balan an, nou palé yo di l'obésité et lé MST* (*Sur le même élan, nous leur avons parlé de l'obésité et des MST*). La télicité de *anlè* est un trait déterminant pour l'analyse cognitive de l'énoncé. Cette télicité est entretenue par le complément prépositionnel, *menm balan an*. Caractérisant *balan*, *menm* permet de concevoir une continuité sans rupture dans la conceptualisation de la série d'événements suggérés par cet énoncé. *Balan* est un substantif télique en isotopie sémantique avec *anlè*. *Anlè menm*

balan permet d'établir une transition sans rupture événementielle entre la série d'événements antérieurs et la série d'événements futurs. *Anlè* fonctionne en opérateur cognitif de transition-continuité d'enchaînement événementiel. Le temps se conceptualise en holonyme télique constitué d'événements successifs, liés les uns aux autres. C'est la ligne continue événementielle. La variation de formes *asou/anlè* est indexicale pour une variation de signification. La connaissance partagée que nous avons de la langue créole martiniquaise nous permet de poser que *anlè mwenm balan an* a pour synonyme cognitif *an menm balan an*. Le sémantisme de *an* (dans), morphème de l'inclusion, renforce cette idée de continuité.

Le schème cognitif associé à *anlè* dans cette valeur d'emploi, c'est le recouvrement de zone de transition événementielle. Avec *an*, cette zone de transition est conceptualisée en contenant. Cette intersection cognitive *anlè-an* nous convie à nous représenter cette zone de transition-continuité en contenant de recouvrement fonctionnel. Nous sommes dans le concept de continuité sans rupture.

Conclusion

Asou temporel + N (avec déterminant), *anlè* temporel + (N avec déterminant) font valoir leur caractérisation essentiel face au Temps, conceptualisé en entité concrète immatérielle toujours en mouvement et contenant d'événements. En tentant de marquer une rupture dans la télicité du Temps, *asou* fait valoir son atélicité, tandis que *anlè* se présente en isotopie sémantique avec la télicité du temps. *Asou* et *anlè* gardent leur valeur d'emploi de superposition comme le dit DAUZAT (1950 :71) pour « sur », correspondant français de *asou* et *anlè*.

Anlè et l'affectivité

Anlè est très dynamique en créole martiniquais dans l'expression de l'affectivité. Cette notion d'affectivité se caractérise très souvent par les traits de dépossession, de privation, de perte de bénéfice comme dans l'énoncé *Tout sé krab la mò anlè mwen* (*Tous les crabes sont morts sur moi*) (*Tous mes crabes sont morts*). Dans cet énoncé, *anlè* nous invite à concevoir le corps-esprit de *mwen* comme affecté par l'événement *Tout sé krab la mó*. L'affectivité est déjà marquée par le sémantisme du verbe recteur *mò*. C'est un verbe à sémantisme péjoratif, privatif de vie. La construction intransitive *mò anlè mwen* nous permet de nous représenter le corps-esprit de *mwen* comme siège figuré de la télicité affectante de *mò*. *Anlè* est saisi dans sa valeur d'emploi de localisation dynamique de recouvrement.

La perte d'un bénéfice, la dépossession sont exprimés en termes de localisation corporelle. Il en va de la décomposition de l'énoncé en deux phrases complémentaires : a) *Sé krab la anlè mwen* (*Les crabes sont sur moi*) / ; b) *Yo mò* (*Ils sont morts*). *Anlè* opère un changement de type sur *mwen*. De pronom, *anlè* amène *mwen* à être conceptualisé en surface-corps, siège d'événement. Cette construction intransitive peut être paraphrasée en construction transitive porteuse de la caractérisation possession. Nous pouvons concevoir la phrase *Tout sé krab mwen an mò*. (*Tous mes crabes sont morts*). Si la construction intransitive en *anlè* nous présente le possesseur du corps-siège comme entité affectée, la construction transitive nous présente l'entité possédée comme sujet syntaxique patient affecté. Alors, *anlè* établit un rapport logique indexical entre construction intransitive affectant le possesseur et construction transitive affectant l'entité possédée. *Anlè* établit un rapport comitatif entre *tout sé krab la* et *mwen*. Ce rapport de comitativité s'établit par une relation porteur-porté télique de recouvrement et de possession négativisée. Cet énoncé nous renvoie à la phrase citée par TALMY (2003 : 90) « My plants all died on me ». Le commentaire de l'auteur est formateur pour nous. Citons-le :

« The affect category does have scattered representation, for example « affection » expressed by diminutive affixes, « scorn » by pejoratives, « concern » by a conjunction like *lest*, and « hurt » by the « adversive » construction (as in the English : My plants all died on me) ».

« On me » est en coréférence avec « My plants », tout comme *tout sé krab la* est en coréférence avec *anlè mwen*. Les deux prépositions (*on*, *anlè*) fonctionnent en opérateurs cognitifs de coréférentialité. Le lien conceptuel que ces deux prépositions spatiales établissent entre les deux entités qu'elles relie, c'est le rapport possesseur-possédé associé au trait privation. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le transfert d'affect conçu en zone de recouvrement corporel. L'affect est incorporé et exprimé en termes de spatialisation télique de recouvrement. Nous sommes dans la syntaxe affective, concept que nous empruntons à GRÉVISSE (1975 :159).

Synthèse et conceptualisation

Quand *anlè* fonctionne en opérateur cognitif d'affectivité, *anlè* nous permet de concevoir le corps-esprit de son complément en entité patient de recouvrement télique subissant l'événement exprimé par l'énoncé. Le sujet du verbe recteur se conçoit en sujet

syntaxique d'affectivité. Le sémantisme du verbe recteur gouverne la caractérisation sémantique de la préposition *anlè* et la nature du lien conceptuel entre les formes reliées par cette même préposition-*anlè*.

Anlè versus anba dans l'expression de l'affectivité

La connaissance partagée que nous avons de la langue créole martiniquaise nous permet de construire les phrases suivantes :

a) Yo pran moto a anlè'y (On a pris la moto sur lui). (On lui a volé sa moto).

b) Yo pran moto a anba'y (On a pris la moto sous lui). (On lui a volé sa moto).

Avec *anba* en b), c'est la perte de contrôle qui porte la saillance. Avec *anlè*- disjonction, le dépossédé paraît moins affecté parce que plus distancié de l'objet possédé. Cette variation de formes renvoie à une variation d'intensité d'affect. C'est ainsi que nous pouvons concevoir que deux prépositions spatiales à sémantisme inverse peuvent concourir à la conceptualisation de l'affectivité. L'affect transmis est un contact physique, incorporé. L'affecté est en bas. Nous sommes dans la métaphore d'orientation.

Anlè versus dèyè et an et l'expression de l'affectivité-transmission d'affect

a) Mal dan an lèvé anlè mwen (Le mal de dent s'est levé sur moi). (Mon mal de dent s'est réveillé).

b) Mal dan an lèvé dèyè mwen (Le mal de dent s'est levé derrière moi). (Mon mal de dent s'est réveillé).

c) Mal dan an lèvé an kò mwen (Le mal de dent s'est levé dans mon corps). (Mon mal de dent s'est réveillé).

Le sémantisme des énoncés nous permet de les classer dans la grille événementielle d'expérience. *Mwen* représente l'expérimentateur, celui qui éprouve l'expérience mentale (DELBECQUE 2006 :114). Chacun des énoncés nous propose une conceptualisation différente de la relation entre la douleur et celui qui en fait l'expérience. *Lévé*, verbe de mouvement sans changement d'emplacement, nous amène à représenter *mal dan an* comme effectuant un mouvement abstrait, selon l'axe vertical, « bas vers haut ». La douleur est agentive. Elle appartient à la zone de puissance. La prédication lui accorde un degré d'agentivité. Il en va de la représentation de l'affect ressenti. Avec *anlè*, le corps de *mwen* se conçoit comme surface de téléicité de *mal dan an*. La douleur émane de la dent et se répand

sur tout le corps-esprit de *mwen*. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le recouvrement abstrait associé au trait affect transmis. La douleur est supérieure à l'Homme. L'Homme n'est pas fait pour souffrir. Avec *dèyè*, en b), *mwen* esprit-corps est conceptualisé en entité poursuivie-persécutée par *mal dan an*. *Dèyè* transforme l'axe vertical *anlè* en axe horizontal. *Mal dan an* est *dèyè mwen* (derrière moi) dans une spatialisation métaphorique de persécution. *Dèyè* établit un rapport comitatif de type péjoratif entre *mal dan* et *mwen*. *Dèyè*, c'est la persécution. De par sa localisation *dèyè*, la douleur jouit d'une autonomie référentielle. Dans *an kò mwen*, en c), *an* permet de conceptualiser le corps-esprit de son possesseur *mwen* en contenant-siège- inclusion de la douleur, *mal dan an*. La douleur est incorporée, et ainsi, ressentie avec plus d'intensité. Cette conceptualisation est en cohérence avec la métaphore développée par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 59) : « les états physiques et affectifs sont des entités contenues dans la personne ». *An* est holonyme d'affect pour *dèyè* et *anlè*. Il en va de la saillance de l'incorporation de la douleur. Dans *Mal dan an antré anlè mwen* (*Le mal de dent est entré sur moi*), nous sommes dans l'illustration de la métaphore du conduit développée par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 158) : « les douleurs et états affectifs sont des entités qui entrent dans le corps ». Associés aux sémantismes des verbes qui les régissent, *anlé*, *dèyè* et *an* sont les morphèmes qui permettent d'encoder le concept d'affect entre langue créole martiniquaise. Ces morphèmes encodent du comitatif. L'affect établit une relation de comitativité entre l'entité affectante et l'entité affectée. L'affect est incorporé.

Conclusion

Ces conceptualisations de la transmission d'états affectifs de type péjoratif obéissent à une conceptualisation supérieure qui est le comitatif. En effet, la douleur, l'état affectif sont des compagnons (*épi*) de celui qui en fait l'expérience. Nous sommes dans la zone d'influence et dans la métaphore d'orientation. La douleur est supérieure à l'Homme. Les prédications accordent à la douleur un haut degré d'agentivité.

Anlè transmission d'affect et diglossie

L'affect de type péjoratif est un état émotionnel saillant dans la vie. Des énoncés comme « *Je crois que le gaz est fini sur moi* » témoigne d'un emprunt de conceptualisation à la langue créole. La langue dite minorée selon l'approche de la socio-linguistique peut affecter la langue dite haute selon cette même approche. Dans cet énoncé, les formes sont françaises, et la conceptualisation est créole.

Asou versus anlè

Asiz (s'asseoir) et l'alternance asou-anlè

Asiz est un verbe de mouvement du corps qui suppose un changement de position du corps, si nous considérons que la position debout est la position canonique de l'Homme. La position *asiz* suppose que l'homme est en contact-équilibre via un objet du Monde Référentiel. En effet, la position *asiz* suppose que l'homme assume le rôle de porté, et que le siège assume le rôle de porteur. Nous sommes dans l'indexicalité. Ce rapport spatial s'établit selon l'axe vertical. Le porté est bénéficiaire. L'analyse qui suit nous permettra de faire apparaître les raisons cognitives de l'alternance *asou/anlè* quand ces prépositions sont régies sémantiquement par *asiz*, verbe de mouvement du corps. *Chez* (chaise) et *ban* (banc) sont les accessoires intrinsèques fonctionnellement conçus en sièges pour et par l'homme. Dans le rapport au corps, *chez* majore le contact, via *do* (dos). *Chez* jouit d'un statut cognitif supérieur à celui de *ban*. Sur *chez*, le corps est plus contenu que sur *ban*. Ces entités sont introduites par *asou*. Nous pouvons dire que *asou* est un opérateur cognitif qui permet de conceptualiser le site qu'il introduit comme intrinsèquement conçu en siège. *Asou* établit un contact métaphorique entre l'entité siège et la fonction *fet pou* (*asiz*). C'est le lien conceptuel que *asou* établit entre *asiz*, *ban* et *chez*. Nous disons *I asiz asou an ban* (Il est assis sur un banc) ; *I asiz asou an chez* (Il est assis sur une chaise). L'enquête que nous avons faite nous le confirme.

Le schème cognitif associé à *asou* régi sémantiquement par *asiz* dans ces constructions, c'est le contact dans une relation porteur-porté assorti du trait intrinsèque. Le lien conceptuel est *fet pou asiz* (fait pour s'asseoir). *Asou* établit un rapport indexical entre conception et fonction. *Asou* est un opérateur cognitif de rapport intrinsèque entre verbe recteur et site régi. La préposition *anlè* va régir des entités comme *woch* (roche) ou *moun* (personne). Il en va du statut cognitif de ces entités dans la relation sémantique au verbe *asiz*. Aucune de ces entités ne satisfait au contenu du lien conceptuel *fet pou asiz*. De ce fait, *asou* ne peut pas être convoqué. Le diastème échoit à *anlè*. *Anlè* fonctionne en opérateur de récupération de lien conceptuel en présentant son site comme susceptible de satisfaire au sémantisme du verbe recteur, *asiz*. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le contact, mais dans la disjonction métaphorique d'avec le lien conceptuel *fet pou asiz*. C'est la télélicité de *anlè* qui lui permet cette ambivalence cognitive. *Anlè* est opérateur du lien conceptuel *pran pou* (prendre comme), *sèvi* (utiliser comme). *Anlè* est un opérateur de construction de rapport extrinsèque.

Anlè exprime la capacité qu'a l'homme de transformer les types fonctionnels des objets. C'est la télicité de *anlè* qui se transfère sur la mobilité fonctionnelle des types des objets du monde. En effet, *anlè* transforme le trait non intrinsèque en trait de possibilité-adaptation. BARTHÉLÉRY (2008 :194 ; 135 ; 111) nous offre des énoncés qui corroborent notre analyse : *Man Tolan tonbé asiz asou an chez blo* (Madame Tolan est tombée assise sur une chaise de tout son poids) ; *Andidan'y, té ni dé gwo woch pou moun pé asiz anlè yo* (À l'intérieur, il y avait deux grosses roches qui faisaient office de sièges) ; *I wè lé sénatè kon yo té ka kriyé yo, asiz asou ban yo, ka diskité politik* (Il a vu les sénateurs, c'est ainsi qu'on les nommait, assis sur leur banc, discutant de politique).

L'expression *asiz anlè an moun* (*s'asseoir sur quelqu'un*) (humilier quelqu'un) nous présente *moun* comme site. Il y a métaphorisation. *Anlè*, opérateur cognitif de mentalisation, fait de *moun* le site-porteur du verbe recteur comme dans *Yo asi zanlè André* (*Ils se sont assis sur André*) (Ils ont humilié André). *Yo* est en position supérieure à *André*. *André*, dans sa localisation *anba*, est sous contrôle de *yo*. Il est patient et subit les agissements de *Yo*. *André* se conçoit en siège. *Anlè* nous invite à concevoir la transmission d'affect péjoratif comme mettant en relation un agent en position-localisation *anlè* et un patient en position *anba*. Cette conceptualisation est en cohérence avec la métaphore d'orientation « contraindre ou dominer est en haut-*anlè* ; « être contraint ou dominé est en bas-*anba* (LAKOFF et JOHNSON 1985 :24-33). *Anlè* fait valoir son schème de transfert d'affect. L'expression *asiz anlè an woch* (*s'asseoir sur une roche*) nous rappelle que *woch* n'est pas conçu en siège. C'est la métaphore qui lui permet ce glissement vers cette fonction. Certains sièges peuvent être conçus en contenant. Cette observation permet de comprendre l'alternance *asou/anlé/an* (*adan*). Quand le siège contient le corps et que le corps est enveloppé par le siège, *asou* s'efface au profit de *an*, *adan*. Ainsi, le rapport porteur-porté *asou* est remplacé par le rapport contenant-contenu. Nous pouvons donc concevoir la nuance entre les énoncés suivants :a) *I asiz asou fotèy li* (Il est assis sur son fauteuil) ; b) *I asiz adan fotèy li*. (Il est assis dans son fauteuil). Avec *adan*, *fotèy* est conceptualisé en contenant pour le corps contenu parce que plus enveloppant. Cette analyse vient majorer le statut cognitif axiologique de *fotèy*. Avec *asou*, nous nous imaginons le sujet *I* assis sur un bras du fauteuil, par exemple.

Toutefois, dans la formulation créole, le rapport site-cible peut être renversé avec *an*. La logique voudrait que nous disions *Mété tet ou an chapo a* (*Mets ta tête dans le chapeau*) (*Mets un chapeau*). La langue créole martiniquaise n'a pas retenu cette formulation. À notre avis, cela tient aux statuts cognitifs de chacune des entités concernées. *Chapo* est un

accessoire-méronyme détachable de l'habillement de l'homme. Parce que détachable, il peut être amené à la tête. *Tet*, méronyme corporel non détachable du corps, ne peut pas être déplacé vers *chapo*. Nous pouvons penser aussi que la construction *mété an chapo a an tet ou* s'est construite par analogie syntaxique avec *mété chapo a anlè tet ou*. Dans les deux cas, nous devons faire preuve de "tolérance" face à cette tournure et la considérer comme "approximately true" (HERSKOVITS 1986 : 41). Nous devons prendre en compte cette notion de "tolérance." En effet, dans le rapport contenant-contenu, c'est le contenu qui se meut ou qui est mu vers/dans le contenant. Nous renvoyons à VANDELOISE (1986 : 225).

Anlè et *an* nous amènent aussi à conceptualiser *bra* différemment comme dans a) *Tibébé a ka dòmi anlè bra manman 'y* (Le bébé dort sur les bras de sa mère) ; b) *Tibébé a ka dòmi an bra manman 'y*. (Le bébé dort dans les bras de sa mère). La valeur axiologique de *bra* dépend de la préposition régissante. Avec *anlè*, *tibébé* est en contact, posé sur le support *bra manman 'y*. Avec *an*, à la notion de support-contact est ajoutée celle de contenant. *An* donne à la relation entre *manman* et *tibébé* (mère et bébé) une valeur axiologique plus fortement méliorative. Le contact est plus maternel, plus maternant. Le contact est plus incorporé. Dans ce cas, *an* est holonyme axiologiquement pour *anlé*. Cette variation de formes renvoie, par iconicité, à une variation de signification.

Conclusion

Dans le rapport *asou/anlè* versus *an*, *an* est holonyme pour ces deux autres prépositions sur le plan axiologique. *An* nous présente la relation contenant-contenu comme holonyme sur le plan axiologique pour la relation porteur-porté.

Asou régi par bay (donner) ou le développement du champ visuel, mouvement abstrait.

[...] *té ni plen finet té ka bay asou lari*. ([...] il y avait beaucoup de fenêtres qui donnaient sur la rue) BARTHÉLÉRY (2008 :25).

Cet énoncé est l'illustration de ce que LANGACKER (1987 : 168) appelle "abstract motion." L'auteur stipule que « Terms for motion and other spatial relationships are commonly extended to nonspatial domains ». TALMY (2003: 104) utilise l'expression "fictive motion" et pose que

« Most observers can agree that languages systematically and extensively refer to stationary circumstances with forms and constructions whose basic reference is to motion. We can term this constructional fictive motion ».

Ces deux citations d'approche théorique nous permettent d'aborder l'analyse cognitive de nos énoncés porteurs de la forme *bay asou*. En langue créole martiniquaise, *bay asou* peut renvoyer à un déplacement d'une entité physique vers une autre entité physique. Ces deux entités peuvent partager le trait « animé + humain », comme le prouve l'énoncé *Mwen ni loto, bay asou mwen!* (J'ai une voiture, viens à moi!). Le sujet implicite de *bay* et *mwen* sont deux entités animées + humain. *Bay asou* exprime la demande de rapprochement spatial entre locuteur et interlocuteur. Originellement verbe d'attribution, *bay* prête son sémantisme à l'expression du mouvement spatial. Ce mouvement spatial récupère dans l'opération cognitive d'attribution l'idée de conjonction spatiale qu'opère cette entité dans l'espace via l'attribution. L'attribution se conçoit donc en déplacement concret spatial. C'est ainsi que nous pouvons concevoir *bay* comme synonyme cognitif de *vini* (venir). *Bay* exprime la disjonction d'avec le site initial, et *asou* renvoie à la conjonction avec le site final. Le schème cognitif associé à *asou*, c'est la conjonction-contiguïté spatiale. *Asou* nous permet de conceptualiser *mwen* comme le terme spatial de la conjonction-contiguïté. *Asou* nous permet de visualiser la distance spatiale qu'effectuera le sujet implicite de *bay* vers le locuteur *mwen*. Ces deux entités représentent les deux bornes (initiale-finale) de cette distance spatiale. Ce déplacement borné se réalise selon l'axe horizontal, de l'interlocuteur vers le locuteur, locuteur qui présente son corps-égo comme repère spatial-borne finale de déplacement. En langue créole martiniquaise, *bay* exprime aussi l'association-conjonction dans *Annou bay!* (Donnons-nous la main sur les rangs)! ; *Annou bay!* (Soyons partenaires (au jeu de billes)! Les partenaires se partagent leur amitié pour entrer dans la salle de classe, et leur compétence pour gagner au jeu. L'attribution est réciproque.

Dans notre énoncé de départ [...] *té ni plen finet té ka baya sou lari*, *bay asou* ne renvoie pas à un déplacement réel de deux entités physiques. *Bay asou* permet la mise en relation spatiale de *finet* et *lari* via le déplacement de l'activité cognitive d'évaluation perceptuelle qu'opère le locuteur à partir des entités concernées. C'est donc la vision du percepteur qui est dynamique, et non l'entité *finet*. *Bay asou* est une construction opérateur de mouvement abstrait. Les entités *finet* et *lari* sont les bornes concrètes à l'intérieur desquelles se déplace le regard du locuteur. Pragmatiquement, cette construction saisit l'axe vertical, haut (*finet*)-bas (*lari*). *Lari*

est site pour *finet*, car *lari* bénéficie de la caractérisation de la Terre, son lieu de contiguïté. La Terre est antérieure à *finet* et stable. La terre, c'est le site canonique.

Anlè versus asou et chapo

La langue créole martiniquaise a retenu la tournure *an chapo anlè tet li* (un chapeau sur la tête), et non pas *asou tet li*. *Anlè* définit donc le type de *chapo* comme faisant partie de l'habillement de l'homme. *Anlè* fonctionne donc en opérateur cognitif de définition de type. Avec *asou* dans *I ka maché épi an chapo asou tet li* (Il marche avec un chapeau sur la tête), *asou* fonctionne en opérateur cognitif de changement de type. *Chapo* est conceptualisé en objet que manipule *I* dans le cadre d'un exercice d'adresse. Ce pourrait être un jeu d'équilibre dans lequel *an chapo* ne serait pas conceptualisé en accessoire d'habillement. Ce raisonnement vient compléter l'analyse contrastive entre *asou/anlè*, et le concept de rapport intrinsèque versus rapport extrinsèque. Notons par ailleurs que *anlè* peut être aussi conditionné par le fait que *tet* est le méronyme le plus élevé- selon l'axe vertical- du corps humain. La télicité de *anlè* lui permet de régir *tet*. Ainsi, *anlè* fonctionne en opérateur cognitif de saillance perceptive dans sa caractérisation de prolongement du segment céphalique. Cette saillance perceptive établit entre celui qui le porte -via le méronyme corporel *tet*- et *chapo*, instrument-accessoire, un rapport de comitativité de caractérisation *épi* (avec).

Asou et le raisonnement hypothético-déductif

Notre énoncé d'analyse sera *Asou manniè ou ka bavé anlè timanmay- tala, man bien kwè ou pri* (Sur la manière que tu baves sur cette enfant, je crois bien tu es pris) (Vu la façon dont tu salives en regardant cette enfant, je crois bien que tu en es amoureux) BARTHÉLÉRY (2008 : 32).

Kwè (croire) est un prédicat psychologique. Les prédicats psychologiques d'opinion et de perception intellectuelle permettent à leur sujet respectif, « Sujet épistémique », de partager leur vérité et croyance. Contribuant à la mise en place du discours « subjectif », ces verbes permettent à l'énonciateur de s'avouer « explicitement ». Nous empruntons cette formulation à KERBRAT-ORECCHIONI (2006 : 80).

Quel est l'apport de *asou* dans l'énoncé *Asou manniè ou ka bavé anlè timanmay- tala, man bien kwè ou pri* ?

Introduisant une proposition détachée à gauche qui se conçoit en événement *Ground*, *asou* nous permet de conceptualiser cet événement comme base-support d'évaluation subjective pour un événement *Figure*, *man bien kwè ou pri*. *Asou* est un opérateur cognitif qui établit un rapport logique indexical entre hypothèse- événement *Ground* et déduction-événement *Figure*. *Asou* est un opérateur cognitif de raisonnement hypothético-déductif. L'opération cognitive d'hypothèse se localise dans la perception subjective du locuteur, et est conceptualisée en base-contact abstrait pour l'événement *Figure*. L'hypothèse est temporellement antérieure à la déduction. La construction détachée à gauche le représente bien par iconicité diagrammatique. *Asou* est donc un opérateur-subjectivème évaluatif qui intervient dans la construction du raisonnement hypothético-déductif. C'est un opérateur cognitif de séquentialisation hypothèse-déduction- conclusion. *Asou* nous rappelle qu'il n'y a pas de déduction sans hypothèse. C'est en cela que c'est un opérateur cognitif indexical. Le schème cognitif associé à *asou* dans ce cadre, c'est le contact-mentalisation. *Asou* est un opérateur qui établit une conformité entre hypothèse et déduction. La conformité se conçoit en contact abstrait étroit qui annule toute télélicité subjective. De ce fait, elle exclut *anlè* télélique. Nous pouvons compléter notre corpus d'analyse par les énoncés suivants : a) *Nou ké maché asou tanbou a pou rivé* (Nous nous déplacerons en fonction du son du tambour pour arriver) ; b) *Asou londè'y, mwen kwè sé an okidé bwa* (À l'odeur, je pense que c'est une orchidée sauvage) ; c) *Asou dousè lapo a, londjè dwet la, sa sé L*. (Vu la douceur de la peau, la longueur des doigts, c'est L.). En a), *asou* a pour régime *tanbou a* mis pour *son tanbou a* (le son du tambour). *Asou* est donc un opérateur de métonymie « l'instrument pour le son de l'instrument ». *Asou* mobilise donc le canal perceptif auditif. Le canal auditif, via *asou*, c'est le trajet instrumental qui permet à *Nou* de s'orienter, de déduire où se situe le site qu'il veut atteindre. *Asou* introduit le repère d'orientation. *Nou* est en contact direct avec *son tanbou a*. *Son tanbou a* le touche par le canal auditif. En b), *asou* mobilise le canal olfactif. *Londè'y* touche *mwen* par l'odorat. Le contact est effectif. *Asou* permet à *mwen* de déduire par le canal perceptif olfactif. En c), *asou* mobilise le canal kinesthésique. *Mwen* touche la peau de *L* et apprécie la longueur des doigts de *L*. Le contact entre les deux actants est effectif et direct. Dans ces énoncés, *asou* est un opérateur qui met la cible en contact direct incorporé avec une expérience de perception. C'est aussi la preuve que nous disposons de canaux perceptifs divers qui nous permettent de poser des hypothèses et de déduire. *Asou* produit un effet de sens qui le rapproche sémantiquement de *dapré* (d'après). Il y a indexicalité entre hypothèse et déduction. Nos déductions peuvent être conformes à nos hypothèses.

Asou versus abò et l'expression des moyens de transport : Le cas de bato

Man ka ripati Fodfwans asou pochen bato-a. (Je repars à Fort de France par le prochain bateau) (BARTHÉLÉRY 2008:150).

[...] *mé i pa té janmen vwéyajé abò yo pies.* ([...] mais il n'avait jamais voyagé à bord d'aucun de ces bateaux) (BARTHÉLÉRY 2008: 168).

Dans ces énoncés, les tournures présentent *bato* comme moyen de transport- instrument. Ainsi, *asou* et *abò* nous permettent de conceptualiser *bato* en instrument de transport. *Asou* et *abò* fonctionnent en opérateurs cognitifs instrumentaux. Toutefois, cet instrument de transport se conçoit de deux façons différentes avec *asou* et *abò*. Cette variation de formes renvoie à une variation de conceptualisation. Avec *asou*, *bato* se conçoit en surface-support, plateforme (de voyage). Le corps (porté) est transporté sur une plateforme de voyage (porteur). Avec *abò*, *bato* se conceptualise en contenant instrumental borné aux extrémités par deux bords. Le corps est transporté dans un contenant, *bato*. Le rapport porteur-porté –exprimé par *asou*- laisse la place au rapport contenant-contenu-exprimé par *abò*. Cette variation de formes renvoie à une variation morphologique du site *bato*. Le site est plus complexe morphologiquement avec *abò*. Le corps du transporté est plus contenu avec *abò*. Ce rapport contenant-contenu exprimé par *abò* est le seul possible pour *avion*. Nous ne pouvons pas dire *Mwen ka vwéyajé asou avion* (*Je voyage sur un avion*). *Avion* est un site clos qui ne permet pas, comme *bato*, que le passager soit en contact avec l'extérieur. Il y a des caractéristiques propres à ce mode de transport, contenant-fermé. Ces prépositions, opérateurs synecdochiques, renvoient à des conceptualisations différentes. En tant que prépositions, *asou* et *abò* peuvent être synonymes cognitifs dans le domaine des moyens de transport. Toutefois, seul *abò* admet l'adverbialisation comme dans *Monté abò !* (*Monte à bord !*). En ce qui concerne donc le domaine « catégorie de discours », *abò* est holonyme pour *asou*. Le schème cognitif associé à *asou* dans ce contexte, c'est le contact-support- contiguïté associé au trait instrument. Le trait instrument est souvent associé au comitatif. Cette caractéristique de comitativité ressort très bien avec *abò* dans la phrase suivante *Mwen vwéyajé abò Daniel* (*J'ai voyagé à bord de Daniel*) (*J'ai voyagé à bord du bateau de Daniel*). Dans cette construction, *abò Daniel* est un opérateur synecdochique. *Daniel* représente ici *loto Daniel la* (la voiture de Daniel). Le possesseur est mis à la place de l'objet possédé. *Abò* indexicalise

un rapport de contiguïté entre possesseur et objet possédé. Ici, le schème cognitif associé à *abò*, c'est l'instrumental associé aux traits de comitativité et de contiguïté. Deux entités qui sont contiguës peuvent se substituer l'une à l'autre. Le possesseur peut remplacer le possédé. C'est cette notion de contiguïté qui nous permet de concevoir le profil étymologique de cette préposition spatiale. Dans *abò*, *bò* spécifie la localisation spatiale, et *a* établit le lien conceptuel de contiguïté entre l'événement exprimé par le verbe recteur et le régime de la préposition. Ce lien conceptuel se précise par le rapport contenant-contenu *an-adan*. Dans *abò Daniel* mis pour *abò loto Daniel la*, *abò* nous permet de faire émerger l'intersection cognitive entre *asou*, *épi*, *adan*, entre le rapport porteur-porté, le rapport contenant-contenu, le comitatif, l'instrumental.

Asou et abò dans l'expression du lieu de travail

Considérons les phrases a) *Mwen ka travay asou bato* (Je travaille sur un bateau) ; b) *Mwen ka travay abò bato* (Je travaille à bord d'un bateau).

Dans ces constructions *asou* et *abò* présentent leur complément sans détermination. Ainsi, *bato* a une valeur générique. *Asou* et *abò* nous permettent de conceptualiser *bato* comme lieu d'activité professionnelle. L'activité professionnelle met le travailleur en relation de contiguïté spatiale avec son lieu de travail. Si *asou* nous permet de conceptualiser le lieu d'activité professionnelle comme support-contact, *abò* nous invite à le concevoir en contenant. Les activités sont des contenants pour ceux qui les exercent. Les activités sont des supports pour ceux qui les exercent. Il y a cohérence de conceptualisation. Il en va de l'intersection cognitive entre les relations « porteur-porté » et « contenant-contenu ».

Anlè et l'activité professionnelle

Lè mwen ka travay asou bato a, mwen ka alé vini anlè bato a (Quand je travaille sur le bateau, je me déplace beaucoup sur le bateau).

Anlè nous convie à concevoir l'activité professionnelle comme téléique, dynamique. Cette téléicité nous permet de nous représenter le flux d'énergie déployée par le travailleur au cours de son activité professionnelle. Notre conceptualisation trouve son fondement théorique dans la métaphore décrite par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 41) :

« Ainsi, les activités sont considérées comme contenant les actions qui en sont les constituants. Elles sont aussi perçues comme des contenants pour l'énergie et les matériaux

qu'elles exigent et pour les leurs sous-produits, qui sont perçus comme étant en elles ou comme en émergeant ».

Pragmatiquement, *ka travay*, *ka alé viré*, *anlè* représentent ce flux d'énergie que nécessitent ces actions. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le recouvrement dans sa télélicité. *Bato a* est donc conceptualisé comme surface investie par *mwen* au cours de son activité professionnelle. *Anlè* opère sur *bato a* un changement de type. De contenant-moyen de transport, il devient surface-recouvrement d'activité professionnelle.

Travay anlè versus travay asou

Le verbe *travay*, recteur de *asou* et *anlè*, se prête à un jeu d'interprétation que seul le contexte peut clarifier. Considérons les deux phrases suivantes : a) *Jódi a, mwen ka travay anlè bato'w la* (Aujourd'hui, je travaille sur ton bateau) ; b) *Jódi a, mwen ka travay asou bato'w la* (Aujourd'hui, je travaille sur ton bateau). En a), *anlè* nous permet de nous représenter le procès de façon télélique. Le travail se conceptualise comme une activité cognitive télélique de transformation d'une situation-problème. Pragmatiquement, il s'agit d'une réparation. Nous sommes dans la causalité directe. En b), le travail n'a pas encore commencé. C'est la décision à laquelle *mwen* s'engage. *Asou* fonctionne en opérateur cognitif de mentalisation. L'engagement est un contrat moral, mentalisé. Ces deux phrases nous permettent de poser que *asou* opère dans l'abstraction, et que *anlè* opère dans le concret. La variation de formes renvoie à une variation de conceptualisation.

Anlè, an, et les vêtements (et accessoires vestimentaires)

La langue créole martiniquaise retient les prépositions *anlè* et *an* afin d'exprimer le rapport entre les vêtements et le corps. Dans ce rapport, l'holonyme corps ou un de ses méronymes est site pour le vêtement, cible. Le vêtement se conceptualise en agent de recouvrement-instrument, et le porteur du vêtement, en bénéficiaire de la télélicité de recouvrement de vêtement. Dans ce rapport porteur-porté, la préposition *anlè*, de par sa télélicité de recouvrement, est tout indiquée pour échoir au diastème reliant le vêtement et le corps, comme dans *an chapo anlè tet li* (un chapeau sur la tête) ; *an chimiz anlè'y* (une chemise sur lui) ; *an triko anlè'y* (un tricot sur lui).

Le cas de chapo: an chapo an tet ou / an chapo anlè tet ou (un chapeau dans ta tête /un chapeau sur ta tête)

Le schème cognitif associé à *anlè* dans ces constructions, c'est le recouvrement associé au trait contact-relation porteur-porté. *Chapo* a une double conceptualisation opérée par deux prépositions différentes, *anlè* et *an*. *Anlè* saisit *chapo* comme objet-surface de recouvrement à deux dimensions, et *an* le présente comme objet à trois dimensions. Cette observation nous a été inspirée par BORILLO (1998 :6) qui nous rappelle qu'il y a des objets à deux ou trois dimensions. Tous les méronymes-vêtements ne sont pas régis par *anlè*. Certains sont régis par *an* comme nous le verrons dans l'analyse qui suit.

Anlè versus an et les vêtements

En ce qui concerne la relation corps-vêtement en langue créole martiniquaise, la préposition *an* est en distribution complémentaire avec *anlè*. Cette distribution complémentaire est indexicale pour une conceptualisation complémentaire. Nous dirons :

a) *An kravat an kou 'y* (Une cravate à son cou).

b) *An senti/tjui an ren 'y* (Une ceinture à sa taille).

Kou est circulaire. *Kravat* passe autour du cou et descend le long du buste. En a), *an kravat an kou 'y*, la préposition *an* ne caractérise pas le méronyme corporel *kou* par sa forme circulaire. *An* fait de *kou* la zone corporelle-contenant d'attache de *kravat*. *An* ne saisit que le col de la cravate, partie de cravate en relation d'attachement avec *kou*. Dans ce cas, *an* est un opérateur synecdochique « la partie pour le tout ». C'est la partie fonctionnelle d'attache et la valeur d'attachement-contiguïté qui sont pertinentes. *An* met en saillance la contiguïté entre le col, la chemise et le cou. Quand BARTHÉLÉRY (2008 :19) produit l'expression *alantou kou 'y*, il conceptualise *kou* comme méronyme corporel saisi dans sa forme circulaire. Nous ne sommes pas dans l'idiomaticité. L'expression est « vraie », et non « approximativement vraie ». La valeur fonctionnelle d'attache-attachement par contiguïté laisse la place à la valeur de représentation morphologique. En b), *an senti an ren 'y*, *an* marque la contiguïté entre le méronyme corporel *ren* et l'accessoire-vêtement, *senti*. Le rapport d'attachement est le même. Dans les deux cas, *an* a valeur de *alantou* (autour de). *An* est là aussi un opérateur d'attachement. Cette représentation est presque vraie comme pour *kravat*, car il y a le vêtement entre l'accessoire et le corps. Avec *an*, la relation cible-site est plus marquée qu'avec *alantou*, car la fonctionnalité de l'attachement est majorée par incorporation avec *an*.

La série de constructions qui suit nous interpelle autrement. Nous disons a) *an soulié an pié* (une chaussure au pied) ; b) *an soket an pié* (une chaussette au pied) ; c) *an bag an dwet* (une bague au doigt) ; d) *an chenn an kou* (une chaîne au cou ; e) *an braslé an bra*. (un bracelet au bras).

Le rapport canonique cible-site est inversé. Logiquement, dans le rapport contenant-contenu exprimé par *an*, c'est le méronyme corporel qui doit faire office de cible, et l'accessoire-vêtement, de site. Cela nous renvoie à la pensée de VANDELOISE (1986 : 225) qui précise les données suivantes :

« Le contenu bouge vers le contenant, et non l'inverse ».

« Le contenant contrôle la position du contenant, et non l'inverse ».

« Le contenu est inclus, au moins partiellement dans le contenant ou dans la fermeture convexe de sa partie contenante ».

Cette relation particulière « cible + *an* + site » trahit les traits canoniques de la relation contenant-contenu définis par VANDELOISE (1986 : 225). Nous pouvons toutefois poser que le lien conceptuel entre les entités de ce rapport particulier cible-site n'est pas rompu. C'est bien ce lien conceptuel qui nous permet d'accepter l'idiomaticité de ces constructions. *An* peut être glosé par :

en a), « fait pour protéger les pieds » ;

en b), « fait pour recouvrir les pieds » ;

en c), « fait pour parer les doigts » ;

en d), « fait pour parer le cou » ;

en e), « fait pour parer le bras ».

Les constructions accordent l'antériorité au corps qui se conçoit alors en site. Le fait de parer le corps est à l'origine de la création de ces accessoires. Dans la paraphrase conceptuelle, le méronyme corporel apparaît en site. Nous pouvons citer BARTHÉLÉRY (2008 :75) qui écrit : *[...] bag ek tibren braslé an bra 'y* ([...] des bagues et beaucoup de bracelets à son bras).

Pour des raisons rhétoriques, un locuteur pourra bien dire *Mété dé pié 'w an soulié a* (*Mets tes pieds dans les chaussures*). Il attirera l'attention sur le corps de l'interlocuteur pour des raisons que le contexte d'énonciation va expliciter. Le cas de *zanno* est assez original. Dans *Mété dé zanno an zorey ou !* (*Mets deux anneaux à tes oreilles !*), l'ordre du rapport cible-site est canonique. Il est évident que *an* n'exprime pas le rapport contenant-contenu, mais le

rapport contiguïté-support d'attachement. Nous ne saurons passer sous silence la pensée de HERSKOVITS (1986 :40) qui fait remarquer que « But, most often, attachment co-occurs with contiguity and support... ». Ici, *zanno* est contigu à *zorey* qui supporte *zanno*. Nous disons que *an* encode la saillance optimale de contiguïté-attachement par métaphorisation. Le corps s'impose aux accessoires qui le parent.

An et anlè et l'idiomatique

Ces tours relèvent du concept d'expression idiomatique que DELBECQUE (2006 : 315) présente comme suit :

« Cela signifie qu'au lieu d'être représentatives de constructions syntaxiques courantes, ces expressions sont propres à la langue, et présentent dès lors des caractéristiques uniques à bien des égards ».

Pour HERSKOVITS (1986: 89),

« Idiomaticity is a matter of degree determined by factors such as the distance from the ideal meaning, the scope of the selection restrictions, and the deviation from the geometric descriptions normally expected ».

An et *anlè* permettent de construire des expressions idiomatiques en langue créole martiniquaise dans la mesure où ces prépositions renversent le rapport logique cible-site. Ce faisant, ces prépositions s'écartent de leur valeur prototypique. La grammaire cognitive nous indique que les tournures idiomatiques ne sont pas opaques, et qu'elles renvoient à des explications cognitives. Dans *soulié an pie*, *soulié* ne peut pas contraindre le corps au déplacement, mais le corps peut contraindre *soulié* au déplacement. Le corps affirme son antériorité par rapport aux accessoires qui le parent. Ces accessoires se déplacent vers le corps. Le corps est site donc fixe. Il en va de la façon dont la grammaire cognitive conçoit les entités cible et site. Cela nous fait penser au slogan publicitaire « *Mets le casque dans ta tête* », slogan auquel nous pouvons accorder deux interprétations. Il pourrait s'agir d'une expression naïve relevant d'un emprunt de conceptualisation à la langue créole, *Mété kas la an tet ou !* (Porte le casque !). Il pourrait aussi s'agir d'une production experte qui met en symbiose d'énonciation deux conceptualisations : a) *Mété kas la an tet ou* ; b) *Mété kas la an*

lespri'w. (Porte le casque), (Ne l'oublie pas !). Le producteur expert aurait donc joué sur la bissémie conceptuelle de l'expression. C'est un procédé pour retenir l'attention du consommateur d'informations.

Conclusion

La grammaire cognitive nous permet de pénétrer l'opacité relative des mécanismes de l'idiomatisme. Le créole martiniquais a une dimension idiomatique par rapport au français dans la mesure où il y a discontinuité. L'idiome est donc une modalité particulière de la langue. De même que le langage du corps diffère d'une culture à une autre, les langues présentent des formes propres à elles pour exprimer des situations du Monde Référentiel. Nous partageons le point de vue de DENHIÈRE et VERSTIGGEL (1997 :6) qui considèrent que « L'analysabilité d'un idiome est réellement une question de degré et dépend de la saillance de ses constituants ».

Les idiomes que nous avons présentés ont la particularité de faire ressortir le lien conceptuel qui unit cible-préposition-site. C'est à peine si nous nous rendons compte que la relation cible-site est parfois inversée. Ces expressions idiomatiques, à leur manière, nous parlent du corps. Elles nous le présentent en site. Il ne faudrait pas que nous considérions cette séquentialisation cible-site comme une erreur quand ce rapport est inversé comme dans *an soulié an pié'w*. L'avantage que le méronyme corporel soit site, c'est que l'expression conserve sa signification en l'absence de la préposition et de son méronyme complément. La compréhension de cette nouvelle construction reste toujours aussi aisée. Quand nous disons *I mété an chapo an tet li* (Il a mis un chapeau dans sa tête), nous pouvons inférer naturellement *I mété an chapo* (Il a mis un chapeau). Il y a des constructions idiomatiques qui acceptent l'effacement du site exprimé.

Asou, anlè et les métaphores incorporées

Cette analyse nous permettra de considérer les constructions que *asou*, *anlè* forment avec les méronymes corporels suivants : *dan*, *lestonmak*, *fwa*, *fal*, *fiel*, *goj*, *tet*, *tjè*. Dans ce sous-chapitre, nous examinerons le cas de *jant* (jante), méronyme canonique de *loto* (voiture).

a) *Mwen asou dan* (je suis sur les dents) (Je suis à bout).

Dan est la partie du corps qui, par la métaphore, est en contact avec l'entité Monde Référentiel implicite. C'est une position du corps non intrinsèque, inhabituelle. Le Monde Référentiel se conçoit en zone d'influence. Cela traduit le fait que *mwen* est dans une position corporelle décanonisée. Cet état, c'est la fatigue non habituelle et extraordinaire. *Asou* est associé au schème cognitif contact, contiguïté et de limite dépassée. Canoniquement, l'Homme est sur ses deux pieds (*An moun asou dé pié'y*), et *pié* suppose le Monde. Avec *dan*, il y a illusion du Monde Référentiel. *Mwen* est perdu dans son état de fatigue extraordinaire. *Mwen asou dan* nous permet de considérer la phrase *Mwen asou jant* (Je tombe de fatigue). *Jant* est un méronyme de *loto* (voiture). Métaphoriquement, ce méronyme est transposé à *mwen* qui se conçoit en véhicule. Si l'on considère le rapport méronymique *loto* et *jant* dans l'action *woulé* (rouler), nous nous rendons compte déjà de l'impossibilité, du caractère non conceptuel de cette action dans la mesure où *loto pa ka woulé asou jant* (les voitures ne peuvent pas rouler sur les jantes). Cela signifie aussi que *né loto a rizé* (le pneu de la voiture est usé). « Pneu » permet à la voiture de rouler normalement. « Pneu » se conçoit en énergie-instrument pour *mwen*. Dans *Mé mari'y, li, i té asou jant* (Mais, son mari, lui, tombait de fatigue), énoncé produit par BARTHÉLÉRY (2008 :73), appliqué à une personne, *asou jant* signifie là aussi de l'état de fatigue physique et mentale du sujet patient qui ne peut pas « rouler ». Ses limites sont atteintes. Le schème cognitif associé à *asou*, c'est le contact- contiguïté avec le Monde Référentiel assorti du concept de limite dépassée. Nous sommes dans l'expression du transfert d'affect. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit.

b) Sa rété anlè lestonmak mwen (Cela est resté au-dessus de mon estomac) (Je ne l'ai pas digéré).

Cette expression peut s'appliquer à un aliment concret consommé ou à une émotion. Dans le cas de l'aliment concret consommé, *anlè* traduit la disjonction entre *lestonmak* et *sa*. Dans la métaphore, *Sa* est conceptualisé comme entité qui n'est pas en contact avec *lestonmak* et qui ne peut donc être digérée. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est la distance spatiale-disjonction. L'émotion est conceptualisée comme un aliment abstrait que l'esprit ne peut pas consommer et digérer. Du point de vue axiologique, l'émotion est pragmatiquement péjorative. L'émotion est parfois non digérée par le sujet-patient qui la subit. Si l'émotion est conceptualisée en aliment, alors l'esprit est conceptualisé en *lestonmak* pour *sa*. Le schème

cognitif associé à *anlè*, c'est la disjonction métaphorique entre cible et site. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit.

c) I ka fè lestonmak anlè mwen (Il fait l'estomac sur moi) (Il tente de m'intimider).

Ici, *lestonmak* ne renvoie pas à l'organe intérieur, correspondant de « estomac » en français. *Lestonmak* renvoie à la poitrine, méronyme corporel extérieur, visible du corps. *Anlè* est un opérateur cognitif de transfert d'affectivité. *Lestonmak* ou *lestonm*, c'est la partie extérieure du corps que l'Homme exhibe ou gonfle pour impressionner l'autre. Nous disons *bien I ka gonflé lestonmak li ba mwen* (*Il gonfle sa poitrine pour moi*). Cette paraphrase permet de bien faire ressortir le transfert-attribution d'affectivité. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le contact télélique qui crée et transfère l'émotion.

d) Sa rété anlè fwa mwen (Cela est resté sur mon foie) (Cela m'a fait vraiment mal).

En culture martiniquaise, *fwa* est conceptualisé en symbole de force et de puissance. Quand nous disons à quelqu'un *Mwen kay pété fwa 'w*, nous lui signifions *Mwen kay fini épi ras ou*, « Je vais en finir avec ta race ». *Anlè* nous permet de conceptualiser *sa* comme entité télélique-émotion qui affecte *fwa*. *Anlè* est donc associé au schème cognitif de contact télélique-recouvrement. Si *fwa* est affecté, c'est la puissance intrinsèque de l'individu qui est affectée. Nous notons que *fwa* est plus profond dans le corps sur l'axe vertical. Il en va de la spatialisation corporelle des organes internes. Nous pouvons donc proposer que *sa rété anlè fwa mwen* est une attribution d'affect plus profond que *sa rété anlè lestonmak mwen*. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit.

e) Sa rété anlè fal mwen (Cela est resté au-dessus de mon gésier) (Je ne l'ai pas digéré).

Fal est un méronyme corporel animal. Nous avons donc là une autre forme de transposition. *Fal* est mis pour *lestonmak* dans une de ses deux acceptions en créole. Il s'agit ici de l'organe intérieur du corps représenté par l'estomac. Nous sommes dans la métaphore « Les Personnes sont des animaux ». Dans *Sa rété anlè fal mwen*, nous avons presque la même conceptualisation que dans *Sa rété anlè lestonmak mwen*. L'Homme se conçoit ici en oiseau, en entité plus vulnérable. La variation du méronyme renvoie, par iconicité, à une variation de la signification. L'homme laisse apparaître une majoration de vulnérabilité face aux émotions. Ainsi, cette variation de forme est iconique à une variation de signification. Le Corps physique de l'oiseau prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit de l'Homme.

f) *Sa rété anlè tjè mwen* (Je l'ai gardé sur le cœur).

Anlè nous permet de conceptualiser *Sa* comme une entité non acceptée par *tjè*. *Tjè*, réceptable des émotions et sentiments, est régi canoniquement par *an*, associé au schème cognitif « inclusion, contenant-contenu ». Associé au schème cognitif de disjonction, *anlè* nous signifie que l'émotion n'est pas acceptée par le cœur. Dans *Sa rété anlè tjè mwen*, l'émotion non acceptée n'est pas secrète. Nous pouvons en parler.

g) *I ka fè goj anlè mwen* (Il fait gorge sur moi) (Il lève le ton en me parlant).

Cette construction a un sens proche de *I ka fè lestonmak anlè mwen*. Toutefois, dans *I ka fè goj anlè mwen*, *I* utilise la voix pour impressionner l'autre. *Anlè* est donc un opérateur cognitif de transfert d'affect, et nous permet de conceptualiser le corps de *mwen* comme surface télélique-recouvrement. Le transfert d'affect s'opère par la voix.

h) *I ka fè lajan anlè tet mwen* (Il fait de l'argent sur ma tête) (Il m'exploite).

Anlè nous permet de conceptualiser *tet mwen* comme la surface télélique qui est le support de l'activité *ka fè lajan*. *Tet*, c'est le siège de la raison de l'esprit. *Mwen* est patient, car *I* est situé au-dessus de son esprit et le domine spirituellement. *Anlè*, c'est la place du plus fort qui trompe et domine. *Mwen* n'est pas conscient, car ce qu'il subit se passe au-dessus de sa raison. *Mwen* est dupe.

Conclusion

Ces constructions confirment les valeurs d'emploi associées aux prépositions *asou*, *anlè*. Les différents schèmes cognitifs associés à ces prépositions se confirment. C'est le Corps physique qui prête son corps au Corps métaphorique. Nous empruntons cette formulation à LAPAIRE (2006).

Rappel des différents schèmes cognitifs :

Asou : contact-contiguïté support ; jonction.

Anlè : opérateur cognitif de transfert d'affectivité ; surface de recouvrement ; contact-support télélique ; disjonction.

Ces constructions sont métaphoriques et s'apparentent aux métaphores d'orientation décrites par LAKOFF et JOHNSON (1985 :24-31).

Anlè versus an dans l'expression du temps-délai d'achèvement révolu

Notre analyse aura comme support les énoncés a) *Nou fè sa anlè twa jou* (Nous avons fait cela sur trois jours) ; b) *Nou fè sa an twa jou* (Nous avons fait cela en trois jours). Ces deux énoncés expriment l'idée de délai nécessaire à l'accomplissement d'une activité. Toutefois, elles témoignent de deux conceptualisations différentes.

En a), *Nou fè sa anlè twa jou*, *anlè* nous permet de conceptualiser son complément temporel, *twa jou*, comme durée, déroulement nécessaire à l'accomplissement de *fè sa*. Cette durée se conçoit en temps de recouvrement télique. *Anlè* fait donc valoir sa valeur d'emploi de recouvrement associé au trait temps. *Anlè* nous permet de nous représenter le Temps comme une entité holonyme dans laquelle il vient prélever du méronyme, *twa jou*. *Anlè* fonctionne en opérateur cognitif de prélèvement de méronyme temporel représentant une évaluation objective de durée de recouvrement télique nécessaire à la réalisation d'une activité. C'est à la fois la télicité de l'action et de la représentation que le locuteur a de l'action. Il y a indexicalité entre agent et action. Le schème cognitif associé à *anlè*, c'est le recouvrement associé au trait duré de réalisation nécessaire. La préposition quitte donc le domaine spatial au profit du domaine temporel. Elle nous invite à nous représenter le temps comme une entité de recouvrement abstraite pour les actions, les événements et les activités. Les événements se réalisent dans le temps et l'espace. C'est ainsi que POTTIER (1992 :95) considère qu' « Une entité existe dans le temps et dans l'espace ». Le temps est télique et se déplace de la gauche vers la droite.

En b), *Nou fè sa an twa jou*, *twa jou* se conceptualise en contenant pour l'activité *sa* qui est donc contenu. Le temps se conceptualise en contenant pour les actions, les activités, les événements. Cette variation de formes correspond à une variation de conceptualisation. Si avec *anlè* nous avons le sentiment que le temps est télique, avec *an* nous avons le sentiment que le temps est statique, et que ce sont les actions qui sont téliques à l'intérieur du temps. Cette variation de formes prépositionnelles renvoie à une variation de ressentis.

Conclusion

Nous basant sur les textes de HAZAËL-MASSIEUX (2008), nous pouvons dire que *la sous*, *lasous*, *lassous*, *la sus*, formes antérieures de *asou*, étaient holonymes pour *anlè*. Au fil du temps, ce rapport a changé. C'est maintenant *anlè* qui est holonyme pour *asou*. Toutefois, notre analyse a révélé que les formes *asou* et *anlè* ont chacune leur pouvoir de

conceptualisation. Elles sont en distribution complémentaire de conceptualisation. Les éléments d'enquête dont nous disposons confirment que *anlè* s'imisce dans le champ conceptuel de *asou*. *Anlè* affecte *asou*. *Asou*, *anlè* sont des témoins cognitifs du dynamisme de la langue créole martiniquaise dans son contexte de langue en contact avec le français. Le statut cognitif d'un mot peut évoluer avec le temps.

La langue créole martiniquaise pourra-t-elle se passer de la préposition spatiale *asou*, sachant que cette dernière permet, associée à *lanmen dwet* + pronom personnel », *lanmen goch* + pronom personnel », d'exprimer l'orientation latérale ? *Anlè* pourra-t-il s'imposer ici vu que le méronyme corporel et la zone représentés sont contigus au corps ? Ces deux prépositions embrassent les domaines spatial, temporel et notionnel. Dans le domaine notionnel, elles sont synonymes cognitifs de « à propos de », « au sujet de », -locutions françaises présentées par PORHIEL (2001 :177)- en relation avec les verbes du « dire ». *Anlè*, vu sa télicité, est convoqué pour exprimer « contre » français exprimant le contact physique concret présenté par DENDALE (2001 :237). C'est sa télicité qui lui permet aussi d'intervenir dans un énoncé comme *Fok koupé banbou a anlè an bon lalin* (Il faut couper le bambou à la bonne lune). L'effet de sens produit ici est *pannan* (pendant, lors) *adan* (dans). La valeur temporelle de *anlè* est avérée. *Anlè* est un opérateur aspectuel. En effet, *an bon lalin* est un événement duratif. C'est cela qui explique la commutation *anlè-pannan-adan*. Avec *adan*, nous avons la preuve que « espace » et « temps » sont deux concepts qui sont étroitement liés. *Anlè* nous permet de concevoir *an bon lalin* comme condition pour *koupé banbou a*. *Anlè* a donc une valeur de coïncidence temporelle conditionnelle.

En perspective, il nous appartient d'observer ces prépositions afin de voir comment elles peuvent être les témoins de l'évolution des valeurs sémantiques et conceptuelles exprimées en langue. *Anlè*, c'est la préposition qui encode le transfert d'affect. Ce concept est saillant dans la vie émotionnelle de l'Homme. Dans ce cadre d'emploi, *anlè* est opérateur de métaphores comme dans *I fè an bek anlè mwen* (Il a fait un bec sur moi) (Il m'a attaqué). Ici, *I* se conçoit en coq de combat. *Bek* vaut pour *kout bek*. Nous sommes dans la synecdoque « l'arme pour son utilisation pragmatique ». C'est la préposition de la dynamique de force appliquée au domaine psycho-affectif. *Asou*, c'est le contact. Les phrases a) *Mwen asou bitasion an* (Je suis sur l'habitation) ; b) *Mwen anlè bitasion an* (Je suis sur l'habitation), nous permettent de bien différencier les schèmes de *asou* et *anlè*. En a), il y a contact objectif de localisation. *Mwen* se conçoit comme un point sur l'espace *bitasion an*. Ainsi, *asou* et *a* préposition construisent une intersection cognitive. En b), *anlè* nous permet de concevoir la localisation de présence de *Mwen* dans une télicité de recouvrement. C'est l'esprit-corps de *Mwen* qui manifeste sa

présence de façon ouverte sur *bitasion an*. La modalité de l'être de *Mwen* est aussi étendue que *bitasion an*. C'est le *anlè* total de recouvrement. Le figuré et le spatial sont en coïncidence.

II.9. La préposition *ant* (entre)

Pourquoi le créole sélectionne-t-il l'ordre *Ant mwen épi 'w, pa ni poblem* (*Entre moi et toi, il n'y a pas de problème*), et non *Ant wou épi mwen, pa ni poblem* (*Entre toi et moi, il n'y a pas de problème*). Cette interrogation nous renvoie à la pensée de SCHOGTH (2004 :174) qui considère l'ordre canonique comme suit :

« En général, la combinaison « toi et moi », « you and I », « jij and ik » passe facilement d'une langue à l'autre. Le russe connaît une variante également employée en ukrainien qui souligne le lien étroit entre les deux personnes : « my s toboi, my s vami (singulier, forme polie). Littéralement, la traduction serait « nous avec toi », « nous avec vous », mais il s'agit plutôt d'un « nous » inclusif limité à deux participants « nous toi et moi » ou simplement « toi » et « moi », ou encore « nous ensemble ».

Le créole basilectal martiniquais n'a pas retenu cet ordre de pronoms personnels. En effet, la première personne sera placée à gauche, comme dans *Mwen épi 'w* (*Moi et toi*). C'est cet ordre que nous retrouvons dans *ant mwen épi 'w* (*entre moi et toi*). Nous reviendrons sur cette remarque ultérieurement. Notons tout de suite qu'en latin on nomme la première personne avant la deuxième ; la deuxième avant la troisième comme dans « Ego et tu valemus » (Vous et moi nous allons bien) (CART et alii 1955 :32). Cet ordre des prénoms personnels peut s'expliquer par des raisons cognitives. « Ego » est plus proche du locuteur que ne l'est « tu ». « Tu » est plus proche de la première personne que ne l'est la troisième personne. En effet, « tu », c'est l'interlocuteur de « ego ».

Approche personnelle de la préposition ant

Dans le sémantisme de la préposition *ant*, nous percevons l'idée abstraite de déséquilibre et d'imprécision. Cette idée de déséquilibre et d'imprécision est à l'image du statut cognitif du « je » épistémique qui, dans sa recherche de vérité, a du mal à évaluer ce qu'il appréhende dans le Monde Référentiel. Corrélé par *épi*, *ant* permet de formuler cette zone d'imprécision. *Ant* corrélé par *épi* permet donc au « je » épistémique de faire valoir de

façon relative son conflit de perception entre évaluation objective et évaluation subjective. Cette idée de déséquilibre nous rappelle le concept de *'self divided'* développé par TALMY (2003:431):

« [...] there is one part of the self that wants to perform a certain act and another part that wants that not to happen, where that second part is stronger and so prevents the act's performance ».

Quand nous disons *Mwen ant dé lidé* (Je suis entre deux idées), *Mwen* est sous contrôle d'une indécision. *Dé lidé* se conçoit en zone intermédiaire qui contraint *Mwen* à l'indécision. La zone intermédiaire se conçoit en zone d'influence qui affecte *Mwen*. La zone d'influence fait émerger la grille d'expérience, et non la grille d'action. *Ant* localise la cible *Mwen* à l'intérieur d'un intervalle qui est limité par deux bornes. Nous empruntons cette conceptualisation à VAN GOETHEM (2009 :114-115). Ces deux bornes sont placées dans l'esprit de *Mwen*. C'est l'esprit de *Mwen* qui est contraint. Paradoxalement, l'interposition encodée par la préposition *ant*, c'est aussi la localisation du médiateur, de celui qui tente de résoudre les conflits entre des personnes. *Ant* nous révèle donc que la localisation spatiale devient fonctionnelle par le biais du statut cognitif des entités localisées. La préposition *ant* renvoie aussi à l'ordre des choses dans le Monde Référentiel. Cet ordre permet la saillance de la perception. *Ant* nous aide à faire émerger la perception systématique que nous opérons sur le Monde Référentiel. Cette préposition a dans son sémantisme une idée de dynamisme qui nous laisse conceptualiser le mouvement, la trajectoire, la direction comme des concepts qui se construisent dans la perception systématique de ce Monde Référentiel. *Ant* ne crée pas de contact entre les objets du Monde Référentiel. Cette préposition crée de l'interposition, de la distance. C'est une conception de l'ordre et de la séquentialité qui se définit dans le sémantisme de *ant*. C'est cette conception de l'ordre dans le monde qui amène VAGUER (2008 :8), BENETTI et HEYNA (2006 :613) à dire que cette préposition crée du discontinu. Cette interposition s'effectue à la fois sur le plan horizontal et le plan vertical.

Ant et le plan horizontal

Sur le plan horizontal, *ant* opère à l'intérieur de la paire converse *douvan-dèyè*. Opérant dans le rapport convers *douvan-dèyè*, *ant* suppose l'accès à la perception ou à la

mentalisation. Quand nous disons *Kannal Senklisi a ant Martinik épi Senklisi* (Le canal de Sainte-Lucie est entre la Martinique et Sainte-Lucie), nous sommes dans la mentalisation rendue possible par la connaissance partagée des positions relatives des deux îles, l'une par rapport à l'autre. Ainsi, *ant* nous permet de conceptualiser *kannal Senklisi* comme une zone maritime intermédiaire entre les deux îles. *Ant* nous amène à nous représenter *kannal Senklisi* comme un lieu instrumental trajet de connexion. C'est ainsi que se révèle l'intersection cognitive entre lieu instrumental *pa* et lieu instrumental *ant*. *Pa* et *ant* sont liés cognitivement. La zone trajet est une zone intermédiaire. Le médiateur, c'est aussi un trajet de connexion et de réconciliation. *Ant* est donc de polarité médiane.

De façon plus générale, dans l'Arc des Antilles, il existe plusieurs lieux instrumentaux-trajets. L'interposition est donc un ordre spatial cognitivement prégnant pour l'insulaire de l'Arc Antillais.

Ant et le plan vertical

Sur le plan vertical, *ant* opère à l'intérieur de la paire *anlè-anba*. C'est la définition du niveau intermédiaire. La notion de contact inhérent au rapport contenant-contenu fausse la pertinence de l'analyse en *ant*. Si « x » est dans « A », et si « A » contenant « x » est devant « B », nous ne pourrions pas dire que « x » est entre « A » et « B ». L'absence de distance en « A » et « x » bloque l'interposition « x ». *Ant* se conçoit comme la préposition de la distance relative intermédiaire. Le rapport contenant-contenu ne laisse pas émerger suffisamment de distance entre le contenu et le contenant pour qu'il y ait interposition. *Ant* laisse la place à *an* dans ce cas.

De manière métaphorique, la construction *pri ant* (pris entre) nous permet de conceptualiser la passivité d'une entité + trait humain comme dans *Mwen pri ant dé fé* (Je suis pris entre deux feux). *Dé fé* représente les deux bornes spatiales, et *Mwen* représente l'entité + trait humain en interposition. *Fé* est l'indice visuel qui permet ou interdit la poursuite de mouvement-circulation sur les routes. *Mwen* se conçoit en automobile bloquée par une interdiction de rouler. *Mwen* exprime un rapport métonymique « le chauffeur pour la voiture ». Ainsi, cette contiguïté entre forme et signification nous permet de conceptualiser l'indécision comme l'immobilité provoquée par la saillance perceptive abstraite de deux idées qui s'opposent. L'indécision contraint l'homme à l'immobilité. La décision est donc une direction de mouvement pour l'Homme. L'indécision se conceptualise en termes de spatialisation intermédiaire affectante. Elle nous révèle le sémantisme fonctionnel de la

préposition *ant*. *Mwen pri ant dé fè* (Je suis pris entre deux feux) nous rappelle que l'analogique et le digital sont deux façons de conceptualiser le temps. Dans *Mwen pri ant dé fè*, le temps passe alors qu'analogiquement *Mwen* marque son immobilité spatio-temporelle. Rappelons que l'aiguille qui trotte sur le cadre de la montre analogique, par iconicité, traduit le fait que le temps passe de façon continue. *Mwen* est pris dans le cours du temps analogique. La préposition *ant* laisse apparaître sa capacité à exprimer une idée de passif agentif. En effet, si *mwen pri ant dé fè*, c'est que *dé fè ka pri mwen* (deux feux me prennent). C'est l'analyse fonctionnelle qui nous révèle cette orientation de passif agentif de l'énoncé. Ainsi l'interposition n'est pas simplement une donnée topologique géométrique, mais une situation de zone d'influence. *Dé fè*, c'est la représentation digitale du temps, car il y a discontinuité entre les signaux lumineux.

Dans *Mwen ant dé tè* (Je suis entre deux terres), *ant* nous renvoie à une lecture particulière du Monde Référentiel. *Ant dé tè* était dans la société traditionnelle martiniquaise un rite de protection pendant la nuit. Une personne qui se sentait menacée par *jennman* (toutes malveillances ou gênes) s'immobilisait, dessinait un *won* (rond, cercle) au sol, y pénétrait, ramassait une poignée de terre qu'elle déposait sur la tête ou dans son chapeau renversé en équilibre sur sa tête. Ainsi, la personne était *ant dé tè*. Nous sommes dans le surnaturel. Nous passons sur les détails quoique non négligeables. Cette personne, un homme, en général, est dans une zone de protection avec un statut cognitif de bénéficiaire. Il est porté par la force tellurique, et porte la Terre. Il est *ant-* entre Terre-Holonyme et Terre-Méronyme. Dans cette situation, il est sensé jouir d'une invulnérabilité. C'est l'interposition appliquée au domaine du surnaturel. Appliqué à notre exemple, le domaine du surnaturel nous révèle pragmatiquement le côté axiologique mélioratif de l'interposition. Ce double rapport porteur-porté annule toute distance entre les entités concernées et attribue une saillance perceptive à l'entité interposée.

Ainsi donc, *ant* convoque *douvan-dèyè*, selon l'axe horizontal, et *anlè-asou-anba*, selon l'axe vertical. Saisissant les deux plans horizontal et vertical, *ant* laisse apparaître la cruciformité. Cette cruciformité nous permet de comprendre la croyance formulée comme suit : *Lè ou jennen lé swè, ouvè bra'w épi mété lespri'w ant dé lanmen'w* (Quand tu es empêché le soir, ouvres tes bras et mets ton esprit entre tes deux mains). Dans cette disposition, le corps de *ou* décrit une croix. C'est cette croix qui va le protéger de tout *jennman* (gêne).

Ant nous permet de concevoir l'espace intermédiaire comme un espace de réversibilité. *Ant* est un opérateur cognitif de structuration ternaire. *Ant* se conçoit à partir de la relation entre trois entités.

Ant continuum et mezzolecte ou ant et ses applications sociolinguistiques

Selon DEBYSER (1970 :34), dans une situation de contact de langues, l'interférence se définit « comme un accident de bilinguisme entraîné par un contact entre les langues ». *Ant* nous permet de concevoir l'interférence comme une zone intermédiaire d'indécision linguistique. Vu sous l'angle de sa performance linguistique, le locuteur est dans un *self divided*. Ainsi, *ant* est une caractérisation de la situation de contact de langues. Dans ce cadre, *ant* fait valoir l'idée de conflit. Nous sommes dans une axiologie péjorative. Cette analyse rejoint les propos de BICKERTON (1975 :24). Selon cet auteur, *mesolect* se définit comme espace linguistique intermédiaire qui nous permet de conceptualiser le continuum comme dynamique entre deux bornes, *basilect* et *acrolect*. Dans la situation de diglossie, il existe une zone médiane-*ant* qui est en contact avec les deux langues-bornes. Cette zone médiane présente aussi une variation équidistante par rapport à ces deux bornes. Ces trois aspects-*acrolect*, *mesolect*, *basilect*- ne sont pas discontinus, mais sont dynamiquement continus. Dans ce cadre, la zone intermédiaire- *ant* est une zone de connexion des trois aspects. Nous avons voulu montrer la prégnance de *ant* dans la description sociolinguistique de la Martinique. *Ant* est une caractéristique pour les sociétés de contact de langues. *Ant*, c'est aussi le morphème du métissage.

Ant et la trajectoire: le rôle du verbe recteur

Comme tout autre morphème, la préposition *ant* est sensible à son cotexte. Les deux énoncés qui suivent nous permettrons de le prouver.

Mwen ka najé ant gomié a épi yol la (Je nage entre le gommier et la yole).

Mwen ka pasé ant gomié a épi yol la (Je passe entre le gommier et la yole).

Dans ces énoncés, c'est le verbe recteur qui donne la valeur d'orientation du sujet-agent. Il y a trajet-parcours, deux bornes. Avec *ka pasé*, en b), la valeur qui ressort, c'est le franchissement de limite-frontière représentée par la ligne imaginaire qui relie les deux bornes, *gomié* et *yol*. Nous avons une orientation frontale de franchissement. Les deux bornes marquent l'espace intermédiaire à l'intérieur duquel se réalise ce franchissement. Cet espace de franchissement

est donc un contenant-cadre pour l'événement, *ka pasé*. Le point de passage n'est pas précisé. Il est localisé à l'intérieur d'un espace intermédiaire. Dans cette valeur d'emploi, *ant* fait valoir sa capacité à exprimer l'imprécision, et nous permet de conceptualiser la précision (espace intermédiaire borné) comme un cadre référentiel pour l'imprécision. *Ant* fonctionne en opérateur cognitif de dialectique entre imprécision et précision. La précision *ant gomié a épi yol la* est un site pour la cible, *Mwen*, sujet de *ka pasé*. Le passage est frontal. C'est l'analyse fonctionnelle qui fait émerger l'opposition précision-imprécision dans le sémantisme de l'énoncé. Le schème cognitif associé à *ant*, c'est le trajet associé aux traits « frontière franchie et imprécision ». *Ant* est une préposition télique à l'image de son verbe recteur. Il y a donc congruence de polarité aspectuelle entre verbe et préposition. Si nous remplaçons *Pasé ant... épi...* par *pasé an mitan... épi* comme dans *Mwen pasé an mitan gomié a épi yol la* (Je suis passé au milieu du gommier et de layole), l'imprécision est annulée. *An mitan... épi...* efface toute imprécision. L'évaluation devient objective. *An mitan... épi...* est un opérateur cognitif qui prélève de la précision dans l'espace intermédiaire de trajet. Le site est divisé en deux parties égales, et la cible se conceptualise comme passant par un point équidistant des deux bornes. Le schème cognitif associé à *an mitan... épi...*, c'est le trajet associé au trait précision. En matière d'expression de l'évaluation de la précision, *an mitan A épi B* est holonyme pour *ant A épi B*. Cette variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de signification. C'est *an mitan* qui se charge sémantiquement d'exprimer la précision. *Épi* crée l'alternance.

En a), *Mwen ka najé ant gomié a épi yol la* (Je nage entre le gommier et la yole), *ka najé* est un verbe télique de polarité médiane. Sémantiquement, *ka najé* suppose un déplacement transversal, canoniquement entre deux bornes. *Gomié a* et *yol la* représentent l'espace intermédiaire-parcours de l'événement, *ka najé*. Avec *najé*, le site intermédiaire, c'est le parcours-trajet de l'entité agentive. Associé à *épi*, *ant* exprime que le trajet-parcours est délimité spatialement, et que les bornes représentent les points-limites non dépassés. Précisons que la notion de non franchissement n'impose pas systématiquement que les bornes soient atteintes. Mais, la valeur sémantique de jonction de la conjonction *épi* nous amène à inférer que les bornes sont atteintes. Ainsi, *ant... épi...* met en comitativité spatiale les deux bornes de l'espace intermédiaire. *Ant* est l'opérateur de parcours, et *épi* l'opérateur jonctif. Il est bon de signaler que ces deux expressions se laissent interpréter différemment quand nous les appliquons au parcours transversal. *Najé an mitan yol épi gomié a* peut nous

inviter à concevoir l'espace intérieur entre les deux bornes sans que celles-ci soient forcément atteintes. *An mitan* nous focalise sur l'espace intérieur, et *ant* sur les deux bornes.

Conclusion

Ant suppose un intervalle entre deux bornes. Entre ces deux bornes, nous pouvons avoir deux scénarios : l'intervalle est conçu en ligne de franchissement ou en axe-trajet, parcours de l'entité agentive. C'est le sémantisme du verbe recteur qui est déterminant. *Ant* laisse apparaître son affinité sémantique avec les verbes de polarité aspectuelle médiane, téléique. Le schème cognitif commun dans ces deux scénarios, c'est le trajet. Le comitatif apparaît dans la valeur d'emploi d'intervalle de parcours. *Ant ...épi...* et *pa* construisent une intersection cognitive de trajet. *Ant ...épi...*, c'est l'expression du lieu instrumental trajet. *Ant ...épi ...* suppose deux sites. L'un est régi par *ant*, l'autre est régi par *épi*. Le site de *ant* est plus proche de nous. Le trajet exprimé par *ant...épi...* indexicalise la position symbolique du locuteur.

Ant... épi... (Entre ...et...) et la représentation des bornes repères

Dans ce registre de réflexion, nous allons faire valoir la capacité de *ant ...épi...* à exprimer des valeurs spatiales, temporelles et notionnelles. La valeur spatiale sera représentée par l'énoncé *Sé kouré a ant Lido épi Fonlaré* (Les coureurs sont entre Lido et Fonds Lahayé). La valeur temporelle sera représentée par l'énoncé *Yo ka rivé ant mawdi épi jédi* (Ils arrivent entre mardi et jeudi). La valeur notionnelle sera représentée par l'énoncé *Ant mwen épi 'w, pa ni poblem* (Entre moi et toi, il n'y a pas de problème). L'énoncé *Kochon an ka fè ant san épi san dis tjilo* (Le cochon pèse entre cent et cent dix kilos) illustrera l'emploi d'évaluation subjective des quantités dénombrables.

Dans la valeur spatiale *ant Lido épi Fonlaré*, *Lido*, c'est la première borne de l'espace intermédiaire d'évaluation subjective, imprécise. Cette organisation des bornes nous permet de concevoir l'orientation du trajet de l'entité agentive, *sé kouré a*. Le lieu d'énonciation est indépendant du lieu de localisation des entités repérées. Mais, au niveau mentalisation, le locuteur et éventuellement son interlocuteur se représentent la première borne à gauche comme la plus déterminante dans l'orientation de l'axe-trajet. Par iconicité, elle est nommée en premier, parce que plus proche de l'énonciateur dans son effort de formulation. Dans *Mwen ka vini ant sizè épi sétè* (Je viens entre six heures et sept heures), la première borne d'évaluation imprécise est temporellement plus proche de la position

d'énonciation du locuteur, et la deuxième à droite, la plus éloignée. L'intervalle temporel d'imprécision, iconiquement, est en analogie avec le cours du temps dans le Monde Référentiel. *Sizè* est avant *sète*.

Dans la construction *Ant mawdi épi jédi* (Entre mardi et jeudi), nous avons le même principe iconique de l'ordre linéaire. *Mawdi* est plus proche temporellement du moment d'énonciation du locuteur que *rédi*. *Ant jédi épi mawdi* est une construction concevable à condition que *mawdi* renvoie à du temporel postérieur. Il s'agirait de *mawdi pochen*, *mawdi lot simenn* (mardi prochain).

Kochon an ka fè ant san épi san dis tjilo.

Dans la formulation de l'imprécision représentée par la construction *ka fè ant san épi san dis tjilo*, le locuteur énonce l'appréciation d'évaluation subjective de façon croissante. L'imprécision se conceptualise comme une opération cognitive d'évaluation croissante du méronyme d'imprécision. C'est une marge d'espace intermédiaire dont la borne de gauche constitue la valeur subjective minimale, et la borne de droite, la valeur subjective maximale. L'imprécision se conceptualise de l'inférieur au supérieur. La borne initiale d'imprécision représente la première valeur subjective d'imprécision de l'énonciateur et permet de concevoir la croissance d'imprécision subjective. L'écart (dix kilos) représente la télélicité de l'imprécision. C'est le moins vers le plus. *San tjilo* est plus proche, et représente la borne d'en deçà d'évaluation d'imprécision. Ainsi, *san tjilo* est plus proche de la perception du locuteur. Nous sommes dans la mentalisation.

Dans *Ant mwen épi 'w, pa ni poblem* (Entre moi et toi, il n'y a pas de problème), l'énonciateur, c'est *mwen*. L'interlocuteur, c'est *w*. Cet ordre linéaire de construction est en totale cohérence avec les analyses que nous avons posées antérieurement. *Mwen* est plus proche de *mwen* que de *w*. *Mwen*, c'est le repère égocentré. Cette conceptualisation est en adéquation avec la métaphore de « l'orientation Moi d'abord » qui veut que le plus proche soit nommé d'abord. Nous renvoyons à LAKOFF et JOHNSON (1985 :142-144). Citons-les :

« Pour nous résumer : puisque nos paroles suivent un ordre linéaire, nous devons constamment décider quels sont les mots que nous plaçons d'abord ». « Puisque le plus proche vient d'abord fait partie de notre système conceptuel, nous plaçons d'abord le mot dont la signification est la plus proche ».

De ce point de vue, la langue créole martiniquaise développe une grande cohérence, contrairement à d'autres langues, dont le français. L'espagnol et le français vont nommer l'énonciateur en deuxième position, comme dans « entre toi et moi », « entre tù y yo ». La langue française va inverser l'ordre. Elle considère qu'il faut axiologiquement nommer l'Autre d'abord, même si le dicton français pose que « Charité bien ordonnée commence par soi ». Le savoir-vivre implique qu'on inverse en français. La grammaire cognitive nous fait découvrir la dualité entre cohérence et axiologie-savoir vivre. En langue créole, la borne¹ est nommée avant la borne², y compris lorsque les bornes sont représentées par des humains. La grammaire cognitive nous montre que la règle fonctionne de la même façon entre le français et le créole, sauf en ce qui concerne la nomination des personnes. Dans ce cas, comme nous l'avons dit, des raisons axiologiques prévalent en français. La langue créole est en accord avec la logique cognitive. Il y a des logiques cognitives qui sont en rupture avec des logiques axiologiques.

Effet de la décréolisation qualitative¹⁹

En créole, la cohérence l'emporte sur l'axiologie. Sous l'influence des contacts de langues français-créole, nous assistons à des emprunts de conceptualisation. L'axiologie de la langue française va contaminer la cohérence d'ordre linéaire de l'expression créole. Nous sommes témoin de constructions du type *Ant wou épi mwen* (Entre toi et moi) » ; « *Entre moi et toi* » → *Ant mwen épi'w* ; « *Moi avec toi* » → *Mwen épi'w*. Dans *ant wou épi mwen*, les formes sont créoles, et l'ordre est français. Dans « *entre moi et toi* », les formes sont françaises, la conceptualisation est créole. Dans « *moi avec toi* », les formes sont françaises, la conceptualisation est créole. Nous avons là un bel exemple de « métissage linguistique ». Ainsi, grâce à la grammaire cognitive, nous pouvons dire que l'ordre des formes et les formes elles-mêmes participent de l'opération cognitive de conceptualisation. Le schème cognitif associé à *ant...épi* dans ces constructions, c'est le trajet. En effet, dans *sé kourè a ant Lido épi Fonlaré*, la zone intermédiaire est un trajet d'évaluation subjective de la localisation spatiale télique du sujet, *sé kourè a*. C'est la conceptualisation que nous faisons de la zone intermédiaire d'évaluation subjective. Dans la valeur notionnelle, *ant* est aussi associé au

¹⁹Nous empruntons ce concept à BERNABÉ (2003 :11). C'est, selon l'auteur, ce phénomène qui affecte le profil de standardisation du créole en le rapprochant de celui du français.

schème cognitif de trajet, car *poblem* ne passe pas entre *mwen* et *w* dans *Ant mwen épi'w pani poblem* (*Entre moi et toi, il n'y a pas de problème*). C'est le trajet négativisé. Il nous plaît de citer l'énoncé suivant de BARTHÉLÉRY (2008 :167) : *Selman, Jojo té bo asiré'y pa té ni aye nant yo, man Tolan pa té ka kwè'y an pies manniè* (Toutefois, Jojo avait beau lui assurer qu'il n'y avait rien entre eux, madame Tolan ne le croyait nullement). Dans cet énoncé, *yo* représente une forme plurielle dénombrable. Cette forme est holonymique sémantiquement, et permet l'effacement de *épi*. C'est la décomposition de *yo* en méronymes qui va convoquer *ant...épi...*

Ouverture d'analyse

Dans l'énoncé *I ant lavi épi lanmó* (Il est entre la vie et la mort), la construction présente *lavi*, à gauche, en première borne, et *lanmó* à droite, en deuxième borne. *Lavi* est antérieure à *lanmó*. Conceptuellement, les hommes aspirent plus à vivre qu'à mourir. L'ordre linéaire, iconiquement, nous présente l'homme plus proche de la vie que de la mort. Cette conceptualisation repose donc sur une représentation anthropo-psychologique des concepts de « vie » et de « mort ». La vie, avant ; la mort, après. La construction française « Entre chien et loup » a une valeur temporelle. « Entre chien et loup », c'est à la tombée de la nuit. Le temporel est construit en termes de spatialisation. « Chien » partage la vie domestique de l'Homme. En tant que tel, il représente la partie-lumière du jour, plus proche du jour que de la nuit. « Loup » n'est pas l'ami de l'Homme. C'est à la tombée de la nuit ou pendant nuit qu'il s'aventure près des maisons. Il représente la borne², la nuit. Au niveau sémiotique, nous avons une double conceptualisation : « Chien » ami de l'Homme, proche de l'Homme. « Chien », lumière, partie de la journée où l'Homme est actif canoniquement. « Loup », ennemi de l'Homme, pas proche de l'Homme ; c'est la nuit. Il y a une opposition jour-nuit. Le jour est placé avant la nuit. L'amitié arrive avant l'inimitié. La construction place en borne¹ ce que l'homme canonique conceptualise comme meilleur pour lui.

Ant... épi... et l'ambiguïté de signification

Dans *Mwen ké fè sa ant jòdi a épi dimen* (*Je ferai cela entre aujourd'hui et demain*), il y a ambiguïté. En effet, nous pouvons accorder une double interprétation à cet énoncé. La première interprétation, c'est *Mwen ké fè sa swa jòdi a swa dimen* (Je ferai cela, soit aujourd'hui, soit demain). C'est l'idée d'alternative d'action et de réalisation qui s'impose. Cette alternative peut, pragmatiquement, avoir deux axiologies nuancées : le choix, la

décision ou l'hésitation. Sur le plan axiologique, ces nuances ont des incidences directes sur le statut cognitif du sujet, *Mwen*. Dans le cas de l'hésitation, le sujet syntaxique est patient sémantique. Cette interprétation nous permet de mettre en exergue l'intersection cognitive entre « choix » et « hésitation ». Dans les deux cas, le sujet syntaxique opère sur l'une ou l'autre borne, mais pas à l'intérieur de l'espace intermédiaire. *Ant... épi...* est synonyme cognitif de *oben...oben* (ou bien...ou bien). Cette reduplication de forme, par iconicité, exprime la saillance de l'hésitation. *Ant... épi...*, équivalent de *oben*, place de la discontinuité entre les deux bornes. Cette interprétation nous permet aussi de faire apparaître la rupture cognitive entre « choix » et « hésitation ». Cette rupture cognitive est de nature axiologique. Le choix affecte le sujet syntaxique de façon méliorative. L'hésitation affecte le sujet syntaxique de façon péjorative. L'hésitation relève du concept de *"self divided"*, concept développé par TALMY (2003 :431). La deuxième interprétation *Ant jòdi a épi dimen* (Entre aujourd'hui et demain) peut représenter l'espace holonyme le plus vaste, sans discontinuité. *Jòdi a* et *dimen* représentent les bornes de l'espace intermédiaire de réalisation de l'événement. Par iconicité, *jòdi a* est placé avant *dimen*, parce que plus proche du moment d'énonciation. Cet ordre linéaire vaut aussi pour l'interprétation en hésitation ou choix. En disant *Mwen ké fè sa ant jòdi a épi dimen*, le sujet se représente l'holonyme d'inclusion de réalisation de la tâche, mais l'action ne peut s'exécuter pragmatiquement que dans du méronyme de cet espace holonymique. Pragmatiquement donc, *ant... épi...* est un opérateur cognitif de prélèvement méronymique. Cet holonyme d'inclusion est contenant pour le méronyme d'exécution. Ainsi, *ant... épi...* nous révèle une dialectique entre *ant... épi...* et *adan*.

Conclusion

Le schème cognitif de *ant*, c'est le trajet. Il y a donc une intersection cognitive entre *pa* et *ant*. Axiologiquement, *ant* peut renvoyer à un trajet d'indécision. La situation-*ant* est une caractérisation pour les peuples en situation de contact de langues. *Ant*, c'est la préposition du métissage. C'est aussi la préposition de l'interaction comme dans *Té ni an konba ant Lik épi Alen* (Il y avait un combat entre Luc et Alain). Dans cette construction que nous qualifions de pleine, *ant ...épi...* fait bien sûr valoir son schème de trajet. L'interaction est un concept qui permet de signifier qu'une action est réciproque pour deux individus, pragmatiquement *Lik* et *Alen*. *Konba* se conceptualise en procès qui se déroule entre deux entités. Cette forme pleine exprimant l'interaction peut être réduite à *Té ni an konba : Lik kont Alen* (Il y avait un

combat : Luc contre Alain). La préposition *kont* est en isotopie avec *konba*, substantif d'adversité. Instanciant en opérateur de comitativité, *épi* peut intervertir les entités qui sont objectivement impliquées par le procès *konba*. *Konba* assume la charge sémantique de l'adversité. Par ailleurs, c'est l'axiologie de l'interaction qui permettra de sélectionner *kont* ou *épi*. Avec *kont*, l'axiologie sera péjorative ou d'opposition. Avec *épi*, l'axiologie sera objective. Les deux adversaires sont actualisés. La forme pleine de départ peut se réduire à *Té ni an konba : Lik, Alen*. (Il y avait un combat : Luc, Alain). Ce rapprochement maximal des formes traduit, par iconicité, l'étroitesse du lien conceptuel que l'interaction crée entre *Lik* et *Alen*. L'interaction met en contact direct les formes. La forme pleine ne convoque pas *ant... kont...*, mais *ant...épi...* La forme *ant ...épi...* fait valoir une isotopie entre *ant* et *épi*. *Épi* fait valoir son sémantisme de jonctif.

Les verbes français préfixés en « entre » et leur correspondant en créole martiniquais

Notre objectif est de voir quelle stratégie le créole utilise pour rendre le sémantisme du préfixe « entre » des verbes français préfixés en « entre ». BENETTI et HEYNA (2006 :613-620) se sont penchés sur la question des verbes français préfixés en « entre », et nous ont motivé à présenter ce sous-chapitre. Nous exposons quelques exemples de verbes.

« Entreposer »

Entre + poser → mettre entre, intercaler

« Il a entreposé les bouteilles dans la cuisine ». *I mété sé boutey la yonn bò lot an latjuizin lan*.

Nous avons un exemple de défléxivité du français au créole. Le radical « poser » est rendu en créole par *mété*, et le préfixe « entre » est rendu par la préposition *bò* déplacée à droite de *mété*. Si les bouteilles sont entreposées, c'est qu'elles partagent un espace commun, pragmatiquement, la cuisine. Le partage d'espace renvoie au comitatif. Le créole rend cette comitativité par *bò*, préposition qui exprime le voisinage proche, la contiguïté. L'alternance de formes *yonn* et *lot*, par iconicité, exprime l'altérité des objets concernés. *Yonn* et *lot* traduisent une coréférentialité dans la discontinuité. *Yonn* et *lot* sont des éléments méronymiques du même ensemble, *sé boutèy la* (les bouteilles). Cette stratégie de correspondance sémantique en créole met en exergue la valeur sémantique de « entre » français, et de « poser ». « Mettre entre », c'est intercaler. En effet, « entreposer », c'est

bien *mété yonn bò lot*. Pourquoi le créole a-t-il sélectionné la préposition *bò* ? *Bò* crée l'interposition de comitativité, la co-spatialité, la contiguïté. C'est l'expression de la distance relative de voisinage. C'est *bò* qui est pertinent, et non *épi* trop ouvert sémantiquement. C'est donc une forme d'aphérèse de surface que le créole utilise comme stratégie. En effet, dans *entreposé*, *mété* représente « posé » et *bó* représente « entre ». *Bó* est placé à droite du verbe en créole. *Bó* est donc déflexif. *Sé boutèy la antpozé* relèverait d'un calque acrolectal.

« Entremêler »

« Les fils sont entremêlés ». *Sé fil la mélé yonn dan lot*.

Étymologiquement, « mêler » renvoie à « miscere ». « Mêler », c'est mélanger. Le mélange suppose un rapport contenant-contenu réciproque. C'est ce trait que le créole exprime par *dan*. Cognitivement, « entremêler » renvoie donc à un rapport contenant-contenu dans une coréférentialité d'ensemble. Chaque fil est un méronyme prototypique de cet ensemble. Il y a déflexivité du français au créole avec aphérèse de surface. *Dan* traduit la contiguïté et le comitatif. Cette aphérèse de surface révèle l'intersection cognitive entre *entre-ant* et *an-dans*. *Dan* est pertinent. Sémantiquement, il exprime mieux que *épi* le rapport contenant-contenu saillant de « miscere ». *Épi* est holonyme cognitif pour *dan*. Le méronyme cognitif s'avère plus précis que l'holonyme cognitif.

L'exemple de « Entrejambe », *fant katjé*, est éloquent. L'entrejambe, c'est l'espace compris entre les cuisses. C'est l'entrecuisse. En ancien français, « quartier » désigne une partie d'un animal. Dans *fant katjé*, il s'applique à la personne. Nous sommes dans la métaphore « Les personnes sont des animaux ». C'est le trait « quartier » qui est transféré. Le créole exprime « entre » de « entrejambe » par *fant*. *Fant* correspond en français à « fente ». C'est une ouverture étroite et longue. Dans *fant katjé*, le mot *fant* vient désigner l'espace entre les deux cuisses. Le préfixe français est rendu par un substantif. *Fant* nous permet de conceptualiser « entre » en espace médian, qui sépare. Cette séparation crée la contiguïté dans du discontinu. *Fant katjé* opère sur l'axe vertical, sur le corps debout, canoniquement.

Synthèse

La langue créole martiniquaise utilise le sémantisme de prépositions spatiales *bò*, *dan* et l'aphérèse de surface pour traduire certains verbes français préfixés en « en ». Le spatial se retrouve aussi dans le sémantisme de *fant* dans la mesure où *fant* crée de la distance sur le

corps. *Fant* crée du discontinu sur la surface du corps. Tous ces lexèmes ont comme schème supérieur commun, la contiguïté. C'est aussi ce schème qui caractérise « entre ». Cette contiguïté se retrouve aussi entre préfixe et radical. Nous sommes dans l'iconicité sémiotique. La contiguïté renvoie au comitatif. Le comitatif est aussi un trait de « entre ». Il est évident qu'il y a isotopie entre le sémantisme des verbes recteurs et les prépositions régies dans la construction de l'aphérèse de surface. Il y a isotopie aussi entre préfixe et radical de dérivation en français. Le créole nous demande de remonter au latin afin de comprendre ce phénomène de déflexivité.

« Entre », *Ant* et la multiplicité des événements

« Les skieurs zigzaguent entre les plots ».

Sépan an ka fè siyak ant sé woch la (Le serpent zigzague entre les roches).

Dans « zigzaguent », il y a une structure consonantique avec variation vocalique. Cette variation vocalique, par iconicité, indique l'alternance événementielle. L'alternance [i] → [a] a une valeur iconique. Chaque syllabe définit un événement que la préposition spatialise. On va dans un sens, puis dans un autre. « Entre » fonctionne en opérateur cognitif de spatialisation de pluralité d'événements. Dans *siyak*, il n'y a pas de reduplication consonantique avec variation vocalique. Toutefois, ce verbe médian télique a le même sémantisme que « zigzaguent ». *Ant* se conceptualise comme « entre » dans *fè siyak ant*. « Zigzag » nous fait penser à *zipzap*. En langue créole, *zipzap* indique ce mouvement alterné. Dans cette construction, nous retrouvons cette même reduplication consonantique avec variation vocalique [i]-[a]. Nous sommes dans la grammaire des événements et dans l'iconicité diagrammatique. Ces exemples nous montrent que l'iconicité diagrammatique peut concerner des petites unités de mot.

Ant, c'est la préposition qui contribue à l'expression de l'alternance, de l'altérité. Son sémantisme lui permet de définir des concepts dans lesquels la binarité, la multiplicité d'orientations (opposition, choix, hésitation, comparaison) sont à l'œuvre. Selon les concepts, *ant* va contribuer à caractériser le statut cognitif du sujet du verbe recteur. *Ant* peut décrire soit la zone intermédiaire- passage (trajectoire ou orientation) entre deux bornes ou les bornes de cette zone. Son schème cognitif, c'est le trajet. Toutefois, *ant* ne caractérise pas le trajet comme le fait la préposition *pa*.

Comparons les énoncés suivants :

Mwen pasé pa Chelchè épi Lido (Je suis passé par Schœlcher et Lido).

Mwen pasé ant Chelchè épi Lido (Je suis passé entre Schœlcher et Lido).

Avec *pa*, en a), les zones trajets *Chelchè* et *Lido* sont traversées de l'intérieur. Ce ne sont pas des bornes, mais des lieux instrumentaux-trajet. Avec *ant*, en b), *Chelchè* et *Lido* se conceptualisent en bornes définissant un passage intermédiaire-trajet. Nous pouvons dire *Mwen pasé pa Chelchè* (Je suis passé par Schœlcher) et non *Mwen pasé ant Chelchè* (Je suis passé entre Schœlcher). *Ant* suppose un régime pluriel dénombrable. Nous renvoyons à TALMY (2003 :191-192) à propos de la préposition « between », correspondant anglais de *ant*. C'est *an mitan* (au milieu de) que la langue créole va convoquer dans ce cas, et nous dirons *Mwen pasé an mitan Chelchè* (Je suis passé au milieu de Schœlcher). La construction *pa Chelchè* ne véhicule pas de précision géométrique de trajet. La construction *an mitan Chelchè* est porteuse de précision géométrique de trajet-localisation interne.

Ouverture d'analyse: ant en créole haïtien

FATTIER (1998 : 896) nous présente la construction *ant somèy révèy*, dans *Mwen té ant somèy révèy* (*J'étais entre sommeil réveil*). Que nous révèle cette construction ? Notons d'emblée que les sites *somèy* et *révèy* ne sont pas reliés par la conjonction de coordination *ak*, correspondant de *épi*. L'allitération en [èy] est plus relevée avec l'absence de conjonction, et nous avons le sentiment que la binarité conceptuelle s'en trouve renforcée. Par ailleurs, l'ordre, par iconicité linéaire, place *somèy* d'abord, et *révèy*, après. C'est l'inactivité avant l'activité, le négatif avant le positif. Cette organisation conceptuelle est iconique à la façon dont l'homme se définit. L'homme se définit du moins vers le plus. Cette absence de conjonction de coordination crée un rapprochement maximal entre les formes. Ce rapprochement traduit, par iconicité diagrammatique, la forte coïncidence temporelle entre les deux bornes temporelles, *somèy* et *révèy*. La zone intermédiaire entre les bornes apparaît comme temporellement réduite. En effet, ces deux états physiologiques définissent une zone intermédiaire très réduite. L'état de sommeil et l'état de veille sont très proches temporellement et physiologiquement. Cette absence de conjonction traduit aussi l'unité conceptuelle propre à ce que TALMY (2003 : 355) appelle "*complex Ground*." Nous voyons bien que ce morphème \emptyset conjonction de coordination est expressif. Adossé à la pensée de VENDRYÈS (1926 : 91-92), nous dirons qu'

« En matière morphologique, le degré zéro joue un rôle considérable. La valeur qu'il possède est surtout une valeur d'opposition ; mais elle n'est pas moins grande pour cela ». « Dans la langue, le morphème zéro est un morphème comme un autre ».

L'auteur considère qu' « il y a dans le discours des silences qui sont éloquents ».

II.10. La préposition *kay*, *lakay* (chez) (variantes libres)

La préposition dans les textes anciens

Io mené li la case caiŕ HAZAËL-MASSIEUX (2008 :64). *Io faire li entré ladans case la* HAZAËL-MASSIEUX (2008 :65).

Dans ces deux énoncés, nous observons une alternance entre préposition, *la case*, et substantif, *case la*. C'est la même unité *-case-* qui intervient. Comme le rappelle CHAUDENSON (2003 :3), la préposition et le substantif sont liés sémantiquement. Dans la langue créole martiniquaise contemporaine, *kay* a ces deux valeurs de substantif et de préposition. *Kay* est substantif dans *Kay-la i té adan'y lan, sé té kay sè'y* (La maison dans laquelle il était appartenait à sa sœur) BARTHÉLÉRY (2008:35). *Kay* est préposition dans [...] *pou an plas bòn kay man Vito lawout Didié* ([...] pour une place de bonne chez madame Vito, route de Didier) (BARTHÉLÉRY 2008 : 124). *Lakay* n'est pas substantif, mais préposition qui peut être adverbialisée. *Kay* est préposition non adverbialisable.

Dans *Man Vito pa té lé wè moun gwo bouden lakay-li* (Madame Vito ne voulait pas voir de femme à gros ventre chez elle), *lakay* est préposition (BARTHÉLÉRY (2008: 124). L'adverbialisation de *lakay* est évidente dans *Mwen ka viré lakay* (Je retourne chez moi). La forme prépositionnelle *lanmèzon* est d'un usage moins courant que les formes prépositionnelles *lakay* et *kay*. Dans *Mwen pa lé sa lanmèzon mwen* (Je ne veux pas cela chez moi), *lanmèzon* est préposition. La forme *lanmèzon* ne peut pas être substantif.

Quelle est notre représentation intuitive des prépositions kay / lakay?

Mwen ka alé lakay mwen/kay mwen /lanmèzon mwen (Je vais chez moi).

Ces prépositions introduisent un espace contenant anthropisé, intime pour celui qui l'occupe. Ce contenant anthropisé est à l'image de celui qui l'occupe. Il y a iconicité entre le contenant et l'occupant. L'occupant organise sa maison selon la représentation qu'il se fait du Monde

Référentiel. Cette organisation de *kay mwen* «chez moi»- devient aussi un indice de son occupant. Le schème cognitif de *kay/lakay*, c'est le rapport contenant-contenu assorti du trait anthropisation-intimité. Ces prépositions partagent le trait inessif avec *an*. *Lakay mwen*, c'est dans ma maison. Ainsi, c'est bien la notion de «demeure qui paraît fournir le motif décisif pour rendre compte de la valeur sémantique de la préposition chez-*lakay*». Nous empruntons cette formulation à CADIOT et VISETTI (2001 :38-40). Quand nous disons *Kay mwen, pa ni sa* (Chez moi, il n'y a pas cela), nous conceptualisons *mwen* comme contenant-habitacle abstrait- «esprit»- pour des valeurs et croyances. Le corps-esprit se conceptualise en espace-tenant - demeure pour les valeurs du possesseur, *mwen*. Nous sommes dans la grammaire de la subjectivité. La maxime créole *Sa pa ka antré an paradi mwen* (*Cela n'entre pas dans mon paradis*) (Je ne veux pas de cela chez moi), paraphrase créole de notre énoncé, est une construction très éloquente. *Paradi mwen* (*mon paradis*) se substitue à *kay mwen* (chez moi). *Paradi*, c'est la représentation subjective de *mwen* de la vie dans le bonheur. *Paradi* est axiologiquement spirituel et mélioratif. *Kay mwen*- Chez moi- est métaphorisé en espace-demeure où seul ce qui est bon spirituellement peut et doit pénétrer. *Kay mwen*- Chez moi, c'est mon Paradis sur Terre. Cela nous renvoie à la manière dont LE BRETON (1990 :111) conçoit la maison traditionnelle :

« [...] Sans elle l'homme serait un être dispersé [...]. Prolongement façonné par l'homme de son corps, extension culturelle de ce dernier, son habitation lui assure une sécurité à la fois physique et morale ».

Dans *Pa ni sa kay mwen* (*Il n'y a pas cela chez moi*) (Je ne tolère pas cela), *kay mwen* (chez moi) se conceptualise en «tout» holonyme pour une partie pragmatiquement négativisé, *sa*. *Kay* fonctionne en opérateur cognitif de relation partie-tout, thème-rhème. *Kay* introduit le thème. Si *kay* permet de symboliser les croyances, les convictions, il est logique que *kay* puisse avoir comme synonymes cognitifs *pou* (pour) et *dapré* (selon).

Kay versus pou, dapré : l'expression du point de vue et des croyances

L'énoncé *Kay/Pou/Dapré sé moun Sent Mari a, bèlè sé met bagay* (Chez/Pour/D'après les gens de Sainte Marie, bèlè une chose essentielle) nous permet de déceler une intersection cognitive entre *kay*, *pou*, *dapré*. Ces prépositions se ressemblent par le fait qu'elles

contribuent à l'énonciation de l'équivalence. Ici, *kay* permet de conceptualiser son régime, *sé moun Sent Mari a*, comme habitacle-contenant abstrait d'une règle d'équivalence, de norme, de conception. Ainsi, la norme, la conception sont des contenus abstraits et intimes pour les entités qui les partagent. Les pratiques culturelles sont des contenus intimes et anthropisés pour les groupes collectifs qui les pratiquent. Les Hommes habitent des valeurs, et sont habités par des valeurs. *Kay* est un opérateur de relation partie –tout. La thématization des prépositions, par iconicité, nous indique la saillance de l'anthropisation des valeurs. Ce sont les hommes qui définissent leur valeur. Ainsi les hommes sont antérieurs aux valeurs qu'ils incarnent. Il y a indexicalité entre Homme et Valeur. Les hommes sont habités par des valeurs qui les structurent. La maison représente une anthropisation d'une partie du Monde Référentiel. Cela peut expliquer pourquoi il y a, en langue créole, une relation sémantique entre *kay*, *koté*, et *bò* (près de). Les énoncés qui suivent nous le montrent bien.

a) *Pasé kay mwen dèmen !* (Passe chez moi demain !)

b) *Pasé koté mwen dèmen !* (Passe me voir demain !)

En b), *koté mwen* est une pro-proposition du type *koté a mwen ka rété a* (le côté où j'habite) (là ou j'habite). *Koté* nous permet de conceptualiser *kay mwen* comme un espace géographique méronyme du Monde Référentiel. La valeur de comitatif de *kay*-préposition apparaît clairement ici. Toutefois, *kay* est plus intime que *koté*. *Koté*, c'est la distance relative de comitativité spatiale. En termes d'intimité, *kay* est holonyme pour *koté*. *Koté* nous invite à nous représenter *mwen* comme une ligne, alors que *kay*, contenant, établit un rapport de comitativité entre l'entité contenante et les entités contenues. Le sémantisme de *koté mwen* se retrouve dans l'expression *owa mwen* (près de moi). *Owa mwen*, c'est à proximité de là où je me trouve, chez moi ou ailleurs. *Owa* est donc holonyme pour *lakay* en termes de spatialisation dans la mesure où *owa*, c'est la place qu'occupe dans Monde Référentiel l'entité concernée. Nous avons le sentiment que *owa* et *koté* mobilisent davantage la spatialisation géographique que la spatialisation intime d'anthropisation. C'est ce sentiment que nous avons dans *Pannan yo ka palé, Sizet, ti sè Viktorin, vini owa mwen* (Alors qu'ils parlaient, Suzette, la petite sœur de Victorine, est venue près de moi) BARTHÉLÉRY 2008 :178). Il en va du sémantisme de ces deux formes. Ainsi, ces alternances de formes renvoient à une alternance de signification. *Owa* et *koté* sont synonymes cognitifs. En termes d'intimité et d'anthropisation, *kay* est holonyme pour *owa* et *koté*. *Owa* et *koté* convoquent le corps, *lakay* convoque l'esprit et les valeurs. La forme *kay* permet de construire l'expression

fanm an kay (femme partageant le même toit), forme qui confirme le trait saillant d'intimité et d'anthropisation de cette même expression. *Fanm an kay* est un syntagme cohérent construit à partir de noms nus. Ainsi, les éléments de la construction définissent un rapprochement maximal qui, par iconicité, révèle l'étroitesse du lien conceptuel entre *fanm* et *kay*. Nous disons *I pa ni fanm an kay* (Il n'a pas de femme sous son toit). C'est la préposition *an* qui établit ce lien conceptuel contenant-contenu. *Kay* est contenant pour le sujet *I* et le C.O.D. *fanm*. Ces deux entités partagent un même lieu tout en définissant une hiérarchisation de statuts cognitifs. Il en va de la différence de statuts cognitifs des rôles de sujet et de C.O.D. en langue. Le verbe *ni* de possession crée une dépendance d'actance entre ces entités. Cette dépendance est au profit de *I*, homme. Traditionnellement, la langue créole n'a pas retenu l'expression *I ni nonm an kay*. Il en va du statut de l'homme dans la société traditionnelle martiniquaise. L'homme considère la femme comme subordonnée à lui. Le prédicat *ni* de possession le révèle bien. Dans la société moderne, avec l'évolution sociétale, la langue sera à même de produire *I ni nonm an kay*. La loi reconnaît la liaison entre des partenaires du même sexe. Ainsi, l'expression *fanm an kay* va s'appliquer aussi à l'union entre deux femmes. *Fanm an kay* a pour contraire, *fanm déwó* (femme non légitime, qui ne partage pas le même toit). *Kay* représente bien la partie intérieure de la maison. C'est l'intimité, du latin « intimus », ce qui est le plus en dedans, le fond. L'expression *I pété an kay* (Il a pété un câble) indique que *I* a détruit ce qu'il avait de plus intime sous l'emprise d'un transfert d'affect. L'état de sa maison est à l'image de son esprit. Son esprit est pété, et ne peut plus contenir les valeurs spirituelles de *I*. C'est la métaphore de la zone d'influence. Il y a iconicité entre *kay* et l'état psychique de *I*.

Comment passe-t-on de kay-(maison) à kay-(chez)?

a) *Kay mwen an bel*. (Ma maison est belle).

b) *Kay mwen bel*. (Chez moi est beau).

Ces deux phrases nous donnent une piste de réponse. En a), *kay*, c'est l'objet possédé. En b), nous avons affaire à l'espace anthropisé contenant-contenu. Nous pensons donc que c'est la conceptualisation de *kay* qui nous permet de passer de *kay* -« maison » à *kay* -« chez ». Ainsi s'opère le passage de *kay* « maison » à *kay*, « chez ». Le déterminant *an* opère sur *kay* un changement de type. Cet ajout de forme est iconique à un changement de catégorie.

Différence de conceptualisation : An kay (dans maison-

chez) versus kay (maison-chez)

Considérons deux phrases grammaticalement correctes :

a) *I té kay manman 'y toujou* (Il était encore chez sa mère).

b) *I té an kay manman 'y toujou lè sa fet* (Il vivait encore chez sa mère quand cela s'est produit).

En a), la préposition *kay* est un opérateur cognitif de physicalisation. *Kay* indique la place réelle qu'occupait le sujet *I* quand *sa* a eu lieu. Il y a donc coïncidence temporelle entre la place et le moment de l'événement, *sa*. En b), *kay* est une composante de la partie nominale du syntagme prépositionnel, *an kay manman 'y*. Il s'agit ici d'une opération de mentalisation, et non de physicalisation. *An kay manman 'y* n'implique pas *kay manman 'y* forcément. Cela correspond à une tranche de vie du sujet, *i*. *An kay manman* a donc une valeur méronymique temporelle. Ainsi la tranche de vie se conceptualise en termes de spatialisation à caractérisation intime. La valeur référentielle de *manman* motive sa convocation dans l'expression. La préposition *an* peut laisser la place à la préposition *bò*. Nous obtiendrons *bò kay*. La signification de l'expression sera tout autre.

Bò kay et sa conceptualisation

Poulè bò kay (Poulet local). *Manjé bò kay* (Manger local).

Ces constructions renvoient à une double conceptualisation. Dans *bò kay'*, *bò* établit un rapport de contiguïté entre *poulè* et *kay*. *Bò*, c'est la contiguïté spatiale, certes, mais aussi la contiguïté abstraite. En effet, *poulè bò kay*, c'est aussi *poulè* conçu dans la tradition de la maison-*kay*. Nous passons de la physicalisation à la mentalisation. L'effet de mentalisation fait que nous pouvons manger *manjé bò kay* ailleurs que dans notre pays d'origine. La mentalisation rend présents nos us et coutumes où que nous soyons. *Bò kay²* est plus vaste que *bò kay'*. *Poulé bò kay'*, c'est le poulet local, conçu dans le pays à des fins commerciales. *Manjé bò kay²*, c'est le *manjé* traditionnel, conforme donc aux coutumes du pays et qui peut être consommé hors du pays. Nous sommes dans la mentalisation et les représentations. *Kay* se conceptualise comme la Région de locuteur. Dans ces constructions, *bò* nous permet de conceptualiser *kay* comme indice de conformité aux coutumes. *Bò* fonctionne en modalisateur pour *kay*. C'est ce rapprochement maximal entre les formes et le fait que *kay* se présente en nom nu qui créent, par iconicité, ce lien conceptuel étroit entre *bò* préposition et *kay* substantif. La langue créole a produit d'autres syntagmes cohérents dans lesquels le

substantif *kay* établit un lien conceptuel avec le terme qui le suit. Nous disons *kay djep*, (*maison des guêpes*) (nid de guêpes), *kay bèlè* (*maison du bèlè*), *kay lapen* (*maison des lapins*) (clapier), *kay poul* (*maison des poules*) (poulailler) *kay séans* (*maison de divination*), *kay viann* (*maison de la viande*) (boucherie) etc. Le lien conceptuel établi, c'est *pou* (pour). Le rapprochement maximal entre les termes de la construction et la valeur générique du nom régi sous sa forme nue traduisent, par iconicité, l'étroitesse du lien conceptuel qu'il y a entre les formes. Dans *kay poul*, *poul* est site pour *kay*. Le lien conceptuel accorde l'antériorité à *poul* par rapport à *kay poul*. C'est l'idée de *poul* qui amène à concevoir *kay poul*. Le rapport contenant-contenu n'est pas pertinent, car *kay poul* peut être sans *poul*. Cette analyse confirme la caractérisation du lien conceptuel. En langue créole martiniquaise, la construction *poulè bó kay* est parfois glosée par *poulè péi* (poulet fait au pays). La référence à la localisation intime de proximité est plus large. *Péi* est holonyme pour *bó kay*.

La relation cognitive entre manman et kay

Alé kay manman'w¹ ! (Va chez ta maman !) (Rentre chez toi !)

C'est l'injonction adressée à un enfant qui ne devrait pas, par exemple, se retrouver le soir hors de chez ses parents. La langue créole a sélectionné *manman'w*. Il en va du statut de la maman au sein de la famille martiniquaise dans la relation aux enfants. *Kay*, c'est le lieu canonique où *manman* s'occupe de ses enfants. C'est elle qui gère *kay*, la maison. Alors, l'enfant est tancé de rejoindre *kay manman*.

Kay manman'w²

C'est aussi le propos injurieux retourné à un interlocuteur méprisant qui aurait produit *La'w sòti ?* (D'où sors-tu ?). La réponse *Kay manman'w²* est une désacralisation de *kay manman'w¹*. La désacralisation fait face au mépris. Cette désacralisation tient à tous les sous-entendus de la formule *kay manman'w²*. Il en va de la forte valeur sacro-sainte accordée à *manman* et à *kay* dans la société martiniquaise. Le contexte d'énonciation opère un changement de type sur la construction. De méliorative, elle passe à péjorative. Cette injonction a des effets perlocutoires avérés. C'est une expression à effets perlocutoires.

Ou konprann ou lakay manman'w ! (*Tu te crois chez ta mère*) (*Tu te crois chez toi*), c'est le propos adressé à une personne qui, par exemple, traverse une rue fréquentée par des voitures sans se soucier du danger. Cette situation pragmatique nous invite à conceptualiser *lakay manman'w* comme le lieu où le danger n'existe pas, le lieu où la convivialité règne en toute

permissivité. Cette phrase peut aussi s'adresser à quelqu'un qui prend des libertés chez quelqu'un. C'est encore *manman* que la construction convoque pour les raisons que nous avons déjà évoquées. L'expression renvoie aux concepts de sécurité et d'intimité. Le schème commun à toutes ces expressions, c'est l'intimité maternalisée exprimée en termes de spatialisation. C'est le mode pragmatique qui va déterminer la signification. Le mode pragmatique est donc un opérateur de conceptualisation.

Ouverture de conceptualisation

GRÉVISSE (1975 : 1027) écrit :

« C'est une faute assez fréquente en Belgique que l'emploi de « chez » au sens de « près de » dans des phrases telles que celles-ci : [Une maman, tendant les bras à son enfant :] Viens, chéri, viens chez ta maman ! [Dans un salon, une maman à son enfant :] Puisque madame t'appelle, Vas chez elle ! »

Que nous révèlent ces « fautes » ?

Dans « Viens chez ta maman », « ta maman » se conceptualise comme habitacle figuré contenant toute l'affection que la mère canonique a pour son enfant. Le méronyme « bras », c'est la porte d'accès à la demeure d'affection représentée par « maman », holonyme. La métaphore est incorporée. « Chez » est un opérateur de métaphorisation. Il n'y a pas faute. Il y a opération de métaphorisation et de conceptualisation. Cette métaphore est en cohérence avec les propos développés antérieurement.

Conclusion

Le schème cognitif associé à *kay/lakay*, c'est le rapport contenant -contenu associé au trait anthropisation. Comme *an*, *lakay* est une préposition de l'inessif. L'anthropisation, trait associé à *kay*, *lakay*, renvoie aux choses matérielles. Dans le sens métaphorique, l'anthropisation renvoie aux croyances, aux coutumes. La culture se conçoit en contenant anthropisé pour les objets et les croyances d'une communauté. Le concept d'anthropisation s'associe à celui d'intimité. *Kay* est contenant d'objets concrets et de valeurs spirituelles. En langue française, comme le signale SCHNEDECKER (2008), la préposition « chez », correspondant de *lakay*, intervient dans l'expression de l'intensité comme dans « Un ciel gris de chez gris ». Afin de traduire cette forme d'intensité, la langue créole aura recours à la

réduplication, forme iconique de quantité. Nous dirons par exemple *An siel gri gri gri gri gri*. Le chapitre prochain sera réservé à ce phénomène.

En langue créole, *lakay* peut aussi exprimer la possession, comme dans *Ba mwen tibren dlo lakay'ou !* (Donne- moi un peu de ton eau !). Cet énoncé peut être prononcé loin du domicile de *ou*. La possession se conçoit en relation d'intimité, par anthropisation avec l'objet possédé. Le possesseur est demeure pour l'objet possédé. La préposition *kay*, régissant un prénom, un nom ou un surnom, ne renvoie pas à la demeure canonique de cette entité régie, mais à son activité professionnelle. Ainsi *Kay Alen* désigne le restaurant de *Alen*. C'est le trait convivialité et intimité de *kay-demeure* qui est transféré sur *kay-restaurant*. Par métaphorisation, ce transfert nous invite à concevoir les clients de *Alen* comme ses amis, ceux qui peuvent être reçus chez lui. Quand nous disons *Ou pa ka di kay'ou bonjou ?* (Tu ne dis pas bonjour en rentrant chez toi ?), *kay'ou* représente les personnes, les intimes qui partagent le même espace anthropisé que le sujet *ou*. Nous sommes dans la synecdoque « le contenant pour le contenu ».

La réduplication en langue créole

Ce sous-chapitre nous est suggéré par la construction *an siel gri gri gri*, forme iconique de quantité. En langue créole aussi, la réduplication constitue un phénomène iconique de quantité. BARTHÉLÉRY (2008 :159) nous en donne un exemple dans *Lapolis ké blijé mété nen'y adan zafè-tala, épi sa ké santi mové, mové, mové menm* (La police sera obligée d'y mettre le nez, et ça sentira mauvais, mauvais, vraiment mauvais). Nous vous en proposons ci-après quelques exemples.

Dans *I ka manjé bon manjé* (Il mange beaucoup), nous avons à l'œuvre le phénomène iconique de quantité dans lequel la répétition de formes exprime l'intensité. C'est donc un phénomène linguistique peu économique. Cette structure est assez complexe dans la mesure où elle peut s'interpréter sous deux angles : homomorphisme et hétéromorphisme.

a) *I ka manjé bon manjé* à valeur-homomorphisme.

Ce trait d'homomorphisme tient à la valeur sémantique de *bon manjé*. *Bon manjé* a une valeur intensive. *I ka manjé bon manjé* signifie *I ka manjé manjé manjé* (Il mange encore et encore). *Bon* a donc une valeur d'intensité. C'est un morphème de réduplication. Nous pouvons dire que le trait d'homomorphisme est un indice de la valeur sémantique de *bon*. *Bon* peut être glosé par *an bel* (un beau).

Dans *I ka manjé an bel manjé* ou *i ka manjé an bel jé manjé* (Il mange beaucoup), la multiplication des formes renvoie à une intensité de signification. *An bel* et *an bel jé* sont structures de réduplication. La quantité est exprimée en termes de qualité axiologiquement méliorative. Nous avons tendance à coupler quantité et qualité, car, la quantité dans la société traditionnelle martiniquaise est un concept qui rassure. Il en va de la saillance de la peur du manque. Nous noterons que si *an* vient déterminer *bon*, nous sortons du cadre de l'homomorphisme. En effet, *Nou manjé an bon manjé* (Nous avons fait un bon repas) ne présente pas de structure en miroir. Déterminé par *an bon manjé*, *manjé* peut être glosé par *an bon yanm* (une bonne igname). Alors, le cas d'hétéromorphisme n'est pas sémantiquement porteur de réduplication. Cette distinction entre homomorphisme et hétéromorphisme est donc essentielle pour la définition du concept de réduplication. Dans l'énoncé suivant de BARTHÉLÉRY (2008 :100), *Za ni bon lanné di sa* (Il y a bien longtemps de cela), *bon* a une valeur d'intensité à valeur quantitative dénombrable. La qualité vient exprimer la quantité.

L'expression *Lésé Jojo palé palé'y* (*Laisse Jojo parler son parler*) (*Laisse Jojo dire ce qu'il dit*) est très éloquente en termes d'analyse. Nous notons la coréférentialité entre *Jojo* et *y*. Le pronom personnel *y* est postposé à la deuxième occurrence de *palé*. Cette postposition est caractéristique de l'expression de la possession en créole martiniquais. Partant de ce fait, nous pourrions poser que la deuxième occurrence de *palé* ne serait pas en relation d'homomorphisme avec la première occurrence de *palé*. Si *y* assure une relation de possession génitive, cela signifie que nous pouvons remplacer *y* par le nom propre qu'il représente. Nous aurons donc :

Lésé Jojo palé palé Jojo (Laisser Jojo parler le parler de Jojo).

Lésé Jojo palé palé Jojo a (Laisse Jojo parler le parler de Jojo).

Ces énoncés sont agrammaticaux. Cela signifie que *y* n'établit pas une relation de possession avec *palé*². Quelle relation *y* établit-il donc ?

Il convient de signaler que *lésé* introduit une construction factitive. La construction factitive entraîne que le sujet de *lésé* cause l'action de *Jojo*, mais ne la réalise pas lui-même. C'est une forme de l'aspect du verbe. Alors *Jojo* exécute *palé*, verbe régi par *lésé*, verbe factitif-causateur. Nous pouvons, au titre de l'analyse des cas, établir le schéma suivant :

L'actant¹ : causateur qui est agentif, déclenche le procès. C'est le sujet de *lésé*.

L'actant² : l'exécuteur qui exécute l'action déclenchée. *Jojo* est donc expérimentateur. *Y* expérimente le procès *palé*², comme *Jojo* expérimente le procès *palé*¹. Il y a bien homomorphisme entre *palé*¹ et *palé*². Allons un peu plus loin, et remplaçons *Jojo* par *y*.

Lésé'y palé palé'y (Laisse le parler son parler).

Nous nous retrouvons ici dans la situation d'un double homomorphisme : *palé- palé*, *y-y*. Ce double homomorphisme traduit, par iconicité de quantité de formes, l'intensité d'implication de *y* dans le procès, *palé*. Ce procès *palé* est lui aussi affecté par l'intensité. Cette ressemblance de construction avec la construction de possession renforce l'implication de *y* dans le procès qu'il exécute et expérimente. La postposition du pronom personnel dans le cadre de la réduplication de la forme verbale ne peut pas exprimer une relation de possession. BERNABÉ (2003 : 43-44) précise que dans ce cas le complément *palé'y* dans *Lésé'y palé palé'y* a une valeur abstraite.

En langue créole martiniquaise, les verbes peuvent assumer la fonction de substantif. Ainsi, dite oralement, la phrase *Lésé'y palé palé'y* peut avoir deux significations.

« Laisse-le parler autant qu'il le veut » ; « Laisse le dire ce qu'il dit » (*Laisse le parler son parler*). Y-a-t-il ambiguïté à l'oral ?

Lésé est un verbe factitif-causateur de permission. L'actant¹ autorise l'actant² à agir le procès que *lésé* est susceptible de déclencher. L'actant² n'est pas sous la contrainte de l'actant¹. Son statut cognitif d'expérimentateur-exécuteur lui permet de choisir librement entre le déclenchement réel du procès autorisé, ou le non déclenchement du procès autorisé. Si l'actant¹ autorise le déclenchement du procès, c'est qu'il en est solidaire. Ainsi, l'actant² pourra, s'il le souhaite, jouir de la durée d'action qu'il souhaite. Nous pouvons dire alors que le verbe *lésé* de permission lève pragmatiquement toute ambiguïté. *Lésé* induit l'intensité. C'est un morphème de la dynamique de force à valeur causative. De ce fait, il permet de réduire l'écart ou la différence entre la phrase a) et la phrase b). Nous nous sommes inspiré ici de la conceptualisation que propose ROMÉRO (2007 :59) de l'intensité. L'auteur stipule ce qui suit : « Autrement dit, l'intensité d'un phénomène X consiste dans l'écart (ou la différence) entre deux états X1 et X2 relatifs à ce phénomène ».

Les adjectifs bon, bel, ti et la scalarité

a) *I ka manjé bon manjé* (Il mange beaucoup).

b) *I ka manjé an bel manjé*. (Il mange beaucoup).

c) *I ka manjé an bel jé manjé.* (Il mange beaucoup).

d) *Sé pa ti manjé i ka manjé.* (Il ne mange pas peu).

Ti

Dans l'expression de l'intensité, la langue créole martiniquaise n'a pas sélectionné *piti*. En d), *ti* a à la fois une valeur de dimension affective abstraite et de dimension concrète, physique. *Ti* est holonyme pour *piti*. L'énoncé d'insertion de *ti* est à la forme négative. Cette forme renverse le sémantisme de *ti*. La quantité est exprimée en termes d'inversion de dimension. Dans nos constructions créoles d'intensité, *bon* et *bel* s'opposent à *ti*. Adossé à la conceptualisation de VANDELOISE (2004 :13) en ce qui concerne les correspondants français de ces adjectifs créoles, nous qualifierons *bon* et *bel* de positifs, et *ti* de négatif. Ces caractéristiques coïncident avec la nature de construction des phrases dans lesquelles interviennent ces entités. *Bon* et *bel* interviennent dans des phrases positives, *ti* et, dans des phrases négatives de l'expression de l'intensité à polarité positive. La forme positive de la phrase maintient la valeur d'intensité positive de *bon* et *bel*. La forme négative avec *ti* rétablit la valeur positive de l'intensité. Il y a iconicité entre forme et valeur conceptuelle des adjectifs. De façon canonique, *bon* renvoie à la perception gustative. *Bel* renvoie à la perception visuelle. Les effets de sens sont possibles. *An bel mizik* (Une belle musique) renvoie à la perception auditive. C'est l'image subjective que l'on se fait de *mizik*. *An bon boug* (Un bon bougre) renvoie à une appréciation abstraite subjective de *boug*. *An bon boug*, c'est *an boug ki an gou mwen* (un bougre qui est à mon goût, qui me convient). *Gou* rappelle métaphoriquement la perception gustative. Dans *Nou manjé bon manjé*, *bon* change de type. Nous passons de la perception gustative à l'expression de l'intensité. Il y a une connexion cognitive dans ce passage. *Sé pas manjé a bon nou manjé bon manjé* (C'est par ce que le manger est bon que nous mangeons beaucoup). *Sé pas manjé bon nou manjé bon manjé* (C'est parce que manger est bon que nous avons mangé beaucoup). Dans *nou manjé an bel manjé* (*nous avons mangé un beau manger*) (nous avons mangé beaucoup), *bel* saisit la représentation visuelle (mentalised) de *manjé*, modalisé en termes d'intensité. L'intensité se laisse saisir aussi dans une représentation visuelle *bel* qui, axiologiquement, associe le mélioratif au quantitatif. Liés à l'expression de l'intensité, ces exemples nous permettent de saisir le rôle de la perception dans la conceptualisation de l'intensité. Aussi, nous permettent-ils de voir la non étanchéité des catégories « adjectif » et « adverbe ».

Comment ne pas citer HAIMAN (1980 :530) à propos de la reduplication, forme d'expression de l'intensité en langue créole martiniquaise :

« A number of grammatical operations are iconically motivated. Perhaps the most widespread is grammatical reduplication, insofar as it expresses any of the broad categories of intensity, plurality, or repetition-which it almost always does ».

II.11. La préposition *o*

O a une valeur de base qui est locative. La matière sémantique de *o* vient de sa valeur locative statique ou dynamique. *O* est adverbe interrogatif et préposition.

O ou yé ? (Où es-tu ?)

Otila ou yé ? (Où est-ce que tu es ?) *Otila ou ka alé ?* (Où est-ce que tu vas ?)

Dans *otila*, nous avons trois formes : *o + éti+la*. *O* est un opérateur doté d'une grande flexibilité sémantique qui s'adapte à son environnement linguistique et crée des effets de sens divers. C'est la préposition la plus courte avec *a*, *d* et *t*, si nous exceptons la marque préposition *ø*. Afin de découvrir la signification de *o* et ses effets de sens, nous allons considérer plusieurs constructions dans lesquelles *o* intervient en tant que préposition.

I o son (Il est au son).

Son, c'est la fonction de l'instrument qui assure la récurrence rythmique dans l'orchestration au tambour en Martinique. *Son*, c'est la perception auditive du repère rythmique de la mesure. *Son* a une valeur objective de repère. *O*, ayant pour régime *son* dans *i o son*, permet d'évaluer objectivement la capacité de *I* à se mouvoir dans la mesure du rythme. *O* peut être glosé par *anlè* (sur), *adan* (dans). *O* a une valeur comitative concrète d'opérateur d'évaluation objective de coïncidence. *O* saisit la perception auditive. La valeur aspectuelle est avérée. La construction est incorporée et passe par le canal auditif. Le corps tout entier est affecté par *o son*. *O* est un opérateur de gestalt expérientielle. C'est la contiguïté temporo-spatiale avec *son*. Via *o*, *son* se conceptualise en compagnon-repère de rythme pour *I*. Par cette construction, le locuteur fait valoir sa capacité à évaluer la coïncidence entre *son* et la performance de danse de *i*. *O*, c'est la localisation temporelle dynamique. Ici, *o*, c'est le schème de la conformité.

Monté o tanbou; Monté o ka. (Monter au tambour) (Se diriger vers le tambour).

C'est la phase de la danse *Bèlè* pendant laquelle les danseurs libèrent au mieux leur créativité, et se dirigent vers *tanbou*. Ce mouvement spatial permet de gloser *o* par *anlè* téléique. *O*, c'est la proximité en termes de spatialisation, sans contact, *bò-douvan* (près de-devant). C'est aussi la direction-orientation, *anlè* (vers). Il en va du sémantisme du verbe recteur. *Tanbou* a la capacité de libérer la créativité du danseur, *i*. *Tanbou* est acteur, et *i* est agent. *O* est un opérateur de hiérarchisation de rôles sémantiques. Nous avons un double effet de sens :

Télicité → *anlè, bò-douvan*, associé à *monté*.

Acteur-agent → *épi*.

Avec *épi, tanbou* change de type et devient instrument-agent, trajet de créativité.

Avec *anlè-douvan*, il est repère spatial, la limite d'approche, limite à ne pas atteindre ou dépasser.

Le schème cognitif de *o*, c'est la distance spatiale relative. *O* est un opérateur de métonymie « le joueur+ tambour mis pour le tambour ». C'est un opérateur de frontalité, dans la mesure où, opérant sur l'axe horizontal, il met danseur, tambour, *tanbouyé* face à face. La langue créole a aussi produit *monté a lakes* (*monter à la caisse* ; monter au tambour). Ce qui est à observer ici, c'est la modification de la forme prépositionnelle : *o* devient *a*. Les locuteurs auraient-ils gardé en mémoire le trait féminin de « caisse » français pour construire *a lakes* ?

I o tabènak (Il est quiet).

Tabènak, c'est la petite armoire placée sur l'Hôtel ou encastrée dans le mur du chœur d'une église destinée à conserver le ciboire. Le ciboire est en un lieu protégé. *I*, c'est la métaphore de l'Eucharistie. La situation dans laquelle se trouve *I* est protectrice, sacrée, confortable. Le locuteur se conçoit en hostie. Le locuteur fait valoir avec intensité la situation de bonheur dans laquelle *i* se trouve. C'est le bonheur divin. *O* peut être glosé par *adan*. *O* a une valeur spatiale, statique. Le schème cognitif de *o*, c'est la coïncidence, axiologiquement méliorative. *O*, c'est le comitatif inessif. La valeur aspectuelle est saisie.

I o chan (Il est préoccupé).

Cette métaphore est l'expression de la préoccupation qui envahit le corps-esprit de *I*. *O* a pour schème cognitif la contiguïté assortie du duratif *ka* + forme verbale. L'énergie du corps est

indexicale pour le flux d'énergie de préoccupation de l'Esprit. *O* permet à *chan* de mettre *I* en zone d'influence axiologiquement péjorative. C'est à partir de l'expérience de travail aux champs que se construit cette métaphore. Il en va de la dureté du labeur des champs dans la société martiniquaise. Cette construction a une valeur pragmatique très variée dont le schème constructeur, c'est la préoccupation. Elle peut signifier la préoccupation de *I* à obtenir un partenaire. *Chan* se conceptualise comme recouvrement de préoccupation pour l'esprit.

I o bwé (o bré) (Il est frustré).

O bwé a une valeur adjectivale, locative. *Bwé* (bois), c'est la nature qui se différencie de la culture. *O* permet à *bwé* de caractériser *I*. C'est la vision que le locuteur a de *I*. Le corps-esprit de *I* est vécu comme affecté par la coïncidence de vie dans la nature. C'est une vision du Monde dans la société traditionnelle martiniquaise. Le schème de *o*, c'est la coïncidence spatiale. *I o bwé* rend implicite la construction *I ka viv dan bwa* (Il vit dans les bois). *O*, c'est le rapport contenant-contenu axiologiquement péjoratif. C'est un opérateur de subjectivité dans l'expression *I o bwé*. Dans *I o buro*, *o* est un opérateur de synecdoque dans la mesure où *o* opère sur *buro* un changement de type : « le meuble mis pour l'espace de travail ». *O*, glosable par *adan*, nous indique que l'espace de vie, l'espace d'activité est un contenant pour le sujet du verbe recteur.

Mwen ka lèvé o pipiri (Je me lève de bonne heure).

Pipiri est un oiseau qui chante parfois aux abords des maisons le matin, tôt. L'Homme a intégré ce chant comme repère sonore de réveil. Ce chant est l'indice temporel du jour qui se lève. Nous sommes dans la perception auditive. *O pipiri* peut être glosé par *o pipiri chantan* (aux pipiris chantant). *O* a une valeur sémantique de coïncidence temporelle. *O*, c'est la prise de repère sur un événement stéréotypé.

Soulié a rizé o zo kò (Les chaussures sont complètement usées).

O permet à *zo kò* (os du corps-pieds) de représenter la limite atteinte. Le schème de *o*, c'est la coïncidence assortie du trait caractérisation-limite atteinte. *O* est opérateur de métaphorisation. En effet, la construction est incorporée. *O* a pour synonyme *jis* cognitif (jusque). Cette construction exprime le côté non fonctionnel de *soulié*.

Dans *sé o pli bel pa* (aux plus beaux pas), *o pli bel djez* (à la plus belle expression), *o pli bel ganm* (à la plus belle performance) (à qui mieux mieux), *o* permet à ses régimes de

représenter la limite dans son dépassement. Cette notion de dépassement est induite par *pli*, indice de superlatif de supériorité. La performance doit être la meilleure que possible. *Sé* affiche sa fonction équative en régissant *o*. Le schème de *o*, c'est la coïncidence assortie du trait « dépassement de limite ». C'est le défi dans le dépassement de soi. Nous sommes dans la métaphore de la Créativité artistique.

Dépayé o blan (Dépouiller complètement la canne de sa feuille).

O blan vaut pour une proposition *jik tan kann lan blan* (jusqu'à ce que la canne soit dépouillée de sa feuille). *Blan*, c'est la couleur de la pureté, de la propreté, de la perfection. C'est une conception de la couleur dans la société traditionnelle martiniquaise. *O* fait valoir son schème de limite atteinte-coïncidence. *O* présente son régime comme repère d'évaluation objective.

Alé o dlo (Aller à la source), alé o nonm (aller aux hommes), alé o manawa (aller aux prostituées).

Ces constructions sont glosables par *Alé pran dlo* (Aller prendre de l'eau), *alé pran nonm* (aller aux hommes), *alé pran manawa* (aller aux prostituées). Nous notons que dans les paraphrases, *o* fait valoir une signification prédicative - *pran* - que nous ne retrouvons pas dans *alé o marché*. *Alé* suppose un rapprochement, une télicité qui induisent du comitatif de co-spatialité. Le schème de *o*, c'est la coïncidence-comitativité.

Bagay mwen pasé o total (Mes affaires se sont passées à merveille).

Total, c'est le degré de limite absolue atteinte. Régissant *total*, *o* nous présente *bagay* comme ayant atteint la limite absolue. *Bagay* est en coïncidence spatiale abstraite avec le degré de limite absolue. Le schème de *o*, c'est encore la coïncidence assortie du trait de conformité. Le repère, c'est l'absolu.

I o konba (Il est au combat).

C'est la disposition psychique de *I* face aux événements de la vie dans le Monde Référentiel. La vie se conceptualise en adversité que *I* doit affronter. *O* permet donc de présenter *konba* comme une caractérisation de la modalité d'être de *I*. *O* rend implicite *kont*, la frontalité d'opposition. *I o konba* peut se gloser par *I kon adan an konba* (Il est comme

dans un combat). *O* a une valeur locative de coïncidence. La valeur aspectuelle durative se fait ressentir.

***Mwen ka alé o doktè/o kwafè/o dantis (Je vais chez le médecin/
chez le coiffeur/ chez le dentiste).***

Dans ces expressions, la préposition *o* a pour synonyme cognitif *lakay*. *O*, c'est donc la préposition de l'inessif anthropisé. *O* est un opérateur de synecdoque. Le professionnel est nommé à la place de son office, lieu de travail. Sous le faix de la diglossie créole-français, des locuteurs laissent apparaître dans leurs énoncés un emprunt de conceptualisation du type « *Je vais au coiffeur* ». Les formes sont françaises ; la conceptualisation est créole. Cette construction est le calque de la construction créole. Dans le cadre de la diglossie français-créole, les deux langues sont égales symboliquement. En effet, l'affectation est réciproque.

Conclusion

Ces énoncés confirment notre intuition de départ. *O* a une valeur locative de repère. Le schème de *o*, c'est la coïncidence. Pas étonnant que ce petit mot qui crée peu de distance entre les entités qu'il relie soit convoqué pour exprimer la coïncidence. Nous constatons, par ailleurs, que *o* a pour régime des noms nus à valeur générique. Nous avons pu observer la valeur prédicative de la préposition *o*. Le schème supérieur de tous ces effets de sens, c'est la conformité. Ce schème se retrouve dans l'expression *o van* (au vent). Quand nous disons *Kanno a ka monté o van* (Le canot monte au vent), nous disons que *kanno* a bénéficié de la faveur de *van*. *Simen o van*, c'est *simen an sans van an* (semer dans le sens du vent). Avoir les meilleures conditions pour naviguer et semer, c'est se conformer au phénomène *van*. La coïncidence est caractérisation de conformité. *O* est un opérateur aspectuel. *O* est proche sémantiquement de *silon*. *O*, c'est la dépendance.

Dèmen o swè (Demain soir).

O permet de localiser temporellement dans *dèmen* -journée complète- un moment méronymique, *swè*. *O* est un opérateur de partitivité. En effet, *o* nous indique que *dèmen* est holonyme pour *swè*, méronyme. L'effet de sens de *o*, c'est *adan*, *pannan*. Il en va de l'aspect duratif de *dèmen*. *O* permet à *swè* de caractériser *dèmen*. Si *maten* vient caractériser *dèmen*, nous n'aurons pas *dèmen o maten*, mais *dèmen maten*. L'absence de

préposition crée un rapprochement maximal entre les deux formes qui, par iconicité, traduit le lien conceptuel étroit entre *dèmen* et *maten*. *Dèmen* commence par *maten*.

A versus O

Mwen ka rivé a dizè o swè a (J'arrive à dix heures du soir).

La préposition *a* nous demande de concevoir *dizè* comme un point temporel précis prélevé dans un espace-temps plus large, *swè a*. *Swè a* est régi par *o*. *A* est un opérateur de partitivité temporelle. *O* est un opérateur de partitivité qui hiérarchise *a*. *A* marque la coïncidence entre l'heure d'arrivée et le procès *rivé*. La construction se conçoit dans une hiérarchisation croissante. *Dizè* est inclus dans *swè*. *O* est plus large sémantiquement que *a*. Le méronyme temporel précède l'holonyme temporel. Dans *I ka rivé a midi* (Il arrive à midi), *midi* se conçoit un point temporel précis. Dans *I ka rivé an midi a* (Il arrive dans l'après-midi), *midi* change de type, et devient substantif. Ce substantif représente un espace de temps plus vague qui se conceptualise en contenant pour l'événement, *I ka rivé*. Cette modification de forme renvoie à une modification de signification.

A versus pou

Ce contraste de convocation de ces deux prépositions apparaît dans des énoncés du type *Mwen ka lèvé lank a midi* (Je pars à midi) BARTHÉLÉRY (2008 :96) ; *Mwen ké rivé pou midi* (J'arriverai pour midi). *Pou* a pour effet de créer une discontinuité entre l'événement *ké rivé* et l'heure d'arrivée, *midi*. *Pou* prélève de l'imprécision dans *midi*, heure d'arrivée. *A*, c'est la précision-contiguïté temporelle. *Midi* se conceptualise en un point dans le temps. *A*, c'est la ponctualité. Dans *Mwen ké viré a midi* (Je reviendrai à midi), *a* a la prétention de temporaliser le mode futurité. *Pou* est modalisateur temporel. Le propos objectif contraste avec le propos subjectif. En ce qui concerne la conceptualisation du Temps, *a* et *pou* sont antonymes cognitifs.

La locution prépositionnelle ala + forme nominale (+ adjectif)

I penyen ala dépenyen (Il est coiffé à la décoiffée).

La locution prépositionnelle *ala* établit un rapport de comparaison-ressemblance entre l'événement-cible et l'événement-site. C'est la conformité à un repère. Le repère est site régi par *ala*. *Ala* régit la caractérisation du repère- prototype. La ressemblance est acquise dans la mesure où elle est agie par le sujet de l'événement cible. Cette coïncidence par comparaison

est caractérisation de la conformité. *O* et *ala*, *silon*, *dapré* partagent le même schème supérieur de conformité. *O* peut revêtir la valeur instrumentale dans une phrase comme *Sé o koupla pou fê sa* (Cela se fait avec un/au coutelas). *O* a la valeur de *épi* (avec). L'absence de déterminant nous demande de concevoir ce schème moteur comme régi par la convention. *Koupla* est saisi dans sa valeur de générique. *O* est opérateur de généralité et de routine conventionnelle. L'alternance *o- ala* n'est pas sans nous rappeler l'alternance « au- à la » du français. Nous en déduisons que les locuteurs créolophones conceptualisent dans un écosystème culturel. C'est le trait du genre français qui saute en créole dans *ala*. Le créole a désexué ces expressions.

II.12. Les prépositions *douvan* (devant) et *dèyè* (derrière)

Culture et conceptualisation

Dans cette réflexion, les formes *douvan* et *dèyè* seront saisies dans leur polycatégoralité de prépositions, d'adverbes et de substantifs. La série qui suit balisera notre champ de réflexion de départ.

- a) *Ou mété tiko a douvan dèyè anlè 'w* (Tu as mis le tricot à l'envers).
- b) *Tout douvan ni an dèyè* (Toute chose a deux faces).
- c) *Tout bagay ni an douvan épi an dèyè* (Toute chose a deux faces).

L'ordre *douvan* puis *dèyè* requis dans ces énoncés est à l'image du concept de la personne canonique présenté par LAKOFF et JOHNSON (1985 :143). *Douvan*, c'est le repère-norme. *Dèyè*, c'est le contre-repère. Dans *Ou mété tiko a douvan dèyè*, c'est *dèyè* qui vient caractériser *douvan*. De ce fait, l'expression *douvan dèyè* traduit le désordre, l'anormal, la confusion. *Douvan dèyè*, c'est l'anormal à la place du normal. Le rapprochement maximal entre les formes traduit la contiguïté, l'indexicalité entre *douvan* et *dèyè*. L'ordre n'a pas saisi la construction *dèyè douvan*, car du point de vue spatial, nous accordons l'antériorité à *douvan*. La construction illustre le principe d'iconicité diagrammatique. Ce rapport est présent dans la maxime *Tout douvan ni an dèyè*. Ici, *dèyè* est objet de possession de *douvan*. *Dèyè* est donc subordonné à *douvan*. L'ordre linéaire nous le rappelle par iconicité. Nous avons là une paire converse de l'indexicalité. Dire d'une personne *I pa ni ni douvan ni dèyè* (*Elle n'a ni devant ni derrière*), c'est faire allusion à sa déficience de saillance visuo-corporelle. Cette caractérisation de la personne nous met dans l'incapacité de lui attribuer une orientation morphologique, une épaisseur physique. Nous sommes dans la métaphore de la caractérisation

du Corps physique. Si l'individu n'a pas de *douvan*, par indexicalité, il n'aura pas de *dèyè*. C'est la maigreur au plus haut degré qui s'exprime en termes de spatialisation et d'indexicalité. Dire d'une histoire ou d'un propos *Sa pa ni douvan ni dèyè* (*Cela n'a ni devant ni derrière*), c'est avouer notre incapacité à percevoir la cohérence chrono-spatiale de cette histoire ou de ce propos. L'histoire ne s'origine nulle part et ne se développe vers aucune fin. L'histoire n'a pas de sens. Ainsi, l'histoire et l'événement canoniques se conceptualisent en entités pourvues d'une orientation morphologique métaphorique dotées d'une orientation spatio-temporelle. L'histoire et les propos ont un début, une fin. C'est la ligne du Temps. C'est la métaphorisation de l'Espace afin d'exprimer le Temps.

Dans les énoncés *Bagay la douvan'w, ou pa ka wè'y* (La chose est devant toi, tu ne la vois pas) ; *Bagay la douvan zié'w, ou pa ka wè'y* (La chose est devant toi, tu ne la vois pas), *douvan* conceptualise l'accès à la perception visuelle dans un rapport spatial de grande proximité. Le caractère paradoxal des énoncés surgit de l'incapacité de perception de *ou*. Canoniquement, *douvan* est indexical pour *wè*. Cela explique l'étonnement du locuteur vis-à-vis de la non capacité de perception visuelle de son interlocuteur représentée par *ou pa ka wè'y*. Le champ visuel se déploie devant nous, en projection frontale. L'objet perçu est contenu pour le champ visuel-contenant. C'est ce que nous révèle *an* (dans) dans *Bagay la an dé zié'w* (*la chose est dans tes deux yeux*). La perception est incarnée. *An zié'w* et *douvan zié'w* nous indiquent une intersection cognitive. Le champ visuel et à la fois contenant et projection frontale. Par idéalisation, *an*, c'est la proximité entre capacité de perception et objet perçu. La capacité de perception est contenant, et l'objet perçu est contenu. C'est un rapport de grande indexicalité. Il y a gradation de perception entre *an* et *douvan*. Avec *an*, la saillance de perception est majorée. L'alternance des formes, par iconicité, renvoie à une alternance de conceptualisation. L'incarné est plus proche de nous que le non incarné frontal. Notre analyse nous renvoie à l'énoncé de BARTHÉLÉRY (2008 :97) : *Ou pa ka wè ni an kloch douvan'w. I la ka krévé zié'w* (Tu ne vois pas la cloche qui est devant toi. Elle te crève les yeux).

En revanche, *dèyè*, c'est le non-accès à la perception, l'absence, l'oubli. Ce qui est derrière nous nous échappe. En revanche, sur les plans auditif, olfactif, mémoriel, nous pouvons percevoir ce qui est derrière nous. La capacité de mémorisation nous donne la capacité de percevoir de nouveau de façon abstraite ce qui est derrière nous, notre passé. *Dèyè*, c'est le passé ; *douvan*, c'est le futur. Au niveau temporo-chronologique, il n'y a pas de *douvan* sans *dèyè*. *Dèyè* conditionne *douvan*. *Déyé- douvan*, c'est la relation cause-effet exprimée en termes de spatialisation. Quand nous disons *Dèyè do an neg, ni/sé an*

péi (*Derrière le dos d'un Homme, il y a un pays*) (Notre histoire est derrière nous), *péi* se conceptualise en Monde d'Évènements passés qui structurent mentalement *neg*. C'est la culture de *neg*, l'imaginaire de *neg*, l'origine de *neg*. Quand nos Anciens de la Tradition orale parlent de *Péi dèyè* (*Pays derrière*) (l'arrière- pays), ils font allusion à toutes les connaissances orales qui structurent l'imaginaire des personnes de ce même *péi*. Ici, *dèyè*, c'est le Patrimoine commun, l'Histoire commune, la Connaissance des Aînés, l'Acquis. Dans cette expression, *dèyè* représente tout ce que les plus jeunes ne peuvent pas avoir connu de leur propre pays. C'est la connaissance, le vécu des Anciens. *Péi dèyè*, c'est donc à la fois le Monde de la connaissance pour certains, et le Monde de la non connaissance pour d'autres. La langue créole n'a pas produit *Péi douvan* (*Pays devant*). Le futur ne nous appartient pas. Il faut le concevoir. *Déyé* est opérateur de Temporalité, et *douvan* est modalisateur de Temporalité. Dans *Sé dèyè bagay ki ni bagay* (*C'est derrière des choses qu'il y a des choses*) (Il y a beaucoup de choses), nous notons la réduplication du régime *bagay*. Cette réduplication est l'expression iconique pour une forme de quantité dénombrable. *Dèyè* nous demande de concevoir cette intensité quantitative d'accumulation sur le plan horizontal, orientée vers l'arrière, le passé, l'accompli. L'accumulation est donc objective, construite, constatable. La langue créole n'a pas produit *Sé douvan bagay ki ni bagay* (*C'est devant des choses qu'il y a des choses*), car *douvan*, c'est le futur à construire, non perceptible objectivement. *Dèyè* est du domaine de l'acquis, et *douvan*, c'est ce qui est à construire. Par métaphorisation, *Sé douvan bagay ki ni bagay* pourrait traduire l'effet de surprise de l'inconnu. L'expression métaphorique *Bef douvan bwè dlo klè* (*Les bœufs de devant boivent de l'eau propre*) (L'avenir appartient à ceux qui se lèvent les premiers), nous convie à nous représenter les personnes comme formant un troupeau. Nous sommes dans la métaphore présentée par CUENCA et HILFERTY (2011 :100-103) « las personas son animales ». Les Hommes forment un troupeau qui a un *douvan* et un *dèyè*. Ce troupeau avance vers l'avant. Les Hommes de tête-*douvan* pourront être bénéficiaires des avantages de la vie. Ces avantages sont représentés par le segment phrastique *bwè dlo klè*. Il en va du sémantisme de *klè*. Les avantages se présentent de façon incarnée. *Bwè*, besoin physiologiquement incontournable mobilise les Hommes. *Bwè*, c'est l'incarnation de l'avantage. Nous sommes dans la métaphore du Conduit. Les avantages se conçoivent en entités qui nous remplissent et nous comblent. *Douvan*, c'est donc la position des plus avantagés dans la vie. Nous sommes dans la métaphore d'orientation « ceux qui sont devant sont avantagés ». L'expression *I ja wè douvan'y* (*Il a déjà vu devant lui*) (Son avenir est déjà tracé) est en cohérence avec l'expression que nous venons de présenter. *Douvan* représente

l'avenir dans des promesses mélioratives. Quand BARTHÉLÉRY (2008 :35) écrit *Misié Chal té za douvan'y, i té za touvé ta'y* (Monsieur Charles l'a devancé, il avait déjà trouvé sa partenaire), il fait bien allusion à l'avantage que *Misié Chal* a sur *y*. *Wè* est un verbe de perception qui permet à *I* de concevoir son avenir. Nous sommes dans l'anticipation. Associé à *wè*, *douvan* fonctionne en opérateur d'anticipation. *I* a la capacité de se projeter par mentalisation.

Par opposition à *Bef douvan bwè dlo klè*, la langue créole a produit *Bef dèyè bwè dlo sal* (*Les boeufs de derrière boivent de l'eau sale*) (Les derniers sont désavantagés). Conceptualisation du désavantage, cette maxime et son contraire nous invitent à nous représenter la vie comme une compétition. Les Hommes sont des compétiteurs. L'enjeu de cette compétition, c'est l'obtention d'avantages. La vie est Espace de compétition. Nous pouvons donc concevoir les métaphores d'orientation converses : *Douvan*, c'est la position d'avantage. *Dèyè*, c'est la position de handicap. Cette conceptualisation nous révèle l'intersection cognitive entre *douvan* et *anlé*, d'une part, et entre *dèyè* et *anba*, d'autre part.

La langue créole martiniquaise fait apparaître le nom de méronymes corporels dans des constructions bien originales. Ces constructions font valoir une opposition *douvan/dèyè*. *Douvan* peut représenter un méronyme du corps de la femme comme dans *Pa menyen douvan mwen* (Ne touche pas à mon pubis). Chez la femme, *douvan*, c'est le sexe, la partie corporelle intime. Cette partie du corps de la femme donne à son corps une orientation avant-arrière. Ainsi, les organes de perception ne sont pas les seuls à exprimer l'orientation canonique du corps humain. Il en va de la saillance symbolique du sexe féminin sur le corps de la femme. Pour l'homme, *douvan* ne renvoie pas au sexe. Quand nous disons *I dèyè kon dé talon* (*Il est derrière comme deux talons*) (Il est le dernier des derniers), la langue utilise la morphologie du pied pour signifier l'opposition *douvan/dèyè*. C'est la métaphore incorporée du classement et de la séquentialité. Il en va de la saillance perceptuelle de talon sur le corps observé de derrière. L'opposition de classement est tellurique. En effet, talon signe notre rapport à la terre. *I* est *dèyè* et *anba* (en bas) comme les talons sont derrière et en bas du corps. Cette métaphore fait émerger une intersection cognitive entre *dèyè* et *anba*. Au niveau sémiologique, il y a correspondance entre plans horizontal et vertical. Cette construction nous rappelle *I dèyè kon fes* (Il est derrière comme les fesses). Il en va de la saillance perceptuelle des fesses sur le corps. L'expression est tout aussi incarnée. Cette expression a une autre formulation en créole martiniquais. Quand nous disons *I dèyè kon dé boul chien an* (Il est derrière comme les deux testicules du chien), c'est la saillance perceptive de *boul chien an* sur le corps du chien qui est saisie en termes de comparaison avec la position spatiale de *I*.

Kon présente *dé boul chien an* en prototype de position *dèyè*. Cette expression a une connotation plus marquée au niveau axiologique. Elle est plus péjorative que la précédente. En effet, c'est le corps d'un animal qui permet de renvoyer à une donnée comparative relative à une personne. Le corps humain ou animal a une orientation morphologique *douvan-dèyè* que la langue créole martiniquaise utilise dans une caractérisation axiologique méliorative ou péjorative. *Douvan* est mélioratif et intime. *Dèyè* est péjoratif. Nous sommes dans les métaphores d'orientation. *Pran douvan avan douvan pran'w* (Prends les devants avant qu'il ne soit trop tard) est une expression qui nous rappelle la conceptualisation de l'avantage. Cette expression n'a pas échappé à BARTHÉLÉRY (2008 :117) qui a écrit : *I pran douvan avan douvan pran'y, épi i soté an kou Sonson, bel ti bouch-li a ouvè anlè ta Sonson*. Dans cette expression, *pran* est une sémantique primitive qui permet de construire une situation agentive. *Douvan*, situation d'avantage est objet de *pran*. L'avantage se conceptualise en entité abstraite localisée sur laquelle l'Homme peut avoir prise. Il faut qu'il anticipe. C'est le désavantage qui sera son lot s'il n'anticipe pas. Cette situation est représentée par *avan douvan pran'w*. Dans *avan douvan pran'w*, *douvan-* sujet se perçoit en entité agentive qui a prise sur l'Homme et fait de lui un patient objet. Cette expression permet à *douvan* de changer de type. Ce changement de type est iconique aux fonctions syntaxiques que *douvan* assume dans l'expression. *Douvan-C.O.D.* est axiologiquement mélioratif, et *douvan-* sujet est axiologiquement péjoratif. Cette inversion de fonction renvoie iconiquement à une inversion d'axiologie et du statut cognitif de l'entité humaine concernée. Nous sommes dans l'inversion conceptuelle et dans l'iconicité diagrammatique.

L'expression *I ka fè dèyè* (*Il fait derrière*) (*Il bat en retraite*) construit une cohérence avec celle que nous venons de considérer. *Fè* est une sémantique primitive qui contribue canoniquement à la construction d'une situation agentive. Nous sommes dans la grille d'expérience développée par DELBECQUE (2006:113-114). *I* éprouve l'expérience mentale. Il est patient sémantique et sujet syntaxique. Régi par *fè*, *dèyè* traduit l'expression de la faible estime de soi de *I*. Cette posture de *I* est en contradiction avec le profil de la personne canonique. *Dèyè* décanonise le profil sémantique de *fè* qui ne peut renvoyer à une situation agentive, vu le statut de patient de son sujet syntaxique. *Dèyè*, c'est la capitulation, le désistement, la faiblesse de tempérament. La langue créole n'a pas produit, à l'instar de *douvan pran'w*, *dèyè ka fè'y* (*derrière le fait*). En effet, ce renversement syntagmatique ne conduit pas à un renversement sémantique.

L'expression *Misié pé pa mété an pié douvan lot* (*Il ne peut pas mettre un pied devant l'autre*) (*Il ne peut pas marcher*) saisit le concept de schème moteur de déplacement. *Mété an pié douvan lot* nous permet de conceptualiser le schème moteur de la personne canonique qui se déplace en allant de l'avant. Avec *mété, an pié douvan lot* se conçoit comme méronyme de répétition du schème moteur de la marche vers l'avant. *Douvan*, c'est la préposition téléique de celui qui avance. Les deux pieds sont en action, l'un après l'autre, vers l'avant. *Misié* est privé de sa capacité motrice de déplacement intrinsèque. En revanche, dans *Misié rivé dé pié douvan* (*Il est arrivé allongé comme le mort*) (*Il est arrivé allongé comme le mort*), la téléicité de rivé est bloqué par la position des pieds. Les pieds ne développent pas l'alternance inhérente à la capacité de déplacement. Nous sommes dans la conceptualisation du mort allongé. La téléicité est accordée par métaphorisation à *Misié*. En effet, *Misié* ne peut pas mettre un pied devant l'autre. La prédication peut accorder une agentivité à une entité qui en est dépourvue intrinsèquement. La langue créole a sélectionné *douvan*, car les morts sont déplacés les pieds vers l'avant. Nous sommes dans la métaphore d'orientation de la Mort. BARTHÉLÉRY (2008 :69) a produit l'énoncé *Li ki pa té janmen ni an sou an poch-li, pati san ayen, kon i toujou viv, an lanmen douvan, an lanmen dèyè* (Lui qui n'avait jamais eu un sou en poche, il partit sans rien, comme il avait toujours vécu, dans la plus grande précarité). Dans cet énoncé, l'expression *an lanmen douvan, an lanmen dèyè* vient signifier la modalité de l'être sous influence de la précarité. Nous sommes dans la métaphore de la mendicité.

Conclusion

Par cette proposition d'analyse, nous avons tenté de montrer les effets de sens que *douvan* et *dèyè* peuvent construire avec leur environnement linguistique respectif. Culture et Conceptualisation sont des données qui sont en étroite relation.

Un cas particulier de douvan, appliqué à piébwa (arbre)

Piébwa (arbre) fait partie des objets qui n'ont pas d'orientation intrinsèque. Nous renvoyons à ce sujet aux travaux de VANDELOISE (1986 : 52-57). BOWERMAN (1996 : 400) nous présente une autre conceptualisation de l'entité arbre- piébwa. Elle emprunte cette conceptualisation à HEINE (1989):

« For speakers of English and familiar European languages, trees indeed do not have inherent fronts and backs. But for speakers of the African Language Chamus, they do! – the front of a

tree is the side toward which it leans, or, if it does not lean, the side on which it has the longest branches (HEINE 1989) ».

Quelle analyse pouvons-nous faire de cette citation ?

Dans « [...] the side toward which it leans [...] » « leans », « penche » crée une impression de mouvement. Cette impression de mouvement anime l'arbre d'une orientation frontale et lui confère une posture anthropo-morphologique. L'arbre va vers l'avant. C'est la saillance perceptive de l'orientation de l'arbre qui lui attribue cette orientation frontale. C'est la perception que l'homme a de l'arbre par rapport à l'environnement. Le segment phrastique « [...] the side on which it has its longest branches » signe la saillance de la morphologie majeure de l'arbre qui lui donne une saillance fonctionnelle de perception. C'est la saillance perceptive de l'arbre qui lui confère son orientation. Cette orientation n'est pas la projection de l'orientation du corps du locuteur. Cette conceptualisation de l'arbre nous fait penser à la façon dont piébwá est conceptualisé dans la Culture orale martiniquaise. Dans la culture martiniquaise, le devant de l'arbre, c'est l'endroit qui permet à l'homme d'y pénétrer (*antré*). *Antré an piébwá* se conceptualise en communication. Ainsi, l'homme attribue à *piébwá* une orientation intrinsèque, via le concept d'interaction fonctionnelle entre *piébwá* et lui-même. Cela nous rappelle la pensée de POTTIER (1992:76). L'auteur établit une comparaison morphologique entre l'arbre et l'homme.

Deux expressions particulières : Vanvini (venu avec le vent), vanmennen (amené par le vent) (l'étranger)

Ces analyses préparent le terrain d'analyse d'expressions qui construisent du comitatif entre l'Homme et *van*, et entre l'Homme et *tanbou*.

Vanvini et *vanmennen* sont deux termes qui correspondent à « étranger » en langue française. *Vanmennen* s'explique par la structure paraphrastique sous-jacente *an moun van mennen*. Canoniquement, l'étranger quitte son pays pour aller dans un autre pays.

Différences de statuts cognitifs de van dans les constructions

Dans *vanmennen*, *van* est perçu comme une force dynamique agentive, capable de déplacer et guider *moun*. Il se laisse conceptualiser en véhicule, mode de déplacement. La prédication accorde à *van* un degré d'agentivité et d'intentionnalité. Dans *vanvini*, tenant compte du sémantisme sous-jacent de *épi* (*vini épi van*-venu avec le vent), *van* se laisse conceptualiser en

compagnon de route, en entité qui accompagne l'étranger. *Van* connaît le pays que découvrira l'étranger. En effet, *van* est partout. *Van* est omniprésent. Le fait que *van* sorte de partout et qu'il accompagne l'étranger nous amène à inférer que l'étranger lui-même sort de partout, de l'on ne sait où. C'est la perception que nous avons de l'étranger dans le Monde Référentiel. Avec *vanmennen* et *vanvini*, le statut cognitif de l'autochtone est le même. C'est celui dont le pays est l'espace d'accueil, celui qui accueille. *Van* jouit d'une autonomie référentielle d'action incompressible, non contrôlable. *Épi*, préposition du comitatif, transfère sur le statut de l'étranger ces caractéristiques. Ces deux expressions ont été présentées par BERNABÉ (2003 :210-211). Pour BERNABÉ (2003 :210-211), la forme *vanvini* résulte, d'une part, de la réduction de la relative et, d'autre part, d'une opération très rare en créole, consistant en un effacement de la préposition *épi* (avec) assorti d'une construction de type régressif. Nous ajoutons que tous ces mécanismes d'effacement provoquent la réduction des formes qui, par le principe iconique de la distance, met en évidence la force du lien conceptuel qui unit ces formes restantes, *van/mennen*, *van/vini*. Dans *vanvini*, *van* est le compagnon de route de l'étranger. Dans *vanmennen*, *van* est agent, et l'étranger est voyageur bénéficiaire de la téléicité de *van*. Ces deux expressions nous amènent à considérer les expressions *I douvan van* et *I douvan tanbou*.

Dans *I douvan van*, (*Il est devant le vent*) (*Il est le premier des premiers*), la préposition spatiale *douvan* régit *van*. Comment concevoir que dans le Monde Référentiel une entité pragmatiquement animée + humain soit *douvan van* dans la mesure où *van* est partout et surgit de toutes parts ? *I* précède *van*. Contrairement à *épi* qui décrit une localisation subjective avec *van*, *douvan* décrit une localisation objective de *I* par rapport à *van*. Dans *I douvan van*, *I* n'a pas *van* comme véhicule. C'est *I* qui guide *van*. *Van* est dépendant de *i*. Cette position de *I* lui confère des caractéristiques particulières. *I*, c'est le premier des premiers. Cette construction a une valeur d'intensité que la pragmatique va préciser. C'est la métaphore de celui qui est le premier des premiers. *I* jouit de l'antériorité absolue. Dans *I douvan tanbou*, *douvan* nous permet de nous représenter *tanbou* comme repère spatial du repéré, *mwen*. *Tanbou* est un évaluateur objectif des dispositions psychiques de *mwen*. Il en va de la représentation de *tanbou* dans la société traditionnelle martiniquaise. C'est lui qui dicte, qui parle. Si *I* se présente *douvan tanbou*, c'est que *I* est prêt à agir sous les ordres de *tanbou*. *Tanbou* donne les consignes d'action et libère la créativité. *Tanbou* est acteur. *I douvan tanbou*, c'est une position d'avantage par rapport à la vie, via de bonnes dispositions mentales. Cette métaphore d'orientation confirme la valeur « avantage » de *douvan*. Par cette expression, *tanbou* garde son statut cognitif de divinité africaine.

Selon le cotexte, les formes *douvan* et *dèyè* nous invitent à des conceptualisations variées. Les mots prennent sens dans leur cotexte.

Autres expressions et analyses

Valeur temporelle de douvan

Ou ni dé jou douvan'w pou fè sa (Tu as deux jours devant toi pour réaliser cela) (Tu disposes de deux jours pour faire cela).

W existe déjà alors que *dé jou* est à venir. *Douvan* nous amène à concevoir le temps en entité immobile qui nous fait face. C'est nous qui nous déplaçons vers lui en y inscrivant nos réalisations. Méronyme temporel de l'holonyme *tan* (temps), *dé jou* est contenant temporel de réalisation pour l'événement, *fè sa*. L'Homme anticipe sur le futur par ses projets d'activités. Nos réalisations sont chronophages. *Douvan* est un opérateur d'anticipation temporelle. Quand nous disons *Jou a rivé anlè nou* (*Le jour est arrivé sur nous*) (*Le jour est arrivé*), le temps-*jou* se conceptualise en entité mobile qui vient vers nous, immobiles. C'est la télicité de *riyé* qui nous indique cela. *Rivé* est un verbe de mouvement qui suppose un déplacement avec changement de lieu de référence. Le temps est agent, et *nou*, patients affectés. *Anlè* indique bien un transfert d'affect, et nous invite à nous représenter *nou* comme surface de recouvrement abstrait pour *jou*. Le temps qui passe nous affecte en nous envahissant par recouvrement. La conceptualisation du temps peut varier selon les prédications. Dans la maxime *Tan fè tan, tan kité tan* (*Temps a fait temps, temps quitte temps*) (*Le temps passe, passe et passe*) la réduplication de *tan* dans la construction en opposition nous invite à concevoir *tan* comme entité agentive pourvue d'une saillance d'autonomie référentielle. Ici, *tan* est à la fois sujet et objet. *Tan* déploie son énergie à se recréer de façon réflexive et autonome. Dans cette auto-régénération, *tan* se conçoit en ligne qui prend son origine dans le passé afin de construire du futur. Le temps passe et va vers l'avant.

Ces énoncés présentent le temps comme statique ou comme dynamique, dans un mouvement *douvan- dèyè*. Quand le temps est immobile, c'est nous qui nous déplaçons vers lui avec nos actions et réalisations. Nos actions et réalisations ont un début et une fin. Quand nous nous déplaçons vers le temps qui nous fait face, nous abordons le temps de *douvan* vers *dèyè*. Ainsi, ces deux conceptualisations du temps entraînent que *tan* est perçu dans un mouvement de *douvan* vers *dèyè*. Quand nous disons *An tan tala, pa té ni*

vòlè (À cette époque, il n’y avait pas de voleurs), le temps se conçoit en contenant pour une constatation avérée qui représente un fait de vie.

Douvan a une valeur comparative comme dans *Lik pa ayen douvan Joj* (Luc n’est rien face à Georges); *Ravet pa janmen ni rézon douvan poul* (*Le cafard n’a jamais raison face à la poule*). (La raison du plus fort est toujours la meilleure). Afin de bien saisir la signification de *douvan* dans ces énoncés, nous devons d’abord en présenter les valeurs sémantiques.

Douvan : face à face.

Dans *Daniel douvan Pol* (Daniel est devant Paul), *douvan* présente une valeur de réciprocité, de symétrie : *Daniel douvan Pol* (Daniel est devant Paul) ; *Pol douvan Daniel* (Paul est devant Daniel). La réciprocité, la symétrie permettent que tour à tour les entités *Daniel* et *Pol* soient cibles et sites. *Douvan* a une valeur holonymique ici. L’accès à la perception est garanti pour *Daniel* et *Pol*. Les corps de *Daniel* et de *Pol* ont donc la même orientation frontale et spatiale. La valeur de comitativité est pleine. La grammaire cognitive nous autorise à interroger la notion traditionnelle de symétrie. Si *douvan* permet que tour à tour l’une et l’autre des entités changent de statut cognitif dans la relation spatiale cible-site, c’est que la subjectivité accorde à chacune de ces entités une antériorité par rapport à l’autre. Ainsi, *Daniel* cible ne peut pas être subjectivement *Daniel* site. Il en va de même pour *Pol*. Nous dirons que la notion de symétrie est une notion presque vraie.

Douvan : face-dos :

Dans *Daniel douvan Pol* (Daniel est devant Paul), *Daniel* est de dos, et *Pol* est de face. *Pol* voit *Daniel*, mais *Daniel* ne voit pas *Pol*. Il y a une dissymétrie en ce qui concerne l’accès à la perception. Cette valeur de *douvan* est méronymique par rapport à la valeur « face à face » de *douvan*. La réciprocité ne fonctionne pas. En effet, c’est cette valeur qui convoque *dèyè*, le convers de *douvan*. Dans la position *Pol dèyè Daniel*, *dèyè* crée la rupture de la relation frontale. Cette rupture totale de la relation frontale exclut la notion de *douvan*. C’est le *do pou do* (dos à dos). Dans *do pou do*, il y a symétrie au niveau du non-accès à la perception visuelle.

Douvan a une autre valeur sémantique que nous retrouvons dans *Ravet pa ni rézon douvan poul*, *Lik pa ayen douvan Joj*. Il y a « face à face », mais ce « face à face » crée une symétrie au niveau de la perception d’une entité par rapport à une autre, et une non symétrie au niveau

de la représentation symbolique de chaque entité. La comitativité est hiérarchisée par une dissymétrie. Dans le face à face, il y a deux valeurs. Il a une valeur holonymique, plus large, sans subordination, et une valeur méronymique avec subordination. La valeur holonymique garantit la symétrie. La valeur méronymique crée la dissymétrie. Nous voyons donc que la relation « dos-face » crée un *dèyè* spatial, et que la valeur méronymique de subordination crée un *dèyè* subjectif. Ici, *douvan* quitte donc sa valeur spatiale et crée une valeur figurée. La valeur figurée s'obtient par métaphorisation à partir de la valeur spatiale. Le premier sens n'annule pas le deuxième. Il y a accumulation sémantique. *Douvan* spatial c'est « face-dos » et face à face (*fidjiré*).

Revenons à notre phrase *Lik pa ayen douvan Joj*. *Lik* est cible, et *Joj* est site. Le site représente le repère, l'entité hiérarchiquement supérieure, et la cible représente l'entité repérée par rapport au site. La valeur spatiale de *douvan* est implicite, et en arrive à établir une notion cognitive de comparaison entre les deux entités considérées. Cette comparaison se caractérise par l'inégalité qui se traduit syntaxiquement par une forme négative. Il nous plaît ici de rappeler avec LANGACKER (1987 :101) l'importance que revêt pour la cognition humaine l'opération de comparaison. Citons le :

« Fundamental to cognitive processing and the structuring of experience is our ability to compare events and register any contrast or discrepancy between them ».

Joj, c'est le *'standard of comparison,'* et *Lik*, *"the target."* Il y a face à face, mais avec une hiérarchisation. *Douvan* ici, c'est le « face à ». Dans *douvan-* en face de, il n'y a pas de comparaison. Dans *douvan* « face à », il y a comparaison. *Douvan* « en face de » est plus large sémantiquement que *douvan* « face à ». Le sens spatial est plus large sémantiquement que le sens figuré. Il y a différence entre comitativité symétrique « en face de » et comitativité métaphorique non symétrique « face à ». Le figuré opère un changement de type sur le spatial. *Douvan* spatial, c'est « face-dos » et « face à face ». Dans le face à face, les entités mettent en regard leur orientation canonique. Le dos à dos exclut *douvan* « en face de ». Dans « face à face », nous avons deux valeurs sémantiques. Il y a une valeur holonymique « face à face » symétrique, et une valeur méronymique « face à » dissymétrique. *Dèyè*, c'est le dos à dos. Les organes de perception ne se font pas face. Il y a non accès à la perception entre cible et site. *Dèyè*, c'est le « face-dos » aussi. Dans *Mwen dèyè Jan* (Je suis derrière Jean), *Mwen* voit *Jan* qui ne voit pas *Mwen*. Il y a coïncidence cognitive entre

douvan « face-dos » et *dèyè* « face-dos ». C'est le point de vue de perception qui est inversé. Le dos à dos est holonyme pour le « face- dos », méronyme. *Douvan* spatial, c'est la distance relative *bò* (près de). Le sens métaphorique accroît la distance entre cible et site. Dans *Ravet pa ni rézon douvan poul*, (La raison du plus fort est toujours la meilleure), le sens négatif a son importance. L'ordre place le comparant en site, et le comparé, en cible. Le repère est antérieur au comparé. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La forme négative pose une axiologie péjorative. Cette valeur négative pose que le plus faible soit en cible. Nous pouvons avoir *Lik kouyon douvan Jan* (Luc est couillon devant Jean). La phrase est sémantiquement négative. C'est le sémantisme négatif et le négatif syntaxique qui vont induire l'opération de comparaison. La comparaison, valeur spatiale figurée, se construit à partir de la valeur spatiale qui subit un changement de type. Cette comparaison va aussi opérer un changement de type sur le plan. Si le plan est horizontal avec *douvan* spatial, il devient vertical métaphorique avec *douvan* figuré. En effet, le comparant est en haut. Nous sommes dans la métaphore d'orientation.

Pourquoi ne peut-on pas avoir *Lik kouyon dèyè Jan* (*Luc est couillon derrière Jan ?*). *Dèyè* ne présente pas le face à face indispensable à l'opération de comparaison. La préposition *bò* permet d'exprimer cette hiérarchisation comme dans *Ou pa ayen bò mwen* (*Tu n'es rien près de moi*) (Comparativement à moi, tu n'es rien). Avec *bó*, il n'y a pas frontalité de hiérarchisation, mais voisinage de hiérarchisation. L'imprécision spatiale que véhicule *bò* renforce l'idée de hiérarchisation. Le comparé n'ose pas « affronter » le comparant. Ainsi, *bò* métaphorique est holonyme pour *douvan* métaphorique. Cette variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de conceptualisation. Avec *bó*, nous avons le sentiment que le rapprochement spatial figuré n'est pas assumé pleinement. *Bó* est subjectif, et *douvan* est objectif.

Douvan, « face à » est un opérateur de mise sous zone d'influence. C'est la valeur conditionnelle-causale. Dans *Vini ekskizé kò'w douvan misié Rojé* (Viens t'excuser auprès de Monsieur Roger), nous n'avons pas le sens de la réciprocité. Les excuses supposent une faute morale envers un autre. Cet autre est supposé subjectivement supérieur. Les excuses vont du bas vers le haut. Le plan est vertical figuré, et non horizontal. Quand *douvan* a la valeur « face à », nous avons une valeur de verticalité métaphorique. Quand *douvan* a la valeur « en face de », nous avons la valeur d'horizontalité. La valeur spatiale est horizontale. Dans *Ou pa ka palé douvan Jil* (*Tu ne parles pas devant Gilles*) (Tu ne parles pas en présence de Gilles), *douvan* a pour synonyme cognitif en français « en présence de ». *Jil* affecte *ou* par sa présence. *Ou* est sous zone d'influence. C'est la saillance de la valeur causale de *douvan* et

de la forme négative. La localisation spatiale devient fonctionnelle. Dans ce contexte, *douvan* est un opérateur de passivation. Les positions que nous occupons dans le Monde Référentiel ont une influence sur nos comportements. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. Les effets de sens que le contexte impose à *douvan* nous amènent à considérer l'énoncé *I kouri douvan mwen* (*Il a couru devant moi*). Nous pouvons analyser cette construction de deux façons différentes.

I kouri douvan mwen peut laisser supposer que *kouri* permet à *I* de construire une situation dynamique de déplacement de son lieu de référence vers *mwen*. Il y a donc rapprochement de *mwen* vers *I*. Il y a création de comitatif de co-spatialité. *Douvan*, c'est le comitatif de proximité. C'est *douvan* « face à face ». Cette phrase peut aussi concevoir la localisation *douvan* comme zone d'influence dont se *I* détache. C'est le détachement d'avec une zone d'influence. C'est *douvan* « face-dos » pour fuir. C'est la rupture de la comitativité. C'est la pragmatique qui révélera la signification de ces constructions et qui permettra de sélectionner entre *douvan* « face à face » ou *douvan* « face à », entre la valeur de comitativité ou la valeur causale axiologiquement péjorative. Il y a *douvan* (au-devant de) spatial concret *douvan*, et causal métaphorique. Par iconicité, ce changement de signification renvoie à un changement d'orientation. C'est l'orientation -révélée par le contexte- qui va rompre ou créer le comitatif. La rupture de comitatif suppose au préalable du comitatif.

Douvan a une valeur temporelle comme dans: *Daniel rivé douvan mwen* (Daniel est arrivé avant moi); *Daniel rivé prèmié douvan mwen* (Daniel est arrivé le premier, et avant moi); *Daniel rivé lwen douvan mwen* (Daniel est arrivé bien avant moi).

Dans ces valeurs temporelles, *douvan* peut être modalisé par exemple par *prèmié*, *lwen*. Le comparant définit une valeur d'ordinalité. Ces modalisateurs donnent à la construction qu'ils forment avec *douvan* une valeur spatio-temporelle. C'est le *douvan* face-dos, assorti du trait séquentialité. Le temporel est exprimé en termes de spatialisation.

Le schème cognitif de *douvan*, c'est le comitatif avec accès à la perception. *Douvan* est une composante de *épi*. C'est *douvan* qui crée *dèyè* dans la mesure où *douvan* renvoie au profil de la personne canonique. L'accès à la perception -*douvan*- est une caractéristique fondamentale de la personne canonique. *Douvan* et *dèyè* sont des opérateurs de grammaire des événements. L'énoncé qui suit nous le démontre : *Papa mwen té ka koupé kann douvan épi manman mwen té ka maré dèyè 'y* (Mon père coupait la canne, puis ma mère en faisait des lots attachés). *Koupé* et *maré* sont des verbes d'action-mouvement du corps qui sont associés aux primitives « FAIRE » ; « CONTROL » ; « REPRES ». Dans sa valeur de

coordination, *épi* hiérarchise temporellement les deux propositions porteuses de *douvan* et *dèyè*. *Épi*-conjonction est un opérateur de séquentialisation. C'est *épi* qui fait émerger la valeur temporelle séquentielle de *douvan* et *dèyè*. L'ordre des subordonnées n'est pas aléatoire. En effet, *koupé kann* est antérieur à *maré dèyè' y*. Nous pouvons concevoir une sérialisation du type *maré koupé*. Il y a deux événements. C'est la sérialisation consécutive. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La coordination de *douvan* et *dèyè* renvoie à des raisons cognitivo-temporelles et pragmatiques. Le sens spatial n'est pas pertinent, car, pragmatiquement, *koupé maré* n'impose pas une spatialisation linéaire. Le temporel s'impose au spatial. Toutefois, le temporel d'action suppose un cadre spatial qui est holonymique, à savoir *chan kann*. Le temporel prélève dans cet espace holonymique- lieu de travail- un lieu de travail méronymique dans lequel les deux actants concernés développent leur flux d'énergie de travail. Les actions se développent dans l'espace et le temps. Les deux actants saisis par notre énoncé construisent un comitatif fonctionnel. Dans ce comitatif fonctionnel, chacun a son rôle.

Dans *Jojo rivé prèmié douvan mwen* (Jojo est arrivé le premier, et avant moi) ; *Mwen rivé dézièm dèyè Jojo* (Je suis arrivé en deuxième position après Jojo), les valeurs spatiales et temporelles sont pertinentes. Les prépositions *douvan* et *dèyè* fonctionnent en opérateurs d'ordinalité dans un espace précis configuré. Le sémantisme cotextuel est congruent. Le choix des prépositions spatio-temporelles dépend de l'ordinalité qu'elles convoquent. *Prèmié* est congruent avec *douvan* (*premier devant*), et *dézièm* est congruent avec *dèyè* (*deuxième derrière*). Il y aura forcément inversion des rapports cible-site. La relation est converse et indexicale. Il n'y a pas de *prèmié douvan* sans *dézièm dèyè*. Le modalisateur *la menm* (*là même*) (tout de suite) peut conférer une majoration de saillance à la spatialisation en nous amenant à nous représenter une évaluation subjective d'écart spatial entre les deux entités concernées. Cette modalisation par *la menm* opère sur *dézièm dèyè* uniquement, car le premier, le comparant, ne peut pas être en relation avec un antécédent sous le mode de la postériorité. Le repère-comparant premier est objectif. C'est l'événement premier d'une série d'événements successifs. Cela explique le renversement du rapport cible –site. Nous pouvons *Mwen avoir rivé lwen douvan yo* (Je suis arrivé bien avant eux). *Lwen* peut modaliser l'écart entre le premier est les subséquents. L'iconicité diagrammatique tient à cela.

La préposition dèyè (derrière)

Dèyè et le plan vertical

Soley la dèyè sé niaj la (Le soleil est derrière les nuages).

Dèyè, c'est le plan horizontal, mais dans un cadre expérientiel de l'Homme limité aux activités humaines terrestres habituelles. Le jour où les hommes pourront aller dans une autre planète s'établir, pourront-ils toujours maintenir cette conceptualisation ? La cognition se fait en fonction d'expériences vécues dans un espace qui nous est proposé pour le moment.

Dans *Soley la dèyè sé niaj la*, avons-nous là référence au plan horizontal ? Objectivement, vu la position du *soley*, il est forcément au-dessus des nuages. Il est en haut, les nuages sont en bas. Cela nous renvoie à un rapport entre *dèyè*, *anba* et *anlè*. Nous ne disons pas pour autant *Soley la anlè sé niaj la* (Le soleil est au-dessus des nuages). Il y a une délocalisation, un déplacement. *Dèyè* a le sens de « au-delà de ». C'est cette valeur sémantique que nous exprimons dans *Dèyè do Bondié* (*Derrière le dos de Dieu*). *Bondié* est censé être dans une position inaccessible à l'Homme. *Dèyè* a une valeur de transcendance. Nous sommes dans un infini spatial. Dans *Dèyè do Bondié*, *Bondié* devient une entité humaine. La notion d'infini spatial est portée à son paroxysme dans la mesure où la préposition régit *do*, la partie méronymique du corps qui est derrière. En plus, *dèyè do*, c'est ce que nous ne voyons pas, ce qui se passe à notre insu. La notion d'infini s'en trouve majorée. *Dèyè do Bondié*, c'est l'ineffable en termes de localisation spatiale. En termes de spatialisation, nous sommes dans la métaphore de l'inaccessible. La subjectivité est saturée.

Quelles connexions cognitives y-a-il entre *dèyè* et *anlè* ? Pour répondre à cette question, nous allons imaginer une situation : Un locuteur est couché sur le dos et regarde dans un plan vertical deux objets alignés, *a* et *b*. *A* est l'objet le plus proche de lui, et *b* » l'objet le plus éloigné de lui. Ne pourra-t-il pas dire : *b dèyè a* ? Nous répondons par l'affirmative à cette question. Ainsi, *anlè* qui est inhérent au plan vertical renvoie à *dèyè* sur le plan horizontal. Il s'agit ici d'une délocalisation de plan et d'angle de perception du sujet. C'est l'orientation du regard qui est pertinente. *Dèyè* peut opérer sur les plans horizontal et vertical. *Dèyè* n'est pas seulement non accès à la perception visuelle. Tout dépendra des caractéristiques de l'entité qui permet de repérer la cible. Considérons les phrases suivantes afin de mettre à l'épreuve notre point de vue.

a) *I dèyè kay la* (Il est derrière la maison) ; b) *I dèyè tab la* (Il est derrière la table). En a), les propriétés caractéristiques de *kay la* font que *I* échappe à la perception visuelle du locuteur. En b), *I* peut être perçu par le locuteur. Nous pourrions aisément dire que la préposition *dèyè* ne se caractérise pas par le non accès à la perception. Ce concept se vérifie pragmatiquement.

Quand nous sommes dans un espace anthropisé, nous pouvons percevoir le plan horizontal. Dans un espace non anthropisé (ciel, nuages, soleil), nous savons que « le soleil » est plus haut que les nuages. *Dèyè* a deux valeurs. Avec *Bondié* et *soley*, c'est la composante « au-delà de vertical » (espace non anthropisé.) *Dèyè* horizontal opérant dans un espace anthropisé est l'autre valeur de *dèyè*.

Pourquoi dèyè devient-il vertical soley pour ?

Il y a une transformation qui suppose une mentalisation préalable. Nous nous représentons sur Terre une situation où nous essayons de reproduire une dimension horizontale, *dèyè*. Le discours sur un espace anthropisé se transfère à un espace non anthropisé. C'est la capacité qu'a l'homme à se projeter dans l'espace lointain. Nous allons maintenant considérer des constructions à valeur métaphorique qui nous permettront de révéler la contribution de *dèyè* dans la signification de ces constructions.

Dèyè et les métaphores

I ka séré dèyè anlo bel pawol (Il se cache derrière une flopée de belles paroles).

Séré, c'est se soustraire à la vue. Ici, *dèyè* n'a pas sa valeur spatiale. Nous sommes dans l'abstrait. C'est la métaphore qui conserve en *dèyè* le non accès à la perception. *Bel pawol*, c'est l'instrument-obstacle abstrait qui permet à *I* d'être inaccessible à la vue-compréhension. *Bel pawol* ne permet pas au locuteur d'avoir accès à une vision intellectuelle de *I*. *Bel pawol* fonctionne en écran –obstacle de perception intellectuelle. Nous sommes dans la métaphore de la lâcheté. La lâcheté est un concept du camouflage. Il en va aussi du sémantisme de *séré*. Il y a isotopie entre *dèyè* et *séré*. Le sème commun, c'est le non accès à la perception.

Dans *Sé Rojé ki dèyè sa* (*C'est Roger qui est derrière cela*) (*C'est Roger qui en est responsable*), *dèyè* intervient ici dans un rapport de cause-conséquence. C'est un opérateur de séquentialité cause-conséquence. Nous sommes dans le langage figuré et dans la causalité directe. Cette construction peut être glosée par *Sé Rojé ki reskonsab sa* (*C'est Roger qui en est responsable*). *Dèyè* a la valeur de condition, de contiguïté propre au rapport cause-conséquence. *Dèyè* indexicalise donc un rapport de cause à effet entre *Rojé* et *sa*. C'est l'Esprit-intention de *Rojé* qui a occasionné *sa*. *Dèyè* nous permet de conceptualiser la responsabilité comme un comportement qui est à l'origine d'un événement résultant. Nous sommes dans la métaphore de la passivation agentive. L'origine-cause est antérieure à l'effet-

résultat. La construction obéit au principe de l'iconicité diagrammatique. *Dèyè* conserve sa valeur spatiale figurée. Nous existons d'abord, et nous nous occasionnons ensuite des événements. Ces événements sont conditionnés par notre modalité d'être.

La construction *I dèyè mwen* (*Il est derrière moi*) nous invite à d'autres considérations. Cette construction a deux significations. L'une des significations confère à *dèyè* son sens spatial. *Dèyè* suppose du comitatif. *I* voit *mwen*, et *mwen* ne voit pas *I*. Il y a une dissymétrie au niveau de la perception visuelle. La place de *I* fait de *I* un patient de perception de *mwen*. Nous disons patient, car c'est la cible qui s'offre à la perception du locuteur. L'autre signification confère à *I dèyè mwen* une valeur sémantique figurée. C'est le harcèlement. Celui qui harcèle poursuit sa victime de ses assiduités qui seront perçues comme axiologiquement péjoratives. *Dèyè* nous permet de conceptualiser le harcèlement comme une attitude de poursuite métaphorique. Celui qui poursuit est *dèyè* la personne poursuivie. La langue créole martiniquaise a produit *Mwen pouswivé*. (Je suis poursuivi). Cette forme verbale régit la préposition *épi* en créole basilectal. Nous aurons donc *Mwen pousswivé épi 'w* (Je suis poursuivi par /avec toi). Il y a donc comitativité entre harceleur et harcelé. C'est le comitatif-zone d'influence. Cet énoncé s'inscrit dans le passif agentif en créole basilectal. Ainsi donc, la zone d'influence est indexicale pour un rapport agent-patient. Celui qui harcèle est agent. Celui qui est harcelé est patient. Cette construction nous fait penser à l'expression *I ka maché dèyè Jili* (*Il marche derrière Julie*) (Il fait la cour à Julie) qui, dans son sens métaphorique, nous invite à concevoir *Jili* comme l'objet patient des assiduités de *I*. *Jili* est un objectif à atteindre pour *I*. De ce fait, *Jili* crée du mouvement dans l'esprit de *I*. L'objectif à atteindre est devant *I*, et *I* se déplace vers cet objectif. Il en va du sémantisme de *maché*, verbe de déplacement du corps. L'objectif est télique et se distancie de celui qui le poursuit. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit. Cette conceptualisation de *dèyè* nous renvoie à l'énoncé de BARTHÉLÉRY (2008 :157) : *Man Tolan té las dèyè mwen pou sav si man té konnet pies ti-manmay pou adopté* (Madame Tolan me persécutait afin de savoir si je connaissais un enfant en mal d'adoption). Le sémantisme de *las* renforce cette idée de persécution agie par *Man Tolan* sur *man*.

L'énoncé *I pati dèyè mwen* (*Il m'a suivi*) / (*Il m'a grondé*) est en cohérence avec le précédent. Nous sommes sur l'axe horizontal. Nous pouvons donner deux sens à cette construction. Dans le *zwel* (poursuite), *pati dèyè*, c'est poursuivre physiquement l'autre, lui courir après afin de le saisir. *Mwen*, c'est l'objectif de *I*. Il y a un joueur devant et un joueur derrière. *Pati*, verbe de mouvement avec changement de lieu de référence, confère à *dèyè* une valeur temporo-spatiale télique. Il y a un premier- *douvan* -, et un deuxième- *dèyè*. Celui qui poursuit

physiquement affecte la personne qu'il poursuit, l'obligeant à développer un flux d'énergie pour échapper à l'accès de préhension. Nous sommes dans un rapport corporel.

Pati dèyè c'est aussi « engueuler », « réprimander ». La réprimande, c'est le reproche ou le blâme que l'on adresse à une personne fautive. La réprimande poursuit et affecte la personne qui la reçoit. Il y a cohérence entre le sens concret et le sens métaphorique. *Dèyè* fait valoir ici une intersection cognitive avec *anlè*. En effet, celui qui réprimande est symboliquement au-dessus du réprimandé. Ainsi, *pati dèyè* saisit l'axe vertical figuré. Cet axe vertical se conçoit dans la glose *I volé dèyè mwen (Il a volé derrière moi)*. *Volé* suppose canoniquement l'élévation et l'axe vertical. Le réprimandeur a l'énergie de l'oiseau qui prend son envol. Le réprimandé devient la proie d'un oiseau prédateur. Cette expression renvoie à *I volé an plim mwen (Il m'a volé dans les plumes)*. Dans cette expression, le réprimandé se conçoit en oiseau tout comme le réprimandeur. Le corps du réprimandé est le siège d'accueil des réprimandes. La métaphore est incorporée. Ces deux expressions définissent une cohérence conceptuelle.

Dans *I kouri dèyè mwen (Il a couru derrière moi)*, nous avons deux sens que la pragmatique va révéler. Le sens spatial, c'est celui de la poursuite. Celui qui poursuit est derrière. Sur le plan métaphorique, cette expression signifie « Il m'a chassé ». *Kouri* est un verbe de mouvement du corps qui nous amène à dire que la métaphore est « incorporée ». La télicité de ce verbe est iconique pour les rapports entre cible et site. C'est la caractérisation du rejet qui s'exprime avec télicité de spatialisation. Cette expression contient plus d'énergie que la précédente. Le Corps-Esprit s'engage davantage. Il y a cohérence entre ces deux expressions. La poursuite et le rejet supposent que l'agent est derrière, et le patient, devant. C'est le sens spatial qui se métaphorise par accumulation de signification. Les réprimandes se conçoivent aussi par l'expression qui suit. *Kouri dèyè* a une autre signification que BARTHÉLÉRY (2008 :111) met en évidence dans *I wè maren épi solda ka kouri dèyè tout sé ti bón- la (Il a vu des marins et des soldats courtiser avec empressement toutes les servantes)*. Avec *kouri dèyè*, la cour est empressée. Il en va du sémantisme de *kouri*. Ici, faire la cour prend une allure de harcèlement.

I tonbé dèyè mwen.

Cette construction a deux sens. Elle signe, par exemple, le rituel d'ouverture du *ladja*. Dans le *ladja*, danse de lutte martiniquaise, un premier *majò* (combattant) entre dans le *won* (cercle de combat), et un deuxième entre après lui dans ce *won*. C'est corporel, physique. *Dèyè* a

une valeur temporelle d'ordinalité. La présence du deuxième *majó* dans le *won* affecte le premier qui a investi le *won*. Nous sommes dans le comitatif d'adversité. *I tonbé dèyè mwen*, c'est aussi la réprimande. Le propos de *I* va affecter moralement *mwen*. *Tonbé* suppose un mouvement de corps-esprit du haut vers le bas. Le réprimandeur est situé au préalable au-dessus du réprimandé. C'est l'axe vertical. Nous sommes dans la métaphore d'orientation. *Tonbé* suppose, mouvement de corps involontaire. En s'appliquant aux réprimandes, cette idée sémantique de chute traduit le côté non contrôlé des réprimandes. Avec *tonbé*, le réprimandeur entre en scène, et *dèyè* va opérer un changement de plan. De vertical, le plan devient horizontal. La réprimande se conceptualise donc en propos qui poursuivent le réprimandé. Le réprimandé est plus affecté avec *tonbé* qu'avec *pati*. *Pati* suppose une intentionnalité. *Tonbé* est un mouvement de corps involontaire, non contrôlé qui va transférer sa caractérisation sur les réprimandes. C'est le côté non contrôlé des réprimandes. Par iconicité, cette alternance de formes renvoie à une gradation de l'affect. La réprimande s'exprime en termes spatiaux téliques. Ces mouvements de corps (*pati*, *kouri*, *tonbé*) supposent un changement de lieu de référence figuré qui est le corps-esprit de la personne affectée. Cette conceptualisation est illustrée par les expressions *I tonbé an kò mwen* (*Il est tombé dans mon corps*), *I tonbé an zo mwen* (*Il est tombé dans mes os*) (*Il m'est entré dedans*). Ces deux expressions impliquent du comitatif dans un rapport contenant-contenu. Le contenant corps est le nouveau lieu de référence de *I*. Les réprimandes sont incarnées. Le réprimandeur habite le corps et l'esprit du réprimandé par ses propos. Le réprimandeur utilise son énergie vocale pour affecter le réprimandé. L'énoncé qui suit fait ressortir cette affirmation. En effet, *I kriyé dèyè mwen* (*Il a crié derrière moi*) nous place dans le registre vocal. Le cri, énergie de la voix, affecte celui à qui il s'adresse. Le réprimandeur lance le cri vers le réprimandé. La puissance vocale du réprimandeur se dirige vers le réprimandé. Les réprimandes supposent l'utilisation de la voix dans un registre de puissance. *Dèyè* conserve l'axiologie péjorative de la réprimande. *Dèyè* peut être glosé ici par *anlè*, transfert d'affect. *Dèyè* crée une subordination qui, sur le plan cognitif, entraîne un contraste de statut des actants. Il y a un agent et un patient. Cette construction peut être glosé par *I chié dèyè mwen* (*Il a chié derrière moi*). Cette construction qui appartient au registre vulgaire nous invite à concevoir un changement de voie de réprimandes. La voie orale (voix) devient voie anale. Les réprimandes se conçoivent en excréments. Ce changement de formes renvoie à un changement de la vision que le réprimandeur a du réprimandé. L'expression *I pri dèyè mwen* (*Il est pris derrière moi*) nous présente le corps du réprimandeur comme attaché

au corps du réprimandé. Cette métaphore nous indique que les réprimandes assiègent par attachement l'esprit du réprimandé. Le transfert d'affect est incorporé, voire incrusté.

I kriyé dèyè mwen a une autre signification. Dans le *lasotè*, travail de la terre au tambour, *kriyé dèyè* est d'axiologie méliorative. *Kriyé*, c'est chanter. *Kriyé* motive le *tanbouyé* à jouer. *Tanbouyé* est bénéficiaire. Dans ce contexte, *dèyè* ne peut être glosé par *anlè* mais par *ba*¹. Ces deux contextes de *kriyé dèyè* nous amènent à faire la différence cognitive entre harcèlement et stimulation. Dans *kriyé dèyè-stimulation*, le régime de la préposition est affecté méliorativement. Dans *kriyé dèyè-harcèlement*, le régime de préposition est affecté péjorativement. Dans *kriyé dèyè-stimulation*, le sujet du verbe est acteur. En effet, c'est lui qui pousse *tanbouyé* à agir. *Kriyé* fait de *tanbouyé* un agent. Cette analyse nous autorise à concevoir un transfert de flux d'énergie de l'acteur à l'agent. À son tour, l'agent va transférer son énergie sur *bourè*, les hommes de houe. L'acteur est antérieur à l'agent. Par iconicité, la préposition *dèyè* va traduire ce rapport de dépendance. Ainsi, *dèyè* se charge sémantiquement d'une valeur temporelle. Cette valeur temporelle est comitative et conditionnelle. C'est la valeur de *épi*-grâce à. Dans le harcèlement, la valeur comitative de *épi*, c'est *épi-poulapéti* (à cause de). L'intersection cognitive entre stimulation et harcèlement, c'est l'antériorité de l'entité affectante par rapport à l'entité affectée. C'est ce qui motive l'occurrence de *dèyè*. Cette analyse révèle la valeur de saillance du mode pragmatique. La préposition *dèyè* élargit son spectre sémantique à l'expression de la persévérance comme dans *Mwen goumen dèyè sa anlo*.

Dans *Mwen goumen dèyè sa anlo* (Je me suis beaucoup battu afin de parvenir à mes fins), *goumen dèyè*, c'est la persévérance dans un engagement du Corps-Esprit. La persévérance se conceptualise en attitude de lutte dans la poursuite d'un objectif à atteindre. L'objectif à atteindre est devant nous. Dans ce contexte, *dèyè* peut être glosé par *épi*. Nous pouvons concevoir la transformation *Mwen goumen épi sa anlo* (*Je me suis battu avec cela beaucoup*). *Épi*, préposition du comitatif, nous invite à nous représenter *sa*, objectif à atteindre, comme présent par anticipation. C'est la conception de la personne canonique qui se représente en gagnante. Les objectifs qu'elle se fixe sont atteints par anticipation. *Dèyè* contribue aussi à l'expression de la fermeté d'esprit. L'énoncé *Mwen doubout dèyè sa mwen ka di a* en est la preuve.

En langue créole, *doubout* a deux sens. *Doubout*, c'est le corps en arrêt dans une posture quelconque. C'est aussi le corps en arrêt en position verticale. C'est la position canonique de l'Homme présentée par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 143). Dans *Mwen doubout dèyè pawol mwen, pawol* (parole) est projeté en avant. Celui qui la prononce est derrière. C'est la

conceptualisation de *pawol* que présente cet énoncé. La parole quitte notre corps et prend l'espace devant nous. En parlant, l'Homme affirme son ancrage tellurique. *I doubout* (Il est debout). *Doubout* est la posture de physicalisation qui est à l'image de sa fermeté d'esprit. Il est ferme sur sa position-parole. La position *doubout* canonique, c'est la fermeté, l'affirmation de soi et l'immobilité. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit. *Doubout* a le sens de position verticale. Nous sommes dans la métaphore de la fermeté de l'esprit. C'est à LAPAIRE (2008) que nous empruntons le concept de Corps symbolique de l'Esprit. Nous avons déjà présenté la valeur temporelle de *dèyè* dans *I rivé déziem dèyè mwen* (Il est arrivé deuxième derrière moi) (Il est arrivé après moi, en deuxième position). Nous voulons revenir sur cette valeur afin d'y apporter quelques considérations.

Dans *Ou ka planté ti plant dèyè sé gro plant lan* (Tu mets les petites plantes en terre derrière les grosses), *dèyè* induit des notions originales. *Dèyè* nous indique qu'il faut d'abord planter *sé gro plant lan* (les grosses plantes), *épi apré sé ti plant lan* (et ensuite, les petites plantes). *Dèyè* signe ici une hiérarchisation entre les plantes. *Douvan*, c'est la préposition des plus fortes, et *dèyè*, c'est la préposition des plus faibles. *Douvan*, c'est le bouclier de *dèyè*. Nous pouvons transposer cela à la course. Les plus forts sont *douvan*, et les plus faibles sont *dèyè*. Dans le cas des plantes, *dèyè* bénéficie de la présence de *douvan*. Dans la vie de tous les jours, *douvan*, c'est le bouclier de *dèyè*. *Douvan*, c'est le défenseur, et *dèyè*, le protégé. L'énoncé suivant nous présente une autre valeur de *dèyè* dans le rapport de protection. Dans *Lapli ka tonbé, Djab ka mayé dèyè légliz* (Il pleut, le Diable se marie derrière l'église), l'église sert d'écran à *Djab* afin que *Djab* se marie. L'analyse ne peut pas s'arrêter là. Poursuivons-la ! L'église est orientée de façon intrinsèque. C'est la maison de Dieu où se marient les Hommes. *Djab* ne peut pas se marier à/dans l'église. Il n'est pas en relation conceptuelle avec l'église. *Dèyè* nous le signifie par iconicité. Ainsi, *dèyè*, c'est la non acceptation de *adan légliz* et de *douvan Bondié* (en présence de Dieu). *Djab*, c'est *dèyè* par rapport à l'église. C'est la fermeture. Cet énoncé fait valoir une opposition entre *douvan*, *adan* et *dèyè* au niveau axiologique et métaphorique. L'église n'est pas un site canonique pour *Djab*. Cela nous rappelle l'opposition *anba-an* dans la relation au site extrinsèque. Ainsi, *anba* n'a pas l'exclusivité de l'expression du site extrinsèque.

Dans sa valeur temporelle, *déyé* intervient dans l'expression de l'heure. L'énoncé *I dizè épi dé minit dèyè'y* (Il est dix heures et deux minutes) est concevable. Nous sommes dans l'expression de l'heure imprécise. La langue créole convoque *dèyè*, et non *anlè*. En effet, le temps-chronos saisit l'axe horizontal, alors que *anlè* saisit l'axe vertical. Il est donc cohérent

que ce soit *dèyè* qui vienne signifier les ajouts dans l'expression de l'heure imprécise. La phrase *I dizè èpi dé minit anlè'y* (Il est dix heures et deux minutes sur elles) est drôle. Nous pourrions considérer toutefois que *anlè* introduit le méronyme additionnel. *Douvan*, *dèyè* sont des composantes du comitatif. Ce comitatif, selon la pragmatique, est d'axiologie méliorative ou péjorative. *Dèyè* n'est pas seulement la préposition du non accès à la perception. Tout dépend de l'entité qui permet de localiser l'entité repérée. De même, la connaissance que nous avons des objets dans le Monde Référentiel nous permet de nommer les yeux fermés les objets qui sont devant nous. L'accès ou pas à la perception ne nous semble pas être un trait saillant du sémantisme de *douvan* et de *dèyè*. Il nous semble que notre anthropocentrisme prime dans la compréhension et interprétation sémantique de *douvan* et *dèyè*. Le sémantisme du verbe recteur n'est pas à négliger. C'est ainsi que *douvan* peut nous aider à conceptualiser les économies comme dans *ki pa ni an sou douvan'y* (*qui n'a pas un sou devant lui*) (qui n'a pas d'épargne) BARTHÉLÉRY (2008:56). *Douvan*, c'est la conceptualisation de l'épargne et de la réserve. *An sou douvan'y*, c'est l'argent-épargne qui se conçoit en termes de spatialisation. *Douvan*, c'est la sécurité, la protection, face aux attaques de l'imprévu futur. Dans ce cotexte, l'imprévu est une attaque qui est devant nous. Ainsi, le futur vient vers nous. Si *anlè* ne peut pas concurrencer *dèyè* dans l'expression imprécise de l'heure, *anlè* et *douvan* peuvent être régis par *bité* (buter). Nous sommes témoin de l'énoncé suivant *Sé prèmié fwa mwen ka bité douvan an bagay konsa* (C'est la première fois que je tombe devant/sur une chose comme cela). *Bité* est un verbe de mouvement qui exprime le contact et la surprise. En effet, *bité* est involontaire. Canoniquement, le sujet syntaxique de *bité* est télélique jusqu'à l'obstacle d'impact. Dans *bité anlè* (tomber sur), *anlè* exprime la télélicité du contact métaphorique que le hasard construit. Nous sommes dans la zone d'influence avec incorporation. C'est la grille d'expérience. Le hasard est une entité télélique qui nous affecte par les événements qu'il nous impose. *Anlè* exprime un transfert d'affect. Il y a contact métaphorique. Dans *Sé prèmié fwa mwen bité douvan an bagay konsa*, *douvan* contrôle la télélicité de *mwen* dans son déplacement vers *an bagay konsa*. *Douvan* nous permet de concevoir une distance de champ visuel entre *mwen* et *bagay konsa*. Il y a plus de distance de contact abstrait entre les deux entités. *Douvan* est un opérateur de transfert d'affect exprimant un contact abstrait distancié. Avec *douvan*, *mwen* semble moins affecté qu'avec *anlè*. *Douvan* change le type de *bité* et en fait un verbe de contact abstrait assorti d'une distance entre les entités concernées. La différence cognitive entre *anlè* et *douvan*, c'est le type de contact. Avec *anlè*, il y a incorporation mentale. Avec *douvan*, il y a représentation

mentale. Ce qui nous surprend est devant nous, et nous nous déplaçons vers la surprise. Avec *douvan*, *mwen* semble avoir plus de contrôle sur le hasard. Le hasard est devant nous.

Conclusion

Douvan, *dèyè* sont des prépositions converses. Leur schème commun, c'est le comitatif assorti du trait distance relative. *Dèyè* et *anba* construisent une intersection cognitive dans la mesure où l'entité-cible repérée par rapport à l'entité repère-site peut ou ne pas échapper à la perception visuelle. C'est en fait l'axe canonique que ces deux prépositions saisissent qui les différencient de façon prototypique. Avec *anba*, nous sommes sans conteste sur l'axe vertical. Avec *dèyè*, c'est la direction du regard qui est pertinente. Les prépositions *douvan* et *dèyè* sont des prépositions de l'indexicalité dans la mesure où elles font intervenir la place qu'occupe le locuteur dans l'interprétation des énoncés. De ce point de vue, nous les qualifions de prépositions subjectives. Par opposition, les prépositions *asou/anlè* seront dites objectives. Les prépositions *douvan* et *dèyè* figurent parmi les prépositions de notre vision égocentrique du monde.

II.13. La préposition *an*

Analyse de quelques contrastes

An (dans) versus anba (sous)

La préposition *an* est d'une grande saillance conceptuelle. C'est la préposition qui permet d'exprimer la localisation de l'Homme à ses débuts de vie intra-utérine, comme dans *Tibébé a an bouden manman'y* (Le bébé est dans le ventre de sa mère). *Bouden manman'y*, c'est le site contenant de *tibébé*. *An* permet de conceptualiser son régime comme site intrinsèque pour *tibébé*. *Bouden manman'y* se conçoit en site-origine contenant. *Bouden manman'y* contient *tibébé a* et le protège. Le rapport est fonctionnel et conditionnel. Lors de la naissance, *tibébé* quitte ce site originel-contenant en faisant corps à partir de la substance-corps de *manman'y*. La naissance est un concept à la fois d'incorporation et d'excorporation. Quand nous disons *Pa ka éklo an pié mwen* (Les pas éclosent dans mes pieds), nous sommes dans la métaphore de la naissance. Lors de la naissance, une entité, *pa*, pragmatiquement, quitte son contenant intrinsèque. *Pié mwen* se conçoit en contenant métaphorique pour *pa*. Le concept de créativité se conçoit en concept de naissance. La créativité, concept télélique abstrait, conduit à la création. Dans *Sé li ki fowmé mwen an tanbou a* (C'est lui qui m'a formé dans le tambour) (C'est lui qui m'a formé au tambour), nous sommes dans la métaphore de l'Émergence,

concept que nous empruntons à LAKOFF et JOHNSON (1985 :84). En effet, *tanbou*, domaine de connaissance, est un contenant dont la substance a été transférée vers *mwen* par un acte de formation agi par *li*, formateur. Le résultat de la formation se conçoit en émergence de compétence pour *mwen*. Nous sommes dans la causalité directe qui se conçoit en condition d'émergence d'un état. Dans *Mwen an kaka kok (Je suis en caca de coq)* (Mon état est critique), la préposition *an* permet à son régime de signifier l'état de santé de *Mwen*. C'est la perception que *Mwen* a de son état physique. *Kaka kok* est une substance liquéfiée qui, par métaphorisation, nous indique le manque de vitalité de *Mwen*. La vitalité se conçoit en substance-contenant pour les états physiques qui nous affectent. La modalité de l'être est contenant métaphorique pour la personne qui en porte la caractérisation.

Après avoir balisé la prégnance sémantique de notre préposition, nous allons la présenter dans son spectre d'emplois.

Pwason ka najé an dlo, moun ka najé anba dlo (Les poissons nagent dans l'eau, les personnes nagent sous l'eau).

Ces premiers énoncés nous permettront de poser la différence entre site intrinsèque et site extrinsèque. *Dlo*, c'est le milieu de vie intrinsèque de *pwason*. De même, *najé* est un verbe de mouvement-déplacement intrinsèque pour *pwason*. En revanche, *dlo* n'est pas le milieu intrinsèque de vie de l'Homme. Par ailleurs, l'Homme a acquis la capacité motrice *najé*. Avec *an* régissant *dlo*, c'est le rapport intrinsèque qui est établi. *Dlo* se conceptualise en milieu de vie naturel. *Anba* vient signifier que *dlo* n'est pas le milieu de vie naturel de *moun*. *Anba* fait valoir son schème de contrôle, et nous présente *dlo* comme un milieu d'appropriation pour l'Homme. Via *anba*, *dlo* met *moun* en zone d'influence. Via *an*, *dlo* met *pwason* en zone de recherche-localisation. Nous empruntons ces deux concepts à VANDELOISE (1999). Il est clair que pragmatiquement *pwason* et *moun* sont des entités-contenus pour *dlo* entité- contenant. La valeur de *an* qui est exprimée ici, c'est *an* total dans la mesure où les entités sont contenues de façon holonymique dans le site. Ces deux exemples nous indiquent que la description des relations spatiales ne peut pas seulement être géométrique. C'est en faisant intervenir le côté fonctionnel de la relation spatiale que cette description nous révèle la plénitude d'interprétation de cette même relation. Ce côté fonctionnel est ici l'indice de variation de formes qui, par iconicité, renvoie à une variation de conceptualisation. Le schème cognitif de *an*, c'est bien le rapport fonctionnel contenant-contenu associé au trait rapport intrinsèque. *An* établit un rapport de dépendance entre *pwason*

et *dlo*. En effet, *dlo* est la condition indispensable à la survie de *pwason*. Cette dépendance est asymétrique. Cette variation *an – anba* est iconique à la variation d'interprétation conceptuelle du site. Nous sommes dans l'opposition entre zone de recherche-*an* (milieu intrinsèque) et zone d'influence- *anba* (milieu extrinsèque). C'est ce même aspect fonctionnel de *an-adan* qui nous révèle la différence de conceptualisation entre les énoncés *I asiz an fotèy la* (Il est assis dans le fauteuil) ; *I asiz anlè fotèy la* (Il est assis sur le fauteuil). *Fotèy* est un siège qui renvoie à une description anthropomorphique. En effet, *fotèy* a des bras, un dos, des pieds. En tant que siège, il est conçu pour s'asseoir -*asiz*. Le lien conceptuel entre *asiz* et *fotèy* est intrinsèque. Toutefois, l'expérience de contact que nous éprouvons dans le rapport à *fotèy* n'est pas la même avec *an* et *anlè*. *An* nous indique une relation plus intime, plus proche et enveloppante entre celui qui fait l'expérience *asiz* et *fotèy*. Avec *an*, l'incorporation de relation est plus importante. Elle est canonique. Elle est holonyme pour la relation *anlè*. Avec *an fotèy la*, nous sommes dans la notion de *local proximity iconicity*," notion présentée par HIRAGA (1994 : 9-10). Avec *anlè*, la relation intrinsèque est décanonisée. *Anlè* ne nous permet plus de concevoir *fotèy* en siège contenant. *Anlè* saisit la relation porteur-porté. Avec *anlè*, *fotèy* perd de sa vision synecdochique « la partie pour le tout » dans un rapport contenant- contenu au profit d'une vision synecdochique « porteur-porté » non canonique. Nous nous imaginons *I* assis sur un bras du fauteuil. Cette variation de formes équivaut à une variation de conceptualisation et de trait de canonicité. Chacune des prépositions opère un changement de type différent sur *fotèy*, entité individuelle. C'est *an* qui oriente *fotèy* vers le type de canonicité fonctionnelle, siège.

Adan/Anlè (dans/sur) et les vêtements

Quelle intersection cognitive ?

a) *Ou bel adan wob tala* (Tu es belle dans cette robe).

b) *Ou bel lè ou ni wob tala anlè 'w* (Tu es belle quand tu portes cette robe)²⁰.

Nous sommes dans une construction paraphrastique de a) par b). En a), *adan* nous permet de conceptualiser le vêtement comme contenant pour la personne qui le porte. En b), la

²⁰Nous sommes dans la causalité directe, concept que nous empruntons à LAKOFF et JOHNSON (1985 :78-79). Selon ces auteurs, « ce concept fait partie intégrante de notre vie quotidienne ». C'est un concept qui structure la réalité physique, culturelle et psychique de l'Homme.

préposition *anlè* inverse le rapport cible-site. Il en va de la valeur sémantique de surface de recouvrement de *anlè*. Avec *adan*, *wob tala* est site, *ou* est cible. Avec *anlè*, *wob tala* est cible, et *w* est site. *Anlè* met en évidence la valeur sémantique de surface de recouvrement de *adan*. C'est la télicité du contenant vis-à-vis du contenu. Dans les deux cas, la saillance est assumée par le porteur du vêtement. En effet, le vêtement est une caractérisation de la modalité de l'être. Le vêtement confère de la contenance à la personne qui le porte. Le maintien de *ou* en position de figure rhétorique nous le montre. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Notre analyse n'est pas en accord avec celle de HERSKOVITS (2009 :32). Selon l'auteur dans « A man in a red hat, in a red hat is not an answer to where was the man? » Ainsi, l'auteure en arrive à la conclusion que la localisation n'est le trait pertinent. Nous pensons que les caractéristiques de « hat », à savoir sa taille par rapport à la taille de « man » rendent non pertinente la localisation. Dans ce cas précis, nous pensons que la préposition « in » nous invite à concevoir « a red hat » comme une caractérisation - sans doute extrinsèque- de « a man ». Mais, la caractérisation ne peut-elle pas se concevoir comme contenant abstrait pour la modalité de l'être dans ce cas aussi ? Les caractéristiques de *wob* (robe) ne sont pas celles de « hat » (chapeau). *Wob* couvre bien plus le corps que « chapeau ». La relation cible-site est modifiée. Quand nous disons *Mwen pa rikonnet ou adan dégizman an ou té ni anlè'w la* (Je ne t'ai pas reconnu dans ton déguisement), la relation de localisation est active. Le déguisement couvre tout le corps comme une nappe peut recouvrir toute une table. Sur le plan cognitif, nous éprouvons certainement des difficultés à concevoir le corps comme contenu pour les vêtements. Nous n'avons pas ces mêmes difficultés dans la plaisanterie. En effet, à la question posée *Oti Entel* (Où est-X ?), la plaisanterie nous amène à répondre *I adan pantalon'y* (Il est dans son pantalon). Dans la plaisanterie, nous concevons *pantalon'y* en site-contenant pour le corps représenté par *I*.

L'exemple de *lagrimas* (grimace) est autrement éloquent comme dans *I toujou ni an lagrimas an fidji'y* (Il a toujours une grimace dans son visage) (Il a toujours une grimace au visage). *Lagrimas* est un mouvement musculaire de *fidji*. *Lagrimas* est cible pour *fidji*, site. Ici, c'est la cible qui met le site sous influence. Cet exemple nous indique que le contenu peut agir sur le contenant en lui donnant une forme pragmatiquement péjorative. Nous pourrions même dire que *lagrimas* s'incruste dans *fidji*. Cette notion d'incrustation est une valeur intensive de la relation contenant-contenu. Le schème de *an* dans ce contexte, c'est la relation contenant-contenu assortie du trait intensif « d'incrustation ». *Lagrimas* est "embedded" dans *fidji*. Nous empruntons ce terme à HERSKOVITS (1986 : 150). Quand nous disons *An klou antré an lanmen'y* (Un clou lui est entré dans la main), la préposition *an* nous révèle que *an*

klou a pénétré la main de *i*, patient. *Klou* est *embedded* "dans *lanmen'y*. L'incrustation est une majoration de la relation contenant-contenu. Le contenant absorbe le contenu. L'incorporation a pour effet de faire disparaître le contenu. Il y a une nuance fonctionnelle entre la relation contenant-contenu et la relation d'inclusion-incrustation

Remarques à propos de an dans les textes anciens en créole français de la Caraïbe

Nous avons noté l'énoncé suivant dans un extrait de cette œuvre :

Zotte va contré ìon moune qui qu'a poté ìoune calabasse dio dans tête li. (Vous allez rencontrer une personne qui porte une calabasse d'eau sur la tête) HAZAËL-MASSIEUX (2008 : 63).

Dans cet énoncé, la préposition *dans* apparaît dans la rection de *pôté* qui exprime un rapport porteur-porté entre *ioune calbase* et *tête li*. Comment expliquer la convocation de *dans* dans cet énoncé ? Selon nous, la préposition *dans* vient exprimer l'intensité de télicité de *calbasse dio* sur *tête li*. *Dans* exprime une relation de force d'énergie causée par *calbasse dio* sur *tête li*. *Calbasse dio* se conceptualise en *'Agonist'*, et *tête li*, en *'Antagonist'*. *Tête li* représente le possesseur du corps, *ìon moune*. Nous empruntons les notions de *'Agonist'* et de *'Antagonist'* à TALMY (2003 : 413). C'est la saillance du support-contiguïté qui s'exprime en termes de contenant-contenu. *Dans* est un opérateur de transfert d'énergie, et indexicalise un rapport logique *'Agonist/Antagonist'*. *Dans* a aussi une valeur d'attachement dans la mesure où *dans* signifie le rapport d'équilibre entre cible et site. Nous ne pourrions pas avoir cette même conceptualisation pour *an dans an chapo an tet li*. En effet, *chapo* ne se conçoit pas en *'agonist'*. *Chapo* contribue à la modalité de l'être de celui ou celle qui le porte. Cette analyse de transfert d'énergie se conçoit pour la construction *Mété manjé an difé* (Mettre le repas au feu). Ici, nous avons le sentiment que *an* annule le contenant dans lequel *manjé* est contenu lors de la cuisson afin de mettre *manjé* en contact direct avec *difé*. *An*, c'est la saillance du rapport fonctionnel que *difé* entretient avec *manjé*. Par iconicité, cette saillance de rapport est rendue par *an*, et non *anlè*. Il y a métaphorisation du rapport contenant-contenu. C'est la saillance fonctionnelle de *difé* qui s'en trouve exprimée. La chaleur de *difé* s'incorpore à *manjé* et le transforme. Nous sommes dans un rapport de causalité directe.

Adan et anba

Quelle intersection cognitive ?

a) *Mouch la adan pot la.* (La mouche est dans le pot.)

b) *Mouch la anba pot la.* (La mouche est sous le pot).

Au niveau fonctionnel, ces deux prépositions mettent en évidence le rôle qu'exerce le site sur la cible. Avec *adan*, le trait est mélioratif au niveau axiologique. Avec *anba*, le trait est péjoratif. Avec *adan*, le site contient la cible ; avec *anba*, le site détient la cible. *Adan* permet que la mouche s'envole. *Anba* met *mouch* sous influence. Dans l'alternance *adan- anba*, ce n'est pas seulement l'orientation du site ouvert qui est importante. Il en va aussi du statut cognitif de la cible. Pragmatiquement, *anba* est contraignant, et *adan* est permissif. La zone de localisation s'oppose à la zone d'influence. La variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de conceptualisation. La nature de la cible ne permet pas toujours ce jeu de prépositions. Nous pourrions dire *Let la adan bol la* (Le lait est dans le bol), mais, nous ne pourrions pas dire *Let la anba bo la* (Le lait est sous le bol). *Adan* pourra permettre à *bol la* de contenir *let la*, mais *anba* ne permettra pas à *bol la* de détenir *let la*. C'est la saillance de la nature-substance de la cible qui est mise en évidence. *Adan* et *anba* nous révèlent la non symétrie du rapport « contenir/détenir ». C'est seulement si *let la* renvoie à *let an poud* (lait en poudre) que nous pourrions dire *Let la anba bol la*. La caractérisation du site est un opérateur de sélection de la préposition.

An et la zone spatiale intermédiaire

Nous avons vu que *ant...épi...* permet d'encoder le concept de zone intermédiaire. Nous renvoyons à l'étude de la préposition *ant*. Les énoncés suivants nous prouveront que *ant...épi...* n'a pas le monopole de l'expression de la zone intermédiaire.

a) *Aprézan, sé fanm lan ka mété tjilot ki ka antré an fes yo* (Maintenant, les femmes portent des slips qui entrent dans leurs fesses).

b) *Fil mango a ka pri an dan mwen* (Les fins morceaux de la mangue restent coincés entre mes dents).

c) *Boul la pasé an dé lanmen'y* (La balle lui est passée entre les mains).

Que nous révèle *an* spatial dans ces énoncés ? Quand nous observons les régimes de *an* dans ces énoncés, nous constatons qu'ils fonctionnent comme des bornes spatiales qui nous amènent à concevoir une zone intermédiaire entre elles. *An* opère un changement de type sur ses régimes. *An* est un opérateur métonymique « les bornes spatiales pour l'espace

intermédiaire ». La langue créole a convoqué *an*. La connaissance partagée que nous avons de la langue nous conduit à penser que *adan* et *andidan* seraient ambigus. Dire *Tjilot ki ka pasé adan fes yo ; tjilot ki ka pasé andidan fes yo* (Des slips qui passent dans leurs fesses) n'amènerait pas à concevoir de zone intermédiaire de trajet. Ces constructions nous demanderaient de nous représenter les sites de *adan* et *andidan* comme des entités définissant des bornes de zone intermédiaire. *An* est un opérateur de zone intermédiaire qui nous focalise sur l'aspect contenant fonctionnel de cette zone. Cette analyse nous permet de prendre en compte la pertinence de l'analyse de la notion d'allomorphe présentée par VANDELOISE (2006 :42-46). Nous, nous ajoutons que les allomorphes sont en distribution complémentaire de conceptualisation à l'image de *an*, *adan* et *andidan*.

Pa versus an et l'inchoatif

- a) *Piébwa a ka pouri pa pié* (L'arbre pourrit par le bas).
- b) *Piébwa a ka pouri an pié* (Le pied de l'arbre pourrit).

Ces deux énoncés renvoient à des significations différentes. Avec *pa*, nous sommes dans l'inchoatif. *Pa*-trajet nous amène à concevoir *pié* comme affecté par le procès *ka pouri*, procès télique qui va se développer sur l'holonyme *piébwa*. Avec *an*, le procès est atélique. Il est localisé spatialement. *Ka pouri* n'affecte que *pié*, méronyme. La valeur aspectuelle de *pa* est holonyme pour la valeur aspectuelle de *an*. *An* affecte et contient le procès *ka pouri*, alors que *pa* le libère. L'opposition *pa/an* nous dicte de concevoir l'inchoatif comme contenant télique d'un procès en cours de réalisation. L'inchoatif est une coïncidence spatio-temporelle. *Pa* est holonyme pour *an* partitif. La partitivité en langue créole martiniquaise peut se construire aussi à partir de *adan* et *andidan*. C'est ce que nous montreront les énoncés qui suivent.

Partitivité et rapport contenant-contenu

- a) *Adan yo, ni an mantè* (Parmi eux, il y a un menteur).
- b) *Malérezman, Viktorin pa té adan yo* (Malheureusement, Victorine n'était pas parmi elles) (BARTHÉLÉRY 2008 :112).

En a), *adan* a pour régime *yo*, extension pour *an mantè*, intension. *Adan*, opérateur de partitivité, nous permet de concevoir que l'intension est « contenu » pour l'extension « contenant ». Il en va du fait que l'appartenance est antérieure à l'opération cognitive d'extraction et de partitivité. Nous pouvons concevoir la transformation suivante : *I adan yo*

(Il est parmi eux) ; *Ni an mantè* (Il y a un menteur). La partitivité permet de singulariser l'intension de partitivité des autres éléments de l'holonyme-extension. La partitivité n'est pas seulement topologique, elle est fonctionnelle. En créole acrolectal, la construction *Yonn di zot* vaut pour *Yon adan zot*. Cet emprunt de conceptualisation révèle la valeur origine de *adan* partitif. *Adan* est un opérateur de relation partie-tout. Cette préposition spatiale nous indique que l'exclusion est postérieure à l'inclusion-appartenance. *Zot* est site pour *yonn*, cible-exclusion. L'élément-intension se distingue des autres éléments du groupe-extension auquel il appartient. L'appartenance est un concept de rapport contenant-contenu. L'emprunt de conceptualisation *Yonn di zot* révèle la valeur sémantique d'origine-extraction de *adan*. Ce rapport de partitivité nous invite à en considérer un autre concept. Il s'agit de la contribution de *an* dans l'expression de la zone d'affectation.

An et les méronymes corporels affectés

Notre énoncé d'analyse sera *I ni an bobo an janm* (*Il a une plaie dans la jambe*) (Il a une plaie à la jambe). Dans cet énoncé, *an* a pour régime un nom nu, méronyme corporel. Ce méronyme corporel est le siège de l'affection du corps-esprit du sujet du verbe. *An* nous révèle que le corps peut être un contenant pour les affections. Le corps est site pour les affections-cibles. *An* est un opérateur localisateur de relation d'affection qui, selon DELBECQUE (2006 : 114), est un concept de la grille de possession. Cette grille de possession d'affect est indexicale pour la grille d'expérience. Il y a des possessions qui nous affectent. L'affect et l'expérience sont incorporés. Cette affection prélève de la matière dans la zone affectée. *An* est la préposition de la substance constitutive. Cette substance transfère son corps dans l'objet qui l'absorbe. Ce phénomène sera analysé dans les lignes qui suivent.

An et la substance-matière

An dan an lò (Une dent en or).

Djol-li rété ouvè douvan lo estati-a i wè a, dékoupé adan woch (Il resta bouche bée face à ces statues découpées dans de la pierre) (BARTHÉLÉRY 2008 :74).

C'est la métaphore de l'objet fabriqué²¹ qui prend forme dans sa substance. La substance est un contenant. De plus, nous pouvons dire que la substance s'incruste dans l'objet, est

²¹ C'est l'objet effectué, concept que nous empruntons à DELBECQUE (2006 :113). L'auteur distingue entre objet « effectué » et objet « affecté ». L'objet effectué pose la relation à

"*embedded*" dans l'objet. C'est la métaphore de la métamorphose. La substance se métamorphose pour donner naissance à l'objet. C'est aussi la métaphore de la substitution. Il nous plaît ici de citer l'hispanisme suivant retenu par BOUZET (2001 : 329) : « Don Cipriano tuvo tres hijos en aquella mujer » (Don Cyprien eut trois enfants avec cette femme). Dans cet énoncé, la préposition « en » espagnole conduit à conceptualiser la naissance. « Aquella mujer » est un contenant duquel sortent « tres hijos ». Le corps contenant de la mère est contenant pour le corps des enfants. Sa substance (chair) est substance contenant pour le corps de ses enfants. C'est la métaphore de la naissance. Par iconicité, la langue créole basilectale peut créer un rapprochement maximal entre origine-substance et objet fabriqué. Les expressions citées ci-après en sont un témoignage :

An tab bwa blan (Une table en bois blanc).

An chapo bakwa (Un chapeau *bakwa*) ; ... *anba an chapeau bakwa* (coiffés d'un chapeau *bakwa* (BARTHÉLÉRY 2008 :34).

An flit bambou (Une flûte en bambou).

An tanbou bwan méren (Un tambour en bois de chêne).

An chimiz nilon (Une chemise en nylon).

An sak guano (Un sac de guano).

An chapo pay (Un chapeau fait à partir de fibres desséchées).

La substance-matière est site pour l'objet-cible fabriqué. La substance-matière caractérise l'objet fabriqué. La matière existe avant les objets créés par l'homme. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Par iconicité, la préposition \emptyset crée un rapprochement maximal entre les formes. Ce rapprochement est indexical pour le rapport intrinsèque entre substance-origine et objet fabriqué. L'objet fabriqué naît de sa matière de conception. Nous sommes dans la métaphore « la création est une naissance » et dans la causalité directe. La matière est le compagnon de l'objet. C'est cette conceptualisation que nous allons développer maintenant.

l'agent qui assume l'initiative de l'action qu'il exécute intentionnellement. C'est la grille d'action.

Intersection cognitive adan/épi

An-adan et *épi* présentent une intersection cognitive que nous mettrons en évidence par l'énoncé *Mwen ké fè dé planch adan/épi branch tala* (Je ferai deux planches de cette branche). Cet énoncé nous indique que la substance-contenant est instrument-condition pour l'objet fabriqué. C'est la comitativité contenant-contenu assortie du trait conditionnel *épi*. Avec *épi*, qui nous suggère que la matière est le compagnon de fabrication du fabricant, nous avons le sentiment que le rapport entre matière et fabricant est subjectivement plus intime. Avec *adan*, nous avons le sentiment que l'aspect technique fonctionnel est plus saillant. Ainsi, nous pouvons dire que *épi* exprime de la subjectivité, alors que *adan* exprime de l'objectivité. Cette variation de forme renvoie, par iconicité, à une variation de rapport émotionnel que le fabricant a vis-à-vis de la matière qu'il manipule lors de sa gestalt expérientielle. L'acte de prélèvement encodé par *adan* est agressif et extractif. L'acte d'accompagner encodé par *épi* est affectueux. Nous sommes dans un rapport de causalité directe que rend saillant le concept de transformation de la matière de fabrication.

La valeur temporelle de la préposition

- a) *Man ka fè sa an an jou* (Je fais cela en un jour).
b) *Man ka fè sa adan an jou* (Je fais cela dans un jour).
c) *Man ka rivini nan twa jou* (Je reviens dans trois jours) ; d) *Dakó ! Kon sa, nou ké wè dan twa jou* (D'accord ! Ainsi, nous nous reverrons dans trois jours) BARTHÉLÉRY 2008 :119).
Dans ces énoncés, nous pouvons observer une variation de formes.

a) *Man ka fè sa an an jou.*

Dans sa valeur temporelle, *an* n'est pas bloqué par l'article indéfini *an*. C'est *an* spatial qui est bloqué par *an* indéfini, et remplacé par *adan* ou *andidan* comme dans *Adan an kalbas ni dé kwi* (Dans unealebasse, il y a deux demiesalebasses). Dans notre énoncé a) de départ, la préposition *an* a pour régime *an jou*, valeur temporelle-condition nécessaire pour accomplir l'action exprimée par l'énoncé. Cela ne signifie pas que l'action commence dans une coïncidence avec le moment d'énonciation. La borne initiale t^1 de l'action est ouverte. En revanche, la borne t^2 finale de l'action sera fermée un jour après le début de l'action. C'est le point t^2 de coïncidence finale de l'action qui permet de fixer le point t^1 de coïncidence initiale de l'action. *An* est un opérateur de coïncidence temporelle finale d'action qui permet d'établir un rapport logique indexical entre le point t^2 de coïncidence finale et le point t^1 de coïncidence

initiale de la même action. *An* nous donne à conceptualiser cette durée entre t^1 et t^2 comme contenant nécessaire pour la réalisation de l'action exprimée par le verbe. Le temps est un contenant pour nos actions et réalisations. La conceptualisation ne sera pas la même dans l'énoncé suivant qui subit une variation de forme prépositionnelle.

b) *Man ka fè sa adan an jou.*

Avec *adan*, l'effet de sens est autre. Nous savons que l'action débutera dans *an jou* (un jour) à partir d'un point t^1 du moment de l'énonciation. *Adan* permet de fixer le point t^2 de coïncidence initiale de l'action exprimée par le verbe. Le point t^3 de coïncidence finale de l'action est ouvert. *Adan* est un opérateur de coïncidence temporelle qui établit un rapport logique indexical entre un point t^1 du moment d'énonciation et un point t^2 représentant la coïncidence avec le début de l'action exprimée dans la phrase. *Adan* nous donne à conceptualiser la durée entre t^1 et t^2 comme condition nécessaire-contenant pour le début de réalisation de l'action. La langue créole a produit aussi *Man ka fè sa dan an ti moman*. (Je fais cela dans un petit moment). Il y a une ambiguïté que la pragmatique permet de lever. *Dan*, forme vécue comme acrolectale par certains, est holonyme pour *an* et *adan* temporels. Cette phrase peut exprimer la durée nécessaire pour réaliser l'action, et aussi la durée nécessaire avant le début de l'action. *An* temporel a une valeur télique de réalisation. *Adan* temporel a une valeur future de début de réalisation. *Adan*, renvoyant au futur, a plus d'épaisseur morphologique que *an*. De ce fait, *adan* crée plus de distance entre les formes qu'il relie, tout comme le futur crée plus de distance d'avec le moment d'énonciation. Il y a iconicité entre forme et conception du temps. La cognition nous permet de comprendre pourquoi l'article indéfini *an* ne peut pas bloquer *an* temporel. Cette forme est un recours nécessaire à la formulation de la conceptualisation du temps. Ces deux énoncés nous permettent de dire que les allomorphes ne sont pas des formes symboliquement identiques sémantiquement et conceptuellement. Ce sont des variantes de morphèmes en fonction du contexte de conceptualisation. Ainsi, les allomorphes révèlent le côté fonctionnel du cotexte. Si *an* peut contribuer à encoder le concept de délai de réalisation d'une action, *an* peut aussi permettre d'exprimer le phénomène de réitération d'événements comme dans *Mwen fè sa an dé kou*.

An et la grammaire de la répétition.

Mwen fè sa an dé kou (Je m'y suis repris à deux fois pour réaliser cela).

Nous sommes dans la grammaire des événements. *Mwen fè sa* représente un événement holonymique au cours duquel *sa* est l'activité réalisée. *An* est un opérateur qui permet à *dé kou* de caractériser l'événement *Mwen fè sa*. Le spatial régit du temporel, *dé kou*. *An* introduit le nombre de répétitions méronymiques nécessaires à la saturation de *Mwen fè sa*. *An* est donc un opérateur de répétitions méronymiques événementielles. Nous sommes dans la multiplication des événements. *An* nous permet de concevoir *dé kou* comme équivalent temporellement à *sa*. *An* est un opérateur de discontinuité temporelle dans la mesure où il est un opérateur de partitivité. C'est un opérateur dont le régime se conçoit comme contenant de méronymes événementiels. C'est un opérateur d'équivalence qui établit un lien indexical entre holonyme et méronymes de répétition. Il y a autant de méronymes qu'il y a de réalisations méronymiques. C'est le cardinal numéral qui indique ce nombre de méronymes de répétition. Cette caractérisation numérique ne peut pas être égale à zéro. En effet, cette valeur zéro annulerait la réalisation de l'événement holonymique. Ainsi, *an* se conçoit en opérateur positif et pluriel de répétitions méronymiques. La valeur peut être égale à un. L'effacement de *an* changerait la signification de la phrase, car *Mwen fè sa dé kou* (J'ai fait cela deux fois) correspond à une double répétition de l'événement holonymique lui-même. Cette conclusion ne fait que confirmer la valeur partitive de *an*. La forme courte, *an*, créant peu de distance entre les formes, traduit avec plus d'iconicité que ne le feraient les allomorphes plus longs le lien conceptuel entre les événements exprimés dans l'énoncé. La convocation du morphème du rapport contenant-contenu nous indique que le temps est une entité subjectivement sécable contenant pour nos projets de réalisation. Nous sommes bien dans un rapport continu-discontinu. En effet, le temps continue de s'écouler quelle que soit la distance temporelle qu'il y aura entre les événements méronymiques de répétition. *An* a une valeur distributive. Ainsi, *pa* n'a pas le monopole de l'expression du concept de distributivité. *An* est télique sur le plan sémantique. Il en va aussi de la valeur du cotexte. Cette préposition va jusqu'à contribuer à l'expression de la cause. C'est cela que nous verrons maintenant.

La valeur causale de la préposition

a) *Adan tou sa, sé mwen ki ped lajan mwen* (Dans toute cette affaire, c'est moi qui ai perdu mon argent).

b) *Ni anlo moun ki wè ta yo a adan lagrev la* (Il y a beaucoup de gens qui se sont enrichis pendant la grève).

En a), *adan* permet à son régime d'être conçu en zone d'influence. Cette zone d'influence *tou sa* a une valeur causale axiologiquement péjorative. En b), *lagrev la* a aussi une valeur temporo-causale axiologiquement méliorative. Il en va du sémantisme des formes. *Adan* peut être glosé par *pannan*. En effet, *lagrev* est aspectuellement duratif. Cette possibilité de commutation nous révèle que la préposition est aspectuellement liée à son régime. Cela ne fait que confirmer la force et la cohésion de la relation RB de ARB dans laquelle R représente le relateur, et B, le régime. En a), *adan* a la valeur sémantique de *akoz di*. En b), la valeur sémantique de *adan*, c'est *gras a*. Ce sont donc deux valeurs axiologiquement opposées sémantiquement. *Adan* a ici la valeur de coïncidence conditionnelle. *Adan* nous montre que la coïncidence établit un rapport indexical entre cause et rapport contenant-contenu à valeur temporelle. C'est la valeur causale fonctionnelle qui opère sur *adan* un changement de type. Il faut d'abord le rapport contenant-contenu pour que se construise la valeur causale qui est postérieure. Le métaphorique naît du spatio-temporel.

An et les jurons

An bonda manman'w (Dans le cul de ta mère).

An landjet manman'w.

An pa isi manman.

An madou manman.

Toutes ces insultes sont des insultes dialogales. Nous empruntons cette formulation à ERNOTTE et ROSIER (2004 :35-36). Elles sont proférées en configuration discursive, en présence donc de l'interlocuteur. Ces insultes ont des effets perlocutoires par le fait que le locuteur réfère à une partie intime du corps de la mère de son interlocuteur. Cette partie du corps de la mère de l'interlocuteur devient localisation pour l'interlocuteur. Nous notons en effet que *bonda*, *landjet* sont des méronymes corporels contenant, et que l'intensité du juron vient de la saillance symbolique de *manman* dans la société martiniquaise. Le syntagme prépositionnel peut être thématiqué ou non quand il incorpore une construction phrastique large comme dans *Pa fè sa, an bonda manman'w ! (Ne fais pas cela, dans le cul de ta mère) ; An bonda manman'w, ou pa ka wè... (Dans le cul de ta mère, tu ne vois pas...)* La thématique nous rappelle la saillance du juron dans le discours injurieux. C'est la thématique des effets perlocutoires du juron dans le discours injurieux. La

préposition *an* s'efface quand la construction phrastique se résume au seul juron, comme *Bonda manman 'w !* (Cul de ta mère !). Cette observation nous donne à penser que *an* fonctionne en opérateur de liaison entre le discours injurieux et le juron lui-même. C'est *an* qui permet au juron d'affecter le sémantisme de l'énoncé. Il en va de sa fonction d'opérateur de liaison. En langue créole martiniquaise, « juron » se dit *gromo* (*gros mot*). Dans *gromo*, *gro* porte la valeur sémantique péjorative de l'expression. VANDELOISE (2004 :32) nous indique que « l'adjectif gros est utilisé pour des objets que le locuteur juge globalement au-dessus de la norme, soit par rapport à lui-même, soit par rapport aux objets de sa catégorie ». « Gros » porte une information dimensionnelle de grandeur. C'est cette information dimensionnelle de grandeur qui représentera dans *gromo* la dimension de l'axiologie péjorative du juron. L'axiologie péjorative de *gromo* est exprimée en termes de dimension et de spatiation. Dans *gromo*, *gro* nous indique que le juron est une expression dont l'axiologie péjorative est au-dessus de celle de toute autre expression. *An gromo* nous renvoie à *an momanman* (*un mot maman*) qui est une réduction de *an mo asou manman* (*un mot sur maman*). Dans *an mo asou manman*, la préposition *asou* indexicalise un rapport logique entre thème et rhème. *Manman* est rhème pour *mo*, thème. Il est logique qu'il en soit ainsi dans la mesure où *manman* est la forme convoquée dans la construction des jurons en langue créole martiniquaise. La réduction de formes *an momanman* nous révèle la relation étroite entre thème et rhème dans l'expression signifiant le juron. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. *Momanman* est une expression qui désacralise le statut cognitif de *manman* dans la société martiniquaise. Cette désacralisation ne fait que mettre en relief la saillance axilogique méliorative de *manman* dans cette même société.

Synthèse

Il y a continuité et cohérence entre les sens spatial, temporel et causal de la préposition *an* et de ses allomorphes. Il en va de la prise en considération de l'interaction dynamique entre contenant-contenu comme le conçoit l'analyse fonctionnelle de ces prépositions. De ce fait, ces prépositions contribuent à l'émergence de la plénitude de signification des énoncés dans lesquels elles apparaissent. *An* n'est pas une préposition isolée sémantiquement dans le système prépositionnel créole. Cette préposition peut définir une intersection avec la préposition du comitatif et de l'instrumental *épi* (avec).

L'opposition épi / adan et l'objet effectué

- a) *Mwen fè an flit épi banbou a /* ; b) *Mwen fè an flit adan banbou a.* (J'ai fait une flûte avec le bambou)/ (J'ai fait une flûte dans le bambou) (J'ai fabriqué une flûte à partir du bambou).

Épi nous permet de concevoir *banbou* comme une entité qui prête sa substance -holonyme à une transformation. La primitive sémantique *fè* renvoie aux sémantiques primitives « FAIRE » ; « CONTROL » ; « REPRES » ; « STRAT ». *Mwen* est agent. *Flit* est un objet effectué. Nous empruntons ce concept à DELBECQUE (2006:113). Dans la transformation, l'objet effectué consomme toute la substance de la matière d'origine. Dans ce cas, *épi* est proche sémantiquement de *di* (extraction-origine). Dans une opération de transformation, la matière d'origine est en consubstantialité avec l'objet effectué. *Épi* et *di* sont en intersection sémantique. Nous sommes dans le comitatif de substitution. Ce comitatif de substitution est un exemple de causalité directe. Nous empruntons ce concept à LAKOFF et JOHNSON (1985:82). Cette causalité directe suppose une transformation en vue d'une fabrication. L'agent *Mwen* avait comme objectif et projet de transformer l'état de *banbou*. Ce changement d'état est physique, et impose que l'agent implique son corps comme programme moteur. *Mwen* est source d'énergie, et *banbou* est le patient de cette source d'énergie. Ainsi, le changement d'état du patient est dû à une cause externe. *Épi* est un opérateur de causalité directe. Ces observations valent pour l'énoncé b) en *adan*. Avec *adan*, la conceptualisation est autre. L'objet effectué est contenu pour l'objet matière -contenant. Par conséquent, *adan* est un opérateur de partitivité. L'objet effectué est méronyme de l'objet d'origine de transformation. Rien n'indique que la matière *banbou* a été saturée. Ainsi, dans le cadre de la transformation, *épi* est holonyme pour *adan*. Quand nous disons *Adan an kalbas, ni dé kwi* (Dans une calebasse, il y a deux demies calebasses), l'holonyme *kalbas* se conçoit en contenant potentiel de substance et volume pour deux méronymes, *dé kwi*. *Dé kwi* est un nombre de méronymes-contenus objectivement exacts. Les deux méronymes contenus de substance saturent l'holonyme substance d'origine de transformation. Nous sommes dans la mentalisation. Le numéral cardinal *dé* confère à cet énoncé une valeur d'évaluation objective. Nous sommes dans la métaphore de la véridicité et de l'évidence. C'est *ni* qui permet de concevoir la convocation de *adan*. En effet le schème commun de *ni* et *adan*, c'est l'inessif de localisation et de l'actualisation. Ici, *ni* ne permet pas de convoquer *épi*. Cette analyse nous invite à considérer les deux énoncés a) *I pa fè ayen adan lavi'y* (Il n'a rien fait dans sa vie) et b) ; *I pa fè ayen épi lavi'y* (Il n'a rien fait de sa vie). En a), *lavi* se conçoit en contenant

temporel pour les événements que nous y développons. Le temps est un contenant pour les activités et les événements. L'espace n'a pas le monopole de la métaphore de la relation contenant- contenu. En b), *lavi* se conçoit en instrument-compagnon pour son possesseur. *I* se conceptualise comme agent potentiel qui peut orienter *lavi*. Dans la conceptualisation de la partitivité, les prédications suivantes nous portent d'autres éléments d'analyse.

Adan l'objet affecté et la partitivité

a) *Yo manjé gato* (Ils ont mangé du gâteau).

b) *Yo manjé gato a* (Ils ont mangé le gâteau).

c) *Yo manjé adan gato a* (Ils ont mangé du gâteau).

En a), *gato*, nom nu, se conçoit en substance consommée. L'impact entre *manjé* et *gato*- nom nu- est fort. Il en va de l'absence de forme entre ces deux entités. En b), *gato*, accompagné de l'article défini postposé, se conçoit en entité individualisée désignée. Il en va de la valeur de désignateur de l'article défini. Nous empruntons cette conceptualisation à VANDELOISE (2006:144-1446). L'article défini opère un changement de type sur *gato* qui se conçoit en entité- holonyme individualisée. La prédication indique que l'intégrité de *gato a* est affectée. En c), la préposition *adan*, vu sa valeur d'opérateur de partitivité, nous présente *gato a* comme affecté partiellement dans son intégrité d'entité désignée. *Gato a* est le siège-origine d'une activité de consommation non aboutie représentée par *Yo manjé*. *Manjé* est un verbe qui suppose du prélèvement de consommation. *Manjé* est en isotopie avec *adan* exprimant la partitivité. Ces variations de formes renvoient à des variations de signification. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique.

An est une préposition qui a une prédisposition à la métaphore. Nous allons présenter des énoncés dans lesquels la préposition *an* contribue à la construction du sens métaphorique.

An et les métaphores

Ou mété an zagriyen an tet mwen (Tu as mis une araignée dans ma tête) (Tu m'as chargé l'esprit de mauvaises idées).

[...] *i santi tout krab-la té mó an bari-a* ([...] il sentit que les projets avaient avorté) BARTHÉLÉRY 2008:185).

Tet mwen est contenant pour *an zagriyen*. *Zagriyen*, c'est l'araignée qui tisse sa toile. L'araignée tisse sa toile pour capturer sa proie. *Zagriyen* tisse sa toile dans l'esprit de *mwen* qui capture des préoccupations. Chaque fil se conçoit en préoccupation qui se tisse avec une

autre préoccupation dans l'esprit de *mwen*. L'esprit de *mwen* se conçoit en tissu-siège de préoccupations. L'esprit génère des préoccupations, tout comme *zagriyen* génère des fils. Nous sommes dans la métaphore de la préoccupation. Les préoccupations se conçoivent comme formant une toile. Ces préoccupations sont conduites dans nos esprits par nos paires représentés ici par *Ou*. De même que *tet mwen* n'est pas site intrinsèque pour *an zagriyen*, les préoccupations ne sont pas des cibles pour le site *tet mwen*. Il en va de l'idée que nous nous faisons de la personne canonique qui n'est pas conçue pour affronter des difficultés.

Conclusion

Le schème cognitif de *an*, c'est l'inclusion, rapport contenant-contenu avec les valeurs de coïncidence et de dépendance. L'inclusion peut être partielle ou totale. Elle est partielle dans *Pié bwa a an tè* (L'arbre est en terre). En effet, dans ce cas *an* est un opérateur de métonymie « la partie pour le tout ». Ce sont les racines de l'arbre qui sont dans la terre. L'inclusion peut être totale comme dans *Lajan an an poch mwen* (L'argent est dans ma poche). Le contenant peut être fermé ou ouvert, contraignant ou permissif. *An* peut être un opérateur de zone d'influence. Cette préposition est aussi un opérateur d'inférence comme dans *I ka rété an lari mwen an* (Il habite ma rue). L'énoncé présente *la ri mwen an* comme site. La personne canonique n'a pas *lari* comme lieu d'habitation. Nous pouvons inférer que *lari* est le lieu topologique dans lequel la maison de *mwen* est implantée. *An* est un opérateur de métonymie « le lieu de localisation-implantation pour le lieu contenant anthropisé ». Cette préposition permet de construire un bon nombre de métaphores d'orientation. Par métaphorisation, elle bouscule les critères canoniques qui permettent de construire le rapport cible-site comme dans *Sé chayé dlo an panyen* (C'est charrier de l'eau dans un panier) (C'est peine perdue). *Panyen* ne peut pas être contenant pour *dlo*. L'action *chayé* est donc inconcevable dans ce rapport cible-site. *Sé*, équatif établit une comparaison d'équivalence entre une action implicite et *chayé dlo an panyen*. Nous sommes donc dans la conceptualisation de l'effort perdu conçu en termes de spatialisation. L'action implicite est aussi inconcevable que *chayé dlo an panyen*. C'est la pragmatique qui va préciser de quel projet d'action il s'agit. *An-adan* (dans) nous indique que le spatial peut régir du temporel comme dans *Adan an simenn ni set jou* (Dans une semaine, il y a sept jours). *Simen* est un substantif sémantiquement temporel, tout comme *jou*. *Adan* nous autorise à concevoir *simenn* comme contenant holonyme pour *jou*. *Adan* a une valeur spatio-temporelle. Dans *Sa tonbé an dlo* (Cela est tombé dans l'eau) (Le projet a avorté), c'est la valeur détrimentale du site qui est saisie. *Sa*,

projet, se conçoit en entité dont la substance est affectée par la substance *dlo*. C'est la preuve qu'il y a des projets qui voient le jour et d'autres non. Il y a des substances qui mettent sous influence d'autres substances jusqu'à en provoquer la disparition. Il y a des circonstances qui mettent en péril des projets. Cette métaphore nous fait penser à... *i santi tout krab-la la té mó an barik -a* (... il sentit que tous les crabes étaient morts dans le baril) (... il sentit que le projet avait avorté). *Barik* est contenant pour *krab*. C'est dans *barik* que *krab* est conservé, nourri. C'est dans *barik* que *krab* est mort. Le contenu peut mourir dans le contenant dans lequel il est nourri. Nous sommes dans la métaphore des projets qui avortent. *Barik* se conçoit en esprit, et *krab*, en projet. L'esprit est un contenant dans lequel nous nourrissons des projets. Les projets peuvent avorter dans l'esprit.

La préposition *an* est préverbe iconique dans *anviolé* (violer). *Violé* est déjà l'expression de pénétration non consentie. L'ajout du préverbe *an*, qui se conçoit en augmentation de forme pour *violé*, vient, par iconicité, renforcer cette idée de pénibilité de pénétration non consentie. Le préfixe *an* est un opérateur modal de l'idée verbale. VANDELOISE (1986 :225) nous indique que « le contenu bouge vers le contenant, et non l'inverse ». Cette règle se vérifie dans la métaphore du bonjour *Mété pel la an labou a* (*Mets la pelle dans la boue*) (Serre-moi la main). *Pel la* et *labou a* définissent un lien conceptuel étroit. *Pel la*, c'est un instrument qui permet de travailler dans *labou a*, terre imbibée d'eau. Chacune de ces entités représente une main de deux personnes différentes qui se disent bonjour en se serrant la main. La main du locuteur est site pour la main de l'interlocuteur. *Pel la*, main de l'interlocuteur (contenu), se déplace vers *labou a*, main du locuteur (contenant). En effet, c'est *pel la* qui est actif et qui se déplace vers *labou a*. Dans le rituel de se serrer les mains, les mains définissent un rapport aussi étroit que le font conceptuellement *pel la* et *labou a*. Il y a des situations dans lesquelles c'est le contenant qui se déplace vers le contenu comme dans *Lévansion an tonbé adan tach pwason an* (Le filet est tombé dans le banc de poissons). En tant qu'instrument, *lévansion an* est agi par la force d'énergie de son utilisateur afin de contenir *pwason an*. Nous ne pouvons pas concevoir *pwason an* en contenant pour *lévansion an*. VANDELOISE (*Ibid*) continue en disant que le contenant contrôle la position du contenu, et non l'inverse. L'énoncé *Dlo a ka débodé an sio a* nous donne à réfléchir (L'eau déborde du seau). *Sio a* est contenant pour *dlo a*. *Dlo a* est une entité dont la plasticité lui permet de se répandre au-delà des frontières de son contenant. C'est cela que nous révèle le sémantisme de la construction créole. Nous pouvons concevoir la transformation : a) *Dlo a an sio a* (L'eau est dans le seau) ; b) *Dlo a ka débodé* (L'eau déborde). Cette règle n'est pas adaptée à cet exemple. Il en va du sémantisme de *ka débodé*. Une règle peut souffrir d'exceptions. La langue créole martiniquaise conçoit le corps

comme véhicule comme dans *Yo mété an baton an woul li* (On lui a mis des bâtons dans les roues). C'est la métaphore de l'empêchement qui se conçoit en termes de télélicité interdite. *Woul*, méronyme du véhicule favorisant son déplacement, est sous influence de *an baton*. La personne canonique se conçoit en véhicule pourvu de fonctionnalité. *An bwa* vient rompre cette conceptualisation. *An bwa* se conçoit en obstacle de la modalité d'être de la personne visée par la prédication.

La préposition *an* est un opérateur qui est doté d'une flexibilité conceptuelle remarquable, et c'est à ce titre que *an* peut créer l'ambiguïté. En effet quand nous disons *Ni an klou an bwet la* (Il y a un clou dans la boîte), et que nous n'avons pas la pragmatique comme support d'interprétation, nous pouvons laisser entendre deux interprétations différentes. *Klou* peut être situé à l'intérieur de la boîte qui se conceptualise en contenant. La boîte est un objet de type individualisé. *Klou* peut aussi être incorporé, incrusté dans la matière de *bwet*. *Bwet* change de type et se conçoit davantage en matière. Dans cet exemple, *an* nous amène à noter qu'il peut y avoir deux sortes d'inclusion-contenance. L'objet peut être conçu en volume de contenance. La matière de l'objet peut être contenant pour un autre objet. C'est l'incrustation. L'exemple de *tou* (trou) est pertinent à ce sujet. Dans *Ni an tou an bwet la* (Il y a un trou dans la boîte), *tou* crée de la discontinuité dans la matière de *bwet la*. *An* est un opérateur de prélèvement méronymique de matière sur l'holonyme de substance *bwet*. *Bwet* est affecté dans sa substance. Il en va du sémantisme de *tou*. Nous passons de l'incrustation au prélèvement de matière. L'incrustation, c'est l'inclusion d'ajout de substance extrinsèque, et le prélèvement, c'est l'inclusion de perte de substance intrinsèque. Enfin, en langue créole, la préposition *an* régit *plas* (place) comme dans *Chak bagay an plas li* (Chaque chose à sa place). *Plas* est un concept primitif et réfère à la localisation spatiale des objets dans le Monde Référentiel. *Plas*, méronyme de Monde Référentiel Holonyme, est contenant pour *Chak bagay*. *An* établit un rapport indexical logique asymétrique entre *bagay* et *plas*. Il n'y a pas de *bagay* (chose) sans *plas* (place). Mais, il peut y avoir *plas* sans *bagay*. Nous sommes dans un concept primitif. Métaphoriquement, *an plas mwen* (dans ma place) renvoie à *ba mwen*. L'énoncé *Fè sa an plas mwen!* (Fais cela pour moi!) nous permet de concevoir une substitution symbolique de localisation entre *mwen* et le sujet de *fè*. *An plas mwen* est synonyme cognitif de *ba mwen* à valeur vicariante. Le sujet de *fè* et *mwen* ne peuvent pas occuper la même place à la fois. Il y a forcément substitution casuelle. Comme nous l'avons vu en ouverture, *an* est la préposition de la conception.

II.14. La préposition *dépi*

Cette préposition est un bel exemple d'autonomie de la préposition créole par rapport à la préposition française.

Corpus d'analyse

- a) *Dépi jou tala, i pa janmen pran pies men épi mwen* (Depuis ce jour, il ne m'a jamais enquiquiné). (Valeur temporelle).
- b) *I koumansé kouri dépi Chelchè* (Il a commencé à courir depuis Schœlcher). (Valeur spatiale).
- c) *Annou koumansé dépi atjelman!* (Allons! Commençons dès maintenant!) (Valeur temporelle).
- d) *Fok sé dépi dèmen zot alé wè sa ka pasé an kay tala* (Il vous faut que vous alliez dès demain voir ce qui se passe dans cette maison). (Valeur temporelle).
- f) [...] *é dépi jou-tala, i té za an tet-li lannuit kon jou* ([...] et depuis ce jour, il pensait à elle nuit et jour (BARTHÉLÉRY 2008 :49). (Valeur temporelle).
- g) *Oddjistin, dépi sentèd-maten té za doubout* (Augustine était déjà debout depuis cinq heures du matin (BARTHÉLÉRY 2008 :205). (Valeur temporelle).
- h) [...] *dépi la Dénel jik an pié Vè-Pré [...]* ([...] depuis la Dénelle jusqu'au pied de Vert-Pré [...]) (BARTHÉLÉRY 2008 :28). (Valeur spatiale).
- i) *Dépi sizan? Mé, la 'w ké touvé 'y?* (Il y a six ans? Mais, comment feras-tu pour la retrouver ? (BARTHÉLÉRY 2008:104). (Valeur temporelle).

En a), *dépi* a pour régime *jou tala*. Ce régime saisit la préposition dans une valeur temporelle. *Dépi jou tala* se conçoit en basse temporelle de gauche, de polarité initiale. Cette polarité initiale permet d'envisager l'événement *dépi jou tala* rétrospectivement par rapport au moment de l'énonciation. La construction de thématization nous invite, par iconicité, à concevoir *dépi jou tala* comme "Ground event" pour la proposition *i pa janmen...* qui se conçoit donc en "Figure event." De par sa valeur rétrospective, *dépi* fait référence au connu. *Dépi* fonctionne donc en opérateur anaphorique. La thématization exprime la saillance de l'origine de l'événement exprimé. Il est juste de noter que *dépi* installe une dimension causale dans l'atmosphère sémantique de l'énoncé. Le rapport cause-effet est induit par le sémantisme même de l'énoncé. *Dépi* permet à *jou tala* d'être conçu comme chargé de présupposés. L'origine se conçoit en contexte qui conditionne le futur. L'origine a une valeur

causale pour le futur qui se conçoit en résultat-effet. *Dépi* nous permet de concevoir l'événement *dépi jou tala* comme affectant le comportement de *i*. *Dépi* développe sa portée sémantique sur l'événement origine, borne initiale. Le schème cognitif associé à *dépi* est porteur d'un sémantisme d'inchoatif. En langue créole martiniquaise, *dépi* peut avoir comme synonyme cognitif *di*. *Dépi jou tala* peut être glosé par *di si jou* (de ce jour). Le conteur martiniquais peut conclure sa performance par un énoncé dans lequel est thématisé *Sé di la* (*C'est de là*) à valeur de *dépi jou tala* (depuis ce jour). Avec *Sé di la*, le temporel d'origine est traduit par du spatial à valeur déictique (*la*), anaphorique. *La* est spatio-temporellement rétrospectif par rapport à *isi a* (ici). *Dépi* peut régir *atjolman* (actuellement). Ainsi, *dépi* permet de concevoir *atjelman* (moment de l'énonciation) comme moment d'origine de déclenchement de l'événement. Dans *Annou koumansé dépi atjelman* (*Allons commencer depuis actuellement*), *atjelman* (actuellement), c'est le moment de l'énonciation. Ainsi, *dépi* n'a pas de valeur rétrospective mais prospective, orientée vers le futur. Cette coïncidence temporelle qu'exprime *dépi* est plus claire dans des énoncés comme *Fok sé dépi dèmen zot sé alé wè sa ka pasé an kay tala* (*Il faut c'est depuis demain que vous alliez voir ce qui se passe dans cette maison*) (Il convient d'aller voir dès demain ce qui se passe dans cette maison). *Dèmen*, c'est le futur. *Dépi* a la capacité de placer l'origine- point de départ dans le futur. C'est la capacité qu'a le sujet épistémique à se projeter en planifiant ses intentions d'action dans le Monde Référentiel. Entre le moment d'énonciation et le point de départ-origine *dépi dèmen*, il y a une zone que nous proposons d'appeler zone d'anticipation d'origine. *Dépi* illustre son schème d'origine malgré sa visée prospective. Dans des constructions comme *dépi matjikata* (depuis très longtemps), *dépi an tan djab té ti bolonm* (depuis l'époque où le diable était enfant), nous sommes dans l'origine la plus reculée. Par iconicité, cette non modification de forme de *dépi* vient nous signifier une non modification de conceptualisation. Le temps d'énonciation se conçoit en temps d'origine-borne comme les événements passés et futurs.

Dépi à valeur spatiale

I koumansé kouri dépi Chelchè (Il commença à courir depuis Schœlcher).

Chelchè, c'est le point d'origine de l'action exprimée dans la phrase. C'est la visée rétrospective d'origine. Le schème associé à *dépi*, c'est l'origine. Dans ce cadre, *dépi* peut être glosé par *atè*. Comme *atè*, *dépi* est un opérateur de tellurisation. *Dépi* ne peut donc pas modaliser *atè*. *Dépi atè Chelchè* est inconcevable comme construction. L'origine spatiale peut

être aussi exprimée par *otan* comme dans *Otan an finet la, mwen ka wè zot* (De la fenêtre, je vous vois). *An finet la* se conçoit en borne initiale à partir de laquelle se développe le champ visuel de *mwen*. La borne initiale *dépi* appelle parfois les bornes finales *rivé* (arriver), *rivé jik* (arriver jusque) comme dans *Nou kouri dépi Anklo rivé jik Chelchè* (Nous avons couru de l'Enclos jusqu'à Schœlcher). L'énoncé h) est une bonne illustration de notre présente analyse. L'augmentation de formes représentant la borne finale introduite par *jik* permet d'exprimer la pénibilité d'effort consenti dans le procès. Nous sommes dans le principe iconique de quantité qui traduit ici le degré élevé d'énergie dépensée. *Dépi* nous indique l'origine spatiale de cette pénibilité d'effort. *Dépi* spatial peut régir des prépositions spatiales comme dans *Bouré tè a dépi an ren mòn lan* (Labourez la terre à partir du milieu du morne) ; *Bouré tè a dépi anba mòn lan* (Labourez la terre depuis le bas du le morne) ; *Bouré tè a dépi dèyè pié bwa a* (Labourez la terre à partir de l'arrière de l'arbre). *Dépi* marque l'origine-départ, et le syntagme prépositionnel qui suit revêt une valeur nominale de précision spatiale. Il y a une hiérarchisation spatiale. Dans ce cas, *dépi* à valeur d'origine-point de départ est un opérateur de modalisation. Le schème cognitif associé à *dépi*, c'est l'origine. Par iconicité, l'effacement de *dépi* change la signification de la phrase. Dans *Bouré tè a anba mòn lan* (Labourez la terre sous le morne), la télélicité de l'action prend son origine sous le morne. *Dépi*-origine ouvre la télélicité du procès. Cet énoncé nous indique l'isotopie qu'il y a entre *koumansé* (commencer), l'inchoatif et *dépi*.

Dans les créoles anciens, les formes associées à *dépi* sont *dippi*, *dan pi* et *dan pui* (HAZAËL-MASSIEUX (2008 : 112,119,147). *Dépi* est génétiquement lié à « depuis ». *Dépi*, c'est *dé* + *pi*. *Dé*, c'est l'origine, et *pi*, c'est la projection. L'ordre *dé* + *pi* est iconique pour l'ordre des événements représentés par l'origine *dé* et la prospection *pi*. L'origine *dé* nous permet de nous projeter en *pi*. C'est l'ordre normal des choses, d'où l'iconicité. *Dépi*, préposition créole, a un spectre distributionnel plus large que « depuis », préposition française. En effet, si *dépi* peut régir *atjelman* et *dèmen*, la préposition « depuis » française s'effacera au profit de « dès » face à « maintenant » et « demain ». *Dépi* peut donc concevoir comme origine-point de départ le moment de l'énonciation. *Dépi* peut aussi avoir comme régime une entité définissant une visée prospective, future. Cette brève analyse nous permet de dire que même si *dépi* est génétiquement liée à « depuis », *dépi* affiche une autonomie distributionnelle par rapport à « depuis ».

Conclusion

Le schème cognitif associé à *dépi*, c'est l'origine-départ. Pragmatiquement, ce schème peut être assorti du trait causal. La préposition *dépi* nous révèle la valeur prépositionnelle de *ni*. Dans *Ni an chien an lari a* (Il y a un chien dans la rue), *ni* est une forme verbale qui permet d'instancier spatialement *an chien*. Dans *Ni dé jou mwen manjé/mwen pa manjé* (Il y a deux jours que j'ai mangé/ que je n'ai pas mangé), *ni* peut être glosé par *dépi*. Nous pouvons concevoir les énoncés suivants *Mwen manjé/mwen pa manjé dépi dé jou* (J'ai mangé/je n'ai pas mangé depuis deux jours). *Ni* permet de remonter à l'origine temporelle de déclenchement du procès *mwen manjé/mwen pa manjé* à partir du moment de l'énonciation. Comme *dépi*, *ni* est un opérateur de rétrospection. *Ni* a pour schème l'origine. *Ni* n'a pas la capacité d'exprimer la visée prospective. Ainsi, *dépi* est holonyme pour *ni*. *Dépi* et *ni* sont compatibles avec des cotextes temporels, et c'est cela qui rend possible la commutation. *Ni* ne peut pas commuter avec *dépi* dans *I ka kouri dépi Chelchè* (Il court depuis Schœlcher). À ce niveau aussi, *dépi* est holonyme pour *ni*. Nous notons que *ni* permet que l'assertion soit affirmative ou négative. L'assertion à la forme affirmative est objective. *Ni* fonctionne en opérateur temporel d'évaluation objective. Avec la forme négative comme dans *Ni dé jou mwen pa manjé*, il y a dans l'état de fait dont *mwen* assume la valeur de vérité une idée subjective de pénibilité. *Ni* revêt donc une valeur modale. *Ni* change de type et devient un opérateur temporel d'évaluation subjective. *Ni* est le correspondant créole de « il y a ». GRÉVISSE (1975 :956) et RIÉGEL (1994 :456) affirment que cette construction française « joue le rôle de préposition » dans des phrases où elle est suivie de « l'expression d'un laps de temps ». *Ni* se conçoit ainsi aussi. Dans cette valeur d'emploi, *ni* est thématisé. Il en va de la saillance du schème d'origine de *ni* qui, par iconicité, se trouve en position de thème.

L'analyse que nous avons faite de toutes ces prépositions nous indique que c'est le cotexte de ces morphèmes qui est temporel, spatial ou métaphorique. Les mots sans cotexte ne peuvent pas être appréhendés dans un sémantisme caractérisant. Notre corps nous met en contact direct avec l'Espace. Ce fait nous amène à penser que l'Espace est antérieur au Temps et au Métaphorique. Notre relation à l'Espace est perceptuelle, alors que notre relation au Temps est conceptuelle. Le temps est une élaboration. Un énoncé peut avoir une orientation à la fois temporelle et spatiale. Quand nous disons *Mwen ka rivé dèmen abó bato* (J'arrive demain par le bateau), le temporel et le spatial conjuguent leur sémantisme et contribuent ensemble à la signification de la phrase. La prédication peut inverser l'ordre d'apparition des modalités. Il en va de la subjectivité du locuteur. Après cette brève synthèse, nous allons procéder à l'analyse de prépositions dites notionnelles.

TROISIÈME PARTIE

ANALYSE DES PREPOSITIONS NOTIONNELLES ET AUTRES CONCEPTS

III.1. La préposition *kont* (contre)

Quelques remarques préliminaires

VANDELOISE (1986 : 200-204) a établi une analyse comparative entre les prépositions « sur », « à » et « contre ». Il en ressort que les prépositions « à » et « contre » expriment la contiguïté entre les entités qu'elles mettent en relation. Selon l'auteur, le premier contraste entre « sur » et « contre » concerne la direction des forces en contact. La direction des forces sera verticale (ou proche de la verticale) pour « sur », et horizontale ou oblique pour « contre ». La préposition « contre » sera convoquée quand l'action et la réaction entre deux corps sont horizontales. L'usage de la préposition « contre » suggère donc des interactions horizontales ; celui de la préposition « sur » suggère des interactions verticales. La préposition « contre » peut être utilisée quand l'interaction de la cible et du site est verticale à condition que les forces en jeu dépassent en intensité le poids de la cible. Ces quelques notes d'ordre théorique nous serviront de guide dans notre analyse.

Analyse d'énoncés dans une perspective cognitive

- a) *Sé la tout moun té ka alé trapé an vaksen oben pran an pitji kont tétannos* (C'est là que tout le monde allait se faire vacciner ou se faire faire une injection contre le tétanos. BARTHÉLÉRY (2008 : 18).
- b) *Kon sa yé a, apré ou monté yich-mwen kont mwen, atjelman, sé nonm-mwen ou lé pran ?* (Si je comprends bien, après que tu as dressé mes enfants contre moi, tu veux me ravir mon homme ?) BARTHÉLÉRY (2008 :247).
- c) *Mwen ka chèche an moun ki lé palé kont X. ba mwen oswè a* (Je cherche quelqu'un qui veut parler contre X ce soir).
- e) *Sé té lajan'y kont lajan man Émil la* (C'était son argent contre celui de madame Émile) (BARTHÉLÉRY 2008 :153).

Dans l'énoncé a), *té ka alé* construit une situation dynamique télique. Les sémantiques primitives associées au syntagme verbal sont « FAIRE » ; « CONTROL » ; « REPRES » ; « STRAT ». *Kont* met en relation la cible *pitji* et le site *tétannos*. En tant que préposition projective, *kont* nous permet de concevoir une distance spatiale figurée entre cette cible, *pitji* et ce site, *tétannos*. Cette relation spatiale figurée se conceptualise en relation d'hostilité entre cible et site. En effet, si *tout moun té ka alé pran an pitji kont tétannos* (tout le monde allait prendre une piqûre contre tétanos), c'est que le lien conceptuel que *kont* établit entre *pitji* et *tétannos*, c'est l'opposition-hostilité. Le sémantisme du SV *té ka alé* (allait) annule la distance spatiale figurée entre le sujet syntaxique, *tout moun* (tout le monde) et le site, *tétannos* (tétanos). Ce sujet sémantique est en relation syntagmatique avec la cible *pitji* qui fait partie intégrante du syntagme verbal. Nous proposons de dire que le C.O.D. *an pitji* et *tout moun* constituent à *complex figure*." Cette caractérisation en *Complex figure*" nous est suggérée par TALMY (2003 : 336-337). La préposition *kont* nous invite à concevoir *pitji* comme un instrument- compagnon de *tout moun* susceptible d'affronter l'hostilité-opposition de *tétannos* à l'égard de *tout moun*. C'est bien la représentation que nous nous faisons des injections dans le Monde Référentiel. *Pitji* aide l'homme à lutter contre les maladies, *tétannos*, en l'occurrence. Toutefois, cet instrument-compagnon n'assume pas pleinement la métaphore développée par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 144) dans la mesure où *pitji* instrument-compagnon va disparaître incorporé. *Kont* nous permet donc de conceptualiser *pitji* comme méronyme impropre de *tout moun*. *Pitji* est dans *tout moun*, incorporé à *tout moun*. Nous pouvons ainsi concevoir le schéma actanciel suivant : *Tout moun + (épi) pitji kont tétannos* (Tout le monde+ (avec) piqûre contre tétanos). Nous avons trois actants : deux contre (*kont*) un. *Kont* nous permet de conceptualiser les deux actants *Complex figure* "comme plus forts que *tétannos*, site, troisième actant. En tant que *Complex figure*," le sujet sémantique et *pitji* partagent la même caractérisation : ils sont mobiles. *Kont* exprime donc le rapprochement de ce *Complex figure* "vers le site. C'est ainsi que HERSKOVITS (1986:37) nous présente la préposition « against », homologue anglais de *kont*. Selon l'auteure, « against suggests a movement of the Figure toward the Ground ». Ce rapprochement a pour effet de concevoir la cible *Complex figure*"comme susceptible de neutraliser le site *tétannos*. Cette annulation de la distance, via *kont* régi par le verbe télique de rapprochement *alé pran* (aller prendre), se conceptualise en altération-annulation métaphorique de l'essence de l'entité *tétannos*. Alors, *kont* fonctionne en opérateur cognitif d'annulation de distance métaphorique. Cette annulation de distance métaphorique est, de ce fait, une annulation de la zone d'influence intrinsèque que représente *tétannos* pour les

hommes. *Kont*, opérateur cognitif de rapport de force, indexicalise un rapport logique entre *épi* (avec) et *kont-* hostilité-adversité. Associé (*épi*-avec) à *pitji*, *tout moun*, *Weaker force*," est conceptualisé en *Stronger force*." Nous empruntons ce concept de *Weaker force* "à TALMY (2003 :462). En opérateur de méronymie impropre, *kont* opère sur *tétannos* un changement de type cognitif : de plus fort, il devient plus faible, et va subir une altération essentielle. D'agent d'hostilité modifiant l'intégrité d'un patient, il devient lui-même patient, et va subir à son tour une réduction de sa capacité d'opposition-hostilité. Pragmatiquement, *kont* est un opérateur cognitif de renversement de dynamique de force, et affecte son complément dans son intégrité essentielle. La valeur axiologique de cet opérateur cognitif est télique. *Kont* indexicalise un rapport spatial logique entre *anba* et *anlè*. Ces deux prépositions nous permettent de concevoir la métaphore d'orientation « le plus faible est en bas ». Dans ce rapport spatial logique métaphorique, *tétannos*, entité préalablement au-dessus-*anlè*, subit une modification de son intégrité essentielle, et l'entité préalablement *anba* (sous) opère une modification d'intégrité essentielle grâce à un adjuvant. Le schème cognitif associé à *kont*, c'est l'opposition-hostilité associé au trait modification essentielle d'intégrité du complément-site. L'opposition est le schème retenu aussi par CADIOT et VISETTI (2001:29-30). C'est la rencontre atypique, selon l'expression consacrée de VANDELOISE (2005:121-149). On veut éviter le tétanos tout en se préparant à l'affronter. *Kont* s'oppose à *épi*. Nous sommes dans le comitatif d'exclusion et de zone d'influence.

En b), [...] *après ou monté yich-mwen kont mwen* ([...] après que tu as dressé mes enfants contre moi), la préposition *kont* mobilise ce même schème. Ce schème sera assorti de caractéristiques autres. Dans cet énoncé, *kont* fonctionne en opérateur cognitif de rapport de forces. La préposition projective nous présente *yich*, la cible, comme au-dessus du site, *mwen*. La cible *yich* est *monté kont mwen*, parent. C'est bien ce rapport de dynamique de force renversé que nous retrouvons, placé sur l'axe vertical *anba-anlè*. *Kont* confirme sa capacité d'opposition associée au trait renversement de rapport de force. Il y a décanonisation de rapport de force dans la mesure où les parents constituent un événement-site antérieur aux enfants *yich*. En opérateur cognitif d'opposition associée au trait renversement de rapport de force canonique, *kont* nous permet de nous présenter les événements canoniques du Monde Référentiel comme téliques. Cette télicité peut aller jusqu'à modifier la canonicité axiologique des événements. C'est en cela que cette préposition projective est associée au schème cognitif de modification d'intégrité essentielle des entités C.O.D. du verbe recteur et complément prépositionnel-site. *Kont* nous présente donc cible et site dans des traits de caractérisation décanonisés. Si la cible, mobile intrinsèquement, se déplace vers le site et opère sur le site un

changement de statut cognitif, c'est que la cible impose au site un mouvement qui affecte sa caractérisation canonique. La cible de *kont* rend donc le site mobile métaphoriquement. *Kont*, préposition projective, met donc en regard d'opposition cible et site, tous deux saisis dans un rapport télique. Cette télicité définit la force projective de la préposition elle-même. *Kont* renforce la télicité du verbe recteur. Le site qui est présenté comme stable perd de sa caractérisation. Rappelons ici les propos de VANDELOISE (1986 : 34) : « Enfin, la cible est souvent mobile ou susceptible de bouger, cependant que le site est immobile et stable ». Le sémantisme du verbe recteur *monté* nous oriente métaphoriquement vers l'axe vertical *anba-anlè*. Cette configuration nous permet de constater que *kont*-régé par *monté*-opère sur l'axe vertical métaphorisé. Cette configuration figurée nous autorise à nuancer le propos de VANDELOISE (1986 :203) qui pose que « l'usage de la préposition « contre »- homologue français de *kont*-suggère donc des interactions horizontales, celui de la préposition « sur » des interactions verticales ».

Notons que *monté*, verbe recteur de *kont*, jouit d'un statut référentiel particulier. *Monté* appartient au registre du surnaturel dans la culture martiniquaise. *Monté* suppose que son sujet syntaxique gagne en force mentale et physique. Pragmatiquement, la force mentale de *yich mwen* est associée à celle de *ou* qui agit en mentor. Nous sommes dans la métaphorisation du Surnaturel. Cette métaphorisation confère à *kont* -dans *monté kont*-une valeur référentielle saillante. Le schème cognitif associé à *kont*, c'est l'opposition-hostilité, schème associé au trait renversement de rapport de force canonique. Ce rapport de force canonique entraîne la modification de la caractérisation essentielle des rapports entre cible et site. *Kont* est un opérateur cognitif de décanonisation. Cet opérateur cognitif opère pragmatiquement sur l'axe vertical, et permet de concevoir la cible, *anlè*, et le site, *anba*. *Kont* établit donc un rapport logique indexical entre *anlè* et *anba*. Le schéma actanciel présente trois actants *ou* + (*épi*), *yich* et *mwen*. *Anlè* est associé à *épi*. Nous sommes dans la métaphore d'orientation « le plus est fort en haut ».

En c), *Mwen ka chèché an moun ki lé palé kont X ba mwen oswè a*, *kont* nous permet de conceptualiser un rapport logique indexical entre *ba* et *épi*. *Kont* nous permet de conceptualiser *palé*, la parole, les mots, le discours politique comme une force dynamique qui peut s'opposer à une personne. *Kont* nous permet donc de nous représenter la parole, le discours comme un instrument-compagnon susceptible d'entrer en opposition idéologique avec un adversaire politique. Nous sommes dans ce que TALMY (2003 :438) appelle "*extension of force dynamics to social reference*." *Kont* est un opérateur cognitif de méronymie. *Kont* est un opérateur cognitif holonyme inverse pour *épi* et *ba*. *Palé*

kont suppose *palé ba + épi*. Le schème cognitif associé à *kont* ici, c'est l'adversité-opposition, schème associé au trait intentionnalité de modification de rapport de force-influence. *Kont* définit une zone d'influence.

Analysons le rapport cognitif entre épi et kont

a) *Mwen goumen épi an mons* (Je me suis battu *avec/contre* un monstre) (J'ai affronté un monstre).

b) *Mwen goumen kont an mons* (Je me suis battu contre un monstre) (J'ai affronté un monstre).

Avec *épi*, nous avons le sentiment que les deux entités participent à une même activité, *goumen*. *Épi* saisit les deux entités dans la co-présence événementielle. Avec *kont*, nous avons le sentiment que les entités en co-présence sont engagées activement dans la lutte-*goumen*. *Kont* dépasse *épi* en signifiant le comportement caractérisé des entités dans l'activité partagée. Ce comportement, c'est l'adversité réciproque. Symboliquement, *kont* nous présente les entités en opposition frontale, dans leur orientation de personnes canoniques-*douvan* (devant). C'est le face-face d'opposition. C'est l'analyse fonctionnelle de la préposition qui nous le révèle. *Kont* caractérise *épi* (avec).

En créole basilectal, l'énoncé *Yo maré'y anlè an poto fonmi* (On l'a attaché contre un poteau à fourmis) est un énoncé correct. La télicité de *anlè* a récupéré la télicité de contre. *Yo maré'y asou an poto* correspond à « On l'a attaché à un poteau ». Dans ces derniers énoncés, nous ne ressentons pas l'activité du poteau. *Poto* est le support topologique. Ainsi, « contre » télique nous permet déjà de faire la différence cognitive entre *anlè* et *asou*. « Contre » nous renseigne sur le statut cognitif du complément de ces deux prépositions spatiales. *Kont* est en congruence avec *anlè* et « contre ». *Épi* est en congruence avec *asou* et « à ». « Contre » nous permet alors de conceptualiser *anlè* comme holonyme pour *asou*. *Kont* est un opérateur cognitif de révélation de relation partie-tout entre *anlè* et *asou*.

Contre versus pou

Échanger des mots contre des coups.

Bokanté pawol pou kou. (Échanger des mots pour des coups).

Bokanté pawol kont kou. (Échanger des mots contre des coups).

Le prédicat qui régit « contre » en langue française et *pou* en langue créole martiniquaise est le même sémantiquement: « échanger » est l'homologue français de *bokanté*. L'échange-*bokantay la* est une activité cognitive qui structure la vie dans le Monde Référentiel. Les hommes s'échangent des produits, des idées, des places, etc... L'opération cognitive d'échange-*bokantay* suppose que deux « choses-entités » initialement localisées en des sites différents, se croisent spatialement afin de changer de localisation. Le concept d'échange-*bokantay* suppose initialement un rapport de conjonction avec une entité, puis finalement un rapport de disjonction d'avec cette même entité. C'est ce mouvement spatial de disjonction qui crée l'échange-*bokantay*. L'échange est un concept de la spatialisation. Ce rapport de disjonction est en isotopie sémantique avec la notion d' « é-changer », car étymologiquement, « échanger », c'est bien « é (ex) + changer ». Le préfixe « ex » permet de signifier le point d'où part une chose », « l'origine, la provenance », « la cause, la source, l'origine » (GAFFIOT 1934 : 612). Quand nous disons « échanger des mots contre des coups », nous signifions que « mots » et « coups » sont repérés en cible et site, donc en des lieux différents. Il en va de même pour *pawol* et *kou* dans *bokanté pawol pou kou*. Le sémantisme des prédicats « échanger » et *bokanté* porte déjà la notion d'échange. Il va donc s'agir pour nous de rendre compte de la pertinence de l'apport des prépositions « contre » et *pou*. « Contre » et *pou* font ressortir que dans la situation d'échange, c'est le site- complément prépositionnel qui est antérieur. Ainsi, la cible est postérieure, et indique la référence de valeur symbolique de la transaction. « Contre » installe une idée d'altérité, de distance spatiale métaphorique entre cible et site. Cela laisse entendre que cible et site ne partagent pas la même valeur référentielle symbolique. Il y a disjonction référentielle entre cible et site. « Contre » pose la disjonction spatiale initiale entre cible et site. C'est le rôle de toute préposition projective. Mais, « échanger », de par son sémantisme, va mobiliser la caractérisation essentielle de la cible, et va l'orienter spatialement vers le site. Ainsi, c'est le sémantisme du prédicat qui réalise la rencontre, et qui permet de concevoir que cible et site partagent la même localisation spatiale, la même valeur référentielle. Ainsi, dans « échanger contre », c'est bien le sémantisme du verbe qui crée l'échange, et la préposition pose la différence référentielle entre les entités cible et site, pragmatiquement, « mots et coups ». Cette non congruence entre sémantisme de prédicat et sémantisme de la préposition régie nous autorise à concevoir la structure « échanger contre » comme porteuse d'une double prédication. Nous pouvons donc concevoir la transformation suivante :

« On n'échange pas des mots contre des coups ».

« Des mots sont contre des coups ».

« Des coups sont contre des mots ».

« On ne les échange pas ».

Ainsi, la transaction n'est pas réalisable. Si nous avons la forme affirmative syntaxique « On échange des mots contre des coups », nous pourrions concevoir la série de phrases suivantes : « Des mots sont contre des coups ». « Des coups sont contre des mots ». « On les échange ». La transaction n'est pas équitable, car « contre » maintient la différence de valeur référentielle entre cible et site. De ce fait, c'est le sémantisme du prédicat qui va opérer cognitivement la transaction. Nous pouvons alors poser la conceptualisation suivante : Quand la préposition « contre » est régie par le verbe « échanger » signifiant une transaction opérée entre l'entité C.O.D. de ce verbe recteur et le complément site de cette préposition projective, ladite préposition maintient la différence de valeur référentielle entre ces entités cible et site, et laisse le verbe recteur assumer la faisabilité de la transaction exprimée. Ainsi, « contre » fonctionne en opérateur cognitif de maintien de la valeur référentielle des entités cible et site, et oppose son sémantisme à celui du verbe recteur. Le schème cognitif associé à « contre » régi par « échanger », c'est l'opposition-différence de valeur référentielle entre cible et site.

En langue créole martiniquaise, c'est la préposition notionnelle *pou* qui est régie par le verbe *bokanté* (échanger) comme dans *Yo pa ka bokanté pawol pou kou* (On n'échange pas des mots pour des coups). La conceptualisation de l'opération cognitive d'échange est autre en langue créole martiniquaise. *Pou* fait ressortir que c'est la cible qui est le deuxième terme de l'échange, alors que « contre » fait ressortir que le site est le deuxième terme de l'échange. La saillance référentielle est inversée. Dans *Yo pa ka bokanté pawol pou kou*, la préposition *pou* est saisie dans sa valeur d'emploi d'équivalence, de substitution. Dans sa façon de conceptualiser, la langue créole établit un rapport d'équivalence entre le C.O.D. du verbe recteur et le complément prépositionnel. *Pou* marque l'équivalence symbolique entre cible et site. Nous disons symbolique, car *pou* fait valoir une idée de discontinuité référentielle entre ces mêmes entités. L'ambiguïté sémantique se fait sentir. Nous dirons que cette ambiguïté permet de concevoir l'opération cognitive d'échange comme une opération qui met en relation deux entités non équivalentes objectivement qui deviennent équivalentes subjectivement et symboliquement. Il en va de la capacité des actants de l'échange à opérer un changement de type référentiel sur la valeur symbolique des entités. Dans *Yo pa ka bokanté pawol pou kou*, la forme négative syntaxique annule cette valeur d'équivalence symbolique. Nous pouvons concevoir les transformations suivantes :

Yo pa ka bokanté pawol pou kou (On n'échange pas des mots pour des coups).

Kou pa pawol (Les coups ne sont pas des mots).

Pawol pa kou (Les mots ne sont pas des coups).

Yo pa ka bokanté (On ne les échange pas).

À la forme affirmative, la valeur d'équivalence symbolique est fixée par *pou*. La série de phrases qui suivent nous le confirment.

Yo ka bokanté pawol pou kou isi ya. (On échange des mots pour des coups ici).

Isi ya, pawol sé kou (Ici, les mots, ce sont des coups).

Isi ya, kou sé pawol (Ici, les coups, ce sont des mots).

Isi ya, yo ka bokanté yo. (Ici, on ne les échange pas).

Conclusion

La langue française et la langue créole martiniquaise conceptualisent différemment la notion d'échange portée par les verbes « échanger » et *bokanté*. « Contre » et *pou*, deux prépositions à sémantisme opposé, renvoient à deux façons de conceptualiser opposées. « Contre » marque la différence de valeur symbolique entre les entités cible et cible, patients de transaction. *Pou* tente de marquer l'équivalence symbolique entre ces mêmes entités-patients de transaction. *Pou* opère tout de même dans un cotexte de discontinuité. Cette notion de discontinuité est inhérente au sémantisme de *pou*. C'est cette notion qui crée l'intersection cognitive entre « contre » et *pou*.

Conceptualisation

Quand *pou* est régi par *bokanté*, verbe exprimant une transaction entre deux entités cible et site, *pou* établit un rapport d'équivalence symbolique entre ces deux entités et renforce le sémantisme du verbe exprimant l'événement-transaction. Dans ce cadre, *pou*, fonctionne en opérateur cognitif d'équivalence tout en maintenant la discontinuité référentielle entre ces mêmes entités.

Sous le faix de la diglossie français-créole// créole-français, la construction qui suit témoigne d'un emprunt de conceptualisation : *bokanté pawol kont kou*. Le locuteur sélectionne l'idée d'altérité référentielle des entités concernées par l'opération cognitive d'échange. Avec *kont* créole, le locuteur conçoit une différence symbolique entre les deux entités de transaction. Ces deux entités sont représentées comme métaphoriquement actives. Il en va du sémantisme de

kont. Aini, avec *kont* créole, l'échange se passe dans du comitatif d'opposition. L'analyse que nous venons de faire nous invite à considérer les structures *Bon kont tétannos* (bon contre le tétanos) et *bon pou lagrip* (bon pour la grippe). Dans les deux cas, nous pouvons considérer que *tétannos* et *lagrip* sont énoncés comme des faits virtuels. La valeur générique des constructions nous le rappelle en convoquant des noms nus. Les constructions présentent des faits qui relèvent de la connaissance partagée que nous avons des médicaments que l'on prend pour vaincre la grippe ou le tétanos. Cette connaissance peut relever d'un savoir oral traditionnel. La sélection de *kont* devant *tétannos* nous rappelle le statut cognitif de cette affection dans le Monde Référentiel Martiniquais. C'est une affection redoutée, redoutable. *Kont* fonctionne en opérateur cognitif de rappelle de la caractérisation essentielle de *tétannos*, en le présentant dans un rapport d'adversité avec l'Homme. Le schème cognitif de *kont*, c'est l'opposition-hostilité. Ce schème est très péjoratif sur le plan axiologique. *Kont* nous indique que *tétannos* est de nature à mettre sous forte zone influence l'entité qu'il affecte. Régissant *lagrip*, *pou* établit un rapport d'équivalence et de destination métaphoriques, et nous amène à conceptualiser *lagrip* comme moins redoutable que tétannos. Le rapport axiologique est moins hostile, moins marqué. *Pou* fonctionne en opérateur cognitif axiologique moins agressif que *kont*, et nous invite à concevoir que *lagrip* est moins hostile à l'Homme que ne l'est *tétannos*. Nous sommes dans la grammaire de la relativité. Ainsi, nous pouvons dire que *kont* est un opérateur axiologique holonyme pour *pou*. Dans *I bon pou lagrip*, *pou* nous permet de conceptualiser *lagrip* comme un fait générique, non factuel. Par iconicité, l'absence de déterminant, forme de caractérisation, installe bien cette idée, car *lagrip* n'est pas actualisé. Parce que *lagrip* est virtuel, *pou* nous permet de concevoir *lagrip* comme une pro-proposition, un événement qui correspond à *lè ou ni lagrip* (quand on a la grippe). *Pou* opère sur *lagrip* un changement de type. De substantif, *lagrip* devient une proposition temporo-conditionnelle. *Pou* est donc un opérateur cognitif de paraphrase temporo-conditionnelle. Dès lors, nous pouvons concevoir dans *I bon pou lagrip* deux propositions :

Proposition¹ : *I bon* (à caractère mélioratif).

Proposition² : *lè ou ni lagrip, lè an moun ni lagrip* (à caractère péjoratif). Le mélioratif s'oppose au péjoratif en portant la saillance de la proposition qui défait la zone d'influence construite par *lagrip*. Cette transformation phrastique nous permet de concevoir une intersection cognitive entre *pou*-préposition et *lè*-adverbe de temps. *Lè* révèle pragmatiquement la valeur temporo-conditionnelle de *pou*. Le lien conceptuel que *pou* établit entre ces deux propositions, c'est « convient à », « permet de », associé au

trait d'opposition péjoratif de *kont*. C'est ce lien conceptuel qui permet de déterminer le sémantisme péjoratif sous-jacent à *pou*, et de la construction *bon pou*. Ainsi, le schème cognitif d'équivalence associé à *pou* est agrémenté d'une caractérisation péjorative relative. Ainsi, *I bon pou lagrip* peut être glosé par *I mové pou lagrip*. (C'est mauvais pour la grippe). Dans *I mové pou lagrip*, *pou* établit un lien conceptuel d'équivalence entre *mové* et *lagrip*, deux formes congruentes sémantiquement.

Conceptualisation

Quand *pou* met en relation deux propositions à sémantisme opposé, *pou* permet d'établir une équivalence de caractérisation entre ces deux propositions. *Pou* nous permet de concevoir le sémantisme de la proposition subordonnée conditionnelle comme stable sur le plan référentiel et donc comme repère d'équivalence. La valeur conditionnelle de *pou* lui confère une valeur instrumentale. *I* se conçoit comme instrument pour combattre *lagrip*.

Conclusion

L'archétype cognitif associé à *kont*, c'est l'opposition-hostilité. Cette préposition projective qui construit une intersection cognitive avec *ba*, *épi*, *pou*, *anba*, *anlè* nous permet de concevoir des paires prépositionnelles. Elle est un holonyme cognitif qui a une valeur axiologique marquée. Cette valeur axiologique est mise en évidence dans les énoncés qui permettent la transformation en prédication seconde. Dans ces constructions à prédication seconde, *kont* nous permet de bien saisir la caractérisation d'opposition, de « rencontre atypique » entre les entités cible et site. Nous empruntons la notion de « rencontre atypique à VANDELOISE (2005). Ce faisant, *kont* permet de construire des énoncés dans lesquels la proposition¹-cible et proposition²-site se présentent en frontalité. Cette notion de frontalité fait apparaître la notion de *douvan*-« face à ». Quand nous disons *Ravet pa ni rézon douvan poul* (Le cafard n'a pas raison devant la poule), *ravet* et *poul* sont *yonn douvan lot* (l'un devant l'autre) dans une valeur axiologique d'opposition *yonn kont lot* (l'un contre l'autre). Ainsi, *kont* et *douvan* construisent une intersection cognitive de comitativité assortie de la notion de zone d'influence. Enfin, *kont* nous a permis de mettre en évidence le concept de "complex figure", "embedding of figure/ground relations" TALMY (2003:336). La valeur axiologique de *kont* est adversative. Celui avec qui nous échangeons n'est pas un compagnon, mais un adversaire symbolique de comitatif atypique. Nous sommes témoin de l'énoncé *Yo pa ka bokanté pawol épi kou* (On n'échange pas des mots avec/et des coups). Dans cet

énoncé, *épi* fait valoir ses deux valeurs de préposition et de conjonction. Il n'y a pas d'échange sans comitatif d'actualisation de l'altérité. *Épi* est un opérateur jonctif qui nous présente les deux entités affectées par l'opération d'échange dans une réciprocité de valeur symbolique. Nous sommes dans le comitatif d'échange. Dès lors, nous pouvons concevoir l'intersection cognitive *kont* (contre), *pou* (pour), *épi* (avec), *douvan* (devant), *lè* (quand). Le schème supérieur est porté par le comitatif instrumental, *épi*

III.2. La préposition *san*

La préposition san dans les textes anciens en créole français

a) Ca mo senti mo va dir-li sans crainte (HAZAËL-MASSIEUX 2008:112).

b) Tan comme moi to doi souffris san doute (HAZAËL-MASSIEUX 2008 : 112).

c) *C'est plaisir qui douré san cesse* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 : 121).

En a), b), c), la préposition *san* a pour régimes des noms nus qui, selon DOBROVIE-SORIN et LACA (2003), sont des noms « sans déterminants ». Cette expression recouvre aussi les noms sans article modifiés par des adjectifs. Selon AKIN (2000), cette absence de déterminant facilite le figement des syntagmes. Notre corpus en créole martiniquais contemporain nous permettra de compléter nos observations quant aux régimes de la préposition *san*.

Quelques éléments de corpus avec san en créole martiniquais contemporain

Sèpan an ka valé an ti kochon san krazé'y (Le serpent peut avaler un petit cochon sans l'écraser).

Fok bat tanbou a san bat kòw (Il faut battre le tambour sans battre ton corps) (Il faut jouer au tambour sans s'exciter).

Ba mwen ta mwen san dou (Donne-moi ma part sans sucre).

Sa sé an bagay san manman (C'est une chose sans pareil, sans antécédent).

Ou sé an moun san santiman (Tu es une personne sans orgueil).

Sèpan pa ka maché san krok li (Le serpent ne marche pas sans ses crocs).

Fot lapawol ou ka mò san konfèsion (Faute de parole, on meurt sans confession).

Chien trop présé ka fè ich li san zié (Chien trop pressé fait ses enfants sans yeux) (Il faut se hâter lentement).

Ich tig pa ka fet san zong (L'enfant de tigre ne naît pas sans ongles) (Tel père, tel fils).

An fanm san tété, san bonda, sé pa an fanm (Une femme sans seins, sans fesses, ce n'est pas une femme).

Pa antré adan an konba san baton (N'entre pas dans un combat sans bâton).

Djab la ka mandé an timanmay ki san batenm (Le diable réclame un enfant non baptisé) (qui est sans baptême).

Ou ka fè pa san ou pa sav (Tu fais des pas sans savoir).

Ou ké rété konkonm san grenn (Tu en seras la victime).

Ti récho ka fè difé san lafimen (Ti Récho fait du feu sans fumée).

Bèlè, sé an fil san fen (Bèlè, c'est un fil sans fin).

Bondié pa ka ba'w chaj san toch pou póté-sipóté (Dieu ne donne pas de charge sans torche) (Il n'y a pas de peine sans consolation) (BARTHÉLÉRY 2008 :135).

An kay san ich, sé an jaden san flè (Une maison sans enfants, c'est un jardin sans fleurs).

Bondié pa ka ba'w lapenn san konsolasion (Dieu ne donne pas de peine sans consolation).

Analyse des énoncés du point de vue des régimes de la préposition

san

Dans ces énoncés, nous notons la diversité des régimes de la préposition.

San + participe passé: *Ba mwen tan mwen san dou*.

Dou a pour correspondant français « sucré ». *Dou* est le participe de *dousi*. *Dou*, c'est la perception gustative.

San + nom abstrait : *San konfèsion, san santiman, san konsolasion*.

Les régimes de la préposition sont des substantifs psychologiques.

San + nom concret: *San toch, san baton, san flè*: *Toch* est un accessoire à valeur instrumentale. *Baton* est un instrument à valeur agonique. *Flè* est une entité individuelle.

San+ nom + humain : *San manman; san ich* : Il y a un rapport de séquentialité génétique entre *manman* et *ich*.

San+ forme verbale: *San katjilé; san bat kòw*. *San* introduit des formes verbales à valeur psychologique.

San + forme verbale + C.O.D. (pronom personnel): *San krazé'y*.

San + proposition: *San i pa sav*.

Nous notons la diversité des régimes de la préposition *san*. Cette diversité de la nature des régimes de cette préposition nous indique de façon iconique que le concept de manque encodé par cette même préposition est saillant dans l'expérience de l'Homme. Dans certaines

constructions, nous remarquerons que les noms régimes de la préposition *san* sont des noms nus, non accompagnés de déterminant ou d'adjectif. Cette absence de déterminant ou d'adjectif fait que ce nom régime ne pourra pas être repris en discours. *San*, préposition de l'absence, de la privation, contient un sémantisme de négation. À notre avis, cela constitue une des raisons cognitives qui font que *san* peut se construire volontiers avec des noms régimes nus. Ces noms régimes peuvent se concevoir au singulier ou au pluriel. Cela dépend de la représentation que nous nous faisons de ces référents de discours dans le Monde Référentiel lorsqu'ils sont donc des noms comptables. Quand nous disons *san manman*, *manman* se conçoit au singulier, car nous n'en avons qu'une seule. Dans *san ich* et *san flè*, *ich* et *flè* se conçoivent au pluriel, car nous pouvons avoir plusieurs enfants, et dans un jardin, il y a généralement plusieurs fleurs. Dans *san toch*, *toch* se conçoit au singulier, car il n'en faut qu'une sur la tête pour porter *chaj* (charge). Dans *san krok li*, *krok* se conçoit au pluriel, car *sèpan* en a plusieurs. Par ailleurs, le pronom personnel *li* qui établit un rapport de possession entre *sèpan* et *krok* établit par -là même un rapport de localisation de *krok* dans la bouche de *sèpan*. C'est ainsi que nous expliquons l'occurrence de *li* derrière *krok*. *San* nous demande d'interpréter la valeur de son régime à partir de la connaissance pragmatique que nous en avons. Dans *djol san dan* (bouche sans dents) (BARTHÉLÉRY 2008 :97), *dan* se conçoit au pluriel. *San* est un opérateur qui interpelle donc la lecture pragmatique. Nous sommes dans la grammaire des présupposés.

Analyse cognitive de san

Afin de procéder à l'analyse de la préposition *san*, nous allons sélectionner les expressions *Ou ké rété konjonm san grenn* (Tu resteras tel le concombre sans graines) (Tu en seras la victime) ; *ka fè difé san lafimen* (fait du feu sans fumée) ; *Sa sé an bagay san manman* (Cela est une chose sans maman) (C'est du jamais vu) ; *Bèlè sé an fil san fen* (Bèlè, c'est un fil sans fin).

Dans *Ou ké rété konkonm san grenn*, *grenn* se conçoit en méronyme constitutif de l'entité holonyme, *konkonm*. Ce méronyme est incorporé dans l'holonyme. Dans *konkonm san grenn*, *san* établit un rapport privatif de caractérisation intrinsèque entre l'holonyme et son méronyme, *grenn*. De ce fait, *san* fonctionne en opérateur cognitif privatif d'une caractérisation méronymique essentielle. *Grenn*, c'est le méronyme qui assure la reproduction de *konkonm*. Indexicalement, *grenn* assure la pérennité de *konkonm*. C'est la saillance du méronyme qui est mise en valeur ici dans la relation partie-tout. Dans *konkonm san grenn*,

l'holonyme *konkonm* se conceptualise en entité affectée. *San* est un opérateur cognitif qui nous présente le Tout comme dépendant de ses parties. Cette préposition de l'absence est un opérateur cognitif qui nous permet de concevoir l'absence de méronyme comme susceptible d'affecter le Tout dans son intégrité. Le schème cognitif associé à *san*, c'est la privation d'une caractérisation essentielle constitutive, c'est la privation de lien conceptuel - *ni* (a)- de la possession. *San grenn, ras konkonm fini* (Sans graines, le concombre ne peut pas se reproduire). Nous sommes dans la métaphore de l'infertilité. L'infertilité se conçoit ici comme le représentant du concept de privation d'avenir.

Dans *Ti récho ka fè difé san lafimen, lafimen* est indexical pour *difé*. *San* vient rompre le rapport indexical entre *lafimen* et *difé*. Nous pouvons avoir *difé san lafimen* (du feu sans fumée), mais pas *lafimen san difé* (fumée sans feu). *San* nous situe dans la relation métonymique de cause à effet, la relation partie-tout faisant partie d'une relation plus vaste qui est la relation métonymique. *San* fonctionne ici en opérateur privatif d'indexicalité. Le schème cognitif associé à *san*, c'est la privation de caractérisation indexicale. Nous sommes dans la métaphore de l'invraisemblance.

Dans *Sa sé an bagay san manman* (*Cela est une chose sans maman*), *manman* se conceptualise comme le précédent qui donne naissance à ce qui suit. *Manman*, c'est l'origine sexuée. *An bagay* se conceptualise métaphoriquement en *ich* (enfant). *San* présente donc *bagay* sans origine. Cela, c'est du jamais vu. *Manman* est antérieur, plus proche de l'origine que *ich - bagay*. *Bagay* est sans précédent, sans pareil. Cela est extraordinaire. Ce n'est pas ainsi que les événements se conceptualisent dans la vie du Monde Référentiel. C'est impossible. *San* est un opérateur de la privation impossible. L'origine se conçoit en entité sexuée, sémantiquement féminine, qui peut donc générer des événements. C'est la relation canonique *manman* (maman), *ich* (enfant). Il n'y a pas de *ich* sans *manman* comme il n'y a pas d'événements sans origine. Nous sommes dans la proto-indexicalité. La paraphrase *Bagay tala sé an bat manman* (*Cette chose, c'est battre maman*) (*C'est comme si on battait sa mère*) présente aussi l'aspect invraisemblable de la chose, car on ne bat pas sa mère. C'est quelque chose sans précédent ; c'est un scandale. *San* fonctionne ici en opérateur cognitif qui a la prétention de priver *bagay* d'origine. C'est impossible. *San* est opérateur de l'Ex nihilo. Il faut noter que *san* a pour régime l'entité dont l'existence est négativisée. Cette position en site nous indique que ce régime est présent par mentalisation. *San* opère sur une occurrence mentalisée de l'entité dont l'actualisation est négativisée. Il n'y pas d'absence pragmatique sans présence mentalisée. Cet énoncé de départ, c'est la métaphore de l'Ex nihilo. Dans *Bèlè, sé an fil san fen* (*Bèlè, c'est un fil sans fin*), nous sommes dans la

métaphore de la créativité sans limite. La connaissance, la capacité à être créatif se déroulent et notre esprit est une bobine intarissable. C'est la métaphore de l'infini. Toutes ces métaphores sont l'illustration d'une métaphore cognitivement supérieure qui est la métaphore de l'invraisemblance.

Synthèse de l'analyse cognitive de san

San fonctionne en opérateur cognitif de privation d'indexicalité, de méronymie, d'origine. *San* fonctionne aussi en opérateur de privation de capacité cognitive comme dans *san katjilé* (sans réfléchir). La capacité de réflexion est une capacité cognitive intrinsèque de l'Homme. Il n'y a pas d'homme sans capacité de réflexion. *San* est donc un opérateur cognitif qui pose la privation d'une caractérisation essentielle intrinsèque et nécessaire. Selon le rapport entre cible et site, selon donc le lien conceptuel qui s'établit entre ces deux entités, la privation (l'absence) prendra une spécificité singulière. *San*, c'est l'absence, le comitatif négativisé. Ce comitatif négativisé apparaît dans la construction *pa épi* comme dans *Ki épi'w, ki pa épi'w, fok mwen alé* (*Avec toi ou pas avec toi, il me faut aller*) (*Avec toi ou sans toi, il faut que j'y aille*). Analysons le contraste *pa épi/san*.

Pa épi (pas avec) versus san (sans)

Pa épi est négatif sur le plan syntaxique. *San* est négatif sur le plan sémantique. Ce faisant, *san* sémantise négativement son complément, et *pa épi* opère une négation syntaxique sur son complément. *San* peut donc apparaître dans une phrase qui ne porte pas de marque syntaxique de négation. *Pa épi* constitue une augmentation de formes par rapport à *san*. Par iconicité, cette augmentation de formes rend plus expressive la valeur symbolique de la privation. Cette privation n'annule pas le projet de *mwen*. Cette augmentation de formes est iconique pour l'augmentation de la motivation à agir de *mwen*. *Pa épi* est un opérateur de modalisation de degré de motivation à agir. *Pa épi* est plus fort cognitivement que *san*. Nous sommes dans l'iconicité de quantité. La négation syntaxique est holonyme cognitivement pour la négation sémantique.

Une tournure particulière: I fè sa san i pa sav

Cette tournure nous renvoie à l'énoncé de BARTHÉLÉRY (2008 :73) *I té mégri sitelman, aliens-li sóti an dwet-li, tonbé, san i pa janmen sav a ki lè* (Il avait tellement maigri que son alliance lui était sortie du doigt ; elle était tombée de son doigt sans qu'il ne sache à quel moment). Cette construction est particulière en ce sens que la préposition sémantiquement négative *san* introduit une construction négative syntaxiquement. La traduction littérale de cette expression, c'est *Il a fait cela sans il ne sait pas*. *I fè sa san i pa sav* équivaut à *i fè sa san i sav* (Il a fait cela sans savoir). Comment expliquer cette équivalence ?

Une négation sémantique qui introduit une négation syntaxique équivaut à une forme affirmative. Dans « Vous n'êtes pas sans ignorer que... », il y a un phénomène de contamination de négation. Ce segment phrastique équivaut à « Vous savez ». Deux négations s'annulent. Dans *I fè sa i pa sav* (Il a fait cela sans savoir), nous assistons à un phénomène syntaxique qui est lié à une contamination d'éléments négatifs. *San* contamine *i sav*. *San* va créer une nouvelle négation, *pa*. La préposition de l'absence de la privation crée une nouvelle absence-privation. La modalité de *sav* qui est affirmative sera contaminée. La modification de la forme n'aboutit pas à une modification du contenu. Iconiquement, il y a une accumulation de négations qui devrait renvoyer à une affirmation. *Pa* a une valeur explétive. Les deux négations -sémantique et syntaxique-renforcent par accumulation-quantité le fait de l'inconscience du sujet syntaxique dans l'événement, *i fè sa*. La connaissance que nous avons de la langue créole martiniquaise nous permet d'ajouter que le tour *I fè sa i pa sav* (*Il a fait cela il ne sait pas*) équivaut à *I fè sa san i pa sav* (*Il a fait cela sans il ne sait pas*), donc à *I fè sa san i sav* (*Il a fait cela sans il sait*). À partir de là, nous pouvons bien nous demander laquelle des deux formes entre *san* et *pa* porte la valeur explétive. Les deux formes sont tour à tour explétives. Il y a donc une accumulation de formes explétives. Nous pouvons concevoir l'équivalence de signification qui suit : *I fè sa san i pas sav* équivaut à *I fè sa san i sav*. (*Il a fait cela sans il ne sait pas* équivaut à *Il a fait cela sans il sait*). Cette équivalence révèle la valeur explicite de *pa*. *I fè sa san i pa sav* équivaut à *I fè sa i pa sav*. (*Il a fait cela sans il ne sait pas* équivaut à *Il a fait cela il ne sait pas*). Cette équivalence révèle la valeur explétive de *san*. Cette juxtaposition de ces deux formes négatives qui s'annulent a un statut cognitif de reduplication. La reduplication est un phénomène iconique de quantité. Dans le contexte qui est le nôtre, cette forme de reduplication est iconique à la force d'inconscience de *I* dans la réalisation du procès exprimé par le verbe *fè sa*. Cette construction n'est pas isolée. Nous sommes témoin de *Pa vini* l'énoncé *Chelchè san ou pa pasé wè mwen* (*Ne viens*

pas à Schœlcher sans ne pas venir me voir). La grammaire cognitive nous pousse à remettre en cause le concept de forme explétive. Il n'y a pas de forme explétive dans cet énoncé, car ces formes dites explétives participent du principe iconique de quantité au sein de l'énoncé. L'explétif a une valeur iconique.

San versus a joncteur

Bet a kòn (Bête à cornes) versus *Bet san kòn* (Bête sans cornes).

Dans *Bet a kòn*, *a* établit le lien conceptuel de possession. Le schème cognitif associé à *a*, c'est l'attribution d'une caractérisation essentielle. Dans *Bet san kòn*, *san* établit le lien conceptuel d'absence de caractérisation-forme de caractérisation- entre *Bet* et *kòn*. Nous pouvons donc conclure que *a* et *san* s'opposent sémantiquement en ce qui concerne la caractérisation essentielle d'une entité-cible. Cette opposition fait ressortir l'intersection cognitive entre *a* et *épi*. Cette analyse montre que *a* peut être le contraire sémantique de *san*, et que le schème cognitif de *a*, c'est bien la possession.

San et la manière

a) *Mwen ka di'w li san rantjin* (Je te le dis sans rancune).

b) *I fè san san lanmou an tjè'y* (Il a fait cela sans amour dans le cœur).

Les syntagmes prépositionnels *san rantjin*, *san lanmou an tjè'y* caractérisent la manière dont *Mwen* et *I* ont réalisé les actions exprimées par les verbes recteurs. Cette manière d'être du prédicat se transfère sur la manière d'être de l'agent. Nous sommes dans la grammaire de la modalité de l'être. Les syntagmes prépositionnels introduits par *san* présentent des axiologies mélioratives ou péjoratives. Si la partie nominale du syntagme prépositionnel est positive conceptuellement, le syntagme prépositionnel sera d'axiologie péjorative. Si au contraire cette partie nominale est négative conceptuellement, le syntagme prépositionnel sera d'axiologie méliorative. Il en va du schème cognitif associé à *san* qui lui attribue la capacité à créer de l'absence. La privation n'est pas toujours un concept privatif au sens négatif du terme. C'est le cotexte qui sera déterminant pour l'axiologie de la privation. Cette analyse nous rappelle bien que c'est par le cotexte que la signification holistique de l'énoncé émerge.

Conclusion

La préposition *san*, c'est la préposition de l'absence, de la privation. Au niveau cognitif, l'absence et la privation renvoient à des représentations péjoratives. *San* nous montre que

l'absence et la privation peuvent être aussi reliées à des représentations mélioratives. Le schème cognitif associé à *san*, c'est la privation et l'absence de caractérisation essentielle. La préposition *san* est de nature à affecter la relation « partie-tout ». Ce faisant, elle nous révèle la saillance du méronyme dans la relation holonyme-méronyme. Par iconicité, l'absence de déterminant avec *san* représente la non-actualisation du régime. Toutefois, ce régime est mentalement présent, car il apparaît en position site. *San* est un opérateur de privation qui rappelle donc la saillance mémorielle du régime non actualisé. Cela nous renvoie à la pensée de FEIGENBAUM (1997 :365) qui soutient ce qui suit : « En fait « sans » est un lèxème dont le référent est sémantiquement ou pragmatiquement présupposé par le nom ou le verbe régissant ». LANGACKER (1991:132) évoquait déjà cette idée. Selon lui,

« in the terminology of cognitive grammar, NEG is conceptually dependent, for it makes salient (though schematic) internal reference to the situation whose existence it denies ».

Nous posons que *san* est un opérateur de la grammaire des présupposés et de l'indexicalité mentalisée. Cette préposition mobilise la cognition du sujet épistémique en établissant un rapport entre absence réelle et présence mentalisée. *Épi* n'est pas le seul antonyme de *san*. *A* peut être antonyme de *san*. *San* peut ne pas développer sa portée sur toute la phrase. La négation peut ne concerner que le régime. Dans *I pa ka travay san linet* (Il ne travaille pas sans lunettes), la phrase est porteuse d'une négation syntaxique dans le pôle verbal, et d'une négation sémantique dans le pôle du syntagme prépositionnel. Ces deux pôles syntagmatiques sont en isotopie. Cette isotopie entraîne l'annulation de l'idée phrastique. Dans *I ka travay san linet* (Il travaille sans lunettes), *san* n'annule pas le propos principal de la phrase. Le pôle verbal n'est porteur pas d'une négation syntaxique, alors que le pôle du syntagme prépositionnel est porteur d'une négation sémantique. L'idée verbale n'est pas annulée, car la portée de *san* est contrainte par la télicité sémantique du pôle verbal. Dans *I pa ka travay san linet* (Il ne travaille pas sans lunettes), l'absence ou la privation de l'instrument constitue un obstacle à la réalisation de *ka travay*. *San* fonctionne en opérateur cognitif établissant un rapport logique indexical entre cause- *san linet*- et effet- *i pa ka travay*. *San linet* fonctionne comme *"impingement"*, selon l'expression de TALMY (2003 :486). Nous sommes dans le rapport qu'entretiennent les concepts de cause à effet et de dynamique de force. L'absence de *linet* représente la saillance causative de la privation instrumentale. Cette observation nous renvoie à la pensée de KUPFERMAN (2002 :87-106) qui présente sans-*san* comme préposition du tri comme dans *I pa ka fè sa san linet* (Il ne fait pas ça sans lunettes). *Sa*, c'est

l'activité discriminée-triée que *I* ne peut pas réaliser *san linet*. *San*, c'est la préposition de l'absence- privation. De par les inégalités qu'elle engendre entre les citoyens, la société moderne a généré des situations de précarité et de privation. Les concepts de « sans domicile fixe », « sans papiers », « sans travail », « sans couverture sociale », « sans avenir », *san ayen* (sans rien), *san masibol* (sans amour) sont des exemples de concepts qui corroborent notre propos. L'Homme moderne est en proie au spectre de la privation. La préposition *san* régit le contexte socio-économique des plus faibles. De ce fait, *san* acquiert une forte saillance en ce qui concerne les concepts ayant trait à l'organisation de la société. *San*, c'est la préposition qui encode aussi le concept de privation de modalité de l'être. C'est le morphème qui permet d'encoder l'affect.

III.3. La préposition *di* (de)

La forme *di* existe en créole martiniquais. Elle apparaît comme préposition privilégiée des verbes du dire comme dans *Mwen pa ka palé di sa* (Je ne parle pas de cela).

Analyse

Nous allons ouvrir notre analyse par un énoncé dont nous avons été témoin : *Mwen pa janmen li an liv di Fanon* (Je n'ai jamais lu un livre de Fanon). Quelle est la valeur de *di* ? La préposition exprime-t-elle la possession matérielle ou la provenance ? À première vue, il s'agit d'un gallicisme. Mais, une attention plus soutenue nous révèle que le livre n'appartient pas à *Fanon*. Il appartient à l'esprit de *Fanon*. Ici, *di* ne renvoie pas à une possession matérielle, mais à une possession immatérielle, mentalisée. *Di* exprime la provenance immatérielle de *liv*. *Liv di Fanon* n'est pas forcément *Liv Fanon*. *Liv la sòti an lespri Fanon* (Le livre est sorti de l'esprit de Fanon), *mé liv la pa oblijé ta Fanon* (mais le livre n'appartient pas forcément à Fanon). *Liv di Fanon* n'est pas *liv Fanon*. *Liv Fanon* (Livre de Fanon) peut ne pas être *liv di Fanon* (livre de l'esprit de Fanon). La matière abstraite qui a permis de concevoir le livre est extraite de l'esprit de *Fanon*. Ainsi, quand nous croyons assister à un phénomène de décréolisation, il faut que nous nous disions qu'il y a une approche cognitive derrière cela. Nous décréolisons selon un système cognitif. Ce gallicisme nous permet de distinguer un livre qui est écrit par *Fanon* d'un livre qui appartient à *Fanon*. La cognition permet de prendre de la distance et de revenir à une analyse plus distanciée, sans rejet. Le schème cognitif de *di* ici, c'est la provenance- origine. Cette valeur nous rappelle la définition localiste de VANDELOISE (2006 :259-260) de la préposition « de », à savoir

l'origine du mouvement, ici métaphorisée. Dans la conception guillaumienne, « de », c'est la visée rétrospective, donc l'origine. L'expression *Sa din di'w* (C'est digne de toi) nous permet de bien affirmer notre analyse. *Sa* vient du comportement *de w*. *Di* indexicalise un rapport de possession intellectuelle entre *w* et *sa*. *Di* prélève de l'abstraction, et pas de la propriété matérielle. Nos comportements nous appartiennent, et ont pour origine notre personnalité. Nous sommes patients expérimentateurs de nos comportements. L'énoncé *I ka tjenn sa di papa'y* (Il tient cela de son père) nous suggère autre chose. Cette phrase rend encore plus claire la valeur sémantique de *di*, à savoir l'origine-provenance. Ici, l'héritage immatériel se conceptualise en origine. *Papa'y* est site de *i ka tjenn sa*, héritage immatériel. Du site *papa'y* a été extrait *sa*. L'extraction spécifie l'origine, la provenance. *Papa* est antérieur à *y*. Cette analyse nous renvoie aux contrastes qui suivent :

Tjenbé (Tenir) versus tjenn di (tenir de) et tjenn a (tenir à).

Quand *tjenbé* est transitif, construit sans préposition donc, *tjenbé* conserve sa forme. C'est la valeur kinesthésique concrète. Quand *tjenbé* régit *a* et *di*, *tjenbé* change de forme, et devient *tjenn*. Cette modification de forme renvoie à une modification de conception et de signification. Dans *I ka tjenbé Manzel* (Il la tient), le contact est physique. Dans *I ka tjenn a Manzel* (Il tient à elle), *a* exprime le déplacement des émotions de *I* vers *Manzel*. *A* fait valoir son schème cognitif de déplacement abstrait d'attachement. Il y a contiguïté abstraite. Ce déplacement vers la contiguïté nous rappelle la visée prospective que le point de vue guillaumien accorde à la préposition « à ». *A* nous permet de concevoir les sentiments et les émotions comme des entités immatérielles qui émanent de l'esprit et se déplacent vers l'autre. *Manzel* est le site émotionnel qui affecte *i*. *I* est sujet syntaxique, mais patient sémantique. *Manzel* est agent de sentiment d'affectation involontaire. Nous sommes dans la grille d'expérience (DELBECQUE 2006 :113). *Manzel* n'est pas acteur selon la terminologie CUSIN-BERCHE (1994 :80-90) qui précise que « acteur » est un nom qui ne peut désigner que des personnes ou des collectifs, jugés en fonction de leur participation à une action ».

La préposition « de » française nous éclaire sur la valeur partitive de *an* créole. Quand nous disons « Il a mangé du gâteau », le *de+le* français rendu par « du » renvoie à *an* en langue créole. Nous aurons *I manjé an gato a*. (*Il a mangé dans le gâteau*). Cette différence de conceptualisation nous révèle la valeur partitive de « de » en français, et de *an* créole. *Gato a* est un holonyme affecté par *I*, via *manjé*. *An* prélève du méronyme dans *gato a*. *Gato a* est un contenant holonyme d'extraction de méronyme. « Du-de » et *an* sont des opérateurs

cognitifs de la relation partie-tout, et permettent l'extraction méronymique. Quand *gato* est saisi par la transitivité, il est affecté dans sa valeur holonymique. Dans *I manjé gato*, *gato* renvoie à la substance consommée. Ces variations de constructions renvoient, par iconicité, à des variations de conceptualisations. Cette conceptualisation nous invite à visiter les expressions suivantes.

Chimen di fé et chimen an fé.

Di nous invite à conceptualiser *fè*-nom nu-comme la matière dont est extrait *chimen*. *Di* fait valoir son schème cognitif « extraction-origine ». Avec CADIOT (2004 : 182), nous dirons que « l'absence d'un déterminant entre la préposition et le nom renforce la cohésion du syntagme prépositionnel ». La langue n'a pas privilégié *chimen an fé* (*chemin en fer*). Cette construction est pragmatiquement insolite, car cela ferait de *fè* une substance-contenant pour *chimen*. Nous ne visualiserions plus deux rails, mais un chemin tout en fer, sans rails. *Chimen an fé* est aussi insolite comme construction que *tab di bwa* (*table de bois*).

La construction *Pa ni chez lib la ?* (Il n'y a pas de chaise libre ?) ouvre un autre champ d'analyse. Cette construction renvoie à *Pa ni chez ki lib la ?* (Y a-t-il une chaise de libre ?) La valeur partitive de « de » en français est rendue par le pronom relatif *ki* en créole. En langue créole, *chez lib* est une pro-proposition qui peut être glosée par *ki lib* (qui est libre). C'est le pronom relatif *ki* qui est seul possible ici. La valeur déictique de *la* vient du fait que le thème de la construction est spatialement localisé. Cette interprétation nous laisse suggérer que cette construction suppose un contrôle visuo-spatial. *Pa ni pies chez... la* constitue la séquence thématique, et *ki lib* représente la séquence rhématique. Le rhème ne renvoie pas à *chez* seulement, mais à toute la séquence thématique. *Ki lib* est donc une subordonnée relative déterminative dans la mesure où elle porte une précision sur le thème qui est indispensable au sens de la phrase. Le rôle de *ki* est de reprendre tout ce qui le précède thématiquement. *Ki* établit une relation partie-tout dans laquelle l'holonyme est implicite. Nous pouvons le rendre explicite par la transformation suivante :

Adan tout sé chez la, pa ni pies ki lib la (Dans toutes les chaises, il n'y en pas une qui soit libre là) ? Adan tout sé chez la, c'est le tout ; pa ni pies ki lib, c'est la partie. La partie n'est pas présentative, mais elle porte la force de l'interro-négation. C'est ce rapport partie-tout qui fait que des locuteurs créolophones martiniquais produisent l'emprunt de conceptualisation *Pa ni pies chez de/dè lib la ?* *chez lib* est rendu agrammaticalement par *chez de/dè lib* ou *chez*

di lib. Cette erreur est cognitive, car elle nous révèle la relation partitive que *ki* vient exprimer à la place du « de » français, emploi noté par KUPFERMAN (2004 :162).

Conclusion

En langue créole martiniquaise, le pronom relatif *ki* peut avoir une valeur partitive comme le « de » partitif français. FURUKAWA (2000 : 99-111) considère que cette construction est porteuse d'une prédication seconde. Dans *I pa fè ayen di bon* (Il ne fait rien de bon), la préposition *di* créole renvoie à *ki*. Cette équivalence renforce le fait que *ki* peut avoir en créole cette valeur partitive. *Bon* est le site d'extraction de *Mwen pa fè ayen*. Ce rapport d'extraction est négativisé axiologiquement. *Di* a pour schème cognitif l'origine-extraction. L'axiologie se conçoit aussi comme lieu abstrait d'extraction. GAATONE (2001 :23-31.3) nous suggère l'appellation de *di* « négatif ». En effet, *di* est situé dans la portée de la négation, et désigne un référent de quantité nulle. La construction *Sé di la yo di'w...* (C'est ainsi que...) est en cohérence avec nos propos. Elle permet au conteur de clore sa performance. Selon les circonstances, elle peut être remplacée par l'expression *Dépi jou tala*. Cette formule phatique fait valoir le schème cognitif origine de *di*. *La*, c'est le site origine-extraction de la conclusion morale du conte. *Di* a pour synonyme cognitif *dépi*. Nous sommes bien dans le concept de l'origine. C'est la visée rétrospective de *di*- « de », telle qu'elle est conçue par l'approche guillaumienne. *Di* peut créer un effet de sens à valeur de trajet comme dans *Ayen di fos pa bon* (Rien acquis de force n'est bon) (Il ne faut pas user de la force pour parvenir à ses fins). Dans cette construction, qui a valeur de maxime dans la société martiniquaise, *di* nous amène à concevoir *fos* comme trajet de réalisation de *ayen*. *Di* est proche sémantiquement de *pa* (par). Dans *chimiz di nwuit* (chemise de nuit), *di* est proche sémantiquement de *pou* (pour). *Di* nous enseigne que le cotexte est un opérateur de la construction du sens. Avec les verbes du dire comme *palé*, la préposition *di* peut être glosée par *anlè*. Si *di* présente son régime comme support origine de *palé*, *anlè*, dans sa télélicité, nous invite à concevoir le développement des propos par anticipation. Cette alternance de formes renvoie à une alternance de signification. Nous sommes dans l'iconicité. Le schème de *di*, c'est l'extraction –origine. Cela nous rappelle la valeur sémantique du préfixe *dé*. Cette affirmation nous montre la non étanchéité entre préfixe et préposition. Nous pourrions considérer le préfixe comme pré- position agglutinée au verbe, et la préposition comme un préfixe libre dématérialisé.

III.4. Les prépositions *t* et *d*

Ces formes sont les traces de la préposition « de » du français. Nous les retrouvons dans les syntagmes *kou'd* et *kou't*, selon l'environnement phonétique de la construction. Nous pouvons avoir *kou't pié* (coup de pied), *kou'd men* (coup de main). Ces prépositions permettent de signifier l'origine de *kou* et ont une valeur de comitatif instrumental. La valeur de génitif se ressent aussi. *T* et *d* sont voisins sémantiques de *épi*.

Comment nommer les mois en créole martiniquais?

L'enquête nous permet d'isoler les constructions suivantes :

- a) An mwa-d-aou-a (Dans le mois d'août) (Au mois d'août).
- b) An mwa-d-mas-la (Dans le mois de mars) (Au mois de mars).
- c) An mwa-d-mé-a (Dans le mois de mai) (Au mois de mai).

Dans ces constructions, *d* a une valeur de caractérisation. L'appellation caractérise l'entité qui la porte. Cette analyse nous permet de remettre en cause la pensée de LAUWERS (2004 :539) qui soutient que

« dans certaines constructions difficiles à analyser-en français-, les prépositions « de » et « à » ne semblent véhiculer aucune valeur sémantique ».

Dans les constructions créoles que nous venons d'analyser, *d* est bien un opérateur de coréférencialité entre thème et rhème. Le thème, c'est *mwa*, et le rhème est le nom du *mwa*. Le rhème, via *d*, porte une précision sur le thème. Le rhème, via *d*, est placé en position site, et le support en position cible. Le support-cible peut disparaître, entraînant de ce fait l'effacement de la préposition *d*. Nous aurons les formes *an mé*, *an out*, *an maws*. La localisation temporelle est autrement caractérisée. Elle véhicule l'implicite que *mé*, *out*, et *maws* sont des mois. Le rapport de caractérisation est effacé.

Dans *mwa-d-aou*, le *d* est un opérateur de lien phonétique. *D* crée le phénomène de shandhi, à savoir la jonction d'une consonne et d'une voyelle à l'initiale du second mot. *D* est la frontière entre les deux mots. Les mots *mé* (mai) et *aou-out* (août), *maws* (mars) sont des mots courts. *D* vient allonger les mots. Cela peut expliquer pourquoi nous ne disons pas *an mwa-d-sètann lan*, *an mwa-d-jiyé a*, *an mwa-d-novann lan*, *an mwa-d-janvié a*, *an mwa-d-désann lan*. Il en va de la représentation que nous avons des mots. Les mots peuvent être courts ou longs. *D* a une valeur cognitive conceptuelle pour *aou*. Il est un opérateur de

liaison et d'allongement de forme. Ainsi, la grammaire cognitive nous invite à remettre en cause la notion d'explétif. En effet, *d*, ladite forme explétive, a une valeur d'identifiant, de coréférentialité et d'allongement morphologique. Le schème cognitif associé à *d*, c'est le rapport thème-rhème associé au trait de coréférentialité, caractérisation. La valeur est spatio-temporelle. Les rapports d'apposition et de possession se font ressentir.

Di et d et l'expression de l'heure en créole martiniquais

Dé zè di maten (Deux heures du matin).

Dé zè-d-laprémidi (Deux heures de l'après-midi).

Wonzè-d-swè (Onze heures du soir).

Dans ces constructions, la préposition *d-di* établit une relation méronymique partie-tout entre les termes qu'elle relie. *Maten*, *laprémidi*, *swè* sont des contenants holonymes desquels sont extraits des nombres d'heures. Le schème cognitif associé à *d-di*, c'est la relation partie-tout associé au trait d'extraction. Cette extraction a une valeur temporo-spatiale. *Di* et *d* partagent avec *an* le trait contenant- contenu, car *dé zè*, dans *dé zè di maten*, est contenu dans *maten*. La notion de temps se conçoit aussi en rapport contenant- contenu.

Conclusion

La préposition *di* n'exprime pas en créole toutes les valeurs de la préposition « de » en français. Ainsi, « de » français est un holonyme pour *di* créole. La préposition *di* est associée aux schèmes cognitifs d'origine, provenance, matière, possession immatérielle. Toutes ces valeurs sémantiques se regroupent dans le schème cognitif supérieur qui est l'extraction. C'est ainsi que « de » préfixe et *di* préposition aboutissent au même schème supérieur. La préposition *di* est aussi un marqueur de décréolisation qualitative, car en créole acrolectal, c'est un morphème dont la récurrence témoigne d'un emprunt de conceptualisation à la langue française. Nous empruntons le concept de décréolisation qualitative à BERNABÉ (2003 :11).

III.5 Les prépositions *pou* et *ba* (pour)

Variantes conditionnées

En créole martiniquais, dans l'environnement de *mwen* et de *nou*, la préposition *ba* peut subir une nasalisation en *ban* et *bon*. Nous pouvons dire *Fè sa ban mwen* (Fais cela pour moi) *Fè sa ban nou* (Fais cela pour nous) ; *Fè sa bon mwen* (Fais cela pour moi). *Ban* peut

subir une aphérèse dans l'environnement de *mwen* comme dans *Pran sa an mwen* (Prends cela pour moi). La forme prépositionnelle *ban* est repérable dans *Prié li fè yon pitit recette ban nou* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :287). La forme verbale *ba* peut subir cette même modification phonétique comme dans *Ban mwen di'w sa* (Permettez que je vous dise cela) (BARTHÉLÉRY 2008 :80).

Analyse de pou

a) *I ka pati pou Fwans* (Il part pour France).

b) *I ka pati an Fwans* (Il part en France).

c) *Daprè mwen fòk man pati la menm pou Trinidad* (Je pense que je dois partir tout de suite pour Trinidad) (BARTHÉLÉRY 2008 :184).

d) *Sé wou menm ki di mwen ou lé'y pati épi'w Trinidad* (C'est toi-même qui m'as dit que tu veux qu'elle parte avec toi à Trinidad) (BARTHÉLÉRY 2008 :184).

Nous débuterons notre analyse par l'étude d'un contraste entre *pou* et *an* régis par le même verbe recteur. Cette différence d'emploi de prépositions renvoie à une différence de conceptualisation que nous allons tenter de mettre en évidence. *Ka pati* est un verbe à polarité initiale qui implique un mouvement avec changement de lieu de référence. Nous pouvons poser que le lieu d'énonciation rend implicite le site initial à partir duquel s'opère le changement de lieu de référence représenté par *Fwans*. *Ka pati* est associé aux sémantiques primitives « FAIRE »; « CONTROL »; « REPRES ». La situation est agentive et intentionnelle. Le sujet *I* est un animé + humain. En a), il y a congruence entre la polarité aspectuelle de *pati* et de *pou*. *Pou* établit une relation entre site initial de référence et site final-destination/perspective. Au moment de l'énonciation, *I* se met en disjonction spatiale d'avec le site de référence d'énonciation, mais n'a pas encore atteint le site final-destination. C'est la perspective-mentalisation. Ainsi, *pou* nous permet de concevoir *Fwans* comme destination non atteinte. Le procès-destination est en cours. *Pou* est un opérateur de discontinuité entre intention et but atteint. Cette conceptualisation nous invite à poser que *pou* est de polarité médiane, et non finale. C'est cette polarité médiane qui permet à *pou* téléquie d'établir une relation spatiale entre site initial et site finale-destination. Cependant, cognitivement, *pou* nous oriente vers le deuxième terme de la relation, à savoir le site final en perspective. C'est cette conceptualisation qui nous permet de dire que la destination est un but-raison de départ. Nous disons « raison » car, le sujet est animé +humain. Il a une intention. Nous sommes dans l'expression de la cause explicative tel que le

conçoivent GROSS et PRANDI (2004 :137-141), car *pou Fwans* donne une explication causale d'un fait déjà connu, *I pati*. Régi par *pati*, *pou* est associé au schème cognitif d'intentionnalité, schème associé au trait destination. Par ailleurs, *pou* nous permet de conceptualiser le site régi comme une alternative-échange par rapport au site initial implicite. *Pou*-destination fait émerger une valeur d'échange entre site initial et site final. Par « échange », nous entendons que le site final en perspective sera la nouvelle localisation de *I* au terme du procès en cours. L'échange, c'est bien l'opération cognitive qui nous permet de remplacer une chose par une autre. Canoniquement, l'échange suppose une relation binaire d'équivalence subjective. Avec *pou*, rien n'indique que le site sera atteint. *Pou* est un opérateur de discontinuité et de mode futurité. Nous empruntons le concept de futurité à BERNABÉ (2003 :141). C'est cette même valeur de *pou* que nous retrouvons dans la construction *Mwen pou pati (Je suis pour partir) (J'ai l'intention de partir)*. Ici, le sujet exprime son intention de partir, mais, il n'est pas parti. Il y a discontinuité entre intention et action. *Pou* est un modalisateur.

I ka pati an Fwans (Il part en France).

Ce changement de préposition entraîne un changement de conceptualisation. Il y a non congruence entre la polarité aspectuelle du verbe et celle de la préposition. *Ka pati*, verbe à polarité initiale impliquant un changement de lien de référence, régit la préposition *an* de localisation interne. *Fwans* représente la localisation finale et interne de *I* au terme du changement de lien de référence. *I* est localisé *an Fwans* au moment de l'énonciation alors qu'il ne s'y trouve pas. Nous pouvons concevoir la transformation de la phrase en double prédication : *I pati/ I an Fwans* (Il est parti/Il est en France). Cette analyse relève du principe d'anticipation décrit par VANDELOISE (1987 : 104). Avec *an*, la destination *Fwans* se conceptualise comme atteinte au moment de l'énonciation. Cette situation dynamique est associée à la primitive sémantique de téléonomie- « TÉLÉO »- qui traduit bien la capacité de *I* à viser une situation finale vers laquelle le procès est orienté. « TÉLÉO » est renforcé par « REPRES ». Avec *pou*, la téléonomie est affectée par le fait que le but visé n'est pas atteint, mais intentionnel. C'est cette valeur de *pou* que nous retrouvons dans le tour modal *Mwen pou pati (Je suis pour partir) (Je dois partir)*. Ici, *pou* relève du mode futurité. *Pou* préposition dans *I pati pou Fwans* établit une discontinuité entre intentionnalité et but. L'intentionnalité n'est qu'une disposition d'esprit qui nous pousse à viser un but, mais rien n'indique que ce but sera atteint. Avec *an* dans *I pati an Fwans*, il y a

continuité entre intentionnalité et but. *Pou* rend saillante l'intentionnalité. *An* indique que *I* contrôle l'intentionnalité et le procès jusqu'au terme final. Ainsi, *an* est holonyme pour *pou*. En d), la préposition \emptyset qui régit *Trinidad* a la même valeur sémantique que la préposition *an*. Cette absence de forme représentée par la préposition \emptyset nous indique que l'absence de forme n'est pas absence de conceptualisation. RAPATEL (2010), en présentant les prépositions « for » et « to », en arrive à la même conclusion. Cette alternance de formes, renvoie, par iconicité, à une différence de signification. Cette façon de concevoir nous suggère d'analyser deux nouvelles phrases : a¹) *Mwen pati pou Fwans chèché lavi* (Je dois partir pour France à la recherche d'un emploi). (Phrase bizarre) ; a²) *Mwen pati an Fwans chèché lavi* (Je suis parti en France à la recherche d'un emploi). (Phrase concevable). Pourquoi la phrase a¹) est-elle bizarre ? Si *pou* n'indique pas que le site est atteint, si avec *pou* il y a discontinuité entre intentionnalité et destination, *Mwen* ne peut pas *chèché lavi* (chercher la vie) dans une localisation fictive. Ainsi, la phrase a¹) est bizarre. En revanche, la phrase a²) est concevable dans le mesure où *an* indique, par anticipation, que le site *Fwans* est atteint. La bizarrerie de la phrase a¹) confirme notre conceptualisation. L'énoncé *Yo pini 'y pou manniè voras li* (On l'a puni pour sa voracité) nous amène à découvrir une autre valeur de *pou*.

Pou et l'expression de la causalité

Si dans l'expression du but-destination le syntagme prépositionnel en *pou* nous mobilise sur le second terme de la relation exprimée, le syntagme en *pou* causal s'analyse comme premier terme de la relation causale exprimée. Ainsi, *pou*-but est prospectif, et *pou*-causalité est rétrospectif. Dans *Yo pini 'y pou manniè voras li* (On l'a puni pour sa manière vorace) (Il a été puni pour sa voracité), *pou* met en relation deux situations conceptualisées comme dépendantes, liées par une relation de cause à effet. *Pini* est un verbe psychologique associé à « REPRES ». *Yo* représente un sujet-agent + humain animé, chargé donc d'intentionnalité. *Y* est patient de *yo*. *Manniè voras li* est l'argument qui permet à *Yo* de punir *y*. C'est ainsi que *pou* est un opérateur cognitif instrumental de causalité. *Pou* rend *manniè voras li* agentif causal étant donné que *Yo* est agentif sujet. *Pou* est donc un opérateur cognitif qui établit une co-référentialité de trait agentif entre *Yo*-sujet et *manniè voras li* - cause. *Pou* est un opérateur d'homologie de caractérisation. De ce fait, *pou* établit une coréférentialité entre *y* et *li*. *Manniè voras li* est la perception que *Yo* a de *i*. L'agentivité de coréférentialité est mise en évidence par la

paraphrase suivante : *Sé manniè voras li ki fè si yo pini'y* (C'est sa manière vorace qui a fait si on l'a puni) (C'est sa voracité qui est la cause de ce qu'on l'a puni). *Ki fè si* contenant *fè*, verbe d'agentivité canonique et sémantique primitive, établit le lien binaire entre cause et effet. *Pou* nous permet de conceptualiser la cause comme agentive pour l'effet résultatif patient. *Pou* établit donc un rapport indexical entre cause et effet. Nous avons ici à l'œuvre l'iconicité diagrammatique, compte tenu du fait que *pou* est un opérateur rétrospectif. Ainsi, il ne faut pas seulement considérer l'organisation syntagmatique, mais la valeur temporelle des propositions. C'est *pou* causal qui nous le révèle. *Pou* est un opérateur de la causalité directe.

Différence entre les sites de pou destination but et de pou relation de causalité

Dans *pou manniè voras li*, *pou* causal introduit un site avéré. Dans *pou Fwans*, *pou* destination-but introduit un site en perspective, non atteint. *Manniè voras li* est un fait avéré contenant une intensité. En effet, la punition est toujours consécutive à un comportement qui sort des normes. *Manniè voras li* dépasse les normes de *manjé*. *Pou*-causalité est un opérateur cognitif d'intensité que ROMERO (2007 :59) définit comme suit : « L'intensité d'un phénomène X consiste dans l'écart (ou la différence) entre deux états X1 et X2 relatifs à ce phénomène ». Ici, *pou* indique que le fait de degré d'intensité est plus qu'atteint. *Pou* est alors un opérateur de limite dépassée. Comment expliquer que *pou* puisse intervenir dans l'expression de la causalité et du but destination, deux concepts à sens opposés ? Pour répondre à cette question, nous allons considérer les phrases ci-après : a¹) *I ka pati pou Fwans* (Il est parti pour France) ; a²) *Yo pini'y pou manniè voras li* (On l'a puni pour sa voracité).

En a¹), *Fwans* se conceptualise en raison de *I ka pati*. C'est le motif introduit par *pou*. Si « le nominal introduit par « pour » vaut pour une « proposition » comme nous le suggère CADIOT (1991 : 25), *I ka pati pou Fwans* (Il part pour France) renvoie à *I ka pati pou i an Fwans* (Il part pour être en France). Cette paraphrase fait encore mieux émerger le concept de raison dans la sémantique de la phrase. Dans *yo pini'y pou manniè voras li*, *pou* permet de concevoir *manniè voras li* comme raison-motif de *Yo pini'y*. Nous privilégions le concept de motif. En effet, le motif, c'est ce qui nous pousse à faire quelque chose, à agir avec une intentionnalité. Alors, *pou* causalité et *pou* final sont liés par le concept de motif, tel que le conçoivent GROSS et PRANDI (2004 :96). Cela nous amène à dire que les effets de sens ne sont pas du fait du sémantisme de *pou*, mais du fait du cotexte de la préposition. Le schème

cognitif commun à *pou* causalité et à *pou* final-destination, c'est le motif. Le motif se laisse concevoir en échange-équivalence. En effet, ce que *I* reçoit en échange de *manniè voras li*, c'est la punition (*Yo pini'y*). Ce que *I* se propose en échange de sa localisation initiale implicite, c'est la destination explicite *Fwans*, *pati pou Fwans*. *Pou* permet de construire d'autres effets de sens à l'image des énoncés ci-après.

I gran pou laj li (Il est grand pour son âge) fait apparaître un autre effet de pou.

Dans cet énoncé, *pou* est régi par une construction adjectivale S + copule \emptyset + adjectif. Cette construction pose un état de fait constatable. *Pou* régit un substantif + trait possession. *Pou* établit un rapport de co-référentialité entre *I* et *li*. La préposition nous permet de concevoir *la j li* comme valeur générique qui vaut pour repère d'évaluation-comparaison. Cette valeur générique de *la j li*, c'est la connaissance partagée que nous en avons en liaison avec le critère taille représenté par *I gran*. *Pou* nous permet de concevoir donc une évaluation-comparaison entre la taille de *I* et la taille des personnes de son âge. *Pou* est un opérateur de comparaison entre intension et extension. Nous empruntons ces concepts à VANDELOISE (2006 : 137). *Pou* fonctionne en opérateur cognitif d'évaluation subjective d'intensité de contraste-écart par rapport à une norme. Cela nous fait penser à VANDELOISE quand il écrit « C'est ainsi qu'un homme ne peut être grand que s'il ne dépasse sa taille » VANDELOISE (2004 :26). De ce fait, *pou* nous permet de concevoir l'équivalence comme dépassée. *Gran*, adjectif positif selon la terminologie de VANDELOISE (2004 :26), est en lui-même une expression d'intensité, de scalarité. *Pou* précise et explicite la norme vis-à-vis de laquelle se situe l'entité graduable *I*. Cette précision est qualitative. Le schème associé à *pou*, c'est l'équivalence que nous qualifierons de fausse, car le repère-norme est dépassé. La maxime qui nous présentons maintenant va confirmer le concept de discontinuité confirmé par l'énoncé antérieur : *Sa ki pou 'w, lariviè pa ka chayé'y*

Sa ki la pou 'w, lariviè pa ka chayé'y (Ce qui est là pour toi, la rivière ne l'emporte pas) (BARTHÉLÉRY 2008:198)

Dans cette maxime, *pou* indique que *sa ki la* est destiné à *w*, mais que *sa ki la* n'est pas encore attribué à *w*. *Pou* indique ici une discontinuité entre destination et attribution *Pou*. est un opérateur du mode futurité et de discontinuité. Nous empruntons ce concept de futurité à BERNABÉ (2003 :141). La phrase *Sa ki la ba'w, lariviè pa ka*

chayé'y est bizarre, car *ba* suppose que *Sa ki la* a été donné à *w*. L'adverbe *la* indique que *sa* n'est pas en conjonction (*ba*) avec *w*. *La* suppose la disjonction spatiale. Le sémantisme de *ba* ne lui permet pas d'établir une continuité entre *la*, disjonction spatiale, et conjonction-attribution. Par ces deux exemples, nous avons voulu faire ressortir la notion de discontinuité inhérente à *pou*-destination. *Pou* peut être un opérateur de thématization comme dans *Pou an karenm i , ni bon lapli* (Pour un carême, il pleut beaucoup).

Cet énoncé présente *pou* en position de thématization, forme d'iconicité. Cette thématization, véritable mise en relief, se conceptualise en intensité dans la protase. Dans l'apodose, le marqueur d'intensité *bon* nous permet de concevoir *lapli* dans le contraste-écart par rapport à *pou an karenm*, norme. Sur le plan syntagmatique, l'énoncé présente la norme d'abord, puis, l'écart à la norme. L'atmosphère phrastique va donc en augmentant, et contribue cognitivement à installer l'expression de l'intensité dans l'énoncé. Ce conflit d'intensité dans l'atmosphère phrastique ne fait que mettre en relief l'écart à la norme représenté par *bon lapli*. La quantité est représentée en termes de qualité. C'est le pouvoir qu'a la langue créole de déplacer le type des mots. L'écart à la norme est un indice de norme. Il peut y avoir norme sans écart à la norme, mais, il ne peut y avoir écart à la norme sans norme. La thématization de la norme ne fait que rappeler la saillance de la norme et sa valeur dans la conceptualisation de l'Homme. *Pou*, c'est la discontinuité, le site dépassé, la fausse équivalence. La césure opérée par la virgule a une valeur iconique dans la mesure où elle nous présente norme et écart à la norme de façon distanciée syntagmatiquement. Nous allons maintenant présenter le concept de fausse équivalence. Cette appellation est de nous.

Ou pran an 6 pou an 9 (Tu as pris un 6 pour un 9) (Tu t'es trompé) ; Jou-a ou té pran an sis pou an nef (Le jour où tu t'étais fourvoyé) (BARTHÉLÉRY 2008 :214). I ba mwen dé mal pou an pè (Il m'a donné deux mâles pour une paire) (Il m'a couillonné); Pa pran dlo mouchach pou let (Ne prends pas l'eau d'amidon pour du lait) (Ne te méprends pas).

La fausse équivalence ou discontinuité d'équivalence

Dans ces phrases -maximes, *pou* met en relation deux entités qui partagent des traits de similitude. *6* et *9* sont tous deux des chiffres. *Dé mal* et *an pè* se partagent le trait numéral cardinal, 2. *Dlo mouchach* et *let* se partagent les traits « liquide » et « couleur ». *Pou* établit une relation d'équivalence quantitative, qualitative et de catégorie entre cible et site. Par ailleurs, l'atmosphère axiologique des phrases nous fait ressentir que

ces équivalences ne sont que des réductions d'altérité identitaire. *Pou* a pour schème la discontinuité. En effet, *6* n'est pas *9*; *dé mal* n'est pas *an pè*; *dlo mouchach* n'est pas *let*. *Ou pran* signifie que le sujet *ou* effectue une opération cognitive de perception faussée. *Ou pran* décanonise la sémantique primitive « REPRES ». Il y a confusion. *I ba mwen* signifie que *I* n'est pas dans la confusion de perception, mais que *I* fausse la capacité de perception de *mwen*, et tronque l'opération d'attribution. Nous pouvons concevoir la paraphrase suivante : *I fè mwen pran dé mal pou an pè* (Il m'a fait prendre deux mâles pour une paire). *I* est agent. *Mwen* est patient sémantique. Avec *ou pran* (tu as pris), la perception abstraite est exprimée en termes de préhension concrète, kinesthésique.

En quoi y a-t-il fausse équivalence ?

6 et *9* se ressemblent dans la morphologie, mais diffèrent dans l'orientation. C'est l'orientation qui révèle la valeur numérale cardinale de chacun de ces chiffres. Cette variation d'orientation est iconique à une variation de valeur objective numérique. *Dé mal* et *an pè* représentent chacun un ensemble de deux entités. C'est le trait « sexe » qui fait la différence. *Dé mal* constitue un binôme homosexuel, et *an pè* constitue un binôme hétérosexuel. La variation de sexe des entités mises en duo est iconique à une variation de représentation. *Dlo mouchach* est un liquide blanchâtre, non consommable; *let* est un liquide blanc, consommable. C'est le trait consommable qui fait la différence. Cette variation de caractérisation est iconique à une variation identitaire des entités concernées. Ainsi, *pou* nous invite à conceptualiser l'erreur, la duperie comme des opérations cognitives basées sur la tentative de réduction d'altérité entre deux entités qui présentent des traits partagés. *Pou* est un opérateur cognitif de fausse équivalence. Cette fausse équivalence se construit à partir de la possibilité d'erreur de perception opérée sur des entités. Il y a erreur quand le sujet épistémique opère sa fausse opération d'équivalence. Il y a duperie quand un agent, le dupeur, provoque l'opération de fausse équivalence de duperie à partir d'entités qui présentent un ensemble de traits identiques associés à moins de traits dissemblables. La discontinuité est inhérente aussi aux entités. Pragmatiquement, *pou* est un opérateur de discontinuité d'équivalence. Pour qu'il y ait erreur et duperie, il faut qu'il y ait à la fois ressemblance et dissemblance entre les entités perçues. Ces exemples nous révèlent que la perception que nous opérons sur les objets du Monde Référentiel peut ne pas révéler l'identité réelle de ces mêmes objets. La fausse équivalence, qui suppose la comparaison, nous conduit

à analyser le rapport qu'il peut y avoir entre *pou* et *kon* (comme). Ainsi, nous pourrions répondre à la question qui suit :

Que nous révèle pou quand à la catégorialité de kon?

a) *Mwen pa lé'w pou konbos* (Je ne veux pas de toi pour rivale).

b) *Mwen pa lé'w kon rival* (Je ne veux pas de toi comme rivale).

Kon peut-il être préposition ? Cette question a été posée pour « comme », correspondant français de *kon*. PIERRARD (2002/1) a mis en évidence le fonctionnement prépositionnel de « comme ». Pour notre part, nous pensons que *pou* et *kon* peuvent être synonymes cognitifs dans des cotextes précis. Dans nos énoncés a) et b), *pou* et *kon* introduisent un nom nu. Ce fait donne au syntagme en *pou* et *kon* une forte cohésion. Cette cohésion est un trait essentiel du syntagme prépositionnel. Tout comme *pou*, *kon* établit une relation entre deux entités appartenant à la même catégorie nominale. Le test de l'interchangeabilité *pou/kon* est déterminant. En effet, les deux marqueurs établissent le même rapport cognitif entre terme de gauche et terme de droite. *Pou* établit le rapport d'équivalence, et *kon* établit le rapport de comparaison d'égalité. Comparaison d'égalité et équivalence sont deux concepts synonymes cognitifs. La comparaison est l'opération d'évaluation de l'équivalence. *Kon* comparatif d'égalité présente une intersection cognitive avec *pou* dans la mesure où le comparatif d'égalité est indice d'équivalence. De par son schème de discontinuité, *pou* peut aussi contribuer à l'expression du temps. Nous allons considérer le contraste établi par les énoncés a), b), c) et d) qui suivent pour le prouver.

Pou temporel

a) *Mwen ka pati dé simenn* (Je pars deux semaines).

b) *Mwen ka pati pou dé simenn* (Je pars pour deux semaines).

c) *Mwen ké paré pou midi* (Je serai prêt pour midi).

d) *Mwen ké paré a midi* (Je serai prêt à midi).

En a), *Mwen ka pati pou dé simenn*, *pou* permet de conceptualiser *dé simenn* en équivalence temporelle d'évaluation d'absence du site initial implicite. *Dé simenn*, c'est l'équivalence temporelle prévue. En b), *Mwen ka pati pou dé simenn*, le morphème \emptyset crée une coïncidence temporelle entre *pati* et *dé simenn*. Par iconicité, ce morphème \emptyset nous permet de conceptualiser *dé simenn* en temps réel d'équivalence d'absence du site initial rendu implicite

par *pati*. Il y a rapprochement maximal temporel entre *pati* et *dé simenn*. Par iconicité diagrammatique, ce rapprochement de formes établit un rapprochement entre forme et signification. *Dé simen* coïncide avec la durée de l'absence. Par iconicité, l'ajout de la forme *pou* renvoie à une variation de signification. *Pou* est donc un opérateur de discontinuité d'équivalence. Sur le plan syntagmatique, *pou* crée la distance entre le pôle verbal de gauche et le pôle complément de droite. Il en va de l'iconicité diagrammatique. Le contraste entre *pou* en c) et a en d) est tout aussi éloquent avec *ké paré*. Si *pou* laisse paraître une imprécision temporelle, *a* exprime une précision et une coïncidence temporelles. *Pou* est un opérateur cognitif subjectif d'imprécision temporelle. La langue anglaise rend cette opposition par l'alternance « for/at » comme dans « I'll ready for ten »; « I'll ready at ten ». Se référant au domaine temporel, « at » exprime la coïncidence-précision, alors que « for » exprime l'imprécision subjective d'évaluation temporelle. L'opposition se joue entre continuité et discontinuité. En langue espagnole, nous aurons le contraste entre « para » et « a » comme dans « Estaré listo para las cinco »; « Estaré listo a las cinco ». « A » exprime la coïncidence temporelle entre « estaré listo » et « las cinco ». « Para » explicite un mouvement d'approche temporelle. C'est l'intention du locuteur qui s'exprime. Rien n'indique que cette intention sera réalisable. Ainsi, « para » laisse apparaître l'opposition entre subjectivité et objectivité. *Pou* temporel fait valoir le schème cognitif d'équivalence assorti du trait imprécision-discontinuité. L'imprécision est une discontinuité de perception de la réalité. *Pou* est méronyme du morphème \emptyset en matière de l'évaluation d'équivalence temporelle. Le morphème \emptyset temporel est un opérateur cognitif d'évaluation objective. *Pou* est un opérateur cognitif d'évaluation temporelle subjective d'imprécision. La préposition *pou* intervient dans la construction de nombre d'expressions en langue créole martiniquaise. Nous allons en analyser quelques-unes.

Quelques constructions particulières

Sa bon pou lagrip (C'est bon pour la grippe).

Nous notons d'emblée la non congruence de polarité des entités linguistiques que *pou* relie. Nous basant sur le concept d'isotopie tel que le définit RASTIER (1987 :87-108), nous dirons que *pou* nous oriente sur le terme de gauche, premier terme de la relation. En ce sens, il y a analogie avec *pou* dans l'expression de la relation causale. Mais, *pou* développe forcément sa portée sur le terme qu'il régit, *lagrip*. La logique vaudrait *kont lagrip* dans la mesure où axiologiquement *lagrip* est adversaire de celui qui en souffre. *Pou* opère donc un

changement de type sur *lagrip*, et nous permet donc de nous représenter *lagrip* comme passif. Une maladie qui est passive ne nous affecte pas. C'est ainsi que *pou* nous invite à nous représenter *lagrip* comme mentalisé, abstrait. Il y a discontinuité entre *lagrip*, maladie qui affecte et *lagrip*, maladie vue comme virtuelle, mentalisée. Régissant *lagrip*, *pou* est un opérateur cognitif de mentalisation. Nous pouvons concevoir la transformation en proposition *Sa bon pou djéri lagrip lè ou ni'y* (C'est bon pour guérir la grippe quand tu l'as). « Guérir la grippe » équivaut à « contre la grippe ». Le schème cognitif de *pou* dans ce cadre, c'est l'équivalence d'adéquation. Le locuteur fait valoir sa connaissance empirique partagée. Nous avons vu que, dans cet exemple, *pou* nous oriente à la fois vers le terme de gauche, premier terme de la relation, et vers le terme de droite, deuxième terme de la relation. De ce fait, *pou* exprime à la fois cause et but. Rappelons que cause et but sont reliés par le concept de motif. Nous pouvons constituer un corpus d'analyse à partir des expressions ci-après.

- a) Nou manjé foyapen an nonm pou nonm.
- b) I ka réponn manman'y chou pou chou.
- c) Dépi yo kouché, sé do pou do.
- d) Béliya pou nonm lan !
- e) Bout pou bout versus abouté.
- f) Mwen fann koko a an dé pou dé.
- g) Péi a pati tjou pou tet.
- h) Misié sé an piti pou mal.
- i) I bati pou lafos.
- j) Nou rété pou la pléré.
- k) Mwen pou'w.

a) *Nou manjé foyapen an nonm pou nonm* (Nous avons mangé du fruit à pain sans viande).

Cette construction signifie que le légume (*foyapen*) a été consommé sans *lachè* « viande ». *Pou* établit une relation de symétrie-équivalence entre terme de gauche et terme de droite, *nonm*. Métaphoriquement, *nonm* représente *foyapen*, et *lachè*, la femme. Ainsi, un plat canonique se représente en *nonm épi fanm* (homme et femme), *lédjim épi lachè* (légume et viande). *Nonm pou nonm*, c'est donc *lédjim san lachè* (légume sans chair). Nous sommes dans la métaphorisation sexuée de la composition d'un plat. Nous pouvons concevoir que, dans l'alimentation, le côté légume- aliment dur est assimilé à l'homme, et le côté

charnel et souple, à la femme. Il en va des représentations que nous avons de l'homme et de la femme. Le schème cognitif de *pou* ici, c'est la coréférentialité-équivalence. *Lachè* ne met pas de discontinuité dans la présentation du plat. Le schème de *pou* ici évoque par mentalisation celui de *san*, préposition de l'absence.

b) *I Ka réponn manman'y chou pou chou* (Il répond à sa mère chou pour chou).

Réponn est un verbe qui suppose une interaction langagière. *Réponn chou pou chou* est d'axiologie péjorative, et exprime le fait que cette interaction langagière est ininterrompue et crispée. Nous sommes dans du comitatif d'opposition. Par iconicité, l'allitération en *[ou]* traduit la continuité de cette interaction. *Chou pou chou* est indexical pour le statut cognitivo-émotionnel des interlocuteurs. Chaque répartie de l'interaction se conceptualise en *chou*, métaphoriquement riposte agressive. Le schème de *pou* ici, c'est l'équivalence dans un cotexte d'opposition. *Pou* nous amène à nous représenter les actants comme égaux symboliquement. Cette affirmation renforce l'idée de continuité. Par iconicité, cette idée d'égalité symbolique tient aussi au fait que *pou* est opérateur de réduplication de *chou*. *Pou* est un opérateur de symétrie. Cette construction nous renvoie à l'expression *Yo ka fè koris* (Ils se disputent) qui traduit bien la continuité des échanges.

c) *Kouché do pou do* (Coucher dos pour dos) (Coucher dos contre dos).

Pou établit une symétrie en *do*, méronyme corporel. Cette expression présente les deux actants en rupture communicationnelle. En effet, le dos n'est pas porteur des sens de communication de l'homme. Dans ce cas, *pou* contribue à un effet de sens de discontinuité. Cette discontinuité s'opère par le biais du corps. Elle est incorporée. Nous retrouvons cette discontinuité dans *bout pou bout* (*bout pour bout*). Dans *abouté* (*abouter*), le préfixe *a* de *abouté* nous renvoie à la continuité dans la construction d'un holonyme. En e), l'expression *Abouté sé mòso fil la* (*Aboutez les morceaux de fil !*) nous le montre bien. En revanche, la phrase *Mété sé mòso fil la bout pou bout* (*Mettez les morceaux de fil bout pour bout*) signifie la discontinuité. *Abouté* suppose que nous attachions *sé mòso fil la* afin qu'il donne un seul fil continu. *Bout pou bout* suppose que *mòso fil* sont juxtaposés l'un contre l'autre. *Pou*, c'est la discontinuité. Pragmatiquement, *pou* et *a*-préfixe forment une paire cognitive d'opposition. *A* renvoie au comitatif d'attachement, et *pou*, à cette rupture de comitatif. Cette analyse renforce l'idée d'intersection cognitive entre *pou*-discontinuité et *san* privatif. Elle révèle aussi l'intersection cognitive entre *a* et *épi*.

d) *Béliya pou nonm lan!* (*Béliya pour l'homme!*) (*Vive l'homme!*) (*Chanson populaire*).

Le chant *Béliya* est destiné à *nonm lan* (l'homme) afin de le vénérer. *Pou* a pour schème cognitif la destination-motif. Même si l'homme est bénéficiaire de la performance de la chanson, la langue créole rend pertinent *pou*, et non *ba*. Il en va de la saillance de l'idée de motif. Nous proposons de considérer cette expression comme idiomatique. *Pou* fonctionne ici en opérateur d'idiotisme assorti du trait motif d'attribution.

f) *Mwen fann koko a an dé pou dé* (*J'ai fendu le coco en deux parts égales*).

Que porte le syntagme *pou dé* dans cette phrase ? En f), *Mwen fann koko a an dé* (J'ai fendu le coco en deux), *an* permet de conceptualiser *dé* en contenu de caractérisation pour *fann koko a*. *Pou dé* porte une précision d'ordre géométrique que la construction grammaticale *fann dé pou dé* rend plus explicite. C'est l'équivalence-symétrie. Cette coréférentialité nous permet de nous représenter *dé* comme moitiés, parts égales entre elles. Ici, *pou* c'est la continuité de caractérisation. L'ordre a placé *an* d'abord, puis, *pou*. Par iconicité diagrammatique, cette organisation syntagmatique renvoie au fait que l'idée de « couper » est antérieure à l'idée de caractérisation symétrique de cette même opération. *Pou dé* précise *an dé*. Il y a une gradation de l'imprécis vers le précis. L'homme est plus enclin à la progression de l'imprécis vers le précis.

g) *Péi a pati tjou pou tet* (*La situation du pays se dégrade*).

Pou relie deux entités différentes, toutes deux méronymes corporels. Il y a donc une discontinuité d'alternance. Cette discontinuité crée un renversement : *tet* vient en bas - derrière, *tjou* vient en haut-devant. *Pou* est un opérateur de renversement axiologique. *Pati tjou pou tet*, c'est *pati douvan dèyè* (devant derrière). *Tet*, siège de la réflexion, secrète les idées qui canoniquement permettent à l'homme d'avancer. *Tjou* secrète des excréments. Ainsi, dans l'expression, les excréments remplacent les idées. Les excréments se conçoivent en idées mauvaises qui ne permettent pas à l'homme d'avancer. *Pati tjou pou tet* est un mouvement de déraison. *Pou* a pour valeur « à la place de ». C'est l'équivalence par substitution assortie du trait discontinuité. Le renversement crée le désordre. Nous sommes dans l'échange sans qu'il y ait représentation d'égalité symbolique entre les entités d'échange. Cette expression exprime l'idée de mouvement abstrait dans la mesure où *pati* ne rend pas explicite un mouvement physique de *péi*. C'est la représentation que le locuteur se fait de *péi* qui est dynamique vers le pire. LANGACKER (1987:168) nous rappelle bien que

« Terms for motion and other spatial relationships are commonly extended to nonspatial domains ».

h) *An piti pou mal* (Un petit en échange de la saillie) (*mal* = valeur génétique supérieure → étalon).

Dans la société traditionnelle, la coutume voulait que l'on prêtât l'étalon (*mal*) pour la saillie. En retour, l'emprunteur offrait au prêteur un produit de la portée. Généralement, c'était le plus petit, le moins vigoureux. Ainsi, *an piti pou mal* se conceptualise en homme chétif. *Mal* se conceptualise en valeur génétique axiologiquement supérieure-étalon, alors que *piti* se conceptualise en entité chétive. L'hérédité génétique est interrompue. *Pou* permet de construire l'idée de comparaison qui ne nous autorise pas ici à concevoir une équivalence entre le comparant et le comparé. C'est la discontinuité d'hérédité. L'équivalence est rompue. Nous sommes dans la métaphore de la perte d'hérédité génétique.

i) *I bati pou lafos*

I bati pou la fos (Il est de forte constitution) se dit d'une personne dont la constitution physique inspire la force. *Pou* établit un rapport indexical entre *bati* et *lafos*. *Pou* est un opérateur d'isotopie. Il y a continuité de sèmes entre *bati* et *lafos*. C'est la perception que le locuteur a de *I*. *Pou* exprime de l'iconicité dans la mesure où le corps de *I* est à l'image de la force. Le schème cognitif de *pou*, c'est l'équivalence associé au trait indexicalité et iconicité. Il n'y a pas de forte constitution sans force corporelle.

j) *Nou rété pou lapléré* (Nous avons eu les pleurs en guise de consolation).

Rété est un verbe qui exprime le résultat-effet. *Rété*, c'est l'atélécité qui traduit le fait que *Nou* est impuissant dans son état. *Nou* est victime. C'est la conséquence. *Pou* permet de conceptualiser *lapléré* comme comportement caractérisant *Nou* après des événements de causalité. Le schème cognitif de *pou*, c'est l'équivalence-contiguïté assorti du trait effet-résultat. Il y a continuité entre cause et conséquence. Nous sommes dans la modalité de l'être qui subit un état de fait. *Pou* convoque le trait conséquence.

k) *Mwen pou'w !* (Je suis pour toi !)

Il y a continuité de point de vue et de valeur entre *Mwen* et *w*. La discontinuité de l'identité des personnes permet une continuité-équivalence de point de vue et de valeur. C'est ainsi

que *pou* nous convie à conceptualiser le contrat moral, l'accord dans une discontinuité d'actants. *Pou*, c'est le comitatif de valeurs. C'est ce comitatif qui nous permet de mettre en évidence l'intersection cognitive entre *Mwen pou'w* et *Mwen épi'w* (Je suis avec toi). Ainsi, *pou* crée l'effet de sens *épi*. L'équivalence est un concept de comitativité. Le schème de *pou*, c'est l'équivalence assortie du trait accord. Le contraire de *Mwen pou'w*, c'est *Mwen kont ou* (Je suis contre toi).

Conclusion

Malgré tous les effets de sens auxquels contribue *pou*, la préposition fait valoir un schème cognitif unifié. Le cotexte est éloquent. Cependant, il faut que les données cotextuelles soient assorties d'une analyse sémantique indispensable là où la seule analyse syntaxique est limitée et inopérante. C'est l'analyse fonctionnelle qui révèle que le schème d'équivalence- échange semble être un schème unificateur. Dans un énoncé du type *Sé kon pou Bèlè, la ni prensip* (C'est comme dans *Bèlè*, il y a des principes), *pou* peut être glosé par *adan* (dans). Nous aurons *Sé kon adan Bèlè...* (C'est comme dans *Bèlè...*). *Adan* rend implicite un domaine de valeur qui partage avec *Bèlè* un trait essentiel de rapport contenant-contenu, *la ni prensip*. *Pou* établit le rapport d'équivalence-coïncidence entre ces deux domaines. La glose par *adan* dit que l'équivalence est indexicale pour un rapport contenant-contenu. En effet, deux choses sont équivalentes si elles présentent symboliquement le même contenu. *Adan* et *pou* présentent une intersection cognitive. *La ni prensip* est le contenu d'équivalence commun contenu dans *Bèlè* et l'autre activité rendue implicite par *kon*. Dans *Pou mwen, misié sé an sakré kouyon* (Pour moi, il est un sacré couillon), *pou* fait valoir son schème cognitif d'équivalence. *Pou* nous permet de concevoir *Mwen* comme agent-trajet d'évaluation subjective. *Pou mwen*, c'est l'expression de la conviction qui résulte d'analyse de faits antérieurs. *Pou* est un opérateur de la grammaire des présupposés. *Misié sé an kouyon*, c'est la conclusion que *Mwen* tire des comportements passés qu'a eus *misié*. *Pou* est un opérateur de raisonnement hypothético-déductif. *Pou mwen* a une valeur épistémique. *Mwen* suppose la présence-croyance de d'autres interlocuteurs. *Pou* permet à *Mwen* de se dégager des autres et des points de vue des autres. *Pou* permet de conceptualiser *Mwen* en repère-norme, stable. *Pou* crée de la discontinuité qui s'affirme subjectivement. La thématization de *Pou mwen* est iconique à la force de conviction de *mwen*. Avec *pou*, le locuteur se distingue de ses interlocuteurs. Ce sont là aussi des effets de sens dont est capable *pou*. *Pou*, c'est la preuve que la pragmatique construit la signification. *Pou*

mwen a pour synonyme cognitif *Dapré mwen*. La thématization de *Pou mwen*, forme d'intensité, traduit la saillance du point de vue exprimé par *mwen*. Tout comme l'affirme CADIOT(1991) pour la préposition « pour », *pou* est une préposition dont les effets de sens sont variés. *Pou* n'a pas toutes les valeurs de « pour » français. C'est ainsi que nous pouvons concevoir le doublet *pou/ba*, deux prépositions en distribution complémentaire. *Pou* établit le lien conceptuel *bon pou lagrip / bon pou djéri lagrip*. *Pou* a une valeur de tri comme dans *Yo pini'y pou manniè voras li*. C'est la voracité qui est en cause, pas autre chose. *Pou* a une valeur d'aspect distributif dans *chou pou chou*. *Pou* présente son site comme stable. L'expression *gran pou laj li* nous indique que le site a la stabilité de la norme. *Pou* nous montre l'intersection cognitive entre cause et but/motif. *Pou* marque l'intention dans les domaines spatial et temporel (*pou Fwans, pou an simenn*). *Pou* marque la discontinuité et la continuité (*do pou do, chou pou chou*). *Pou* peut être préposition orpheline comme dans *Sa ki pou ?* (Qui est pour ?) Les effets de sens sont variés.

Pou et l'effacement, une forme de modalisation

- a) Pantalon an jis kont pou'w.
- b) Pantalon an jis kont ou.
- c)Pantalon an tro jis pou'w.
- d) Pantalon an tro jis ou.

a) *Pantalon an jis kont pou'w* (Le pantalon est vraiment à ta taille).

Le marqueur *jis kont* (juste compte) est un marqueur intensif qui renforce l'équivalence-adéquation que *pou* introduit. *Jis kont pou* établit cette relation d'adéquation maximale entre la cible, *pantalon an*, et le site, *w*. Le nombre de formes est iconique au degré d'adéquation. Par iconicité, l'effacement de la préposition *pou*, créant un rapprochement maximal *jis* entre *kont* et *ou*, ne fait que confirmer en renforçant l'équivalence-adéquation entre *pantalon an* et *w-ou*.

c) *Pantalon an tro jis pou'w* (Le pantalon est trop juste pour toi).

Avec *tro jis pou*, l'équivalence-adéquation est transformée en inadéquation d'équivalence. *Tro* a la propriété de saisir un dépassement de la substance de *jis*. Ainsi, *tro jis* devient de polarité négative. En effet, *jis* exprime déjà sa « plénitude de substance ». Nous empruntons ce concept de plénitude de substance à POTTIER (1962 : 134). *Tro jis*

(Trop juste) équivaut à *tro piti* (trop petit). L'effacement de *pou* dans ce cas n'est pas possible, car *pou*, par iconicité, doit marquer l'écart d'inadéquation entre pantalon *an* et *ou* - norme/référence.

La préposition ba

Eléments de corpus

[...] *épi nou ké alé achté an wob ba'w* ([...] et nous irons t'acheter une robe). BARTHÉLÉRY (2008: 141).

Man ké pran an chanm ba'w an lotel-la man yé a (Je vais prendre une chambre pour toi à l'hôtel où je suis) BARTHÉLÉRY (2008:141).

Pa fè wol ba mwen!(Ne cherche pas à me tromper !) BARTHÉLÉRY (2008:156).

Dans ces énoncés, *ba* permet de conceptualiser son régime comme bénéficiaire-destinataire du C.O.D. du verbe recteur. Ce rôle sémantique de bénéficiaire apparaît aussi dans *Mwen pòté lajan an ba'w* (J'ai porté l'argent pour toi). *Mwen* se met en disjonction avec *lajan an*, et ensuite *w* se met en conjonction avec *lajan an*. Il y a transfert. Sémantiquement, *pòté* induit ce transfert. Le sémantisme de ce verbe nous autorise à concevoir *Mwen* comme porteur, et *lajan*, comme porté. Pragmatiquement, le concept d'attribution-bénéfice rend implicite un rapport porteur-porté. Ce transfert suppose que l'agent-sujet opère avec l'objet de transaction un mouvement spatial vers le bénéficiaire-réциpiendaire. *Mwen* se conceptualise en véhicule-instrument de transfert, et *lajan an* représente l'objet de transaction. Cette opération suppose un trajet de transaction. *Ba* est donc une préposition qui implique la notion de trajet dont *pa* est la préposition canonique. Le comitatif de conjonction préalable sera affecté par un comitatif de disjonction en vue d'une nouvelle conjonction finale. Nous sommes dans le comitatif de transfert et d'attribution. *Pòté* est un verbe à trois valences : sujet, C.O.D¹. et C.O.D².- destinataire. Associé au schème bénéficiaire, *ba* est canoniquement régi par un verbe à trois valences. L'ordre des valences est linéaire. Le syntagme prépositionnel en *ba* est en dernière position après le C.O.D¹. affecté par le transfert. La construction créole place la personne réциpiendaire après l'objet de transfert. Il en va du statut cognitif de borne finale de réception de la personne (réциpiendaire). Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. *Ba* établit un rapport indexical entre objet de transfert et réциpiendaire. Il n'y a pas transfert sans réциpiendaire. Il n'y a pas objet de transfert sans agent de transfert. Nous pouvons ainsi établir un rapport indexical entre les valences du verbe recteur. Ce rapport indexical est iconique. En effet, il est à l'image même de l'organisation syntagmatique de la phrase. *Ba*

suppose *ni* (avoir), verbe de possession. Le schème de *ba* laisse apparaître une sérialisation verbale *ni-ba* (avoir-donner). Cette sérialisation peut se concevoir syntagmatiquement. Quand nous disons *Daniel tjuyi mango ba Jojo* (*Daniel a cueilli des mangues pour/donner à/ Jojo*), nous sommes tenté de concevoir une sérialisation verbale *tjuyi...ba* (cueillir pour donner). Il en va du sémantisme du cotexte, et du fait que *ba* est à la fois préposition et verbe. Cette sérialisation place en première position *tjuyi* puis, le verbe de transfert. Il y a iconicité avec la pragmatique. Nous pouvons concevoir la transformation en double prédication suivante : *Daniel tjuyi mango* (Daniel a cueilli des mangues). *Daniel ba Jojo mango* (Daniel a donné des mangues à Jojo). *Ba* revêt sa valeur verbale ici. Ce morphème de l'attribution de bénéfice nous rappelle la non étanchéité des classes préposition et verbe. C'est parce que *mango* est une entité discrète que *mango* peut être objet de transfert concret. Toutefois, la métaphore nous permet de concevoir le déplacement de méronyme impropre comme dans *Lik ouvè tjè'y ba Lili* (Luc a ouvert son cœur à Lili). *Lili* est récipiendaire de ce que ressent *Lik* pour elle. *Ba* est une préposition qui témoigne de la mobilité des objets discrets du Monde Référentiel. La phrase qui suit est porteuse d'une ambiguïté que nous allons rendre explicite.

Une ambiguïté liée à la valeur de ba.

Pòté sak la ba Daniel (Porte le sac pour Daniel).

Cette phrase est porteuse d'une ambiguïté que seul le contexte permet de lever. Il en va de la valeur de *ba*. *Daniel* peut être bénéficiaire-réceptiendaire de *sak*. *Daniel* peut être bénéficiaire-réceptiendaire d'un service rendu représenté par *pòté sak la*. *Ba*¹ nous focalise sur le C.O.D., et *ba*² nous focalise sur le syntagme verbal. Le schème cognitif de *ba*², c'est le bénéfice associé au trait substitution. *Ba*² suppose que le sujet-agent du verbe prenne la place (physique et spatiale) de son bénéficiaire. Il y a substitution. Nous pouvons ainsi concevoir aisément la paraphrase suivante : *Pòté sak la an plas Daniel* (Porte le sac à la place de Daniel). La préposition *an* nous permet de nous représenter *plas Daniel* comme contenant pour le sujet-agent du verbe. De ce fait, ce sujet-agent va aussi développer un flux d'énergie à la place de son bénéficiaire. Dans *Pòté sak laplas Daniel*, l'effacement de la préposition *an* - qui induit une transformation morphologique de *plas-* crée un rapprochement maximal conceptuel entre les formes qui, par iconicité, rend plus saillante l'idée de substitution. *Ba* peut recevoir une autre signification. Il s'agit de *ba*₃, datif éthique. L'énoncé ci-après en est une illustration :

Pa alé pran pies so ba manman'w la (Ne vas pas prendre aucune chute pour ta maman là !)

Il est évident que si *ou pran an so* (tu fais une chute), c'est son corps-esprit qui sera affecté par *an so*. *Manman'w*, de son côté, sera affecté en Esprit. En effet, elle devra assumer *dézagréman traka so a* (les soucis que lui procure la chute de *ou*). *Traka a ké rété ba'y* (Les tracas lui reviendront). *Sé traka a i chèché ba manman'y* (Le soucis qu'il a causés à sa mère). *Ba* datif éthique est une préposition du transfert d'affect. L'attribution peut affecter. L'attribution n'est pas toujours d'axiologie méliorative. Le schème cognitif de *ba³* datif éthique, c'est le bénéfice-destination par renforcement de propos. *Ba³* marque la relation affective qu'il y a entre le locuteur et le sujet de *alé pran pies so*, d'une part, et la relation affective entre *manman'w* et ce même sujet, d'autre part. Le locuteur pourrait être affecté en même temps que *manman'w*. De ce fait, *ba³* est un opérateur de transfert d'affects hiérarchisés. C'est un opérateur d'effets illocutoires. C'est en ce sens qu'il y a renforcement de propos. *Ba* est un morphème du comitatif. *Ba¹* met clairement en évidence le comitatif de co-spatialité, de co-présence. *Ba²* nous convie à proposer le concept de comitatif de substitution. C'est la valeur vicariante de *ba*. *Ba³* nous invite à proposer le concept de comitatif de transfert d'affect. En tant que morphème du comitatif, *ba* développe une intersection cognitive avec *épi* (avec). Nous allons nous y attarder maintenant.

Ba versus épi

Les phrases qui suivent nous présentent une scalarité du comitatif.

a) *Mwen ka pòté sak la ba¹ Daniel* (Je porte le sac pour Daniel).

b) *Mwen ka pòté sak la ba² Daniel* (Je porte le sac à la place de Daniel).

c) *Mwen ka pòté sak la épi Daniel* (Je porte le sac avec Daniel).

En a), le comitatif est acquis à la fin du procès exprimé par *ka pòté*. C'est le comitatif de conjonction. Dans ce comitatif de conjonction de fin de procès, le bénéficiaire ne participe pas au flux d'énergie nécessaire à *ka pòté*. Il n'y a pas comitatif de flux d'énergie. En b), le comitatif de substitution n'annule pas le comitatif de co-présence et de co-spatialité. En effet, *Daniel* -bénéficiaire peut marcher non loin de *Mwen* qui exécute le procès *ka pòté*. *Daniel* peut être absent physiquement, et présent par mentalisation. C'est la pragmatique qui nous permet de trancher. Dans ce cas de comitatif de substitution, il n'y a pas de comitatif de flux d'énergie dans l'exécution du procès télélique représenté par *ka pòté*. En c), *épi* suppose

le double comitatif du début du procès jusqu'à son terme. Il y a comitatif de co-spatialité et comitatif de flux d'énergie nécessaire à la réalisation de *ka pòté*. Il y a une accumulation de comitatif avec *épi*. Nous sommes en mesure de présenter la synthèse suivante: *Ba¹* encode le concept de bénéficiaire. *Ba²* représente la fonction vicariante. *Ba³* met en évidence la notion de datif éthique. Le schème supérieur de *ba¹*, *ba²*, *ba³*, c'est la destination-attribution. La variation de sémantisme du cotexte est iconique à une variation de signification.

Conceptualisation

Épi nous révèle la non agentivité du régime de *ba¹* et de *ba²*. *Épi* met son régime et le sujet syntaxique du verbe recteur en comitatif de référentialité. Sujet et régime du verbe recteur se mettent en conjonction de rôle sémantique d'agents. Pour ce qui est de l'agentivité, *épi* est holonyme pour *ba¹* et *ba²*. Avec *ba¹* et *ba²*, seuls les sujets du verbe recteur sont agents. Avec *épi*, sujet et régime sont agents.

La co-occurrence pou-ba

Nous sommes témoin d'énoncés porteurs des morphèmes *pou* et *ba* comme *Mwen pou X*; *mwen ké voté ba'y* (Je suis pour X ; je vais voter pour lui). Nous sommes dans la conceptualisation du contrat moral. La continuité-*pou* entre les valeurs morales et idéologiques de deux individus se concrétise par un transfert de bénéfice concret exprimé par *ba*. Le bénéfice se conceptualise en destination atteinte. *Pou* et *ba* sont deux prépositions en distribution complémentaire. Ces deux prépositions sont des sémantiques primitives. *Ba* permet de construire des expressions originales. Nous allons en étudier quelques-unes.

Des expressions originales

a) *Travay ba* (travailler pour); b) *ba kò mwen* (pour moi).

c) *Pran sa ba/pou* (prendre cela pour) ; d) *mwen pè ba 'w* (j'ai peur pour toi).

Travay est un verbe d'action avec ou sans changement de lieu de référence. Selon l'activité qui caractérise *travay*, le flux d'énergie physique est plus ou moins développé. L'expression citée en a) peut avoir des significations différentes. La signification canonique est illustrée par des énoncés du type *Mwen ka travay ba Rojé* (Je travaille pour Roger). Cet énoncé nous indique que le sujet-agent *Mwen* met son flux d'énergie au bénéfice de *Rojé* à travers une activité. En retour, *Mwen*, canoniquement, est bénéficiaire-récepteur d'un salaire. Le salaire est attribué symboliquement en échange-équivalence du flux d'énergie engagé dans la

réalisation de *travay*. L'échange-équivalence n'est pas sans rappeler le schème cognitif de *pou*. Ainsi, *ba*¹ rend implicite *pou*. Dans *Mwen ka travay ba Lédikasion Nasional* (Je travaille pour l'Éducation Nationale), nous avons une métonymie « l'Institution pour les responsables de l'Institution ». « El punto de referencia », c'est *Lédikasion Nasional*, et « La zona activa », ce sont les responsables de *Lédikasion Nasional*. Nous empruntons ces concepts à CUENCA et HILFERTY (2011 :110-116).

Dans l'énoncé *Séansié a ka travay ba'y* (Le séancier officie pour lui), nous sommes dans le cadre magico-religieux. *Travay* consiste à chercher la cause du mal qui affecte *y*. Dans ce contexte, *travay* se réalise par la divination ou autre procédé immatériel. La présence physique de *y* n'est pas indispensable. La variation de caractérisation du cadre référentiel est iconique à une variation de signification. La pragmatique opère sur *travay* un changement de type que nous retrouvons aussi dans l'énoncé suivant *Tanbou a ka travay ba'w* (Le tambour travaille pour toi). *Tanbou a* pour fonction de libérer la créativité-esprit du danseur en anticipant sur sa performance. *Tanbou* est un devin comme le *séansié*. Nous sommes dans la métaphorisation-personnification. Cette analyse apparaît dans *Fok tanbou a wè sa'w ké fè a pou i travay ba'w* (Il faut que le tambour voie ce que tu vas faire pour qu'il travaille pour toi). Dans cet énoncé, *travay ba'w* fait ressortir la capacité d'anticipation perceptuelle de divination de *tanbou a* mis pour *tanbouyé a* (le joueur de tambour). C'est la métonymie l'instrument *tanbou a*, « punto de referencia » pour *tanbouyé a*, « zona activa ». Il en va du statut cognitif du *tanbou*. C'est un demi-dieu qui se conçoit en prolongement du corps-esprit du joueur qui le chevauche. Deux entités qui sont dans le prolongement l'une de l'autre peuvent se substituer l'une à l'autre. C'est le principe de l'indexicalité. C'est cette même personnification que nous retrouvons dans *Wou tala ka travay bien* (Cette houe travaille bien). L'instrument aratoire est nommé à la place de celui qui le manipule. Nous sommes dans l'indexicalité. Cette métonymie rend explicite l'instrumental, *épi*. Nous sommes dans la métaphore « L'instrument est le compagnon de celui qui l'utilise ». Cette métaphore rend l'instrument ergatif. Selon la conception de POTTIER (1974 :128-134), l'ergativité relève de la zone de puissance. La forme *travay* permet de structurer l'énoncé *Fok mwen fè travay bétjé a ba'y* (Il me faut faire le travail du béké pour lui). Cet énoncé typique de la société traditionnelle martiniquaise prend sa source historique dans la relation sociale entre les békés et les ouvriers noirs. *Travay ba* signe une hiérarchisation sociale. L'ouvrier alloue sa force de travail au patron-*bétjé*, bénéficiaire-exploiteur. Cet énoncé se conçoit encore de nos jours pour toute relation de hiérarchie sociale « patron-salariés ». *Bétjé*, c'est le patron canonique. *Travay* se conçoit en concept de hiérarchisation sociale canonique. Le

schème cognitif de *ba*, c'est le bénéfice-destination. Régi *travay* par, *ba* établit une relation de hiérarchisation entre le sujet de *travay* et le bénéficiaire, régime de *ba*. Le sujet de *travay* est agent, et le régime de *ba* est acteur. L'acteur pousse l'agent à agir. Nous empruntons cette terminologie à CUSIN-BERCHE (1994 : 88-90).

L'expression b) *Ki sa mwen alé chèche ba kòmwen ? (Qu'est-ce que je suis allé chercher pour mon corps ?)* nous présente la préposition *ba* dans une prédication particulière. *Ba* établit un rapport de coréférentialité entre le sujet *mwen* et *kòmwen*. *Kòmwen* est patient de *mwen*, son possesseur. L'attribution est circulaire et axiologiquement péjorative. *Alé chèche* est agi par *mwen*, et se retourne contre *kòmwen* (moi-même) via *ba*. Nous sommes dans le datif éthique assorti du trait réflexivité. C'est la zone d'influence dans sa circularité. En effet, le flux d'énergie de *mwen* se retourne contre *mwen*. Le sujet développe une dynamique de force contre lui-même. Nous sommes parfois responsables de nos malheurs.

Nous disions en ouverture que l'emploi des prépositions *pou* et *ba* est conditionné. L'analyse que nous allons proposer se fonde sur cette affirmation.

Alternance pou/ba ou blocage de ba

- a) *I pè ba mwen* (Il a peur pour moi).
- b) *Mwen kontan pou 'w* (Je suis content pour toi).
- c) *Mwen entjet pou sa* (Je suis inquiet pour cela).
- d) *Mwen entjet pou 'w* (Je suis inquiet pour toi).
- e) *Mwen entjet ba 'w* (Je suis inquiet pour toi).

Notre objectif ici est de tenter une explication à l'alternance entre *pou/ba*, ou au blocage de *ba*.

Pè, pa pè, kontan, entjet expriment des états psychologiques. Canoniquement, ce sont les entités animées + humain chargées de conscience, de valeurs et de croyances qui sont les expérimentateurs de ces états psychologiques. En a) *I pè ba¹mwen*, le sujet *I* et *mwen* appartiennent à la même catégorie d'entités. Avec *ba¹*, le sujet *I* s'approprie le sentiment -*pè*- de *mwen*. *Mwen* éprouve ce même sentiment. Ce sont des entités différentes qui éprouvent le même sentiment. *Ba¹* établit une symétrie de ressenti entre *I* et *mwen*. C'est le comitatif de réciprocité dans la grammaire des émotions. Avec *ba²*, le sujet ressent le sentiment à la place de *mwen*. Rien n'indique que *mwen* ressent ce sentiment. Nous sommes dans le comitatif de substitution des émotions. Par iconicité, cette alternance de type de *ba* renvoie à une différence de signification. Dans *Pa pè pou mwen* (N'aie pas peur pour moi), le

sujet implicite de *Pa pè* éprouve un sentiment que *mwen* n'éprouve pas. *Pou* établit une discontinuité de ressenti entre sujet implicite et *mwen*. C'est un sentiment que pourrait ressentir *mwen* en tant qu'entité animée + humain. La forme impérative négative nous invite à penser que *mwen* se veut rassurant, et que donc *mwen* n'est pas sous l'influence de la peur. Dans sa valeur d'échange-équivalence, *pou* construit une intersection cognitive avec *ba*². En revanche, dans *Pa pè pou sa* (N'aie pas peur pour cela), *sa* est une entité-non humain qui ne peut donc ressentir cet état psychologique. *Sa* est un événement. *Ba* est bloqué cognitivement. En effet, *mwen* ne peut pas se mettre à la place de *sa*, ne partageant pas les mêmes traits identitaires que *sa*. *Sa* ne peut être régi que par *pou* de la causalité. *Sa* est un pro-événement. Pour que *ba* vienne régir *sa* après un verbe psychologique, il va falloir que *ba* opère sur *sa* un changement de type. Alors, dans ce cotexte, *sa* devra désigner une entité + humain animée vécue de façon péjorative comme dans *Ou pé ba sa* (Tu as peur pour cette espèce de...). *Ba* nous placerait dans la grammaire des presupposés à effets perlocutoires. Ce serait la vision du locuteur de l'entité représentée par *sa*, vision qu'il voudrait transmettre à son interlocuteur. *Ba* serait opérateur de métaphore. Si *pou* n'établit pas la symétrie, il introduit la cause. Ces analyses confirment les schèmes cognitifs de *pou* et de *ba*, et montrent que *ba* et *pou* ne sont pas synonymes cognitifs, exception faite de l'intersection cognitive *ba*² et *pou*. Équivalence-échange et fonction vicariante sont deux concepts qui font émerger le schème de substitution.

Conclusion

Nous avons pu voir à quel point les effets de sens sont signifiants pour *pou*. Ces effets de sens n'empêchent pas l'unification sémantique de *pou*. Le schème de *pou*, c'est bien l'équivalence-échange. La valeur de motif s'impose aussi. Un motif n'est autre que l'explication de la raison d'une équivalence et d'un échange. Le trait de discontinuité est à retenir. La discontinuité n'est autre que la différence de caractérisation des entités que nous posons dans la relation d'équivalence-échange. *Ba* produit des effets de sens aussi. Nous avons mis en évidence trois *ba* unis dans le schème bénéfice-attribution. Nous sommes dans la grille de transfert décrite par DELBECQUE (2006 :118-119). *Ba* et *pou* se rejoignent dans le trait de destination. C'est surtout l'environnement linguistique de ces prépositions qui induit les effets de sens.

La phrase qui suit nous demande de bien distinguer les valeurs de *ba*.

Pòté sa ba¹ Daniel ba² mwen (Porte cela pour Daniel pour moi).

L'ordre est précis. La prédiction retient l'ordre *ba¹ - ba²*. Le destinataire de *sa* apparaît avant le destinataire du service rendu. Le destinataire récepteur concret est présenté avant le destinataire du service rendu. Ce dernier destinataire se met en disjonction avec *sa*. Par iconicité, cet ordre fait ressortir le rapport intrinsèque entre l'objet de transfert et son bénéficiaire-récepteur physique concret. Le syntagme *ba² - mwen* peut s'effacer sans que la phrase ne perde sa signification. Ainsi, nous pouvons concevoir la réduction a) *Pòté sa ba¹ Daniel*. La réduction b) *Pòté sa ba² Daniel* change la signification de la phrase. En effet, *Daniel* devient le bénéficiaire du service rendu. Cette possibilité d'effacement en a) n'est que le rappel que *mwen* est déjà présent en tant que locuteur. *Ba²* est donc un opérateur anaphorique. Cet ordre nous indique que la valence des verbes s'organise à partir de raisons cognitives.

Avec *pou*, les choses sont d'une autre nature. Nous allons le démontrer à partir de l'énoncé *I pati pou¹ Fwans pou² di jou* (Il est parti pour France pour dix jours). Nous disons *pou¹* et *pou²* pour des raisons d'analyse. *Pou¹* et *pou²* ont la même valeur d'imprécision-discontinuité. Si le site *Fwans* n'est pas sûr d'être atteint, nous ne pouvons pas de nouveau présenter une imprécision au niveau de la durée du séjour. Nous ne pouvons pas partir pour une période imprécise vers un site dont l'atteinte n'est pas certaine. Il faut que le site d'arrivée soit atteint par anticipation. Nous pouvons donc concevoir la phrase *I pati an Fwans pou di jou* (Il est parti en France pour dix jours). La destination étant atteinte par anticipation, *pou* pourra prélever de l'imprécision au niveau de la durée de séjour. L'absence de *pou* régissant *di jou* est concevable. En effet, dans *I pati an Fwans di jou* (Il est parti en France dix jours), le morphème \emptyset qui régit *di jou* crée un rapprochement maximal entre site atteint par anticipation et durée de séjour. Ce morphème \emptyset transfère sur *di jou*, durée de séjour, sa caractérisation d'anticipation. Il y a donc iconicité de caractérisation d'anticipation. Le morphème \emptyset ici fonctionne en opérateur cognitif de transfert de caractérisation d'anticipation. Cet effacement du morphème *pou* est iconique à un changement de signification.

La phrase *Pa alé pòté sak lou tala ba¹ Daniel ba² Pol ba³ mwen !* est intelligible. Elle est grammaticalement correcte. Sa traduction littérale en français c'est *Ne te hasarde pas à porter ce sac lourd pour Daniel pour Paul pour moi*. Cette phrase créole n'a pas beaucoup de chance d'être produite, car elle est moins acceptable que *Pa alé pòté sak lou tala ba pèsoun moun* (Ne t'aventure pas à porter ce lourd sac pour personne). *Pèsoun moun* régit par *ba* a la capacité de représenter *Daniel, Pol, mwen* qui sont des *moun* (des personnes). *Ba* produit un effet de cumul de signification tout comme *pèsoun moun*. Quand nous disons que la

phrase de départ est moins « acceptable », nous ne pouvons nous empêcher de penser à CHOMSKY (1965 : 23) qui précise ce qui suit :

« La notion d'« acceptable » ne doit pas être confondue avec celle de « grammatical ». L'acceptabilité est un concept appartenant à l'étude de la performance, alors que la grammaticalité appartient à l'étude de la compétence ».

Les règles génératives de la langue créole martiniquaise lui assignent une interprétation exactement comme elles le font pour la phrase de remplacement. Toutefois, interpréter une telle phrase dans laquelle apparaissent les trois valeurs de *ba* pourrait demander à l'interlocuteur un instant de décodage qui représente un coût cognitif. C'est ce que nous a révélé notre enquête auprès de créolophones appartenant à des sphères diverses de la société Martiniquaise. *Ba* est une entité linguistique qui assume une polycatégorialité et une unification sémantique. Nous nous en expliquons par le développement ci-après.

Polycatégorialité de ba et unification sémantique

Ba est verbe du donner-recevoir. *Ba* est préposition du donner-recevoir. *Ba* est onomatopée du donner-recevoir. En a), *I ba mwen lajan ba Pol* (Il m'a donné de l'argent pour Paul), la forme *ba* est verbale, puis, prépositionnelle. Dans *I bo mwen ba !* (Il m'a donné un baiser retentissant !), la forme est onomatopéique et d'axiologie méliorative. Dans *I fouté'y ba !* (Il lui a foutu un coup retentissant), la forme onomatopéique est d'axiologie péjorative. L'expression *Fé ba!* (*Fais ba!*) signifie la demande d'un bisou. En a), *ba*, verbe régissant *mwen*, implique que *lajan* est bien en possession de *mwen*. *Mwen* est un transitif de bénéfice accordé à *Pol*. *Pol* est le destinataire final de *lajan*. Dans *I ba mwen lajan*, le rapprochement entre les formes indique, par iconicité, que *lajan* est arrivé à *mwen*. En revanche, la préposition *ba* crée une distance syntagmatique entre *lajan* et *Pol*. Rien n'indique que *lajan* arrivera à *Pol*. Par iconicité diagrammatique, la prédication crée une distance entre les deux formes de *ba*. Par iconicité, les fonctions C.O.D1. et C.O.D2. de *mwen* et de *lajan* expriment que *mwen* récipiendaire est placé, sur le plan syntagmatique, avant l'objet *lajan*. Cette relation hiérarchisée étroite en *ba*-verbe place la personne avant l'objet. Il en va du statut cognitif supérieur des personnes par rapport à celui des objets dans le Monde Référentiel. *Ba* préposition exprime un effet de sens de discontinuité que seule l'honnêteté de *mwen* va combler. Dans *ba Pol*, *ba* cumule deux effets de sens. *Ba* renvoie à « pour » et à « à la place de ». En effet, *Pol*, c'est la destination

finale non atteinte-*pou*. Nous pouvons concevoir aussi que *Mwen* a reçu *lajan* à la place de *Pol*. C'est la valeur *ba*². C'est *ba-* verbe qui permet de faire ressortir ces effets de sens, et permet de mettre en relief l'intersection cognitive *pou / ba-* discontinuité. Dans *I bo mwen ba* (Il m'a donné un baiser retentissant), *ba* onomatopéique, c'est l'image acoustique du bruit que produit le contact physique lors du baiser. Nous sommes dans l'iconicité. Rappelons que SAUSSURE (1916 :101-102) reconnaît le caractère motivé des onomatopées. *Ba* onomatopée est de «sonorité suggestive». Nous empruntons cette formulation à SAUSSURE (1916 :102). *Ba* onomatopéique-contact exprime que le site respectif *mwen* est atteint. Le transfert d'affect est fonctionnel. *Ba* onomatopéique est un opérateur de continuité, tout comme *ba*, forme verbale. C'est le rapprochement maximal entre les formes qui le fait ressortir. *Ba* onomatopéique fonctionne en auxiliaire de *bo mwen*, d'une part, et de *fouté'y*, d'autre part. *Bo*, c'est donner un baiser- *ba an bo*. Pragmatiquement, *fouté*, c'est asséner un coup -*ba an kou*. Il y a iconicité entre la forme et ce qu'elle représente. HAIMAN (1980: 516) nous le rappelle bien. Citons le:

«The second type of iconicity, whose existence was most eloquently urged by JAKOBSON 1966, 1971c, is that in which a grammatical structure, like an onomatopoeic word, reflects its meaning directly ».

Ces considérations nous invitent à poser que nous avons affaire à un *ba* unifié. Le schème unificateur de la forme *ba*, c'est le concept du donner-recevoir/destination. WHORTE et PARKVALL (2002 : 19) nous rappellent que

« En effet, les verbes signifiant « donner » ont abouti non seulement à des sérialisations datives, mais ont même progressé encore plus loin vers la grammaticalisation complète, donnant lieu à des constructions bénéfactives comme il se voit dans la phrase martiniquaise *ouvè lapot ba mwen* (ouvre la porte pour moi) où *ba* est une réduction phonétique de « bailler » qui avait en ancien français et a toujours en acadien le sens de « donner ».

Nous complétons en disant que la grammaticalisation va jusqu'à l'onomatopéisation. Le morphème de l'attribution-destination *ba* est apte à exprimer le transfert de possession. Cette capacité à exprimer le transfert de possession fait de *ba* une préposition téléique. Le transfert de possession nous fait penser aux constructions a), *I ansent ba Jisten* (Elle est enceinte pour

Justin) ; b), *Nini té di 'y i té an sitiyaſion ba 'y [...]* (Nini lui a dit qu'elle était enceinte pour lui [...]) (BARTHÉLÉRY 2008 :84). *Ansent* suppose une transformation de l'état de *I* consécutivement à un rapport sexuel avec *Jisten*. Cet état peut aussi s'exprimer par *I an sitiyaſion*. Nous sommes dans la causalité directe. La préposition *an* nous indique que cet état est contenant pour celle qui l'expérimente. *An* a une valeur de caractérisation et d'attachement par incorporation. *Ba* nous invite à concevoir *Jisten* comme agent causateur de *I ansent*. *Ba* est donc un opérateur d'agentivité et de causalité. Par anticipation, *Jisten* est bénéficiaire de l'état de paternité. *Ba* fait donc valoir une intersection cognitive entre bénéficiaire et agentivité. *Ba* est un opérateur du passif agentif. En effet, si *I ansent ba Jisten*, c'est que *Jisten ba 'y an ich* (Justin lui a donné un enfant), ou *I fè an ich épi Jisten* (Elle a fait un enfant avec Justin). *Ba* change de type dans la glose *ba 'y an ich*. De préposition, *ba* devient verbe. Avec *ba-* verbe, rien n'indique que *y* se concevait en bénéficiaire de *ich*. *Y* n'est pas forcément corrélat d'intentionnalité. Avec *épi*, le comitatif nous indique que *y* est corrélat d'intentionnalité. Nous retrouvons cette même conceptualisation dans l'expression *Yo fè an ich ansanm* (Ils ont fait un enfant ensemble) (Ils ont eu un enfant). *Ansanm* porte la valeur de comitativité entre Sujet intentionnel et Corrélat d'intentionnalité. Le comitatif *épi* de réciprocité nous indique une intersection cognitive entre agent et bénéficiaire. Pragmatiquement, *ba* est un opérateur de bénéfice réciproque. Nous proposons de le qualifier de datif génétique assorti du trait réciprocité de bénéfice. *Ba* est morphème de la causalité. *Ba* est une forme qui nous interpelle sur le plan étymologique. HAZAËL-MASSIEUX (2008 :99) nous rappelle qu'« on propose souvent d'envisager *ba(y)* comme issue du verbe *bay* (bailler ???). Selon elle, « cette étymologie est possible mais nécessairement non assurée ». Nous partageons sa prudence. Nous pensons que *ba* pourrait être un exemple de relexification, au sens où l'entend TOSSA (2008 :52). Selon l'auteure, « la relexification signifie que les esclaves ont pris les mots français et leur ont changé de sens en leur affectant les sens des mots des langues africaines ». NSONDE (1999 :59) nous enseigne qu'en Kikongo « *bá* » permet d'exprimer l'idée d'avoir. Sémantiquement, l'idée d'avoir est proche de la signification de la préposition créole *ba*. L'hypothèse que nous formulons nous donne à penser que lorsque nous connaîtrons mieux les langues africaines qui étaient concernées par le phénomène de créolisation, nous pourrions avoir plus de fermeté dans le traitement des questions difficiles ayant trait à l'étymologie. DURAND et LOGOSSAH (2002 :117-118) notent l'analogie entre *ba* créole et « *ba* » en fon.

La valeur de causalité que *ba* peut revêtir nous suggère de présenter ce concept de façon plus large.

III.6 L'expression de la causalité en langue créole martiniquaise

Autres constructions

a) *Fot manman, ou ka tété papa* (Faute de maman, tu vas téter ton papa).

b) *Fot lajan, mwèn pa alé siléma* (Faute d'argent, je ne suis pas allé au cinéma).

Dans les deux énoncés, la préposition *fot*, préposition du manque, introduit un nom nu. L'article \emptyset sous *fot* représente de manière iconique la non actualisation du nom régime, pragmatiquement *manman, lajan*. La thématization de *fot* + régime, forme d'intensité, met en relief la saillance du manque dans lequel se trouve le sujet du verbe dans l'apodose. En a), l'apodose est à la forme affirmative. En b), elle est à la forme négative. La protase en *fot* est sémantiquement négative. La césure par la virgule nous présente les deux propositions comme distancées. Par iconicité diagrammatique, cette distanciation met en évidence le rapport cause- conséquence établi dans le sémantisme de l'énoncé. La saillance de la thématization de la protase s'en trouve renforcée. Il en va aussi de la saillance du manque dans l'esprit du locuteur et de l'interlocuteur. Dans *Fot manman, ou ka tété pap*, *fot* permet de présenter comme manquante l'unité de référence considérée comme canonique et intrinsèque dans la relation à *tété*. *Manman* est conceptuellement lié à *tété*. *Fot manman* peut se gloser par un proto-énoncé *Fot manman pou tété* (Faute de maman pour/à téter) ou *Si ou pa ni manman pou tété* (Si tu n'as pas de maman pour téter). Cette paraphrase fait apparaître la valeur conditionnelle de la protase en *fot*. Cette valeur conditionnelle est assortie d'une valeur de motif, et implique la « vérité » du fait exprimé dans l'apodose, *ou ka tété papa*. *Papa* et *manman* font partie de la même catégorie « animé + humain », mais la relation de vérité *tété papa* est impossible. Ainsi, le manque est une situation existentielle qui nous pousse à faire l'impossible afin de trouver une solution palliative. C'est donc la capacité du « je » épistémique, expérimentateur, à s'adapter aux situations. Cette métaphore du manque nous permet de caractériser le mieux *-tété manman-* comme une relation intrinsèque canonique entre deux concepts, *tété* et *manman*. Aussi, cette métaphore du manque et de l'absence nous invite à conceptualiser la solution palliative en capacité d'adaptation à l'impossible. Le schème cognitif de *fot* c'est la privation, le manque de rapport-relation pragmatique entre deux concepts intrinsèquement liés. *Fot* et *san* sont sémantiquement très proches. *Fot manman* équivaut à *Lè ou san manman* (Quand tu es sans maman). Il est à noter que *fot* a pour régime le générique qui représente l'entité manquante. Ainsi, le manque

suppose la présence mentalisée de l'entité non actualisée pragmatiquement. *Fot manman* suppose une expérience antérieure opposée, *épi manman* (en présence de maman). *Fot*, c'est du comitatif de mentalisation assorti du trait négation. La situation de manque est une situation-contenant de zone d'influence qui affecte celui qui la subit. Celui qui la subit devra dispenser un flux d'énergie mentale afin de trouver la solution palliative. Cette solution se résume à pallier une absence de situation de relation intrinsèque conceptuellement par une situation de relation conceptuelle non intrinsèque. *Tété papa* (Téter papa), c'est la situation de relation conceptuellement non intrinsèque et impossible qui pallie une relation conceptuelle intrinsèque manquante, *tété manman*. C'est la conceptualisation du manque en langue italienne qui nous a permis de noter cette relation contenant-contenu- zone d'influence entre la situation de manque et celui qui est affecté par cette situation de manque. La langue italienne utilise l'expression « in mancanza di » (en manque de) là où la langue créole utilise *fot* (faute de). La conceptualisation du manque en langue espagnole « por por falta de » nous révèle la valeur de motif de cette situation de manque. C'est ce que nous révèle la préposition « por » de la locution prépositionnelle « por falta de » (pour/par faute de). La langue italienne, qui a une double conceptualisation en « in mancanza di » et en « per mancanza di » (par/pour le manque de), nous invite à nouveau à noter cette notion de motif dans la valeur de à cause de (per). Par ailleurs, les prépositions « por » et « per » nous convient à conceptualiser la situation de manque comme trajet d'énergie pour une situation palliative. La langue anglaise « through lack of » fait ressortir cette idée de trajet par « through ». C'est la téléicité du manque. Ces prépositions révèlent aussi le trait agentif de la situation de manque. Dans « For want of money, he will not go to Cuba », le besoin insatisfait, manquant, c'est le motif-raison d'annulation du fait exprimé dans l'apodose. Le manque crée chez celui qui le subit un sentiment d'insatisfaction que traduit bien le sémantisme de « want-vouloir ». La langue espagnole fait ressortir par « a falta de »- concurrent de « por falta de »- le fait que le manque est la condition qui est en coïncidence avec le fait exprimé dans l'apodose, comme dans « A falta de pan, buenas son tortas ». Il y a coïncidence entre manque de pain et présence de galettes. Le manque crée le besoin du palliatif. La préposition espagnole « a » a pour schème la coïncidence.

L'énoncé *Fot chien, ou ka mennen kabrit lachas* (Faute de chien, tu amènes le cabrit à la chasse) présente la même conceptualisation du manque que *Fot manman, ou ka tété papa*, car *kabrit* n'est pas fait pour la chasse. C'est le pouvoir de la zone d'influence du manque qui invite le sujet patient à imaginer l'impossible pour affronter le manque. Le manque n'est pas une situation canonique pour la personne canonique. L'Homme est conçu plus pour la

satisfaction que pour la frustration. Dans *Fot lapawol, ou ka mò san konfèsion* (Faute de parole, tu meurs sans confession), la conceptualisation du manque présente des caractéristiques différentes. *Lapawol* et *konfèsion* sont conceptuellement liés par le verbe du « dire ». *Fot lapawol* et *san konfèsion* sont deux expressions sémantiques négatives. Si *lapawol*, moyen de *konfèsion*, est manquant, *konfèsion* sera impossible. Le manque est exprimé ici en termes religieux. Il en va de la prégnance du religieux dans la société traditionnelle martiniquaise qui, par iconicité, exprime la force de la zone d'influence que gouverne la situation de manque.

Conceptualisation

Lorsque deux concepts sont intrinsèquement liés par un rapport d'instrumentalité-comitativité, et que le concept qui représente l'instrument est manquant, alors la relation intrinsèque conceptuelle devient impossible. *Fot lapawol* et *san konfesion* forment un rapport indexical du manque : l'absence de cause-condition est indexicale pour l'absence de l'effet.

Conceptualisation

Lorsque protase et apodose sont supports de deux concepts indexicalement liés, et que ces concepts sont introduits respectivement par *fot* et *san*, prépositions du manque et de l'absence, le rapport indexical logique entre ces deux concepts devient manquant. Le manque se conceptualise donc par l'absence de relation de « cause à effet », par la négativation de l'indexicalité. Dans *Fot lajan, mwen pa alé siléma* (Faute d'argent, je ne suis pas allé au cinéma), le manque d'argent est indexical pour l'impossibilité de *alé siléma*. *Mwen pa alé siléma*, syntaxiquement négatif, équivaut à *Mwen rété san siléma* (*Je suis resté sans cinéma*), sémantiquement négatif. *Pa alé*, syntaxiquement négatif, équivaut à *reté*, sémantiquement négatif. Ces deux verbes expriment tous deux la négativisation d'un changement de lieu de référence. *Fot* et *san* expriment le comitatif négativisé. Le manque se conceptualise en comitatif négativisé abstrait entre l'objet du manque et celui qui est affecté par ce manque. Le manque, c'est le comitatif de frustration. La thématization de *fot* introduisant la protase dit la saillance de la cause. Cette cause est antérieure temporellement. Par iconicité diagrammatique, elle vient avant l'apodose. La condition de manque est antérieure aux solutions envisagées.

San et épi

a) *I mò san médikaman* (Il est mort sans médicaments).

b) *I mò épi an kansè* (Il est mort d'un cancer).

c) *Mwen pé pa fê ayen épi mal jounou mwen an* (Je ne peux rien faire avec mon mal de genou).

En a), *mò* et *san médikanman* sont en congruence sémantique. *San* laisse supposer que le manque de soins - *médikanman* - est un fait causateur de *mò*. Dans *I mò san loto* (Il est mort sans voiture), nous ne saurions attribuer la cause de la mort à l'absence de voiture. Cet énoncé signifie au contraire qu'il a vécu sans voiture. Avec *san*, c'est donc le sémantisme de l'environnement linguistique et la force de la pragmatique qui vont créer l'effet de sens de causalité- zone d'influence. En c), *épi mal jounou* se conceptualise en condition expliquant l'inaction de *Mwen*. La causalité est un transfert d'affect. *Mal jounou* affecte *mwen* en corps et esprit. Nous sommes enclins au mouvement. La cause est le compagnon de celui qui en fait l'expérience. Le manque caractérise la modalité de l'être. En b) *I mò épi an kansè*, nous avons ce même effet de sens provoqué par l'environnement linguistique de *épi*. Il y a congruence sémantique entre *mò* et *kansè*. *Épi* se charge de la fonction causale et instrumentale. Ainsi, nous pouvons dire que le comitatif négativisé, *san*, et le comitatif, *épi*, sont des modes d'expression de la cause en langue créole martiniquaise. Il en va de la valeur fonctionnelle de ces prépositions. Dans *I mò épi an chay lajan* (Il est mort avec beaucoup d'argent), l'effet de sens que permet de construire *épi* n'est pas compatible avec l'expression de la cause *Épi*. *Épi* permet simplement à son complément de caractériser *I*, sujet du verbe recteur. *Épi* a la capacité de présenter le sujet *I* sous zone d'influence de *kansè*. *Kansè* est causal, alors que *an chay lajan* est une caractérisation. Le schème commun à ces deux concepts, c'est le comitatif de situation. La caractérisation n'est pas forcément une zone d'influence. Le morphème \emptyset permet aussi l'expression de la causalité.

Le morphème \emptyset

I mò fen ; I mò swef (Il est mort de faim ; Il est mort de soif).

I mò, c'est l'effet, et *fen*, c'est la cause. Le morphème \emptyset crée un rapprochement maximal entre effet et cause qui, par iconicité, traduit le lien conceptuel intrinsèque entre effet et cause. Le morphème \emptyset est un opérateur cognitif de zone d'influence. L'absence de forme est indice d'iconicité diagrammatique. La forme \emptyset est opérateur de causalité. C'est l'indexicalité majeure. La thématization de l'entité causale est une forme iconique d'expression de la

relation cause à effet. Plus la forme qui représente la valeur causale est proche de la forme qui indique l'effet, plus le lien causal est fort.

La thématization de l'argument causal

a) *Lakrent, i pa vini*. (De crainte, il n'est pas venu).

b) *Lapèrè, i pati* (De peur, il est parti).

Lakrent, lapèrè sont des substantifs de sentiments. Pour GROSS et PRANDI (2004 : 198),

« les noms de sentiments, eux traduisent une relation à l'acte différente. Le sujet n'est ici que partiellement libre [...] ; ce qui est illustré ici, c'est l'idée qu'un humain peut être l'auteur d'une action dont il n'est pas toujours en mesure de percevoir clairement les motivations ».

Ainsi, en a), *Lakrent, i pa vini* ; en b) *Lapèrè, i pati*, le sujet *i* syntaxique est sémantiquement patient. Par iconicité diagrammatique, la thématization de l'argument causal traduit la saillance de la cause. *Lakrent, lapèrè* sont des substantifs porteurs d'une certaine intensité qui peuvent bloquer la capacité de contrôle des sujets qui en sont affectés psychologiquement. La thématization, forme iconique d'intensité, est une stratégie syntagmatique d'expression de la cause en langue créole martiniquaise. La paraphrase *Sé lakrent ki fè si i pa vini (C'est la crainte qui a fait s'il n'est pas venu)* exprime bien le contrôle qu'exerce *lakrent* sur *i*. Il en va du sémantisme du verbe *fè*, primitive et verbe de la relative explicative *ki fè*. Ici aussi, le concept de zone d'influence est pertinent. *Fè* fait de son sujet une entité agentive de zone de puissance. Nous sommes dans la métaphore de la prédication. Nous notons que *lakrent* et *lapèrè* sont des noms nus. Les arguments causateurs sont présentés sous leur forme générique. Le générique présente la cause comme un fait général de vérité absolue. La cause prend une valeur conventionnelle. Nous ne pouvons rien contre la cause. Elle s'impose à nous par convention et routine. La thématization de l'argument causal rappelle sa saillance.

Anba

Sé vwel la déchiré anba van an (Les voiles se sont déchirées sous le vent) est une belle forme linguistique basilectale qui permet d'exprimer la cause dans une langue créole qui n'a pas subi la décréolisation qualitative. Ici, la causalité est nettement liée à l'intensité. La cause est phénoménologique. Nos propos nous renvoient à la façon dont GROSS et PRANDI (2004 : 91) définissent la cause. Selon eux, « une cause est un événement qui se produit dans

le monde des phénomènes et qui produit comme effet un événement, en principe avec une certaine régularité ». Sémantiquement, *vwel* et *van* ne sont pas des entités + humain porteuses de conscience d'agentivité. C'est la prédication qui leur accorde une agentivité métaphorique. *Déchiré* suppose une intensité de *van an* susceptible d'affecter *Sé vwel a*. L'intensité de *van an* entraîne un flux d'énergie qui affecte et transforme péjorativement l'identité de *Sé vwel la*. Le schème cognitif de *anba*, c'est bien la mise sous contrôle dans une zone d'influence. La phrase est passive. *Anba* est un opérateur cognitif de passivation. La passivation est une forme d'expression de la cause en langue créole martiniquaise. *Sé vwel la déchiré* porte la marque de l'effet, et *anba van an* exprime la cause. Nous sommes dans la métaphore d'orientation qui se présente donc comme instrument linguistique de l'expression de la causalité directe. Nous pouvons dire que l'effet est subordonné à la cause. La passivation présente l'effet avant la cause. C'est la saillance de l'effet. *Anba* et la thématization nous amènent donc à poser que l'intensité elle-même est une cause d'effet. L'intensité est une caractérisation de l'entité causative. Pourquoi *anba* convoque-t-il l'effet avant la cause ? C'est que les effets sont saillants même après la disparition et l'absence de la cause. Il en va aussi de la saillance de l'effet. L'effet est plus affectant que la cause.

Dèyè

Dans *Sé Jojo ki dèyè sa* (*C'est Jojo qui est derrière cela*) (*C'est Jojo qui en est responsable*), *Jojo* est l'argument agentif de cause, et *sa*, l'argument représentant l'effet. Dans l'expression de la causalité, *dèyè* nous amène à concevoir que la cause est antérieure à l'effet sur le plan de la grammaire des événements. *Dèyè* peut être glosé par *reskonsab* (responsable). Nous pouvons concevoir la paraphrase *Sé Jojo ki reskonsab sa* (*C'est Jojo qui en est responsable*). *Reskonsab* fait ressortir le fait que l'argument causal peut avoir une intentionnalité. La paraphrase possible *Sa sé travay Jojo* (*Cela c'est le travail de Jojo* (*C'est à cause de Jojo*)) fait ressortir, par le sémantisme de *travay*, la notion d'action et d'intentionnalité. Avec *travay*, la cause est agentive. Avec *dèyè*, nous voyons encore que le comitatif peut être source de causalité. *Dèyè*, comitatif fonctionnel exprimant la distance relative, nous indique la contiguïté entre la cause et l'effet, même si pragmatiquement et temporellement, les effets peuvent être différés. Nous sommes dans la grammaire des événements et les métaphores d'orientation. La cause se dissimule derrière les effets.

An, adan (dans)

Le concept de causalité nous amène à consulter le contraste entre les énoncés *I mò adan aksidan an* (Il est mort dans l'accident) et *I mò an sonmey li* (Il est mort dans son sommeil). Dans *I mò adan aksidan an*, l'effet de sens de causalité est généré par la congruence de sémantisme entre *mò* et *aksidan*. *Aksidan* est un événement susceptible de causer *I mò*. En revanche, *sonmey* n'est pas un argument conceptuellement causateur de *lanmò* (mort). *An*, à valeur *pannan* (pendant), exprime simplement la coïncidence temporo-spatiale entre les deux arguments mis en relation. Cette analyse nous révèle que dans des cotextes précis, *an pannan* et ne sont pas synonymes cognitifs. Avec *sonméy*, on peut avoir la glose *an –pannan*. Il en va du fait que *sonmey* est duratif. *Aksidan* est ponctuel, et ne peut pas être régi par *pannan*. Cette analyse nous indique qu'il y a iconicité aspectuelle entre préposition et régime. Par ailleurs, nous pouvons poser que le rapport contenant-contenu est susceptible de causalité, si le contenant met sous influence le contenu. Cette mise sous influence du contenu par le contenant révèle le côté agentif du contenant qui contrôle le contenu. La coïncidence temporelle ne suffit donc pas à déclencher une relation de cause à effet. La différence entre *I mò an ladjè a* et *I mò pannan ladjè a* nous le dit. Avec *pannan*, l'effet de sens est particulier. *I* peut être en Martinique, alors que *ladjè a* se déroule en Iran. La simultanéité est temporelle, et non fonctionnelle. *I* peut être aussi le champ de guerre, sans que l'événement *i mò* soit causé par un fait de guerre. C'est le rapport fonctionnel entre les entités concernées qui est pertinent. Nous pouvons dire que *an*, *adan* sont holonymes pour *pannan* dans l'expression de la causalité. Nous voyons, là aussi, que le comitatif (contenant-contenu) est source de causalité et de zone d'influence. La préposition développe une iconicité aspectuelle avec son régime. Elle apparaît comme un auxiliaire du régime. Nous empruntons cette formulation à LEEMAN (1999 :75-86).

Cette analyse nous amène à noter que les prépositions peuvent contribuer à l'expression des relations de cause à effet. Pour ce faire, certaines combinent leurs valeurs spatiale et temporelle. D'autres font émerger leur valeur notionnelle. Elles sont toutes assorties du trait « zone d'influence ». Nous empruntons cette notion de zone d'influence à VANDELOISE (2008 :15). L'analyse fonctionnelle nous révèle la valeur du mode pragmatique.

Autres constructions

- a) *Balan bwè i bwè, Lik boulé.* (Luc est ivre tant il a bu).
- b) *Vites bwè i bwè, Lik boulé.* (Luc est ivre tant il a bu).

c) *Fos bwè i bwè, Lik boulé.* (Luc est ivre tant il a bu).

Notons tout de suite l'emploi cataphorique de *i*. Dans tous ces exemples, la reduplication, forme d'intensité relevant du principe iconique de quantité, apparaît dans la construction du rapport de causalité. La forme d'intensité par reduplication est portée par la protase en position thème. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Cette thématisation est l'expression de la saillance de la valeur causale. Nous pouvons dire qu'à la forme qui porte la valeur causale est attribuée une accumulation de principes iconiques. L'iconicité s'en trouve renforcée. Ces protases sont introduites par des mots nus à valeur adverbiale. Avec *Balan* et *Vites*, termes de flux d'énergie synonymes cognitifs, la reduplication est accompagnée d'une notion temporo-rythmique, elle-même porteuse d'intensité. *Balan* et *Vites* sont des substantifs de gradation supérieure de mouvement. *Balan*, c'est la force qui pousse un corps au mouvement, et qui l'entraîne dans une certaine direction. Avec *Balan*, le sujet est patient, car il n'a pas le contrôle de l'intensité de *bwè*. Le schème moteur qui suppose *bwè* le met sous zone d'influence. *Vites*, c'est la qualité d'une personne qui agit beaucoup en peu de temps. C'est l'impulsion. Le sujet ne contrôle pas le schème moteur affecté à l'acte *bwè*. L'intensité est donc en relation avec un manque de contrôle psychique. Avec *Fos*, c'est le degré d'intensité en termes de flux d'énergie qui est saillant. Ce flux d'énergie est la contrainte que le comportement *bwè* impose à *i*. *Bwè* contrôle *i*. Tous ces substantifs sont téliques, et traduisent, par iconicité, le côté fonctionnel télique de la cause. Nous sommes dans la métaphore de la perte de contrôle de soi associée à la métaphore du conduit. Nous empruntons ce dernier concept à LAKOFF et JOHNSON (1985:158). L'addiction contrôle le programme moteur du sujet syntaxique. Par ces trois formes, la causalité se conceptualise en relation de cause à effet dans laquelle l'intensité et le non-contrôle du sujet (patient sémantique) se combinent. Le sujet patient ne contrôle pas le schème moteur de ses pulsions. Nous sommes dans l'expression d'un phénomène, et non d'un motif. La causalité est indexicale pour la zone d'influence. La causalité est circulaire. La source d'énergie est interne. Le sujet se met lui-même en zone d'influence. Nous sommes parfois responsables de nos états.

La causalité et le comitatif

Le cas de douvan (devant): cause ou motif ?

a) *Mwen pé pa fè ayen douvan an bagay konsa* (Je ne peux rien faire face à une telle chose).

b) *Mwen pé pa di sa douvan sé timanmay la* (Je ne peux pas dire cela en présence des enfants).

En a) et en b), les régimes de *douvan*, *bagay konsa* et *timanmay la*, sont des conditions qui poussent les sujets syntaxiques à l'inaction et à l'interdiction de « dire »- *di*. Cet état de fait nous invite à interroger le statut prédicatif de *pé pa fè ayen*, *pé pa di*, et le profil conceptuel du sujet, afin de déterminer la formulation en « cause » ou en « motif ». Nous rappelons qu'entre le motif et l'action, il y a un sujet dont le profil entre dans la catégorie de primitives sémantiques « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Entre la cause et l'effet, le sujet syntaxique ne contrôle pas l'action de décision. Les énoncés sont à la forme négative, et *pé pa* (ne peux pas) modalise *fè* et *di*. *Pé*, c'est le prédicat primitif du contrôle, de la capacité qui modalise deux autres prédicats primitifs, *fè* et *di*. Les sujets syntaxiques sont contraints dans leur profil primitif de sujet + humain + animé. Les conditions conceptuelles du motif sont bloquées par des contraintes primitives au sens sémantique du terme. Ainsi, *douvan* nous oriente vers une conceptualisation bien précise de la cause. Le sujet ne choisit pas, il est contraint. Si *dèyè* nous présentait le sujet sémantiquement dans l'intentionnalité, *douvan* nous le présente dans la non intentionnalité. Au niveau de la catégorie des cas, *dèyè* régit le cas agent, et *douvan* régit le cas patient. Au niveau de *dèyè*, nous pouvons dire qu'il y a une cohérence entre intentionnalité et relation de causalité. Par « cohérence », nous entendons que la relation de cause et effet est indexicale pour l'intentionnalité du sujet. Le sujet a atteint son but. Avec *douvan*, c'est la relation de cause à effet qui atteint le sujet métaphoriquement. La forme négative inhérente à *douvan* dans cette valeur d'emploi traduit bien, par iconicité, la négativisation du flux d'énergie qui affecte le sujet syntaxique du verbe recteur. Cette iconicité s'exprime aussi par la relation de hiérarchisation psycho-spatiale entre régime de *douvan*-repère et sujet syntaxique du verbe recteur. Le repère annule le flux d'énergie du repéré. Avec *douvan*, la causalité se laisse donc conceptualiser en situation spatiale figurée d'interaction dans laquelle la relation de cause à effet s'impose à l'homme, sujet épistémique. Il y a une incohérence entre le désir de *di* et de *fè* du sujet et l'évaluation subjective de la réalisation de ce désir. C'est la saillance de la pragmatique qui se manifeste à la conscience du « je » épistémique. Avec *di*, le « je » épistémique fait apparaître ses valeurs morales, et estime que *douvan sé timanmay la* est un contexte inopportun quant à l'expression de son désir de *di sa*. Il y a des situations qui sont contraignantes. Avec *fè*, le sujet « je » épistémique fait valoir l'évaluation subjective de sa capacité de *fè*, et estime que *douvan an bagay konsa* est un contexte défavorable à son désir de *fè*. La situation de frontalité métaphorique peut renvoyer à une zone d'influence. Par

« incohérence », nous entendons cette force d'incompatibilité entre désir et passage à l'acte-réalisation de ce désir. À partir de là, nous pouvons dire que la cause devient motif par le biais de l'évaluation subjective du sujet. Il n'y a pas d'étanchéité absolue entre cause et motif. La relation de cause à effet est un concept humain fondamental. La relation de causalité met en interaction les entités du Monde Référentiel. La relation prototypique de cause à effet met en scène un agent et un patient. Quand nous disons *Mwen fè y tonbé* (Je l'ai fait tomber), l'agent *Mwen* impose à *y* un schème moteur qui l'entraîne vers une chute involontaire. Nous pouvons dire que la relation de cause à effet est une relation de la zone d'influence. L'agent de causalité programme une intention qui se développe en flux d'énergie agressive vers son patient. Dans notre exemple, nous pouvons dire que la relation de causalité est incorporée. Il s'agit en fait d'une situation de dynamique de force entre *Agonist* et *Antagonist*. Nous empruntons ces concepts à TALMY (2003 :425-426). Quand nous disons *Laglas la fonn* (La glace a fondu), nous sommes aussi dans une relation de cause à effet qui est organisée à partir du fait que la glace change d'état physique naturellement dans un environnement qui ne lui permet pas de garder son état solide. Dans *Mango a tonbé* (La mangue est tombée), c'est l'effet de l'attraction terrestre qui pousse *mango a* au mouvement vers la Terre. Tout comme la métaphore, la relation de cause à effet est très présente dans la cognition humaine. La relation résultative de cause à effet suppose parfois que nous remontions à une série d'événements explicatifs. Quand nous disons *Lapousiè a antré an zié mwen* (La poussière m'est entrée dans les yeux), nous signifions un état de choses qui a valeur de transfert d'affect. La prédication accorde un haut degré d'agentivité à *lapousiè a*. *Antré* est un verbe de déplacement qui suppose un changement d'emplacement. *Lapousiè a* n'est pas pourvu de télélicité intrinsèque. *Lapousiè a* n'est pas sujet intentionnel de façon intrinsèque. La question est de savoir ce qui a rendu possible l'état de fait *Lapousiè a antré an zié mwem*. La réponse exige une mise en évidence d'un enchaînement d'événements à valeur explicative. Il nous faut procéder à une analyse pragmatique de l'énoncé pour en savoir plus. La poussière, initialement au repos, a été soulevée et transportée par le vent. *Mwen*, le patient possesseur de *zié* se trouvait sur le trajet de *lapousiè a*. *Mwen* avait les yeux ouverts. *Lapousiè a* a été orienté vers ce contenant extrinsèque. C'est ainsi que nous en arrivons à *Lapousiè a antré an zié mwen* qui représente la valeur résultative de tous les événements antérieurs. Le locuteur ne procède pas à toute cette décomposition pragmatique de l'énoncé. Il est en proie à l'expérience résultative. La relation de cause à effet est un phénomène complexe.

Les travaux de KLEIBER (2009 :9-24) et de RIHS (2009 :197-214) ont présenté les rapports que peuvent entretenir participe présent et gérondif avec la relation causale en langue

française. Leurs analyses nous suggèrent de considérer le rapport entre prédication seconde et relation causale en langue créole martiniquaise. La structure de prédication seconde qui nous intéresse ici, c'est celle que HAVU et PIERRARD (2009 :4) nomment « pseudo relative ». Cette construction est représentée en créole martiniquais par un énoncé du type *I la ka fè an difé pri* (Il est là à allumer un feu). Nous pouvons concevoir la transformation suivante : *I la. I ka fè an difé pri.* (Il est là). (Il allume un feu). Dans cet énoncé, le déictique *la* régi par la copule \emptyset indique la place qu'occupe *I* dans l'espace par rapport au locuteur. *La* a une valeur locative statique. *I ka fè an difé a pri* est une proposition explicative causale de *I la*. Il y a dépendance entre ces deux propositions. L'article indéfini *an* a une valeur iconique dans la mesure où *an* nous enseigne que *difé* n'est pas actualisé. *An* permet l'insertion de *difé* dans le discours. En revanche, nous pouvons affirmer que *fè an difé pri* signifie le projet moteur de *I*. *Fè an difé pri* revêt une valeur intentionnelle causale. La sémantique primitive *fè* est la marque du projet moteur de *I*. La cause est avérée, mais les effets ne sont pas observables. Cet énoncé nous révèle que la relation causale n'est pas une relation immédiate entre cause et effet. Les effets peuvent être différés. Cette analyse est confirmée par le contraste entre la valeur locative statique de *I la* et de la valeur aspectuelle *I la ka fè an difé pri*. Cette valeur aspectuelle est exprimée par le duo *la ka*, duo dans lequel *la* est une forme suraspectuelle, et *ka* une forme aspectuelle. Il y a accumulation de formes aspectuelles. Cette accumulation de formes aspectuelles est iconique au degré d'intention de *I*. Nous empruntons cette notion de forme suraspectuelle à BERNABÉ (2003 :145). Dans *Éliza ka bel épi wob tala* (Élisa est belle dans cette robe), *ka* contribue à l'expression de la relation causale. *Ka* a une valeur conditionnelle. Les morphèmes *ka* et *épi* partagent le sème d'actualisation. *Ka* actualise la valeur causale, et *épi* actualise *wob tala*. Il en ressort une notion de simultanéité. C'est la preuve que cause et effet peuvent être simultanés. La modalité de l'être naît de la relation de cause à effet. Les caractérisations *ka bel* et *épi wob tala* répondent à un ordre précis. L'effet est présenté avant la cause. Il en va de la saillance de l'effet. *Épi wob tala* est site, et signifie donc la fixité de la cause qui renvoie à des effets à valeur réitérée. Réitération et fixité partagent le sème de degré de fréquence. Cette affirmation est représentée dans la phrase par la valeur aspectuelle télique de *ka* dont la portée sémantique atteint le syntagme prépositionnel *épi wob tala* à valeur propositionnelle. La simultanéité est "approximately true" dans la mesure où la prédication accorde l'antériorité à la cause. La grammaire cognitive nous indique que le concept de simultanéité est un concept subjectif. Nous empruntons cette phrase d'analyse à BERNABÉ (2003 :137).

Nous sommes en mesure de poser maintenant que la relation causale est une relation complexe. C'est l'analyse pragmatique de la phrase qui nous permettra de qualifier la relation de cause à effet. Les prépositions *douvan* et *dèyè* nous permettent de qualifier de façon nuancée le rapport entre le temps et la relation causale. Quand nous disons *Lik pa ka palé douvan Daniel* (Luc ne parle pas en présence de Daniel), il y a simultanéité entre *pa ka palé* et *douvan Daniel*. *Douvan Daniel* est une pro-proposition à valeur *lè i douvan Daniel* (Quand il est en face de Daniel). En revanche, dans *Lik pa ka palé dèyè Daniel* (Luc ne parle pas après que Daniel a parlé), *dèyè* annule la simultanéité, et installe une hiérarchisation temporelle au sein de la phrase. *Dèyè Daniel* à valeur causale est antérieur à *Lik pa ka palé*. *Dèyè Daniel* est une pro-proposition à valeur *lè Daniel fini palé* (Quand Daniel a fini de parler). L'alternance de formes prépositionnelles est iconique à une variation de la relation temporelle entre événement à valeur causale et événement à valeur résultative. Avec *douvan*, il y a simultanéité entre cause et effet; avec *dèyè*, il y a antériorité de l'événement à valeur causale. Il en va du sémantisme de chaque préposition. *Douvan* actualise l'autorité de la personne physique et spirituelle de *Daniel*. *Dèyè* actualise la force des propos de *Daniel*.

III.7 La préposition *silon*

Quelques énoncés de corpus

- a) *Silon van, latjé poul panché* (Selon le vent, la queue de la poule penche).
- b) *Sé silon bonda ou ka tayé tjilot* (C'est en fonction des fesses qu'on taille la culotte).
- c) *Silon van, silon vwel* (Selon le vent, selon la voile).
- d) *Sé silon* (C'est selon) (Cela dépend).

Analyse d'énoncés

Silon van, latjé poul panché.

La préposition thématifiée a pour régime *van*. *Van* est un phénomène qui, comme tout phénomène, s'impose à l'Homme. *Van* est dépourvu de conscience. De ce fait, *van* ne peut générer qu'un rapport de cause à effet, et non de motif. Dans le Monde Référentiel, *van* change de direction et d'intensité régulièrement. *Silon van*, c'est l'événement qui cause et régit l'événement *latjé poul panché*. Protase et apodose sont donc reliées par un rapport de cause à effet. *Silon van*, protase, est porteur d'un effet de caractérisation pour *latjé poul panché*, apodose. C'est la direction de *van* qui est l'élément saillant. Ainsi, *silon* est un opérateur de saillance de caractérisation pour l'apodose. Secondairement, l'intensité

de *van* est à prendre en compte. Il y a une double modalité. Il y a la modalité de l'Être : le vent est. L'autre modalité, c'est l'influence. *Van* met sous influence *latjé poul*. Cette mise sous influence est incorporée. *Latjé* est un méronyme de *poul* holonyme. Ce méronyme porte sa saillance sur le corps de *poul*, car c'est à partir de lui que va s'interpréter la relation de cause à effet inhérente à la maxime. *Silon* est un opérateur cognitif de mise sous influence qui va déterminer par son régime l'orientation pragmatique de *latjé pou*. *Silon* est donc un opérateur modal pour *latjé poul*. *Silon van latjé poul panché* suppose que l'holonyme *poul* soit *an van an* (dans le vent). Métaphoriquement, *van* représente les circonstances d'influence. La zone d'influence se définit en rapport contenant-contenu. C'est le « dans total ». C'est donc le méronyme *latjé* qui est l'indice de zone d'influence caractérisé par *silon*. *Panché*, verbe de mouvement du corps, nous indique que *latjé* est affecté par *van*. La métaphore de la versatilité nous présente le point de vue du versatile comme télique sous l'influence des circonstances. *Latjé* représente le point de vue du versatile, et *van*, les conditions qui affectent ce point de vue. Nous avons associé l'orientation de *latjé panché* à la notion d'intensité. C'est aussi l'image que nous avons de *latjé poul* sous l'effet de *van*. *Silon* établit un rapport indexical d'orientation et d'intensité entre *van* et *panché*, entre cause et effet. *Latjé poul* subit une double modalité d'influence. *Silon* est un opérateur d'appréciation-observation qui nous permet de concevoir la cause comme événement de caractérisation indexicale pour l'effet. L'intensité de l'effet et l'orientation pragmatique de l'effet sont conditionnées par l'orientation et l'intensité du phénomène-cause. *Silon* nous amène aussi à concevoir la cause (*van*) comme antérieure à l'effet, *latjé poul panché*. *Silon* est un opérateur de rapport temporel de séquentialité « antériorité-postériorité ». Nous sommes dans la grammaire des événements assortie d'indexicalité. Par iconicité diagrammatique, la structure de la phrase nous rappelle l'antériorité de *van*. Le schème cognitif associé à *silon*, c'est la dépendance-conformité, schème assorti du trait condition. Cette dépendance est donc logique dans la mesure où, pragmatiquement, elle répond à une loi phénoménologique. *Silon* nous invite à concevoir la cause-phénomène comme un instrument qui conditionne l'effet, événement effectué. Par iconicité, la thématization de la protase est la traduction diagrammatique du rapport antériorité-postériorité « protase-apodose », cause-effet. *Silon* nous invite à concevoir son régime comme repère-norme de caractérisation. Locuteur et interlocuteur partagent une connaissance phénoménologique qui relève du « vrai épistémique ». Nous sommes dans la métaphore de l'adaptation-accommodation d'axiologie péjorative. Cette maxime peut être d'axiologie péjorative si nous l'appliquons à la versatilité de comportement. *Silon* est un opérateur de modalité pragmatique. Nous ne pouvons pas agir sur *van*. Ainsi, nous nous

conformons à lui. Nous sommes dans la métaphore de la versatilité. Le sujet versatile change de position au gré du vent qui représente la cause extérieure de son changement de position. Le versatile est patient et soumis à des schèmes moteurs involontaires. C'est le Corps physique qui prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit.

b), Dans *Sé silon bonda ou ka tayé tjilot, bonda*, méronyme corporel, est antérieur à *tjilot*.

L'énoncé a une base corporelle humaine. Il y a incorporation. Ce rapport entre le corps et le vêtement -accessoire corporel qui couvre le corps- nous oriente vers le schème de conformité de *silon*. Ce concept de conformité est une caractérisation de la dépendance. La conformité se conceptualise en accord parfait entre cause et effet. *Bonda* est intrinsèque au corps. On ne le choisit pas. Il est. Le corps est site, élément fixe. C'est la cible *tjilot* qui va s'adapter à la dimension du site. Ainsi, les effets sont téléiques. Les circonstances enveloppent et déterminent les comportements. *Tjilot* enveloppe et est déterminé par *bonda*. Le schème de *silon*, c'est la conformité. La conformité revêt un côté passif dans la mesure où nous ne pouvons pas modifier les causes. Nous subissons les effets. Il en va du statut cognitif du Sujet épistémique face aux événements. *Silon* appartient au concept de passivation. *Silon*, c'est la zone de puissance et la zone d'influence.

c) *Silon vann, silon vwel*.

Nous notons que *silon* est thématiqué dans la protase et dans l'apodose. Il y a une réduction de formes. En effet, les régimes de *silon* sont ici aussi des noms nus. Cette absence de déterminants confère à l'énoncé une valeur générique de maxime et de loi. La construction syntaxique relève du parallélisme non réversible. Par iconicité, ce parallélisme non réversible et cette réduction de formes traduisent le rapport canonique indexical entre cause et effet. La césure opérée par la virgule nous permet de nous représenter cause et effet dans un rapport de saillance parallèle. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Par iconicité, ce parallélisme va jusqu'à l'équivalence numérique de syllabes entre protase et apodose. L'iconicité se poursuit là aussi. L'iconicité se manifeste aussi dans la double thématisation de *silon*. *Van* conditionne le choix de *vwel*. Nous ne pouvons pas dire que *vwel* conditionne *van*. L'allitération en [v] renvoie à une iconicité phonique. La poésie est un opérateur d'iconicité phonique. L'Homme peut choisir *vwel*, mais ne peut pas choisir *van*. La non réversibilité du parallélisme est donc iconique. *Vwel* est un objet qui renvoie à des dimensions précises que l'on choisit par rapport à *van*. Ainsi, l'Homme retrouve sa capacité de mesure et de réflexion dans l'adaptation qui s'impose à lui. Il subit moins que précédemment. *Silon vann* suppose que

l'Homme ait la capacité de lire la caractérisation de *van*. *Silon* nous présente le « je » épistémique dans sa capacité à observer le phénomène *van*. Cette observation lui permet une relative agentivité. *Silon van, silon vwel* est une loi et une maxime bien connue des pratiquants et amateurs de courses de *yol* et *gomié*. Nous sommes dans la métaphore de l'adaptation-conformité. Cette construction en parallélisme se retrouve aussi dans l'énoncé *Silon pa, silon tanbou* (*Selon pas, selon tambour*) (La musique du tambour dépend du pas). Ce parallélisme est non réversible. En effet, *Sé tanbou ki ka suiv pa* (*C'est le tambour qui suit les pas*) (*C'est le tambour qui met en musique les pas du danseur*). *Pa* est donc antérieur à *tanbou*. Nous ne pouvons pas dire *Silon tanbou, silon pa*. En fait, il n'y a pas à proprement parler de rapport temporel antériorité-postériorité entre *pa* et *tanbou*. C'est notre connaissance de la danse au tambour qui nous permet de le dire. Nous sommes dans la grande coïncidence. Cette expression est *“approximately true.”* Nous empruntons ce concept à HERSKOVITS (1986:41). C'est la capacité à réagir avec promptitude. Nous sommes dans la métaphore de la promptitude. Il faut parfois être prompt dans la démarche palliative imposée par la causalité. Toutefois, *pa* est prioritaire sur *tanbou*. C'est ainsi que se conçoit la fonction du *tanbou* dans la relation entre *pa* et *tanbou*. Cette métaphore de l'adaptation nous présente l'Homme dans une capacité d'adaptation majorée. Le schème cognitif de *silon* ici, c'est la conformité-correspondance assortie du trait promptitude. Il faut que la musique du *tanbou* corresponde à la partition des pas du danseur. Il faut que nos décisions soient conformes aux exigences de notre environnement. Le schème supérieur de conformité-correspondance, c'est la dépendance. En d), l'expression *Sé silon* nous présente *silon* en emploi absolu. Par iconicité, cette non actualisation de régime exprime le fait que l'Homme doit pouvoir s'adapter à l'ineffable, à l'imprévu. En langue créole martiniquaise *sé, silon* a pour régime synonyme cognitif *sa ka dépan, sa ka dépann, sagi* (cela dépend). *Sé silon* permet au locuteur d'introduire ou de conclure un développement ou une réflexion. La formule sera donc fonctionnellement cataphorique ou anaphorique.

Valeur cataphorique de la formule

- *Daniel, es ou ka sòti oswè a* (Daniel, sors-tu ce soir?)
- *Sé silon; si lapli ka tonbé...* (Ça dépend; s'il pleut ...).

Valeur anaphorique de la formule

- *Daniel, es ou ka sòti oswè a?* (Daniel, sors-tu ce soir?)
- *Si lapli ka tonbé... Sé silon.* (S'il pleut... Ça dépend).

Dans sa valeur anaphorique, la construction est facultative dans la mesure où elle ne porte aucun argument complémentaire à l'entendement de l'interlocuteur. D'ailleurs, le ton du locuteur décroît fortement en prononçant la formule dans sa valeur anaphorique. Par iconicité, cette baisse d'énergie vocale traduit l'aspect facultatif purement rhétorique de la formule. Dans sa valeur cataphorique, la formule a une valeur phatique. Elle permet d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur le discours qui suit. Elle est prononcée avec une énergie vocale plus élevée. Par iconicité, cette énergie vocale traduit la demande d'attention que le locuteur adresse à son interlocuteur. Elle n'est pas facultative. Il y a une posture d'attaque discursive. *Sé silon* est une construction à effets perlocutoires, tel que AUSTIN²² (1970 :129) définit ce concept. *Sé silon* à valeur cataphorique peut aussi laisser l'interlocuteur dans l'ignorance du développement descriptif comme dans -*Daniel, es ou ka sòti oswè a ? - Sé silon...* L'interlocuteur ne peut que supposer ce que son locuteur a en tête, à savoir une alternative qui n'a pas été exposée et partagée. L'interlocuteur est dans le suspens. Ce suspens est iconique à une non explication de la part du locuteur, et à une recherche de signification de la part l'interlocuteur. Dans l'emploi anaphorique, il y a partage des éléments descriptifs de l'alternative. C'est l'incertitude face à l'incertitude qui, par iconicité, se traduit par absence de fin de phrase. Nous ne pouvons pas nous adapter à ce qui n'existe pas. Nous sommes dans la métaphore de la zone d'incertitude face à la conformité.

d) *Sé Silon* versus *dapré* (d'après)

En langue créole martiniquaise, *dapré* peut intervenir à la place de *silon*. Nous pouvons concevoir aisément la phrase suivante : *Ou ka chwézi vwel ou dapré van an* (Tu choisis ta voile d'après le vent) (Tu choisis la voile en fonction du vent). *Dapré* a pour régime *van an* qui conditionne *Ou ka chwézi vwel ou*. *Dapré* est un opérateur qui permet de conceptualiser son régime comme argument d'évaluation subjective pour l'événement exprimé dans la phrase. *Chwézi* est un verbe subjectif d'intellection qui suppose une opération cognitive de sélection d'une entité parmi d'autres. Cette sélection est orientée par le régime de *dapré*. *Dapré* est donc un opérateur qui permet au locuteur de définir un critère afin d'explicitement une opération de sélection. La valeur de postériorité temporelle de *dapré* présente cette opération de sélection comme dépendante du régime de *dapré*, comme postérieure donc à l'évaluation subjective de critère de sélection. Le schéma de

²²Selon AUSTIN, l'acte perlocutoire, c'est l'obtention de certains effets par la parole.

dapré, c'est la dépendance-conformité. Le locuteur « je » épistémique fait valoir sa capacité d'analyse phénoménologique. Nous sommes dans la métaphore de l'adaptation. Dans *Dapré mwen, fok nou alé* (D'après moi, il nous faut aller), le locuteur présente son point de vue comme référence d'analyse. *Fok nou alé* dépend de la lecture qu'il a de la situation dans laquelle se trouvent ses interlocuteurs et lui. La croyance-vérité d'un individu met sous influence *nou*. *Dapré* isole d'abord *mwen* de *nou*, puis le restitue à *nou*. *Dapré* est un opérateur de sélection méronymique assorti du trait mise en saillance. Il en va du sémantisme de *mwen* et de *nou*. Dans *Dapré mwen, fok zot alé* (D'après moi, il vous faut aller), le point de vue de *mwen* fonctionne comme repère pour une décision de *zot*. *Mwen* n'est pas méronyme de *zot*. Le point de vue de *mwen* est antérieur à la décision *fok nou alé, fok zot alé*. Il y a donc dépendance-conformité au point de vue de *mwen*. Nous pouvons poser que *silon* et *dapré* partagent le même schème cognitif de dépendance-conformité assorti du rapport antériorité-postériorité. Dépendance-conformité et rapport antériorité-postériorité supposent du comitatif. En effet, le rapport cause à effet est un rapport de comitativité fonctionnelle.

L'apport de *silon* dans la relation de dépendance-cause à effet, c'est de présenter la cause comme instrument de caractérisation pour l'effet qui se conceptualise en événement effectué. La cause met donc l'effet sous influence. Pragmatiquement, *silon* permet aussi d'introduire ce rapport d'évaluation de scalarité entre cause et effet. *Silon* est un modalisateur de relation cause à effet. *Silon*, c'est l'archétype de la lecture point de vue (CADIOT 1991:220). *Silon* révèle l'intersection cognitive entre conformité et dépendance. Nous empruntons ce concept de dépendance à FEIGENBAUM (2002). La valeur sémantique de « segùn », équivalent espagnol de *silon*, exprime bien cette notion de dépendance, car « segùn » est génétiquement lié à « seguir » (suivre).

Analyse de phrases d'auteur

CERVONI (1991:259-260) nous présente deux phrases dont l'une est grammaticalement correcte, et l'autre porteuse d'une maladresse de construction: « Il n'en fait qu'à sa tête »; « Il n'en fait que selon sa tête ». L'auteur (*Ibid.* : 259-260) précise qu'

« En principe une préposition faisant partie d'une expression figée, locution verbale locution adverbiale, nom composé, etc., ne peut pas être remplacée par une autre. Si l'on procède à une commutation on porte atteinte au sens, on rend l'expression gauche, saugrenue ou

incompréhensible. Le résultat, dans certains cas, sera une faute caractérisée. Si, au lieu de « il n'en fait qu'à sa tête », je dis « il n'en fait que selon sa tête », je m'exprime d'une façon maladroite, mais il serait peut-être excessif de voir là une faute ».

Cette citation de l'auteur nous suggère un commentaire que nous proposons ci-après.

Grammaire cognitive et faute-maladresse de construction

Dans « Il n'en fait qu'à sa tête », « tête » est la partie du corps humain qui est le siège de l'intellect, de l'esprit, de l'imaginaire, de la volonté. C'est le siège des facultés qui permettent à l'Homme de concevoir le Monde. « Fait-faire », c'est la primitive sémantique de l'action, du mouvement du corps. Dans notre phrase, il y a coréférentialité entre « il » et « sa ». La préposition « à » établit le rapport de coïncidence entre « il fait » et « sa tête », en établissant un lien logique indexical entre « il fait » et « sa tête ». Il y a iconicité entre action et intentionnalité-esprit. La préposition « à » est donc un opérateur d'iconicité et d'indexicalité qui crée le rapprochement abstrait entre « il fait » et « sa tête ». Le schème cognitif de « à », c'est la coïncidence assortie des traits conformité et adéquation. Ce sont précisément ces traits qui nous invitent à ne pas concevoir comme « faute caractérisée » la commutation « à »/ « selon » dans « Il n'en fait que selon sa tête ». Dans cette phrase, « selon » fait valoir ses schèmes cognitifs de conformité et d'adéquation. Le régime de « selon » est antérieur à l'événement « Il fait ». « Il fait » dépend donc de « sa tête ». « Selon » est un opérateur qui établit un rapport temporel de dépendance entre « Il fait » et « sa tête ». Comme « à », « selon » est un opérateur d'indexicalité et d'iconicité. Ainsi la faute n'est pas « caractérisée ». La grammaire cognitive nous indique que les commutations de prépositions ne sont que des commutations de conceptualisation. La grammaire cognitive met en évidence l'intersection cognitive propre à certaines prépositions (selon/à), et nous invite à relativiser le concept de faute de la grammaire traditionnelle. Selon nous, il y aura « faute caractérisée » si nous ne pouvons pas faire valoir d'intersection cognitive lors de la commutation entre deux prépositions. La commutation « à »- « selon » ne change pas la signification des deux phrases considérées.

La langue créole martiniquaise peut convoquer la préposition *dapré* comme dans *I ka fè dapré tet li* (*Il fait d'après sa tête*). *Dapré*, préposition temporelle de postériorité, permet bien de concevoir l'antériorité temporelle du site *tet li*. C'est *tet li* qui gouverne les actions de *I*. *Tet li* est sémantiquement acteur, et *I* est syntaxiquement agent. Acteur et agent

partagent la même corporéité. C'est l'Esprit de *I* qui mène le corps de *i*. La culture partagée que nous avons de la langue créole nous permet de faire valoir la maxime *Sé lespri kò ki met kò* (C'est l'esprit du corps qui est le maître du corps). Cet énoncé établit bien le rapport de hiérarchisation entre *lespri* et *kò* en nous présentant *lespri* comme possesseur de *kò*. Le schème cognitif de *dapré*, c'est la dépendance-conformité-adéquation. Ce rapport entre *kò* et *lespri* est manifeste dans les expressions *Dapré'w !* (D'après toi !) ; *Lespri'w !* (Ton esprit !)(Penses-tu !). Considérons le dialogue suivant pour comprendre la valeur de ces expressions :

- *Mwen ka ba'w yan tjok* (Je te donne un coup de poing).

-*Dapré'w ! / -Lespri'w !* (D'après toi !/Ton esprit !)(Penses-tu !).

Par sa réponse, l'interlocuteur invite le locuteur à bloquer l'action de son corps, à ne pas rendre manifeste son intention par le corps, à ne considérer que par mentalisation son intention d'agir. C'est la capacité d'effets perlocutoires des réponses de l'interlocuteur. *Dapré* et *silon* sont donc des opérateurs cognitifs qui nous invitent à concevoir la dépendance comme établissant une forte indexicalité entre deux événements temporellement hiérarchisés. En langue créole martiniquaise, nous pouvons citer d'autres constructions pour concevoir ce concept.

a) *Adan lidé mwen, ou té ja pati* (Dans mon idée, tu étais déjà parti).

b) *Tout lidé mwen, ou té ja pati* (Toute mon idée, tu étais déjà parti).

c) *Lespri mwen, ou té ja pati* (Mon esprit, tu étais déjà parti).

d) *Adan lespri mwen, ou té ja pati* (Dans mon esprit, tu étais déjà parti) (Je pensais que tu étais déjà parti).

En a), *ou té ja pati* est une idée contenu-méronyme pour *Adan lidé mwen* contenant-holonyme. Le locuteur exprime la saillance de l'idée méronyme, *ou té ja pati*. C'est la saillance du contenu vis-à-vis du contenant. L'idée qui nous occupe est subjectivement plus importante que les autres. En b), *ou té ja pati* est la seule idée qui occupe l'esprit de *mwen*. Le modalisateur *tout* accorde à l'idée évoquée, *ou té ja pati*, sa plénitude fonctionnelle. Cette phrase présente les affinités casuelles sans marques casuelles. Il y a donc rapprochement des formes. Ce rapprochement des formes est iconique à l'étroitesse du lien conceptuel entre les formes exprimées. En d), *lespri* se conçoit en siège pour l'idée de grande saillance *ou té ja pati*. C'est cette même analyse que nous faisons en c). Toutefois, la différence de forme entre

c) et d) renvoie, par iconicité, à une différence de conceptualisation. En c) *lespri*, capacité à concevoir, est saturé par l'idée de saillance, *ou té ja pati*. Il en va de la forme de la construction qui fait valoir les affinités casuelles sans marques casuelles.

La conformité est un concept saillant de la cognition humaine. La vie n'est que capacité d'adaptation. *Fot* et *san* sont aussi des prépositions de l'adaptation-accommodation-conformité. Ce sont aussi des prépositions de la zone d'influence comme *épi*, *anba*, *pa*, *asou*, *anlè*. C'est le cotexte qui est fonctionnellement déterminant.

III.8 *Sof* (sauf), *andéwò di* (en dehors de)

Quelques éléments théoriques

La préposition sof

Sof créole est génétiquement lié à « sauf » français. PIOT (2001, 2005) considère cette dernière comme une fausse préposition, comme une conjonction exceptive. Le point de vue de PIOT (2005) nous interpelle. En effet, le correspondant espagnol de « sauf », « salvo » ne régit pas la forme tonique des pronoms personnels « yo », « tù », à savoir « mî » et « ti ». Nous disons bien « Todos vinieron salvo yo/salvo tù (Tous sont venus sauf moi/toi) ». Une forme en langue française et son correspondant en langue espagnole pourraient ainsi appartenir à des catégories différentes. Nous pouvons concevoir la série de phrases « Tout le monde est venu sauf moi ». « Todos vinieron salvo yo ». *Tout moun vini sof mwen*. *Sof* régit la forme tonique du pronom personnel. Nous ne pouvons pas dire *Tout moun pati sof man*. La seule préposition créole qui régit la forme atone *man*, c'est *pa*. Nous pouvons dire *Ou ké konpranm, pa man* (*Tu comprendras, par moi*) (*Tu comprendras, ma foi*). Il y a une légère diminution de la subjectivité du locuteur avec *man*, forme atone. Le locuteur se veut discret dans son acte d'énonciation. Ainsi, par iconicité, il convoque la forme atone, moins forte cognitivement que *mwen*.

Analyse d'énoncés

a) *Tout moun pati sof Piè* (Tout le monde est venu, sauf Pierre).

b) *Pèsonn sof Sizet pa té sav i té ni an yich* (Personne sauf Suzette ne savait qu'elle avait un enfant) BARTHÉLÉRY 2008:177).

Tout moun et *Piè* sont liés conceptuellement. Ils appartiennent à la catégorie des animés + humain. Il en va de même pour *pèsonn* et *Sizet* en b). *Pèsonn* est de polarité négative et *tout*

moun est de polarité positive. *Sof* permet d'établir une relation partie-tout entre *Tout moun* et *Piè*. *Sof* fonctionne en opérateur cognitif de partitivité, de relation partitive entre intension et extension. Cette relation partie-tout établie par *sof* nous convie à concevoir le méronyme comme non dépendant de l'holonyme. En opérateur a-sélectif, *sof* permet de singulariser le méronyme *Piè*, intension de l'holonyme *Tout moun*, extension. *Piè* échappe à la généralisation exprimée dans l'événement¹) *tout moun pati*. *Sof* fonctionne en opérateur de saillance de l'événement²) *sof Piè*. Nous notons que *sof* n'est pas thématique. Ainsi, *Tout moun pati* -qui représente l'action, le mouvement dans sa réalisation- est thème pour *sof* et son régime, rhème. Le rhème représente la non actualisation de l'idée thème. Par iconicité diagrammatique, le thème est antérieur au rhème. Cette saillance est encore plus forte dans les constructions où le quantifieur *tout* vient modaliser le substantif holonyme, « la totalité globalisante », comme dans *Tout moun sof X* (Tout le monde sauf X) ; *Tout bagay sof sa* (Tout sauf cela) ; *Tou sa ou lé, sof sa* (Tout ce que tu veux, sauf cela). Nous empruntons la notion de « totalité globalisante » à BAT-ZEEV SHILDKROT (2006 : 7). Ce concept nous amène à noter que l'holonyme est borné, et que le méronyme excepté est numériquement inférieur à l'holonyme. Ce rapport numérique permet de maintenir une intégrité relative de l'holonyme d'extraction. *Sof* ne fonctionne pas en annulateur d'intégrité conceptuelle. Au contraire, *sof* rappelle et met en saillance cette intégrité conceptuelle par la thématique, forme d'iconicité. *Sof* est un opérateur d'affect de l'holonyme auquel il réfère. *Sof* met sous influence l'holonyme référent. Dans *Tout moun pati sof Piè*, *sof* nous indique le lien conceptuel entre appartenance et exclusion. C'est bien parce que *Piè* appartient à l'extension *Tout moun* qu'il peut en être exclu. L'exclusion est donc subordonnée à l'appartenance. *Sof* est un opérateur de subordination. *Sof* est un opérateur de contraste-opposition entre appartenance et exclusion. La paraphrase nous le révèle. Nous pouvons concevoir le doublet de phrases suivantes : *Tout moun pati sof Piè* (Tout le monde est parti sauf Pierre) ; *Tout moun pati (mé), Piè pa pati* (Tout le monde est parti, mais Pierre n'est pas parti). Cette paraphrase nous révèle aussi le lien qu'entretient *sof* avec la catégorie conjonction de subordination. *Sof Piè* est une pro- proposition. C'est *sof* qui porte la valeur prédicative dans *sof Piè*. Dans la construction syntagmatique, le général, *Tout moun pati*, est présenté avant le particulier, *sof Piè*. *Sof* est un opérateur de subordination entre le général et particulier, entre l'opposition-contraste et l'exception. *Sof* fonctionne en opérateur de sémantisme négatif. C'est bien cela qui permet à *sof* d'installer dans le sémantisme phrastique un contraste par opposition. *Tout moun pati* représente un événement à la forme affirmative assertive. *Sof Piè* intervient en événement à la forme négativo-sémantique assertive. Ainsi, avec *sof*, l'exclusion se conceptualise en

opposition entre événement¹ affirmatif et événement² négatif. L'événement¹ représente le groupe auquel appartient le méronyme-opposition représenté par l'événement². *Sof* est un opérateur de double prédication.

Comme nous le disions, il faut qu'il y ait appartenance-inclusion pour qu'il y ait exclusion. Cette dialectique est bien portée par la phrase *Yo mété'y déwò andidan étjip la* (On l'a mis dehors dans l'équipe) (Il a été exclu de l'équipe). L'analyse de cette phrase nous révèle qu'elle est porteuse d'une prédication seconde que nous pouvons définir comme suit : *I andidan letjip la* (Il fait partie de l'équipe). *Yo mété'y déwò* (On l'en a exclu). *I Andidan letjip la* est événement site pour *yo mété'y déwò*. *Andidan* (dans) est site pour *déwò* (dehors). Le contenant-appartenant-inclusion est antérieur à l'exclusion. Avec la sérialisation *an déwò*, l'exclusion se conceptualise en termes de spatialisation. C'est une sérialisation à partir de primitives sémantiquement contraires. *An* est antérieur à *déwò* sur le plan syntagmatique. C'est *an* qui permet de concevoir *déwò*.

Sof est un opérateur d'inversion d'assertion qui suppose forcément que l'événement¹ est assertif affirmatif. Nous ne pouvons pas avoir *Pèsonn pa vini sof André* (Personne n'est venu sauf André). Les deux événements de cette phrase sont négatifs, d'où l'agrammaticalité de la phrase. La paraphrase *Pèsonn pa vini, mé André pa vini* (Personne n'est venu, mais André n'est pas venu) est inconcevable. *Pèsonn pa vini, André pa vini* (Personne n'est venu, André n'est pas venu) n'exprime pas une exclusion. Le sémantisme de *sof* suppose que la proposition régissante est affirmative assertive. C'est à cette condition que la préposition pourra faire valoir son statut de marqueur d'exception. Le schème cognitif de *sof*, c'est l'exclusion dans une relation partie-tout. *Sof* est un révélateur du concept de « nom d'ensemble » en nous présentant son régime comme intrinsèque à l'holonyme d'exception. C'est un opérateur soustractif qui impose que son régime représente une quantité faible par rapport au nombre d'éléments de l'ensemble.

Andéwò di (en dehors de)

La langue créole va convoquer *andéwò di* quand la préposition régissante est négative syntaxiquement. Nous aurons alors *Pèsonn pa vini andéwò di André* (Personne n'est venu en dehors d'André). L'événement¹ est négatif, alors que l'événement² est positif. La paraphrase *Pèsonn pa vini, mé André vini* (Personne n'est venu, mais André est venu) permet à *mé* de représenter la valeur cognitive négative d'opposition de *sof*. Ainsi, dans certains cotextes, préposition et conjonction sont en distribution complémentaire. Contrairement

à *sof*, *andéwò di* peut être thématiqué comme dans *Andéwò di André, pèsonn pa vini*. Le positif précède le négatif. La thématique de *andéwò di* permet d'exprimer la saillance de l'événement positif porteur de l'exclusion-exception. *Andéwò di* peut introduire aussi un événement assertif négatif à l'image de *Tout moun vini andéwò di André* (Tout le monde est venu en dehors d'André). Le locuteur porte sa subjectivité sur la valeur affirmative de réalisation de l'événement *Tout moun vini*. Le côté pragmatique est plus saillant que la mentalisation du méronyme manquant. Dans l'énoncé *Andéwò di André, tout moun vini* (En dehors d'André, tout le monde est venu), nous assistons au phénomène inverse. Nous pouvons dire que *andéwò di* est un opérateur de renversement de la portée de la subjectivité en discours. La subjectivité est spatialisable métaphoriquement. Contrairement à *andéwò di*, *sof* ne peut pas être thématiqué. *Sof* est sémantiquement négatif, alors que *andéwò di* peut être sémantiquement négatif ou affirmatif. Le schème cognitif de *sof* et de *andéwò di*, c'est l'exception-exclusion. Il y a une opposition entre *andéwò di* et *sof*. *Sof* n'est pas un simple emprunt au français, mais un recours cognitif. Cela remet en cause la thèse de la francisation. Avec *sof*, l'exception-exclusion ne s'exprime pas en termes de spatialisation, mais en termes notionnels. Avec *andéwò di*, l'exception-exclusion s'exprime en termes de spatialisation. Nous ne pourrions pas avoir *Tout moun pati sof sé poul la* (Tout le monde est parti sauf les poules). En effet, *poul* (poules) ne fait pas partie de la catégorie *moun* (personne). La métaphore de personnification peut amener à concevoir un tel énoncé. Par ailleurs, si nous considérons un groupe de dix personnes, nous ne pourrions pas dire *Tout moun vini sof nef moun* (Tout le monde est venu sauf neuf personnes). *Sof* ne peut pas nous amener à concevoir *nef* comme méronyme exceptif, ni *tout moun* (tout le monde) comme holonyme restant équivalent à 1. L'ironie peut le permettre. Nous pouvons dire par ironie *Tout moun vini, sof nef moun* (Tout le monde est venu sauf neuf personnes). L'holonyme apparaît avant le méronyme, sauf dans le cas de la thématique avec *andéwò di*. Nous nous focalisons davantage sur la pragmatique d'actualisation des événements. *Sof* et *andéwò di* sont des morphèmes du comitatif d'exclusion qui nous permettent de garder présents en mémoire les méronymes d'exclusion. Il en va de la position de site de ces méronymes d'exclusion. Le site est stable au plan mémoriel. L'exception est une composante du comitatif. *Sof* et *andéwò di* fonctionnent en opérateurs de rupture de comitativité pragmatique et en rappel de comitativité de mentalisation.

III.9 La préposition *épi*

Adossé à la formulation de CADIOT (1990 :152-173) nous dirons que le groupe introduit par *épi* exprime des sortes de cas sémantiques bien typés dont les plus nets sont certainement ceux que dans la tradition grammaticale on nomme instrumental et comitatif (idée de concomitance ou d'accompagnement). C'est en ces termes que CADIOT (1990 :152-173) introduit sa présentation de la préposition « avec », correspondant français de la préposition créole *épi*.

Emploi instrumental

a) *Mwen koupé koko a épi an koutla* (J'ai coupé le coco avec un coutelas).

Emploi comitatif

b) *Madanm lan ka promnen épi tifi* (La dame se promène avec la petite fille).

c) *Si ti chien yan pa té ka maché épi 'y, dapré 'y, i pé té ké pé rivé fè ayen* (Selon lui, il n'aurait pu rien faire si le petit chien ne marchait pas avec lui).

Dans de tels emplois, les plus canoniques, un complément introduit par *épi* (avec) est incident, non pas à un mot, mais à des procès tels *Mwen koupé koko a* (J'ai coupé le coco) *Madanm lan; ka promnen* (La dame se promène). Les énoncés qui traduisent ces procès sont dotés de complétude interne. Un complément introduit par *épi* peut être aussi porteur d'indications autres qu'instrumentale ou comitative. Instrumental et comitatif se distinguent sur la base de certaines propriétés. L'instrumental est impliqué matériellement dans le procès comme dans *Mwen ka sèvi an koutla pou koupé koko a* (J'utilise un coutelas pour couper le coco). Il n'en va pas de même pour le comitatif. Ainsi, l'énoncé *Madanm lan ka sèvi tifi a pou promnen* (La dame utilise la petite fille pour promener) est inacceptable. Au niveau de la représentation, le schéma d'action que décrit le prédicat *koupé* n'est pas décomposé. Il est construit sur un mode synthétique. En revanche, nous pouvons concevoir que l'énoncé porteur d'indications comitatives renvoie à deux prédications distinctes : *Madanm lan kan promnen. Madanm lan épi tifi a*. La prédication accorde la saillance à *Madanm lan*. Il en va de la présence de la subjectivité dans les énoncés que nous produisons. Il est aussi à noter que l'interprétation du comitatif ne dépend pas du prédicat seulement. L'interprétation de l'énoncé dépend aussi du caractère « animé » du nom régime de la préposition, établissant à ce titre un niveau d'isotopie avec le nom-tête. Dans *Madanm lan ka*

promnen épi chapo'y (La dame se promène avec son chapeau), *chapo'y* caractérise la modalité d'être de *Madanm lan* dans le procès *ka promnnen*. *Chapo* est accessoire instrumental de la modalité d'être. À ce titre, *chapo'y* accompagne la modalité d'être de *Madanm lan*.

Emploi instrumental

Mwen koupé koko a épi an koutla (J'ai coupé le coco avec un coutelas).

I tjenbé bouden'y épi dé lanmen'y... (Il saisit son ventre à deux mains...) (BARTHÉLÉRY 2008:47).

Koutla, c'est l'instrument de *mwen*. *Mwen*, l'agent du procès, utilise l'instrument afin d'opérer une transformation sur l'objet affecté *koko a*. Cet énoncé relève de la grille d'action (DELBECQUE : 2006) et de la causalité directe. L'agent *Mwen*, source d'énergie, va déployer son énergie en savoir-faire qu'il va associer à l'essence de l'instrument. Le procès *koupé* est la marque de cette association. Selon nous, l'instrument est le prolongement du corps de l'agent qui l'utilise. L'outil est l'incarnation d'une idée ou d'une intention. Dans notre énoncé *Mwen koupé koko a épi an koutla*, l'agent exerce une force volontaire avec son corps pour mener à bien son intention portée par le prédicat *koupé koko a*. *Koupé koko a* représente *à volitional act*," selon l'expression de TALMY (2003 : 421). L'agent s'engage corporellement dans le procès. L'agent assiste à la transformation de l'objet affecté. C'est la préposition *épi* qui permet de créer l'association entre le savoir-faire dévolu à *koupé an koko* et *an koutla*. Le schème sémantico-cognitif qui correspond à la préposition *épi*, c'est l'association. Cette association s'inscrit dans le savoir culturel que nous avons des actants et objets reliés par *épi*. On coupe un coco avec un coutelas ou avec tout autre instrument partageant les mêmes caractéristiques qu'un coutelas. C'est ainsi que le schème sémantico-cognitif d'association sera assorti du trait identification de caractéristiques. C'est autour de la préposition que se construit l'isotopie sémantique de l'énoncé. Dans *Yo ka koupé koko épi koutla* (On coupe les cocos avec un coutelas), *épi* introduit un nom nu, tout comme *koupé*. Par iconicité, cette réduction de formes rappelle le lien conceptuel intrinsèque entre les formes de l'énoncé. Nous sommes dans la généralité assortie de l'iconicité diagrammatique. *Épi* instrumental est un opérateur de *accidental possession* "tel que le conçoivent MILLER et JOHNSON LAIRD (1976:564 :565) :

« Accidental possession of an object entails the possibility of using it. Inherent possession of an object entails the permissibility of using it. If a person has accidental possession of an object, it is possible for him to use it and it may not be possible for anyone else to use it ».

En b), *I té ka manjé adan an kwi épi dis dwet li. I té ka krazé manjé a épi dé lanmen'y* (Elle mangeait dans un *coui* avec ses dix doigts. Elle écrasait les aliments avec ses deux mains), le sens de la préposition *épi* est le même que dans l'énoncé a). Nous y dénotons tout de même un emploi instrumental de la préposition associé aux noms de parties du corps humain, *dwet li, dé lanmen'y*. Saisies dans un rapport méreologique « partie de sous-partie », ces parties du corps sont les instruments qui rendent possibles les procès *manjé adan an kwi, krazé manjé a*. La préposition *épi* opère un changement de type sur ces compléments. De parties du corps, *épi* les amène à la caractérisation du type « instrument ». Il en va de la saillance fonctionnelle de ces méronymes corporels qui nous permettent d'agir sur les objets du monde. L'absorption d'un aliment entraîne la présence d'un objet absorbé par un agent. Cette absorption se réalise via un instrument. La connaissance partagée que nous avons des us et coutumes dans la société traditionnelle martiniquaise nous permet de conceptualiser les doigts et les mains comme instruments pour s'alimenter. Les mains et les doigts ont la capacité de préhension, de transformation de la matière, et donc, par métaphorisation, peuvent être associés à des outils, à des instruments. Il en va de la saillance des mains et des doigts dans la composition du corps humain. Le schème sémantico-cognitif qui correspond à l'emploi de la préposition *épi* dans l'énoncé b), c'est l'association assorti du trait de métaphorisation instrumentale. *Manjé, krazé* sont des procès qui s'inscrivent dans le champ sémantique « FAIRE », « CONTROL », « STRAT ». Nous sommes dans la causalité dans la mesure où *krazé manjé a* suppose une transformation.

En c), *Sé té an viékò; i té ka maché anlè baton. Si y té jwenn an afè an chimen, sé épi baton'y i té ka défann kò'y*. (C'était un vieillard; il marchait avec un bâton en guise de canne. En cas de besoin, c'est avec ce bâton qu'il se défendait), *épi* fonctionne en opérateur de décomposition du syntagme *anlè baton*. Dans *anlè baton*, *baton* est conceptualisé comme instrument facilitant le déplacement, la marche de l'agent *i*, mis pour *an viékò*. *Maché* correspond à la primitive « FAIRE », capacité d'effectuer une action. Dans le contexte de notre énoncé, cette capacité est garantie par *anlè baton*, syntagme cohérent. La primitive « FAIRE » à laquelle est associé *maché* est renforcée par la primitive « CONTROL », capacité à contrôler une action-maché. *Épi*, opérateur de décomposition du syntagme *anlè baton*, va provoquer le changement d'entité de *baton*. De *baton maché*, canne, il devient *baton pou*

bat, arme de combat, bâton de combat. *Défann kó'y* va associer les deux primitives « FAIRE », « CONTRL » à la primitive « REPRES » qui correspond à la capacité pour un agent, en l'occurrence *an viékò*, de se représenter une action entière. La préposition *épi* nous permet donc de conceptualiser *baton* en arme. Ainsi, le schème cognitif correspondant à la préposition *épi* dans cet énoncé, c'est l'association assorti du trait instrumental.

Épi peut contribuer à l'émergence de métaphore comme dans d) *I pa ka palé anlo. I ka palé épi pa.* (Il ne parle pas beaucoup. Il s'exprime avec des pas). L'analyse sémantique de *I ka palé épi pa* nous autorise à dire que *épi* établit une isotopie sémantique entre *palé* et *pa*. Cette isotopie s'établit par le biais de la métaphorisation. Les pas d'un danseur-*pa* sont conceptualisés comme langage exprimé par le corps. Par là-même, le corps est conceptualisé comme étant un instrument de parole comme la voix. Comme le rappelle SCHNEDECKER (2002), *palé* crée l'interaction langagière. Cette mise en relation est assurée par la préposition *épi*. Parler et danser, qui sont des activités faisant partie de nos expériences d'humains, peuvent entrer en correspondance métaphorique par une propriété d'analogie qui est l'expression de soi. C'est cette analogie qui permet de faire émerger le schème cognitif de *épi* dans notre énoncé, à savoir l'association. C'est la métaphorisation que fait émerger *épi* qui crée un lien intrinsèque entre *palé* et *pa*. Nous aurions du avoir *palé pa pa*, construction heurtée au niveau phonique. *Épi* intervient pour des raisons phonétiques. Nous empruntons cette analyse à STÖCKLIN (1974). L'archétype cognitif qui se dégage de la préposition *épi* dans sa valeur instrumentale, c'est l'association.

Conceptualisation de épi instrumental

Quand la préposition *épi* mobilise sa valeur d'emploi d'instrumental, elle permet au sujet (agent d'énergie) du verbe recteur de ladite préposition d'associer son savoir-faire- énergie à la fonction essentielle de l'entité complément prépositionnel. Ce transfert d'énergie opéré place l'entité complément du verbe recteur en contact direct avec l'entité- instrument complément prépositionnel. De ce fait, cette entité complément d'objet direct du verbe recteur se conceptualise en entité affectée ou effectuée. Ce rapport établi par *épi*-instrumental est fondamental quant au statut cognitif de l'entité Sapiens-Faber au sein du Monde Référentiel. En effet, ce rapport permet d'exprimer l'intention et la capacité d'action-transformation que les humains peuvent opérer sur la matière et les objets du Monde Référentiel.

Conclusion

Épi -instrumental a pour schème cognitif l'association. L'instrument indexicalise le comitatif et le conditionnel, car le complément prépositionnel est la condition qui permet d'envisager comme réalisable l'événement représenté par le verbe recteur de la préposition *épi*. Comme d'autres prépositions, cette préposition peut contribuer à l'émergence de métaphores comme le prouvent les deux énoncés suivants : a) *Wou'y manché épi sèpan* (Sa houe est emmanchée avec un serpent) ; b) *I ka chèché tavay épi fizi* (Il cherche travail armé d'un fusil). En a), nous sommes dans la métaphore de la fainéantise. *Wou*, c'est l'instrument aratoire canonique pourvu du méronyme intrinsèque *manch* (manche). *Manch* permet la saisie de *wou*. C'est la saillance de *wou* dans la vie de travail dans la société rurale martiniquaise qui fait que la métaphore a convoqué *wou*. *Wou* est un instrument iconique de métaphorisation. *Sèpan*, quant à lui, est un animal craint par l'homme. La métaphore le convoque pour des raisons iconiques aussi. Par ailleurs, ces deux entités partagent le sème « long ». Le manche de la houe est long, et *sèpan*, *sé bet long la* (le serpent, c'est la bête longue). C'est ainsi que *sèpan* est nommé, vu la crainte qu'il suscite. Le nommer, c'est le faire apparaître. La signification de la métaphore tient à cela. Si *sèpan* est le méronyme fonctionnel de saisie de, *wou* si *sèpan* est craint, alors *wou* ne sera pas saisi par son propriétaire pour travailler. L'instrument n'est pas conçu pour le travail. Il n'est pas fonctionnel. Son propriétaire n'est pas en sympathie avec le travail non plus. *Sèpan* opère un changement de type sur *wou*. D'instrument compagnon du travailleur, *wou* devient ennemi du travailleur, tout comme *sèpan* est ennemi des personnes. Cette métaphore est spécifique aux personnes du domaine agricole. La conceptualisation par la métaphore puise son sémantisme dans la pragmatique proche de l'opération de conceptualisation métaphorique. En b), c'est *fizi* qui est l'instrument de recherche de travail. *Fizi* opère sur *tavay* un changement de type. D'activité recherchée par l'homme pour vivre, *tavay* est recherché pour être tué symboliquement. C'est la métaphore du chômeur qui se complaît dans sa situation de chômage. Cette métaphore est plus ouverte que la précédente, car elle est utilisée par les gens en général. Dans la métaphore contenant *wou*, nous notons la saillance de cet instrument dans la Martinique traditionnelle.

Valeur comitative de épi

Analyse des énoncés

En f), *Épi M. J., Matinik té ké kontinié vansé kon i té ka vansé a*. (Avec M.J., la Martinique aurait continué à avancer comme elle le faisait.), *épi* a la valeur « condition ». Le

verbe de la principale, *té ké kontinié vansé*, est au conditionnel. Cela signifie que la condition n'est pas réalisable. La complétive comparative introduite par *kon* (comme) revêt une importance quant à la façon d'interpréter le syntagme prépositionnel *épi M. J.* En effet, cette complétive nous permet de nous représenter *M. J.* comme ayant été un bon dirigeant de la Martinique. Par ailleurs, elle nous permet de présumer que son remplaçant n'a pas les mêmes qualités que lui en ce qui concerne la gestion des affaires en Martinique. *Épi M. J.*, c'est l'expression de la connaissance partagée inscrite dans nos mémoires d'une qualité ou capacité de gestion des affaires administratives de la Martinique assumée par *M. J.* C'est la grammaire des présupposés et du vrai épistémique. Nous empruntons ce concept de vrai épistémique à POTTIER (1992 :211). *Épi* introduit en effet une vérité qui repose sur un savoir partagé. *Épi M. J. + kon i té ka vansé a* sont deux arguments qui participent de la même mémoire des états de choses en Martinique. *Té ké kontinié vansé*, c'est le constat mémorisé d'un état de choses inscrit dans l'expérience passée mis en relation de comparaison avec l'état des choses tel qu'il est perçu actuellement. Il y a donc une dissociation entre ces deux états de choses. Dans cet énoncé, le schème cognitif qui correspond à la préposition *épi*, c'est celui de la dissociation, de la rupture qualitative entre deux états de choses. Dans sa valeur conditionnelle dans cet énoncé, *épi*, tout en gouvernant une notion de qualité, établit une rupture qualitative entre deux entités temporelles comparées l'une à l'autre. *Épi* crée la rupture de qualité dans la successivité. *Épi* est opérateur de discontinuité. Dans l'énoncé *Épi M. J., Martinik té ké kontinié vansé kon i té ka vansé a*, la proposition *épi M. J.* correspond à la proposition condition. Elle est thématisée. Ainsi, par iconicité diagrammatique, cette proposition nous rappelle que la condition est antérieure aux effets visés par la condition. Nous aurons donc : *Épi M. J.* : condition antérieure à *té ké kontinié vansé kon i té ka vansé a*, effets non réalisables vécus comme postérieurs. Du point de vue linéaire, la condition est antérieure aux effets. La construction syntaxique en *épi* détachée à gauche représente bien l'ordre des choses symboliquement. Il y a donc homologie entre l'organisation des événements et leur représentation symbolique, linguistique. C'est le principe de l'iconicité diagrammatique (KLEIBER 1993 : 105-121). Cette idée de dissociation n'est possible que grâce au fait que les actants ont gardé en mémoire l'état de chose antérieur. Cette dissociation est en relation avec une association par mentalisation.

En g), *Épi tan tala, nou pé ké pé alé piès koté o swè a* (Avec ce temps, nous ne pourrions aller nulle part ce soir), il y a décalage entre la protase, *épi tan tala*, et l'apodose, *nou pé ké pé alé piès koté o swè a*. La protase est temporellement antérieure à l'apodose. *Épi* établit donc une linéarité entre le moment d'énonciation - maintenant - et le futur de la protase- *nou pé ké pé*

alé o swè a-. Iconiquement, cette linéarité représente le cours normal du temps. La construction syntaxique est à l'image de la représentation temporelle inscrite dans l'énoncé. Nous avons là aussi l'illustration de l'iconicité diagrammatique. *Épi tan tala*, exprimant le « maintenant », représente la situation atmosphérique en cours. C'est la perception que l'énonciateur a des conditions atmosphériques en cours, perception qu'il partage avec son co-énonciateur. L'énonciateur prélève dans les conditions atmosphériques en cours des indices qui lui permettront de conclure à une décision ultérieure. Ces indices sont saillants, prégnants et déterminants pour la décision. Nous entendons « saillants » « prégnants » dans le sens où POTTIER (1992 :61) le conçoit. L'énonciateur se manifeste en « je » épistémique, orienté donc vers la perception *Épi tan tala*. La conclusion *nou pé ké pé alé piès koté o swè a* s'impose. Par l'apodose, l'énonciateur, incluant son co-énonciateur, nous laisse entendre que la perception anticipée qu'il a de l'état des choses ne changera pas. La construction *épi tan tala* est un indice permanent des conditions atmosphériques ultérieures. La décision est prise dans le savoir partagé que l'énonciateur et co-énonciateur ont de l'évolution des conditions atmosphériques ultérieures. Le « Sujet épistémique » énonce du « vrai épistémique », du savoir partagé. De la perception, il passe à l'anticipation de perception grâce à une projection opérée sur le Monde Référentiel. *Épi tan tala*, exprimant « maintenant » le présent, est indexical pour le futur *nou pé ké pé alé piès koté o swè a*. L'anticipation de perception a une valeur cognitive indexicale. Le futur *nou pé ké pé alé* est saisi dans sa valeur modale, de supposition. *Épi*, dans sa valeur temporelle modale, établit un rapport entre événement antérieur, *épi tan tala*, et événement ultérieur, *nou pé ké pé alé piès koté o swè a*. Ce rapport s'articule dans une relation de cause à effet. La cause, *épi tan tala*, représente *ground event*," et l'effet, *nou pé ké pé alé piès koté o swè a* représente "*Figure event*." Nous empruntons ces concepts à TALMY (1993 : 328) qui nous présente le concept de *Cause-result principle*,"concept applicable à notre analyse.

"Cause-result principle"

« The unmarked (or only possible) linguistic expression for a causal relation between two events treats the causing event as ground and the resulting event as figure. When the complete syntactic form is a full complete sentence, the two events are in the subordinate and the main clause, respectively ».

Cette représentation linguistique de la relation cause-effet est la métaphore de la représentation de la relation cause-effet dans le Monde Référentiel dans lequel la cause

correspond au "Ground event," et l'effet, au "Figure event." L'ordre ou la séquentialité est un phénomène qui concerne à la fois les suites des énoncés, et l'agencement linéaire des composants à l'intérieur de l'énoncé DELBECQUE (2006 : 26).

Quel est le schème cognitif associé à la préposition épi dans cet énoncé ?

Épi, figure au sens rhétorique du terme, permet d'établir une rupture, une dissociation entre l'énoncé argument, *épi tan tala*, et l'énoncé-conclusion, *nou pé ké pé alé piès koté o swè a*. La cause est invalidante. Le schème cognitif associé à la préposition *épi* dans cet énoncé, c'est la dissociation, la rupture. Cette dissociation se manifeste au niveau de la prosodie par la pause marquée par la virgule entre protase et apodose. La pause est indice d'iconicité diagrammatique. Cette dissociation se manifeste aussi au niveau de l'interprétation de l'énoncé. La protase introduite par *épi* invalide la faisabilité du procès porté par l'apodose.

En h), *Épi lavi tala ki ka alé la a, si ou pa ka fè débrouya, mangous ka pran pati' w* (Avec cette vie, si tu ne fais pas attention, la mangouste te prend tes petits), *épi* est investi d'une valeur temporelle et conditionnelle. La construction en *épi* détachée à gauche introduit deux autres propositions qui entretiennent un rapport de cause à effet entre elles : *si ou pa ka fè débrouya, mangous ka pran piti'w*. La construction en *épi* détachée à gauche opère un phénomène d'attraction sur la proposition exprimant l'hypothèse, reléguant aussi la proposition principale en dernière position. Au niveau conceptuel, cette organisation syntaxique de l'énoncé nous permet de hiérarchiser un rapport entre une donnée d'ordre général à valeur temporelle- qui fixe un cadre conditionnel ou d'état de chose- et une valeur de conséquence. *Épi tan tala* régit deux autres propositions qui définissent un contenu comportemental associé à une conclusion conséquence : *si ou pa ka fè débrouya, mangous ka pran piti'w*. La proposition construction en *épi* détachée à gauche a une valeur référentielle. Elle fait allusion à l'état des choses dans le Monde Référentiel. Nous sommes dans le vrai épistémique. Cet état de choses associé au Monde Référentiel est inscrit dans la mémoire, le savoir partagé de l'énonciateur et du co-énonciateur. *Tala* confère à cet état des choses une valeur déictique. En ce sens, nous pouvons conclure que la référence que constitue cet état du Monde Référentiel est déictique et indexicale. *Si ou pa ka fè débrouya, mangous ka pran piti'w* établit un rapport d'inférence avec la construction en *épi* détachée à gauche dans la mesure où ces deux propositions désignent l'opération conceptuelle de déduction qui consiste à tenir pour vrai l'état des choses

du Monde Référentiel. Cet état du Monde Référentiel est conceptualisé comme une menace potentielle qui plane sur l'intégrité de la famille des personnes du Monde Référentiel, symbolisée ici par les familles de l'énonciateur et du co-énonciateur. Nous sommes dans la métaphore de la protection des siens. Sur le plan discursif, *épi* établit un rapport entre référence et inférence. Sur le plan conceptuel, *épi* permet de métaphoriser un rapport contenant-contenu entre la construction détachée à gauche et les deux autres propositions dans la mesure où elle permet à cette construction temporelle détachée à gauche d'être causale. Cet état du Monde Référentiel doit induire des comportements adaptés de la part de l'homme (*si ou pa fè débrouya*) afin qu'il puisse passer outre la menace (*épi tan tala*) qui est de nature à rompre l'équilibre familial de l'homme. Cet énoncé se pose comme une maxime, vu l'énergie que lui assurent la figure *épi* dans la protase et le présent des verbes. Ce présent gnominique intemporel confère à l'énoncé une valeur panchronique. (RIÉGEI 1994 :330). Cet énoncé se laisse conceptualiser dans une dialectique "*figure-ground*." La construction en *épi* détachée à gauche, de par sa valeur temporelle-causale et sa fonction de constat, constitue l'événement "*ground*." La proposition *mangous ka pran piti'w* amenée par la proposition *si ou pa fè débrouya* représente l'événement "*Figure*." Nous proposons de saisir cet énoncé à travers le "*cause-result principle*" par rapport à la valeur causale de la protase avec *épi* comme figure rhétorique. Aussi proposons-nous de le saisir, pour sa valeur temporelle, de constat de la protase à travers "*sequence principle*."

« The unmarked (or only possible) linguistic expression for any particular relation between two events in temporal sequence treats the earlier event as a reference point, or Ground and the later event as requiring referencing – that is as the Figure. Where the complete syntactic form is a full complex sentence, the two events are in the subordinate and the main clause, respectively » (TALMY 2003: 327).

Le schème cognitif associé à la préposition *épi* dans cet énoncé, c'est celui de la dissociation-rupture. La préposition, figure rhétorique de la protase, permet d'établir un rapport de dissociation-rupture entre l'état des choses dans le monde référentiel et la capacité de l'homme à y vivre en anticipant par un comportement adapté.

En i), *Épi tou sa yo fè ba'y la a, i viré tonbé an zeb la kanmenm* (Avec tout ce qu'on a fait pour lui, il a recommencé à consommer de la marijuana quand même), c'est la valeur concessive de la préposition *épi* qui a été convoquée. La protase met en scène un agent collectif *yo*, et l'apodose, un patient bénéficiaire, sujet. Dans la construction en *épi* détachée à gauche,

l'énonciateur, par la valeur présentative de *épi*, nous invite à nous représenter l'action généreuse, solidaire dont a été bénéficiaire le patient *y*: *Tou sa yo fè ba'y la*. La préposition *épi* - figure de la protase- rappelle à la mémoire ce comportement généreux de l'agent collectif à l'endroit du patient-bénéficiaire. *Épi* est saisi dans une double connotation de *épi* qualitatif et de *épi* quantitatif. « Qualitatif », parce qu'il y a une attention accordée au patient. « Quantitatif », parce que la générosité s'est manifestée à travers *tou sa*. L'entité socio-affective *yo* est conceptualisée comme une source d'énergie dont l'action *tou sa yo fè ba'y la a* n'a pas atteint son but. La proposition *I viré tonbé an zèb la kanmenm* nous permet de le poser. L'apodose invalide toute l'énergie déployée dans la protase. La primitive associée à *fè*, c'est la primitive « FAIRE », à savoir la capacité d'effectuer une action. La situation finale vers laquelle la situation dynamique est orientée n'a pas été atteinte, car *I viré tonbé an zèb la kanmenm*. *Viré tonbé* ne constitue pas une situation dynamique où une entité agentive exerce une capacité à effectuer une action. Nous ne pouvons donc pas associer les primitives « FAIRE », « CONTROL » à cette situation dans la mesure où le sujet *i* subit l'action exprimée par le verbe, *i viré tonbé*. C'est la connaissance partagée que nous avons des sujets souffrant d'addiction. Le comportement récidiviste du sujet-patient s'explique bien par cela. Dans cet énoncé, le schème cognitif associé à la préposition *épi*, c'est celui de la dissociation-opposition. En effet, la préposition permet d'établir un rapport de dissociation-opposition entre le comportement généreux et intentionnel de l'entité agentive collective représentée par *yo* dans la protase et le comportement récidiviste gouverné par l'addiction du patient-sujet. Cette dissociation-opposition est aussi exprimée par l'annulation qu'opère le comportement addictif sur l'intentionnalité de *yo*. Cet énoncé se laisse analyser dans un rapport *Figure-Ground*. Nous proposons de lui appliquer le principe "*sequence principle*" qui met en relation deux événements sous l'angle de la successivité : "*earlier event*" "*later event*". L'attention portée par l'entité agentive en faveur du sujet-patient est antérieure au comportement récidiviste de ce dernier. L'attention portée, (*épi sa yo fè ba'y la*, la protase) constitue "*the ground Event*", et le comportement récidiviste, la rechute "*the Figure event*". C'est l'ordre normal des choses qui veut qu'une attention portée soit antérieure aux effets ou buts recherchés, même si ces derniers ne sont pas atteints. Nous sommes dans la grammaire des événements associée à l'iconicité diagrammatique.

En j), *Épi Misié Émil Vilaga, Éloyiz té trouvé moun-lan i té lé a* (En la personne de Mr. Vilaga, Éloyis avait rencontré l'homme qu'elle recherchait) (BARTHÉLÉRY 2008 : 68), *épi* représente la valeur comitative d'accompagnement. La préposition *épi* permet de conceptualiser *Misié Émil Vilaga* comme le compagnon de vie idéal recherché par *Éloyiz*.

C'est la perception qu'elle a de *M. Émil Vilaga*. La protase a une valeur indexicale pour l'apodose. Le verbe *touvé*, corrélaté par le verbe *i té lé a*, dénotant une sorte de rencontre, confère à cet énoncé une valeur euristique. Dans la construction détachée à gauche, *épi* associe *Misié Émil Vilaga* à l'aboutissement de la démarche-recherche entreprise par *Éloyiz*. L'aboutissement de la recherche est thématiqué par *épi*. Les primitives associées à *té* *touvé*, *té lé a* sont les primitives relevant du domaine de l'intentionnalité, à savoir TÉLÉO et REPRES. *Misié Émil Vilaga* est une entité individuelle de type J. Cette entité individuelle n'est pas représentée dans une simple dénotation. *Épi* permet à la personne de *Misié Émil Vilaga* de répondre aux attentes d'idéal de *Éloyiz*: *moun lan i té lé a*. La préposition nous amène à élaborer un rapport holonymique métaphorisé contenant-contenu entre la personne de *Misié Émil Vilaga* et le désir de *Éloyiz*. Ce rapport est holonymique et particulier dans la mesure où la partie et tout se confondent, établissant une équivalence. *Éloyiz* est comblée. La connaissance que nous avons du texte nous conduit à exposer les données suivantes :

[...] *Sé té an milat Fodfwans* ([...] C'était un mulâtre de Fort de France) (BARTHÉLÉRY (2008 : 67)

[...] *Sa, sé moun ki blijé ni lajan !* ([...] C'est une personne qui a de l'argent certainement) BARTHÉLÉRY (2008 : 68).

Épi élabore ici une association-équivalence entre le profil de personne que dessine *Émil Vilaga* et les attentes de *Éloyiz*. À la faveur de cet énoncé, nous avancerons que *an* (dans) et ses allomorphes n'ont pas l'exclusivité de l'expression du rapport contenant-contenu. *Épi* partage ce trait avec eux. À un niveau supérieur, *épi* établit une association entre comitatif d'accompagnement idéal et rapport métaphorisé contenant-contenu. Notons pour finir que la construction en *épi* détachée à gauche permet de lever toute ambiguïté que pourrait contenir la construction intrapositionnelle *Éloyiz té touvé épi Misié Émil Vilaga moun-lan i té lé a*. (Éloyiz avait trouvé avec Mr. Vilaga la personne qu'elle voulait). Cette possibilité d'ambiguïté avec la construction intrapositionnelle fait bien ressortir que la construction en *épi* détachée à gauche met bien en évidence l'association entre le comitatif d'accompagnement et le rapport métaphorisé contenant-contenu.

***À la recherche de l'archétype cognitif de la préposition épi saisie
dans la construction détachée à gauche.***

Épi M.J., Matinik té ké kontinié vansé kon i té ka vansé a. (Avec M. J., la Martinique aurait continué d'avancer comme elle avait commencé).

Épi Misié Émil Vilaga, Éloyiz té trouvé moun-lan i té lé a. (Avec Monsieur, Vilaga Éloyiz avait trouvé la personne qu'elle recherchait).

Épi a la valeur « condition » dans ces énoncés. L'emploi comitatif de *épi* renforce sa valeur condition.

Conceptualisation

Épi à valeur condition dans la construction détachée à gauche permet de conceptualiser un rapport indexical d'association entre énoncé-argument (protase) et énoncé-conclusion (apodose). Ce rapport permet de définir la condition nécessaire et susceptible de présenter comme réalisable l'événement exprimé par l'énoncé-conclusion (apodose). Le schème cognitif associé à *épi* dans sa valeur condition détachée à gauche, c'est l'association.

Épi tan tala, nou pé ké pé alé piès koté o swè a.

Épi lavi tala, ki ka alé la a, si ou pa fè débrouya, mangous ka pran piti'w.

Dans ces énoncés, *épi* a convoqué sa valeur causale. La cause est le compagnon abstrait de l'effet. La cause est instrument abstrait qui crée l'effet. Elle est donc antérieure à l'effet. L'énoncé le traduit bien par iconicité diagrammatique

Conceptualisation

La préposition *épi* en construction détachée à gauche (C.D.G.), saisie dans sa valeur causale, permet de conceptualiser un rapport d'indexicalité et de connivence entre l'événement exprimé dans l'énoncé-argument (protase) et l'événement exprimé dans l'énoncé-conclusion (apodose) afin de présenter comme logique, prévisible, irréfutable l'événement exprimé par l'événement conclusion. Le schème cognitif associé à la préposition *épi* dans sa valeur causale, c'est l'association logique assortie du trait d'indexicalité.

Épi tou sa yo fè ba'y la a, i viré tonbé an zèb la kanmenm. Dans cet énoncé, *épi* a convoqué sa valeur concessive.

Conceptualisation

La préposition *épi*, interprétant sa valeur de concession, permet de conceptualiser un rapport indexical d'opposition-dissociation entre l'événement exprimé par l'énoncé-argument (protase) et l'événement exprimé par l'énoncé-conclusion (apodose) afin de présenter comme

déterminant et non opposable l'événement exprimé par l'énoncé-conclusion (apodose). Le schème cognitif associé à *épi*-concession, c'est l'opposition-dissociation soutenu par un trait d'indexicalité. Nous sommes ici dans un rapport logique indexical. Cette opposition-dissociation apparaît clairement dans l'opposition d'isotopie entre préd.² et préd.¹. *Épi tou sa yo fè ba'y la* présente une isotopie méliorative, alors que *i viré tonbé an zèb la kan menm* affiche une isotopie péjorative. Le commentaire qui suit est pertinent. Considérons les deux phrases suivantes : *Épi bon profèsè tala, i pé té bonm kanmen*. (Avec ce bon professeur, elle a échoué quand même). *Épi bon profèsè tala, i réisi kanmen*. (Avec ce bon professeur, elle a réussi quand même). Dans *Épi bon profèsè tala, i pété bonm kanmen*, il ne faut pas trouver la signification dans ce qui est dit, mais dans ce qui est sous-entendu, et que le sens de l'humour révèle. C'est dans la pragmatique que la signification émerge. Le professeur n'est pas bon comme il est dit en surface. Dans *Épi bon profèsè tala, i réisi kanmenm*, l'humour saute à la signification. *Si i réisi kanmenm*, c'est que le professeur n'est pas bon comme le laisse entendre le sens de surface. En effet, deux propositions à isotopie méliorative ne peuvent pas exprimer un rapport logique de concession. Ces deux exemples renforcent l'hypothèse de l'opposition-dissociation.

Conclusion

Épi à valeur conditionnelle dans la C.D.G. est associé au schème cognitif d'association.

Épi à valeur causale dans la C.D.G. est associé au schème cognitif d'association.

Épi à valeur concessive dans la C.D.G. est associé au schème cognitif d'opposition-dissociation.

Il n'y a donc pas homogénéité cognitive d'archétype associée à *épi* dans la C.D.G., même si le schème cognitif d'association est dominant. Dans toutes ces constructions, l'iconicité diagrammatique est fonctionnelle, car elle nous présente la C.D.G. comme événement antérieure placée syntagmatiquement avant l'énoncé résultant.

Épi et le comitatif dans la C.D.G.

Dans les énoncés que nous avons sélectionnés, les compléments de la préposition *épi* appartiennent à deux catégories différentes : la catégorie « nom » et la catégorie « verbe ». La catégorie-nom est représentée par les noms propres *Misié Émil Vilaga, M. J.*, et les noms abstraits *tan tala, lavi tala*. La catégorie-verbe est amenée ici par le syntagme verbal *tou sa yo fè ba'y la a*. Ces catégories, quoique de nature différente,

convoquent l'emploi comitatif de la préposition *épi*. Dans *Épi M. J., Épi Misié Émil Vilaga*, la préposition nous invite à conceptualiser les entités-condition comme des compléments comitatifs d'accompagnement nécessaires à la réalisation des énoncés-conclusion. Le conditionnel et le réalisable construisent un rapport de comitativité indexicale. Dans *épi tan tala, épi lavi tala*, la préposition nous convie à conceptualiser les entités-cause comme des compléments comitatifs métaphoriques qui justifient et valident le contenu de décision exprimé dans l'énoncé-conclusion. Cause et conséquence sont en relation de comitativité indexicale, ici métaphorique. Dans *épi tou sa yo fè ba'y la a*, *épi* nous permet de conceptualiser l'entité-concession comme un moyen métaphorique non opposable à la réalité exprimée par l'énoncé-conclusion. La dualité concession-protase et opposition-apodose élabore un rapport comitatif indexical d'opposition-concession.

En conclusion, nous notons que dans la C.D.G. la préposition *épi* convoque à deux reprises le schème d'association, et une fois le schème de l'opposition. Le schème d'opposition est schème d'association par mentalisation. Par ailleurs, *épi* exprime le comitatif dans la C.D.G., l'un de ses emplois canoniques. Il y a donc rapport comitatif de connivence pour la condition et la cause et rapport comitatif d'opposition pour la concession. La dualité suppose en effet deux entités qui assument une co-spatialité, une co-présence. Ainsi donc, les C.D.G. sont à l'image de l'organisation conceptuelle du monde qui nous entoure. Les phénomènes conditionnent notre façon de bâtir nos énoncés. C'est le principe de l'iconicité grammaticale. Les constructions en *épi* détaché à valeur causale, conditionnelle concessive représentent une dimension associée à l'état des choses. Ces constructions traduisent iconiquement leur statut informationnel antérieur, plus ancien que ceux qui sont annoncés après dans la proposition principale. *Épi* a pour schème unifié l'association.

Épi et la prédication seconde

- a) I ka ba mwen gaz épi pawol maskarad li a (Il me donne du gaz avec ses paroles de mascarade) (Il m'agace avec ses propos de mascarade).
- b) I ka boufi mwen épi lo palé'y la (Il me bouffit avec son lot de paroles) (Il me gonfle avec son flot de paroles).

Nous notons d'emblée une différence de structure entre les C.D.G. et les structures que nous venons de présenter. Nous ne disons pas que le détachement à gauche n'est pas un trait de la

prédication seconde. Nous renvoyons à ce propos aux travaux de HAVU et PIERRARD (2008 :9).

Analyse des énoncés dans la perspective cognitive qui est la nôtre

Dans la construction syntaxique des énoncés a) et b), il apparaît une conceptualisation de l'association-inclusion. En effet, les prédications secondes *épi pawol maskarad li a*, *épi lo palé'y la* sont imbriquées dans les prédications régissantes représentées par *i ka ba mwen gaz*, *i ka boufi mwen*. De ce fait, la prédication seconde construit un rapport méronymique partie-tout entre prédication régissante et prédication régie. La prédication régissante représente l'holonyme ; la prédication régie représente quant à elle, le méronyme. D'après la classification faite par WINSTON et CHAFFIN (1987) et JENHANI(2003), cette relation partie-tout renvoie, par métonymie, au type « composant-objet complet ».

Cette conceptualisation d'association apparaît aussi à travers le fait que le sujet de la prédication régissante, respectivement i^1 , i^2 , et les compléments prépositionnels, *pawol maskarad li a¹*, *lo palé'y la²*, satisfont aux mêmes prédicats, *ba mwen gaz¹*, *ka boufi mwen*. Notons que ces deux prédicats opèrent sur le corps. La préposition *épi* permet de symboliser une idée d'association en permettant de conceptualiser les compléments prépositionnels, *pawol maskarad li a¹*, *lo palé'y la²*, comme des moyens abstraits qui représentent des moyens efficaces provoquant un changement d'état et d'humeur chez l'énonciateur, l'expérimentateur. *I ka ba mwen gaz¹*, *i ka boufi mwen²* représentent ces manifestations corporelles. Il est bon de préciser que ces prédicats sont de type psychologique. Cela explique le rôle thématique « expérimenteur » sélectionné ici comme le rappelle JENHANI (2003). La primitive associée à ces prédicats est la primitive « CHANG », à savoir le changement d'état d'une entité. Cette primitive « CHANG », en corrélation avec un rapport cause-effet, met en relation deux situations conceptualisées comme dépendantes l'une de l'autre. C'est la préposition *épi* qui établit le rapport de cause à effet. La préposition *épi* permet à la parole prononcée d'épouser le type instrument, moyen. Il s'agit de la parole d'un personnage C, attendu qu' énonciateur et co-énonciateur sont les personnages A et B. Dans le champ des interactions sociales dans le Monde Référentiel, la parole est un instrument qui permet de construire des échanges. *Épi* établit un rapport d'association naturelle de cause à effet entre un changement d'état d'une entité et le moyen qui provoque ce changement d'état. Ce rapport d'association- cause-effet- met en évidence le rapport méronymique entre l'entité sujet *i* et le moyen qui provoque le changement d'humeur chez *mwen*, dans la mesure où la

préposition *épi* met en correspondance « possesseur » et « entité possédée ». En effet, les sujets respectifs des prédications régissantes i^1 , i^2 sont en relation de co-référence avec les pronoms marques de possession *li a* et *y la*. En introduisant la prédication seconde, *épi* permet de conceptualiser la parole de i^1 et de i^2 comme une force dynamique capable d'exercer un pouvoir sur la personne de l'énonciateur, l'expérimentateur. L'entité affectante est représenté par i^1 , i^2 , et l'entité affectée est représenté par *mwen¹*, *mwen²*. Nous ne pouvons pas affirmer que l'entité affectante agit de façon intentionnelle sur l'entité affectée. L'effet obtenu est non intentionnel. Alors, nous pouvons proposer que *épi* permet de construire une situation dans laquelle *ka ba mwen gaz*, *ka boufi mwen* ne peuvent être associés aux primitives « CONTROL » ou « TÉLÉO », selon la terminologie de DESCLÉS (1998). *Épi* permet de conceptualiser une relation de cause à effet dans laquelle l'intention de l'agent n'est pas avérée. Cette situation renvoie bien à la manière dont nous pouvons nous représenter les interactions sociales dans le Monde Référentiel où des effets sont produits sans que ceux-ci soient intentionnellement recherchés. Canoniquement, la parole est motivée. C'est aussi, dans le cadre du Monde Référentiel, l'état des émotions qui sont induites intentionnellement ou pas. L'antipathie représente un type d'émotion saillant dans la vie de tous les jours. C'est aussi la perception que nous pouvons avoir de l'Autre, apprécié dans son Agir dans ce Monde référentiel. Le champ des interactions langagières est un espace socio-affectif où se développent des changements d'Etat-Humeur-Émotion. Ces changements psychologiques sont des contenus pour ceux qui les ressentent. Si nous mettons en parallèle les deux prédications, nous pourrions nous rendre compte du comportement sémantique de la préposition *épi*. Prenons comme exemple l'énoncé *I ka boufi mwen épi lo palé'y la*. (*Il me bouffit avec son lot de paroles*). Nous aurons par transformation : *I ka palé*. (*Il parle*); *Épi lo palé'y la ka boufi mwen*. (*Et son lot de paroles m'agace*). Nous voyons clairement que le lexème *épi* change de catégorie par la mise en décomposition des deux prédications. De préposition, il passe à conjonction de coordination. C'est la potentialité de la coordination additive. CHOI-JONIN (2009) parle de rôle de conjonction et de jonctif, notions associées au comitatif. Alors, dans la construction à prédication seconde, le morphème *épi* met en association deux catégories : celle de préposition et celle de conjonction de coordination, jonctif. *Épi* préposition, *épi* jonctif établissent une connexion. Nous n'entendons pas « connexion » ici dans le sens qu'en donne TESNIERE cité par DUBOIS (1994 :110), à savoir la relation qui existe entre deux mots d'une même phrase. Pour nous, « connexion » renvoie à relation sémantique entre deux propositions d'une même phrase. *Épi* préposition établit une connexion donc entre prédication régissante et prédication

régie. Ces deux prédications sont saisies au sein d'une même et une phrase. *Épi* jonctif établit une connexion entre prédication régissante et prédication régie. Chacune de ces prédications sont saisies sous forme de phrases parallèles, indépendantes dans leurs constructions syntaxiques, à savoir non imbriquées. Toutefois, dans les deux cas, le même prédicat est opérant. *Épi* jonctif met en relation deux prédications qui en forment une seule. Nous dirons qu'il s'agit ici d'une association quantitative. *Épi* préposition met en relation une prédication régissante et une prédication régie qui a comme fonction sémantique de préciser ce que pose déjà la prédication régissante. Autrement dit, dans la relation de cause-effet, l'effet est d'abord exprimé, et la cause, ensuite. L'effet aurait pu être exprimé seulement, donnant lieu à un énoncé acceptable. *I ka boufi mwen, I ka ba mwen gaz*. L'ajout de la prédication seconde est d'ordre explicatif. La prédication seconde vient se greffer sur un sens déjà établi. En ce sens, nous proposons de dire que la prédication seconde en *épi* permet une association entre une connexion quantitative et une connexion qualitative explicative (CADIOT 2000). Cette proposition d'analyse peut trouver un fondement théorique dans l'hypothèse avancée par TESNIERE, hypothèse selon laquelle la préposition « avec », dans son emploi comitatif comprend l'emploi dit conjonctionnel exprimant l'idée d'addition qualitative, alors que le jonctif « et » exprime l'idée d'addition quantitative CHOI-JONIN (2002 :11-28). Ces deux énoncés se laissent analyser aussi dans le rapport *Figure-Ground*"à un double niveau. Nous pouvons leur appliquer le *cause-result principle*." Selon ce principe développé par TALMY (2003 :328), *épi pawol maskarad li a, épi lo palé'y la* se laissent conceptualiser en *Ground event*," vu leur fonction sémantique de *causing events*," et *i ka ba mwen gaz, i ka boufi mwen* se laissent interpréter en *Figure event*," étant donné qu'ils occupent la fonction de *resulting events*." Nous pouvons aussi analyser ces énoncés à partir du *contingency principle*," selon la terminologie du même TALMY (2003 : 329). Ce principe s'énonce comme suit:

« An event that is necessary for or determinative of a second event acts a Ground (in the subordinate clause) with respect to the second event that is contingent or dependent on it, which acts as Figure (in the main clause) ».

Dans nos énoncés, *épi pawol maskarad li a, épi lo palé'y la* sont *determinative*" et *necessary*" quant à l'apparition des deux autres événements *-i ka ba mwen gaz, i ka boufi mwen-* sur la scène de l'énonciation. *Contingency principle*" nous invite à donner maintenant dans des considérations d'ordre temporel et causal dans la mesure où ce principe n'est pas

sans évoquer le caractère de concomitance propre aux événements mis en relation dans ces deux énoncés. Ce caractère de concomitance indexicalise le rapport cause-conséquence. *I ka ba mwen gaz, i ka boufi mwen* sont des indices de l'effet de *épi pawol maskarad li a, épi lo palé'y la*. Ce phénomène d'indexicalité est soutenu par un phénomène d'iconicité diagrammatique dans la mesure où l'ordre des événements présentés dans les deux énoncés renvoie à une conceptualisation précise : l'effet est exposé avant la cause.

Quelle analyse pouvons-nous faire de cette organisation spatio-temporelle des événements à l'intérieur de ces deux énoncés ? Afin de répondre à la question, nous proposons de saisir chacun de ces énoncés sous l'angle de la perception. La prédication seconde active le champ de perception kinesthésique et auditive de l'énonciateur. *I ka ba mwen gaz, i ka boufi mwen* sont les manifestations opérées sur le corps de l'énonciateur par les stimuli relevant de la perception auditive exprimée par *épi pawol maskarad li a, épi lo palé'y la*. Le perçu-ressenti indexicalisé renvoie à un perçu-entendu. À ce niveau, nous pouvons dire que la préposition *épi*, partant du côté de l'énonciateur, indexicalise un rapport d'association entre perception kinesthésique et perception auditive. Cette activation du champ de perception centrée sur le corps de l'énonciateur est bien la connaissance partagée que nous avons des réactions en chaîne qui peuvent s'opérer en l'homme sous l'effet d'un stimulus. Par ailleurs, nous savons bien aussi que les canaux perceptifs qui nous permettent de manifester notre sensibilité au contact du Monde Référentiel fonctionnent de façon dépendante l'un de l'autre. La perception kinesthésique de l'énonciateur est placée au plan le plus saillant. "*Salience*," au sens où l'entend HERSKOVITS (1986 :73-76) se justifie par la place qu'occupe la prédication régissante dans les énoncés. Elle est au premier plan. Et, c'est par cela que nous répondons à la question posée quant à l'analyse que nous pouvons faire de l'organisation spatio-temporelle des événements à l'intérieur des énoncés considérés ici.

Qu'en est-il des événements exprimés dans la prédication seconde ?

Rappelons-le, ces événements sont conceptualisés en *Grounds -causing events*. Ils sont placés en position subordonnée, en seconde position. Cette position nous permet de conceptualiser les causes comme événements perçus après l'effet. Il y a donc ressemblance entre l'organisation syntaxique des énoncés et l'ordre des choses dans le Monde Référentiel. Nous pouvons percevoir d'abord les effets, et ensuite tenter d'en chercher les causes. L'organisation des événements dans les énoncés à prédication seconde considérés illustre bien le phénomène d'iconicité diagrammatique d'ordre résolument grammatical. Il y a lieu maintenant d'observer

les énoncés sous l'angle du rapport entre diathèse et sémantique. La diathèse est active. *I ka ba mwen gaz*, *i ka boufi mwen*, nous présentent un sujet i^1 , i^2 comme sujets et agents des syntagmes prédicatifs *ka ba mwen gaz*, *ka boufi mwen*. À l'intérieur de ces syntagmes prédicatifs, nous pouvons isoler *mwen¹*, *mwen²* qui représentent ces C.O.D. sémantiquement patients. En effet, c'est le C.O.D. patient qui active la non intentionnalité de l'action exprimée par les syntagmes prédicatifs. Il transforme la non intentionnalité du sujet-agent en effet sur sa propre personne. C'est une intentionnalité attribuée. Alors, nous pouvons proposer la formulation suivante : il y a une association entre diathèse active et sémantisme passif dans la prédication régissante, association naturelle à toute diathèse active. Dans les prédications secondes, *épi pawol maskaradli a*, *épi lo palé'y la*, la préposition *épi* introduit les compléments prépositionnels qui expriment la cause. Ces compléments prépositionnels, nous l'avons déjà souligné, sont en rapport de co-référence avec les sujets-agents, i^1 , i^2 . De ce fait, ils ont une fonction agentive. Ainsi donc, nous pouvons avancer que *épi* établit dans la prédication seconde une association entre agentivité, causalité et passivation.

En conclusion, nous pouvons poser que le schème cognitif associé à la préposition *épi* connecteur de prédication seconde, c'est l'association dans un rapport de passivation agentivité-passivité. Ces deux concepts construisent un comitatif fonctionnel abstrait. Nous sommes en mesure de faire ressortir les remarques suivantes :

Rapport méronymique partie-tout entre prédication régissante et prédication régie.

Rapport logique indexical d'association cause à effet.

Rapport d'association de catégories pour l'unité linguistique *épi*.

Épi : *épi* préposition conjonctionnelle, *épi* jonctif.

Épi établit une association entre connexion explicative qualitative et connexion quantitative.

Épi établit une association indexicale entre "Ground" et "Figure."

Épi établit des associations de perception.

Épi établit une association entre agentivité et causalité.

Épi, connecteur de prédication seconde, met en évidence un spectre assez varié d'associations et d'épiphénomènes soutenus par l'iconicité diagrammatique.

Statut cognitif de i dans les énoncés à prédication seconde :

i → sujet

i → agent sans intentionnalité

Nous ne nous pouvons pas lui appliquer les primitives « FAIRE », « CONTROL », «TÉLÉO», « REPRES ».

Possesseur dans la prédication seconde

Statut cognitif de *mwen* dans les énoncés à prédication seconde :

Mwen

C.O.D. patient ; expérimentateur.

Siège de perception. Sujet de perception.

Statut cognitif de la prédication régissante : Prédication de perception.

Statut cognitif de la prédication régie : Prédication causale, agentive.

Lien cognitif entre les propositions 1 et 2 : Les deux propositions font référence à un même état de choses. Elles définissent une relation « partie-tout ». La proposition régissante est thème pour la proposition régie, rhème. Elles se renforcent mutuellement sur le plan sémantique. Elles définissent une association sur le plan sémantique.

Épi et la caractérisation

a) *Sóti la épi gro tet ou a* (Sors de là avec ta grosse tête).

b) *Sóti la épi vié chapo 'w la* (Sors de là avec ton vieux chapeau).

En a), la caractérisation est intrinsèque, inaliénable. Les parties du corps sont attachées au corps. En b), la caractérisation est extrinsèque. *Chapo* n'est pas du corps. Les caractérisations intrinsèques et extrinsèques attribuées à une personne représentent la vision que nous avons de cette personne. Les caractérisations sont un compagnon pour ceux qui les portent. Elles sont incorporées. Dans *Dépi i ka palé épi antivwa kon sa, sé kouyonnen i lé kouyonnen' w* (Dès qu'il parle avec une petite voix comme cela, c'est qu'il veut te tromper), la caractérisation extrinsèque *an tivwa* a une valeur causale-intentionnelle. Pragmatiquement, elle se conçoit en trajet d'intention pour *i*. *Épi* fait valoir son schème agentif de trajet abstrait. Cette caractérisation est incorporée intentionnellement et portée pragmatiquement. Nous sommes dans la grammaire des intentions. *Épi* est un opérateur de caractérisation. La construction place syntagmatiquement le trajet d'intention avant l'effet recherché. Cet ordre nous autorise à faire valoir la pertinence de l'iconicité diagrammatique qui établit une coïncidence de formes entre syntaxe et mentalisation. *Épi* n'a pas de valeur instrumentale dans ces deux énoncés. La valeur de comitatif fait appel à notre entendement dans la mesure où la caractérisation accompagne, voire crée la modalité de l'être. Dans sa valeur de caractérisation extrinsèque, *épi* peut s'effacer comme dans *I ka vini, chapo 'y anlè tet li* (Il

vient, le chapeau sur la tête). L'effacement de *épi* crée un rapprochement maximal entre les formes. Ce rapprochement nous indique que la caractérisation est proche de celui qui la porte. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. L'énoncé a) peut se réduire à *Sóti/Tiré gro tet ou a la!* (Sors/Ôte ta grosse tête de là!). La saillance du méronyme de caractérisation intervient pour le corps tout entier.

Prolongement

Le phénomène linguistique dit de prédication seconde nous permet de comprendre et d'analyser des constructions syntaxiques en langue créole dans lesquelles nous notons une allotopie entre sémantisme du prédicat recteur et le sémantisme de *épi*. Prenons quelques exemples de phrases.

- a) *Mari divòsé épi Alen* (Marie a divorcé d'Alain).
- b) *Mari diféran épi Alis* (Marie est différente d'Alice).
- c) *Mari apa épi yo tout* (Marie est à part de tout le monde).
- d) *Mari goumen épi Alen* (Marie s'est battue avec Alain).

En a), *Mari divòsé épi Alen*, le prédicat *divòsé* exprime la rupture d'un contrat moral et religieux entre *Mari* et *Alen*. *Divòsé*, par son sémantisme, crée une disjonction entre les deux entités. La préposition *épi* par son sémantisme conjonctionnel exprime, quant à elle, une association, une réciprocité, une conjonction entre ces deux mêmes entités. Une tension sémantique est créée au sein de la phrase par la juxtaposition de deux morphèmes en relation d'allotopie: *divòsé*, *épi*. C'est bien cette tension entre les pôles verbal et prépositionnel qui a éveillé en nous l'intuition de construction à prédication seconde. Cette intuition se confirme par la transformation syntaxique suivante : *I té épi Alen*. (Elle était avec Alain). *Mari divòsé*. (Marie a divorcé). La subjectivité a sélectionné *Mari* comme sujet de *divòsé* en a). La réciprocité induite par la préposition nous autorise à formuler la transformation suivante : *I té épi Mari*. (Il était avec Marie). *Alen divòsé*. (Alain a divorcé). *I té épi Alen*, *I té épi Mari* sont de "Ground event" pour *Mari divòsé*, *Alen divòsé*, "Figure event."

Situation finale de divorce, situation initiale de mariage sont conceptualisées en langue par une construction à prédication seconde, qui dans la représentation spatio-temporelle de la phrase, place la situation finale-transformation en tête. La prédication régissante porte à elle seule la signification de la phrase *Mari divòsé*, *Alen divòsé*. La suite logique de déduction qui

gouverne les événements dans le Monde Référentiel nous invite à concevoir la chute des phrases *épi Alen, épi Mari*. Prédication régissante et prédication régie sont saisies dans un rapport méronymique. L'holonyme est placé en tête, et le méronyme en position subordonnée. Le méronyme est détachable de l'holonyme. Cette caractéristique de séparabilité du méronyme dans la relation « partie-tout » a été signalée par JENHANI (2003). La préposition *épi* vient nous rappeler que le divorce suppose d'abord un comitatif fonctionnel qui sera ultérieurement rompu. Le temps du verbe *divosé* nous le dicte aussi pragmatiquement. Ainsi, l'iconicité diagrammatique nous invite à concevoir le temps des verbes comme porteur de valeur iconique. C'est la valeur d'ordre linéaire ici appliquée aux temps des verbes. L'ordre des propositions-événements, s'organisant dans un rapport méronymique, c'est la métaphore de la suite des événements dans le Monde Référentiel. Le divorce est toujours prononcé à partir d'une situation de mariage. Nous voyons à l'œuvre, ici, le principe d'iconicité de séquentialité. Hommes et Femmes ne se marient non pas pour divorcer, mais divorcent pour ne plus être mariés. L'ordre linéaire n'est pas réversible.

Quel est donc le statut cognitif de la préposition épi dans Mari divosé épi Alen?

La préposition exerce une contrainte cognitive sur le prédicat *divosé* en déléguant au seul sémantisme de celui-ci la charge de l'expression de l'expérience de rupture assumée par les sujets réciproques *Mari* et *Alen*. Par là même, la préposition *épi* réaffirme son sémantisme de comitatif et de réciprocité. *Épi* est "source preposition," car elle spécifie la situation à partir de laquelle la situation de divorce s'enclenche. Nous empruntons le concept de "source preposition" à ZWARTS et WINTER (2000 :169-211).

Dans cette phrase bien précise, le correspondant en langue anglaise de *épi* est « from », car *divosé épi an moun* se traduit en anglais par « to get divorced from somebody ». « From », tout comme « out of, off » sont "source prepositions", et véhicule le détachement. Verbe et préposition sont en relation d'isotopie. « To divorce somebody », correspondant anglais de *divosé épi an moun*, conceptualise la rupture entre les deux entités par un rapprochement étroit des unités symboliques linguistiques. Cette construction, par iconicité de rapprochement maximal, rappelle le rapprochement maximal entre ces deux formes avant divorce. Nous avons donc là une connivence entre rapprochement et rupture qui n'est pas sans rappeler la juxtaposition en langue créole de *divosé* -rupture et *épi* - rapprochement-comitatif. Dans « to

divorce somebody », le principe iconique de la distance, ici le regroupement entre les unités linguistiques, vient traduire l'existence d'un lien conceptuel antérieur entre celles-ci (DELBECQUE 2006 :29). Le divorce concerne deux personnes qui se sont rapprochées par le mariage. Le schème associé à *épi*, c'est l'association dans un sémantisme de détachement. Pour qu'il y ait détachement, il faut qu'il y ait eu au préalable association. L'association est site pour le détachement. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique.

En b), *Mari diféran épi Alis*. (Marie est différente d'Alice), nous pouvons établir les transformations suivantes : *Mari épi Alis* (Marie est avec Alice) ; *Mari diféran* (Marie est différente). Nous pouvons concevoir aussi *Mari épi Alis diféran* (Marie et Alice sont différentes). La transformation révèle les deux valeurs de *épi* : *épi* préposition, et *épi* joncteur. Dans cette phrase, *épi* a convoqué ses valeurs d'emploi de réciprocité et de comitatif de co-présence assorties du trait comparaison. Ce trait suppose symboliquement l'actualisation des entités comparées. *Mari épi Alis*, *Alis épi Mari* mettent en scène les entités à comparer par le comitatif de co-présence. Dans la prédication régissante s'opère l'acte de comparaison, alors que par la prédication régie, s'opère la mise en scène des entités à comparer. Toute comparaison ne peut se faire qu'après que les entités à comparer sont représentées. La co-présence (la co-spatialité) des entités à comparer est l'événement *ground* de l'opération de comparaison qui sera donc l'événement *Figure*. *I épi Alis*, *Alis épi Mari* seront conceptualisés en événements *Ground*, car *determinative, necessary* pour les événements *Figure* *Mari diféran*, *Alis diféran*. C'est ainsi que cette phrase se laisse analyser par le *contingency principle*. La subjectivité place *Alis* en comparant, et *Mari*, en comparé. Le comparant est repère - site. C'est la stabilité du site qui rend fonctionnelle l'opération cognitive de comparaison. C'est ainsi que *épi* revêt sa valeur fonctionnelle de morphème de comparaison qui dépasse la simple co-présence topologique.

Statut cognitif de la préposition épi

La préposition *épi* exerce une contrainte cognitive sur le verbe de la prédication régissante en se désolidarisant de l'opération de comparaison exprimée par ce dernier. De ce fait, le prédicat de la prédication régissante assume seul le rapport perceptuel de comparaison établi entre les deux entités *Mari*, *Alis*. La préposition se rend disponible pour réaffirmer sa valeur canonique de comitatif (co-présence, co-spatialité, réciprocité). C'est parce qu'on est différent

qu'on peut se ressembler. Cette contrainte qu'exerce *épi* représente la valeur fonctionnelle du morphème du comitatif.

Statut cognitif de la prédication régissante : Elle est perceptuelle visuelle, comparative.

Statut cognitif de la prédication régie : Elle est comitative, présentative. Elle exprime la réciprocité. La réciprocité se conçoit en fonctionnalité de représentation.

Schème cognitif associé à la préposition épi

C'est l'association dans un contexte de différenciation. La différenciation se conçoit en opération cognitive de comparaison entre un comparant, site, et un comparé, cible. Par son sémantisme de comitatif, *épi*, opérateur d'instanciation, actualise ces deux entités.

d) Mari apa épi yo tout.

Nous pouvons procéder à la transformation suivante :

I épi yo tout (Elle est avec eux tous).

Mari apa (Marie est à part). *Yo tout épi Mari*. (Ils sont tous avec Marie).

Dans cette phrase, la préposition recouvre sa valeur de réciprocité, de co-présence. Dans son rôle de connecteur de prédication seconde, *épi* nous permet de nous représenter un groupe d'entités-individus *yo tout*, holonyme pour *Mari*, méronyme. La préposition régissante a une valeur locative distinctive. Elle nous convie à conceptualiser la façon dont l'entité *Mari* se positionne, spatialement, voire affectivement vis-à-vis du groupe. Elle mobilise donc notre faculté de perception visuelle abstraite en opérant sur les places qu'occupent les entités respectives dans le Monde Référentiel, places qu'elle nous invite à mettre en regard. *Mari apa* (Marie est à part) a une valeur indexicale, car la distance spatiale que *Mari* observe vis-à-vis de *yo tout* est un indice de la relation physique, voire affective qu'elle entretient avec *yo tout*. En tant que prédication régissante, elle nous impose de conceptualiser l'entité groupale dont *Mari* se soustrait. Cette entité-groupe, siège de soustraction, représentée dans la phrase par *yo tout* est donc *"necessary», «determinative»* pour la conceptualisation de *Mari apa*, opération de soustraction qui suppose un fonds dont nous pouvons prélever des entités-éléments. La relation partie-tout dont la partie est séparable place l'holonyme en site, et le méronyme, en cible. C'est la traduction iconique de l'attraction attentionnelle que le

méronyme exerce sur nous. De par sa saillance, le méronyme se suffit à lui-même en langue au niveau de la signification comme dans *Mari apa*. (Mari est à part).

Quel est le statut cognitif de la préposition épi dans cette phrase ?

La préposition *épi* exerce une contrainte cognitive sur le verbe de la prédication régissante en le laissant assumer seul l'opération de soustraction portée par le sémantisme de l'événement exprimé par la phrase. Le schème cognitif associé à la préposition *épi* dans cette phrase, c'est l'association-opposition entre co-présence et séparation spatiale.

e) *Mari goumen épi Alen* (Marie s'est battue avec Alain).

Dans cette phrase, la préposition s'investit de sa valeur réciprocity définie par BORILLO (1971). La valeur comitative est convoquée. Ce sens comitatif est assorti du trait «opposition». En effet avec *goumen*, le synonyme cognitif de *épi* est *kont*. Ces synonymes cognitifs ont la même fonction syntaxique, mais pas la même fonction sémantique. *Mari goumen épi Alen* et *Mari goumen kont Alen* sont deux phrases déclaratives grammaticales qui, dans le Monde Référentiel, assument les mêmes conditions de vérité. La substitution *épi - kont* ne provoque pas de changement de sens important mais, est indice de variation de conceptualisation.

Goumen épi (Se battre avec) versus goumen kont (Se battre contre)

Dans *goumen épi*, la préposition exerce une contrainte cognitive sur le verbe dans la mesure où verbe et préposition sont en relation d'allotopie. De ce fait, *goumen* assume seul le sémantisme d'adversité propre à l'événement exprimé dans la phrase *Mari goumen épi Alen*. *Épi* met en co-présence les actants. Cette co-présence est topologique et objective. Dans *goumen kont*, la préposition n'exerce pas de contrainte cognitive sur le verbe dans la mesure où verbe et préposition partagent la même isotopie d'adversité. La tension entre les deux pôles représentés par le verbe et la préposition est tombée. La préposition accompagne, renforce le sémantisme du prédicat. Elle rend fonctionnelle le comitatif de spatialisation exprimé par *épi*. En conséquence, ce qui est déterminant pour la conceptualisation de la phrase porteuse de prédication seconde, c'est la tension sémantique entre le pôle-verbe et le pôle-préposition provoquée par leur relation d'allotopie. Avec *épi*, les actants partagent une même activité. Avec *kont*, les actants s'opposent dans cette même activité. *Kont* porte une caractérisation supplémentaire, et est holonyme sémantique pour *épi* régi par *goumen*. Dans le cadre du sport, des jeux traditionnels, de la lutte traditionnelle des énoncés font apparaître ce même jeu d'isotopie et d'allotopie. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, le contraste

représenté par les expressions *jwé épi//jwé kont* (s'opposer à). Ainsi, la variation de formes est iconique à une variation de conceptualisation. Ce jeu d'isotopie quitte le cadre de la préposition *épi* pour se transposer dans le cadre des prépositions spatiales comme *an*, *adan*, *anba*.

Épi connecteur de prédication seconde : vers la passivation agentive ?

La question du passif en créole a été analysée par BERNABÉ (1983 : 383-407). L'auteur, après avoir mis en évidence trois passifs en créole, conclut que le passif agentif n'existe pas en créole.

Passif créole¹

Yo chayé sé woch ka dépi dé jou. Sé woch a chayé dépi dé jou.

(Les roches ont été transportées depuis deux jours). Nous avons affaire ici à l'aspect accompli.

Passif créole²

Liv tala ka li adan dézè di tan (Ce livre se lit en deux heures) correspond à la forme passive de *Yo ka li liv tala adan dézè di tan* (On lit ce livre en deux heures). Le morphème *ka* ici renvoie à l'aspect fréquentatif.

Passif créole³

Ce passif est à mettre en rapport avec les verbes dits diathétiquement neutres. *Yo ka bouyi dlo a*. (Ils font bouillir l'eau). *Dlo a ka bouyi*. (L'eau bout).

Conclusion

Dans les trois passifs créoles, « l'agent a une valeur indéterminée ». Nous n'assistons pas au phénomène de déplacement vers la gauche du groupe nominal objet qui serait de ce fait en position sujet. Le groupe nominal sujet ne se déplace pas non plus à droite du groupe verbal, position dans laquelle il serait complément d'agent introduit par la préposition. La prédication seconde introduite par la préposition *épi* et l'approche cognitive nous appellent à revisiter l'analyse de la passivation en créole basilectal. À partir de *I ka boufi mwen épi pawol maskarad li a* (Il me gonfle avec son flot de propos de mascarade), nous pouvons opérer les phénomènes de déplacement propres à la transformation de la diathèse active en diathèse passive. Nous obtiendrons ainsi:

a) *I ka boufi mwen épi pawol maskarad li a*.

- b) I ka boufi mwen.
- c) Pawol maskarad li a ka boufi mwen.
- d) Mwen boufi épi'y.
- e) Mwen boufi épi pawol maskarad li a.

Dans les deux dernières transformations obtenues, *boufi* ne revêt pas une valeur active, mais une valeur résultative. Les deux prédictions de diathèse active se transforment en diathèse passive. *Mwen*, dans *I ka boufi mwen*, en position C.O.D. patient à droite du verbe *boufi*, se déplace à la première place, en position sujet à gauche du verbe, et *i* quitte sa position sujet à gauche du verbe et se déplace à droite de celui-ci. Il est introduit par la préposition *épi*. Nous obtenons alors *Mwen boufi épi'y*. Nous assistons à ce même phénomène de déplacement dans *Mwen boufi épi pawol maskarad li a*. Dans ces phrases, la préposition *épi* introduit un complément d'agent. Ici, *épi* aura alors une valeur agentive. Le schème cognitif associé à la préposition *épi* dans sa valeur agentive, c'est l'association entre agentivité et causalité. C'est le trait agentivité qui domine ici, alors que dans la prédication seconde, c'est le trait-causalité qui domine par le biais du rapport cause à effet qu'elle permet d'établir. Le passif agentif est exprimé en termes de comitativité assorti du trait zone d'influence. La zone d'influence révèle la valeur fonctionnelle du morphème du comitatif *épi*. Nous pouvons concevoir les schémas suivants :

I ka boufi mwen épi pawol maskarad li a

Rapport de cause à effet.

Association entre causalité et agentivité où l'effet domine.

Mwen boufi épi pawol maskarad li a : Association entre agentivité et causalité, où l'agentivité est le trait dominant.

Statut cognitif de la préposition épi

Dans *Mwen boufi épi'y* ; *Mwen boufi épi pawol maskarad li a*, la préposition *épi* impose au verbe *boufi* un changement de sujet en permettant le jeu de déplacements des entités impliquées dans l'expression de l'événement.

I ka boufi mwen épi... : aspect non accompli.

Mwen boufi épi... : aspect résultatif accompli.

C'est donc la valeur aspectuelle du verbe qui nous permettra de déterminer lequel des deux traits de la préposition *épi* est le plus pertinent. Quand le verbe est saisi dans son aspect non-accomplis, le trait-causalité est dominant. Quand le verbe accuse l'aspect résultatif, c'est le

trait-agentivité qui est mis en exergue. Le prédicat *boufi* est un prédicat dit psychologique. Il est saisi ici dans la construction No V n1 où N1 est un complément d'objet animé humain qui ressent un sentiment déclenché par le sujet syntaxique No. Le sentiment ressenti, éprouvé par N1 est présenté dans la sémantique du verbe *boufi*. *Boufi* est un prédicat psychologique à intensifieur incorporé dans la mesure où nous ne pouvons lui adjoindre un adverbe d'intensité augmentative selon la terminologie de YANNICK-MATHIEU(1996). Ce verbe appartient à la classe des verbes qui font ressentir ou qui causent un sentiment désagréable. JACKENDOFF (1990) parle de sentiment éprouvé négatif. Ce verbe est saisi ici dans un emploi métaphorique. La connaissance que nous avons de ces situations nous permet d'imaginer l'expérimentateur dans des mimiques corporelles exprimant l'état évoqué par le prédicat lui-même. La métaphore serait iconique et incorporée. Avec *boufi*, nous sommes dans la métaphore du « conduit ». Nous empruntons ce concept à LAKOFF et JOHNSON (1985 :158). Le corps se conceptualise en contenant pour les émotions qui se conceptualisent en contenu déversé. Ainsi, par proximité sémantique, et toujours dans un emploi métaphorique du verbe, nous pouvons construire la phrase *I ka plen mwen épi pawol maskarad li a*. (Il me remplit avec ses paroles de mascarade). *Ka plen* ici est employé dans sa valeur aspectuelle de non accompli. La diathèse est active. Sans modification morphologique, *plen* peut assumer un emploi dans une valeur résultative d'achèvement. C'est ainsi qu'il peut, suivi de la préposition *épi*, contribuer à construire une diathèse passive. Nous pouvons alors concevoir la transformation diathétique *I ka plen mwen épi pawol maskarad li a/Mwen plen épi pawol maskarad li a*. D'autres verbes psychologiques se prêtent à cette transformation syntaxique par le jeu de déplacements préalablement décrits. Citons les prédicats *anmerdé* (emmerder), *anbarasé* (embarrasser), *gennen* (gêner) *élijé* (persécuter), *vonvon* (agacer) ; *espozé* (anéantir). Les phrases suivantes sont concevables :

a) *I ka anmerdé mwen épi pawol maskarad li a*.

Mwen anmerdé épi pawol maskarad li a.

b) *I ka anbarasé épi tou sa*.

Mwen anbarasé épi tou sa.

c) *Bagay tala ka gennen mwen*.

Mwen gennen épi bagay tala.

Épi dans sa valeur comitative peut être vecteur d'agentivité.

Enoncé des émotions et métaphores.

Nous pouvons concevoir le prédicat *plen* comme prédicat prototypique des prédicats *boufi*, *anmerdé*, *anbarasé*, *gennen*. En effet, tous ces prédicats nous invitent à conceptualiser l'individu siège de l'émotion comme un récipient-contenant, et l'émotion comme une matière abstraite liquide qui s'y loge, s'y déverse. Dans la diathèse active, le sujet du verbe est représenté comme celui qui fait couler la matière liquide. Dans la diathèse passive, résultative, le patient en position sujet se conceptualise en contenant-récipient. La préposition *épi* assure, en outil de translation, le transfert de la matière liquide dans le contenant. Dans *I ka plen mwen épi pawol maskarad li a*, *i ka plen mwen* représente l'événement *ka plen*, et *mwen*, le contenant-récipient. *Pawol maskarad li a* représente la matière liquide métaphorique versée et absorbée. Cognitivement, l'organisation spatiale des entités linguistiques dans la diathèse active place le contenant avant le contenu. Dans l'ordre des choses du Monde Référentiel, c'est le contenu qui va au contenant. Cela suppose donc l'antériorité du contenant par rapport au contenu. Dans la diathèse passive, résultative, le contenant est thématiqué, et le contenu, subordonné. Dans *Mwen plen épi pawol maskarad li a*, la valeur aspectuelle d'achèvement nous invite à concevoir le contenant métaphorique- corps- comme ayant absorbé le contenu. En langue créole *mwen plen*, *mwen anmerdé*, *mwen boufi* sont des phrases grammaticalement acceptables. La thématique du contenant, sa spatialisation s'en expliquent. Selon VANDELOISE (1986 : 209), une règle canonique exige l'inclusion totale de la cible dans le site, même si une règle dérivée tolère son inclusion partielle. Ainsi, métaphoriquement, nous pouvons obtenir *Mwen plen épi pawol maskarad li a*. Le site *mwen* et la cible *pawol maskarad li a* sont tous les deux exprimés en langue. Dans *mwen plen*, le site demeure, et la cible disparaît. Nous assistons donc à la métaphorisation de l'inclusion totale de la cible dans le site. Dans le cadre des verbes psychologiques « désagréables », nous proposons une inversion de la métaphore « le bon est en haut » ; « le mauvais est en bas » (LAKOFF et JOHNSON 1985 : 26). Le prédicat *plen* nous amène à conceptualiser la dynamique de l'événement exprimé selon l'axe de la verticalité dans le sens positif « bas-haut ». Nous empruntons cette vision à VANDELOISE (1986 : 94). Le sens positif (bas-haut) renvoie à « up ». Nous sommes dans la métaphore du conduit. *Mwen* se conceptualise en contenant récepteur. Il est évident que dans ce cadre des émotions exprimées par des prédicats comme *plen*, *anmerdé*, *élijé*, *anbarasé*, *gennen*, *boufi*, le sens « bas-haut », « en haut » ne peut pas être métaphorisé par « le bon est en haut ». Dans le domaine des verbes psychologiques désagréables, cette métaphore nécessite une reformulation. Nous

proposons: « Le bon est en bas, le mauvais est en haut ». Sachant que l'homme ne peut pas échapper aux émotions désagréables que lui procurent les événements du Monde Référentiel, nous nuancions en disant : « Le meilleur est en bas, le pire est en haut ».

Statut cognitif de la préposition épi dans l'expression du passif agentif

Dans l'expression du passif agentif, désormais passif IV, la préposition *épi* établit une intersection analogique entre les deux domaines conceptuels connectés, ici, le corps comme contenant et la parole comme matière-substance qui s'y déverse.

Valeur d'emploi de la préposition épi dans l'expression du passif créole IV

La préposition *épi* est saisie dans sa valeur d'emploi instrumentale. Toutefois, vu le rapport logique, réversible et indexical entre contenant et contenu, nous posons que cette valeur instrumentale est renforcée par la valeur d'emploi de comitatif contenant-contenu. Patient et agent sont en comitativité dans la zone d'influence créée par l'agent de passivation. L'instrumental est indexical pour le comitatif. Le schème cognitif associé à *épi* dans l'expression du passif créole IV, c'est l'association par analogie entre deux domaines conceptuels différents. Dans ces constructions de la métaphore du conduit, *épi* rend implicite la préposition *adan* qui est associée à l'expression de l'inclusion totale.

Épi du créole passif IV et « par » du passif français

Canoniquement, la préposition française « par » permet de définir l'organisation syntaxique de la diathèse passive en français. Son correspondant en créole, nous l'avons vu, c'est *épi*. Cette homologie apparaît aussi dans l'introduction du complément nominal qui précise le moyen, la manière dont un événement commence, progresse, s'achève. Les phrases suivantes peuvent illustrer notre propos :

La fête commencera par une course.

Lafèt la ké koumansé épi an kous kouri.

La fête continuera par une course.

Lafèt la ké kontinié épi an kous kouri.

La fête finira par une course.

Lafèt la ké bout épi an kous kouri.

Sous le faix de la décréolisation qualitative, la préposition *épi* est remplacée par la préposition *pa*. Cet emprunt de conceptualisation révèle la valeur agentive de trajet instrumental de *épi*. Les énoncés suivants peuvent en témoigner :

Animasion nou an ké koumansé pa an march. (L'animation va commencer par une marche).

Nou ké ouvè bagay la pa an bel konkour pétank. (Nous allons ouvrir la fête par un beau concours de pétanque).

Dans les phrases en créole basilectal où la préposition *épi* apparaît, le complément prépositionnel exprime la manière, le moyen de commencement, de progression, d'achèvement de l'événement. La manière est un compagnon pour l'idée verbale régissante. *Épi* a alors convoqué sa valeur d'emploi instrumentale. Elle permet de conceptualiser le substantif *kous kouri* comme un moyen, un instrument. Le schème cognitif de *épi*, c'est l'association. Il s'agit de l'association entre l'activité que représente le complément nominal introduit par la préposition *épi* et l'intention de commencer, de poursuivre, d'achever un événement représenté lui par le sujet des prédicats *koumansé*, *kontinié*, *bout*. Les compléments en *épi* portent des caractérisations aux événements exprimés par les verbes recteurs. Les caractérisations sont des auxiliaires de modalité qui accompagnent les verbes focaux. Dans ce type de construction, *épi* nous permet de conceptualiser un rapport méronymique partie-tout entre l'entité qui représente l'événement –l'holonyme- et l'entité – méronyme-, partie nominale du syntagme prépositionnel. La valeur sémantique de *koumansé*, *kontinié*, *bout* opère sur la dimension spatio-temporelle du méronyme au sein de l'holonyme. Avec *koumansé*, le méronyme aura une représentation spatio-temporelle initiale, inchoative. Avec *kontinié*, le méronyme aura une représentation spatio-temporelle médiane, et avec *bout*, une représentation spatio-temporelle finale. *Épi*, associé à la valeur sémantique du prédicat sélectionné, contribue à séquentialiser le rapport méronymique partie-tout. Par « séquentialiser », nous entendons « ordonner dans le cours du temps ». *Épi* est un opérateur de séquentialisation.

En conclusion, nous dirons que *épi* est connecteur de passif agentif IV.

Schème cognitif associé à la préposition épi

Madanm lan ka promnen épi ti fi a.

Le verbe *ka promnen* (se promène) est un verbe qui exprime une interaction sociale. SCHNEDECKER (2002 :1). Selon SCHNEDECKER, les concepts liés à ce verbe se déclinent comme suit : « être en rapport, en contact avec », « interagir avec », « être en

accord avec », « avec un lien ». Le sémantisme de comitatif est saillant. Toutefois, nous précisons que *ka pronmnen* n'est pas un verbe intrinsèquement symétrique. Sa symétrie est construite en langue. C'est bien la préposition *épi* qui, dans sa valeur d'emploi de comitatif d'accompagnement, lui confère son statut de verbe symétrique construit. Selon CADIOT (1990), la symétrie construite concerne de très nombreux verbes associés à la préposition « avec ». « Avec » est le correspondant français de *épi*. Grâce à *épi*, l'interchangeabilité non significative du sujet et du complément prépositionnel est réalisable : *Madanm lan ka pronmnen épi tifi a / Tifi ka a pronmnen épi madanm lan*.

Selon BORILLO (1971 :17-31), cette interchangeabilité non significative est déterminante dans la définition des verbes symétriques. Selon l'auteur, « [...] le caractère symétrique peut être défini comme l'interchangeabilité non significative des deux sujets ou du sujet et du complément de part et d'autre du verbe ». Cette interchangeabilité est réalisable, car les deux entités *madanm lan*, *tifi a* partagent tous les deux les mêmes traits + humain. Cette caractéristique entraîne que ces entités partagent le même niveau d'agentivité. Nous empruntons cette analyse à CHOI-JONIN (2002 :11-28). *Madanm lan* et *tifi a*, deux sources d'énergie agentives initialement disjointes dans le Monde Référentiel, sont jointes par la préposition *épi*. Jointes, elles vont partager une même intentionnalité, *ka pronmnen*. Par le sémantisme de la préposition renforçant le sémantisme du verbe, *madanm lan*, *tifi a* se conceptualisent en binôme de communauté d'affinité. Notre préposition fait valoir donc son aptitude à générer des ensembles spatio-temporels limités de participants. C'est l'idée que nous nous faisons de la promenade lorsqu'elle permet à des personnes de se rencontrer autour d'une même intention de détente. Le caractère intentionnel de la promenade partagée naît du fait que les primitives qui sont associées à *ka pronmnen* sont les primitives relevant de l'action, à savoir « FAIRE », « CONTROL » et les primitives relevant de l'intentionnalité « TÉLÉO », « REPRES ». Par sa capacité à générer des groupes, la préposition *épi* opère une transformation de type sur les entités individualisées représentées par *madanm lan* et *tifi a*. Initialement affectées au type J des entités individualisées, elles s'apparentent désormais symboliquement aux entités du type C, entités collectives. Cette transformation de type nous amène à poser que le schème cognitif associé à *épi* ici, c'est l'association. Cette association s'opère dans plusieurs domaines conceptuels différents, mais liés : le temps, l'espace, l'intention. En effet, *épi*, régi par *ka pronmnen*, suppose bien une co-présence, une co-spatialité, une simultanéité, un partage d'intentionnalité. L'interaction sociale que définit *ka pronmnen* n'est possible que sous ces critères conditionnels.

Statut cognitif de épi

Épi met en association des personnes qui se conçoivent en sujets intentionnels. *Épi* crée le contact social. *Épi* permet aux personnes-sujets intentionnels- de mettre leur intention en communion, en accord. *Épi* crée l'interaction, la communauté sociale. *Épi* crée la co-spatialité, la simultanéité, la réciprocité. *Épi* est un opérateur qui permet au prédicat d'accéder à la symétrie construite. *Épi* fait émerger l'agentivité partagée d'entités qui partagent les mêmes traits + humains.

Valeurs d'emploi de *épi* : comitatif d'accompagnement assorti du trait opérateur de symétrie construite.

Conceptualisation

La préposition *épi* permet à un verbe intrinsèquement non symétrique d'accéder à la symétrie construite. *Épi* est un opérateur de changement de type verbal. De ce fait, la préposition *épi*, quand elle établit un rapport symétrique entre l'entité+ humain sujet du verbe et l'entité complément prépositionnel + humain, elle permet à ces dites entités de mettre en association un même degré d'agentivité et d'intentionnalité. Par ailleurs, le degré d'agentivité et d'intentionnalité de l'entité sujet +humain indexicalise le degré d'agentivité et d'intentionnalité de l'entité complément prépositionnel. *Épi* est le vecteur de ce rapport indexical. Le schème cognitif adossé à *épi* ainsi conceptualisé, c'est l'association entre le sujet du verbe et le complément prépositionnel. *Épi* indexicalise un rapport logique entre Sujet intentionnel et Corrélat d'intention.

Analyse d'un énoncé particulier

Si ti chien yan pa té ka maché épi'y, dapré'y i pé té ké pé rivé fè ayen (Selon lui, si le petit chien ne l'accompagnait pas, il n'aurait pas pu parvenir à faire quoique ce soit).

Dans cet énoncé, la préposition *épi* fait valoir sa valeur d'emploi de comitatif.

Si ti chien yan pa té ka maché épi'y, [...]

Conj + SN¹ (+ non humain) – V – *épi* SN² pronom personnel (+ humain).

Cet énoncé présente une particularité au niveau de l'identité des traits sémantiques des actants, et surtout au niveau de l'agencement des entités porteuses de ces traits sémantiques. *Y*, pourvu du trait sémantique + humain, est subordonné à *ti chien* qui, canoniquement, n'est pas porteur de trait sémantique + humain. Canoniquement, SN¹ (+ non humain) et SN² pronom personnel (+ humain) n'ont pas le même degré d'agentivité. Ces deux

entités ne partagent pas le même rôle, le même trait sémantique. *Y*, complément de *épi*, est porteur d'un trait sémantique supérieur à celui du sujet- *ti chien yan*. La hiérarchie de l'agentivité est bouleversée. Selon CHOI-JONIN (2002), l'énoncé que nous considérons est agrammatical pour les raisons dont les traits ont été évoqués. CHOI-JONIN (2000 : 13) et RUWET (1995 : 28-39) apprécient comme bizarre l'énoncé « Le chien se promène avec Paul ». Selon RUWET (1995 : 28-39),

« les concepts d'intentionnalité, de Sujet Intentionnel (SI) et de Corrélat de l'Intentionnalité (CI) sont indissociables. L'intentionnalité est peut-être le trait fondamental qui distingue les êtres humains des autres êtres (même si les humains tendent, à tort ou à raison, à attribuer diverses formes d'intentionnalités aux animaux...) ».

Le prédicat *maché épi'y* est compatible avec les primitives « FAIRE », « CONTROL » ; « TÉLÉO », « REPRES » décrites par DESCLÉS (1998). Un animal, en l'occurrence *ti chien yan*, ne peut pas être sujet intentionnel. *Y*, entité humaine, ne peut pas être corrélat intentionnel d'un animal. Cette manière de concevoir les relations entre Hommes et Animaux dans le Monde Référentiel est clairement exprimée par LAKOFF et JOHNSON (1985 : 27) :

« Fondement physique et culturel : dans notre culture, les gens se perçoivent eux-mêmes comme exerçant une domination sur les animaux, les plantes et leur environnement physique. C'est leur capacité spécifique de raisonner qui place les êtres humains au-dessus des animaux et leur donne cette autorité. L'AUTORITÉ EST EN HAUT est donc le fondement de L'HOMME EST EN HAUT et par conséquent de LE RATIONNEL EST EN HAUT ».

Tous ces arguments ci-dessus exprimés sont censés nous amener à concevoir l'énoncé *Si ti chien yan pa té ka maché épi'y, dapré'y, i pé té ké pé rivé fé ayen* comme irrecevable. La question se pose alors de comprendre ce qui a permis à notre énonciateur de produire un tel énoncé. Nous pouvons avancer deux réponses à cette interrogation. La première va nous conduire à développer le concept de « personnification » tel que le décrivent LAKOFF et JOHNSON (1985 : 42-43). La deuxième nous invitera à nous interroger sur le statut des entités dans le Monde Référentiel dans la société traditionnelle martiniquaise.

Personnification

Des traits caractéristiques de l'Homme sont attribués à l'animal, *ti chien an*. Nous évoquons ceux qui nous paraissent les plus pertinents. L'animal est présenté comme sujet intentionnel exerçant un contrôle sur l'homme- *y*. C'est la saillance fonctionnelle du comitatif qui s'impose ici. Dans l'énoncé, l'homme fait figure de corrélat de l'intentionnalité. En sa qualité de sujet intentionnel, *ti chien yan* est sujet-agent du syntagme verbal *pa té ka maché épi'y*. Il construit une situation dynamique où les primitives relevant du domaine de l'action sont associées au prédicat *maché*. La valeur conditionnelle de la subordonnée est indexicale pour la réussite des projets exprimés dans la principale. Autrement dit, la présence de *ti chien yan* comme compagnon de *y* est nécessaire à la réussite des projets poursuivis par *y*, l'homme. L'animal est récipiendaire de traits humains fondamentaux. Les deux primitives « FAIRE », « CONTROL » permettent à *ti chien yan* d'être une entité agentive. La préposition *épi* place l'homme - *y*- en position de subordination, de dépendance. Dans ce contexte, *épi* est un opérateur d'inversion de rôle de sujet d'intentionnalité en accordant la saillance à l'entité porteuse du trait animé – humain. La prédication accorde donc à *ti chien an* un haut degré d'agentivité. Nous pouvons assimiler cette conceptualisation de l'animal à ce que LAKOFF et JOHNSON (1985 :42-43) appellent « métaphores ontologiques ». Selon ces auteurs, « les métaphores ontologiques les plus courantes sont sans doute celles où l'objet physique est conçu comme une personne ». LAKOFF et JOHNSON (Ibid., p : 43) nous indiquent que

« La personnification est (donc) une catégorie générale qui recouvre une grande variété de métaphores différentes, dont chacune repère un aspect différent d'une personne ou une façon différente de la considérer ».

Le statut des entités (- humain) dans le Monde Référentiel dans la société traditionnelle martiniquaise

Cet énoncé nous amène à remettre en cause la façon dont l'Homme considère les animaux. Les animaux sont considérés comme des entités toujours sous le contrôle de l'Homme. Cet énoncé dans lequel l'animal est présenté comme sujet intentionnel n'est pas une production langagière isolée. Dans la société martiniquaise, les hommes et les animaux développent un niveau d'interaction dans lequel les animaux font preuve d'un coefficient d'agentivité assez cultivé. Cette interaction peut être positive ou négative. Nous la qualifions

de positive quand l'animal agit en ami protecteur de l'homme, en ami auxiliaire de l'homme, ou quand il agit de façon autonome pour assumer un besoin. Les énoncés qui suivent sont la trace de ces comportements ci-dessus exposés :

Lè i té boulé, milé'y la té ka mennen'y kay li direk (Quand il était ivre, son mulet le conduisait tout droit chez lui).

Sé pa an sel fwa i (chien mwen yan) sové mwen anba sa. (Ce n'est pas la seule fois qu'il (mon chien) m'a libéré de cette situation).

Nous qualifions cette interaction de négative quand l'animal se pose en adversaire de l'homme, comme dans :

Sèpan an goumen épi'y kon dé nonm. (Le serpent s'est battu avec lui comme deux hommes).

An bef ki anfonse kòn li an janm li konsa. (C'est un bœuf qui lui a enfoncé une corne dans la jambe de la sorte).

Manman poul la ka volé anlè'w si ou ka vini tro pré sé ti poul la. (La maman poule vole vers toi si tu viens trop près de ses petits).

Notre propos est de dire que la personnification de l'animal ne constitue pas l'unique approche d'analyse de notre énoncé de départ. Dans ces énoncés, qui ne constituent pas l'exhaustivité de notre corpus, le trait ergatif de zone de puissance -selon la conception pottérienne- est appliqué aux animaux sujets des verbes. Les C.O.D. patients sont représentés par des entités humaines. La fonction ergative fait que nous pouvons associer aux prédicats les primitives sémantiques « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Sans donner dans des hypothèses relevant du totémisme, il nous paraît opportun de citer ces quelques lignes tirées de l'ouvrage de LÉVI-STRAUSS (1962 :86-87) :

« L'affinité entre l'homme et l'animal est aisément vérifiable : comme l'homme, l'animal se déplace, émet des sons, exprime des émotions, possède un corps et un visage. Qui plus est, ses pouvoirs semblent supérieurs à ceux de l'homme : l'oiseau vole, le poisson nage, les reptiles changent de peau. Entre l'homme et la nature, l'animal occupe une position intermédiaire, et il inspire au premier des sentiments mélangés : admiration ou crainte, convoitise alimentaire, qui sont les ingrédients du totémisme ».

Dans la préface qu'il a écrite dans l'ouvrage de COADOU (2000 : 9), BERNABÉ attire notre attention sur le fait que « la nature de la langue créole [...] a facilité l'identification de l'animal à l'humain sans qu'il y ait pour autant animalisation du second ». Nous ajoutons que le nom des animaux est utilisé pour l'expression des prototypes en langue créole. Cette

association au concept de prototype ne fait que renforcer que, dans le Monde Référentiel, le statut cognitif des animaux ne leur confère pas toujours le trait d'infériorité par rapport à l'Homme. Homme et Animaux portent des caractéristiques communes. Seulement, l'homme affiche sa tendance à se vivre comme supérieur aux animaux.

Citons quelques exemples d'expressions de prototypes :

a) *I fen kon an rat* (Il a faim comme un rat).

b) *I malen kon an rat* (Il est malin comme un rat).

c) *I malen kon an mel latjé koupé* (Il est malin comme un merle à la queue coupée).

Fen et *malen* sont des expériences partagées par les hommes et les animaux. La construction en prototype met l'animal en comparant-site, et l'homme, en comparé-cible. En c), le segment phrastique *an mel latjé koupé* nous indique que *an mel* a fait une expérience qui lui a valu la queue. Cette expérience rend *an mel véyatif* (un merle vigilant). La vigilance est un comportement de tout instant. La prédication accorde cette permanence comportementale à *an mel latjé koupé*.

La connaissance partagée que nous avons de la culture traditionnelle martiniquaise nous conduit à formuler une dernière hypothèse d'explication de la position-sujet de *ti chien yan* dans notre énoncé d'analyse. Nous pouvons concevoir *ti chien yan* comme un support-pouvoir en faveur de *y*. En langue créole, cette éventualité de conception de *ti chien yan* s'exprime comme suit : *I monté anlè ti chien yan. (Il est monté sur le petit chien)* (Le petit chien est source de pouvoir pour lui). La préposition spatiale *anlè* nous amène à conceptualiser *ti chien yan* comme un support métaphorique de pouvoir au service de l'homme, *i*. Ce pouvoir est duratif. C'est ce pouvoir qui permettrait donc à *y* de mener à bien tous ses projets dans le Monde Référentiel. Ce support-pouvoir métaphorique est donc le compagnon surnaturel de *i*, l'homme. La valeur d'emploi de *épi* dans cet énoncé, c'est le comitatif d'accompagnement assorti du trait personnification et d'attribution du statut cognitif de sujet d'intentionnalité. Le schème cognitif de la préposition *épi*, c'est l'association. Il y a association entre le désir de *y* de réaliser des projets, et le pouvoir que peut accorder *ti chien an* à *y* afin que *y* puisse réaliser ses projets. Il y a des compagnons naturels et des compagnons surnaturels. Pragmatiquement, *épi* relève du comitatif surnaturel. *Épi* est un opérateur d'inversion des statuts cognitifs de Sujet d'Intentionnalité et de Corrélat d'Intentionnalité.

Conceptualisation

Lorsque le complément prépositionnel animé + humain introduit par *épi* est corrélat d'intentionnalité d'une entité non humain+ animé cible sujet du verbe recteur de *épi*, c'est la personnification de ce sujet non animé +humain qui opère sur ce sujet sémantique un transfert supérieur de trait sémantique. Cette personnification suppose que l'idée verbale rectrice soit assumée canoniquement par un sujet + humain + animé. Des données culturelles pourront concourir à ce rééquilibrage. Nous pouvons poser que les concepts de « Sujet Intentionnel », « Corrélat d'Intentionnalité », « degré d'agentivité » sont des concepts qui sont sensibles au sémantisme cotextuel. Nous attirons l'attention sur le sémantisme du verbe tout particulièrement en considérant l'énoncé suivant : *Chien an té ka drivé épi'y tout la sent jounen* (Le chien errait avec lui toute la journée). *Drivé* (errer) s'emploie pour les animaux, le chien tout particulièrement. Il y a donc isotopie entre *chien an* et *drivé*. *Drivé* n'accorde pas d'intentionnalité à son sujet. L'absence de projet de déplacement constitue la caractéristique fondamentale de l'errance. La convocation de ce verbe dans l'énoncé fait que *chien an* et *y* partagent symboliquement un même degré de non agentivité. *Drivé* fait de ces deux entités des patients. Ainsi, cognitivement, l'énoncé jouit d'une autre saillance conceptuelle que notre énoncé d'ouverture d'analyse *Si ti chien an pa té ka maché épi'y, dapré'y i pé té ké pé fè ayen*. Il en va de la différence sémantico-cognitive des prédicats *maché* (marcher) et *drivé* (errer). Il y a une distance cognitive entre *y* et *drivé*, car la personne canonique se conçoit comme porteuse de projets dans ses déplacements. Il y a des sémantismes verbaux qui sont des opérateurs de personnification et des sémantismes verbaux qui sont des opérateurs de dépersonnification à l'image de *drivé*. Dans ce cadre, l'ordre Sujet d'intentionnalité-Corrélat d'intentionnalité est cognitivement moins contraint par la prédication.

Épi / gras a

Mwen fè an bon afè épi Gaston (J'ai fait une bonne affaire avec Gaston).

Schème cognitif associé à la préposition épi.

Conceptualisation

Quand *épi* a pour synonyme cognitif la locution propositionnelle *gras a*, *épi* indexicalise un rapport logique conditionnel entre le désir-intention du sujet-bénéficiaire du verbe qui explicite l'intention-désir et la capacité-compétence du complément-agent prépositionnel dans le domaine circonscrit par le désir-intention du sujet-patient. *Épi* permet de conceptualiser le sujet-patient comme sujet intentionnel (SI)-

bénéficiaire. Parce que bénéficiaire, il se conceptualise aussi en corrélat intentionnel (CI). *Épi* nous invite à nous représenter le complément prépositionnel comme Sujet Intentionnel agent (SIA) d'accompagnement. Le sujet du verbe qui explicite le désir-intention est à la fois sujet intentionnel et corrélat intentionnel. C'est son statut cognitif de sujet bénéficiaire qui lui vaut ce profil identitaire. *Épi-gras a* permet une dualité au niveau du statut cognitif de sujet du verbe recteur. Cette dualité se conceptualise en association de statuts cognitifs. Dans ce cadre, *épi* préposition est en accord avec sa fonction de jonctif. La préposition établit aussi une isotopie méliorative dans le sémantisme de l'énoncé dans lequel elle opère. Elle nous autorise à nous représenter le sujet bénéficiaire du verbe dans une disposition psycho-émotionnelle positive, tout comme le complément prépositionnel « agent ». Dans la grammaire des cas, *épi* hiérarchise le rôle acteur et le rôle agent. L'acteur *Gaston* contrôle l'action de l'agent *mwen*. *Épi* est un opérateur d'actorialité. Le schème cognitif associé à *épi* ayant comme synonyme cognitif *gras a*, c'est l'association-accompagnement. *Épi-gras a* nous permet d'indexicaliser un rapport entre comitatif d'accompagnement et condition. Il ne peut pas y avoir de bénéfice de la part du sujet-bénéficiaire sans fonction-compétence du complément prépositionnel acteur. La fonction-compétence du comitatif d'accompagnement est la condition sine qua non de l'obtention du bénéfice. La valeur d'emploi de *épi-gras a*, c'est le comitatif d'accompagnement assorti pragmatiquement du trait condition-compétence.

L'énoncé qui nous a servi de support de conceptualisation est porteur d'une ambiguïté que lève le côté pragmatique du contexte. En effet, *Mwen fè an bon afè épi Gaston* se laisse entendre de deux manières :

a) *Mwen* et *Gaston* sont en opposition dans l'événement exprimé par le verbe *fè an bon afè*. Il y a deux actants.

b) *Mwen* et *Gaston* sont en association dans l'événement exprimé par le verbe. Cela suppose la participation d'une tierce personne dans la transaction. Cette tierce personne serait en disjonction avec *Mwen* et *Gaston*. Il y a trois actants. Nous pouvons concevoir la transformation suivante : *Épi (Gras a) Gaston, mwen fè an bon afè épi X*. La prédication accorde l'antériorité à l'action de *Gaston*. *Épi Gaston* est une pro-proposition. Il apparaît clairement que *épi-gras a* mobilise bien le trait jonctif-association face à l'opposition représentée dans la transaction par une tierce personne. Nous pouvons concevoir la glose de *Mwen fè an bon afè épi Gaston* par *Mwen épi¹ Gaston, mwen fè an bon afè épi² Entel (Moi avec Gaston, j'ai fait une bonne affaire avec X)*. Dans cette phrase, *épi¹* est conjonction de coordination, et *épi²* est préposition conjonctionnelle. Cette analyse ne fait que confirmer

le schème cognitif d'association de *épi-gras a. Gaston* et *mwen* font apparaître le concept de *Embedding of Figure/Ground Relation*, "concept que nous empruntons à TALMY (2003 : 336). *Gaston* est *Figure*"comme *Mwen*, et *Ground*"pour un troisième actant de transaction. Ce troisième actant est *Ground*" pour *Gaston* et *Mwen*. Ainsi, quand *épi* ne nous permet pas de concevoir son régime comme définissant une réciprocité de comitativité de bénéfice avec le sujet du verbe recteur, *épi* fait émerger dans la grammaire casuelle une hiérarchisation entre agent, acteur face à un troisième actant. Dans le cotexte de la transaction, ce troisième actant se conçoit en opposition de comitativité symbolique. *Épi-gras a* indexicalise une opposition entre *épi* et *kont*.

Cette analyse n'est pas sans nous rappeler la valeur de *épi* dans une phrase comme : *I janti épi nou*. (Il est gentil avec/envers nous). *Janti* est un prédicat psychologique. Ici, *épi* a la valeur de comitatif de bénéfice. C'est une valeur portée canoniquement par la préposition *ba*¹. Ainsi, il y a intersection cognitive entre *épi* et *ba*¹. *Nou* se conçoit en réceptacle-bénéficiaire des attentions de *I*. *I*, c'est celui qui attribue des comportements d'attention. Nous sommes dans une dialectique entre métaphore du contenant et métaphore du conduit, concept emprunté à LAKOFF et JOHNSON (1985 :158). Il y a indexicalité dans la mesure où nous ne pouvons pas concevoir métaphore du conduit sans métaphore du contenant. *Épi* est donc un opérateur de cohérence et d'indexicalité entre métaphores.

Épi et les événements

Lafet Chelchè toujou té ka koumansé épi an tir o kanaw (La fête de Schoelcher commençait toujours par un tir aux canards).

La préposition *épi* permet à son complément *an tir o kanaw* d'être conceptualisé en agent inchoatif événementiel. Ce complément prépositionnel agentif est déclencheur de l'événement *Lafet Chelchè*. L'entité-déclencheur est agentive, et l'entité déclenchée est patient. *Lafet Chelchè* est sujet-patient du syntagme verbal *toujou té ka koumansé*. La préposition *épi* fonctionne en opérateur de relation méronymique partie-tout à valeur inchoative. L'holonyme est représenté par *Lafet Chelchè*, le méronyme est représenté par *an tir o kanar*. Le méronyme, événement initiateur de la fête-holonyme, est investi d'une valeur spatio-temporelle au sein du macro-événement qui est *Lafet Chelchè*. *Épi* nous permet de conceptualiser *an tir o kanar* comme micro-événement inclus spatialement et temporellement dans le macro-événement, *Lafet Chelchè*. Les événements se conceptualisent comme des entités abstraites holonymes pour des valeurs événementielles temporellement méronymiques.

La relation méronymique partie-tout inclura de façon spécifique le méronyme au sein de l'holonyme selon la valeur du verbe recteur de la préposition *épi*. Ainsi, quand la préposition *épi* sera régie par le verbe *kontinié* ou autres synonymes cognitifs de ce dernier, la relation méronymique permettra de conceptualiser le complément prépositionnel comme un micro-événement-méronyme facilitant la progression de déroulement du macro-événement-holonyme sujet-patient. L'énoncé *Swaré a ké kontinié épi an konkou bèlot* (La soirée va continuer avec un concours de belotte) illustre notre propos. *Épi* a une valeur aspectuelle médiane dans ce cas. Quand la préposition est régie par le verbe *fini (bout)* ou tout autre synonyme cognitif de ce dernier, la relation méronymique aura pour fonction de conceptualiser le complément prépositionnel comme micro-événement méronyme annonçant la fin du macro-événement holonyme sujet-patient du verbe recteur comme dans *Lasotè pou fini (bout) épi an jé danmié* (*Lasotè* doit finir avec un *damié*). Nous pouvons concevoir la suite de segments phrastiques ... *ké koumansé épi an tir o kanaw*; ... *ké kontinié épi an konkou bèlot* ;... *ké fini (bout) épi an jé danmié*. La grammaire des événements nous indique par *épi* que les événements ont un commencement, un développement et une fin. *Bout* nous indique que les événements sont des lignes qui ont un début, un milieu et une fin. Avec *bout*, nous concevons le Temps comme une entité qui se déplace de la gauche vers la droite. Le Temps passe devant nous. *Épi* comitatif est un opérateur de grammaire événementielle. Les événements se conçoivent en holonymes pour des événements méronymes inclus à valeur inchoative, médiane et finale. Dans ces expressions, *épi* bénéficie de la valeur aspectuelle des verbes recteurs. La prédication accorde une agentivité à l'événement holonyme et aux différents événements méronymes. Dans ces énoncés, nous voyons bien la valeur d'emploi agentif de la préposition *épi*. Cette valeur d'emploi ne fait que nous rappeler la construction du passif créole IV en *épi*. Nous pouvons concevoir les phrases *An tir o kanaw ké ouvè lafet la* (Un tir aux canards va ouvrir la fête); *an konkou bèlot ké fenmen lafet la* (un concours de belotte va clôturer la fête). Dans la diathèse active en créole basilectal, les verbes *ouvè* et *fèmen* interviendront pour *koumansé* et *fini*. Nous sommes dans la métaphore « les événements ont des portes ». Cette expression est de nous. Les événements méronymiques d'ouverture et de fermeture des événements holonymiques sont des clés. Ces verbes nous rappellent que l'évènement holonyme se conçoit en entité qui a un début-ouverture et une fin-fermeture.

Épi préposition et l'expression de la manière

[...] *i té ka fè'y épi lajwa.* ([...] il le faisait avec joie).

Odjistin réponn épi étonnman (Augustine a répondu avec étonnement) BARTHÉLÉRY (2008 : 121).

Dépi ou wè i ka palé épi an ti vwa kon sa, sé kouyonnen i lé kouyonnen 'w. (Dès qu'il parle avec une petite voix, c'est qu'il veut te couillonner).

Dans ces trois énoncés, la préposition *épi* fait ressortir sa valeur d'emploi de manière. Nous pouvons présenter comme suit la structure syntaxique suivante :

[S + SV ou V + prép. + N ou SN]

Considérons dans un premier temps les deux premiers énoncés.

[...] *i té ka fè'y épi lajwa.*

Odjistin réponn épi étonnman.

Les deux compléments prépositionnels *lajwa*, *étonnman* sont des substantifs psychologiques. Par ailleurs, les primitives associées aux prédicats *fè*, *réponn* sont les primitives « FAIRE », « CONTROL », « REPRES ». Les sujets respectifs des verbes *i* et *Odjistin* sont agents. La préposition *épi* permet d'orienter vers les sujets la portée « qualifiante » des syntagmes prépositionnels *épi lajwa*, *épi étonnman*. Ces compléments prépositionnels sont « qualifiants », car ils nous renseignent sur la manière d'être des sujets-agents au moment où ils font l'action exprimée par les verbes *fè*, *réponn*. Nous empruntons cette conceptualisation à VAN de VELDE (2006 : 15-32). Nous disons, nous, qu'ils sont caractérisants. Ainsi, *épi* nous permet de conceptualiser la manière orientée vers le sujet comme caractérisation comitative de la modalité de l'être. Des éléments cotextuels nous permettent de nous représenter le sujet *i* comme *djé*. *Djé* et *lajwa* sont en isotopie avec *Sé té an moun djé*. (C'était une personne gaie). *Étonnman*, substantif psychologique est en isotopie avec *étonnen*. Ces observations permettent de valider le fait que la portée « qualifiante » des compléments prépositionnels de manière introduits par *épi* est orientée vers les sujets-agents respectifs des verbes à sémantisme actif *fè*, *réponn*. La préposition *épi* fonctionne alors en opérateur d'attribution qualitative. Dans le cas exposé par *étonnman*, nous parlerons plus de caractérisation conditionnelle non-intrinsèque au sujet. *Épi* permet aux substantifs psychologiques d'être conceptualisés comme des comitatifs abstraits d'attribution qualitative. *Lajwa*, *étonnman* sont des manières d'être qui accompagnent les sujets-agents dans la réalisation des événements exprimés par les verbes *fè*, *réponn*. Ces manières d'être sont portées par les sujets respectifs et déterminent la

perception que nous avons d'eux au moment où ils interagissent avec les entités du Monde Référentiel. La manière d'être des sujets-agents est indexicale pour la manière de déroulement des événements qu'ils mettent en œuvre. Nous voulons dire par là que le sujet-agent transfère sur l'action qu'il réalise ses propres attributs de manière d'être. De ce fait, la préposition *épi* qui introduit le complément de manière est un opérateur de bi-attribution. Cette bi-attribution va de pair avec une bi-prédication. Cette bi-prédication est effective dans les transformations suivantes :

Odjistin réponn épi étonnman. (Augustine a répondu avec étonnement).

Odjistin té étonnen lè i réponn. (Augustine était étonnée quand elle a répondu).

Odjistin té étonnen, épi i réponn. (Augustine était étonnée, et elle répondit).

Ces transformations vont ressortir le fait que *épi*-manière revêt une valeur temporo-jonctive.

Conceptualisation

Quand la préposition *épi* active sa valeur d'emploi de manière, elle permet d'indexicaliser un rapport logique d'association temporelle et attributive entre le moment où le sujet-agent réalise l'événement exprimé par le verbe recteur de ladite préposition et la perception que l'on se fait de ce sujet agent ou que ce sujet agent donne de lui au moment où il réalise l'événement exprimé par ce même verbe. Par ailleurs, *épi* permet de présenter la perception que l'on a du sujet agent comme intrinsèque ou non intrinsèque. *Épi* fonctionne en opérateur évaluateur subjectif de comportement et de la modalité de l'être. De ce fait, la préposition *épi* établit un rapport méronymique partie-tout entre l'identité du sujet du verbe et l'identité du complément prépositionnel dans la mesure où la perception que l'on se fait du sujet agent, identité exprimée par ce même complément prépositionnel, n'est qu'un trait du profil de perception que l'on peut avoir du profil comportemental global de ce même sujet. C'est la réalité de perception que l'on peut se faire des entités-personnes dans le Monde Référentiel où des traits de profil comportemental apparaissent selon les circonstances. La modalité d'être est un concept téléique qui nous accompagne dans nos actions et émotions. Ce rapport méronymique est donc subordonné au contexte. Ce rapport méronymique peut se qualifier par la dialectique suivante : Trait de comportement-comportement global. Trait de perception-perception globale. Méronyme-Holonyme.

Le schème cognitif de *épi*-manière, c'est donc l'association d'attribution entre la manière de perception que l'on a du sujet-agent du verbe et la manière de déroulement de l'événement exprimé par ce verbe. Rappelons que la manière de perception du sujet agent est indexicale

pour la manière de déroulement de l'événement lui-même. *Épi*-manière est donc conditionnel pour la manière de déroulement du procès, comitatif d'attribution pour la manière de déroulement du procès. La manière est épithète du verbe (GOES 2003 : 85-102). La valeur d'emploi de *épi*-manière, c'est le comitatif d'attribution. Dans le cas de *palé épi an ti vwa kon sa*, l'effet de sens est autre. *Épi* associe à son sémantisme de comitatif de caractérisation celui de cause à effet. Le sujet est Sujet d'intentionnalité. Dans ce cas, la valeur non intrinsèque de caractérisation se conçoit en trajet abstrait de modalité de l'être. Dans ce cas, *épi* fait valoir une intersection cognitive avec *pa* trajet. Les comportements simulés sont des moyens que nous mettons en œuvre pour atteindre des objectifs. Instrumental manière, comitatif conditionnel, comitatif instrumental sont introduits en langue créole par la même préposition *épi*. À cela, rien d'étonnant, car *épi* indexicalise des rapports logiques entre ces différents concepts. *Épi* est incontestablement une primitive sémantique. L'archétype sous-jacent associé à *épi* peut être formulé comme suit : une entité est mise en relation d'association à une autre entité via la préposition *épi* et son verbe recteur. Cette association peut se réaliser dans divers domaines.

Domaine notionnel : les entités sont représentées comme partageant, bénéficiant, subissant des événements. Elles sont agentives et causatives.

Domaine spatio-temporel : ces entités sont représentées comme se partageant le temps et l'espace.

Domaine instrumental : ces entités sont représentées comme agissant sur le Monde avec des outils ou leur propres corps. Nous sommes dans la causalité directe.

Tous ces événements sont modalisables et renvoient à des perceptions spécifiques des entités agentives ou patientes. Les primitives sémantiques associées aux verbes sont «FAIRE», «CONTROL», «REPRES», «TÉLÉO», «STRAT». Ces primitives permettent de construire des situations statiques ou dynamiques.

Épi a aussi la capacité de marquer la dissociation. *Épi* est un marqueur témoin de la décréolisation qualitative. Ce phénomène de décréolisation qualitative fait que *épi* est remplacé par *pa* après les verbes exprimant l'inchoatif, la progression, la fin d'un événement, comme dans *koumansé pa*, *kontinié pa*, *fini pa* au lieu de *koumansé épi*, *kontinié épi*, *fini épi*. *Épi* n'accepte pas l'adverbialisation contrairement à son correspondant français «avec». Le tour «Il faut faire avec» est grammaticalement correct. En langue créole, langue dont les constructions s'adosent parfois aux constructions françaises, c'est la forme *Fok fè épi'y* qui sera convoquée. *Fòk fè épi'y* est un faux calque du français «Il faut faire avec». Le calque n'est pas parfait dans la mesure où les locuteurs qui ont produit cet

énoncé ont évité l'adverbialisation de *épi*. *Épi* est donc à la tête d'un syntagme prépositionnel. Le complément *y* permet à *épi* de saisir sa valeur d'emploi de comitatif explicite, valeur fondamentale d'emploi de *épi*. C'est un cas de décréolisation qualitative qui nous fait dire qu'il y a dans ce dit phénomène des lieux-remparts de résistance de la langue dominée. L'analogie avec la langue française n'est pas parfaite dans ce tour en langue créole. Nous entendons « analogie » au sens où le conçoit SAUSSURE (1916-2001 :221-230). Selon l'auteur « l'analogie suppose un modèle et son imitation régulière. Une forme analogique est une forme faite à l'image d'une ou plusieurs autres d'après une règle déterminée ». Le tour *Fòk fè épi'y* entre dans la langue avec la saillance du comitatif dans toute sa plénitude de construction.

En revanche, *épi* peut avoir un emploi absolu dans un dialogue à l'image de *Ou pran móso pen an ! Épi...* (Tu as pris le morceau de pain) (Et alors... !). Dans cet emploi, *épi* ne revêt pas sa valeur de préposition. *Épi* nous laisse supposer le complément du discours engendré par la situation d'énonciation. *Épi* a une valeur d'opérateur phatique à effets perlocutoires. Dans *I té dé zè épi* (Il était plus de deux heures), il nous semble que le morphème fait valoir un sémantisme ambivalent de conjonction et de préposition, nous laissant imaginer le complément d'ajout méronymique. Dans ce cas, *épi* est un opérateur d'imprécision. L'absence de formes après *épi* traduit, par iconicité, l'incapacité qu'a le « je » épistémique à évaluer ce quotient d'imprécision d'ajout. Vu le sémantisme de *épi*, il n'est pas étonnant que son sémantisme soit convoqué pour l'expression de la quantité dénombrable. Dans *Té ni moun épi moun* (Il y a avait beaucoup de gens), l'idée de quantité dénombrable s'exprime en terme de comitativité. La réduplication de *moun* encadrant *épi* renforce cette idée de quantité dénombrable. Nous sommes dans l'expression du principe iconique de quantité. Dans ce tour, *épi* a pour synonyme cognitif *dèyè*. *Dèyè* est une composante de *épi*. Le comitatif *épi* nous permet de nous représenter *moun* en dispersion dans une distance relative proche. En revanche, *dèyè* nous présente la quantité dénombrable comme une accumulation d'entités orientée vers l'arrière, sur le plan horizontal. Avec *épi*, la saisie du plan horizontal est brouillée. Nous sommes dans la télélicité de la surface de recouvrement, *anlè*.

L'expression de la solidarité convoque en langue créole le sémantisme de *épi*. Dans *Mwen la épi¹* (*Je suis là avec toi*) (Je t'accorde mon soutien), l'axiologie méliorative nous oriente vers la solidarité. *La* est un déictique spatial qui représente la place figurée du locuteur et de son interlocuteur. *La* a une valeur suraspectuelle qui vient renforcer la valeur aspectuelle de *épi*. Nous empruntons ce concept de valeur suraspectuelle à BERNABÉ (2003 :145). De par sa valeur de comitatif, *épi* exprime déjà la permanence. *La* vient renforcer subjectivement cette

idée de permanence de comitativité. Le spatial prête son sémantisme au comitatif *épi*. La solidarité entre deux personnes se conçoit en termes de co-spatialisation proche. Cet énoncé peut revêtir une axiologie péjorative. *Mwen la épi 'w*, c'est aussi la capacité à faire front à une adversité. C'est la métaphore de résistance à une zone d'influence. Dans ce contexte, *Mwem la épi 'w* est une expression dont la valeur est de polarité négative, concept que nous empruntons à PALMA (2006 :61-72). En effet, cette expression peut être glosé par *Mwen pa timanmay ou ; mwen pa pè 'w* (Je ne suis pas ton enfant ; je n'ai pas peur de toi). La règle générale qui est énoncée ici, c'est « Les plus faibles se laissent intimider par les plus forts ». L'expression *Mwen la épi 'w* ainsi conçue nous renvoie à la métaphore d'orientation « Résister est en haut ». Vu les deux valeurs de cette expression, *épi* est un opérateur dans l'expression de l'opposition continu-discontinu. Nous empruntons ce concept à CADIOT (1993). Cette expression *Mwen la épi 'w* est donc porteuse d'une indétermination sémantique que le contexte viendra préciser. Ce concept d'indétermination sémantique est de DESCLÉS (2003.6). Nous affirmons qu'il y a donc comitatif de convergence-solidarité et comitatif de divergence-opposition. Les énoncés qui suivent nous permettront de présenter plus largement le concept d'opposition entre continu et discontinu. Dans *Sa ou fê liv mwen an* (Qu'as-tu fait de/à mon livre ?), *liv* est présent physiquement. *Liv* est actualisé. Il s'agit ici de constater l'état du livre, livre certainement affecté par une manipulation maladroite. C'est la saillance de la fonction C.O.D. *Sa ou fê* Dans *épi liv mwen an ?* (Qu'as-tu fait de mon livre ?), l'ajout de forme est iconique à une variation de signification. *Liv* est présent par mentalisation. *Épi* crée une distance syntagmatique entre *fê* et *liv* qui ne permet pas l'actualisation de *liv*. *Liv* est implicite, présent en mémoire. C'est l'opposition continu-discontinu. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. La distance syntagmatique exprime la distance d'actualisation qui se conçoit en absence.

La préposition *épi* apparaît dans les textes anciens dans l'énoncé *Jaque épi Jan, vini épi moé* (HAZAËL-MASSIEUX 2008 : 64). Cet énoncé fait apparaître la valeur de conjonction et de préposition de *épi*. *Ek* et *èhèk* sont des synonymes cognitifs de *épi*. *Ek* est monosyllabique et crée moins de distance entre les formes. Nous observons toutefois que *épi* a tendance à supplanter ces deux formes. Ces deux formes apparaissent dans des régions bien spécifiques de la Martinique en concurrence avec *épi*. *Épi*, c'est le morphème de l'associaition. Le schème supérieur de *épi* instrumental et de *épi* comitatif, c'est la valeur comitative. L'instrumental porte du comitatif, mais le comitatif ne porte pas d'instrumental. Le développement qui suit nous indiquera en quoi *épi* est un archilèxème.

III.10 *Épi* archilexème

L'analyse cognitive que nous avons faite des prépositions de notre corpus nous permet d'accorder à *épi*, préposition qui encode le concept d'association, un statut cognitif particulier. Dépassant l'intuition, nous sommes en mesure de poser que *épi* est un archilexème. Le trait comitatif que porte *épi* est un trait archisémiq. L'association, en tant que concept, est hyperonyme pour l'instrumental et le comitatif. Le comitatif, quant à lui, est holonyme pour l'instrumental. Le comitatif englobe l'instrumental. Après avoir dressé ce cadre cognitif, nous allons montrer les rapports que *épi* entretient avec d'autres prépositions.

Épi (avec) et san (sans)

San, c'est la préposition de l'absence, de la privation d'une caractéristique essentielle. *Mwen ké alé san Rojé* (J'irai sans Roger). C'est la saillance de la présence mentalisée que *san* tente d'annuler. *Rojé* est nommé en site. En tant que site, la présence mentalisée de *Rojé* est antérieure à son absence. Via *san*, *Rojé* se conceptualise en entité non actualisée physiquement et présente par mentalisation. L'absence de *Rojé* est un pré-supposé de sa présence. De là émerge le rapport cognitif entre *san* et *épi*. L'absence physique est indexicale pour la présence mentalisée. L'absence de comitatif pragmatique renvoie à du comitatif mentalisé. La mémoire est une capacité cognitive importante pour les humains.

Épi (avec) et sof (sauf)

Tout moun alé sof Rojé (Tout le monde est allé sauf Roger). *Sof*, c'est la préposition de l'exclusion. *Sof* présente *Rojé* comme méronyme de *tout moun*. C'est parce que *Rojé* fait partie au préalable de *tout moun* que *Rojé* peut se soustraire ou se singulariser de *tout moun*. *Rojé* appartient à *tout moun*. C'est dans sa valeur de site qu'il se désolidarise de *tout moun*. *Sof* est l'opérateur de cette opération. *Sof* fonctionne en opérateur de comitatif méronymique d'exclusion. *Tout moun alé* définit un domaine de validation événementielle. Nous sommes à l'intérieur du domaine de validation, concept que nous empruntons à CULIOLI (1990). *Sof Rojé* est un événement qui est à l'extérieur de ce domaine de validation événementielle. *Sof* est un opérateur d'extériorité de domaine de validation. C'est une opération cognitive de disjonction exclusive qui ne peut pas se concevoir sans la validation de domaine d'extraction. *Sof* est un opérateur de discontinuité. C'est le méronyme qui se distingue de son holonyme par une relation d'altérité qui affecte ce même

holonyme. C'est ainsi que *sof* renvoie cognitivement à *épi* comitatif. *Sof* est un opérateur de prélèvement, de discontinuité comitative. *Sof* est un opérateur de transfert d'affect. L'analyse cognitive des rapports *épi-san*, *épi-sof* met en évidence l'intersection cognitive *san-sof*. *San* et *sof* sont des opérateurs qui affectent le comitatif.

Épi (avec) et ba (pour)

Ba, c'est la préposition de l'attribution de bénéfice, de la fonction vicariante et du datif éthique. Dans la fonction vicariante, nous sommes dans le comitatif par/de substitution. Ce comitatif de substitution se révèle par *an plas* (dans la place), *laplas* (à la place), synonymes cognitifs de *ba* dans sa fonction vicariante. *Fè sa ba mwen* (Fais cela pour moi) peut se gloser par *Fè sa an plas mwen* (Fais cela à ma place), *Fè sa laplas mwen* (Fais cela à ma place). Mentalement, en termes de représentation, le sujet agent de *fè* se met à la place de *mwen*. Il y a substitution de localisation spatiale abstraite. Cette substitution est fonctionnelle. La place qu'occupe l'entité fait qu'une action lui incombe. Du point de vue cognitif, il y a indexicalité entre place-espace occupé dans le Monde Référentiel et rôle sémantique. Dans la fonction d'attribution de bénéfice, c'est le comitatif qui rend fonctionnel l'échange. Dans la fonction de « datif éthique », nous sommes dans le comitatif d'affect. Quand nous disons *Pa alé pran pies so a ba manman'w* (Ne vas pas faire de chute pour ta mère), *so* (chute) est l'événement qui établit une relation d'affect entre le sujet patient de *pa alé pran* et le complément régi par *ba*. *So* affecte à la fois le sujet patient et le régime de *ba*. De là émerge le comitatif d'affect. Les soucis créent du comitatif entre ceux qui les subissent et ceux qui accompagnent ceux qui les subissent. *Ba¹*, *ba²*, *ba³* impliquent du comitatif. Selon FAUQUENOY (1972 :119), *bay* est le correspondant en créole guyanais de *ba* bénéfice comme dans *Li poté sa bay mo*, (Il apporte cela pour moi). DAMOISEAU (2012 :58) nous fait remarquer qu'en créole haïtien, *bay* introduit le destinataire comme dans *Li voyé yon let bay notè a* (Il a envoyé une lettre au notaire). La forme *bay* est plus que la forme *ba* de l'étymon supposé « bailler ». Le sentiment de sérialisation verbale et donc de comitatif est renforcé avec *bay*. *Ba* permet de construire des expressions dont *Pran ba an moun* dans un énoncé comme *Lik pran ba Daniel* (*Luc a pris pour Daniel*) (Luc est intervenu en faveur de Daniel). *Pran ba an moun*, c'est l'expression de la solidarité-association. Dans le cadre d'une opposition physique entre deux actants, *pran ba an moun* implique l'intervention d'un troisième actant. Nous pouvons concevoir le schéma actanciel suivant : *Daniel* et *André* sont deux actants en scène au départ. *Lik* intervient en faveur de

Daniel. Nous pourrions ainsi dire *Lik pran ba Daniel*. Cette phrase ouvre sur deux acceptions pragmatiques. *Lik* prend la place de *Daniel*, donc *Daniel* arrête de se battre contre *André*. *Daniel* continue de se battre, et *Lik* intervient dans l'opposition physique en renfort de *Daniel*. Ainsi, nous pourrions dire *Daniel épi Lik ka goumen kont André* (Daniel et Luc se battent contre André). Ainsi, dans *pran ba*, *ba* revêt la valeur vicariante « à la place de », et aussi la valeur attribution d'un bénéfice, ici une aide physique. Cela n'est pas étonnant dans la mesure où *ba* a pour schème cognitif l'attribution d'un bénéfice dans ces deux emplois. Ce qui change, c'est le statut cognitif du bénéficiaire. *Ba*-fonction vicariante annule l'agentivité de *Daniel*, et *ba*-bénéfice attribué maintient l'agentivité de *Daniel*. Nous pouvons définir deux rapports *ba/épi*. Un premier rapport *ba/épi* de connivence passive, et un deuxième rapport *ba/épi*, de connivence active.

Épi (avec) et pou (pour)

Pou, c'est la préposition de l'équivalence comme dans *Ou ka pran mwen pou Lagarig !* (Tu me prends pour de Lagarigue !); [...] *menm si Mariyet pran mwen pou an makoumè* ([...] même si Mariette me prend pour une mauviette) BARTHÉLÉRY 2008 :116).

Pou établit un rapport de comitatif de substitution virtuelle entre *mwen* et *Lagarig*. Ce rapport définit un comitatif d'équivalence symbolique. Cette analyse fonctionnelle révèle l'intersection cognitive qu'il y a entre *ba*, comitatif de substitution, et *pou*, préposition de l'équivalence. Comitatif de substitution et équivalence supposent du comitatif-*épi*. C'est cette intersection cognitive qui fait que des locuteurs créolophones produisent *Fè sa pou mwen* à la place de *fè sa ba² mwen*. Cette production ne relève pas seulement d'interférence français-créole (Fais ça pour moi / *Fè sa pou mwen*). Elle relève aussi d'une substitution de conceptualisation à l'intérieur de la langue créole elle-même. En effet, l'attribution et l'équivalence partagent un schème supérieur qui est la substitution. Le locuteur met *ba²* à la place de *pou* équivalence. La fonction vicariante se pose face à la valeur équivalence. C'est le conflit dans la comitativité.

Épi (avec) et pa (par)

Pa, c'est la préposition du trajet en créole martiniquais comme dans *Nou fè pa Chelchè* (Nous avons fait par Schœlcher). Le trajet se conçoit en lieu instrumental. C'est le compagnon de celui qui l'emprunte. C'est du comitatif qui a une valeur instrumentale. Rappelons aussi que l'instrumental renferme du comitatif. Nous sommes dans le prosécutif-

supéressif qui se formule en « passant par la surface de ». Nous empruntons cette terminologie à HJELMSLEV (1935).

Épi (avec) et ant (entre)

Mwen asiz ant dé moun (Je suis assis entre deux personnes).

Nous sommes dans le comitatif interessif. Nous empruntons cette terminologie à HJELMSLEV(1935). *Épi* définit une intersection cognitive avec *ant*. Les entités qui construisent la zone intermédiaire encodée par *ant* sont dans une relation de comitatif instrumentale fonctionnelle. *Ant*, c'est aussi l'expression de la distance relative- *bó* (près de)- comme dans *Mwen asiz ant dé moun* (Je suis assis entre deux personnes). *Ant*, c'est l'interessif comitatif qui en langue créole peut s'exprimer aussi par *an mitan* (au milieu de).

Épi (avec) et an, adan (dans)

Gato a adan bwet la (Le gâteau est dans la boîte).

Le rapport contenant-contenu est un rapport de comitativité. C'est le comitatif inessif ou incomitatif (HJELMSLEV 1935). Si le contenant contrôle les mouvements du contenu, si le contenant détient le contenu, c'est que ces deux entités décrivent un rapport de contiguïté fonctionnel. L'inclusion suppose du comitatif.

Épi (avec) et lakay (chez)

Lakay exprime un rapport contenant-contenu assorti du trait « anthropisation ». *Lakay* exprime l'inessif. L'expression *an kay épi (dans maison avec)*(sous le même toit que) traduit bien le comitatif inessif « étant à l'intérieur de et ensemble avec » (HJELMSLEV 1935). *Lakay* suppose que l'on partage le même lieu et les valeurs de ce lieu anthropisé. Nous sommes dans le comitatif de localisation spatiale renforcé par le comitatif de valeurs.

An tab an bwa (Une table en bois)

La substance *bwa* est en comitativité avec l'objet *tab*. La substance *bwa* est site, donc antérieure à l'objet-cible, *tab*. C'est le rapport entre la forme et la substance. Nous sommes dans un comitatif de dépendance. La forme dépend de la substance. L'objet n'existe pas sans la matière. Mais, la matière existe sans l'objet. La matière donne forme à l'objet en y adhérant. La télicité abstraite de la matière l'amène à se confondre avec l'objet. Nous sommes dans la métaphore de la transformation. Ainsi proposons-nous le concept de comitatif inessif

conjonctif. Par « conjonctif », nous entendons que la matière et l'objet sont en fusion. L'objet créé est support pour la matière. La matière est apport pour l'objet. Ce raisonnement nous invite à qualifier l'expression de l'incomitatif *gato a adan bwet la* d'inessif disjonctif. En effet, *gato* et *bwet* conservent leur autonomie référentielle. Dans *I an chien (Il est en chien)* (Il est dans un piteux état), l'inessif conjonctif est métaphorique. Ces deux comitatifs se distinguent par la cohérence.

Jan bò mwen (Jean est à côté de moi)

Nous sommes dans l'expression de la distance relative. PICOCHÉ et HONESTE (1993), en définissant la locution prépositionnelle « à côté de », correspondant français de *bò* créole, insiste sur le fait qu'avec « à côté de », les entités considérées dans la relation spatiale sans être éloignées l'une de l'autre, ne sont pas en coïncidence. C'est le comitatif adessif. Le comitatif adessif (HJELMSELV 1935) est le comitatif représenté par *bò* en langue créole martiniquaise. *Toupré* est en langue créole un comitatif adessif qui modalise la distance relative. *Toupré* est un opérateur de réduction de la non-coïncidence. *Bò* permet de conceptualiser son site comme une ligne. L'accès à la perception est garanti avec *bò* et *toupré*. Cet accès à la perception garantit le comitatif de co-spatialisation. Canoniquement, il y a indexicalité entre proximité et perception.

Alantou (autour de) et épi (avec)

Dans *Vólè a alantou kay la* (Le voleur est autour de la maison), nous sommes dans l'expression de la distance relative. C'est le circumessif (HJELMSLEV 1935). *Kay la* se conçoit en centre pour la téléicité de *Vólè a*. *Vólè a* est une entité dénombrable au singulier. De ce fait, *Vólè a* ne peut occuper qu'un point autour de *kay la* à la fois. La téléicité de *Vólè a* est gravitationnelle. Dans *Ni flè alantou kay la* (Il y a des fleurs autour de la maison), la caractéristique dénombrable plurielle de *flè* nous amène à nous représenter *flè* sur un périmètre circulaire proche de *kay la*. Chaque fleur occupe un point sur ce périmètre circulaire. Avec *Vólè a*, le comitatif circumessif est alternatif. Avec *flè*, le circumessif comitatif est distributif. *Flè* n'est pas téléique. Ces expressions de circumessif comitatif et de circumessif alternatif sont de nous.

Épi (avec) et asou / anlè (sur) (plan vertical)

C'est le superessif (HJELMSLEV 1935). Selon l'auteur, dans les emplois concrets, le superessif désigne « sur » avec contact ou « au-dessus de (sans contact) ». Le superessif, continue l'auteur, admet des emplois abstraits. Nous pouvons illustrer ces notions par les phrases suivantes :

a) *Lanmen mwen asou tab la* (Ma main est sur la table).

b) *Lanmen mwen anlè tab la* (Ma main est sur/au-dessus de la table).

c) *I ka fè ganm anlè mwen* (Il me snobe).

En a), la préposition *asou* fait valoir son schème de contact topologique. Ce contact crée un comitatif entre les deux entités désignées dans la relation spatiale. L'expression est objective. En b), l'alternance de forme va entraîner une alternance de conceptualisation. La préposition *anlè* nous permet de nous représenter *lanmen* comme ouverte sur la table. Nous pouvons évoquer le concept de recouvrement assorti du trait partiel, car la différence de taille entre cible et site fait que nous allons qualifier *anlè* de *anlè* partiel. Dans cet énoncé, *anlè* peut exprimer la disjonction spatiale entre cible et site. La télicité se conçoit donc de deux façons avec *anlè*. La télicité peut exprimer le rapprochement maximal de contact qui va créer la pression de force d'appui. Dans ce cas, à l'image de *lanmen*, la cible fait aussi valoir sa morphologie de façon pleine, ouverte. La télicité va créer plus d'intimité entre les matières respectives de la cible et du site. La télicité peut à l'inverse rompre cette intimité de contact entre cible et site. Avec *anlè*, il y a télicité de conjonction, et télicité de disjonction. Le schème commun à ces deux caractéristiques de télicité, c'est l'autonomie référentielle de la cible et du site. C'est cette autonomie référentielle qui garantit le comitatif. En c), nous sommes dans le comitatif de transfert d'affect. *Mwen* subit la pression psycho-affective que *I* exerce sur lui. Ce rapport suppose forcément du comitatif que nous qualifierons d'antagonique. C'est la préposition *asou* que la langue créole martiniquaise convoque pour exprimer la métaphore de la prestance des gens fortunés comme dans *I mété Ayot asou Obéri* (*Il a mis Hayot sur Aubéry*) (Il a croisé les jambes). Hayot et Aubéry étaient les Békés les plus riches de la société traditionnelle martiniquaise. Dans l'énoncé, chacun de ces patronymes représente une jambe. La métaphore les met en contact dans l'énoncé par le biais de la personnification hautement qualifiée. Il en va de la représentation des personnes portant ces patronymes. Les jambes sont l'une sur l'autre. C'est la pose de l'opulence, de la prestance qui s'exprime de façon incorporée. Un méronyme corporel est représenté par un personnage tout entier. La synecdoque donne dans l'opulence. La préposition *asou* fait valoir son schème de contact. Le

contact est incorporé. Cette métaphore se charge d'ironie et d'humour quand elle s'applique à des personnes qui se donnent l'apparence des gens fortunés en adoptant la pose précédemment décrite. Dans *I mété Ayen asou Pies (Il a mis Rien sur Aucun)*, la construction convoque la même préposition *asou*, canonique du contact. L'ironie et l'humour vont apparaître dans le choix des unités linguistiques *Ayen* et *Pies* qui représentent la cible et le site. Ces entités sont négatives sémantiquement. Elles sont symboliquement antonymes cognitifs de *Ayot* et *Obéri*. Les constructions syntaxiques se ressemblent, mais diffèrent dans leur sémantisme. Il y a parallélisme. Il y a un jeu d'iconicité qui s'applique aussi aux personnes elle-mêmes. Elles ont l'apparence des personnes fortunées, mais n'ont pas la fortune de ces personnes. Pragmatiquement, dans ces deux énoncés, la préposition *asou* établit un rapprochement entre contact et ressemblance. Sur le plan cognitif, *asou* est un opérateur de ressemblance et de contact. Cible et site se ressemblent. Cible et site sont en contact. Avec *asou*, il n'y a aucune ambiguïté d'interprétation des énoncés. Le contact suppose du comitatif.

Épi (avec) et anba (sous) (plan vertical)

Chat la anba tab la (Le chat est sous la table).

Nous sommes dans le subessif HJELMSLEV (1935). Le subessif admet des emplois abstraits comme dans *I soufê anba'y (Il a souffert sous lui)*. C'est le comitatif de transfert d'affect. Agent et patient construisent du comitatif de contraste casuel. Dans l'expression *Loto a maté épi van an* (La voiture a été renversée par le vent), *épi* intervient dans la construction de la passivation. Nous proposons le concept comitatif de passivation. L'agent de passivation accompagne le patient dans la zone d'influence qu'il crée. L'agent est instrument-compagnon de passivation. Il met sous contrôle le patient. C'est ainsi que *épi* peut être glossé en *anba* comme dans *Loto a maté anba van an* (La voiture est renversée sous le vent). *Anba* et *épi* construisent une intersection cognitive dans l'expression de la passivation. En effet, l'agent met sous contrôle le patient en l'accompagnant dans la zone d'influence définie. C'est la hiérarchisation spatiale métaphorique de l'agent par rapport au patient. L'agent domine le patient. C'est la métaphore d'orientation développée par LAKOFF et JOHNSON. En termes de métaphore d'orientation, la construction en *anba* est holonyme pour la construction en *épi*. En effet, cette dernière ne porte pas de précision sur la position des entités dans l'espace. Agent et patient construisent du comitatif.

Épi (avec) et douvan (devant)

I douvan mwen (Il est devant moi). (Plan horizontal).

C'est le comitatif de la personne canonique. Nous sommes dans l'antéessif spatial (HJELMSLEV 1935). Dans *I rivé avan mwen* (Il est arrivé avant moi), nous sommes dans l'antéessif temporel. L'antéessif temporel peut être exprimé par *douvan*. Il ne peut y avoir d'antéessif sans comitatif. L'antéessif est indexical pour le comitatif. L'expression créole *Nou e fè bal* (*Nous avons fait bal*) (Nous sommes arrivés au même moment) est édifiante. Elle signifie que *Nou* -entités + humain + animé- se rencontrent comme par hasard. Dans cette rencontre, elles se présentent toutes deux dans leur orientation canonique, *douvan*. *Yo ka fidjiré kon adan an bal pou dansé* (Ils se font face comme dans un bal pour danser). Cette expression s'adresse à des humains, car *bal* est une activité de comitatif réservée aux humains. Seule la métaphorisation permet ce transfert d'application aux entités + non humain + animé.

Épi (avec) et déyè (derrière)

I déyè mwen (Il est derrière moi), c'est le postessif spatial (HJELMSLEV 1935). Le postessif temporel est traduit par *après*. Toutefois, *déyè* a aussi une valeur temporelle. Il ne peut y avoir de postessif sans comitatif comme dans *I rivé après mwen* (Il est arrivé après moi).

Kont (contre) et épi (avec)

Kont, c'est le comitatif d'opposition, comme dans *I voté kont mwen* (Il a voté contre moi). *Kont* est un opérateur de synecdoque. *Mwen* représente les idées que propose *Mwen*. L'opposition est notionnelle. *Anlè* permet de définir un comitatif d'interaction-opposition physique et topologique, comme dans *I apiyé anlè masonn lan* (Il est appuyé contre le mur). Cette forme *anlè* correspond au français « contre ». La langue créole martiniquaise distingue entre opposition spatiale et opposition notionnelle. Cette nuance nous convie à analyser les énoncés suivants : a) *I voté kont mwen* (Il a voté contre moi) ; b) *I voté anlè mwen* (*Il a voté sur moi*) (Il a voté avant moi). Les deux énoncés expriment un transfert d'affect. Toutefois, l'alternance de la forme prépositionnelle est iconique à une alternance de signification. En a), *Mwen* est candidat défendant des idées. En b), *mwen* n'est pas candidat. Nous pouvons le concevoir, par exemple comme électeur qui fait la queue pour voter, et dont le tour de vote lui a été ravi par *I*. Le transfert d'affect tient à cela. Il faut un contexte pour définir la signification exacte de ce type d'énoncé. L'énoncé a) est sans difficulté d'interprétation. Les

deux énoncés ont une valeur notionnelle. L'énoncé *Mwen ka jwé anlè Jojo* (Je joue sur/contre Jojo) est digne d'analyse. Canonique de l'opposition en sport d'équipes, il signifie qu'un coéquipier est responsable d'assumer le contrôle d'un adversaire. Il y a forcément dans ce cas une connivence sémantico-cognitive entre *kont* et *anlè* notionnels. En effet, *Mwen ka jwé anlè Jojo* peut être glosé en *Mwen ka jwé kont Jojo*. La préposition *anlé* laisse entendre que *Jojo* est affecté par *Mwen*. Tous ces effets de sens supposent du comitatif. Il ne peut y avoir d'adversité sans comitatif. L'antonyme cognitif de *kont*, c'est *ba*. *Voté kont* s'oppose à *voté ba*. Ce jeu de contraires nous indique que l'adversité se conceptualise comme une non attribution symbolique.

Épi (avec) et l'instrumental

Dans *I koupé branch lan épi koutla a* (Il a coupé la branche avec le coutelas), nous sommes dans l'instrumental-comitatif, selon la terminologie de HJELMSLEV(1935). Le concept d'instrumental-comitatif proposé par HJELMSLEV est édifiant en ce sens que la construction place le comitatif en site pour l'instrumental. La comitativité se construit à partir de *I*, l'agent du procès, *branch lan*, l'objet affecté, et *koutla a*, l'instrument. L'ordre de comitativité s'organise à partir de l'iconicité diagrammatique de la phrase canonique. Apparaissent successivement le sujet, le verbe, le C.O.D., l'expansion constituée par le syntagme prépositionnel. L'ordre n'est pas réversible. *Épi* est un opérateur d'actance non réversible. BERNABÉ (2003 :103) nous présente un énoncé qui nous suggère un commentaire. L'auteur a écrit a) *Mwen pa janmen sèvi épi madjoubé tala* (Je ne me suis jamais servi de cette fourche). La traduction est de l'auteur. Cet énoncé nous amène à concevoir l'effacement de la préposition *épi*. Nous concevoir la forme b) *Mwen pa janmen sèvi madjoubé tala* (Je n'ai jamais utilisé cette fourche). Le verbe *sèvi* est conceptuellement lié à l'instrumental, tout comme la préposition régie *épi*. En a), il y a redondance. Cette redondance apparaît souvent en langue créole basilectale dans des expressions comme *monté anwo* (*monter en haut*), *déсан anba* (*descendre en bas*), *sóti déwó* (*sortir dehors*). Cette redondance est la marque basilectale de ces constructions. En a), *épi* accorde à *madjoubé tala* une autonomie référentielle. Il en va de la saillance de l'instrument et de sa fonction. Cette redondance est qualifiante et répond donc à des raisons cognitives. En b), l'absence de préposition crée un rapprochement maximal entre les formes. Ce rapprochement est iconique au lien conceptuel entre les formes. Par ailleurs, la construction *sèvi madjoubé tala* réduit l'autonomie référentielle de *madjoubé*, et acquiert une plus forte cohésion. L'instrumental

suppose du comitatif. L'instrument est le compagnon de son utilisateur. Ce contraste entre *sèvi épi* et *sèvi* nous fait penser au contraste *jwen épi* et *jwen*. Quand nous disons *Mwen jwen épi yo* (Je les ai rencontrés), *épi* marque que *Mwen* s'est comitativisé avec *yo*. Il n'y a qu'un groupe dont *Mwen* fait partie désormais. En revanche, *Mwen jwenn yo* (Je les ai rencontrés) est une phrase qui ne donne pas de précision de comitativité. Le sémantisme est imprécis. La diminution de forme est iconique à une diminution de précision sémantique.

Épi (avec) et O (au, dans)

Dans *Mwen o konba* (Je suis au combat), *o* a une valeur aspectuelle que nous retrouvons dans *Mwen adan an konba* (Je suis dans un combat). Cette paraphrase nous invite à proposer deux concepts : le concept d'inessif aspectuel, et le concept de comitatif de la modalité de l'être. Comme *an* et *adan*, *o* construit l'inessif de localisation spatiale comme dans *Mwen o mawché* (Je suis au marché). Dans *Mwen o tabènak* (Je suis au tabernacle) (Je suis divinement quiet), nous sommes dans la métaphore de l'aisance-confort de vie exprimée en termes spatiaux relevant du religieux. C'est le comitatif de la modalité de l'être.

A (à) épi et (avec)

C'est le comitatif d'attribution de caractéristique essentielle représentée par une expression comme *An nonm a fanm* (Un homme à femme). Nous proposons le concept de comitatif de possession abstraite. Ce qui nous appartient et nous caractérise de façon intrinsèque est incarné.

Par ce développement, nous avons voulu montrer en quoi le trait comitatif porté par *épi* est archisémiotique. Nous avons utilisé la terminologie de HJELMSLEV(1935) quand cela était possible. Nous avons proposé des concepts aussi. L'auteur précité a défini le « système sublogique » des cas qui, comme le rappelle BENVENISTE (1966 : 132) sous-tend « la distinction des cas en général » et « permet de construire l'ensemble des relations casuelles d'un état idiosynchronique ». Dans son analyse casuelle, l'auteur n'a pu s'empêcher de considérer les prépositions. BENVENISTE(1966) insiste sur le fait que

« chaque préposition d'un idiome donné dessine, dans ses emplois divers, une certaine figure où se coordonnent son sens et ses fonctions et qu'il importe de restituer si l'on veut donner de l'ensemble de ses particularités sémantiques et grammaticales une définition cohérente. Cette

figure est commandée par le même système sublogique qui gouverne les fonctions casuelles. Il en va de soi qu'une description guidée par ce principe doit embrasser, pour prendre sa force démonstrative, la totalité des prépositions et la totalité des relations casuelles d'un état de langue ».

HJELMSLEV (1935 :127-136) nous enseigne que ce système sublogique comporte trois dimensions : direction (rapprochement, éloignement), cohérence-incohérence ; subjectivité-objectivité. Dans le système sublogique, nous pouvons établir l'opposition devant/derrière, *douvan / dèyè* qui est une relation entre deux objets pensée subjectivement. Les relations au-dessus/ *anlè* et au-dessous/ *anba* sont des relations pensées objectivement. Nous avons montré le rapport que *épi* entretient avec ces prépositions. La notion de cohérence se développe en deux parties : inhérence et adhérence. Il y a inhérence quand la distinction est entre intériorité et extériorité. Il y a adhérence quand la distinction est celle entre contact et non-contact. L'inessif (*an, adan, andidan*) insiste sur l'intériorité. L'adessif rappelle l'idée de l'extériorité. L'adhessif, c'est l'intériorité maximale : l'incorporéité. Cette remarque est de nous. L'intéressif insiste sur le rapprochement. Régie par *sòti* (sortir), la préposition *an* contribue à exprimer l'élatif qui représente l'éloignement. *Épi* est en rapport avec tous ces concepts précités. En langue créole, la notion d'adhérence (avec contact donc) présente une particularité qui tient à la différence entre *asou/anlè*. *Asou* confère au contact une valeur objective. Nous sommes dans un rapport topologique. La télicité de *anlè* place l'analyse dans un rapport fonctionnel tel que le définit VANDELOISE (1986 :31) :

« J'utilise fonctionnel dans le sens de utilitaire. Là où les descriptions géométrique et logique cherchent à décrire les termes spatiaux par des concepts formels indépendants du contexte (distance, dimensionnalité, etc.), une description fonctionnelle, je pourrais dire « utilitariste », est donc également dépendante de facteurs non spatiaux déterminés par le contexte et les circonstances dans lesquelles les objets localisés sont ou seront utilisés ».

Cette citation de VANDELOISE (1986 :31) nous invite à considérer les deux énoncés suivants : a) *Mwen apiyé asou poto a. // b) Mwen apiyé anlè poto a.* (Je suis appuyé contre le poteau). Le verbe *apiyé* est un verbe de contact. Nous retenons la pensée de VANDELOISE (1993) qui affirme qu'il y a « interaction physique entre « S » et « O » lorsqu'il y a contact entre ces entités et, éventuellement, transmission d'énergie de la première à la seconde ».) En a), la préposition *asou* nous indique qu'il y a bien contact entre *Mwen* et *poto*. Les

sémantismes du verbe recteur et de la préposition régie sont congruents. En a), la relation est objective. En b), la notion fonctionnelle de résistance de « O » (*poto*) intervient. En effet, si *poto* (O) n'est pas résistant, il tombe. L'interaction physique et fonctionnelle mettrait *poto* sous zone d'influence. En b), il y a un jeu entre force et contre-force. Nous sommes dans la dynamique de force entre deux entités de catégories différentes. *Poto* récupère la télicité de son cotexte. De ce fait, nous avons le sentiment que *poto* résiste au flux d'énergie de contact développé par *Mwen*. C'est la télicité de *anlè* régi par le verbe d'énergie de contact *apiyé* qui est saillante ici. C'est l'analyse fonctionnelle qui nous permet de dégager ces notions dynamiques. Il y a relation « porteur-porté », mais cette relation se joue sur le plan vertical. Nous proposons de remplacer « porteur-porté » par « supporteur-supporté ». *Apiyé asou* et *apiyé anlè* renvoient, par iconicité, à deux conceptualisations différentes. *Apiyé anlè* est holonyme pour *apiyé asou* du point de vue de la congruence de polarité aspectuelle des formes. Nous avons mis en relief le fait que la relation se jouait sur le plan vertical. Cette observation est encore plus pertinente dans le cas de la relation spatiale entre *dra* (dap) et *lin* (ligne). Dans *Dra a ka sek anlè lin la* (Le drap sèche sur la ligne), la relation spatiale est "approximately true," expression que nous empruntons à HERSKOVITS (1986 :41). *Lin* n'a ni épaisseur physique ni surface. En revanche, *dra* peut se concevoir en surface de recouvrement. Il n'y a qu'une petite partie de *dra* qui est en contact avec *lin*. La relation spatiale fonctionne sur le plan vertical, *dra* se répandant de part et d'autre de *lin*. La relation « porteur-porté » est fonctionnelle seulement parce que *lin* résiste au poids de *dra*, l'empêchant de subir l'attraction terrestre. C'est cela qui motive la convocation de *anlè*. Ces éléments d'analyse nous permettent de revisiter le concept d'adhérence proposé par HJELMSLEV(1935). L'adhérence est fonctionnelle, pas seulement par le contact entre cible et site, mais aussi par le fait que le site-porteur s'oppose à la télicité de la pesanteur.

Épi le spatial et le temporel

Selon nous, *épi* n'est pas en relation explicite avec ces deux domaines. La paraphrase permet de dégager des présupposés qui rendent compte d'un effet de sens spatial ou temporel que peut revêtir *épi*.

- *Ki koté ou yé ? - Epi Jan.* (-Où es-tu ?) (-Avec Jean).

- *Ki tan ou ka rivé ? -Épi Jan. Épi kannaval la.* (Quand arrives-tu? Avec Jean. Au carnaval).

Par la force de la pragmatique, *épi* commente le spatial et le temporel. Le spatial et le temporel ne sont pas thèmes pour *épi*, mais rhèmes. *Épi* fait valoir son schème d'association dans sa capacité à se conformer au sémantisme de son cotexte. Il en va de la déformabilité de *épi*. *Épi* archisémiq ue a une grande capacité de déformabilité. Nous entendons déformabilité au sens où le conçoit CULIOLI (1999 :85 ; 2000 :129-130). *Épi* est une forme dotée de « stabilité » et « plasticité ». Nous empruntons ces concepts stabilité et plasticité à CULIOLI (2002 :163). *Épi* est bien la preuve de ce que c'est le cotexte qui détermine le sémantisme des mots qui le composent. Cela nous renvoie à la manière dont CULIOLI (2002 :92) commente la notion de pragmatique. Citons-le :

« L'activité de production et de reconnaissance d'énoncés se fait toujours entre des sujets pris dans des situations à la fois empiriques et en même temps liées à des représentations imaginaires du statut de chacun des sujets par rapport à l'autre, par rapport à une société, par rapport à du texte, par rapport à ce qu'on pourrait appeler « un discours inter-textuel », cette espèce de discours ambiant avec des valeurs qui sont liées aux mots ».

L'auteur poursuit en disant qu'il y a là « tout un ensemble de connaissances, dont ce qu'on a pu appeler des présupposés ».

LANGACKER (1987 : 217) et MILLER et JOHNSON-LAIRD (1976 : 390) ne transigent pas par la paraphrase pour accorder à « with », correspondant anglais de *épi*, une valeur spatiale. Pour LANGACKER (1987:217), « With situates its trajector in the neighborhood of its landmark; this neighborhood can itself be regarded as a kind of landmark ». C'est ainsi que l'auteur décrit *the spatial with*. MILLER et JOHNSON-LAIRD (1976 :390), en comparant « with » et « at », mettent en évidence *"the locative sense"* de « with ». Selon eux, « with » est la forme symétrique de « at ». Nous dirons « Buddy is with the boy », et non « Buddy is at the boy ». Si « Buddy is with the boy », alors « the boy is with Buddy ». Cette symétrie suggère que « with » est la forme symétrique de « at ». Nous posons ainsi qu'en termes de comitativité « with » est holonyme pour « at ». À notre avis, dans « Buddy is with the boy », la préposition « with » nous indique que les deux actants partagent des événements communs. Ce sont des animés+humain. C'est surtout le trait animé qui est saillant, car nous pouvons dire « Buddy is with the dog ». HERSKOVITS (1986 :32) considère que « with » n'est pas *"basically locative"*. Cette conceptualisation renforce la nôtre.

L'ordre des prépositions avec épi

Considérons les deux phrases suivantes :

a) *Mwen épi Jan adan loto a* (Je suis avec Jean dans la voiture).

b) *Mwen adan loto a épi Jan*. (Je suis dans la voiture avec Jean).

En a), il y a ambiguïté. Cette ambiguïté vient du fait que *épi* est à la fois conjonction et préposition. En b), l'ambiguïté est levée. En a), si nous remplaçons *épi* par *bò*, il n'y a plus d'ambiguïté: *Mwen bò Jan adan loto a* (Je suis près de Jean dans la voiture). Supposons que cette ambiguïté soit levée ! Quand nous disons *Mwen épi Jan adan loto a*, *adan loto a* caractérise le comitatif qui précède la localisation spatiale. Le comitatif est déjà acquis. C'est la continuité de l'expression *Mwen épi Jan* qui, par iconicité, nous le révèle. *Adan loto a* est un commentaire spatial sur le comitatif en *épi*. Le comitatif est thème ; le spatial est rhème. Quand nous disons *Mwen adan loto a épi Jan* (je suis dans la voiture avec Jean), c'est la localisation spatiale qui devient thème, et *épi Jan* comitatif devient rhème. Il y a discontinuité du comitatif, car il est rompu par la localisation spatiale. Cette disjonction du comitatif, par iconicité, est rendue par la distance diagrammatique qu'il y a entre *Mwen* et *Jan*. *Mwen adan loto a épi Jan* se paraphrase en *Mwen adan loto a, épi Jan adan loto a tou* (Je suis dans la voiture, et Jean est dans la voiture aussi). Il y a juxtaposition et co-spatialité de comitatif, mais cela n'implique pas qu'il y a connivence de comitatif entre *Mwen* et *Jan*. En a), nous avons cette connivence de comitatif. Nous mettons donc en évidence deux types de comitativité : un comitatif de connivence, et un comitatif topologique, purement spatial. La connivence est un trait fonctionnel du comitatif. Les hommes ont tendance à partager des activités quand ils sont ensemble. VANDELOISE (1986 :239-241) a beaucoup insisté dans ses « conclusions » sur le fait que seule l'analyse fonctionnelle permet de mettre en évidence l'interaction qui se joue entre les entités cible et site dans les expressions spatiales. Nous notons donc que *épi* notionnel se prête aussi à l'analyse fonctionnelle. Nous avons dégagé un comitatif fonctionnel de connivence et un comitatif topologique de juxtaposition.

Considérons l'énoncé *I défann mwen an chanm épi Jano* (Elle m'interdit d'être dans la chambre avec Jeannot). Le sémantisme de l'énoncé nous oriente tout droit vers l'interprétation de comitatif de connivence de *épi*. En effet, *défann* est un verbe psychologique qui construit un acte perlocutoire, tel que ce concept est défini par AUSTIN (1970 :114-119) et KORKUT (2008 :155-157). *Défann* est un acte perlocutoire « à effets perlocutoires principalement recherchés ». Nous empruntons cette formulation à

VERMERSCH (2008 :8). *Défann* met sous influence *mwen*, et par effet de comitativité *Jano*. Nous sommes dans l'énonciation performative explicite. Cet énoncé nous permet donc de concevoir l'acte perlocutoire comme intégrant la notion de zone d'influence, car *défann* exerce une contrainte sur *mwen* et *Jano*. Ce sont les présupposés qui nous permettent aussi de déduire que *mwen* et *Jano* peuvent construire un comitatif de connivence. Ce comitatif de connivence est établi quelle que soit la place qu'occupe le syntagme prépositionnel *épi Jano* dans l'énoncé. Il en va de la valeur de verdictif de *défann*. Nous sommes dans la grammaire des présupposés. Nous pouvons donc concevoir les deux équivalences suivantes : *I défann mwen an chanm épi Jano* (Elle m'interdit d'être dans la chambre avec Jeannot) / *I défann mwen épi Jano an chanm* (Elle interdit que Jeannot et moi soyons dans la chambre). L'analyse cognitive des énoncés nous indique que la sémantique pragmatique –qui tient compte des relations de savoir et de vouloir entre les interlocuteurs- est un vecteur déterminant pour la signification des énoncés. En effet, c'est ce que *I* sait de *mwen* e -fille- et de *Jano* –garçon- qui pousse *I* à interdire qu'ils soient ensemble *an chanm*. C'est aussi la représentation que *I* a de *an chanm* qui l'amène à poser son acte perlocutoire. Les localisations spatiales ne sont pas de simples localisations topologiques. Ce sont des localisations qui fonctionnellement induisent ou peuvent induire des activités partagées que la pragmatique permet de définir.

Retournons sur l'ambiguïté avec l'énoncé *Épi boug tala, mwen pé ké sòti* (Avec ce gars, je ne pourrai pas sortir). Nous avons ici deux actants humains + animés. Cette phrase se prête à une double interprétation. Nous pouvons en avoir une interprétation de comitativité avec topicalisation. Dans une deuxième interprétation, nous sommes dans la zone d'influence avec des présupposés. La causalité naît des présupposés. *Épi* permet de concevoir son régime comme condition qui invalide le projet *sòti* de *mwen*. *Boug tala* est présent dans la mémoire de *mwen*. *Épi* fonctionne en opérateur de comitativité de mentalisation. La mentalisation se conçoit en opération cognitive qui permet au sujet de mettre en association mémorisation et choix pragmatique de projet d'action. C'est la saillance et le côté fonctionnel de *épi* qui nous proposent cette observation. C'est la pragmatique de la présupposition. Dans les deux interprétations, le comitatif est axiologiquement péjoratif.

Épi et l'expression de la dissemblance

I diféran épi papa 'y (Il est différent de son papa).

Le créole utilise le comitatif pour exprimer la dissemblance. L'expression de la différence-dissemblance est une opération cognitive de comparaison qui nous permet de nous représenter les deux entités saisies dans cette opération en comparé-cible et comparant-site. Nous avons ici une notion de conjonction par mentalisation qui permet l'opération cognitive d'évaluation subjective. *Épi* est effectivement conjonction et préposition. *Diféran* est un adjectif sémantiquement négatif. Nous avons une non congruence sémantique entre *diféran* et *épi*. Cette non congruence nous permet de concevoir la transformation suivante : a) *Li épi papa'y, yo diféran* (Son père et lui, ils sont différents ; b) *Papa'y épi'y, yo diféran* (Son papa et lui, ils sont différents). L'expression de la dissemblance est réciproque. Il nous paraît toutefois important de noter que la grammaire événementielle nous rappelle que *Papa* est antérieur à *Li*. Ce rappel, au niveau cognitif, invalide la paraphrase cotée en b). En effet, *y* ne peut pas être site pour *papa'y*. Adossée à l'approche cognitive, la grammaire événementielle nous enseigne que la symétrie est un concept "approximately true" dont la pertinence s'évalue pragmatiquement.

L'expression de la ressemblance

La relation de ressemblance n'est pas symétrique. Nous allons le prouver dans l'analyse des phrases *I ka sanm papa'y* (Il ressemble à son père) ; *I menm parey épi papa'y* (Il ressemble à son père).

Nous ne pouvons pas avoir *Papa'y menm parey épi'y* (Son père lui ressemble). C'est la ligne du temps qui, par iconicité, rappelle l'antériorité de *papa*-site par rapport à *y*-cible *Menm. parey* et *épi* sont en isotopie sémantique. La ressemblance s'exprime par une augmentation de formes sémantiquement congruentes. La construction *menm parey épi* nous renvoie à la construction latine « idem atque ». Nous pouvons dire : A idematque B ». Nous retrouvons un schème cognitif qui existait déjà en latin. Le créole est quelque part une langue afro-romane. Cette construction n'existe pas en français. La construction « *Il est pareil avec moi* » est agrammaticale. Dans la dissemblance, le rapprochement de termes non congruents sémantiquement crée une discontinuité à l'image de *diféran* (différent) *épi* (avec). La dissemblance, c'est la discontinuité. La ressemblance, c'est l'annulation de l'altérité qui s'exprime en termes dont la polarité est congruente. La construction suivante concevable grammaticalement nous invite à une autre analyse cognitive : *I diféran papa'y* (Il est différent de son père). C'est le rapprochement maximal entre les formes qui rappelle le lien conceptuel étroit entre les formes. Nous pouvons faire la même analyse pour la construction *I sanm*

papa 'y (Il ressemble à son père). Dans ces constructions exprimant la ressemblance et la dissemblance, *épi* est un opérateur qui instancie par mentalisation les entités concernées par ces opérations cognitives. Nous avons le sentiment que dans ces cas précis, le schème de comitativité convoque chez *épi* ses valeurs de préposition et de conjonction. Ce sentiment naît du fait des transformations des énoncés. La ressemblance est symétrique pour les frères et sœurs. Nous pouvons dire *I ka sanm frè* 'y (Il ressemble à son frère) et *Frè* 'y *ka sanm li* (Son frère lui ressemble). Le rapport cible-site est réversible. Ici, la ressemblance exprime bien l'annulation de l'altérité entre comparant-comparé. Nous entendons ces concepts de «comparé» et de «comparant» tels que les définit RULLIER-THEURET (1995 :210) :

« Le comparé qui apparaît en premier dans la « forme canonique » de la comparaison, fonctionne comme un repère référentiel, il renvoie à un dénotum identifiable dans une situation énonciative donnée.

La relation du comparé et du comparant au référent n'est pas symétrique, et implique une orientation qui va du comparé au comparant (cf. ordre des mots).

Le comparant est un mot qui intervient dans la phrase selon une modalité, il introduit la visée subjective de l'énonciateur ».

Même si *gran frè* (grand frère) est antérieur à *ti frè* (petit frère), nous pouvons inverser l'ordre. Canoniquement, *papa* et *manman* sont toujours antérieurs pour *ich* (enfant). Entre *ich* (enfants), il n'y a pas de relation canonique d'antériorité et postériorité. Dans la grammaire des événements, il y a des événements d'ordre canonique qui s'imposent : l'origine *papa/manman* impose l'antériorité. *Ich* (enfant), *frè* (frère), *sè* (sœur) neutralisent cette canonicité. Ce sont des collatéraux. C'est la différence cognitive entre la filiation et la collatéralité. *Granpapa* (Grand-père), *granmanman* (grand-mère), *tonton* (oncle), *matant* (tante) sont des événements en congruence avec *papa*, *manman*. *Kouzen* (cousin), *ti-ich* (petits enfants) sont congruents avec *frè* (frère), *sè* (sœur). *Manman* et *papa* jouissent d'une saillance particulière, car nous avons une seule maman et un seul papa. Nous renvoyons aux travaux de PASERO *et ali.* (2010) sur la syntaxe et sémantique formelle des constructions verbales exprimant des relations symétriques.

Épi et la polysémie : un exemple d'analyse

Épi lapli tala, mwen pé ké pé sòti (Avec cette pluie, je ne pourrai pas sortir).

Dans cet énoncé, *épi* garde son sens prototypique de comitatif, et le contexte va opérer sur *épi* une accumulation de significations. Nous assistons ici à la dialectique « stabilité et variation », « déformabilité ». *Lapli tala* et *mwen* sont en co-présence. Le phénomène *lapli tala* affecte *mwen*. C'est la vision objective que *mwen* a des conditions météorologiques en cours. Il y a interaction entre *lapli* et *mwen*. Le trait causal émerge pragmatiquement. Le comitatif topologique se convertit en comitatif fonctionnel d'interaction de cause-effet. *Épi* change de type. Il définit une zone d'influence. La zone d'influence est fonctionnelle et confère à *épi* son sens causal. Il y a des conditions qui nous affectent positivement, et d'autres qui nous affectent négativement. Rappelons que *mwen* est un événement antérieur à *lapli*, même si *lapli* contraint *mwen*. *Mwen* est sujet-patient pourvu d'intention, et *lapli* est un phénomène sans intention. Nous avons tendance à accorder la primauté aux sujets pensants.

Cette analyse nous permet de concevoir la pragmatique comme un élément de déformabilité. Les deux sens « ne sont pas l'un à côté de l'autre ». La pragmatique « ne met pas fin » au sens prototypique. Il y a accumulation. « Ces sens –prototypique et pragmatique » « ne se contrarient pas l'un l'autre ». Ces expressions de BRÉAL (1897 :112) seront complétées par la citation suivante : « Mais il faut prendre garde que les mots sont placés chaque fois dans un milieu qui en détermine d'avance la valeur ».

La polysémie répond donc à du fonctionnel de signification. La polysémie est indice de polyconception. Nous notons que la polysémie est un concept "*Figure*" pour le prototype "*Ground*". C'est parce que le prototype "*Ground*" est stable que le contexte peut construire un effet "*Figure*" de déformabilité et d'ajustement. La déformabilité se construit donc sur de la stabilité "*Ground*". Le notionnel causal *épi* s'est construit à partir de co-spatialité d'interaction. Dans *Ou bel épi wob tala* (Tu es belle avec cette robe), *épi* nous donne à découvrir un autre effet de signification. *Épi* permet à *wob tala* de modifier le type de perception que le locuteur a de *Ou*. *Épi* fonctionne en opérateur de modification de perception intellectuelle. *Épi* peut être glosé en *adan*. Nous pouvons dire *Ou bel adan wob tala* (Tu es belle dans cette robe). *Épi* nous indique que la caractérisation est un compagnon qui donne de la contenance à la modalité de l'être. Il en va pragmatiquement du sémantisme de l'adjectif d'évaluation subjective, *bel*. *Épi* a une valeur conditionnelle. La condition est un contenant abstrait de perception subjective. Nous pouvons étendre notre analyse à d'autres prépositions.

Douvan

Prenons le cas de *douvan*, préposition spatiale dans les phrases a) *Mwen douvan Lik* (Je suis devant Luc); b) *Lik pa ayen douvan mwen* (Luc n'est rien (*devant*) comparativement à moi). Dans *Mwen douvan Lik*, nous sommes dans une interprétation spatiale ou temporelle. L'analyse est topologique. Le rapport est objectif. C'est la valeur spatio-temporelle prototypique de *douvan*. Dans *Lik pa ayen douvan mwen* (*Luc n'est rien devant moi*), nous sommes dans une interprétation cognitive d'évaluation subjective de comparaison. *Mwen*, c'est le comparant repère, et *Lik*, le comparé. Le comparant est site-événement antérieur à la cible- comparé, *Lik*. Cette opération cognitive de comparaison nous met en scène deux entités en co-spatialité abstraite: *Lik* et *mwen*. C'est à partir du sens spatial que s'opère cette métaphorisation. Cela signifie que la valeur spatiale de *douvan* est plus prototypique que sa valeur temporelle. Dans le sens spatial, *Mwen* crée une discontinuité dans le champ visuel de *Lik*. Sur le plan abstrait de comparaison, *mwen* crée une discontinuité sur la vision intellectuelle que nous avons de *Lik*. Il affecte la vision que nous avons de *Lik*. La polysémie se construit à partir du sens spatial par accumulation de significations fonctionnelles.

Douvan causal

Dans *I pa ka di ayen douvan mwen* (*Il ne dit rien face à moi*) (Il ne dit rien en ma présence), c'est la position spatiale abstraite qui affecte *I*. *Mwen* est un repère spatial abstrait qui pragmatiquement se charge d'une valeur causale qui affecte *I*. Nous nous représentons les deux entités en co-spatialité. Cette co-spatialisation devient fonctionnelle et affectante. C'est l'analyse fonctionnelle de *douvan* qui est mise en évidence.

Rappelons que, dans cette signification abstraite de comparaison, l'emploi absolu est impossible. Il en va de la fonction cognitive de comparaison qui exige l'actualisation des entités « comparé » et « comparant ». Dans *I pa di ayen douvan* (Il n'a rien dit en ma présence), la signification de l'énoncé change. *Douvan* retrouve son sens spatial prototypique. La polysémie demande ici que tous les éléments du cotexte soient explicites. La polysémie nous indique que l'opération cognitive d'abstraction s'opère à partir du concret qui va subir un changement de type. La polysémie se conçoit aussi comme un opérateur de changement de type. La polysémie est une opération cognitive d'accumulation de significations sans accumulation de formes. Notre énoncé nous révèle aussi que la valeur métaphorique de *douvan* est aussi temporelle comme nous l'indique la paraphrase suivante: *I*

pa ka di ayen lè i douvan mwen (Il ne dit rien quand il est face à moi). *Douvan mwen* se conçoit donc à la fois en condition spatiale et temporelle qui met sous influence *I*. Ainsi, la valeur métaphorique de *douvan* causal est pragmatiquement spatio-temporelle. La cause est un concept qui conduit *douvan* à la « polysémie naturelle ». Nous empruntons ce concept à POTTIER (1992 :40). Pour cet auteur

« De nombreuses qualifications ou relations peuvent être appliquées aux trois domaines complémentaires du spatial(E), du temporel(T) et de ce qui n'est ni de l'un ni de l'autre et que nous nommons le notionnel(N). Une seule représentation mentale sous-tend ces trois applications ».

L'analyse cognitive des prépositions nous a demandé de considérer des phénomènes annexes. Nous nous allons en exposer quelques-uns dans le chapitre qui suit.

III.11 La déflexivité : De la langue française à la langue créole martiniquaise

Ce chapitre nous permet d'introduire la présentation de quelques concepts liés à notre analyse cognitive des prépositions. Il nous permettra en premier lieu de mettre en évidence un phénomène assez original qui s'opère entre la langue française et la langue créole martiniquaise. Ce phénomène s'appelle la déflexivité.

Cadre théorique du concept

BOTTINEAU (2012 : 3-4), en se référant au Dictionnaire des Sciences du Langage de NEVEU (2004 :90) nous enseigne la définition du mot « déflexivité ».

« Mot formé à partir du latin « deflectere », « détourner ». GUSTAVE GUILLAUME emploie le terme de « déflexivité » pour désigner le phénomène, constant dans l'histoire des langues indo-européennes, selon lequel, en raison de l'évolution des morphologies synthétiques en morphologies analytiques, certains morphèmes flexionnels (ou flexifs) originellement agglutinés, se sont désolidarisés de leur support lexical pour former un morphème libre chargé d'exprimer explicitement la relation grammaticale qu'ils entretiennent avec ce support. Les articles, les prépositions, les pronoms personnels sujets, par exemple, sont dans de nombreuses langues indo-européennes des morphèmes « déflexifs ».

Analyse de quelques exemples

Nous tentons maintenant de considérer ce phénomène de la langue française à la langue créole martiniquaise. Des phrases seront tour à tour analysées.

a) [...] *li contré avec ïon moun.* ([...] il a rencontré une personne) (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :64).

(Il a rencontré quelqu'un).

Rencontrer → préfixe « re » + « encontre »

Encontre → latin « incontra », adverbe et préposition exprimant le lieu, l'opposition, composé de « in » et de « contra ».

Contra → mot latin, adverbe et préposition signifiant « en face de », vis-à-vis ».

Rencontrer → re + in + contra (+ suffixe « er »).

La forme *contré avec* nous suggère « encontre » (à l'encontre de) → « in + contra », puis « rencontrer ». Dans *contré avec*, nous reconnaissons le radical « contra », puis « rencontrer ».

Dans *contré avec*, nous reconnaissons le radical « contra » → « contre » et la préposition *avec* pour « in » → « en ». Le préfixe (re) renforce l'idée sémantique portée par « en ». La forme *avec* en post-position vaut pour « in ». Comment expliquer ce changement de forme ? « In » → « en », c'est le préfixe qui exprime le lieu « dans ». C'est le lieu de la rencontre. La forme « in » → « en » suppose un rapport-tenant-contenu qui de façon indexical renvoie à du comitatif de co-spatialité, *avec*. La rencontre suppose un lieu et du comitatif. La préposition *avec* extrait du sémantisme de « in » → « en » le rapport indexical logique de comitativité propre au rapport indexical logique de rapport contenant-contenu qu'exprime « en ». Ainsi, en se désolidarisant de « encontre », « rencontrer », la forme « en » devient *avec*. De préfixe « en », nous passons à préposition *avec*. *Avec* préposition devient la tête du syntagme prépositionnel *avec ïon moun*.

Le préfixe se désolidarise de sa matière « encontre » en langue française, et devient préposition en langue créole. Le C.O.D. français « quelqu'un » de « il rencontre quelqu'un » devient en créole complément prépositionnel dans *li contré avec ïon moun*. Ce processus entraîne donc un changement syntagmatique et syntaxique au niveau de la phrase où se produit le phénomène de déflexivité. *Avec* devient un morphème libre selon la terminologie de RÉMI-GIRAUD (2010). Avec BOTTINEAU (2010 :67), nous dirons que nous assistons là à un phénomène de syntaxe qui suppose un phénomène de dématérialisation, phénomène qui selon BEGIONI et ROCCHETTI (2010) est intrinsèquement lié à celui de déflexivité. Au

niveau cognitif, c'est la préposition *avec* qui assure la valeur de comitativité. Cette transformation « en » ↔ *avec* révèle l'intersection cognitive qu'il y a entre rapport contenant-contenu et comitativité. Le contenant est un instrument pour son contenu. En langue créole basilectale martiniquaise moderne, nous pouvons avoir les constructions *Mwen kontré épî sé manmay la/ Mwen kontré ek yo*. (J'ai rencontré les personnes/Je les ai rencontrées). Dans *contré avec ïon moun*, nous pensons qu'il y a aphérèse de surface, car le préfixe « en » français s'est détaché de sa matière, et devient *avec* en créole, préposition tête de syntagme prépositionnel en langue créole. Il n'y a donc pas absence de syllabe initiale en langue créole, mais déplacement de syllabe initiale. Une nouvelle approche de l'aphérèse doit donc nous conduire à ne pas traiter seulement la structure de surface, mais à interroger la structure profonde.

b) « Il m'a dépassé » *I pasé anlè mwen*.

Étymologie de « dépasser » : « dé » → préfixe exprimant l'intensité et la disjonction. À notre avis, associé à « passer », ce préfixe contient l'idée de disjonction spatiale.

En langue créole, il y a isotopie entre *pasé* et *anlè* qui fait valoir sa valeur d'emploi de disjonction spatiale associée au trait transfert d'affect.

Comment passons-nous de « dépasser » à *pasé anlè (passer sur)* ?

Le préfixe français « dé » va se désolidariser de son support lexical français, et devenir en créole une préposition spatiale *anlè* qui sera la tête du syntagme prépositionnel *anlè mwen*. « Dé » antéposé en français sera postposé à ce support lexical créole *pasé*. Le préfixe français devient préposition en créole. Ainsi, le phénomène de déflexivité opère sur « dé » un changement de type. De préfixe français, il devient préposition créole. La catégorie change. Ce changement de catégorie dû au processus de déflexivité révèle le rapport qu'il existe en préfixe, préverbe et préposition. Ce changement de catégorie fait bien ressortir en langue créole l'intersection cognitive entre disjonction spatiale et transfert d'affect. Le dépassement évoque à la fois une disjonction spatiale et affective, subjective. L'entité dépassée est patiente ; l'entité qui dépasse est agent. L'espace de disjonction se métaphorise en affect. Sous le faix de la diglossie français-créole, des locuteurs produisent le calque acrolectal *I dépasé mwen*.

c) « Précède-moi ! »

Pati douvan mwen !

Étymologie de précéder : Pré + *cedere*

La forme « *cedere* » est empruntée au latin classique « *cedere* » qui signifie « s'en aller ».

« Précéder » est une forme empruntée au latin « praecedere » qui signifie « marcher devant, avoir lieu auparavant », « être devant un autre ».

Comment passons-nous de « précéder » à *pati douvan* ?

Le préfixe « pré » français devient en créole *douvan*, préposition. La racine « céder » de « précéder » devient en créole *pati*, se réconciliant avec la signification de « cedere » en latin classique, « s'en aller ». *Pati* interprète « céder », et *douvan* interprète « pré ». Nous assistons ici à des mécanismes cognitifs d'extraction. *Pati* correspond à la forme du contenu, et ne correspond pas à l'expression. *Pati* comporte 4 phonèmes, tout comme « cède ». Cette opération cognitive d'extraction est morphologique et sémiotique. Ici aussi, le phénomène de déflexivité du français au créole intervient sur l'ordre des mots et sur la catégorie des mots qui sont concernés. Le préfixe français « pré » devient en créole préposition *-douvan*. *Pati douvan mwen* (*Pars devant moi*) peut être glosé en créole par *alé douvan mwen* (*va devant moi*) et *pran douvan mwen* (*prends devant moi*).

Dans « Précède-moi » et *pran douvan mwen*, quel est le rapport entre « céder » et *pran* ?

Pran renvoie au flux d'énergie nécessaire à l'agent dans sa volonté de « praecedere ». *Pran* rend implicite le C.O.D. *chimen*, (chemin). Ces deux verbes sont deux verbes du mouvement du corps.

d) « Soulève le sac ! »

Lévé sak la anlè ! Lévé sak la !

Ce phénomène de déflexivité exposé ici va nous révéler la valeur sémantique de « sou », préfixe français qui renvoie à *anlè*, adverbe créole. « Sou » dans « soulève » signifie en haut, « super », et non « sub », « sous ». C'est ainsi que nous confirmons que *asou* vient de « sou » → « super ». *Asou* se compose de *a+* *sou*, *a* exprimant la contiguïté par rapport à *sou*.

L'ordre des phrases est différent. En français, le C.O.D. est postposé au verbe, et en créole il est placé entre le verbe à gauche et à l'adverbe à droite. Dans *lévé sak la*, construction de plus en plus utilisée par les locuteurs créolophones, seul le verbe *lévé* assume le mouvement de lévitation subi par le C.O.D ; patient *sak*. Comparons ces deux phrases *Lévé sak la anlè ! / Lévé sak la !* Dans *Lévé sak la*, le phénomène d'aphérèse apparaît dans la mesure où *Lévé* de la langue créole a perdu le préfixe « sou » de « soulève ». Dans *Lévé sak la anlè*, il y a aphérèse de surface dans la mesure où la syllabe manquante française « sou » correspond à l'adverbe *anlè* en créole. Il y a un déplacement de la syllabe manquante en créole. *Anlè* révèle ainsi sa capacité d'adverbialisation et de télicité. L'ajout de *anlè* congruent

sémantique avec *lévé* ne fait que donner plus d'expression à l'action « soulever ». L'augmentation de forme renvoie à une intensité de signification. Cette adverbialisation révèle la non étanchéité entre préfixe, adverbe et préposition. *Lévé anlè* est plus fort cognitivement que *lévé*.

e) « Il m'a ravi la balle ».

I pran boul la anlè mwen.

« Ravir » vient du latin « rapere » prendre de force. « Rapere », c'est « re+ apere », à savoir la négation de « lier », « attacher ». GAFFIOT (1934 :141) nous indique ainsi la valeur sémantique de « apere ». Ici, la déflexivité s'établit à partir d'une base qui n'a pas de filiation étymologique avec le français. La langue créole fait preuve de créativité. Toutefois, *pran* et « lier », « attacher » supposent canoniquement les mains qui sont instruments pour tous ces verbes de mouvement du corps. Ces verbes supposent aussi un rapport incarné. La filiation est conceptuelle. *I pran boul la anlè mwen*, tournure déflexive du français « Il m'a ravi la balle », nous permet de conceptualiser la possession comme un rapport de localisation sur le corps du possesseur. *Anlè*, c'est le correspondant créole de « re » de « ravir » qui indique la séparation d'avec l'objet. La valeur sémantique de *anlè*, c'est le transfert d'affect lié à la perte de quelque chose. *Anlè*, c'est aussi la perte de contact avec l'objet. Il y a aphérèse de surface.

Nous notons que l'analyse de l'aphérèse du français au créole nous a demandé de remonter à l'étymon latin du français. L'aphérèse est donc un opérateur diachronique qui révèle l'affiliation génétique des langues, ici latin, français, créole. L'aphérèse révèle donc des paires génétiques latin- français, français- créole. Au plan cognitif, la fausse aphérèse nous rappelle que la variation de relation syntagmatique est iconique à une variation de catégorie et de statut référentiel des morphèmes. Des morphèmes agglutinés deviennent des morphèmes libres. La fausse aphérèse affecte la phrase dans son agencement syntagmatique qui renvoie à l'ordre. Ce phénomène de fausse aphérèse nous amène à en considérer un autre qui est celui de la sérialisation verbale.

Les verbes sériels en créole et la déflexivité

Notre corpus sera composé des expressions suivantes :

- a) Apporte le sac ! *Pòté sak la vini !*
- b) Emporte le sac ! *Mennen sak la alé !*
- c) Apporte le sac ! *Mennen sak la vini !*

Vini va exprimer le rapprochement vers le lieu de référence qu'occupe le locuteur. *Vini* renvoie à « a » qui vient du latin « ad », « vers ». *Vini* se place à droite du verbe en créole. *Alé* va exprimer l'éloignement du lieu de référence qu'occupe le locuteur. *Alé* renvoie à « e », du latin « ex »- « hors de ». Ces formes ont une valeur déictique. Le verbe de droite de la construction sérielle équivaut aux préfixes respectifs des verbes français. La déflexivité nous donne un éclairage cognitif sur l'organisation sémantique de ces verbes sériels. Dans ces cas aussi, il y a aphérèse de surface dans la mesure où il y a déplacement de la syllabe initiale du verbe français. En utilisant le verbe *mennen*, le créole personnifie *sak la*. En effet, *mennen* (amener) nous demande de concevoir que son complément est animé + humain.

- d) J'ai avalé l'eau. *Mwen valé dlo a désann. Mwen valé dlo a.*

Étymologie de « avaler » → de aval → a + val = « en suivant la pente ».

Dans *Mwen valé dlo a désann*, le corps se conceptualise comme pente que suit l'entité consommée, pragmatiquement, *dlo a*. La métaphore est incorporée. *Désann* renvoie donc à « a », du latin « ad » « vers ». Il y a aphérèse de surface. Dans *Mwen valé dlo a*, il y a aphérèse. Dans ce cas, la déflexivité du français au créole se réalise par des formes qui ne sont pas affiliées étymologiquement. Le créole opère par extraction sémiotique. L'ajout de la forme *désann* en créole basilectal renvoie à une augmentation de signification. *Valé*, c'est l'action caractérisée par *désann*. *Désann* opère sur le plan horizontal, du haut vers le bas. *Valé désann* est plus fort cognitivement que *valé*. *Valé désann* nous présente le corps dans sa position canonique debout.

- e) « Embarquez ! » *Batjé abò (loto a) ! / Monté abò !*

Abò renvoie à « en » de « Embarquez ». Dans *Monté abò*, le créole n'utilise pas de forme affiliée étymologiquement au français. Il procède par extraction de signification. Il y a aphérèse de surface. *Abò* ici fait valoir sa valeur sémantique *adan*. L'aphérèse de surface se conçoit en opérateur d'intersection cognitive entre préfixe et préposition. Le préfixe français

insiste sur l'idée de contenant, alors que la forme adverbiale nous invite à concevoir l'objet contenant pourvu de bords.

Synthèse de notre analyse

Que pouvons-nous dire de ce phénomène de déflexivité du français au créole ?

Sur le plan syntaxique

Nous assistons à des réorganisations des structures du fait de la transformation de préfixes français en prépositions créoles. Le déflexif prépositionnel se déplace vers la droite et est à la tête du syntagme prépositionnel qu'il régit. L'aphérèse nous explique le processus de passage des formes synthétiques en français à des formes analytiques en créole. L'aphérèse de surface est opérateur de changement de type de formes. Ce phénomène se réalise à partir de formes affiliées au français, et à partir de formes non affiliées étymologiquement au français.

Sur le plan historique

Ce phénomène nous invite à remonter à l'étymologie des mots français.

Sur le plan cognitif

Il nous permet de valider les schèmes cognitifs associés aux prépositions (*anlè, abò*). Il fait valoir des intersections cognitives. Il nous permet de vérifier la valeur déictique des formes *vini* et *alé*.

Sur le plan théorique

Ce phénomène nous permet de nous interroger sur la question de l'aphérèse. Traditionnellement, l'aphérèse se définit comme la chute d'une ou plusieurs lettres ou syllabes au commencement d'un mot. Ce phénomène est assez fréquent en créole. Notre analyse nous a conduit à distinguer deux formes d'aphérèse : une aphérèse de surface (fausse aphérèse) et une aphérèse véritable

L'aphérèse de surface

C'est le phénomène s'illustre par le fait que le mot créole se construit à partir de la perte d'une syllabe initiale du mot français auquel il est affilié étymologiquement avec un déplacement de forme en compensation.

Exemple : Embarquez ! → *Batjé abò !*

Il y a perte de syllabe initiale « em » avec compensation-déplacement en *abò* qui renvoie à « em » français.

L'aphérèse véritable

La perte de syllabe initiale n'est pas compensée comme dans Oublier → *bliyé* ; Enjamber → *janbé* ; Avertir → *vèti* ; Regarder → *Gadé* ; Attention ! → *Tonsion !* Certaines aphérèses véritables peuvent être ambiguës à l'image de *tenn* qui peut renvoyer à « éteindre » ou à « teindre ». C'est le cotexte qui lèvera cette ambiguïté.

Certaines formes peuvent être des aphérèses mixtes.

Avaler → *valé, valé désann*

Certains verbes sériels s'inscrivent aussi dans ce phénomène de déflexivité à l'image de :

Amener → *mennen vini* (A→*vini*).

Emmener → *mennen alé* (E→*alé*).

Avaler → *valé désann* (A→*désann*).

Conclusion

La déflexivité du français au créole est un phénomène qui nous invite à réfléchir sur les structures de surface et les structures de profondeur. La déflexivité constitue une bonne entrée dans la grammaire cognitive. Les exemples que nous avons présentés nous indiquent qu'à partir de la forme de l'expression, nous pouvons nous interroger sur l'évolution des mots. L'aphérèse que la déflexivité met en œuvre se présente comme un phénomène participant au passage de certains mots français en langue créole. Mais, parler d'aphérèse est vide de sens si nous n'expliquons pas le processus qui a conduit à l'aphérèse elle-même.

Nous notons par ailleurs que les mots français ayant comme préfixe « dé » ne perdent pas, à de rares exceptions près, ce préfixe en langue créole. Le cas de « déplumer » est particulier. Il donne en créole *plimen* et *déplimen*. Cela peut s'expliquer par le fait que « plumer » existe aussi en français. « Déchirer » donne *chiré* et *déchiré*. La forme *chiré* a beaucoup reculé au profit de la forme *déchiré* en Martinique. En Guadeloupe, elle est encore très usitée comme dans *toumblak chiré*, (toumblack rapide) *an moun ki chiré* (une personne ivre). En créole, nous aurons *défet* (défait) et non *défè*. Le préfixe *dé* vient se greffer sur la forme du participe. Au niveau cognitif, cela suppose que l'état d'achèvement de *fè* soit accompli - donc *fet-* pour que le préfixe *dé* négatif puisse annuler cet état d'achèvement. Un locuteur

martiniquais d'âge avancé a produit la forme *désiyé*. « Dessigner » n'existe pas en français. La forme *dédou* est assez originale. Cette forme est dérivée de *dou* (sucré). *Dou* est un adjectif qui saisit la perception gustative, comme dans *tonmaren dou* (tamarin sucré). Quand nous disons *Twel la dédou* (*Le tissu a perdu son sucre*) (*Le tissu a perdu de son cachet*), nous signifions que le tissu a perdu de son charme. Le tissu n'est plus au goût du locuteur qui aurait pu produire un tel énoncé. Par cette métaphore, le Corps physique prête sa capacité de perception gustative au Corps symbolique de l'Esprit. La perte de charme s'exprime en termes de perte de saveur. *Dé* est dé privatif de caractéristique essentielle.

Valeurs du préfixe dé en créole

En langue créole martiniquais, le préfixe *dé* exprime l'extraction, la privation, le contraire, l'intensité.

L'extraction

Défouyé yanm / Fouyé yanm.

« Défouiller » n'existe pas en français. *Fouyé yanm* (fouiller des ignames), c'est la première étape de *défouyé yanm* (extraire des ignames de la terre) dans la mesure où *fouyé yanm* permet de *fouyé tè* (fouiller la terre), de dégager *yanm* de la terre qui l'entoure et la contient. *Défouyé yanm*, c'est l'extraction de *yanm*. Le corps s'engage autrement. Par iconicité, cet ajout de forme préfixée *-dé-* renvoie à une augmentation de signification. Cette analyse nous révèle l'intersection cognitive qu'il y a entre *dé* extractif et *dé* intensif.

L'intensité

Débòdé : Lariviè a ka débòdé (la rivière déborde) (La rivière est en crue).

Débòdé désigne le débit de l'eau. La rivière ne quitte pas son lit forcément. Il y a conjonction entre *dé* intensif et *dé* privatif dans la mesure où *débòdé*, appliqué à rivière, signifie privé de *bò* (bords). Cette analyse nous révèle l'intersection cognitive qu'il y a entre *dé* intensif et *dé* privatif. La langue créole n'a pas produit *lariviè a ka bódé*. Dans *dévidé sak la*, *dé* a une valeur intensive. *Dévidé sak la*, c'est le vider de tout. *Dévidé* est plus fort sémantiquement que *vidé*. *Dé* est ici un préfixe iconique. Métaphoriquement, l'expression *fidji'y dévidé* (il a les traits tirés de fatigue), vient signifier que le visage de *i-y* a perdu sa contenance d'expression.

Le contraire-négation

Chimen an baré ≠ *Chimen an débaré* (Le chemin est barré)/(Le chemin est débarré).

Ou ka dépalé (Tu reviens sur tes propos).

Dépalé, c'est « parler à tort et à travers », de façon prolixe comme l'agonisant. Nous sommes témoin de la construction *Mò a ka dépalé*. En principe le mort ne parle pas, mais l'association de *mò* et de *dépalé* exprime l'inconscience dans l'acte de parole, le non contrôle de ce qui est dit, le non contrôle du débit de parole. C'est la mort de la conscience associée à l'acte de parole.

Palé, c'est parler normalement ; *dépalé*, c'est parler avec prolixité. L'ajout de forme renvoie à un ajout d'intensité. Cet exemple nous rappelle que l'iconicité diagrammatique concerne les morphèmes aussi. *Dépalé*, c'est aussi revenir sur ce qu'on a dit, se contredire. C'est la pragmatique qui fixera la valeur sémantique de *dépalé*.

La privation

Yo dézérité'y. Il a été privé d'héritage.

Nous sommes ici dans l'expression du contraire. Le contraire se conceptualise en opération de privation. Le radical *érité* est site pour le préfixe. Il en va du fait que *dézérité* nous amène à mentaliser la forme *érité*, tout comme la préposition *san* nous amène à nous représenter présent mentalement son site négativisé. *Dé* et *san* sont proches sémantiquement. *Dé*, c'est la perte d'un acquis.

III.12 Pourquoi le préfixe « dé » français s'est-il maintenu en langue créole ?

Notons tout d'abord que les préfixes « dé » français et *dé* créole martiniquais ont les mêmes valeurs. Le schème supérieur de ces préfixes, c'est la négation. En effet, l'extraction, c'est la négation du contenant ; la privation, c'est la négation de possession ; l'intensité, c'est la négation du contrôle, de la concision, de la mesure. Le contraire, c'est la négation de la caractéristique de l'existant. C'est en cela que la pensée de LANGACKER (1991 :132) est précieuse pour nous. L'auteur affirme ce qui suit:

« In the terminology of cognitive grammar, NEG is conceptually dependent, for it makes salient (though schematic) internal reference to the situation whose existence it denies ».

Le concept de contraire-négation est très prégnant dans le système de représentation de l'Homme. De façon abstraite, les notions de contraire et de négation représentent le degré suprême de différence. C'est, à notre avis, un concept primitif. La préfixation en [dé] en français et en créole martiniquais dans les formes parasythétiques et non parasythétiques permet d'exprimer de façon rapide et économique un concept prégnant.

Tentative de réponse à la question d'ouverture

La marque de négation est antéposée au verbe en créoles martiniquais, guyanais et guadeloupéen. VÉRONIQUE (2005 :10-11) nous rappelle que

« les premières attestations écrites des formes pré-créoles ou pidginisées des CF (créoles français) atlantiques indiquent l'emploi d'une négation pré-posée au verbe. Non, point et pas sont attestés dans cette position ».

L'auteur illustre son propos par les énoncés suivants : Seigneur toi bien savé que mon frère lui point mentir; point lui jurer; Toi pas connaître moi. Dans Mwen pa manjé (créole martiniquais) ; An pa manjé (créole guadeloupéen) ; Mo pa manjé (créole guyanais), la forme de négation pa est antéposée au verbe. Le préfixe dé est une forme de négation aussi comme dans Chimen an débaré (Le chemin est débarré), phrase qui rappelle la forme Chimen an pa baré (Le chemin n'est pas barré). Sémantiquement, ces deux phrases ne sont pas synonymes cognitifs, mais assez proches l'une de l'autre. Dans une pragmatique, nous pouvons vérifier leur degré de proximité sémantique. Au niveau cognitif, pa et dé nous invitent à une même anticipation sur la caractérisation de la base baré. Dans ces deux phrases, la négation s'exprime alternativement sous forme de construction verbale portant suffixe et préfixe dé, et sous forme syntaxique - pa + verbe- avec suffixation. Il y a iconicité entre pa et dé. Sur le plan morphologique, ces formes sont toutes les deux monosyllabiques. Sur le plan de l'ordre, elles sont antéposées. L'aphérèse en dé aurait inversé la signification du verbe, car nous ne serions plus dans l'expression de la négation. Il faut donc poser que la valeur négative de dé bloque l'aphérèse. L'aphérèse de ou dans oublié ne contrarie pas la signification de « oublier-bliyé»-, par exemple. Ou n'a pas une valeur sémantique. Ainsi, nous proposons de dire que le maintien du préfixe « dé » français en langue créole tient à la valeur sémantique qu'il

représente en français, valeur sémantique qui est transférée en langue créole martiniquaise. Cette valeur sémantique est déterminante pour la polarité du verbe *Dé*. est un préfixe à grande saillance en langue créole. CHAUDENSON (2003 : 245) nous le confirme par la citation qui suit :

« En fait, on trouve dans les créoles, une production dérivationnelle par préfixation en « dé- » qui est donc en fait très voisine de celle qu'on peut observer en français, mais qui parfois s'opère, bien entendu et fort logiquement, sur des items qui sont d'incontestables néologismes créoles ».

L'auteur n'explique pas pourquoi « dé » préfixe français s'est maintenu en créole. VALDMAN (1978 : 142) fait remarquer ce qui suit :

« En écartant les marqueurs verbaux préposés ainsi que les éléments « agglutinés » tels que *la-*, *di-*, *n-*, *z-* que nous considérons comme partie intégrante des mots qui les contiennent, il reste peu d'éléments morphologiques fonctionnant comme préfixes véritables. [...] Deuxièmement, comme c'est le cas pour *proposé* et *sispan*, ces soi-disant préfixes n'ont pas de valeur synchronique perceptible puisque les locuteurs ne pourraient aisément leur donner de sens précis et stable. Troisièmement, dans le cas de *kondui*, le radical supposé (-*dui*) ne jouit d'aucune autonomie morphologique. Comme c'est le cas pour les formes correspondantes du français, le locuteur ne peut pas comprendre ces préfixes que s'il les rapporte à leur étymon latin ».

Que pouvons-nous inférer de ces lignes ? Cela voudrait-il dire qu'en diachronie et qu'en synchronie les locuteurs créolophones ont pu donner au préfixe *dé* un sens précis et stable ? Les locuteurs créolophones auraient-ils pu donner en diachronie une autonomie référentielle aux radicaux des formes préfixées en *dé* ? Aurait-il été capable de se rapporter à leur étymon français ? Seraient-ce ces raisons qui auraient prévalu au fait que les locuteurs créolophones aient pu préfixer en [*dé*] des formes non issues du fonds lexical français, ou encore créer à partir de formes françaises des formes qui n'existent pas en français ? Prenons quelques exemples :

Déganmen → *dégammer* (n'existe pas en français).

Déborné → *déborner* (de « borne »)

Signer *Désiyé* → *dessigner* (n'existe pas en français).

Rond *Déwondi* → *retourner* → *dérondir* (n'existe pas en français).

Garde *Dégadé* → faire perdre, la garde, baisser sa garde →
Dégarder (n'existe pas en français).

Fouiller *défouyé* → fouiller pour extraire → défouiller (n'existe pas en français).

Conclusion

Nous ne sommes pas en mesure de porter une réponse affirmée à cette question. Voilà les hypothèses ci-dessus exprimées que nous pouvons poser. Toutefois, nous avons pu observer que le créole a créé des formes qui n'existent pas en français. Nous allons maintenant considérer ce préfixe *dé* dans son apport à la construction du concept de partitivité en langue créole martiniquaise.

La relation partie-tout et les formes porteuses du préfixe dé.

Quelques exemples d'analyse

Émité ka détenn (*Imiter déteint*) (On ressemble à celui ou à celle qu'on imite).

I détenn chivé'y (Il s'est déteint les cheveux).

Dépayé; dékoukounen; défidjiré; dékourajé.

Dans *détenn* créole -génétiquement lié au français « déteindre »-, le préfixe français s'est maintenu en créole. C'est *dé* à valeur privative dans la mesure où *détenn* exprime la perte de couleur. *Dé* de *détenn* se conçoit aussi en *dé* extractif. Il y a une intersection cognitive entre *dé* privatif et *dé* extractif. Ces deux morphèmes signifient la rupture avec le site d'origine. Ce *dé* a donc une valeur spatiale ayant pour schème la rupture d'avec l'origine. Dans *Émité ka détenn*, le préfixe *dé* nous indique que *Émité*-cible ne correspond pas à la valeur du comparant implicite- site. Il y a rupture de ressemblance. *Dé* épouse le schème de non conformité. Ce *dé* préfixe est antonyme cognitif de *silon* et *dapré*. L'expression créole *Joj détenn anlè Lik* (*Georges a déteint sur Luc*) signifie que *Lik* se comporte comme *Joj*. Il y a transfert d'affect. Les couleurs-manières de *Joj* affectent le teint-manières de *Lik*. Il en va de la télélicité de contact entre ces deux actants. Ici, la modalité de l'être se conçoit en couleur et les personnes se conçoivent en vêtements. Nous pouvons dire en toute cohérence que la modalité de l'être habille la personne qui la porte. L'expression analysée est axiologiquement péjorative. Les deux entités sont sémantiquement des représentants du rôle de patient.

Dépayé créole est lié à « dépailler » français. Mais *dépayé* créole et « dépailler » français ne sont pas liés conceptuellement à la même entité-patient. *Dépayé* créole est une opération

technique qui consiste à ôter *pay* (feuille sèche) de *kann* (canne). *Pay*, c'est la feuille de canne à sucre qui a séché. *Pay* est un méronyme intrinsèque de *kann*. Ici, nous voyons que le préfixe *dé* privatif révèle une relation partie-tout entre *pay* et *kann*. Le préfixe *dé* nous invite à conceptualiser la privation comme la perte de relation méronymique partie-tout. Cette privation est d'autant plus forte que le méronyme est partie intrinsèque de l'holonyme.

La forme *dékoukounen* nous oriente vers une analyse un peu similaire. Une femme canoniquement a *koukoun* (sexe). Même si la langue créole n'a pas produit *koukounen*, elle a produit *dékoukounen*. C'est le *dé* privatif d'une partie du corps essentielle. Ce *dé* privatif opère sur le corps. Si *dékoukounen* renvoie à la femme, *dékalé* renvoie à l'homme. *Dékalé* créole et « décaler » français ne sont pas liés génétiquement. Ce *dé* est antonyme cognitif du morphème *a* qui encode le concept de possession.

La forme créole *défidjiré* (défiguré) est construite à partir de *fidji* (visage). Dans *I défidjiré a fos i las* (Il a les traits tirés à force qu'il est fatigué), *fidji* ne renvoie pas à « visage », mais à l'expression du visage. L'expression du visage est portée par le visage. *Dé* opère un rapport méréologique entre *fidji* - « visage » et *manniè fidji yé* (expression du visage). *Fidji* est un support de *manniè fidji yé*. Nous disons bien *Mwen wè sa anlè fidji'y* (J'ai vu cela à son expression). *Dé* a la valeur de transformation qui se conçoit en privation d'origine.

La forme *dékourajé* (décourager) a pour contraire *ankourajé* (encourager). Cette opposition fait donc apparaître l'opposition sémantique que construisent les préfixes *dé* et *an* préfixe iconique ou pas. *Dékourajé* et *ankourajé* nous permettent de conceptualiser *kouraj* comme contenu pour la modalité de l'être -contenant. Dans ce cas, *dé* nous invite à conceptualiser la privation comme la rupture du rapport contenant-contenu de caractérisation. *Ankourajé, pa dékourajé*, c'est la formule que nous adressons à un tiers afin de l'inviter à tenir bon. Ainsi *an* préfixe+ verbe + suffixe » est proche sémantiquement de *pa* négation + *dé* préfixe+ verbe + suffixe.

Ces analyses nous indiquent que le sémantisme des verbes rend difficile la distinction entre *dé* privatif et *dé* extractif.

Conclusion et conceptualisation

Le préfixe *dé* est un opérateur cognitif privatif ou extractif de la relation partie-tout. Les verbes en *dé* sont des verbes de transformation de caractérisation qui impliquent un passage-trajet d'un état initial à un état final contraire. Dans *débaré, baré*, c'est l'état initial, et *débaré*, c'est l'état final. *Bar*, c'est le radical. Pour arriver à *débaré*, la première étape,

c'est la suffixation, et la deuxième, la préfixation. L'état initial précède l'état final. C'est l'ordre normal des choses dans le Monde Référentiel. Le schéma suffixation-préfixation à partir du radical nous permet de conceptualiser un mouvement d'abord vers l'avant, puis un retour, vers l'arrière. C'est le *alé viré* (aller retourner) sériel. Cette conceptualisation nous permet de poser que *dé* extraction est holonyme pour *dé* privatif dans la mesure où les verbes en *dé* infèrent l'extraction d'un état initial vers un état final contraire. C'est le schéma commun aux verbes en *dé* privatif et en *dé* extractif. Associé à la suffixation, le préfixe *dé* est un opérateur cognitif sériel qui place le radical entre deux états. Les travaux de BENETTI et HEYNA (2006 : 612-631) sur les verbes préfixés en « dé », tels que « décoffrer », « décoquiller », « décadrer », nous ont permis de concevoir l'intersection cognitive que créent *dé* privatif et *dé* extractif. C'est notre humble contribution aux travaux de ces auteurs.

Conclusion

Le schème cognitif de *dé*, c'est l'extraction, la privation. Ces deux concepts sont liés cognitivement par celui de l'origine. Le radical de dérivation de ces verbes se conçoit en support-origine de dérivation.

III.13 *Dé* et la sérialisation verbale

Dé contraire et dé intensif

Débaré (débarrer) / *dévidé* (vider)

Nous avons proposé de conceptualiser *dé* encodant les concepts de contraire et de négation en opérateur de sérialisation verbale. En guise de rappel, nous présentons l'analyse qui suit à partir de la forme verbale *débaré*.

Débaré suppose un état initial, *baré* et un état final, *débaré*. Métaphoriquement, le sémantisme de *débaré* opère un *alé viré* (aller retourner). *Alé* constitue le mouvement initial, et *viré*, le mouvement final contraire. À partir de cette métaphore, nous vous présentons ce phénomène original en langue créole martiniquaise communément appelé verbes sériels ou sérialisation verbale. Selon SEBBA (1987 :5), c'est CHRISTALLIER (1875) qui a été le premier à noter ce phénomène de sérialisation dans les langues créoles. Ce phénomène linguistique a attiré l'attention de FAINE (1936 :149). L'auteur présente ce phénomène comme suit :

« En dehors des Verbes Contractés proprement dits, le créole possède une tournure qui donne de l'étoffe, une force expressive remarquable à sa phrase. Elle consiste à souder ensemble deux verbes, de manière que l'un complète et renforce le sens de l'autre. Ce sont de vrais verbes composés, à l'instar des noms composés du français. Par ex. : pésar -monter, pésar -descendre, piler-craser, viré -tournin, crier-réler, ignorer-connain, couper-racher, rêter -prend, courir -aller, sauter-pomper, torder-ouéter, charcher-fouiller, gâder-wouais, bouillir-vider etc. C'est un idiotisme, à l'instar de la reduplication, signalé dans certaines langues africaines ».

Après cette brève présentation théorique, nous allons procéder à l'analyse des quelques verbes sériels. En guise de conclusion, nous tenterons de répondre à l'interrogation de LEMARÉCHAL (1997 :110) formulée comme suit :

« Le fait que les langues à séries verbales expriment un événement par une série de verbes implique-t-il que cet événement soit décomposé en plusieurs procès, sinon en plusieurs événements ? »

Nous porterons une réponse à cette question après analyse. La forme ne portera pas de trait d'union, conformément à la graphie proposée par BERNABÉ (2013 :106). Nous reviendrons sur ce choix de graphie à la fin du chapitre.

Analyse de verbes sériels

I pati kouri (Il est parti courir) (Il s'en alla promptement).

Pati est un verbe dont la polarité est initiale. Le déplacement exprimé par le verbe prend le site implicite comme lieu d'origine du mouvement. Avec *pati*, le sujet se met en disjonction d'avec le lieu de référence. Il y a donc changement de lieu de référence. *Pati* exprime donc l'orientation de la trajectoire du déplacement. Selon LAUR (1993 :9), *kouri* est un verbe de polarité médiane. C'est un verbe d'orientation de déplacement. *Kouri* est aussi un verbe qui exprime une manière de mouvement de corps dans le déplacement. Ainsi, nous voyons que *pati* et *kouri* appartiennent au même champ sémantico-cognitif organisé autour de la primitive de mouvement associée à « FAIRE », « CONTROL », « REPRES » (DESCLÉS 1998). Par ailleurs, *pati* se définit comme un événement que *kouri* vient déterminer. Nous pouvons concevoir *pati* de différentes manières : *a pié* (à pied), *abò loto* (en voiture). Dans *pati kouri*, c'est *kouri* qui

spécifie *kouri*. Le locuteur sélectionne dans *kouri* la manière du corps dans le déplacement. Il n'y a qu'un événement.

Pati : polarité initiale.

Pati : disjonction d'avec le lieu de référence.

Kouri : la manière. *Kouri* est de polarité médiane.

L'ordre place donc *pati*-disjonction en premier, et *kouri*-manière en deuxième. C'est le général-générique avant le particulier- spécifique. C'est l'ordre naturel dans le Monde Référentiel qui conçoit les choses du général au particulier. La polarité initiale avant la polarité médiane.

Conclusion pour *pati kouri*

Pati, c'est le verbe plein, et *kouri*, l'auxiliaire. *Kouri* introduit des précisions (ou modalités) pour le procès principal qui correspond au verbe. *Kouri* est l'auxiliaire de manière de *pati* tel que GROSS (1999 :8) définit le concept d'auxiliaire du verbe. Selon GROSS (*Ibid*), « L'auxiliaire a un rôle sémantique secondaire, on pourrait dire circonstanciel par analogie à l'adverbe ». Une propriété sémantique du verbe principal *pati* est représentée par le sémantisme de *kouri*. La disjonction d'avec le lieu de référence est un concept général qui éclate dans *pati kouri* en relation partie-tout : *pati*, c'est le verbe plein holonyme, et *kouri*, l'auxiliaire-méronyme. Dans *pati kouri*, l'holonyme vient avant le méronyme. Il y a une relation thème-rhème entre *pati* et *kouri*. *Pati*, c'est le thème, et *kouri*, le rhème auxiliaire du thème. C'est parce qu'il y a action qu'il y a manière d'action. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique. Pourquoi la langue n'a-t-elle pas retenu *kouri pati* (*courir partir*) ? Si nous attribuons à *pati kouri* et *kouri pati* le même lieu de référence, nous concevons bien que *pati* à droite *kouri* de est redondant, car *kouri* exprime déjà dans sa position la disjonction d'avec le lieu de référence implicite. *Pati kouri* renvoie à la notion d'intensité. En revanche, la langue créole a retenu *kouri vini* et *kouri alé* qui renvoient eux aussi à l'intensité. *Vini* et *alé* impliquent la position spatiale du locuteur et de l'interlocuteur. Ils ont donc une valeur déictique. Nous entendons « déictique » tel que le conçoit KERBRAT-ORECCHIONI (2006 : 41). BERNABÉ (1983 :1278-1304) propose cette caractérisation de déictique pour le verbe que nous avons qualifié d'auxiliaire.

Chapé kouri (échapper courir) (Se sauver)

Dans *chapé kouri*, la polarité initiale *chapé* est à gauche de la polarité médiane, *kouri*. Dans *kouri vini* et *kouri alé*, la polarité médiane est portée par tous les verbes. Les verbes déictiques *vini* et *alé* sont placés à droite. Nous empruntons la notion de déictique à BERNABÉ (1983 :1278-1304). *Vini* et *alé* précisent l'orientation du déplacement. Il faut qu'il y ait déplacement pour qu'il y ait orientation de déplacement. Il n'y a qu'un événement. L'ordre *kouri vini* et *kouri alé* permet de lever toute ambiguïté sémantique. Dans *vini kouri*, construction non sérielle, *vini* et *kouri* sont liés par la notion de cause. En langue créole martiniquaise, *vini*, placé à gauche d'une forme verbale, peut aussi exprimer l'aspect fortuit d'un fait comme dans *Boug la vini pa sa maché ankò* (Voilà que l'homme ne peut plus marcher). Le fortuit s'exprime en termes de télicité de déplacement orientée vers le locuteur. Le fortuit vient à nous. Nous en sommes patients. La thématization de *vini*, c'est la saillance du fortuit comme dans *Vini, boug la pa sa maché ankò*. *Vini* permet donc de caractériser l'imprévu, le fortuit, le hasard comme des notions téliques qui se déplacent vers les faits, les événements que nous subissons. La thématization de *vini* permet aussi de conceptualiser le hasard, l'imprévu, le fortuit comme antérieurs aux événements, en position de contrôle temporo-spatial. La polarité médiane de *vini* permet aussi de caractériser le hasard, l'imprévu, le fortuit comme trajet pour les événements. Nous disons bien en français : « Il l'a fait par hasard ». L'inversion *alé kouri* (*aller courir*) est porteuse de conséquences sur la signification aussi. Dans *I alé kouri*, *alé* et *kouri* sont liés par un rapport causal intentionnel. La construction n'est pas sérielle. *I alé kouri* signifie aussi *An lidé/lanvi kouri pran'y* (*Une idée/envie courir l'a pris*) (Il lui vint l'idée de courir). L'expression est axiologiquement péjorative. C'est la télicité de *alé* qui rend la personne patient de cette fantaisie exprimée par *alé*. Ainsi, *alé* est un modalisateur qui permet de conceptualiser la fantaisie comme télique pour les actions, les faits. *Alé*, schème moteur, n'est pas sous le contrôle du sujet syntaxique. Les idées viennent à nous. Dans *chapé kouri*, *kouri* est un peu redondant, car *chapé* exprime déjà une intention de mouvement rapide. L'intensité accompagne l'action sous forme de caractérisation postérieure. Nous sommes dans l'iconicité.

Alé viré

Dans cette construction, les deux verbes ont le même statut de verbes focaux. L'ordre linéaire tient au fait que dans la vie de tous les jours, *alé* est antérieur à *vini*. *Alé* se déclenche à partir de la spatialisation « Ici-Maintenant ». *Alé* permet de faire émerger *vini*. *Vini*, c'est

le contraire de *alé*. Dans la construction sérielle *alé vini*, la langue exprime la chose avant son contraire. Si *alé* et *viré* s'opposent par le sens, ils sont semblables au niveau morphologique. Ce sont deux verbes dissyllabiques. C'est la saillance de la rythmique binaire de la construction. *Alé viré* opèrent sur l'axe horizontal. *Alé* et *viré* sont tous deux de polarité aspectuelle initiale. Dans la construction sérielle, ces deux verbes répondent au principe iconique de l'ordre linéaire des contraires. Il y a deux événements. Il en va de la saillance de la notion de contraire qui demande que chaque action s'annule réciproquement.

Tonbé luvé (tomber relever), monté désann (monter descendre)

Ces deux constructions fonctionnent sur le principe de contraire sémantique. Elles opèrent sur l'axe vertical. Dans ces deux constructions, nous retrouvons l'illustration du principe iconique de l'ordre linéaire. Les deux verbes sont focaux.

Tonbé luvé.

Dans *tonbé luvé*, les verbes sont de polarité différente. *Tonbé* est de polarité finale, et *luvé* de polarité initiale. La polarité finale-*tonbé*- coïncide avec la polarité initiale-*luvé*. Autrement dit, le lieu d'impact coïncide avec le lieu d'extraction-*luvé*. Nous sommes dans la métaphore de la promptitude exprimée en termes de mouvement du corps. Pour bien comprendre la logique de l'ordre, nous pouvons paraphraser l'axe vertical par l'axe horizontal inhérent à *rivé pati* (*arriver partir*). Dans *rivé pati*, *rivé* est de polarité finale, et *pati* de polarité initiale. Dans *rivé pati*, nous avons à l'œuvre le point de vue égocentrique et anthropocentrique. La conjonction-*rivé* -prévaut sur la disjonction- *pati*. Les hommes ont plus tendance à se réunir qu'à s'isoler. *Tonbé* obéit aux lois naturelles de la pesanteur, et *luvé* nous invite à affronter les lois de la pesanteur. Ainsi, le naturel est antérieur au non naturel. *Tonbé luvé* suppose au préalable *luvé*. *Luvé* est la posture canonique de l'Homme. La promptitude est une réaction culturelle au naturel qui s'impose à nous. Il en est ainsi dans le Monde Référentiel. Cette construction est établie dans le sémantisme des contraires. Il n'y a qu'un seul événement. *Tonbé luvé* devient substantif quand il désigne le taxi qui quitte son lieu d'arrivée immédiatement. *Tonbé luvé* opère sur le plan horizontal. *Tonbé luvé* représente aussi le casier que le pêcheur sort de la mer peu de temps après l'y avoir mis. Dans ce cas, *tonbé luvé* opère sur le plan vertical. Ces deux expressions nous prouvent que le rapport à l'espace n'est pas pertinent. L'espace prête son sémantisme de télicité à la métaphorisation de la promptitude. La télicité spatiale prête son sémantisme à la télicité du corps-esprit. La même

forme oriente de deux façons différentes le plan symbolique de conceptualisation qu'opère l'Esprit.

Monté désann (Monter descendre)

Les deux verbes sont de polarité médiane. Conceptuellement, l'Homme aspire plutôt à monter qu'à descendre. L'ordre est à l'image de la conception que l'homme a de la vie et des événements qui structurent sa vie. *Monté*, c'est le positif, et *désann*, c'est le négatif. Nous nous référons ici à VANDELOISE (1977 : 94) qui appelle « positive » la direction du ciel, et négative, celle de la terre. Selon LAKOFF et JOHNSON (1985 : 26), « le bon est en haut, le mauvais en bas ». Nous avons ici évoqué le principe iconique de l'ordre linéaire. Cette construction sérielle est construite dans le sémantisme des contraires. Les deux verbes sont focaux. Il y a deux événements.

Maché tjilé (marcher reculer) (Marcher à reculons)

Maché et *tjilé* sont de polarité médiane. *Maché* est le verbe focal, et *tjilé* caractérise *maché*. *Tjilé* est auxiliaire. Canoniquement, *maché* veut que l'entité agentive soit orientée vers l'avant, selon l'orientation « Moi d'abord » comme la définissent LAKOFF et JOHNSON (1985 : 142-143) :

« La personne canonique constitue un point de référence conceptuel et un grand nombre de nos concepts sont orientés en fonction de leur relation avec les propriétés de la personne canonique. En effet, les hommes vivent debout, regardent devant eux, marchent vers l'avant, passent la plupart de leur temps à accomplir des actions et se considèrent fondamentalement comme bons ; notre expérience nous donne donc une image de nous-mêmes comme plus que haut que plus bas, plus en avant qu'en arrière, plus actif que passif, plus bon que mauvais ».

Dans *maché tjilé*, *maché* renvoie à une propriété canonique de la personne qui est le mouvement. C'est le verbe de la construction qui exprime la direction du mouvement. *Tjilé*, c'est l'orientation du corps dans la direction du mouvement. *Tjilé* n'est pas une caractéristique de la personne canonique. Nous pouvons marcher sans reculer mais, nous ne pouvons pas reculer sans marcher. *Maché* est un concept général, générique, et *tjilé* est un trait particulier de *maché*. *Maché*, c'est le thème, et *tjilé*, c'est le rhème. Le thème est antérieur au rhème. Dans cette construction, la caractéristique canonique de la personne prévaut sur une caractéristique non canonique de la personne. C'est le principe iconique de

l'ordre linéaire. C'est le jeu des contraires. Il n'y a qu'un seul événement. Cette construction est particulière dans la mesure où *tjilé*, verbe auxiliaire-rhème, peut à lui seul exprimer la sérialisation *maché tjilé*. Il en va de la saillance de l'orientation du corps dans la direction du corps.

Raché koupé (Arracher couper) (Renchérir sur...)

Canoniquement, *raché* suppose une extraction de la terre. Extraite de son ancrage tellurique, l'entité est plus vulnérable et manipulable. *Koupé* est consécutif à *raché*. C'est une sérialisation consécutive comme *tonbé lèvé*, *alé viré*, *monté désann*, *alé vini*. *Raché* se réalise à la main, et *koupé*, avec un instrument. Dans la construction sérielle, l'action non instrumentalisée, naturelle, prévaut sur l'action instrumentalisée. *Koupé* nous invite à conceptualiser le corps de l'entité-patient comme un trajet pour l'acte instrumentalisée. Ainsi, *koupé* confirme sa polarité médiane. La polarité initiale est antérieure à la polarité médiane. Avec *raché*, l'entité-patient est moins affectée qu'avec *koupé*. Dans *raché koupé*, il y a une gradation du processus d'affectation du patient de gauche vers la droite, d'un degré inférieur à un degré supérieur. Le plus haut degré est consécutif au plus bas degré. C'est la métaphore de la gradation d'intensité. Ainsi *raché* est à gauche de *koupé*. L'extraction manuelle *koupé* canonique *raché* précède l'acte instrumental *koupé*. Le naturel précède l'instrumental. Nous sommes dans l'intensité croissante. Les deux verbes sont focaux. Il n'y a qu'un événement. Nous sommes dans la métaphore du renforcement. Avec *raché*, l'entité-patient est entière. Avec *koupé*, elle est divisée. L'intégralité de l'entité précède la division – morcellement de l'entité. Il en est ainsi de la nature des choses. Cette construction sérielle qui conceptualise l'intensité installe dans son sémantisme une notion de gradation croissante. C'est le principe iconique de l'ordre et de la quantité. Nous sommes dans la métaphore du renforcement de degré. Les locuteurs martiniquais ont produit la décomposition de cette sérialisation. Nous sommes témoin de l'énoncé *Lè ta a di raché, lot la ka réponn koupé* (*Quand celui-ci a dit d'arracher, l'autre répond : « coupez ! »*) (Après que l'un a parlé, l'autre renchérit sur ses propos). C'est la saillance du renforcement qui permet cette décomposition. C'est dire que *koupé* est saillant dans la sérialisation *raché koupé*. Il n'y a qu'un événement, événement dont l'intensité est augmentée. *Raché koupé*, c'est la métaphore du renforcement, c'est renchérir sur un propos.

Gadé wè (regarder voir) (vérifier, s'assurer de..., éprouver)

Cette expression est composée de deux verbes de perception. *Gadé* est un verbe de perception volontaire, alors que *wè* est un verbe de perception involontaire. Nous empruntons ces concepts à ENGHELS (2007 : 36). L'auteure nous formule la différence entre ces deux concepts comme suit :

« Le perceuteur d'un acte de perception volontaire est un observateur qui s'oriente activement vers les stimuli : il aperçoit volontairement par ses oreilles ou par ses yeux des phénomènes visuels ou auditifs. Le perceuteur involontaire par contre est un expérimenteur qui subit un processus de perception qui survient à son insu : les phénomènes visuels et auditifs s'offrent à ses oreilles ou à ses yeux sans qu'il ne fasse d'effort pour les percevoir ».

Nous sommes dans un contraste entre zone d'action et zone d'expérience (DELBECQUE 2006 :112-114). Ce contraste est indexical pour une opposition entre sujet sémantique et sujet syntaxique. La forme *gadé* régit l'expression. L'idée de perception volontaire apparaît avant celle de perception involontaire. La personne canonique se conçoit davantage en perceuteur volontaire qu'en perceuteur involontaire. Dans une phrase comme *Mwen ka gadé wè sa mwen pé fè ! (Je regarde voir ce que je peux faire !)*(J'éprouve mes capacités), le sujet *Mwen* a toutes ces chances de perception intellectuelle. Sa capacité d'entendement explore *sa* qui se conçoit en objet d'entendement. Ce même objet *sa* est susceptible de se manifester à l'entendement de *Mwen*. Il en va du sémantisme de cette sérialisation verbale. Il y a deux verbes, mais une seule conceptualisation. Le sujet sémantique cherche à percevoir en mettant de son côté le maximum de chance de réussite. Il est agent. Cette expression accepte l'effacement de *wè*. Nous obtiendrons *Mwen ka gadé sa mwen pé fè (Je regarde ce que je peux faire)*. Cette réduction de formes est iconique à la conceptualisation en un seul événement et au statut cognitif d'agent du perceuteur. Il en va de la saillance de la forme *gadé* dans le sémantisme de l'expression sérielle *gadé wè*. L'agentivité prend le pas sur la passivité. Nous sommes dans la métaphore de la capacité intellectuelle de perception. Le Corps physique prête à L'Esprit sa capacité de perception. Cet effacement de *wè* n'annule pas le statut particulier de cette forme en Culture créole martiniquaise. *Wè* a plusieurs significations en créole, et prête son sémantisme à des contextes différents. Notre affirmation est en cohérence avec le propos de MILLER et JOHNSON-LAIRD (1976 :583-584) quant à la valeur du verbe « see », correspondant anglais de *wè*. Citons-les:

« See is one of the more complex verbs in English. Its complexity arises partly from the complicated logic of perception and partly from the variety of meanings that « see » conveys—our dictionary lists twenty senses for its transitive use ».

En langue créole martiniquaise, *wè* intervient dans le cadre du magico-religieux, et exprime dans ce cadre la capacité de divination du *séansié*. Dans *Séansié tala ka wè bien* (Ce *séansié* officie bien bien), nous faisons allusion à la capacité de divination de ce personnage célèbre de la Culture martiniquaise. *Wè*, c'est la relation avec l'au-delà. *Wè*, c'est la métaperception. *Wè* a pour synonyme cognitif *tavay* (travaille). Le corps –esprit du patient se conceptualise en espace métaphorique de prélèvement d'indices de divination. Dans *Mwen pa sa wè'y*, (*Je ne sais pas le voir*) (Je ne le supporte pas), l'antipathie se conceptualise en termes de perception intellectuelle axiologiquement péjorative. Dans *Fok tanbou a wè sa dansé a lé fè a* (*Il faut que le tambour voie ce que le danseur veut faire*) (Il faut que le tanbouyé devine la performance du danseur), *wè* renvoie à la perception par anticipation. Nous sommes dans l'antéperception-anticipation. *Wè* a le sens de réaliser-constater dans un énoncé comme *Lè mwen wè¹ mwen pa wè²'y, mwen pati* (*Quand j'ai vu que je ne l'ai pas vu, je suis parti*) (Ayant constaté son absence, je partis). *Wè* laisse apparaître un jeu sémantique. *Wè¹* renvoie à la perception intellectuelle, et *wè²* renvoie à la perception physique. Cette double occurrence est iconique à une double valeur sémantique. Enfin, l'expression *Ou wè'y ou pa wè'y* (*Tu l'as vu, tu ne l'as pas vu*) (Cela t'a échappé), c'est la métaphore de l'instabilité de la perception physique. Le schème cognitif de *wè* dans toutes ces expressions, c'est la perception. La perception peut être intellectuelle ou physique.

À l'exception de *wè*, toutes les constructions que nous venons de considérer sont composées de verbes dissyllabiques. Le caractère binaire de ces expressions est très marqué. C'est cette caractéristique qui installe la rythmique de la sérialisation consécutive. Sémantiquement, ces constructions fonctionnent par paires d'opposition. Sur le plan cognitif, la combinaison des polarités aspectuelles des verbes n'est pas le fruit du hasard.

Tonbé lèvé : polarité finale + polarité initiale

Alé viré : polarité initiale + polarité initiale

Alé vini : polarité initiale + polarité médiane

Rivé pati : polarité finale + polarité initiale

Pati kouri : polarité initiale + polarité médiane

Monté désann : polarité médiane + polarité médiane

Tonbé lèvé : polarité finale + polarité initiale

Maché tjlé : polarité médiane + polarité médiane

Raché koupé : polarité initiale + polarité initiale

Chapé kouri : polarité initiale + polarité médiane

Kouri vini : polarité médiane + polarité médiane

Kouri alé : polarité médiane + polarité médiane

Ce sont des verbes de mouvement dont BOONS (1987 :5) en souligne la saillance sémantique :

« Les verbes dits de « mouvements » forment une des classes lexicales les plus curieuses et intéressantes de la langue. Mais cette expression est vague : elle peut désigner aussi bien le déplacement proprement dit d'un corps que les déplacements réciproques des parties de celui-ci. Seule la première interprétation est retenue. Comme il apparaîtra en effet, c'est l'exigence de changement obligatoire du lieu d'un corps ne subissant par ailleurs aucune modification de forme ni de substance au cours du procès, qui donne le maximum de cohérence syntaxique, donc linguistique à cette classe de verbes. Ils seront appelés, pour cette raison, verbes de déplacement, et seront situés dans une classification générale des verbes locatifs du français ».

Les conclusions que nous avons faites quant aux combinaisons de polarité des verbes ne sauraient être définitives. Il en va de la non exhaustivité du corpus d'étude. Nous avons voulu ébaucher une piste de réflexion à propos de la sémantique et la cognitive des constructions sérielles en nous limitant aux constructions composées de deux verbes. Nous avons opté pour l'effacement du trait d'union entre les verbes de la construction sérielle conformément aux suggestions de BERNABÉ (2013 :106). Notre adhésion à cette suggestion est d'ordre cognitif. Dans *gadé-wè*, nous considérons que le trait d'union efface l'« unité linguistique » de la forme. Nous empruntons ce concept d'unité linguistique à RIÉGEL (1994 :80). Rappelons qu'il n'y a qu'un événement dans *gadé wè*. Sur le plan visuo-syntagmatique, le trait dit d'union viendrait affecter l'unité sémantique de la forme. Paradoxe ! Le trait d'union crée un écart entre les formes, assurant ainsi une fonction de « séparation-rattachement ». Nous empruntons ce concept à BERNABÉ (2013 :115). Le trait d'union assume donc une fonction de discontinuité dans la continuité. Le blanc graphique crée un rapprochement entre les formes. Ainsi, sur le plan cognitif, le lien conceptuel dans *gadé wè* est plus fort que dans *gadé-wè*. Le rapprochement maximal serait amené par le blanc zéro comme dans *gadéwè*. Il est à noter que certains scripteurs optent intuitivement pour cette graphie. Cette intuition graphique nous semble mal venue dans *tounenvirébalansétjansé* ou *tounenvirébalansé*

(hésiter). *Tounen viré balansé tjansé* nous paraît d'un décodage plus aisé. Le blanc graphique rend compte de l'unité sémantique de la forme tout en facilitant le décodage de cette dernière. Il en va du rapport entre graphie et iconicité. Dans l'opposition *kaz a fanm la* et *kaz a fanm-la*, le cotexte permettra de lever l'ambiguïté de la forme *kay fanm lan*. Nous empruntons ces exemples à BERNABÉ (1983 :751-753).

Verbes sériels conjonction et décréolisation qualitative

BICKERTON (1981 :119-120) nous interpelle sur un aspect fondamental de la construction sérielle. L'auteur met en regard verbes sériels et prépositions. Citons-le :

« Serial verbs form a more marked means of expressing case relations than do prepositions. It is, therefore, relatively unlikely that a language which already had prepositions to mark case would develop serial verbs (except in certain circumstances which could hardly apply to creoles and which will be discussed later). On the other hand, it is relatively likely that a language which originally had only serial verbs as a case-marking device would subsequently develop prepositions, either by a type of reanalysis already attested for West African languages (LORD 1976), or by direct borrowing from a high-prestige language with which it was in contact (probably the case in any creole that has undergone even a relatively small amount of decreolization). We are therefore justified in assuming that serial verb constructions represent extremely conservative varieties of those creoles in which they are found ».

L'auteur met en exergue la capacité majorée des verbes sériels à établir des relations en les comparant aux prépositions, catégorie grammaticale canonique de cette fonction. Il considère que le phénomène de verbes sériels est un trait très relevé des langues créoles, à moins que celles-ci aient déjà subi la décréolisation. Prenons un exemple :

I pran an baton pou bat bef la épi' y (*Il a pris un bâton pour battre le bœuf avec lui*) (Il s'est saisi d'un baton afin de battre le bœuf). Cette phrase est porteuse d'une conjonction et d'une préposition qui créent une augmentation de formes. Le phénomène de sérialisation va faire tomber la conjonction et la préposition de l'instrumental. Il y aura une réduction sensible des formes. Nous aurons alors *I pran an baton bat bef la* (*Il a pris un bâton battre le bœuf*). La sérialisation ne fait que révéler le lien conceptuel étroit entre les formes restantes. Nous sommes dans le principe iconique de la distance. Des formes liées sémantiquement se rapprochent. Nous posons que la sérialisation se conçoit ici en opérateur d'affinité casuelle. Sur le plan cognitif, elle a un coût dans la mesure où elle invite l'interlocuteur à se représenter

cette affinité casuelle. Le rapprochement par affinité casuelle est un procédé de l'iconicité diagrammatique.

C'est une première réponse à la question de LEMARÉCHAL(1999). Rappelons-la : « Le fait que les langues à séries verbales expriment un événement par une série de verbes implique-t-il que cet événement soit décomposé ».

Conclusion

L'analyse des verbes sériels nous a été suggérée par l'étude des verbes préfixés en *de*. C'est la preuve que dans une langue tous les éléments forment un système et s'interpellent mutuellement. LEMARÉCHAL(1997) nous permet de rebondir sur un point fondamental : Y a-t-il pluralité verbale et pluralité d'événements dans la construction sérielle ? Nous posons que la réponse dépendra de la dynamique sémantique des verbes qui sont en relation. Il ne faut pas considérer le nombre de formes verbales, mais le nombre de conceptualisation. La pluralité verbale permet de conceptualiser un trait abstrait de relation qu'il y a entre les verbes. Conceptualiser, c'est mettre les formes en système de relation. Dans la sérialisation consécutive *tonbé lévé*, par exemple, il n'y a qu'un événement conceptualisé. Toutefois, dans la sérialisation verbale en *épi* que nous avons analysée, il y a deux événements. Il en va du sémantisme de *épi*. Les sérialisations verbales présentent donc deux types conceptuels. Il en va de la valeur sémantique des verbes concernés. L'expression *tounen viré balansé tjansé* (hésiter) est très éloquente en ce qui concerne le rapport entre nombre des verbes et nombre d'événements. Elle se construit à partir de l'expression *tounen viré balancé*. Ces deux constructions ont été relevées par BERNABÉ (2003 :157). Cette expression se compose de quatre verbes, et renvoie à une seule conceptualisation. Elle encode le concept d'hésitation. À elle seule, la forme *tjansé* signifie « hésiter ». Elle est donc synonyme cognitif des deux expressions sérielles. Quel est l'apport sémantique des verbes qui précèdent *tjansé* ? *Tjansé* renvoie à une valeur notionnelle psychologique. Les verbes qui précèdent *tjansé* ont une valeur spatiale. *Tjansé* se conçoit en thème pour le rhème composé *tounen viré balancé*. Il y a un jeu de sémantisme entre les formes *tounen*, *viré* et *balancé*. *Tounen* et *viré* sont antonymes cognitifs. *Balancé* représente le mouvement binaire d'opposition et alternatif qu'encodent les formes *tounen* et *viré*. Ces trois formes à valeur spatiale prêtent leur sémantisme à l'expression du concept d'hésitation. Le Corps physique prête son corps au Corps symbolique de l'Esprit. *Balancé* est une forme synthétique qui représente la forme analytique *tounen viré*.

Tjansé est une forme synthétique qui renvoie à la forme analytique *tounen viré balansé*. Cette conceptualisation de l'hésitation représente une accumulation de formes qui traduit de façon iconique l'intensité du transfert d'affect que suppose l'idée d'hésitation. L'hésitation est un concept de la zone d'influence et du *Self divided* tel que le définit TALMY (2003 :431-432). Dans l'expression *tounen viré balansé tjansé*, il y a quatre verbes, mais une seule conceptualisation.

Sérialisation verbale et analogie

Les travaux de ROBERTS (1988 :64) et d'ESQUIRE (1991 :184) nous révèlent des analogies au niveau de ce phénomène dans les créoles à bases française et anglaise. Nous avons noté dans la sérialisation verbale en langue créole martiniquaise l'utilisation des composants *alé* et *vini*. ROBERTS (1988 : 64) nous fait remarquer que les composants *go* et *come* interviennent dans la composition sérielle en « creole english ». Citons-le:

« In sentences in which « go » and or « come » occur, the word gives the direction of motion. For example, « carry come » means direction toward the speaker, whilst « carry go » means direction away from the speaker ».

Ainsi, nous pouvons conclure que ces constructions sont les correspondantes des constructions en créole Martiniquais :

Pòté vini = Carry come.

Poté alé = Carry go. Il en va de la valeur cognitive de ces verbes dans la cognition humaine. Ce sont des primitives sémantiques. WINFORD (1993 :263-266) et ROBERTS (1988 :263-265) nous montrent l'analogie entre *pran* et *tek* (prendre). Donnons quelques exemples :

a) *Fanm lan pran balans lan pézé lacher imèn* (La femme a pris la balance pour peser la chair humaine). (Chanson de *Bèlè*)

b) *Ou pran bel ti pot mwen an mété sab* (Tu as pris mon beau petit pot pour mettre du sable).

En a), une paraphrase permet de faire intervenir la préposition *épi*, canonique de l'instrumental : [...] *pézé lacher imèn épi'y* (peser la chair humaine avec elle). En b), la paraphrase fait intervenir la préposition *adan* (dans), canonique du rapport contenant-contenu. : [...] *mété sab adan'y* (mettre du sable dans lui). Notons que dans le cas de

adan, nous pouvons aussi obtenir la paraphrase adverbiale *Mété sab adan* (y mettre du sable).

Au niveau cognitif, l'absence de la préposition contribue à une réduction du nombre de formes. Cette réduction de nombre de formes se réalise aussi par le fait que la conjonction *pou* s'efface dans la construction sérielle. Ce phénomène, nous l'avons déjà signalé, provoque un rapprochement maximal entre le C.O.D. du verbe *pran* et le verbe de droite de la construction sérielle. L'adverbialisation en *adan* contribue aussi à la réduction du nombre de formes. Cette condensation dans la chaîne syntagmatique révèle l'étroitesse du lien conceptuel entre les formes. Nous sommes dans l'iconicité diagrammatique.

ROBERTS (1988 :64-65) et WINFORD (1993 :263-26) nous permettent de constater l'analogie entre *pran* (prendre) et *tek* (take).

Di man tek wan stik büt di uman.

The man take a stick bent the woman = Boug la pran an baton bat fanm lan.

The man beat the woman with a stick (Traduction de l'auteur).

Mi tek naïf kot di bred.

I take knife cut the bread.

I cut the bread with a knife.

Mwen pran an kouto koupé pen an.

Pran et *tek* (prendre et take) sont des primitives tout comme *alé* et *go*, *vini* et *come*. Il n'est donc pas étonnant que ces formes puissent contribuer à la construction de sérialisations verbales, phénomène si caractéristique des parlers créoles. L'instrumental et le rapport contenant -contenu sont des concepts de grande saillance.

Notre conception de la préposition

CERVONI (1991 : 127) nous enseigne que la notion de la relation ne permet pas de qualifier de façon distinctive la préposition. HAGÈGE (1997 :19-20) renforce ce point de vue. Selon lui, le terme de relateur ne vaut pas seulement pour la préposition mais aussi, selon les langues, ce terme vaut pour les postpositions et les désinences casuelles.

Qu'est-ce donc une préposition?

Pour nous, la préposition est préposition si elle introduit un régime. Sans régime, c'est le diastème qui est affecté. C'est la relation cible-site qui est amputée de l'entité repère pour la

cible. L'énoncé de BARTHÉLÉRY (2008 :31) nous permet de bien illustrer notre propos : *Pa anba lariviè-a, té ni an ti basen épi sab an fon'y pou zannimo brè oben benyen, é pa anlè té ni an patjé gwo woch bien plasé pou sé fanm- lan lavandé* (À gauche de la rivière, il y avait un bassin avec du sable au fond. Les animaux venaient s'y abreuver ou se baigner. À droite, il y avait un tas de rochers bien placés où les femmes venaient faire leur lessive). Ici, il est clair que *pa anba* est une locution prépositionnelle, et que *pa anlè* est une locution adverbiale. CERVONI (1991 : 105) affirme qu'un mot sans régime ne peut être considéré comme une préposition. Pour lui, de même qu'on n'imagine pas une désinence casuelle qui ne s'applique pas à un mot effectivement présent, on ne peut pas concevoir une préposition sans régime. « La préposition n'a guère plus d'autonomie qu'une désinence par rapport au mot dont elle est la marque de fonction... ». Nous ajoutons que les désinences casuelles assignent au radical du mot une fonction syntaxique et sémantique. Les prépositions remplissent ces mêmes fonctions pour leurs régimes, à la différence que celles-ci ne sont pas agglutinées à leurs régimes. Fort de cela, nous considérons la préposition comme une désinence externe du régime qu'elle requiert. C'est le sémantisme de la préposition qui a pour vocation d'attribuer un cas de fonction à son régime. *Adan*, par exemple, nous amène à concevoir son régime comme contenant-site pour le contenu-cible.

En langue créole martiniquaise, la caractéristique fondamentale de la préposition, c'est d'échoir à un diastème dans la mesure où nous savons que préverbation et préfixation ne sont pas des caractérisations intrinsèques de la préposition en créole martiniquais. Nous empruntons ce concept de diastème à GUILLAUME. La préposition adverbialisable *lakay* (chez) nous rappelle que l'adverbialisation est assujettie à des conditions strictes. Nous pouvons dire *Mwen ka alé lakay* (Je vais chez moi), car *lakay*, c'est toujours *lakay mwen* (chez moi). C'est le fait que *lakay* provienne d'un nom *kay* (maison) qui explique que *lakay* reçoive un traitement particulier. Le référent, c'est le locuteur. En effet, avec *nou* (nous), l'adverbialisation est possible. Nous pouvons dire *Mwen ka alé lakay* (Je vais chez moi) à valeur *Mwen ka alé lakay nou* (Je vais chez nous), car *Mwen* est méronyme de *nou*. Au niveau cognitif, l'adverbialisation de *lakay* prend en charge le rapport cible-site définissant la co-référentialité à condition que la cible corresponde au locuteur ou au groupe auquel appartient le locuteur : *mwen, nou*. La construction *bò kay*, c'est toujours *bó kay mwen/nou* (près de chez moi/nous). *Mizik bò kay mwen/nou*, c'est musique de chez moi/nous. Les prépositions *adan* et *abó* peuvent être des opérateurs de "stranding preposition."

III.14 Analyse critique de la relation cible-site

Notre objectif dans ce chapitre, c'est de remettre en cause la façon dont les auteurs cognitivistes décrivent le rapport asymétrique cible-site. Rappelons la pensée de VANDELOISE (1986 : 34) :

« La position de la cible est une information nouvelle cependant que la position du site est une information ancienne. De plus, alors que la cible est petite ou difficile à repérer, le site est généralement massif et facile à distinguer. Enfin, la cible est souvent mobile ou susceptible de bouger, cependant que le site est immobile et stable ».

Analyse proprement dite : cible dynamique et site statique

Mwen maché anlè an klou (J'ai marché sur un clou).

Dans cet énoncé, la cible *Mwen* est dynamique, et le site *klou* est statique. Nous notons que la cible est plus grande que le site. Vu sa taille, *klou* n'est pas facile à repérer pragmatiquement. Cette caractérisation du site ne s'applique pas à la définition de VANDELOISE. Le site est plus petit que la cible. L'analyse fonctionnelle de la relation cible-site nous indique que le site, plus petit géométriquement, domine la cible. Le site impose à la cible une expérience kinesthésique axiologiquement péjorative. Dans *Bef la maré an pitjet la* (Le bœuf est attaché au piquet), le site est géométriquement plus petit que la cible, mais, fonctionnellement, ce site impose à la cible un rayon de déplacement. Le site contrôle le déplacement de la cible. Ces exemples nous montrent que les critères de taille respective de la cible et du site ne sont pas des critères définitoires pertinents pragmatiquement. En revanche, l'analyse fonctionnelle nous révèle que *klou* (clou) et *pitjet* (piquet) imposent à leur cible respective une expérience. C'est en ce sens que nous pourrions dire que cognitivement *klou* et *pitjet* sont plus grands que leur cible respective. Dominer est en haut.

Cible dynamique et site dynamique

Kanno blé a ka manjé anlè kanno blan an (Le canot bleu rattrape le canot blanc).

Cible et site sont dynamiques. Ils participent à une même course. Les deux entités sont saillantes, car elles permettent au locuteur d'établir la relation de comparaison spatiale qui permet de distinguer l'une et l'autre de ces deux entités. Dans le cas d'une parade de voitures

de mêmes marque et grandeur, voiture-cible et voiture-site sont de même grandeur et dynamiques. Nous pouvons concevoir l'énoncé suivant : *X wouj la ka woulé douvan Y blé a* (X rouge roule devant Y bleu).

Cible statique et site mobile

Kay la dèyè gro lafimen an (La maison est derrière l'épaisse fumée).

La cible est statique alors que le site est mobile. La cible fait l'objet de l'attention visuelle du locuteur. Elle est donc saillante. Le site, qui contrarie le champ visuel du percepteur, acquiert une saillance fonctionnelle. Cible et site sont tous deux saillants. Quand nous disons *Ni dé gro woch an lariviè a* (Il y a deux grosses roches dans la rivière), la cible est statique, et le site est mobile. Dans *Kanno a maté anba lanm lan* (Le canot a été renversé par la vague), c'est le site qui met sous influence la cible en lui imposant une dynamique qui lui est détrimentale. Dans *Woch la woulé anba mòn lan* (La roche a roulé au bas du morne), c'est la topologie du site qui impose à la cible un mouvement, même si ce site est immobile. Dans *Nou té ka wéyagé abò avion* (Nous voyagions en avion), cible et site se déplacent en même temps. Mais, c'est parce que le contenant *avion* est mobile que le contenu *nou* se déplace. Cible et site peuvent décrire des trajectoires opposées comme dans *Nou enmen plonjé anba sé lanm lan* (Nous aimons plonger sous les vagues).

Conclusion

Nous avons décrit plusieurs exemples qui nous permettent de nuancer les propos des auteurs cognitivistes. Dans la vie de tous les jours, les objets et les hommes décrivent des relations cible-site originales et surprenantes qui nous amènent à concevoir le rapport asymétrique cible-site de façon très variée. Cible et site peuvent être saillants. La cible peut être plus grande que le site comme dans *Nap la anlè tab la* (La nappe est sur la table) si *nap* retombe le long de *tab la*. C'est le *anlè* partiel, et non total comme dans *Liv la anlè tab la* (le livre est sur la table). En fait, la distinction réelle entre cible et site, c'est que la cible est le sujet ou le complément d'objet direct du verbe recteur de la préposition, et le site l'objet de la préposition. Cible et site peuvent avoir des caractéristiques diverses. C'est l'analyse fonctionnelle qui permettra de les hiérarchiser. La métaphore est un opérateur qui utilise parfois des rapports inconcevables entre cible et site afin d'exprimer un concept comme dans *Ou mété dé pié'w adan menm soulié a* (Tu as mis les deux pieds dans la même chaussure) (Tu t'es trompé). *Ou* s'est trompé, et l'erreur que *Ou* a commise est inconcevable.

Menn soulié a ne peut pas être contenant pour les deux pieds. *Ou* a réalisé une chose inconcevable. Cette chose brise la canonicité d'un rituel de fonctionnement bien établi, car à chaque pied correspond une chaussure. C'est l'ordre établi qui est bouleversé à un haut degré. Les choses ne peuvent pas marcher ainsi. Nous sommes dans la métaphore de l'erreur.

Critique de la pensée de SPANG-HANSEN (1993 :12-24)

L'auteur stipule que « dans le cas de «à» marquant la caractéristique, il n'y a justement pas la relation cible-site entre N^1 et N^2 . N^2 est toujours la marque, l'entité qui permet de reconnaître le N^1 dont il est question, mais il n'est pas un site » (SPANG-HANSEN 1993 :23).

Analyse proprement dite

Afin de mener à bien notre analyse, nous allons considérer les constructions suivantes : *fè a chouval* (fer à cheval), *bwet a bonbon* (boîte à bonbons), *kouch a bato* (lit bateau). Toutes ces constructions illustrent le schéma $N^1 + a + N^2$. Le N^2 constitue un apport de caractérisation au N^1 , support de caractérisation. La préposition *a* est un opérateur d'attribution de caractérisation. Le N^2 porte la saillance, car il permet à N^1 de se distinguer des autres *kouch* (lit). Cette même analyse vaut pour *fè a chouval* et *bwet a bonbon*. Ici, nous voyons donc qu'il y a inversion. En effet, la saillance est portée par l'élément qui est à droite de la préposition, alors que dans la relation cible-site, la saillance est portée par la cible, élément qui est à gauche de la préposition. N^1 est le comparé, et N^2 est le comparant. Nous renvoyons aux travaux de RULLIER-THEURET (1995 :210) :

« Le comparé qui apparaît en premier dans la « forme canonique » de la comparaison, fonctionne comme un repère référentiel, il renvoie à un dénotum identifiable dans une situation énonciative donnée.

La relation du comparé et du comparant au référent n'est pas symétrique, et implique une orientation qui va du comparé au comparant (cf. ordre des mots).

Le comparant est un mot qui intervient dans la phrase selon une modalité, il introduit la visée subjective de l'énonciateur ».

Cette citation nous permet de poser que le comparant renvoie à une entité présente dans la mémoire et dans son savoir encyclopédique du locuteur. Le savoir encyclopédique, la mémoire du locuteur sont des conditions épistémiques qui permettent d'établir la performance

cognitive de comparaison entre une entité identifiable au moment de l'énonciation et un élément convoqué virtuellement en tant que comparant. Ainsi, le comparant est antérieur au comparé et, par iconicité diagrammatique, apparaît en position site. Dans *bwet a bonbon*, l'essence précède l'existence. Par essence, nous entendons ce pourquoi l'entité est conçue. Il en va de même pour *fè a chouval*. Dans *kouch a bato*, la forme de *bato* est essentielle pour la forme de *kouch*. Toutes ces considérations nous amènent à conclure que le N² est site opérateur conceptuel et que ce site est saillant. Il est porteur de caractérisation intrinsèque. Nous poursuivons en disant que dans *Chat la anba tab la* (Le chat est sous la table), la localisation spatiale *anba tab la* (sous la table) se conçoit en caractérisation extrinsèque pour la cible *chat la* (le chat).

La relation cible-site est une relation complexe comme le montrent les énoncés qui suivent : *I tonbé anlè tet* (Il est tombé sur la tête) ; *Chimen an ka monté anlè mòn lan* (Le chemin monte sur le morne).

Dans *I tonbé anlè tet*, *tet* est un méronyme non détachable de *I*. Dans la construction événementielle, ce méronyme acquiert une saillance, car il désigne la partie du corps-esprit de *I* qui est affectée par *tonbé*. *I* est patient sémantique, car *tonbé* ne permet pas de générer une construction agentive. Par ailleurs, *tonbé* suppose un contact-choc du méronyme avec une autre entité site pragmatiquement implicite. *Tonbé* met son sujet sous influence. Nous pouvons concevoir la paraphrase *I tonbé anlè tet atè a* (Il est tombé sur la tête par terre). *Anlè* permet de concevoir *tet* comme siège d'expérience kinesthésique pour *I*. C'est en cela que *tet* est saillant. La saillance est incorporée. *Tet* est donc site-siège d'expérience, et *atè a* site de localisation spatiale. Dans *Chimen an ka monté anlè mòn lan*, *monté* désigne un mouvement dont le sujet syntaxique est *chimen*. La connaissance partagée que nous avons de *Chimen* nous indique que *Chimen* est une entité statique qui permet le déplacement de celui qui l'emprunte. *Chimen* épouse la topologie du lieu où il est créé, pragmatiquement, *mòn*. Si *chimen* est statique, la question est de savoir à quoi attribuer ce mouvement que *monté* rend explicite. Nous posons que *Chimen an* est dynamique à travers la représentation subjective du sujet épistémique. C'est la perception visuelle du sujet épistémique qui est dynamique. Nous sommes dans un mouvement abstrait dans la mesure où un sémantisme dynamique caractérise une entité statique.

III.15. Préposition et polysémie

VICTORRI et FUCHS (1996 :6) insistent « sur la place centrale que la polysémie occupe dans la langue ». Pour eux, la polysémie n'est pas un « défaut » qui nuirait à l'économie des langues et à l'efficacité de la communication mais, au contraire elle constitue un apport indispensable au bon fonctionnement de la langue ». Pour CUENCA et HILFERTY (1999 :140) « la norma parece ser la polisemia y no la monosemia ».

Épi, exemple de morphème polysémique

Mwen alé sinéma épi André. (Je suis allé au cinéma avec André).

Épi lapli tala, mwen pé ké pé sòti. (Avec cette pluie, je ne pourrai pas sortir).

En a), *épi* fait valoir sons sens prototype de comitatif. En b), *épi* garde sa valeur prototypique, et le contexte va opérer sur ce morphème une accumulation de signification. *Épi lapli tala, mwen...* signifie que *lapli* et *mwen* sont en co-spatialité, en co-présence. Il y a interaction entre *lapli* et *mwen*. *Lapli* affecte *mwen* en invalidant son intention représentée par *mwen pé ké pé sòti*. Le trait causal émerge pragmatiquement. Le comitatif topologique se convertit en comitatif fonctionnel, détrimental. Le cotexte change le type de *épi* qui va décrire une zone d'influence. Le sens prototype se charge d'une nouvelle signification. Il y a variation de signification à partir d'une stabilité prototypique de signification. C'est bien cela qui permet la déformabilité du morphème. Nous empruntons ces concepts de variation de stabilité et déformabilité à CULIOLI (2002 : 115). La polysémie est donc un phénomène cotextuel. Nous posons que la pragmatique et le cotexte sont des opérateurs de polysémie. L'analyse de *épi* polysémique nous donne à voir que le sens nouveau ne fait pas disparaître le sens prototypique. BRÉAL (1897 : 111-112) disait bien : « Le sens nouveau quel qu'il soit ne met pas fin à l'ancien. Ils existent tous les deux l'un à côté de l'autre. Le même terme peut s'employer tour à tour au sens propre ou au sens métaphorique, au sens restreint ou au sens étendu, au sens abstrait au sens concret... nous appellerons ce phénomène de multiplication la polysémie ». Le comitatif permet de construire la polysémie.

Grammaire cognitive et grammaire des actants

Dans l'expression de la causativité, nous proposons d'établir la hiérarchisation suivante : acteur-agent-patient. Nous allons porter quelques précisions supplémentaires dans les lignes qui suivent.

La relation acteur-agent

Cette relation, de façon canonique, met en relation deux entités + humain + animé. Selon nous, c'est une relation qui structure la vie dans le Monde Référentiel. Les hommes se conçoivent comme des entités qui interagissent. Sur le plan cognitif, cette hiérarchisation se construit dans le comitatif épi qui peut être axiologiquement méliorative ou péjorative. *Épi – gras a* est axiologiquement mélioratif; *épi-poulapéti* est axiologiquement péjoratif. Dans *Mwen fè an bon afè épi Gaston* (J'ai fait une bonne affaire grâce à Gaston), *Gaston* est acteur pour l'agent, *mwen*. La relation est méliorative. L'acteur est la condition qui garantit à l'agent son statut cognitif de bénéficiaire. *Épi* est donc une préposition qui permet d'établir une hiérarchisation fonctionnelle à l'intérieur du comitatif. Il y a un *épi*¹-acteur, et un *épi*² bénéficiaire. L'acteur n'est pas bénéficiaire. Il est opérateur d'attribution de bénéfice. Dans *Mwen fè sa poulapéti Gaston*, la relation est péjorative. *Poulapéti* est un opérateur détrimental de comitativité. Cette comitativité peut être mentalisée ou pragmatique. *Poulapéti* est un opérateur de causativité. *Gaston* contrôle l'action de *mwen*. *Mwen* est figure rhétorique sujet, mais n'est pas agent. *Mwen* est dans la zone d'influence de *Gaston*. Il y a deux actants : un acteur et un patient sémantique. Le patient est l'instrument de l'acteur. *Poulapéti* est en intersection cognitive avec *anba*. Une préposition notionnelle peut accéder à la métaphore d'orientation par effet de sens.

La relation agent-patient

Cette relation se retrouve dans la construction du transfert d'affect comme dans *Ou ka fè ganm anlè mwen* (Tu me snobes) ; *Mwen boufi épi'w* (*Je suis bouffi avec toi*) (Tu me gonfles). Le patient subit l'action de l'agent. Ici, l'agent utilise sa propre énergie. Il est la cause directe. Il est autonome de l'acteur. *Ou* et *w* présentent toutefois un trait distinctif. Si *ou* est considéré comme porteur d'une certaine volonté d'action, il n'est pas certain que *w* porte cette volonté d'intention que subit *Mwen* dans *Mwen boufi épi'w*. Cette caractéristique définitoire nous amène à proposer une différence entre valeur causale et valeur agentive. Pour nous, l'agent qui profile une valeur agentive est volontairement et directement responsable de l'affect transféré sur le patient. Le causateur se conçoit en agent atypique, non responsable directement de l'affect transféré sur le patient. Quand nous disons *Finet la volé anba van an* (La fenêtre s'est envolé sous le vent), *van*, entité phénoménologique, ne se conçoit pas comme porteur d'intention. *Van* est causateur. Cette distinction nous amène à poser que l'acteur est toujours une entité animé + humain.

Le patient

Pour nous, le patient est une entité qui psychologiquement est capable de ressentir qu'elle est le siège de transfert d'affect. Le patient est une entité qui peut évaluer subjectivement son changement d'état. Il est porteur d'une conscience. Quand l'entité n'est pas porteuse de conscience et qu'elle subit un événement, nous proposons de l'appeler causataire. Ainsi, dans *Finet la volé anba van an, van an* (le vent) se conçoit en causateur, et finet, en causataire.

Un patient particulier

Mwen ant dé lidé : pati, rété (Je suis entre deux idées : partir, rester).

Mwen est une entité + humain + animé qui doit opérer un choix entre deux alternatives. Le choix se conçoit en entité causatrice de division de l'entité en termes de comportement. *Ant*, en faisant valoir son schème de zone intermédiaire, nous présente *Mwen* dans une zone d'indécision bornée par les deux événements *pati, rété*. L'indécision que subit *Mwen* fait de ce même *Mwen* un patient dont le moi est divisé. *Mwen* est sous zone d'influence circulaire. Ce concept de « moi divisé » nous rappelle celui de *'self divided'* développé par TALMY (2003 : 431). *Ant* préposition est un opérateur de *'self divided'*. Il peut y avoir indexicalité entre zone intermédiaire et zone d'influence. Le locuteur a choisi l'ordre *pati-rété*, car il faut être dans un lieu pour le quitter. Ce lieu est le lieu de l'énonciation.

Les verbes de perception et le statut cognitif des entités

Nous pouvons caractériser les entités humain + animé selon le contrôle ou pas qu'elles exercent dans l'opération de perception. *Wè* / « voir », *tann* / « entendre » font de leur sujet des patients. *Gadé* / « regarder » et *kouté* / « écouter » nous présentent leur sujet comme agents. Avec *wè* / « voir », nous sommes dans la grille événementielle d'expérience tandis qu'avec *kouté* et *gadé*, nous sommes dans la grille d'action. Dans la grille d'expérience, le sujet du verbe exprimant l'expérience est patient. Dans *Mwen ka wè an món douvan mwen*, « Je vois un morne devant moi », *Atè isi a, mwen ka tann lanmè* (D'ici, j'entends la mer), les patients *Mwen- mwen* sujets n'exercent pas une perception volontaire. Le stimulus s'impose à eux en tant que source d'expérience. C'est la saillance du site qui se manifeste de la sorte. En revanche, dans *Mwen ka gadé món lan douvan mwen*, (Je regarde le morne devant moi), *Mwen ka kouté lanmè a* (J'écoute la mer), le sujet est agent. Il exprime sa volonté d'action.

C'est l'opposition entre grille d'expérience et grille d'action, entre sujet syntaxique et sujet sémantique. Cette opposition se conçoit aussi pour la perception olfactive comme en témoignent les énoncés suivants :a) *Atè isi a, mwen ka pran londè flè a* (D'ici, je perçois l'odeur de la fleur)// b) *Mwen ka senti flè a* (Je sens la fleur). En a), la perception olfactive se conçoit en termes de préhension kinesthésique. Cela exprime le côté concret de *londè flè a* qui, de par sa télélicité, vient se manifester à la perception olfactive de *Mwen*. Avec *senti*, la perception est volontaire.

Grammaire événementielle et causativité

La phrase *Finet la raché anba van an* renvoie à l'énoncé sous-jacent *Finet la raché afos van an té fò*. Nous pouvons concevoir la thématization de la proposition causative: *Afos van an té fò finet la raché*. *Finet la raché*, c'est l'événement causé par *afos van an té fò*. La grammaire des événements nous présente les événements comme des entités abstraites interagissant dans le cadre de la causativité. La proposition subordonnée représente l'événement cause, et la proposition principale, l'événement causé. La force du *van* est événement site antérieur à l'effet *finet la raché*, événement cible. La cause précède l'effet. La grammaire des événements est un opérateur d'iconicité diagrammatique dans la mesure où dans les énoncés, l'ordre des propositions et significations sont en iconicité comme dans *Silon van, silon vwel* (*Selon vent, selon voile*). *Van* est antérieur au sujet épistémique qui choisit *vwel* après avoir évalué *van*. L'ordre linéaire de l'énoncé est à l'image de cette conceptualisation.

III.16. La grammaire des fautes

CERVONI (1991:249) affirme qu'il ne faut pas accorder aux fautes plus de signification qu'elles n'en ont. Nous, nous allons interroger la faute selon une approche cognitive. Les énoncés que nous présenterons sont des formes en créole et en français régional.

Ou pran mwen ba'w / Ou pran mwen pou'w (Tu m'as pris pour toi)

Ici, l'intention du locuteur est d'exprimer le concept d'équivalence-échange. En créole basilectal, la forme attendue est *Ou pran mwen pou'w*. Le locuteur a produit *Ou pran mwen*

ba'w. C'est une faute de plus en plus courante. Attendu que la grammaire cognitive interroge les formes en liaison avec la signification, la grammaire des fautes est une grammaire digne d'intérêt pour la grammaire cognitive. Pourquoi certains locuteurs disent *ba'w* au lieu de *pou'w* quand ils produisent des énoncés exprimant le concept d'échange-équivalence ? C'est la valeur vicariante de *ba²* qui est convoquée à la place de *pou*-échange-équivalence. Il y a substitution de valeurs de deux morphèmes qui sont en distribution complémentaire en créole martiniquais. *Ba²* à valeur vicariante et *pou* à valeur échange-équivalence construisent une intersection cognitive. Le locuteur crée une fausse synonymie dans cette intersection cognitive. C'est la substitution-annulation de l'altérité qui nourrit le sémantisme de cette intersection *ba²/pou*. La substitution suppose qu'une entité prenne la place d'une autre et joue le rôle d'une autre entité. La grammaire des fautes nous indique que les concepts sont en interaction et dynamiques. L'intersection cognitive *ba²/pou* s'exprime en langue créole martiniquaise par la construction *an plas*. *An plas* a une valeur de localisation spatiale. Ainsi, la substitution, l'échange-équivalence sont des concepts à sémantisme de localisation spatiale. *Fè sa ba mwen* (Fais cela pour moi) se paraphrase en *Fè sa an plas mwen* (Fais cela à ma place). Il y a une substitution entre deux actants. *Ou pran mwen pou'w* se paraphrase en *Ou mète mwen an plas ou*. Dans les deux cas, il y a substitution. Au niveau de la grammaire actancielle, la substitution nous permet de concevoir les actants en équivalence-substitution de rôle sémantique. L'occurrence de *Ba ki sa ou ka di sa ?* (Pourquoi tu dis cela ?) au lieu de *Pou ki sa ou ka di sa ?* est une faute qui est en cohérence avec celle que nous venons d'analyser.

Nous pouvons aussi concevoir une explication sociolinguistique à cette faute. *Ba* est considéré comme plus créole que *pou*. Le locuteur, en convoquant *ba* à la place de *pou*, produit une hypercorrection basilectalisante. Nous avons donc mis en évidence une approche cognitive et sociolinguistique de la faute qui repose sur une représentation que les locuteurs se font du rapport des langues dans le contexte de la diglossie français-créole. L'énoncé qui suit est autrement éloquent.

Il y a un qui est dans la vie et dans la mort.

La forme attendue en français standard ou régional est « Il y en a un qui est entre la vie et la mort ». Nous sommes dans l'expression de la zone intermédiaire. Ce concept a été convoqué pour traduire l'incertitude. La forme attendue permet de conceptualiser l'incertitude quant au sort de « un » en localisation abstraite entre deux états physiologiques opposés : « la

vie » et « la mort ». Avec « dans », la grammaire des fautes nous présente une tout autre conceptualisation. En effet, dans « *Il y a un qui est dans la vie et dans la mort* », la zone intermédiaire laisse la place à une ambi-localisation spatiale, « dans la vie et dans la mort ». Il y a comme une expression de don d'ubiquité. Cette représentation est inconcevable pour l'homme. Ainsi, l'incertitude quant au sort de « un » nous présente les bornes initiale et finale de la zone intermédiaire « entre » comme contenant pour « un ». Il en va de la subjectivité du locuteur qui a du mal à situer « un ». Cette réduplication de « dans » est à l'image de cette incapacité à localiser « un ». Face à cette difficulté, le locuteur produit un énoncé à double localisation. Cette conceptualisation nous demande de voir la conjonction « et » dans une valeur de rapport d'alternative « ou » : ou il vivra ou il mourra », « il vivra ou mourra ». La grammaire des fautes, en liaison avec la pragmatique et l'analyse cognitive, nous aide à interpréter les énoncés qui échappent aux règles de construction standard. Dans le cadre de la diglossie français-créole, la grammaire des fautes nous invite à reconsidérer le rapport qu'entretiennent les langues en présence- français-créole. Chaque langue est contaminée par l'autre comme le montrent les productions *Mété an chapo an tet ou/Mets un chapeau dans ta tête* ; « Il meurt de faim » / *I ka mò di fen*. L'analyse cognitive révèle des emprunts de conceptualisation. Ce concept est de nous. Par ailleurs, la grammaire cognitive nous enseigne qu'il y a deux phénomènes simultanés dans le contact de langues français-créole : défrancisation qualitative et décréolisation qualitative. Les langues respectives sont affectées dans leur façon de conceptualiser. La notion sociolinguistique de langue haute (français) et langue basse (créole) disparaît. Avec l'approche cognitive, nous voyons que les langues sont présentées comme symboliquement égales.

CONCLUSION GÉNÉRALE

CADIOT (1992: 239) soutient que

« parmi les catégories grammaticales, la préposition est peut-être celle qui se prête le mieux à une approche cognitive du langage, si l'on entend par là l'étude de l'organisation et de la mise en forme des représentations et des connaissances par la langue ».

À l'heure de notre conclusion, nous sommes en mesure de dire que notre travail d'analyse de prépositions du créole martiniquais a été pour nous une bonne initiation à l'analyse cognitive des phénomènes langagiers, et que la préposition se prête bien à « une approche cognitive du langage ». En effet, cette étude nous a amené à considérer des phénomènes linguistiques divers tels qu'aphérèse, verbes sériels, relation de non congruence entre verbe et préposition, aspect, relation cible-site, polycatégoralité, polysémie, relation partie-tout. Quoique non comparative, notre analyse nous a permis de requalifier la notion de contact de langues en contexte diglossique créole-français, français-créole, et de qualifier autrement le concept de décréolisation qualitative. Nous avons pu établir que ce concept renvoie à un autre, celui de défrancisation qualitative. L'approche cognitive nous enseigne que les deux langues sont égales symboliquement et s'affectent réciproquement. Les emprunts de conception se réalisent dans les deux sens. Il y a donc une grammaire des fautes qui s'explique par des raisons cognitives. Il est intéressant de considérer la pensée de CERVONI (1991: 249-273) à ce sujet. La faute s'analyse désormais en emprunt cognitif motivé par une intersection cognitive. L'analyse cognitive se présente en alternative d'interprétation de ce phénomène, et constitue une remédiation nouvelle au sein d'une créolistique pensée autrement. L'étude de prépositions créoles nous invite à affirmer que deux langues, -français et créole en l'occurrence- liées génétiquement peuvent être autonomes l'une de l'autre. Les binômes *dépi-depuis*, *pa-par* sont de bonnes illustrations de notre propos. La correspondance pour-*ba/pou* est pertinente à ce sujet aussi. Nous avons proposé une qualification sémantique de la préposition créole. Nous considérons que sa fonction est « d'échoir à un diastème », formulation que nous empruntons à GUILLAUME (1940). C'est une « vraie » préposition qui ne peut être ni préfixe ni préverbe de façon canonique. Cette notion de « vraie préposition » nous permet de rappeler la pensée de BRONDAL (1950:12-16) qui distingue entre

« véritables » et « fausses » prépositions. La préposition créole peut être un opérateur de prédication seconde. La non congruence de polarité entre verbe et préposition régie est indice de prédication seconde, comme dans *Lévé an kabann lan!* (*Lève-toi du lit!*)(Sors du lit !) qui s'interprète en *Ou an kabann lan* (tu es dans le lit) ; *Lévé !* (*Lève-toi*) (Sors-en !). L'analyse cognitive de prépositions créoles nous donne à voir que ces dernières forment un système sémantique à l'intérieur duquel elles développent une variation de significations. La préposition créole n'échappe pas à la polysémie, à « la construction dynamique du sens », concept que nous héritons de VICTORRI et FUCHS (1996). L'approche cognitive nous autorise à concevoir le concept de signification comme l'actualisation fonctionnelle du sens. De ce système prépositionnel, nous avons ébauché un sous-système grâce à *épi*, morphème encodant le concept d'association. À côté de la question de la polysémie, nous avons pu noter le fait que l'ambiguïté est un concept qui fait partie intégrante de la langue, ambiguïté que nous pouvons percevoir dans un énoncé du type *Mwen las atann ou an douch la* (*Je suis las de t'attendre dans la douche*). La traduction littérale est une interprétation possible. C'est *Mwen* qui est localisé dans la douche, et *Mwen* attend que *ou* le rejoigne dans la douche. Une autre interprétation est possible, et c'est elle que nous validons, nous qui avons été témoin de la production de cet énoncé. C'est *ou* qui est cible localisée par *an dans douch la*, site. *Mwen* attend que *ou* sorte de la douche pour en faire usage à son tour. La transformation de cet énoncé révèle qu'il est porteur d'une prédication seconde. Nous pouvons concevoir la transformation suivante : *Ou an douch la ; mwen las atann(ou)* (Tu es dans la douche ; je suis las d'attendre/ de t'attendre). Le rapprochement des formes, par iconicité, nous orientait déjà vers cette interprétation. Un énoncé de ce type nous indique que la préposition peut être au cœur de l'émergence de la signification d'un énoncé. Nous sommes aussi en mesure de poser que la grammaire cognitive, c'est la grammaire de la conceptualisation. Le locuteur conçoit, et le grammairien cognitiviste conceptualise la façon de concevoir du locuteur. Afin de conceptualiser, le grammairien de la cognition doit avoir une connaissance partagée suffisamment bonne de la langue qu'il a ciblée. « C'est pourquoi rien ne vaudra jamais l'immersion dans la langue et dans la culture d'un peuple pour bien en comprendre le fonctionnement interne » DELBECQUE (2006 : 186). Il y a relation entre Langue, Cognition et Culture. Le grammairien cognitiviste devra avoir une bonne interprétation de l'implicite, du « mode pragmatique » de la situation d'énonciation. Ce concept de mode pragmatique a été évoqué par HAZAËL-MASSIEUX G. (1989 :207). Ainsi, l'opération de conceptualisation va jusqu'à prendre en compte des éléments extralinguistiques. Mais, que faut-il entendre par « extralinguistique » ? N'y a-t-il pas là une amputation conceptuelle? Pour nous, tout

élément qui contribue à la construction de la signification d'un énoncé relève du linguistique. Il y a la linguistique des énoncés, et la linguistique des conditions de réalisation des énoncés. La linguistique des conditions de réalisation des énoncés constitue le savoir que nous avons du Monde Référentiel. Il n'y a pas d'énoncé sans culture d'énonciateur. Les énoncés sont les marqueurs du savoir encyclopédique des locuteurs. L'extralinguistique est "Ground" de conception et de conceptualisation. Le grammairien de la cognition doit pouvoir se représenter la valeur des objets qui meublent le Monde Référentiel du locuteur dont il conceptualise les énoncés. Il faut qu'il sache, par exemple, comment *chien* (chien) est conçu pour comprendre *Mango ka fè chien* (*Les mangues font chien*) (*Les mangues pullulent*). Il en va de même pour des objets tels que *tanbou* (tambour), *baton* (bâton). Ces entités linguistiques permettent de construire des expressions comme *Mwen douvan tanbou* (*Je suis devant tambour*) (*Je suis prêt*); *Mi kout tanbou* (*Quel coup de tambour !*)(*Quelle nouvelle !*); a) *Rèné asou baton* (*René est sur bâton*) ; b) *Rèné anlè/épi baton* (*René est sur/avec batôn*). Sans connaissance de la culture des locuteurs, le grammairien de la cognition aura du mal à saisir les nuances de valeur entre des expressions qui présentent des variations de formes comme dans a) *Rèné asou baton* (*René est sur bâton*) ; b) *Rèné anlè/épi baton* (*René est sur/avec batôn*). En a), *Rèné* est vieux et *Rèné* n'a pas forcément besoin de *baton* pour marcher). En b), *Rèné* a besoin d'un bâton pour marcher, même s'il n'est pas vieux. Il en va de l'alternance des formes prépositionnelles. Ce travail sur les prépositions créoles nous a demandé d'aller à la rencontre de locuteurs de référence et d'avoir une posture plus objective quant au profil de standardisation de la langue créole. Le phénomène de contact de langues devient pour nous une donnée plus concrète. Les énoncés agrammaticaux sont porteurs d'une valeur heuristique indéniable. C'est ainsi que la grammaire cognitive nous entraîne à concevoir la faute. La faute renvoie à l'intersection cognitive. La faute est indice de zone d'influence construite par le contexte diglossique créole-français, français-créole.

Ce travail ouvre sur plusieurs perspectives. Il reste encore à affiner l'étude du binôme *adan/andidan* (dans) afin de vérifier si ces deux allomorphes sont des variantes libres. Une étude spécifique sur *épi* et *ek* devra permettre de qualifier ce qui se joue entre ces deux morphèmes de l'association. Il est à noter que la forme *épi* se manifeste dans la zone écologique de la forme *ek*. Il en va du changement de dynamique de la société martiniquaise. Il est bon de se pencher sur la vitalité du binôme prépositionnel *asou/anlè* afin de vérifier si la télicité de *anlè* n'ira pas jusqu'à menacer la longévité sémantique de *asou*. Notre travail ouvre la porte à une analyse cognitive comparative des prépositions en créole et en français. À cet effet, il nous semble nécessaire de construire un corpus informatisé d'énoncés en créole

basilectal afin de mettre à la disposition de chercheurs cognitivistes à venir une base de données d'analyse. Une analyse de la relation entre préposition et gestualité coverbale et des verbes sériels en créole nous paraît intéressante. L'étude des verbes sériels en créole permettra de répondre aux questions de LEMARÉCHAL (1997 ; 1999) formulées comme suit :

«Y-a-t-il pluralité verbale et pluralité d'événements dans la construction sérielle? »

«Le fait que les langues à séries verbales expriment un événement par une série de verbes implique-t-il que cet événement soit décomposé? »

À ce sujet, les travaux de SEBBA (1987), ESCURE (1991:184), WINFORD (1993: 263-266) et de ROBERTS (1998: 64) permettront de traiter de l'analogie entre sérialisation verbale en créole à base lexicale française et créole à base lexicale anglaise.

L'approche cognitive nous amène à comprendre comment le cotexte conduit les prépositions spatiales à changer le type de leur régime. C'est DESCLÉS (1998) qui a attiré notre attention sur ce phénomène capital pour notre travail. Nous avons vu l'importance de la métaphore et de la relation causale dans les expressions langagières. L'approche cognitive met en évidence l'aspect fonctionnel des prépositions dans leur contribution à la signification. Cet aspect fonctionnel révèle que la préposition contribue à l'expression de l'aspect dans la phrase. Ce propos nous permet de relativiser la notion de *"atemporal relation"* développée par LANGACKER (1987: 214 - 228). En effet, dans un énoncé comme *I o konba* (Il est au combat), c'est la préposition *o* qui assume la valeur prédicative et aspectuelle. Le concept de déformabilité, tel qu'il est défini par CULIOLI (1999:85; 2000:129-130), est un des concepts clé dans le travail sur les prépositions. Ce concept nous a aidé à approcher le concept de polysémie. Les travaux de PHILPS (2002), BERNABÉ (2012) et BOTTINEAU (2012) sur la submorphémique nous ont aidé à déceler la valeur iconique du groupe consonantique *[fl]* avec *adan* dans l'expression du trajet sans obstacle, comme dans *I passé adan tou a flaw* (Il est passé dans le trou sans difficulté). Grâce à l'approche cognitive, la métaphore apparaît comme un phénomène récurrent en langue. Dans les prédications, la métaphore révèle la capacité qu'ont les objets non humains à devenir agentifs. Il est aussi apparu que les animaux, entités animées, sont comme les entités humaines capables d'agentivité. C'est parce que nous, humains, avons tendance à nous considérer comme entités supérieures que nous n'intégrons pas de façon naturelle cette donnée. Nous voyons que l'analyse topologique et géométrique a ses insuffisances. Toutefois, elle constitue la porte d'entrée de l'analyse cognitive. L'approche cognitive appliquée aux prépositions spatiales révèle la prégnance de la relation partie-tout en

langue. La partie représente le côté fonctionnel de l'objet-holonyme. Nous pouvons illustrer notre propos par les énoncés suivants: a) *Mwen pèdi an pies motè a* (J'ai perdu une pièce du moteur) ; b) *Mwen pèdi an pies adan motè a* (J'ai perdu une pièce du moteur) ; c) *Mwen pèdi an pies anlè motè a* (J'ai perdu une pièce du moteur). En a), la relation partie-tout s'exprime par la préposition *ø* qui, par iconicité de rapprochement des formes, met en évidence le lien conceptuel étroit, ici d'appartenance, entre *motè a*, holonyme et *pies*, méronyme. Nous sommes dans l'expression du cas génitif de possession. En b), la préposition *adan* nous révèle que *motè a* est contenant pour *an pies*. *Adan* indique aussi que *motè a* est constitué de plusieurs *pies* dans la mesure où nous pouvons concevoir que *adan* a pour synonyme cognitif *anpami* (parmi). La relation de possession s'exprime en termes de rapport contenant-contenu. En c), *anlè* produit un effet de transfert d'affect. Le possesseur de *motè a* est affecté par la perte de *an pies*. *Motè a* est à son tour affecté par la perte d'un méronyme. La télicité de *anlè* établit une télicité d'affect. *Motè a* se conçoit aussi en localisation-recouvrement pour *an pies*. *Adan* et *anlè* nous indiquent que *an pies* appartient à *motè a*, et que la possession s'exprime en termes de localisation. Sans ce méronyme, *motè a* n'est pas fonctionnel. L'absence de méronyme met sous influence l'intégrité physique de l'holonyme. Ce concept de zone d'influence nous a permis de faire la différence entre simple localisation et fonctionnalité de localisation. L'approche cognitive associée à la grammaire des événements nous enseigne la relation entre temps et espace.

Une question demeure : Le sens métaphorique est-il dérivé du sens concret ? Si nous partons du principe que la métaphore est un fait récurrent en langue, nous devons poser que le sens concret existe en même temps que le sens dit métaphorique. Pour nous, il n'y a pas de subordination d'un sens sur l'autre. Le concret naît du métaphorique, le métaphorique naît du concret. Nous sommes dans la circularité. Un énoncé à valeur spatiale jouit de la même saillance linguistique qu'un énoncé à valeur métaphorique. Nous souscrivons à la pensée de FRANCKEL et PAILLARD (2007: 9 à 15) selon laquelle « chaque préposition a une identité qui se manifeste dans tous ses emplois, les sens attribués à une unité sont toujours le produit de l'interaction qui s'établit avec son cotexte, avec les termes qu'elle met en relation ». La pensée des auteurs précités fait écho à celle de FAUCONNIER (1991:231) qui stipule ce qui suit:

« Une expression de langue E n'a pas de sens en soi; elle a plutôt un potentiel de sens et c'est dans un discours complet en contexte qu'il y aura production et actualisation de sens ». Une expression est « génératrice de sens ».

Cette citation nous renvoie à la pensée de BRÉAL (1897) qui nous indique en quoi le « sens nouveau » et le « sens ancien » ne s'annulent pas réciproquement. L'approche cognitive nous enseigne la saillance du rapport cible-site. C'est ce rapport qui définit la valeur fonctionnelle des relations que les objets et les hommes entretiennent. Nous avons interrogé ce concept, et nous avons pu mettre en évidence le fait que l'analyse fonctionnelle elle-même peut remettre en cause les caractéristiques fondamentales des entités cible et site. Il nous plaît d'ajouter maintenant que l'ironie, l'humour sont des opérateurs qui peuvent aussi contribuer à installer dans le rapport cible-site des effets métaphoriques susceptibles de modifier les caractéristiques de ces entités cible et site. Considérons pour illustration de notre propos l'énoncé *I sé moun a néyé adan an vè dlo* (Il est personne à se noyer dans un verre d'eau). Le rapport contenant-contenu est établi par la relation cible-site. *Vè dlo* est contenant pour *I*. Ce rapport est détrimental. Il en va du sémantisme du verbe *néyé*. Il est évident que, fonctionnellement *I*, ne peut pas être contenu dans *vè dlo*. C'est le rapport de taille entre les entités qui nous l'indique. Par ailleurs, la quantité d'eau contenue dans le contenant n'est pas de nature à causer la mort par noyade de la cible. Ce rapport est inconcevable. Cet énoncé ne peut donc pas être interprété selon une approche géométrique simple. La métaphore nous ouvre la voie de l'interprétation. Nous sommes dans la conceptualisation de la faiblesse de personnalité. *I* se conçoit en personne qui se laisse abattre par la moindre difficulté. *I* est patient de sa modalité d'être. Cette modalité d'être est inconcevable tout comme le rapport cible-site. Le sémantisme de *néyé*, qui suppose l'inclusion totale de la cible dans le site, révèle la force de détrimentalité du site *I*. se laisse submerger par la moindre difficulté. Le choix de *dlo* est pertinent, car *dlo* n'est pas un cadre de vie intrinsèque pour les personnes. La difficulté se conçoit en verre d'eau dans lequel *I* ne peut pas survivre. La difficulté se conçoit en entité qui met à l'épreuve les capacités respiratoires et motrices de celui qui en fait l'expérience. Le concept de difficulté localise l'homme dans un milieu qui ne lui est pas intrinsèque. Ainsi, nous pouvons concevoir que l'homme n'est pas conçu pour affronter des difficultés. *Néyé adan an vè dlo* est inconcevable tout comme est inconcevable la faiblesse de personnalité de *I*. Nous sommes dans la grille d'expérience axiologiquement péjorative. La conceptualisation de la maladresse se réalise en langue créole par métaphorisation aussi. Cette métaphorisation s'accompagne d'humour et d'ironie tout comme la conceptualisation de la faiblesse de personnalité comme dans *I ka mantjé an léfan adan an koridó* (Il rate un éléphant dans un couloir). La connaissance partagée que nous avons du couloir et de l'éléphant nous indique que ce rapport cible -site est inconcevable. La maladresse de *I* dépasse les limites de

l'entendement. Elle est inconcevable. L'humour et l'ironie contribuent à l'expression de la limite dépassée. Le locuteur métaphore à partir d'une entité qui n'existe pas dans son milieu de vie. L'analyse de ces deux énoncés nous permet de dire que l'interprétation des énoncés n'est pas chose toujours aisée. L'interlocuteur doit faire preuve de vivacité d'esprit afin de ne pas rompre la fluidité de la situation pragmatique d'énonciation. Nous ne saurions passer sous silence la pensée de KERBRAT-ORECCHIONI (2006 : 237) :

« L'opération de décodage est un processus toujours aléatoire, et variable d'un sujet à l'autre (tel sous-entendu est-il véritablement inscrit dans l'énoncé? tel texte doit-il être lu métaphoriquement, ironiquement, ou pris « au pied de la lettre » ? Il est souvent impossible de répondre à de telles questions de manière univoque) ».

À partir de cette citation de KERBRAT-ORECCHIONI, nous pouvons poser que la pragmatique revêt une importance fondamentale dans l'interprétation des énoncés. Elle permet à l'interlocuteur de faire valoir la connaissance qu'il a du monde, du monde de son locuteur. C'est à ce prix que l'interlocuteur aura accès à la signification de l'énoncé, se distanciant du sens littéral. La prise en compte de la pragmatique est une donnée capitale pour l'analyse cognitive. C'est avec raison que CUENCA et HILFERTY (1999:94) insistent sur le concept de « semàntica enciclopédica ». Citons-les: « ...la semàntica no cabe en un diccionario: necesita como mínimo, toda una enciclopèdia ».

L'émergence de la subjectivité est une autre donnée fondamentale de l'analyse cognitive. Cette notion de subjectivité nous a permis à requalifier la notion de symétrie. Quand nous disons *Daniel ka pronmnen épi Ervé* (Daniel se promène avec Hervé), la subjectivité a placé *Daniel* en cible, et *Ervé*, en site. Cet énoncé n'est pas l'équivalent de *Ervé ka pronmnen épi Daniel*, car *Ervé site* n'est pas *Ervé cible*. Il en va de la subjectivité en langue. La subjectivité s'associe à l'iconicité diagrammatique, concept clé d'analyse cognitive. À partir de cet énoncé, nous proposons de faire valoir une différence entre grille d'action et grille d'expérience. Le sujet du verbe *ka pronmnen* est agent. Il incarne la grille d'action. Il est agent d'intentionnalité. Le régime de la préposition *épi* se conçoit en entité de grille d'expérience, en entité conditionnelle de l'action réalisée par le sujet sémantique du verbe. C'est le sujet sémantique qui est déclencheur et porteur du projet *ka pronmnen*. Nous aurons ainsi une opposition entre sujet sémantique et sujet syntaxique. Le sujet syntaxique est le compagnon du sujet sémantique, tout comme l'instrument est le compagnon de celui qui l'utilise. Le Corrélat d'intentionnalité est le compagnon du Sujet intentionnel. Nous empruntons ces deux

concepts à RUWET (1995:28-29). Toutefois, *Ervé* et *Daniel* font partie de la même catégorie des entités humaines animées. Ce sont ces arguments qui nous permettent de faire valoir les limites du concept de symétrie. Cette analyse nous amène à poser et comprendre aisément la différence cognitive qu'il y a entre symétrie et réciprocité. La préposition *épi* est un opérateur de réciprocité, et non de symétrie actancielle. Les deux entités partagent un même procès dans une hiérarchisation de statut cognitif. Iconicité et indexicalité sont les joyaux conceptuels de la cognition. Le *What and Where system* 'corrélé aux notions de *real world*' et de *projected world* nous révèle que la perception est une opération cognitive qui ne peut traduire qu'un aspect de la réalité.

L'approche cognitive nous a enseigné que l'absence de forme n'est pas absence de conceptualisation. La préposition \emptyset fait partie intégrante du système prépositionnel créole martiniquais. Par iconicité de distance qui se conçoit en rapprochement maximal des formes, la préposition \emptyset est révélatrice de lien conceptuel étroit. Les prépositions morphologiquement courtes *a, o, d, t* créent un fort rapprochement entre les entités qu'elles relient, et affichent une propension à la construction de la cohésion de syntagmes. Cette cohésion est révélatrice du lien conceptuel entre les formes. L'effacement de ces prépositions courtes a un effet sur la signification. C'est ainsi que *bwet a bonbon* (boîte pour bonbons) n'est pas *bwet bonbon* (boîte de bonbons).

L'analyse cognitive nous permet de noter la saillance de la personnification en langue. La préposition spatiale *an* en est un bel exemple quand elle s'applique à l'entité *món* (morne), comme dans *an ren món lan* (*dans les reins du morne*) (au milieu du morne), *an pié món lan* (*dans les pieds du morne*) (au pied du morne), *an tjè món lan* (*dans le cœur du morne*) (au bon milieu du morne), *an tet món lan* (*dans la tête du morne*) (en haut du morne). La personnification tient au fait que des méronymes corporels confèrent à *món*, entité non humaine, une description anthropomorphique. *Món* n'est pas une exception. Des objets qui font partie intégrante du quotidien de l'homme sont décrits de façon anthropomorphique. Nous pouvons citer les exemples de *tab* (table), *kabann* (lit), *chez* (chaise), *fotèy* (fauteuil), *boutèy* (bouteille). La liste n'est pas exhaustive. C'est la saillance de la métaphore dans la langue qui se manifeste de la sorte. Selon nous, la métaphorisation se conçoit comme capacité créative à nommer un domaine conceptuel par un autre proche de nous. Ce domaine conceptuel proche de nous n'est autre qu'un domaine de notre expérience incarnée. Il s'agit de notre propre corps.

Nous avons pu noter aussi que des auteurs non cognitivistes pouvaient avoir des analyses relevant de l'approche cognitive. À cela, rien d'étonnant. Réfléchir sur la langue nous conduit

logiquement à des analyses mettant en relation la pensée, le monde, le corps. FUCHS (2004: 3) renforce notre propos, et insiste sur le fait que les sciences cognitives ont pour point commun les liens entre langage, esprit et cerveau. Ainsi, la description géométrique et topologique n'a pas à s'effacer au profit de la description cognitive. Cette analyse géométrique est le prérequis de l'analyse cognitive en ce sens que les lois de la physique indiquent le rapport entre topologie-géométrie et fonctionnalité. L'exercice de paraphrase, générant des formes, nous a permis de déceler des intersections cognitives entre prépositions. Ainsi, la grammaire de la paraphrase et la grammaire cognitive se conçoivent en auxiliaires d'analyse des énoncés. Nous pensons que l'approche cognitive peut rendre plus performante l'action pédagogique appliquée à l'enseignement des langues naturelles en rendant fonctionnel l'apprentissage. Cela permettrait à l'apprenant de prendre de la distance vis-à-vis de l'apprentissage par cœur. L'expérience que nous avons des langues naturelles nous donne à penser que les systèmes prépositionnels de langues filles ne présentent pas toujours des analogies de conceptualisation. C'est précisément cet état de choses qui rend difficile l'apprentissage de l'emploi des prépositions par des apprenants de langues étrangères. Prenons comme exemple le verbe *révé* (rêver). En créole, nous disons *I révé mwen*. *Révé* est transitif direct. L'objet de *révé* est C.O.D. Conceptuellement, *révé* met l'esprit de son sujet en contact direct avec l'objet du rêve. L'iconicité diagrammatique nous le révèle. Le français dispose d'une autre conceptualisation du rêve. Nous dirons: « Il a rêvé de moi ». La préposition « de » relève du « mode de sélection lexical », tel que le conçoit MÉLIS (2003 : 28-29). Cela n'empêche pas que nous puissions concevoir « moi » comme origine du rêve de « Il ». « Moi » est à l'origine de l'activité psychique dont est patient « Il » dans son sommeil. Le rêve a toujours une cause. « De » établit un rapport indexical entre les entités qu'il relie. L'idée de « Moi » appartient à « Il » de façon imaginaire. L'espagnol va utiliser le comitatif comme l'indique la préposition « con »: « Soñó conmigo ». « Con » comme « de » relève du mode de sélection lexical. L'activité psychique du rêveur le met en comitativité avec l'objet de son rêve. L'activité psychique est un opérateur de comitativité construite par l'imaginaire. Le schème supérieur à ces trois conceptualisations, c'est la comitativité virtuelle qui se manifeste par des constructions différentes dans des langues filles. Des élèves créolophones produisent les énoncés suivants : a) « *Je t'ai révé hier* » ; b) « *Tu as rêvé ça dans ta tête* ». En a), il s'agit d'un calque de la construction française. C'est l'effet de la diglossie français-créole qui fait que les langues en contact s'affectent réciproquement. En b), nous avons un double effet de contact de langues. Nous retrouvons le calque acrolectal de l'énoncé a) augmenté d'un calque basilectal. Nous sommes en effet témoin de l'énoncé *Ou*

révé sa an tet ou (Tu as rêvé cela dans ta tête!). La langue créole fait apparaître le lien intrinsèque entre *révé* et *tet*. *Tet* est contenant pour *rev*. L'activité psychique *révé* a pour siège *tet*. Le calque basilectal est pragmatiquement site pour le calque acrolectal. Considérons, pour clore cet aspect des choses, la façon dont se conçoit en créole, en français, en espagnol et en anglais le concept d'habitude-routine. Quand nous disons *Mwen abitwé épi sa* (Je suis habitué à cela), la préposition *épi* laisse apparaître sa valeur de passivation même si la transformation *sa abitwé mwen* n'est pas concevable grammaticalement. Il en va de la valeur résultative de *Mwen abitwé* (Je suis habitué). En langue créole martiniquaise, la conceptualisation de l'habitude-routine fait émerger un rapport indexical logique entre comitatif et passivation. L'habitude est un compagnon qui fait de nous un patient, un dépendant de l'objet d'habitude-routine. Dans la paraphrase *Labitid mwen, sa* (Cela, c'est mon habitude), le rapport de possession vient exprimer le lien conceptuel étroit entre possesseur et possédé. Le possesseur est patient de son objet possédé « habitude ». En fait l'habitude le possède. La paraphrase de possession fait apparaître le lien de passivation que la préposition *épi* installe dans le sémantisme phrastique. La langue française par la construction « Je suis habitué à cela », nous invite à concevoir un rapport de contiguïté entre le patient d'habitude « Je », et « cela », objet d'habitude. La forme résultative fait du sujet patient « Je » le siège de l'état psychique d'habitude. Le schème cognitif de « à », c'est la contiguïté associée au trait de passivation. La préposition « à » est porteuse du trait « mouvement abstrait ». Cette télicité abstraite tient au fait que nous sommes enclins à nos habitudes. Par des structures syntaxiques différentes, la langue créole et la langue française nous permettent de concevoir un même contenu conceptuel pour l'habitude. Le contact de langues propre à la diglossie créole-français pousse des locuteurs à produire l'énoncé suivant : *Je suis habitué avec cela*. Il en va de l'intersection cognitive que les deux langues en contact développent dans la façon d'exprimer le concept d'habitude. La langue espagnole nous permet de découvrir un aspect complémentaire au niveau de la conceptualisation de l'habitude. Dans « *Estoy acostumbrado a eso* », l'emploi de l'auxiliaire « *estar* » nous indique que l'habitude est un comportement acquis par le sujet syntaxique implicite, « Yo ». L'habitude se conceptualise donc comme affectation de la modalité d'être du sujet. Le préfixe « a » de « *a-costrumbrado* » a la même valeur cognitive que la préposition « à » du français. Nous sommes dans la même conceptualisation que précédemment, avec, là aussi, une forme de construction spécifique. Par la préposition « to », dans « *I am used to it* », l'anglais exprime le fait que le sujet patient est enclin à son habitude. « To » exprime un mouvement abstrait. Nous sommes mus par nos habitudes. Nous voyons donc que l'apport de la grammaire cognitive est intéressant dans l'apprentissage des

langues étrangères, notamment en ce qui concerne l'apprentissage des prépositions. Grâce à cet apport, l'apprenant rend fonctionnel l'apprentissage par cœur. Les exemples de la conceptualisation du rêve et de l'habitude sont intéressants dans la mesure où ces deux concepts sont des concepts que nous pouvons qualifier de primitifs. Ainsi, les langues peuvent recourir à des constructions spécifiques pour exprimer des concepts primitifs. L'approche cognitive nous indique que la façon dont nous disons les choses peut être motivée. Parler n'est pas neutre. Parler, c'est prendre position. « Prendre position » est un concept qui relève de la spatialisation métaphorique. Parler ne se résume pas à un échange d'informations. Quand nous parlons, notre subjectivité se manifeste dans nos énoncés. C'est la prise en compte de la forme et de la signification. Transmettre un contenu d'information, c'est aussi transmettre un contenu conceptuel. Nous allons illustrer notre propos par une brève analyse qui nous permettra de mettre en regard les prépositions *pa* et *anlè* dans l'expression du trajet : a) *Nou ké viré pa menm chimen an* (Nous retournerons par le même chemin) / b) *Nou ké viré anlè menm chimen an* (Nous retournerons *sur* le même chemin). Le verbe *viré* régissant *pa* indique que le sujet effectue en sens inverse un trajet. *Viré* se conçoit donc en verbe intellectuel de réitération événementielle. Avec *pa*, le trajet est exprimé de façon canonique. *Menm chimen an* se conçoit en expérience spatiale réitérée. *Pa* nous focalise sur le lieu instrumental de trajet. C'est la direction de trajet qui est inversée. Avec *anlè*, la signification change. La télicité de cette préposition nous permet de concevoir l'étendue du trajet. C'est la valeur de recouvrement de *anlè* qui est saillante. Au niveau subjectif, le locuteur fait valoir avec *anlè* la perception anticipée qu'il a du trajet-retour. *Anlè* fonctionne en opérateur d'anticipation de trajet. Nous sommes dans la grammaire de la modalisation. La grammaire cognitive nous indique aussi que les concepts sont commutables. La conceptualisation de *lespri* en langue créole en est un bel exemple. Nous sommes témoins des deux énoncés suivants: a) *Dépi iè ou anlè lespri mwèn* (*Depuis hier tu es sur mon esprit*) (Depuis hier, je pense à toi); b) *Ou pa té an lespri mwèn* (*Tu n'étais pas dans mon esprit*) (Je ne pensais pas à toi). En a), *anlè* nous invite à concevoir *lespri* comme définissant un rapport télique de recouvrement entre cible et site. La mémoire est un concept télique. En b), c'est le rapport contenant- contenu qui est convoqué. *Lespri* est contenant pour *ou*. Cette variation de conceptualisation nous permet de dire que le contenant est support pour le contenu.

L'étude du prototype en langue créole, l'étude de la passivation en langue créole sont des perspectives ouvertes par notre travail. Concernant la passivation, nous avons mis en évidence l'existence d'un passif créole en *épi*. La grammaire cognitive nous enseigne que la passivation est un concept prégnant dans la cognition humaine. Dans *I pri adan an zatrap* (*Il est pris dans*

un piège) (Il est pris à un piège), nous ressentons bien l'effet de sens de passivation. Le contenant contraint les mouvements du contenu. La préposition *ant* est encline à exprimer la passivation comme dans *Mwen pri ant dé fé* (*Je suis pris entre deux feux*) (J'hésite entre deux alternatives).

Enfin, notre travail se veut être une humble contribution à l'étude de la créolistique. Cette contribution sera un outil précieux pour les étudiants en traductologie dans le contexte diglossique français-créole, créole-français. Traduire est un exercice difficile. Cet exercice est d'autant plus difficile quand il met en relation deux langues liées génétiquement qui s'affectent de façon réciproque. Cette affectation réciproque risque de rendre opaque le processus de traduction qui, selon DESCLEÉS (2003:7) « consiste à « déconstruire une représentation » construite à partir de la langue source, en faisant émerger à la conscience du traducteur les constituants élémentaires agencés dans les schémas reconstruits, puis à « reconstruire une nouvelle représentation » dans la langue cible, de façon à la synthétiser sous la forme d'un discours « traduit ». Cette citation nous donne à comprendre la difficulté que représente le processus de traduction en milieu diglossique français-créole, milieu dans lequel les emprunts de conceptualisation sont manifestes, et cela tout particulièrement au niveau des emplois des prépositions. En effet, comme nous le rappelle HELMY (1999:89),

« Les prépositions font partie des catégories d'éléments par lesquelles les langues se différencient très fortement même lorsqu'elles sont typologiquement très proches ».

Le processus de traduction est un concept qui relève du relativisme en linguistique. Nous renvoyons aux travaux d'ARSAYE (2004).

ANNEXE

CORPUS D'ANALYSE

Liv la anlè tab la.

Liv la anlè plato tab la.

Sòti an lapli a!

Sòti déwò an kay mwen an souplé! (Sors dehors dans ma maison, s'il te plaît !) (Sors de chez moi, je t'en prie !)

Sòti déwò an kay mwen an! (Sors dehors dans ma maison !) (Sors de chez moi !)

Sòti déwò ! (Sors dehors !) (Sors !)

Déwò ! (Dehors) !

Latè pa ka pòté'y (La terre ne le porte pas) (Il n'a pas les pieds sur terre).

I té an siel (Elle était aux anges).

Ni trop soley an chanm lan. Mwen cho ! (Il y a trop de soleil dans la chambre. J'ai chaud !)

Ni dlo an kay la (Il y a de l'eau dans la maison).

Nwè kon iè o swè (noir comme hier soir) (noir comme la dernière nuit).

Nwè kon kaka kochon (Noir comme les excréments du cochon).

Blan kon lanej (Blanc comme neige).

Blan kon koko grajé (Blanc comme la noix de coco râpée).

Blan kon diri (Blanc comme le riz).

I nwè kon dèmen o swè (Il est noir comme demain soir).

I ka manjé épi dwet li (Il mange avec ses doigts).

I ped tet li (Il a perdu la tête).

San dou ou sandou (sans sucré) (sans sucre)?

San trié / santrié (qui n'est pas trié) ; san pliché / sanpliché (sans épluché) (qui n'est pas épluché) ?

Sa sé an diri san trié (Ça, c'est du riz sans trier/ non trié) (Ça, c'est une affaire inextricable).

« Apporte- moi le livre ! » / Mennen liv la vini ba mwen !

« Emporte le livre ! » / Mennen liv la alé !

Avion an ka sirvolé légliz la / Avion an ka volé anlè légliz la.

I vlopé'y an bra'y.

Chez la ou asiz anlè'y la pouri. (La chaise tu es assis dessus est pourrie) (La chaise sur laquelle tu es assis est pourrie).

Chez la ou asiz la pouri (La chaise tu es assis est pourrie) (La chaise sur laquelle tu es assis est pourrie).

Masonn lan ou asiz anlè'y la wo (Le mur tu es assis dessus est haut) (Le mur sur lequel tu es assis est haut).

Boug la ou ka dòmi épi'y la bel (Le gars tu fais l'amour avec est beau) (Le gars avec lequel tu as des rapports sexuels est beau).

Li a ou ka dòmi a bel (Le lit tu dors est beau) (Le lit sur lequel tu dors est beau).

Boug la ou ka palé a bel (Le gars tu parles est beau). Le gars avec lequel tu es en relation est beau.

Moun lan ou té ka palé épi'y la sot (La personne tu parlais avec elle est sotté) (La personne avec laquelle tu parlais est sotté).

Boug la ou ka palé di'y la bel (Le gars tu parles de lui est beau) (Le gars dont tu parles est beau).

Moun lan ou té ka palé a sot (La personne dont tu parlais est sotté).

Fanm lan ou mayé a bel (La femme tu es marié est belle) (La femme que tu as épousée est belle).

Fanm lan ou mayé épi'y la bel (La femme tu es marié avec elle est belle) (La femme que tu as épousée est belle).

Fanm lan ou ka rété/dòmi épi'y la bel (La femme tu fais l'amour avec elle est belle) (La femme avec laquelle tu as des rapports sexuels est belle).

Zasiet la ou ka manjé a (L'assiette dans la quelle tu manges).

Zasiet la ou ka manjé adan'lan fêlé (L'assiette dans laquelle tu manges est fêlée).

Bol la ou mété fromaj la anba'y la bel (Le bol sous lequel tu as mis le fromage est beau).

Mwen ké alé san Jojo (J'irai sans Jojo).

I pran dépi sak, dépi rad épi i pati (Il prit et sac, et vêtements, puis s'en alla).

I pran ki sak, ki rad, épi i pati (Il prit sac et vêtements, puis s'en alla).

[...] *épi yo vòlè adan an moman tou sa i té ni anlè'y, ki sak-li, ki bijou'y, ki lajan'y* [...] et, dans un moment, on lui vola tout, et sac, et bijoux, et argent) (BARTHÉLÉRY 2008 :75) ; c),

I vwéyé ni manman, ni papa alé ponmnen (Il envoya et la mère, et le père sur les roses).

(Ou pran mwen pou frè mwen) (Tu m'as pris pour mon frère).

Fè sa ba mwen (Fais cela pour moi).

Loto a maté anba van an (La voiture s'est renversée sous le vent) (La voiture a été renversée par le vent).

Liv tala fet anba plim Daniel (Ce livre a été écrit sous la plume de Daniel).

Liv tala fet anba Daniel (Ce livre a été écrit sous Daniel).

Sé gras a Érik mwen rivé fè sa (C'est grâce à Éric que j'ai pu faire cela).

Sé poulapéti Érik mwen fè sa (C'est à cause d'Éric j'ai fait cela.)

Érik fè mwen fè an tambou (Éric m'a fait faire un tambour).

I rivé an prèmié, an dènié, an twazièm (*Il est arrivé en premier, en dernier, en troisième*) (Il est arrivé le premier, le dernier, en troisième position).

I rivé an dènié (Il est arrivé en dernière position).

I rivé dènié (*Il est arrivé dernier*) (Il est arrivé le dernier).

I pran moto a anlè mwen (*Il a pris la moto sur moi*) (Il s'est emparé de ma moto).

I pran moto a anba mwen (*Il a pris la moto sous moi*) (Il s'est emparé de ma moto).

I pran moto a an lanmen mwen (*Il a pris la moto dans mes mains*) (Il lui a ravi la moto).

Té ni moun épi moun (*Il y avait des gens avec des gens*) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens).

Sé dèyè moun ki ni moun (*c'est derrière des gens qu'il y a des gens*) (Il y a beaucoup, beaucoup de gens).

Té ni moun anlè moun (*Il y avait des gens sur des gens*) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens).

Misié ka li liv anlè liv (*Il lit livre sur livre*) (Il lit beaucoup, beaucoup de livres).

Sòti déwò an jaden ! (*Sors dehors dans le jardin*) (Va dans le jardin !)

Sòti an jaden an ! (Sors du jardin !).

Chal épi Sonson, kon pres tout sé moun-tala, té konnet la (Charles et Sonson, comme presque toutes ces personnes, connaissaient les lieux (BARTHÉLÉRY 2008 :31).

Man Emil té rivé fré kon an woz (Madame Emile était arrivée fraîche comme une rose BARTHÉLÉRY 2008 :73).

Mwen pa lé'w pou konbos mwen, mwen pa lé'w kon rival mwen (Je ne veux pas de toi comme concubine, je ne veux pas de toi comme rivale (chanson populaire de Lasotè).

I pati Pari (il est parti à Paris).

I pati pou Pari (Il est parti pour Paris).

I pòté mango ba Daniel (Il a apporté des mangues pour Daniel).

Nou ka wè Senklisi a klè jòdi a (*Nous voyons Sainte-Lucie à clair aujourd'hui*) (Nous voyons Sainte-Lucie avec clarté aujourd'hui).

Kaw la pati a vid (*Le bus est parti à vide*). (Le bus est parti vide).

Yo ka fè zafè yo an gran (*Ils font leurs affaires en grand*) (Ils ne se cachent pas).

Danmié pou bon (*Damié pour bon*). (Damié sérieux) (Expression traditionnelle martiniquaise).

Sa'w fè di bon ? (Qu'as-tu fait de bon ?)

Live moèn endidans sac ous (My book is (in) your bag), (Mon livre est dans ton sac) (THOMAS 1869:69-70).

Ous vlé gañèn you chapeau ba moèn ? (Do you wish to buy a hat for me? i.e. to save me the trouble of going myself).

Tempouie gañèn you chapeau pou moèn (Pray buy me a hat for (my use). THOMAS 1869:109).

Nou pas sòti nans bois. « We are not come from the woods ».

Dan mon tan, té i di sa (De mon temps, on disait cela).

Dan la ger, sa lété mizèr (Pendant la guerre, c'était la misère).

Ki sava anlèr la Roche Sainte (Il monte à la Roche Sainte). CELLIER (1985:106) (créole de la Réunion).

Mwen opéré épi Doktè X (J'ai été opéré par le Docteur X).

I konfésé épi labé Y (Il a été confessé par l'abbé Y).

I pran kouto a koupé pen an (Il a pris le couteau couper le pain, (Il s'est saisi du couteau afin de couper le pain).

Voyé on/an ti lajan anlè nou et Voyé on/an ti lajan ba nou (Envoie un petit argent sur nous/ envoie un petit argent pour nous) (Envoie-nous un peu d'argent). BERNABÉ (1983: 1211).

Sé épi machin anmwen i koud rob a li. (C'est avec ma machine elle a cousu sa robe) (C'est avec ma machine qu'elle a cousu sa robe) ; *I pwan kouto la koupé vyann la* (Il a pris le couteau couper la viande) (Il s'est saisi du couteau afin de couper la viande). HAZAËL-MASSIEUX G. (1989 :205).

An portab i toujou adan ! Sé sa ki fè sa. (Un portable il est toujours dedans ! C'est cela qui a fait ça). (C'est qu'il est toujours accroché à un portable !)

An pantalon mwen té ka antré adan ! (Un pantalon j'entrais dedans !)(Ce pantalon, il était à ma taille !)

« *Il a donné Alain un coup de poing dans la tête* ».

An loto mwen monté abó ! (Une voiture je suis monté à bord !)(Cette voiture, j'y suis monté !)

GOUGENHEIM (1939 :277-325).

« Il vient à Lille » / « Il vient de Lille ».

« Être à table /être sur la table » Je parle à Paul » / « Je parle de Paul ».

« Napoléon resta plusieurs jours à Moscou » / « Napoléon resta plusieurs jours sous Moscou ».

« Je suis passé à Paris » / « Je suis passé par Paris ».

« Aller à Strasbourg par Nancy ».

« Il va à Paris » / « Il marche vers Paris ».

Jaden an, Piè ka dòmi adan (Le jardin, Pierre dort dedans) (Dans le jardin, Pierre y dort).

Nou té ka manjé anlè menm tab la (Nous mangions sur la même table). (Nous mangions à la même table).

I ka véyé mwen an tou lapot la (Il me surveille dans le trou de la porte). (Il m'épie par le trou de la serrure).

I toujou anba lopsion moun (Il est toujours sous l'option de quelqu'un) (Il est toujours sous l'emprise de quelqu'un).

Bondié, mété mwen asou lopsion 'w ! (Bon Dieu, mets- moi sur ton option !)(Bon Dieu, garde-moi sous ta protection !)

Jojo soukwé lanmen Alen (Jojo a secoué la main d'Alain) (Jojo a ravi à Alain sa femme).

I ni an bel lanmen tanbou (Il a une belle main de tambour) (Il joue bien au tambour).

Mwen ! Man pa jen pran pies men kon sa épi misié-a asou sa (Moi, je n'ai jamais eu l'occasion de parler avec lui de cette affaire). BARTHÉLÉRY (2008 :221).

Ti manmay la ka mandé lanmen (L'enfant demande la main) (L'enfant demande de l'aide).

Mwen an danm (Je suis en dame) (Je suis au travail).

Viré fè'y ! (Retourne, fais-le!) (Fais-le de nouveau !)

Fè'y ankò (Fais-le encore !)(Fais-le à nouveau !)

Viré fè'y ankó ! (Refais-le encore !)

reté dix ans san vou tourné vini (HAZAËL-MASSIEUX M. C., 2008 : 115).

Nou té ka fè pa lanmè lè nou té lé rivé Chelchè pi vit (Nous faisons par la mer quand nous voulions arriver plus vite).

Lè ou ka antré andidan Lamanten pa laéwopó, ou pa ka djè ped tan (Quand tu entres dans le Lamentin par l'aéroport, tu ne perds guère de temps) (Quand on entre dans la ville du Lamentin par l'aéroport, on ne perd guère de temps).

San koulè pa nen'y, pa zorèy li lè i sòti an lanmè a (Du sang a coulé par son nez, par ses oreilles quand il est sorti dans la mer) (Quand il sortit de l'eau, du sang lui coula par le nez, par les oreilles).

d) ([...] ek yo té ka ridésann pa lot tou-a. ([...] et ils redescendaient par l'autre trou) BARTHÉLÉRY 2008:166).

Té ni échanj ant sé moun tala pa lakanpàn (Il y avait des échanges entre ces gens par la campagne).

Mwen gadé, mwen kouté lézansien ek mwen éséyé rifè tou sa yo té ka fè. Sé paw la mwen rivé fè an tanbouyé (J'ai regardé, j'ai écouté les anciens et j'ai essayé de refaire tout ce qu'ils faisaient. C'est ainsi que je me suis fait tambourinaire).

g) Zéklè a antré pa finet la épi i kléré tout andidan chanm lan (L'éclair est passé par la fenêtre et a illuminé la chambre).

Nou pasé Chelchè (Nous sommes passés à Schœlcher).

Nou pasé pa Chelchè (Nous sommes passés par Schœlcher).

Nou rivé Chelchè pa lanmè (Nous sommes arrivés à Schœlcher par la mer).

Pa lanmè, nou rivé Chelchè (Par la mer, nous sommes arrivés à Schœlcher) (C'est par la mer que nous sommes arrivés à Schœlcher).

Nou fè pa senmitjè (Nous avons fait par le cimetière).

/ Nou fè pa senmitjè a (Nous avons fait par le cimetière).

Mwen préférè fè pa littoral la. Pa littoral la, i ni plis bagay diféran pou wè. Ou ni lanmè a. Ou ka travèsè pliziè komin. Ou pé achté pwason fré, si 'w lé. Mé, pa latras, yen ki bwa épi viraj. (Je préfère passer par le littoral. Par le littoral, il y a plus de choses différentes à voir. Tu as la mer. Tu traverses plusieurs communes. Tu peux acheter du poisson fraîchement pêché, si tu veux. Mais, par la trace, il n'y a que forêt et virages).

Vomié nou pran bato. Pa lanmè, sé timanmay la ké pé wè Martinik o lwen. Yo ké pé dékouvè prop péyi yo. Yo ké pé wè Sentlisi douvan yo. Voyaj la pa trop long ; si 'y ni moun ki malad, nou ké rivé vit. (Il vaut mieux prendre le bateau. Par la mer, les enfants voient la Martinique au loin. Ils pourront découvrir leur propre pays. Ils pourront voir Sainte-Lucie devant eux. Le voyage n'est pas trop long. S'il y a un malade, nous arriverons vite).

Nou pasé a goch pou rivé Chelchè (Nous sommes passés à gauche pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé a goch pou rivé Chelchè. (Nous sommes passés à gauche pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé a goch senmitjè pou rivé Chelchè. (Nous sommes passés à gauche du cimetière pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé pa senmitjè a, a goch, pou rivé Chelchè. (Nous sommes passés par le cimetière, à gauche, pour arriver à Schœlcher).

Nou pasé pa a goch.

Sa a goch (C'est à gauche) (C'est risqué).

San koulé pa nen'y, pa zorey li. (Du sang s'écoula par son nez, par ses oreilles).

Let pókó sòti an nen'w, ou ja lé i koulé an pié'w. (Le lait n'est pas encore sorti dans ton nez, tu veux déjà qu'il coule dans tes pieds) (La morve ne t'a pas encore coulée du nez que, voilà que tu veux qu'elle te coule aux pieds) (Chaque chose en son temps). (Maxime créole martiniquaise).

Kriyè kalenda té ka chanté an nen. Sé té kongo. Sé kongo ki pòté sa. (Les chanteurs de kalenda chantaient dans le nez. C'étaient des Congos. Ce sont les Congos qui ont porté cela) (Les chanteurs de Kalenda chantaient d'une voix nasillarde. Ils venaient du Congo. C'est un héritage du Congo).

Timanmay la voras pasé di ki sa. I ka jis manjé pa nen. (L'enfant est vraiment vorace. Il mange même par le nez).

Yékrik ! Yékrak ! Mésiézédam, istwa la mwen ké rakonté zot la, ka pasé adan an péyi éti chien ka kaka pa djel ek rapé pa latjé. (Et cric ! Et crac ! Mesdames et Messieurs, cette histoire que je vais vous raconter se passe dans un pays où les chiens font caca par la gueule et aboient par la queue).

Mwen asisté rat la. I pasé pa ti tou tala ; lè i rivé pasé, i kouri, i pasé adan tala flap (J'ai observé le rat. Il passa par ce petit trou ; après y être parvenu, il courut et passa par cet autre trou sans difficulté).

Ni an tou an masonn lan (Il y a un trou dans le mur).

Masonn la ni an tou adan'y (Il y a un trou dans le mur) ; (Le mur est percé d'un trou).

I an djol tou a (Il est dans la gueule du trou) (Il est à l'article de la mort).

I pasé (Il est passé) (Il est mort).

I anni tounen tet-li fap... (Il tourna la tête rapidement...) (BARTHÉLÉRY 2008 :31).

An lidé pasé an tet mwen / Une idée m'est passée par la tête.

I ka fè sa ki ka pasé pa tet li. (Il fait ce qui passe par sa tête)(Il fait à sa tête).

« Cette idée est passée dans ma tête, je l'ai suivie ».

Mwen kouté, mwen gadé lézansien. Sé paw la mwen rivé fè an tanbouyé (J'ai écouté, j'ai regardé les anciens. C'est ainsi que je me suis fait tambourinaire).

I kouyon pa méchansté (Il est couillon par méchanceté) (Il est vraiment couillon).

Té ni moun pa méchansté (Il y avait des gens par méchanceté) (Il y avait beaucoup, beaucoup de gens).

I ka pran fanm pa fent (Il prend les femmes par feinte) (Il utilise des moyens surnaturels pour abuser des femmes).

I fè sa pa espré (Il a fait cela par exprès) (Il l'a fait exprès).

Nou tjuiyi mango pa grap (Nous avons cueilli des mangues par grappes) (Nous avons cueilli beaucoup, beaucoup de mangues).

[...] ou té ka wè yo ka rivé pa grap pou pran tach-yo ([...] on les voyait arriver, aussi nombreuses qu'elles étaient, pour se mettre au travail) (BARTHÉLÉRY 2008:165).

I bel pa méchansté (Elle est belle par méchanceté) (Elle est vraiment belle).

Té ni moun pa méchansté (Il y avait des gens par méchanceté) (Il y avait beaucoup de gens).

Mwen wè'y an finet la (Je l'ai vu à la fenêtre).

Mwen wè'y pa finet la (Je l'ai vu par la fenêtre).

Otan an finet la, mwen wè'y (De la fenêtre, je l'ai vu).

Otan pa finet la, mwen wè'y (Par la fenêtre, je l'ai vu).

Mwen wè'y otan an finet la (Je l'ai vu à la fenêtre).

Mwen wè'y otan pa finet la (Je l'ai vu par la fenêtre).

Rat la pasé pa anba chez la (Le rat est passé par-dessous la chaise).

Avion an ka volé pa anlè kay la (L'avion vole par-dessus la maison).

I pa koté Chelchè (Il est du côté de Schœlcher).

I pa anlè kay la (Il est par-dessus la maison).

Mwen wè'y pa anba kay la. (Je l'ai vu par-dessous la maison).

Nou pèsivwè'y pa bò téren foutbol la (Nous l'avons aperçu aux environs du terrain de football).

Mwen wè'y pa asou Chelchè (Je l'ai vu du côté de Schœlcher).

Aló, sé pa menm an moun pa asou isi (Ainsi, ce n'est même pas quelqu'un des environs)
BARTHÉLÉRY 2008 :139).

Chat la pasé pa anba tab la. (Le chat est passé par-dessous la table).

Chat la pasé pa, mwen di'w, anba tab la. (Le chat est passé par-, je vous dis, dessous la table)

Chat la pasé, mwen di'w, pa anba tab la (Le chat est passé, je vous dis, par-dessous la table).

Anlè kay la plen fèy (Sur la maison est rempli de feuilles) (Il y a beaucoup de feuilles sur la maison).

Dèyè loto a plen labou (Derrière la voiture est rempli de boue) (L'arrière de la voiture est rempli de boue).

Anba kabann lan plen lapousiè (Sous le lit est rempli de poussière) (Il y a beaucoup de poussière sous le lit).

Pwason an ka najé pa adan dlo a (Le poisson nage par-dessous l'eau)

An lidé pasé pa adan tet mwen (Une idée est passée par dans ma tête).

An lidé an tet mwen / An lidé pasé pa tet. (Une idée est dans ma tête. Une idée est passée par ma tête).

Loto a pasé pa an mitan chimen an (La voiture est passée par au milieu du chemin).

Douvan jou (Devant jour) (À l'aube).

Avan mel (Avant les merles) (À l'aube).

Lè i té pa koté dizè, ou anni wè moun rivé (Quand il était dix heures environ, nous avons vu arriver des gens) ;

Bus la ké démaré pa bò sizè-d-maten. (Le bus démarrera vers six heures du matin).

Nou fè sa an dézè-d-tan pa la (Nous l'avons fait en deux heures à peu près).

Kochon an té ka pézè dan lé san tjilo pa la (*Le cochon pèse dans les cent kilos par-là*) (Le cochon pesait cent kilos à peu près).

Mwen té ni dan lé dizan lè granpapa mwen mó (*J'avais dans les dix ans quand mon grand-père est mort*) (J'avais dix ans à peu près à la mort de mon grand-père).

Yo tjenbé'y pa lapo fes an won an (On l'a tenu par la peau des fesses dans le cercle).

[...] tiré sésé'y pa bra, ek i chapé red kon an pitjet ([...] tira sa sœur par le bras, et s'en alla droit comme un piquet) BARTHÉLÉRY 2008:31).

[...] tiré'y pa manch, épi i di'y an zorèy [...] ([...] le tira par la manche, et lui dit à l'oreille [...]) (BARTHÉLÉRY 2008:33).

Mwen tjenbé'y an kou (*Je l'ai tenu dans le cou*) (Je l'ai tenu par le cou).

Mwen tjenbé'y pa kou (Je l'ai tenu par le cou).

Gad kann-lan té doubout dèyè yo ka tjenbé yo pa kolé (Le gardien du champ de cannes était debout derrière eux, et les tenait par le collet (BARTHÉLÉRY 2008 :152).

Mwen pran kaswol la pa manch (J'ai saisi la casserole par le manche).

Mwen tjenbé kaswol la an manch.

Pa lévé tab la pa la ! Pran'y pa isi a pi to! (Ne soulève pas la table en la saisissant de ce côté! Saisis-la ici plutôt !)

Adan granson, ou ka désann pa do. Ou ka alé pa fes. (Lors le granson, on descend la pente de dos. On se déplace à reculons).

Piébwa a ka pouri pa anba (L'arbre pourrit par le bas).

Mwen ja ka mi pa fes kon an mango zéfirin (*Je mûris déjà par les fesses comme une mangue (zéphyrine)*) (Les années se font sentir).

Lafet la ké koumansé épi an kous (La fête va commencer par une course).

Bef la ka manjé sé fig la pa dé (Le bœuf mange les bananes deux par deux).

Nou té ka monté sé mach la a dé pa dé (Nous montions les marches à deux, par deux).

Mwen ka démonté'w dwel pa dwel (Je te démonte douvelle après douvelle).

I koupé sé piébwa a yonn pa yonn (Il a coupé les arbres un à un).

I koupé pié mango a branch2 apré branch1 (Il a coupé le manguier branche après branche).

Yo té kon fonmi asou pó'a, ka vansé épi chay-yo asou tet-yo, yon dèyè lot (Elles étaient comme des fourmis sur le pont, avançant avec leur charge sur la tête, l'une après l'autre) (BARTHÉLÉRY 2008 :165).

Pasé pa isi! (*Passez par ici!*)

Palayi, palaya (Par ici, par-là).

Chak chaj-la, plen chabon, té ka fè oliwon karant tjilo (Chaque charge, remplie de charbon, pesait environ quarante kilos) (BARTHÉLÉRY 2008 :165).

Za ni oliwon pasé sis lanné di sa (Il y a environ plus de six ans de cela) BARTHÉLÉRY (2008 :100).

Las tounen viré, ni an lè ou ké rivé (Après maintes et maintes tentatives, tu finiras par réussir).

I ka fè karant tjilo apipré (Il pèse à peu près quarante kilos).

I ka fè oliwon karant tjilo (Il pèse autour de quarante kilos).

I ni dé mwa apipré, man pa té rété let ankó pou ba'y tété (Il y a à peu près deux mois, je n'avais plus de lait pour l'allaiter) (BARTHÉLÉRY 2008 :139).

I ni apochan karant tjilo (Il pèse quarante kilos à peu près).

Kochon an ka fè bata san tjilo (Le cochon fait bâtard cent kilos) (Le cochon pèse cent kilos environ).

I ka kouri fò (Il court fort) (Il court vite).

I ka kouri fò (Il court fort) (Il court vite).

Ni moun alantou mwen (Il y a des gens autour de moi).

Ni moun alantou kay la (Il y a des gens autour de la maison).

Nou ké palé alantou lajènes (Nous parlerons autour de la jeunesse).

Kiles ou ka chwézi alantou yo (Lequel d'entre eux choisis-tu ?)

Lafiev la monté a karant (la fièvre est montée à quarante).

Lafiev la viré désann a trantuyuit (La fièvre est redescendue à trente-huit).

Granpapa mwen mò a katrèvendizan (Mon grand-père est mort à quatre-vingt-dix ans).

Fòk nou pati a dézè fann (Il nous faut partir à deux heures pile).

Nou fè sa a senk (Nous avons fait cela à cinq).

Nou rivé a katrè apipré (Nous sommes arrivés à quatre heures à peu près).

Yo blésé'y a kout kouto (On l'a blessé à coups de couteau).

Yo blésé'y épi an kouto (On l'a blessé avec un couteau).

yo asonmé'y a kout baton (... on l'a assommé à coups de bâton) (BARTHÉLÉRY 2008 :75).

Yo blésé'y épi senk kout kouto (On l'a blessé à cinq coups de couteau).

I vini a chouval (Il est venu à cheval).

I vini épi chouval li (Il est venu avec son cheval).

Yonn a lot, yonn épi lot (L'un porte attention à l'autre, l'un est solidaire à l'autre).

I tonbé a jounou douvan mwen pou mandé mwen padon (Il est tombé à genoux devant moi pour me demander pardon).

Nou rivé a dézè (Nous sommes arrivés à deux heures).

Nou ké rivé a dézè (Nous arriverons à deux heures).

Nou ké rivé pou dézè (Nous arriverons pour deux heures).

Lafiev la monté jis a karant (La fièvre est montée jusqu'à quarante).

Fasil a fè (Facile à faire) / *Difisil pou fè* (Difficile à faire).

Bet a fè (*bête à feu*) (luciole), *bet a kòn* (*bête à cornes*), *bet a mil pat* (*bête à mille pattes*)(scolopendre), *bwet a sik* (*boîte à cirque*)(individu agité), *bwet a bonbon* (boîte pour les bonbons), *djab an bwet* (*diable en boîte*)(personne agité), *tanbou anba bra* (*tambour sous le bras*)(tambour d'aisselle), *tanbou di bas* (tambour qui accompagne), *fè a chouval* (fer à cheval), *mouch an miel* (*mouche à miel*)(abeille).

Quante vou voir barbé à camarade à vou prendre di fé, n'a pas jamais soufflé su li, metté diau à su li (Quand vous voyez la barbe de votre camarade prendre feu, ne jamais souffler dessus, arroser-la d'eau). HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008 : 375).

Moun tala sé an bet anni pié (C'est une personne désagréable).

Sé chouval-la té ka pati douvan lafet- la, yo té ka monté jik an kwazé la Trase-Gwo-Mòn (Les chevaux partaient devant la fête, ils montaient jusqu'à la croisée entre la Tracée et le Gros Morne) (BARTHÉLÉRY 2008 : 36)...

Apré lanmes, apré tout moun fè lantoun tou sa ki ni, tout moun té ka pati an défilé jik adan an ti kay ki pa té two lwen, tanbouyé an tet (Après la messe, après que tout le monde a fait le tour de ce qu'il y a, tout le monde partait en défilé jusque dans une petite maison qui n'était pas trop loin, tambourinaire en tête) (BARTHÉLÉRY 2008 : 29- 30).

Yo té la pou jik jou (Ils restaient là jusqu'au lever du jour) (BARTHÉLÉRY 2008: 30).

Avan i kité lakay- li, dépi lavèy, i té ka ba soulié'y siraj Boskaf jik anba plat soulié-a (Avant de quitter chez lui, depuis la veille, il lustrait ses chaussures jusqu'à la semelle) (BARTHÉLÉRY 2008 : 30).

[...] *épi man pa janmen wè'y jik jòdi* ([...] puis, je ne l'ai jamais revu jusqu' à aujourd'hui) (BARTHÉLÉRY 2008: 131).

Mwen pé atann ou jiska dèmen (Je peux t'attendre jusqu'à demain).

Nou té ja rivé jik Senpiè ka alé (Nous étions déjà arrivés jusqu'à Saint Pierre).

Dlo monté jik owa tété mwen an kay la. Mwen wè lanmò mwen (L'eau est montée jusqu'au ras de mes seins dans la maison. J'ai vu ma mort).

Jik lanmes, yo té ka alé épi'y (Ils allaient même à la messe avec elle) (BARTHÉLÉRY 2008: 246).

Mwen jik konprann ou pé té ké vini ankò (J'ai même cru que tu ne viendrais plus).

Ki manniè ? Zot sòti jik Mòn Pwayé vini wè kous chouval (Comment ? Vous sortez jusqu'à du Morne Poirier afin de venir voir une course de chevaux) (BARTHÉLÉRY 2008 : 33).

An zorey li, té ni dé bel zanno klou ki té ka pann jik anlè zépol li (À ses oreilles, il y avait deux beaux anneaux à clou qui lui pendaient jusqu' aux épaules) (BARTHÉLÉRY 2008 : 19).

I rivé Chelchè (Il est arrivé à Schœlcher).

I rivé jik Chelchè (Il est arrivé jusqu' à Schœlcher).

Sé esklav la rivé Matnik (Les esclaves sont arrivés en Martinique).

Daniel alé achté mango ba Pol Chelchè (Daniel est allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

Jik Daniel alé achté mango ba Pol Chelchè. (Même Daniel est allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

Daniel jik alé achté mango ba Pol Chelchè (Daniel est même allé acheter des mangues pour Paul à Schœlcher).

Daniel alé achté jik mango ba Pol Chelchè (Daniel est allé acheter même des mangues pour Paul à Schœlcher).

Daniel alé achté mango jik ba Pol Chelchè (Daniel est allé acheter des mangues même pour Paul à Schœlcher).

Daniel alé achté mango ba Pol jik Chelchè (Daniel est allé acheter des mangues pour Paul jusqu'à Schœlcher).

Jik Chelchè Daniel alé achté mango ba Pol ?

Jik Chelchè Daniel alé achté mango ba Pol, i (wi)!

Sé jik Chelchè Daniel alé achté mango ba Pol.

Mwen ki mwen, man jik pran pè (J'ai même eu peur, moi).

Mwen rivé atè Chelchè (Je suis vraiment arrivé à Schœlcher).

Mwen rivé jik atè Chelchè (Je suis arrivé jusqu'à vraiment Schœlcher).

Sé larmé a monté jik pa anlè mòn lan (Les militaires sont montés jusque par-dessus le morne).

Jik dèyè do Bondjé (Expression créole martiniquaise).

Chinta petit moment enba pié jansmin (Assis un petit moment sous un jasmin) HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008 :108).

I anba an gropwel tòsadé. (Il est sous un gros chagrin)(Il est en proie à un gros chagrin).

I ni an gropwel anlè'y (Il a un chagrin sur lui).

Pol anba lopsion madanm li. I pa adan ayen. (Paul est sous la domination de sa femme. Il n'assume aucune responsabilité).

I pa chapé anba maladi a (Il n'a pas échappé à la maladie).

I ka bay anba (Il dépérit).

Dlo a désann. Dlo a fè anba (Le niveau de l'eau est descendu). Le niveau de l'eau a diminué.

Mété sa anba plat pié'w épi alé douvan (Foule cela du pied et va de l'avant !)

Mwen pa janmen wè moun ki anba kon tifyet Man A (Je n'ai jamais vu de personne aussi hypocrite que la fillette de Madame A).

Man swiv li anba kann lan san i wè mwen (Je l'ai suivie dans le champ de cannes sans qu'elle ne me voie) BARTHÉLÉRY (2008:133).que la fillette de Madame A).

I té ké sòti anba kann lan (Elle sortirait de cette activité, la canne) BARTHÉLÉRY (2008:166).

[...] pou sòti anba maframé a, té ni an patjé ki té ké fè nonm kouyonnen yo ([...] pour sortir de cette activité, il y avait beaucoup de femmes qui se feraient couillonner par les hommes [...]) BARTHÉLÉRY (2008 : 167).

Mon fi, an antré anba an bel nana (Mon fils, tu t'es mis dans de beaux draps).

Mwen pa ka wè ayen anba fènwè a (Je ne vois rien dans la noirceur).

Man swiv li anba kann lan san i wè mwen (Je l'ai suivie dans le champ de cannes sans qu'elle ne me voie).

Mwen pa ka wè ayen anba fènwè a (Je l'ai suivie dans le noir).

Boug la fè'y pasé anba an tab (*Le gars l'a fait passer sous une table*) (Le gars l'a humilié).

Fè an bagay anba tab (Faire quelque chose sous cape).

Pou an ti klou wouyé ki té rantré anba plat pié'y (À cause d'un petit clou rouillé qui lui était entré sous la plante du pied.) BARTHÉLÉRY (2008 : 66).

Moustik la ka antré anba moustiker la épi i ka volé tout andidan' y. (Le moustique entre sous la moustiquaire et vole à l'intérieur de la moustiquaire).

Sé anba pié mwen pa ka éklò (C'est sous mes pieds que les pas éclosent).

Lè dlo a ka sòti anba tè kon sa, i ka glasé dan'w (Quand l'eau sort de terre, elle vous glace les dents).

I koukou anba sé timanmay la (Il est épuisé par les enfants).

I étik anba sé timanmay la (Il est épuisé par les enfants).

I élijé anba sé timanmay la (Il est agacé par les enfants).

I pèkli anba travay (Il est perclus de travail).

Moun ka najé anba dlo. (Les gens nagent sous l'eau).

Pwason ka najé an dlo. (Les poissons nagent dans l'eau).

Touché a ki anba bef la ka chanté ba bef la ; ta a ki anlè'y la ka anni réponn li (Le toucheur qui est à gauche du bœuf chante pour le bœuf, celui qui est à droite du bœuf ne fait que lui répondre).

Difé a tro fò anlè viann lan (*Le feu est trop fort sur la viande*) (La chaleur du feu est trop intense pour la viande).

Anba jouk ; anba fèy'(sous le joug ; hypocrite).

Zot ka maché anba lapli a konsa ; ek lékol ka viré pran talè. (Vous marchez sous la pluie ; et l'école recommence bientôt).

[... Janba an gwo lapli kip a ka fini pies (...)] sous une pluie diluvienne qui ne cesse pas (BARTHÉLÉRY 2008 :66).

Lapawol ké pri pa M.B. (La parole sera prise par B.H).

Sé an liv ki matjé pa B.H (C'est un livre écrit par B.H).

Mòso tala chanté pa R.B. (Ce morceau est chanté par R.B.).

Yo anlè Chelchè ka alé (Ils sont sur Schœlcher en allant) (Ils ont largement dépassé Schœlcher).

Nou tonbé anlè an zo (Nous sommes tombés sur un os).

I ka fè lentérsan anlè mwen (Il fait l'intéressant sur moi). (Il me snobe).

I ka fè servo anlè mwen (Il fait du cerveau sur moi) (Il cherche à me tromper).

Ou lésé chans ou pasé anlè 'w ! (Tu as laissé ta chance passer sur toi) (Tu n'as pas saisi ta chance).

[...] é sé poutji i té fè présion asou sè'y [...] ([...] et c'est pourquoi il avait fait pression sur sa sœur [...]) (BARTHÉLÉRY 2008 :76).

Mété dé anlè/asou 'y (Mettez deux sur cela) (Ajoutez- en deux !).

Yo kritjitjé Alen asou sa i di ya (On a critiqué Alain sur ce qu'il a dit).

Ou ké las palé anlè bagay ou pa konnet (Tu arrêteras de parler de choses que tu ne connais pas).

Mété dé mango anlè 'y ba mwen ! (Ajoutez deux mangues pour moi!)

C. té ka fimen sigaret asou sigaret. (C. fumait cigarette sur cigarette).

Mwen ka alé asou dènié enfòmasyon tala (Je pars sous cette dernière information) (Je vous quitte après cette dernière information).

Anlè menm balan an, nou palé yo di l'obésité et lé MST (Sur le même élan, nous leur avons parlé de l'obésité et des MST).

« My plants all died on me ». (TALMY (2003 :90).

Mal dan an lèvé anlè mwen (Le mal de dent s'est levé sur moi). (Mon mal de dent s'est réveillé).

Mal dan an lèvé dèyè mwen (Le mal de dent s'est levé derrière moi). (Mon mal de dent s'est réveillé).

Mal dan an lèvé an kò mwen (Le mal de dent s'est levé dans mon corps). (Mon mal de dent s'est réveillé).

Man Tolan tonbé asiz asou an chez blo (Madame Tolan est tombée assise sur une chaise) (BARTHÉLÉRY (2008 :194).

Andidan 'y, té ni dé gwo woch pou moun pé asiz anlè yo (À l'intérieur, il y avait deux grosses roches qui faisaient office de sièges) (BARTHÉLÉRY 2008 :135).

I wè lé sénatè kon yo té ka kriyé yo, asiz asou ban yo, ka diskité politik (Il a vu les sénateurs, c'est

ainsi qu'on les nommait, assis sur leur banc, discutant de politique). (BARTHÉLÉRY 2008 :111).

[...] *té ni plen finet té ka bay asou lari.* ([...] il y avait beaucoup de fenêtres qui donnaient sur la rue)
BARTHÉLÉRY (2008 :25).

Asou manniè ou ka bavé anlè timanmay- tala, man bien kwè ou pri (*Sur la manière que tu baves sur cette enfant, je crois bien tu es pris*) (Vu la façon dont tu salives en regardant cette enfant, je crois bien que tu en es amoureux) BARTHÉLÉRY (2008 : 32).

Nou ké maché asou tanbou a pou rivé (Nous nous déplacerons en fonction du son du tambour pour arriver).

Asou londè'y, mwen kwè sé an ókidé bwa (À l'odeur, je pense que c'est une orchidée sauvage).

Asou dousè lapo a, londjè dwet la, sa sé L. (Vu la douceur de la peau, la longueur des doigts, c'est L.).

Man ka ripati Fodfwans asou pochen bato-a. (Je repars à Fort de France par le prochain bateau)
(BARTHÉLÉRY 2008:150).

[...] *mé i pa té janmen vwéyajé abò yo pies.* ([...] mais il n'avait jamais voyagé à bord d'aucun de ces bateaux) (BARTHÉLÉRY 2008: 168).

Alantou kou'y (Autour de son cou) (BARTHÉLÉRY 2008 :19).

[...] *bag ek tibren braslé an bra'y* ([...] des bagues et beaucoup de bracelets à son bras)
(BARTHÉLÉRY 2008 :75).

Mwen asou dan (je suis sur les dents) (Je suis à bout).

Sa rété anlè lestonmak mwen (*Cela est resté au-dessus de mon estomac*) (Je ne l'ai pas digéré).

I ka fè lestonmak anlè mwen (*Il fait l'estomac sur moi*) (Il tente de m'intimider).

Sa rété anlè fwa mwen (*Cela est resté sur mon foie*) (Cela m'a fait vraiment mal).

Sa rété anlè fal mwen (*Cela est resté au-dessus de mon gésier*) (Je ne l'ai pas digéré).

Sa rété anlè tjè mwen (Je l'ai gardé sur le cœur).

I ka fè goj anlè mwen (*Il fait gorge sur moi*) (Il lève le ton en me parlant).

I ka fè lajan anlè tet mwen (*Il fait de l'argent sur ma tête*) (Il m'exploite).

Ifè an bek anlè mwen (*Il a fait un bec sur moi*) (Il m'a attaqué).

Mwen pri ant dé fé (Je suis pris entre deux feux).

Mwen ant dé tè (*Je suis entre deux terres*).

Lè ou jennen lé swè, ouvè bra'w épi mété lespri'w ant dé lanmen'w (Quand tu es empêché le soir, ouvres tes bras et mets ton esprit entre tes deux mains).

Mwen ka najé ant gomié a épi yol la (Je nage entre le gommier et la yole).

Mwen ka pasé ant gomié a épi yol la (Je passe entre le gommier et la yole).

Kochon an ka fè ant san épi san dis tjilo (Le cochon pèse entre cent et cent-dix kilos).

Ant mwen épi 'w, pa ni poble (*Entre moi et toi, il n'y a pas de problème*).

Selman, Jojo té bo asiré 'y pa té ni aye nant yo, man Tolan pa té ka kwè 'y an pies manniè (Toutefois, Jojo avait beau lui assurer qu'il n'y avait rien entre eux, madame Tolan ne le croyait nullement). (BARTHÉLÉRY 2008 :167).

I ant lavi épi lanmó (Il est entre la vie et la mort).

Mwen ké fè sa ant jòdi a épi dimen (Je ferai cela entre aujourd'hui et demain).

Té ni an konba Lik kont Alen (Il y avait un combat : Luc contre Alain).

Té ni an konba Lik Alen. (Il y avait un combat : Luc Alain).

« Il a entreposé les bouteilles dans la cuisine ». *I mété sé boutey la yonn bò lot an latjuizin lan.*

« Les fils sont entremêlés ». *Sé fil la mélé yonn dan lot.*

« Les skieurs zigzaguent entre les plots ».

Sépan an ka fè siyak ant sé woch la (*Le serpent zigzague entre les roches*).

Mwen té ant somèy révèy (*J'étais entre sommeil réveil*). (FATTIER 1998 :896).

Io mené li la case caiïf (HAZAËL-MASSIEUX (2008 :64).

Io faire li entré ladans case la (HAZAËL-MASSIEUX (2008 :65).

Kay-la i té adan 'y lan, sé té kay sè 'y (La maison dans laquelle il était appartenait à sa sœur) BARTHÉLÉRY (2008:35).

[...] *pou an plas bòn kay man Vito lawout Didié* ([...] pour une place de bonne chez madame Vito, route de Didier) (BARTHÉLÉRY 2008 : 124).

Mwen ka alé lakay mwen/kay mwen /lanmèzon mwen (Je vais chez moi).

Pasé kay mwen dèmen ! (Passe chez moi demain !)

Pasé koté mwen dèmen ! (Passe me voir demain !)

Pannan yo ka palé, Sizet, ti sè Viktorin, vini owa mwen (Alors qu'ils parlaient, Suzette, la petite sœur de Victorine, est venue près de moi) BARTHÉLÉRY 2008 :178).

I pa ni fanm an kay (Il n'a pas de femme sous son toit).

I té kay manman 'y toujou (Il était encore chez sa mère).

I té an kay manman 'y toujou lè sa fet (Il vivait encore chez sa mère quand cela s'est produit).

Poulè bò kay (Poulet local près). *Manjé bò kay* (Manger local).

Ba mwen tibren dlo lakay 'ou ! (Donne- moi un peu de ton eau !).

Lapolis ké blijé mété nen 'y adan zafè-tala, épi sa ké santi mové, mové, mové menm (La police sera obligée d'y mettre le nez, et ça sentira mauvais, mauvais, vraiment mauvais). (BARTHÉLÉRY 2008 :159).

Za ni bon lanné di sa (Il y a bien longtemps de cela). (BARTHÉLÉRY 2008 :100).

I ka manjé bon manjé (Il mange beaucoup).

I ka manjé an bel manjé. (Il mange beaucoup).

I ka manjé an bel jé manjé. (Il mange beaucoup).

Sé pa ti manjé i ka manjé. (Il ne mange pas peu).

I o son (Il est au son).

Monté o tanbou; Monté o ka. (Monter au tambour) (Se diriger vers le tambour).

I o tabènak (Il est quiet).

(I o chan Il est préoccupé).

I o bwé (o bré) (Il est frustré).

Mwen ka lèvé o pipiri (Je me lève de bonne heure).

Soulié a rizé o zo kò (Les chaussures sont complètement usées).

Dépayé o blan (Dépouiller complètement la canne de sa feuille).

Alé o dlo (Aller à la source), *alé o nonm* (aller aux hommes), *alé o manawa* (aller aux prostituées).

Bagay mwen pasé o total (Mes affaires se sont passées à merveille).

I o konba (Il est au combat).

Mwen ka alé o doktè/o kwafè/o dantis (Je vais chez le médecin/ chez le coiffeur/ chez le dentiste).

Dèmen o swè (Demain soir).

Mwen ka rivé a dizè o swè a (J'arrive à dix heures du soir).

Mwen ka lèvé lank a midi (Je pars à midi) BARTHÉLÉRY (2008 :96).

I penyen ala dépenyen (Il est coiffé à la décoiffée).

Ou mété tiko a douvan dèyè anlè 'w (Tu as mis le tricot à l'envers).

Tout douvan ni an dèyè (Toute chose a deux faces).

Tout bagay ni an douvan épi an dèyè (Toute chose a deux faces).

I pa ni ni douvan ni dèyè (*Elle n'a ni devant ni derrière*) (Elle est vraiment maigre).

Sa pa ni ni douvan ni dèyè (*Cela n'a ni devant ni derrière*) (Cela n'a aucun sens).

Bagay la douvan 'w, ou pa ka wè 'y (La chose est devant toi, tu ne la vois pas).

Bagay la douvan zyé 'w, ou pa ka wè 'y (La chose est devant toi, tu ne la vois pas).

Bagay la an dé zyé 'w (*la chose est dans tes deux yeux*) (Cela te crève les yeux).

Ou pa ka wè ni an kloch douvan 'w. I la ka krévé zyé 'w (Tu ne vois pas la cloche qui est devant toi. Elle te crève les yeux) (BARTHÉLÉRY 2008 :97).

Dèyè do an neg, ni/sé an péi (*Derrière le dos d'un Homme, il y a un pays*) (Notre histoire est derrière nous).

Péi dèyè (Pays derrière) (l'arrière- pays).

Bef douvan bwè dlo klè (Les bœufs de devant boivent de l'eau propre) (L'avenir appartient à ceux qui se lèvent les premiers).

I ja wè douvan 'y (Il a déjà vu devant lui) (Son avenir est déjà tracé).

Misié Chal té za douvan 'y, i té za touvé ta 'y (Monsieur Charles l'a devancé, il avait déjà trouvé sa partenaire) (BARTHELERY 2008 :35).

Bef dèyè bwè dlo sal (Les boeufs de derrière boivent de l'eau sale) (Les derniers sont désavantagés).

Pa menyen douvan mwen !(Ne touche pas à mon pubis !)

I dèyè kon fes (Il est derrière comme les fesses).

I dèyè kon dé boul chien an (Il est derrière comme les deux testicules du chien).

Pran douvan avan douvan pran 'w ! (Prends les devants avant qu'il ne soit trop tard !)

I pran douvan avan douvan pran 'y, épi i soté an kou Sonson, bel ti bouch-li a ouvè anlè ta Sonson (Elle prit les devants, elle sauta au cou de Sonson, et sa belle petite bouche s'ouvrit sur celle de Sonson) (BARTHÉLÉRY 2008 :117).

I ka fè dèyè (Il fait derrière) (Il bat en retraite).

Misié pé pa mété an pié douvan lot (Il ne peut pas mettre un pied devant l'autre) (Il ne peut pas marcher).

Misié rivé dé pié douvan (Il est arrivé les deux pieds devant) (Il est arrivé allongé comme le mort).

Li ki pa té janmen ni an sou an poch-li, pati san ayen, kon i toujou viv, an lanmen douvan, an lanmen dèyè (Lui qui n'avait jamais eu un sou en poche, il partit sans rien, comme il avait toujours vécu, dans la plus grande précarité) (BARTHELERY 2008 :69).

I douvan van, (Il est devant le vent) (Il est le premier des premiers).

Ou ni dé jou douvan 'w pou fè sa (Tu as deux jours devant toi pour réaliser cela) (Tu disposes de deux jours pour faire cela).

Jou a rivé anlè nou (Le jour est arrivé sur nous) (Le jour est arrivé).

Tan fè tan, tan kité tan (Temps a fait temps, temps quitte temps) (Le temps passe, passe et passe).

Ravet pa janmen ni rézon douvan poul (Le cafard n'a jamais raison face à la poule) (La raison du plus fort est toujours la meilleure).

An tan tala, pa té ni vòlè (À cette époque, il n'y avait pas de voleurs).

Vini ekskizé kò 'w douvan misié Rojé (Viens t'excuser auprès de Monsieur Roger).

Ou pa ka palé douvan Jil (Tu ne parles pas devant Gilles) (Tu ne parles pas en présence de Gilles).

Papa mwen té ka koupé kann douvan épi manman mwen té ka maré dèyè 'y (Mon père coupait la canne, puis ma mère en faisait des lots attachés).

Jojo rivé prèmié douvan mwen (Jojo est arrivé le premier, et avant moi).

Soley la dèyè sé niaj la (Le soleil est derrière les nuages).

I ka séré dèyè anlo bel pawol (Il se cache derrière une flopée de belles paroles).

Sé Rojé ki dèyè sa (C'est Roger qui est derrière cela) (C'est Roger qui en est responsable).

I ka maché dèyè Jili (Il marche derrière Julie) (Il fait la cour à Julie).

Man Tolan té las dèyè mwen pou sav si man té konnet pies ti-manmay pou adopté (Madame Tolan me persécutait afin de savoir si je connaissais un enfant en mal d'adoption) (BARTHÉLÉRY 2008 :157).

I pati dèyè mwen (Il m'a suivi) / (Il m'a grondé).

I kouri dèyè mwen (Il a couru derrière moi).

I wè maren épi solda ka kouri dèyè tout sé ti bôn- la (Il a vu des marins et des soldats courtiser avec empressement toutes les servantes) (BARTHÉLÉRY 2008 :111).

I tonbé dèyè mwen (Il me gronda) / (Il me défia).

I tonbé an kòmwen (Il est tombé dans mon corps), *I tonbé an zo mwen* (Il est tombé dans mes os) (Il me réprimanda vertement).

I kriyé dèyè mwen (Il a crié derrière moi) (Il m'a crié dessus)/ (Il m'encouragea en chantant).

I chié dèyè mwen (Il a chié derrière moi) (Il me réprimanda vertement).

I pri dèyè mwen (Il est pris derrière moi) (Il s'en prit à moi).

Mwen goumen dèyè sa anlo (Je me suis beaucoup battu afin de parvenir à mes fins).

Ou ka planté ti plant dèyè sé gro plant lan (Tu mets les petites plantes en terre derrière les grosses).

Lapli ka tonbé, Djab ka mayé dèyè légliz (Il pleut, le Diable se marie derrière l'église).

I dizè épi dé minit dèyè'y (Il est dix heures et deux minutes).

I dizè épi dé minit anlè'y (Il est dix heures et deux minutes sur elles) (Il est dix heures et deux minutes).

ki pa ni an sou douvan'y (qui n'a pas un sou devant lui) (qui n'a pas d'épargne) BARTHÉLÉRY (2008:56).

Sé prèmié fwa mwen ka bité douvan an bagay konsa (C'est la première fois que je tombe devant une chose comme cela).

Tibébé a an bouden manman'y (Le bébé est dans le ventre de sa mère).

Pa ka éklo an pié mwen (Les pas éclosent dans mes pieds).

Sé li ki fowmé mwen an tambou a (C'est lui qui m'a formé dans le tambour) (C'est lui qui m'a formé au tambour).

Mwen an kaka kok (Je suis en caca de coq) (Mon état est critique).

Pwason ka najé an dlo, moun ka najé anba dlo (Les poissons nagent dans l'eau, les personnes nagent

sous l'eau).

Ou bel adan wob tala (Tu es belle dans cette robe).

Ou bel lè ou ni wob tala anlè'w (Tu es belle quand tu portes cette robe).

Mwen pa rikonnet ou adan dégizman an ou té ni anlè'w la (Je ne t'ai pas reconnu dans ton déguisement).

Zotte va contré òn moune qui qu'a poté òune calbasse dio dans tête li. (Vous allez rencontrer une personne qui porte unealebasse d'eau sur la tête) HAZAËL-MASSIEUX (2008 : 63).

Mouch la adan pot la (La mouche est dans le pot).

Mouch la anba pot la (La mouche est sous le pot).

Aprézan, sé fanm lan ka mété tjilot ki ka antré an fes yo (Maintenant, les femmes portent des slips qui entrent dans leurs fesses).

Fil mango a ka pri an dan mwen (Les fins morceaux de la mangue restent coincés entre mes dents).

Boul la pasé an dé lanmen'y (La balle lui est passée entre les mains).

Piébw a ka pouri pa pié (L'arbre pourrit par le bas).

Piébw aka pouri an pié (Le pied de l'arbre pourrit).

Adan yo, ni an mantè (Parmi eux, il y a un menteur).

Malérezman, Viktorin pa té adan yo (Malheureusement, Victorine n'était pas parmi elles) (BARTHÉLÉRY 2008 :112).

An dan an lò (Une dent en or).

Djol-li rété ouvè douvan lo estati-a i wè a, dékoupé adan woch (Il resta bouche bée face à ces statues découpées dans de la pierre) (BARTHÉLÉRY 2008 :74).

An tab bwa blan (Une table en bois blanc).

An chapo bakwa (Un chapeau bakwa) ; ... anba an chapeau bakwa (coiffés d'un chapeau bakwa) (BARTHÉLÉRY 2008 :34).

An flit bambou (Une flûte en bambou).

An tambou bwan méren (Un tambour en bois de chêne).

An chimiz nilon (Une chemise en nylon).

An sak guano (Un sac de guano).

An chapo pay (Un chapeau fait à partir de fibres desséchées).

Mwen ké fè dé planch adan/épi branch tala (Je ferai deux planches de cette branche).

Man ka fè sa an an jou (Je fais cela en un jour).

Man ka fè sa adan an jou (Je fais cela dans un jour).

Man ka rivini nan twa jou (Je reviens dans trois jours).

Dakó ! Kon sa, nou ké wè dan twa jou (D'accord ! Ainsi, nous nous reverrons dans trois jours) BARTHÉLÉRY 2008 :119).

Adan tou sa, sé mwen ki ped lajan mwen (Dans toute cette affaire, c'est moi qui ai perdu mon argent).

Ni anlo moun ki wè ta yo a adan lagrev la. (Il y a beaucoup de gens qui se sont enrichis pendant la grève).

An bonda manman 'w (Dans le cul de ta mère).

An landjet manman 'w.

An pa isi manman.

An madou manman.

Pa fè sa, an bonda manman 'w ! (Ne fais pas cela, dans le cul de ta mère)

I pa fè ayen adan lavi 'y (Il n'a rien fait dans sa vie).

I pa fè ayen épi lavi 'y (Il n'a rien fait de sa vie).

An bonda manman 'w, ou pa ka wè... (Dans le cul de ta mère, tu ne vois pas...).

Yo manjé gato (Ils ont mangé du gâteau).

Yo manjé gato a (Ils ont mangé le gâteau).

Yo manjé adan gato a (Ils ont mangé du gâteau).

Ou mété an zagriyen an tet mwen (Tu as mis une araignée dans ma tête) (Tu m'as chargé l'esprit de mauvaises idées).

[...] *i santi tout krab-la té mó an bari-a* ([...] il sentit que les projets avaient avorté) BARTHÉLÉRY 2008:185).

Sé chayé dlo an panyen (C'est charrier de l'eau dans un panier) (C'est peine perdue).

Mété pel la an labou a (Mets la pelle dans la boue) (Serre-moi la main).

Dépi jou tala, i pa janmen pran pies men épi mwen (Depuis ce jour, il ne m'a jamais enquiéqué). (Valeur temporelle).

I koumansé kouri dépi Chelchè (Il a commencé à courir depuis Schœlcher). (Valeur spatiale).

Annou koumansé dépi atjelman ! (Allons ! Commençons dès maintenant !) (Valeur temporelle).

Fok sé dépi dèmen zot alé wè sa ka pasé an kay tala (Il vous faut que vous alliez dès demain voir ce qui se passe dans cette maison). (Valeur temporelle).

[...] *é dépi jou-tala, i té za an tet-li lannuit kon jou* ([...] et depuis ce jour, il pensait à elle nuit et jour) (BARTHÉLÉRY 2008 :49). (Valeur temporelle).

Oddjistin, dépi sentèd-maten té za doubout (Augustine était déjà debout depuis cinq heures du matin) (BARTHÉLÉRY 2008 :205). (Valeur temporelle).

[...] *dépi la Dénel jik an pié Vè-Pré [...]* ([...] depuis la Dénelle jusqu'au pied de Vert-Pré [...]) (BARTHÉLÉRY 2008 :28). (Valeur spatiale).

Dépi sizan? Mé, la'w ké trouvé'y? (Il y a six ans? Mais, comment feras-tu pour la retrouver ?) (BARTHÉLÉRY 2008:104). (Valeur temporelle).

Sé la tout moun té ka alé trapé an vaksen oben pran an pitji kont tétannos (C'est là que tout le monde allait se faire vacciner ou se faire faire une injection contre le tétanos) (BARTHÉLÉRY 2008 : 18).

Kon sa yé a, apré ou monté yich-mwen kont mwen, atjelman, sé nonm-mwen ou lé pran ? (Si je comprends bien, après que tu as dressé mes enfants contre moi, tu veux me ravir mon homme ?) (BARTHÉLÉRY 2008 :247).

Mwen ka chèche an moun ki lé palé kont X. ba mwen oswè a (Je cherche quelqu'un qui veut parler contre X ce soir).

Sé té lajan'y kont lajan man Émil la (C'était son argent contre celui de madame Émile) (BARTHÉLÉRY 2008 :153).

Mwen goumen épi an mons (*Je me suis battu avec un monstre*) (*J'ai affronté un monstre*).

Mwen goumen kont an mons (*Je me suis battu contre un monstre*) (*J'ai affronté un monstre*).

Yo maré'y anlè an poto fonmi (On l'a attaché contre un poteau à fourmis).

Bokanté pawol pou kou (Échanger des mots pour des coups).

Bokanté pawol kont kou (Échanger des mots contre des coups).

Bon kont tétannos (bon contre le tétanos) / *bon pou lagrip* (bon pour la grippe).

Ca mo senti mo va dir-li sans crainte (HAZAËL-MASSIEUX 2008:112).

Tan comme moi to doi souffris san doute (HAZAËL-MASSIEUX 2008 : 112).

C'est plaisir qui douré san cesse (HAZAËL-MASSIEUX 2008 : 121).

Sèpan an ka valé an ti kochon san krazé'y (Le serpent peut avaler un petit cochon sans l'écraser).

Fok bat tanbou a san bat kòw (*Il faut battre le tambour sans battre ton corps*) (Il faut jouer au tambour sans s'exciter).

Ba mwen ta mwen san dou (Donne-moi ma part sans sucre).

Sa sé an bagay san manman (C'est une chose sans pareil).

Ou sé an moun san santiman (Tu es une personne sans orgueil).

Sèpan pa ka maché san krok li (Le serpent ne marche pas sans ses crocs).

Fot lapawol ou ka mò san konfèsion (Faute de parole, on meurt sans confession).

Chien trop présé ka fè ich li san zié (*Chien trop pressé fait ses enfants sans yeux*) (Il faut se hâter lentement).

Ich tig pa ka fet san zong (*L'enfant de tigre ne naît pas sans ongles*) (Tel père, tel fils).

(Une femme sans seins, sans fesses, ce n'est pas une femme *An fanm san tété, san bonda, sé pa an fanm*).

Pa antré adan an konba san baton (N'entre pas dans un combat sans bâton).

Djab la ka mandé an timanmay ki san batenm (Le diable réclame un enfant qui est sans baptême).

Ou ka fè pa san ou pa sav (Tu fais des pas sans savoir).

Ou ké rété konkonm san grenn (Tu en seras la victime).

Ti récho ka fè difé san lafimen (Ti Récho fait du feu sans fumée).

Bèlè, sé an fil san fen (Bèlè, c'est un fil sans fin).

Bondié pa ka ba'w chaj san toch pou póté-sipóté (Dieu ne donne pas de charge sans torche) (Il n'y a pas de peine sans consolation) (BARTHÉLÉRY 2008 :135).

An kay san ich, sé an jaden san flè (Une maison sans enfants, c'est un jardin sans fleurs).

Bondié pa ka ba'w lapenn san konsolasion (Dieu ne donne pas de peine sans consolation).

I té mégri sitelman, aliens-li sóti an dwet-li, tonbé, san i pa janmen sav a ki lè (Il avait tellement maigri que son alliance lui était sortie du doigt ; elle était tombée de son doigt sans qu'il ne sache à quel moment) (BARTHÉLÉRY 2008 :73).

Mwen ka di'w li san rantjin (Je te le dis sans rancune).

I fè san san lanmou an tjè'y (Il a fait cela sans amour dans le cœur).

I pa ka travay san linet (Il ne travaille pas sans lunettes).

Mwen pa janmen li an liv di Fanon (Je n'ai jamais lu un livre de Fanon).

Tjenbé (Tenir) *versus* *tjenn di* (tenir de) et *tjenn a* (tenir à).

Chimen di fè / chimen an fè (Chemin de fer / chemin en fer).

Pa ni chez lib la ? (Il n'y a pas de chaise libre ?)

An mwa-d-aou-a (Dans le mois d'août) (Au mois d'août).

An mwa-d-mas-la (Dans le mois de mars) (Au mois de mars).

An mwa-d-mé-a (Dans le mois de mai) (Au mois de mai).

Dé zè di maten (Deux heures du matin).

Dé zè-d-lapremidi (Deux heures de l'après-midi).

Wonzè-d-swè (Onze heures du soir).

Prié li fè yon pitit recette ban nou (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :287).

I ka pati pou Fwans (Il part pour France).

I ka pati an Fwans (Il part en France).

Dapré mwen fok man pati la menm pou Trinidad (Je pense que je dois partir tout de suite pour

Trinidad) (BARTHÉLÉRY 2008 :184).

Sé wou menm ki di mwen ou lé'y pati épi'w Trinidad (C'est toi-même qui m'as dit que tu veux qu'elle parte avec toi à Trinidad) (BARTHÉLÉRY 2008 :184).

Yo pini'y pou manniè voras li (*On l'a puni pour sa manière vorace*) (Il a été puni pour sa voracité).

I gran pou laj li (Il est grand pour son âge).

Sa ki la pou'w, larivière pa ka chayé'y (Ce qui est là pour toi, la rivière ne l'emporte pas) (BARTHÉLÉRY 2008:198).

Ou pran an 6 pou an 9 (*Tu as pris un 6 pour un 9*) (Tu t'es trompé)

Jou-a ou té pran an sis pou an nef (Le jour où tu t'étais fourvoyé) (BARTHÉLÉRY 2008 :214).

I ba mwen dé mal pou an pè (*Il m'a donné deux mâles pour une paire*) (Il m'a couillonné);

Pa pran dlo mouchach pou let (*Ne prends pas l'eau d'amidon pour du lait*) (Ne te méprends pas).

Mwen pa lé'w pou konbos (Je ne veux pas de toi pour rivale).

Mwen pa lé'w kon rival (Je ne veux pas de toi comme rivale).

Mwen ka pati dé simenn (Je pars deux semaines).

Mwen ka pati pou dé simenn (Je pars pour deux semaines).

Mwen ké paré pou midi (Je serai prêt pour midi).

Mwen ké paré a midi (Je serai prêt à midi)

Sa bon pou lagrip (C'est bon pour la grippe).

Nou manjé foyapen an nonm pou nonm.

I ka réponn manman'y chou pou chou.

Dépi yo kouché, sé do pou do.

Béliya pou nonm lan !

Bout pou bout / abouté.

Mwen fann koko a an dé pou dé.

Péi a pati tjou pou tet.

Misié sé an piti pou mal.

I bati pou lafos.

Nou rété pou la pléré.

Mwen pou'w.

Pantalon an jis kont pou'w.

Pantalon an jis kont ou.

Pantalon an tro jis pou'w.

Pantalon an tro jis ou.

[...] *épi nou ké alé achte an wob ba'w* ([...] et nous irons t'acheter une robe). BARTHÉLÉRY (2008: 141).

Man ké pran an chanm ba'w an lotel-la man yé a (Je vais prendre une chambre pour toi à l'hôtel où je suis) BARTHÉLÉRY (2008:141).

Pa fê wol ba mwen!(Ne cherche pas à me tromper !) BARTHÉLÉRY (2008:156).

Pôté sak la ba Daniel (Porte le sac pour Daniel).

Pa alé pran pies so ba manman'w la (Ne vas pas prendre aucune chute pour ta maman là !)

Mwen ka pôté sak la ba' Daniel (Je porte le sac pour Daniel).

Mwen ka pôté sak la ba² Daniel (Je porte le sac à la place de Daniel).

Mwen ka pôté sak la épi Daniel (Je porte le sac avec Daniel).

Travay ba (travailler pour).

Ba kò mwen (pour moi).

Pran sa ba/pou (prendre cela pour).

Séansié a ka travay ba'y (Le séancier officie pour lui).

Mwen pè ba'w (j'ai peur pour toi).

Tanbou a ka travay ba'w (Le tambour travaille pour toi) (Le *tanbouyé* joue pour toi).

Fok mwen fê travay bétjé a ba'y (Il me faut faire le travail du *béké* pour lui) (Il me faut travailler).

Ki sa mwen alé chèche ba kòmwen ? (Qu'est-ce que je suis allé chercher pour mon corps ?)

I pè ba mwen (Il a peur pour moi).

Mwen kontan pou'w (Je suis content pour toi).

Mwen entjet pou sa (Je suis inquiet pour cela).

Mwen entjet pou'w (Je suis inquiet pour toi).

Mwen entjet ba'w (Je suis inquiet pour toi).

I ansent ba Jisten (Elle est enceinte pour Justin) ;

Nini té di'y i té an sitiyaision ba'y [...] (Nini lui a dit qu'elle était enceinte pour lui [...]) (BARTHÉLÉRY 2008 :84).

Fot manman, ou ka tété papa (Faute de maman, tu vas téter ton papa).

Fot chien, ou ka mennen kabrit lachas (Faute de chien, tu amènes le cabrit à la chasse)

Fot lajan, mwen pa alé siléma (Faute d'argent, je ne suis pas allé au cinéma).

Fot lapawol, ou ka mò san konfèsion (Faute de parole, tu meurs sans confession).

I mò san médikaman (Il est mort sans médicaments).

I mò épi an kansè (Il est mort d'un cancer).

Mwen pé pa fè ayen épi mal jounou mwen an (Je ne peux rien faire avec mon mal de genou).

I mò fen ; I mò swef (Il est mort de faim ; Il est mort de s

Lakrent, i pa vini. (De crainte, il n'est pas venu).

Lapèrè, i pati (De peur, il est parti).

Sé vwel la déchiré anba van an (*Les voiles se sont déchirées sous le vent*).

I mò adan aksidan an (Il est mort dans l'accident).

I mò an sonmey li (Il est mort dans son sommeil).

Balan bwè i bwè, Lik boulé. (Luc est ivre tant il a bu).

Vites bwè i bwè, Lik boulé. (Luc est ivre tant il a bu).

Fos bwè i bwè, Lik boulé. (Luc est ivre tant il a bu).

Mwen pé pa fè ayen douvan an bagay konsa (Je ne peux rien faire face à une telle chose)

Mwen pé pa di sa douvan sé timanmay la (Je ne peux pas dire cela en présence des enfants).

I la ka fè an difé pri (Il est là à allumer un feu).

Silon van, latjé poul panché (*Selon le vent, la queue de la poule penche*).

Sé silon bonda ou ka tayé tjilot (C'est en fonction des fesses qu'on taille la culotte).

Silon van, silon vwel (*Selon le vent, selon la voile*).

Sé silon (*C'est selon*) (Cela dépend).

Ou ka chwézi vwel ou daprè van an (Tu choisis ta voile d'après/ en fonction du/ le vent).

Daprè mwen, fok nou alé (D'après/ Selon moi, il nous faut aller).

Mwen ka ba'w yan tjok (*Je te donne un coup de poing*).

Daprè'w ! // -Lespri'w ! (*D'après toi !/Ton esprit !*).

Adan lidé mwen, ou té ja pati (*Dans mon idée, tu étais déjà parti*).

Tout lidé mwen, ou té ja pati (*Toute mon idée, tu étais déjà parti*).

Lespri mwen, ou té ja pati (*Mon esprit, tu étais déjà parti*).

Adan lespri mwen, ou té ja pati (*Dans mon esprit, tu étais déjà parti*) (Je pensais que tu étais déjà parti).

Tout moun pati sof Piè (Tout le monde est venu sauf Pierre).

Pèsonn sof Sizet pa té sav i té ni an yich (Personne sauf Suzette ne savait qu'elle avait un enfant)
BARTHÉLÉRY 2008:177).

Yo mété'y déwò andidan étjip la (*On l'a mis dehors dans l'équipe*) (Il a été exclu de l'équipe).

Pèsonn pa vini andéwò di André (Personne n'est venu en dehors d'André).

Mwen koupé koko a épi an koutla (J'ai coupé le coco avec un coutelas).

Madanm lan ka promnen épi tifi (La dame se promène avec la petite fille).

Si ti chien yan pa té ka maché épi'y, dapré'y, i pé té ké pé rivé fè ayen (Selon lui, il n'aurait pu rien faire si le petit chien ne marchait pas avec lui).

I tjenbé bouden'y épi dé lanmen'y... (Il saisit son ventre à deux mains...) (BARTHÉLÉRY 2008:47).

I té ka manjé adan an kwi épi dis dwet li. I té ka krazé manjé a épi dé lanmen'y (Elle mangeait dans un coui avec ses dix doigts. Elle écrasait les aliments avec ses deux mains).

Sé té an viékò; i té ka maché anlè baton. Si y té jwenn an afè an chimen, sé épi baton'y i té ka défann kò'y. (C'était un vieillard; il marchait avec un bâton en guise de canne. En cas de besoin, c'est avec ce bâton qu'il se défendait).

I pa ka palé anlo. I ka palé épi pa. (Il ne parle pas beaucoup. Il s'exprime avec des pas).

Wou'y manché épi sèpan (Sa houe est emmanchée avec un serpent)

I ka chèché tavy épi fizi (Il cherche travail armé d'un fusil).

Épi M. J., Matinik té ké kontinié vansé kon i té ka vansé a. (Avec M.J., la Martinique aurait continué à avancer comme elle le faisait).

Épi tan tala, nou pé ké pé alé piès koté o swè a. (Avec ce temps, nous ne pourrions aller nulle part ce soir).

Épi lavi tala ki ka alé la a, si ou pa ka fè débouya, mangous ka pran pati' w (Avec cette vie, si tu ne fais pas attention, la mangouste te prend tes petits).

Épi tou sa yo fè ba'y la a, i viré tonbé an zeb la kanmenm (Avec tout ce qu'on a fait pour lui, il a recommencé à consommer de la marijuana quand même).

Épi Misié Émil Vilaga, Éloyiz té trouvé moun-lan i té lé a (En la personne de Mr. Vilaga, Éloyis avait rencontré l'homme qu'elle recherchait) (BARTHÉLÉRY 2008 : 68).

[...] Sé té an milat Fodfwans ([...] C'était un mulâtre de Fort de France) (BARTHÉLÉRY (2008 : 67)

[...] Sa, sé moun ki blijé ni lajan ! ([...] C'est une personne qui a de l'argent certainement) BARTHÉLÉRY (2008 : 68).

Épi bon profèsè tala, i pé té bonm kanmen (Avec ce bon professeur, elle a échoué quand même).

Épi bon profèsè tala, i réisi kanmen (Avec ce bon professeur, elle a réussi quand même).

I ka ba mwen gaz épi pawol maskarad li a (Il me donne du gaz avec ses paroles de mascarade) (Il m'agace avec ses propos de mascarade).

I ka boufi mwen épi lo palé'y la (Il me bouffit avec son lot de paroles) (Il me gonfle avec son flot de paroles).

Sóti la épi gro tet ou a (Sors de là avec ta grosse tête).

Sóti la épi vié chapo 'w la (Sors de là avec ton vieux chapeau).

Mari divosé épi Alen (Marie a divorcé d'Alain).

Mari diféran épi Alis (Marie est différente d'Alice).

Mari apa épi yo tout (Marie est à part de tout le monde).

Mari goumen épi Alen (Marie s'est battue avec Alain).

Yo chayé sé woch ka dépi dé jou. Sé woch a chayé dépi dé jou. (Les roches ont été transportées depuis deux jours).

Liv tala ka li adan dézè di tan (Ce livre se lit en deux heures).

Yo ka li liv tala adan dézè di tan (On lit ce livre en deux heures).

I ka anmerdé mwen épi pawol maskarad li a.

Mwen anmerdé épi pawol maskarad li a.

I ka anbarasé épi tou sa.

Mwen anbarasé épi tou sa.

Bagay tala ka gennen mwen.

Mwen gennen épi bagay tala.

La fête commencera par une course /*Lafèt la ké koumansé épi an kous kouri.*

La fête continuera par une course/ *Lafèt la ké kontinié épi an kous kouri.*

La fête finira par une course/ *Lafèt la ké bout épi an kous kouri.*

Animasion nou an ké koumansé pa an march. (L'animation va commencer par une marche).

Nou ké ouvè bagay la pa an bel konkour pétank. (Nous allons ouvrir la fête par un beau concours de pétanque).

Lè i té boulé, milé'y la té ka mennen'y kay li direk (Quand il était ivre, son mulet le conduisait tout droit chez lui).

Sé pa an sel fwa i (chien mwen yan) sové mwen anba sa. (Ce n'est pas la seule fois qu'il (mon chien) m'a libéré de cette situation).

Sèpan an goumen épi'y kon dé nonm (Le serpent s'est battu avec lui comme deux hommes).

An bef ki anfonse kòn li an janm li konsa (C'est un bœuf qui lui a enfoncé une corne dans la jambe de la sorte).

Manman poul la ka volé anlè'w si ou ka vini tro pré sé ti poul la (La maman poule vole sur toi si tu viens trop près de ses petits).

I fen kon an rat (Il a faim comme un rat).

I malen kon an rat (Il est malin comme un rat).

I malen kon an mel latjé koupé (Il est malin comme un merle à la queue coupée).

Mwen fè an bon afè épi Gaston (J'ai fait une bonne affaire avec Gaston).

Lafet Chelchè toujou té ka koumansé épi an tir o kanaw (La fête de Schœlcher commençait toujours par un tir aux canards).

[...] i té ka fè'y épi lajwa. ([...] il le faisait avec joie).

Odjistin réponn épi étonnman (Augustine l'a répondu avec étonnement) BARTHÉLÉRY (2008 : 121).

Dépi ou wè i ka palé épi an ti vwa kon sa, sé kouyonnen i lé kouyonnen'w (Dès qu'il parle avec une petite voix, c'est qu'il veut te couillonner).

I té dé zè épi (Il était deux heures et/avec...).

(Je suis là avec toi) (Je t'accorde mon soutien).

Mwen pa timanmay ou ; mwen pa pè'w (Je ne suis pas ton enfant ; je n'ai pas peur de toi).

Sa ou fè épi liv mwen an ? (Qu'as-tu fait de mon livre ?)

Jaque épi Jan, vini épi moé (HAZAËL-MASSIEUX (2008 : 64).

Mwen ké alé san Rojé (J'irai sans Roger).

Tout moun alé sof Rojé (Tout le monde est allé sauf Roger).

Lik pran ba Daniel (Luc a pris pour Daniel) (Luc est intervenu en faveur de Daniel).

Ou ka pran mwen pou Lagarig ! (Tu me prends pour de Lagarigue !)

[...] menm si Mariyet pran mwen pou an makoumè ([...] même si Mariette me prend pour une mauviette) BARTHÉLÉRY 2008 :116).

Mwen asiz ant dé moun (Je suis assis entre deux personnes).

Gato a adan bwet la (Le gâteau est dans la boîte).

Jan bò mwen (Jean est à côté de moi).

Vòlè a alantou kay la (Le voleur est autour de la maison).

Ni flè alantou kay la (Il y a des fleurs autour de la maison).

Ki koté ou yé ? - Epi Jan. (-Où es-tu ?) (-Avec Jean).

Ki tan ou ka rivé ? -Épi Jan. Épi kannaval la. (Quand arrives-tu? Avec Jean. Au carnaval).

Mwen épi Jan adan loto a (Je suis avec Jean dans la voiture).

Mwen adan loto a épi Jan. (Je suis dans la voiture avec Jean).

I défann mwen an chanm épi Jano (Elle m'interdit d'être dans la chambre avec Jeannot).

Épi boug tala, mwen pé ké sòti (Avec ce gars, je ne pourrai pas sortir).

I diféran épi papa'y (Il est différent de son papa).

I ka sanm papa'y (Il ressemble à son père)

I menm parey épi papa'y (Il ressemble à son père).

Épi lapli tala, mwen pé ké pé sòti (Avec cette pluie, je ne pourrai pas sortir).

[...] *li contré avec òn moun.* ([...] il a rencontré une personne) (HAZAËL-MASSIEUX 2008 :64).

« Il m'a dépassé »/ *I pasé anlè mwen.*

c) « Précède-moi ! »/ *Pati douvan mwen !*

« Soulève le sac ! »/ *Lévé sak la anlè ! Lévé sak la !*

« Il m'a ravi la balle »/ *I pran boul la anlè mwen.*

Apporte le sac !/ *Pòté sak la vini !*

Emporte le sac !/ *Mennen sak la alé !*

Apporte le sac !/ *Mennen sak la vini !*

J'ai avalé l'eau. /*Mwen valé dlo a désann. Mwen valé dlo a.*

« Embarquez ! »/ *Batjé abò (loto a) ! / Monté abò !*

Débòdé : Larivière a ka débòdé (la rivière déborde) (La rivière est en crue).

Chimen an baré ≠ Chimen an débaré (Le chemin est barré)/(Le chemin est débarré).

Ou ka dépalé = Tu reviens sur tes propos.

Yo dézérité'y. Il a été privé d'héritage.

Émité ka détenn (Imiter déteint) (On ressemble à celui ou à celle qu'on imite).

I détenn chivé'y (Il s'est déteint les cheveux).

I défidjiré a fos i las (Il est défiguré à force qu'il est fatigué).

Débaré (débarrer) / dévidé (vider).

I pati kouri (Il est parti courir) (Il s'en alla promptement).

Chapé kouri (échapper courir) (Se sauver).

Maché tjilé (marcher reculer) (Marcher à reculons).

Raché koupé (Arracher couper) (Renchérir sur...).

Fok tanbou a wè sa dansé a lé fè a (Il faut que le tambour voie ce que le danseur veut faire) (Il faut que le tambouyé devine la performance du danseur).

I pran an baton pou bat bef la épi'y (Il a pris un bâton pour battre le bœuf avec lui) (Ils'est saisi d'un bâton pour battre le bœuf).

Pòté vini = Carry come

Poté alé = Carry go .

Fanm lan pran balans lan pèzé lacher imèn (La femme a pris la balance pour peser la chair humaine).
(Chanson de Bèlè)

BARTHÉLÉRY (2008 :31) *Pa anba larivière-a, té ni an ti basen épi sab an fon'y pou zannimo brè oben*

benyen, é pa anlè té ni an patjé gwo woch bien plasé pou sé fanm- lan lavandé (À gauche de la rivière, il y avait un bassin avec du sable au fond. Les animaux venaient s'y abreuver ou se baigner. À droite, il y avait un tas de rochers bien placés où les femmes venaient faire leur lessive) (BARTHÉLÉRY 2008 :31).

Ou pran bel ti pot mwen an mété sab (Tu as pris mon beau petit pot pour y mettre du sable).

Mwen ka alé lakay (Je vais chez moi).

Mwen maché anlè an klou (J'ai marché sur un clou).

Kanno blé a ka manjé anlè kanno blan an (Le canot bleu rattrape le canot blanc).

Kay la dèyè gro lafimen an (La maison est derrière l'épaisse fumée).

Ni dé gro woch an lariviè a (Il y a deux grosses roches dans la rivière).

Kanno a maté anba lanm lan (Le canot a été renversé par la vague).

Woch la woulé anba mòn lan (La roche a roulé au bas du morne).

Nou té ka wéyajé abò avion (Nous voyagions en avion).

Nou enmen plonjé anba sé lanm lan (Nous aimons plonger sous les vagues).

Nap la anlè tab la (La nappe est sur la table).

Ou mété dé pié'w adan menm soulié a (Tu as mis les deux pieds dans la même chaussure) (Tu t'es trompé).

Chimen an ka monté anlè mòn lan (Le chemin monte sur le morne).

I tonbé anlè tet (Il est tombé sur la tête).

Finet la volé anba van an (La fenêtre s'est envolé sous le vent).

Atè isi a, mwen ka pran londè flè a (D'ici, je perçois l'odeur de la fleur)//

Mwen ka senti flè a (Je sens la fleur).

Ou pran mwen ba'w / Ou pran mwen pou'w (Tu m'as pris pour toi).

Il y a un qui est dans la vie et dans la mort.

Lévé an kabann lan! (Lève-toi du lit!)

Mwen las atann ou an douch la (Je suis las de t'attendre dans la douche).

Mango ka fè chien (Les mangues font chien) (Les mangues pullulent).

Rèné asou baton (René est sur bâton) / b) *Rèné anlè/épi baton* (René est sur/avec batôn).

Mwen pèdi an pies motè a (J'ai perdu une pièce du moteur).

Mwen pèdi an pies adan motè a (J'ai perdu une pièce du moteur).

I sé moun a néryé adan an vè dlo (Il est personne à se noyer dans un verre d'eau).

Mwen pèdi an pies anlè motè a (J'ai perdu une pièce du moteur).

I ka mantjé an léfan adan an koridó (Il rate un éléphant dans un couloir).

an ren món lan (dans les reins du morne), *an pié món lan* (dans le pied du morne) (au pied du morne),
an tjè món lan (dans le cœur du morne) (au milieu du morne), *an tet món lan* (dans la tête du morne)(
en haut du morne).

Mwen abitwé épi sa (Je suis habitué à cela).

Labitid mwen, sa (Cela, c'est mon habitude).

« Estoy acostumbrado a eso ».

Nou ké viré pa menm chimen an (Nous retournerons par le même chemin) /b) *Nou ké viré anlè menm chimen an* (Nous retournerons sur le même chemin).

Dépi iè ou anlè lespri mwen (Depuis hier tu es sur mon esprit) (Depuis hier, je pense à toi).

Ou pa té an lespri mwen (Tu n'étais pas dans mon esprit) (Je ne pensais pas à toi).

I pri adan an zatrap (Il est pris dans un piège) (Il est pris à un piège).

BIBLIOGRAPHIE

- ADLER S. Un paramètre discursif dans l'éllipse des régimes prépositionnels. *French Languages Studies*, n°15: 219-234, Cambridge University Press, 2005.
- ADLER S. « Aller sans mais se sentir avec »: emplois absolus non-innocents de avec et sans. *Semiotica* vol. n°166: 215-235. 2007.
- ALLEYNE M. C. *Syntaxe historique créole*. Karthala Éditions. 1996.
- ANDERSON J. M. La grammaire casuelle. *Langages* vol.9, n°38: 18-64. Larousse. Paris 1975.
- ANGLADE P. *Inventaire étymologique des termes créoles des Caraïbes d'origine africaine*. L'Harmattan. Paris. 1998.
- ANSCOMBRE J.C. L'article zéro sous préposition. *Langue française*, n° 91: 24-39. Paris. 1991.
- ANSCOMBRE J.C. Sur/sous: de la localisation spatiale à la localisation temporelle. Les Prépositions Méthodes d'Analyse. vol.11:111-145. *Lexique II*. Presses Universitaires de Lille. 1993.
- ARM HELMY I. Les prépositions comme traces ou équivalents d'un support. *Revue de Sémantique et Pragmatique* n°6: 89-102. 1999.
- ARNAUD A.; LANCELOT C. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Précédée d'Un Essai Sur l'Origine Et Les Progrès De La Langue Française par M. Petitot, et suivie d'un commentaire de M. Duclos. Pais Bossange et Masson. 1810.
- ARSAYE J.P. Français-Créole/ Créole-Français. De la traduction. Éthique. Pratiques. Problèmes. Enjeux. Presses Universitaires Créoles (GÉREC-F). L'Harmattan. Paris. 2004.
- ASIC T. *Espace et prépositions*. Librairie Droz, Genève-Paris. 2008.
- AUGÉ M. *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Seuil. Paris. 1992.
- AURNAGUE M. Entrer par la petite porte, passer par des chemins de traverse: à propos de la préposition par et la notion de trajet. *Rapports internes de l'ERSS. Carnets de grammaire. Rapport n° 07*. Juin 2000.
- AURNAGUE M.; STOSIC D. La préposition « par » et l'expression du déplacement: vers une caractérisation sémantique et cognitive de la notion de trajet. *Cahiers De Lexicologie*, vol. 81: 113-139. 2002.
- AUSTIN J. L. *Quand dire c'est faire*. Éditions du Seuil. Paris.1970.
- BAISSAC C. *Étude sur le patois créole mauricien*. Imprimerie Berger-Levrault et Cie. 1880.
- BARTHÉLÉRY H. *Ti-Anglé-a*. K. Éditions. Fort de France. Martinique. 2008.
- BEGIONI L.; ROCCHETTI A. La déflexivité, du latin aux langues romanes: quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution? *Langages*. N° 2: 67-87. Larousse. Paris .2010.
- BENETTI L.; HEYNA F. Topologie de la relation partie-tout dans les verbes préfixés en entre-et en

- dé-, 611-631, in « *La relation partie-tout* »; Kleiber et alii. Éditions Peeters Louvain-Paris. 2006.
- BENVENISTE É. *Problèmes de linguistique générale I*. Gallimard. Paris. 1966.
- BERNABÉ J. *Fondal-natal: grammaire basilectale approchée des créoles guadeloupéen et martiniquais*. L'Harmattan. Paris. 1983.
- BERNABÉ J. *Grammaire créole. Fondas kréyol-la*. L'Harmattan. Paris. 1987.
- BERNABÉ J. *Précis de syntaxe créole*. Ibis rouge. Presses Universitaires Créoles- GEREC/F. 2003.
- BERNABÉ J. Submorphémique et sémoiphonie créole, *Miranda. Revues. Org/4276* n° 07. 2012.
- BERNABÉ J. *Obidjoul, approche écologique et cognitive du mieux lire-écrire le créole*. Édition Le teneur. 2013.
- BERTHONNEAU A.M. Avant/après. De l'espace au temps. Berthonneau, Anne -Marie, et Cadiot, Pierre (Éds). *Lexique, II. Presses universitaires de Lille*, 41-109: 1993.
- BICKERTON D. *Dynamics of a creole system*. Cambridge: University Press Cambridge. 1975.
- BICKERTON D. *Roots of language*. Karoma. 1981.
- BOONS J.P. La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs. *Langue Française* n° 76: 5-40. Paris. 1987.
- BORILLO A. Remarques sur les verbes symétriques en français. *Langue française*. Armand Colin. Paris. 1971.
- BORILLO A. Prépositions de lieu et anaphore. *Langages*. Vol. 27, n°110: 27-46. Larousse. Paris. 1993.
- BORILLO A. Partition et localisation spatiale: les noms de localisation interne. *Langages*. Vol. 33, n° 136: 53-75. Larousse. Paris. 1999.
- BORILLO A. Il y a prépositions et prépositions. *Travaux De Linguistique*. N° 1: 141-155. De Boeck Supérieur. 2001.
- BORILLO A. *L'espace et son expression en français*. Collection l'essentiel français. Édition Ophrys. Paris. 1998.
- BOTTINEAU D. Heureux comme un poisson dans l'eau, anxieux comme un humain sous l'eau: la locution prépositionnelle en « sous », une routine énonciative variable. *Manuscrit auteur, publié dans l'Information Gramaticale* 117:13-17. Éditions Peeters-Louvain. Paris. 2008.
- BOTTINEAU D. La déflexivité: Introduction. *Langages*. Vol. 178: 3-9. Larousse. Paris. 2010.
- BOTTINEAU D. Typologie de la déflexivité. *Langages*. Vol. 178: 89-110. Larousse. Paris. 2010.
- BOTTINEAU D.; BEGIONI L. *Langages*. N° 178 (2/2010). Larousse. Paris. 2010.
- BOTTINEAU D. Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda.revues. org*. N° 7. 2012.
- BOUARD B. Structure de la proposition et construction verbale: régime, complément et transitivité dans les grammaires françaises 1651-1863. *Thèse de Doctorat soutenue en 2007*.
- BOUARD B. Proposition et complément dans la grammaire française: l'histoire du modificatif. *Cahiers De l'ILSL. N° 25: 91-116. CNRS UMR 7597. Histoire des théories linguistiques. Université de Caen*. 2008.

- BOUZET J. *Grammaire espagnole*: classes supérieures de l'enseignement secondaire; préparation à la licence. Éditions Belin. Paris. 1946.
- BOWERMAN M. Learning how to structure space for language: A cross linguistic perspective. *Language and Space*: 385-436. Publié par Paul Bloom. 1996.
- BRÉAL M. *Essai de sémantique* (1897), introduction de Simone, Delasalle. Éditions Lambert-Lucas éd. Limoges. 2005.
- BRONDAL V. Théorie des prépositions. *Introduction à une sémantique rationnelle*. Ejnar Munksgaard, Copenhague. 1950.
- BUFFIER C. Grammaire française sur un plan nouveau, avec un Traité de la prononciation des e et un Abrégé des règles de la poésie française. Par le P. Buffier. Éditeurs: Nicolas Le Clerc (Paris); Michel Brunet (Paris); Leconte et Montalant (Paris). 1709.
- CADDÉO S. Prédication et Apposition. *Jeune Équipe DELIC (Description Linguistique Informatisée Sur Corpus)*; Université de Provence, Aix-Marseille 1). 2002.
- CADIOT P. La préposition: interprétation par codage et interprétation par inférence. *Cahiers De Grammaire* n° 14: 23-50.1989.
- CADIOT P. La préposition avec: grammaire et représentation. *Le français moderne*, 58: 3 /4:152-173. 1990.
- CADIOT P. À la hache ou avec la hache? Représentation mentale, expérience située et donation du référent. *Langue Française* n° 91: 7-23. Armand Colin. Paris. 1991.
- CADIOT P. *De la grammaire à la cognition: la préposition « pour »*. Diffusion: Presses du CNRS. 1991.
- CADIOT P. Vers une réduction cognitive de la préposition, in *Colloque de Cérisy, Epistémologie et cognition*. Liège, Mardaga: 239-253. 1992.
- CADIOT P. « De » et deux de ses concurrents: « avec » et « à ». *Langages* vol. 27, n° 110: 68-106. Larousse. Paris. 1993.
- CADIOT P. Les paramètres de la notion de préposition incolore. *Faits De Langues* vol. 5, n° 9: 127-134. 1997.
- CADIOT P. Espaces et prépositions. *Revue de Sémantique et Pragmatique* n°6: 43-70. 1999.
- CADIOT P. La préposition comme connecteur de prédication seconde. *Langue Française* vol. 127:112-125. Paris. 2000.
- CADIOT P.; VISETTI Y.M. *Pour une théorie des formes sémantiques: motifs, profils, thèmes*. Presses universitaires de France. Paris. 2001.
- CADIOT P. Schéma et motif en sémantique prépositionnelle: vers une description renouvelée des prépositions dites spatiales. *Travaux De Linguistique* vol. n°44: 9-24. Duculot. De Boeck. 2002/1.
- CADIOT P. Éléments d'une critique de la notion de préposition spatiale. *Études et sémantique* n°3: 117-129. 2002b/1.
- CADIOT P. Le morphème « pour » polycatégoralité et unification sémantique. *Cahiers De Lexicologie*

vol. 90: 75-97. 2007-1.

CART A. *et ali. Grammaire Latine*. Fernand Nathan-Paris. 1955.

CELLIER P. *Comparaison syntaxique du créole réunionnais et du français*. (Réflexions pré-pédagogiques). Publications de l'Université de la Réunion. 1985.

CERVONI J. Prépositions et compléments prépositionnels. *Langue Française* vol. N° 86: 85-89. Paris.1990.

CERVONI J. *La préposition: étude sémantique et pragmatique*. Duculot. Paris, Louvaine-La -Neuve éd. 1991.

CHAMOISEAU P. *Solibo magnifique*. Gallimard éd. Paris. 1988.

CHARAUDEAU P. *Grammaire du sens et de l'expression*. Hachette. Paris. 1992.

CHAROLLES M. L'encadrement du discours-Univers, champs, domaines et espace. *Cahiers De Recherche Linguistique* vol. 6: 1-73. 1997.

CHAROLLES M. « Organisation des discours et segmentation des écrits », inscription spatiale du langage: structures et processus. *IRIT Toulouse*: 31-39. 2002.

CHAUDENSON R. *La créolisation: théorie, applications, implications*. Harmattan. Paris. 2003.

CHAUVIN C. Quelques éléments de sémantique des prépositions, entre monosémie, polysémie et homonymie. *Études Anglaises* vol. 62 n° 4: 455-467. 2010.

CHÉTRIT J. Les composés nominaux à joncteurs « à ». *Cahiers De Lexicologie XXII* vol. XXII: 65-81. 1978 a.

CHÉTRIT J. Les composées nominaux à joncteur « à ». *Cahiers De Lexicologie XXIII*, vol. XXIII: 53-70. 1978 b.

CHOI-JONIN I. La préposition avec: opérateur de (dé) composition. *Scolia* vol. 5: 109-129. 1995.

CHOI-JONIN I. Constructions et interprétations des systèmes corrélatifs. *Langages* 174. Larousse. Paris. Juin 2009.

CHOMSKY N. *Le langage et la parole*. Édition Payot éd. Paris. 1969.

CHOMSKY N. *Aspects de la théorie syntaxique*. Seuil. Paris. 1971. (Traduction française).

COADOU M. *Serpent, manicoü et... dorlis*. Bestiaire symbolique martiniquais. Ibis Rouge Éditions éd. Petit Bourg, Guadeloupe. 2000.

COMHAIRE-SYLVAIN S. *Le créole haïtien: morphologie et syntaxe*. Slatkine Reprints. 1979.

CONDAMINES A. Expression de la méronymie dans les petites annonces immobilières. *Journal of French Studies* n°19: 3-23. CNRS et Université de Toulouse. 2009.

CONFIANT R. *Jik dèyè do Bondyé*. Éditions *Grif an tè*. Fort de France, Martinique. 1979.

CONFIANT R. *Mémwè an fonséyé* ou Les quatre-vingt dix pouvoirs des morts. Ibis rouge éd. 2002.

COSTE J. *et al. Syntaxe de l'espagnol moderne*. Société d'édition d'enseignement supérieur. 1987.

CROFT W.; CRUSE A. *Cognitive Linguistic*. Cambridge textbooks in linguistics. Cambridge. 2004.

CUENCA M.J.; HILFERTY J. *Introducción a la lingüística cognitiva*. Editorial Ariel. Barcelona.1999.

CULIOLI A. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Opérations et représentations, tome 1, Paris:

- Ophrys, coll. L'Homme Dans La Langue. 1990.
- CULIOLI A. *Variations sur la linguistique*, entretiens avec Frédéric Fau; Préface et notes de Michel Viel. Klincksieck éd. Paris. 2002.
- CULIOLI A. *Variations sur la linguistique*, Entretiens avec Frédéric Fau; préface et notes de Michel Viel. Langres, Paris, Klincksieck. 2009.
- CUSIN-BERCHE F. L'agent peut-il verbaliser l'Acteur? Actualisation discursive et potentialités linguistiques. *Langue Française* vol. 103: 80-90. Paris. 1994.
- CUYCKENS H. Prepositions as a part of speech. *Linguistica Antverpiensia* n° 25: 107-127. 1991.
- DAMOISEAU R. *Éléments de grammaire comparée français -créole*. Presses Universitaires Créoles GÉREC éd. Ibis Rouge. 1999.
- DAMOISEAU R. Syntaxe créole comparée Martinique, Guadeloupe, Guyane, Haïti. Karthal (CNDP-CRDP) éd. 2012.
- DEBYSER F. La linguistique contrastive et les interférences. *Langue française*. N° 8:31-61. Paris. 1970.
- DELBECQUE N. Linguistique cognitive. *Comprendre comment fonctionne le langage*. De Boeck Université-Duculot. Bruxelles. 2006.
- DELEDALLE G. *Écrits sur le signe* de Charles S. Peirce, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle. Éditions du Seuil, Paris. 1978.
- DENDALE P.; DE MULDER W. Les traits et les emplois de la préposition spatiale « sur ». *Faits De Langues* vol. 5, no. 9: 211-220. Paris. 1997.
- DENDALE P. L'emploi spatial de « contre »: propositions pour un traitement unifié. *Travaux De Linguistique* no. 1: 229-239. 2001.
- DENHIÈRE G.; VERSTIGGEL J.C. *Le traitement cognitif des expressions idiomatiques*: activités automatiques et délibérées. La locution: entre lexique, syntaxe et pragmatique : 119-148. 1997.
- DESCLÉS J.P. La prédication opérée par les langues (ou à propos de l'interaction entre langage et perception). *Langages* vol. 25, n°103: 83-96. Larousse. Paris. 1991.
- DESCLÉS J.P. Interactions entre langage, perception et action. *Faits De Langues* vol. 1, n°1: 123-127. Paris.1993.
- DESCLÉS J.P. Relations casuelles et schèmes sémantico-cognitifs. *Langages* vol. 28, n° 113: 113-125. Larousse. Paris. 1994.
- DESCLÉS J.P. Réflexions sur les grammaires cognitives. *Modèles Linguistiques* vol. 29: 69-98. 1994.
- DESCLÉS J.P. Appartenance / inclusion, localisation, ingrédience et possession. *Faits De Langues* vol. 4, n° 7: 91-100. Paris. 1996.
- DESCLÉS J.P. et al. Sémantique cognitive de l'action: 1. Contexte Théorique. *Langages* vol. 32, n° 132: 28-47. Larousse. Paris. 1998.
- DESCLÉS J.P. Prépositions spatiales, relateurs et préverbes. *Études Cognitives* vol. 4: 13-30. 1998.
- DESCLÉS J.P.; GWIAZDECKA E. and MONTES-RENDON A. Towards invariant meanings of

- spatial prepositions and preverbs. *Association for Computational Linguistics*. 2001.
- DESCLÉS J.P. Prépositions spatiales, relateurs et préverbes in *La sémantique des relations*. A. Rousseau éd. Septentrion éd. 2001.
- DESCLÉS J.P. La Grammaire Applicative et Cognitive construit-elle des représentations universelles? *Linx. Revue Des Linguistes De l'université Paris X*; Nanterre, n° 48: 139-160. Paris. 2003.
- DÉTRIE C. La production du sens synecdochique: relation partitive et/ou phénomène de saillance?
- DÖPKE W.; SCHWARZE C. Le rôle des prépositions locales dans la constitution sémantique de la phrase In *Analyse Des Prépositions* vol. 110: 19.1981.
- DUBOIS J; DUBOIS-CHARLIER F. Principes et méthode de l'analyse distributionnelle *Langages*. vol. 5, n° 20: 3-13. Larousse. Paris. 1970.
- DURAND G. et LOGOSSAH K. *Les noms de famille d'origine africaine de la population martiniquaise d'ascendance servile*. L'Harmattan. Paris. 2002.
- ENGHELS R. *Les modalités de perception visuelle et auditive: différences conceptuelles et répercussions sémantico-syntaxiques en espagnol et en français*. Éditeur Niemeyer Max. 2007.
- ERNOTTE Ph.; ROSIER L. L'ontotype: une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes? *Langue Française* n° 4: 35-48. Paris. 2004.
- EVANS V.; and TYLER A. Rethinking English Prepositions of Movement :> The Case of To and Through. *Belgian Journal of Linguistics* vol. 18, n° 1: 247-270. 2005.
- FAGARD B. Espace et grammaticalisation. L'évolution sémantique des prépositions dans les langues romanes. *Thèse de Doctorat en Sciences du Langage*. Hal. [Archives-ouvertes.fr](https://hal.archives-ouvertes.fr/2010) 2010.
- FAGARD B. Évolution Sémantique Des Prépositions Dans Les Langues Romanes: *Illustrations Ou Contre-exemples de La Primauté Du Spatial?* 2006.
- FAGARD B.; MARDALE A. Systèmes prépositionnels des langues romanes: la notion de partie du discours en diachronie. *Actes Du XXIVème Congrès International De Linguistique Et Philologie Romanes* vol. 1: 91-105. 2007.
- FAINE J. *Philologie créole: études historiques et étymologiques sur la langue créole Haïti*. Édition de Port au Prince, Imprimerie de l'Etat éd. 1936.
- FAINE J. *Le créole dans l'univers :| études comparatives des parlers français-créoles*. Tome I. Le mauricien. 1939.
- FATTIER D. *Contribution à l'étude de la genèse d'un créole : l'Atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires*. Presses Universitaires du Septentrion. 1998.
- FAUCONNIER G. Subdivision cognitive, *Communications*, 53 n°53: 229-248, 1991.
- FAUQUENOY M. *Analyse structurale du créole guyanais*. Éditions Klincksieck. Paris. 1972.
- FAVART M.; PASSERAULT J-M. Aspects textuels du fonctionnement et du développement des connecteurs: approche en production. *L'Année Psychologique* vol. 99, n° 1: 149-173. 1999.
- FEIGENBAUM S. Le connecteur "sans". *Dépendance et intégration syntaxique*: 293 -298. Muller, C. éd. Niemeyer. 1996.

- FEIGENBAUM S. Plurivalence sémiotique et polysémie : le cas de "sans". *Semiotica* 115 (3-4):361-380. 1997.
- FEIGENBAUM S. Le rapport entre Selon et Suivant. *Travaux De Linguistique* n°1: 25-34. Duculot. Bruxelles. 2002.
- FEIGENBAUM S. L'antonyme en extension: le cas de « sans ». *Champs Linguistiques*: 183-194. 2003.
- FILLMORE Ch. J. Quelques problèmes posés à la grammaire casuelle. *Langages* vol. 9, n° 38: 65-80. Larousse. Paris. 1975.
- FLAGEUL V. Description sémantico-cognitive des prépositions spatiales du français. *Thèse de doctorat*. 1997.
- FLAGEUL V. *et al.* Sémantique cognitive de l'action: 2. étude expérimentale de la catégorisation des verbes d'action. *Langages* vol. 32, n°132:48-68. Larousse. Paris. 1998.
- FOURNET F. Flore illustrée des phanérogames de Guadeloupe et de Martinique. *INRA (Institut National De La Recherche Agronomique)*. Paris. 1978.
- FRANCKEL J.J.; PAILLARD D. *Grammaire des prépositions*. Éditions OPHRYS. Paris. 2007.
- FUCHS, Catherine. *La linguistique cognitive*. Édition Ophrys. Paris. 2004.
- FURUKAWA N. « Elle est là qui pleure »: construction à thème spatialisé localisé. *Langue Française* 2000, vol. Paris. n°27.
- GAATONE D. Les prépositions: une classe aux contours flous. *Travaux De Linguistique* n°1: 23-31. Éditions Duculot. De Boeck. 2001.
- GAFFIOT F. *Dictionnaire illustré latin-français*. Hachette éd. Paris. 1934.
- GARDES-TAMINE J. *La grammaire* 2. Armand Colin. Paris. 1988.
- GERBOIN P.; LEROY C. *Grammaire de l'espagnol contemporain*. Hachette. Paris.1991-1994.
- GODARD D.; ABEILLÉ A. *Les langues romanes: problèmes de la phrase simple*. CNRS. 2003.
- GOETHEM K.V. L'emploi « préfixal » des prépositions entre et tussen: analyse morphologique, sémantique et comparative. *Langages* n°173:114-134. Larousse. Paris. 2009.
- GOUGENHEIM G. *Système grammatical de la langue française*. Éditions d'Artrey. Paris. 1939.
- GOUGENHEIM G. Y a-t-il des prépositions vides en français? *Français moderne* vol. 1:1-25. Paris. 1959.
- GRÉVISSE M. *Le bon usage*. Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui. Éditions J. Duculot. Gembloux (Belgique).1975.
- GROSS M. Sur la définition d'auxiliaire du verbe. *Langages* vol. 33, n°135: 8-21. Larousse. Paris.1999.
- GROSS G.; PRANDI M. *La finalité*. Duculot, Bruxelles. 2004.
- GROSS G. Sur le statut des mots grammaticaux. *Cahiers De Lexicologie*, 2007-1: 7-25. Paris. 2007.
- GROSS G.; PAUNA R.; VALETOPOULOS F. Sémantique de la cause. Peeters, 2009-01-01, 2009. Available from <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00616457>>.

- GROSS G. *Manuel d'analyse linguistique: approche sémantico-syntaxique du lexique*. Presses Univ. Septentrion. 2012.
- GROUSSIÈRE M.L. Prépositions et primauté du spatial: de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales. *Faits De Langues* vol. 5, n° 9: 221-234. Éditions Ophrys ; Paris(France).1997.
- GUILLAUME G. *et al. Leçons de linguistique de Gustave Guillaume: 1939-1940, Théorie des parties du discours*. Presses de l'Université Laval. 2009.
- GUIMIER C. La préposition: approche psychomécanique et approche cognitive *in Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives. Actes du XIème Colloque international de l'AIPL*. Montpellier, 8-10 juin 2006: 339-348. Éditions Lambert-Lucas Limoges. 2007.
- HAGÈGE C. Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise (avec un essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues). *Société de Linguistique de Paris. Paris*. 1975.
- HAGÈGE C. Les relateurs comme catégorie accessoire et la grammaire comme composante nécessaire. *Faits De Langues* vol. 5, n° 9: 19-28. Éditions Ophrys. Paris (France).1997.
- HAIMAN J. The iconicity of grammar: isomorphism and motivation. *Language*: 515-540. 1980.
- HAVU E.; Pierrard M. La prédication seconde en français: essai de mise au point *Travaux De Linguistique* vol. N° 57. Bruxelles (Duculot). 2008/2.
- HAZAËL-MASSIEUX G. La grammaticalisation des connexions. *Les français créoles entre l'oral et l'écrit. Tübingen: Gunter Narr*: 201-212. 1989.
- HAZAËL-MASSIEUX M. C. Du français, du créole et de quelques situations plurilingues: Données linguistiques et sociolinguistiques. *Francophonie. Mythes, Masques Et Réalités*. Enjeux Politiques Et Culturels, Paris: Publisud: 127-157. 1996.
- HAZAËL-MASSIEUX M. C. Où l'on retrouve les dictionnaires créoles...à la recherche de l'impossible définition *in Contacts de Langues, Contacts de cultures, créolisation*: 241-257. L'Harmattan. Éditeurs Hazaël-Massieux M.C. et de Robillard D. Paris.1997.
- HAZAËL-MASSIEUX M.C. Les créoles à base française: une introduction. *Travaux Interdisciplinaires Du Laboratoire Parole Et Langage d'Aix-en-Provence (TIPA)* vol. 21: 63-86. 2002.
- HAZAËL-MASSIEUX M. C. De la connexion aux « connecteurs », en français et en créole. *Travaux Du CLAIX* n°19: 41-46.2005.
- HAZAËL-MASSIEUX M. C. Textes anciens en créole français de la Caraïbe. *Histoire et analyse*. Éditions Publibook. Paris. 2008.
- HEBERT L. *Introduction à la sémantique des textes*. Honoré Champion Éditeur. Paris. 2001.
- HÉNAULT C. Prépositions « en » et « dans » avec certains toponymes: Vers la description d'une variation sémantico-syntaxique dans le français d'aujourd'hui. *Les Cahiers D'AFSL*, vol. 12: 1-8. 2006.
- HERSKOVITS A. Semantics and pragmatics of locative expressions. *Cognitive Science* vol. 9, n° 3: 341-378.1986.
- HERSKOVITS A. *Language and spatial cognition. An interdisciplinary study of the prepositions in*

- English*. New York: Cambridge University Press. 1986.
- HILL, C. Recherches interlinguistiques en orientation spatiale. *Communications*. Volume 53, n°53:171-207. 1991.
- HIRAGA M. K. Diagrams and metaphors: Iconic aspects in language. *Journal of Pragmatics* vol. 22, n° 1: 5-21. 1994.
- HJELMSLEV L. *La catégorie des cas: étude de grammaire générale*. Universitetsforlaget. 1935.
- HONESTE M. L. Approche cognitive de la syntaxe des compléments de temps sans préposition en français. *Faits De Langues* vol. 5, n° 9: 155-164. Éditions Ophrys. Paris.1997.
- HUMMEL M. Regard critique sur la sémantique du prototype. *Cahiers de lexicologie* n°65, 2:159-182. Paris. 1994.
- JACKENDOFF R. *Semantics and Cognition*. Cambridge, Massachusetts, London, England: The MIT Press. 1983.
- JACKENDOFF R.; LANDAU B. *Languages of the mind, essay of a mental representation*”: 99-124. The MIT Press, Cambridge, Massachusetts. London éd. 1992.
- JACQUES I. Le substantif symétrique. *Cahier De Linguistique* vol. n°5: 11-47. Paris.1975.
- JENHANI O. Relations, Constructions d'ontologies et méthodes de raisonnement pour la génération de la langue naturelle. *Rapport ARC INRA GEnI. IRIT*. 23 Mai 2003.
- JESPERSEN O. (1924) *La philosophie de la grammaire*. Les Éditions de Minuit. Paris. 1971.
- JESPERSEN O. (1969) *La syntaxe analytique*. Les Éditions de Minuit. Paris.1971.
- JOURDAIN A. M. L. *Du français aux parlers créoles*. Klincksieck 1956. XXVIII, 334 S. 8°. C. Klincksieck. Paris. 1956.
- KEKENBOSCH C. *et al.* Sémantique cognitive de l'action: 2. étude expérimentale de la catégorisation des verbes d'action. *Langages* vol. 32, n°6 132: 48-68. Larousse. Paris. 1998.
- KEKENBOSCH, Christiane, *et al.* Sémantique cognitive de l'action: 2. étude expérimentale de la catégorisation des verbes d'action. *Langages* vol. 32, n° 132: 48-68. Larousse. Paris 1998.
- KERBBRAT-ORECCHIONI C. *L'énonciation*. Armand Colin. Paris. 1999.
- KLEIBER G.; SCHNEDECKER C.; THEISSEN A.; (éds). *La relation partie-tout*. Éditions Peeters Louvain-Paris. Paris. 2006.
- KLEIBER G. Les prépositions spatiales« devant/derrière » ont-elles un sens ou deux. *Cahiers De Lexicologie* vol. 52, n° 1: 97-116. Paris. 1988.
- KLEIBER G.; RIEGEL M. *Les formes du sens: Études de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*. Duculot. De Boeck Supérieur. 1997.
- KLEIBER G. Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive. *Faits De Langues*, vol. 1: 105-121. Éditions Ophrys. Paris.1993.
- KLEIBER G. Gérondif et relation de cohérence: le cas de la relation de cause. *Recherches ACLIF: acte du séminaire de Didactique Universitaire* n°6:09-24. 2009.
- KOPECKA A. L'expression du déplacement en français: l'interaction des facteurs sémantiques,

- aspectuels et pragmatiques dans la construction du sens spatial. *Langages* n°173: 54-75. Larousse. Paris. 2009.
- KORKUT E. La Pragmatique et l'Implicite. *Synergies Turquie* vol. N°1:153-159. 2008.
- KUPFERMAN L. *Le mot « de »: domaines prépositionnels et domaines quantificationnels*. De Boeck Supérieur. Bruxelles. 2004.
- KUPFERMAN L. Plénitude et vacuité de «à»: pour un schéma dérivationnel. *Cahiers De Lexicologie: Revue Internationale De Lexicologie Et Lexicographie* n° 90:151-174. Paris. 2007.
- KWON-PAK S. N. *Les prépositions spatiales: sur quelques emplois de « par »*. Thèse de Doctorat. Université de Strasbourg. Juin 1997.
- KWON-PAK S.N. *Entre vs. Parmi: deux prépositions au centre de la partition*, in *La Relation Partie-Tout* (Kleiber et al. édés) Leuven, Édition Peeters Louvain-Paris. Paris: 651-670. 2006.
- LACHERET A.; JACQUES F. Syntaxe et sémantique formelle des constructions verbales. De la notion de détachement topical à celle de constituant thématique extrapositionnel. Laboratoire CRISCO. Université de Caen. Manuscrit auteur, publié dans *Cahiers de Praxématique* n°40: 167-198. 2004.
- LAKOFF G. *Women, Fire, and Dangerous Things*. The University of Chicago Press. Chicago and London. 1987.
- LAKOFF G.; JOHNSON M. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Les Éditions de Minuit. Paris. 1985.
- LAMIROY B. Les verbes de mouvement: emplois figurés et extensions métaphoriques. *Langue Française* vol.76:41-58. Paris. 1987.
- LANGACKER R.W. Observations and speculations on subjectivity. *Iconicity in Syntax*. Vol.1. N° 985: 109-150. Edited by John Haiman. John Benjamins Publishing Company. 1985.
- LANGACKER R. W. *Foundations of Cognitive Grammar*. Volume1: Theoretical Prerequisites. Stanford California: Stanford University Press. 1987a.
- LANGACKER R. W. Mouvement abstrait. *Langue Française* vol. 76 n °1: 59-76. 1987b.
- LANGACKER R.W. *Foundations of Cognitive Grammar. Descriptive Application*. Volume 2. Stanford California: Stanford University Press. 1991a.
- LANGACKER R.W.; VANDELOISE C. Noms et verbes. *Communications* vol. 53, n° 1:103-153. 1991b.
- LANGACKER R. W. Prepositions as grammatical (izing) elements. *Leuvense Bijdragen* vol. 81: 287-309. 1992.
- LAPAIRE J. R. Réfication, ception, cognition. *Bulletin De La Société De Stylistique Anglaise* n° 28: 25-53. 2006.
- LAPAIRE J. R. Dérives de la métaphore: « Quand la pensée prend corps par la métaphore » in « *Dérives de la métaphore* ». Denis Jamet (Ed): 39-56. L' Harmattan. Paris. 2008.
- LAUR D. La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement. *Langages*

vol. 27; n° 110: 47-65. Larousse. Paris. 1993.

LAUWERS P. La description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique : étude historiographique et épistémologique de la grammaire française entre 1907 et 1948: 531-559.

Les stratégies d'adaptation : les figures. Éditeur: Peeters. 2004.

LAVIEU B. De la linguistique cognitive à la psychomécanique du langage: la notion de moyen illustrée par la préposition « à » in *Psychomécanique Du Langage Et Linguistiques Cognitives* 329-338. Éditions Lambert-Lucas, Limoges. 2007

LE BRETON D. *Anthropologie du corps et modernité*. Presses universitaires de France. Paris.1990.

LECOINTRE S.; LEEMAN D. Le lexique: construire l'interprétation. *Langue Française* vol. 103. Armand Colin. Paris. 1994.

LEEMAN D. Définir une préposition: hypothèse et perplexités. *Revue De Sémantique Et De Pragmatique* vol. 2: 183-199. Presses Universitaires d'Orléans. Orléans. 1997.

LEEMAN D. « Dans un juron, il sauta sur ses pistolets ». Aspects de la polysémie de la préposition in *Revue De Sémantique Et De Pragmatique* vol. 6: 71-88. Presses Universitaires d'Orléans. Orléans.1999a.

LEEMAN D. La préposition: un « auxiliaire » du nom? *Langages* vol. 33, n° 135:75-86. Larousse. Paris. 1999b.

LEMARÉCHAL A. Séries verbales et prépositions: incorporation et décumul des relations. *Faits De Langues* vol. 5, n°9:109-118. 1997.

LEMARÉCHAL A. *Études de morphologie en f(x...)*. Éditions Peeters Louvain, Paris, 1998.

LE PESANT D. Prépositions « en » et « dans », modes d'action et propriétés aspectuelles. *Université Paris Ouest & UMR MoDyCo*. 20 août 2012.

LE QUERLER N. Complémentation et actance: compléments en « par », compléments en « de », Complétude et incomplétude. *Actes du colloque de Monbazillac* (septembre 2001).

LÉVI-STRAUSS C. *Le totémisme aujourd'hui*. PUF, Boulevard Saint Germain 75006, Paris. 1962.

L'HOMME M. C. Sélection des prépositions dans les termes complexes nom (prep) nom à partir de leur structure conceptuelle. *Cahiers De Lexicologie* 68/1: 25-45. Paris. 1996.

LJUNGGREN K. G. Towards a definition of the concept of preposition. *Studia Linguistica* vol. 5, n°1: 7-20.1951.

LYONS J. *Semantics*. Cambridge University Press éd. Cambridge. Vol. 2:718:724: 1978.

MARQUE-PUCHEU C. La couleur des prépositions à et de. *Langue Française* n° 1:74-105. Paris. 2008.

MASSAUX A. La perception visuelle ou l'art de voir. *Découverte* vol. 341(10) (2006): 54-65. Éditeur Paris. Palais de la découverte. Octobre 2006.

MATHIEU. Y. Y. Un classement sémantique des verbes psychologiques *LADL; LLI*. Université Paris 7. *Cahiers Du CIEL* vol. 1996-1997:115-134.

MC WHORTER J.; PARKVALL M. Pas tout à fait du français: une étude créole. *Études Créoles* vol.

- 25, n° 1:179-231. L'Harmattan. Paris. 2002.
- MÉLIS L.; LEUVEN K. La présentation est-elle toujours la tête d'un groupe prépositionnel? *Travaux De Linguistique* n° 1:11-22. 2001.
- MÉLIS L. *La préposition en français*. Ophrys. Paris. 2003.
- MÉLIS L. La coordination des prépositions: quelques observations liminaires. *Cahiers De Lexicologie: Revue Internationale De Lexicologie Et Lexicographie* n° 91: 183-193. Paris 2007.
- MERLE J. M. La connexion et les connecteurs. La phrase existentielle: 41-61. *Publication de l'Université de Provence éd.* 2005.
- MERLE J.M. Prépositions et aspect. *L'Information Grammaticale* n° 117: 52-56. 2008.
- MÉTRAUX A. *Le vaudou haïtien*. Gallimard éd. 1958.
- MILLER G. A.; JOHNSON-LAIRD Ph. N. *Language and Perception*. Cambridge University press. Cambridge. 1976.
- MORLANE-HONDERE F.; FABRE C. Étude des manifestations de la relation de méronymie dans une ressource distributionnelle. *CLLE-ERSS*. Université de Toulouse Le Mirail 5. 2012.
- NEVEU F. *Dictionnaire des sciences du Langage*. Armand Collin. Paris. 2004.
- NSONDE J. de Dieu. *Parlons Kikôngo*. L'Harmattan. Paris. 1999.
- ORDIÑANA M. J. C.; HILFERTY J. *Introducción a la lingüística cognitiva*. Editorial Ariel. Barcelona. 1999.
- PAILLARD D. Déjà: adverbe ou marqueur discursif ? *In Actes du colloque Chronos*. Vol. 6:1-12. 2004.
- PAILLARD D. Marqueurs discursifs et scène énonciative. À Paraître, [Http://www.Llf.Cnrs.fr/Gens/Paillard/ Marqueurs_discursifs_et_scene_énonciative.Pdf](http://www.Llf.Cnrs.fr/Gens/Paillard/ Marqueurs_discursifs_et_scene_énonciative.Pdf) 2008.
- PALMA S. Les locutions à polarité négative: une approche stéréotypique *Langages*. n° 2: 61-72. Larousse. Paris. 2006.
- PASERO R. *et ali*. Syntaxe et sémantique formelle des constructions verbales exprimant des relations symétriques. *Langages* 3 /2010/ n°179-180:115-141. Larousse. Paris. 2010.
- PEETERS I.; BRUSSEL V. Les compléments de lieu introduits par « sur »: approche syntaxique. *Le Mouvement Dans La Langue Et La Métalangue* n° 27: 81-101. Éditeur: Dendale Patrick. *Centre d'études linguistiques des textes et discours*. Université de Metz. 2005.
- PEIRCE CH. S. *Écrits sur le signe* rassemblés, traduits et commentés par Gérard DELEDALLE, Éditions du Seuil, Paris. 1978.
- PÉROZ P. La préposition « contre » à partir de la valeur d'échange, variation sémantique et régularité des opérations linguistiques *in La préposition française dans tous ses états-4. Actes du colloque PREP an 2000 sous la Direction de Lucien Kupferman*. *Scolia* 15: 107-122. 2000.
- PHILPS D. Le concept de marqueur sub-lexical et la notion d'invariant sémantique. *Travaux de linguistique* n°45: 103-123, 2002/2.
- PICOCHÉ J.; HONESTE M. L. L'expérience de l'espace et sa symbolisation vue à travers la

- polysémie des mots bord et côté. *Faits De Langues* vol. 1, n°. 1: 163-171. 1993.
- PIERRARD M. Comme préposition? Observations sur le statut catégoriel des prépositions et des conjonctions (La préposition française dans tous ses états). *Travaux De Linguistique* n° 44: 69-78. 2002.
- PIOT M. Relations entre préposition et conjonction? L'apport de la comparaison en langues romanes. *Travaux de Linguistiques* n° 42-43:71-83. 2001.
- PIOT M. Sur la nature des fausses prépositions « sauf » et « excepté ». Université Stendhal-Grenoble 3. *LATTICE (CNRS, ENS et Paris7)*. Revised 2005.
- POMPILUS P. *Contribution à l'étude comparée du créole et du français à partir du créole haïtien: morphologie et syntaxe*. Éditions caraïbes. 1976.
- PORHIEL S. « Au sujet de » et « à propos de »: une analyse lexicographique, discursive et linguistique. *Travaux De Linguistique* n° 1: 171-181. 2001.
- POTTIER B. Sur le système des prépositions. *Le Français Moderne* vol. N° 29 1: 1-6. Paris. 1961.
- POTTIER B. *Systématique des éléments de relation: étude de morphosyntaxe structurale romane*. Éditions Klincksieck. Paris. 1962.
- POTTIER B. *Linguistique générale, théorie et description*. Klincksieck éd. Paris. 1974.
- POTTIER B. *Sémantique générale*. PUF. Paris. 1992.
- PRUDENT L. F. *Des baragouins à la langue antillaise*. Éditions Caribéennes. Paris. 1980.
- RAEMDONCK D.V. Adverbe et Préposition: cousin, cousine? *Travaux de linguistique* 2001/1-2, n°42-43: 59-70. Éditeur De Boeck Supérieur. 2001.
- RAPATEL Ph. Le rôle des prépositions: le cas de FOR. *Anglophonia* n° 28/2010: 11-32. 2010.
- RASTIER F. *Sémantique interprétative*. PUF éd. Paris. 1987.
- RAUH G. Prépositions et rôles. *Langages* vol. 28 n° 113: 45-78. Larousse. Paris.1994.
- REBOUL S. À la Guadeloupe/en Guadeloupe: vers une interprétation cognitive? *Langue Française*, vol. 103: 68-79. 1994.
- RÉMI-GIRAUD S. De la matière à la forme: la déflexivité ou la naissance du mot. *Langages* vol. 178: 53-66. Larousse. Paris. 2010.
- RICHARD J. F. et al. Sémantique cognitive de l'action: 1. contexte théorique. *Langages* vol. 32, n° 132: 28-47. Larousse. Paris. 1998.
- RIÉGEL M. et ali. *Grammaire méthodique du français*. Quadrige/Puf. Paris. 1994.
- RIHS A. Gérondif, participe présent et expression de la cause. *Nouveaux cahiers de linguistique française* n° 29: 197-214. 2009.
- ROBERTS P. *West Indians and their language*.Cambridge University Press ed. 1988.
- ROMERO C. Pour une définition générale de l'intensité dans le langage. *Travaux de Linguistique* n° 2007: 57-68. Éditions Duculot. De Boeck. 2007/1.
- ROSSI-GENSANE N. Pour une valeur aspectuelle des prépositions: Le cas des prépositions en emploi spatial dynamique. *Syntaxe & Sémantique* n° 3: 131-146. 2001.

- RULLIER-THEURET F. L'emploi des mots « comparé » et « comparant » dans la description de la comparaison et de la métaphore. *Faits De Langues* vol. 3, n°5: 209-216. 1995.
- RUWET N. À propos des prépositions de lieu en français, Édition J. Duculot, S.A., Gembloux. 1969.
- RUWET, N. Les verbes de sentiment peuvent-ils être agentifs. *Langue Française* vol. n°105: 28-39. 1995.
- SARDA L.; STOSIC D. Les compléments spatiaux dynamiques détachés en tête: analyse des compléments en « par » et « à travers » dans la perspective de l'encadrement du discours. *Artois Presses Université*: 41-56. 2007. In N. Flaux et D. Stosic (éds) 2007.
- SAUSSURE F. *Cours de linguistique générale*. Grande Bibliothèque Payot. Paris 1916.
- SCHAPIRA C. Préposition et conjonction? Le cas de Avec. *Travaux De Linguistique* n° 1: 89-100. 2002.
- SCHNEDECKER C. « Un ciel... gris de chez gris...»: de la construction X de chez X à Adj. de chez Adj.: du locatif à l'intensif. *Travaux De Linguistique* n° 2: 61-73. 2008.
- SCHOGT H. Toi et moi: Les pronoms personnels et la traduction. *La Linguistique* vol. 40, n°1: 167-176. 2004.
- SEBBA M. *The syntax of serial verbs: An investigation into serialization in Sranan and other languages*. John Benjamins Publishing. 1987.
- SPANG-HANSSSEN E. *Les prépositions incolores du français moderne*. Copenhague: G.E.C GADS Forlags. 1963.
- SPANG-HANSSSEN E. De la structure des syntagmes à celle de l'espace ; essai sur les progrès réalisés dans l'étude des prépositions depuis une trentaine d'années. *Langages* n°110: 12-26. Larousse. Paris. 1993.
- STOSIC D. *Par et à travers dans l'expression des relations spatiales: comparaison entre le français et le Serbo-croate*. Thèse de Doctorat soutenue 10 décembre 2002. Université de Toulouse-Le Mirail. 2002.
- SYLVAIN S. Le créole haïtien. Morphologie et Syntaxe. Genève. Slatkine Reprints. 1936.
- TALMY L. *Toward a Cognitive Semantics Volume 1 (concept structuring systems)*. Cambridge: MAI MTT Press. 2003.
- TEUBEURT W. (2005). La linguistique de corpus: une alternative. SEMEN: *Revue De Sémiotique Des Textes Et Discours* (Traduit Par Lebaud Aurélie Version abrégée: 185-211). 2009.
- THOMAS J. J. *The theory and practice of Creole grammar*. The Chronicle publishing office. 1869.
- THOMAS-FATTIER D. Contribution à l'étude de la genèse d'un créole: l'atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires. Presses universitaires du Septentrion. 1998.
- TOSSA C. Z. Survivances linguistiques africaines dans les créoles: Permanence de mots et préservation de sens; Le F NGBE du Bénin et le créole haïtien. *Sud Langages* n° 9. Juin 2008.
- TYLER A. Applying Cognitive Linguistics to Pedagogical Grammar: The Case of Over. Andrea Tyler and Vyvyan Evans. *Cognitive Linguistics, Second Language Acquisition, and Foreign Language*

Teaching, vol. 18: 257-282. 2004.

VAGUER C. La préposition « dans » et les verbes dits « de mouvements ». Du « spatial » au sens propre et au sens figuré? *Recherches Linguistiques* vol. 28. 2004.

VAGUER C. La préposition « dans » et les verbes dits « de mouvement ». Du « spatial », au sens propre et au sens figuré? in P.Dendale (Éd) *Le Mouvement Dans La Langue Et La Métalangue*, Coll. *Recherches Linguistiques* no. 27 : 41-79. 2005.

VAGUER C. Étude de GP en dans, à sens causal. *Linx. Revue Des Linguistes De l'université Paris X Nanterre* n° 54: 91-102. 2007.

VAGUER C. La préposition « dans » ou l'expression de la coïncidence spatio-temporelle. *Cahiers De Lexicologie: Revue Internationale De Lexicologie Et Lexicographie* n° 93: 163-174. 2008.

VALDMAN A. *Le créole: structure, statut et origine*. Éditions Klincksieck. Paris. 1978.

VALETTE M. Linguistiques énonciatives et cognitives françaises (Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli). *Bibliothèque De Grammaire Et Linguistique*. 2006.

VAN DE VELDE D. *Grammaire des événements*. Presses universitaires du Septentrion. France. 2006.

VAN RAEMDONCK D. Adverbe et préposition: cousin, cousine? *Travaux De Linguistique* n°1: 59-70. 2001.

VANDAELE S. Analyse et représentation métaphorique en langue de spécialité à l'aide de données relationnelles. Département de linguistique et de traduction. Université de Montréal. Novembre 2003.

VANDELOISE C. La préposition « dans » et la relation contenant/contenu. *Leuvense Bijdragen* vol. 74, n°2: 193-208.1985a

VANDELOISE C. Les prépositions « sur/sous » et la relation porteur/porté. *Leuvense Bijdragen* vol. 74, n°4 :457-481.1985b.

VANDELOISE C. *L'espace en français: sémantique des prépositions spatiales*. Seuil. Paris. 1986.

VANDELOISE C. Les prépositions « devant/derrière », l'orientation générale et l'accès à la perception. *Le Français Moderne* vol. 55, n° 1-2: 1-22.1987.

VANDELOISE C. La préposition « à » et le principe d'anticipation. *Langue Française* vol. n°76: 77-111. 1987.

VANDELOISE C. Les analyses de la préposition « dans »: faits linguistiques et effets méthodologiques. *Les Prépositions: Méthodes d'Analyse* vol. 11: 15-40. Presses Universitaires de Lille. France. 1993.

VANDELOISE C.; BORILLO A. La couleur des prépositions. *Langages*. Année 27. Larousse. Paris. 1993.

VANDELOISE C. Espace et motivation. *Faits De Langues*, vol. 1, n°1: 181-188.1993.

VANDELOISE C. De la matière à l'espace: la préposition « dans ». *Cahiers De Grammaire*, n° 20: 123-145.1995.

VANDELOISE C. Les usages spatiaux statiques de la préposition « à ». *Cahier de lexicologie* 53 (2), 119-148. 1998.

- VANDELOISE C. Quand « dans » quitte l'espace pour le temps. *Revue De Sémantique Et De Pragmatique* vol. 6:145-162. 1999.
- VANDELOISE C. La dimension en français: de l'espace à la matière. Hermès science publications. Paris. 2004.
- VANDELOISE C. « Contre et la rencontre atypique », in P. Dendale (Éd.) *Le mouvement dans la langue et la métalangue*. Metz: CELTED/Université de Metz. *Recherches linguistiques* 27: 121-150. 2005.
- VANDELOISE C. De la distribution à la cognition. L' Harmattan. Paris. 2006.
- VENDRYÈS J. *Le langage: introduction linguistique à l'histoire*. La Renaissance du livre. Albin Michel. 1921.
- VERMESCH P. Analyse des effets perlocutoires, englobement, intrications, complémentarités. *Expliciter (Journal de l'association GREX-Groupe de recherche sur l'explicitation)* - vol. 76: 1-44. 2008.
- VÉRONIQUE G. D. Interlangues françaises et créoles français. *Revue Française De Linguistique Appliquée* vol. 10, n°1:25-37. 2005.
- VIGIER D. *Les Groupes Prépositionnels En « en N »: De La Phrase Au Discours*. Thèse de Doctorat soutenue le 24 novembre 2004. Université Paris 3. Sorbonne Nouvelle. 2004.
- VICTORRI B.; FUCHS C. *La polysémie, construction dynamique du sens*. Hermès. Coll. Langue, Raisonnement, Calcul. 1996.
- VICTORRI B. La polysémie : un autre aspect de la linguistique? *Revue de sémantique et de pragmatique* 2: 41-62. Orléans. Presses Universitaires d'Orléans. 1997.
- VICTORRI B.; FUCHS C. La polysémie : construction dynamique du sens. Hermès. 1998.
- VILLAR M.B.: Quel rôle joue la possession inaliénable dans la relation lexiale partie-tout in La relation partie-tout. Kleiber et al. Éditions Peeters Louvain-Paris. Bibliothèque de l'Information Grammaticale. Paris 2006: 367-379. 2006.
- WEBER É. La préposition « sur »: de la langue au discours. *Cahiers AFLS*, vol.17/1: 26-48. 2011.
- WHORF B. L. Linguistique et anthropologie, Bibliothèque Médiations, Les origines de la sémiologie, traduit de l'anglais par Claude CARME. DENOËL/GONTHIER. Paris. 1969(1956).
- WHORTER J. M.; PARKVALL M. in La créolisation: chacun sa vérité. *Études créoles*. Vol. XXV, n° 1: 179-231. L' Harmattan. Paris. 2002.
- WINFORD D. *Predication in Caribbean English Creoles*. Vol. 10. John Benjamins Publishing Company. 1993.
- WINSTON M.; CHAFFIN R.; HERRMANN D. Taxonomy of part-whole relations. *Cognitive Science* vol.11 ; n° 4: 417-444. 1987.
- ZRIBI-HERTZ A. Prépositions orphelines et pronoms nuls. *Recherches Linguistiques* vol. 12: 46-91. Paris.1984.
- ZWARTS, J. .; WINTER, Y. Journal of logic, *Language and Information* Vol. 9; n°2:169-211. April

2000.

INDEX

- Absence, 23, 42, 54, 58, 60, 61, 63, 79, 82, 117, 121, 129, 146, 147, 164, 170, 183, 199, 200, 251, 252, 269, 277, 289, 305, 307, 308, 360, 362, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 372, 378, 383, 386, 398, 402, 404, 405, 406, 407, 415, 417, 462, 469, 470, 471, 479, 492, 517, 534, 537
- Abstrait, 56, 77, 81, 97, 118, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 190, 212, 223, 255, 259, 260, 262, 270, 291, 315, 322, 328, 329, 332, 363, 371, 373, 387, 404, 419, 436, 443, 444, 468, 488, 489, 515, 523, 524, 539, 584
- Actance, 88, 219, 293, 479, 585
- Actants, 55, 56, 62, 85, 89, 130, 157, 158, 172, 182, 219, 220, 224, 230, 232, 246, 262, 320, 325, 353, 355, 358, 386, 389, 426, 430, 449, 457, 463, 472, 483, 485, 502, 524, 527
- Acteur, 40, 41, 72, 302, 314, 326, 371, 396, 420, 463, 464, 524, 525
- Actorialité, 40, 463
- Adaptation, 150, 232, 258, 402, 415, 416, 418, 421, 584
- Adverbe, 67, 84, 86, 92, 133, 167, 168, 183, 209, 215, 223, 240, 242, 300, 301, 360, 381, 452, 491, 493, 494, 506, 586
- Affecté, 13, 31, 42, 49, 64, 75, 77, 89, 122, 146, 147, 167, 170, 172, 173, 174, 177, 178, 227, 250, 253, 255, 271, 299, 301, 303, 325, 326, 328, 335, 343, 344, 346, 371, 391, 393, 403, 404, 409, 414, 426, 470, 479, 518, 534
- Affinité, 54, 60, 62, 200, 281, 456, 460, 515
- Agentif, 39, 40, 88, 189, 203, 229, 230, 278, 298, 378, 403, 407, 408, 444, 452, 464
- Agentivité, 39, 40, 58, 78, 122, 134, 148, 151, 179, 189, 203, 216, 227, 231, 255, 256, 312, 313, 378, 394, 401, 407, 411, 416, 443, 451, 452, 456, 457, 459, 462, 465, 473, 511, 533
- Ajustement, 97, 100, 488
- Aléatoire, 44, 63, 91, 320, 536
- Allomorphes, 12, 50, 76, 335, 339, 340, 342, 435, 532
- Allotopie, 166, 222, 247, 445, 449
- Ambiguïté, 24, 35, 36, 37, 45, 65, 83, 88, 90, 97, 105, 134, 157, 188, 223, 242, 284, 299, 339, 346, 358, 392, 435, 463, 477, 484, 485, 497, 507, 514, 531
- Analogie, 65, 92, 259, 282, 384, 401, 428, 454, 469, 506, 516, 517
- Analytique, 31, 33, 57, 124, 516, 583
- Anthropisation, 290, 292, 296, 297, 474
- Aphérèse, 31, 32, 33, 34, 242, 287, 376, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 500, 530
- Apodose, 381, 402, 404, 414, 415, 430, 432, 433, 435, 436, 438
- Apport, 12, 35, 37, 48, 49, 50, 67, 84, 85, 88, 101, 104, 132, 159, 160, 167, 168, 171, 194, 197, 201, 202, 203, 210, 212, 226, 243, 244, 246, 261, 357, 418, 475, 502, 515, 521, 523, 539, 586
- Apprentissage par cœur, 105, 540
- Arbitraire, 5, 16, 99, 105, 149
- Aspect, 80, 93, 94, 95, 115, 119, 150, 178, 184, 202, 203, 205, 224, 245, 298, 305, 331, 335, 337, 365, 390, 417, 450, 451, 459, 507, 514, 530, 533, 537, 539, 585, 590
- Association, 12, 13, 14, 118, 132, 141, 154, 212, 260, 426, 427, 428, 429, 430, 435, 436, 437, 438, 439, 442, 443, 444, 445, 447, 448, 449, 451, 454, 455, 456, 457, 461, 463, 467, 471, 472, 483, 485, 499, 531, 532, 589
- Asymétrie, 19, 109, 113
- Atélicité, 247, 253, 388
- Atélique, 335
- Augmentation, 31, 76, 167, 209, 211, 212, 250, 345, 349, 366, 486, 494, 495, 498, 515
- Bénéficiaire, 53, 62, 95, 206, 218, 219, 240, 246, 247, 257, 265, 278, 314, 326, 387, 391, 392, 393, 395, 398, 401, 433, 462, 464, 473, 524
- But, 14, 24, 56, 58, 70, 73, 74, 78, 88, 100, 121, 186, 238, 376, 377, 378, 379, 385, 390, 410, 434
- Cadre discursif, 136, 137, 139, 140
- Calques acrolectaux, 33
- Calques basilectaux, 33, 251
- Canonique, 13, 15, 19, 22, 30, 32, 37, 78, 89, 110, 113, 125, 134, 139, 144, 176, 225, 227, 233, 234, 257, 261, 267, 269, 275, 284, 295, 296, 297, 300, 307, 310, 311, 312, 317, 319, 326, 327, 329, 331, 344, 345, 354, 355, 365, 379, 385, 391, 394, 396, 402, 404, 415, 429, 447, 453, 462, 477, 478, 479, 487, 495, 508, 509, 510, 511, 514, 517, 522, 524, 530, 540
- Cas, 24, 34, 35, 36, 38, 39, 42, 46, 47, 58, 59, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 74, 75, 78, 80, 87, 88, 89, 93, 95, 108, 110, 121, 123, 124, 134, 135, 149, 159, 183, 189, 193, 194, 195, 199, 202, 209, 215, 234, 240, 242, 259, 263, 266, 267, 269, 270, 283, 284, 298, 299, 312, 327, 331, 342, 344, 349, 360, 386, 391, 394, 410, 419, 424, 425, 427, 441, 463, 465, 466, 468, 469, 476, 479, 480, 482, 487, 489, 495, 497, 501, 503, 509, 517, 518, 520, 521, 527, 534, 580, 581, 582, 583, 587
- Cause, 5, 13, 17, 22, 41, 53, 67, 73, 75, 81, 87, 94, 95, 103, 121, 126, 130, 218, 222, 223, 226, 230, 243, 298, 308, 322, 326,

- 340, 343, 348, 357, 365, 368, 369, 374, 375, 376, 378, 385, 388, 390, 395, 397, 402, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 413, 415, 418, 424, 431, 432, 436, 438, 439, 441, 443, 451, 459, 468, 488, 490, 507, 519, 525, 526, 535, 538, 583, 587
- Circumessif, 475
- Cognitif, 5, 25, 36, 37, 41, 45, 46, 47, 61, 75, 80, 82, 83, 91, 95, 110, 120, 122, 125, 129, 131, 136, 137, 138, 140, 144, 147, 154, 155, 156, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 183, 184, 187, 189, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 212, 213, 214, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 232, 233, 235, 236, 237, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 283, 284, 285, 287, 288, 290, 291, 294, 296, 299, 302, 303, 305, 311, 314, 316, 318, 319, 325, 330, 332, 334, 342, 344, 347, 348, 349, 350, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 360, 361, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 377, 378, 379, 380, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 391, 392, 393, 395, 398, 399, 402, 406, 407, 414, 415, 416, 418, 419, 420, 422, 423, 424, 426, 427, 428, 429, 430, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 443, 444, 446, 447, 448, 449, 451, 454, 455, 456, 457, 461, 462, 464, 465, 467, 469, 471, 472, 477, 479, 486, 492, 494, 495, 497, 500, 502, 503, 504, 506, 511, 512, 513, 515, 517, 519, 524, 526, 530, 534, 537, 539, 579
- Coincidence, 40, 48, 53, 56, 57, 60, 62, 64, 77, 93, 108, 119, 132, 141, 145, 166, 169, 190, 192, 194, 210, 211, 212, 241, 251, 274, 275, 289, 294, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 317, 335, 338, 340, 344, 348, 383, 389, 403, 408, 416, 419, 444, 475, 588
- Comparant, 17, 26, 151, 318, 319, 320, 388, 447, 448, 461, 483, 486, 487, 489, 502, 514, 521, 522, 587
- Comparé, 17, 151, 318, 388, 447, 448, 461, 486, 487, 489, 521, 522, 587
- Compétence, 87, 114, 150, 152, 188, 199, 231, 260, 330, 399, 462
- Conceptualisation, 9, 10, 40, 50, 51, 53, 57, 59, 61, 64, 76, 78, 88, 98, 105, 109, 112, 114, 115, 135, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 152, 155, 165, 168, 170, 173, 174, 192, 193, 196, 200, 205, 230, 239, 242, 243, 245, 247, 248, 249, 251, 252, 254, 255, 256, 258, 263, 264, 265, 266, 271, 273, 274, 276, 282, 283, 284, 293, 294, 296, 299, 300, 306, 307, 308, 310, 311, 312, 313, 315, 318, 321, 323, 325, 327, 328, 330, 331, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 343, 345, 349, 358, 371, 376, 377, 378, 381, 394, 403, 410, 419, 421, 428, 429, 439, 442, 448, 449, 459, 463, 466, 473, 476, 483, 503, 504, 509, 511, 515, 526, 528, 531, 535, 537, 538, 541
- Condition, 70, 113, 131, 132, 177, 180, 190, 203, 219, 229, 230, 274, 282, 322, 330, 331, 337, 338, 352, 403, 404, 405, 414, 423, 429, 436, 437, 438, 463, 485, 488, 490, 519, 524
- Conformité, 262, 294, 301, 304, 305, 306, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 502
- Congruence, 25, 36, 42, 44, 45, 56, 91, 139, 144, 145, 148, 249, 280, 356, 376, 405, 408, 482, 486, 487, 531
- Conjonction, 38, 44, 45, 46, 47, 54, 64, 69, 70, 138, 182, 220, 241, 242, 245, 246, 247, 248, 249, 260, 280, 289, 320, 357, 362, 381, 391, 393, 394, 421, 422, 423, 440, 445, 463, 469, 470, 476, 484, 486, 487, 498, 508, 514, 517, 528, 587
- Connexion, 5, 72, 130, 131, 132, 133, 148, 156, 172, 174, 185, 190, 277, 279, 300, 440, 443, 582, 585
- Contenant, 9, 17, 23, 29, 31, 36, 37, 42, 43, 48, 50, 64, 76, 77, 90, 102, 107, 110, 111, 113, 119, 145, 146, 147, 148, 149, 156, 166, 173, 178, 193, 198, 218, 220, 221, 227, 228, 229, 236, 239, 240, 252, 253, 256, 258, 259, 263, 264, 265, 266, 267, 272, 273, 277, 280, 285, 287, 290, 291, 292, 293, 296, 297, 303, 306, 308, 315, 316, 325, 329, 330, 331, 332, 333, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 344, 346, 371, 372, 375, 379, 389, 392, 401, 403, 408, 411, 420, 423, 435, 452, 453, 454, 464, 474, 488, 491, 492, 496, 499, 503, 517, 518, 520, 521, 534, 535, 539, 541, 589
- Contenu, 5, 9, 17, 29, 36, 37, 43, 50, 59, 64, 71, 73, 76, 88, 102, 110, 111, 116, 147, 149, 166, 179, 198, 200, 218, 220, 221, 227, 228, 236, 239, 240, 252, 257, 258, 259, 263, 264, 267, 272, 273, 277, 287, 293, 296, 297, 308, 330, 331, 332, 333, 335, 337, 340, 342, 343, 345, 367, 375, 387, 389, 403, 408, 420, 432, 435, 438, 452, 453, 454, 474, 491, 492, 493, 503, 517, 518, 520, 535, 539, 541, 589
- Contrôle, 21, 39, 41, 42, 77, 88, 105, 110, 121, 122, 144, 154, 155, 198, 212, 217, 218, 219, 221, 222, 224, 225, 226, 229, 230, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 255, 258, 267, 276, 328, 330, 346, 372, 378, 406, 407, 408, 409, 410, 459, 463, 474, 477, 479, 499, 507, 519, 524, 526
- Corps, 5, 9, 10, 17, 22, 28, 29, 30, 42, 59, 72, 75, 92, 96, 109, 114, 123, 125, 141, 143, 144, 147, 149, 157, 172, 173, 174, 176, 181, 183, 185, 188, 191, 196, 197, 198, 214, 217, 227, 228, 231, 234, 236, 237, 238, 241, 246, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 274, 278, 287, 291, 292, 301, 302, 303, 310, 313, 316, 319, 321, 323, 324, 325, 326, 329, 332, 333, 336, 341, 342, 346, 351, 352, 362, 386, 388, 393, 395, 396, 405, 409, 414, 415, 419, 420, 426, 427, 428, 439, 442, 444, 452, 453, 454, 460, 468, 493, 494, 495, 498, 503, 505, 508, 509, 510, 512, 513, 516, 522, 537, 538, 584, 585
- Corps-Esprit, 324, 326
- Corpus, 11, 12, 50, 63, 93, 112, 126, 200, 203, 205, 262, 362, 385, 413, 460, 471, 495, 513, 532
- Corrélat, 40, 401, 458, 459, 462, 463

Cotexte, 93, 113, 123, 171, 177, 190, 251, 279, 315, 319, 328, 332, 339, 340, 351, 359, 367, 368, 373, 379, 386, 389, 392, 394, 397, 421, 459, 464, 482, 483, 489, 497, 514, 523, 533, 534

Créole, 8, 11, 12, 15, 16, 22, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 76, 81, 86, 90, 92, 94, 114, 124, 128, 130, 139, 140, 141, 143, 145, 146, 148, 149, 150, 153, 154, 155, 157, 159, 163, 169, 170, 179, 181, 183, 185, 186, 188, 190, 193, 195, 196, 198, 199, 200, 211, 214, 216, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 233, 240, 241, 242, 248, 251, 253, 255, 256, 258, 260, 261, 265, 266, 268, 269, 271, 274, 275, 283, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 302, 305, 307, 309, 310, 311, 312, 314, 323, 326, 327, 333, 334, 335, 336, 339, 341, 342, 346, 347, 348, 350, 356, 357, 358, 359, 362, 367, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 381, 384, 387, 391, 398, 399, 401, 403, 405, 406, 407, 412, 416, 417, 419, 420, 421, 423, 425, 445, 446, 450, 453, 454, 455, 460, 461, 465, 468, 469, 472, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 481, 486, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 512, 516, 518, 527, 528, 530, 532, 535, 537, 538, 540, 541, 575, 576, 578, 579, 580, 582, 585, 586, 588

Créolistique, 50, 64, 530, 541

Croyance, 139, 156, 205, 225, 261, 278, 389, 418

Datif éthique, 393, 394, 396, 472

Décréolisation qualitative, 33, 128, 185, 283, 375, 407, 455, 514, 528, 530

Déflexivité, 32, 33, 287, 288, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 575, 576, 587

Déformabilité, 97, 100, 483, 488, 523, 533

Défrancisation qualitative, 150, 530

Degré, 14, 15, 17, 25, 31, 47, 48, 71, 90, 115, 122, 134, 139, 148, 153, 168, 179, 188, 189, 199, 203, 208, 209, 222, 227, 255, 256, 269, 289, 304, 308, 313, 349, 366, 379, 390, 409, 411, 457, 459, 462, 500, 510, 521

Délocalisation, 184, 235, 321

Destination, 47, 51, 53, 77, 78, 92, 99, 132, 204, 360, 376, 377, 378, 379, 380, 387, 393, 394, 396, 397, 398, 400

Déterminant, 34, 135, 194, 195, 197, 222, 240, 251, 252, 253, 281, 293, 307, 360, 362, 364, 368, 369, 372, 383, 421, 436, 449, 485

Détermination, 20, 67, 126, 136, 197, 264

Diachronie, 31, 501, 580

Dialectique, 86, 149, 182, 199, 229, 240, 249, 280, 285, 423, 433, 464, 467, 488

Diglossie, 11, 45, 65, 150, 155, 193, 239, 256, 279, 305, 359, 492, 528, 538

Direction, 71, 77, 92, 107, 110, 122, 141, 176, 183, 235, 276, 277, 302, 329, 352, 409, 413, 481, 509, 516, 540

Dissymétrie, 316, 317, 323

Distance, 13, 50, 67, 80, 89, 99, 108, 109, 117, 157, 165, 167, 186, 194, 201, 202, 214, 241, 244, 245, 246, 260, 268, 270, 276, 277, 278, 286, 287, 292, 302, 305, 314, 318, 328, 329, 339, 340, 353, 357, 370, 384, 399, 407, 446, 448, 462, 469, 470, 474, 475, 481, 484, 515, 537, 538

Distribution, 24, 38, 44, 93, 101, 118, 137, 180, 182, 266, 274, 335, 390, 394, 423, 527, 589

Dynamique, 22, 79, 83, 89, 90, 91, 101, 102, 111, 120, 129, 138, 140, 144, 148, 160, 167, 173, 179, 186, 188, 192, 203, 217, 220, 223, 235, 236, 237, 253, 260, 264, 274, 279, 299, 301, 313, 315, 319, 342, 353, 354, 355, 369, 377, 387, 396, 411, 434, 440, 453, 459, 482, 515, 519, 520, 523, 531, 532, 587, 590

Effacement, 34, 35, 36, 37, 48, 60, 61, 75, 95, 165, 168, 181, 182, 196, 199, 200, 212, 269, 284, 314, 340, 349, 374, 390, 391, 392, 398, 444, 479, 511, 513, 537

Effectué, 16, 40, 157, 342, 414, 418

Effet, 8, 11, 17, 48, 49, 53, 75, 84, 103, 133, 139, 155, 157, 167, 183, 193, 205, 216, 218, 223, 227, 230, 235, 262, 274, 302, 306, 308, 322, 328, 332, 338, 348, 365, 369, 378, 380, 388, 389, 399, 404, 405, 407, 408, 409, 410, 413, 415, 418, 431, 432, 436, 439, 441, 442, 443, 444, 451, 468, 482, 488, 495, 499, 524, 526, 530, 532, 537, 538, 541

Effets de sens, 8, 83, 123, 300, 301, 305, 312, 319, 379, 389, 397, 400, 479

Emprunt de conceptualisation, 65, 150, 169, 193, 250, 256, 268, 305, 335, 359, 372, 375, 455

Enchâssement, 209, 210

Énoncé, 5, 8, 11, 13, 15, 24, 37, 45, 55, 58, 61, 62, 65, 67, 74, 75, 85, 90, 95, 101, 104, 114, 119, 120, 122, 123, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 144, 146, 147, 148, 151, 153, 155, 158, 166, 172, 174, 175, 177, 178, 181, 182, 183, 187, 188, 189, 190, 193, 196, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 212, 214, 220, 222, 223, 227, 232, 233, 234, 235, 236, 243, 244, 245, 246, 252, 253, 254, 256, 259, 260, 261, 270, 274, 278, 280, 281, 283, 284, 291, 296, 298, 300, 308, 312, 319, 323, 325, 326, 327, 328, 333, 336, 337, 338, 340, 341, 343, 344, 347, 348, 349, 351, 353, 354, 356, 361, 365, 367, 368, 370, 378, 380, 381, 389, 393, 394, 395, 398, 402, 403, 405, 411, 415, 420, 424, 425, 426, 427, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 440, 444, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 465, 469, 470, 472, 476, 478, 479, 484, 485, 488, 489, 498, 510, 512, 518, 519, 520, 526, 528, 531, 533, 534, 535, 536, 538

- Énonciateur, 8, 61, 86, 206, 261, 281, 282, 283, 431, 432, 433, 439, 442, 458, 487, 522, 532
- Entité, 10, 19, 23, 25, 37, 53, 60, 77, 82, 88, 89, 99, 115, 119, 120, 122, 125, 129, 130, 132, 133, 136, 144, 146, 148, 149, 152, 155, 157, 159, 162, 163, 166, 168, 169, 170, 172, 174, 176, 177, 178, 180, 181, 182, 186, 188, 189, 195, 196, 199, 203, 204, 206, 207, 212, 214, 216, 217, 218, 219, 220, 223, 225, 226, 227, 228, 230, 236, 238, 239, 240, 246, 253, 254, 256, 257, 260, 269, 270, 271, 273, 277, 278, 280, 281, 292, 297, 311, 312, 314, 315, 316, 317, 321, 326, 328, 329, 330, 331, 340, 342, 343, 345, 350, 353, 357, 358, 360, 363, 364, 365, 368, 374, 380, 388, 392, 397, 399, 403, 406, 407, 417, 427, 428, 434, 435, 438, 439, 448, 455, 457, 458, 459, 462, 464, 468, 471, 472, 475, 492, 495, 503, 509, 510, 518, 521, 522, 525, 527, 533, 535, 536, 537
- Épistémique, 12, 19, 77, 85, 87, 129, 131, 137, 140, 154, 156, 169, 170, 171, 184, 204, 205, 206, 215, 241, 261, 275, 348, 369, 382, 389, 402, 410, 415, 416, 418, 430, 431, 469, 523, 526
- Équivalence, 9, 28, 38, 46, 49, 54, 171, 180, 181, 204, 291, 339, 345, 358, 359, 360, 361, 367, 373, 377, 380, 381, 382, 383, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 395, 397, 415, 435, 473, 527
- Espace, 10, 15, 16, 22, 42, 43, 44, 70, 74, 79, 86, 91, 97, 100, 101, 103, 104, 105, 109, 111, 115, 118, 121, 125, 126, 131, 137, 139, 146, 149, 152, 156, 157, 159, 160, 164, 165, 166, 171, 176, 182, 184, 187, 193, 201, 218, 225, 228, 235, 236, 260, 273, 274, 279, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 290, 291, 292, 293, 297, 303, 314, 320, 321, 322, 327, 334, 343, 412, 440, 456, 468, 472, 477, 492, 509, 512, 534, 576, 578, 581, 586, 588, 589
- Exclusion, 15, 73, 229, 336, 354, 422, 423, 424, 471
- Expérimentateur, 21, 103, 151, 196, 204, 255, 298, 299, 402, 452
- Extrinsèque, 143, 144, 145, 199, 231, 257, 261, 327, 330, 332, 347, 411, 444, 522
- Fausse équivalence, 381, 382
- Figure, 18, 19, 21, 22, 23, 98, 102, 109, 150, 220, 222, 223, 245, 248, 262, 348, 353, 431, 433, 434, 441, 443, 445, 447, 464, 488
- Fixe, 123, 129, 131, 137, 163, 169, 180, 196, 268, 326, 370, 415, 432
- Forme, 13, 14, 15, 16, 28, 30, 32, 33, 36, 37, 38, 39, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 56, 57, 58, 60, 61, 63, 64, 65, 67, 72, 73, 75, 78, 81, 92, 93, 95, 96, 97, 100, 105, 109, 115, 124, 125, 129, 135, 140, 156, 157, 159, 165, 166, 170, 175, 182, 183, 191, 193, 194, 197, 198, 199, 200, 208, 210, 211, 212, 216, 242, 243, 244, 245, 246, 251, 260, 266, 271, 275, 277, 280, 284, 285, 290, 292, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 302, 306, 309, 314, 317, 318, 319, 323, 332, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 345, 349, 350, 358, 359, 360, 363, 367, 368, 370, 371, 375, 376, 378, 381, 384, 390, 395, 397, 399, 400, 401, 402, 406, 407, 409, 410, 421, 422, 440, 450, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 479, 483, 487, 491, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 503, 504, 505, 507, 509, 511, 513, 515, 522, 527, 528, 530, 532, 537, 539, 541, 587
- Générique, 26, 61, 187, 195, 200, 223, 264, 295, 305, 307, 360, 380, 403, 406, 415, 506, 510
- Géométrique, 26, 66, 80, 106, 111, 117, 165, 218, 238, 278, 289, 330, 387, 481, 533, 535, 538
- Grammaire actancielle, 41, 527
- Grammaire casuelle, 90, 464, 575, 581
- Grammaire cognitive, 5, 16, 31, 32, 33, 37, 42, 45, 60, 63, 66, 89, 90, 91, 98, 99, 105, 151, 156, 206, 209, 268, 269, 283, 316, 368, 375, 413, 419, 497, 527, 528, 531, 538, 540, 583
- Grammaire des événements, 319
- Grammaire des fautes, 39, 85, 527, 528, 530
- Grille d'action, 89, 122, 155, 172, 276, 526
- Grille d'expérience, 122, 172, 216, 219, 227, 236, 276, 311, 328, 336, 371, 526
- Grille essive, 72, 153
- Ground, 18, 19, 21, 22, 25, 27, 98, 102, 150, 220, 222, 223, 245, 248, 262, 289, 348, 353, 431, 433, 434, 441, 443, 445, 447, 464, 488, 532
- Groupe consonantique, 148, 533
- Holonyme, 10, 35, 49, 51, 54, 78, 130, 135, 137, 143, 145, 146, 147, 159, 165, 166, 171, 172, 173, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 185, 187, 188, 190, 191, 196, 209, 234, 235, 236, 239, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 256, 259, 263, 265, 273, 280, 285, 287, 291, 292, 295, 296, 300, 305, 306, 315, 318, 331, 335, 339, 342, 343, 345, 346, 350, 355, 356, 360, 361, 364, 366, 369, 371, 372, 375, 378, 386, 394, 414, 420, 422, 423, 424, 439, 445, 448, 449, 455, 464, 471, 477, 482, 483, 503, 504, 506, 534
- Homomorphisme, 297, 298, 299
- Iconicité, 3, 13, 16, 30, 32, 34, 38, 41, 42, 47, 48, 50, 54, 60, 61, 63, 73, 75, 78, 81, 86, 91, 99, 110, 133, 135, 140, 143, 147, 148, 149, 157, 159, 165, 167, 168, 173, 175, 180, 182, 183, 184, 190, 191, 194, 200, 201, 202, 203, 205, 208, 209, 210, 212, 213, 229, 231, 238, 243, 248, 250, 259, 262, 271, 278, 280, 281, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 294, 299, 300, 306, 307, 308, 311, 318, 319, 320, 323, 325, 326, 327, 330, 332, 333, 334, 336, 337, 339, 340, 342, 344, 345, 348, 349, 350, 351, 360, 366, 369, 372, 373, 378, 379, 381, 383, 386, 387, 388, 390, 391, 392, 397, 398, 399, 402, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 414, 415, 416, 417, 419, 421, 422, 426, 430,

- 431, 432, 434, 436, 437, 438, 442, 443, 444, 446, 447, 469, 470, 477, 479, 482, 484, 486, 498, 499, 500, 506, 507, 514, 515, 517, 522, 526, 531, 534, 536, 537, 538, 583
- Iconicité diagrammatique, 41, 42, 47, 63, 73, 75, 78, 81, 86, 133, 140, 165, 167, 181, 190, 192, 201, 202, 203, 229, 243, 250, 262, 288, 289, 307, 311, 318, 320, 323, 332, 337, 342, 344, 379, 384, 387, 391, 399, 402, 405, 406, 409, 414, 415, 422, 426, 430, 431, 432, 434, 436, 437, 442, 443, 444, 446, 447, 470, 479, 499, 515, 517, 522, 526, 536, 538
- Iconique, 14, 31, 45, 61, 63, 89, 99, 147, 157, 192, 205, 208, 210, 211, 212, 223, 232, 243, 271, 282, 288, 289, 293, 296, 297, 309, 311, 314, 324, 331, 345, 349, 350, 363, 366, 367, 381, 382, 389, 390, 391, 394, 395, 398, 402, 406, 409, 412, 413, 416, 417, 420, 429, 446, 448, 450, 452, 469, 470, 478, 479, 494, 508, 509, 510, 511, 512, 515, 516, 533
- Imprécision, 78, 158, 159, 160, 161, 162, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 175, 184, 186, 187, 188, 189, 193, 214, 275, 280, 282, 306, 318, 384, 398, 469
- Inchoatif, 177, 178, 209, 335, 348, 349, 464, 468
- Inclusion, 15, 50, 73, 109, 111, 117, 141, 178, 186, 210, 227, 229, 239, 253, 256, 272, 285, 332, 336, 344, 346, 423, 439, 453, 454, 474, 535, 579
- Indexical, 40, 57, 61, 94, 131, 132, 134, 135, 137, 139, 141, 145, 149, 151, 158, 180, 182, 191, 193, 196, 202, 203, 205, 207, 210, 211, 212, 215, 218, 219, 220, 223, 225, 226, 227, 230, 254, 257, 262, 308, 337, 338, 339, 340, 347, 355, 365, 369, 379, 386, 388, 391, 404, 414, 415, 419, 431, 436, 438, 443, 454, 457, 478, 491, 511, 538
- Indexicalité, 3, 16, 17, 22, 41, 92, 104, 142, 149, 157, 170, 172, 183, 205, 217, 236, 237, 257, 262, 273, 292, 307, 308, 329, 365, 366, 369, 388, 395, 404, 406, 414, 419, 420, 436, 437, 442, 464, 472, 475, 525, 537
- Inessif, 42, 50, 56, 71, 76, 290, 296, 302, 305, 343, 474, 480, 481
- Intensité, 48, 69, 140, 153, 208, 209, 249, 255, 256, 296, 297, 299, 300, 302, 309, 314, 333, 341, 352, 379, 380, 381, 390, 402, 406, 407, 409, 413, 452, 492, 494, 498, 499, 506, 507, 510, 587
- Intersection cognitive, 39, 41, 44, 53, 57, 107, 117, 132, 148, 174, 179, 185, 191, 192, 240, 253, 264, 274, 277, 281, 284, 285, 287, 291, 308, 310, 324, 326, 329, 331, 333, 337, 359, 360, 361, 368, 386, 389, 393, 397, 400, 401, 418, 419, 464, 468, 472, 473, 474, 477, 492, 495, 498, 502, 504, 524, 527, 530, 539
- Intrinsèque, 17, 22, 34, 36, 39, 57, 63, 64, 79, 92, 126, 143, 145, 149, 155, 159, 162, 197, 198, 199, 205, 218, 225, 227, 228, 230, 231, 233, 240, 257, 258, 261, 269, 271, 312, 313, 327, 329, 330, 337, 344, 347, 353, 364, 366, 398, 402, 404, 405, 411, 423, 426, 428, 429, 444, 466, 467, 468, 480, 503, 522, 535, 539
- Isomorphisme, 16, 583
- Isotopie, 78, 129, 153, 161, 168, 194, 204, 227, 243, 252, 253, 285, 288, 344, 349, 357, 369, 384, 388, 425, 426, 428, 437, 446, 449, 462, 463, 466, 486, 492
- Langues africaines, 65, 401, 505
- Lien conceptuel, 14, 34, 35, 36, 42, 48, 54, 57, 60, 63, 89, 99, 155, 157, 169, 183, 187, 192, 195, 197, 198, 199, 207, 208, 226, 231, 250, 254, 255, 257, 264, 267, 269, 286, 292, 294, 306, 314, 331, 340, 345, 353, 360, 365, 366, 368, 390, 405, 420, 422, 426, 446, 479, 486, 514, 515, 517, 534, 537, 539
- Linguistique de corpus, 11, 588
- Locuteur, 5, 8, 10, 11, 14, 16, 19, 20, 26, 30, 32, 36, 38, 40, 65, 69, 72, 77, 85, 107, 111, 117, 118, 123, 129, 130, 137, 139, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 165, 166, 171, 172, 175, 178, 181, 182, 183, 184, 186, 192, 202, 203, 205, 207, 208, 213, 214, 215, 227, 234, 235, 241, 243, 246, 250, 252, 260, 262, 267, 273, 279, 281, 282, 294, 301, 302, 303, 308, 313, 321, 322, 323, 329, 341, 346, 351, 359, 384, 385, 387, 388, 389, 393, 397, 398, 402, 412, 416, 417, 420, 421, 424, 469, 473, 488, 495, 497, 501, 506, 507, 519, 520, 522, 525, 527, 528, 531, 536, 540
- Marque casuelle, 60
- Mélioratif, 49, 95, 154, 179, 246, 278, 291, 300, 311, 333, 360, 524
- Méréologie, 29, 172
- Méronyme, 10, 27, 28, 29, 43, 51, 54, 89, 123, 133, 135, 139, 141, 146, 162, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 183, 187, 188, 190, 196, 197, 198, 199, 213, 217, 226, 228, 232, 236, 246, 247, 248, 249, 250, 259, 261, 266, 267, 269, 270, 271, 273, 274, 282, 285, 287, 292, 296, 305, 306, 310, 312, 318, 335, 336, 343, 346, 347, 353, 364, 369, 371, 384, 386, 392, 414, 415, 418, 420, 422, 424, 429, 439, 445, 448, 455, 464, 471, 476, 503, 506, 519, 522, 534
- Métaphore, 22, 29, 31, 32, 39, 59, 87, 90, 95, 112, 134, 143, 146, 147, 149, 152, 164, 166, 174, 181, 183, 184, 190, 192, 198, 203, 214, 216, 221, 223, 225, 226, 228, 230, 232, 234, 235, 236, 241, 248, 250, 255, 256, 258, 264, 269, 270, 271, 272, 274, 282, 287, 293, 296, 302, 304, 307, 309, 310, 312, 314, 318, 319, 321, 322, 324, 325, 326, 327, 329, 336, 337, 343, 344, 345, 353, 355, 365, 388, 392, 395, 397, 402, 406, 407, 408, 409, 411, 414, 416, 417, 418, 424, 428, 429, 431, 433, 446, 452, 453, 454, 459, 464, 465, 470, 474, 476, 477, 480, 495, 498, 504, 508, 510, 511, 512, 521, 524, 533, 534, 535, 537, 584, 587
- Métaphorique, 39, 40, 126, 152, 165, 166, 168, 173, 176, 186,

- 197, 216, 221, 235, 239, 244, 245, 250, 251, 256, 257, 270, 272, 277, 296, 308, 309, 317, 318, 319, 322, 323, 324, 327, 328, 329, 340, 344, 351, 353, 357, 407, 411, 428, 429, 438, 452, 453, 461, 475, 477, 489, 512, 524, 534, 540, 589
- Métonymie, 16, 172, 262, 302, 344, 395, 439
- Modalisateur, 148, 167, 171, 187, 190, 201, 204, 205, 213, 246, 294, 306, 309, 320, 377, 418, 420, 507
- Mode pragmatique, 17, 62, 222, 296, 326, 408, 531
- Modification, 59, 100, 120, 160, 211, 302, 306, 349, 354, 355, 356, 367, 371, 376, 452, 488, 513
- Monde Référentiel, 5, 8, 10, 15, 17, 20, 24, 26, 44, 86, 109, 129, 130, 131, 133, 134, 137, 139, 141, 146, 154, 155, 156, 163, 165, 169, 175, 176, 178, 185, 192, 202, 204, 205, 214, 216, 218, 219, 222, 224, 236, 240, 241, 257, 269, 275, 276, 278, 282, 290, 292, 304, 314, 319, 328, 347, 348, 353, 354, 357, 360, 364, 365, 382, 392, 399, 411, 413, 428, 431, 432, 439, 442, 445, 448, 449, 453, 456, 458, 459, 461, 467, 472, 504, 506, 508, 524, 532
- Morphème, 12, 16, 33, 38, 46, 59, 61, 83, 84, 99, 129, 130, 131, 132, 139, 206, 245, 251, 253, 279, 289, 297, 299, 340, 370, 375, 383, 392, 393, 398, 400, 405, 440, 447, 450, 451, 469, 470, 490, 491, 503, 523, 531, 577
- Motif, 290, 379, 385, 387, 390, 397, 402, 409, 410, 413, 577
- Motivé, 5, 16, 26, 99, 286, 400, 530
- Mouvement, 19, 20, 21, 22, 57, 67, 76, 77, 83, 104, 105, 115, 118, 120, 121, 124, 132, 148, 149, 151, 152, 163, 173, 174, 175, 176, 178, 183, 185, 188, 196, 203, 215, 217, 220, 224, 228, 231, 235, 238, 246, 250, 253, 255, 257, 259, 260, 276, 277, 288, 302, 313, 315, 319, 323, 324, 325, 328, 330, 332, 355, 357, 371, 376, 384, 387, 391, 405, 409, 411, 414, 419, 422, 493, 494, 504, 505, 507, 508, 509, 513, 516, 520, 522, 539, 584, 588, 589
- Nom nu, 47, 77, 191, 294, 336, 343, 372, 383, 402, 426
- Non congruence, 44, 51, 92, 144, 145, 148, 222, 223, 247, 357, 377, 384, 486, 530
- Non étanchéité, 47, 243, 300, 373, 392, 494
- ø, 15, 46, 119, 133, 136, 194, 201, 210, 214, 289, 378, 380, 383, 398, 402, 405, 412, 537
- Objectif, 58, 61, 72, 125, 131, 138, 147, 169, 190, 194, 202, 203, 216, 224, 274, 286, 306, 314, 318, 320, 323, 326, 342, 396, 489, 519
- Objets, 5, 9, 16, 17, 19, 20, 24, 25, 28, 44, 54, 71, 77, 79, 85, 89, 92, 97, 101, 103, 105, 108, 109, 110, 162, 175, 176, 227, 228, 237, 258, 266, 276, 286, 296, 312, 321, 328, 337, 341, 347, 382, 392, 399, 426, 427, 428, 481, 520, 532, 533, 535, 537
- Onomatopée, 399
- Opérateur, 39, 43, 45, 47, 48, 49, 55, 56, 57, 59, 61, 63, 64, 75, 82, 87, 89, 109, 110, 119, 120, 122, 124, 129, 131, 132, 134, 135, 137, 139, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 194, 195, 200, 201, 203, 205, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 220, 223, 225, 226, 229, 232, 235, 236, 237, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 271, 272, 273, 274, 279, 280, 285, 288, 291, 292, 294, 296, 301, 302, 303, 305, 306, 307, 309, 315, 318, 320, 322, 328, 333, 334, 335, 336, 338, 339, 341, 343, 344, 346, 348, 349, 350, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 360, 362, 364, 365, 366, 369, 373, 374, 376, 378, 379, 380, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 393, 397, 398, 400, 401, 406, 407, 414, 415, 417, 419, 422, 423, 424, 426, 427, 430, 444, 448, 455, 457, 459, 461, 463, 464, 466, 467, 469, 470, 471, 475, 477, 478, 479, 485, 487, 488, 489, 494, 495, 496, 503, 504, 515, 521, 522, 524, 525, 526, 531, 537, 538, 578
- Orientation, 17, 22, 37, 39, 57, 59, 60, 70, 72, 79, 91, 92, 95, 97, 102, 112, 125, 147, 159, 165, 166, 176, 177, 178, 183, 190, 192, 198, 214, 216, 221, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 234, 235, 236, 240, 250, 255, 256, 258, 262, 272, 274, 278, 279, 281, 282, 288, 302, 307, 309, 310, 312, 313, 314, 316, 317, 319, 321, 325, 334, 345, 351, 354, 355, 356, 382, 407, 408, 414, 470, 477, 478, 487, 505, 507, 509, 522, 524, 582, 589
- Origine, 9, 35, 38, 57, 58, 59, 124, 166, 198, 229, 267, 294, 308, 309, 315, 322, 329, 335, 337, 342, 344, 348, 349, 350, 357, 365, 366, 370, 372, 373, 374, 375, 487, 502, 503, 504, 505, 538, 575, 580, 588
- Passif agentif, 39, 40, 58, 229, 230, 278, 323, 401, 450, 451, 454, 455
- Péjoratif, 95, 153, 154, 173, 179, 189, 197, 218, 253, 256, 258, 303, 311, 334, 360, 485, 524
- Percepteur involontaire, 21, 511
- Percepteur volontaire, 511
- Perception, 5, 10, 17, 20, 26, 43, 48, 49, 80, 92, 101, 103, 107, 108, 109, 111, 121, 125, 137, 139, 140, 144, 151, 153, 154, 157, 158, 160, 164, 168, 169, 170, 171, 175, 178, 184, 188, 198, 206, 207, 217, 220, 222, 236, 237, 241, 242, 250, 261, 262, 276, 282, 300, 301, 303, 308, 310, 313, 314, 316, 317, 319, 321, 322, 323, 328, 329, 330, 363, 378, 382, 384, 388, 431, 434, 440, 442, 443, 444, 448, 467, 475, 488, 498, 511, 512, 523, 526, 537, 540, 579, 580, 585, 589
- Performance, 145, 150, 185, 245, 276, 279, 301, 303, 348, 373, 387, 395, 399, 512, 522
- Phénomène, 13, 32, 33, 34, 35, 44, 60, 70, 75, 103, 113, 115, 125, 138, 144, 150, 154, 181, 189, 199, 209, 210, 211, 212, 218, 239, 242, 288, 297, 299, 305, 336, 339, 367, 370, 374,

- 379, 401, 409, 412, 413, 416, 424, 432, 442, 445, 450, 451, 468, 488, 490, 491, 492, 493, 494, 496, 497, 504, 514, 515, 516, 517, 523, 530, 533, 580
- Phénoménologique, 407, 414, 418
- Place, 8, 10, 15, 23, 41, 53, 64, 67, 68, 69, 72, 85, 94, 98, 103, 104, 105, 113, 118, 138, 141, 147, 151, 188, 195, 198, 202, 204, 224, 225, 233, 261, 263, 266, 272, 277, 284, 285, 289, 290, 292, 294, 305, 307, 318, 323, 325, 329, 347, 373, 387, 391, 392, 393, 395, 396, 399, 412, 417, 428, 442, 444, 445, 447, 448, 451, 453, 458, 459, 469, 472, 473, 479, 481, 485, 495, 504, 506, 523, 527, 528
- Plan horizontal, 44, 98, 129, 160, 188, 190, 240, 276, 309, 321, 322, 469, 495, 508
- Plan vertical, 160, 189, 230, 240, 276, 277, 320, 321, 476, 482, 509
- Point, 8, 10, 17, 25, 28, 31, 51, 70, 72, 79, 81, 84, 101, 108, 113, 125, 144, 147, 158, 159, 160, 163, 169, 190, 192, 202, 203, 230, 240, 269, 270, 274, 280, 283, 291, 306, 307, 318, 321, 329, 338, 348, 349, 350, 357, 371, 388, 390, 397, 414, 418, 421, 430, 433, 472, 475, 482, 500, 508, 509, 515, 518, 538, 582
- Polarité aspectuelle, 15, 25, 44, 51, 91, 129, 138, 144, 148, 247, 248, 280, 281, 376, 377, 482, 508
- Polarité finale, 25, 92, 144, 186, 201, 223, 508
- Polarité initiale, 25, 91, 202, 222, 223, 348, 376, 377, 506, 507, 508, 510
- Polarité médiane, 25, 129, 140, 144, 223, 277, 280, 376, 505, 506, 507, 509, 510, 513
- Polycatégoralité, 307, 530, 577
- Polysémie, 8, 10, 25, 66, 83, 87, 101, 104, 109, 113, 488, 489, 523, 530, 533, 578, 580, 585, 586, 590
- Porté, 9, 12, 17, 19, 44, 48, 51, 60, 64, 143, 145, 160, 191, 218, 223, 234, 241, 249, 254, 257, 259, 263, 264, 265, 266, 278, 331, 362, 391, 432, 480, 482, 589
- Porteur, 9, 16, 17, 19, 20, 47, 51, 60, 64, 110, 120, 148, 153, 160, 172, 175, 190, 200, 205, 218, 234, 241, 243, 249, 254, 257, 258, 259, 263, 264, 265, 266, 298, 331, 348, 369, 386, 391, 414, 424, 425, 446, 457, 463, 482, 522, 525, 531, 536, 589
- Possesseur, 29, 42, 60, 63, 99, 147, 199, 216, 236, 254, 256, 263, 291, 297, 333, 343, 396, 411, 420, 439, 494, 534, 539
- Possession, 42, 53, 61, 69, 99, 120, 123, 141, 147, 191, 200, 254, 293, 296, 298, 299, 307, 336, 364, 365, 368, 370, 375, 380, 392, 399, 400, 426, 427, 439, 480, 494, 499, 503, 534, 539, 579, 590
- Postessit, 478
- Postposé, 63, 162, 298, 343, 492, 493
- Pragmatique, 5, 15, 17, 24, 26, 28, 40, 46, 55, 62, 63, 64, 84, 85, 90, 97, 101, 108, 123, 129, 130, 132, 134, 148, 150, 156, 157, 175, 182, 183, 212, 222, 223, 233, 274, 295, 303, 314, 319, 320, 324, 328, 339, 345, 346, 364, 365, 389, 392, 393, 395, 402, 405, 410, 413, 414, 424, 429, 437, 463, 471, 483, 485, 488, 499, 500, 523, 524, 528, 531, 536, 578, 579, 590
- Prédication, 15, 45, 51, 122, 124, 134, 145, 148, 179, 189, 203, 205, 222, 223, 227, 230, 243, 244, 255, 312, 313, 343, 346, 351, 357, 361, 373, 377, 392, 396, 399, 406, 407, 411, 423, 425, 438, 439, 442, 443, 444, 445, 447, 448, 449, 450, 451, 459, 461, 462, 463, 465, 467, 531, 577, 579, 582
- Prédication seconde, 15, 45, 51, 124, 222, 223, 243, 244, 361, 373, 412, 423, 438, 439, 442, 443, 445, 448, 449, 450, 451, 531, 577, 582
- Préfixation, 30, 31, 500, 501, 504, 518
- Préfixe, 16, 30, 31, 32, 33, 34, 242, 286, 287, 345, 357, 373, 375, 386, 491, 492, 493, 495, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 530, 539
- Préfixe iconique, 31, 33, 34, 498, 503
- Préposition adverbialisable, 518
- Préposition* \emptyset , 12, 46, 47, 132, 194, 201, 301, 337, 378, 534, 537
- Préposition spatiale, 23, 43, 47, 109, 119, 120, 138, 144, 153, 161, 182, 198, 209, 220, 221, 222, 231, 234, 235, 240, 245, 264, 274, 314, 335, 461, 489, 492, 537, 577, 579
- Préposition temporelle, 181, 419
- Préverbe, 30, 345, 492, 530
- Privation, 32, 37, 73, 253, 254, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 402, 471, 498, 499, 503, 504
- Proposition relative, 34, 35, 209, 210, 211
- Pro-proposition, 49, 292, 360, 372, 385, 413, 463
- Protase, 381, 402, 404, 409, 414, 415, 430, 432, 433, 434, 436, 438
- Prototype, 25, 26, 111, 228, 306, 311, 461, 488, 523, 540, 583
- Rapport contenant-contenu, 17, 50, 60, 64, 76, 77, 108, 111, 149, 166, 198, 200, 227, 231, 234, 240, 258, 259, 263, 264, 267, 277, 287, 290, 295, 303, 325, 333, 335, 336, 340, 344, 389, 408, 414, 433, 435, 474, 491, 492, 503, 517, 534, 535
- Rapport logique, 131, 132, 137, 139, 141, 145, 148, 177, 178, 180, 182, 196, 202, 205, 207, 210, 211, 212, 215, 218, 220, 225, 226, 227, 230, 243, 254, 262, 268, 333, 338, 342, 354, 355, 369, 437, 454, 457, 462, 467
- Rapport porteur-porté, 17, 19, 22, 51, 60, 63, 64, 77, 98, 107, 108, 134, 241, 242, 258, 263, 264, 278, 333, 391
- Rapprochement maximal, 42, 47, 54, 63, 64, 132, 183, 199, 201, 250, 286, 289, 292, 294, 306, 307, 337, 384, 390, 392, 398, 400, 405, 444, 446, 476, 479, 486, 514, 517, 537

- Réciprocité, 35, 99, 219, 221, 316, 318, 362, 396, 401, 445, 446, 447, 448, 449, 457, 464, 537
- Réciproque, 27, 122, 126, 192, 230, 260, 285, 287, 305, 356, 401, 486, 541
- Redondance, 33, 34, 205, 208, 479
- Réduction, 34, 36, 56, 60, 121, 168, 171, 314, 341, 354, 382, 398, 400, 415, 426, 475, 511, 515, 517, 577
- Réduplication, 61, 251, 285, 288, 296, 297, 299, 300, 309, 315, 367, 386, 409, 469, 505, 528
- Réitération, 124, 180, 191, 251, 312, 339, 540
- Relateur, 49, 58, 73, 96, 100, 119, 172, 200, 340, 518
- Relation, 8, 9, 10, 13, 14, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 33, 35, 39, 41, 42, 49, 50, 51, 60, 61, 69, 70, 71, 72, 76, 78, 79, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 91, 92, 93, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 117, 119, 123, 125, 126, 132, 137, 139, 141, 143, 144, 146, 149, 155, 156, 162, 166, 172, 176, 177, 183, 186, 191, 193, 194, 196, 198, 199, 207, 212, 218, 219, 221, 222, 223, 227, 228, 230, 231, 234, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 264, 266, 267, 269, 274, 279, 291, 292, 295, 297, 298, 299, 308, 312, 316, 317, 320, 327, 330, 331, 332, 333, 335, 336, 340, 342, 343, 351, 352, 353, 356, 358, 361, 364, 365, 369, 372, 373, 375, 376, 378, 379, 381, 383, 384, 385, 390, 393, 395, 397, 402, 404, 406, 408, 409, 410, 413, 414, 416, 418, 422, 423, 428, 430, 431, 433, 434, 438, 439, 441, 444, 445, 446, 448, 449, 464, 468, 471, 472, 474, 475, 476, 481, 482, 486, 487, 490, 494, 502, 503, 506, 509, 512, 515, 518, 519, 520, 521, 522, 524, 530, 533, 534, 535, 538, 541, 575, 580, 583, 584, 586, 587, 589, 590
- Relexification, 401
- Repère, 10, 16, 19, 20, 96, 99, 100, 120, 134, 151, 165, 189, 203, 214, 236, 249, 260, 262, 282, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 314, 317, 318, 320, 329, 361, 380, 389, 410, 414, 418, 447, 459, 487, 489, 518, 522
- Rhématique, 119, 372
- Rhème, 44, 140, 167, 179, 193, 230, 243, 244, 245, 291, 342, 372, 374, 375, 422, 444, 484, 506, 510, 516
- Rhétorique, 207, 332, 417, 432, 433, 524
- Rôle, 22, 30, 41, 47, 56, 62, 73, 83, 84, 85, 86, 88, 101, 104, 111, 114, 120, 123, 124, 125, 126, 129, 158, 161, 169, 203, 257, 279, 289, 300, 320, 333, 351, 357, 372, 391, 394, 439, 448, 458, 459, 463, 472, 506, 527, 580, 587, 590
- Schéma, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 54, 57, 59, 65, 120, 122, 126, 131, 144, 154, 155, 171, 176, 177, 180, 181, 184, 185, 187, 190, 192, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 215, 221, 222, 225, 226, 229, 230, 231, 233, 234, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 260, 262, 263, 265, 266, 270, 271, 273, 280, 281, 283, 285, 287, 288, 290, 295, 296, 301, 302, 303, 304, 305, 307, 312, 319, 329, 330, 332, 343, 344, 348, 349, 350, 354, 355, 356, 358, 360, 361, 362, 365, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 377, 379, 380, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 400, 402, 405, 407, 409, 411, 414, 415, 416, 418, 419, 420, 423, 424, 426, 427, 428, 429, 430, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 443, 444, 447, 449, 451, 454, 455, 456, 457, 461, 463, 464, 467, 470, 473, 476, 483, 486, 499, 502, 504, 512, 525, 538
- Sémantiques primitives, 129, 131, 134, 137, 151, 155, 179, 189, 206, 220, 223, 246, 342, 353, 376, 394
- Sémantisme, 19, 31, 33, 36, 39, 42, 43, 44, 45, 49, 56, 58, 78, 104, 122, 124, 130, 132, 134, 145, 151, 152, 153, 154, 160, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 180, 181, 183, 184, 186, 187, 189, 191, 194, 196, 197, 199, 209, 215, 220, 222, 223, 228, 230, 235, 242, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 260, 275, 276, 277, 280, 281, 286, 287, 288, 292, 300, 302, 309, 313, 318, 320, 323, 324, 328, 340, 341, 346, 348, 351, 353, 355, 357, 358, 359, 361, 364, 379, 381, 391, 394, 402, 405, 406, 407, 408, 413, 418, 422, 423, 429, 443, 445, 446, 447, 448, 449, 456, 462, 463, 466, 468, 469, 477, 480, 483, 484, 488, 491, 503, 504, 506, 508, 509, 510, 511, 515, 518, 523, 527, 535, 539
- Sérialisation verbale, 15, 48, 60, 62, 392, 472, 494, 504, 511, 515, 516
- Signe linguistique, 5
- Signification, 10, 11, 14, 15, 16, 21, 25, 30, 31, 35, 36, 37, 38, 42, 47, 48, 51, 61, 63, 64, 66, 67, 69, 73, 74, 78, 81, 95, 104, 105, 106, 107, 113, 115, 120, 123, 129, 135, 148, 149, 154, 157, 159, 165, 167, 171, 173, 183, 184, 186, 191, 211, 212, 213, 224, 248, 253, 259, 269, 271, 277, 280, 282, 284, 292, 294, 296, 297, 301, 304, 306, 316, 319, 322, 323, 324, 326, 340, 342, 344, 349, 351, 367, 368, 371, 373, 378, 384, 389, 393, 394, 395, 397, 398, 399, 417, 419, 429, 437, 445, 448, 470, 478, 485, 488, 489, 493, 494, 495, 498, 500, 507, 523, 527, 531, 533, 536, 537, 540
- Sociolinguistique, 151, 279, 528
- Spécifique, 8, 57, 61, 73, 85, 89, 93, 173, 185, 199, 458, 465, 506, 532, 539
- Stabilité, 97, 101, 169, 170, 390, 447, 483, 488, 523
- Standard, 15, 42, 45, 46, 115, 119, 317, 528
- Stranded preposition*, 75, 86
- Stranding preposition*, 519
- Subjectif, 32, 69, 138, 139, 154, 171, 189, 190, 197, 202, 203, 261, 306, 317, 318, 384, 413, 417, 467, 540
- Submorphème, 16, 148
- Submorphémique, 15, 16, 533

Substance, 27, 84, 110, 146, 195, 199, 329, 334, 336, 337, 342, 343, 345, 346, 372, 390, 454, 474, 513

Sujet Intentionnel, 132, 411, 458, 459, 462

Sujet sémantique, 170, 177, 178, 353, 410, 462, 511, 526, 536

Sujet syntaxique, 154, 169, 177, 178, 196, 220, 230, 252, 254, 255, 284, 311, 328, 353, 355, 367, 371, 394, 409, 410, 452, 511, 522, 526, 536, 539

Support, 28, 33, 35, 48, 49, 80, 83, 84, 85, 88, 98, 104, 106, 107, 186, 198, 218, 243, 245, 247, 248, 259, 262, 263, 264, 268, 272, 273, 333, 346, 356, 373, 374, 461, 463, 475, 490, 492, 503, 504, 521, 540, 575

Symétrie, 99, 156, 163, 316, 334, 385, 386, 387, 396, 456, 457, 483, 486, 536

Symétrie construite, 456, 457

Synchronie, 31, 501

Synecdoque, 29, 64, 110, 122, 134, 160, 172, 216, 226, 236, 242, 274, 297, 303, 305, 476, 478

Syntagme prépositionnel, 21, 28, 34, 35, 36, 37, 60, 119, 129, 130, 136, 137, 140, 144, 145, 147, 153, 154, 159, 161, 166, 168, 205, 208, 294, 341, 349, 368, 369, 372, 378, 383, 391, 412, 430, 455, 469, 479, 485, 491, 492, 496

Synthétique, 57, 99, 124, 425, 516

Télicité, 15, 24, 25, 64, 90, 132, 140, 148, 152, 157, 160, 161, 167, 168, 170, 171, 178, 180, 181, 187, 189, 203, 204, 206, 208, 214, 215, 220, 225, 237, 242, 244, 245, 247, 248, 249, 252, 253, 255, 257, 261, 262, 264, 265, 273, 274, 282, 304, 312, 314, 315, 324, 328, 331, 333, 346, 349, 354, 356, 369, 373, 403, 411, 469, 474, 475, 476, 481, 482, 494, 502, 507, 509, 526, 532, 534, 539

Télique, 23, 42, 140, 141, 144, 148, 149, 151, 152, 156, 160, 166, 168, 169, 170, 178, 180, 183, 184, 185, 189, 203, 213, 220, 226, 232, 235, 247, 248, 250, 252, 254, 262, 264, 265, 271, 272, 273, 280, 281, 283, 288, 302, 312, 323, 328, 329, 335, 339, 340, 353, 355, 356, 376, 394, 401, 409, 412, 414, 467, 475, 507, 540

Tellurisation, 349

Temps, 14, 15, 22, 42, 55, 57, 70, 74, 86, 93, 94, 95, 101, 116, 118, 119, 121, 126, 128, 143, 152, 156, 157, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 171, 182, 183, 190, 192, 193, 201, 204, 236, 252, 253, 273, 274, 278, 282, 306, 315, 320, 327, 338, 339, 340, 343, 349, 351, 360, 375, 383, 393, 409, 413, 430, 446, 450, 455, 456, 466, 468, 483, 486, 509, 520, 534, 576, 583, 589

Thématisation, 58, 75, 89, 133, 140, 157, 205, 208, 209, 292, 341, 348, 381, 389, 402, 404, 406, 407, 409, 414, 415, 422, 424, 453, 507, 526

Thème, 40, 44, 136, 140, 156, 157, 167, 179, 189, 193, 230, 243, 244, 245, 291, 342, 351, 372, 374, 375, 409, 422, 444, 484, 506, 510, 516, 581

Topologique, 66, 77, 111, 117, 119, 120, 131, 202, 249, 278, 335, 345, 356, 447, 449, 476, 478, 481, 484, 488, 489, 523, 533, 538

Totémisme, 460, 585

Trajet, 21, 39, 41, 78, 90, 91, 99, 115, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 166, 168, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 180, 181, 182, 184, 185, 213, 220, 226, 247, 262, 277, 279, 280, 281, 283, 285, 288, 302, 334, 335, 373, 391, 403, 411, 444, 455, 468, 473, 504, 507, 510, 533, 540, 575

Transfert d'affect, 31, 42, 56, 64, 75, 177, 192, 203, 212, 217, 235, 250, 258, 270, 271, 272, 274, 293, 315, 325, 328, 393, 400, 405, 411, 472, 476, 477, 478, 492, 494, 502, 516, 524, 525, 534

Transposition, 235, 271

Triptyque, 131

Valeur, 12, 16, 20, 22, 23, 26, 30, 34, 38, 43, 44, 46, 47, 49, 51, 53, 56, 57, 58, 60, 61, 63, 64, 66, 73, 78, 79, 84, 85, 94, 99, 100, 105, 110, 111, 119, 125, 126, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 139, 145, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 163, 164, 165, 166, 171, 172, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 188, 193, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 208, 210, 211, 216, 217, 220, 223, 233, 236, 237, 239, 244, 245, 246, 247, 251, 252, 253, 259, 264, 266, 268, 273, 274, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 290, 292, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 307, 314, 316, 317, 318, 319, 321, 322, 323, 325, 326, 327, 330, 331, 332, 333, 335, 338, 339, 340, 341, 343, 345, 347, 348, 349, 350, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 366, 367, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 387, 388, 389, 392, 393, 397, 398, 400, 401, 402, 405, 406, 408, 409, 410, 413, 415, 417, 418, 420, 422, 423, 428, 429, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 444, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 459, 461, 463, 464, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 473, 478, 479, 480, 481, 483, 485, 488, 489, 492, 493, 494, 495, 496, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 506, 512, 515, 516, 519, 523, 525, 527, 528, 532, 533, 534, 535, 539, 586, 587

Variation, 42, 47, 48, 50, 59, 61, 64, 69, 72, 73, 78, 81, 97, 99, 100, 143, 148, 157, 165, 167, 173, 191, 231, 243, 253, 255, 259, 263, 265, 271, 273, 279, 280, 288, 318, 330, 331, 334, 337, 338, 382, 384, 394, 395, 413, 449, 450, 470, 488, 494, 523, 531, 540, 582, 586

Verbe, 14, 15, 18, 20, 25, 28, 31, 33, 34, 35, 40, 42, 44, 47, 48, 49, 51, 55, 56, 57, 58, 62, 65, 69, 70, 75, 76, 77, 78, 80, 84, 90, 91, 96, 98, 104, 112, 116, 120, 122, 125, 126, 129, 131,

132, 133, 137, 138, 139, 141, 144, 145, 147, 148, 149, 151,
152, 155, 156, 157, 160, 166, 167, 170, 172, 174, 177, 179,
180, 183, 185, 186, 187, 189, 193, 196, 201, 202, 203, 204,
205, 206, 207, 208, 213, 214, 220, 222, 223, 224, 226, 228,
230, 231, 232, 236, 242, 243, 244, 246, 247, 248, 249, 250,
251, 253, 254, 255, 257, 258, 260, 264, 265, 279, 280, 281,
288, 293, 298, 299, 302, 303, 310, 315, 323, 324, 326, 328,
330, 336, 338, 344, 353, 354, 355, 357, 358, 359, 367, 369,
373, 376, 377, 378, 386, 388, 391, 392, 394, 397, 399, 401,
402, 404, 405, 406, 410, 414, 417, 428, 429, 434, 435, 437,
446, 447, 449, 451, 453, 455, 456, 457, 462, 463, 465, 467,
479, 481, 484, 493, 495, 500, 503, 505, 506, 509, 511, 512,
517, 521, 526, 530, 535, 536, 538, 581, 584

Verbes sériels, 15, 495, 497, 504, 505, 514, 515, 530

Vicariante, 51, 347, 393, 394, 397, 472, 473, 527

Vrai épistémique, 129, 137, 156, 415, 430, 431, 432

Zone d'influence, 9, 13, 23, 24, 39, 55, 60, 95, 102, 111, 155,
172, 173, 196, 198, 226, 232, 236, 239, 256, 270, 276, 278,
293, 303, 318, 319, 323, 328, 334, 340, 344, 353, 356, 361,
396, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 411, 414, 415, 421, 451,
454, 470, 477, 482, 485, 488, 516, 523, 524, 525, 532, 534

Zone d'interinfluence, 23

Zone de non puissance, 230, 240

Zone de puissance, 88, 230, 240, 255, 395, 406, 415, 460

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	2
RÉSUMÉ	3
ABSTRACT	4
AVANT-PROPOS	5
SOMMAIRE	6
SIGNES CONVENTIONNELS.....	6
INTRODUCTION	8
1 Motivations	8
2 Pourquoi l'approche cognitive ?	8
3 Pourquoi les prépositions ?	10
4 Le corpus: méthodologie d'élaboration	11
Méthodologie d'élaboration	11
Ouvrages consultés.....	12
5 Inventaire des prépositions	12
6 Quelques concepts-clés	13
Iconicité et indexicalité	13
Le principe d'iconicité.....	13
Le principe d'indexicalité.....	16
Cadre conceptuel de l'indexicalité	17
Cible et site.....	18
Cas où la cible est plus petite que le site.	20
PREMIÈRE PARTIE ÉTAT DES LIEUX.....	30
I.1 État de la recherche en créolistique sur les prépositions.....	30
Grammaire cognitive et binarité diachronie/synchronie.....	31
Le verbe « attendre ».....	31
Rapport entre préposition et préfixe.	33
Prépositions et synthémisation	33
L'aphérèse et la déflexivité du français au créole.....	34
Préposition et diachronie.....	35
L'effacement du syntagme prépositionnel dans la proposition relative.....	35
Le cas de <i>palé</i> (parler).....	36

Le cas de <i>mayé</i>	37
Le cas de <i>manjé</i>	37
Effacement du SP dans la relative et orientation du site.....	39
L'autonomie de la préposition créole par rapport à la préposition française.....	39
<i>Dépi</i> / « Depuis ».....	40
Le morphème « pour » français.....	40
Préposition et passivation.....	41
<i>Épi</i> et <i>anba</i>	41
Préposition, l'ordre, le rang.....	43
Préposition et transfert d'affect.....	44
Prépositions spatiales et lieux dits.....	45
Préposition et valeur quantitative.....	47
<i>Épi</i> , <i>dèyè</i> , <i>anlè</i> (avec, derrière, sur).....	47
Non congruence de polarité entre verbe et préposition.....	47
Préposition et conjonction : le cas de <i>épi</i> et <i>kon</i>	49
La préposition \emptyset et les lieux hautement référencés.....	49
Préposition et verbe : le cas de <i>ba</i> (pour).....	50
Préposition et régimes adjectivaux.....	51
La préposition <i>a</i>	51
La préposition <i>an</i>	51
La préposition <i>o</i>	52
La préposition <i>pou</i>	52
I.2 Les auteurs de la créolistique.....	53
THOMAS (1869) (créole de Trinidad et Tobago).....	53
BAISSAC (1880) (créole mauricien).....	56
SYLVAIN (1936) (créole haïtien).....	57
FAINE (1937) (créole haïtien).....	58
JOURDAIN(1956) à propos du créole de la Réunion.....	58
FAUQUENOY (1972 :117-119) (créole guyanais).....	59
CARRINGTON (1984:93-96) (créole Saint-Lucien).....	59
CELLIER (1985:106) (créole de la Réunion).....	60
ALLEYNE (1996 :72-83).....	61
FATTIER (1998) (créole haïtien).....	61

CHAUDENSON (2003 :319-328)	62
DAMOISEAU (2012 :12-58).....	62
Apports particuliers : BICKERTON(1981), BERNABÉ (1983), HAZAËL-MASSIEUX G. (1989) HAZAËL-MASSIEUX.C. (2008).....	63
L'ouvrage de HAZAËL-MASSIEUX M.C. (2008).....	66
L'expression de la possession.....	66
Le rapport porteur-porté (HAZAËL-MASSIEUX 2008:65).....	66
Le comitatif.....	67
Les valeurs de la préposition dans.....	67
I.3 La préposition dans des langues autres que les créoles	69
La préposition et les approches préstructuraliste et structuraliste	69
Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal	69
BOUARD (2007)	70
JESPERSEN (1924 et 1969)	70
CUYCKENS (1991).....	72
LJUNGGREN (1951 :7-20)	73
HJELMSLEV (1935)	74
BRONDAL (1950).....	75
ZRIBI-HERTZ (1984 :46-91)	77
Adan, abó et le phénomène de "stranded preposition".....	78
GOUGENHEIM (1939) et SPANG-HANSSSEN (1963).....	79
Analyse de choix de paires prépositionnelles	80
SPANG-HANSSSEN (1963-1993).....	82
Un exemple d'alternance retenu par l'auteur	84
Le concept de préposition vide.....	84
I.4 La préposition et l'approche pré-cognitiviste	85
GUILLAUME (1939-1940 :226-270).....	86
GUILLAUME et la préposition.....	86
CERVONI (1991).....	87
POTTIER (1962, 1974,1992)	89
Remarque à propos de la relation intime R-B en langue créole basilectale	89
Remarques de DESCLÉS (1994 : 116)	91
DÖPKE et SCHWARZE (1981 :19-28).....	92
Application à la langue créole martiniquaise.....	93
LAUR (1993)	94
BORILLO (1998).....	95
LEEMAN (1999).....	96

ADLER (2005-2007).....	99
FRANCKEL et PAILLARD (2007).....	100
I.5 La préposition et le courant cognitiviste.....	101
Aux fondements théoriques de la grammaire cognitive	101
CULIOLI.....	103
TALMY (2003).....	105
MILLER et JOHNSON (1976)	106
Un exemple de préposition: « on ».....	108
EVANS et TYLER (2005)	108
HERSKOVITS (1986)	109
<i>Locative expressions</i> ".....	109
JACKENDOFF et LANDAU (1992 :99-124).....	113
VANDELOISE (1986).....	114
LAKOFF et JOHNSON (1985).....	116
LAPAIRE (2006, 2008)	117
LANGACKER	119
<i>Inclusion</i> ".....	121
<i>Relation of separation [A OUT B]"</i>	121
<i>Relation of identity (or coincidence)"</i>	121
<i>Relation of association</i> ".....	122
Remarque	123
DESCLÉS.....	123
CADIOT.....	126
Remarque	128
LYONS (1978 :718-724) : Le localisme	129
DEUXIÈME PARTIE ANALYSE COGNITIVE DES PREPOSITIONS SPATIO-TEMPORELLES CREOLES.....	132
II.1 La préposition <i>pa</i>	132
Introduction	132
<i>Pa</i> à valeur d'emploi trajet	132
La notion de choix associée à <i>pa</i> dans sa valeur d'emploi de trajet	137
<i>Pa lanmè</i> (Par la mer).....	138
Conceptualisation.....	139
<i>Pa</i> dans sa valeur d'emploi trajet et le cadrage discursif.....	140
Analyse des énoncés	141
Conceptualisation.....	144
Remarque	144

Conceptualisation.....	145
<i>An</i> versus <i>pa</i>	147
Passage intrinsèque versus passage extrinsèque.....	147
Direction du trajet dénoté dans les énoncés	148
Conceptualisation.....	149
<i>Pasé pa</i> versus <i>pasé an</i>	150
Zone médiane-trajet versus zone médiane contenant	150
Analyse de <i>tou</i> (trou).....	150
Analyse d'énoncé.....	151
Conceptualisation.....	152
Analyse contrastive créole-français.....	153
<i>An lidé pasé an tet mwen</i> / Une idée m'est passée par la tête.	153
<i>Pa</i> et l'expression de la zone médiane-trajet figuré	155
Conceptualisation.....	156
Analyse d'expressions en <i>pa</i> avec la valeur d'emploi de trajet abstrait	157
<i>I ka pran fanm pa fent.</i>	159
<i>I ka fè sa pa espré.</i>	159
Conclusion et analyse.....	160
<i>Pa</i> versus <i>an</i> : Perception versus spatialisation	161
<i>Pa</i> et la localisation imprécise	162
Quel est l'apport de <i>pa</i> dans les combinaisons prépositionnelles ?.....	163
<i>Pa koté</i>	163
<i>Pa asou</i>	164
<i>Avion ka volé pa anlè kay la.</i> (L'avion vole par-dessus la maison).....	164
<i>Pa</i> opérateur de hiérarchisation prépositionnelle	165
Prépositions et expressions qui ne peuvent se combiner avec <i>pa</i> -zone imprécise.....	167
<i>An mitan</i> (Au milieu de).....	167
<i>Douvan jou</i> (Devant le jour) (À l'aube).....	167
<i>Avan mel</i> (Avant les merles) (Tôt).....	168
La zone imprécise appliquée au domaine temporel ou la métaphore spatio-temporelle.	168
<i>Pa koté dizè</i>	169
Conceptualisation.....	170
Conceptualisation.....	171
Quel sera donc l'apport de <i>pa la</i> ?.....	172

Conceptualisation.....	172
Comment pouvons-nous conceptualiser la notion de zone imprécise à l'issue de ces analyses?	173
Conceptualisation de <i>pa</i> la zone imprécise	175
<i>Pa</i> et la zone d'action, zone affectée	176
<i>Pa</i> versus <i>an</i> dans l'expression de la zone d'affectation.	177
Statut cognitif des parties du corps affectées par la zone d'action.	178
<i>Pa la, pa isi (a)</i> et l'expression de la zone affectée	179
<i>Pa</i> et <i>la</i> : combinaison orientation et direction.....	180
Conceptualisation de la zone d'affectation.....	181
<i>Pa</i> et l'expression de l'inchoatif.....	181
Conceptualisation de <i>pa</i> inchoatif	183
<i>Pa</i> et sa valeur d'emploi de distributif	183
Conceptualisation.....	184
<i>Pa</i> distributif versus <i>apré</i> distributif et <i>dèyè</i> distributif.....	186
Une injonction bien martiniquaise : <i>Pasé pa isi!</i> (Passez par ici!)	187
<i>Pa isi</i> et l'expression des jurons	187
Une expression originale: <i>Palayi palaya</i> (Par ici par là).....	188
Conclusion	188
II.2 La préposition <i>oliwon</i> et l'expression de la zone imprécise	190
<i>Oliwon</i> versus <i>apipré</i>	191
<i>Oliwon</i> versus <i>apochan (apochon)</i>	191
<i>Oliwon</i> versus <i>bata</i> (bâtard)	192
II.3 La préposition <i>alantou</i> (aux alentours)	193
II.4 La préposition <i>a</i>	193
<i>A</i> et l'expression de la précision	193
Conclusion.....	197
<i>A</i> et le principe d'anticipation.....	198
II.5 Les prépositions et la formation de termes complexes: Les cas de <i>a</i> (à), <i>anba</i> (sous), <i>an</i> (dans), <i>di</i> (de) 199	
<i>Bet a fé, bet a kòn, bet a mil pat</i> et autres expressions	199
<i>Bet a fé</i>	200
L'effacement ou l'absence de la préposition <i>a</i> joncteur: quelle conséquence?	204
II.6 La préposition <i>jik</i> (jusque). (<i>Jous, hik, jis, jouk</i> : variantes libres).....	205
Quelques éléments de corpus	205
Analyse de la préposition <i>jik</i>	206
Que nous révèle <i>jik</i> quant au statut cognitif du verbe <i>rivé</i> ?	207

La flexibilité syntagmatique de <i>jik</i>	210
La topicalisation, stratégie de modalisation de <i>jik</i>	212
Que dire de la topicalisation du site spatial <i>Chelchè</i> ?	213
<i>Jik</i> et la modélisation des pronoms personnels	214
Conclusion	215
Autres constructions syntaxiques	216
La dislocation à gauche	216
Forme affirmative	216
Forme négative	216
<i>Jik</i> et la modélisation des autres prépositions	218
Les prépositions spatiales et <i>jik</i>	218
<i>Atè</i>	218
<i>Pa</i>	218
<i>Jik</i> et la zone imprécise	218
<i>Jik dèyè do Bondjé</i> : expression créole martiniquaise	219
Caractérisation de <i>jik</i>	219
II.7 La préposition <i>anba</i> (sous)	221
<i>Anba</i> et les métaphores d'orientation	221
<i>Anba</i> et les émotions-expériences négatives	221
<i>Anba</i> et l'inconscient	222
<i>Anba</i> la maladie et la mort	222
Le moins est en bas	222
Le mauvais est en bas	222
Le vice est en bas	223
Définition de la caractérisation intrinsèque du site <i>anba</i>	223
<i>Anba</i> et la causalité	224
<i>Anba</i> , opérateur de conceptualisations variées	224
Conclusion	227
<i>Anba</i> , connecteur de prédication seconde	227
Conceptualisation	229
Conceptualisation	232
Prolongement	232
<i>Anba</i> et l'idée d'encastrement	232
Prolongement	234

<i>Anba</i> et l'expression de l'extériorité.....	234
<i>Anba</i> et le passif agentif créole V.....	235
<i>Anba</i> versus <i>an</i> : La relation extrinsèque au milieu versus la relation intrinsèque au milieu.....	237
Prolongement.....	239
<i>Anba</i> et l'orientation spatiale.....	240
<i>Anba</i> versus <i>anlè</i>	241
<i>Anba</i> dans une valeur d'emploi temporelle.....	242
<i>Anba</i> et les parties du corps.....	242
Conclusion.....	243
Deux expressions originales : <i>anba jouk</i> et <i>anba fèy</i>	243
<i>Anba</i> et "ideal meaning".....	244
<i>Anba</i> et la diglossie.....	245
Conclusion.....	246
II.8. Les prépositions <i>asou/anlè</i> (sur).....	246
<i>Anlè</i> et les métaphores d'orientation.....	247
Les caractéristiques fondamentales de <i>asou</i> et de <i>anlè</i>	247
Analyse de <i>asou</i>	247
Analyse de <i>anlè</i>	247
<i>Anlè</i> et le contexte.....	248
<i>Anlè</i> et aphérèse.....	248
<i>Asou</i> , <i>anlè</i> et les verbes du « dire ».....	249
Conceptualisation.....	250
<i>Anlè</i> et la prédication seconde.....	250
Conceptualisation.....	250
Mise à l'épreuve de cette conceptualisation.....	251
<i>Asou</i> versus <i>anlè</i> dans l'expression des situations mathématiques d'addition et de soustraction.....	252
Situation mathématique additive.....	252
Conceptualisation.....	253
<i>Anlè</i> et la caractérisation cognitive du tas déjà constitué, support d'addition.....	254
Situations mathématiques soustractives.....	254
Voyons maintenant en quoi l'alternance en <i>asou</i> - <i>anlè</i> est pertinente.....	254
Conceptualisation de l'opération mathématique de soustraction.....	255
<i>Anlè</i> opérateur diminutif d'intensité, de volume.....	255
<i>Asou</i> opérateur de multiplication des événements.....	257

Conceptualisation.....	257
<i>N</i> + <i>asou</i> + <i>N</i> et la conceptualisation du temps.....	258
Conclusion	259
<i>Anlè</i> et l'affectivité.....	259
Synthèse et conceptualisation.....	260
<i>Anlè</i> versus <i>anba</i> dans l'expression de l'affectivité	261
<i>Anlè</i> versus <i>dèyè</i> et <i>an</i> et l'expression de l'affectivité-transmission d'affect	261
Conclusion	262
<i>Anlè</i> transmission d'affect et diglossie	262
<i>Asou</i> versus <i>anlè</i>	263
<i>Asiz</i> (s'asseoir) et l'alternance <i>asou</i> - <i>anlè</i>	263
Conclusion	265
<i>Asou</i> régi par <i>bay</i> (donner) ou le développement du champ visuel, mouvement abstrait.....	265
<i>Anlè</i> versus <i>asou</i> et <i>chapo</i>	267
<i>Asou</i> et le raisonnement hypothético-déductif.....	267
<i>Asou</i> versus <i>abò</i> et l'expression des moyens de transport : Le cas de <i>bato</i>	269
<i>Asou</i> et <i>abò</i> dans l'expression du lieu de travail.....	270
<i>Anlè</i> et l'activité professionnelle	270
<i>Travay anlè</i> versus <i>travay asou</i>	271
<i>Anlè, an,</i> et les vêtements (et accessoires vestimentaires).....	271
Le cas de <i>chapo</i> : <i>an chapo an tet</i> ou / <i>an chapo anlè tet</i> ou (<i>un chapeau dans ta tête</i> / <i>un chapeau sur ta tête</i>)	272
<i>Anlè</i> versus <i>an</i> et les vêtements.....	272
<i>An</i> et <i>anlè</i> et l'idiomatique	274
Conclusion	275
<i>Asou, anlè</i> et les métaphores incorporées.....	275
Conclusion	278
<i>Anlè</i> versus <i>an</i> dans l'expression du temps-délai d'achèvement révolu.....	279
Conclusion	279
II.9. La préposition <i>ant</i> (entre).....	281
Approche personnelle de la préposition <i>ant</i>	281
<i>Ant</i> et le plan horizontal	282
<i>Ant</i> et le plan vertical.....	283
<i>Ant</i> continuum et mezzolecte ou <i>ant</i> et ses applications sociolinguistiques.....	285

<i>Ant</i> et la trajectoire: le rôle du verbe recteur	285
Conclusion	287
<i>Ant... épi...</i> (Entre ...et...) et la représentation des bornes repères	287
<i>Kochon an ka fè ant san épi san dis tjilo</i>	288
Effet de la décréolisation qualitative	289
Ouverture d'analyse	290
<i>Ant... épi...</i> et l'ambiguïté de signification	290
Conclusion	291
Les verbes français préfixés en « entre » et leur correspondant en créole martiniquais	292
Synthèse	293
« Entre », <i>Ant</i> et la multiplicité des événements	294
Ouverture d'analyse: <i>ant</i> en créole haïtien	295
II.10. La préposition <i>kay, lakay</i> (chez) (variantes libres)	296
La préposition dans les textes anciens	296
Quelle est notre représentation intuitive des prépositions <i>kay / lakay</i> ?	296
<i>Kay</i> versus <i>pou, dapré</i> : l'expression du point de vue et des croyances	297
Comment passe-t-on de <i>kay</i> -(maison) à <i>kay</i> -(chez)?	299
Différence de conceptualisation : <i>An kay</i> (dans maison-chez) versus <i>kay</i> (maison-chez)	299
<i>Bò kay</i> et sa conceptualisation	300
La relation cognitive entre <i>manman</i> et <i>kay</i>	301
Ouverture de conceptualisation	302
Conclusion	302
La reduplication en langue créole	303
Les adjectifs <i>bon, bel, ti</i> et la scalarité	305
<i>Ti</i>	306
II.11. La préposition <i>o</i>	307
<i>I o son</i> (Il est au son)	307
<i>Monté o tanbou; Monté o ka</i> . (Monter au tambour) (Se diriger vers le tambour)	308
<i>I o tabènak</i> (Il est quiet)	308
<i>I o chan</i> (Il est préoccupé)	308
<i>I o bwé (o bré)</i> (Il est frustré)	309
<i>Mwen ka lèvé o pipiri</i> (Je me lève de bonne heure)	309
<i>Soulié a rizé o zo kò</i> (Les chaussures sont complètement usées)	309
<i>Dépayé o blan</i> (Dépouiller complètement la canne de sa feuille)	310
<i>Alé o dlo</i> (Aller à la source), <i>alé o nonm</i> (aller aux hommes), <i>alé o manawa</i> (aller aux prostituées)	310

<i>Bagay mwen pasé o total</i> (Mes affaires se sont passées à merveille).....	310
<i>I o konba</i> (Il est au combat).....	310
<i>Mwen ka alé o doktè/o kwafè/o dantis</i> (Je vais chez le médecin/ chez le coiffeur/ chez le dentiste).....	311
Conclusion.....	311
<i>Dèmen o swè</i> (Demain soir).....	311
<i>A</i> versus <i>O</i>	312
<i>A</i> versus <i>pou</i>	312
La locution prépositionnelle <i>ala</i> + <i>forme nominale</i> (+ <i>adjectif</i>).....	312
II.12. Les prépositions <i>douvan</i> (devant) et <i>dèyè</i> (derrière).....	313
Culture et conceptualisation.....	313
Conclusion.....	318
Un cas particulier de <i>douvan</i> , appliqué à <i>piébwa</i> (arbre).....	318
Quelle analyse pouvons-nous faire de cette citation ?.....	319
Deux expressions particulières : <i>Vanvini</i> (venu avec le vent), <i>vanmennen</i> (amené par le vent) (l'étranger).....	319
Différences de statuts cognitifs de <i>van</i> dans les constructions.....	319
Autres expressions et analyses.....	321
Valeur temporelle de <i>douvan</i>	321
<i>Douvan</i> : face à face.....	322
<i>Douvan</i> : face-dos :.....	322
La préposition <i>dèyè</i> (derrière).....	326
<i>Dèyè</i> et le plan vertical.....	326
Pourquoi <i>dèyè</i> devient-il vertical soley pour ?.....	328
<i>Dèyè</i> et les métaphores.....	328
<i>I tonbé dèyè mwen</i>	330
Conclusion.....	335
II.13. La préposition <i>an</i>	335
Analyse de quelques contrastes.....	335
<i>An</i> (dans) versus <i>anba</i> (sous).....	335
<i>Pwason ka najé an dlo, moun ka najé anba dlo</i> (Les poissons nagent dans l'eau, les personnes nagent sous l'eau).....	336
<i>Adan/Anlè</i> (dans/sur) et les vêtements.....	337
Quelle intersection cognitive ?.....	337
Remarques à propos de <i>an</i> dans les textes anciens en créole français de la Caraïbe.....	339
<i>Adan</i> et <i>anba</i>	339
Quelle intersection cognitive ?.....	339

<i>An</i> et la zone spatiale intermédiaire.....	340
<i>Pa</i> versus <i>an</i> et l'inchoatif.....	341
Partitivité et rapport contenant-contenu	341
<i>An</i> et les méronymes corporels affectés	342
<i>An</i> et la substance-matière.....	342
<i>An dan an lò</i> (Une dent en or).....	342
Intersection cognitive <i>adan/épi</i>	344
La valeur temporelle de la préposition	344
<i>An</i> et la grammaire de la réitération.....	346
<i>Mwen fê sa an dé kou</i> (Je m'y suis repris à deux fois pour réaliser cela).....	346
La valeur causale de la préposition	346
<i>An</i> et les jurons	347
Synthèse	348
L'opposition <i>épi / adan</i> et l'objet effectué.....	349
<i>Adan</i> l'objet affecté et la partitivité.....	350
<i>An</i> et les métaphores.....	350
Conclusion	351
II.14. La préposition <i>dépi</i>	354
Corpus d'analyse	354
<i>Dépi</i> à valeur spatiale	355
Conclusion	356
TROISIÈME PARTIE ANALYSE DES PREPOSITIONS NOTIONNELLES ET AUTRES CONCEPTS.....	359
III.1. La préposition <i>kont</i> (contre).....	359
Quelques remarques préliminaires	359
Analyse d'énoncés dans une perspective cognitive.....	359
Analysons le rapport cognitif entre <i>épi</i> et <i>kont</i>	363
Contre versus <i>pou</i>	363
Conclusion.....	366
Conceptualisation	366
Conceptualisation	368
Conclusion.....	368
III.2. La préposition <i>san</i>	369
La préposition <i>san</i> dans les textes anciens en créole français	369
Quelques éléments de corpus avec <i>san</i> en créole martiniquais contemporain	369
Analyse des énoncés du point de vue des régimes de la préposition <i>san</i>	370

Analyse cognitive de <i>san</i>	371
Synthèse de l'analyse cognitive de <i>san</i>	373
<i>Pa épi</i> (pas avec) versus <i>san</i> (sans).....	373
Une tournure particulière: <i>I fê sa san i pa sav</i>	374
<i>San</i> versus a joncteur.....	375
<i>San</i> et la manière	375
Conclusion.....	375
III.3. La préposition <i>di</i> (de).....	377
Analyse.....	377
<i>Tjenbé</i> (Tenir) versus <i>tjenn di</i> (tenir de) et <i>tjenn a</i> (tenir à).....	378
Chimen <i>di fê</i> et <i>chimen an fê</i>	379
Conclusion.....	380
III.4. Les prépositions <i>t</i> et <i>d</i>	381
Comment nommer les mois en créole martiniquais?.....	381
<i>Di</i> et <i>d</i> et l'expression de l'heure en créole martiniquais	382
Conclusion.....	382
III.5 Les prépositions <i>pou</i> et <i>ba</i> (pour)	382
Variantes conditionnées	382
Analyse de <i>pou</i>	383
<i>I ka pati an Fwans</i> (Il part en France).....	384
<i>Pou</i> et l'expression de la causalité.....	385
Différence entre les sites de <i>pou</i> destination but et de <i>pou</i> relation de causalité.....	386
<i>I gran pou laj li</i> (Il est grand pour son âge) fait apparaître un autre effet de <i>pou</i>	387
<i>Sa ki la pou 'w, lariviè pa ka chayé'y</i> (Ce qui est là pour toi, la rivière ne l'emporte pas) (BARTHÉLÉRY 2008:198).....	387
La fausse équivalence ou discontinuité d'équivalence	388
En quoi y a-t-il fausse équivalence ?.....	389
Que nous révèle <i>pou</i> quand à la catégorialité de <i>kon</i> ?.....	390
<i>Pou</i> temporel.....	390
Quelques constructions particulières.....	391
Conclusion	396
<i>Pou</i> et l'effacement, une forme de modalisation	397
La préposition <i>ba</i>	398
Eléments de corpus	398
Une ambiguïté liée à la valeur de <i>ba</i>	399

<i>Pôté sak la ba Daniel</i> (Porte le sac pour Daniel)	399
<i>Pa alé pran pies so ba manman 'w la</i> (Ne vas pas prendre aucune chute pour ta maman là !)	400
<i>Ba</i> versus <i>épi</i>	400
Conceptualisation	401
La co-occurrence <i>pou-ba</i>	401
Des expressions originales	401
Alternance <i>pou/ba</i> ou blocage de <i>ba</i>	403
Conclusion	404
Polycatégorialité de <i>ba</i> et unification sémantique	406
III.6 L'expression de la causalité en langue créole martiniquaise	409
Autres constructions	409
Conceptualisation	411
Conceptualisation	411
<i>San</i> et <i>épi</i>	412
Le morphème \emptyset	412
La thématization de l'argument causal	413
<i>Anba</i>	413
<i>Dèyè</i>	414
<i>An, adan</i> (dans)	414
Autres constructions	415
La causalité et le comitatif	416
Le cas de <i>douvan</i> (devant): cause ou motif ?	416
III.7 La préposition <i>silon</i>	420
Quelques énoncés de corpus	420
Analyse d'énoncés	420
Analyse de phrases d'auteur	425
Grammaire cognitive et faute-maladresse de construction	426
III.8 <i>Sof</i> (sauf), <i>andéwò di</i> (en dehors de)	428
Quelques éléments théoriques	428
La préposition <i>sof</i>	428
Analyse d'énoncés	428
<i>Andéwò di</i> (en dehors de)	430
III.9 La préposition <i>épi</i>	432
Emploi instrumental	432
Emploi comitatif	432
Emploi instrumental	433

Conceptualisation de <i>épi</i> instrumental.....	435
Conclusion.....	436
Valeur comitative de <i>épi</i>	436
Analyse des énoncés	436
Quel est le schème cognitif associé à la préposition <i>épi</i> dans cet énoncé ?.....	439
À la recherche de l'archétype cognitif de la préposition <i>épi</i> saisie dans la construction détachée à gauche.	442
Conceptualisation.....	443
Conceptualisation.....	443
Conceptualisation.....	443
Conclusion	444
<i>Épi</i> et le comitatif dans la C.D.G.....	444
<i>Épi</i> et la prédication seconde.....	445
Analyse des énoncés dans la perspective cognitive qui est la nôtre	446
Qu'en est-il des événements exprimés dans la prédication seconde ?.....	449
Statut cognitif de <i>i</i> dans les énoncés à prédication seconde :	450
<i>Épi</i> et la caractérisation	451
Prolongement	452
Quel est donc le statut cognitif de la préposition <i>épi</i> dans <i>Mari divòsé épi Alen</i> ?.....	453
Statut cognitif de la préposition <i>épi</i>	454
Schème cognitif associé à la préposition <i>épi</i>	455
Quel est le statut cognitif de la préposition <i>épi</i> dans cette phrase ?.....	457
<i>Goumen épi</i> (Se battre avec) <i>versus</i> <i>goumen kont</i> (Se battre contre)	457
<i>Épi</i> connecteur de prédication seconde : vers la passivation agentive ?.....	458
Conclusion	458
Statut cognitif de la préposition <i>épi</i>	459
Enoncé des émotions et métaphores.....	461
Statut cognitif de la préposition <i>épi</i> dans l'expression du passif agentif.....	462
Valeur d'emploi de la préposition <i>épi</i> dans l'expression du passif créole IV.....	462
<i>Épi</i> du créole passif IV et « par » du passif français.....	462
Schème cognitif associé à la préposition <i>épi</i>	463
<i>Madanm lan ka promnnen épi ti fi a.</i>	463
Statut cognitif de <i>épi</i>	465
Conceptualisation.....	465

Analyse d'un énoncé particulier.....	465
Personnification.....	467
Le statut des entités (- humain) dans le Monde Référentiel dans la société traditionnelle martiniquaise...	467
Conceptualisation.....	470
<i>Épi / gras a</i>	470
Schème cognitif associé à la préposition <i>épi</i>	470
Conceptualisation.....	470
<i>Épi</i> et les événements.....	472
<i>Épi</i> préposition et l'expression de la manière.....	474
Conceptualisation.....	475
III.10 <i>Épi</i> archilexème.....	479
<i>Épi</i> (avec) et <i>san</i> (sans).....	479
<i>Épi</i> (avec) et <i>sof</i> (sauf).....	479
<i>Épi</i> (avec) et <i>ba</i> (pour).....	480
<i>Épi</i> (avec) et <i>pou</i> (pour).....	481
<i>Épi</i> (avec) et <i>pa</i> (par).....	481
<i>Épi</i> (avec) et <i>ant</i> (entre).....	482
<i>Épi</i> (avec) et <i>an, adan</i> (dans).....	482
<i>Épi</i> (avec) et <i>lakay</i> (chez).....	482
<i>An tab an bwa</i> (Une table en bois).....	482
<i>Jan bò mwen</i> (Jean est à côté de moi).....	483
<i>Alantou</i> (autour de) et <i>épi</i> (avec).....	483
<i>Épi</i> (avec) et <i>asou / anlè</i> (sur) (plan vertical).....	484
<i>Épi</i> (avec) et <i>anba</i> (sous) (plan vertical).....	485
<i>Épi</i> (avec) et <i>douvan</i> (devant).....	486
<i>Épi</i> (avec) et <i>déyè</i> (derrière).....	486
<i>Kont</i> (contre) et <i>épi</i> (avec).....	486
<i>Épi</i> (avec) et l'instrumental.....	487
<i>Épi</i> (avec) et <i>O</i> (au, dans).....	488
<i>A</i> (à) <i>épi</i> et (avec).....	488
<i>Épi</i> le spatial et le temporel.....	490
L'ordre des prépositions avec <i>épi</i>	492
<i>Épi</i> et l'expression de la dissemblance.....	493
L'expression de la ressemblance.....	494
<i>Épi</i> et la polysémie : un exemple d'analyse.....	495
<i>Douvan</i>	497
<i>Douvan</i> causal.....	497

III.11 La déflexivité : De la langue française à la langue créole martiniquaise	498
Cadre théorique du concept	498
Analyse de quelques exemples	499
Les verbes sériels en créole et la déflexivité	503
Synthèse de notre analyse	504
Sur le plan syntaxique	504
Sur le plan historique	504
Sur le plan cognitif	504
Sur le plan théorique	504
L'aphérèse de surface	504
L'aphérèse véritable	505
Conclusion	505
Valeurs du préfixe dé en créole	506
L'extraction	506
L'intensité	506
Le contraire-négation	507
La privation	507
III.12 Pourquoi le préfixe « dé » français s'est-il maintenu en langue créole ?	507
Tentative de réponse à la question d'ouverture	508
Conclusion	510
La relation partie-tout et les formes porteuses du préfixe « dé »	510
Quelques exemples d'analyse	510
Conclusion et conceptualisation	511
Conclusion	512
III.13 Dé et la sérialisation verbale	512
<i>Dé</i> contraire et <i>dé</i> intensif	512
Analyse de verbes sériels	513
Conclusion pour <i>pati kouri</i>	514
<i>Chapé kouri (échapper courir) (Se sauver)</i>	515
<i>Alé viré</i>	515
<i>Tonbé lèvé (tomber relever), monté désann (monter descendre)</i>	516
<i>Tonbé lèvé.</i>	516
<i>Monté désann (Monter descendre)</i>	517
<i>Maché tjilé (marcher reculer) (Marcher à reculons)</i>	517
<i>Raché koupé (Arracher couper) (Renchérir sur...)</i>	518
<i>Gadé wè (regarder voir) (vérifier, s'assurer de..., éprouver)</i>	519
Verbes sériels conjonction et décréolisation qualitative	522

Conclusion.....	523
Sérialisation verbale et analogie.....	524
Notre conception de la préposition.....	525
Qu'est-ce donc une préposition?.....	525
III.14 Analyse critique de la relation cible-site.....	527
Analyse proprement dite : cible dynamique et site statique.....	527
Cible dynamique et site dynamique.....	527
Cible statique et site mobile.....	528
Conclusion.....	528
Critique de la pensée de SPANG-HANSSSEN (1993 :12-24).....	529
Analyse proprement dite.....	529
III.15. Préposition et polysémie.....	531
<i>Épi</i> , exemple de morphème polysémique.....	531
Grammaire cognitive et grammaire des actants.....	531
La relation acteur-agent.....	532
La relation agent-patient.....	532
Le patient.....	533
Un patient particulier.....	533
Les verbes de perception et le statut cognitif des entités.....	533
Grammaire événementielle et causativité.....	534
III.16. La grammaire des fautes.....	534
<i>Ou pran mwen ba 'w / Ou pran mwen pou 'w</i> (Tu m'as pris pour toi).....	534
<i>Il y a un qui est dans la vie et dans la mort.</i>	535
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	537
ANNEXE.....	550
CORPUS D'ANALYSE.....	550
BIBLIOGRAPHIE.....	Erreur ! Signet non défini.
INDEX.....	582
TABLE DES MATIÈRES.....	610